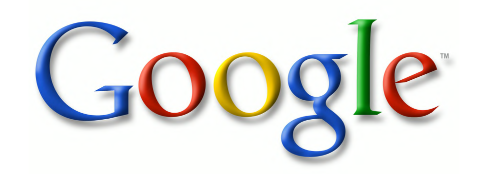
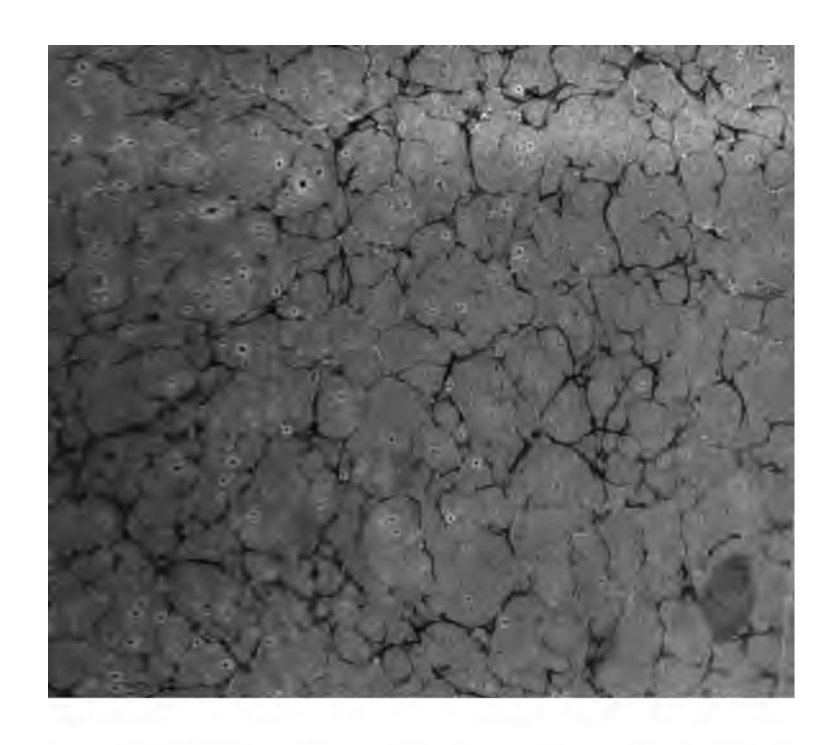




BRAIRIE
ND CLAVREUIL
ST ANDRE DES ARTS
ARIS VI
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES
1817







HISTOIRE MILITAIRE CONTEMPORAINE

(1854-1871)





HISTOIRE MILITAIRE CONTEMPORAINE

(1854-1871)



SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS

Joseph FRÉDÉRIC CANONGE

COMMANDANT AU 52e DE LIGNE

HISTOIRE MILITAIRE
CONTEMPORAINE

(1854-1871)

TOME PREMIER

Guerre de Crimée (1854-1856).

Guerre d'Italie (1859). — Expédition de Chine (1860)

Guerre de la Sécession (1861-1865).

Expédition du Mexique (1861-1867).

Campagne de 1866.

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882



« L'Histoire est la source à laquelle vous devrez puiser sans cesse... »

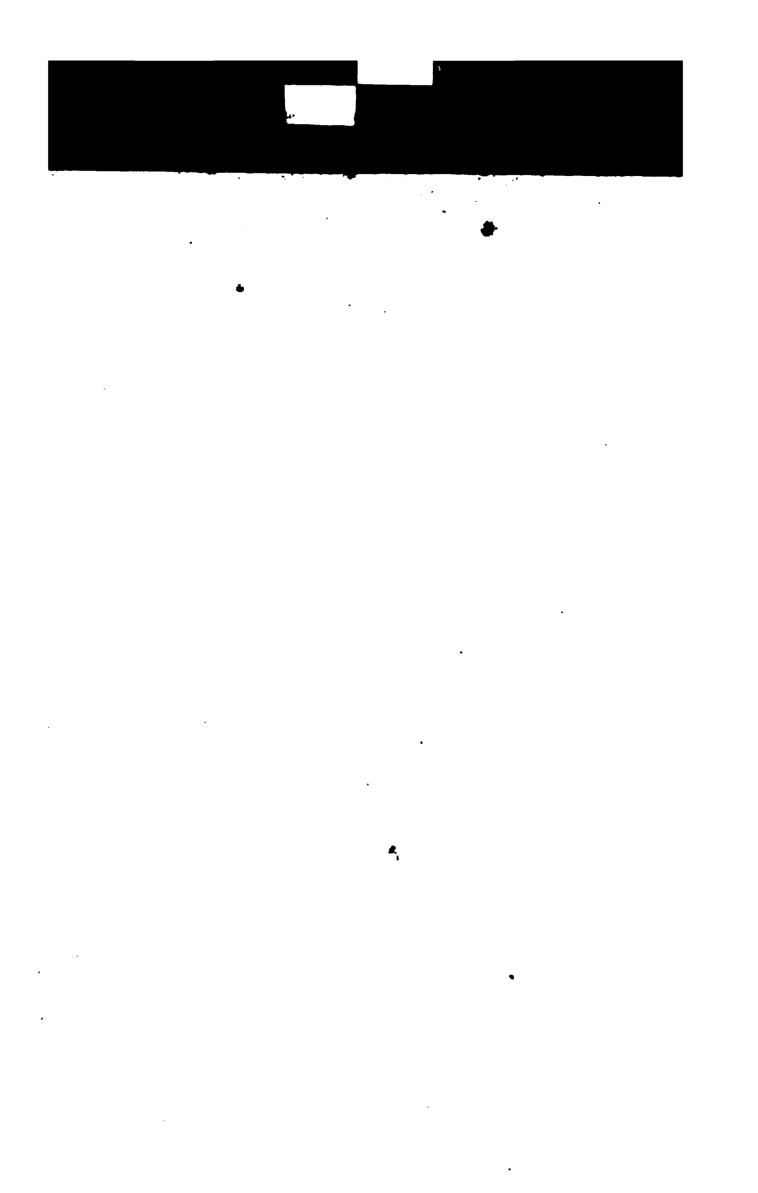
Le maréchal de Belle-Isle au colonel comte de Gisors, son fils.

« Le moyen le plus propre à développer les rapports intimes de la théorie avec la pratique, est de puiser les leçons de l'expérience dans l'histoire de nos temps. »

Archiduc Charles.

GUERRE DE CRIMÉE

(1854-1856)



SOURCES

Dépôt de la guerre. — *Atlas historique et topographique de la guerre d'Orient en* 1854, 1855 *et* 1856, publié en 1858.

Auger (colonel) **et officiers d'artillerie.** — *Guerre d'Orient.* — *Siège de Sébastopol.* — *Historique du service de l'Artillerie* (1854-1856), avec un atlas, ouvrage publié en 1859.

Niel (général). — *Siège de Sébastopol.* — *Journal des opérations du Génie*, avec un atlas, publié en 1858.

E. de Todleben (lieutenant-général). — *Défense de Sébastopol*, avec un atlas, ouvrage publié de 1863 à 1870 et traduit en français par des officiers russes.

De Saint-Arnaud (maréchal). — *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud*, recueil publié en 1855.

Bouët-Willaumez (contre-amiral). — *Batailles de terre et de mer jusques et y compris la bataille de l'Alma*, ouvrage publié en 1855.

De Bazancourt (baron). — *L'Expédition de Crimée jusqu'à la prise de Sébastopol*, ouvrage publié en 1856.

A. Du Casse (chef d'escadron, baron). — *Précis historique des opérations militaires en Orient, de mars* 1854 *à septembre* 1855, publié en 1856.

Anitschkof (capitaine). — *Der Feldzug in der Krim*, publié en 1857 et traduit du russe par G. **Baumgarten** (ouvrage resté incomplet, à consulter surtout pour la bataille d'Inkermann).

Léon Guérin. — *Histoire de la dernière guerre de Russie* (1853-1856)..., écrite d'après la correspondance du lieutenant-colonel du génie A. C. **Guérin**, publiée en 1858.

1. Les *Sources*, ou renseignements bibliographiques, seront toujours présentées dans le même ordre : en premier lieu, les ouvrages officiels ou que l'on peut considérer comme tels ; en second lieu et dans l'ordre chronologique, les ouvrages de première main.

Duc d'Almazan (de Saint-Priest). — *La bataille d'Inkermann.* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1858.)

L. Baudens (docteur). — *La guerre de Crimée*, ouvrage publié en 1858.

Paul de Molènes (capitaine). — *Commentaires d'un soldat.* — *La guerre de Crimée.* (*Revue des Deux-Mondes*, janvier et février 1860.)

Pflug. — *Souvenirs de la Campagne de Crimée*, ouvrage traduit de l'allemand par **Baissac** en 1861.

J.-C. Chenu (docteur). — *Rapport du Conseil de Santé des Armées sur les résultats du service Médico-Chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hôpitaux militaires français en Turquie pendant la campagne d'Orient en* 1854-1855-1856, publié en 1865.

Ch. Fay (chef d'escadron). — *Souvenirs de la guerre de Crimée*, 1854-1856, ouvrage publié en 1867.

Jurien de la Gravière (vice-amiral). — *La Marine d'aujourd'hui, la Flotte de la Mer Noire.* (*Revue des Deux-Mondes* de septembre 1871.)

A Rambaud. — *Français et Russes.* — *Moscou et Sébastopol*, ouvrage publié en 1877.

Camille Rousset (de l'Académie française). — *Histoire de la guerre de Crimée*, avec un atlas, ouvrage publié en 1877.

Bosquet (maréchal). — *Lettres du maréchal Bosquet à sa mère* (1829-1858), recueil publié de 1877 à 1879 (n'est pas dans le commerce).

Pierron (colonel). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle* [1], ouvrage en cours de publication, dont le premier volume a paru en 1878.

1. Recueil de la plus haute importance offrant un nombre considérable de documents de toute nature savamment agencés et commentés, auquel nous avons eu fréquemment recours pour les différentes parties de *l'Histoire militaire contemporaine.*

GUERRE DE CRIMÉE

(1854-1856)

CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS DE LA GUERRE D'ORIENT. — GUERRE DE CRIMÉE. —
Du 21 mai 1853 au 16 mai 1855.

Préliminaires de la guerre d'Orient.

La guerre de Crimée ouvre dignement l'ère des grandes guerres dont, depuis quarante ans environ, l'Europe s'était déshabituée. Entre toutes elle se distingue par la grandeur des moyens mis en action, par l'opiniâtreté comme par la durée de la lutte.

La *guerre d'Orient* devint inévitable le jour où l'empereur Nicolas, croyant que le moment était venu de compléter l'œuvre préparée par les traités de Kaïnardji (1774), de Bucharest (1812), d'Andrinople (1829) et d'Unkiar Skelessi (1833), déclara ouverte la succession de la Turquie.

Dès le commencement de 1853, le tsar fait à ce sujet des ouvertures secrètes à l'Angleterre, qui décline ses

offres. Lorsque la question des *Lieux saints*, qui n'est qu'un prétexte, a été écartée, l'Europe doit se rendre à l'évidence et reconnaître que la Porte, la première intéressée, a eu raison de donner l'alarme.

En février, le prince Menschikoff arrive comme ambassadeur extraordinaire à Constantinople, en apparence pour traiter la question des *Lieux saints*; puis, cette question une fois réglée, il exige des garanties pour l'avenir : à cet effet, il ne réclame rien moins que le droit d'intervention dans l'administration des Grecs d'Orient, c'est-à-dire le protectorat de onze millions de sujets du sultan. Ses négociations hautaines n'aboutissent qu'à un refus et, le 21 mai 1853, après trois mois d'efforts, il quitte Constantinople.

Le 3 juillet, les troupes russes franchissent le Pruth et envahissent les Principautés danubiennes. En vain le chancelier, M. de Nesselrode, présente cette occupation comme motivée par la réunion des flottes anglaise et française, opérée le 14 juin dans la baie de Besika. La Porte répond en hâtant ses préparatifs.

Le 8 octobre 1853, après que les négociations poursuivies dans la *Conférence de Vienne* ont définitivement échoué, Omer Pacha, dont l'armée est concentrée à Choumla, somme, au nom du sultan Abdul Medjid, le général prince Gortschakoff d'évacuer les Principautés. C'est alors que les flottes combinées de la France et de l'Angleterre, franchissant les Dardanelles sur l'invitation qui leur en est faite, viennent mouiller dans le Bosphore.

Les derniers mois de l'année sont remplis par la *Campagne du Danube*. A la tête de 130.000 hommes, Omer Pacha tient habilement en échec les Russes qui, battus à Oltenitza (4 novembre), repoussés à Kalafat, doivent renoncer à assiéger Widdin. En Asie-Mineure, ils remportent quelques succès sur les Turcs.

Cependant la France et l'Angleterre demeuraient encore indécises sur le parti qu'elles avaient à prendre : un acte impolitique, la destruction de la flotte turque à Sinope

(30 novembre) opérée par l'amiral Nakhimoff, vint brusquement fixer leurs hésitations.

Le 3 janvier 1854, les vice-amiraux Dundas et Hamelin passaient du Bosphore dans la mer Noire. Le 27 février, les deux cabinets de Paris et de Londres sommaient le tsar d'avoir, avant le 30 avril, à évacuer les Principautés : le 27 mars, aucune réponse n'étant parvenue, la guerre se trouvait déclarée de fait. Enfin, le 10 avril, l'empereur Napoléon III et la reine Victoria s'unissaient définitivement par la *Convention de Londres*. L'Autriche et la Prusse ayant reconnu la nécessité du maintien de l'empire Ottoman, la Russie se trouvait isolée.

Par la Convention de Londres, l'Angleterre et la France s'étaient engagées mutuellement à soutenir à main armée les intérêts de la Porte : l'Angleterre devait fournir 25.000 hommes, dont elle destinait le commandement à lord Raglan.

Déjà, en France, on avait arrêté sur le papier la formation d'un corps expéditionnaire, faible noyau de la future *armée d'Orient ;* déjà le maréchal de Saint-Arnaud en avait reçu le commandement : le 11 mars, il avait été remplacé au ministère de la guerre par le maréchal Vaillant.

C'est une *improvisation* véritable qu'il y a lieu de signaler dès le début. La préparation de cette guerre qui, depuis plusieurs mois cependant, semblait inévitable, a été lente, pleine d'incertitudes et de tâtonnements; la correspondance du maréchal de Saint-Arnaud, dont nous donnons plus loin des extraits, ne laisse aucun doute à cet égard.

Quant au plan de campagne, il ne consiste qu'en une recommandation ferme, mais quelque peu vague : « Allez défendre le trône du sultan. »

La *préparation* d'une guerre est d'une importance telle au point de vue des engagements du début, qu'il convient de signaler cette grave lacune pour la guerre de Crimée. Si nous n'avons pas *payé très cher* une pareille impré-

voyance et les hésitations qui l'ont immédiatement suivie, cela tient à une seule cause : les Russes eux-mêmes étaient loin d'être prêts, et le maréchal de Saint-Arnaud, mettant à profit leurs lenteurs, leurs hésitations, put tout racheter à force d'activité et d'énergie.

Débuts de la Guerre d'Orient.

La marine et l'armée. — Gallipoli. — Varna. — Le 19 mars 1854 a lieu le départ, à destination de Gallipoli, du premier détachement de l'armée d'Orient. Dès le début, on a à souffrir du manque de réglementation en vue d'une action commune des forces de terre et de mer [1]. La correspondance échangée pendant le mois de mars, entre le maréchal de Saint-Arnaud et le ministre de la guerre, fait éclater tous les inconvénients qui résultent d'une pareille incertitude : ralentissement et conflits. N'est-il pas étonnant, en effet, que, lorsqu'il s'agit d'assurer les moyens de transport pour une expédition lointaine, l'intendance militaire soit dans l'obligation, après que l'administration de la marine a donné les bâtiments dont elle peut disposer, d'affréter le complément nécessaire? Il faudrait que, sans recourir aux états-majors et à l'intendance, la marine de l'État put toujours assurer, avec ses seules ressources et avec celles du commerce, l'embarquement des troupes et du matériel dont le détail lui a été envoyé à temps.

Ce manque de réglementation, auquel ne saurait suppléer la tradition, pèse encore sur l'embarquement et sur la traversée; car ce n'est qu'au dernier moment que les troupes à transporter ont connaissance des prescriptions qui les concernent.

Sous ce rapport spécial, les débuts de la guerre de Crimée sont défectueux; on improvise. L'embarquement

1. Ce manque de réglementation existe encore; c'est une importante lacune à combler.

du 19 mars est régi par un ordre rédigé hâtivement, qui n'est communiqué aux troupes que la veille, le 18 ; daté de Marseille, il porte la signature du général de Martimprey, chef d'état-major général de l'armée d'Orient. Ce document ne saurait trouver place ici ; il forme contraste, par sa brièveté, avec l'ordre très complet rédigé plus tard en commun par le contre-amiral Bouët-Willaumez et le général de Martimprey, en vue de réglementer le transport des troupes sur les vaisseaux des escadres de la mer Noire : l'expérience a porté ses fruits.

Le détachement de l'armée d'Orient comprenait les généraux de Martimprey, chef d'état-major général ; le colonel Tripier, commandant du génie ; 68 officiers et 920 hommes de troupe. Le corps expéditionnaire ne se composait alors que de deux divisions d'infanterie (Canrobert, Bosquet), d'une brigade de cavalerie (d'Allonville) et d'un corps de réserve (prince Napoléon), qui devint bientôt la troisième division. Peu après, une quatrième division (Forey) est en voie de formation. Enfin, moins d'un mois plus tard, on constitue une division de cavalerie (Morris) et on nomme des généraux au commandement de l'artillerie et du génie [1].

Les Alliés débarquèrent à Gallipoli, première base d'opération, où le maréchal de Saint-Arnaud arriva lui-même le 7 mai, et s'y organisèrent. A la fin de mai, l'armée française est ralliée par le général Forey, dont la division avait été employée entre-temps à faire un débarquement au Pirée, pour imposer au roi de Grèce l'ultimatum des Alliés. Elle compte alors 30.000 hommes de toutes armes et 5.500 chevaux ; mais l'organisation laissait encore bien à désirer, ainsi qu'en font foi les dépêches du général en chef. Citons la principale qui peut se passer de commentaires.

1. Voir p. 39, le tableau numéro 1.

Le Maréchal de Saint-Arnaud à l'Empereur.

Gallipoli, 26 mai 1854.

« Sire, je suis arrivé à Gallipoli dans la nuit, et, depuis la pointe du jour, j'ai travaillé à me rendre un compte exact de la situation de l'armée, de ce qui lui manque, de ses besoins, de nos ressources. Je le dis avec douleur à Votre Majesté, *nous ne sommes pas constitués ni en état de faire la guerre, tels que nous sommes aujourd'hui.* Nous n'avons que 24 pièces d'artillerie attelées, prêtes à faire feu, et 500 chevaux, tant des chasseurs d'Afrique que du 6e de dragons. Le reste, personnel et matériel, est arrêté en mer par les vents du nord et arrivera Dieu sait quand. *Notre situation est encore plus triste sous le rapport des approvisionnements.* J'ai pour dix jours de biscuit : il m'en faudrait pour trois mois au moins. On a cru que je plaisantais quand je demandais *trois millions* de rations qui ne font que vingt jours d'approvisionnement pour 50.000 hommes, et on m'en proposait *un million;* il est impossible d'être plus loin de compte. *On ne fait pas la guerre sans pain, sans souliers, sans marmites et bidons.* On me laisse avec deux cent cinquante paires de souliers et les réserves des corps, quarante marmites et environ deux cent cinquante bidons. Je demande pardon à Votre Majesté de ces détails, mais ils prouvent à l'Empereur les difficultés qui atteignent une armée jetée à six cents lieues de ses ressources positives. Ce n'est la faute de personne, c'est le résultat de la précipitation avec laquelle tout a dû être fait. On a embarqué les hommes sur des bateaux à vapeur, et les approvisionnements, le matériel, les chevaux sur des bateaux à voiles : les hommes arrivent, et ce qui leur est indispensable ici, ils ne le trouvent pas... »

Cependant les Russes, que commandait, depuis le 10 mars, le vieux maréchal prince Paskiewitch, avaient franchi le Danube le 23 et mis le siège à la fin d'avril devant Silistrie, qui s'opposait à leur marche sur Choumla.

Du 11 mai au 23 juin. — Silistrie, dont la garnison ne comprenait pas plus de 11 à 12.000 combattants, résista héroïquement aux efforts de 40.000 Russes disposant de 80 bouches à feu. Cette résistance, dont la longueur était inespérée, procura aux Alliés un temps précieux. Cependant, vers la fin du siège, encore hors d'état de commencer la lutte, ils avaient dû se contenter de se rapproch

en prenant comme nouvelle base d'opération Varna : là se trouvèrent concentrés, dans les derniers jours de juin, plus de 30.000 Français et environ 20.000 Anglais.

Avec le mois de juillet le choléra, probablement apporté de France, faisait son apparition à Gallipoli où il sévit avec une violence extrême, enlevant en quelques heures les généraux Ney d'Elchingen et Carbuccia; il se déclare ensuite à Varna. Au Pirée, la brigade Mayran fut aussi très éprouvée.

Expédition de la Dobrutscha. — L'expédition de la Dobrutscha annoncée à l'armée le 19 juillet, eut pour but principal de faire cesser une inaction qui pesait à tous; peut-être aussi le maréchal voulut-il détourner l'attention du nouvel objectif désigné : il avait, en effet, été décidé d'un commun accord, à Paris et à Londres, qu'une expédition serait prochainement dirigée contre la Crimée.

Pendant qu'une commission allait, sous la direction du général Canrobert, reconnaître les bouches du Danube, Odessa, Sébastopol et Anapa, les trois premières divisions de l'armée d'Orient commençaient leur pointe dans la presqu'île marécageuse de la Dobrutscha; la première, qui ouvrait la marche, partit le 21 juillet. Cette expédition fut arrêtée dès le début par les atteintes du choléra, et les troupes décimées durent rebrousser chemin sans avoir vu l'ennemi. Alors commença, pour la première division que le général Canrobert rejoignit le 31 juillet, une douloureuse retraite de vingt jours, pendant laquelle les troupes ne cessèrent de donner des preuves de discipline et de dévouement. Le total des décès s'éleva à 2.475, ce qu'eût coûté une grande bataille.

Toutefois, cette épreuve ne devait pas être la dernière; car, le 10 août, un violent incendie éclatait à Varna et menaçait l'armée dun désastre irrémédiable : tous à l'envi luttèrent d'énergie et le maréchal sortit de son lit pour donner l'exemple. On se rendit maître du feu et on n'eût à regretter que d'énormes pertes en subsistances et en matériel.

«... Pendant cinq heures, écrivait le maréchal à son frère, nous avons été entre la vie et la mort. Les flammes léchaient les murailles de nos trois magasins à poudre français, anglais et turcs. Les munitions pour toute la guerre étaient là, huit millions de cartouches. Quatre fois j'ai désespéré, j'ai hésité à prendre le dernier parti, faire sonner la retraite, signal du sauve qui peut. Dieu m'a inspiré. J'ai résisté, j'ai lutté, envoyé mes adieux à toi, à tous et j'ai attendu le *saut!* Le vent a changé. Le vide s'est fait à coups de hache, les magasins ont été dégagés. A cinq heures du matin on était maître du feu... »

Départ pour la Crimée. — Le 25 août, l'armée recevait avec bonheur l'ordre d'embarquement pour la Crimée. Depuis plus d'un mois déjà l'expédition était définitivement résolue ; on se proposait de détruire la flotte de la mer Noire et d'atteindre dans Sébastopol l'influence de la Russie sur cette mer. Tout le mois d'août avait été fructueusement rèmpli par des préparatifs bien dirigés, par la réunion des approvisionnements de toute nature et du matériel nécessaires pour le siège de Sébastopol.

Vers le milieu du mois, le maréchal de Saint-Arnaud avait adressé au maréchal Vaillant, ministre de la guerre, une lettre qui est curieuse à plusieurs titres. Elle montre de nouveau combien de difficultés ont dû tout d'abord être surmontées par cet homme solidement trempé[1].

Varna, 14 août 1854.

« ... Les incertitudes et les retards de l'Autriche nous ont forcément arrêtés à Varna. C'est alors qu'après avoir vainement attendu, nous nous sommes décidés à tourner nos vues d'un autre côté. Notre note expose ces faits dans le langage différent que la situation de l'Autriche commande, mais elle les expose nettement. Et maintenant, monsieur le maréchal, j'aborde, pour justifier à vos

1. « ... Rien ne m'aura manqué, frère : le choléra, le feu, je n'attends plus que la tempête... pour la braver aussi... » (Varna, le *13 août 1854.*)

veux la résolution prise en cette circonstance, un autre ordre de faits que j'ai dû cacher à tout le monde et sur lequel j'ai même évité de m'expliquer catégoriquement avec lord Raglan : je veux parler de l'état de l'armée, qui est tel, qu'alors même que j'aurais dû et voulu descendre au Danube, *je ne l'aurais pas pu*. Nul ne peut mesurer les effets de moins-value que peut produire sur une grande agglomération d'hommes réunis sous un climat aussi dissolvant que celui-ci l'invasion foudroyante d'une épidémie qui ne se contente pas de tuer, — ce serait le moindre malheur, — mais qui ruine les tempéraments faibles et altère les tempéraments les plus robustes. Si je marchais en ce moment vers le Danube, peut-être n'y conduirais-je pas la moitié de mon armée et n'en ramènerais-je pas l'autre. En général, tous les jeunes soldats que vous m'avez envoyés, soit à titre de renfort pour les quatre premières divisions, soit pour former la 5e, deviennent des non-valeurs, quand ils ne succombent pas, Heureusement le fléau a presque cessé à Gallipoli, il a beaucoup diminué à Varna et le moral excellent qui nous a servi à dominer la crise nous servira à reconstituer rapidement ceux de nos éléments qui ont été le plus atteints. Avec une armée ainsi refaite, on peut tenter par voie de mer une entreprise hardie, mais on ne fait plus de longues marches, particulièrement vers le Danube. Je me cramponne à l'idée d'une expédition qui seule peut nous faire oublier toutes nos souffrances, terminer glorieusement nos affaires et nous délivrer de tous nos embarras. Plus j'étudie, plus je travaille la question, moins je regarde le succès comme douteux. Y renoncer serait une grande douleur. et cependant le temps marche, la saison avance et la mer Noire ne pardonne pas. Il faut être en Crimée dans le courant du mois d'août, et faire la campagne pendant septembre et octobre... »

Avant de s'embarquer pour la Crimée, l'armée avait appris que, dans la Baltique, Bomarsund était tombé (16 août). A la tête d'un corps expéditionnaire de 10.000 Français, le général Baraguey-d'Hilliers avait rapidement mené à bonne fin cette entreprise ; car le siège, dirigé par le général Niel, ne dura que du 8 au 16 août. Le général Baraguey-d'Hilliers fut nommé maréchal.

Le 7 septembre, les flottes combinées se dirigeaient vers la Crimée.

L'armée française expéditionnaire comptait 1.146 officiers, 29.058 hommes de troupes, 2.904 chevaux ou mulets, 133 bouches *à feu dont 6[illegible] de* campagne. Elle était



embarquée sur 172 navires : 15 vaisseaux de ligne, 5 frégates à voiles, 35 frégates-corvettes et avisos à vapeur et 117 bâtiments ou transports du commerce. Ces navires portaient aussi des approvisionnements.

L'armée anglaise comprenait 21 ou 22.000 combattants, soit 18.000 fantassins, 2.000 cavaliers, 1.000 hommes d'artillerie et 480 du génie, qui étaient répartis en 5 divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Le commandement des divisions d'infanterie était exercé par : le duc de Cambridge (1re), sir Lacy Evans (2e), sir Richard England (3e), sir George Cathcart (4e) et sir George Brown (division légère) ; lord Lucan commandait la division de cavalerie. La flotte anglaise était forte de 10 vaisseaux de ligne, 15 vapeurs de commerce ou à voiles.

Une division turque de 7.000 hommes, commandée par Achmet-Pacha et placée sous les ordres du maréchal, était embarquée sur 9 vaisseaux de ligne turcs.

L'armée alliée atteignait donc le chiffre total de 50.000 combattants; la flotte proprement dite comprenait 34 vaisseaux de ligne que suivaient 55 bâtiments de guerre, à voiles ou à vapeur, et 300 transports.

EXPÉDITION DE CRIMÉE.

Avant d'entrer dans le détail des opérations, voyo quelles forces de terre et de mer se trouvaient en Crim au moment où les Alliés y débarquaient.

Les troupes locales et les troupes actives, réparties en le sud-ouest et le sud-est de la Crimée, formaient un tal de 51.500 hommes, dont 38.597 seulement (42 ba lons, 16 escadrons, 9 sotnias de Cosaques, 1.702 artille étaient dans la main du prince Menschikoff. Mai prince allait pouvoir disposer de la majeure partie équipages de la flotte de la mer Noire, dont les bâtin étaient alors mouillés [illegible]s la rade de Sébastopol

ces équipages présentaient un effectif de plus de 21.000 hommes.

En outre, la population même de Sébastopol était en état de fournir, grâce à sa composition exceptionnelle, un contingent qui fut mis largement à profit.

Les ressources de l'artillerie, pour ne parler que de celles-ci, étaient considérables ; car le chiffre des pièces de la place pouvait être triplé, à un moment donné, par les bouches à feu qui étaient à bord de la flotte ; on arrivait ainsi à un total de plus de 2.800 pièces.

Quant à la flotte de la mer Noire, composée principalements de bâtiments à voiles, elle était, bien que supérieure à la flotte turque, très inférieure à la flotte alliée qui devait à la vapeur et à l'hélice une mobilité exceptionnelle : elle avait donc dû se réfugier dans le port de Sébastopol où, à moins d'une résolution énergique, elle serait tôt ou tard à la merci de l'ennemi.

I. — L'Alma et le maréchal de Saint-Arnaud.

Débarquement du 14 au 18 septembre. — Le 13 septembre, les flottes mouillaient devant Eupatoria qui fut occupée. On était tombé d'accord pour choisir, au sud de cette ville, la plage d'Old-Fort comme lieu de débarquement. Personnellement, le maréchal eut préféré qu'on abordât la Crimée par Balaclava, pour se jeter sur la partie sud de Sébastopol qui n'était pas encore fortifiée.

Commencé le 14, le débarquement prenait fin le 17 pour l'armée française et la division turque, le 18 seulement pour l'armée anglaise ; quoique bien conduit, il avait donc été d'assez longue durée. Voyons dans quelles conditions il s'était effectué.

Aujourd'hui, comme par le passé, la question du débarquement d'une armée se présente avec ses incertitudes ou ses impossibilités. En réalité, on n'a pour ainsi dire pas fait de progrès sous ce rapport depuis un siècle. Le débarquement à l'*anse du Marabout*, près d'Alexandrie

(1er juillet 1798), celui du 13 juin 1830 près du cap de Sidi Ferruch, enfin celui d'Old-Fort en septembre 1854, ont été longs ou difficiles, bien qu'ils n'aient pas été contrariés.

C'est ce problème dont un homme de mer agitait récemment la solution. Pour lui, elle existe dans la création d'une *flottille de transport* destinée à emporter un corps d'armée complet, hommes, chevaux, matériel de première urgence et à déposer le tout en bloc, presque d'emblée, sur un point, quitte à le reprendre pour le reporter sur un autre point. Il est incontestable que la surprise n'est possible qu'autant que l'on a à son service: une flottille de transport propre à débarquer les hommes, les chevaux surtout, dont la présence constitue un si gros embarras; une flotte de bataille destinée à protéger la précédente, pendant qu'elle se déplace en serrant souvent les côtes de fort près. Ce sont ces considérations qui motivent les conclusions suivantes du vice-amiral Jurien de la Gravière :

« ... La flotte de transport qui n'est pas en même temps une flottille de débarquement ne me présage pas des opérations bien importantes, du moins dans les guerres européennes... Il n'y a qu'une flottille qui puisse traverser à coup sûr un détroit ou tourner des frontières jugées inexpugnables, parce que cette flottille n'a pas besoin de port. Les plages lui en tiennent lieu... Le jour où le rivage sera aussi accessible aux chevaux qu'aux soldats, la flottille pourra être rangée au nombre des chemins de fer stratégiques... » (*La Marine de l'avenir...*)

Le détail relatif au débarquement d'Old-Fort est contenu dans trois documents officiels : l'*ordre* 336 relatif à la navigation et au mouillage des flottes expéditionnaires de la mer Noire, le *compte rendu* publié dans le *Moniteur* du 30 septembre, le *Journal* tenu à bord de l *Ville de Paris* pendant le débarquement.

Le 14 septembre 1854 au matin, les flottes alliées ver

la veille de la rade d'Eupatoria étaient mouillées face à la plage d'Old-Fort, choisie pour la mise à terre de l'armée, de ses chevaux et de son matériel.

La flotte française, qui tenait le centre, avait à sa gauche la flotte anglaise et à sa droite l'escadre turque. Elle était rangée sur quatre lignes parallèles à la côte. La 1re établie à 1.400 mètres du rivage et composée de 12 vaisseaux, frégates ou corvettes, de 4 frégates ou corvettes à vapeur, portait la 1re division. Les 2e, 3e et 4e lignes, placées à 400 mètres l'une de l'autre, portaient les 2e et 3e divisions. La 2e ligne comprenait 5 vaisseaux-transports, 7 navires de convoi et 2 frégates ou corvettes à vapeur. La 3e ligne était forte de 4 vaisseaux-transports, de trois navires de convoi, de trois frégates ou corvettes à vapeur, de deux frégates-transports et de 1 bagare. La 4e ligne comptait 5 frégates et 2 corvettes à vapeur, 3 frégates ou corvettes à vapeur, 1 frégate-transport, 1 corvette à vapeur et 1 corvette-transport.

En arrière de cette dernière ligne vint se masser dans la journée le convoi comprenant 60 navires du commerce chargés de cavalerie, de matériel, des ambulances, des convois, etc. Enfin, en dehors de l'escadre, se trouvaient 6 corvettes ou avisos.

Il n'est pas question ici de la 4e division, parce que, chargée de faire une démonstration à l'embouchure de la Katcha, pour tromper l'ennemi sur le point de débarquement, elle était partie, dès le 13, à bord de 5 frégates et de 2 corvettes à vapeur.

Bien que l'ennemi ne parut pas sur la plage d'Old-Fort, 4 chaloupes munies de leur artillerie et de fusées à la Congrève, 1 frégate et deux avisos allèrent mouiller au sud du point de débarquement pour faire face à une attaque éventuelle.

Ces mesures de sûreté une fois prises, le débarquement put commencer. Avant de fixer la marche de cette opération, énumérons les dispositions d'ordre qui avaient été également arrêtées.

Trois pavillons de couleurs distinctes étaient affectés à chaque division : rouge pour la 1re, blanc pour la 2e, bleu pour la 3e ; le pavillon correspondant était arboré par les canots chefs de groupe des embarcations et chalands désignés pour le transport d'une même division. Sur la plage, le général Canrobert et le contre-amiral Bouët-Willaumez avaient fait planter trois pavillons semblables pour marquer les points où devaient débarquer les trois divisions, la première brigade dans le sud et la deuxième brigade dans le nord du pavillon.

La régularité des allées et des venues des chalands et des canots de la flotte était préparée par l'emploi d'un système simple de pavillons hissés en trapèze sur les bâtiments de guerre à voiles ou à vapeur ; leur couleur faisait connaître la nature du chargement en troupes ou en artillerie et leur disposition en hauteur suffisait pour indiquer que le débarquement n'était pas commencé, qu'il était entamé au tiers, aux deux tiers, ou qu'il était terminé ; dans ce dernier cas, le trapèze était amené tout à fait. Des dispositifs analogues avaient été prescrits à bord des bâtiments de transport de l'État et du commerce.

Le chargement des chalands en troupes, en artillerie, ou en chevaux avait été minutieusement réglé ; la question du remorquage avait été aussi résolue avec le même soin.

Les 6 vaisseaux de combat devaient fournir : 6 canots portant 175 ou 240 hommes suivant leur importance ; 2 chalands portant 270 hommes ; 2 canots-tambours et leurs remorqueurs portant 220 hommes ; au total, 4.250 hommes. Les 9 vaisseaux de transport devaient débarquer 4.820 hommes.

On comptait pouvoir débarquer dans le premier voyage 9.070 hommes et 9 bouches à feu, ou 9.570 hommes e
utilisant les embarcations de 6 autres bâtiments.
deuxième voyage devait amener à terre 9.000 homm
et 15 autres bouches à feu. Le troisième voyage perm
trait de terminer le débarquement du restant des tro

des 3 premières divisions et de commencer celui de la 4e.

On comptait, si le temps restait beau, mettre à terre une trentaine de mille hommes, ainsi qu'une quarantaine de bouches à feu, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Enfin il avait été décidé, pour ce qui concernait le déchargement des bâtiments de transport ou du convoi, que l'on s'occuperait d'abord de débarquer les cacolets d'ambulance, puis le matériel du génie et de l'administration des vivres.

Il était environ 7 heures du matin, lorsque le vaisseau-amiral, la *Ville de Paris* jetant l'ancre au poste qui lui était assigné donnait le signal de mouiller aux vaisseaux de l'escadre. Quelques minutes après, les chaloupes et les canots étaient immédiatement mis à la mer pour remorquer les chalands qui étaient déjà le long du bord de chaque vaisseau; à 7 heures 40', sur un nouveau signal, l'embarquement des troupes de la 1re division commençait.

A 8 heures 10', l'ordre d'entamer la descente à terre était donné et les chalands, conduits par les embarcations, poussaient vers la plage. A 8 heures 30', on voyait se dresser sur la plage les pavillons indicateurs dont nous avons parlé. A 9 heures 20', nos troupes débarquaient en masse et toutes à la fois; elles étaient presque aussitôt formées que débarquées. A peine arrivée à terre, la 1re division ne tardait pas à y être rejointe par toute son artillerie. Le débarquement continua ensuite régulièrement, sans interruption, pour la 2e division, la 3e division, l'artillerie et le génie.

A 10 heures, les troupes anglaises touchent terre; il devient certain qu'il n'est plus possible que l'ennemi puisse chercher à inquiéter le débarquement.

A midi, les chalands ne sont plus occupés qu'au débarquement des chevaux et de l'artillerie; on peut annoncer au maréchal que, à peu d'hommes près, les trois divisions sont débarquées, ainsi que 18 bouches à feu accompa-

gnées de tout leur matériel. A 2 heures du soir, le maréchal quitte la *Ville de Paris*.

Lorsque, un peu avant la nuit, l'ordre est donné de suspendre le débarquement que l'état de la mer rend dangereux, l'escadre a déjà mis à terre les trois divisions d'infanterie au complet, munies de quatre jours de vivres, leurs bagages et leurs chevaux, les compagnies du génie et leur outillage, plus de 50 pièces d'artillerie accompagnées de tout leur matériel, les chevaux des spahis, ceux du maréchal et de son état-major.

Le 15 septembre, la 4e division, qui avait rejoint la veille, à la nuit tombante, opérait son débarquement; avant midi, elle était placée en réserve derrière les trois autres divisions. Une partie de la division turque fut également déposée à terre. Il fut alors possible d'activer le débarquement du matériel, et du reste de la division turque.

Le 17 enfin, on avait achevé de débarquer les chevaux, le matériel et les vivres. Dès lors, l'armée française et la division turque étaient en état de se porter en avant.

L'opération n'avait pas été aussi rapide pour les Anglais, puisqu'elle dura jusqu'au 18.

Bien que l'arrivée des Alliés eût été signalée au prince Menschikoff, il avait renoncé à s'opposer au débarquement, de crainte d'exposer Sébastopol à être enlevé par surprise. Toutefois, lorsqu'il n'y eut plus le moindre doute sur le point de la côte choisi par eux, il résolut de leur disputer la route qui conduisait à Sébastopol : en conséquence, il concentra ses troupes sur l'Alma, pour y livrer une bataille défensive.

Marche sur Sébastopol. — Le 19, les Alliés, se dirigeaient vers le sud. Le dispositif de marche des Français affectait la forme d'un losange, dont la pointe était en avant : ils tenaient le milieu entre les Anglais et les flottes combinées qui s'avançaient à hauteur de l'armée.

La veille, les positions de l'Alma et de la Katcha avaient été reconnues. On avait laissé à Eupatoria

une garnison placée sous les ordres du commandant Osmont.

A midi, l'armée alliée atteignait le Boulganak, traversait le lit du ruisseau et établissait ses bivouacs à 8 kilomètres à peine des Russes qui garnissaient les berges escarpées de la rive gauche de l'Alma.

Forces en présence sur l'Alma. Positions de l'armée russe. — Les troupes russes qui avaient pris position sur la rive gauche de l'Alma atteignaient, dit le général de Todleben, le chiffre approximatif de 33.600; elles comprenaient 42 bataillons et demi, 16 escadrons, 11 sotnias et 96 bouches à feu.

Les Alliés avaient en ligne : l'armée française, 40 bataillons et 2 escadrons, soit 28.223 hommes et 68 canons; l'armée anglaise, 30 bataillons et 10 escadrons, soit 20.830 hommes et 54 canons; les Turcs, 8 bataillons, soit 7.000 hommes. Le chiffre total était donc de 78 bataillons et 12 escadrons, soit de 56.053 hommes et 122 canons.

L'armée russe se composait de l'aile gauche commandée par le lieutenant général Kiriakoff, du centre et de l'aile droite commandés par le général d'infanterie prince Gortschakoff.

A l'extrême gauche, un bataillon du régiment d'infanterie de Minsk était placé près du village d'Aklèse, à environ 1.600 mètres de la côte. Plus à droite et en avant de ce bataillon, quatre bataillons de réserve des régiments d'infanterie de Bialotsk et de Brest garnissaient la crête même à environ 3.200^{m} de la côte, entre la route d'Almatamak et celle qui vient du gué de Bourliouk. En arrière de ces bataillons, et sur deux lignes, se trouvaient le régiment des chasseurs de Taroutino et le régiment de Moscou.

Au centre, la route d'Eupatoria séparait sensiblement le régiment de chasseurs de Borodino du régiment de chasseurs du grand-duc Michel. Plus à droite étaient le régiment Sousdal et le régiment d'Ouglitch, ayant derrière

eux le régiment de Wladimir. La réserve principale constituée par les régiments de Minsk et de Volhynie par de l'artillerie et par une brigade de hussards, était établie en arrière du centre, à cheval sur la grande route devant le ravin qui atteint l'Alma en face de Bourliouk ; elle était forte de 7 bataillons, 16 escadrons et 16 bouches à feu.

L'artillerie était répartie en avant et en arrière du front ; à droite, elle était couverte par de forts épaulements. Enfin, sur la rive droite de l'Alma, deux bataillons en tirailleurs garnissaient les vignes, les plantations et les villages de Bourliouk et d'Almatamak, pendant que plus à droite deux régiments de cosaques gardaient le flanc droit tout en surveillant l'ennemi.

Très avantageuse pour la défense, la position de l'Alma offrait cependant un front trop étendu, puisqu'il était d'environ huit mille mètres (près de 8 verstes), ce qui donnait un peu plus de 4 hommes de densité par mètre courant. Confiant dans l'obstacle constitué par les hauteurs qu'il garnissait, hauteurs qui, surtout près de l'embouchure, étaient d'un accès très difficile non seulement pour l'artillerie mais même pour l'infanterie, le prince Menschikoff avait très inégalement réparti ses forces. Gardant solidement le ravin de Bourliouk, il avait complètement négligé de fortifier son flanc gauche, bien que l'appui direct à la mer lui fût interdit par le feu des vaisseaux : il ne croyait pas à la possibilité d'une attaque de ce côté. Après avoir commis la faute de se placer perpendiculairement à la ligne de marche obligée de l'ennemi, au lieu de s'établir sur son flanc gauche, de façon à le harceler et à l'écarter de la mer, tout en conservant ses propre communications avec l'intérieur de la Crimée, le génér russe se résignait à livrer une bataille défensive pure S'il ne pouvait songer à prendre l'offensive en avant d son front, pourquoi n'y avait-il pas recours dans le ser de la profondeur, sans pour cela renoncer à la liberté ses derrières ; or, les dispositions qu'il avait adopté lui laissaient pas cette latitude.

BATAILLE DE L'ALMA, le 20 septembre.

Les Alliés avaient décidé d'un commun accord que la position russe serait attaquée le lendemain, 20 septembre : tournée par les deux ailes et abordée de front sur son centre.

Voici le texte même de l'ordre :

« La division Bosquet, à laquelle la division turque servira de soutien, quittera le camp de Bulganak le 20 septembre, à cinq heures et demie du matin ; elle suivra le bord de la mer, traversera l'Alma près de son embouchure et gravira les hauteurs de la rive gauche pour attirer l'attention des Russes sur leur flanc gauche, qu'elle tournera. Cette division assurera en même temps la liaison de l'armée alliée avec la flotte, qui s'approchera de l'embouchure de l'Alma, pour couvrir la marche et appuyer l'attaque sur la division Bosquet.

« L'aile gauche, c'est-à-dire toute l'armée anglaise, rompra à six heures, une demi-heure plus tard que Bosquet, et marchera le long de la route de poste d'Eupatoria contre le flanc droit des Russes, qu'elle cherchera à tourner.

« Le centre, gros de l'armée française, rompra à sept heures, suivra le chemin d'Almatamak et forcera le centre russe. »

Ainsi donc, à une demi-heure d'intervalle, la division Bosquet à droite et l'armée anglaise à gauche doivent entamer leur mouvement contre les ailes du front russe, dont le centre sera attaqué par les 1re, 3e et 4e divisions françaises.

Présentons, dès maintenant, quelques observations. En faisant porter l'attaque principale contre le centre russe, au lieu de la diriger contre l'aile droite, on sert, en quelque sorte, les intentions du prince Menschikoff, puisqu'on ne menace pas sa ligne de retraite, ou qu'on renonce à la possibilité de le jeter à la mer.



En assignant aux Anglais, dont on connaît la len
une heure de départ postérieure à celle qui a été dc
au général Bosquet, dont la vigueur et l'entrain ga
tissent l'exactitude, on doit s'attendre à voir ce
prendre les devants : l'attaque contre l'aile gauch
mera donc forcément celle dirigée contre l'aile dro
les Russes seront d'autant mieux écartés de la mer
eussent trouvé leur perte, s'ils n'avaient reculé à te

Depuis deux heures déjà la 2e division française
chait lorsque, vers huit heures, elle reçoit l'ordre de
halte : les Anglais ne sont pas prêts. Lacy-Evan
devait, avec la 2e division anglaise, tenir la droite
première ligne et se relier avec la gauche français
mée par la division Napoléon n'avait pas, paraît-il, e
rien reçu, à six heures et demie du matin : vers 7 h
et demie seulement, lord Raglan avait envoyé les o
de marche ; or, les lignes anglaises ne s'ébranlèren
trois heures plus tard. C'est ainsi que le mouveme
put être repris avant onze heures et demie du mat

A droite, formant échelon en avant, la division
quet suivie par la division turque se porte sur Almat
où se trouve un gué au delà duquel une route condu
la hauteur.

Au centre s'avancent de front, à environ 1.500 n
en arrière et séparées par la route du Bulganak à Al
mak, les divisions Canrobert (1re) et Napoléon (3e)
vies par la division Forey (4e) et la réserve d'artil
Chaque divison marchait par brigades accolées sur
lignes formées de colonnes de bataillon, les deux
sions de tête précédées par leurs bataillons de
seurs.

A gauche, l'armée anglaise s'avance sur deux l
formées : la première, par les divisions sir Lacy-I
(2e), et sir George Brown (division légère) ; la 2e, p
divisions sir Richard England (3e) et duc de Cambı
Son flanc gauche est protégé par la division sir G
Cathcart et par la cavalerie ; il ne tarde pas à êt

quiété par les cosaques et, sous cette menace incessante, leur marche se trouve ralentie d'une façon regrettable.

Vers midi et demi, les troupes placées sous les ordres du général Bosquet atteignent l'Alma qui est franchi sur deux points : la brigade d'Autemarre passe, avec une batterie, près d'Almatamak ; la brigade Bouat et la division turque passent non loin de l'embouchure, au gué de la Barre, mais la batterie de la brigade Bouat doit remonter jusqu'à Almatamak. C'est dans ces deux directions qu'au prix d'efforts considérables on gravit les hauteurs et qu'on prend pied sur le plateau, d'abord à gauche, ensuite à droite. Pendant plus d'une heure et demie 12 canons-obusiers, jetés en avant sous les ordres du commandant Barral, soutiennent avantageusement la lutte d'abord contre 16, puis contre 32, enfin contre 42 pièces russes : ils ont pour eux la supériorité de calibre et la simplicité du système. Le feu de bâtiments français mouillés en face du ravin situé au sud d'Aklèse contribue à repousser une attaque tentée à la faveur de ce ravin par la cavalerie russe ; quant à l'infanterie, elle est tenue à *distance* grâce au tir de précision des armes rayées. L'équilibre ne s'établit toutefois que lorsque la brigade Bouat s'est rangée à la droite de la brigade d'Autemarre. Le prince Menchikoff veut d'abord arrêter la marche de cette attaque imprévue ; plus tard, il s'efforce de rejeter les Français en bas des hauteurs. C'est ainsi que, renforçant successivement les 3 bataillons des régiments de Brest et de Bialotsk et les 4 bataillons du régiment de Taroutino qui sont de son côté, il dirige sur son flanc gauche 8 bataillons, 8 escadrons et 40 bouches à feu.

La puissante diversion effectuée par la division Bosquet avait rendu possible l'attaque sur le centre ennemi. Vers une heure et demie, les divisions Canrobert et prince Napoléon précédées par leurs bataillons de chasseurs éparpillés en tirailleurs s'étaient donc dirigées la première sur la gauche du village d'Almatamak (2e brigade, Vinoy) et sur la maison *Blanche* (1re brigade, Espinasse),

la deuxième avec les brigades de Monet et Thomas sur la droite du village de Bourliouk; elles avaient rejeté les tirailleurs russes sur l'autre rive.

C'est à ce moment que le commandant en chef, informé par le général Bosquet que son artillerie allait manquer de munitions, ordonna à l'artillerie de réserve de franchir l'Alma et partagea la division Forey entre les divisions Bosquet (brigade de Lourmel) et Canrobert (brigade d'Aurelle).

De ce côté, un peu après deux heures et demie, voici quelle est la situation de l'ennemi. Son extrême gauche est tenue par le régiment de Minsk établi sur le côteau du Télégraphe, en avant d'Ouloukoul; viennent ensuite le régiment de Moscou, les régiments de Brest et de Taroutino qui ont reculé devant l'attaque de la division Napoléon : ces troupes font face au nord-ouest. Plus à droite et se reliant avec le régiment de Brest, le régiment de Bialotsk fait face à l'Alma. Le front des régiments de Minsk et de Moscou est couvert par trois batteries. Vers Orta-Kessek, le régiment de hussards accompagné d'une batterie évolue sur le flanc droit de la division Bosquet.

A la même heure, la première ligne anglaise entrée tardivement en ligne, comme si elle eût attendu que l'armée française tout entière fût établie sur les hauteurs, était tenue en échec par le feu de l'artillerie et de l'infanterie de la droite russe.

Cependant, la division Bosquet, précédée de son artillerie, quitte sa position d'attente, prend la charge, dépasse le village d'Orta-Kessek, effectue un changement de front à gauche, la droite en avant, et s'étend vers l'espace compris entre le village d'Adjiboulat et la position du Télégraphe, en face de laquelle viennent se ranger les troupes de la division Canrobert qui attend son artillerie. Les Russes perdent ou ne peuvent utiliser, à cause de l'intensité du feu, l'occasion qui s'offrait à eux de rejeter le centre de la ligne alliée alors coupée par l'Alma, puisque la division prince Napoléon et l'armée anglaise

tout entière étaient encore sur la rive droite. Une lourde colonne de huit bataillons est bien dirigée contre le flanc droit de la 1re division, mais elle tourbillonne sous la mitraille d'une batterie de la 2e division.

La division Canrobert prend vigoureusement l'offensive et, après une lutte acharnée, contraint à la retraite les défenseurs du Télégraphe où elle appuie sa gauche : le sous-lieutenant Poitevin du 39e de ligne, qui tient le milieu entre les 1er et 2e zouaves, et le sous-lieutenant Henry du 1er zouaves y ont planté les drapeaux de leurs régiments. Devenue le centre véritable de la ligne de bataille, elle a sur sa droite la division Bosquet et la division turque, sur sa gauche une partie des troupes de la 3e division (prince Napoléon), qui sera bientôt complètement déployée.

Peu propres à cette lutte de vitesse les Anglais s'étaient avancés méthodiquement, avec un ensemble parfait, sous le feu de l'artillerie russe qui leur avait causé d'assez grosses pertes ; après avoir vu d'abord leur première ligne rejetée, partie sur l'Alma, partie sur l'autre rive, ils commençaient à s'élever sur les pentes en gagnant du terrain par la division du duc de Cambridge, qui avait rétabli le combat à la gauche ; de ce côté encore une masse de bataillons russes est arrêtée dans son offensive.

Dès lors, l'action se dédouble. A droite, l'armée française dépasse le Télégraphe, refoule devant elle le centre et l'aile gauche russes qui battent prématurément en retraite sur Sébastopol ; vers 4 heures du soir, ce mouvement est arrêté par le commandant en chef. A gauche, l'aile droite russe oppose aux attaques de front répétées des Anglais une opiniâtre résistance accentuée par d'énergiques retours offensifs. Cette fraction de l'armée ennemie ne se décide à la retraite que lorsqu'elle est prise sur son flanc gauche par le feu de 23 pièces françaises dont le maréchal de Saint-Arnaud a ordonné la mise en batterie. Sur tous les points les Alliés sont donc vainqueurs.

Les Russes avaient montré un héroïsme véritable ; car, sur un seul point, le régiment de Wladimir, qui lutta d'ailleurs jusqu'au dernier moment, perdit son colonel, 3 chefs de bataillon, 14 commandants de compagnie, en tout 30 officiers et 1.260 sous-officiers ou soldats.

Douze heures durant le maréchal, surmontant le mal implacable qui le torturait depuis longtemps, était resté à cheval : jouissant d'un triomphe qu'il avait si bien préparé, ce glorieux moribond acclamait ses vaillants lieutenants, le général Bosquet, puis le général Canrobert. Le soir il dictait à son premier aide de camp, le colonel Trochu, le célèbre bulletin de la journée.

Les pertes des deux armées s'étaient ainsi réparties : *Français*, 140 tués et 1.200 blessés, au nombre desquels figuraient les généraux Canrobert et Thomas ; *Anglais*, 343 tués, 1.612 blessés. Total pour les *Alliés* : 3.295 hommes hors de combat. *Russes* : 1.801 tués, 3.908 blessés dont 5 généraux ; soit, en tout, 5.709 hommes hors de combat.

Dans cette belle journée, les trois armées s'étaient montrées dignes de leur vieille réputation d'irrésistible élan, de bravoure impassible ou de ténacité ; mais, de l'aveu des Russes mêmes, leur armée déjà inférieure sous le rapport de l'armement et du nombre avait eu également le dessous à cause de la faiblesse tactique de son infanterie alourdie par sa formation en grosses colonnes restées compactes. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que cette bataille est la seule de toute la guerre de Crimée (en laissant de côté les opérations du siège proprement dit) qui ait été marquée du côté des Alliés par un plan nettement conçu et régulièrement développé.

Malheureusement la victoire de l'Alma resta incomplète pour les Alliés. La lenteur des Anglais avait d'abord fa perdre plusieurs heures. La bataille une fois gagnée, manque de cavalerie, surtout à notre aile droite, fut des causes qui empêchèrent de recueillir les fruits

[redacted]

ctoire [1]. Le général Bosquet écrivait le lendemain de la taille au succès de laquelle il avait si sérieusement ntribué :

«... Mais comment obtenir des résultats complets sans cavaie! celle des Anglais n'est arrivée que trop tard, et nous ivons de prisonniers que quelques fuyards et la masse des essés qui couvraient le champ de bataille.

« C'est une belle journée, mais incomplète, sans trophées sans prisonniers par manque de cavalerie..... »

Les Russes non poursuivis se retirèrent donc en bon dre sous la protection de leurs batteries. Le soir même, bivouaquaient derrière la Katcha. C'est de là que ins la soirée le prince Menschikoff envoya à Sébastopol ordre de couler à l'entrée de la grande baie les plus eux vaisseaux de guerre, de façon à en interdire l'enée. Le 21 septembre, il continuait sa retraite vers le elbeck.

Marche sur Sébastopol. — Cette retraite s'effectua en toute anquillité ; car les Alliés ne quittèrent l'Alma que le : la lenteur des Anglais fut encore cause de ce nouveau tard, qui provoquait les justes plaintes du maréchal.

Le 23, les Alliés atteignaient la Katcha et bivouaiaient sur les hauteurs de la rive gauche. Cependant la nté du maréchal avait subi une nouvelle atteinte ; appé par le choléra, il ne pouvait plus monter à cheval c'est en voiture qu'il suivait l'armée.

Le 24, l'armée alliée franchit le Belbeck. Dans la jour- e, le maréchal apprit que la veille même les Russes aient coulé à fond cinq vaisseaux et deux frégates entre s forts Constantin et Alexandre. Il pensa que cet acte e désespoir interdisait l'action simultanée de la flotte et l'armée contre Sébastopol : c'est sous cette impression

1. *L'infanterie française se trouva* en partie immobilisée, parce on lui avait fait déposer ses sacs avant de gravir les hauteurs

GUERRE

TABLEAU N° 1. — **Variations de l'armée d'Orie**

Commandants en chef. .	Maréchal **Leroy de Saint-Arnaud,** jusqu'au 26 septembre 1854. Général de division **Certain Canrobert,** depuis le 26 septembre 1854.
Chef d'état-major général.	Général de brigade **de Martimprey.**
Commandants de l'artillerie.	Colonel **Le Bœuf**; général de brigade (plus tard de division) **Thiry.**
Commandants du génie.	Colonel **Tripier**; général de brigade **Bizot.**
Intendant de l'armée. . .	Intendant militaire **Blanchot.**
Inspecteur directeur du service médical.	**Michel Lévy.**
Aumônier supérieur de l'armée.	Abbé **Parabère.**

1re DIVISION (INFANTERIE).

Canrobert, jusqu'au 26 septembre 1854; **Bouat,** depuis le 14 octobre 1854.

1re brigade. — ESPINASSE.	1er bataillon de chasseurs, 7e de ligne, 1er zouaves.
2e brigade. — VINOY. . .	9e bataillon de chasseurs, 20e et 27e de ligne.

2e DIVISION (INFANTERIE).

Général **Bosquet.**

1re brigade. — D'AUTEMARRE D'ERVILLÉ.	Tirailleurs algériens, 3e de zouaves, 50e de ligne
2e brigade. — BOUAT, jusqu'au 14 octobre 1854; BOURBAKI.	3e bataillon de chasseurs, 7e léger, 6e de ligne

3e DIVISION (INFANTERIE).

Prince **Napoléon,** jusqu'en novembre 1854; **de Monet** intérimaire; **Mayran,** janvier 1855.

1re brigade. — DE MONET.	19e bataillon de chasseurs, 2e de zouaves, 3e d'infanterie de marine.
2e brigade. — THOMAS; SOL.	20e et 22e légers.

4e DIVISION (INFANTERIE).

Général **Forey.**

1re brigade. — DE LOURMEL.	5e bataillon de chasseurs, 19e et 20e de ligne.
2e brigade. — D'AURELLE DE PALADINES	39e et 74e de ligne.

[redacted]

RIMÉE

a création jusqu'au 9 février 1855.

5e DIVISION (INFANTERIE).

Général Levaillant.

e. — DE LA MOT- ; TROCHU	21e et 42e de ligne.
. — COUSTON. .	5e léger, 46e de ligne.

6e DIVISION (INFANTERIE).

Général Paté.

e. — MAYRAN;	6e bataillon de chasseurs, 23e léger, 28e de ligne.
. — BAZAINE . .	1er et 2e régiments de la Légion étrangère.

7e DIVISION (INFANTERIE).

Général Dulac.

e. — BOUSSINGEN.	17e bataillon de chasseurs, 80e et 57e de ligne
e. — BISSON. . .	10e et 61e de ligne.

8e DIVISION (INFANTERIE).

Général de Salles.

e. — FAUCHEUX.	10e bataillon de chasseurs, 79e et 18e de ligne.
e. — DUVAL. . .	14e et 43e de ligne.

DIVISION DE CAVALERIE.

Général Morris.

e. — FÉRAY . . .	1er et 4e hussards.
e. — D'ALLON-	1er et 4e chasseurs d'Afrique.
.— CASSAIGNOLES	6e et 7e dragons.
e. — D'ELCHIN- juillet 1854; DE , depuis septem- 4.	6e et 9e cuirassiers.

TROUPES NON DIVISIONNÉES.

d'occupation du — MAYRAN	23e léger, 28e de ligne, 1er bataillon du 3e régiment infanterie de marine.
de Gallipoli. — CIA, 17 *juillet*	*1er et 2e* régiments de la Légion étrangère.

que, renonçant à attaquer Sébastopol par le côté Nord, dont on s'exagérait d'ailleurs la force de résistance, il décida qu'on se porterait vers le Sud pour y entrer en communication avec la flotte pourvue d'un port de refuge.

L'armée alliée entama donc, pour atteindre Balaclava, une aventureuse marche de flanc. Elle se dirigea sur la ferme Mackenzie, puis atteignit et traversa, le 26, la Tchernaïa. Ce jour même, elle apprenait, non sans émotion, que celui qui l'avait conduite à la victoire devait, « vaincu par une cruelle maladie », remettre le commandement au général de division Canrobert, « le plus digne et le plus capable » écrivait à cette occasion le général Bosquet.

Le 29 au matin, le maréchal de Saint-Arnaud s'éloignait de Balaclava à bord du *Berthollet* et dans la soirée il était mort, mort chrétiennement. Avant d'expirer, il avait pu voir à distance Sébastopol qu'un autre, plus heureux que lui, devait réduire.

De vives controverses ont été engagées sur cette question : si une attaque de vive force avait été dirigée peu de temps après l'Alma contre la ville, ainsi que le maréchal y avait songé dès le début, aurait-elle eu des chances sérieuses de réussite ?

Contentons-nous de reproduire l'opinion d'un homme qui devait connaître le fort et le faible de la situation : à deux reprises le général de Todleben lui-même s'est exprimé nettement à ce sujet.

« Dans la matinée du 15/27 septembre, le clergé fit une procession avec la croix et l'eau bénite le long de la ligne de défense.

« Korniloff en parcourant à cheval l'enceinte fortifiée haranguait les troupes et cherchait à exciter leur courage. « Enfants », leur disait-il.....

« *Cependant, ni* l'exaltation des troupes ni leur résolution *de se battre jusqu'*à la dernière extrémité n'auraient pu sau-

ver Sébastopol, si l'ennemi eût attaqué immédiatement après son passage de la Tschernaïa. »

Plus loin, dans un coup d'œil rétrospectif général sur la première période de la défense, il conclut :

« Ces diverses circonstances donnaient aux alliés la possibilité d'attaquer la ville de vive force, et on peut affirmer avec certitude qu'ils auraient réussi à s'en emparer, nonobstant la résistance héroïque que la garnison leur aurait opposée. »

Or, ce jugement s'appliquait plus encore au front nord qu'aux fronts sud ; les ouvrages du Nord étant d'un tracé défectueux, sans abris et hors d'état de résister à une attaque sérieuse.

II. — Commandement du général Canrobert.

En prenant le commandement, le général Canrobert héritait d'une situation tout exceptionnelle dont les difficultés ne firent que croître avec le temps, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus tenable : tels sont, en effet, les inconvénients qu'entraîne le manque d'unité dans le commandement, qui dégénère alors fatalement en une série de négociations incompatibles avec les déterminations rapides et les actions de vigueur.

Débuts du Siège. — Lorsque, le 26 septembre, les Alliés se présentèrent devant Sébastopol, les Russes avaient déjà mis à profit le temps qui leur avait été laissé : Korniloff et Todleben étaient là.

Il avait fallu la réalité pour que les Russes pussent admettre que les Alliés se décideraient à débarquer un corps considérable en Crimée, dans une contrée tout à fait dénuée des ressources nécessaires à la subsistance d'une armée. Cette illusion explique comment, lors du débarquement, les ouvrages de fortification sur le côté

sud de Sébastopol étaient presque nuls, à peine armés et laissaient entre eux de larges trouées. En les construisant, on n'avait songé qu'à garantir la ville contre une tentative de descente opérée par un faible corps de troupes ; or, il s'agissait de résister à une armée tout entière et de le faire de suite peut-être : le réveil était terrible.

Après avoir assuré lui-même l'exécution de l'ordre relatif au barrage de la passe, le prince Mencshikoff prescrivit la formation de 12 nouveaux bataillons de marine avec les équipages des bâtiments submergés ou mouillés.

Le 24, la question du commandement une fois réglée, il quittait Sébastopol pour se diriger avec son armée sur Baktchisaraï : il s'ensuivit que les deux armées se croisèrent dans leur marche en sens contraire.

Craignant de se voir enfermé dans la ville, sans pouvoir la sauver si l'ennemi attaquait de suite, le prince renoua ses communications avec l'intérieur de la Crimée, avec la Russie et se plaça de façon à menacer le flanc et les derrières des Alliés.

Le 25 septembre 1854, la garnison de Sébastopol comprenait : 17 bataillons formés de marins, soit 9.951 hommes ; 9 bataillons de troupes de terre, soit 7.637 hommes ; au total, 17.588 combattants, officiers compris.

Quelques jours plus tard, le 2 octobre, des renforts la portaient à 24.000 hommes, avec 32 bouches à feu de campagne.

Mais déjà une nouvelle phase se présentait :

« Le matin du 14/26 septembre, la garnison faisant son service avec une attentive vigilance, et s'attendant à tout moment à être attaquée, apprit non sans étonnement, que l'armée alliée se dirigeait vers l'orient, dans la direction de la ferme Mackenzie. » (E. de Todleben.)

Devenu chef de la défense, le vice-amiral Korniloff fut *énergiquement secondé* par le vice-amiral Nakhimoff,

:ontre-amiral Istomine et surtout par le lieutenant-c
iel de Todleben qui, dès le milieu de septembre, s'
t appliqué activement à mettre la partie sud de la vil
l'abri d'un coup de main. Depuis lors, le lieutenar
néral de Todleben a exposé les principes qui serviren
bases aux travaux destinés à renforcer la ligne de
éfense et à en faire peu à peu une ligne continue :

« Rechercher la position la moins étendue en longueur et la
lus rapprochée de la ville, et armer ses points principaux
l'une artillerie formidable ; relier ces points entre eux par des
tranchées défendues par la mousqueterie ; y établir des batte-
ries séparées, armées chacune de quelques bouches à feu, et
concentrer de cette manière, sur tous les abords de la ville,
un puissant feu de front et de flanc, d'artillerie et de mous-
queterie, en tâchant de battre, autant que possible, toutes
s sinuosités de ce terrain coupé, par le moyen desquelles
nnemi aurait pu s'approcher de la position occupée par
us.

L'imminence d'un assaut obligeait à se préparer aussi
que possible pour pouvoir faire face aux alliés. Par ce
tif on commençait d'abord par donner aux ouvrages un
il qui couvrait les artilleurs au moins du feu de l'artille-
e campagne..... En général les travaux s'effectuaient avec
lcul si précis que chaque jour voyait se renforcer la dé-
. Les bouches à feu se montaient en batteries, avant
que ces dernières fussent prêtes, afin que, à la pre-
possibilité, les pièces pussent immédiatement ouvrir
u.....

s travaux avaient été entrepris en même temps sur
s points de la ligne de défense, car, ainsi qu'on l'a dit,
it faible partout, et ses ouvrages étaient même, en
s endroits, tout à fait insignifiants.....

travaux se poursuivaient jour et nuit et sans relâ-
tes les troupes de la garnison, les artisans et ouvriers
professions, les habitants de la ville, les femmes et
ts y prenaient part.....

aux tranchées *destinées* à relier entre eux les bas-
s « reçurent graduellement, et par des travaux
le profil d'ouvrages de campagne, par suite de

l'exhaussement du parapet, de l'augmentation de son épaisseur et du fossé dont on le fit précéder. »

Tel est le secret de cette improvisation : elle eut lieu sous les yeux mêmes d'une armée victorieuse qui, dans le principe, fut tenue en échec avec une poignée d'hommes.

Cette façon de procéder permit, en outre, d'utiliser

« Le mieux et dans le plus bref délai possible le puissant armement de la flotte, qui avait perdu sa destination primitive. »

Cependant l'armée alliée avait continué sa marche vers le sud. Les Français s'étaient arrêtés sur les monts Fédioukines. Les Anglais poussèrent jusqu'à Balaclava qu'ils occupèrent le 26 même et dont ils s'approprièrent aussitôt la petite baie pour mettre leur flotte à l'abri. Quant à la flotte française elle alla mouiller, le 28, dans l'excellente rade du Kamiesch qui fut littéralement découverte.

Les 27 et 29 septembre, les Alliés entreprirent des reconnaissances qui, effectuées à d'assez grandes distances, ne leur permirent de se rendre qu'un compte très approximatif de la disposition et de l'armement des fortifications, et de leur degré de résistance. Elles eurent du moins pour résultat de faire penser qu'il serait peut-être impossible d'enlever Sébastopol autrement que par un siège régulier; on s'arrêta donc à cette idée et on prépara tout ce qu'il fallait pour un établissement d'une certaine durée sur le plateau de Chersonèse.

Cette occupation présentait de sérieux avantages : les Alliés allaient se trouver, grâce à la mer et à la nature du terrain du côté de la Tchernaïa, dans un camp retranché véritable ; en outre, ils pouvaient espérer que, la liberté des communications étant assurée par les flottes, les approvisionnements en vivres, en munitions et en objets de toute nature ne leur feraient pas défaut.

Chaque armée ayant à couvrir le port dans lequel se résumait sa base, il s'ensuivit pour le *corps de siège :*

Que l'armée française s'installa au sud-ouest et au sud de la ville entre la mer et le ravin Sarandinaki, plus tard dit *des Anglais*, qui aboutit au port du Sud.

Que l'armée anglaise eut à surveiller tout le terrain compris entre ce ravin et la vallée de la Tchernaïa ou, plus directement, les approches du faubourg de Karabelnaïa.

Le *corps de siège français*, composé de deux divisions (3e et 4e) et de 8 bataillons turcs, soit de 14.000 hommes, fut placé sous les ordres du général Forey.

Formé également de deux divisions françaises (1re et 2e), le *corps d'observation*, commandé par le général Bosquet, s'établit, la droite au Télégraphe et parallèlement à la route de Voronzof, face à Inkermann. Peu de temps après, d'ailleurs, il se porta plus au sud, de manière à appuyer sa droite au col de Balaclava et sa gauche au Télégraphe.

On le voit, la place était loin d'être investie : or elle resta, pendant tout le siège, en communication permanente avec le dehors d'où lui arrivèrent les renforts et elle n'eut point à redouter un seul moment la famine. Il est évident que, dans de pareilles conditions, la lutte pouvait être de longue durée.

Le grand quartier général français était installé sur la route de Balaclava-Kamiesch, au sud du ravin des Anglais.

Lord Raglan établit son quartier général à peu de distance du col de Balaclava, dans la ferme Braker.

Du 1er au 9 octobre, les travaux préparatoires du siège furent activement poussés.

Les généraux Bizot, sir John Burgoyne, commandant le génie des deux armées alliées et le général Thiry commandant l'artillerie tombèrent d'accord sur l'étendue du front contre lequel on dirigerait les efforts communs ; il devait être limité : pour les Français, au bastion n° 4, ou

bastion du Mât, qui se prêtait bien à une attaque régulière; pour les Anglais, au bastion n° 3, ou grand Redan.

Dans la nuit du 9 au 10 octobre, la tranchée était ouverte à 1.200m environ de la place du côté anglais et à 900m environ du côté français. La marine coopéra alors à l'armement et à la défense des batteries en débarquant trente pièces de 30, des obusiers et mille marins pour les servir.

Pendant ce temps, le corps d'observation se couvrait en organisant des lignes de contrevallation.

A Sébastopol, dès qu'il fut devenu évident que les Alliés renonçaient à donner de suite l'assaut, on s'occupa d'armer solidement les batteries destinées à répondre à un bombardement prochain.

Premier bombardement, le 17 octobre. — Le 17 octobre, à 6 heures et demie du matin, les grandes batteries construites par les Français au fort Génois et sur le mont Rodolphe, par les Anglais sur la montagne Verte et sur le mont Voronzof, au total 126 pièces, dont 53 françaises et 73 anglaises, ouvraient le feu : d'une part, sur le bastion de la Quarantaine, sur le bastion Central et principalement sur le bastion du Mât; d'autre part, sur le Grand Redan, sur la tour Malakoff et sur le faubourg de Karabenaïa. La défense opposa 250 bouches à feu à l'attaque. Après quatre heures de combat, les batteries françaises qu'enveloppaient les batteries ennemies étaient réduites au silence. L'explosion successive de deux magasins à poudre ayant bouleversé deux batteries, les Russes purent concentrer leur tir sur les autres qui, vers 10 heures et demie du matin, devaient toutes cesser le feu.

Les batteries anglaises étaient mieux placées, plus fortement armées; elles purent soutenir la lutte jusqu'à 4 heures du soir. Elles bouleversèrent même le Grand Redan et Malakoff dont elles prenaient d'enfilade et à revers les faces contiguës aux faces directement battues; aussi a-t-on été

en droit de se demander si, de ce côté, l'attaque de vive force à laquelle on songeait toujours n'aurait pas offert de sérieuses chances de réussite.

Du côté de la mer, les flottes alliées avaient également participé au bombardement : mais les forts furent à peine endommagés ; ils firent éprouver, au contraire, de sérieux dommages à plusieurs navires.

Quant aux pertes en hommes, elles se répartirent bien inégalement, car tandis que les Alliés comptaient 344 hommes mis hors de combat, dont 204 Français et 144 Anglais, les Russes eurent 718 blessés, y compris le vice-amiral Nakhimoff et 394 morts, au nombre desquels figurait l'énergique Korniloff tué près du mamelon Malakoff. dont les ouvrages reçurent le nom de *bastion Korniloff*, En tombant mortellement frappé, Korniloff avait dit aux officiers qui l'entouraient :

« Eh bien ! Messieurs, je m'en remets à vous de la défense de Sébastopol ! Ne le rendez pas. »

La recommandation du noble soldat fut entendue et sa réalisation fut poussée, il faut le reconnaître, aux dernières limites du possible.

Le 18 octobre au matin, les Russes étaient parvenus, grâce à une prodigieuse activité, à réparer les dégâts les plus importants causés par le bombardement. Pendant tout le jour, ils répondirent avec avantage au feu des Anglais ; leurs pertes furent de 83 morts et 460 blessés, soit 543 hommes mis hors de combat. Le 19, le feu recommençait sur toute la ligne, mais les Russes conservèrent le dessus, non sans perdre 515 hommes, dont 98 tués.

Cette résistance démontra, même aux plus optimistes, que l'on n'aurait *raison de Sébastopol* qu'en passant par *toutes les phases d'un siège* régulier qui serait long et *meurtrier. C'est alors que les* Alliés entamèrent la con-

struction de cette ville véritable qui devait enceindre Sébastopol même.

Aussitôt après le bombardement, le génie accéléra ses travaux vers le bastion du Mât. Dans la nuit du 21 au 22, on traça la deuxième parallèle à 400 mètres de l'enceinte dont les Anglais étaient encore distants de 800 mètres. Les Russes travaillèrent à renforcer le bastion nº 4 qui était le plus menacé.

Le débarquement en Crimée de la 5e division (Levaillant) et de tout ce qui avait été laissé à Varna porta l'armée française à l'effectif de 42.000 hommes, ou de 47.000 avec la division turque. L'armée anglaise comptait environ 22.000 hommes.

A cette époque, la garnison de Sébastopol se composait de 47 bataillons présentant un effectif total d'environ 32.000 hommes et disposant de 28 pièces de campagne.

Quant à l'armée russe de secours, elle reçut, du 17 au 25 octobre, les trois divisions Liprandi, Pauloff et Soïmonoff. Peu à peu, le prince Menschikoff s'était rapproché de la Tchernaïa sur laquelle il avait occupé Tchorgoune. Le 25 octobre, il prenait l'offensive en dirigeant une tentative sur la base d'opération des Anglais, vers Balaclava.

Combat de Balaclava, le 25 *octobre.* — Dès 5 heures du matin, la division russe Liprandi marche en trois colonnes contre le village de Kamara et la ligne des redoutes nos 1 (ou Canrobert), 2, 3 et 4 destinées à couvrir Balaclava; elle bouscule les Turcs malgré leur résistance, et, se contentant de désorganiser la redoute nº 4, elle s'installe dans les trois autres.

Après ce premier succès, la cavalerie russe charge, dans la direction de Kadikoï, les Anglais que le bruit de la canonnade a attirés : elle se brise contre le 97e Highlanders qui demeure impassible et, finalement, elle est vigoureusement ramenée par la brigade de cavalerie de ligne du général Scarlett qui charge à fond, mais doit s'arrêter à son tour.

[redacted]

Il était midi environ et l'arrivée dans la plaine des renforts envoyés par les Alliés donnait à penser que l'affaire en resterait là, lorsque, à la suite d'un ordre aussi mal transmis que donné, la brigade légère anglaise fournit, sous la conduite du major-général lord Cardigan, une charge à laquelle un but précis manquait : cette malheureuse cavalerie, après avoir sabré les canonniers d'une batterie, culbuté et poursuivi la cavalerie russe vers Tchorgoune, est prise en flanc, mitraillée et ses débris ne reviennent qu'à grand'peine, sous la protection d'un régiment de chasseurs d'Afrique.

Le combat se transforma dès lors en une canonnade qui prit fin vers 4 heures du soir.

Le général Liprandi avait mis en ligne, en chiffres ronds, 16.000 hommes que renforcèrent environ 5.000 hommes venus des hauteurs de Mackenzie, sous les ordres du général Jabokritski : il perdit 146 tués et 481 blessés. Les Alliés eurent 598 hommes hors de combat : Français, 40; Anglais, 300, dont 250 de la brigade légère; Turcs, 258.

Des deux côtés on évacua le champ de bataille. A partir de ce jour, les Anglais abandonnèrent la défense de la plaine pour se concentrer à l'est de Balaclava; tout l'hiver durant, les Russes restèrent maîtres des redoutes nos 1, 2, 3 et maintinrent l'occupation de Tchorgoune.

Le lendemain même du combat de Balaclava, les Russes, dans le but de détourner l'attention des Alliés du corps de troupes du général Liprandi, dirigeaient sur le le mont Sapoune une sortie que commandait le colonel Fedoroff. Cette attaque du 26 octobre, à laquelle prirent part six bataillons, fut repoussée par les Anglais et coûta aux Russes 270 hommes hors de combat, au nombre desquels le colonel Fedoroff tué. Malheureusement ce succès inspira aux Anglais une sécurité qui ne devait pas tarder à leur être funeste.

Le 1er novembre, les Français ouvraient la troisième *parallèle à 140 mètres du bastion* du Mât. Le 4 novembre,

4.

les travaux des assiégeants avaient suivi une progression si rapide que l'on se préparait à donner l'assaut. Informé de ce projet par les déserteurs, le prince Menschikoff résolut de conjurer, par une énergique diversion, le danger d'un assaut auquel n'auraient pas résisté les forces de la défense qui, « au 4e bastion, touchaient à leur agonie. » (E. de Todleben.)

Il disposait alors, par suite de la réunion complète du 4e corps d'infanterie (général de Dannenberg) et en comptant la garnison de Sébastopol, de plus de cent mille hommes. Le 4 au soir, deux fils du tsar, les grands ducs Nicolas et Michel étaient arrivés à Sébastopol pour encourager les troupes au nom de leur père.

L'effectif des armées alliées était à cette époque de 70.894 hommes, ainsi répartis : Français, 41.798 hommes, 72 bouches à feu de campagne et 86 de siège; Anglais, 24.530 hommes, 96 bouches à feu de campagne et 16 de siège. Le *corps de siège* était fort de 35.015 hommes, dont 16.447 Anglais. Le *corps d'observation* comptait 26.791 hommes.

Bataille d'Inkermann, le 5 *novembre.* — Le prince Menschikoff devait renoncer à attaquer de front le corps de siège; aussi décida-t-il que les efforts seraient dirigés contre le flanc droit que les Anglais ne pouvaient défendre qu'imparfaitement à cause de leur petit nombre. Il espérait, en cas de succès, parvenir à se retrancher et à se maintenir sur les hauteurs qui dominent les deux côtés du ravin du Carénage, ou de Kilen-Balka, de façon tout au moins à restreindre le champ d'action des Alliés.

Afin de faciliter l'attaque principale, Menschikoff ordonna une démonstration dans la plaine de Balaclava et une attaque contre la gauche des lignes françaises, diversions que nous nous bornerons à mentionner. Le prince espérait arriver ainsi à écraser les Anglais; mais l'exécution du plan laissa à désirer : les ordres furent modifiés à plusieurs reprises; d'ailleurs la rédaction de l'un d'eux prêtait à l'ambiguïté.

[redacted]

A droite, une colonne sous les ordres du lieutenant-général Soïmonoff, forte de 18.929 hommes et 38 bouches à feu, devait sortir à 5 heures du matin de l'enceinte fortifiée, suivre la berge *ouest*[1] du ravin du Carénage et se déployer entre ce ravin et celui de Karabelnaïa. Elle fut partagée en deux fractions : l'avant-garde, que commandait le général-major Villebois, ne comprenait pas moins de 9.000 hommes ; le gros composé du reste était dirigé par le général Jabokritski.

A gauche, une colonne commandée par le général Pauloff, forte de 15.806 hommes et 20 bouches à feu, devait descendre des hauteurs, franchir à 5 heures du matin le pont d'Inkermann et se porter contre l'extrême droite des Anglais en suivant, partie le ravin qui se trouve à droite du pont, partie la vieille route de poste.

Les deux colonnes une fois réunies sur les hauteurs, le commandement passerait aux mains du général Dannenberg.

Vers 6 heures du matin, la tête de la colonne de droite (Soïmonoff), débouche sur le plateau *après avoir franchi le ravin du Carénage*, qu'elle aurait dû laisser sur sa gauche : favorisée par d'épaisses broussailles et par un brouillard intense elle surprend, culbute les avant-postes qu'aucun ouvrage ne protège et ses boulets parviennent jusque dans les camps anglais. Elle se porte ensuite en avant sous la protection de ses 38 pièces placées à la butte des Cosaques et, malgré la résistance de la division Lacy-Evans momentanément placée sous les ordres du général Pennefather, elle gagne du terrain ; toutefois elle est arrêtée, puis repoussée par la division légère de sir George Brown, à la suite d'une lutte dans laquelle les généraux Soïmonoff et Villebois trouvent la mort.

1. L'ordre était loin d'offrir cette netteté ; il était ainsi conçu : « ... Les troupes graviront les hauteurs à *gauche* de la pente du ravin dit Kilen-*Balka et se formeront en* bataille dans l'ordre *suivant...* » ; *par gauche, il fallait* entendre la rive gauche du *ravin et non la gauche de la colonne*, ainsi qu'on le fit.

Cependant le général Bosquet, appréciant à sa juste valeur la démonstration des troupes de Tchorgoune, avait pris les mesures nécessaires pour y parer; il s'était rapproché rapidement et avait fait aux Anglais des offres de services qui furent d'abord déclinées. Toutefois, en prévision d'un avenir prochain, il appelle à lui celles de ses troupes dont le maintien aux *lignes* n'est point indispensable.

Cependant la colonne Pauloff, qui avait éprouvé une heure de retard au passage du pont, débouche à son tour sur le plateau par le ravin des Carrières. Il résulte de la fausse direction suivie par le général Soïmonoff, que plus de 34.000 hommes vont se trouver entassés sur un espace de moins de mille mètres de largeur : le déploiement des masses russes devient difficile et surtout l'enveloppement projeté est remplacé par une simple attaque de front.

Pauloff se porte en avant et repousse les Anglais. Alors a lieu autour de la *batterie des Sacs-à-terre* une véritable boucherie à la suite de laquelle la batterie conserva le nom de *batterie de l'Abattoir*. Une partie de la division du duc de Cambridge entre en ligne et parvient à arrêter la première colonne de Pauloff. Mais la deuxième colonne débouche et reprend l'attaque, en même temps que le reste des troupes de la colonne Soïmonoff. En vain le général Cathcart, dont la division vient d'arriver, tente d'énergiques retours offensifs. La batterie est prise et reprise; finalement les Russes la conservent et la position des Anglais devient de plus en plus critique : ils se font tuer sur place, ils résistent héroïquement, mais leur ruine n'en est pas moins certaine. Lord Raglan voit l'épuisement de ses soldats, il a engagé toutes ses réserves; alors seulement il se décide à accepter le secours des Français. La deuxième phase de la bataille commence, elle est remplie par l'impétueuse intervention de la division Bosquet.

A partir de neuf heures du matin, la brigade Bourbaki,

puis la brigade d'Autemarre entrent successivement en ligne. Les lieutenants du général Bosquet sont lancés au fur et à mesure de leur arrivée contre les masses ennemies, sous les yeux du général en chef, qui vient d'être blessé. La résistance des Russes est opiniâtre ; mais ébranlés, décimés par une série d'assauts aussi vigoureusement conduits qu'exécutés, ils doivent céder le terrain. Cette retraite, quoique soutenue énergiquement, ne pouvait qu'être désastreuse, à cause des formations compactes des Russes et des difficultés de parcours que présentaient les derrières de la position. Un régiment surtout, celui de Selenghinsk, essuie des pertes énormes ; des soldats de ce régiment se précipitent du haut des escarpements pour échapper à la poursuite. Vers onze heures du matin, la bataille était gagnée ; mais la canonnade ne cessa guère que vers deux heures et demie.

3.787 hommes seulement de la 2e division avaient été engagés à Inkermann. La brigade de Monet, qui avait été empruntée au corps de siège, ne put arriver qu'à midi sur le champ de bataille où elle ne fut pas employée. 14.588 Anglais luttèrent à Inkermann. Au total, les Alliés avaient engagé, le 5 novembre, un peu plus de 20.000 hommes auxquels les Russes en opposèrent 34.835.

La journée d'Inkermann fut très meurtrière pour les deux partis. Les Russes eurent 256 officiers et 10.467 soldats tués ou blessés : les généraux Soïmonoff et Villebois avaient été tués, 5 généraux furent blessés.

L'armée anglaise perdit 2.543 hommes dont 632 morts. Les généraux Cathcart et Strangeways furent tués ; cinq généraux blessés parmi lesquels le général sir George Brown et le général Goldie qui succomba à ses blessures. Le corps d'observation du général Bosquet eut 793 hommes hors de combat, dont 24 officiers tués et 95 blessés. Le général en chef Canrobert était blessé ; le colonel Filhol de Camas du 6e *de ligne était tué.*

Quant à la canonnade soutenue par le corps du général *Liprandi, elle se trouve bien caractérisée*, comme impor-

tance, par cette constatation qu'elle ne coûta pas même un blessé aux Français et que les troupes de Tchorgoune eurent 15 hommes hors de combat.

A la gauche française, les pertes avaient été plus considérables. Repoussé par le général de La Motterouge après avoir remporté un premier succès dû à la surprise, le général Timofeïff fut énergiquement poursuivi par le général de Lourmel. Les Français eurent 934 hommes hors de combat, dont le général de Lourmel tué. Les Russes eux-mêmes perdirent 23 officiers et 1.071 soldats, soit 1.094 hommes dont 433 tués.

Les pertes totales s'élevèrent donc : pour les *Russes*, à 295 officiers dont 6 généraux et 11.664 soldats; pour les *Alliés*, à 271 officiers dont 9 généraux et 4.027 soldats.

Continuation du siège. — Les Russes avaient été battus et leurs pertes étaient considérables; mais le but que se proposait le prince Menschikof était en partie rempli : les Alliés ajournèrent, en effet, le projet d'une attaque de vive force contre Sébastopol jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts. L'hiver aidant, leurs opérations revêtirent peu à peu un caractère relativement défensif. C'est à cette époque du siège que les Français construisirent sur le champ de bataille d'Inkermann trois redoutes : celle d'Inkermann ou du 5 novembre, celle des Anglais sur le mont des Cosaques et celle du Phare. Ils réussirent, dans une entreprise dirigée par le commandant de Saint-Laurent, à couper au-dessous du plateau la route des Sapeurs qui débouche du pont d'Inkermann. Enfin, de nouvelles batteries furent construites.

De son côté, le colonel de Todleben ne restait pas inactif et continuait à jouer le rôle principal de la défense : il prescrivait les travaux à exécuter, il marquait les emplacements de batteries à établir et en fixait le champ de tir ; en outre, il soumettait au commandement un état de répartition des troupes. Le bastion Korlinoff ou Malakoff fut alors complètement remanié et reçut une plus grande quantité d'artillerie.

A la date du 14 novembre, la place était armée de 491 bouches à feu, chiffre supérieur de 244 à celui du 17 octobre ; les Alliés ne pouvaient leur en opposer que 149.

Le lendemain de la bataille d'Inkermann, le prince Napoléon avait quitté la Crimée ; le commandement de sa division échut, plus tard, au général Mayran.

Cependant l'hiver était venu et les fatigues déjà très grandes de nos soldats se trouvaient augmentées encore par la nécessité où nous nous trouvions de venir constamment en aide à l'armée anglaise à laquelle tout manquait à la fois.

Tempête du 14 novembre. — L'ouragan du 14 novembre éprouva durement assiégés et assiégeants, ces derniers plus encore ; à Eupatoria, à Kamiesch, à Balaclava, les flottes furent maltraitées aussi et perdirent plusieurs navires. A Balaclava notamment, quelques transports anglais chargés de vêtements d'hiver pour la troupe furent brisés sur les rochers.

Les Russes crurent pouvoir profiter de cette tempête pour diriger un coup de main avec de la cavalerie et du canon contre Eupatoria ; ils furent énergiquement repoussés par le commandant Osmont.

A la suite de cet ouragan, une partie de la flotte s'éloigna de la Crimée pour tout l'hiver.

Hiver de 1854-1855. — Le mois de décembre arriva froid, pluvieux et les souffrances des troupes, surtout de celles qui étaient postées dans les batteries et les tranchées, s'accentuèrent : les premiers envois de vêtements chauds, capotes à capuchon dites *criméennes*, paletots de peaux de mouton, bas de laine, avaient, il est vrai, été distribués à la fin de novembre ; mais les grandes tentes constituaient toujours l'exception et, au milieu de janvier, la division Bosquet n'en avait pas encore reçu. Pour avoir compté sur un dénouement plus rapide, on était pris au dépourvu. Toutefois la situation des Français était, pour bien des raisons, supérieure à celle des Turcs et des Anglais.

Pendant ce mois les travaux du siège reçurent, de part et d'autre, un développement considérable ; c'est ainsi qu'il y a lieu de signaler : du côté de l'attaque, la création de compagnies de *francs tireurs* et *d'éclaireurs volontaires*, le commencement de la guerre de mines dans un terrain où on ne pouvait cheminer que très lentement, enfin un remaniement complet du système des batteries d'attaque ; du côté de la défense, l'organisation des embuscades bientôt remplacées par des *logements* à la sape volante, l'extension donnée aux sorties d'un faible effectif, enfin l'emploi des contre-mines.

Le 10 décembre, le général Dannenberg, chef du 4e corps et de la garnison de Sébastopol, avait été remplacé dans son commandement par le général Ostensacken.

L'armée française, qui s'était accrue en novembre d'une nouvelle division d'infanterie (6e, général Paté), en reçut une deuxième (7e, général Dulac) au milieu du mois, et une troisième (8e, général de Salles) vers la fin de décembre (voir tableau n° 1, p. 30).

Le 20 décembre, une reconnaissance était poussée par les Anglais et par les Français sous les ordres du général d'Allonville jusqu'à Kamara. Dix jours plus tard, une nouvelle reconnaissance d'un effectif plus considérable commandée par le général Morris, atteignait la Tchernaïa et se rabattait par Varnoutka sans avoir pu pénétrer dans la vallée de Baïdar.

Attaque de Malakoff. — Avec la fin de l'année 1854, la lutte devant Sébastopol semble devoir prendre une marche nouvelle. On commence à entrevoir le point d'attaque véritable ; le nom du bastion Malakoff est prononcé. Sur ce point les généraux sir John Burgoyne et Bizot sont d'accord ; toutefois, la lumière est encore loin d'être complète. Le 25 décembre, tout en demandant au commandant en chef de consentir à ce que, conformément au désir de sir John Burgoyne, l'armée française se charge des travaux d'approche et d'attaque de la tour Malakoff, le général Bizot ajoute :

«... Il faut, selon moi, nous charger de cette attaque, puisque, de l'occupation de la rive droite du port dépend la possibilité de notre attaque sur le bastion du mât... »

Le moment n'est donc pas encore venu où le général Niel affirmait avec autorité que :

«... Le mamelon Malakoff était incontestablement le véritable point d'attaque de la place de Sébastopol ; que de cette position on commandait tout le faubourg Karabelnaïa et on prenait des revers sur les portions d'enceinte qui se trouvaient à sa droite et à sa gauche notamment sur le bastion n° 3 ; que la prise de ce mamelon ferait tomber tout le faubourg ; et que la possession du faubourg permettant d'agir à bonne portée contre la flotte russe et de couper les communications de l'assiégé à travers le port, on devait s'attendre à ce qu'elle entraînerait la chute de la ville... »

Débuts de l'année 1855. — Pendant le mois de janvier 1855, les entrées aux ambulances furent plus nombreuses ; des cas de fièvres et de congélation partielle furent signalés : la neige tombée en abondance encombrait les tranchées et le thermomètre était descendu à — 9°. Les travaux sans être jamais interrompus se trouvèrent donc un peu soumis de part et d'autre aux fluctuations atmosphériques. Quant aux sorties qui furent très nombreuses, elles furent toutes vigoureusement repoussées ; mais elles fatiguaient les troupes de garde, en même temps qu'elles apportaient du ralentissement aux travaux.

L'armée française supporta ces deux épreuves avec une constance à laquelle son général en chef rendait hommage en ces termes :

« L'armée conservera longtemps le souvenir de la journée du 16 janvier. Près de vingt-quatre heures, la nuit n'a pas cessé de régner sur nos bivouacs. D'épais nuages inondant l'atmosphère d'une *profusion de neige* charriée par le vent glacé du *Nord-Est s'abaissaient jusqu'au* sol. Dans les terrains *les plus favorables, la neige avait atteint* une hauteur de dix-



huit pouces, toute voie avait disparu, tout chemin faisait défaut aux mouvements des troupes, à ceux des convois commandés la veille pour amener la subsistance de l'armée. On ne saurait imaginer de situation plus violente et nulle part le découragement ni le désordre ne se sont produits. »

L'armée anglaise allait se fondant : réduite le 11 janvier à moins de 12.000 hommes, elle présentait quelques jours après un effectif inférieur au chiffre de 10.000.

Dans de pareilles conditions, les Anglais, hors d'état de rien entreprendre puisqu'ils ne parvenaient même pas à se ravitailler régulièrement en vivres, alors que Balaclava leur en offrait en abondance, ne pouvaient conserver la garde devant Malakoff; ils furent donc remplacés par les Français qui construisirent de ce côté une quatrième redoute, la redoute Victoria.

Le 27 janvier 1855, le général Niel, aide de camp de l'empereur, envoyé en mission à l'armée d'Orient, arrivait. Le 2 février, dans une conférence à laquelle prit part le général Niel, les généraux en chef des armées alliées décidèrent que l'attaque principale serait dirigée contre le front Malakoff.

Peu après, le 9 février, celui auquel était réservé l'honneur de la faire réussir, le général Pélissier appelé d'Algérie, débarquait à Kamiesch.

Le même jour, l'armée apprenait, par la voie de l'ordre, que l'empereur avait arrêté la formation de deux corps d'armée et d'une réserve (voir tableau n° 2, p.52). A cette époque, l'effectif total de l'armée de Crimée s'élevait à environ 80.000 hommes. Le 1er corps qui restait chargé, sous les ordres du général Pélissier, des travaux de l'attaque de gauche, conserva ses anciens emplacements. Le 2e corps auquel revenait, sous le commandement du général Bosquet, l'honneur d'attaquer Malakoff, s'établit : *les 1re et 2e* divisions sur leurs positions précédentes; la *3e division* près du moulin des Anglais; la 4e division entre *les 2e et 3e* divisions. La réserve générale fut placée

au centre, en arrière des ouvrages de contrevallation, près du grand quartier général.

En résumé, l'armée française était dorénavant chargée de deux grandes attaques : l'une, de la baie de la Quarantaine au ravin Sarandinaki ; l'autre du ravin des Docks ou de Karabelnaïa à la rade de Sébastopol. Entre ces deux attaques se trouvait comprise celle des Anglais.

L'effectif de l'armée russe dans la péninsule, y compris la garnison de Sébastopol, atteignait le chiffre de 135.000 combattants, sans compter les matelots.

Vers le 10 février, il y avait à Eupatoria 21.600 Turcs placés sous les ordres d'Omer Pacha ; ce chiffre devait être augmenté sous peu, de façon à permettre de faire une tentative sur Pérékop. La présence d'une pareille armée ne pouvait qu'inspirer des inquiétudes aux Russes ; ils résolurent donc de l'attaquer avant qu'elle fût complètement organisée. Le 17 février, le général Khrouleff se présentait à la tête de 18.883 hommes et de 108 bouches à feu devant la ville, dont les défenses avaient été fort améliorées par le commandant Osmont : repoussé, après une lutte acharnée de 4 heures, il dut battre en retraite avec une perte de 769 hommes dont 168 tués. Les Alliés comptaient eux-mêmes 401 hommes hors de combat, dont 364 Turcs.

Ouvrages blancs. — Cependant les attaques de Malakoff se dessinaient. On espérait à l'aide du feu croisé de deux batteries construites, l'une sur le plateau du Carénage, l'autre sur le mont Voronzoff, balayer le Mamelon vert et le terrain qui le séparait de Malakoff, prendre pied sur le mamelon et y construire une batterie ; une fois établi là, on cheminerait droit sur le mamelon Malakoff qui n'était distant que de 550 mètres.

L'occupation du mamelon situé à l'est de Malakoff devait, en effet, procurer aux Alliés de sérieux avantages ; aussi le colonel de Todleben *résolut-il*, dès que le changement *apporté à la marche des* attaques fut manifeste, *de prendre l'offensive en devançant* les Alliés sur ce

TABLEAU N° 2. — Composition de l'Armée d'Orient, au 9 février 1855 [1].

COMMANDANT EN CHEF : GÉNÉRAL DE DIVISION **CERTAIN CANROBERT**.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL (Voir le Tableau n° 1.)

1er CORPS.	2e CORPS.
Général de division **PÉLISSIER**.	Général de division **BOSQUET**.
Chef d'état-major : ***.	Chef d'état-major : général de brigade **de Cissey**.
Commandant de l'artillerie : général de brigade **Le Bœuf**.	Commandant de l'artillerie : général de brigade **Beuret**.
Commandant du génie : général de brigade **Dalesme**.	Commandant du génie : colonel **Frossard**.
Intendant militaire : **Bondurand**.	Sous-intendant militaire : **Blanc de Molines**.
1re Division infanterie (ancienne 4e), **Forey**.	1re Division infanterie (ancienne 1re), **Bouat**.
Brigades : NIOL, D'AURELLE DE PALADINES.	Brigades : ESPINASSE, VINOY (en moins le 9e bataillon de chasseurs).
2e Division infanterie (ancienne 5e), **Levaillant**.	2e Division infanterie (ancienne 2e), **Camou**.
Brigades : DE LA MOTTEROUGE (en plus, le 9e bataillon de chasseurs), COUSTON.	Brigades : D'AUTEMARRE D'ERVILLÉ, VERGÉ.
3e Division infanterie (ancienne 6e), **Paté**.	3e Division infanterie (ancienne 3e), **Mayran**.
Brigades : BEURET (23e léger remplacé par le 98e de ligne), BAZAINE.	Brigades : DE MONET, DE FAILLY.
4e Division infanterie (ancienne 8e), **de Salles**.	4e Division infanterie (ancienne 7e), **Dulac**.
Brigades : FAUCHEUX, DUVAL.	Brigades : 1re (vacance), 2e BISSON.
Artillerie, génie, équipages militaires, réserve et parcs.	**Artillerie, génie, équipages militaires, réserve et parcs.**

Sous le commandement direct du général en chef.

Division infanterie de réserve, **Brunet**.

1re Brigade, Cœur : 4e bataillon de chasseurs, 86e et 100e de ligne.

2e Brigade, Lafont de Villers : 49e et 91e de ligne.

Brigade de la garde impériale (en formation), à la date du 1er avril :

Général de brigade : Uhrich. { Zouaves de la garde, 1er et 2e de voltigeurs; Chasseurs de la garde, 1er et 2e grenadiers.

Division de cavalerie, **Morris**.

1re Brigade, Féray : 4e hussards, 6e dragons.

2e Brigade, d'Allonville : 1er et 4e chasseurs d'Afrique.

3e Brigade, Cassaignolles : 1er hussards, 7e dragons.

4e Brigade (à Andrinople), de Forton : 6e et 9e cuirassiers.

Artillerie. — Génie. — Administration.

1. Pour les 1er et 2e corps, on n'a indiqué la composition en troupes des divisions qu'autant qu'elle différait de celle indiquée dans le *Tableau* • 1.

point. Pour cela, il fallait parvenir à couronner solidement les hauteurs qui se trouvent au delà du ravin du Carénage.

Le 22 février au matin, les assiégeants constataient avec surprise l'existence sur la rive droite du ravin du Carénage, à plus de 800m en avant du Petit Redan, d'un ouvrage construit pendant la nuit et déjà avancé : c'est la *Redoute Selenghinsk*, ou *Ouvrage blanc du 22 février*, qui était ainsi sortie de terre.

Dans la nuit du 23 au 24 février, on dirigeait contre cet ouvrage une vigoureuse attaque qui échoua : le général de Monet qui en était chargé reçut trois blessures et le colonel Cler du 2e zouaves dut, au moment de la retraite, s'ouvrir le chemin à coups de baïonnette. Sur 25 officiers du 2e zouaves, 18 avaient été tués ou blessés; 200 zouaves avaient été mis hors de combat. La lutte avait été vive, car les Russes accusent une perte de 417 hommes, dont 69 tués.

Dans la nuit du 27 au 28 février, les Russes continuant leur mouvement offensif construisaient à 250m de la Redoute de Selenghinsk et à 550m de la parallèle française, une nouvelle *Redoute dite de Volhynie :* c'est l'*Ouvrage blanc du 27 février*.

Mamelon vert. — Après avoir ainsi interdit tout ce terrain aux Français et couvert son flanc gauche, le colonel de Todleben pouvait songer à occuper le mamelon, objet de la convoitise des uns et des autres. En conséquence, dans la nuit du 10 au 11 mars, il y faisait construire la *lunette Kamtchatka*. Malakoff avait dorénavant une avancée; en outre, les rôles étaient intervertis : la défense attaquait. Le général Bizot proposa bien de tenter la nuit suivante une attaque de vive force; les généraux Canrobert et Bosquet furent d'avis, non sans raison, qu'il était encore trop tôt. On se contenta d'établir, à 500m de la lunette Kamtchatka, la parallèle Victoria *allant du ravin du* Carénage au ravin de Karabelnaïa et *destinée à servir* de base aux travaux d'attaque contre *Malakoff*.

Mort de Nicolas Ier. — Le 6 mars, l'armée d'Orient apprenait la mort de l'empereur Nicolas Ier survenue le 2 mars; on sut bientôt que son successeur, Alexandre II, était dans les mêmes idées que son père; la lutte allait donc continuer. Depuis le 2 mars, le prince Menschikoff avait quitté la Crimée en laissant son commandement au prince Gortschakoff.

Peu à peu les sorties se multiplièrent; elles continuèrent à être repoussées avec pertes. Dans celle du 18 au 19 mars, qui mérite une mention spéciale, parce qu'elle fut la plus importante de tout le siège, les Russes au nombre d'environ 15.000 se portèrent sur la parallèle Victoria : trois bataillons français dirigés par le général d'Autemarre les contraignirent à la retraite en leur mettant près de 1.500 hommes hors de combat; nos pertes furent d'environ 600 hommes. Le 19 mars, le contre-amiral Istomine était tué sur la lunette Kamtchatka.

Deuxième bombardement, le 9 *avril.* — Cependant les travaux des batteries avaient été poussés activement de part et d'autre et les Alliés comptaient 500 pièces en position (Français, 380; Anglais, 120) lorsque, le 9 avril, le feu fut ouvert de nouveau. Continué pendant le jour jusqu'au 19 avril, ce bombardement causa les plus grands dommages aux ouvrages et à l'artillerie de la place; mais pendant la nuit les Russes remuaient de la terre et le matin les dégâts avaient en partie disparu sur toute la ligne de défense; ils disposaient d'ailleurs de près de 1.200 pièces pour nous répondre.

Pendant ces dix nuits, les luttes furent continuelles et marquées par de fortes pertes des deux côtés : Russes, 6.130; Français, 1.585; Anglais, 265 hommes.

Le 11 avril, le commandant du génie de l'armée, le général Bizot, cœur droit et honnête, dont l'ardeur n'avait pas faibli un seul instant, était frappé à mort : l'armée dont il avait les sympathies regretta vivement cet homme de devoir et lui fit de touchantes funérailles. Le général Bizot eut pour successeur, le 5 mai, le général



Niel, après un intérim exercé par le général Dalesme.

Les deux généraux en chef s'étaient prononcés pour l'assaut dont ils avaient même fixé la date : l'avis de l'arrivée prochaine de l'*armée de réserve* en Crimée les décida à attendre les 30.000 hommes qui leur étaient annoncés. La guerre souterraine continua donc des deux côtés.

Le 15 avril, les Français mettaient le feu à 21 fourneaux de mines disposées en avant du bastion du Mât; sous la pression de vingt-six mille kilogrammes de poudre, un vaste entonnoir, long de 170 mètres, large de 15 et profond de 4 à 5 mètres, était ouvert à 60 mètres du bastion. Une fois organisé, il constitua la quatrième parallèle.

A la fin du mois d'avril, le général Canrobert se rendit au désir formulé par lord Raglan de diriger contre Kertch et Jénikalé une expédition ayant pour but de bombarder les ports russes de la mer d'Azof et de couper les convois et les renforts qui parvenaient aux Russes par la presqu'île d'Arabat. On commença de suite les préparatifs.

Dans la nuit du 1er au 2 mai, le général de division de Salles, secondé par les généraux de la Motterouge et Bazaine, enlevait les ouvrages de contre-approche élevés par les Russes contre la batterie nº 40, entre le bastion du Mât et le bastion Central. Un retour offensif de l'ennemi fut repoussé et nous restâmes maîtres de cet ouvrage, dès lors dit *du 2 mai*, que l'ennemi se préparait à armer. L'ouvrage fut aussitôt mis en communication avec nos tranchées d'après le plan judicieusement préparé et arrêté d'avance par le lieutenant colonel Guérin. Le général Pélissier, commandant le 1er corps, avait contribué à décider le général en chef à ordonner cette attaque qui coûta : aux *Russes*, plus de 900 hommes; aux *Français*, 169 morts et 622 blessés. Ces pertes étaient bien sensibles. « Mais nous nous étions avancés la nuit de 150 mètres sur le bastion Central; et cette position ne

pouvait nous être disputée avec avantage, puisque l'ennemi avait 200 mètres à parcourir sur ses glacis pour accourir jusqu'à nous. » (Général Niel.) Le lendemain de cette affaire, l'expédition anglo-française cinglait vers Kertch : composée d'une division anglaise, d'une division française placée sous les ordres du général d'Autemarre et de la brigade égyptienne, elle était commandée par le général anglais sir Georges Brown. En route, l'escadrille fut rejointe par un aviso qui apportait l'ordre de rentrer. Une dépêche télégraphique de l'empereur, arrivée presque aussitôt après le départ, enjoignait au général Canrobert de rassembler toutes ses forces et, sans perdre de temps, de prendre l'offensive contre l'armée russe d'opération : le commandant en chef français n'avait évidemment qu'à obéir et n'était pour rien dans ce contre-ordre qui froissa vivement lord Raglan.

L'empereur envoyait en même temps un programme qui, élaboré en Crimée par le général Niel, avait été chercher à Paris sa consécration. D'après ce plan, l'armée alliée serait divisée en trois fractions : la première, forte de 70.000 hommes, devait, sous les ordres du général Pélissier, continuer le siège ; la seconde, commandée par lord Raglan et comptant environ 55.000 hommes, devait occuper la vallée de Baïdar et, tout en conservant ses communications avec l'armée de siège, progresser le plus possible de façon à menacer les communications avec Simféropol, pendant que la dernière fraction, forte d'environ 60.000 hommes et commandée par le général Canrobert, partirait d'Aloutcha et marcherait sur Simféropol pour se porter sur les derrières de l'armée russe. Ce plan défectueux ne pouvait aboutir qu'à un insuccès. L'emploi de deux lignes d'opération entre lesquelles s'étendait un pays complètement inconnu donnait toute facilité aux Russes *de battre isolément* chaque colonne et *de s'opposer à leur jonction. Non seulement* on renonçait *à se ménager la supériorité numérique*, mais en outre on



s'exposait bénévolement à courir toutes les chances funestes de la division du commandement.

Lord Raglan simplifia d'ailleurs la question. Invité à se prononcer sur ce programme, il fit d'abord des objections; puis il refusa formellement sa coopération. Une pareille situation ne pouvait évidemment durer.

La lettre suivante adressée, le 15 mai, par le commandant en chef de l'armée française au ministre de la guerre montre, malgré son ton modéré, où en étaient les choses, tout en donnant une nouvelle preuve de la nécessité de l'unité de commandement.

« Dès aujourd'hui, et lorsqu'il s'est agi d'arrêter définitivement les bases de la répartition des troupes, lord Raglan n'a pas paru penser qu'avec la nécessité de tenir ses tranchées, de sauvegarder Balaclava, etc., il lui fût possible de former avec son effectif et l'armée piémontaise le corps à réunir à Baïdar.

« Ainsi, après tant et de si laborieuses discussions, alors que de la théorie il s'agit de passer à l'exécution, surgissent des difficultés qui, depuis le commencement de cette guerre, sont sans cesse renaissantes, troublent continuellement la situation et éloignent la conclusion. Il faut reconnaître, pourtant, que toute récrimination serait ici injuste et déplacée: lord Raglan, comme Omer Pacha, comme moi-même, apportons une part égale de bon vouloir, de conciliation, d'ardeur à assurer en commun le succès de la cause commune. Mais la difficulté d'introduire l'harmonie dans des vues, des passions différentes, des instructions qui ne sont pas absolument identiques ou qui donnent lieu à des commentaires sur lesquels on se divise, est l'une des plus grandes que l'on puisse imaginer à la guerre. Il faut y ajouter, dans l'exécution, les difficultés qui résultent des instincts très différents, des *possibilités* également très différentes qui se rencontrent dans des troupes dont la nationalité est distincte et qui sont commandées par des généraux dont les pouvoirs sont égaux.

« J'aurais cent exemples tirés de cette guerre à mettre à l'appui de ces vérités, qui ne sont pas nouvelles. »

Démission du général Canrobert, le 16 mai. — Le len-

même, le général Canrobert demandait à l'em-
le vouloir bien le relever de son commandement
et le replacer à la tête de son ancienne division
2e corps).
néral Pélissier, désigné d'avance pour remplacer
oin le général Canrobert, recevait donc de ses
120.000 hommes de troupes aguerries prêtes pour
ides choses, en même temps qu'il héritait d'une
n toute faite, établie par huit mois de travaux et
s considérables. L'armée, tout en acclamant son
u chef dont l'énergie était connue, n'oublia pas le
l qui, après l'avoir soutenue pendant de longs
'épreuves où il avait su se concilier l'estime et
ion de tous, donnait un si grand exemple d'abné-
: le général Pélissier se fit l'interprète de ces sen-
s lorsque, dans son ordre de prise de commande-
il prononça le mot de reconnaissance.

TABLEAU N° 3. — **Composition de l'armée d'Orient, au 20 mai 1855.**

(Se reporter à la composition, en date du 9 février 1855, pour tout ce qui ne figure pas ici.)

Commandant en chef : général **PÉLISSIER.**

Chef d'état-major général : général de brigade **de Martimprey.**

Commandant de l'artillerie : général de division **Thiry.**

Commandant du génie : général de division **Niel.**

Intendant de l'armée : Intendant général **Blanchot.**

Médecin en chef de l'armée : **Scrive.**

Aumônier supérieur : abbé **Parabère.**

1er CORPS.	2e CORPS.
Général de division **DE SALLES.**	Général de division **BOSQUET.**
1re Division infanterie, **d'Autemarre d'Ervillé** : 2e Brigade, Breton.	État-major (le colonel Frossard est devenu général).
2e Division infanterie, **Levaillant.**	1re Division infanterie, **Canrobert.**
3e Division infanterie, **Paté.**	2e Division infanterie, **Camou** : 1re brigade, de Wimpffen.
4e Division infanterie, **Bouat.**	3e Division infanterie, **Mayran** : 1re brigade, de Lavarande.
	4e Division infanterie, **Dulac** : 1re brigade, de Saint-Pol.
	5e Division infanterie, **Brunet.**
Division de cavalerie **Morris.**	Division de cavalerie, **d'Allonville.**
1re Brigade, Cassaignoles : 1er et 3e chasseurs d'Afrique.	1re Brigade (vacance) : 1er, 4e et 6e hussards.
2e Brigade, Féray : 2e et 4e chasseurs d'Afrique.	2e Brigade, Coste de Champéron.
Artillerie, génie, équipages militaires, réserves et parcs.	**Artillerie, génie, équipages militaires, réserves et parcs.**
Effectif : 1.046 officiers, 25.090 soldats.	**Effectif : 1.536 officiers, 36.055 soldats.**

Général de division : **REGNAUD de SAINT-JEAN-D'ANGELY.**

Chef d'état-major : colonel de **Vaudrimey-Davoust.**

Commandant de l'artillerie : général de brigade **Soleille.**

Commandant du génie : général de brigade **de Béville.**

Intendant-militaire : **Paris de Bollardière.**

Division de la garde impériale : général de brigade **Mellinet.**

1re brigade, Uhrich : régiment de zouaves, 1er et 2e voltigeurs.

1re Division infanterie, **Herbillon.**

1re Brigade, de Marguenat : 14e bataillon de chasseurs, 47e et 52e de ligne.

2e Brigade, Cler : 62e et 73e de ligne.

2e Division infanterie, **d'Aurelle de Paladines.**

1re Brigade, Montenard : 7e bataillon de chasseurs, 9e et 32e de ligne.

2e brigade (Perrin-Jonquières) : 15e et 96e de ligne.

Brigade de cavalerie de réserve de Forton : 6e et 9e cuirassiers.

Brigade non endivisionnée, Sol : 30e et 35e de ligne.

Effectif : 981 officiers, 24.318 soldats.

Artillerie, génie, équipages militaires, 183 officiers et 6.594 soldats de l'artillerie de réserve.

Réserves et parcs de l'artillerie et du génie. 85 officiers et 1.916 soldats du génie.

Armée d'Orient. — Total des présents sous les armes (disponibles) : 3.841 officiers, 93.973 soldats.

Nombre de chevaux : 3.481 pour officiers, 5.264 pour soldats, 12.241 chevaux et mulets d'attelage et de somme.

CHAPITRE II.

FIN DE LA GUERRE DE CRIMÉE.
Du 16 mai 1855 au 30 mars 1856.

III. — Commandement du général Pélissier.

Prise de commandement du général Pélissier. — Aussitôt nommé, le général Pélissier demande à l'empereur « la latitude et la liberté d'action indispensables dans les conditions de la guerre actuelle et nécessaires surtout à la conservation de l'intime alliance des deux pays. »

Peu soucieux de tenter des « grandes manœuvres à l'extérieur », des « mouvements très excentriques », il veut d'abord et avant tout s'attaquer « à la place corps à corps et conquérir pièce à pièce sa partie sud à tout prix... Sébastopol sud enlevé, ses ressources transportées et parquées dans nos ports fortifiés de Balaclava et de Kamiesch, l'arsenal, les chantiers détruits et jetés dans la mer, les restes de la flotte russe coulés, nous laisserons sur la Chersonèse de 15 à 20.000 hommes et avec 130.000 nous ferons une campagne d'automne en toute liberté et, s'il plaît à Dieu, avec quelque gloire. »

Tel est, en substance, le programme que le nouveau général en chef formulait en termes très précis, le 20 mai, dans un exposé adressé au général Bosquet. Au point où *en était la question*, il fallait, en effet, sous peine de s'avouer vaincu, réduire Sébastopol; car en admettant que, *dès le début* de la guerre, une entreprise sur Simféropol

fût préférable au siège même, l'hésitation n'était plus permise au milieu de l'année 1855. Ce sera le titre de gloire de Pélissier de l'avoir compris et d'avoir marché droit devant lui, sans se laisser détourner du but par des contrariétés, par des contradictions de provenance variée. Dans cette lutte d'une nature spéciale, où il eut à compter sans cesse avec des surveillants gênants dont un surtout, le plus autorisé, le général Niel, le desservait âprement, et avec le mauvais vouloir de l'empereur lui-même, il fut dignement et loyalement secondé par le ministre de la guerre : le concours intelligent et patriotique du maréchal Vaillant ne lui fit pas défaut, en effet, un seul moment, ainsi que M. Camille Rousset l'a établi d'une façon indiscutable dans son beau livre.

Le 20 mai, l'armée recevait une nouvelle organisation (Voir tableau n° 3, p. 60) en rapport avec les projets du général Pélissier ; le corps de réserve était arrivé de Constantinople dans les premiers jours de mai. Le général Forey qui avait quitté volontairement l'armée d'Orient, le 17 avril, pour rentrer en Algérie, était remplacé dans son commandement par le général d'Autemarre.

Impatients de conquérir en Crimée la liberté de l'Italie, les Piémontais avaient demandé à prendre part en alliés à la lutte : dans la première quinzaine de mai, leur contingent représenté par deux divisions d'un effectif total de 15.000 hommes que commandait le général Alphonse de Lamarmora, avait débarqué à Balaclava.

Les troupes alliées réunies devant Sébastopol atteignirent ainsi les chiffres suivants :

Français. . . .	115.000	hommes,	dont	100.000	disponibles.
Anglais.	32.000	—	—	25.000	—
Turcs.	55.000	—	—	45.000	—
Piémontais. . .	17.000	—	—	15.000	—
Total. . .	*219.000*	*hommes.*	*dont*	*185.000*	disponibles.

Attaque des ouvrages russes du Cimetière, 22 et 24 mai.

Afin de restreindre le plus possible le champ d'action des Russes, le général Pélissier fit attaquer la gabionnade qu'ils avaient élevée dans la nuit du 21 au 22 mai, à 80 mètres du mur du cimetière, devant nos attaques de gauche. Il fallut, pour garder le terrain conquis, soutenir une lutte acharnée qui remplit les nuits du 22 au 23 et du 23 au 24 mai. La première nous coûta 512 tués, dont 19 officiers, et 1.264 blessés, dont 59 officiers; pendant la deuxième, nous eûmes encore 60 tués, dont 4 officiers et 420 blessés, dont 20 officiers. Les pertes des Russes pendant ces deux nuits furent de 3.061 hommes hors de combat, dont 1.063 tués.

Expédition de Kertch. — Dès le principe, il avait été convenu entre lord Raglan et le général Pélissier que l'expédition de Kertch serait reprise. Le 22 mai, le corps expéditionnaire placé sous le commandement de Sir George Brown partait de Kamiesch : comme au commencement du mois, il comprenait 14.800 hommes, dont 6.800 Français commandés par le général d'Autemarre, 3.000 Anglais, 5.000 Turcs et 6 batteries. Le 24, on était maître de Kertch que les Russes abandonnèrent sans résistance après avoir fait sauter des batteries, incendié leurs approvisionnements, encloué 80 canons et coulé à fond trois bâtiments à vapeur de guerre. Les choses se passèrent de la même façon à Jénikalé. Le 1er juin, le 9e de ligne arrivait comme renfort. Le 10, on allait marcher sur Anapa quand on apprit que l'ennemi s'était retiré après avoir détruit les établissements militaires. On laissa à Jénikalé une garnison forte d'un régiment anglais, d'un régiment français, de 7.000 Turcs et, le 15 juin, l'expédition était de retour.

Pendant ce temps, le général Pélissier avait commencé à agrandir son champ d'action du côté de la Tchernaïa. Le 24 mai, le général Canrobert allait s'établir dans la vallée avec deux divisions, la sienne et celle du général Brunet, la cavalerie du général d'Allonville, moins le 4e hussards, et 5 batteries à cheval de la réserve de campa-

gne : le petit corps piémontais devait servir d'appui à la droite. La Tchernaïa fut franchie et les Russes refoulés laissèrent entre nos mains 60 à 80 prisonniers.

Les deux divisions françaises occupèrent les monts Fédioukines et gardèrent le pont de Traktir. Le corps sarde prit position sur le mont Hasfort, entre Tchorgoune et Kamara. L'armée d'Omer-Pacha s'établit au nord-ouest de Kamara, sur la ligne des redoutes turques du 25 octobre. Le général Canrobert ayant demandé à n'être pas distrait du commandement de sa division, le général Morris reçut celui des troupes chargées de conserver la ligne de la Tchernaïa. A ce titre, il dirigea en juin plusieurs reconnaissances dans la vallée de Baïdar.

C'est à la fin de mai que furent commencées les *lignes de Kamiesch* destinées, le cas échéant, à offrir un refuge à l'armée française, ou à recevoir son matériel si l'on se portait en avant. Elles consistaient en huit redoutes reliées entre elles par une ligne continue. Plus tard on construisit, à 2.000 mètres environ plus à l'ouest, une deuxième ligne qui reçut le nom de *ligne de Kazatch :* elle comprenait quatre redoutes et s'étendait entre le fond de la baie de Kamiesch et le rivage escarpé situé au sud.

Prise des Ouvrages du Carénage et du mamelon Vert, le 7 juin. — Cependant les Russes avaient complété leur établissement au mamelon Vert, aux Ouvrages blancs et, le 4 juin, le tir des batteries du mamelon Vert commençait à devenir inquiétant. Depuis sa prise de commandement, le général Pélissier songeait à avancer de ce côté en enlevant et occupant les ouvrages avancés de l'assiégé, de façon à le resserrer dans la place et à lui rendre toute grande sortie impossible ; il approuva le plan d'attaque qui lui fut soumis par le général Bosquet et décida que l'assaut confié au 2e corps serait donné en plein jour, *à la française*, comme disait son chef [1].

1. L'ordre général adressé par le général Bosquet, le matin même de l'assaut, à ses *troupes présente ce curieux* passage que nous

D'une façon générale l'attaque devait être dirigée contre la ligne formée par les Ouvrages blancs, le mamelon Vert et par un ouvrage situé en avant du Grand Redan, l'ouvrage des Carrières, que les Anglais étaient spécialement chargés d'enlever. Les troupes du 2e corps français devaient être ainsi disposées :

A droite, la division Mayran, ayant pour soutien la division Dulac, marchait en deux colonnes contre les Ouvrages blancs. Commandée par le général de Lavarande et composée de la moitié du 19e bataillon de chasseurs, du 2e de zouaves et du 4e régiment de marine, la colonne de droite avait pour objectif la redoute de Volhynie. Celle de gauche, aux ordres du général de Failly, attaquerait la redoute de Selenghinsk : elle était formée de l'autre moitié du 19e bataillon, d'un bataillon du 97e, du 95e de ligne et d'un bataillon de gendarmerie de la garde.

A gauche, la division Camou, qui pouvait compter sur l'appui du général de division Brunet avec neuf bataillons, était chargée d'enlever la redoute du mamelon Vert. Le général de Wimpffen tiendrait la tête avec le régiment des tirailleurs algériens, le 50e de ligne et le 3e de zouaves ; la brigade Vergé attendrait provisoirement dans le ravin de Karabelnaïa.

Les attaques françaises étaient donc séparées par le ravin du Carénage dans lequel se trouvait, avec deux bataillons appartenant aux 61e et 97e régiments, le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion qui avait pour mission spéciale de déboucher sur la ligne de retraite de l'ennemi, si l'attaque contre les Ouvrages blancs réussissait.

Le général Pélissier avait formellement défendu de dépasser, sous quelque prétexte que ce fût, les objectifs assignés.

reproduisons pour montrer comment deux hommes de cœur peuvent se rencontrer dans l'expression de nobles sentiments : « ... *Mais que chacun se souvienne qu'à l'endroit où nous mettons le pied, nous y restons...* »

[redacted]

Le 6 juin, un feu intense était dirigé contre les ouvrages qui furent en grande partie détruits : ce fut *le troisième bombardement.*

Le lendemain 7, à six heures trois quarts du soir, l'assaut est donné. Adroite, le général de Lavarande s'empare de l'ouvrage du 27 février; de son côté, le général de Failly se rend maître de celui du 22 février ; les deux redoutes sont enlevées à l'arme blanche, après une opiniâtre résistance des Russes : ceux-ci, en se retirant, laissent 412 des leurs, dont 12 officiers, entre les mains du lieutenant-colonel Larrouy d'Orion qui remplit habilement ses instructions. Une partie de la division Mayran continuant la poursuite s'empare de la batterie du 2 mai dont elle encloue les pièces ; mais elle doit l'évacuer devant le retour offensif de fortes réserves russes.

A gauche, la division Camou avait aussi rempli noblement sa tâche. Tout d'abord la brigade de Wimpffen avait enlevé la redoute du Mamelon vert après l'avoir attaquée de front et sur ses deux flancs ; malheureusement ses troupes obéissant à un entraînement irrésistible n'avaient pas su borner là leur succès : franchissant d'un bond héroïque la distance qui les séparait du bastion de Malakoff, elles avaient poursuivi les Russes jusqu'au fossé que quelques-uns avaient franchi. Non soutenues, elles durent se replier, en laissant 257 prisonniers, dont 7 officiers aux Russes qui, entrés sur leurs pas dans la redoute, la reprirent. Il fallut alors que, quittant sa position d'attente, la brigade Vergé, immédiatement appuyée par la division Brunet donnât à son tour l'assaut à la redoute qui, de nouveau, fut enlevée.

A 7 heures 30 du soir, la possession était définitive ; il ne restait plus qu'à la consolider : malgré un feu intense, le génie mena cette opération à bonne fin avec son abnégation habituelle.

De leur côté, les *Anglais avaient réussi.* Après la première *occupation du Mamelon vert,* le colonel Shirley, à *la tête de 2.000 hommes, s'était porté* contre l'ouvrage des

Carrières et, le trouvant en partie évacué, l'avait occupé. De là les Anglais s'étaient laissé entraîner vers le Grand Redan, mais ils avaient été repoussés avec d'assez fortes pertes.

Les Russes avaient abandonné 73 bouches à feu dans les trois ouvrages. Quant aux pertes, elles s'étaient partagées ainsi :

Français : 5.443 hommes hors de combat, soit : 697 tués dont 69 officiers ; 4.363 blessés, dont 203 officiers parmi lesquels le général de brigade de Saint-Pol et 383 disparus. Au nombre des morts figuraient : le général de brigade de Lavarande tué, le 8, dans la redoute de Volhynie, qui reçut son nom ; le colonel de Brancion du 50e de ligne tué sur le Mamelon vert, dont l'ouvrage s'appela dès lors redoute Brancion ;

Anglais : 693 hommes hors de combat.

Russes : environ 5.000 hommes dont 500 prisonniers : le général Timofeïff avait été tué.

Dans la nuit du 7 au 8 juin, les Russes essayèrent en vain, à plusieurs reprises, d'enlever aux Alliés les positions conquises. Le 8 juin, ils évacuèrent même la batterie du 2 mai (Batterie Zabalkanski).

On avait fait un grand pas. Voici d'ailleurs de quelle façon le général de Todleben a apprécié depuis la situation nouvelle :

« ... L'occupation du mamelon en avant du Malakhow devait avoir pour les alliés plusieurs résultats importants :

1° Elle leur permettait d'ouvrir le cheminement à une distance qui n'excéderait pas 250 sagènes (530m), distance bien moins considérable que celle qui, jusqu'à ce jour, avait servi de point de départ à leurs tranchées ;

2° Ce mamelon avait un commandement assez considérable au-dessus du mamelon Malakhow, et notamment au-dessus du bastion n° 2 ;

3° La pente du mamelon, tournée vers la campagne, étant à l'abri du feu de ces ouvrages et battue en partie seulement par le feu éloigné du bastion n° 3, offrait une bonne place d'armes aux troupes alliées, en même temps que les ravins adjacents du Caré-

[redacted]

nage et des docks leur présentaient des moyens de communication faciles ;

4° Enfin les approches successives des alliés contre le mamelon Malakhow pouvaient être protégées efficacement sur les deux flancs d'un côté par le tir des batteries anglaises et, de l'autre, par celui des batteries que les Francais avaient la possibilité d'élever au delà du ravin du Carénage... »

Le lendemain de la victoire du 7 juin, après avoir accordé aux troupes des éloges bien mérités, le général Pélissier blâmait dans son ordre du jour l'ardeur trop vive de la division Camou.

Un entraînement toujours déplorable, puisqu'il aboutit à répandre inutilement un sang généreux, vous a emportés plus loin que vous n'eussiez dû le faire, et bon nombre en ont été cruellement punis. Il est de mon devoir aujourd'hui de vous renouveler les recommandations faites tant de fois. Aussi répéterai-je aux officiers généraux, aux chefs de corps, aux commandants de compagnies, de faire bien sentir aux hommes qui leur sont confiés, la nécessité de leur réunion et de leur formation régulière après toute action de guerre, et surtout après un assaut : non seulement le succès de l'opération, mais encore l'honneur de l'armée et leur propre salut individuel dépendent de la rapidité avec laquelle ils se sont reformés et mis en mesure de repousser toute attaque de l'ennemi, de vaincre toute résistance qui serait encore à renverser, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait réduit à l'impuissance. »

La division Brunet quittant la vallée de la Tchernaïa rejoignait le général Bosquet et remplaçait huit bataillons turcs qui tenaient la droite et dont la coopération aux travaux du siège avait été presque nulle.

Le bombardement continua jusqu'au 11 juin. Du 30 mai au 11 juin, les Russes accusent un total de pertes de 8.637 hommes, soit 1.765 tués, 4.790 blessés, 1.131 contusionnés, 951 disparus.

Ici doit prendre place un débat dont les conséquences plus ou moins directes ont été nuisibles aux intérêts français. Nous *ne cédons pas à la tentation* de montrer *en lutte deux hommes énergiques* dignes de s'entendre *pour le triomphe de la cause* commune ; nous voulons

seulement prouver avec quel soin jaloux le général Pélissier entendait garder tout entier le commandement qui lui avait été confié. Un officier placé sous les ordres du général Bosquet ayant cru pouvoir détenir un plan trouvé sur le corps d'un officier russe, le général Pélissier, qui en fut informé, réclama ce document. Froissé, le général Bosquet adressa au général en chef pour protester de sa loyauté une lettre qui reçut le jour même, 11 juin, la réponse suivante :

« Rien, dans la lettre que je vous ai adressée ce matin, quelque complaisance d'interprétation qu'on y veuille ou puisse mettre, n'est de nature à limiter vos espérances fondées, que « vos idées de loyauté et de dévouement militaire » sont à l'abri de tout soupçon.

« Veuillez redescendre aux horizons réglementaires, et vous rappeler que *tout plan, document, livre, carte provenant de l'ennemi doivent être remis au général en chef*, qui en dispose selon le cas et la règle.

« Vous avez manqué à cette règle en détenant ou laissant détenir le plan.

« Vous y avez manqué en ne m'informant point de cette trouvaille.

« Vous vous êtes même écarté de ce qui restait à faire ce matin en n'envoyant pas quérir le plan où il se trouvait, afin qu'il me soit rapporté par l'officier à vous envoyé dans ce but.

« Quoi qu'il en soit, je regrette que vous ayez poussé vos hypothèses dans d'aussi extrêmes limites.

« Soyez réglementaire et engagez chacun à l'être en tout : c'est tout ce que je demande. Plus qu'un autre, et depuis longtemps, je sais votre loyauté et votre dévouement militaire. »

Le 13 juin, le corps du génie français faisait une grande perte dans la personne du lieutenant-colonel *Guérin*, « qui remplissait depuis plusieurs mois avec une *capacité et une bravoure remarquables* les fonctions *importantes de chef* d'état-major du génie au 1er corps, et

qui dirigeait le tracé des ouvrages dans toutes les circonstances difficiles. » (Général Niel) : il fut frappé à mort dans son ouvrage du 2 *mai*.

Nous avons vu avec quelle dureté le général Pélissier n'hésita point à traiter celui de ses lieutenants dont il faisait le plus grand cas. Disons de suite avec quelle dignité il sut, le 19 juin, parler à l'empereur dans une lettre, qui lui fait honneur et met à nu les inconvénients d'une tutelle qui prétend s'exercer à distance, par le télégraphe, sur les opérations militaires :

« En me donnant le commandement que j'exerce, Votre Majesté m'a dit, le 17 mai, de me conformer autant que possible à un plan précédent, mais que la permanence des Anglais à leurs attaques modifiait nettement. Tout s'est fait depuis d'accord avec eux, et nous avons agi de concert. Nos projets vous ont été exposés et ont réussi, quoiqu'en dise Gortschakoff. Dans ma conviction, c'est la seule ligne à suivre.

« Dans cette situation, l'exécution radicale de vos ordres du 14 est impossible : c'est me placer, Sire, entre l'indiscipline et la déconsidération. Votre Majesté ne le voudra pas. Jamais je n'ai connu l'une ; je ne voudrais pas subir l'autre. L'armée est pleine de confiance et d'ardeur. La mienne égale mon dévouement ; mais que Votre Majesté me dégage des limites étroites qu'elle m'assigne, ou qu'elle me permette de résigner un commandement, impossible à exercer de concert avec nos loyaux alliés, à l'extrémité quelquefois paralysante d'un fil télégraphique. »

La lutte continua, intermittente, jusqu'au 17 juin : on avait arrêté le projet de prendre corps à corps Malakoff ; mais le moment n'était pas venu de donner l'assaut, si l'on tient compte de la distance à laquelle on était encore de la place. A cette date, les Français, qui avaient achevé la cinquième parallèle, *se trouvaient* à 400 mètres du *saillant de Malakoff ; quant aux* Anglais, ils étaient *parvenus à 250 mètres du Grand Redan*.

Assaut du 18 juin. — Le 17 juin, le *quatrième bombardement* préparait l'attaque du lendemain.

La veille le général Pélissier, mal inspiré cette fois, avait décidé que le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély arrivé depuis peu remplacerait le général Bosquet : celui-ci avait été envoyé sur la Tchernaïa pour y prendre le commandement de 4 divisions, de toute la cavalerie et de 4 batteries à cheval de la réserve. Il est incontestable que ce changement intempestif pesa d'une façon fâcheuse sur les opérations du 18 ,sans qu'on soit en droit cependant de lui en attribuer l'insuccès.

Mieux que personne le général Bosquet connaissait le terrain situé en avant de Malakoff : lui seul devait donc y diriger les opérations. Le général Pélissier avait le sentiment de cette supériorité, puisqu'il écrivait le 15 juin au général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély :

« Je vous invite à vous mettre immédiatement en mesure de connaître le terrain sur lequel vous aurez à agir, pour me soumettre, le 17 au matin, le projet d'action. C'est une question que le général Bosquet a été en position de préparer, et dont il vous remettra les données. »

Toute la nuit du 17 au 18 juin fut employée par les troupes désignées pour l'attaque à prendre leurs emplacements : ces mouvements n'échappèrent point aux Russes et, dès deux heures du matin, le général Khrouleff auquel était confiée la défense du faubourg Karabelnaïa avait pris les mesures nécessaires.

Chargée de l'attaque de droite, la division Mayran devait enlever les retranchements qui s'étendent depuis la batterie de la pointe, ou bastion n° 1, jusqu'au Petit Redan, ou bastion n° 2 : à droite, la 1re brigade commandée par le colonel Saurin avait à parcourir plus de 700 mètres ; à gauche, la brigade de Failly avait reçu le Petit Redan pour objectif.

La division Brunet, désignée pour l'attaque centrale,

devait, après avoir assailli la courtine qui relie le Petit Redan à l'ouvrage Malakoff, masquer le Petit Redan et porter le gros de ses forces à gauche, vers Malakoff.

Chargée de l'attaque de gauche, la division d'Autemarre devait suivre la berge droite ou est du ravin de Karabelnaïa, aborder l'ennemi près de la batterie Gervais, et appuyant sur la droite, attaquer Malakoff.

La division de la garde impériale, qui formait la réserve générale, avait ordre de s'avancer jusqu'à la redoute Victoria.

Enfin il était convenu que ces attaques commenceraient simultanément à trois heures du matin au signal de fusées à étoiles tirées de la redoute Victoria, *sur l'ordre donné par le général en chef lui-même.* A l'heure indiquée, le général Pélissier n'était pas rendu dans la redoute, où il arriva en retard de plus d'un quart d'heure : trompé par une bombe à trace fusante partie de la redoute Brancion, le général Mayran lance à l'heure dite sa division[1]. Cette action isolée dans laquelle le général Mayran est mortellement blessé dure peu de temps.

A gauche, la colonne de Failly est écrasée par la mousqueterie et la mitraille de la place, par les feux d'un vapeur russe embossé à l'entrée de la baie du Carénage, et par ceux des batteries situées de l'autre côté du port. La colonne de droite, qui avait à parcourir *sept à huit cents mètres* sur un terrain d'ailleurs couvert de broussailles élevées et inextricables, est arrêtée à 2 ou 300 mètres par un feu terrible.

Au signal véritable, les deux autres divisions s'élancent. Le général Brunet est tué dès le début de l'attaque et sa division est brisée par le feu sans qu'il lui soit possible, tant il est meurtrier, de renouveler l'attaque. La

1. On croit généralement que le général Mayran attaqua 20 minutes trop tôt ; la *vérité est qu'il attaqua seulement à l'heure annoncée : l'affirmation de son officier d'ordonnance* (aujourd'hui général *de Launay) est formelle sur ce point.*

division d'Autemarre est plus heureuse. Le commandant Garnier avec le 5e bataillon de chasseurs à pied, le colonel Manèque avec un bataillon du 19e de ligne, ont pris pied dans la batterie Gervais et dans les maisons qui garnissent le versant ouest du mamelon Malakoff. — Ces troupes se maintinrent sur place jusqu'à ce que, vers huit heures et demie du matin, elles reçurent du général en chef l'ordre de cesser le combat : les Russes ne songèrent pas à les poursuivre ; le chef du 5e bataillon avait reçu cinq coups de feu.

De leur côté, les Anglais s'étaient portés sur le Grand Redan en trois colonnes que commandait sir George Brown ; ils avaient échoué également.

Les Alliés avaient donc eu le dessous. Bien des causes furent alors alléguées pour expliquer ce sérieux insuccès. Si quelques-unes d'entre elles ont pu contribuer à le rendre plus complet, il faut reconnaître qu'elles s'effacent devant celles qu'a signalées le général de Todleben lui-même :

« ... Si l'on veut bien considérer que, de notre côté, toutes les mesures avaient été prises pour repousser l'assaut, que les points importants avaient été fortement garnis de troupes, que l'armement de l'enceinte fortifiée avait été renforcé par des bouches à feu de campagne, et qu'enfin tous les abords du terrain étaient balayés par la mitraille, on reconnaîtra que, dans toutes les hypothèses, les Français n'avaient que bien peu d'espoir de réussir ; et ceci d'autant plus *que les colonnes d'attaque étaient parties de distances fort considérables :* de deux cents sagènes (430 mètres) devant Malakoff ; de trois cents sagènes (640 mètres) devant le bastion n° 2... »

Des deux côtés, les pertes furent énormes : *Français*, 3.553 hommes hors de combat, soit 1.373 tués, dont 33 officiers ; 1.679 blessés, dont 249 officiers, et 411 disparus, dont 21 officiers. Figuraient au nombre des morts : les généraux de division Mayran et Brunet, les lieutenants-colonels Larrouy d'Orion et de la Boussinière ;

au nombre des blessés, les généraux Lafont de Villiers de Lorencez et le colonel Saurin.

Anglais : 1.728 hommes mis hors de combat, parmi lesquels : le général sir John Campbell tué ; les généraux sir George Brown, Eyre et Harry Jones, blessés.

Russes : Le *bombardement* seul des 17 et 18 juin, dont la durée n'avait pas atteint 36 heures, avait coûté aux Russes 4.000 hommes ; l'assaut se traduisit pour eux par une perte de 1.500 hommes. Blessé légèrement le 18, le général de Todleben recevait, le 20 juin, une deuxième blessure qui l'obligeait à se démettre de la direction des affaires : il conserva sur elles la haute main, mais il fut dès lors dans l'impossibilité, ainsi qu'il le dit lui-même, d'entrer dans les détails et « de contrôler sur les lieux l'exécution des travaux qu'il avait fait mettre en œuvre. » En ce qui concerne Malakoff, il comptait assurer vigoureusement sa défense par un feu croisé d'artillerie. Ainsi la place se trouva privée au moment le plus important de son principal défenseur, dont les projets ne furent exécutés qu'en partie.

Le 28 juin, dix jours après l'insuccès qui avait si douloureusement retenti dans son cœur, lord Raglan était enlevé par le choléra. Il eut pour successeur le général James Simpson, le plus ancien des généraux présents.

Peu après, l'armée sarde perdait un de ses divisionnaires, le général Lamarmora aîné, le créateur des bataillons de bersaglieri.

Le mois de juin 1855 fut désastreux entre tous pour les armés alliées.

Pour l'armée française notamment, il y a lieu de grossir les pertes occasionnées par le feu de 4.756 cholériques et de 630 scorbutiques, ce qui donne un total de 21.449 hommes dans les hôpitaux, sur un effectif de 121.187 hommes.

Les pertes des armées anglaise, turque et piémontaise furent proportionnelles.

Dès *le 21 juin, le général Pélissier* avait rendu le gé-

néral Bosquet[1] au deuxième corps dont deux divisions, les 3e et 5e, avaient reçu pour nouveaux chefs les généraux Faucheux et de La Motterouge. Le général Bosquet fut lui-même remplacé sur la Tchernaïa par le général Herbillon.

Le mois de juillet et la moitié d'août s'écoulèrent : le siège régulier de la place avait été repris, et, au prix de grosses pertes, l'attaque gagnait du terrain vers le petit Redan et vers Malakoff. Quant aux batteries de siège, leur chiffre grandissait assez pour qu'on pût espérer que lors de la reprise du bombardement elles acquéreraient une supériorité décisive sur l'artillerie de la place. La guerre souterraine continuait aussi de part et d'autre.

Le 10 juillet, l'amiral Nakhimoff avait trouvé sur le mamelon Malakoff la mort qu'il semblait braver depuis le commencement du siège. Son tombeau fut placé sous la coupole de l'église inachevée de saint Vladimir, à côté de ceux de l'amiral Lazareff, le véritable fondateur de Sébastopol, du vice-amiral Korniloff et du contre-amiral Istomine, tous deux tombés pour sa défense.

Dans les premiers jours de juillet, la division Canrobert alla relever aux attaques de droite la division Faucheux qui descendit sur la Tchernaïa. Le 4 août, le général Canrobert quittait la Crimée, rappelé par l'empereur dont il était l'aide de camp. Il eut pour successeur le général de Mac-Mahon.

Cependant les progrès des assiégeants étaient devenus tels que les assiégés étaient réduits à examiner la double alternative : de frapper quelque coup hardi, décisif, ou « d'évacuer résolûment le côté sud de Sébastopol, pour concentrer en rase campagne toutes les forces dont pouvait disposer l'armée russe en Crimée. » (De Todleben.)

1. Les lettres adressées le 23 juin et le 10 juillet par le général Bosquet à sa mère montrent à quel point il avait été profondément *blessé ; dans ces deux lettres*, la passion parle trop fort.

Au moment même où la situation était aussi critique pour les Russes, les généraux du génie français et anglais signaient un Mémorandum dont les conclusions quelque peu pessimistes n'obtinrent pas l'approbation du général en chef de l'armée d'Orient. L'extrait suivant du rapport que le général Pélissier adressa, le 3 août, au ministre de la guerre donne une idée exacte de la situation à cette date, en même temps qu'il met en relief l'inflexibilité de sa direction.

«... Le rapport du prince Gortschakoff sur l'affaire du 18 juin nous a fait voir ce que notre feu d'artillerie coûte à l'ennemi en 24 heures, s'il est convenablement nourri. Il nous faut l'employer plusieurs jours de suite, fatiguer les Russes par de fausses alertes, les menacer partout par des attaques secondaires, mais surtout ne pas perdre de vue que le point capital est Malakoff, que cette position décisive entraîne la chute de Karabelnaya et facilite complètement celle de la ville, que là doit être frappé le coup suprême, que là sera la victoire.

« Pour y arriver avec certitude, il faut savoir patienter encore, jusqu'à ce que nous ayons reçu les renforts que vous nous avez annoncés et que nous ayons disposé le matériel et les munitions promises et qui débarquent journellement. J'ai prescrit l'étude des batteries de mortiers que nous attendons; je vous adresserai l'état de leur emplacement. Nous aurons donc enfin des moyens formidables de rendre Malakoff inhabitable aux Russes. Ils seront écrasés par nos feux avant d'être abordés à la baïonnette. Pourquoi, ayant encore du temps devant nous, diminuer par une précipitation mal raisonnée les chances de succès de notre prochain assaut? Si, avec quelques jours de plus de travail et de persévérance, nous pouvons réduire la part du hasard, nous serions bien coupables de ne pas le faire. Mais, certes, ce n'est pas moi qui me laisserai entraîner par les lassitudes, l'ennui et les impatiences dont je suis parfois témoin. Je ne perdrai pas un jour, pas une heure; mais je ne ferai rien d'imprudemment prématuré.

« Sans doute, nos troupes sont éprouvées, et personne n'est plus touché *que moi de leurs fatigues et de* leurs pertes. Mais



jamais rien ne me déterminera à prononcer de sang-froid ce mot que j'ai eu la douleur de lire dans le dernier paragraphe du Mémorandum : « lever le siège. » Lever le siège ! quand nous sommes deux fois plus nombreux que le dernier hiver, lorsque la vie du soldat est mieux assurée, lorsque nous avons l'expérience des moyens à employer pour combattre les intempéries, lorsque le service sanitaire est mille fois mieux installé, que nous sommes infiniment plus riches en matériel, en transports, en munitions... Voilà un de ces mots qui ne doivent pas être écrits. D'ailleurs, Dieu merci ! nous n'en sommes pas là ; et puis, une telle opération est tout simplement impossible.

« Non ! nous ne serons pas acculés, je me plais à le croire, aux difficultés que prévoient trop facilement et aux impossibilités qu'admettent trop complaisamment les auteurs du Mémorandum, et l'excès même de leurs appréhensions me rassure contre leur raisonnement. Je n'en suis que plus décidé à ne pas me laisser aller à l'empressement d'en finir avant d'avoir reçu ce que les deux pays envoient de renforts en hommes et en matériel aux armées assiégeantes. C'est ici une lutte d'opiniâtreté et d'énergie. La pensée qui a inspiré aux généraux du génie leur dernière considération ne saurait entrer dans mon esprit, et je ne la relève que pour déclarer que je m'en sépare complètement. »

Depuis qu'il exerçait le commandement en chef de l'armée de Crimée, le prince Gortschakoff s'était constamment refusé à prendre une offensive dont il n'attendait aucun bon résultat. Mais l'ordre lui arriva de Saint-Pétersbourg de soumettre cette question à un conseil de guerre : le conseil réuni le 9 août conclut à l'offensive et l'avis prédominant auquel se rangea le prince, malgré lui, fut que l'on attaquerait du côté de la Tchernaïa. Consulté au sujet de la direction à donner à l'attaque, le général de Todleben insista pour qu'on livrât bataille du côté de Karabelnaïa, entre le ravin du Carénage et le ravin *du Laboratoire*, si l'on parvenait à faire traverser la *grande baie par* quelques divisions d'infanterie. Cet avis

formulé par l'éminent ingénieur, du lit où il était toujours retenu, fut définitivement écarté.

Les 12, 13 et 15 août, les Alliés apprenaient qu'une attaque était imminente.

Bataille de la Tchernaïa, ou de Traktir, le 16 août. — Le 15 août au soir, veille du jour où le prince Gortschakoff allait livrer une bataille au succès de laquelle il ne croyait pas, les Alliés occupaient sur la Tchernaïa des positions qui avaient peu varié depuis le mois de mai. Placés à la droite de la ligne, face à Tchorgoune, 9.100 Piémontais garnissaient les hauteurs Hasfort; leurs avant-postes étaient établis sur la rive droite gardant la montagne du télégraphe, qu'ils appelaient « mamelon des zig-zags », situé dans l'angle formé par la rivière et par le Chouliou. Plus à droite, la cavalerie du général d'Allonville, grossie d'un appui d'infanterie, bivouaquait dans la vallée de Baïdar. En arrière des Piémontais, 10.000 Turcs environ, sous les ordres d'Osman-Pacha, étaient placés sur les hauteurs à l'est de Balaclava, de façon à surveiller la Tchernaïa, entre Alsou et Varnoutka.

Postés sur les monts Fédioukines, les Français, au nombre de 17.865, occupaient le centre et la gauche de la ligne. A droite, la division Faucheux campée face au débouché du pont de Traktir, que protégeait sur la rive droite un redan gardé par un bataillon, était à cheval sur la route de Balaclava à Mackenzie, unique voie que les Russes pussent utiliser pour attaquer en descendant des hauteurs; à gauche, la division Camou couronnait la portion nord des Monts. Quant à la division Herbillon, elle était partagée de la façon suivante : la brigade Cler devait soutenir la division Faucheux; la brigade Sencier, placée à mi-côte du plateau d'Inkermann, devait appuyer au besoin de la division Camou. La réserve d'artillerie forte de cinq batteries à cheval était commandée par le colonel Forgeot.

Prêt à soutenir la droite *française* en arrière de laquelle *il se trouvait, le général Morris* gardait avec quatre



;iments de chasseurs d'Afrique la plaine de Balaclava, tre les hauteurs Hasfort et Fédioukines : sa position ı permettait de prendre en flanc les colonnes russes qui ;boucheraient dans la plaine. Il fut rejoint là, le lende- ıain, par la cavalerie anglaise du général Scarlett venue e Kadikoï et par les chevau-légers piémontais.

En somme, les Alliés étaient maîtres des trois massifs le hauteurs Hasfort, Fédioukines, Sapoune et commandaient les vallées qui sont comprises entre elles. En outre, la force déjà très grande de cette position avait été augmentée encore par des travaux défensifs bien appropriés au terrain dont 36.000 hommes environ, disposant de 154 bouches à feu, allaient disputer la possession aux Russes.

Le plan général des Russes consistait à surprendre le passage du pont de Traktir et à occuper de vive force les Monts Fédioukines pendant que la garnison exécuterait contre le mamelon Vert une grande sortie, qui rest d'ailleurs à l'état de projet : en somme, on se propose de rejeter les Français sur le mont Sapoune.

Dans l'après-midi du 15, les Russes commencent le mouvement en se portant en deux colonnes sur la Tch naïa. A droite, le général Read, qui dispose de trois d sions (14.858 hommes et 62 bouches à feu), prend posi a cheval sur la route de Mackenzie à Balaclava, me çant le pont de Traktir. A gauche, le général Lipra avec un corps de force à peu près égale (16.889 hom et 70 bouches à feu), appuie sa gauche au cours du C liou ; il doit s'avancer contre les Piémontais et contre droite française.

La réserve générale d'infanterie commandée par néral Chépeleff et constituée par huit régiments, es de 18.968 hommes et de 36 bouches à feu. La générale de cavalerie comprend 58 escadrons, soi hommes et 28 bouches à feu. En ajoutant l'artil réserve, on arrive à un total général de 57.910 h et 272 bouches à feu.

La bataille véritable dure cinq heures environ. Elle s'engage à quatre heures du matin par une violente canonnade ; cette fois encore, la marche des Russes est favorisée par un brouillard épais : les Alliés sont surpris. Ils le sont à ce point que le personnel et les chevaux des batteries ont été envoyés dans la forêt voisine. Cependant la veille au soir, le général d'Allonville, dont les avant-postes venaient d'être inquiétés par des patrouilles russes détachées de la colonne de gauche, avait averti ses collègues de la Tchernaïa du mouvement de l'ennemi ; sa dépêche, bien que restée incomplète en raison de la nuit, avait été néanmoins communiquée aux chefs de corps.

Le mamelon des Zig-zags n'était défendu que par trois compagnies piémontaises qui, en proie à un feu très violent d'artillerie, furent attaquées par deux bataillons russes : un bataillon de bersaglieri les recueillit. Les Russes s'arrêtent cependant de ce côté, parce que leur droite vient d'aborder vigoureusement les monts Fedioukines.

La 12e division russe (Martineau) franchit la Tchernaïa au pont et aux endroits guéables, puis se porte contre la division Faucheux, non sans avoir éprouvé de fortes pertes ; quoique surpris, les Français avaient défendu avec opiniâtreté le passage de la rivière et celui du canal.

Accablée sous le nombre, la brigade de Failly dut battre en retraite après avoir eu le bonheur de dérober sa batterie aux Russes qui s'étendirent sur le premier versant des monts Fédioukines. La première brigade de la division Faucheux allait être obligée d'abandonner le mamelon sud, lorsque la résistance héroïque de la batterie de Failly lui épargna cette dure extrémité.

Au centre, le 50e de ligne et le 3e de zouaves de la brigade Wimpffen (division Camou) ont énergiquement pris l'offensive, et, répondant à l'attaque tentée dans la direction de la Maison Blanche, repoussé jusqu'au canal les Russes de la 7e *division (Ouchakoff)*. Mettant heu-



reusement à profit ce moment de répit, le général de Failly rallie les troupes de la brigade et, à son tour, entame l'offensive.

La brigade de Wimpffen aborde l'infanterie d'Ouchakoff de front par le 50e de ligne et le 3e de zouaves, sur son flanc droit par le régiment des tirailleurs algériens : l'ennemi est rejeté en désordre au-delà du canal.

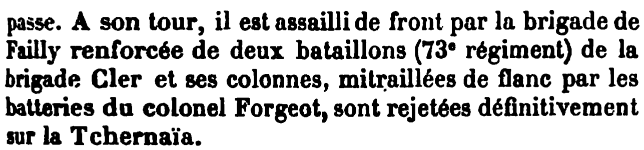
Pendant ce temps, la colonne du général Martineau s'était entassée entre le canal et les monts Fedioukines. Le général de Failly dirige le 95e sur les ponts de Traktir et de l'aqueduc que les Russes ont négligé de garder, et lance le 97e sur le flanc gauche de cette masse que la première brigade de la division Faucheux attaque sur l'autre flanc; enfin plusieurs batteries de l'artillerie du colonel Forgeot, successivement envoyées, apportent leur précieux appui.

Les Russes éprouvent d'énormes pertes. Le général Read vient de passer sur la rive gauche, lorsque le 95e atteint le pont de Traktir où s'engage une sanglante lutte à la baïonnette : le général Read et son chef d'état-major sont tués là et les Russes doivent battre en retraite sous les coups répétés de la division Faucheux.

Au moment où le prince Gortschakoff prépare une nouvelle attaque en appelant à lui la 5e division (Vranken) pour recueilllir la 12e, de son côté le général Herbillon donne l'ordre au général Cler de se porter sur les Fedioukines. Les batteries disponibles de la réserve se rapprochent et ouvrent le feu.

Cependant le général Vesselitski (17e division) attaque par les pentes les plus orientales des Fédioukines : reçu de front par une partie de la brigade Cler, menacé sur son flanc gauche par la brigade piémontaise Montevecchio, inquiété sur sa ligne de retraite par des régiments de cavalerie sarde et anglaise, il renonce à une offensive isolée et bat en retraite.

C'est sur ces entrefaites que le général Vranken se porte avec la 5e division sur le pont de Traktir qu'il dé-



passe. A son tour, il est assailli de front par la brigade de Failly renforcée de deux bataillons (73° régiment) de la brigade Cler et ses colonnes, mitraillées de flanc par les batteries du colonel Forgeot, sont rejetées définitivement sur la Tchernaïa.

Voyant descendre successivement du mont Sapounc les divisions Mellinet, Dulac et Levaillant, mandées par le général Pélissier, qui, depuis deux heures, est sur le théâtre de l'action, le prince Gortschakoff renonce à tenter une nouvelle attaque : il est 9 heures du matin, lorsqu'il remonte sur les hauteurs. Là il attend vainement un assaut que les Alliés n'avaient aucune raison de tenter. Enfin, vers deux heures du soir, il ordonne la retraite, s'avouant ainsi vaincu.

Ainsi se termina cette bataille caractérisée : du côté des Russes, par l'absence complète de direction supérieure et d'unité d'action, par des efforts isolés qui leur firent perdre le bénéfice d'un premier moment de surprise et rendirent infructueuses des attaques dont on ne peut louer que l'énergie ; du côté des Français, par un remarquable système d'offensive adoptée dès le début pour remédier à la surprise, continuée pour se rendre maîtres de la situation, et par l'intelligent emploi des réserves dirigées contre les flancs des Russes pendant que des tirailleurs nombreux les arrêtaient de front.

Les pertes des Russes surtout accrues par le feu de l'artillerie au moment de la retraite de leurs masses étaient considérables : 8.270 hommes tués ou blessés, au nombre desquels 11 généraux dont 3, le général Read entre autres, tués et 249 officiers.

Celles des Alliés furent relativement insignifiantes : en tout 1.747 hommes mis hors de combat, dont 1.540 Français, 200 Piémontais et 7 Turcs.

L'armée russe de secours était définitivement perdue pour la place dont les Alliés n'ont qu'à continuer tranquillement le siège : désormais ce n'est plus qu'une affaire

de terrassement et d'artillerie ; l'écrasement viendra à son heure.

Cinquième bombardement, le 17 août. — Le lendemain même de Traktir, le cinquième bombardement commençait : il causa de graves dommages aux fortifications de la place, surtout au bastion Malakoff ; la garnison éprouva de sérieuses pertes et sa démoralisation s'accentua. Cette lutte d'artillerie fut d'ailleurs continuée, sans interruption, jusqu'au 8 septembre.

La sixième parallèle fut terminée. On avança ainsi jusqu'à 60 mètres de Malakoff et 80 mètres du Petit Redan. A mesure qu'on se rapprochait, la guerre souterraine prenait plus d'extension, malgré des difficultés croissantes. Nuit et jour les engagements se multipliaient : dans cette guerre de chicane, les Russes firent preuve d'une grande intrépidité, mais ils eurent régulièrement le dessous.

De part et d'autre, on sentait que le dénouement était proche. Le 27 août, les Russes livraient à la circulation un pont flottant jeté sur la grande Baie, entre les batteries Nicolas et Michel : commencé à la fin de juillet, ce pont était long de 918^{m} et large de 5^{m}30. Sébastopol se trouvait ainsi transformé en « une véritable tête de pont » (Niel).

Dans la nuit du 28 au 29 août, un magasin à poudre au mamelon Vert, qui contenait environ 7.000 kilogrammes de poudre, sauta : l'explosion bouleversa l'ouvrage, tua ou blessa 140 hommes, mais les Russes essayèrent en vain de mettre à profit cette circonstance pour faire une sortie.

Le 1er septembre, les cheminements étaient arrivés jusqu'à 25 mètres de Malakoff (septième parallèle) et 40 mètres du Petit Redan auquel les Russes avaient donné le surnom significatif de *bastion d'enfer*. Les Anglais étaient arrêtés à 200 mètres du Grand Redan par la nature même du sol.

Le 3 septembre, dans une conférence réunie à la demande des généraux en chef Pélissier et Simpson, il était

[redacted]

décidé qu'un nouveau bombardement commencerait deux jours après, le 5, et que l'assaut serait donné le 8.

Du 21 août au 4 septembre inclusivement, la garnison avait eu 8.921 hommes mis hors de combat.

Sixième bombardement, le 5 *septembre.* — Lorsque le 5, à 5 heures du matin, le sixième et dernier bombardement fut entamé, les Français disposaient de 635 bouches à feu, dont 354 tournées contre la ville et 281 contre le faubourg de Karabelnaïa; les Anglais avaient 179 pièces en batterie. A ce total de 814 pièces, les Russes en opposèrent 1.380.

Jour et nuit ce bombardement furieux, sans précédents, fut continué, interrompu, repris, jetant par son intermittence les assiégés, qui ne connaissaient plus ni sommeil ni repos, dans de continuelles et énervantes inquiétudes, détruisant tout ce qui était encore debout dans Sébastopol, bouleversant les fortifications, incendiant les vaisseaux dans la rade, imposant d'irréparables pertes aux défenseurs dont la vigilance allait s'affaiblissant.

Le 7 septembre au soir, la défense de Malakoff et du Petit Redan était entièrement désorganisée; en outre la garnison de Sébastopol avait eu en trois jours 7.561 hommes mis hors de combat, tandis que les pertes des Alliés étaient près de dix fois moindres. Le moment était donc venu d'affronter les chances d'un nouvel assaut; car « nos cheminements étaient arrivés à un point où la prudence même commandait de ne pas différer une attaque générale contre la place » (Niel). Les Russes l'attendaient et, en prévision d'une défaite, ils s'étaient ménagé la possibilité de faire sauter le mamelon Malakoff, le Petit Redan, les batteries Nicolas et Paul, après s'être retirés derrière la *seconde* enceinte qu'ils construisaient en toute hâte entre la gorge du fort Malakoff et le bastion n° 2.

Assaut du 8 *septembre.* — Le 8 septembre au matin, les Alliés disposaient de 183.000 hommes, dont 93.072 Français présents sous les armes sur un effectif de 120.321 hommes. *A cette date, nos cheminements* étaient parve-

nus : au *vieux siège*, à 70^{m} du bastion central et à 50^{m} du bastion du Mât; au *nouveau siège*, à 25^{m} de Malakoff et à 40^{m} du Petit Redan. Les Anglais étaient à 200^{m} du Grand Redan.

Les dispositions suivantes avaient été prises pour l'attaque. En principe, il avait été arrêté que l'ennemi serait abordé sur tout le périmètre de la vaste enceinte, de façon à le menacer sur sa ligne de retraite.

A gauche, du côté de la ville, la plus grande partie du 1er corps français et la brigade piémontaise Cialdini donneraient l'assaut, d'abord au bastion Central et à ses annexes (lunette Bielkine, redoute Schwartz), puis au bastion du Mât. Le bastion de la Quarantaine serait surveillé par une brigade. Le général de Salles avait sous ses ordres 20.580 hommes.

Au centre, 10.720 Anglais avaient pour mission de marcher sur le Grand Redan. Toutefois, ces deux attaques ne devaient être entamées qu'après qu'on se serait rendu maître de Malakoff.

A droite, le général Bosquet, qui disposait de 25.300 hommes, avait reçu comme objectifs le Petit Redan et Malakoff; en conséquence, il décida que l'attaque de gauche sur Malakoff serait confiée au général de Mac-Mahon, ayant en réserve la brigade de Wimpffen (de la division Camou) et les deux bataillons de zouaves de la Garde; que l'attaque de droite sur le Petit Redan serait confiée au général Dulac ayant en réserve la brigade de Marolles (de la division d'Aurelle) et le bataillon de chasseurs à pied de la Garde; enfin que le général de la Motterouge, ayant en réserve les voltigeurs et les grenadiers de la Garde, commanderait l'attaque du centre par le milieu de la Courtine unissant le Petit Redan à Malakoff. S'adressant aux soldats du 2e corps et de la réserve, le général Bosquet[1] exprima en quelques phrases énergiques

1. *Le 6 septembre*, le général Bosquet avait terminé de la sorte les propositions qu'il avait eu à soumettre en vue de l'assaut au

ce que tous pensaient : « ... Aujourd'hui, c'est le coup de grâce, le coup mortel que vous allez frapper de cette main ferme, si connue de l'ennemi, en lui enlevant sa ligne de défense de Malakoff, pendant que nos camarades de l'armée anglaise et du 1er corps donneront l'assaut au Grand Redan et au bastion Central.

« C'est un assaut général, armée contre armée ; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes aigles de la France.

« En avant donc, enfants ! A nous, Malakoff et Sébastopol... »

Afin de prévenir toute nouvelle méprise, les montres avaient été réglées sur celle du général en chef et il était demeuré convenu qu'à midi précis on s'élancerait. Plus tard un étendard particulier hissé sur Malakoff et un signal parti du mamelon Vert, où le général Pélissier devait se tenir pendant l'action, annonceraient aux Anglais que le moment était venu pour eux de se porter sur le Grand Redan ; enfin, un autre signal avertirait le général de Salles qu'il pouvait attaquer la ville.

Aux 36.000 hommes que les Alliés allaient jeter sur la ville, les Russes pouvaient opposer environ 30.000 hommes.

A 9 heures du matin, l'artillerie cessa son feu pour le reprendre quelques instants avant midi. La garnison avait déjà perdu depuis le matin près de 2.000 hommes.

A midi, l'artillerie garda le silence et les troupes s'élancèrent : les Russes, qui ne croyaient pas que les Alliés voulussent monter à l'assaut en plein jour[1], furent de nouveau pris au dépourvu, surtout à Malakoff où l'assaut fut instantané.

général en chef : « ... Je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que tout ce qui m'entoure, soldats et officiers, sont pleins d'espoir et joyeux d'avance comme si le succès était obtenu. »

1. « ... Les mesures prises par les commandants en chef des armées alliées pour tenir secrète l'heure fixée pour l'assaut méritent les plus grands éloges. Ils avaient fort habilement choisi l'heure de midi pour mettre à exécution cette importante entreprise, car nous n'étions nullement *préparés à recevoir* l'ennemi à une pareille *heure ; en effet, nos troupes se disposaient* à prendre leur repas,

Contre le Petit Redan, la division Dulac échoue malgré de prodigieux efforts renouvelés plusieurs fois et des alternatives de réussite : les généraux de Saint-Pol, de Marolles et de Pontevès sont tués ; le général Bisson est blessé. Les Russes gardent l'ouvrage.

Au centre, la division de La Motterouge, qui a plus de trois cents mètres à franchir, s'établit sur une portion de la Courtine, sans cependant parvenir à progresser du côté du Petit Redan. Vers une heure de l'après-midi, les Russes sont de nouveau maîtres du bastion n° 2 et de toute la Courtine ; ils repoussent même une nouvelle attaque.

A gauche, la division de Mac-Mahon s'empare en moins d'une demi-heure de Malakoff dont le commandant, le général-major de Bessan, est tué ; le général de Mac-Mahon maintient héroïquement ses troupes sur ce sol qu'il sait être miné [1] et, jusqu'à quatre heures, repousse tous les retours offensifs des Russes contre lesquels il fait retourner la gorge qui ferme l'ouvrage.

Au Grand Redan, les Anglais avaient échoué. Après avoir éprouvé des pertes considérables, leur colonne

et s'attendaient en ce moment à trouver, autant que possible, un refuge contre l'effet des projectiles de l'assiégeant. Il en résulta que les garnisons de Malakhow, du bastion n° 2 et de la courtine collatérale furent prises au dépourvu. Nous avions, il est vrai, dès le matin de ce même jour, reçu de l'enceinte fortifiée quelques renseignements sur certains mouvements de troupes signalés dans les positions occupées par les Alliés ; mais on ne jugea pas qu'il fût nécessaire de prendre des mesures de précaution extraordinaires, car déjà plus d'une fois nous avions reçu des rapports semblables, surtout dans les derniers jours qui précédèrent le 8 septembre ; de sorte qu'en réalité aucun des chefs n'avait prévu que l'assaut serait donné précisément à l'heure où il eut lieu effectivement... » (Général de Todleben.)

1. « ... Malakhow pouvait sauter. En prévision de cet événement qui aurait pu changer peut-être les destins de la journée, le général de Mac-Mahon fit sortir sa première brigade et la replaça dans la place d'armes qu'elle occupait avant l'assaut avec ordre de se jeter immédiatement dans l'entonnoir après l'explosion, si elle avait lieu, et lui-même resta dans l'ouvrage avec sa dernière brigade pour le défendre. » (Général Niel.)

avait pénétré dans l'ouvrage dont ils étaient d'abord restés les maîtres. Soumis alors à un feu intense, incapables de déboucher sur le vaste espace libre qui s'étendait en avant d'eux, ne pouvant compter sur leurs renforts qui étaient décimés dans le trajet, ils durent, après deux heures d'une lutte acharnée, évacuer l'ouvrage et rentrer dans leurs tranchées. De ce côté, tout était fini à deux heures.

Plus à gauche, les colonnes françaises s'étaient précipitées sur le bastion Central; mais, à part des succès passagers, elles avaient échoué partout vers quatre heures de l'après-midi : les généraux Rivet et Breton étaient morts; les généraux Couston et Trochu étaient blessés.

Ainsi, sur cinq assauts que l'on peut décomposer en douze assauts partiels, celui de Malakoff avait seul réussi, mais cela suffisait ; on possédait la clef de la partie sud de la place. Le général Pélissier fit arrêter la lutte et le génie et l'artillerie prirent toutes les dispositions nécessaires pour consolider notre établissement dans la redoute. L'ennemi ne reparut pas.

Évacuation de Sébastopol par les Russes. — C'est pendant la nuit, à la faveur d'incendies allumés sur tous les points et qui rendirent impossible une marche en avant, que les Russes évacuèrent la ville et passèrent sur la rive nord de la rade, ne laissant derrière eux que des ruines. L'incendie de Sébastopol dura deux jours et deux nuits. Dans la rade, ce qui restait de la flotte russe de la mer Noire fut brûlé ou coulé (6 vaisseaux, 1 frégate, 5 petits navires, 10 bateaux à vapeur et 1 transport).

Des deux côtés, les pertes éprouvées dans la journée du 8 septembre étaient énormes. Les *Français* ne comptaient pas moins de : 16 généraux hors de combat, dont 11 tués, 5 blessés, 9 contusionnés ; 44 officiers supérieurs hors de combat, dont 24 tués ; 340 officiers hors de combat, dont 116 tués; 1.480 sous-officiers et soldats tués, 4,259 blessés, 1.420 disparus. *Le total général* était de 7.567 *hommes hors de combat, dont* 5.507 pour l'attaque

de droite et 2.060 pour celle de gauche. Forte au moment de l'assaut de 199 officiers et de 4.520 soldats, la division de Mac-Mahon ne comptait pas moins de 2.090 hommes, dont 128 officiers, hors de combat. Au nombre des morts figuraient : les généraux de Saint-Pol, de Marolles, de Pontevès, Breton et Rivet; les colonels Adam du 27e de ligne, Dupuis du 57e de ligne, de Kerguern du 49e de ligne, Cavaroz du 39e de ligne ; le lieutenant-colonel Cassagne frappé à côté du général en chef dont il était l'aide de camp et l'ami. Au nombre des blessés figuraient les généraux Bosquet, Mellinet, Bisson, Couston et Trochu.

Anglais : 2.447 hommes mis hors de combat, dont 561 tués.

La *brigade sarde* Cialdini, qui devait prendre part à l'attaque du bastion du Mât, eut 40 hommes hors de combat, dont 4 tués.

Les *pertes totales des Alliés* s'élevaient donc à 10.067 hommes mis hors de combat, soit 7.906 devant Karabelnaïa et 2.161 du côté de la ville.

Celles des Russes, plus considérables encore, atteignirent le chiffre de 12.913 hommes hors de combat, dont plus de 3.500 tués, parmi lesquels 3 généraux ; 4 généraux aussi étaient blessés. Ces pertes se répartissaient ainsi : 11.334 pour le faubourg de Karabelnaïa, 1.579 pour la ville.

En date du 11 septembre, le général Pélissier était promu à la dignité de maréchal de France ; le même décret élevait le vice-amiral Hamelin à la dignité d'amiral.

Plus tard, en avril 1856, les généraux Canrobert et Bosquet qui, à des titres différents, avaient si largement préparé et assuré le triomphe, furent également nommés maréchaux de France ; le maréchal Pélissier fut alors créé duc de Malakoff.

Ainsi prit fin, après une durée de 349 jours, le siège de Sébastopol. Les Alliés n'avaient pas seulement conquis un amas de pierres et de fer. Toutes les ressources vives de la Russie étaient venues s'engouffrer dans Sébas-



topol : l'absence de chemins de fer, la rareté des voies de communication et leur mauvais état, la longueur des distances à parcourir pour atteindre Sébastopol, avaient rendu exceptionnellement onéreux son ravitaillement et son renouvellement en hommes ; l'armée russe avait donc éprouvé, en route et sur place, des pertes considérables qui rendaient difficile la continuation de la lutte.

De fait, la guerre était terminée. Les Alliés ne tentèrent plus rien de sérieux, en Crimée même, et l'armée russe conserva ses positions où elle continua à se fortifier.

La paix ne vint pas de suite, parce qu'un grand peuple ne peut se décider à abdiquer du jour au lendemain ; mais il en fut question aussitôt que les circonstances le permirent : la Russie put la demander sans humiliation ; on ne la lui imposait pas.

Jusqu'à l'armistice, on n'a plus à mentionner que le combat de Kanghil, une expédition heureuse contre Kinbourn, le deuxième hiver et, en Asie, la chute de Kars.

Vers la fin de septembre, le prince Gortschakoff, après avoir reçu des renforts, disposait de 149.337 hommes, dont 115.000 aux environs de Sébastopol, de Baktchisaraï et de Simféropol ; Eupatoria, qu'occupaient 18,000 Turcs et Égyptiens, était surveillé ; Pérékop était solidement gardé.

Combat de Kanghil, le 29 septembre. — Dans le but de faire cesser le blocus d'Eupatoria et d'inquiéter l'ennemi sur sa ligne de communication, le maréchal Pélissier envoya par mer à Eupatoria le général d'Allonville avec un régiment de hussards, deux régiments de dragons et une batterie à cheval ; le corps turc fut placé sous ses ordres.

Le 29 septembre, le général livrait aux Russes le brillant combat de cavalerie de Kanghil ; dans cette journée, ils eurent 73 hommes hors de combat et perdirent 6 pièces, 154 hommes, et 250 chevaux. Toutefois ce combat n'eut pas de lendemain et force fut bientôt de revenir de ce côté à la défense passive d'Eupatoria, après que le gé-



néral d'Allonville eut vainement tenté d'attirer l'ennemi au combat. On se contenta de laisser 12.000 Français et 5.000 Turcs à Eupatoria.

L'armée alliée occupait alors sur la Tchernaïa les emplacements suivants :

Le 2e corps (général Camou, commandant provisoire) garnissait les monts Fedioukines; le corps de réserve (général de Mac-Mahon) était établi sur la ligne des redoutes turques. Quant au 1er corps, à l'exception d'une division maintenue à Sébastopol, il occupait la vallée de Baïdar où, jusqu'à la fin d'octobre, il menaça le flanc gauche des Russes.

A Sébastopol, l'artillerie employa le mois de septembre à construire des batteries destinées à battre la partie nord de la rade, où les Russes se préparaient activement à soutenir un nouveau siège. Si donc les Alliés ne se décidaient pas cette fois à marcher de suite contre l'armée russe de secours, ils allaient avoir ou à demeurer inactifs sur place en attendant le printemps, ou à refaire en sens inverse le chemin qui, deux ans auparavant, les avait amenés devant la partie sud de Sébastopol et à entreprendre le siège de la partie nord.

Chute de Kinbourn, le 17 octobre. — Le 17 octobre, une expédition dirigée contre Kinbourn quittait Kamiesch sous les ordres du général de division Bazaine. Elle se composait d'une brigade française (général de Wimpffen) et d'un corps anglais, au total de 8.200 hommes. Le 17 octobre, le commandant de Kinbourn se rendait avec 1.376 hommes : la place contenait 76 bouches à feu. Le 18, les Russes firent sauter le fort d'Otchakoff, situé sur l'autre rive du Liman.

A la fin d'octobre, l'armée française de Crimée s'élevait à près de 147.000 hommes. Cette armée fut répartie en trois corps, dont un de réserve, composés chacun de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie; le corps de réserve ne comprenait qu'une brigade de *cavalerie.*

[redacted]

Au commencement de novembre, l'armée prit ses ıartiers d'hiver.

Dans le courant de ce mois eut lieu le départ de la ırde impériale et d'une division d'infanterie qui, le 29 ;cembre, faisaient à Paris une entrée triomphale.

Second hiver. — L'hiver de 1855-56 fut exceptionnel ır la rigueur du froid qui régna en Crimée : le thermomètre descendit souvent à 28 degrés centigrades et la ;ige tomba en grande quantité. Les cas de congélation rent nombreux. Le scorbut et le typhus firent sur nos ldats entassés dans leurs tentes hermétiquement ferées d'énormes ravages. C'est ainsi que, du 1er janvier 31 mars 1856, sur 107 médecins affectés au service s ambulances de Crimée, 67 eurent le typhus et 21 funt enlevés. Or, depuis 1855, le typhus n'avait plus reru dans l'armée anglaise qui passa l'hiver dans des raques.

Les 23 et 31 décembre, sur un ordre formel provoqué ır les instances réitérées des Anglais, les Alliés firent uter les docks de Sébastopol.

Chute de Kars, le 25 *novembre.* — En Asie, Kars réduit r la famine, s'était rendu, le 25 novembre, au général ıurawieff : ce succès permit à la Russie d'écouter les vertures qui déjà lui avaient été faites. Dès le mois de :embre des négociations étaient entamées sous les auses du cabinet de Vienne.

Vers le milieu de février 1856, sur un nouvel ordre ıu de Paris et de Londres, les Alliés firent sauter le t Alexandre et les grandes casernes de la marine : la ne de Sébastopol était complète ; elle dure encore.

Traité de Paris, le 30 *mars* 1856. — Le 16 janvier 1856 Russie acceptait des propositions qui devaient servir préliminaires. Le gouvernement anglais aurait voulu ntinuer la guerre. L'empereur Napoléon III penchait ur la paix dont les préliminaires furent signés à :nne, le 1er février. Le 25 février, le Congrès d'où det sortir la paix s'ouvrait à Paris et, le 27 février, un

TABLEAU N° 4. — **Variations d'effectif de l'armée d'Orient à différentes époques.**

RÉCAPITULATION.	1er AOUT 1854.		5 NOVEMBRE 1854.	
	OFFICIERS.	TROUPES.	OFFICIERS.	TROUPES.
Grand quartier général	234	1.025	142	976
1re division d'infanterie.	214	4.644	253	6.162
2e — —	367	10.570	280	9.467
3e — —	289	9.051	217	6.765
4e — —	285	8.719	224	6.184
5e — —	326	7.851	285	6.063
Division de cavalerie.	294	4.367	260	4.295
Réserve et parcs	73	2.247	71	1.944
Brigade Mayran (Pirée).	136	3.254	153	3.276
Brigade étrangère.	133	3.597	»	»
	2.351	55.525	1.885	45.132
Total des présents sous les armes. . . .	57.876		47.017	
Total de l'effectif général. . . .	62.479		60.483	

RÉCAPITULATION.	1er AVRIL 1855.		8 SEPTEMBRE 1855.		30 MARS 1856.	
	OFFICIERS.	TROUPES.	OFFICIERS.	TROUPES.	OFFICIERS.	TROUPES.
Grand quartier général	185	2.055	245	4.460	276	6.080
1er corps	980	23.885	1.150	23.201	1.386	24.999
2e —	1.061	23.636	1.261	29.353	1.279	22.882
Réserve de l'armée	689	17.278	892	18.493	1.248	24.009
Brigade Sol	»	»	113	2.298	97	2.607
Parcs et réserves	257	7.174	309	10.386	319	6.879
	3.172	74.028	3.970	88.191	4.605	87.456
Total des présents sous les armes	77.200		92.161		92.061	
Effectif général	91.366		120.321		120 476	

armistice mettait provisoirement fin aux opérations militaires.

Le 18 mars, les principales clauses du traité général étaient arrêtées et, quelques jours après, le 30 mars, la paix était signée par la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, la Sardaigne et la Sublime Porte.

L'armement des lignes de Kamiesch venait d'être terminé. A cette même date, l'armée française présentait encore, malgré de nombreux rapatriements, un effectif général de 120.476 hommes, dont 92.061 présents sous les armes (voir tableau n° 4, p. 94).

Le *traité de Paris*, ratifié le 27 avril, était accompagné de 24 protocoles dont il suffit de résumer les plus importants :

Évacuation des territoires occupés de part et d'autre; garantie générale assurée par les puissances européennes à la Turquie; communication par le Sultan du firman octroyé à ses sujets chrétiens; neutralisation de la mer Noire, ouverte seulement au commerce libre; liberté d'accès du Danube à toutes les marines; rectification de la frontière russe de Bessarabie; maintien des principautés danubiennes sous la souveraineté de la Porte.

Ce traité fut complété par une déclaration, en date du 16 avril, relative à l'abolition de la course maritime, aux droits des neutres et aux blocus.

Pendant le cours des négociations, le comte de Cavour, qui représentait la Sardaigne, avait insisté sur la nécessité de réformes politiques en Italie.

L'évacuation de la Crimée avait commencé le 21 avril; le 5 juillet avait lieu le dernier départ auquel se joignit le maréchal Pélissier. Enfin, le 18 août, il n'y avait plus un soldat français en Turquie d'Europe.

Telle a été la guerre de Crimée, guerre terrible qui a été cependant conduite, dans son ensemble, humainement, courtoisement, honnêtement : aussi honorable en *quelque* sorte pour le vaincu que pour les vainqueurs,

elle peut être évoquée de part et d'autre sans amertume, sans rancune.

Le temps a marché et les événements se sont plu à déjouer les projets des puissances occidentales[1]. Aujourd'hui il ne reste de cette guerre que des noms de victoires, des souvenirs héroïques, des réputations noblement acquises et les grands ossuaires que conserve, fidèle, le plateau de Chersonèse.

Pertes en hommes causées par la guerre de Crimée. — Les beaux travaux du docteur Chenu pour la France et ceux des médecins anglais et piémontais ont permis de fixer très exactement ce que cette guerre a coûté de sang aux Alliés, à l'exception toutefois des Turcs qui n'ont produit aucun document officiel.

Quant aux Russes, si l'incertitude n'existe pas au même degré que pour ces derniers, elle est cependant trop grande encore. Le docteur Hubbeneth a bien fixé, avec une approximation relative, les pertes éprouvées par la garnison de Sébastopol; on connaît également celles qu'ont causées les batailles ou combats livrés en dehors de l'enceinte même de la ville assiégée; mais les documents restent complètement muets sur les pertes éprou-

1. Un des acteurs les plus brillants de cette lutte de géants, avait eu comme le pressentiment de la stérilité de la tentative. Écrivant à sa mère quelque temps après la journée du 7 juin 1855, le général Bosquet disait : « ... Je crois qu'après cet heureux succès, à cause de la menace qui en résultait pour l'assiégé, la Russie aurait fait des propositions acceptables ; nous pouvions avoir la paix. C'était une bonne situation venant après l'expédition de la mer d'Azoff. Assurément, il y avait des chances pour finir cette guerre, d'où la France ne recueillera qu'un peu de gloire, où elle peut perdre ses meilleurs soldats, et, par conséquent, ses moyens de résister un jour à une invasion russo-allemande quand elle restera seule, abandonnée par l'Angleterre dont les intérêts sont différents des nôtres, malgré l'alliance. Pauvre France ! toujours l'épée à la main, se battant pour Dieu et le droit, et toujours seule à la fin des luttes, payant les progrès du monde civilisé *du plus pur de son sang* et du dernier *écu de ses épargnes!* ... » Cette appréciation peu connue *d'ailleurs n'est-elle pas curieuse*, venant d'un tel homme ?



TABLEAU N° 5. — Pertes en hommes éprouvées en Crimée p

1. — ARMÉE FRANÇAISE

(Du 1er avril 1854 au 6 juillet 1856 et morts postérieu jusqu'au 31 décembre 1857.)

Effectif envoyé : 309.268 hommes (armée de terre).

	Entrées aux ambulances ou hôpitaux.	Tués, morts, ou
Maladies diverses et choléra, du 1er avril au 20 septembre 1854	18.073	8.0
Ambulances de Crimée et hôpitaux à distance de Constantinople	221.225	29.0
Hôpitaux de Constantinople	162.029	27.2
Tués par l'ennemi ou disparus	»	10.2
Morts sans faire entrée aux ambulances ou aux hôpitaux	»	4.3
Perte de *la Sémillante* (troupes de passage)	»	3
Marins	»	3
Infirmiers de bord et hôpitaux de la flotte	34.817	8
Morts en France après évacuation des hôpitaux d'Orient jusqu'au 31 décembre 1857	»	15.0
TOTAUX	436.144	95.6

Le chiffre de 95.615 se décompose ainsi :

Tués ou morts à la suite de blessures . . . . 20.

Morts de maladies n'ayant pas une blessure pour origine. 75.

Les Pertes en officiers (armée de terre) par le feu de l'ennemi et les maladies pendant la campagne furent de 1.265 dont :

Tués ou morts par suite de blessures. . . . .

Morts de maladies. . . . .

(Docteur CHENU.)

2. — ARMÉE ANGLAISE

(En Orient, pendant la campagne.)

(Du 1er avril 1854 au mois de juillet 1856.)

Effectif envoyé : 97.864 (armée de terre) { Officiers. . . . . 3.905 ; Sous-officiers et soldats. 93.959

Blessés.	18.283	»	dont	579	officiers
Morts dans les hôpitaux à la suite de blessures	»	1.847	—	86	—
Tués sur le champ de bataille.	»	2.755	—	157	—
Fiévreux	144.410	»	—	»	—
Morts dans les hôpitaux.	»	»	—	?	—
Evacués, morts en mer	»	1.282	—	15	—
	162.693	22.182			

Parmi les fiévreux morts dans les hôpitaux, il y a 4.513 cholériques et 463 congelés.

Le chiffre de 22.182 se décompose ainsi :

Tués ou morts à la suite de blessures	4.602
Morts de maladies	17.580

Dans ces chiffres ne figurent pas les morts à la suite de blessures, amputations ou maladies qui ont eu lieu pendant l'année qui a suivi le retour de l'armée en Angleterre.

(*Documents communiqués au* Dr Chenu.)

---

3. — ARMÉE PIÉMONTAISE.

(Mai 1855 à mai 1856.)

Effectif envoyé : 21.000 hommes.

Tués par l'ennemi.	12	
Morts à la suite de blessures	16	9.86 %
Morts de maladies diverses.	2.166	
Morts après évacuation en Piémont.	?	
	2.194	

(Dr Antonio Comisetti, *médecin en chef de l'armée* Piémontais *en Crimée.*)

4. — ARMEE TURQUE.

?

5. — ARMEE RUSSE.

Pertes éprouvées à Sébastopol, d'après le général de Todleben, sur un effectif envoyé de 169.538 hommes.

	Généraux.	Officiers supérieurs.	Officiers subalternes.	Soldats.	TOTAL.
Tués	5	31	98	16.681	16.805
Blessés	11	113	995	57.153	58.272
Contusionnés	3	66	454	14.651	15.174
Disparus	»	4	50	3.110	3.174
TOTAUX	19	214	1.597	91.595	93.425

Ce chiffre de 93.425 résulte des documents fournis par l'état-major de la garnison de Sébastopol. Il est différent de celui qui figure sur les listes fournies par les régiments, par la marine et par les ambulances : 102.669 hommes.

Les pertes éprouvées en Crimée, en dehors de l'enceinte de Sébastopol, sont évaluées par le général de Todleben à environ 26,000 hommes.

Total général des pertes : 128.669 hommes.

Le docteur Hubbeneth fixe les pertes éprouvées par la garnison de Sébastopol à 138.533 hommes hors de combat, dont 85.271 tués ou morts à la suite de blessures ou de maladies.

Tableau récapitulatif des pertes subies par les différentes armées en Crimée.

	Tués.	Morts à la suite de blessures ou de maladies.	TOTAL.
Armée française (1854-1856)	2.755	85.735	95.975
Armée anglaise (1854-1856)	10.240	19.427	22.182
Armée piémontaise (1855-1856)	12	2.182	2.194
Armée turque (1853-1856)	10.000 ?	25.000 ?	35.000 ?
Armée russe (1853-1856)	?	?	85.271 ??
TOTAL			240.622

vées par les troupes envoyées en Crimée pendant le trajet, ou après la paix.

Quoi qu'il en soit, donnons ici les totaux connus, en renvoyant pour le détail au tableau n° 5 (p. 98).

Du 1er avril 1854 au mois de janvier 1856, l'*armée française* a enregistré 95.615 décès, dont 75.375 causés par la maladie.

Du 1er avril 1854 au mois de juillet 1856, l'*armée anglaise* a perdu 22.182 hommes, dont 17.580 morts de maladie.

En une année, de mai 1855 à mai 1856, l'*armée piémontaise* a perdu 2.194 hommes, dont 2.166 ont été enlevés par la maladie.

Pour ces trois armées, la perte totale est donc de 120.991 hommes morts, chiffre que l'on peut grossir d'environ 35.000 (??) pour les Turcs.

Le docteur Hubbeneth admet que la *garnison de Sébastopol* a compté 85.271 hommes morts. Or, dans le même ouvrage, le général de Todleben donne seulement le chiffre de 16.815 tués. Cette simple opposition de chiffres suffit pour montrer le vague qui règne à ce sujet. En outre, on ignore le nombre de morts correspondant au chiffre de 27.000 hommes environ mis hors de combat sur les champs de bataille. Toutefois, comme il est naturel de supposer que les Russes ont perdu au moins autant de monde que les Alliés, on est autorisé à admettre comme vraisemblable que la guerre de Crimée a coûté la vie à plus de 250.000 hommes.

En ce qui concerne l'armée française, il y a intérêt à savoir de quelle façon se sont réparties par armes les pertes que nous venons d'indiquer :

1. Annexes de la *Défense de Sébastopol.*



TABLEAU N° 6. — Récapitulation numérique des pertes par armes pour les officiers de tous grades

	OFFICIERS		TROUPE	
	Tués ou morts des suites de blessures.	Morts de maladies ou disparus.	Tués ou morts de blessures.	Morts de maladies ou disparus.
État-major général	10	4	»	»
Corps d'état-major	11	9	»	»
Corps de l'intendance militaire	1	4	»	»
Gendarmerie (face publique)	»	»	»	27
Infanterie	730	264	18.769	42.523
Cavalerie	3	39	46	1.796
Artillerie	51	17	1.189	5.330
Génie	29	8	265	600
Corps des officiers de santé	»	72	»	»
Officiers et troupes d'administration	»	28	10	2.755
Aumôniers	»	13	»	»
Totaux	835	458	20.279	53.031
Total général	74.603			

Il y a justice à signaler la rigueur avec laquelle le corps des médecins militaires a été éprouvé : 82 médecins sont morts victimes du devoir, soit 18 du choléra, 58 du typhus et 6 de maladies diverses. Si l'on considère un effectif moyen de 450 officiers de santé, on arrive au chiffre considérable de 22 0/0.

En dernier lieu, insistons sur l'inégalité énorme que dévoile la statistique consciencieuse des médecins français et anglais entre le chiffre des hommes *tués ou morts à la suite de blessures* et celui des hommes *morts de maladies n'ayant pas une blessure pour origine*. Il y a là une douloureuse et éclatante confirmation de l'assertion du docteur Baudens, inspecteur-général chargé, de 1855 à 1856, d'une mission spéciale en Crimée, assertion qui s'impose aux méditations de tous ceux qui ont l'honneur d'exercer un commandement : « *Les maladies tuent plus d'hommes que le feu et la poudre et il est souvent facile de les prévenir par de simples précautions hygiéniques.* »

Dans le même ordre d'idées, le docteur Chenu a pu écrire :

« Après la guerre, on se soucie peu de l'histoire médicale qui s'y rattache, parce que l'on considère les maux qu'elle entraîne comme ayant un caractère fatal.... Cependant, la guerre de Crimée a prouvé que, s'il y a des misères inévitables, il y en a beaucoup que l'on peut considérablement adoucir... [1] »

Les chiffres suivants relatifs aux pertes en officiers ou assimilés, c'est-à-dire jouissant d'un plus grand bien-être matériel, fournissent d'ailleurs une sorte de contre-épreuve de la vérité formulée par le docteur Baudens. En partant du chiffre de 5.852 officiers existant au 1er octobre 1855, on trouve ceci :

1. Chenu, *Relation médico-chirurgicale de l'expédition* de Chine.

Officiers de tous grades et de toutes armes, tués ou morts à la suite de blessures. . .	779, soit 14,17 %
Officiers de tous grades et de toutes armes, intendants, aumôniers, pasteurs, officiers d'administration, etc., morts de maladies diverses.	402, soit 7,30 %

Considérations sur la guerre de Crimée.

Aux observations que nous avons déjà faites tout en exposant les événements, nous en joindrons quelques autres plus spéciales.

Il convient de distinguer deux parties dans la guerre de Crimée : la partie militaire proprement dite; la partie technique.

Après la bataille de l'Alma, les Alliés pouvaient s'attacher aux pas de l'armée qu'ils venaient de vaincre et s'avancer jusqu'à Simféropol, centre de toutes les routes de la Crimée, pour y capturer les immenses approvisionnements qui y étaient entassés et tarir du même coup les sources qui devaient être utilisées par la garnison de Sébastopol; ou bien se porter droit sur Sébastopol et en faire le siège, si on ne réussissait pas dans une attaque de vive force.

C'est à ce dernier parti que l'on donna la préférence. Il en résulte que la guerre de Crimée n'offre après la bataille de l'Alma aucune combinaison stratégique; on monte la garde devant Sébastopol et si, à certains moments, les assiégeants se trouvent distraits de ce soin, c'est que l'armée de secours les y oblige.

Parmi les batailles livrées à cette occasion, aucune (nous l'avons déjà dit, en faisant une exception pour la journée du 20 septembre 1854) ne comporte d'enseignements véritables : on se bat à coup d'hommes, on va droit devant soi; on avance ou on recule; c'est bien la physionomie des journées d'Inkermann et de Traktir *qui sont, à proprement parler, des batailles de soldats*. Ajoutons *que,* dès le début de chacune d'elles, les Alliés sont

[redacted]

urpris. La science du général en chef ne trouve que peu u point d'occasions de s'exercer. Il en est de même après ı chute de Sébastopol (partie sud).

Si nous laissons de côté la bataille d'Inkermann où, pen- ınt la deuxième partie de l'affaire, les masses com- ıctes des Russes n'ont pu être ébranlées d'abord, dépla- ıes et bousculées ensuite, que par des masses plus ou oins denses lancées comme un projectile, en bloc, les ıtailles de l'Alma et de Traktir offrent d'intéressants ›ntrastes au point de vue tactique. Les lignes de ti- ılleurs français menacent et désorganisent de front les ırdes colonnes russes déjà éprouvées par le canon, endant que leurs flancs sont sérieusement attaqués jus- ı'à ce que retraite s'ensuive. La supériorité de l'offensive mployée à temps sur la défensive plus ou moins passive affirme surtout à Traktir; on évite la défaite, on obtient ıême ainsi la victoire.

L'artillerie française venait d'adopter, pour les opé- ıations en rase campagne, un système nouveau de ca- nons-obusiers de 12. Ce système est le dernier mot de l'artillerie lisse. C'est à ce titre seulement que nous en parlons, puisque l'armée russe avait une excellente artil- lerie; signalons cependant l'audace véritable avec la- quelle les officiers français ont su, à l'Alma et à Traktir, employer leurs pièces.

L'armement de l'infanterie est en voie de transforma- tion pendant la guerre de Crimée. Les 10 bataillons de chasseurs à pied sont armés de la carabine à tige, qui est donnée aussi à certains corps spéciaux d'Afrique.

La cavalerie n'était pas là sur son terrain d'action; elle n'a trouvé que peu d'occasions d'entrer en ligne. Toutefois la journée de Balaclava renferme, au point de vue de l'emploi tactique de cette arme, des leçons sérieuses.

Le siège de Sébastopol, qui occupe une place tout à ait exceptionnelle dans l'histoire des sièges à cause de sa durée, de la grandeur des moyens mis en action, restera

comme un des exemples les plus mémorables de ce que peuvent le génie et la ténacité mis au servic d'une conception judicieuse de l'art défensif. Si, comme il convient, nous laissons de côté tout esprit d nationalité, il faut reconnaître que la défense a é bien supérieure à l'attaque, pendant longtemps d moins.

A ce point de vue spécial le siège de Sébastopol co tient une révélation véritable. La forteresse est d'abo improvisée sous les yeux, sous la menace permanente d' ennemi supérieur en nombre mais qui reste à distanc Lorsqu'elle est constituée, les assiégés déploient une ac tivité remarquable et mettent tout en œuvre pour la mai tenir intacte, en réparant sans relâche les dégâts occa sionnés par le feu de l'assiégeant; on peut alors appréci les ressources inépuisables que procure le remuement d la terre. Plus tard, lorsque l'assaillant devient plus entr prenant, l'assiégé passe de la défensive à une audacieu offensive qui remet tout en question et recule la solu tion.

De la part de l'attaque, si les leçons sont infinime moindres, c'est qu'il s'agit d'une marche régulière do les différentes phases ont été fixées d'une manière rigou reuse par Vauban. Et cependant, quel grandiose dév loppement ! Au moment de l'assaut, les chemineme des Alliés présentent une longueur totale de 80 kilom tres[1] obtenus à l'aide d'efforts inouïs sur un sol résista Lorsque le siège prend fin, les Alliés ont lancé sur Séba topol un million cinq cent mille projectiles (510.0 boulets, 350.000 bombes, 236.000 obus, 8.000 grenad dont 1.104.000 projectiles ont été lancés par les Franç seuls) et tiré vingt-cinq millions de coups de fusil. Ils o brûlé 67.161 kilogrammes de poudre dans la guerre mines, qui n'est pas un des côtés les moins saisissants

1. Les Français en avaient creusé 67 tant au vieux qu'au n *veau siège*; les 13 autres étaient dus au travail des Anglais.

cette histoire [1]. Tous ces chiffres ont leur éloquence ; c'est à ce titre qu'il est bon de les rappeler.

Mais ils prouvent aussi que *l'écrasement* est le dernier mot du système employé par les Alliés ; l'assaut qui a été livré le 8 septembre n'aurait plus eu de raison d'être quelques jours plus tard : la partie sud de Sébastopol où il était impossible de continuer à se maintenir allait être évacuée. L'efficacité souveraine du *Bombardement* engagé seulement lorsque le moment est venu, continué imperturbablement jusqu'à capitulation, telle est la grande leçon qui se dégage du siège de Sébastopol.

Les Français ont déployé devant Sébastopol une opiniâtreté, une constance dont on était assez disposé à les proclamer incapables, mais une armée résiste difficilement à une épreuve d'aussi longue durée. Aussi a-t-on été fondé à dire que si ce siège a été la manifestation de nos vertus guerrières il a été aussi le premier symptôme de notre décadence militaire : les cadres offraient de tels vides qu'on dut avoir recours à des promotions hâtives ; en outre, comme en mainte circontance on avait réussi quand même, plus d'un officier resta convaincu que l'art militaire n'est qu'un vain mot.

En terminant ces rapides aperçus, il ne nous reste plus qu'à insister sur la persistance touchante avec laquelle on entretient dans le peuple russe le culte de Sébastopol déchu de sa grandeur. Le passage suivant en fait foi.

Le 17 octobre 1879 l'anniversaire du premier bombardement de Sébastopol était célébré solennellement dans tous les ports de l'empire et par tous les équipages de la flotte russe :

« .... En souvenir de ces jours d'héroïsme le grand amiral Constantin, frère de l'empereur, a lancé un ordre du jour aux troupes de la marine, et le tsar a décidé que tous les officiers supérieurs ou subalternes ayant pris part

1. Pendant la guerre souterraine, les Alliés creusèrent 1.280 mètres de galeries et de rameaux; *l'assiégé en creusa 6.989 mètres.*



au grand siège recevraient désormais un traitement supérieur.

« Vingt-cinq ans ont passé depuis ces mémorables événements. Sébastopol, Pompéï nouvelle, montre encore au touriste ses ruines désolées, ses rues désertes, ses bastions croulants. Mais personne en Russie n'a oublié ce drame historique. L'auréole de gloire qui environnait, il y a un quart de siècle, les défenseurs de Sébastopol, n'a point pâli. Le cimetière qui recouvre là-bas sur la colline, au nord de la rade, les ossements des soldats russes et que dominent la statue du général Krouleff et les canons de siège conquis sur les Anglais dans la nuit d'Inkermann, est l'objet d'un pieux pèlerinage, et chaque année se pare de fleurs nouvelles. Chacun veut avoir plus ou moins participé à la défense commune, et tout vieil officier tient à honneur d'enrichir de quelque souvenir le musée élevé là-bas, au milieu des ruines, dans la maison qu'habitait Todleben... » (Correspondance particulière du journal le *Soleil :* Saint-Pétersbourg, 21 *octobre* /2 novembre 1879.)

GUERRE D'ITALIE

De 1859.

10

SOURCES

Dépôt de la guerre. — *Campagne de Napoléon III en Italie*, relation publiée en 1860-1861, avec deux atlas dont un de batailles et un de marches.

État-major autrichien. — *Der Krieg in Italien* 1859, ouvrage publié de 1874 à 1876, avec cartes.

Armée sarde. — *Rapports publiés après les différentes affaires, notamment celui relatif à la bataille de Solferino*, signé **Della Rocca** (*Moniteur universel* du 4 juillet 1859).

De Bazancourt (baron). — *La campagne d'Italie de* 1859, relation publiée en 1859.

Francesco Carrano. — I *Cacciatori delle Alpi commandati dal général Garibaldi nella guerra del* 1859 *in Italia.* Torino, 1859.

Ferdinand Lecomte (capitaine à l'état-major fédéral suisse). — *Relation historique et critique de la campagne d'Italie en* 1859, publiée en 1859-1860.

Charles Poplimont. — *Lettres sur la campagne d'Italie en* 1859, publiées en 1860.

L. Vandevelde (capitaine belge). — *Précis historique et critique de la campagne d'Italie en* 1859, publié en 1860.

W. Rüstow (commandant). — *Der italienische Krieg* 1859, *politisch-militärisch beschrieben.* Zurich, 1860.

A. de Varannes (capitaine de frégate). — *L'escadre de l'Adriatique et la flottille du lac de Garde* (*Revue des* **Deux-Mondes**, 1er janvier 1860).

Clémeur (chef d'escadron). — *Historique du 3e corps*, publié en 1860.

Paul de Molènes (capitaine). — *Commentaires d'un soldat*. — *La guerre d'Italie en* 1859 (*Revue des Deux-Mondes* de juin 1860.)

F. de la Fruston (ancien officier d'artillerie). — *La guerre d'Italie en* 1859, *considérée au point de vue de la stratégie et de la tactique*, relation publiée en 1861.

Division historique de l'état-major de Prusse. — *La campagne d'Italie en* 1859, relation publiée en 1862.

De Moltke (général). — *Étude de la campagne de* 1859, publiée en 1862 dans le *Militair-Wochenblatt*, et traduite.

J.-C. Chenu. — *Statistique médico-chirurgicale de la campagne d'Italie en* 1859 *et* 1860, publiée en 1869 avec un atlas.

Alphonse Duquet. — *La guerre d'Italie en* 1859, relation publiée en 1882.

GUERRE D'ITALIE

(1859)

ıninaires de la guerre d'Italie. — Dès la fin de 1858, *ion italienne*, comprimée en 1849 et pour laquelle ıvait été fait depuis malgré les protestations du le Cavour au congrès de Paris (mars 1856), se menaçante à Milan, à Venise, à Paris.

émont d'une part, l'Autriche et les petits États de ısule qui se groupaient autour d'elle de l'autre, en présence.

ʳ janvier 1859, à l'occasion de la réception du corps ıtique, l'empereur Napoléon III exprimait à übner, ambassadeur d'Autriche, le regret que ses s avec le gouvernement autrichien ne fussent pas bonnes que par le passé. » L'éveil une fois donné, ements ne tardèrent point à surgir.

ıratifs militaires de l'Autriche et du Piémont. — ɜs jours plus tard, l'Autriche concentrait des troule Tessin, et dirigeait sur Laybach un troisième d'armée de nouvelle formation. Le Piémont ırait disposé à marcher « résolument au devant ntualités de l'avenir. » Les armements continuènc des deux côtés.



Dès le mois de mars, le Piémont mit sur le pied de guerre toute son armée forte d'environ 60.000 hommes. Des Volontaires affluèrent et vinrent se grouper autour de Garibaldi entré comme général au service du roi Victor Emmanuel.

Le 1er mars, l'Autriche avait décrété la mobilisation de toute l'armée d'Italie; le 6 avril, elle ordonnait la formation des bataillons de grenadiers.

L'orage allait grandissant. La France, dont les intérêts sur la frontière des Alpes et sur les rives de la Méditerranée se trouvaient en jeu, pouvait difficilement rester étrangère à la lutte imminente entre le Piémont et l'Autriche : l'empereur Napoléon III, dont toutes les sympathies étaient acquises depuis longtemps à la cause italienne, promit son appui au roi de Sardaigne, dans le cas où l'Autriche l'attaquerait.

Mesures prises par la France. — Dès le mois de février, le gouvernement impérial avait pris ses mesures pour être à même de parer aux éventualités : les préparatifs, que l'on peut faire remonter à cette époque, consistèrent surtout en des mouvements de troupes destinés à rendre plus prompte la mobilisation, si elle devenait nécessaire. Cette fois la prévoyance est plus grande qu'au début de la guerre de Crimée; on s'agite du moins beaucoup. Il importe cependant de ne pas perdre de vue que l'organisation pour la guerre ne commença réellement que lorsque l'armée fut entrée en Italie.

Déjà le général Niel, envoyé à Turin à l'occasion du mariage de la fille du roi Victor Emmanuel avec le prince Napoléon, avait étudié avec le général de Lamarmora, alors ministre de la guerre, un projet défensif destiné à couvrir Turin, en cas d'agression subite, et à assurer la jonction soit par Suze, soit par Gênes, des différents corps de l'armée française et de l'armée piémontaise : d'un commun accord, on avait choisi la ligne de défense formée par la Dora Baltea, entre le village de Mazze et le Pô. Or, *si l'on considère* : que cette rivière est guéable partout;

que les abords sont couverts de bois propres à dérober les mouvements de l'ennemi ; qu'immédiatement sur les derrières sont de nombreux canaux ; que plus en arrière encore l'Orca, rivière encaissée, n'offre guère de point de passage qu'à hauteur de Chivasso ; enfin que le front de la position était trop étendu eu égard à l'effectif des troupes dont on disposait, on reconnaîtra que ce choix n'était pas heureux.

Ultimatum de l'Autriche. La guerre est déclarée le 26 *avril.* — Cependant des négociations pour la paix avaient été entamées. Quoiqu'elles présentassent peu de chances de réussite, elles furent abrégées par l'Autriche : celle-ci, après avoir rejeté les offres de médiation faites par l'Angleterre et la Prusse, rendit en effet inévitable la guerre en adressant, le 23 avril, au comte de Cavour un ultimatum catégorique par lequel elle accordait trois jours au gouvernement de Sardaigne pour faire savoir s'il consentait, ou non, à mettre sans délai son armée sur le pied de paix.

Le 26 avril, l'envoyé autrichien recevait une réponse dans laquelle le roi déclarait s'en remettre à la décision que prendraient les grandes puissances qui avaient proposé un désarmement général : c'était une fin de non-recevoir.

Réunion de l'armée d'Italie. — Aussitôt que l'ultimatum autrichien fut connu à Paris, Napoléon III ordonna le rappel sous les armes de tous les hommes en congé renouvelable et la formation (24 avril) de l'*armée des Alpes* qui prit presque aussitôt le nom d'*armée d'Italie* : il s'en réservait le commandement en chef.

Dans le principe, cette armée comprenait : la garde impériale forte de deux divisions d'infanterie ; quatre corps d'armée, soit 11 divisions d'infanterie, deux divisions et deux brigades de cavalerie attachées aux différents corps d'armée. Au bout de quelques jours, elle s'accrut du cinquième corps d'armée (2 divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie) auquel était réservée une *mission spéciale. Désigné pour remplir* les fonctions de

major-général, le maréchal Vaillant fut remplacé au mi nistère de la guerre par le maréchal Randon.

Le maréchal de Castellane, à la tête de l'*armée de Lyon* avait sous ses ordres trois divisions d'infanterie et une di vision de cavalerie.

Le commandement du maréchal Magnan, désigné sou le nom d'*armée de Paris*, comprenait quatre division d'infanterie.

Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, placé à la têt de l'*armée d'Observation*, disposait de quatre division d'infanterie et de quatre divisions de cavalerie.

Vers le milieu de mai, l'organisation était complète et l'armée française présentait un effectif de : 198 batail lons, 80 escadrons, soit 107.656 hommes d'infanterie, 9.008 cavaliers et 312 pièces.

Du 20 avril au 7 mai, les départs de troupes se succédèrent.

Transport par voies ferrées de l'armée d'Italie. — La campagne de 1859 a véritablement révélé l'utilité de l'emploi des lignes ferrées en temps de guerre.

Le premier service rendu aux Alliés par les chemins de fer a été de leur permettre, alors qu'ils n'étaient encore nullement prêts, de préparer leur mouvement offensif en accélérant la concentration de leurs troupes entre Alexandrie, Casale et Valenza.

Le transport des troupes françaises commença le 20 avril. Dix jours après, le 30 avril, on avait transporté 75.896 hommes et 4.469 chevaux, qui eussent employé environ 60 jours à faire à pied la même route. Quatorze jours plus tard, le 4 mai, 110.000 hommes étaient rendus aux stations extrêmes de Marseille, Chambéry et Grenoble; le 6 mai, ils atteignaient les frontières du Piémont. Le 4e corps, formé de l'armée de Lyon et comprenant 25.000 hommes environ, avait notamment franchi en 8 jours, dont 3 consacrés au passage du Mont-Cenis, les 22[illegible] kilomètres qui séparent Lyon de Turin. 59 ans plus tôt le général Thureau, désigné pour former, avec 7.000 hommes, l'aile droite de l'armée d'Italie, avait mis 18 jours à

[redacted]

parcourir la même distance sur la même route. Faisons remarquer que la pratique avait dépassé les résultats de la théorie ; car, le 25 avril, le nombre de trains expédiés fut de 30, c'est-à-dire supérieur au nombre de 24 auquel s'était arrêtée avant la guerre la commission qui avait été chargée de ce travail.

Si nous mentionnons, dès maintenant, les transports postérieurs, nous constatons qu'en 86 jours, du 10 avril au 15 juillet, on transporta sur toutes les lignes françaises 604.381 hommes et 129.227 chevaux, dont 227.640 hommes et 36.357 chevaux furent directement expédiés sur le théâtre de la guerre par les lignes du sud-est, de Mâcon et Lyon à Culoz, Marseille, Toulon, Grenoble et Aix. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes, si l'on songe qu'il s'agissait d'une première expérience.

Enfin, dans le mouvement de concentration du début, on avait réalisé une vitesse supérieure aux résultats jusqu'alors obtenus. On avait, en effet, transporté chaque jour 12.000 hommes avec leur artillerie et leurs équipages : le transport maximum s'était élevé à 12.148 hommes et à 512 chevaux ; le transport moyen avait été de 8.421 hommes et 512 chevaux.

Entrée de l'armée d'Italie en Piémont. — L'armée d'Italie, répartie en deux grandes masses ou ailes, pénétra en Piémont : à gauche, les 3e et 4e corps placés sous le commandement du maréchal Canrobert franchirent les Alpes et se dirigèrent par Suze sur Turin ; sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers, les 1er et 2e corps débarquèrent à Gênes pour marcher ensuite vers Alexandrie.

Composition de l'armée sarde. — L'armée sarde, commandée par le roi Victor-Emmanuel, était forte de dix divisions, dont une de cavalerie, et de la brigade des chasseurs des Alpes. Vers le milieu de mai, elle présentait un effectif de 96 bataillons, 37 escadrons, soit 56.609 hommes d'infanterie, 4.039 cavaliers et 90 pièces [1].

L'armée alliée, placée le 12 mai sous les ordres de

1. Voir *p. 120 la situation de l'armée alliée* au 20 mai 1859.

l'empereur Napoléon III, comprenait donc : **294 bataillons, 117 escadrons, soit 173.637 hommes d'infanterie, 14.464 cavaliers et 420 pièces** [1].

Lenteurs des Autrichiens. Composition de la deuxième armée. — Après avoir assumé aux yeux de l'Europe la responsabilité de la déclaration de guerre, les Autrichiens auraient évidemment dû agir de suite et avec énergie, c'est-à-dire profiter de leur énorme supériorité numérique pour s'avancer rapidement et écraser l'armée piémontaise avant l'arrivée des troupes françaises : ils pouvaient, dès le 27 avril, franchir le Tessin ; or, ils ne le firent que le 29, perdant ainsi deux jours précieux. Le même jour, le maréchal Canrobert était arrivé à Turin.

Au moment de son entrée dans la Lomelline, le 29 avril 1859, la *deuxième armée autrichienne* [2] commandée par le feldzeugmestre comte de Gyulai [3] était composée de cinq corps d'armée et d'une division de cavalerie : le II° corps (feldmaréchal-lieutenant prince de Lichtenstein), fort de 16,780 hommes et 1.150 chevaux ; le III° corps (F. M. L. prince de Schwarzenberg), fort de 18.300 hommes et 1.650 chevaux ; le V° corps (F. M. L. comte Stadion), fort de 21.940 hommes, et 1.800 chevaux ; le VII° corps (F. M. L. baron Zobel), fort de 16.700 hommes et 1.644 chevaux ; le VIII° corps (F. M. L. chevalier de Benedek), fort de 18.700 hommes et 1.433 chevaux ; la division de cavalerie (F. M. L. comte Mensdorff), forte de 4.863 hommes et 4.304 chevaux. L'effectif total, y compris l'artillerie et les équipages de ponts, était de 92.420 hommes (103 bataillons et 47 escadrons) et de 10.551 chevaux.

Emplacements autrichiens, à la date du 2 mai. — Le 2 mai, après avoir parcouru trente-deux kilomètres en qua-

1. Voir p. 120 la situation de l'armée alliée au 20 mai 1859.

2. Afin d'éviter toute confusion, nous emploierons les chiffres arabes pour désigner les corps français ou sardes, et nous réserverons les chiffres romains pour les corps autrichiens.

3. Il avait pour chef d'état-major général le colonel baron Kuhn *de Kuhnenfeld.*

tre jours, les corps autrichiens formaient deux lignes et une réserve.

En première ligne se trouvaient : le V° corps, à Candia menaçant Casale ; le III° corps, à Torre Ceretti, menaçant Valenza et Alexandrie ; le VIII° corps, à Pieve del Cairo et Sannazaro, menaçant la vallée de la Scrivia.

La deuxième ligne était formée par le VII° corps, à San Angelo et Robbio, menaçant Verceil et Turin, le II° corps, à Mede.

La division de cavalerie de réserve était à Trumello, le parc d'artillerie était à Ottobiano ; le quartier général était établi à Lomello.

Comprise entre la Sesia et le Pô, le cours du Pô, le Tessin et la ligne ferrée Verceil-Novare, cette position formait un quadrilatère ayant pour centre Mortara, nœud important de voies de communication, dont les angles correspondaient aux points de Verceil, Valenza, Pavie et San-Martino.

Si nous ajoutons que la ligne du Tessin offrait des communications assurées par les ponts de San-Martino, Vigevano (pont militaire), Bereguardo (pont militaire) et Pavie, nous voyons que le feldzeugmestre Gyulai s'était réservé la possibilité de prendre l'offensive dans trois directions, ou de conserver une défensive convenable, sauf sur son flanc droit qui était dégarni. Aucun de ces avantages ne fut cependant mis à profit par lui.

Les Autrichiens n'avaient pas su saisir le moment propice ; le changement de positions obtenu par le maréchal Canrobert leur créa d'ailleurs des difficultés qu'ils n'osèrent point affronter.

Position de flanc prise à la demande du maréchal Canrobert. — Dès son arrivée à Turin, le maréchal Canrobert avait visité la ligne de la Dora derrière laquelle on comptait concentrer les 3° et 4° corps, en attendant l'arrivée des troupes débarquées à Gênes et dont le voyage devait s'opérer en chemin de fer. Le mauvais état des routes détrempées depuis quelques jours par la pluie



TABLEAU N° 1.

SITUATION DE L'ARMÉE ALLIÉE

Au 20 mai 1859.

Commandant en chef : l'Empereur **NAPOLÉON III.**
Major-général de l'armée : Maréchal **Vaillant.**

I. — ARMÉE FRANÇAISE [1].

Grand quartier général :

Aide major-général de l'armée : **de Martimprey (E.),** général de division.

Commandant de l'artillerie : **Le Bœuf,** général de division.

Commandant du génie : **Frossard,** général de division.

Intendant général de l'armée : **Paris de Bollardière,** intendant général inspecteur.

Médecin en chef de l'armée : baron **Larrey.**

GARDE IMPÉRIALE.

Regnaud de Saint-Jean d'Angély, général de division

1re Div. d'infanterie, Général **Mellinet.**	Brigade CLER........	Régiment de zouaves. 1er régiment de grenadiers.
	Be de WIMPFFEN....	2e et 3e rég. de grenadiers.
2e Div. d'infanterie, Général **Camou.**	Be MANÈQUE........	Bataillon de chasseurs à pied. 1er et 2e rég. de voltigeurs.
	Be DECAEN...........	3e et 4e rég. de voltigeurs.
Division de cavalerie, Général **Morris.**	Be MARION...........	1er et 2e rég. de cuirassiers.
	Be de CHAMPERON....	Rég. des dragons de l'Impérce. Régiment de lanciers.
	Be CASSAIGNOLES....	Rég. de chasseurs et des guides.

1. On n'a pas mentionné les unités de l'artillerie et du génie. Chaque division d'infanterie possédait deux batteries d'artillerie et une compagnie du génie; la réserve de chaque corps d'armée comprenait quatre batteries d'artillerie et une compagnie du génie.



1er CORPS.

Comte **Baraguey-d'Hilliers**, maréchal.

Chef d'état-major général : général de brigade **Folts**.

1re Div. d'infanterie, Général **Forey**.	Brigade Beuret.....	17e bat. de chasseurs à pied. 74e et 84e rég. d'infanterie.
	Be Blanchard......	91e et 98e rég. d'infanterie.
2e Div. d'infanterie, Général **de Ladmirault**.	Be Niol............	10e bat. de chasseurs à pied. 15e et 21e rég. d'infanterie.
	Be Négrier.........	61e et 100e rég. d'infanterie.
3e Div. d'infanterie, Général **Bazaine**.	Be Goze............	1er régiment de zouaves. 33e et 34e rég. d'infanterie.
	Be Dumont.........	37e et 78e rég. d'infanterie.
Division de cavalerie (non arrivée), Général **Desvaux**.	Brigade Genestet de Planhol.........	5e régiment de hussards. 1er rég. de chasseurs d'Afrique.
	Be de Forton.......	2e et 3e rég. de chasse. d'Afrique.

2e CORPS.

Général de division : comte de **Mac-Mahon**.

Chef d'état-major général : général de brigade **Lebrun**.

1re Div. d'infanterie, Général **de la Motterouge**.	Brigade Lefebvre...	Rég. de tirailleurs algériens. 45e régiment d'infanterie.
	Be de Polhès.......	65e et 70e rég. d'infanterie.
2e Div. d'infanterie, Général **Espinasse**.	Be Gault...........	11e bat. de chasseurs à pied. 71e et 72e rég. d'infanterie.
	Be de Castagny.....	2e régiment de zouaves. 1er rég. étranger (non arrivé). 2e — —
Brigade de cavalerie, Général **Gaudin de Villaine**.	4e régiment de chasseurs à cheval. 7e — —	

3e CORPS.

Maréchal **Canrobert**.

Chef d'état-major général : colonel **de Senneville**.

1re Div. d'infanterie, Gén. baron **Renault**.	Brigade Picard.....	8e bataillon de chasseurs à pied. 23e et 90e rég. d'infanterie.
	Be Jannin..........	41e et 56e rég. d'infanterie.
2e Div. d'infanterie, Général ***Trochu***.	Be Bataille........	19e bat. de chasseurs à pied. 43e et 44e rég. d'infanterie.
	Be Collineau.......	64e et 88e rég. d'infanterie.



3e Div. d'infanterie, Général **Bourbaki.**	Brigade VERGÉ......	18e bat. de chasseurs à pied. 11e et 14e rég. d'infanterie.
	Be DUCROT.........	46e et 59e rég. d'infanterie.
Division de cavalerie, Général comte **Partouneaux.**	Be de CLÉREMBAULT.	2e et 7e rég. de hussards.
	Be de LABAREYRE....	1er et 4e rég. de lanciers.

4e CORPS.

Général de division **Niel.**

Chef d'état-major général: colonel **Espivent de la Villeboisne**

1re Div. d'infanterie, Général **de Luzy de Pellissac.**	Brigade DOUAY (C.)..	5e bataillon de chasseurs à pi 30e et 49e rég. d'infanterie.
	Be LENOBLE.........	6e et 8e rég. d'infanterie.
2e Div. d'infanterie, Général **Vinoy.**	Be de MARTIMPREY..	6e bataillon de chasseurs à pi 52e et 73e rég. d'infanterie.
	Be de LA CHARRIÈRE.	85e et 86e rég. d'infanterie.
3e Div. d'infanterie, Général **de Failly.**	Be O' FARREL.......	13e bat. de chasseurs à pied 2e et 53e rég. d'infanterie.
	Be SAURIN..........	55e et 76e rég. d'infanterie.
Brigade de cavalerie, Général baron **Richepance.**	2e régiment de chasseurs à cheval.	
	10e — —	

5e CORPS.

Prince **Napoléon.**

Chef d'état-major général : général de brigade **de Beaufort d'Hautpoul.**

1re Div. d'infanterie, Gén. **d'Autemarre d'Ervillé.**	Be baron NEIGRE....	3e régiment de zouaves. 75e et 89e rég. d'infanterie.
	Be CORRÉARD.......	93e et 99e rég. d'infanterie.
2e Div. d'infanterie (non arrivée), Général **Uhrich.**	Be GRANCHAMP......	14e bat. de chasseurs à pied 18e et 26e rég. d'infanterie.
	Brigade CAUVIN de BOURGUET........	80e et 82e rég. d'infanterie.
Brigade de cavalerie (non arrivée), **de Lapérouse.**	6e régiment de hussards.	
	8e — —	

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES EFFECTIFS.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PIÈCES.	EFFECTIF. Hommes combattants.	Chevaux combattants.
Garde impériale	24	24	36	14.800	3.885
1er corps	41	16	63	21.198	2.457
2e —	27	8	39	17.870	394
3e —	39	16	63	21.969	1.354
4e —	39	8	57	19.904	718
5e —	28	8	54	11.915	»
TOTAL	198	80	312	107.656	9.008

II. — ARMÉE SARDE

Le Roi **VICTOR-EMMANUEL II**

Ad latus : **de Lamarmora,** lieutenant-général.—Chef d'état-major général : **Della Rocca,** lieutenant-général.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PIÈCES.	EFFECTIF. Hommes combattants.	EFFECTIF. Chevaux combattants.
1re division de **Castelborgo,** lieut.-gén.	18	4	18	9.514	400
2e — **Fanti,** —	18	4	18	11.917	400
3e — **Durando,** —	18	4	12	10.203	400
4e — **Cialdini,** —	18	4	12	10.176	400
5e — **Cucchiari,** —	18	4	18	10.718	400
Division de cavalerie, **Sambuy,** —	»	16	12	»	1.934
Bataillon des chasseurs des Alpes, **Garibaldi,** général de brigade.........	6	1	»	3.120	50
TOTAUX de l'armée sarde..........	96	37	90	55.648	3.984
TOTAUX [illegible] de l'armée alliée	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

levait retarder le mouvement de concentration générale ans cette région et il était à craindre que les Autrichiens e profitassent de ce retard pour arriver jusqu'à Turin.

C'est alors que le maréchal Canrobert appréciant nette-ient la gravité de la situation indiqua une heureuse ılution dans une dépêche adressée au ministre de la ıerre :

« L'unique chance de défendre Turin contre l'ennemi s'il s'a-nçait sur cette capitale avec des forces supérieures, est de lui ınner de l'inquiétude sur son flanc gauche et ses derrières .r l'occupation de Casale, et on ne met pas en doute à Turin les généraux Niel et Frossard partagent avec moi cette pen-e que : lorsque les Autrichiens verront nos soldats si près ı leur flanc gauche, ils ne renoncent à une attaque sur Tu-n ; et que dès lors, conduits à des hésitations et des len-urs, ils donneront le temps aux troupes alliées de masser ır Alexandrie des forces importantes. »

Cette proposition ayant été approuvée par l'empereur, n laissa libre la route de Turin et on appuya vers le ıd. Ce mouvement présentait le double avantage de fa-liter le débouché par la vallée de la Scrivia et de con-ibuer à assurer la concentration des colonnes françaises fluant de deux points différents.

Mouvements de l'armée alliée. — En conséquence, les et 4e corps reçurent l'ordre de continuer leur marche Suze sur Alexandrie. Dans cette occasion, le chemin fer rendit encore un réel service : grâce à son emploi, mouvement s'effectua, du 2 au 6 mai, avec la célérité dispensable et en toute sécurité, car il était couvert par s montagnes de Montferrat et par le Pô. Pendant ce mps, l'armée sarde prenait de nouveaux cantonne-ıents.

Quartier général du roi et 1re division, à San Salvatore ; division, à Alexandrie ; 3e division, à Valenza ; 4e di-sion, de Casale à Giarole ; 5e division, à Casale et Fras-*neto.*



Seule la division de cavalerie de ligne resta su Dora, à l'extrême gauche de l'armée alliée, pour surve de ce côté les routes qui conduisent à Turin.

Quant à l'aile droite française, elle commençail 7 mai, à déboucher dans la plaine d'Alexandrie.

Les Autrichiens auraient bien pu, dès le début, ı quer la tête de pont Casale et se porter par une mai rapide sur Turin où l'inquiétude était grande. Mais, lieu d'utiliser cette dernière chance, le feldzeugme Gyulai hésita, tâtonna; on ne saurait, en effet, dor le nom d'offensive aux démonstrations tentées, du 6 mai, vers les points de Valenza, de Candie, de Vogt et de Tortone.

Cependant, les 7 et 8 mai, un mouvement offensif c la direction de Turin est nettement dessiné par la dr autrichienne; mais, le 9, Gyulai l'arrête, rentre à Verce reprend position sur la rive gauche de la Sesia : l'hy thèse gratuite de la marche de l'armée alliée sur P sance s'est emparée de son esprit pour n'en plus soı

Les prévisions du maréchal Canrobert se trouvent d ainsi complètement réalisées : Turin est sauvé, le l mont est préservé de l'invasion autrichienne et l'orga sation de l'armée française peut continuer sans que ı la trouble.

Emplacements des Autrichiens, à la date du 13 mai. Le 13 mai, l'armée autrichienne occupait les empla ments suivants :

Première ligne : VIIe corps, à Palestro, Robbio, Cas novetto et Vercelli; IIIe corps, à Mortara, Ceretto, C vano, Celpenchio; VIIIe corps, à Lomello.

Deuxième ligne : IIe corps, à Albonèse (route de Vi vano); V^e corps, à Trumello, Garlasco et Alagna.

La division de cavalerie de réserve occupait Vespol et Gravellona; le parc d'artillerie était à Vigevano. quartier général était établi à Mortara.

Peu après, l'extrême gauche fut couverte à Strade par la division de réserve du général Urban, division

devait assurer les communications de l'armée, marcher contre Garibaldi, enfin maintenir l'ordre en Lombardie.

Le moment de l'offensive était passé; car les retards et les tergiversations du chef de la IIe armée, quelques motifs que l'on puisse alléguer, avaient permis aux Alliés d'assurer, en se concentrant, leur supériorité numérique. Gyulai attend donc l'attaque.

Napoléon III prend, le 12 mai, le commandement de l'armée alliée. — Depuis le 12 mai, l'empereur Napoléon III était débarqué à Gênes. En prenant le commandement de l'armée alliée, il lança une proclamation dont il est utile de rappeler plusieurs paragraphes :

« ... Dans la bataille, demeurez compactes, et n'abandonnez pas vos rangs pour courir en avant. Défiez-vous d'un trop grand élan : c'est la seule chose que je redoute.

« Les nouvelles armes de précision ne sont dangereuses que de loin ; elles n'empêchent pas la baïonnette d'être, comme autrefois, l'arme terrible de l'infanterie française... »

Emplacements de l'armée alliée, le 16 mai. — La dissémination des corps une fois corrigée, voici quelles étaient, à la date du 16 mai, les positions respectives des Alliés.

Concentrée autour de Casale, et éclairée sur son extrême gauche, vers Santhia et Verceil, par sa division de cavalerie (Sambuy), l'armée piémontaise occupait inégalement les deux rives du Pô. Seule sur la rive gauche, la 4e division (Cialdini) avait son centre à Balzola. Les 2e et 3e divisions (Fanti et Durando) entouraient Casale. La 1re division (Castelborgo) était partagée entre Casale et Occimiano où se trouvait le quartier général. Enfin, la 5e division (Cucchiari), dont la droite occupait Bozzoli et Pomaro, servait de trait d'union entre les deux armées.

L'armée française garnissait aussi d'une façon inégale les deux rives du Tanaro. Sur la rive gauche, le 4e corps (Niel) était réparti en avant de San Salvatore (quartier

général), autour de Valenza. Sur l'autre rive : le 2 corps (Mac-Mahon) était à Sale ; le 1er corps (Baraguey d'Hilliers), à Pontecurone et Voghera, était éclairé ver Montebello par dix escadrons de chevau-légers sarde qui occupaient la ligne Pizzale, Verretto, Montebello e Codevilla. Quant au 3e corps (Canrobert), il était plac en seconde ligne à Tortone. Enfin, la Garde et le gran quartier général étaient à Alexandrie.

Pendant que s'opérait la concentration des corps alliés le feldzeugmestre Gyulai, demeuré immobile dans se cantonnements autour de Mortara, avait fait fortifier plu sieurs points. En outre, il s'était ménagé la possibilité par la construction d'un pont à la Stella, au confluent du Pô et du Tessin, de passer sur la rive droite du Pô e d'intervenir lorsque, comme il le pensait, les Françai descendraient par cette rive vers Plaisance et Cré mone.

C'est à cette époque que le IXe corps (comte Schaffgots che) vint renforcer sa gauche, en occupant Plaisanc (16, 17, 18 mai) et en poussant une brigade jusqu'à Stra della.

Reconnaissance contre Voghera et combat de Montebello, le 20 mai. — Peu après, le feldzeugmestre Gyulai or donnait une reconnaissance offensive dans la directio de Voghera. Il paraît établi que cette décision suivit im médiatement une simple demande rédigée sous forme de télégramme par le feldzeugmestre de Hess, dans le bu de savoir si Casteggio était au pouvoir de l'ennemi. Ce fut le début des tourments imposés, par l'intermédiaire du télégraphe, à l'esprit hésitant et timoré du général autri chien, trop disposé à prendre une question pour un ordre. Confiée au feldmaréchal-lieutenant Stadion, qui dispo sait de cinq brigades présentant un effectif de 24 bataillons, 7 escadrons et 3 batteries, soit 23.668 hommes, 1.40 chevaux et 32 pièces, cette reconnaissance eut lieu le 20 mai ; elle eut pour conséquence le *combat de Mon tebello, qui* inaugura si brillamment l'entrée en ligne de

[redacted]

'rançais et le système d'offensive tactique employée pen-lant toute cette campagne.

Le général Forey commandant la 1re division du er corps reçut le choc avec 6.933 fantassins, 1.294 cava-ers piémontais et français et 12 pièces de canon. Établi erriére la Staffora, à Voghera et Oriolo, il garnissait le ossagazzo par ses avant-postes qu'éclairait vers l'est la avalerie sarde.

Les Autrichiens marchèrent sur trois colonnes : celle e droite (brigade prince de Hesse), partie de Verrua, evait se diriger par Branduzzo sur Oriolo pour aborder nsuite Voghera par le nord; celle du centre (brigades aal et Bils, restant de la division Baumgarten), partie de arbianello, avait ordre de se porter sur Casatisma; celle e gauche, composée de deux brigades (brigades Schaff-otsche et Braum) et commandée par le général Urban, 'avançait de Broni sur Casteggio. Une brigade avait été naintenue en réserve.

Les colonnes autrichiennes arrêtées un moment sur le orrent de la Coppa par la cavalerie sarde continuèrent progresser vers l'ouest. La colonne Urban traverse Mon-ebello, puis, dépassant Genestrello que n'occupaient pas s Français, atteint le Fossagazzo où elle rencontre la remière résistance : les grand'gardes de la division orey sont attaquées à la fois par la grande route et par voie ferrée. Parvenu, vers une heure et demie du soir, u pont que traverse la route d'Alexandrie, le général orey porte sur sa gauche le colonel Cambriels avec deux ataillons et lui-même payant d'audace pour gagner du emps prend l'offensive, vers trois heures moins le quart, vec le 84e de ligne. La cavalerie sarde de Sonnaz seconde ctivement ce mouvement en avant. Bientôt l'arrivée lu général Blanchard avec trois bataillons (un du 91e et leux du 98e) permet de reprendre la Cascina nuova. Le gé-éral Beuret entre en ligne à son tour et l'offensive s'ac-entue avec une admirable énergie : la victoire, le salut nême sont à ce prix; *chacun le sent* et répond à l'impul-

sion que communique à tous le général Forey. Genestrello est attaqué et pris vers quatre heures et demie.

Au lieu de descendre vers le sud pour se jeter sur le flanc gauche du général Blanchard, le prince de Hesse perd son temps à tirailler à Pizzale. Bientôt, d'ailleurs, il est rappelé par le comte Stadion qui a à se défendre dans Montebello : ce village est vigoureusement enlevé par le général Beuret qui se porte ensuite contre le cimetière ; il trouve là une mort glorieuse, mais le cimetière est pris et, vers 6 heures et demie, le feldmaréchal-lieutenant Stadion donne l'ordre de la retraite.

Elle s'opère pour la division Urban sur Stradella et, pour les deux colonnes de droite dont le rôle avait été nul, sur la Stella.

Tel fut le combat de Montebello. Le général Forey devait, selon toute vraisemblance, être écrasé : il ne le fut pas, parce que son adversaire, au lieu de l'étreindre, divisa ses efforts, ne sut pas utiliser son énorme supériorité numérique et s'en laissa imposer, au point de subir jusqu'au bout une offensive qui, en apparence, n'aurait dû être que de son côté. Toute la justification du général Forey est là, ce qui n'empêche pas de regretter qu'une concentration mieux entendue du 1er corps n'ait pas permis de diminuer les mauvaises chances du début de l'action et d'obtenir un succès plus grand encore. S'inspirant du caractère national, le général Forey avait inauguré pratiquement un système, l'offensive : ce sera le mot d'ordre jusqu'à la fin de la campagne.

Les Autrichiens ne furent pas poursuivis. Les pertes qu'avait éprouvées le général Forey lui imposaient le repos ; il reçut d'ailleurs l'ordre verbal du maréchal Baraguey-d'Hilliers, qui arriva après huit heures du soir, de ne pas dépasser Montebello, et même d'abandonner la position conquise pour se rapprocher de Voghera.

Les Autrichiens, qui avaient mis en ligne seulement 18.708 hommes, 600 chevaux et 16 pièces, avaient perdu *1.423 hommes*, dont 638 morts. Les pertes des Français

s'élevaient à 723 hommes, dont 174 tués, au nombre desquels figurait le général Beuret.

La résistance de la division Forey avait été si énergique que le comte Gyulai fut disposé à admettre que ses troupes avaient trouvé devant elles « tout le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers et une brigade piémontaise » (rapport du comte Gyulai). Il demeura surtout persuadé qu'il ne s'était pas trompé sur les projets des Alliés : le but de la reconnaissance était donc complètement manqué. Il est certain que quelques espions bien employés eussent rendu plus de services.

Emplacements de l'armée française le 22 *mai.* — Napoléon III résolut d'entretenir son adversaire dans son erreur, tout en se ménageant la supériorité numérique au cas où une bataille générale suivrait de près le combat de Montebello. Le 22 mai, la concentration des corps français sur l'aile droite s'effectuait et le lendemain les différents corps occupaient les emplacements suivants : 1er corps, à Montebello ; 2e corps, à Voghera ; 3e corps, à Pontecurone ; 4e corps, à Valenza ; la Garde, en réserve à Alexandrie. Le feldzeugmestre Gyulai suivit ce mouvement et opéra un changement de front pour pouvoir répondre à l'attaque de la droite française.

L'armée française exécute par la gauche un mouvement tournant, du 26 *au* 31 *mai.* — Lorsqu'il fut établi par les reconnaissances que l'ennemi était décidé à rester sur la défensive, on put songer à remplir la deuxième partie du programme qui consistait à utiliser les routes et le chemin de fer situés sur la rive droite de la Sesia pour exécuter par la gauche une marche de flanc de manière à déborder la droite de l'armée autrichienne et à surprendre le passage du Tessin pour se porter ensuite sur Milan.

Dès le 26 mai, l'infanterie du 3e corps s'embarque en chemin de fer ; le 29, le 3e corps tout entier est réuni à *Casale*. La division d'Autemarre, détachée du 5e corps, a pour mission de donner le change le plus longtemps possible à l'ennemi, en restant à *Voghera*.

Le 28 mai, le reste de l'armée entame vers Novare ce grand mouvement qui est certainement le fait saillant de la campagne. Il a réussi, c'est tout ce qu'on peut dire, grâce à l'incurie du grand quartier général autrichien, qui n'employa pas la cavalerie pour être renseigné, bien que le va-et-vient fréquent sur la voie ferrée d'Alexandrie à Verceil par Casale lui eût été signalé. En outre, il semble que la marche suivie par le général Garibaldi dans le Nord aurait dû éclairer le feldzeugmestre Gyulai sur les desseins véritables des Alliés; mais il ne voulut jamais voir là qu'une diversion qu'il ne chercha pas un seul instant à contrarier.

L'aveuglement de Gyulai fut tel que, le 31 mai, alors que l'armée alliée établie à Verceil et déjà maîtresse de la rive gauche de la Sesia n'avait plus sur le Pô et la basse Sesia que quatre divisions d'infanterie, onze divisions autrichiennes étaient opposées à ces faibles forces. La veille et le jour même, les deux combats de Palestro avaient été livrés.

Au moment où le grand mouvement sur Novare commença, l'armée sarde possédait Verceil. Or, cette armée, que le 3e corps (Canrobert) avait ordre de soutenir seulement en cas de nécessité, afin de ne pas donner l'éveil, était destinée à favoriser la marche des Français; il fallait pour cela qu'elle se portât contre la droite autrichienne, afin de la rejeter de Palestro sur Robbio, dans la direction de Mortara : on espérait ainsi continuer à tromper le feldzeugmestre Gyulai.

Passage de la Sesia.— Le 29 mai, en exécution de l'ordre impérial ainsi conçu « le 30 mai, l'armée du Roi s'établira en avant de Palestro », l'armée sarde passait la Sesia.

Premier combat de Palestro, le 30 *mai.* — Le 30 mai, l'armée sarde tout entière, à l'exception de la 5e division (Cucchiari) chargée spécialement d'une démonstration vers Candia, marchait contre la ligne Palestro-Vinzaglio-Confienza-Casalino. Les Autrichiens très inférieurs en

nombre à leurs adversaires, puisqu'une division à peine, la division Lilia du VIIe corps, se trouvait de ce côté, opposèrent une résistance énergique. Finalement dépostés de Palestro et de Vinzaglio par les généraux Cialdini et Durando, ils évacuèrent ensuite Casalino et Confienza.

Le 3[e] corps français était arrivé à Prarolo pendant l'attaque de Palestro ; il ne lui fut possible de franchir la Sesia que le lendemain matin, à hauteur de Prarolo.

Deuxième combat de Palestro, le 31 *mai.*— Cependant les Autrichiens ne pouvaient se décider à perdre Palestro et à laisser leurs adversaires prendre ainsi pied sur la rive gauche de la Sesia, sans faire un nouvel effort ; le feldmaréchal-lieutenant Zobel, chef du VII[e] corps, arrêta donc le 30 au soir, avec l'assentiment du feldzeugmestre Gyulai, une attaque pour le lendemain.

Le deuxième combat de Palestro fut livré pendant que les 2[e] et 3[e] divisions du 3[e] corps traversaient la Sesia ; le passage de la 1[re] division (Renault) avait déjà eu lieu. Le matin même, le 3[e] régiment de zouaves, détaché de la division d'Autemarre pour être mis à la disposition du roi, l'avait rejoint; il était fort de 2.600 hommes environ.

Le feldmaréchal-lieutenant Zobel prit l'offensive avec 19 bataillons, 4 escadrons, soit 17.074 fantassins, 600 cavaliers et 16 canons. Il se porta en avant sur trois colonnes : la brigade Weigl qui tenait la droite, avait ordre d'enlever d'abord Confienza et de marcher ensuite sur Palestro ; à gauche, la brigade Szabo, partie de Rosasca, devait attaquer Palestro en s'avançant entre le canal La Sartina et la Sesia; au centre, la brigade Dondorf, partie de Robbio, devait aussi aborder Palestro. La réserve, restée à Robbio, à une heure de là, se composait de la brigade Koudelka.

Il arriva ce qui se présentera toutes les fois que deux colonnes extrêmes, distantes de quatre kilomètres et ayant à compter avec les difficultés d'un terrain exceptionnellement coupé, seront *chargées* de seconder les

progrès d'une colonne centrale qui marche en ligne droite sur une route.

La brigade Dondorf attaqua naturellement la première, vers dix heures et demie ; elle fut repoussée. La colonne de droite vint ensuite échouer à son tour contre la portion nord de Palestro.

Cependant l'attaque du général Szabo devenait menaçante ; déjà cette brigade avait en partie dépassé le pont de la Bridda, et s'était emparée de la Cascina di San Pietro, entre les canaux Gamara et Scotti, lorsque le 3e régiment de zouaves, franchissant le canal Scotti, tombe à l'improviste sur son flanc gauche : il s'empare de cinq pièces d'une batterie établie sur le plateau, enlève le pont à la baïonnette et, culbutant les fuyards dans la Bridda, met la brigade en déroute complète. En vain le feldmaréchal-lieutenant Zobel tente un dernier effort sur Palestro avec la brigade Koudelka, qui a enfin reçu l'ordre de se rapprocher ; il est également repoussé et doit ordonner la retraite générale. Déjà la colonne Weigl s'était repliée sur Robbio.

Les pertes de l'armée autrichienne dans les deux journées de Palestro s'élevèrent à près de 2.500 hommes. Le régiment Archiduc-Guillaume, que les zouaves avaient abordé, entrait à lui seul dans ce chiffre pour 756 hommes, dont 309 tués.

Le 3e régiment de zouaves avait d'ailleurs perdu 287 hommes, dont 53 tués.

Fin du mouvement tournant, 1er *juin*. — L'empereur Napoléon III ayant acquis la certitude que les Autrichiens n'étaient nulle part en force entre Verceil et Novare, que le gros de leurs forces se trouvait autour de Mortara, ordonna de continuer le mouvement tournant. En conséquence, le 1er juin, le 4e corps (Niel) marcha sur Novare, chassa devant lui la petite garnison autrichienne et prit position entre la ville et la Bicoque. Le soir même, la Garde et le grand quartier général étaient établis à Novare.

Le reste de l'armée occupait les positions suivantes : 2e corps, entre la Bicoque et Novare; 3e corps et l'armée du roi, à Palestro, Confienza et Torrione; 1er corps et la brigade de cavalerie piémontaise, à Verceil et Borgo Vercelli.

Le mouvement tournant était donc complet et l'armée alliée, après avoir exécuté en toute liberté, pendant cinq jours, une dangereuse marche de flanc sur un arc de cercle de plus de 100 kilomètres dont les Autrichiens tenaient la corde, débordait la droite de l'ennemi.

Remarquons toutefois que l'armée alliée était divisée en deux masses séparées par l'Agogna et éloignées l'une de l'autre de 15 kilomètres environ, leurs centres étant à Verceil. Mais l'armée autrichienne était trop disséminée et trop mal renseignée pour pouvoir mettre à profit cette circonstance.

C'est le 2 juin seulement, que le feldzeugmestre Gyulai, qui connaissait cependant depuis la veille l'entrée des Français dans Novare, comprit qu'il était tourné : il prescrivit aussitôt de repasser en toute hâte le Tessin et les mouvements commencèrent dans l'après-midi.

Le même jour, il envoyait l'ordre au général Urban, qui tenait en échec Garibaldi, de quitter Varèse et de redescendre sur Gallarate pour contribuer avec le 1er corps (Clam-Gallas) à contenir la gauche de l'armée alliée : l'offensive des Alliés sauvait d'un désastre complet les chasseurs des Alpes et leur général.

Opérations des Chasseurs des Alpes. — Le 8 mai, Garibaldi qui, depuis le 25 avril, était général-major, avait reçu du Roi l'ordre de se porter sur Biella avec les *Chasseurs des Alpes* [1], et d'inquiéter comme bon lui semblerait la droite autrichienne.

Le 17, il était à Biella; puis, par Cossato, Romagnano, Sesto Calende (22), il s'était dirigé sur Varèse où il

1. Ils formaient six bataillons *présentant* un effectif de 3.120 hommes.

était entré le 26. Attaqué le soir même par une brigade mixte que commandait en personne le général Urban, il la repoussa et poursuivit jusqu'à Côme Urban qui battit en retraite sur Monza (27 mai). Pendant que Garibaldi allait tenter de nuit contre le fort de Laveno un coup de main qui échoua (30 mai), le général Urban remontait vers le Nord avec sa division complète, soit 14 bataillons. Lorsque Garibaldi revint sur Varèse, les Autrichiens étaient établis sur tous les chemins qui conduisent au Tessin et à Côme ; ainsi, complètement cerné, il ne lui restait plus qu'à se jeter en Suisse, ou à capituler. C'est à ce moment, 2 juin, que le général Urban dut abandonner la partie, laissant libre à son adversaire la route de Côme.

Nouvelle organisation, en date du 26 mai, des forces autrichiennes. — Le corps au devant duquel se portait Urban était le Ier corps d'une nouvelle armée autrichienne, la *première armée*, en formation depuis quelques jours. Le 26 mai, en effet, l'empereur François-Joseph avait décidé : Que la *deuxième armée* conserverait son organisation présente en 5 corps, les IIe, IIIe, Ve, VIIe, et VIIIe.

Que la *première armée*, définitivement organisée en *armée d'opération*, sous les ordres de feldzeugmestre comte Wimpffen, serait constituée par la réunion du 1er corps [1] (feldmaréchal-lieutenant comte Clam Gallas), fort de 22.476 hommes et de 1.450 chevaux ; du IXe corps (général de cavalerie comte Schaffgotsche), fort de 23.300 hommes et 1.800 chevaux ; du XIe corps (feldmaréchal-lieutenant de Veigl), fort de 23.190 hommes et 1.400 chevaux et d'une division de cavalerie (feldmaréchal-lieutenant comte Zedtwitz) forte de 3.200 hommes et 3.130 chevaux.

1. Ce corps d'armée était en route pour l'Italie. Embarqué à Prague, à partir du 17 mai, sur la ligne qui, par Dresde, Hof et Munich, conduit à Vérone, il atteignit ce dernier point le 31. De là il fut dirigé sur Milan par le chemin de fer qui n'était alors qu'à une seule voie ; aussi une faible portion seulement du corps put-elle figurer sur le champ de bataille de Magenta.

Qu'une réserve générale constituée par le 16e corps d'infanterie (général de cavalerie prince de Wurtemberg), serait affectée à ces deux armées.

Enfin que, jusqu'à l'arrivée en Italie de l'Empereur, qui se réservait de prendre le commandement de ces deux armées, le comte Gyulai continuerait à diriger les affaires.

A peu près à la même date, l'armée alliée offrait un effectif total de 173.637 hommes et 14.464 chevaux : armée française [1], 117.028 hommes, 10.425 chevaux; armée sarde, 56.609 hommes, 4.039 chevaux.

Le 2 juin au soir, le 1er corps français (Baraguey-d'Hilliers) ayant rejoint le 4e corps, le 3e corps et l'armée sarde reçurent l'ordre de s'avancer le lendemain jusqu'à Novare. Dans la journée, un pont de bateaux avait été jeté à Turbigo et la division Camou de la Garde avait pris pied sur la rive gauche du Tessin.

Le 3 juin, une reconnaissance dirigée par le 4e corps sur Vespolate apprenait à l'Empereur que Mortara n'était plus occupé et que l'armée autrichienne s'était repliée sur le Tessin. Il voulut avoir en sa possession un deuxième point de passage à San Martino : en conséquence, il dirigea sur ce village, par Trecate, la division Mellinet de la Garde et, tout en maintenant le gros de ses forces à Novare, dans l'attente des événements, il ordonna au 2e corps (de Mac-Mahon) de se porter à Turbigo.

Combat de Robecchetto, le 3 juin. — Le général de Mac-Mahon eut à livrer, pour dégager le débouché du pont de Turbigo, le combat de Robecchetto (3 juin).

Des deux côtés on avait jugé nécessaire d'occuper Robecchetto. Ce combat fut de courte durée : l'impétuosité des tirailleurs algériens l'abrégea et l'entrée en

1. En ce qui concerne l'armée française, la composition que nous avons donnée à la page 120 n'a subi que des changements dus aux pertes : le général Beuret (1er corps) a eu pour successeur le général Dieu ; le général baron Richepance a été remplacé par le général de Rochefort.



ligne d'autres troupes du corps d'armée mit le feldmaréchal-lieutenant Cordon du 1er corps (Clam-Gallas) dans l'impossibilité de prolonger la lutte; il n'avait d'ailleurs engagé que 4 bataillons, 2 escadrons et 8 pièces, soit 4.458 fantassins et 400 cavaliers.

Positions respectives dans la nuit du 3 juin. — Dans la nuit du 3 juin, les armées adverses occupaient les positions suivantes :

Armée autrichienne : La division Urban placée à l'extrême droite était à Gallarate. A la droite, se trouvaient: le Ier corps, à Magenta et à Cuggiono; le IIe corps, à Magenta; la division de cavalerie, à Corbetta; au centre, les IIIe et IVe corps étaient vers Abbiategrasso (quartier général); la gauche, formée par les Ve et VIIIe corps, était établie vers Bereguardo; enfin le IXe corps, constituant la réserve, était partagé entre Stradella et Plaisance.

Armée franco-sarde. Droite : 1er corps, 1re et 4e divisions sardes, à Lumelogno; centre : 3e, 4e corps, divisions de cavalerie des 1er et 3e corps, à Novare; gauche: 1re division d'infanterie de la garde (Mellinet) à Trecate; 2e division d'infanterie de la garde (Camou) et 2e corps, à Turbigo et à Robecchetto; réserve : 2e et 3e divisions d'infanterie et division de Sambuy de l'armée sarde, à Galliate.

Décidé à se porter contre le flanc droit de l'armée alliée si elle continuait son mouvement sur Milan, le feldzeugmestre Gyulai fut alors, paraît-il, gêné par des ordres de l'empereur François-Joseph arrivé depuis le 30 mai à Vérone, dans l'exécution d'une concentration que lui-même reconnaissait indispensable : sans elle, en effet, son projet offensif devenait illusoire. L'échelonnement de l'armée le long du Tessin était d'autant plus gros de dangers que, pour assurer aux troupes un repos dont elles avaient grand besoin à la suite des marches et contremarches des jours précédents, il avait renoncé à tout mouvement pour la journée du 4 juin. Les Alliés en *décidèrent autrement*, sans le vouloir. En maintenant le Ier

corps (Clam-Gallas) à Magenta, au lieu de le rappeler sur Abbiategrasso, Gyulai s'exposait à être attaqué dans des conditions défavorables : c'est ce qui arriva.

D'après les ordres donnés, le 3 juin au soir, par Napoléon III pour la journée du lendemain, l'armée française devait se placer à cheval sur le Tessin, moitié sur l'une, moitié sur l'autre rive, de façon à pouvoir répondre à une attaque venant de la rive gauche. Le mouvement était en cours d'exécution, lorsque l'on acquiert la certitude qu'il n'y a plus d'Autrichiens sur la rive droite du Tessin et que leur armée remonte vers le nord par la rive gauche.

Bataille de Magenta, le 4 juin. — C'est dans ces conditions que fut livrée, le 4 juin, la bataille de Magenta. Une partie seulement de l'armée française figura donc sur le champ de bataille. Il en fut de même du côté des Autrichiens, dont les Ve et VIIIe corps, dirigés d'abord sur Magenta, furent échelonnés de Bereguardo à Magenta.

Les troupes engagées à Magenta furent, *du côté des Français* : 12 brigades (au lieu de 28), ou 73 bataillons, 9 escadrons, soit 46.883 fantassins, 1.207 cavaliers et 87 pièces[1]; *du côté des Autrichiens :* 14 brigades (au lieu de 24), ou 64 bataillons, 15 escadrons, soit 57.470 fantassins, 4.170 cavaliers et 152 pièces.

Le feldmaréchal-lieutenant comte Clam-Gallas allait avoir à soutenir un double choc. Or, il ne disposait que d'environ 30.000 hommes, soit, en chiffres ronds, 13.000 hommes seulement de son corps d'armée et 17.000 hommes du 2e corps (Lichtenstein) mis sous ses ordres. Obligé de renoncer à défendre directement la ligne du Tessin, il avait évacué la tête de pont de San-Martino pour se replier derrière le Naviglio-Grande; mais ses ordres relatifs à la

1. A la date du 4 juin 1859, l'armée alliée présentait un effectif total de 173.637 hommes et 14.464 chevaux, soit : 117.028 hommes et 10.425 chevaux pour l'armée française, 56.609 hommes et 4.039 chevaux pour l'armée sarde.

destruction du Ponte nuovo di Buffalora, sur lequel passent la route et le chemin de fer, n'avaient été qu'imparfaitement exécutés.

Aussi lorsque, vers dix heures, la tête de la division Mellinet, partie à huit heures de Novare, atteignit San-Martino, il ne lui fallut que peu de temps pour rétablir le passage. A la nouvelle du mouvement en avant des Français, le feldmaréchal-lieutenant Clam-Gallas avait chargé : la brigade Burdina (Ier corps) renforcée de défendre les deux ponts conservés sur le Naviglio, celui de Ponte Nuovo di Magenta et celui du chemin de fer situé un peu en aval que couvrait une redoute; la brigade de Baltin (XIe corps) de défendre Buffalora, à l'ouest et vers le nord. De chaque côté, les deux brigades Szabo et Koudelka du IIe corps furent placées comme soutien, l'une à cheval sur la route et le chemin de fer, à mi-distance de Magenta, l'autre à la Cascina Nuova. La brigade Kintzl (IIe corps) occupant déjà Ponte Vecchio di Magenta et deux bataillons ayant été affectés à la défense de Marcallo, il ne restait à Magenta, comme réserve générale, que la brigade Reznitchek (IIe corps). Il y avait, on le voit, une différence de 1 à 10 dans la répartition des forces autrichiennes entre les fronts nord et ouest de leur ligne de défense. Quant à la division de cavalerie de réserve du comte Mensdorff, elle était établie entre Corbetta et Magenta.

Les éclaireurs de la division Mellinet se heurtent contre la brigade Burdina solidement établie derrière le Naviglio Grande, dont le pont avait été détruit et, conformément à l'ordre donné d'attendre pour attaquer que le mouvement principal confié au général de Mac-Mahon soit nettement prononcé, ils se replient sur le pont du Tessin.

Pendant ce temps le général de Mac-Mahon avait di-

1. D'une largeur de 10 mètres, d'une profondeur de 1m,50 à 2 mètres, ce canal, dont le courant est très rapide, offrait un obstacle d'autant plus sérieux qu'en certains endroits ses bords atteignent *10 mètres de* hauteur.

[redacted]

la division de La Motterouge avec laquelle il marchait
:uggiono et Casate sur Bernate, la division Espinasse
Buscate et Mesero sur Marcallo. La cavalerie du gé-
l Gaudin de Villaine devait relier ces deux divisions
rrière desquelles, à quatre kilomètres environ, mar-
t la division des voltigeurs de la garde (Camou).
Casate, la division de La Motterouge se heurte, vers
et demi, contre l'ennemi qui est successivement dé-
de Casate et de Bernate. Le général de Mac-Mahon
oupçonnant pas la faiblesse numérique des forces qui
ont opposées, croit imprudent de continuer sa marche
t que toutes ses troupes soient en ligne; il arrête
la colonne de droite à Bernate et attend la division
nasse dont les accidents du terrain retardaient la
:he d'une façon tout à fait imprévue.
iis son canon avait été entendu à Ponte Nuovo di
ilora : c'est alors que l'Empereur ordonne, pour lui
r en aide, d'entamer l'attaque dans les deux direc-
s Buffalora et Ponte Nuovo di Magenta.
:tte double lutte dans laquelle les régiments des gre-
ers et des zouaves de la garde déployèrent une bra-
e et une opiniâtreté remarquables, se termine à
e par la prise de la redoute et de Ponte Nuovo, dont
ielques maisons [1] sont occupées par le 3e de grenadiers
ır la brigade Cler; devant Buffalora, le 2e de gre-
ers est tenu en échec.
s midi, le feldmaréchal-lieutenant Clam-Gallas avait
u compte qu'il était sérieusement attaqué, et
ındé du secours. Gyulai dirigea aussitôt vers le
ıp de bataille les IIIe, VIIe, Ve et VIIIe corps; mais ces
. derniers campés l'un à vingt, l'autre à quarante
nètres de Magenta ne pouvaient être utilisés dans la
née.

[1] Ponte Nuovo di Magenta se compose de quatre maisons éga-
ıt situées sur chaque rive: leurs façades criblées de balles, dont
ıces paraissent remonter à quelques jours, attestent aujour-
encore l'intensité du combat.

Quant aux deux premiers, ils avaient reçu comme destination : le III° corps, Robecco ; le VII°, Magenta (division Reischach) et Corbetta (division Lilia). Le feldzeugmestre Gyulai était depuis peu sur le champ de bataille, lorsque, vers trois heures et demie, la division Espinasse arrivant à hauteur de la divison La Motterouge occupe Marcallo et se dispose à marcher sur Magenta : le général de Mac-Mahon donne alors les ordres nécessaires pour réduire l'intervalle qui existe entre ses divisions.

A l'ouest de Magenta, la lutte n'avait pas cessé. Il était trois heures et demie lorsque l'arrivée à Ponte Nuovo di Magenta de la brigade Picard (division Renault), avant-garde du 3° corps, permet de renforcer, du côté de Ponte Vecchio di Magenta[1], le flanc droit jusqu'alors très menacé de la division Mellinet. La droite de cette division reprend même l'offensive et, refoulant devant elle la brigade Burdina, s'avance dans la direction de Magenta jusqu'à ce que la résistance des brigades Burdina, Baltin et Koudelka la contraigne à s'arrêter sur place.

Ce mouvement en avant fait tomber en notre pouvoir Buffalora dont les défenseurs menacés aussi par un mouvement du 2° corps, se retirent à temps. Cependant les Autrichiens, après avoir reçu la division Reischach du VII° corps, réoccupent les maisons de la rive gauche de Ponte Nuovo di Magenta à la suite d'une lutte très vive dans laquelle le général Cler trouve la mort ; mais ils ne peuvent déboucher sur l'autre rive et leurs efforts du côté de Buffalora restent également infructueux.

Il était environ quatre heures et demie, lorsque le général de Mac-Mahon reprend son mouvement sur Magenta. A droite, la division de La Motterouge doit se diriger d'abord sur Buffalora dont on ignore l'occupation par le 2° grenadiers, puis sur Magenta ; elle est arrêtée en chemin

1. Ponte Vecchio di Magenta est presque tout entier sur la rive gauche du canal ; cinq ou six fermes seulement sont sur la rive droite.

evant la Cascina Nuova dont elle s'empare, vers cinq eures et demie, après avoir rencontré une assez vive réistance. A gauche, la division Espinasse, qui allait quiter Marcallo, est assaillie successivement par deux colones ennemies (brigade de Baltin et brigade Rezitchek, ayant pour réserve la brigade Koudelka) parties le Buffalora et de Magenta : la lutte est acharnée, mais es brigades Gault et de Castagny finissent par avoir le lessus.

Vers quatre heures, la tête du 3e corps français longemps retardée sur la route de Novare qu'encombraient les agages des corps de première ligne, était arrivée à San-Martino ; à la même heure, le IIIe corps autrichien atteinait Robecco. La division Renault se trouva ainsi comlétée par l'entrée en ligne de la brigade Jeannin : celle-i était suivie par la division Vinoy (4e corps), qui s'était rouvée intercalée dans le 3e corps.

Déjà la brigade Picard avait enlevé à la brigade Kintzl du IIe corps les maisons de la rive droite de Ponte Vecchio di Magenta ; mais la destruction du pont avait rendu impossible toute communication entre les deux rives. Lorsque le prince Schwarzemberg commandant le IIIe corps s'est rendu compte de la situation, il ordonne une attaque vers le nord, par les deux rives du Naviglio. Alors commence une série de combats partiels qui, enamés par le général Ramming à l'est et par le généralnajor Hartung à l'ouest du Naviglio, sont interrompus et repris avec des fortunes diverses. L'entrée en ligne de la livision Vinoy permet cependant de s'emparer de Ponte Vecchio (rive gauche). Sur la rive opposée, Ponte Vecchio est pris et repris. Les brigades Durfeld et Wezlar du IIIe corps, la brigade prince de Hesse du Ve corps, raniment par leurs assauts une lutte sans cesse renouvelée. Elle prend fin cependant et la victoire reste aux Français[1]. Sur

1. Sur la place de l'église du petit village de Ponte-Vecchio di Magenta, dont la possession fut disputée avec tant d'acharnement

la rive droite du Naviglio, les troupes autrichiennes opèrent leur retraite sous la protection des charges répétées du régiment de hussards du colonel Edelsheim : elles sont repoussées, mais elles ont été faites à fond, car, à un certain moment, le maréchal Canrobert s'est vu personnellement menacé.

A peu près à la même heure, vers huit heures du soir, sur un autre point, le plus important du champ de bataille, la victoire s'est également décidée en notre faveur : Magenta est pris. A sept heures, le général de Mac-Mahon avait donné aux troupes du 2e corps le clocher de Magenta comme point de direction et ses deux divisions suivies de près, en arrière de leur centre, par les voltigeurs de la garde s'étaient portées en avant. Plein de difficultés, ce mouvement s'était cependant accentué grâce au feu soutenu de l'artillerie du 2e corps, commandée par le général Auger. Enfin le moment était venu d'aborder directement Magenta à hauteur de l'église et non loin de la station[1], au débouché du chemin qui vient de Marcallo. Dans le village, la lutte avait été des plus vives, surtout pour les troupes de la division Espinasse dont le chef fut tué[2] ; mais on avait fini, vers huit heures

par les deux partis, se dresse aujourd'hui un monument dont la face nord porte l'inscription suivante : *Les valeureux — soldats de la France — tombés — le 4 juin* 1859 *— en mettant en fuite — l'armée autrichienne — revivent dans le cœur — de l'Italie — reconnaissante.*

1. Le monument commémoratif de la bataille de Magenta se dresse au nord de l'église et à une petite distance à l'ouest de la station. Les quatre faces de cette pyramide, dans l'intérieur de laquelle se trouve ménagée une chapelle qui surmonte un ossuaire, portent les inscriptions suivantes : face sud, *Magenta 4 juin* 1859; face nord, *Napoléon III et Victor-Emmanuel II alliés ;* face ouest, *A l'armée française ;* face est, *La reconnaissance et la piété.*

2. Un petit monument situé non loin de la voie ferrée marque l'endroit où tomba le général au moment où il cherchait à faire forcer l'entrée d'une grande maison située au débouché du chemin de Marcallo et à l'entrée du bourg : aujourd'hui cette mai-

, par avoir raison de la résistance prolongée des
iens.
ioment où les troupes autrichiennes durent se re-
ı tête de colonne du VIII° corps autrichien arrivait
hamp de bataille : la retraite fut donc protégée
troupes fraîches.
rrière de la division Espinasse qu'elle suivait, la
ion sarde (Fanti) avait dépassé Marcallo. De sept
à minuit, les divisions Trochu et Bourbaki ral-
le maréchal Canrobert ; de même, le 5, vers trois
du matin, le 4° corps était complété par l'arrivée
isions de Luzy et de Failly.
ıt à l'armée sarde, elle était ainsi répartie : 2° di-
Fanti) à Marcallo, 3° division à Turbigo, 1re et 4°
ıs à Galliate.
cette journée du 4 juin, les pertes se partagèrent

ıçais : 4.530 hommes hors de combat, dont 657
au nombre desquels figurent les généraux Espi-
et Cler, les colonels : de Senneville, chef d'état-
général du 3° corps ; Charlier, du 90° ; Drouhot, du
e Charrière, du 2° régiment étranger.
richiens : 10.226 hommes hors de combat, soit :
tués dont 64 officiers, parmi lesquels le grand
l-major Burdina ; 4.358 blessés, dont 221 officiers,
prisonniers ou disparus.
. suite de la bataille de Magenta[1], le général de
ahon, qui avait déterminé la fin de la lutte, était
à la dignité de maréchal et créé duc de Magenta.
iéral de Regnaud de Saint-Jean d'Angély, qui,

nt on a respecté le délabrement, présente une façade lar-
éventrée par les boulets.
État-major prussien a donné, en mauvais français, une ap-
on exacte des causes qui ont procuré la victoire à l'armée
e : « ... La décision fut donnée par la persévérance tenace
ssin français, qui était bon marcheur et indépendant et
ns son action individuelle... »

TABLEAU N° 2. — BATAILLE DE MAGENTA, 4 juin 1859. — Pertes éprouvées par les deux partis.

FRANÇAIS.

NOMS DES CORPS ET DES DIVISIONS.		OFFICIERS ET TROUPE. TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS.
2e corps	De La Motterouge	123	699	283
	Espinasse	84	411	141
Garde impériale	Camou	13	60	7
	Mellinet	144	709	63
3e corps	Renault	123	809	71
4e —	Vinoy	170	530	90
Totaux		657	3.218	655
Total général		4.530		

AUTRICHIENS.

NOMS DES CORPS.	OFFICIERS ET TROUPE. TUÉS.	BLESSÉS.
Ier corps	426	831
IIe —	379	894
IIIe —	297	1.724
Ve —	31	70
VIIe —	233	832
Be caval. (commt Mensdorff)	2	7
	1.368	4.358
	5.726	
Prisonniers et disparus	4.500	

commandait la garde impériale, fut également fait maréchal.

Retraite des Autrichiens. — Le 5 juin au matin, les Alliés étaient en état de recommencer la lutte avec 14 divisions, représentant un total de plus de 100.000 hommes.

Les Autrichiens, dont l'état-major avait un instant songé à attaquer, le 5, l'armée alliée, auraient pu réunir un peu plus de 80.000 hommes; mais l'affaiblissement des Ier et IIe corps, aussi bien que leur retraite hâtive sur Bareggio d'abord, ensuite sur Milan, firent adopter un autre parti.

En entamant, dans la journée du 5, une retraite qui ne fut nullement inquiétée, le feldzeugmestre Gyulai abandonnait implicitement la Lombardie; son départ d'Abbiategrasso laissait ouverte la route de Milan : sa droite parcourt la ligne d'opération de Milan à Vérone par Lodi; le reste de l'armée suit la ligne de Pavie à Mantoue.

Occupation de Milan. — Le 7 juin, le maréchal de Mac-Mahon, en souvenir du rôle qu'il avait joué le 4, entrait seul dans Milan à la tête du 2e corps. Les deux souverains n'y firent leur entrée que le lendemain.

L'armée autrichienne, qui avait effectué sa retraite tout en faisant soutenir, le 5 au matin, un combat d'arrière-garde par la brigade Hartung, atteignit en grande partie la ligne de l'Adda, le 8 juin, sans avoir été poursuivie. Le général Urban, qui avait été chargé à la fois de surveiller le haut Tessin et de relier ses mouvements à ceux de l'armée, fut cependant serré de près; il eut le bonheur de s'échapper.

Combat de Melegnano, le 8 juin. — Le VIIIe corps (Benedek), qui avait couvert la retraite de l'armée, laissa à Melegnano la brigade Roden de la division Berger, avec mission de retarder la poursuite possible des Alliés : le 7 au soir, elle y était établie; la brigade Boër de la division Lang était désignée pour la renforcer.

Les 1er, 2e et 4e corps furent mis en mouvement à propos de cette occupation de *Melegnano.* Le 1er corps reçut

l'ordre de se porter directement à l'attaque; il le fit en prenant comme axe la grande route de Milan à Lodi sur laquelle s'avança la 3[e] division (Bazaine), ayant à sa gauche et à sa droite les 2[e] (de Ladmirault) et 1[re] (Forey) divisions.

Le 2[e] corps se porta sur l'extrême droite et les derrières de l'ennemi, en passant par Linate, Mediglia et Balbiano, de façon à gagner d'abord la route de Mulazzano, puis celle de Lodi vers le village de Sordio, qu'elle ne devait pas atteindre.

Enfin, le 4[e] corps dépassa Guignano par sa division de tête (3[e], de Failly) et menaça la route de Landriano ; il n'eut pas, vu son rôle de soutien, à se mêler de l'action.

Au centre, le maréchal Baraguey-d'Hilliers, sans attendre que le mouvement du 2[e] corps eût assuré la perte de l'ennemi, précipita la marche, acceptant ainsi une attaque de front que la nature des abords de Melegnano du côté de Milan ne pouvait rendre que très meurtrière[1]. Ce soin échut à la division Bazaine; elle parvint, malgré la très vive résistance que lui opposa la brigade Roden, à occuper Melegnano, mais au prix de pertes considérables tout à fait hors de proportion avec le résultat obtenu. Cette attaque favorisée à gauche par les progrès de la division de Ladmirault, à droite par l'artillerie de la 1[re] division, commença vers 6 heures du soir. La brigade Boër, qui n'avait pas encore atteint Melegnano, arriva juste à temps pour soutenir la retraite au delà du Lam-

1. Une visite même rapide du théâtre de l'action suffit pour se rendre compte des obstacles que rencontrèrent les assaillants et inspire un sentiment de... pitié. Du pont de la Vettabia à l'entrée de Marignan, la route en ligne droite constitue un défilé véritable limité de chaque côté par des prairies dont le parcours est impossible à une troupe qui s'avance sous le feu et plus exactement encore par deux fossés remplis d'eau; en son milieu il est tout à coup interrompu par le cimetière qui constitue sur le côté nord de la route une véritable redoute. L'entrée du bourg était directement défendue, à l'extrémité du défilé, par deux pièces de canon *établies derrière* un épaulement.

bro de la brigade Roden. Un violent orage mit fin au combat et à la poursuite.

Les *Français* avaient perdu 951 hommes, dont 780 appartenant à la division Bazaine [1], plus particulièrement au 1er de zouaves, dont le colonel Paulze d'Ivoy avait été tué, et au 33e de ligne.

Les *Autrichiens* éprouvèrent une perte de 1.358 hommes, dont un général tué et un général blessé.

Les 9 et 10 juin, l'armée alliée demeura stationnaire : les 1er, 2e, 3e et 4e corps, à Melegnano et aux environs ; la garde impériale, le 3e corps et l'armée sarde à Milan.

Retraite des Autrichiens vers le Mincio. — L'armée autrichienne reculant encore, avait abandonné la ligne de l'Adda pour aller garnir le cours du Mincio. Plaisance évacuée, la retraite s'effectua dans une complète tranquillité, avec Montechiaro comme point de direction générale ; la droite suivant la route de Vérone, le centre et la gauche remontant du midi vers le nord par la route de Crema. Brescia.

L'armée alliée reprend son mouvement en avant. — Le 11 juin, l'empereur Napoléon III, qui avait la certitude de

1. Dans le cimetière de Melegnano se trouvent un monument commémoratif et des tombes éparses; le tout était, lorsque nous le visitâmes en 1879, dans un état d'abandon qui humilie.

La face nord de la pyramide rappelle la composition de la 3e division du 1er corps; cette inscription est presque complètement illisible. Celle de la face sud s'est trouvée garantie... par son orientation : *Les officiers, sous-officiers et soldats — de la 3e division du 1er corps de l'armée d'Italie — à leurs camarades — tombes victorieux — en combattant pour la gloire de la France — et l'indépendance de l'Italie — Marignan*, 8 *juin* 1859.

Nous avons noté trois tombes isolées d'officiers français; c'est à grand'peine que nous avons pu lire les noms suivants sur des croix ou pierres qui auront bientôt disparu : 1° Bonneau de Beaufort, capitaine au 10e bataillon de chasseurs ; — 2° de Lachevardière de Lagrandville, capitaine au 1er de zouaves ; — 3° Descubes, chef de bataillon ; Combes, capitaine ; Carbuccia, lieutenant ; Bonnal et André sous-lieutenants, tous *du 33e de ligne.*

l'abandon de la ligne de l'Adda, porta l'armée alliée en avant : l'armée piémontaise marcha sur Vaprio par Monza, Vimercate; l'armée française se dirigea sur Cassano [1].

Le feldzeugmestre Gyulai avait formé le projet de s'établir derrière la Chiese, en avant du quadrilatère, sur la ligne Lonato-Castiglione et d'y attendre de nouveau l'attaque des Alliés : le 16 juin, il était prêt à la recevoir.

Le même jour, la plus grande partie de l'armée française avait franchi l'Oglio; deux jours plus tard, elle passait la Mella et atteignait la Chiese.

Le 18 juin, l'armée alliée occupait les emplacements suivants : à gauche, l'armée sarde s'étendait de Brescia vers Lonato et Castenedolo; au centre, le 1er corps français occupait Brescia ayant à sa droite le 2e corps; à droite, le 4e corps était à Bagnolo; la réserve était constituée par le 3e corps établi à Poncarale et par la Garde placée à Brescia, auprès du quartier impérial.

Nouvelle organisation de l'armée autrichienne. — Le 17 juin, l'armée autrichienne avait reçu une nouvelle organisation :

Les 7 corps d'armée et les 2 divisions de cavalerie dont elle disposait avaient été distribués en deux armées dont l'empereur François-Joseph avait pris le commandement, avec le feldzeugmestre baron de Hess pour chef d'état-major général.

La *première armée* était commandée par le felzeugmestre comte Wimpffen : elle comprenait trois corps, les

1. Vers le milieu de juin, la situation de l'armée alliée est ce qu'elle était le 4 juin, à part des effectifs un peu plus forts et quelques mutations. Garde impériale, 1re division : généraux de brigade, Niel, Blanchard; 2e division, le général Picard a remplacé le général Decaen. — 1er corps, 1re division : le général de brigade d'Alton a remplacé le général Blanchard; 2e division, le général *Douay (F.)* a remplacé le général Niel. — 3e corps, 1re division : le *général de brigade* Doëns a remplacé le général Picard.

[redacted]

IIIe (prince de Schwarzemberg), IXe (comte Schaffgotsche), XIe (de Veigl), et une division de cavalerie (comte Zedtwitz).

La *deuxième armée*, dans le commandement de laquelle le feldzeugmestre Gyulai avait été remplacé par le général de cavalerie comte Schlik se composait de quatre corps, les Ier (comte Clam-Galles), V^e (comte Stadion), VIIe (baron Zobel), IIIe (chevalier de Benedek), et d'une division de cavalerie (comte de Mensdorff).

Au moment même où la lutte allait recommencer, l'armée autrichienne se replia, les 20 et 21 juin, derrière le Mincio dont elle occupa tout le cours, de Peschiera à Mantoue, comme si elle eût voulu en disputer le passage.

Avant de poursuivre le récit des opérations sur le Mincio, résumons celles du 5e corps et donnons la suite de la marche de Garibaldi à l'extrême gauche.

Opérations du 5e corps français. — Dès le début de la campagne, le prince Napoléon commandant le 5e corps, dont le chef d'état-major était le général de Beaufort d'Hautpoul, avait été chargé d'une mission à la fois politique et militaire.

Il s'agissait d'abord d'occuper la Toscane, afin d'y étouffer dans son germe toute manifestation favorable au parti autrichien. Le 13 juin, la première moitié de cette mission était accomplie. Débarqué le 23 mai à Livourne, le 5e corps affaibli de la division d'Autemarre, qui avait reçu une autre destination, avait été dirigé sur Florence, où il fut renforcé par la division toscane du général Ulloa, forte d'environ 10.000 hommes, soit de 18 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries.

La victoire de Magenta eut bientôt pour conséquence l'évacuation des Duchés et des Légations par les Autrichiens.

Le 5e corps, qui avait contribué à interdire aux Autrichiens l'entrée de la Toscane, et qui, par sa position sur le flanc gauche des forces opérant dans la vallée du Pô, avait pu causer de l'inquiétude à l'ennemi, fut alors ap-

pelé en Lombardie ; il devait y rallier la division d'Autemarre maintenue, depuis le 15 juin, à Plaisance. Le 12 juin, il entamait une marche de seize jours, effectuée dans des conditions atmosphériques pénibles et qui, par Lucques, Massa, Pontremoli (22 juin), le conduisirent à Parme : là le rejoignit, le 25 juin, la division toscane Ulloa qui avait franchi les Apennins au col de l'Abetone. Le Pô fut passé à Casalmaggiore et, la réunion avec la division d'Autemarre une fois opérée, on se dirigea vers l'armée qu'on ne devait rejoindre que le 3 juillet, à Goito, alors que déjà la fin de la guerre approchait. Les circonstances avaient donc imposé au 5ᵉ corps un rôle ingrat, qui n'avait cependant pas été sans utilité.

Suite des opérations des Chasseurs des Alpes. — Quant au général Garibaldi, il s'était dirigé de Côme, par Lecco et Caprino, sur Bergame (8 juin), et de Bergame, par Palazzalo, sur Brescia, où il était entré le 13 juin devançant ainsi l'armée sarde, qui occupait la gauche de l'armée alliée.

Le 15, Garibaldi livrait, à l'est de Brescia, à Tre-Ponti, un combat à la division Urban, qui formait toujours l'extrême droite de l'armée autrichienne. Les Chasseurs des Alpes eurent le dessous; ils ne furent dégagés que par l'arrivée de la division piémontaise Cialdini devant laquelle le général Urban dut se replier sur Calcinato où, conformément à l'ordre qu'il avait reçu, il ralliait le Iᵉʳ corps autrichien.

Positions de l'armée alliée, le 23 juin au soir. — Si nous revenons au gros de l'armée alliée, nous voyons que, le 23 au soir, il était ainsi distribué, par suite des mouvements de la journée précédente et de la journée même.

A gauche, l'armée sarde occupait Desenzano et Lonato; au centre, les 1ᵉʳ et 2ᵉ corps étaient à Esenta et à Castiglione; à droite, les 4ᵉ et 3ᵉ corps formaient échelon à Carpenedolo et Mezzane. Constituant la réserve, la Garde impériale était à Montechiaro.

L'armée autrichienne revient sur la rive droite du Mincio.

[redacted]

— Les rapports des nombreuses reconnaissances exécutées, le 23, dans l'espace compris entre la Chiese et le Mincio s'accordaient à établir que de forts détachements autrichiens occupaient Solferino, Cavriana, Guidizzolo, Medole et que de grands mouvements de troupes s'effectuaient vers le Mincio. Au lieu de multiplier les reconnaissances jusqu'à ce que l'on fût fixé, l'état-major général français ne voulut admettre qu'un mouvement des avant-postes, tant il lui semblait difficile d'admettre que l'ennemi se reportât en avant pour disputer un terrain qu'il avait librement abandonné : c'est cependant ce qui était arrivé.

Le 23 juin, l'armée autrichienne avait franchi le Mincio pour reprendre résolûment l'offensive : partie de la ligne Peschiera-Goito, qui offre une longueur d'environ 30 kilomètres, elle se trouvait concentrée le soir entre Pozzolengo et Medole, par Solferino, sur une étendue d'environ 12 kilomètres, ayant effectué un changement de front à droite, face à la ligne Lonato-Castiglione-Carpenedolo qu'elle comptait occuper le lendemain. Les quartiers généraux étaient établis à Cereta (1re armée), Volta (IIe armée) et Valeggio (quartier-général impérial).

Projets formés des deux côtés pour la journée du 24 juin. — Les ordres autrichiens relatifs à la journée du 24 juin avaient, en effet, pour but d'assurer la marche concentrique des deux armées d'opérations, la deuxième armée tenant la droite, contre les positions principales de l'armée alliée à Carpenedolo et Montechiaro. Le départ devait avoir lieu à 9 heures du matin.

De son côté, l'empereur Napoléon III avait donné le 23 au soir, comme objectifs pour la marche du lendemain, les points de : Pozzolengo, à l'armée piémontaise ; Solferino, au 1er corps ; Cavriana, au 2e corps ; Medole au 3e corps, en passant par Castel Goffredo ; Guidizzolo, au 4e corps et aux deux divisions de cavalerie Desvaux et Partouneaux des 1er et 3e corps ; *Castiglione*, à la garde impériale.

Le départ était fixé entre deux et trois heures du matin.

Le simple rapprochement des ordres de mouvement montre que les deux armées allaient s'avancer à la rencontre l'une de l'autre : elles se seraient heurtées à moitié chemin si les mêmes heures de départ eussent été indiquées de part et d'autre; les différences entre ces heures assurèrent aux Alliés l'avance et aussi l'avantage de l'initiative sur les Autrichiens qui furent atteints sur leurs positions de la veille. Des deux côtés il y eut surprise à des degrés différents.

Bataille de Solferino, le **24** *juin.* — C'est dans ces conditions que fut livrée, le 24 juin, *la bataille de Solferino* dans laquelle 163.124 Autrichiens (effectif disponible des Ire et IIe armées : 217.324 combattants) furent attaqués par 135.234 Franco-Sardes (effectif disponible : 187.956 combattants pour les deux armées alliées) [1].

Conformément aux ordres reçus, l'armée française s'était mise en marche de grand matin sur quatre colonnes : les 1er et 3e corps qui tenaient la gauche et la droite de la ligne française, les 2e et 4e corps compris entre eux, se dirigeaient vers la ligne du Mincio, suivant les directions générales de Monzambano et de Volta ; en arrière devait marcher la Garde. Les avant-gardes ne tardèrent donc pas à se heurter contre les avant-postes autrichiens qui garnissaient sensiblement la ligne : ferme de Ponticello (VIIIe corps), Madonna della Scoperta, Barche di Castiglione, Le Fontane (Ve corps), Casa Morino, située à l'est du Mont Medolano, et Medole (IXe corps).

Entre trois heures et six heures du matin, les Français au sud, les Sardes au nord, rencontraient l'ennemi et engageaient avec lui des combats d'avant-garde. Divisée en deux colonnes qui devaient se rendre à Pozzolengo en

1. L'effectif des troupes engagées à Solférino se décompose ainsi : Autrichiens : 170 bataillons, 88 escadrons, 688 pièces, 146.635 fantassins, 16.489 cavaliers.

Armée alliée : 218 bataillons, 88 escadrons, 300 pièces, 124.472 *fantassins*, 10.762 cavaliers.

passant, l'une (1[re] et 2[e] divisions) par Castel Venzago et Madonna della Scoperta, l'autre (3[e] et 5[e] divisions) par Desenzano, Rivoltella et la Via Lugana, l'armée sarde lança des reconnaissances dans ces deux directions; mais la division de cavalerie Sambuy avait été maintenue à Lonato, en position d'attente. Ces reconnaissances se heurtèrent contre les troupes du VIII[e] corps (Benedek) et furent repoussées, celle de la 1[re] division (Durando) devant Madonna della Scoperta, celle de la 3[e] division (Mollard) à la ferme de Ponticello, c'est-à-dire au delà de la position de San Martino que n'occupaient pas encore les Autrichiens. Disons de suite, par anticipation, que les divisions de deuxième ligne (2[e] et 5[e]) soutinrent assez tardivement celles de première et que l'échelonnement défectueux des forces fut cause que, de ce côté, l'équilibre du combat se rétablit assez lentement; mais les Autrichiens avaient gagné du terrain jusqu'à San Martino où ils s'établirent vers 9 heures du matin.

Quant à l'armée française, elle avait déjà pris pied sur un certain nombre de points. Parti de Mezzane à deux heures et demie du matin, le 3[e] corps avait traversé la Chiese à Visano et, par Aquafredda, s'était porté sur Castel Goffredo d'où, vers sept heures du matin, sa division de tête (1[re], Renault) avait délogé l'ennemi; la marche avait été ensuite reprise sur Medole.

A ce moment, le 4[e] corps était déjà maître de Medole dont sa 1[re] division (de Luzy) s'était emparé après un combat assez vif.

Plus à gauche et toujours dans la plaine, le 2[e] corps suivant la route de Mantoue avait ouvert le feu dès cinq heures du matin devant la Casa Morino. Vers huit heures et demie, le déploiement du corps une fois terminé, la prise de Casa Morino laissait le maréchal de Mac-Mahon libre d'appuyer vers les hauteurs sur le 1[er] corps, à la condition qu'il serait remplacé dans la plaine par le 4[e] corps; or, le général Niel devait attendre lui-même que le 3[e] corps pût arriver à lui, sous peine de le laisser seul

exposé aux coups de l'ennemi. Le commandant du 4e corps avait d'ailleurs à s'établir préalablement sur la ligne Rebecco-Baite-Casa Nuova, que le IXe corps (Schaffgotsche) occupait solidement. Après s'être donné un bon point d'appui en faisant mettre Medole en état de défense, il en déboucha.

Pendant ce temps, le maréchal de Mac-Mahon, s'avançant jusqu'au Campo di Medole, se déployait perpendiculairement à la route et se reliait à droite vers Medole avec le 4e corps, en employant les divisions de cavalerie Desvaux et Partouneaux. Cette ligne de cavalerie se trouvait prolongée vers le sud par une batterie de 42 pièces dont le général Niel avait fait diriger le feu sur le Campo di Medole. La lutte demeura d'ailleurs stationnaire pendant un certain temps sur ce point : le 4e corps français et le IXe corps autrichien se tinrent mutuellement en échec jusqu'à l'arrivée de renforts de part et d'autre.

Quant au 3e corps, longtemps retardé au passage de la Chiese, il dut ensuite se réserver, en partie, pour parer à une attaque que, d'après un avis émané vers 10 heures de l'Empereur, pouvait tenter, d'un instant à l'autre, un corps de 20 à 25.000 hommes (division Jellachich) sorti de Mantoue. Privé d'ailleurs de sa division de cavalerie (Partouneaux) détachée au 4e corps, il lui était difficile, pour ne pas dire plus, de contrôler la vérité d'un avis qu'aucun ordre postérieur ne vint supprimer.

Malgré son désir de se porter au secours du 1er corps engagé à Solferino, le maréchal de Mac-Mahon dut conserver pendant un certain temps sa position, parce que son flanc gauche n'était pas couvert. Il l'était si peu qu'une faible fraction de cavalerie autrichienne se crut autorisée à le tourner : il convient de placer ici, à titre d'épisode instructif, l'audacieuse marche du colonel Edelsheim. A la tête d'un régiment de hussards et précédant la division de cavalerie Mensdorff, il ne craignit pas de se diriger par le nord de la Casa Morino et, après avoir refoulé les troupes qui lui furent opposées,

[redacted]

de s'avancer jusqu'à la hauteur de Le Grole, ou il était vers midi. Là, certain qu'il n'était pas appuyé, il fit demi-tour, revint par le même chemin, sans se laisser arrêter ni par plusieurs charges de cavalerie, ni par le feu de l'infanterie. Lorsqu'il atteignit son point de départ qu'il avait quitté le matin à huit heures, il ne lui manquait que 8 officiers et 125 hommes : il avait montré comment la cavalerie du général Mensdorff aurait pu utiliser le vide existant entre les Ier et IIe corps, si elle n'avait pas été employée, sur ces entrefaites, à couvrir l'intervalle entre les 1re et 2e armées.

Depuis déjà longtemps le 1er corps français était sérieusement aux prises avec l'ennemi. Parti d'Esenta à trois heures du matin, il s'était porté en deux colonnes vers Solferino : à droite, la 1re division (Forey), suivie à distance par la 3e (Bazaine), passait au sud de la ligne des hauteurs qui relient par un arc de cercle Castiglione à Solferino, pendant qu'à gauche, la 2e division (de Ladmirault) s'avançait au nord de ces hauteurs. Dans ces deux directions, le 1er corps refoula devant lui les avant-postes autrichiens; puis, après avoir occupé Barche di Solferino (2e division), Le Grole (1re division) et pris pied par la 1re division sur le mont Fenile, il se déploya pour attaquer la position de Solferino. Déjà le général de Ladmirault avait dû, après avoir été grièvement blessé, céder le commandement de sa division. Le 1er corps avait devant lui le Ve corps qu'allaient soutenir les Ier et VIIe corps.

Ne croyant pas, dès le principe, à une grande bataille, l'empereur d'Autriche avait encore son quartier général à Volta, lorsque, à neuf heures et demie, le doute n'étant plus possible, il eut à envoyer des ordres aux commandants d'armée : ceux-ci les reçurent donc assez tard ; ils avaient d'ailleurs été contraints par les événements de les devancer. A la même heure, l'empereur Napoléon III avait déjà personnellement donné ses instructions au chef du 2e corps; quelques instants plus tard, vers dix heures, après *avoir chargé la cavalerie* de la Garde de

couvrir le vide existant entre les 1er et 2e corps, il était auprès du maréchal Baraguey-d'Hilliers en face de Solferino. Les deux divisions d'infanterie de la Garde venaient d'arriver : on pouvait donc chercher à enfoncer le centre autrichien.

La position de Solferino alors en butte à un violent feu d'artillerie avait pour avancée le mont Mezzana ; elle était constituée : par le mont Carnal que couvraient de l'ouest à l'est le cimetière, l'église, le château et par le mont des Cyprès qui était garni d'artillerie ; le tout avait pour réduit naturel le mamelon isolé de La Rocca que couronne la tour de Solferino, aussi nommée *Spia d'Italia* à cause de sa position dominante. C'est là que devait se décider la bataille, à la condition de continuer le mouvement en avant sur Cavriana.

Lorsque la préparation par l'artillerie est jugée suffisante, on donne l'assaut. A gauche, la division Bazaine enlève le cimetière et prend ensuite pied dans le village. Après avoir échoué une première fois à la tête de la brigade d'Alton, le général Forey, appuyé par l'infanterie de la Garde, enlève le mont des Cyprès, puis abordant la hauteur de La Rocca s'empare de la tour : il est deux heures environ. Ainsi pris entre ces deux attaques et déjà tournés, les défenseurs du château et du village de Solferino ne se retirent que très difficilement, en laissant un assez grand nombre de prisonniers. Sur ce terrain dénudé les colonnes d'attaque ont éprouvé des pertes considérables.

A peu près au même moment, le 2e corps venait d'opérer sa jonction avec la garde impériale : il avait repris sa marche vers les hauteurs dès qu'il fut certain que le 4e corps était en état, au prix d'efforts énormes, de tenir en échec l'ennemi.

Sur la droite, les troupes du 4e corps luttaient toujours pour s'établir sur la ligne Casa Nuova-Baite-Rebecco contre le VIIe corps alors remplacé par le XIe corps (de Weigl). La 2e division (Vinoy) était cependant parvenue

à enlever la Casa Nuova et la 1re division (de Luzy), flanquée sur sa droite par la 1re division (Renault) du 3e corps, après s'être emparée vers deux heures du village de Rebecco, qui avait été pris et repris plusieurs fois, s'y maintenait malgré tous les efforts de l'ennemi. Vers midi et demi, le maréchal Canrobert avait envoyé au général Niel une brigade (Bataille) de sa 2e division (Trochu).

Au nord du champ de bataille le général Cucchiari (5e division) continuant les attaques de la 3e division (Mollard), avait finalement échoué contre la position de San Martino et avait dû battre en retraite malgré quelques succès passagers.

De son côté, la première division (Durando) avait inutilement renouvelé l'attaque contre Madonna della Scoperta. Le combat fut donc interrompu là jusqu'à ce que la 2e division (Fanti) eût été partagée à droite et à gauche, pour renforcer les 1re et 5e divisions. Insuffisamment reliées les unes aux autres, toutes ces attaques partielles, dans lesquelles on perdait le bénéfice de la supériorité numérique, étaient donc venues se briser, malgré l'incontestable bravoure déployée par les Piémontais, contre le VIIIe corps bien posté et vigoureusement commandé.

Pendant que la 3e division (Bazaine) du 1er corps poursuivait le Ve corps vers Pozzolengo, que la 1re division (Forey) entamait sur la Strada Cavallara une poursuite qui devait bientôt s'arrêter, et que la brigade Manèque de la division Camou chassait les Autrichiens des hauteurs de Casa del Monte, le 2e corps avait gagné du terrain. La 1re division (de La Motterouge) s'empare de San Cassiano, de la ferme Malpetti et, sous les yeux des deux empereurs [1], déloge du mont Fontana deux brigades du VIIe corps malgré leur énergique résistance.

Bientôt l'occupation de Cavriana complète la défaite du centre autrichien. Dès lors l'armée autrichienne ne forme

1. L'empereur *François Joseph était* arrivé le matin, vers 10 heures, *à Cavriana.*

plus que deux tronçons, quoique sur les deux ailes sa résistance continue à s'affirmer avec succès : la bataille est gagnée.

C'est vers trois heures que l'empereur François Joseph se faisant encore illusion ordonne au felzeugmestre Wimpffen de prendre l'offensive contre la droite de l'armée française. La lutte se concentre, acharnée, autour de Rebecco et de la Casa Nuova : les divisions du 4e corps, activement secondées par la cavalerie du général Desvaux, qui sort de sa position d'attente, se maintiennent sur tous les points, mais leurs pertes sont considérables. Toutefois les Autrichiens ne peuvent progresser. Le général Trochu les repousse même avec la brigade Bataille jusqu'à Guidizzolo, sans cependant parvenir à se maintenir dans ce village.

Vers trois heures et demie, l'empereur d'Autriche, mieux informé, ordonne à ses troupes de se replier derrière le Mincio. Déjà la retraite était en grande partie commencée pour la 1re armée. Après avoir vainement essayé de forcer la droite française, le général Wimpffen avait cru pouvoir prendre sur lui, tout en informant l'Empereur de sa détermination, de mettre un terme à la lutte en dirigeant le IXe corps sur Goito, le IIIe corps par Cerlungo sur Ferli et le XIe corps par Goito sur Revertella.

A l'extrême droite autrichienne, la lutte durait toujours. Au moment où l'ordre de retraite parvint au IXe corps, les Piémontais occupaient Madonna della Scoperta que la brigade Gaal, prise à revers par le feu d'une batterie fançaise établie à la Contrada San Martino, avait dû évacuer, mais ils étaient toujours tenus en échec devant San Martino. Il était quatre heures et demie et un orage épouvantable éclatait sur les combattants, lorsque les Piémontais, renforcés par la brigade d'Aoste de la division Fanti, entreprennent une dernière attaque qui est repoussée. Le feldmaréchal-lieutenant Benedek demeurait alors libre d'exécuter l'ordre reçu : il le fit. Les Pié-

montais le suivent, mais sans dépasser la ligne qui joint la ferme San Giacomo et Pozzolengo que les Autrichiens occupèrent jusqu'à dix heures du soir.

Cependant la retraite du gros de l'armée autrichienne s'était accomplie sous la protection du VIIe corps, d'abord sur Volta, ensuite sur Valeggio, sans que la Strada Cavallara fût utilisée par les Français pour lui interdire l'accès de ce pont : l'orage mit d'abord obstacle à la poursuite ; au centre, la fatigue des soldats, puis l'arrivée de la nuit s'y opposèrent plus tard. Cette poursuite eût été cependant possible à la droite française où le 3e corps était presque intact ; or, une arrière-garde de la 1re armée ne quitta Guidizzolo qu'à dix heures du soir sans être inquiétée.

Dans la soirée, les quartiers généraux des deux armées autrichiennes étaient établis : celui de la IIe, à Valeggio; celui de la Ire, à Goito ; le quartier impérial se trouvait à Villafranca.

Les Alliés bivouaquèrent sur les positions où avait cessé la lutte : à San Martino (armée sarde), à Solferino (1er corps), à Cavriana (2e corps), à Robecco (3e corps), entre Medole et Guidizzolo (4e corps) ; la Garde était à Cavriana auprès de l'Empereur.

Telle est la bataille de Solferino dans laquelle près de 300.000 hommes ont combattu pendant plus de douze heures. Elle se traduisit par les pertes suivantes :

Autrichiens : 639 officiers, 21.097 hommes hors de combat, dont près de 8.600 hommes disparus ; au nombre des blessés figuraient 4 généraux.

Piémontais : 216 officiers, 5.305 hommes hors de combat, le chiffre des disparus s'élevant à 1.258 ; au nombre des blessés figuraient 2 généraux dont un, le général Danési, mourut plus tard des suites de sa blessure.

Français : 661 officiers, 11.009 hommes hors de combat, dont 1.518 disparus. Parmi les blessés figuraient les généraux de division de Ladmirault et Forey, les généraux de brigade Douay (C.-A), Dieu et Auger ; ces deux derniers succombèrent plus tard. On comptait aussi sept

TABLEAU N° 3. — **BATAILLE DE SOLFERINO, 24 juin 1859.** — **Pertes éprouvées par les deux partis.**

ALLIÉS.

CORPS.	TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS
Garde impériale.	181	706	63
1er corps.	610	3.162	659
2e —	234	986	275
3e —	37	257	19
4e —	560	3.421	502
Totaux de l'armée française.	1.622	8.530	1.518
Armée du roi . . .	691	3.572	1.258
Total général.		17.191	

AUTRICHIENS.

	HORS de combat.		OFFICIERS.	TROUPE.
Ire Armée.	(9.795)			
IIIe corps.	3.207			
IXe —	4.349			
XIe —	2.200			
Div. de caval. Zedtwitz.	39			
IIe Armée	(11.941)			
Ier corps.	2.824			
Ve —	4.442			
VIIe —	1.878			
VIIIe —	2.615			
Div. de caval. Mensdorff.	182			
	21.736	Tués. . .	94	2.198
		Blessés .	500	10.306
		Disparus	45	8.593
			639	21.097

[redacted]

colonels tués : Jourjon, chef d'état-major du génie du 4e corps ; Laure, du régiment des tirailleurs indigènes ; Lacroix, du 30e de ligne ; Broutta, du 43e de ligne ; Capin, du 53e ; de Maleville, du 55e, et Douay (G.-P) du 70e.

Totaux de l'armée alliée : 17.191 hommes, dont 2.313 tués, 12.102 blessés, 2.776 disparus.

La journée du 24 juin a reçu le nom de *Bataille de Solferino.* Cette dénomination doit lui être conservée. Il n'y a, en effet, pas plus de raison d'employer le nom de *bataille de Solferino San Martino*, que de s'arrêter à celui de *Solferino-San-Martino-Rebecco.* C'est à Solferino et là seulement que la victoire a été décidée, par les Français, au prix de pertes sérieuses. Malgré la bravoure avec laquelle les Piémontais ont combattu, ainsi que l'attestent suffisamment les chiffres de leurs pertes, ils n'ont pesé que très indirectement dans le succès de la journée puisque, jusqu'au soir, ils ont été tenus en échec par des forces inférieures. Quant à la prétention de scinder en deux la journée du 24 juin, pour opposer une *Bataille de San Martino* à celle de Solferino, elle n'est pas justifiée davantage, quelque respectable que soit le sentiment qui lui a donné naissance[1].

1. Deux monuments commémoratifs existent de la bataille de Solferino : le monument sarde se trouve à San Martino ; le monument qui a reçu les ossements des Français et des Autrichiens se dresse à une petite distance de la tour. C'est l'église de San Pietro qui, détournée de sa destination première, a été transformée en un ossuaire dont l'aspect est saisissant : les crânes distribués avec ordre tapissent les parois du chœur ; au-dessous et dans une crypte bien éclairée se dressent de véritables murailles d'ossements soigneusement rangés par catégories. Ces ossements ont été fournis par sept mille cadavres français ou autrichiens, *dont deux seulement ont été reconnus* et, à ce titre, reconstitués à l'état de squelettes : Emile Ducoin, lieutenant-colonel au 37e de ligne ; Adolphe Meuessier, chef de bataillon au 72e de ligne. La façade de l'église ne porte aucune inscription.

Dans l'enclos *qui entoure l'église de* San Pietro se dresse une *pyramide dont la principale inscription* est : *Au général* Auger — *l'artillerie de l'armée d'Italie.*

TABLEAU N° 3. — **BATAILLE DE SOLFERINO, 24 juin 1859. —**
Pertes éprouvées par les deux partis.

ALLIÉS.

CORPS.	TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS
Garde impériale	181	706	63
1er corps	610	3.162	659
2e —	234	986	275
3e —	37	257	19
4e —	560	3.421	502
TOTAUX de l'armée française	1.622	8.530	1.518
Armée du roi	691	3.572	1.258
		17.191	

AUTRICHIENS.

	HORS de combat.
Ire Armée	(9.795)
IIIe corps	3.207
IXe —	4.349
XIe —	2.200
Div. de caval. Zedtwitz	39
IIe Armée	(11.941)
Ier corps	2.824
Ve —	4.442
VIIe —	1.878
VIIIe —	2.615
Div. de caval. Mensdorff.	182

OFFICIERS.	TROUPE.
[illegible]	[illegible]

Positions des armées adverses, le 25 juin au matin. — Le 25 juin au matin l'armée autrichienne, qui n'avait été inquiétée sur aucun point, avait en presque totalité franchi le Mincio et occupait les positions suivantes :

IXe corps, à Goito, sur la rive droite du Mincio ; tout le reste sur la rive gauche et formant deux lignes :

En 1re ligne : VIIIe, Ve, Ier et IIIe corps ; en 2e ligne : VIIe corps à Mozzecane, XIe corps à Roverbella.

L'aile gauche était couverte par le IIe corps, qui était à Mantoue et aux environs. Le Xe corps, réserve générale, était établi à l'est de Mantoue, vers Villimpenta. Le quartier général était à Vérone.

A la même date, l'armée alliée occupait les emplacements suivants :

Armée française : 1er corps, près de Pozzolengo ; 2e corps, à Cavriana ; 3e corps, à Solferino, sauf une division maintenue à Guidizzolo avec les divisions de cavalerie Desvaux et Partouneaux ; 4e corps, à Volta.

Armée sarde : à San Martino.

Du 25 au 28, l'armée autrichienne se réorganisa à l'abri du Mincio. Bientôt ce cours d'eau ne sembla plus une barrière suffisante et l'armée abandonnant le *quadrilatère*, dans lequel ne fut laissé que le VIIe corps, fut portée sur la rive gauche de l'Adige, entre Vérone et Legnago : la IIe armée garnissait l'Adige, de Vérone à San-Giacomo et Lupatoto ; la Ire armée s'étendait à sa gauche d'Albaredo à Legnago. Il existait ainsi un intervalle entre les deux armées, mais il était occupé par des prairies et des rizières, qui en interdisaient suffisamment l'approche. Dans cette position, l'armée autrichienne pouvait attendre l'attaque des Alliés.

L'armée française franchit le Mincio, le 1er juillet. — Le 1er juillet, l'armée française franchit le Mincio et s'établit sur les points suivants :

Le 1er corps, à Oliosi ; le 2e corps, à Sainte-Lucie ; le 4e corps, à Custoza. La garde impériale et deux divisions du 3e corps étaient à Valeggio, où se trouvait le quar-

tier général impérial ; la dernière division du 3e corps était à Goito.

Le siège de Peschiera avait été résolu ; il devait être fait en commun par l'armée sarde et par le 1er corps français (Baraguey-d'Hilliers).

Concentration des Autrichiens à Vérone. — Le 2 juillet, l'armée française ayant exécuté un mouvement dans la direction de Vérone, l'empereur François-Joseph, craignant que son flanc droit fût menacé par le plateau de Pastrengo et Pontone, se concentra à Vérone et sur le haut Adige, en rappelant à lui la Ire armée.

L'attaque de front du quadrilatère est résolue au quartier général français. — Au grand quartier général français l'attaque de Vérone était résolue, mais on voulait attendre que la place de Peschiera fût prise ; d'ailleurs il fallait, avant d'aborder de front le quadrilatère, avoir reçu tout le matériel et toutes les munitions nécessaires.

Siège de Peschiera. — Le 3 juillet, les premières pièces du parc de siège arrivèrent à Pozzolengo. Le 4 juillet, l'investissement de Peschiera était protégé par les positions que l'armée française occupait entre Castelnuovo et Custoza.

Opérations des généraux Cialdini et Garibaldi. — L'extrême flanc gauche de l'armée alliée était couvert par la division Cialdini et par les Chasseurs des Alpes opposés à des troupes du VIe corps autrichien (feldmaréchal-lieutenant baron Paumgarten) chargé de la défense du Tyrol.

Les troupes du général Garibaldi avaient envahi, dès le milieu de juin, la Valteline, laissant derrière elles la division Cialdini (4e division piémontaise) dans le val Camonica. Outre la vallée de l'Oglio, le général Cialdini défendait aussi la vallée de la Chiese à Rocca d'Anfo.

Devançant dans la haute vallée de l'Adda le général Garibaldi qui atteignait le 3 juillet Tirano, le colonel Medici s'emparait le 27 juin du point important de Bormio ; le 9 juillet, parvenu au col du Stelvio dont à deux

reprises différentes il avait vainement essayé de forcer le passage, il préparait une troisième attaque, lorsqu'il reçut la nouvelle de la conclusion d'un armistice; les hostilités durent cesser.

Projet d'attaque contre Venise. Rôle joué par la flotte française dans l'Adriatique. — Dans l'Adriatique, la flotte était sur le point d'entreprendre de sérieuses opérations contre Venise. Jusqu'à la fin de juin, Venise avait été seulement bloquée par une flotte composée de six vaisseaux de ligne, deux frégates à hélice et deux corvettes placées sous les ordres du vice-amiral Romain Desfossés.

Le 1er juillet, une flotte de siège commandée par le contre-amiral Bouët-Willaumez arrivait à Lossini, point situé à 20 lieues de Venise et désigné pour servir de dépôt aux entreprises ultérieures. Cette flotte se com posait de 4 frégates à vapeur, 3 batteries flottantes cu rassées et 35 canonnières, dont 28 de 1re et de 2e classe Depuis la bataille de Solferino, un corps de débarqu ment fort d'environ 4.000 hommes était en voie d'o ganisation, sous le commandement du général Wimpffen.

Il n'est pas sans intérêt de signaler le système de fense auquel avait eu recours l'Autriche pour interd l'accès des passes. Chargé de cette organisation, le lonel du génie baron Ebner avait fait disposer au f de la mer des mines sous-marines destinées à agir à tance, sans que l'explosion dût en être provoquée p choc du navire ennemi : ces engins eussent été enfl més du rivage au moyen d'un courant électrique.

Le 8 juillet, la flotte sortait de Lossini se dirigean Venise que l'on comptait attaquer par la passe de C gia, lorsqu'elle fut avisée de l'armistice.

Négociations du 8 au 12 juillet. Paix de Villaf le 12 juillet. — Le 8 juillet, en effet, un armistic devait cesser le 15 août, si à cette date des prélimi de paix n'étaient pas conclus, avait été signé entr triche, la Sardaigne et la France.

L'empereur Napoléon III, qui n'avait voulu faire qu'une guerre italienne, s'arrêta à temps lorsqu'il eut acquis la certitude que cette guerre menaçait de devenir européenne. Or, la Prusse qui avait poussé activement ses armements, était prête à réunir sur le Rhin une armée de 250,000 hommes.

Avant de risquer « ce qu'il n'est permis à un souverain de mettre en jeu que pour l'indépendance de son pays.... » [1], Napoléon III, à la direction duquel le roi Victor-Emmanuel tendait d'ailleurs de plus en plus à échapper, crut devoir tenter une démarche personnelle auprès de l'empereur d'Autriche : il lui adressa donc, le 6 juillet, une proposition d'armistice qui, le lendemain même, était agréée.

La nouvelle de cette acceptation vint surprendre, le 7, l'armée française rangée en bataille sur la ligne Castelnuovo-Valeggio, où elle avait pris position en vue d'une attaque possible [2] : le 8, l'armistice était signé par le feldzeugmestre baron de Hess, le maréchal Vaillant et le général della Rocca, au nom des trois puissances belligérantes.

Quelques jours plus tard, le 11 juillet, à Villafranca, une entrevue des deux empereurs précipitait la conclusion de la paix.

Par le *traité de Villafranca* (12 juillet) :

L'empereur d'Autriche cédait la Lombardie, les forte-

1. Discours de l'Empereur aux députations du Sénat et du Corps législatif, le 19 juillet 1859.

2. L'ordre impérial donné le 6 juillet, en prévision d'une bataille possible le lendemain, se terminait ainsi : « ... Dès que l'ennemi paraîtra, on commencera le feu de l'artillerie ; les lignes d'infanterie seront disposées, quand le terrain le permettra, alternativement en bataillons déployés et en bataillons en colonne double ; on évitera les tirailleurs inutiles, et, pendant que les bataillons déployés feront un feu de file, les autres battront la charge et aborderont *l'ennemi à la baïonnette.* » De pareilles *recommandations se passent de commentaires* ; mais leur reproduction intéresse *l'histoire de la tactique.*

resses de Peschiera et de Mantoue exceptées, à l'empereur des Français qui la remettait au roi de Sardaigne ;

La Vénétie, tout en restant possession autrichienne, devait faire partie d'une Confédération italienne dont on s'engageait à favoriser la formation, sous la présidence honoraire du Pape ;

Le grand duc de Toscane et le duc de Modène devaient rentrer dans leurs Etats, en accordant une amnistie générale ;

Les deux empereurs s'engageaient à demander au Saint-Père d'introduire dans ses États les réformes indispensables ;

Une amnistie générale était assurée, dans les territoires des parties belligérantes, aux personnes compromises dans les derniers événements.

Le 23 juillet, les troupes françaises, à l'exception du corps d'occupation, recevaient l'ordre de quitter l'Italie.

Le 15 août, une partie d'entre elles faisait à Paris une entrée triomphale.

Le *corps d'occupation*, fort de 5 divisions d'infanterie, de 2 brigades de cavalerie et placé sous les ordres du maréchal Vaillant, demeura en Italie jusqu'à la conclusion définitive de la paix. Le 10 novembre 1859, le *traité de Zurich* était signé. En conséquence, le 20 mars 1860, l'évacuation commençait ; le 16 juin 1860, elle était terminée.

Ainsi prit fin l'intervention armée de la France en Italie, intervention dont, malgré les fautes commises, les différents actes avaient marché avec une rapidité à laquelle on n'était plus accoutumé depuis les premières années du siècle.

On le sait, ni le duc de Toscane ni le duc de Modène, non plus que la duchesse de Parme, ne rentrèrent dans leurs États ; quant aux Romagnes, elles restèrent perdues pour le Pape.

Les événements qui, peu après la guerre, firent de l'Italie une puissance *une* toute prête à se tourner contre la France, si ses intérêts semblaient l'y engager, se dérou-

lèrent, ainsi qu'il arrive le plus souvent, contre le gré de Napoléon III : le rêve qu'il caressait, en 1859, d'une Confédération italienne ne reçut seulement pas un commencement d'exécution ; lui-même d'ailleurs y renonçait quelques mois après.

Pertes éprouvées par l'armée française. — Les travaux du docteur Chenu nous permettent de fixer encore d'une manière très exacte les pertes éprouvées par l'armée française pendant cette campagne.

L'intervention de la France en Italie a coûté au pays 20.808 hommes hors de combat, dont 2.626 tués et 1.128 disparus.

Le Piémont a eu de son côté environ 7.200 hommes hors de combat.

La perte de l'armée alliée s'éleva donc à environ 28.008 hommes hors de combat.

Ajoutons que la *Relation officielle autrichienne* donne pour les pertes de l'armée autrichienne le chiffre de 48.871 hommes hors de combat : ce chiffre grossi par le nombre des prisonniers est assez considérable ; il convient toutefois de faire remarquer que la décomposition en tués, blessés et disparus n'a été exactement faite que pour les grands engagements et que l'on n'a pas tenu compte des décès postérieurs à la guerre.

TABLEAU N° 4. — Pertes totales éprouvées par l'armée française.

	TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS.
Officiers. .	196	863	1.128
Troupe . .	2.430	16.191	
TOTAUX. .	2.626	17.054	1.128
	20.808		

Le nombre total des officiers tués ou morts à la suite de blessures ou de maladies a été de 326; ce chiffre se décompose de la manière suivante :

TUÉS,	MORTS A LA SUITE DE				Morts après retour en France.	TOTAL.
	BLESSURES.	MALADIES.	SUICIDES.	DÉCÈS.		
196	102	9	4	3	12	326

Les mouvements des ambulances et des hôpitaux peuvent se récapituler ainsi :

FRANÇAIS.	ENTRÉS.	Sortis ou évacués.	MORTS.
Ambulances.	25.333	25.008	325
Hôpitaux. .	167.833	163.176	4.677
TOTAUX. .	193.166	188.184	5.002

Tableau récapitulatif des pertes (par le feu) des armées en présence.

	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS ou prisonniers.	BLESSÉS ou morts aux ambulances et aux hôpitaux.
	OFFICIERS.	TROUPE.	OFFICIERS.	TROUPE.		
Français. .	196	2.430	863	16.191	1.128	2.962
Sardes. . .	49 ?	961	233	4.689	1.268	523
Autrichiens.	169 ?	5.247	944	25.205	17.306	?
TOTAUX. .	414 ?.	8.638	2.040	46.085	19.702	3.·85?

Nous indiquons pour mémoire seulement les pertes approximatives de l'armée sarde et de l'armée autrichienne.

CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE D'ITALIE

De 1859.

Le soir du 15 août, l'empereur Napoléon III qui avait réuni dans un banquet, aux Tuileries, 300 officiers généraux et autres, portait à l'armée un toast dont un passage mérite d'être reproduit :

« ..... Une partie de nos soldats va retourner dans ses foyers, vous-mêmes, vous allez reprendre les occupations de la paix. N'oubliez pas néanmoins ce que nous avons fait ensemble. Que le souvenir des obstacles surmontés, des périls évités, des imperfections signalées, reviennent souvent à votre mémoire, car pour tout homme de guerre, le souvenir est la science même... »

C'étaient de sages conseils ; pourquoi n'avoir pas tenu rigoureusement la main à leur application ?

En réalité, la guerre d'Italie de 1859 constitue, après la guerre de Crimée, un nouveau symptôme de notre décadence militaire. Elle offre, malgré son peu de durée, une nouvelle manifestation de nos vertus guerrières; mais des esprits aveugles ou prévenus ont pu seuls croire que l'art était en progrès : la grande tradition militaire du premier empire se perd de plus en plus, on le sent.

En 1859, on se sauve avec de l'entrain, en faisant largement appel au dévouement de soldats qui, eux aussi, ne sont plus à la hauteur de leurs aînés; fort heureusement la tâche des généraux français est rendue relativement facile par l'infériorité même de leurs adversaires.

Après avoir rendu un juste hommage à l'intelligent esprit d'offensive de l'armée française, qui fut bien plus préjudiciable aux Autrichiens *que les canons* rayés, comment

oublier, en effet : la faiblesse de la préparation ; l'impuissance de l'administration en ce qui concerne le ravitaillement, l'organisation des ambulances ; les fautes commises au point de vue militaire pendant la campagne même.

Dès le début, l'armée est répartie en deux groupes, dont les Autrichiens pouvaient empêcher ou du moins entraver singulièrement la jonction.

Plus tard, la concentration laisse presque toujours à désirer, en grande partie parce que le service de marche est complètement défectueux. .

A aucun moment, l'armée n'est sérieusement éclairée ; aussi tous les engagements livrés sont-ils, plus ou moins, le résultat d'une surprise.

Après le combat, on ne poursuit pas, on reste sur place, comme si on était embarrassé de la victoire.

De même qu'après la guerre de Crimée, le succès aveugle les heureux vainqueurs : loin de tirer profit des enseignements dont plus d'un a conscience, ils se laissent aller de suite à une quiétude dont les tirera seul un terrible réveil.

Rien n'y fait. Et cependant, comment n'être point éclairé par la sollicitude attentive avec laquelle un peuple voisin suivait ces pénibles tâtonnements plus ou moins masqués par la rapidité des événements, la perspicacité et la précision avec lesquelles ils étaient notés dans la *Relation* rédigée par la Division historique de l'état-major de Prusse. Comment surtout ne pas comprendre le sens vrai des regrets qui s'étalaient à la première page de cette œuvre :

« Lorsque en 1859 éclata la guerre en Italie, les officiers des armées qui n'étaient pas appelés à y prendre part et avant tout les officiers des armées allemandes, suivirent avec la plus grande attention les événements au delà des Alpes.

« ..... En partie, c'était le vif intérêt pour le sort d'un état confédéré, et la politique n'attendait que le moment le plus efficace pour le secourir ; — en partie c'était le désir certainement bien justifiable d'observer la tactique et l'action guerrière d'une grande armée qu'il nous semblait réservé de ren-

contrer un jour sur le champ de bataille, à l'instar de nos pères...

« Nous avons été réduits à observer de loin ; la courte durée de la campagne, si inopinément terminée, a bientôt déjoué pour nous la perspective d'une participation à la guerre [1]... »

Le mot *déjoué* est juste. Le 15 juillet 1859, devaient commencer les transports par chemin de fer de l'armée prussienne. Ils se seraient exécutés, aussi bien que le déploiement de l'armée, sur le Rhin, d'après un projet qui avait été approuvé dans toutes ses parties par le Prince-Régent de Prusse : ce projet est le coup d'essai d'un homme qui, depuis le 29 octobre 1857, était le chef de l'état-major de l'armée prussienne, du général-major comte de Moltke.

1. Reproduction textuelle de la traduction française donnée par la *Division historique*.



EXPÉDITION DE CHINE

De 1860

SOURCES

Dépôt de la guerre. — *Relation de l'expédition de Chine de 1860*, publiée en 1862, avec un atlas.

Pallu (lieutenant de vaisseau). — *Relation de l'expédition de Chine en 1860*, rédigée d'après les documents officiels..., publiée en 1863.

J. Chanoine (chef d'escadron). — *Examen critique et réfutation d'une relation de l'expédition de Chine*, rédigée par le lieutenant de vaisseau Pallu, publiée en 1864 avec l'autorisation du ministre de la guerre.

Ch. de Mutrécy (capitaine). — *Journal de la campagne de Chine 1859-1860-1861*, publié en 1861.

F. Hugonnet. — *Expédition de Chine en 1860.* (*Spectateur militaire* de juin 1861.)

Paul Varin. — *Expédition de Chine*, ouvrage publié en 1862.

D'Escayrac de Lauture. — *Mémoires sur la Chine*, 1864.

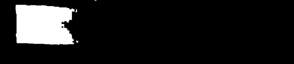
Elgin (lord). — *Papers relating to the affaires of China*, publiés en 1864.

Gros (baron). — *Négociations entre la France et la Chine en 1860.* (*Livre jaune*, 1865.)

J. Chenu (docteur). — *Expédition de Chine.* (*Spectateur militaire* de février, mars et avril 1875.)

J.-E. Roy. — *La Chine et la Cochinchine*, ouvrage publié en 1877.

Pierron (colonel). — *Les méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle*, ouvrage en cours de publication depuis 1878.



[redacted]

EXPÉDITION DE CHINE

DE 1860[1].

L'expédition entreprise en 1860 par la France et l'Angleterre unies contre le céleste Empire, a été à la fois diplomatique, militaire et maritime.

Le succès une fois obtenu, on s'est empressé, ainsi qu'il arrive d'habitude, d'oublier les préoccupations, les appréhensions même du début : la rapidité, la sûreté de main avec laquelle l'expédition fut menée dissimulèrent les obstacles de toute nature que le commandant en chef français eut à surmonter.

A la vérité, personne ne mettait en doute, au moment où la guerre d'Italie venait de prendre fin, qu'il fût facile à une poignée de soldats européens conduits par des chefs habiles de battre en bataille rangée les troupes tartares qui leur seraient opposées. Mais il fallait bien reconnaître le côté aventureux de l'expédition, constitué par une marche dans l'intérieur des terres, à une assez grande distance de la côte qui servait de base d'opération, vers

1. *L'Expédition de Chine* est surtout intéressante au point de vue de la *préparation :* c'est à ce titre qu'elle figure ici et que nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, donner la relation des deux expéditions dirigées par les Anglais, l'une en 1868 contre le roi d'Abyssinie, l'autre en 1873-1874 contre les Ashantis.

un objectif, ville de près de deux millions d'habitants, qui, selon toutes probabilités, se défendrait avec acharnement, et se demander comment, en cas d'insuccès, s'effectuerait le retour vers le lieu d'embarquement.

L'histoire de l'expédition de 1860 accuse la puissance irrésistible de la tactique européenne et d'un armement perfectionné sur des hordes imparfaitement armées, que leur nombre seul aurait pu rendre redoutables ; une habileté peu commune de direction succédant à une préparation clairvoyante ; elle offre aussi d'utiles enseignements sur les difficultés que soulèvent l'organisation et la conduite d'armées alliées : à tous ces titres, elle constitue donc une étude profitable et mérite, malgré l'effectif peu élevé des troupes qui ont été employées, de n'être point oubliée.

Événements antérieurs à l'Expédition.

Ouverture des grands ports de l'Empire aux Européens. — Divers traités conclus de 1842 à 1844 avaient assuré d'abord aux Anglais, puis aux Français et aux Américains, le droit d'entrée dans les cinq grands ports de l'Empire Chinois : Canton, Schang-haï, Fou-tcheou, Amoy et Ning-po.

Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles les Chinois cherchèrent à éluder l'exécution de promesses librement faites. Les négociations entamées échouèrent par leur mauvaise foi, et, le 13 décembre 1856, les *étrangers* n'eurent d'autre ressource, après la destruction de leurs établissements, que de chercher un refuge sur leurs vaisseaux.

Campagne de 1857. — La campagne de 1857 qui en résulta fut faite en commun par les Anglais et par les Français : le 29 décembre, Canton était pris. Alors commencèrent d'interminables négociations dans lesquelles s'exerça la perfidie des Chinois. Il fallut de nouveau avoir *recours à la force.*

Campagne de 1858. Traités de Tien-tsin des 26 et 27 juin 1858. — La prise des forts du Peï-ho (20 mars 1858) et la marche des Alliés jusqu'à Tien-tsin (4 juin) furent suivies des *traités de Tien-tsin*, signés les 26 et 27 juin 1858 par lord Elgin pour l'Angleterre et par le baron Gros pour la France. Les ratifications de ces traités devaient être échangées à Pékin dans le délai d'un an.

Un an après, en juin 1859, les plénipotentiaires français et anglais, MM. de Bourboulon et Bruce, se mettaient en route pour Pékin, sous la protection d'une escadre forte de 7 bâtiments à vapeur, 10 canonnières et 2 transports, que commandait le contre-amiral anglais James Hope.

Echec éprouvé à l'entrée du Peï-ho. — Ils trouvèrent l'entrée du Peï-ho barrée et défendue sur les deux rives par des forts détachés que reliait entre eux une ligne continue armée de canons. On décida, après sommation, que l'on forcerait le passage. C'est ce que l'on tenta de faire, les 24 et 25 juin. On échoua et les Alliés furent obligés de se retirer après avoir éprouvé de fortes pertes : Anglais, 430 hommes mis hors de combat, au nombre desquels l'amiral Hope blessé ; Français, 16 hommes atteints, dont le capitaine de frégate Tricault ; en outre, trois canonnières avaient été coulées par le feu de l'ennemi.

L'empereur de la Chine ayant publiquement approuvé la conduite du prince San-ko-li-stin, défenseur des forts du Peï-ho, l'empereur Napoléon III et la reine Victoria décidèrent qu'une nouvelle expédition serait entreprise dans le double but de venger l'injure commune et d'obtenir une réparation.

EXPÉDITION DE CHINE.

Composition du corps expéditionnaire français. — Napoléon III avait songé, dans le principe, à porter à un assez fort effectif le corps expéditionnaire que la France

s'était engagée à fournir; il dut y renoncer pour ne pas donner ombrage au gouvernement anglais : c'est ainsi que du chiffre de 15 à 18.000 hommes auquel il s'était d'abord arrêté, il descendit à celui de 7.500 hommes environ répartis en deux brigades d'infanterie. Il fallut donc écarter la plupart des demandes qui, de toutes parts, avaient répondu à l'appel fait aux hommes de bonne volonté.

Le 13 novembre 1859, le général de division Cousin-Montauban était nommé « commandant en chef des forces de terre et de mer » : l'unité de commandement se trouvait ainsi sagement réalisée. Le chef d'état-major désigné fut le lieutenant-colonel Schmitz.

Les deux brigades reçurent pour chefs : la 1re, le général Jamin, qui était en même temps commandant en second et appelé à remplacer au besoin le général Montauban; la 2e, le général Collineau.

La 1re brigade était forte de quatre bataillons présentant un total de 20 compagnies, de deux compagnies du génie et d'une section d'ouvriers du génie.

La 2e brigade comprenait quatre bataillons offrant un total de vingt-quatre compagnies.

L'artillerie comprenait : 4 batteries, soit 12 pièces de 12, 12 de 4 et 6 de montagne; 1 section de fuséens, 1 section d'armuriers, 1 section d'ouvriers d'artillerie, 1 compagnie de pontonniers.

Enfin, le corps expéditionnaire se trouvait complété par des détachements de gendarmerie et du train des équipages militaires, des infirmiers et par 50 cavaliers (spahis et chasseurs d'Afrique) attachés au quartier général.

L'effectif total était réparti de la façon suivante :

État-major, 5; état-major général, 38; infanterie, 5.760; artillerie, 1.179; génie, 292; cavalerie, 55; gendarmerie, 21; train, 116; services administratifs, 487. En tout 7.953 hommes.

Plus tard, un corps de marins débarqué (6 compa-

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS arrêtée en date du 21 novembre 1859.

Commandant en chef des forces de terre et de mer de l'expédition :

Général de division **COUSIN-MONTAUBAN.**
Chef d'état-major général lieutenant-colonel d'état-major **Schmitz.**
Commandant de l'artillerie : colonel **de Bentzman.**
Commandant du génie : lieutenant-colonel **Deroulé de Dupré**; puis le lieutenant-colonel **Livet.**
Chef des services administratifs sous-intendant militaire **Dubut.**
Service religieux : **Trégaro,** aumônier supérieur.

1re BRIGADE

Général de division **JAMIN**, commandant en second le corps expéditionnaire......	2e bataillon de chasseurs (8 compagnies) ; 101e régiment de ligne (2 bataillons à 6 compagnies ; 1 compagnie du 1er régiment du génie ; 1 — 3e — — ; 1 section d'ouvriers du génie.

2e BRIGADE.

Général de brigade **Collineau**............	Régiment d'infanterie de marine (2 bataillons à 6 compagnies) ; 102e régiment de ligne (2 bataillons à 6 compagnies) ;
Artillerie..............................	1 compagnie de pontonniers ; 4 batteries ; 1 section de fuséens ; 1 — d'armuriers ; 1 — d'ouvriers d'artillerie.

Détachements : de gendarmerie, du train des équipages militaires, d'ouvriers, d'infirmiers. — 30 spahis et chasseurs d'Afrique.

Une commission de remonte fut envoyée au Japon pour y acheter 1.200 bêtes de selle et d'attelage; les achats faits au milieu de grandes difficultés dans ce pays furent complétés en Chine et à Manille.

La question capitale des transports reçut une heureuse solution : on forma, en effet, un corps de transports auxiliaires à l'aide de mille *coolies* ou portefaix loués à Canton; cette organisation fut réglementée par un ordre général daté de Shang-haï le 1er mai 1860.

Ces coolies furent répartis en 5 compagnies de 200 hommes chacune sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau. On réunit des approvisionnements de bambous, de nattes, de sacs à terre, de bois de fascinage; on fit confectionner des échelles, etc. On commanda à Hong-Kong 10.000 casques de matière végétale, très légers et recouverts d'une toile blanche, destinés à parer aux insolations.

Toutes ces questions de premier ordre une fois définitivement réglées ou entamées, le général en chef put s'occuper de préparer le plan de campagne. Dans ce but, le contre-amiral Protet fut envoyé à la fin d'avril pour reconnaître la presqu'île de Tche-fou, où il était question d'établir les ateliers de l'artillerie et pour choisir un point de débarquement sur la rive droite du Peï-ho.

Le 8 avril, le gouvernement de Pékin ayant répondu par un refus formel à l'ultimatum qui lui avait été adressé un mois plus tôt, à l'effet d'obtenir une réparation de l'affaire du Peï-ho (juin 1859), la guerre se trouva déclarée.

L'avant-veille, le général en chef de l'armée anglaise, sir Hope Grant, était arrivé à Shang-haï.

Composition du corps expéditionnaire anglais. — Alors seulement on fut fixé sur les forces du corps expéditionnaire anglais, qui comptait deux divisions d'infanterie, et une brigade de cavalerie. Commandée par le major-général sir John Mitchell, la 1re division d'infanterie comprenait la brigade du colonel Staveley que composaient deux régiments anglais et la brigade du colonel Sutton forte de trois régiments, dont deux anglais et un indien.

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE ANGLAIS, le 26 juin 1860.

Commandant en chef : lieutenant général sir **HOPE GRANT**.

Chef général de l'artillerie : Brigadier général **Crofton**.

1re division : Sir **John Mitchell**, Major général, K. C. O.	1re brigade : colonel STAVELEY. . . .	1er régiment royal anglais. 31e — —
	2e brigade : colonel SUTTON.	2e — — 60e Rifles anglais. 16e Punjaub indien.
2e division : Sir **Robert Napier**, Major général, K. C. B.	3e brigade : colonel JEPHSON.	3e régiment, dit Buffo, anglais. 44e — anglais. 8e Punjaub indien.
	4e brigade : colonel REEVES.	99e régiment anglais. 67e — — 19e Punjaub indien.
	2 batteries d'artillerie, dont une Armstrong. 1 compagnie du génie.	

CAVALERIE. . . . . . . Commandant colonel **Pattle**, faisant fonctions de brigadier.
- 2 escadrons de dragons;
- Cavalerie sikh irrégulière (environ 800 hommes);
- 1 batterie d'artillerie;
- 1 batterie de siège.

Personnel nécessaire aux différents services auxiliaires.

En outre, sir **Hope Grant** avait aissé

A Hong-Kong	1 régiment indien et 1 bataillon de dépôt.
A Canton.	1 — — 1 régiment anglais.
A Chusan.	250 hommes.
A Shang-haï.	2 régiments indiens.



La 2e division d'infanterie était sous les ordres du major-général sir Robert Napier. Elle était également composée de deux brigades : l'une, commandée par le colonel Jephson, comprenait deux régiments anglais et un régiment indien ; l'autre, commandée par le colonel Reeves, était forte de trois régiments dont un indien. A cette division étaient attachées deux batteries d'artillerie dont une Armstrong et une compagnie du génie.

La brigade de cavalerie, commandée par le colonel Pattle, comprenait deux escadrons de dragons, environ 800 cavaliers Sikhs et une batterie d'artillerie.

Une batterie de siège avait été amenée.

En outre, sir Hope Grant avait laissé : à Hong-Kong, un régiment indien et un bataillon de dépôt ; à Canton, deux régiments indiens et un régiment anglais ; à Chusan, 250 hommes ; à Shang-Haï, deux régiments indiens.

La décomposition de ces forces donnait : pour l'infanterie, 283 officiers, 6.058 Anglais, 3.612 Indiens ; pour l'artillerie, 25 officiers, 876 Anglais, 160 Indiens ; pour la cavalerie, 40 officiers, 400 Anglais, 898 Indiens ; pour le génie, 6 officiers, 95 Anglais, 160 Indiens ; au total 12.613 hommes, soit : 354 officiers, 7.429 Anglais et 4.830 Indiens.

Expédition des Chu-San. — Une partie de ces troupes étant déjà réunie à Hong-Kong, grâce à la proximité de l'Inde, les généraux Montauban et Grant décidèrent, le 14 avril : qu'il y avait lieu d'abandonner l'idée d'un blocus des côtes réclamé d'abord par l'Angleterre ; que la première opération entreprise en commun consisterait dans l'occupation de la plus grande des îles de l'archipel de Chu-San.

L'escadre aux ordres des contre-amiraux Hope et Page embarqua 2.000 Anglais et deux compagnies d'infanterie de marine tirées de la garnison de Canton. Le 20 avril, elle se présentait devant Ting-haë, capitale des îles, et l'occupait sans rencontrer de résistance.

Vers cette époque on apprit que les attributions du gé-

néral Montauban subissaient une modification importante. L'empereur, revenant sur sa décision première, avait en effet nommé, en date du 2 février 1860, le vice-amiral Charner commandant en chef des forces navales dans les mers de Chine. Le général Cousin-Montauban changea donc son titre de commandant en chef du corps expéditionnaire contre celui de commandant en chef de l'expédition de Chine. L'arrivée prochaine de lord Elgin et du baron Gros désignés comme ambassadeurs extraordinaires fut également annoncée. Il était difficile de réussir à diviser davantage le commandement ; c'est ce que démontrait avec une grande justesse le général Montauban dans la lettre suivante qu'il adressait au ministre de la guerre :

Shang-Haï, le 22 avril 1860.

« J'ai eu l'honneur de répondre officiellement à la lettre de service que vous m'avez adressée le 27 février dernier, pour m'annoncer la nomination de M. le vice-amiral Charner au commandement en chef des forces navales de l'expédition de Chine.

« Je vous ai exposé les observations qu'elle avait suscitées de ma part; mais le fait étant accompli, je n'avais pas à le discuter d'une manière officielle.

« Je n'ai pu que vous dire que le prétexte allégué par la marine n'était pas fondé; car l'amiral anglais Hope n'est pas réellement vice-amiral : il en exerce seulement les fonctions, comme il arrive souvent en Angleterre de nommer temporairement à un grade fictif; il est même assez peu ancien comme contre-amiral.

« Quel que soit d'ailleurs le grade du commandant des forces navales françaises en Chine, je ne vois pas en quoi il eût pu être soumis au fonctionnaire anglais d'un grade supérieur; nos relations avec nos alliés ne peuvent être que des relations de bonne entente, mais sans priorité de part et d'autre.

« Le véritable motif de ce changement d'attributions doit ressortir de considérations plus sérieuses, qui tiennent, sans doute, à un autre ordre d'idées.

« En effet, quel rôle la marine peut-elle être appelée à jouer dans une guerre qui n'offrira pas l'occasion d'un seul combat naval ?

« Il s'agit de faire tomber les forts de Pé-Ho, qu'elle aura toujours beaucoup de peine à aborder, en raison des difficultés naturelles et des obstacles créés qui s'y opposent, et ensuite de marcher sur Tien-Sin. Son concours, dans toute cette campagne, devra

[redacted]

donc se borner à des transports de troupes et de matériel, opérations qui nécessiteront la plupart du temps de très petits bâtiments pour pouvoir remonter les rivières, véritables routes en Chine pour nos convois; pendant que l'armée côtoiera ces mêmes rivières.

« Il était donc indispensable, pour le bon résultat des opérations projetées, qu'une seule direction sans entraves pût être imprimée à ces opérations; et cela était si bien compris tout d'abord que l'on avait songé à me confier les pouvoirs diplomatiques, et qu'en fin de cause, les instructions du ministre plénipotentiaire de Sa Majesté en Chine lui prescrivaient de me laisser exclusivement la direction des affaires devenues essentiellement militaires.

« Certainement, M. le vice-amiral Charner possède toutes les meilleures qualités propres à assurer notre entente complète ; mais les instructions données pour une mission à 4.000 lieues du siège du Gouvernement ne peuvent être faites en vue du caractère particulier des hommes, mais bien en vue des choses à accomplir.

« J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence que je mettrais toujours de côté les questions personnelles dans l'intérêt du service, et je suis bien convaincu que M. le vice-amiral Charner est dans les mêmes dispositions; mais la nature même de nos rapports et des instructions que nous avons reçues peut déterminer une manière différente d'interpréter ces instructions.

« Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, les instructions données par Son Excellence le ministre de la marine ne me considèrent plus comme commandant la position de Canton, occupée cependant militairement par l'infanterie de marine, évidemment placée sous mes ordres, puisque j'ai reçu de l'empereur, par un décret récent, le droit de nommer aux emplois vacants dans ce corps comme dans l'armée de terre.

« Cependant Canton est un point dont le concours est utile à mes opérations militaires, sous plus d'un rapport.

« C'est à Canton que j'ai dû recourir pour l'engagement de 1.000 coolies puisque ces engagements sont prohibés sur tout autre point, par suite d'un accord commun entre le gouvernement anglais et le nôtre.

« C'est de Canton qu'il m'a fallu tirer 200 hommes pour occuper, ainsi que me le prescrivaient mes instructions, l'île de Chu-San.

« Si, par suite de dispositions hostiles du cabinet de Pékin, la population de Canton venait à se remuer, il pourrait devenir nécessaire d'y envoyer quelques renforts pris parmi les troupes de l'expédition; ces troupes cesseraient donc dès lors d'être placées sous mon commandement ! »

Il fallut toute la finesse, toute la prudence et l'esprit *de conciliation* du général commandant le corps expé-

ditionnaire en Chine pour dominer la situation délicate qui lui était ainsi faite. Lord Elgin et le baron Gros eurent d'ailleurs la sagesse de reconnaître qu'il était indispensable, afin d'éviter une irrémédiable perte de temps, que l'action militaire s'exerçât d'abord seule en toute liberté.

Le vice-amiral Charner débarqua le 18 avril à Woo-Sung et entra en rapports immédiats avec le général Montauban. Les deux ambassadeurs ne purent rejoindre la petite armée que vers le milieu de juillet.

Arrivée des troupes. — A la fin d'avril, tout était prêt pour recevoir les troupes que le général en chef attendait impatiemment. Elles arrivèrent du 1er au 28 mai et débarquèrent dans la rade de Woo-Sung. La traversée s'était, en somme, opérée sans encombre puisque, malgré sa durée de cinq mois environ, les pertes ne dépassèrent point le chiffre de 33 hommes. Cet heureux résultat était la conséquence naturelle des précautions de toute nature qui avaient été prises à bord pour soutenir et distraire le soldat. C'est ainsi que son alimentation avait été tout particulièrement soignée : le matin, à 6 heures 1/2, café, biscuit, une ration d'eau-de-vie ; à midi, viande salée ou bœuf frais, biscuit ou pain frais, légumes secs, fromage et un quart de vin ; à 4 heures du soir, même repas. La monotonie de l'existence avait été combattue par des moyens multiples : exercices gymnastiques, jeux, danses, concerts de musiques régimentaires, pièces de théâtre; tous les dimanches des cérémonies religieuses avaient été célébrées sur le pont.

Malheureusement l'*Isère* qui portait *tout le harnachement de l'artillerie*, un matériel d'hôpital complet pour la marine, des colis de campement en grand nombre et un chargement de munitions avait naufragé, le 17 mai, à Amoy : une partie seulement du matériel fut sauvée.

Quelques jours plus tard, le 3 juin, *toutes les réserves d'habillement* du corps expéditionnaire disparaissaient dans l'incendie du transport la *Reine des clippers*, près

de Macao ; on perdit également un hôpital pour 500 malades et la plus grande partie de la pharmacie vétérinaire.

Ces deux faits démontrent combien il est important de diviser les chargements de même nature, afin de n'être pas à la merci d'un naufrage ou d'un incendie.

Ordre général renfermant des prescriptions hygiéniques. — Dès leur arrivée en Chine les troupes du corps expéditionnaire reçurent communication d'un ordre général ayant trait à l'hygiène ; nous le reproduisons en entier :

Corps expéditionnaire en Chine.

Shang-Haï, le 29 avril 1860.

ORDRE GÉNÉRAL.

« Au moment où les troupes du corps expéditionnaire vont débarquer sur le sol chinois, le général commandant en chef met à l'ordre de l'armée les prescriptions générales suivantes, qui ont pour but de les maintenir dans de bonnes conditions de santé, en indiquant, autant que possible, les dispositions à prendre dans l'intérêt du soldat.

CAMPEMENT.

On devra éviter de s'installer sous le vent des marais. On choisira de préférence des points élevés. Lorsqu'on ne pourra éviter le voisinage d'une station insalubre, il faudra chercher à s'en garantir par un repli de terrain, et les ouvertures des tentes seront dans une direction opposée, en fermant exactement tous les autres côtés.

Autour des tentes, on creusera des rigoles ; dans l'intérieur, on battra fortement le sol et, s'il ne devient pas solide, on le couvrira de petites pierres, de gravier ou de sable.

Il sera distribué des nattes pour abriter la tente des ardeurs du soleil en été ; mais on ne devra jamais employer à cet usage, ni à aucun autre analogue, les joncs chargés de limon marécageux, parce qu'ils pourraient devenir un foyer de fermentation putride aussi dangereux que les marais eux-mêmes.

Pendant la nuit, toutes les ouvertures seront closes de manière à intercepter les émanations dangereuses. Le renouvellement de l'air se fera par une ouverture supérieure.

Le soldat étendra sur le sol, pour la nuit, les nattes qui auront servi pendant le jour à garantir la tente des ardeurs du soleil. Il placera sur ces nattes la couverture de campement, et se couvrira de sa capote.

Autant que possible on entretiendra des feux allumés dans les tentes pendant la nuit, pour combattre l'humidité de l'air et détruire les miasmes qu'elle peut transporter.

Au réveil, le soldat battra son couchage et le mettra à l'air jusqu'au retour de la nuit, si le temps le permet.

Plusieurs fois pendant le jour, les ouvertures de l'habitation, que ce soit une tente ou une maison, seront démasquées pour renouveler l'air intérieur. Cette opération aura lieu surtout le matin après le lever du soleil, et le soir avant son coucher.

On évitera de placer les factionnaires dans des points exposés aux émanations dangereuses et, quand on ne pourra l'éviter, on abrégera la durée de la faction.

On devra porter la plus grande attention aux latrines, qui devront être établies en dehors du camp. Les hommes de corvée les recouvriront tous les matins d'une couche de terre amassée sur le bord de la tranchée.

Les panses et autres débris d'abattage seront enfouis chaque jour, et recouverts de chaux s'il est possible.

VÊTEMENTS.

En raison des brusques variations de température, les soldats devront toujours conserver de la flanelle sur le corps, soit le gilet, soit la ceinture.

On évitera de se serrer fortement le cou avec la cravate.

Les factionnaires devront être toujours suffisamment vêtus pendant la nuit.

La tête ne pouvant sans danger être exposée aux ardeurs du soleil, les hommes devront toujours avoir la tête couverte de la coiffure casque d'osier qui leur sera distribué, ou du couvre-nuque s'il y a lieu.

Jamais, soit après le coucher du soleil, soit pendant la nuit, quelle que soit la chaleur, les hommes ne devront rester en chemise ni à découvert.

La tête et les yeux devront être couverts pendant le sommeil sous la tente.

ALIMENTATION.

Des ordres ultérieurs régleront les heures et la composition des repas de la troupe. Toutefois il est recommandé d'apporter la plus grande attention à la cuisson du riz, qui doit le laisser un peu résistant sous la dent : de cette manière, il séjournera plus longtemps dans l'estomac et apaisera la faim pour un temps plus long.

Les haricots, les lentilles et les légumes secs en général, devront être, au contraire, ramollis par la cuisson autant que possible.

BOISSONS.

En Chine, plus que partout ailleurs, l'eau ne devra être bue qu'avec précaution et réserve.

Il est surtout nuisible d'en boire rapidement et en grande abondance : la mort suit souvent cette imprudence.

Le soldat ne doit boire qu'avec lenteur et à petites gorgées. Avant de se rendre à une faction de nuit, il prendra un peu de café ou de grog chaud. Il en fera autant en rentrant de faction.

SOINS DE PROPRETÉ.

La propreté du corps, celle des tentes ou habitations sont indispensables.

Le soldat devra se laver, au moins deux fois par jour, le visage et les mains. Après avoir lavé ses pieds, il les enduira d'un peu de suif ou de graisse mélangée avec un peu d'eau-de-vie. Il évitera de plonger ses membres dans l'eau froide. Quant aux bains généraux, ils sont expressément défendus, et n'auront lieu que sur des ordres généraux. »

Le général commandant en chef,

CH. DE MONTAUBAN.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ces prescriptions hygiéniques quelques-unes de celles données par sir Garnet Wolseley aux troupes du corps expéditionnaire anglais avant d'entamer l'expédition contre les Ashantis (1873-1874).

«... Le climat est meilleur et plus supportable dans l'intérieur des terres que sur la côte, et si l'on se conforme aux prescriptions données, il n'y a pas de raison pour que les troupes ne jouissent pas d'une parfaite santé pendant les quelques semaines qu'elles pourront avoir à passer dans le pays.

« Les officiers devront veiller à ce que chaque homme reçoive tous les matins, avant de se mettre en marche, du thé ou du chocolat ainsi qu'un biscuit. Les officiers de santé donneront à chacun une dose de quinine.

« Vers le milieu du jour, les officiers supérieurs pourront, lorsqu'ils le jugeront convenable, permettre aux hommes d'ôter la vareuse et de la porter pendue au ceinturon.

« Dès qu'ils cesseront de marcher, ils devront la remettre ; car il faut, avant tout, éviter dans ce pays le moindre refroidissement.

« Les conseils suivants devront toujours être présents à la mémoire de tous :

« 1° Ne jamais s'exposer à un refroidissement si l'on veut échapper aux maladies.

« 2° Ne jamais s'exposer nu-tête aux rayons du soleil ; dans les haltes, et lorsqu'on est en sentinelle, se mettre à l'ombre autant que possible.

« 3° Pendant la nuit, il faut éviter avec le plus grand soin de se coucher sur la terre ; il faut se construire une couche à quelque distance au-dessus du sol. Les campements des Ashantis, le long de la route vers Prahsu, peuvent être pris comme exemple. Ces lits de camp se construisent facilement et ils préserveront les soldats du contact de la terre humide, remplie de détritus végétaux en fermentation.

« 4° Si l'on s'aperçoit d'un dérangement d'intestins, s'adresser immédiatement au médecin.

« 5° Ne jamais boire d'eau sans la filtrer.

« Les opérations au nord du Prah dureront seulement quelques semaines et le major-général compte sur l'énergie des soldats et des marins pour les empêcher d'entrer dans les hôpitaux, tant que leurs forces ne les trahiront pas.

« *Le bataillon le mieux surveillé par ses officiers sera celui qui perdra le moins de monde.* »

Installation des Alliés sur les deux rives du golfe de Petche-li. — De Woo-Sung, nos troupes furent transportées directement sur Tche-fou, où le débarquement s'effectua sans difficulté ; le 8 juin, elles s'installaient au nord-est de Yen-taï. Elles trouvèrent là un air salubre, des vivres frais et reprirent leur vie habituelle.

La presqu'île ayant été réservée aux Français, il avait été convenu que, du 10 au 15 juin, les Anglais s'établiraient dans le nord, à Ta-lien-houan situé à environ vingt lieues de l'autre côté du golfe.

On dut prendre alors les mesures nécessaires pour assurer la défense de Shang-haï et de Woo-Sung contre les rebelles chinois qui menaçaient directement les marchés dépendant de ces deux villes.

Vers le 10 juillet, le mouvement de concentration était terminé et trois transports venus de France apportaient des chaloupes canonnières. Des deux côtés du golfe, l'ins-

tallation était bonne et, pendant que les services étaient organisés ou perfectionnés, les troupes vivaient dans une abondance véritable.

Plan d'opérations. — La reconnaissance des côtes du Pe-tche-li et du Shan-tung faite à la fin d'avril par le contre-amiral Protet avait accrédité l'idée de la possibilité d'un débarquement dans le sud. Une reconnaissance contradictoire dirigée, vers le milieu de juillet, par le capitaine de vaisseau Bourgeois et le lieutenant-colonel Schmitz, démontra qu'il fallait renoncer à ce débarquement. En conséquence, dans un conseil de guerre tenu à Tche-fou, le 19 juillet, les généraux en chef écartèrent leur projet primitif, qui consistait dans une action isolée des Français sur la rive droite et des Anglais sur la rive gauche du Peh-tang-ho.

Débarquement à Peh-tang-ho. — Le 28, les deux flottes étaient rapprochées et le 1er août, après de nouvelles reconnaissances, un débarquement partiel [1] s'opérait au sud et à environ 3 kilomètres du bourg de Peh-tang dont on croyait à tort les forts défendus.

Le 2 août, Peh-tang était occupé et le restant des forces alliées y débarquait ; on s'occupa ensuite du matériel et des approvisionnements.

Le 3 août, dans une reconnaissance dirigée vers les forts du Peï-ho par le général Collineau et par le brigadier Sutton, on échangea quelques coups de fusil et de canon avec les troupes chinoises : 7 Français et 12 Anglais furent légèrement blessés.

Du 4 au 11 août, le mauvais temps immobilisa les Alliés. Le 12 août, les opérations recommençaient pour ne plus subir d'interruption.

1. Le débarquement s'opéra à l'aide de canonnières et de jonques remorquées par des canonnières ; mais, le général Montauban donnant l'exemple, on sauta à l'eau à une certaine distance du rivage que l'on atteignit après s'être avancé dans l'eau et dans la vase jusqu'aux genoux.

Chute des ouvrages qui défendaient l'embouchure du Peï-ho. — Du 12 au 22 août, les ouvrages qui défendaient l'embouchure du Peï-ho tombent successivement. Le 12, les ouvrages de Sin-Ko sont enlevés. Le 14, le camp retranché de Tang-Ko est forcé. Le 18, l'occupation de vive force du village Sia-o-leantz permet de prendre pied sur la rive droite du Peï-ho et de construire en cet endroit un pont long d'environ 300 mètres.

Enfin, le 21, le général Collineau enlève d'assaut le fort Nord d'amont de la rive gauche, où l'attendait une résistance réellement énergique qui fit essuyer de fortes pertes aux Alliés; le même jour, il occupe sans coup férir le fort d'aval muni d'une excellente artillerie, mais dont la garnison démoralisée (plus de 3.000 Tartares) demande grâce. L'action avait été secondée par le tir des canonnières françaises.

Le 22 au matin, à la suite de négociations entamées avec le vice-roi du Pe-tche-li, les forts et camps retranchés de la rive droite sont directement occupés; un passage est alors frayé à la flotte à travers les estacades de l'embouchure du Peï-ho.

La journée du 21 août est une des journées les plus importantes de la campagne; elle avait assuré, en effet, la possession de cinq forts, de deux camps retranchés, contenant 518 bouches à feu, dont 110 en bronze, une grande quantité d'armes et de munitions de guerre et rendu libre la navigation du Peï-ho.

Les pertes avaient été faibles le 14, puisqu'il n'y eut que 13 Français et 3 Anglais mis hors de combat; il en fut autrement le 21. Ce jour là, en effet, les Français n'eurent pas moins de 200 hommes mis hors de combat et, sur un chiffre à peu près semblable, les Anglais comptèrent 17 officiers hors de combat [1].

1. Cependant, dit le docteur Chenu, « beaucoup d'hommes reçoivent des balles qui, n'ayant pas pénétrées, sont retrouvées dans leurs vêtements. »

La prise des forts de Takou ouvrait le chemin de Tien-tsin. Impatient de sortir de son inaction, l'amiral Hope, suivi de près par l'amiral Charner qu'il avait omis de prévenir, remonta de sa propre autorité le Peï-ho jusqu'à Tien-tsin, le véritable grenier de Pékin : les deux amiraux s'emparèrent de cette ville dont les défenses étaient évacuées (23 août). Le 24 août, le corps expéditionnaire partait à son tour pour Tien-tsin. Les hommes portaient pour trois jours de vivres : biscuit, riz, café; un troupeau de bœufs suivait la colonne. Le 26, les armées alliées étaient campées en dehors de Tien-tsin, soit à environ 55 kilomètres de l'embouchure du Peï-ho.

Les généraux en chef apprirent là que les Rebelles chinois avaient attaqué Shang-haï, le 18 août, et qu'ils avaient été repoussés par les deux commandants supérieurs anglais et français, qui disposaient d'environ quatre cents hommes. Des renforts furent aussitôt dirigés sur Shang-haï.

Le 27 août, les deux ambassadeurs consentirent à entamer à Tien-tsin des négociations avec un soi-disant plénipotentiaire chinois, dont ils ne demandèrent à vérifier les pouvoirs que le 7 septembre. Dans l'intervalle, les opérations avaient été suspendues sur leur demande et San-ko-li-tsin avait ainsi gagné du temps. Il fallut renoncer provisoirement à l'entrée triomphale dans Pékin et la préparer par les armes. Le baron Gros et lord Elgin prévinrent donc les deux généraux français et anglais que c'était à Tung-chao, peut-être même à Pékin, que les négociations pourraient être reprises.

Marche des Alliés de Tien-tsin vers Pékin. — On entrait ainsi dans la deuxième phase envisagée comme possible avant le départ : il s'agissait de marcher sur Pékin, c'est-à-dire de parcourir environ trente lieues à travers un pays inconnu.

La garnison de Tien-tsin une fois constituée par 4.283 Français et par un nombre un peu moindre d'Anglais, les *Alliés s'éloignèrent* en trois colonnes. Ils conservaient, par

Tien-tsin, l'appui de la mer qui était leur base d'opération.

Les Anglais partirent, les 9 et 11 septembre, sur deux colonnes : la première, avec laquelle marchaient sir Hope Grant et lord Elgin, était forte de 1.000 hommes; la deuxième en comprenait 2.000.

Les Français se mirent en route, le 10 septembre, en une seule colonne d'un effectif total de 2.886 hommes; le baron Gros accompagnait le général Montauban.

Dès le premier gîte, à Pou-Kao, les conducteurs auxiliaires chinois mirent à profit un orage pour s'évader avec leurs bêtes. Cette fuite n'eut pas de suites fâcheuses, parce que le général Montauban constata que, contrairement à l'affirmation d'un officier de marine dont la reconnaissance avait été mal faite, le Peï-ho était navigable : un service de convois par eau fut aussitôt organisé, avec soixante barques plates; il fonctionna jusqu'à la fin de la campagne et le commandement fut débarrassé d'un lourd souci.

Le 12, la colonne française atteignait Yang-tsun; le 13, elle s'arrêtait à Nan-tsaï-tsun; le 14, elle arrivait à Kho-seyou où les trois colonnes, réunies le lendemain, demeurèrent jusqu'au 17.

Les Chinois avaient entamé de nouvelles négociations destinées à retarder la marche des Alliés. Ceux-ci, oublieux de la leçon des premiers jours du mois, n'hésitèrent point à se faire précéder, le 16, à Tung-chao par un certain nombre d'officiers pour y préparer les vivres nécessaires; plusieurs autres personnes portèrent à plus de 43 hommes cette troupe, dont la majeure partie fut retenue par les Chinois. On avait cependant observé durant les deux derniers jours un changement notable dans l'attitude des populations : le vide se faisait devant les troupes alliées.

Le 17, l'armée atteignait Matao.

Combat de Tchang-Kiaouang, le 18 septembre. — Le 18, les Alliés avaient quitté Matao depuis deux heures, lorsque l'armée tartare, évaluée à environ 25.000 ou 30.000 hommes, fut *signalée à cheval sur* la route de Pékin. On

découvrait une longue ligne de cavalerie et de l'infanterie adossée à un canal et couverte par des retranchements garnis d'artillerie : le tout occupait un front de plus de 6 kilomètres entre le village de Lio-tsang et un point situé au sud de Khouat-tsun. Entamé vers 10 heures 30 du matin, le combat de Tchang-Kiaouang se terminait, vers 3 heures du soir, par la déroute complète de l'ennemi qui abandonna près de 80 pièces de canon. Nos pertes avaient été minimes : 1 officier tué, 10 blessés.

Les Français bivouaquèrent à Tchang-Kiaouang.

Cependant le prince San-ko-li-tsin, chef de l'armée chinoise, avait arrêté ses troupes à l'ouest de Tchang-Kiaouang, ainsi qu'on en acquit la certitude le 20 septembre.

Le 19 au soir, le général Collineau était arrivé avec des renforts.

Combat de Pa-li-Kiao, le 21 septembre. Le 21 septembre, le combat de Pa-li-Kiao brisait la dernière résistance qui séparât les Alliés de Pékin. Dans cet engagement, qui dura de 7 heures du matin à midi, plus de 1.200 Chinois furent mis hors de combat et on captura 17 canons en bronze. Les Français complèrent 3 hommes tués et 17 blessés ; les pertes des Anglais furent à peu près les mêmes.

Le combat de Pa-li-Kiao, où l'ennemi qui disposait de plus de 30.000 hommes avait fait preuve d'une certaine habileté dans le choix du terrain et d'une véritable audace dans l'emploi de sa cavalerie au milieu de laquelle disparaissaient nos petites colonnes, rappelle, toutes proportions gardées, certains combats de l'expédition d'Égypte.

Malheureusement les Alliés, dont les munitions commençaient à s'épuiser, durent suspendre leur marche sur Pékin et attendre, du 22 septembre au 5 octobre, des renforts, des munitions et des vivres. On mit à profit ce retard pour tâcher d'obtenir la restitution de nos malheureux prisonniers du 16 septembre : le prince Kong, frère de l'empereur, désigné pour entamer de nouvelles négociations, affirmait son désir de conclure la paix,

mais il refusa de rendre les prisonniers ; une rupture s'ensuivit et la marche en avant fut reprise.

Le 5 octobre au soir, les Alliés au nombre d'à peu près 8.000, soit moitié Français et moitié Anglais, bivouaquaient à cinq kilomètres environ au nord-est de Pékin. L'empereur Hien-Fung fuyait précipitamment vers la Tartarie.

Le Palais d'Été. — Le 6, la marche des Alliés vers le nord-ouest à la poursuite de l'armée Tartare les conduisit à un retranchement abandonné depuis peu, situé au nord de Pékin ; de proche en proche en proche, elle amenait les Français dans la soirée en face du palais de Yuen-min-yuen, ou palais d'été de l'empereur de la Chine, dont il était la résidence favorite. Ils y restèrent jusqu'au 9 octobre.

Les choses se passèrent régulièrement tant que fonctionna une commission mixte chargée d'abord de veiller à la conservation, puis de régulariser le partage des richesses que contenait le palais d'Été : le pillage survint ensuite, pillage regrettable qui entacha la victoire. On découvrit dans le palais des vêtements souillés et ensanglantés ayant appartenu à quelques-unes des personnes que l'on réclamait en vain depuis le 18 septembre.

Occupation de Pékin. — Le 9 octobre, les armées alliées réunies de nouveau étaient campées au nord de Pékin : des batteries de brèche furent établies et, sous peine de bombardement, on exigea que la porte principale, qui se trouvait de ce côté fut livrée. Le 13 octobre seulement le prince Kong accédait à cette demande; la porte fut aussitôt occupée par un bataillon de chaque nation : haut de plus de 14 mètres, le rempart offrait en cet endroit plus de 20 mètres de largeur.

Du 8 au 18 octobre, les prisonniers furent rendus, les uns vivants, les autres dans des cercueils : le nombre des victimes s'élevait à treize pour les Anglais. Sept Français avaient péri : le colonel Foullon-Grand-Champ, le sous-intendant militaire Dubut, l'abbé Duluc, l'officier d'ad-

ministration Ader et quatre soldats. On connut alors les odieux traitements auxquels avaient été en butte les uns et les autres : un des survivants, le comte d'Escayrac de Lauture, chargé d'une mission scientifique en Chine, a donné depuis le récit émouvant de sa captivité.

Cependant les négociations entreprises marchaient avec une lenteur d'autant plus désespérante que l'hiver, qui s'était fait sentir le 1er octobre, s'affirmait de jour en en jour. Lord Elgin caressait bien le dessein de faire hiverner les troupes dans Pékin; mais le général Montauban refusa de s'associer à ce projet aventureux et déclara que le 1er novembre au plus tard les troupes françaises se replieraient sur Tien-tsin pour y prendre leurs quartiers d'hiver.

Le 17, les ambassadeurs signifièrent aux autorités chinoises que si, le 23, la paix n'était pas signée, les Alliés détruiraient le palais impérial, au centre même de Pékin.

Le 18 octobre, les Anglais, malgré l'opposition du baron Gros et du général Montauban, brûlaient le palais d'Eté. Il est probable toutefois que cette mesure rigoureuse décida les Chinois à mettre un terme à leurs lenteurs.

Signature du traité de paix. — Le 20 octobre, le prince Kong faisait savoir aux ambassadeurs qu'il accédait à toutes les conditions formulées et qu'il était prêt à signer le traité de paix.

Le 22, l'indemnité de deux cent mille taëls exigée pour les victimes de l'attentat du 18 septembre était versée intégralement. Enfin, les 24 et 25 octobre, les traités anglais et français étaient successivement signés.

Les principales clauses du traité français étaient les suivantes :

Indemnité de guerre de 8 millions de taëls (60 millions) pour la France, dont un million destiné à indemniser nos nationaux ruinés en 1856 par l'incendie des factoreries à Canton ;

Restitution aux chrétiens des établissements religieux

et de bienfaisance qui avaient été confisqués, liberté du culte catholique dans tout l'empire ;

Faculté pour les troupes françaises d'hiverner à Tien-tsin, aux forts de Takou, et de ne s'éloigner qu'après le paiement de l'indemnité de guerre ;

Evacuation de Pékin et des Chu-san aussitôt après l'échange des ratifications.

Deux événements seulement méritent d'être signalés avant la retraite des troupes françaises. Le 28 octobre, les restes mortels de nos compatriotes étaient déposés dans un cimetière chrétien, en présence de l'état-major des deux armées. Le lendemain, l'office des morts suivi d'un Te Deum était célébré dans la vieille église catholique de Pékin fermée depuis trente-cinq ans au culte.

Le 30 octobre, l'armée française commençait l'évacuation ; le 14 novembre, elle était tout entière réunie à Tien-tsin où l'armée anglaise arrivait également.

Un mois plus tard l'armée française, à l'exception de la garnison destinée à passer l'hiver à Tien-tsin et à Tche-fou, atteignait Shang-haï et s'y installait.

Ce jour même l'ambassadeur de Russie à Pékin, le général Ignatieff, dont les bons offices n'avaient pas fait défaut un seul instant aux Alliés depuis leur débarquement jusqu'à la signature de la paix, obtenait pour la Russie un traité additionnel. Ce traité fixait d'une manière précise les frontières des deux pays et ouvrait au commerce russe, par la cession de vastes territoires, des débouchés inespérés : un coup de plume avait suffi pour assurer ces avantages.

Le 15 janvier 1861, le général Collineau maintenu à Tien-tsin en qualité de commandant supérieur, y mourait avant de connaître sa promotion au grade de général de division : pendant la campagne, il s'était distingué entre tous par son énergie et son infatigable activité.

Quelques jours après cette perte regrettable, le général Montauban s'embarquait pour la France où le suivit, à peu de distance, toute la partie du corps expéditionnaire



qui ne fut pas maintenue en Chine, ou mise à la disposition du vice-amiral Charner pour être employée en Cochinchine.

Pertes en hommes éprouvées pendant l'expédition de Chine. — Les documents existants, ceux mêmes du docteur Chenu, ne permettent pas de fixer avec toute la rigueur désirable les pertes en hommes occasionnées par l'expédition de Chine. On ne possède, en effet, aucun renseignement net sur les pertes éprouvées pendant la traversée du retour et sur celles assez nombreuses cependant qui suivirent le retour. Toutefois, on est autorisé à dire que, dans le pays même, on a perdu : tués, 12 hommes; morts dans les différents hôpitaux établis en Chine, 399. On arrive ainsi, en tenant compte des pertes de l'aller, au total de 444 morts, qui ne doit être considéré que comme minimum. Le chiffre des blessés a été de 271.

Quant aux pertes des Anglais en tués ou blessés, elles ont été de 450 hommes environ.

L'expédition de Chine n'a pas eu une durée effective de trois mois; elle a donc été poussée avec l'activité que nécessitait l'approche de l'hiver.

Cette expédition, dont la préparation peut servir de modèle, fut conduite avec un heureux mélange de prudence et d'audace que devait couronner la réussite, sans qu'il soit permis d'invoquer le hasard. Les difficultés soulevées pendant tout le cours de cette campagne par nos Alliés et leurs nombreuses exigences contribuèrent beaucoup à augmenter les tracas du général français ; mais il ne se laissa point arrêter par elles et poursuivit l'accomplissement de sa mission ; en cela il fut activement secondé par les troupes de terre et de mer placées sous ses ordres. A son retour en France, le général Cousin-Montauban reçut le titre de comte de Palikao et fut élevé à la dignité de sénateur.

GUERRE

DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

OU

GUERRE DE LA SÉCESSION

(1861-1865)



SOURCES

John Pope (général-major). — *Report of major-general John Pope of his Campaign in Virginia*, publié en 1863.

U. S. Grant (lieutenant-général). — *Rapport officiel*, en date du 22 juillet 1865, à l'honorable E.-M. Stanton, secrétaire de la guerre, traduit.

*** — *Report of the joint committee on the conduct of the War... Armée du Potomac...*, etc. : 7 volumes publiés dès 1865.

Frank Moore. — *The Rebellion, Record by Frank Moore*, 12 volumes publiés dès 1866, donnant tous les documents.

*** *Collection des champs de bataille de la guerre de la Sécession*, publiée à Londres, en 1867.

*** *Legends of the Operations of the Army of the Cumberland*, ouvrage publié en 1869.

*** *Military Maps illustrating the Operations of the Armies of the Potomac and James* (mai 1864 à avril 1865), atlas publié par le département de la guerre, 1869.

Prince de Joinville. — *Campagne de l'armée du Potomac.* (*Revue des Deux-Mondes*, du 15 octobre 1862.)

W.-C. Stevenson. — *Treize mois à l'armée rebelle*, relation publiée en 1862.

Ulric de Fonvielle. — *Lettres sur la guerre d'Amérique.* (*Spectateur militaire*, numéros des années 1862 et 1863.)

Emeric Szabad. — *La campagne de Georgie et la fin de la guerre américaine.* (*Revue des Deux-Mondes*, du 15 juin 1865.)

V. de Chanal (lieutenant-colonel). — *L'Armée américaine pen-*

dant la guerre de la Sécession, rapport rédigé en 1865 et publié en 1872.

F.-P. Vigo-Roussillon (sous-intendant militaire). — *Puissance militaire des Etats-Unis d'Amérique d'après la guerre de la Sécession*, ouvrage publié en 1866.

F. Lecomte (lieutenant-colonel). — *Guerre de la Sécession. Esquisse des Événements militaires et politiques des États-Unis de 1861 à 1865*, ouvrage publié en 1866 et 1867.

Régis de Trobriand (général). — *Quatre ans à l'Armée du Potomac*, relation publiée en 1867.

De Coynart (lieutenant-colonel). — *Précis de la Guerre des États-Unis d'Amérique*, publié en 1867.

Von Borke (général). — *Memoirs of the Confederated War*, publiés en 1868.

Badeau (Colonel). — *Life of U. S. Grant*, un seul volume paru en 1872.

Edward Lee Childe. — *Le général Lee, sa vie et ses campagnes*, biographie publiée en 1874.

Comte de Paris. — *Histoire de la guerre civile en Amérique*, en cours de publication depuis 1874, avec un atlas.

J.-E. Johnston. — *Narrative of military operations, by general J.-E. Johnston*, récit publié en 1874.

J. Scheibert (major prussien). — *La guerre civile aux États-Unis d'Amérique*, relation publiée en 1874 ; traduite par le capitaine Bornecque.

De Boissonnas (madame). — *Un vaincu. Souvenirs du général Robert Lee*, ouvrage publié en 1875.

W.-T. Sherman (général). — *Memoirs of general William T. Sherman, by himself*, publiés en 1875.

H. de Sarrepont (pseudonyme.) — *Les Torpilles*, ouvrage publié en 1875.

Pierron (colonel). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle*, ouvrage en cours de publication depuis 1878.

GUERRE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

OU

GUERRE DE LA SÉCESSION

(1861-1865)

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES. — CAMPAGNE DE 1861.

Considérations préliminaires.

L'histoire de la lutte gigantesque qui, pendant cinq ans, a ensanglanté les États-Unis, est une mine féconde en observations, dédaignée par quelques-uns, inconnue du plus grand nombre, que l'on ne saurait cependant trop exploiter.

La longue et douloureuse expérience achetée par un peuple, que d'impérieuses nécessités mirent dans l'obligation de tout improviser *à la fois*, personnel et matériel

de guerre ; la variété et la grandeur des ressources mises en jeu ; les prodiges d'organisation réalisés ; la ténacité des généraux et des soldats, de l'un comme de l'autre camp ; le caractère spécial des batailles livrées ; l'emploi nouveau de la cavalerie et des chemins de fer ; le puissant secours demandé à la fortification improvisée pour rendre inexpugnable une position, ou pour compenser l'infériorité numérique : tout se réunit pour offrir des enseignements de l'ordre le plus élevé, qu'il n'est permis ni d'ignorer, ni de méconnaître.

Dans ces longues années de guerre, il est nécessaire de choisir, parce que l'intérêt est forcément inégal : on n'étudiera donc ici avec détail que les faits les plus saillants ; quant aux autres, ils seront simplement mentionnés, afin de maintenir la continuité du récit.

Causes de la guerre civile. Ses débuts.— La guerre civile de 1861 a eu pour unique cause l'intention formelle des États du Sud de conserver, coûte que coûte, la honteuse institution de l'esclavage devenu, ainsi que l'a dit justement le comte de Paris, « la base de tout l'édifice politique et économique du Sud. » Telle est du moins la cause qui prima toutes celles que l'on a pu alléguer.

C'est donc en vain que les États du Sud et leurs défenseurs, s'obstinant à ne voir dans l'esclavage qu'un incident secondaire, ont invoqué des traits de dissemblance entre les hommes du Nord et ceux du Sud ; la rivalité d'intérêts séparant les États manufacturiers des États agriculteurs, ce qui eût permis de réduire le différend à une simple question de tarifs. Avec tout aussi peu de raison, on a prétendu, pour parer d'un caractère de légalité et de justice la grande tentative de démembrement entreprise par les États à esclaves, opposer au principe fédéral régissant l'Union celui du gouvernement intérieur des États garanti par la Constitution de 1787. Le jour où les chefs du Sud, battus dans les élections présidentielles du 6 novembre 1860, se virent menacés, par le fait même du choix d'Abraham Lincoln, dont on connaissait les

sentiments anti-esclavagistes, de perdre l'influence qu'ils avaient jusqu'alors exercée au profit de l'esclavage, ils entrèrent en révolte ouverte. Ils furent soutenus dans leur rupture, ou *Sécession*, par leurs concitoyens, dont les intérêts les plus chers étaient engagés, par tous ceux qu'ils trompèrent et par quelques hommes de bonne foi qui, bien qu'abolitionistes, ne purent se résoudre à abandonner la fortune de leur province natale : le plus illustre d'entre eux, Robert Lee, le défenseur de la Virginie, qui avait rendu la liberté à ses propres esclaves, se trouva ainsi amené, presque naturellement, à prêter son puissant appui à une cause injuste.

En janvier 1861, la Caroline du Sud, la Georgie, le Mississipi, la Louisiane, l'Alabama, la Floride, s'étaient séparés de l'Union.

Le mouvement se propagea, et lorsque, le 23 mai, la Virginie se décida la dernière à y prendre part, la confédération du Sud se trouva constituée de la façon suivante : la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, le Tennessee, le Missouri, l'Arkansas, le Texas, la Louisiane, le Mississipi, l'Alabama, la Floride et la *Georgie*.

Un congrès réuni en Virginie, à Richmond, ville choisie comme siège du gouvernement confédéré, nommait président, le 18 février, le général Jefferson Davis. Le 4 mars, A. Lincoln était inauguré à Washington, et, le lendemain même, il confiait la secrétairerie d'État, ou ministère des affaires étrangères, à M. Seward, de New-York, dont le concours devait lui être si précieux.

Ressources et forces comparatives des États du Nord et du Sud. — La lutte une fois devenue inévitable, les deux partis durent songer à se procurer les moyens de la soutenir. Il importe, ici, de donner tout au moins un aperçu succinct des forces matérielles et morales que possédait chaque camp.

La population blanche des États du Sud s'élevait au chiffre de 5.449.463 habitants (recensement de 1860),

qu'il faut opposer aux 22.877.000 que renfermaient les États et territoires du Nord, y compris quelques centaines de mille noirs. Le Sud, pendant toute la durée de la guerre, ne leva que 660.000 hommes; le Nord mit sur pied 2.789.893 combattants (dans ce chiffre figurent environ 130.000 marins ou soldats de marine), dont beaucoup étaient noirs ou étrangers.

De plus, le Nord, pays industriel, possédait, pour la création du matériel de guerre, de précieuses ressources, qui firent défaut au Sud, pays de planteurs. Il jouissait enfin, sur mer, d'une supériorité incontestable, qui fut bien préjudiciable aux États confédérés, dont le vaste territoire, borné par la mer ou sillonné de rivières navigables, fut bloqué, ou devint le théâtre des incursions constantes des steamers fédéraux. La rébellion avait enlevé 250 officiers à la marine du Nord, mais le matériel lui était en partie resté; il fut augmenté à ce point que, le 5 décembre 1864, la marine de guerre comptait 559 steamers, dont 17 cuirassés et 112 navires à voile, total 671 navires.

Le Sud avait sur le Nord l'avantage énorme de croire à la guerre depuis un temps assez long, qu'il avait mis à profit en formant ses volontaires : ceux-ci avaient reçu les armes que les derniers ministres de la guerre de l'Union, les généraux Jefferson Davis et Floyd, tous deux dévoués à la cause séparatiste, avaient expédiées des arsenaux du Nord. De plus, il eut à son service, dès l'ouverture des hostilités, un corps d'officiers d'une certaine valeur, la plupart des cadets des familles riches étant d'anciens élèves de l'Ecole de West-Point.

Au moment où la guerre civile éclata, l'effectif normal de l'armée des États-Unis était de 17.090 hommes répartis en 12 régiments d'infanterie à un seul bataillon, 6 de cavalerie, 4 d'artillerie et une compagnie du génie. Tel fut le point de départ des armées formidables que le gouvernement de Washington mit sur pied.

Du théâtre de la guerre. — Le théâtre de cette guerre

présentait des conditions particulières pour le terrain, les cours d'eau et les voies de communication.

En ce qui concerne le terrain, signalons : la barrière relative opposée par les Alleghanies, et plus à l'est le rideau des montagnes ou cimes Bleues (Blue-Ridge), rideau déchiré en maint endroit par des *gaps* (cols); les positions défensives situées dans la zone de granit, à peu de distance des Montagnes-Bleues et sur une ligne parallèle à leur direction générale; les plaines basses et marécageuses comprises entre la zone précédente et la mer, terrain gras, facilement détrempé, insalubre, où les communications sont très difficiles, lorsqu'elles ne sont pas impossibles.

Les cours d'eau méritent une mention particulière, parce que, profonds et sillonnant en tous sens le territoire des États-Unis, ils sont, surtout lors de la saison des pluies, accessibles sur un long parcours aux bateaux à vapeur; ils ont rendu possible, à défaut de routes, ou de chemins de fer, le transport des approvisionnements nécessaires aux armées qui, les utilisant comme lignes de défense et comme lignes de communication, les ont même parfois pris pour bases d'opération. Leur influence sur la conduite de la guerre a donc été réelle; elle est devenue décisive lorsque leur emploi s'est trouvé complété par les voies ferrées.

Quant aux voies de communication, il y a lieu d'établir une grande différence entre les routes et les chemins de fer. Les chemins de fer devaient rendre d'autant plus de services, que les routes rares dans le sud ne servent, en quelque sorte, dans les contrées les mieux partagées, qu'à établir des communications plus ou moins temporaires entre les cours d'eau et que, en Virginie surtout, pendant la saison des pluies, elles sont pour la plupart impraticables. La région du sud-est, qui a seule été le théâtre des grandes opérations militaires, présente trois groupes de voies ferrées, qui correspondent précisément aux bassins de l'Atlantique, du golfe du Mexique et de l'Ohio;

ces groupes ne sont reliés entre eux que par des lignes très distinctes, qui comprennent de vastes espaces privés de communications, dans lesquels la guerre ne put naturellement s'étendre, qu'il fallut même éviter.

CAMPAGNE DE 1861.

Dans le Nord, le vétéran de la guerre du Mexique, le vieux général Scott, trop infirme pour diriger l'armée en personne, avait reçu la mission d'aider de ses conseils le général Mac-Dowell, désigné pour en exercer le commandement. Dans le Sud, les séparatistes avaient nommé cinq généraux divisionnaires : Cooper, Sidney, Johnston, R.-E. Lee, Joseph E. Johnston, Beauregard.

Prise du fort Sumter, le 13 *avril.* — Le 13 avril 1861, le fort Sumter, bâti sur une île, au milieu de la passe de Charleston, se rendait au général Beauregard, Français de la Louisiane, ancien élève de West-Point, qui commandait à Charleston (Caroline du Sud): les derniers liens de la Confédération étaient brisés et la guerre seule pouvait mettre un terme aux prétentions tyranniques du Sud.

Le 15 avril, une proclamation du président Abraham Lincoln appelait 75.000 hommes de milices sous les drapeaux : la faiblesse relative de ce chiffre et la particularité de l'appel pour trois mois seulement montrent combien étaient fausses au début les idées sur la durée possible de la lutte. Dans cette proclamation, on donnait vingt jours aux Sécessionistes pour rentrer dans la légalité, et on s'adressait aux braves citoyens. De tous côtés on répondit à cet appel. Le président de l'Union revint d'ailleurs assez vite à un sentiment plus juste de la situation; car, le 3 mai, il décrétait la levée de 42.000 volontaires engagés pour trois ans, et, le même jour, il convoquait 18.000 marins.

Dès le mois de mai, l'occupation de Baltimore (13 mai), clef de Washington, et celle de Saint-Louis (10 mai),

ui occupe une position maîtresse sur le Mississipi, limi-rent les progrès de l'insurrection ; à partir de ce mo-ent, la ligne de démarcation entre les États libres et les ats à esclaves était fixée.

Ce ne fut, dans le principe, qu'une série d'actions par-elles réparties sur toute l'étendue de cette ligne. Les eux adversaires n'étaient qu'incomplètement prêts à ommencer ; toutefois le Sud, pour des raisons déjà nnées, avait l'avantage : aussi tous les forts et ports tiers, à l'exception de trois seulement, tombèrent-ils uccessivement en son pouvoir.

Au bout de plusieurs mois, le Nord était parvenu a unir environ 80.000 hommes de milices, qui s'ajoutèrent ux troupes fédérales régulières déjà existantes. Mais ndis que le Sud avait un seul objectif, Washington, le ord était dans l'obligation de diviser ses forces, de façon menacer Richmond, capitale de la confédération nou-elle, et à arrêter dans son développement le mouve-ient séparatiste. C'est ce qui explique comment des orces déjà relativement faibles furent réparties en six ractions ; à Washington et sur le Potomac (généraux *Iac-Dowell* et Patterson) ; à Baltimore et dans le Mary-ind (général Banks) ; à Fort-Monroë (général Butler), oint important dont la prévoyance du général Scott vait assuré la conservation ; dans la Virginie occiden-ile (général Mac-Clellan) ; dans le Kentucky (général rentiss), et dans le Missouri (général Harney).

De leur côté, les Confédérés avaient pris les disposi-ons suivantes. Le général Joseph Johnston, officier de ancienne armée des États-Unis, était placé à Harper's-'erry, à l'entrée de la vallée de la Shenendoah. Le géné-'al Beauregard, qui disposait de 21.883 hommes et de 29 canons, s'établit derrière le Bull-Run, à Manassas-Junction : cet emplacement, situé à l'intersection de trois ignes ferrées venant de Washington, de Richmond et de a vallée de Virginie, était judicieusement choisi, puisque out en couvrant Richmond, il n'est qu'à 56 kilomètres

de Washington, et que sa possession devait faciliter la retraite vers l'ouest, dans la vallée, si l'on était contraint de céder le terrain. Sur la côte, Norfolk était occupé par le général Huger, qui avait également appartenu à l'ancienne armée. Enfin, le général Garnett avait reçu le commandement des troupes en voie de formation dans la Virginie occidentale.

Reprenons d'abord plus en détail la géographie de la Virginie, parce que ce théâtre, sur lequel ont eu lieu les événements les plus importants de la guerre, présente une disposition particulière, qui n'a pas d'analogue en Europe.

La Virginie, dont la superficie est un peu supérieure au quart de celle de la France, est partagée en deux parties égales par les Alleghanies, montagnes d'une formation semblable à celle du Jura, et dont les chaînons parallèles courent du nord-est au sud-ouest, à environ 300 kilomètres de la mer. Le district oriental, qui s'étend de l'Atlantique aux montagnes, est une vaste plaine sillonnée du nord-ouest au sud-est, dans des directions à peu près parallèles, par de nombreux cours d'eau. Les principaux de ces fleuves ou rivières sont le Potomac, le Rappahannock et son affluent principal le Rapidan river, le York, formé par la réunion du Mattapony et du Pamunkey, le James, avec ses affluents le Chikahominy et l'Appomatox : ils offrent de larges estuaires, et leur profondeur est telle que les steamers peuvent pénétrer très avant dans les terres.

Le long de la côte s'étend une zone assez étroite, échancrée en maint endroit par des anses, des baies, ou occupée par des marais ; elle ne possède qu'un port véritable, Norfolk.

Pendant l'hiver, qui est très pluvieux, cette plaine n'offre qu'une surface de boue épaisse, gluante ; les chemins eux-mêmes sont impraticables.

Ainsi que nous l'avons vu, la chaîne de montagnes qui coupe en deux la Virginie est double de l'est à l'ouest : *la chaîne* la plus orientale porte le nom de Blue-Ridge;

[redacted]

la chaîne occidentale constitue les monts Alleghanies proprement dits. Ces deux chaînes enceignent la riche *vallée de Virginie* que limitent plusieurs longs couloirs parallèles ne communiquant entre eux que par des « gaps » assez rares. Le principal de ces couloirs est sillonné par la branche principale de la Shenendoah, affluent de droite du Potomac, dans lequel elle se jette à Harper's-Ferry. Le cours de la Shenandoah offre ceci de particulier que, perpendiculaire à la direction générale des voies fluviales énumérées ci-dessus, il tourne par leurs sources ces lignes de défenses successives, en même temps qu'il établit une communication facile entre le haut Potomac et le cours supérieur du James river.

Le district occidental de la Virginie, qui s'étend des montagnes jusqu'à l'Ohio et à la frontière de Kentucky, appartient au bassin du Mississipi : riche en minerai et couverte de bois épais, cette zone produit surtout des céréales, tandis que dans la première on trouve aussi, le long des cours d'eau, du maïs, du tabac et du coton.

En Virginie, le général Scott avait l'intention de faire marcher sur Richmond quatre colonnes, venues : l'une, d'Alexandrie par Manassas; l'autre, de la forteresse Monroë; la troisième, de la vallée de la Shenandoah ; la dernière, de la Virginie occidentale, par Staunton. Richmond une fois pris, il comptait faire agir l'armée de Virginie, de concert avec les forces qui opéraient déjà dans le Kentucky et dans la vallée du Mississipi. Cette attaque concentrique, qui aurait peut-être réussi, à cause de la faiblesse d'organisation des Sudistes, malgré l'incertitude d'une pareille combinaison, fut contrariée par les événements et ne reçut qu'un commencement d'exécution.

Le premier combat sérieux fut livré le 10 juin, dans la *Péninsule* [1], non loin de Yorktown, à Big-Bethel. Parti

1. On donne ce nom à la bande de terre comprise entre les rivières James et York.

du fort Monroë, à la tête d'environ 5.000 Fédéraux, le général Butler vint échouer contre des ouvrages que le colonel Magruder défendit énergiquement, avec environ 2.000 hommes et 6 pièces d'artillerie.

Dans la vallée de Virginie, la lutte s'engagea aussi entre les généraux Johnston et Patterson. Plus à l'ouest, dans la Virginie occidentale, le général fédéré Garnett fut tué lors de la retraite qui suivit le combat de Laurel-Hill. Mais c'est dans la Virginie orientale que se passa l'événement le plus important.

Bataille de Bull-Run, le 21 juillet. — Sous la pression de l'opinion publique, le général Scott, qui était cependant d'avis d'attendre que les troupes récemment convoquées eussent pris un peu de consistance, dut donner l'ordre, le 9 juillet, au général Mac-Dowell d'entamer, le 16, le mouvement sur Richmond.

L'armée du général Mac-Dowell, « la grande armée », comme on disait alors, était forte de 35.000 hommes répartis en cinq petites divisions; elle disposait de 49 bouches à feu. Le 16 juillet, elle se mettait en marche tout entière, à l'exception d'une division laissée sur les positions; le 21, elle était déjà réduite à environ 28.000 hommes, lorsqu'elle attaqua l'armée des Confédérés à laquelle elle faisait face depuis deux jours.

Au moment où Beauregard fut assailli, il se préparait lui-même à prendre l'offensive. Le mouvement tournant dirigé par le général Mac-Dowell contre l'aile gauche des Confédérés, était en pleine voie de réussite, lorsque son propre flanc droit fut vigoureusement abordé par le général J. Johnston, que l'on croyait toujours dans la vallée de la Shenendoah. Ainsi surpris, les Fédéraux furent repoussés et perdirent 2.708 hommes, dont 481 tués et 1.216 prisonniers, 28 canons et une grande quantité d'armes. Les Confédérés avaient eu eux-mêmes 1.867 hommes hors de combat, dont 370 tués. Au choc, les éléments des deux armées s'étaient dissociés, ainsi qu'il arrive aux *machines* dont les rouages sont imparfaitement agencés.

[redacted]

:ette journée que le général sudiste T.-J. Jack‑ nmandait une brigade, mérita, par sa fermeté, e *Stonewall* (mur de pierre) qui, peu à peu, se rec son propre nom.

ie du général Johnston mérite une mention ırce qu'elle atteste du coup d'œil et de la résolu trouvait à Winchester, lorsque Beauregard n concours; il sut utiliser la négligence du tterson, qui demeurait indécis à Smithfield. :vant son adversaire un rideau de cavalerie : par Stuart, il se mettait en route le 18 juillet ndemain, il atteignait, avec 8.334 hommes, ap : là eut lieu successivement l'embarque‑ ı infanterie dont, malgré le mauvais état du fer, la majeure partie arriva en temps oppor‑ :hamp de bataille; quant à l'artillerie et à la :lles avaient continué leur route.

ıte des Fédéraux fut telle que la panique se ıusqu'à Washington. Le général Beauregard, partie par l'état de désorganisation de son ar‑ plus encore par sa timidité, laissa écha[illegible] l'oc‑ ›ice de marcher sur Washington et Baltimore. lle du 21 juillet qui avait prouvé, dès le début, l faut faire des milices populaires, des batail‑ *lontaires*, dégagea Richmond pour un peu de fut alors à Washington à se défendre. En ou‑ nfédérés y trouvèrent cet avantage de forcer de ceux qui, dans certains États du Sud, étaient écis sur le parti à prendre.

ment avait été d'ailleurs tel de part et d'autre ıue le général Johnston eût remplacé Beaure‑ le commandement en chef de l'armée confé‑ désormais de *Nord-Virginie*, les opérations ı arrêt prolongé dans l'Est; deux mois après ·e, les deux armées s'observaient encore entre où se trouvait l'ancienne demeure du général rfax-*Court-House*.

Préparatifs faits dans les deux camps. — Du moins la leçon ne fut pas perdue pour les vaincus et, stimulé par la défaite, le Nord se prépara sérieusement à reprendre la lutte.

Le président Lincoln ordonna un jour de jeûne et de prières ; le Congrès autorisa une levée de 500.000 volontaires et une dépense de 500 millions de dollars.

L'armée du Potomac reçut pour nouveau chef, le général Mac-Clellan, dont les heureuses opérations dans la Virginie Occidentale contre le général Garnett venaient d'assurer à l'Union la possession de cette région.

Quelques mois après, le 1er novembre, il se trouvait même investi, par le fait de la démission du général Scott, du commandement en chef des forces de l'Union.

Pendant que le général Mac-Clellan créait l'armée du Potomac et s'occupait de couvrir Washington par une série de solides ouvrages, on poursuivait activement la solution de toutes les questions relatives à l'équipement et à l'armement des troupes, aux transports et aux subsistances : l'industrie privée répondit à l'appel qui lui fut fait. Vers le milieu d'octobre, les troupes fédérales réparties entre Washington, Baltimore et Annapolis présentaient un effectif de 152.051 hommes, dont 133.201 présents, bien équipés, bien armés, pourvus de moyens de transport suffisants et disposant de 228 canons de campagne. Dans cette grande entreprise, le général Mac-Clellan s'était révélé comme un organisateur remarquable.

Les Etats du Sud, qui se trouvaient dans des conditions bien moins favorables, se procurèrent en Europe, en Angleterre surtout, des armes et des munitions. Le matériel de la marine était également à créer pour le Sud : on construisit à Savannah, à Charleston, à Vilmington ; on acheta même des bâtiments de guerre à vapeur en Angleterre. A la fin d'octobre, le général Johnston était parvenu à donner une certaine organisation à ses troupes.

Le gouvernement fédéral eut également à se préoccu-

per d'arrêter un programme pour la conduite des opérations militaires ultérieures. Il y eut bien des fluctuations, de nombreux écarts ; mais au milieu de toutes ces tergiversations, trois objets principaux, il est facile de le reconnaître, n'ont jamais été perdus de vue :

1° Blocus rigoureux des côtes du Sud pour priver les Confédérés des secours de toute nature que pouvaient leur adresser les puissances maritimes européennes disposées à les soutenir ; menace constante des ports où des troupes furent ainsi immobilisées ;

2° Occupation de la ligne du Mississipi de manière à couper en deux, de proche en proche, les États Confédérés ;

3° Conquête de la Virginie Orientale et prise de Richmond devenu, de fait, l'objectif principal de la guerre.

Fin de l'année. — Pendant la deuxième moitié de l'année, la guerre s'étendit dans l'ouest depuis la Virginie occidentale jusque dans le Missouri, en passant par le Kentucky, c'est-à-dire sur une longueur d'environ 1.000 kilomètres. Il n'y eut à proprement parler de ce côté que des opérations isolées, des escarmouches livrées entre des divisions, ou seulement des brigades : la dispersion même des forces enlève tout intérêt à ces faits qui restent sans liaison entre eux.

Opérations maritimes. — Les opérations maritimes revêtirent au contraire, dès le début, une grande importance. Les corsaires du Sud causèrent de réels dommages au commerce du Nord ; mais à la fin de l'année la marine de l'Union, qui avait pu, au fur et à mesure de la reconstitution de son matériel et de son personnel, resserrer le blocus des côtes des États confédérés, s'était emparée des divers ports à l'exception toutefois de Savannah, de Charleston et de Vilmington.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1862.

Les opérations de l'année 1862 eurent lieu sur le Potomac, sur le Tennessee, sur le Missisipi et sur mer; les premières méritent seules une étude spéciale.

I. — Opérations dans l'Est.

Dans l'Est, trois grandes armées fédérales prennent successivement comme objectif Richmond : toutes trois échouent pour des causes différentes, que l'on peut cependant ramener à une seule, la pression maladroite ou tyrannique exercée par le gouvernement de Washington sur les généraux qui sont à leur tête.

Du côté du Sud, malgré quelques tiraillements, l'unité de direction est mieux réalisée : investi dès le début de la confiance de Jefferson Davis, le général Lee la légitime pleinement par la façon dont il commande la principale armée; il se révèle général et d'un bond il s'élève au premier rang. Ajoutons que par le caractère il se montre plus grand encore et impose le respect, à ce point qu'un auteur anglais a pu dire de lui sans exagération : « La carrière de Lee répond victorieusement au reproche si souvent adressé à l'Amérique de ne produire que des gens d'affaires à l'âme mercenaire. Le pays qui a donné le jour à un tel homme peut marcher de pair avec ce qu'il y a de plus chevaleresque en Europe, car les patries de Bayard et de Sidney[1] n'ont jamais eu de fils plus noble, de sol-

1. Un des martyrs de la liberté anglaise (1617-1683).

[redacted]

it plus brave, de gentleman plus parfait, de chrétien ussincère que Robert Edward Lee, l'héroïque défenseur la Virginie. »

Vers la fin du mois de mars, l'armée du Potomac d'un ectif de 221.987 hommes de toutes armes, dont 25 ré-ients de cavalerie, et pourvue de 521 canons, était ré-tie en cinq corps d'armée dont chacun comprenait s divisions. La division était formée de trois brigades i brigade réunissait jusqu'à cinq régiments forts d'un illon. La cavalerie était divisionnaire.

e 1er mars, l'armée de Nord-Virginie, qui s'étendait de t-Royal sur le Rappahannock, à Cumberland-Gap con-les Blue Ridge, en passant par Fredericksburg et Gor-nville, était forte de 84.225 hommes, dont 47.617 seu-nt étaient valides et présents sous les armes. Stuart nandait la cavalerie, Pendleton dirigeait l'artillerie; énéraux de division Jackson, Longstreet, Hill, Ewell ent déjà un nom. C'est le 13 mars que le général Lee hargé de la conduite des opérations militaires dans irmées de la Confédération.

isqu'au mois d'avril, les opérations militaires sont dé-ues et dénuées d'intérêt. Le 11 mars, le général Mac-an, s'était vu retirer le commandement en chef des ées de l'Union. Le territoire fut alors partagé en onze nandements territoriaux ou départements. Mac-an reçut le commandement du département du Po-ic (le troisième) qui embrassait la Pensylvanie, New-y, Delaware, Maryland, Colombia et Virginie Orien-(des Blue Ridge à la rivière James).

mpagne du général Mac-Clellan dans la Péninsule de inie. — Dès le commencement de février, le général -Clellan s'était débattu avec le président Lincoln r obtenir l'approbation d'un plan de campagne qui, essivement modifié, consistait en dernier lieu à tour-la position des Confédérés par la baie de Chesapeake, endre pied dans la *Péninsule* et à marcher sur Rich-d, avant que l'armée confédérée pût secourir effica-

cement la capitale : on eût ainsi évité une attaque de front que la nature du terrain, l'absence de routes et la direction parallèle des nombreux cours d'eau compris entre le Potomac et le James River, devaient rendre très difficile. Mais il fallait se hâter et prévenir l'adversaire : la réussite était à ce prix.

Les longueurs qui accompagnèrent le remaniement et l'adoption de ce plan, la faute que l'on commit de ne point garder un secret absolu ; enfin et surtout l'ingérence indiscrète et nuisible du président de l'Union dans les affaires militaires, influèrent, de la façon la plus déplorable, sur le résultat de l'expédition. Tout d'abord, on dut renoncer au bénéfice d'une surprise : la décision d'opérer sur les derrières de l'ennemi, avait été prise le 8 mars, en conseil *secret*, et cependant, le lendemain même, le général Johnston abandonnait précipitamment ses positions de Manassas, de Centreville, du haut Potomac ; il se replia ensuite, d'abord derrière la ligne du Rappahannock, puis derrière le Rapidan. Vers la même époque, le combat du *Merrimac* (aussi nommé *Virginia*), et du *Monitor*, livré le 8 mars, vint semer l'alarme : dès lors, la marine fédérale hésita à engager, dans le James-River, des transports exposés aux coups redoutables du Merrimac, qui protégeait aussi Norfolk. Il en résulta que Mac-Clellan dut renoncer à débarquer à Malvern-Hill, qui n'est qu'à 20 kilomètres de Richmond.

Le 6 avril seulement, après de nouveaux retards, le corps expéditionnaire était réuni en entier à Hampton, près du fort Monroë, que l'on avait adopté comme base d'opération : du 17 mars au 6 avril, 400 steamers et navires à voile partis d'Alexandrie, avaient transporté, à 80 lieues de distance, 109.419 hommes, 14.592 animaux, 44 batteries et un énorme matériel.

75.000 hommes environ avaient été maintenus dans les lignes de Washington, sur le Potomac et dans la vallée de la Shenandoah. Cependant, le 3 avril, deux jours après le départ du général en chef, le président Lincoln, crai-

gnant pour la sûreté d'une capitale, qui n'était déjà que trop gardée, crut pouvoir s'arroger le droit de maintenir provisoirement, devant le front de Washington, le corps de Mac-Dowell. Mac-Clellan allait donc se trouver privé, contre son attente, de 38.434 soldats, sur lesquels il comptait pour agir sur la rive gauche du York et faire tomber, en les prenant à revers, les défenses que les Confédérés avaient établies, pour répondre à une attaque de front. Le 4 avril, il avait commencé le mouvement avec deux corps d'armée et, dès le 5 avril, il s'était heurté contre les ouvrages en terre de la ligne du Warwick-Creek, dont la gauche s'appuyait à Yorktown. Au lieu d'attaquer de suite, il temporisa, et fut tenu en échec jusqu'à la fin d'avril; les Confédérés gagnèrent ainsi le temps nécessaire pour achever de fortifier Richmond et pour retarder l'arrivée de leurs adversaires jusqu'aux chaleurs de l'été.

Dans la nuit du 3 au 4 mai, le général confédéré Magruder évacua les lignes de Warwick-Creek et, reculant de 15 kilomètres environ, alla se poster à Williamsburg. Le 6 mai, après un combat assez vif, Williamsburg tombait au pouvoir de l'armée fédérale, que la flottille put alors ravitailler par le York-River. Cette fois encore, Mac-Clellan perdit du temps.

La campagne, ainsi ralentie dès ses débuts, était déjà manquée, au point de vue des grands résultats que l'on avait pu espérer, lorsque le président Lincoln se rendit enfin aux justes réclamations du général Mac-Clellan; mais, comme il arrivera toujours en pareil cas, il ne prit qu'une demi-mesure. Il ne fit, en effet, diriger sur la Péninsule, que la division Franklin, qui s'y rendit par eau; quant à Mac-Dowell, il reçut l'ordre de se porter, avec ses deux autres divisions, par Acquia-Creek, sur le Rappahanock, d'où il devait chercher à opérer sa jonction avec Mac-Clellan.

Dès son arrivée, la division du général Franklin remontant *sur des transports la rivière* York, partit pour

West-Point, point de confluence du Mattapony et du Pamunkey, avec mission de couper la retraite aux Confédérés. Compromise dans son mouvement vers le Chickahominy, elle fut rejetée définitivement sur le York : ainsi échoua cette diversion tentée avec trop peu de forces.

Le 10, l'évacuation de Norfolk et la destruction du monitor la *Virginia*, par les Confédérés, avait ouvert le James aux Fédéraux. Le 13 mai seulement, par suite du mauvais état des chemins, Mac-Clellan atteignait New-Kent. Il en repartit le 16, en remontant le Pamunkey jusqu'au chemin de fer (York-River rail road), sur lequel il se plaça, pour recevoir de White-House ses approvisionnements. Il avait donc renoncé à marcher sur le James pour en faire sa nouvelle base d'opération : il dut en effet se résigner à accepter une attaque de front vers le nord, à partir du jour où le président Lincoln la lui eût imposée par la direction donnée au corps de Mac-Dowell.

Le 30 mai, Mac-Clellan était établi à cheval sur le Chickahominy, dont le cours, depuis les marais d'Oaks, situés à l'est de Richmond, jusqu'à son embouchure, constitue un sérieux obstacle. La ligne fédérale avait son centre à Bottom's-Bridge; quatre divisions étaient sur la rive droite, avec des avant-postes placés à Fair-Oaks-Station et Savage-Station; cinq divisions et la réserve se trouvaient sur l'autre rive. En somme, la gauche établie à Seven-Pines était presque isolée; le centre et la droite étaient menacés d'être coupés, si une crue de la rivière survenait : c'est ce qui se présenta bientôt.

Le gouvernement confédéré prévint, d'ailleurs, ses adversaires. Déjà il avait concentré ses forces accrues par l'adjonction des garnisons de Norfolk, de Portsmouth et de Suffolk. Sur un autre point le général Jackson, qui commandait dans la vallée de la Virginie, avait reçu de Johnston l'ordre de prendre l'offensive et de menacer Washington, de manière à arrêter de nouveaux envois de troupes vers la Péninsule.

Cette décision était d'autant plus opportune, que le corps de Mac-Dowell, tout en suivant dans leur retraite les troupes confédérées, avait poussé ses avant-postes jusqu'à Bowlinggreen, soit à 27 kilomètres environ de ceux de l'armée de Mac-Clellan : Richmond était donc menacé d'une attaque concentrique.

Bataille de Fair-Oaks ou de Seven-Pines (*Sept Pins*), *les 31 mai et 1er juin.*— Le 31 mai, le général J. Johnston mettant à profit la position de l'aile gauche fédérale offerte à ses coups, l'attaquait vigoureusement au moment d'une crue soudaine des eaux : il fût parvenu à l'écraser s'il n'avait pas eu à répondre, sur son flanc gauche, à une attaque dirigée par le corps Summer. Placé sur la rive gauche, le général Summer devança les ordres du général Mac-Clellan; il franchit la rivière avec ses deux divisions, malgré l'inondation, en utilisant le seul pont qu'il eût été possible d'établir et entra subitement en ligne à Fair-Oaks. Dans cette bataille, dite de Fair-Oaks ou de Seven-Pines (Sept Pins), renouvelée le 1er juin, les Fédéraux eurent 5.727 hommes hors de combat, et les Confédérés 4.500 hommes, au nombre desquels figurait le général Johnston, blessé grièvement. Le 3 juin, le général Lee prenait le commandement de cette armée qui n'avait pas été poursuivie, lors de sa retraite.

Cependant l'armée de Mac-Clellan, campée au milieu des marais, avait beaucoup de malades, dont le nombre tendait à croître, par suite des travaux de fortification qu'elle exécuta pendant le mois de juin : elle se trouva immobilisée.

Raid exécuté par James Stuart, les 12, 13 et 14 juin.— Les Confédérés mirent à profit cette inaction forcée de leurs adversaires. Les 12, 13 et 14 juin, un audacieux *raid* de cavalerie, dirigé par le général James E. B. Stuart, procurait à Lee les renseignements précis qui lui étaient nécessaires pour préparer la nouvelle attaque qu'il méditait. Ce raid permit aussi de reconnaître, au nord de



Richmond, la route par laquelle Jackson devait arriver quelques jours plus tard.

Parti de Richmond, le 12, avec 1.200 cavaliers et deux pièces de canon, Stuart se dirige d'abord vers le nord, jusqu'à Hanover-Court-House, puis il marche vers l'est, de manière à tourner la droite fédérale; il disperse les escadrons qu'il rencontre sur son passage et descend vers le sud, sans oser cependant s'aventurer jusqu'au dépôt de White-House, où il craint de trouver des forces qui n'y étaient point; chemin faisant il brûle des convois de vivres et sème partout l'alarme. Poursuivi, lors de son retour vers Richmond, par une brigade de cavalerie, qui espère lui couper la retraite, Stuart est arrêté à Forge-Bridge, par une crue subite du Chikahominy, devenu large de 30 mètres. Il utilise l ancien pont détruit et fait commencer, à 5 heures du matin, une passerelle qui, peu à peu, devient un pont; à midi, hommes, chevaux et pièces d'artillerie sont en sûreté sur l'autre rive. Le 14 juin au soir, Stuart rentrait à Richmond après avoir fait le tour de l'armée fédérale; il n'avait perdu qu'un homme et il ramenait 165 prisonniers, 260 chevaux ou mulets et une grande quantité d'armes.

Quelques jours plus tard, le général Beauregard, venu de Corinth avec des renforts, élevait l'effectif de l'armée confédérée au chiffre de 70.000 combattants. En outre, Lee était en droit de compter sur l'arrivée prochaine du général Jackson, auquel il avait donné rendez-vous pour le 25 juin, à Cold-Harbor, à l'issue d'une brillante et rapide campagne dans la vallée de Virginie.

Opérations du général Jackson, dit Stonewall, dans la vallée de Virginie. — Ces opérations de Jackson, dont le récit doit trouver place ici, avant l'exposé de la dernière partie de la *Campagne de la Péninsule*, rappellent les procédés employés par le général Bonaparte, dans ses immortelles campagnes d'Italie, et constituent certainement un des actes les plus brillants et les plus instructifs *de la guerre* de Sécession.

Le général Jackson avait été chargé, nous l'avons vu, à la fin de mai, de neutraliser, pour ainsi dire, les trois colonnes des généraux Banks, Frémont et Mac-Dowel, et de les mettre dans l'impossibilité d'ajouter leurs efforts à ceux de Mac-Clellan. Il s'acquitta de cette mission avec une incontestable habileté ; mais il fut très secondé, il faut le reconnaître, par le président Lincoln lui-même, qui divisa, comme à plaisir, les forces dirigées contre lui.

La *vallée de Virginie*, couloir compris entre les Alleghanies et les Blue-Bridge, est un pays ouvert et bien cultivé, qui s'étend sur une largeur moyenne de 45 kilomètres, depuis le voisinage du James-River jusqu'au Potomac, et dont la longueur, en ligne droite, est d'environ 200 kilomètres. La sortie de la vallée, en venant du sud, est marquée à hauteur même du point où cessent les Massanuten-Mountains, par les deux petites villes de Strasburg et de Front-Royal.

Vers le milieu de mai : le général fédéral Frémont se trouvait toujours dans la Virginie Occidentale, entre Moorefield et Franklin, avec 13 ou 14.000 hommes; le corps du général Banks affaibli de la division Shields, que le président Lincoln lui avait enlevée de sa propre autorité pour renforcer le corps de Mac-Dowell, occupait avec 6 ou 7.000 hommes la ligne de Strasburg-Front-Royal ; enfin, Geary, avec quelques régiments, était établi à Manassas. Le président Lincoln adressait des ordres directs à Mac-Dowell, à Frémont, à Banks et à Geary : les conséquences d'une pareille façon d'agir ne se firent pas attendre longtemps.

Déjà, dans les opérations des premiers jours de mai, dirigées contre Frémont et son lieutenant Milroy, Jackson avait fait pressentir ce dont il était capable, en réussissant à empêcher la jonction de Frémont et de Banks.

Le 20 mai, Jackson rejoint par la division Ewell quitte New-Market avec 20.000 hommes et, au lieu de descendre par la vallée du *North-Fork*, dont Banks posté à

Strasburg, surveillait le débouché, il descend la rive droite du South-Fork, se couvrant ainsi de la chaîne des Massanuten-Mountains et de la rivière. Le 23 mai, après avoir surpris, poursuivi et écrasé le régiment fédéral qui occupait Front-Royal, Jackson se trouve sur les derrières de Banks demeuré à Strasburg et dont il menace la retraite sur Winchester. Banks prend cependant les devants, dès le 24 au matin, et, dans la soirée, atteint Winchester où, le lendemain, il est attaqué de trois côtés à la fois. Jackson ne peut le poursuivre aussi vigoureusement qu'il l'aurait voulu. Banks lui échappe de nouveau et, le 25 mai au soir, atteint Williamsport, où il franchit le Potomac, ayant parcouru, en moins de quarante-huit heures, quatre-vingt-cinq kilomètres; il laissait derrière lui 38 tués, 155 blessés et 711 prisonniers. En apprenant ces nouvelles, A. Lincoln donne les ordres qui lui semblent propres à assurer la ruine de Jackson. Il dirige donc sur lui trois colonnes indépendantes, parties de points différents : Frémont se portera de Moorefields sur Strasburg; Shields reviendra du Rappahannock sur Front-Royal; Banks enfin redescendra vers le sud-ouest et s'attachera à Jackson.

En vain, Mac-Dowell fait observer qu'en lui enlevant la division Shields, on ralentit sa marche sur Richmond, que l'on compromet ainsi le succès des opérations de Mac-Clellan, et, par suite, le but même de cette campagne déjà si entravée : non seulement il n'est pas écouté, mais il reçoit bientôt lui-même, le 26 mai, l'ordre de se porter sur Front-Royal avec les deux divisions qui lui restent. Déjà Jackson demande son salut à une prompte et intelligente retraite. Le 29 mai, après avoir menacé Harper's-Ferry, de manière à maintenir le gouvernement de Washington dans l'inquiétude sur ses projets ultérieurs, Jackson, dont l'armée ne comptait plus que 15.000 hommes, se met en route.

Le 31, il quitte Winchester, alors que depuis la veille *Shields* a atteint Front-Royal; mais il devance à Stras-

burg le général Frémont, empêche la réunion des deux généraux, amuse son adversaire, afin de permettre l'écoulement du long convoi qu'il traîne à sa suite; puis, lui échappant, il se dirige le 1er juin sur Harrissonburg. Frémont se met à sa poursuite dans la vallée du North-Fork, tandis que Shields remonte celle de South-Fork. Jackson retarde la jonction de ses deux adversaires, en se faisant précéder, à White-House, par un détachement, qui détruit le pont et, le 5 juin, il entre dans Harrissonburg. Devancé, le lendemain, vers Staunton, par la brigade d'avant-garde de Frémont, il la tient en échec en lui opposant sa cavalerie et, gagnant du terrain, se dirige vers l'est, sur Port-Republic où il espère franchir le South-Fork of Shenandoah. Mais déjà la tête de colonne de Shields avait atteint Conrad's-Store, et Frémont s'avançait.

Jackson oppose à ce dernier Ewell et, le 7 juin, il arrive à Port-Republic où l'avant-garde de Shields venait de prendre position. Jackson force à coups de canon le passage que son ennemi abandonne, en commettant la faute de ne pas détruire le pont. Le 8 juin, Ewell bat, à Croskey, le général Frémont, qui se retire avec une perte de 600 à 700 hommes, alors que celle des Confédérés n'a été que de 300 hommes.

Jackson, à peine dégagé, vient frapper successivement les colonnes qui sont acharnées à sa poursuite, en mettant à profit leur isolement. D'après son ordre, Ewell ne laisse devant Frémont qu'une brigade, d'un effectif de 800 hommes à peine, et vient occuper Port-Republic. Pendant ce temps, Jackson s'est mis à la poursuite de la brigade qui lui avait laissé la voie libre; il se propose de revenir ensuite sur Frémont. Il rencontre une résistance imprévue; renonçant alors à son projet primitif, il rappelle à lui Ewell, qui évacue Port-Republic, après en avoir détruit le pont. Alors, sous les yeux de Frémont qu'arrête la Shenendoah, Jackson finit par avoir raison de son adversaire, *qui se replie vers* Conrad's-Store.

Ayant ainsi rempli sa mission, Jackson pouvait songer à rallier Lee sous les murs de Richmond. Cette marche s'effectua par Charlottesville, dans d'excellentes conditions : elle fut facilitée par le stratagème d'un envoi, sur Staunton, de troupes parties de Richmond ; placés aux deux points opposés, Frémont et Mac-Clellan s'y laissèrent prendre. Des marches et des contre-marches donnèrent d'abord le change ; puis, brusquement, Jackson dirigea sur l'est ses troupes, qui ignoraient où il les menait. Les devançant, Jackson se présentait, le 25 juin, à Richmond, pour recevoir les ordres de Lee ; après quoi il rejoignit sa division à Ashland et, le 27, il tombait avec elle, par Cold-Harbor, sur le flanc droit des Fédéraux.

Au moment où Jackson s'éloignait vers l'est, il n'est pas sans intérêt de connaître les impressions, les illusions de ceux qu'il venait de battre et de jouer alternativement. On s'en fait une juste idée, par le passage suivant, emprunté à des *lettres* publiées, au fur et à mesure des événements, par un Français [1], officier dans l'armée de Frémont ; celle-ci est du 22 juin :

« ...., A partir de ce moment, notre mouvement rétrograde s'opéra plus rapidement. Des nouvelles assez graves avaient été reçues au quartier-général, et les espions prétendaient que Jackson voulait nous couper la retraite avec 40.000 hommes. Comme nous n'en comptions qu'une quinzaine de mille, nous avons été obligés de manœuvrer avec une certaine prudence de nous rapprocher des autres corps unionistes. Mais nous ne retrograderons pas plus loin que Strasburg, où nous avons établi notre camp, car dans un rayon de quelques milles se trouvent Banks, Siegel et Shields. Nous sommes donc bien en force ponr tenir tête à l'armée rebelle, et si les avis que nous avons reçus sont exacts, nous sommes à la veille d'une action générale, qui va décider du sort de la vallée du Shenandoah, et qui exercera de l'influence sur les opérations devant Richmond... »

1. M. Ulric de Fonvielle, Lettres publiées en 1862 et 1863, dans *le Spectateur militaire*.

Fin de la campagne de la Péninsule. — Nous pouvons maintenant reprendre l'historique des opérations dans la Péninsule, à partir du moment où l'arrivée imminente du général Jackson décide le général Lee à entamer l'offensive contre les Fédéraux, dont l'aile gauche était parvenue à 7 ou 8 kilomètres de Richmond.

L'extrême droite de la ligne de bataille du général Mac-Clellan était sur la rive gauche du Chickahominy, à Gaines-Mill, de façon à protéger ses communications et à tendre la main à l'armée du Potomac. C'est cette droite alors à peine gardée, ainsi que l'avait révélé la reconnaissance de Stuart, mais que les troupes de Mac-Dowell étaient destinées à renforcer prochainement, que Lee entreprit de tourner. Il put tenter cette aventure, parce qu'il avait eu soin de couvrir ses lignes par des ouvrages de défense assez solides, pour permettre à des forces relativement faibles, de tenir en échec toute l'armée fédérale, pendant que le reste de ses troupes prendrait l'offensive. Le plan de Lee consistait à rejeter l'aile droite de Mac-Clellan sur le centre, de façon à obliger le général unioniste à sortir de ses retranchements et à livrer bataille, pour maintenir ses communications avec le Pamunkey.

Bataille des sept jours, du 26 juin au 1er juillet. — Le 26 juin commençait, pour ne prendre fin que le 1er juillet, une série de combats, que l'on a réunis sous la dénomination commune de « Bataille des Sept jours sous Richmond ». La journée la plus importante fut celle du 27 juin : Jackson en coupant de White-House l'aile droite fédérale, qui était appuyée à Gaines-Mill, prit une part brillante à la bataille dite du *Chickahominy*, de Cold-Harbor, ou de Gaines-Mill, qui fut décisive. Obligés de céder le terrain lorsqu'ils furent débordés par leur droite, les Fédéraux durent battre promptement en retraite, après avoir évacué White-House, où l'on brûla tout ce que l'on ne put emporter, et prendre sur le James-River une nouvelle base d'opération. Vigoureusement poursuivie, l'ar-

mée de Mac-Clellan repassa à grand'peine sur la rive droite du Chickahominy, et effectua sa retraite dans un désordre inouï, par un temps épouvantable, à travers les marécages connus sous le nom de White-Oaks-Swamp. La lutte continua, d'ailleurs, vive, opiniâtre, sanglante, les 28 et 29, malgré l'affreux état des chemins.

Le 30 juin, Mac-Clellan atteignait le James-River, au plateau de Malvern-Hill où fut livré, le 1er juillet, un nouveau combat, dont le résultat tourna contre les soldats de Jackson et de Hill : ils étaient venus se heurter contre une ligne formidable, dont la gauche étendue jusqu'à Hoxall's-Landing, sur le James, était protégée par le feu des chaloupes-canonnières et dont la droite s'appuyait à des terrains couverts de bois épais et coupés de cours d'eau marécageux.

Dans la nuit du 1er au 2 juillet, Mac-Clellan descendit le James jusqu'à Harrison's-Landing et Wetover où ses canonnières lui donnèrent un solide appui, et où le ravitaillement put s'opérer. Lee n'alla pas plus loin. En somme, l'expédition du général Mac-Clellan avait complètement échoué : le mauvais vouloir du cabinet de Washington n'avait pas peu contribué à paralyser des opérations, dont la lenteur reste incompréhensible, même en tenant compte de difficultés de nature variée. Loin d'attaquer, Mac-Clellan n'avait même pas su se défendre, bien qu'il eût l'avantage d'une grosse supériorité numérique. Le désastre eût été plus grand encore, si le général Lee n'avait pas été mis dans l'impossibilité, par l'état d'épuisement où se trouvait son armée, de continuer la poursuite : néanmoins, grâce à lui, Richmond était sauvé.

Du 26 juin au 1er juillet, les Confédérés avaient perdu 19.553 tués, blessés et disparus. Quant aux Fédéraux, leurs pertes montaient à plus de 10.000 prisonniers et 15.249 hommes hors de combat, dont 1.582 tués, 7.709 blessés et 5.958 disparus; en outre, le chiffre des malades *ou écloppés* s'éleva bientôt à 6.000; comme matériel, en

dehors de celui détruit par eux-mêmes, à White-House notamment, ils avaient perdu 52 canons, 35.000 fusils.

Cependant Mac-Clellan, dont la gauche était appuyée au James-River et qui disposait de 84.000 hommes couverts par des ouvrages de campagne et de 150 bouches à feu, était encore redoutable. Cette armée aurait d'ailleurs pu être renforcée; car deux nouvelles levées furent bientôt ordonnées par le président Lincoln : l'une, en date du 2 juillet, de 300.000 volontaires pour trois ans; l'autre, en date du 4 août, de 300.000 hommes de milices pour neuf mois.

Les deux partis restèrent ainsi en présence jusqu'aux premiers jours d'août. A cette époque, l'armée fédérale fut successivement embarquée à destination d'Alexandrie; elle était appelée, en principe, à renforcer une nouvelle armée, dite de Virginie, commandée par le général Pope, sur lequel de récents succès, dans l'ouest, avaient appelé l'attention. Le général Mac-Clellan, après s'être vainement efforcé de faire comprendre l'importance de Petersburg et la nécessité d'attaquer Richmond par le sud, était sacrifié à l'ex-ministre de la guerre, au général Halleck qui, depuis la fin de juin, avait été nommé commandant en chef de toutes les armées de l'Union.

Campagne du général Pope contre Richmond. — Peu de temps après, Mac-Clellan était disgracié et le commandement des forces fédérales, en Virginie, était confirmé au général Pope.

Dès le 1er juillet, Pope, qui disposait de 60.000 hommes, avait commencé une nouvelle campagne contre Richmond, en se portant vers le Rappahannock. Jackson, qui lui fut d'abord opposé, l'arrête à Cedar-Mountain (9 août). Lee, qui s'était porté en avant dès qu'il avait été libre de le faire, l'écrase à Manassas (29 et 30 août), avec l'énergique concours de Jackson : celui-ci, dans l'intervalle, avait détruit les magasins de Manassas-Junction. Deux jours plus tard, le général unioniste se réfugiait dans les retranchements *que Mac-Clellan avait construits* un an avant,



pour couvrir Washington. La campagne était finie; elle avait été de courte durée, et les fanfaronnades de Pope avaient porté les fruits qu'elles pouvaient produire. Du 25 août au 2 septembre, du Rappahannock au Potomac, les Confédérés avaient eu 9.112 hommes mis hors de combat, dont 4 généraux grièvement blessés. Les pertes des Fédéraux s'élevèrent à environ 30.000 hommes, dont 8 généraux tués et 9 prisonniers; une énorme quantité de matériel avait été détruite par les Confédérés, ou était tombée entre leurs mains.

Pendant que Jackson marchait sur Manassas, le général Stuart, chargé de couvrir son flanc droit avait exécuté, le 22 août, un brillant coup de main par surprise sur le quartier général de Pope. A la tête de 2.000 cavaliers, avec de l'artillerie à cheval, Stuart avait d'abord fait une fameuse démonstration vers le gué de Wellfords, sur le Rappahannock, puis il était arrivé, le 22 au soir, à Warreton, sur les derrières de l'armée fédérale. De ce point, il s'était porté sur Catlett's-Station, où était établi le quartier général ennemi. Le camp fédéral n'était plus gardé, parce que les avant-postes s'étaient retirés pour se mettre à l'abri contre une pluie torrentielle. Ainsi favorisée, la cavalerie de Stuart put enlever successivement et sans bruit tous ces postes, puis envahir le camp que Pope avait quitté pour faire une reconnaissance. Lorsque, vers 5 heures du matin, les Sécessionistes se retirèrent, au moment où des troupes accouraient pour les cerner, ils avaient mis le feu aux convois et aux magasins, coupé le télégraphe, et leur habile chef emportait le livre de dépêches du général Pope : le général Lee trouva dans ce journal tous les renseignements désirables sur les effectifs, les emplacements, les projets de son adversaire; il y apprit notamment que celui-ci attendait prochainement des renforts qui devaient doubler les forces dont il disposait; en conséquence, il se décida à agir sans retard. Stuart n'avait pas perdu un seul homme et emmenait 300 prisonniers.



mmandement du général Mac-Clellan. Première inva-du général Lee en Maryland. — Mac-Clellan, réclamé ands cris par les soldats de l'Union, reprit le com-dement le 2 septembre, et réorganisa rapidement née; quant à son prédécesseur, il retourna dans est, où lui était réservée une obscure mission contre Indiens.

e général Lee résolu à tirer parti des avantages qu'il ait de remporter, s'était avancé par la vallée de Vir-e, avait marché sur Leesburg, traversé le haut Poto-et envahi sans obstacle le Maryland, où il espérait aver des recrues; mais sa grande infériorité numé-e rendit bientôt très difficile sa situation : la popula-n ne se souleva pas, resta froide à l'appel qui lui fut et quelques centaines de recrues à peine renforcèrent rangs des Confédérés.

lac-Clellan s'était porté lentement à la rencontre de , avec environ 90.000 hommes, y compris l'artillerie réserve et la cavalerie de Pleasanton; il devait laisser n adversaire, qui menaçait à la fois Baltimore et Was-ngton, dévoiler ses intentions. Pendant ce temps *kson* attaquait, le 15 septembre, à la tête de trois di-*ons*, un petit corps laissé à la garde d'Harper's Ferry. colonel Miles qui le commandait commit l'énorme te de rester dans l'entonnoir au fond duquel se trouve ille, au lieu de s'établir sur la forte position de Mary-d Heights qui la domine : au bout de deux heures de nbat, il se rendait avec 11.583 hommes, livrant à son ersaire 73 canons. Jackson ne se retira qu'après avoir é aux flammes les magasins d'armes et d'immenses provisionnements.

Pendant l'expédition dirigée contre Harper's Ferry, le néral Lee s'était posté derrière la rivière d'Antietam, paré par les South-Mountains du général Mac-Clellan avait atteint Frédérick-City. Celui-ci, auquel on avait porté le 13, un ordre du jour confidentiel dans lequel e donnait communication de *son* plan de campagne au

général Hill, apprit ainsi que son adversaire s'était affaibli de trois divisions. Il résolut de mettre cette circonstance à profit en s'emparant de deux défilés importants des South-Mountains ; il comptait passer dans la vallée de Pleasant, qui est comprise entre cette chaîne de montagnes et les Maryland-Heights, y attaquer les divisions confédérées en détail et secourir la garnison d'Harper's Ferry.

Le 14 septembre, Mac-Clellan lançait son centre et sa droite contre le défilé septentrional de Turner's Gap et sa gauche, sous les ordres de Franklin, contre le défilé de Crampton's Gap. Les deux défilés furent enlevés ; mais, lorsque Franklin arriva en vue d'Harper's Ferry, Miles s'était déjà rendu.

Le 15 septembre au soir, Mac-Clellan qui avait suivi de près l'armée confédérée la trouvait rangée en bataille sur la rive droite de l'Antietam Creek, affluent du Potomac, qui coule devant le village de Sharpsburg. Lee avait à peine 35.000 hommes, auxquels Mac-Clellan pouvait en opposer 87.000, dont trois corps complètement intacts.

La bataille de *Sharpsburg*, ou *de l'Antietam*, livrée le 17 septembre, fut une des plus acharnées de la guerre. La journée du 16 avait été remplie pour les Fédéraux par des opérations préliminaires. Le lendemain ils attaquaient vigoureusement. L'effort principal de Mac-Clellan porta contre la gauche confédérée qui était tenue par le corps de Jackson. Après des fortunes diverses, cet effort échoua, comme celui tenté plus tard par le général Burnside contre la droite de Lee. En somme, à la fin de la journée, les Confédérés restaient maîtres des positions qu'ils occupaient le matin : ils avaient perdu 8.790 hommes, dont 2 généraux tués ; mais les Fédéraux comptaient eux-mêmes 12.469 hommes hors de combat, dont 8 généraux, soit 2.010 tués, 9.416 blessés et 1.043 prisonniers.

Le 18, Mac-Clellan commettait la faute de ne pas attaquer un adversaire brisé par la lutte de la veille.

Le 19 septembre, Lee, profitant des hésitations de Mac-Clellan qui attendait des renforts de Washington, avait franchi le Potomac et était rentré en Virginie où il ne fut pas poursuivi.

Il ne fallut pas moins de deux mois pour mettre l'armée du Nord en état de recommencer la lutte. Pendant ce temps une grande mesure avait été prise : le 22 septembre, le président Lincoln avait proclamé l'émancipation des noirs dans tous les États-Unis ; la situation une fois aussi nettement tranchée, il n'y avait plus qu'à lutter jusqu'à la ruine complète de l'un des deux partis.

Campagne du général Burnside contre Richmond. — Cependant le général Mac-Clellan avait été de nouveau destitué et remplacé par le général Burnside, en même temps qu'une seconde attaque contre Richmond était décidée. Résolu à rompre avec les habitudes de temporisation qu'on reprochait si amèrement à Mac-Clellan, le général Burnside marcha directement par le littoral du Potomac contre Fredericksburg qui est située sur le Rappahannock.

Par suite d'un retard de dix jours perdus par lui à réorganiser son armée en six corps, son mouvement ne commença que le 15 novembre. Devancé par le général Lee, qui avait fait occuper et fortifier les hauteurs de Fredericksburg, Burnside ne parvenait à passer le Rappahannock que le 12 décembre et marchait contre les Confédérés. Le lendemain une sanglante bataille mettait fin à cette nouvelle tentative et à la campagne de 1862.

La *bataille de Fredericksburg* (13 décembre) est certainement une des batailles défensives les plus remarquables qui aient été livrées. Avant les grands exemples de la guerre 1870-1871, elle a démontré d'une façon éclatante les résultats que peut procurer l'intelligente mise en état de défense d'un terrain propice et l'impossibilité où se trouve l'infanterie la plus brave d'enlever de front une position *ainsi organisée.*

La ville de Fredericksburg est située au pied d'une chaîne de collines granitiques d'un relief de 70 à 80 mètres, qui dessine un arc dont la corde est formée par la rivière; dans l'intervalle s'étend un pays accidenté, mais ouvert, qui se trouve complètement sous les vues des hauteurs. En amont de la ville, ces hauteurs décrivent une courbe plus évasée, jusqu'au point où elles s'arrêtent brusquement pour livrer passage au Massaponax-Creek, cours d'eau qui, après avoir traversé la plaine dans sa longueur, va se jeter dans le Rappahannock.

L'armée confédérée garnissait les collines sur une longueur d'environ 8 kilomètres. Ce front, dont le cimetière de Marye's Hill constituait le centre défensif le plus fort, était couvert de retranchements et hérissé de canons: pour aborder le cimetière notamment, l'assaillant avait à parcourir un glacis d'environ 900 mètres de longueur, que balayaient le feu étagé de deux tranchées-abris, et celui qui partait des murs crénelés du cimetière. Les tranchées-abris étaient disposées en échiquier pour faciliter les retours offensifs. Quant aux pièces d'artillerie, espacées de 25 à 30 mètres, elles étaient légèrement enterrées, ou couvertes par de petits épaulements.

La gauche confédérée était sous les ordres de Longstreet; le centre et la droite étaient formés par le corps de Jackson qui s'étendait jusqu'au Massaponnax-Creek. Stuart se trouvait dans la plaine à l'extrême droite, avec la cavalerie.

Burnside avait chargé le général Franklin de chercher à percer la ligne ennemie à Hamilton's Crossing, point où elle était traversée par la voie ferrée de Richmond; en cas de succès, le général Sumner et le reste de l'armée devaient prendre d'assaut les hauteurs qu'occupait la gauche confédérée.

Entamée vers 9 heures du matin et d'abord couronnée de succès, l'attaque de Franklin fut définitivement repoussée par Jackson.

Pendant ce temps, le général Sumner s'était disposé à



marcher contre Marve's et Willis's Hills. L'attaque eut lieu à onze heures d'abord avec deux divisions ; elle échoua : en quinze minutes ces divisions avaient perdu 4.000 hommes. Elle fut renouvelée à plusieurs reprises avec des troupes fraîches sans pouvoir aboutir. Six fois les colonnes nordistes vaillamment conduites furent lancées à l'assaut par masses profondes ; six fois, décimées par la mitraille, elles durent se retirer.

« La comparaison, tant de fois employée dans les descriptions de batailles de vagues venant se briser contre les récifs d'une côte, ne fut jamais plus juste, dit un témoin oculaire, que dans cette lutte insensée, pendant laquelle les divisions fédérales, les unes après les autres, à intervalles réguliers, atteignaient un instant les crêtes des hauteurs, puis retombaient avec la même régularité dans l'abîme sanglant. »

(Capitaine Pollard.)

La bataille prit fin à la nuit. Toute l'armée fédérale forte de 110 à 120.000 hommes avait donné, tandis que le général Lee n'avait pas eu à engager plus de 25.000 hommes sur les 30.000 hommes environ dont il disposait.

Les pertes des Confédérés s'élevaient à 4.101 hommes hors de combat ; celles des Fédéraux se chiffraient par 12.321 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le général Burnside voulait recommencer le 14 cette lutte de front ; il ne fallut rien moins que les représentations énergiques de ses généraux pour l'en empêcher. Dans la nuit du 15 au 16, mettant à profit une violente tempête, il repassait le Rappahannock, abandonnait la ville et enlevait ses ponts.

La réputation militaire du général Lee sortait intacte de cette année de guerre pendant laquelle les généraux du Nord avaient été successivement pris, repris, puis abandonnés par un gouvernement qui se préoccupait bien plus du succès que des moyens propres à l'assurer.



II. — Opérations dans l'Ouest.

Pendant que le sort des armes se déclarait cc
Fédéraux en Virginie, leurs opérations militaire
couronnées de succès dans l'ouest et dans le suc
Le résultat final fut du moins pour eux : à l
l'année, le cours entier du Mississipi, sauf à Vi
leur appartenait; ils avaient occupé la Nouvelle-
Memphis, et l'armée confédérée de l'Ouest s'étai
de Corinth sur Tupelo.

Les opérations qui eurent pour résultat de
presque complètement le cours du Mississipi of
l'intérêt malgré l'inexpérience des deux partis.

Prise des forts Henry et Donelson. — Dans le bu
ter une aggression venant du haut Mississipi,
cours à partir de Saint-Louis appartenait à l'U
Confédérés avaient occupé Columbus dès la fin
Ils avaient en outre construit, entre le Cumberl
Tennessee, les forts Donelson et Henry de façon
l'espace compris entre ces deux rivières avant l
nion à l'Ohio et à commander la route qui, de Sair
descend sur Cairo et Paducah.

Au commencement de l'année 1862, les force
trouvaient à l'ouest des Alleghanies étaient plac
les commandements distincts des généraux Cur
le Missouri, Grant sur le Mississipi et Buell dans
tucky.

Le général confédéré Sidney Johnston, faisan
l'Ohio, occupait dans le Kentucky, avec plus d
hommes, une ligne de postes fortifiés s'étenda
Columbus sur le Mississipi, et Bowling-Green su
ferrée de Nashville à Louisville.

Le général Halleck, sous les ordres directs duque
placés les généraux Curtis et Grant, décida q
puyant sur le cours du Cumberland et du Tenness
taquerait le centre de la ligne confédérée longue d'



ante lieues, pendant que des démonstrations seraient gées aux deux ailes, contre Bowlinggreen et Columbus, r y retenir les forces ennemies.

n conséquence, tandis qu'une division du brigadier-ral Grant menaçait Columbus de Cairo, Grant avec ste de son corps se concentrait à Paducah. Le 6 fé-r, il faisait attaquer par eau, avec des canonnières et béliers construits à Pittsburg et à Saint-Louis, le fort ry qui se rendit le jour même au commodore Foote. ohnston vigoureusement attaqué par le général Buell naitBowling-Green et se portait sur Nashville, capitale Tennessee.

uelques jours plus tard, le 12 février, le général nt, bientôt rejoint par la flottille qui avait eu à redes-dre le Tennessee et à remonter le Cumberland, inves-it, avec 15.000 hommes, le fort Donelson, qui n'était vert que par des ouvrages en terre : le 16, la capitu-on du fort lui livrait 14.623 prisonniers, 65 canons, 00 chevaux, 17.600 fusils, etc.; 3.000 Sécessionistes ent parvenus à s'échapper avec Floyd [1], en traversant Cumberland. Pendant l'investissement, Grant n'avait eu moins de 2.041 hommes hors de combat, dont tués.

a prise des forts Henry et Donelson eut pour résultat ompre en son centre, la ligne de défense de l'ennemi les confins du Tennessee et du Kentucky et de le pri-de la seule voie ferrée établissant des communica-s de l'est à l'ouest; aussi se vit-il bientôt dans l'obli-on d'évacuer Nashville et Columbus, ce qu'il fit du évrier au 3 mars.

a victoire de Donelson, la plus grande que les Fédé-x eussent remportée jusqu'alors, valut à Grant le de de major-général. Déjà il avait reçu du général leck le commandement du nouveau département, né avec le pays qu'il avait reconquis à l'Union.

Ministre de la *guerre des États-Unis* avant la Sécession.

Quant au général S. Johnston, il se retira sur Murfreesborough. Il n'y resta, d'ailleurs, pas longtemps, car la continuation du mouvement vers le sud des généraux Buell et Grant, précédés par la flottille qui remontait le Tennessee, le contraignit à se reporter plus en arrière encore ; cette fois il s'arrêta à Corinth où il se fortifia : il comptait y concentrer en une seule armée tous les corps épars dans l'Ouest.

Chute des défenses de l'île n° 10. — Pendant ce temps, le général Beauregard, nommé commandant supérieur des défenses du Mississipi, avait choisi sur le fleuve, pour en conserver la possession, l'île n° 10, située à environ 96 kilomètres en aval de Columbus. Le choix était bon, car l'île n° 10 est située au fond d'un grand coude, au delà duquel le Mississipi coule dans la direction du nord-ouest vers la petite ville de New-Madrid, pour descendre ensuite vers le sud, dans la direction de Tiptonville ; au nord, cette île se trouve protégée dans la péninsule missourienne par des bois marécageux. Beauregard et le général Makall, qui le remplaça lorsqu'il dut rejoindre S. Johnston, firent élever des batteries dans l'île, sur les deux rives du fleuve et les armèrent de 150 bouches à feu de gros calibre ; une garnison d'environ 9.000 hommes était chargée de défendre le passage. Lorsque la flottille du commodore Foote, qui ne faisait que devancer le général Pope, fut parvenue près de l'île n° 10, elle dut s'arrêter en amont. Le 21 février, Pope dirigeait, de Commerce pris comme base, ses premières opérations contre New-Madrid, qui était le point faible dans le système de défenses établies par les Sécessionistes et faisait occuper, à 20 kilomètres plus en aval, une petite localité appelée Point-Pleasant. Le 14 mars, l'évacuation de New-Madrid et de ses retranchements par les Sécessionistes, mettait ceux-ci dans l'impossibilité de recevoir directement des vivres par le cours inférieur du fleuve. A partir de ce jour, en effet, vivres et renforts débarquèrent à Tiptonville, d'où ils furent dirigés sur l'île n° 10, par la route de

terre qui fermait la gorge de la péninsule kentuckienne.

Force fut alors aux Fédéraux de chercher à intercepter la navigation en aval de Tiptonville et d'établir, sur la rive droite du fleuve, à peu près à hauteur de ce point, de l'artillerie de gros calibre ; ils y réussirent le 16 mars, et la situation des défenseurs de l'île n° 10 devint, dès lors, assez précaire, sans être pour cela désespérée.

A peu près à la même époque, les Fédéraux commençaient, au nord de l'île n° 10, un gigantesque travail ayant pour but de couper, par un canal, la péninsule missourienne, de façon à permettre aux transports à vapeur de venir rejoindre, près de New-Madrid, le général Pope, pour lui donner les moyens de faire passer ses troupes de la rive droite sur la rive gauche du Mississipi et d'attaquer les retranchements sécessionistes par derrière. Le 4 avril, après dix-neuf jours d'un rude travail, le canal était praticable pour de grands transports : large de 15 mètres, profond de 1m,20, il présentait une longueur totale de 19 kilomètres et demi ; il avait fallu scier, à 1m,30 environ sous l'eau, des arbres énormes.

Ce canal fut utilisé au moment même où des canonnières du commodore Foote qui étaient parvenues à passer de nuit, à toute vapeur, devant les batteries de l'île n° 10, arrivaient à New-Madrid. Le 7 avril, les Fédéraux occupaient des positions telles, que la garnison de l'île n° 10 n'avait plus qu'à se rendre ou à tenter une évasion, que la nature marécageuse du pays rendait tout particulièrement difficile. Le 8 avril, les Sécessionistes complètement coupés, mettaient bas les armes, et se rendaient à discrétion. Sans que cette dernière journée leur eût coûté un seul homme, les Fédéraux capturèrent 276 officiers, dont 3 généraux, 6.700 soldats, 123 canons de gros calibre, 35 pièces de campagne, 7.000 fusils, des transports. Aucune victoire du Nord ne lui avait procuré encore autant d'avantages, que la conquête de l'île n° 10.

Le 2 avril, S. Johnston était parvenu à réunir, près de Corinth, 40.000 hommes environ, répartis entre quatre

corps; il pouvait espérer recevoir des renforts, qui porteraient son armée à environ 65.000 hommes.

Pendant ce temps, les Fédéraux avaient gagné du terrain. Parvenu à Savannah, à la tête de 55.000 hommes, qui formaient cinq divisions, le général Grant se rapprocha encore de Corinth, en venant prendre position sur le Tennessee même, à Pittsburg-Landing; là devait le rejoindre prochainement l'armée de Buell, en marche de Nashville par Colombia. Les généraux confédérés Johnston et Beauregard résolurent bien de s'opposer à cette jonction, mais ils perdirent un jour; ce retard leur coûta cher.

Bataille de Shiloh, les 6 *et* 7 *avril.* — Le 6 avril, le général Grant était attaqué à l'improviste. La *bataille de Shiloh* dura deux jours, les 6 et 7 avril. Le premier jour, les Fédéraux étaient surpris, battus, et l'inébranlable fermeté du général Sherman pouvait seule les garantir d'un irréparable désastre. Ce jour-là, le général en chef des Confédérés, S. Johnston, trouvait la mort au sein même de son triomphe; le général Beauregard prit le commandement. Le deuxième jour, le général Grant recommençait la lutte, pendant laquelle arrivèrent les troupes du général Buell; il remporta une victoire à laquelle contribua largement Sherman.

Les pertes, qui avaient été considérables des deux côtés, imposèrent le repos aux deux partis. *Fédéraux:* plus de 13.000 hommes, dont près de 11.000 appartenant aux divisions de Grant; *Confédérés:* 1.728 tués, dont 2 généraux; 8.012 blessés, dont 5 généraux et 959 prisonniers, total 10.699 hommes, sur un effectif de 40.000 hommes. Cette sanglante bataille, qui contribua à mûrir le général Grant[1], et mit en évidence le général Sher-

1. La bataille de Shiloh dévoila au général Grant cette vérité qu'il ne perdit plus dès lors de vue, à savoir que le véritable objectif de la guerre doit être la destruction des armées ennemies, plutôt que la conquête de telle ou telle portion du territoire.

man, marque dans l'histoire de la guerre de Sécession [1].

Nous nous bornerons à mentionner les opérations autour de Corinth, où le général Beauregard, qui avait reçu des renforts, se fortifia pendant un mois; elles prirent fin, le 30 mai, par l'évacuation subite de Corinth. Beauregard se retira à Tupelo, où il fut destitué. Le 6 juin, la chute de Memphis ouvrait le fleuve jusqu'à Vicksburg.

Cette place empêchait seule la réunion des flottes fédérales parties de Cairo et de la Nouvelle-Orléans tombée, depuis peu, au pouvoir de l'amiral Faragut.

Plus d'une année devait s'écouler encore avant que Vicksburg succombât: le premier siège de cette ville, entamé en juin et juillet par la marine fédérale, échoua; une tentative plus sérieuse fut également suivie d'insuccès en décembre.

Les opérations de la fin de l'année, dans l Ouest, mirent en relief la hardiesse et l'habileté du commandant John Morgan, celui de tous les partisans sudistes qui a causé les plus grandes pertes aux Fédéraux; on ne saurait, en effet, lui opposer ni Mohsby, qui a cependant déployé une grande activité, ni Forrest, qui ne fut qu'un chef de bandits.

III. — Opérations maritimes.

La guerre navale, pendant l'année 1862, fut surtout marquée par le *combat d'Hampton-Roads*, entre le *Merrimac* et le *Monitor*, et par la prise de la Nouvelle-Orléans.

1. Dès la fin de 1861, le général Sherman, envoyé momentanément dans le Kentucky, avait déclaré qu'il faudrait : 60.000 hommes pour conquérir le Kentucky, 200.000 hommes pour vaincre les armées confédérées entre le Mississipi et les Alleghanies. « Personne ne voulut le croire, bien des gens affirmèrent qu'il était fou, et peu de temps après, on lui retira son commandant dont on le jugeait indigne... » (Comte de Paris); il prit sa revanche à Shiloh.

Combat d'Hampton-Roads, le 9 mars. — Le 8 mars, une division navale fédérale, réunie au sud du fort Monroë, dans la rade d'Hampton, était abordée par un vaisseau de guerre, d'un modèle jusqu'alors inconnu, le *Merrimac* ou *Virginia*, que les Confédérés avaient armé à Norfolk. Ce navire, bâtiment cuirassé à hélice, muni d'un grand éperon et armé de 12 pièces, dont 8 obusiers de 0m,24 et 4 canons rayés de 0m,19, se révéla brutalement en coulant une frégate à voile, en jetant deux frégates à la côte et en capturant la quatrième. Le 9 au matin, il s'apprêtait à attaquer une des deux frégates qui s'étaient échouées la veille près de Newport-News, lorsqu'entra en scène un ennemi sérieux. Le *Monitor,* navire blindé à tourelle, construit depuis peu par l'ingénieur suédois Ericson, armé de deux canons de 0m,30, eut raison de son adversaire et, après une lutte de cinq heures, le *Merrimac*, très maltraité, dont le capitaine avait été blessé, devait rentrer, à l'aide d'un remorqueur, dans Norfolk, d'où il ne sortit plus. Sa présence suffit cependant, nous l'avons vu, pour interdire assez longtemps l'entrée du James-River à la flotte fédérale. Quant au *Monitor*, il fut englouti dans une tempête, le 29 décembre. Le combat d'Hampton-Roads méritait une mention spéciale, parce qu'il a consacré une invention nouvelle, dont l'application a amené une révolution véritable dans la marine.

Prise de la Nouvelle-Orléans, le 28 avril. — La prise de la Nouvelle-Orléans, fit le plus grand honneur à l'amiral Farragut, qui n'avait pas un seul navire blindé à son service. Le 14 avril, les forts Jackson et Saint-Philippe, qui commandaient le cours du Mississipi, au nord de la Tête-des-Passes, étaient attaqués par la flotte fédérale, forte de 46 bâtiments armés d'environ 300 bouches à feu : l'amiral fédéral était décidé à en sacrifier, s'il le fallait, une partie, pour assurer le passage du reste. Le 24 avril, Farragut tenant la tête forçait les passes avec ses navires de bois, sous le feu de l'artillerie ennemie et détruisait

la flottille confédérée. Sans s'arrêter, il remonta le fleuve et, le 25 avril, il était devant la Nouvelle-Orléans. La garnison des forts Jackson[1] et Saint-Philippe capitula le 28. Le 1er mai, le général Buter occupait la Nouvelle-Orléans avec le titre de gouverneur.

Farragut, qui avait dépassé la Nouvelle-Orléans, prit le 9 mai Bâton-Rouge, le 12 mai Natchez ; le 18 mai, il dut s'arrêter devant Vicksburg qui, après la prise de Memphis, allait constituer le seul obstacle à la navigation entre Cairo et la Nouvelle-Orléans.

Telle est, en résumé, la campagne de 1862. Pendant cette année, le peuple des États-Unis avait fait son apprentissage du rude métier de la guerre ; il avait appris, à ses dépens, ce qu'il en coûte de n'avoir pas d'armée permanente et de ne compter que sur des soldats et des généraux improvisés : les opérations des années suivantes bénéficièrent de ces leçons de l'expérience.

L'année 1863 est, en quelque sorte, une année de transition dans la guerre de Sécession ; elle marque le summum des efforts tentés par le Sud. Dans l'Ouest, le parti de l'Union a partout le dessus. Dans l'Est, Lee passant de nouveau d'une défensive victorieuse à une vigoureuse offensive, porte l'alarme au delà même de Washington : finalement repoussé, à Gettysburg, bataille décisive, manquant d'hommes et de munitions, il se retire fièrement en Virginie, mais pour n'en plus sortir. Après l'insuccès de cet énergique effort, il est possible de pressentir la fin de la guerre : les Confédérés voient leur infériorité numérique, qui a toujours existé, s'accuser de plus en plus, tandis que les ressources de l'Union grandissent au delà de toute proportion : ce sera bien pis encore lorsque ces ressources seront mises en œuvre par des

1. Le fort Jackson avait reçu dans son enceinte 8,000 bombes : 12 défenseurs furent touchés, dont 9 seulement frappés à mort, ce qui, dans le *cas présent, représente un peu* moins de mille projec*tiles pour un homme tué.*

hommes expérimentés ou tenaces ; ce jour-là, malgré les héroïques efforts de Lee, le Sud succombera.

CAMPAGNE DE 1863.

L'année 1863 s'ouvre par une proclamation présidentielle, en date du 1er janvier, qui fixe définitivement les mesures annoncées le 27 septembre 1862 : elle déclare l'esclavage aboli dans les dix États qui sont alors en lutte contre l'Union. Les deux grandes questions de l'esclavage et du travail libre sont ainsi mises nettement en présence ; c'est à la guerre maintenant à faire triompher l'une ou l'autre.

Lorsque les opérations militaires furent reprises, de grands progrès avaient été accomplis, de part et d'autre, au point de vue de l'organisation et de l'armement des troupes ; aussi la lutte recommença-t-elle avec une nouvelle vigueur.

Dans le Nord, la conscription avait été établie ; mais comme elle n'était pas dans les mœurs américaines, elle ne donna d'abord qu'un médiocre rendement. A la date du 10 mars, on comptait 125.000 déserteurs.

I. — Opérations en Virginie et dans le Maryland.

Campagne du général Hooker contre Richmond — Nommé, le 24 janvier, en remplacement du général Burnside, le général Hooker ne put entrer en campagne qu'au mois d'avril, lorsque l'état des routes le lui permit. Il prit alors l'offensive contre Lee avec une armée d'environ 115.000 hommes, répartie en 7 corps et pourvue de 400 canons. Son adversaire ne disposait que de 47.000 hommes ; mais il se tenait plus fort que jamais sur les hauteurs de Fredericksburg.

Le plan du général Hooker était de franchir le Rapidan, d'occuper Lee de front en s'établissant solidement à Chancellorsville, dans les broussailles du *Wilderness*

[redacted]

ésert) [1], de tourner sa gauche et de se porter sur ses munications avec Richmond.

oker commença ses opérations le 27 avril. Pendant le général Sedgwick, à la tête de 22.000 hommes, it des démonstrations en face de Fredericksburg, le de l'armée remontant le Rappahannock le franchis à Kelly's-Ford, à 43 kilomètres au-dessus, et venait blir à Chancellorsville où, le 30, 80.000 hommes nt concentrés. Au lieu de continuer de suite sa che, afin de prendre Lee à revers, Hooker s'arrêta construire des retranchements du côté de Fredeburg. Or, depuis la veille, Lee demeuré immobile. ses lignes, tout en faisant surveiller sa gauche, avait né le plan de son adversaire et se préparait à utiliser osition centrale. Dès qu'il fut exactement renseigné a position prise par les Fédéraux à Chancellorsville, opta le plan suivant, proposé par Jackson : pendant l occuperait Hooker de front, Jackson, avec les trois sions restantes, tournerait son flanc droit, de façon à acer sa ligne de retraite. Il laissa la défense des rechements de Fredericksburg à la division Early. kson remplit sa mission avec toute l'habileté désirable e 2 mai, à la faveur des bois qui couvrent toute cette on, il était sur les derrières mêmes des Fédéraux, sans r compromis ses propres communications avec le ral Lee : Hooker était donc tourné avant même que taille fût engagée.

e 2 mai au soir, la *bataille de Chancellorsville*, qui

« .....La forêt, des clairières sur lesquelles quelques divisions ent à peine se développer, puis encore la forêt, tel est le terrain tuel des batailles de la Sécession. A la *Wilderness*, les deux tes combattirent pendant trois jours au milieu de broussailles que impénétrables ; une seule fois l'éclaircie fut assez grande r permettre l'emploi du canon. Un aide de camp du général de, qui, pendant ces trois jours, fut continuellement au feu, it pas une seule fois un régiment rassemblé en entier. »

(*V. de Chanal.*)

dura deux jours, commençait par la déroute complèt du 11e corps fédéral (Howard), que la brusque attaqu de Jackson prit au dépourvu, le service de sûreté faisan complètement défaut de ce côté. Hooker employa la nu du 2 au 3 mai à faire ses préparatifs pour répondre à l double attaque qui le menaçait. Le 2 au soir Jackson, qu rentrait d'une reconnaissance, avait été frappé par se propres soldats. Son successeur, le général A.-P. Hil fut presque aussitôt blessé. Le général Stuart fut désign pour prendre le commandement, et reçut l'ordre de pres ser vivement l'ennemi. La journée du 3 se termina pa la défaite des Fédéraux ; toutefois, elle ne fut pas aus décisive qu'elle eût pu l'être. Jackson n'était plus là ; e outre, Lee avait dû renoncer à une dernière attaque (se porter sur sa droite pour repousser le général Sed gwick, lequel, après avoir, grâce à sa grande supériori numérique, enlevé à Early les retranchements de Frede ricksburg, s'était rabattu sur Chancellorsville, confor mement à ses instructions. Le 6 au matin, le généra Hooker et son lieutenant se retrouvaient sur la riv gauche. Lee ne put les y poursuivre.

Cette campagne de neuf jours, avait coûté aux *Féd raux*: 17.197 hommes, dont 2 généraux tués, 8 bless et 5.000 prisonniers, 14 canons et un grand nombr d'armes. De leur côté, les *Confédérés* avaient eu 10.28 hommes hors de combat. Malheureusement pour eux Jackson disparaissait de cette lutte, dans laquelle il avai joué un rôle à la fois si brillant et si utile : il mourut, en effet, le 10 mai, des suites de sa blessure ; il avait trente huit ans. Nul, plus que Lee, ne sentit combien cette perte était irréparable. Dès qu'il avait appris que son lieute-tenant était frappé, il lui avait écrit :

Général,

« *Je viens* de recevoir votre mot m'annonçant votre blessure. Je *ne puis* assez vous dire tout ce que j'ai éprouvé en l'apprenant. S'il *m'eût été* donné de régler le cours des événements, j'aurais

[redacted]

ar le bien du pays d'être frappé à votre place. Je vous ce beau succès dû entièrement à votre habileté et à votre

peut voir qu'un brillant hors-d'œuvre, dans le ongue durée exécuté par le général Stoneman, à la a belle cavalerie fédérale, pendant que se dérou-s événements autour de Chancellorsville.

du Rappahannock, le 28 avril, avec trois s, fortes d'environ 10.000 cavaliers, Stoneman ice à sa supériorité numérique, tenir en échec, e division, le général Stuart, qui ne disposait que hommes, et filer avec le reste de ses troupes, es en deux colonnes, dans la direction de Rich-Une de ces colonnes ayant été arrêtée en avant onsville, le raid fut seulement exécuté par l'autre imandait le général Gregg. Un de ses régiments jusque dans les ouvrages avancés de Richmond. ır fut plein de péripéties. Le 8 mai, la dernière , serrée de près par les Confédérés, franchissait le iannock. En somme, ce grand déploiement de ie n'avait abouti qu'à des destructions partielles t transformé en une razzia. Tout cela était peu e en comparaison des services que cette cavalerie pu rendre sur le Rappahannock, et des dangers s la défaite des Fédéraux l'exposait. Ce gros déta-t constituait donc une faute qui s'ajouta à celles déjà commises le général Hooker.

eux côtés, après le nouvel insuccès des Fédéraux, un mois à se réorganiser.

eprend l'offensive en juin. — Lorsque Lee se dé-ıns les premiers jours de juin, à prendre l'offen-disposait, depuis que Longstreet l'avait rallié, de hommes répartis en trois corps de trois divisions , commandés par les généraux Ewell, Hill et eet. Lee, devant lequel Hooker recula, était dé-pénétrer au cœur de la Pensylvanie, tant pour

écarter la guerre du sol virginien, qui était ruiné, que pour menacer Washington.

Il se dirigea sur le Potomac, le franchit en amont de Harper's-Ferry, puis il marcha sur Harrisburg. Il avait l'intention de se rendre maître de tout le pays compris entre le Potomac et le Susquehannah et de se porter ensuite, suivant les circonstances, contre Philadelphie, Baltimore, ou Washington.

Le 27 juin, le président Lincoln remplaçait le général Hooker par le général Meade.

Bataille de Gettysburg, 1-3 *juillet*. — Le 1er juillet, Lee mal servi pour la première fois par le général Stuart venait se heurter pendant sa marche sur Gettysburg contre l'armée fédérale dont il ne soupçonnait pas la présence. De part et d'autre, d'ailleurs, il y eut surprise. La *bataille de Gettysburg* (1-3 juillet) se termina, malgré l'héroïsme de l'attaque, par la défaite des Confédérés. Pendant ces trois jours l'armée fédérale eut 23.190 hommes hors de combat; les Confédérés n'avaient pas perdu moins de 18 à 20.000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Gettysburg est peut-être la seule bataille où l'armée fédérale ait soutenu, sans être retranchée, les chocs des Confédérés. Dans cette bataille, qui rappelle réellement celles de nos guerres européennes[1], la cause de l'Union fut sauvée.

« Un détail curieux, cité dans les rapports officiels sur la bataille de Gettysbourg, montre à quel point des deux côtés l'excitation du combat fit, par moment, perdre toute réflexion à des soldats habitués pourtant, depuis quelque temps, à ma-

1. Dans la journée du 3 juillet, lorsque, vers 11 heures, Lee se décida à confier une nouvelle attaque à la division Pickett, il réunit en un seul groupe 145 bouches à feu, et prépara l'assaut par une formidable canonnade. La division Pickett qui avait parcouru plus d'un kilomètre sous le feu des Fédéraux atteignit les hauteurs et finalement, à bout de forces, ne fut repoussée qu'après être restée maîtresse pendant un peu de temps des canons de l'ennemi.

armes. En effet, parmi 24.000 fusils chargés qui
nassés indistinctement sur le champ de bataille, un
lement étaient bien chargés; douze mille seulement
nt deux charges chacun et le dernier quart de trois à
es : ici, c'étaient 6 balles sur une seule charge de
, 6 cartouches superposées sans avoir été ouvertes ;
23 charges complètes régulièrement placées et enfin
62 chevrotines et une quantité proportionnelle de
ans un seul fusil. Ces souvenirs du combat en pei-
n la confusion .. » (*Comte de Paris.*)

uillet, Lee dont les munitions étaient presque
se retirait sans être poursuivi.

il avait atteint la rive gauche de Potomac où
une forte crue du fleuve, lorsque parut l'armée
Il ne parvint à passer sur la rive droite que
nuit du 13 au 14, sans que son adversaire eût
profiter de sa position critique pour l'attaquer. Il
n Virginie.

alité, la campagne était terminée : le calme se fit
s pendant deux mois; les opérations qui eurent
uite ne changèrent rien au résultat acquis.

le Nord, le tirage au sort ne s'effectua pas sans
es sérieuses. Il occasionna, notamment à New-
e insurrection qu'il fallut vigoureusement répri-
ce resta à la loi.

uvernement de Richmond qui n'avait pu se déci-
re à adopter la conscription fit, vers le milieu de
ne levée en masse qui ne donna que de médio-

II. — Opérations dans l'Ouest.

L'année s'ouvrit dans le Temessee par la *Bataille de Murfreesborough* qui, commencée le 31 décembre 1862, se terminait le 2 janvier : attaqué à environ 50 kilomètres au sud-est de Nashville par le général unioniste Rosecrans, qui disposait de 46.900 hommes, le général confédéré Bragg, dont les forces ne dépassaient pas 35.000 hommes, fut finalement battu après avoir été victorieux le premier jour. La lutte avait revêtu un caractère d'extrême violence, ainsi que l'attestent les chiffres des pertes. Les *Confédérés* avouèrent une perte de près de 11.000 hommes, dont plus de 9.000 tués et blessés. Les *Fédéraux* avaient acheté cette victoire stérile par 8.778 hommes mis hors de combat et par plus de 3.000 prisonniers.

Prise de Vicksburg. — Le fait capital de l'année est la prise de Vicksburg. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que le général Grant, qui avait d'abord cherché à couper par un canal la presqu'île formée par un détour du fleuve que commandaient les batteries confédérées, parvint à rendre l'investissement complet. Les premières tentatives d'investissement par le nord, en partant de la rive droite, ayant échoué, Grant franchit le fleuve en aval de la place, à Bruinsburg, à 20 kilomètres de Grand Gulf, et s'empara de Port Gibson : le 1er mai, l'armée fédérale tout entière était sur la rive gauche du Mississipi. Dès lors il fallait parvenir à s'établir à l'est de Vicksburg, de façon à renfermer le général Pemberton dans la place et le camp retranché et à couper ses communications avec Jackson, capitale de l'État du Mississipi, qu'occupait une armée de secours placée sous les ordres du général Johnston.

Le 8 mai, l'armée fédérale remontait le Big-Black-River, qui se jette à Grand-Gulf dans le Mississipi et qui couvrait le front des assiégés ; un corps avait été dispersé pour garder le camp sous Bruinsburg, les batteries du Mississipi, Port-Gibson et Grand-Gulf. Les neuf jours suivants

ent remplis par des opérations que le général Grant iduisit avec vigueur et persévérance.

'ainqueur de Johnston à Jackson (14 mai), Grant re- : sur le général Pemberton : il le battit successive- it sur le Backeress-Creek (16 mai), sur le Big-Black mai) et il le rejeta dans la place avec des troupes réduites et démoralisées. A cette occasion, la conduite général Pemberton est à signaler. Ayant reçu du gou- nement confédéré l'ordre de défendre à outrance Vicks- g, il seconda de son mieux les efforts de l'armée de ours; mais il se refusa toujours de se joindre à elle, si que par deux fois le général Johnston le lui or- ina.

lans la nuit du 18 au 19 mai, Vicksburg était investi à : par les Fédéraux, depuis le Mississipi jusqu'à la : ferrée de Vicksburg à Jackson, soit sur les trois rts environ du front des fortifications, du côté de re.

Le 19 mai, le général Grant ordonnait un assaut géné- qui fut vigoureusement repoussé. Le 22 mai, deux auts étaient donnés à trois heures de distance et, sur s les points, on éprouvait un égal insuccès : la prépa- ion par l'artillerie avait été insuffisante ; en outre le éral Grant, méconnaissant le principe de la concen- ion, avait commis la faute de faire attaquer uniformé- it, avec des forces insignifiantes, toute la ligne enne- qui n'offrait pas moins de trois lieues d'étendue ; lleurs la position défensive était très forte [1]. Sur 30.000 ames engagés le 22 mai, Grant n'en eut pas moins de 00 hors de combat, alors que la perte du général nberton était d'environ 800 hommes, sur 18.500.

Après avoir ainsi échoué, le général se couvrit du Big- ick-River contre l'armée de secours et entreprit un siège

[1] Le général Sherman, qui avait joué un rôle actif dans chacun trois assauts, écrit dans ses *Mémoires :* « J'ai visité depuis la ition *de Sébastopol, et je n'hésite pas à* déclarer que celle de *burg était la plus difficile des deux.* »

régulier. Le 4 juillet, après une énergique défense, et malgré quelques tentatives de l'armée de secours repoussées par le général Sherman, le général Pemberton se voyait dans l'obligation de capituler sans conditions. Presque le même jour, sur un autre champ de bataille, à Gettysburg, le général Lee était définitivement battu. C'est à l'occasion de ces deux graves insuccès qu'un jour d'humiliation et de prières fut ordonné par Jefferson Davis et observé dans tous les États confédérés.

La flotte fédérale, sous le commandement de l'amiral Porter, avait activement secondé le corps de siège devant Vicksburg. La cavalerie également ne resta pas inactive.

L'investissement de Vicksburg fut, en effet, précédé par un *raid* audacieux accompli sur l'ordre de Grant, dans le but d'isoler Vicksburg à l'est, comme déjà il l'était du côté de l'ouest, depuis les succès de l'escadre de Porter et de Farragut. Le 17 avril, le colonel Grierson était parti de Lagrange, sur la frontière nord du Mississipi, avec trois régiments de cavalerie. Après avoir franchi, le 19, le Tallahatchee, il détruisait le 21 une partie de la ligne ferrée Mobile-Ohio, et échappait au général Chalmers envoyé à sa poursuite. Se portant ensuite sur les derrières de l'armée de Johnston, il atteignait Raleigh, Westville, franchissait le Veare, traversait successivement Gallatin, Sumnit, Magnolia, Clinton et, le 2 mai, opérait sa jonction près de Vicksburg avec le général Augur. Le colonel Grierson avait parcouru près de 300 kilomètres, détruisant gares, dépôts, fabriques, magasins, répandant l'épouvante dans tout l'État du Mississipi : il avait su déjouer la poursuite des nombreux détachements dirigés contre lui et n'avait, en somme, éprouvé que des pertes insignifiantes.

Le général Grant s'était placé au premier rang des généraux de l'Union : le siège de Vicksburg offre en effet ceci de particulier que l'assaillant ne craignit pas de se poster à 60 kilomètres d'un cours d'eau navigable et d'une voie ferrée ; de plus, tous les succès de champ de

bataille ont été dus à des mouvements tactiques bien conçus et exécutés.

Dans le courant d'octobre, le général Grant fut désigné pour remplacer à Chattanooga, sur le Tennessee, le général Rosecrans, qui avait été plusieurs fois défait par le général confédéré Bragg. Les opérations prirent alors une autre tournure et la *bataille de Lookout* (23, 24, 25 et 26 novembre) sous Chattanooga, gagnée par le général Grant, détermina la retraite de son adversaire sur Atlanta. Bragg fut remplacé par le général Johnston, dont l'armée resta inactive jusqu'au mois de mai 1864.

Dans l'Ohio, le partisan Morgan fut cerné et pris le 26 juillet, près de Pomeroy, comme il tentait une diversion dans le but d'être utile au général Lee. Quatre mois après il parvenait à s'échapper de Columbus; il reparut en janvier 1864 dans le Tennessee oriental où il fut pourvu d'un commandement.

III. — Opérations maritimes.

L'événement maritime le plus important de l'année fut l'échec éprouvé par les Fédéraux devant Charleston.

La défense énergiquement dirigée par les généraux confédérés Beauregard et Ripley disposait de 376 canons, dont un certain nombre, qui étaient rayés, lançaient des projectiles longs de 0m,60 perçant des plaques de 0m,15 d'épaisseur. En avril, la flotte fédérale échoua une première fois. De juillet à septembre, le général Gillmore et le commodore Dahlgren, successeur du commodore Foote, mort devant Charleston, attaquèrent simultanément par terre et par mer.

L'entrée de la rade de Charleston était défendue : au milieu par le fort Sumter; au nord, par le fort Moultrie; au sud, par la batterie Gregg et par le fort Wagner. Le fort Wagner, qui était bâti en sable, déjoua toutes leurs tentatives. Le point d'attaque ayant été reporté au nord de la rade, la ville fut bombardée; le fort Sumter, bien

que détruit en grande partie par 2.600 projectiles, n'arrêta pas son feu. Dans la nuit du 7 au 8 septembre, les Confédérés abandonnèrent l'île Morris, le fort de Wagner[1] et la batterie Gregg. Le lendemain, le fort Sumter repoussait une deuxième attaque. Le 26 octobre, les Fédéraux bombardèrent de nouveau le fort Sumter, qui reçut 7.700 projectiles ; il ressemblait à un monceau de ruines, mais il tirait toujours. Du 13 novembre au 1er décembre, le feu fut interrompu presque complètement faute de munitions. Le 9 décembre, une batterie fédérale ouvrit son feu sur la ville ; elle fut réduite au silence par le fort Moultrie. Lorsque l'année prit fin, Charleston tenait encore ; aussi ce siège est-il à citer parmi les plus mémorables. Les Fédéraux, qui possédaient bon nombre de nouvelles pièces, tirèrent à des distances de 4.000 à 4.800 mètres jusqu'alors inconnues.

On le voit, l'année 1863 marque bien une période de transition. Dans l'Est, Lee va se trouver contraint à une défensive à l'issue de laquelle il sera littéralement réduit à néant. Dans l'Ouest, il y a encore des éléments de résistance ; mais, on le sent, ils disparaîtront le jour où une armée fédérale nombreuse parcourra le pays d'après un plan bien arrêté. C'est à quoi l'on s'est appliqué en 1864 et dans les premiers mois de l'année 1865.

1. Bien que le fort Wagner eut été soumis à un terrible bombardement, les Fédéraux reconnurent, lorsqu'ils en prirent possession, que son grand abri blindé, qui pouvait contenir de 1.500 à 1.600 hommes, était resté presque intact ; l'effet des énormes projectiles de 100, 200 et 300 livres tirés par de puissants canons rayés Parrott avait été peu sensible sur ces parapets en sable, aux talus en pente naturelle ou approximativement.

[redacted]

CHAPITRE III·

CAMPAGNE DE 1864.

paratifs de guerre et plan de campagne. — L'hiver 53 à 1864 avait été assez rigoureux pour nécessiter ruption des opérations en Virginie et pour amener alentissement sur les autres théâtres de guerre. sorte de trève fut employée, de part et d'autre, à rer la campagne de 1864.

:, qui savait que l'état des affaires, sur le Mississipi ns le Tennessee oriental, lui interdisait de compter es renforts, étudia et organisa les lignes de défense essives qu'il aurait à utiliser en 1864.

ns le Nord, le président Lincoln obtint du Sénat, le rs, la nomination du général Grant, comme lieu- it-général commandant en chef toutes les armées tats-Unis. Sherman, devenu major-général, le rem- dans l'Ouest. Tous comptaient sur le général Grant, communiquer aux opérations militaires une vi- use et décisive impulsion.

ns un *Rapport officiel*, en date du 22 juillet 1865, le eau commandant en chef a peint lui-même la situa- les affaires de l'Union, au commencement de l'année :

. Les armées de l'Est et de l'Ouest agissaient d'une ma- indépendante et sans concert, comme un attelage dis- ant dont chaque cheval tire de son côté, ce qui mettait iemi à même d'utiliser ses lignes de communication in- ures pour transporter ses troupes de l'Est à l'Ouest et

vice-versa, pour renforcer l'armée qui était la plus pressée et pour congédier un grand nombre d'hommes pendant les saisons d'inaction de notre côté, afin d'aller chez eux travailler à produire l'approvisionnement de leurs armées...

« Depuis le commencement, j'ai eu la ferme conviction qu'on ne pourrait avoir aucune paix stable, de nature à assurer le bonheur du peuple, tant du Nord que du Sud, à moins de briser entièrement la puissance militaire de la Rébellion... »

C'est dans cet ordre d'idées que le général Grant arrêta de suite un plan d'attaques combinées dirigées contre Richmond. Il demanda une nouvelle levée de 200.000 hommes. Il forma ensuite deux grandes armées : l'une, dite du Potomac, en Virginie, avec le général Meade pour chef, qu'il dirigea réellement ; l'autre, à Chattanooga, commandée par le général Sherman, dont il avait appris à apprécier la haute valeur, en 1862 et 1863, dans l'Ouest.

Meade et Sherman reçurent l'ordre de se tenir prêts à entrer en opérations le 4 mai. Le 9ᵉ corps, commandé par Burnside, était destiné à former la réserve générale. Siegel reçut pour mission spéciale de garder la vallée de la Shenandoah, et de fermer aux Confédérés cette route, si souvent utilisée par eux. Enfin, Butler devait remonter le James-River jusqu'à son confluent avec l'Appomatox et prendre position à Bermuda, en face de Richmond.

Pendant qu'en Virginie Meade marchera sur Richmond, Sherman partira du Tennessee avec la « grande division du Mississipi », attaquera Atlanta, et se dirigera ensuite de l'ouest vers l'est, à travers la Georgie.

Les instructions données dès le début à Sherman, étaient, on le voit, très sommaires, si on les compare à la grandeur du résultat obtenu. Le général Grant a dit lui-même, avec modestie, pourquoi il en fut ainsi :

« Il ne fut pas donné d'instructions spéciales plus détaillées, par la raison que je m'étais entretenu avec lui des plans de

la campagne et j'eus la satisfaction d'être convaincu qu'il les comprit parfaitement et qu'il les exécuterait dans toute leur teneur... » (*Rapport officiel...*)

Tel était le plan arrêté par le général Grant, et dont le développement demanda encore de longs mois, pendant lesquels de nombreuses victimes grossirent le chiffre des pertes déjà énormes éprouvées par les deux partis. Nous ne ferons que retracer rapidement les événements survenus en Virginie. Par contre, nous nous appesantirons sur les opérations du général Sherman en Georgie : elles montrent sous un nouveau jour cette lutte grandiose, et constituent le fait le plus brillant de toute la guerre. C'est d'elles que le général Grant a dit, non sans une certaine exagération qu'explique l'amitié :

« Le mouvement du général Sherman, de Chattanooga à Atlanta, fut rapide, habile et brillant. L'histoire de ses mouvements de flanc et de ses batailles pendant cette campagne mémorable sera toujours lue avec un intérêt que rien dans l'histoire ne saurait surpasser. » (*Rapport...*)

Lorsque, dans les premiers jours de mai, les opérations furent reprises en Virginie, l'armée fédérale comptait 125.000 combattants et 56.449 animaux ; elle était suivie de 4.300 wagons, portant seize jours de vivres, et possédait 835 ambulances.

Celle du général Lee, sur laquelle allait retomber tout le poids de cette lutte suprême, ne s'élevait qu'à 52.626 combattants. Les ressources du Nord sont encore très grandes : celles du Sud diminuent chaque jour. Le succès final appartiendra au général Grant, lorsqu'il aura sacrifié assez d'hommes, pour que son adversaire soit complètement épuisé. Cette lutte, que chaque jour rend de plus en plus inégale, serait donc sans intérêt militaire, si le général Lee ne l'avait soutenue avec une grandeur qui émeut et avec une incontestable habileté.

Du 4 mai au 4 juin, Grant qui a franchi le Rapidan,

veut marcher directement sur Richmond, après s'être efforcé de tourner son adversaire. Celui-ci déjoua toutes ses combinaisons, parvint à le devancer à l'aide de marches de nuit et, dans le Wilderness (*Bataille du Wilderness*, 6 et 7 mai), à Spottsylvania (*Bataille de Spottsylvania*, 9 au 14 mai et 18 mai), à Cold-Harbor notamment (*Bataille de Cold-Harbor*, 3 juin), lui barrant le passage, il lui offre la bataille. En un mois, l'armée du Nord a perdu plus de 30.000 hommes. L'armée confédérée compte 18.000 hommes de moins, parmi lesquels le général Stuart, tué le 11 mai, à Yellow-Tavern, dans un engagement livré à quelques kilomètres de Richmond, à la cavalerie du général Sheridan. Le général Sheridan, ex-capitaine d'infanterie, entamait alors avec 10.000 cavaliers, composant cinq divisions, 20 canons et un petit équipage de pont en toile, le plus important des raids de toute la guerre : ce raid dura, en effet, du 8 mai au 14 juin, soit pendant 36 jours, après lesquels Sheridan ne ramena que 6.000 chevaux incapables, désormais, de tout service[1]. Stuart, qui offre le type accompli du général de cavalerie, ne fut pas plus remplacé pour Lee, que ne l'avait été Jackson.

Si le raid de Sheridan réussit, il n'en fu pas de même de celui exécuté, du 21 juin au 1er juillet, sur l'ordre de Grant, par le général Wilson, avec deux divisions de cavalerie, pour faire une tentative sur les chemins de fer de Weldon et de Danville. Sérieusement attaqué, le 28 juin, par la cavalerie confédérée, que soutenait de l'infanterie, Wilson vit ses deux divisions coupées, dispersées, perdit son artillerie (12 pièces), et ne put rejoindre Grant, qu'avec des troupes désorganisées. Il avait

1. Il fallut les réunir dans un parc à City-Point : « ...Tous étaient dans un état de maigreur effrayant, ruinés pour la plupart sur le devant, bouletés, quelques-uns couronnés, mais il n'y avait pas *une seule blessure* au garrot ou aux rognons... »

(Général V. de Chanal.)

n vue de le dégager, déplacer le 6e corps d'armée tier.

ant ce temps, les armées coopérantes n'étaient pas inactives. Dans la vallée de la Shenandoah, le Siegel fut battu « avec perte énorme » (Grant), Market (15 mai), par le général Breckenridge; e contente de dire à ce propos dans son *Rapport*.

regardant pas les opérations du général Siegel comme antes, je demandai son remplacement et le major-Hunter fut nommé... »

ad de Richmond, Butler, tenu en échec par Beau demeura immobile, après avoir laissé échapper on de s'emparer de Petersburg.

ndant le général Grant, convaincu désormais qu'il viendrait pas à prendre Richmond, en l'attaquant nord et par l'est, résolut de se porter rapidement tersburg, de chercher à surprendre cette place et per tous les chemins de fer, de façon à isoler la le confédérée et à la faire tomber sans avoir eu à uer de front. C'est précisément le plan qu'avait pro-Iac-Clellan, deux ans plus tôt, au général Halleck [1]. put s'opposer au passage du James, par l'armée le, passage qui s'opéra le 12 juin, sur un immense e bateaux, à hauteur de City-Point où le James, de 213 mètres, est profond de 27 mètres. Mais il à temps pour défendre Petersburg, qu'il couvrit ment, à l'est et au midi, par de solides ouvrages re. A la fin de juin, Grant, qui avait échoué les

: 25 juillet 1862, Mac Clellan « montra à Halleck sur la carte ition de Pétersburg et lui proposa de s'en emparer en t sur la rive sud (droite) du James. Une fois maître de ce il coupait la communication de Richmond avec le Sud et tomber la capitale *sans avoir à l'attaquer* de front. Il traçait *e plan que Grant suivit exactement* dans la dernière cam-*e la guerre.* » (*Comte de Paris.*)

23

16, 17 et 18, dans plusieurs attaques de vive-force, devait se résigner à entreprendre un siège régulier. C'est alors qu'il s'efforça de faire de City-Point une place de dépôt, capable de suffire aux besoins d'une armée de 75.000 hommes. Afin de relier cette place avec les diverses positions occupées par ses troupes, il fit construire, non seulement le chemin de fer de Petersburg à City-Point, mais aussi des embranchements dirigés vers les dépôts particuliers et les quartiers généraux des divers corps d'armée. Réduite à moins de 40.000 hommes et disséminée sur une longueur d'environ 64 kilomètres, l'armée confédérée opposa une résistance qui est un des titres de gloire du général Lee.

Pendant que la défense devançait l'attaque, ou réglait ses travaux sur les siens, le général confédéré Early, qui avait chassé le général Hunter de Lynchburg, descendait rapidement la vallée de Virginie, avec 10.000 hommes, 40 canons et, franchissant le Potomac, entrait dans le Maryland ; le 11 juillet, il était en vue de Washington, ayant ainsi parcouru 800 kilomètres en 25 jours.

Grant détacha aussitôt deux corps d'armée pour couvrir Washington : Early dut se retirer dans la vallée de la Shenandoah, avec un gros butin ; mais les deux corps furent immobilisés sous Washington.

Devant Petersburg, un des corps de l'armée du Potomac, le 9e (Burnside), s'était rapproché des lignes de défense des Sudistes. Favorisé par le terrain, on entra en galerie le 25 juin, pour marcher vers la ville, et on chargea les fourneaux de mines de 3.600 kilogrammes de poudre. Il avait été résolu qu'on tenterait de donner l'assaut, d'abord avec le 9e corps, au moment de l'explosion. On obtint un large entonnoir et, successivement, quatre divisions se portèrent en avant, mais elles ne dépassèrent pas le cratère : la plupart grande partie s'y logea même. Revenus de leur stupeur, les Sécessionistes ouvrirent un feu très vif de mousqueterie et d'artillerie, et les Fédéraux durent battre en retraite, en laissant dans le cratère

[redacted]

grand nombre d'hommes qui y furent faits prison-
Telle fut la *Bataille du Cratère*, qui coûta aux
aux, plus spécialement au 9e corps, 4.400 tués,
s ou disparus. L'opération avait été mal conduite
l exécutée, ainsi qu'en font foi les divergences d'opi-
émises par les principaux acteurs, dans leurs dépo-
s, lors de l'enquête qu'ordonna, peu après, le
rès des États-Unis. Celle du général Grant est très
et paraît péremptoire :

Je suis convaincu que si les troupes avaient été com-
tes comme elles auraient dû l'être et dirigées pendant
gement conformément à l'ordre du général Meade, nous
s enlevé Petersburg, toute l'artillerie des retranche-
et une bonne partie des défenseurs, sans perdre cinq
hommes. Pendant une large demi-heure, je crois, nos
es n'eurent pas à essuyer un seul coup de feu : ils au-
t pu s'avancer au delà des retranchements ennemis
ne en rase campagne.
Mais l'occasion fut perdue parce que les commandants des
ions lancées à l'assaut ne marchèrent pas avec leurs
nes, parce qu'on laissa celles-ci s'arrêter dans les retran-
ents ennemis et s'y disséminer pour s'embusquer, au lieu
porter de suite en avant ; ce qui donna à l'ennemi le
d'amener des forces sur ce point et de s'organiser pour
tenir en échec... »

oi qu'il en soit, ce sérieux insuccès ramena le géné-
rant à une marche plus prudente.
ndant les mois suivants, la lutte continua devant
rsburg et Richmond, avec des avantages un peu par-
s; le 27 octobre, cependant, les Confédérés eurent
essus. Ce fut le dernier engagement de l'année;
art et d'autre on prit ses quartiers d'hiver. Dans la
e de Virginie, Sheridan avait depuis peu battu et
it à l'inaction le général Early.
lection présidentielle de novembre confirma A. Lin-

coln dans ses fonctions : la cause sudiste était bien décidément perdue. Lee tenait, il est vrai, toujours dans Petersburg ; mais déjà l'orage venant de l'ouest se rapprochait.

II. — Opérations dans l'Ouest.

Pendant les premiers mois de l'année, les armes unionistes n'avaient pas été heureuses dans l'Ouest.

En février, le général Sherman avait dirigé une expédition contre Mobile ; mais, après s'être arrêté à Meridian, il avait dû revenir sur Vicksburg, lorsqu'il apprit que les généraux Smith et Grierson, qui lui amenaient des renforts, venaient d'être rejetés sur Memphis.

À la même époque, le général Thomas chargé de faire, du côté d'Atlanta, une diversion en faveur de Sherman, était tenu en échec à Decatur.

Enfin, le général Banks avait échoué, au mois d'avril, en Louisiane, sur le haut du Red-River (Rivière-Rouge), dans sa tentative pour s'emparer des approvisionnements réunis à Shreveport. Le général Franklin, son successeur, était rentré, non sans peine, à Alexandrie. L'amiral Porter avait suivi ce mouvement en remontant le Red-River avec une flottille, composée de 13 canonnières et de 30 transports, chargés d'approvisionnements. Une baisse subite des eaux survint et immobilisa la flotte, qui se trouva ainsi à la merci des Confédérés. Elle eût été infailliblement perdue si un homme, qui avait fait exploiter des forêts aux bords du Mississipi, le lieutenant-colonel Bailey, du génie auxiliaire, ne s'était présenté. Après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à former un chenal au moyen de deux digues, longues de 230 mètres ; il fit ainsi monter l'eau de plus de 2 mètres, et la flottille fut sauvée.

Campagne du général Sherman. — Les affaires de l'Union furent en bonne main dès que le général Sherman

[redacted]

commandement de l'armée, avec laquelle il
nplir les intentions du général Grant.
longtemps, il caressait le projet de pénétrer au
ne des États du Sud, pour y détruire toutes les
:ations, isoler complètement leur armée et
de tous moyens d'existence: dans ce but, il
:é à une étude approfondie des lieux et des con-
remplir; en un mot, il était *prêt.*
née avait été portée à plus de 100.000 hommes
)0 cavaliers), qui étaient rompus à la discipline
campagne de deux ans avait aguerris; elle
254 pièces de canon, 3.000 voitures de trans-
: chevaux, plusieurs équipages de pont légers,
un chiffre total de 35.000 chevaux ou mulets :
nc un formidable instrument de guerre.
érations avaient d'ailleurs été préparées avec
voyance, qui est un sûr garant du succès. Les
le fer de Memphis à Charleston, de Nashville à
ga étaient réparés. Chattanooga, situé à mi-
entre Nashville et Atlanta, siège, dès le début,
er général de Sherman, renfermait un dépôt de
munitions, de matériaux de toute sorte. A Nash-
nt rassemblés une centaine de locomotives, un
wagons, des trucks chargés de traverses et de
Ce n'était pas sans prendre des mesures éner-
ie le général Sherman était parvenu à réaliser
omération : les compagnies avaient porté leurs
ons jusqu'au président Lincoln; mais Sherman,
ble, avait obtenu gain de cause. Il avait ainsi ré-
r plusieurs jours, la question des subsistances et
suré la possibilité de reconstruire rapidement
ferrées, que l'ennemi ne manquerait pas de dé-
se retirant.
mée comprenait, d'ailleurs, un corps de cons-
s de chemins de fer, fort de six divisions, soit en
23 *hommes (2.781 charpentiers* et constructeurs
1.842 poseurs de voies et autres ouvriers) : il

était commandé par le général Mac-Callum, qui avait aussi sous ses ordres un corps d'exploitation, atteignant presque le chiffre de 10.000 hommes.

L'armée confédérée, commandée par le général Johnston, dont le quartier général se trouvait à Dalton, comptait environ 70.000 hommes, dont 12.000 cavaliers et 100 pièces de canon. Elle était répartie en trois corps, sous les généraux Polk, Hardee, Hood, et occupait une forte position près de Dalton.

L'armée du général Sherman était partagée en trois groupes :

La gauche, dite *Armée de l'Ohio*, ne comprenait qu'un corps (14.000 hommes) établi à Knoxville, sous les ordres du général Schofield;

Le centre, ou *Armée du Cumberland*, se composait de trois corps (60.000 hommes, commandés par le général Thomas, qui était à Chattanooga;

La droite, ou *Armée du Tennessee*, était également formée de trois corps (25.000 hommes) : elle avait pour chef le général Mac-Pherson et se trouvait à Huntsville.

La supériorité numérique de Sherman sur son adversaire était considérable. Elle était, il est vrai, compensée par les difficultés de premier ordre, d'approvisionnements notamment, qui l'attendaient. Toutefois, Johnston disposait d'une cavalerie bien plus nombreuse, avantage très appréciable, si l'on considère le genre de guerre auquel allait se livrer le général de l'Union, qui a reconnu lui-même le peu de mobilité de sa propre cavalerie.

Chattanooga à Atlanta, du 5 mai au 29 juillet. — Le 5 mai 1864, Sherman ouvrait la campagne qui, pendant toute la première partie de la lutte, offrira la physionomie suivante.

On combat pour faire reculer les Confédérés, on s'arrête *et on ne reprend la marche qu'après avoir réparé la voie détruite*, refait les travaux d'art qui ont été démolis, *élevé les ouvrages de campagne* destinés à protéger le

ts, les viaducs, les tunnels : à mesure que l'armée ance, elle s'affaiblit donc de petits détachements l faut laisser dans ces postes, dans les places de dépôt; ; la sécurité de sa marche est à ce prix. On se heurte ouveau contre l'ennemi, et les mêmes phases se pré- ent. Sherman n'attaque pas de front les positions fiées : il s'établit parallèlement, et ses troupes se rent, en une nuit, de tranchées-abris ou d'ouvrages importants; là, tandis que la cavalerie agit sur les , il attend le moment opportun pour tenter, le plus ent par surprise, un mouvement tournant, qu'il nte avec la majorité de ses troupes pendant que le e garde les retranchements. Insistons sur ce point rtant que, jusqu'à l'arrivée à Atlanta, le salut de iée de l'Union dépendit de la conservation de la ligne e. Or, cette communication n'a jamais été sérieusement rompue, grâce aux grandes précautions prises par rman : le soin qu'il avait eu d'approvisionner de nom- ıx magasins a porté ses fruits, dans les moments de e, et les troupes fédérales n'ont pas éprouvé de pri- ions réelles. Il est vraiment peu glorieux, pour les fédérés, de n'avoir pas su mieux profiter, dans cette onstance, de la supériorité de leur cavalerie; car, mal- tous leurs efforts, ils n'ont pu établir de coupure du- e sur aucun point du long parcours du chemin de fer sé à leurs attaques depuis Nashville.

u moment où Sherman ordonna de marcher en avant, née de l'Ohio se trouvait près de Red-Clay, sur la ferrée de Georgie-Tennessee ; l'armée de Cumber- l, vers Ringold ; l'armée de Tennessee, près de Gor- ıs-Mille.

ohnston était fortement établi à cheval sur le chemin fer Georgie-Tennessee, gardant les défilés de Buzzard- ost, en avant de Dalton.

Le 12 mai, Johnston, tourné par sa gauche, évacuait forte position de Dalton et se repliait sur Resaca ; 5 mai, tourné à la fois sur ses deux ailes, il reculait

jusqu'à Kingston, où il demeura plusieurs jours, pendant lesquels il livra les combats d'Adairsville (17 mai) et de Cassville (19 mai).

Le 20 mai, il devait franchir l'Etowah, pour aller occuper la position d'Allatoona, qui avait été préparée à l'avance. Sherman s'arrêta sur l'Etowah, pour y jeter des ponts, pour renouveler ses provisions et ses munitions, qui passèrent des wagons sur les voitures, dont le chargement devait suffire pendant vingt jours : les opérations allaient, en effet, exiger que l'on abandonnât, momentanément, la voie ferrée.

Le 23 mai, l'armée, formée en trois colonnes, reprenait sa marche, le général Schofield tenant la gauche, le général Mac-Pherson la droite, le général Thomas occupant le centre.

Les 25 et 27 mai, les généraux Hooker et Howard échouaient successivement contre le général Johnston. Le jour même du dernier insuccès, Sherman commençait, sous la protection de sa cavalerie, commandée par le général Stoneman, un changement de direction sur la gauche, de manière à déborder graduellement la droite de l'ennemi et à gagner le chemin de fer en deçà d'Allatoona. Le 5 juin, il atteignait Ackworth, au débouché méridional des défilés d'Allatoona.

Johnston voyant le danger qu'il courait, pendant que le général Schofield l'occupait sur son front, s'était déjà retiré vers la position de Kenesaw-Mountain qui, comme celle d'Allatoona, avait été préparée de longue main. La Montagne-des-Pins (Pine-Mountain), la Montagne-Kenesaw et la Montagne-Perdue (Lost-Mountain) forment, disait le général Sherman dans son Rapport, un triangle ayant pour sommet Pine-Mountain, et pour base le Lost-Mountain, qui domine la ville de Marietta, et le chemin de fer en deçà du Chattahooche.

Après avoir fait réparer la voie ferrée et fortifier le *poste* d'Allatoona, Sherman reprenait sa marche et venait

[redacted]

rter, le 11 juin, contre les Confédérés qui s'étaient s à Pine-Hill.

ı même époque, le général unioniste Sturgis, qui porté avec 8.000 hommes de Memphis contre le an Forrest pour l'empêcher de tourner vers la Ge- et le Tennessee, était complètement battu à Gemp- non loin de Corinth. Cette victoire permit aux dérés de rappeler les corps irréguliers qui opéraient e dans le Mississipi et l'Alabama, avec Forrest, Lee, γ, et de les jeter sur les lignes de communication de nan.

15 juin, après quatre jours de combats continuels, onfédérés évacuaient cette position et, le 17, ils t établis sur la ligne Kenesaw-Mountain.

lutte recommença. Elle durait depuis plusieurs avec des avantages inégaux lorsque, le 27 juin, nan, contrairement à la règle qu'il s'était imposée, aquer de front sur toute la ligne: l'armée fédérale poussée, avec une perte d'environ 3.000 hommes, ıs que les corps confédérés engagés n'avaient pas eu de 500 à 600 hommes hors de combat.

erman dirigea alors un mouvement tournant contre gauche de Johnston qui, abandonnant sa position, sa le Chattahooche, le 9 juillet, et fit sauter le pont emin de fer. Les 18 et 19 juillet, deux corps de l'ar- édérale étaient jetés sur la rive gauche de la rivière: franchirent en deux points situés en amont de la le pont qu'avaient construite les Confédérés, alors espéraient utiliser la ligne de défense formée par attahooche.

quatre jours et demi, le corps des constructeurs du ral Mac Callum avait rétabli le pont du Chattahoo- sur une longueur de 260 mètres et une hauteur de 70: il n'y a pas d'exemple de travaux aussi rapide- t exécutés, malgré leur importance.

18 juillet, le général Johnston était privé de son *ıandement: on avait oublié* que, malgré son infério-

rité numérique, il avait tenu tête à l'armée fédérale, dont l'effectif était resté à peu près le même grâce à des renforts, qu'il lui avait disputé pied à pied le terrain à ce point qu'elle avait mis plus de deux mois à parcourir les 150 kilomètres qui séparent Chattanooga d'Atlanta et que 27.000 des siens avaient été mis hors de combat.

Le général Hood, son successeur, entendait mener les affaires autrement. En conséquence, le 20 juillet, il attaquait de front les Fédéraux ; il fut repoussé avec de grandes pertes.

Le 22 juillet, après une marche de nuit exécutée à l'abri des bois et que la cavalerie adverse, alors en expédition, n'avait pu éventer, Hood tombe sur les derrières de l'armée Unioniste, pendant qu'un autre corps l'attaque de front. Sherman se montre à la hauteur de l'épreuve et en sort victorieux. Les Confédérés sont repoussés avec une perte d'environ 13.000 hommes mis hors de combat. Ce jour-là succomba Mac-Pherson, âgé de 34 ans et dont Grant a dit : « le brave Mac-Pherson, homme accompli et au noble cœur » ; il fut remplacé par le major-général Howard.

Autour d'Atlanta, 29 *juillet au* 2 *septembre*. — Les Confédérés étaient rentrés dans les lignes d'Atlanta. Sherman ne chercha pas à les y forcer ; il résolut de capturer Atlanta en opérant contre leurs lignes de communication formées par deux voies ferrées : celle d'Atlanta à Macon par Griffin, celle de Montgomery par West Point. Le général Slocum, chef du 20e corps, était chargé de garder la tête de pont sur le Chattahooche.

Sherman commence, le 29 juillet, le mouvement circulaire qui, un mois après, amènera la chute d'Atlanta. Cette marche lente s'effectue sur trois colonnes ; elle est constamment couverte par un rideau de tranchées-abris qui, dans les derniers jours, offrirent un développement de 16 à 17 kilomètres. Pendant ce temps, la cavalerie unioniste détruit les voies ferrées : celle de Montgomery, vers Fairburn ; celle de Macon, vers Jonesboro. Cette des-

truction, d'abord partielle, est ensuite complétée et les deux chemins de fer qui établissent les communications d'Atlanta avec l'ouest et avec le sud sont successivement ruinés de fond en comble. Les traverses sont brûlées et les rails préalablement chauffés sont tordus, « comme une corne de bélier », disait plus tard Sherman au général Grant, de façon à être mis hors de service.

En vain, le général Hood, qui s'est porté à Jonesboro, attaque vigoureusement le général Howard; le 1er septembre, il est de nouveau battu.

Il se décide alors à donner l'ordre d'évacuer la ville la nuit suivante et de détru ireles arsenaux, les poudrières, les magasins. Il y avait à Atlanta 83 wagons et 7 locomotives qu'il n'était plus possible de mettre en sûreté. Hood en fit former 4 trains qu'on chargea de munitions, et qu'on conduisit sur la ligne d'Augusta à 400 mètres de la ville : là, les locomotives furent lancées les unes contre les autres, à toute vapeur ; à la suite du choc, les wagons prirent feu et sautèrent.

Dans Atlanta : 2 septembre au 15 novembre. — Le 2 septembre le général Slocum occupait Atlanta. Depuis le 5 mai, les pertes s'étaient ainsi réparties : Sherman, 31.687 hommes; Johston et Hood, 34.979 hommes dont 12.000 prisonniers.

Dès son arrivée, le 8 septembre, Sherman fit évacuer la ville par tous les habitants; puis il travailla à la transformer en une place d'armes et à en faire un vaste entrepôt qui reçut d'immenses approvisionnements par les trains venus de Chattanooga et de Nashville. Le mois de septembre s'écoula ainsi en préparatifs de toute nature.

Sherman savait qu'il lui était impossible de rester à Atlanta, où il se serait trouvé à la merci d'un ennemi libre de l'affamer, en coupant la voie ferrée de Nashville qui offre 400 kilomètres de longueur. D'ailleurs, Jefferson Davis avait annoncé aux soldats de la Confédération qu'ils allaient *être conduits sur les* communications des *Fédéraux*.

Continuation de plan proposée par Sherman. — Sherman était donc prévenu, mais il devait attendre dans Atlanta l'approbation du plan qu'il avait envoyé à Washington pour la continuation de la campagne. Il avait, en effet proposé l'abandon d'Atlanta, le partage de son armée en deux fractions dont l'une, sous les ordres du général Thomas, remonterait sur Nashville pendant que l'autre commandée par lui-même, se dirigerait aussi rapidement que possible vers la côte de l'Atlantique. Il démontrait qu'en détruisant sur son passage, pendant cette traversée de l'État de Georgie, les arsenaux, les voies ferrées et qu'en prenant ensuite à revers les villes maritimes de la Confédération, il la ruinerait dans les sources mêmes qui lui permettaient de prolonger sa résistance.

A Washington on fut étonné; Grant lui-même fit des observations et les télégrammes se succédèrent sans amener la solution demandée. Le général Hood mit à profit ce retard et attaqua. Du 3 au 20 septembre, il était resté posté à Lovejoys, sur le chemin de fer de Macon, et avait employé ce temps à se réorganiser. Le 20 décidé à marcher vers le nord pour couper les communications des Fédéraux, il repassait le Chattahooche avec 45.000 hommes et se dirigeait vers le chemin de fer qu'il détruisit à mesure qu'il s'éloignait d'Atlanta pour marcher dans la direction générale de Nashville. Il vint échouer successivement devant Allatoona (5 octobre) et Resaca : il ne put donc détruire que la voie ferrée le matériel roulant fut recueilli dans les postes fortifiés.

Hood s'était acquitté consciencieusement de son œuvre de destruction, car il avait détruit d'abord à Bit-Shanty puis au nord de Resaca, 57 kilomètres de voie et fait sauter 152 mètres courants d'ouvrages d'art. Cependant, treize jours après sa retraite, le corps de Mac Callum avait rendu toute cette ligne à la circulation. En 7 jours et *demi, 40* kilomètres de voie et 77 mètres courants de *ponts furent* rétablis entre Tunnel-Hill et Resaca; et

ıse travail avait été entrepris aux extrémités et au en même temps.

saca, on fit venir des matériaux de Cleveland, et nstruisit un embranchement de 2.400 mètres de ur pour relier ce point à la ligne principale.

qu'il le put, Sherman se mit à la poursuite du l Hood; un seul corps fut laissé dans Atlanta. Il vint pas à joindre son adversaire, qui dut cepen- iitter la voie ferrée que l'on répara pour recevoir res d'Atlanta. Sherman se plaça alors de façon à ıer Hood de se porter sur Atlanta, ou de diriger velles entreprises contre le chemin de fer. Sur ces ites, il recevait une dépêche ainsi conçue : « Faites : vous proposez » ; elle le trouva prêt.

énéral Thomas se dirigea avec son corps d'armée shville où furent aussi envoyés sous sa protection, vant la voie ferrée, les blessés, une partie de l'ar- et les bagages inutiles de la principale armée es soldats avaient été choisis avec soin.

ıtlanta à Savannah, 15 *novembre au* 21 *décembre* — *r dans Savannah.* — Dès que Thomas eut gagné de terrain sur Hood pour pouvoir continuer sa sans être inquiété par lui, Sherman fait sauter les :ations d'Atlanta, brûle la ville et, le 15 novembre, ssant derrière lui que des ruines, il entame sa e vers le sud avec une armée qui comprenait hommes, dont 5.000 cavaliers; 65 pièces de canon visionnées à raison de 200 coups par pièce; 2.520 es à 4 chevaux portant pour environ 10 jours de ; 440 voitures d'ambulance ; 2 équipages de pont; ıme, 14.468 chevaux et 19.410 mulets.

e armée était divisée en deux colonnes qui devaient sur le pays, détruire les ponts, les moulins, les iétés appartenant aux partisans de la Sécession.

:olonne de droite *que commandait* Sherman suivit *min de Macon jusqu'à Griffin* ; là, au lieu de conti- *route sur Macon, où le général* Beauregard avait

concentré la plus grande partie des forces confédérées, elle tourna sur Milledgeville. Seule, la cavalerie alla escarmoucher dans la direction de Macon.

La colonne de gauche, placée sous les ordres du général Slocum, avait suivi le chemin de fer d'Augusta; puis, pendant que la cavalerie faisait une démonstration dans la direction d'Augusta pour donner à penser aux Confédérés que Charleston était l'objectif de l'armée, elle se dirigea sur Milledgeville, où elle fit un butin considérable.

Le 22 novembre, les deux colonnes étaient réunies, après avoir capturé ou brûlé tout sur leur passage. Le 25 novembre, elles se séparaient de nouveau pour reprendre leurs directions primitives. Le 29 novembre, la colonne de droite atteignait Millen, où elle attendit l'autre qui la rejoignit le 2 décembre.

La cavalerie fédérale avait maintenu les Confédérés dans une telle incertitude, qu'ils crurent d'abord à une expédition contre Mobile, puis contre Augusta.

Le 4 décembre, l'armée fédérale reprenait sa marche pendant que la cavalerie se portait contre Augusta; le 9, elle s'arrêtait à moins d'une journée de marche de Savannah.

La division Forster parvint à occuper, après un combat assez sérieux, la station de Graham située sur le chemin de fer qui fait communiquer Charleston à Savannah.

Le 11 décembre, la chute du fort Mac-Allister [1] permit à Sherman de communiquer avec la flotte fédérale; l'amiral Dahlgren le ravitailla. A ce moment aussi, il put donner au gouvernement des nouvelles de son armée que l'on regardait comme perdue à Washington, où l'on

1. Sherman ayant été informé qu'une division de 8.000 sécessionistes venait du sud, à marches forcées, pour se jeter dans le *fort, résolut de tenter une attaque de vive force pour l'enlever avant leur arrivée ; il y parvint sans avoir eu recours au bombardement.*

ait été renseigné que par les journaux des Confédé-

armée fédérale avait employé vingt-six jours à par-
ir 471 kilomètres: privée pendant ce temps de toute
munication avec la mère-patrie, elle n'avait éprouvé
des pertes minimes dont le chiffre n'était pas supé-
à 764 tués, blessés ou dispersés. Elle avait mis hors
ervice 375 kilomètres de voie ferrée, brûlé du coton
plusieurs millions de dollars, pris 15.000 chevaux
franchi près de 15.000 noirs.

21 décembre, maître de Savannah que le général
lee avait évacué nuitamment avec environ 10.000
mes pour se retirer sur Charleston, le général Sher-
adressait au président Lincoln une dépêche restée
ore:

'ai l'honneur de vous offrir, comme cadeau de Noël, la
de Savannah avec 150 gros canons, une quantité énorme
unitions et 25.000 balles de coton. »

uant au général Hood, battu devant Nashville, les 14
5 décembre, par le général Thomas, il s'était réfu-
sur la rive droite du Tennessee ayant perdu 40 ca-
s et plus de 8.000 hommes; là il avait dispersé ses
pes. Il fut alors possible d'enlever au général Thomas
orps du général Schofield qui coopéra avec les
pes du général Terry à la prise de Vilmington.
herman demeura à Savannah jusqu'à la fin de l'an-
et pendant la plus grande partie du mois de janvier
5: ses troupes se reposèrent et il mit ce temps à pro-
our les réorganiser.

III. — Opérations maritimes.

Pendant l'année 1864, l'amiral Farragut dirigea deux
éditions contre Mobile. La première tentative, qui
lieu en février, fut abrégée par la nouvelle de la re-

retraite du général Sherman qui n'avait pu dépasser Méridian. A la fin de juillet, Farragut se présentait de nouveau, cette fois avec un corps de débarquement de 4.000 hommes. Le 5 avril, la flotte fédérale forçait l'entrée de la baie et détruisait ou capturait la flottille confédérée qui s'y trouvait.

« ... Les péripéties du combat du 5 août 1864, livré par l'amiral Farragut à l'entrée de la baie de Mobile démontrent surabondamment que le barrage partiel d'un chenal ne suffit pas pour arrêter une grande flotte, alors même que ce barrage est appuyé d'une forte batterie flottante.

« Les Confédérés avaient mouillé une rangée de forts pilots entre le fort Gaines et le banc de sable qui regarde la pointe de Mobile. La passe qui s'ouvre entre ce banc et le fort Morgan a jusqu'à 18 mètres de profondeur, mais le fond en est essentiellement mouvant et flasque. Les défenseurs, ne pouvant songer à y asseoir un barrage fixe, le munirent de torpilles en y ménageant un passage d'environ 450 mètres de large pour les allées et venues des navires du modèle dit *Blockaderunner* (coureur de blocus). Derrière leurs lignes de fourneaux submergés les Confédérés avaient embossé trois canonnières et le Tennessee, bélier cuirassé.

« En vue de forcer la passe, l'amiral Farragut fit prendre à ses quatorze navires en bois l'ordre en colonne sur deux files, et, sur le flanc droit de la colonne, il mit également en file ses quatre cuirassés. C'est ainsi qu'il tenta l'aventure. Cet acte de vigueur lui coûta le *Tecumseh* enlevé par une torpille, mais il entra dans la baie de Mobile qui lui serait sans doute restée fermée si les Confédérés avaient pu joindre l'obstacle à l'action de leurs fourneaux sous-marins et des batteries de leurs forts.[1] »

Le 6 août, les forts Powel et Gaines, qui commandaient les deux entrées de la baie, furent pris; le fort Morgan capitula le 23 août. Ces forts étaient occupés, mais l'amiral Farragut dut, à cause du peu de profondeur de la baie, *remettre* à plus tard la suite des opérations contre Mobile.

1. *Major de Sarrepont*, les Torpilles.

CHAPITRE IV

ANNÉE 1865

FIN DE LA GUERRE.

1865 s'ouvre par une conférence du président
rec des délégués du Sud; elle a lieu le 3 janvier
de d'Hampton: on ne parvient pas à s'entendre
sépare pour recommencer la lutte dont la fin
illeurs sentir et qui se personnifie de plus en
le général Lee.
réalise un emprunt de 3.180.000.000 francs,
grès autorise une nouvelle levée de 300.000

n échec par le général Grant, Lee se voit me-
e général Sherman qui se rapproche peu à peu.
amais il tient pour perdue la cause confédérée;
n vain appel aux 200.000 déserteurs du Sud et
ne s'il dispose de 30.000 hommes que viennent
r rudement l'hiver et le feu des Fédéraux. C'est
l propose au gouvernement confédéré d'aban-
chmond, de se retirer vers l'ouest pour y opé-
ction avec Johnston et de chercher, en prolon-
itte dans les montagnes, à obtenir de meilleures
s de paix. Il n'est pas écouté et il doit s'offrir
au aux coups de « l'immense marteau » que
général Grant. Il reçoit, il est vrai, la direction
les forces de la Confédération ; mais cette nomi-
dive ne pouvait *modifier* le résultat final.
ral Grant n'ayant été en état de reprendre ses

opérations qu'au mois de mars, nous nous occuperons d'abord du général Sherman.

Fin des opérations du général Sherman. — Le 20 janvier, Sherman quittait Savannah pour s'engager dans les Carolines avec environ 70.000 hommes; il emportait vingt jours de vivres et sept jours de rations pour les animaux. Son armée marchait sur trois colonnes. Celle de gauche (Slocum) franchit le Savannah le 20 janvier, se porta sur Brancheville et arriva, le 17 février, devant Columbia, après avoir tout ruiné sur sa route et détruit un tronçon de voie ferrée d'Augusta à Charleston.

La colonne de droite (Howard), avec laquelle marchait le général Sherman, détruisit à Pacalaligo un nouveau tronçon du chemin de fer de Savannah à Charleston, remonta vers le nord, livra le 4 février un combat sur la Salkehatchee, arriva le 11 à Orangebourg, le 12 à Columbia qu'elle pilla et incendia, puis rejoignit la colonne de gauche, le 21 février, à Vinsboro.

Quant à la troisième colonne, laissée en arrière des deux autres, elle coopéra aux dernières opérations contre Charleston.

Le 18 février Charleston, dont le siège durait depuis l'automne de 1863, était occupé par les Fédéraux. Pendant la nuit précédente, sa garnison l'avait évacué sur l'ordre du général Lee, après avoir détruit les magasins, les approvisionnements et en laissant 450 canons encloués.

De Vinsboro, les deux ailes de l'armée de Sherman se séparant de nouveau reprenaient leur marche et chassaient devant elles les troupes du commandant des deux Carolines, du général Johnston trop faible pour pouvoir résister efficacement.

Le 11 mars, elles étaient réunies à Fayetteville, tête de la voie ferrée qui, par Raleigh, conduit à Richmond. Elles reçurent là les approvisionnements venus, par la rivière du Cape Fear, de Vilmington que son défenseur, le général Bragg, avait évacué le 22 février.

man dirigea ses malades sur Vilmington et quitta
ıx colonnes Fayetteville, lorsqu'il en eut détruit
leries et les fabriques.
ıdant Johnston, qui s'était replié sur Goldsboro,
'eporté en avant avec les troupes des généraux
et Bragg, dont l'arrivée éleva l'effectif de son
environ 45.000 hommes.
ıcontra la colonne fédérale de gauche, celle du
Slocum, en marche sur Raleigh et lui livra, le
ombat d'Averysboro, le 20 le combat de Benton-
ns parvenir cependant, malgré sa supériorité nu-
e, à l'écraser.
Sherman, qui avait appelé à lui sa colonne de
Ioward) en marche sur Goldsboro, recommençait
à Bentonville et mettait en déroute Johnston
retira à Smithfield sans que son adversaire son-
e poursuivre.
2 mars, Sherman atteignait Goldsboro où l'atten-
les troupes du général Terry parties de Vilming-
e corps de Schofield venu de Newbern : son armée
ıva ainsi portée à plus de 90.000 hommes.
cupation de Goldsboro le rendait maître du che-
fer de Weldon par lequel Richmond communi-
vec le sud. Il put, après avoir fait réparer la voie
qui conduit à Newbern, rester en communication
ı flotte. De Goldsboro aux positions retranchées
ıt il n'y avait que 58 lieues environ, et Sherman
le maître de se porter sur telle ligne de retraite
oisirait Lee.
de ce point que Sherman se rendit au grand
r général devant Richmond, pour s'y entendre
lieutenant général Grant et avec le président Lin-
ır la ligne de conduite à suivre dans les circon-
s critiques qui allaient précéder la crise finale. Les
ntes éventualités furent examinées et résolues en
un ; *après quoi on se sépara.*
née de Sherman ne quitta Goldsboro que le 10

avril, après s'y être reposée et réorganisée de nouveau; elle se mit à la poursuite du général Johnston.

Opérations devant Pétersburg. Fin de la guerre. — Lorsque le général Grant recommença ses opérations contre le général Lee, le fort Fisher (15 janvier), Charleston (18 février), Georgetown (23 février), Vilmington (22 février), étaient tombés aux mains des Fédéraux. A ce moment, Lee ne recevait plus de vivres que par le canal de Lynchburg et les deux voies ferrées conduisant à l'ouest, l'une le Southside, l'autre le Danville et Richmond.

Jusqu'alors il était parvenu à les défendre en prenant toutes ses mesures pour remédier à des dégâts partiels. Non content de retrancher et d'occuper fortement tous les ponts et les ouvrages d'art, il avait formé un corps spécial d'ouvriers dont l'unique fonction était de tenir continuellement les lignes en état d'exploitation. Ces ouvriers commandés par des ingénieurs anglais, stationnaient dans les grandes gares et sur les bifurcations; ils pouvaient trouver dans des postes fortifiés assez de rails, de traverses de pont toutes montées, de plaques tournantes, de pompes, etc., pour réparer en peu de temps des coupures importantes.

Lorsque Grant [1] accentua son mouvement vers l'ouest, Lee attaqua la droite de sa ligne pour le contraindre à retirer ses troupes vers l'est. Dans la nuit du 25 mars, il tenta ce tour de force: il enleva le fort Steadman, puis le perdit. Ce fut le dernier mouvement offensif de l'armée du Nord-Virginie.

Le lendemain, 26, Sheridan rejoignait Grant : pendant son absence, il avait mis en déroute Early dans la vallée de Virginie, dévasté douze comtés, détruit des tronçons des chemins de fer de Staunton et de Lynchburg.

Le 29 mars, Grant dirigeait une attaque qui devait être

1. L'armée du général Grant comprenait alors 107.777 hommes, 25.796 animaux et 2.448 wagons. Dans ces chiffres ne figurent pas les trois divisions de cavalerie qui étaient détachées.

[redacted]

contre le flanc droit des Confédérés, de manière
ılever le Southside Railroad, dernier chemin
ıl leur arrivassent encore des vivres. La résis-
héroïque; mais le 2 avril, après quatre jours de
Fédéraux entraient dans les faubourgs de Peters-
ls ne dépassèrent pas.
'-là, le général A. P. Hill, un des anciens lieute-
Jackson, avait trouvé la mort au moment
la cause qu'il avait servie avec énergie était

ı nuit du 2 au 3 avril, Lee évacua Petersburg
ıs de 30.000 hommes. Au lever du jour, les dé-
ırmée confédérée se trouvaient à 25 kilomètres
burg. Lee comptait trouver des vivres à Amelia
use; par un de ces malentendus qui ne font jamais
ı malheur, le train qui les apportait avait dépassé
n et gagné Richmond où il fut capturé par les
: qui venaient d'y entrer.
ıi n'était encore qu'à 70 kilomètres de Petersburg,
l'obligation de suspendre sa marche, les 4 et 5,
ınir des vivres. Sheridan mit à profit ce retard;
oir, il était posté avec 18.000 chevaux à Jeters-
e lendemain, le général Meade le rejoignait à la
:ux corps d'infanterie.
vril au soir, Lee leur échappait et se dirigeait vers
e d'où il espérait pouvoir gagner Lynchburg. La
: devint alors acharnée.
ıvril, Lee quittait Farmville, semant sa route
:s, de chevaux, repoussant les attaques des Unio-
ıxquels il prit le général Gregg qui, avec 6.000
, s'était jeté sur son arrière-garde. Le jour même,
al Grant invitait son adversaire à ne pas con-
ne résistance devenue inutile. Depuis plusieurs
s soldats de Lee n'avaient pour toute nourriture
grains de maïs et des écorces d'arbres.
ıe, *le 8 au soir, les Confédérés* atteignirent Appo-
'urt House situé à 38 kilomètres de Lynchburg,

Sheridan était établi sur le chemin de fer à 8 kilomètres au delà, barrant leur route. Lee prit ses dispositions pour forcer le passage.

Capitulation de l'armée du général Lee, le 9 avril; son lendemain.

«... C'est au général Gordon, dit le biographe du général Lee, qu'échut le commandement de la colonne d'attaque. L'armée confédérée ne comptait plus que 8.000 hommes armés de fusils, les 2.000 hommes de Gordon formaient l'avant-garde. Les débris des divers corps sous Longstreet étaient en arrière. Entre les deux avaient pris place ce qui restait du train des équipages mêlé à quelques milliers de traînards sans armes, pouvant à peine se soutenir, tant le froid et la faim les avaient affaiblis. La cavalerie, forte de 2.000 sabres, montée sur des chevaux maigres et efflanqués, était hors d'état d'agir. »

L'attaque était entamée, lorsque l'arrivée d'un parlementaire prévint à temps une boucherie inutile; on ne pouvait tomber plus noblement, les armes à la main.

Le 9 avril 1865, l'armée de Nord-Virginie déposait les armes. A la dernière heure, elle comptait 26.000 hommes, dont 7.800 étaient encore armés.

Une femme a retracé avec une émotion que plus d'un partagera le récit du sacrifice accompli par l'homme dans lequel se personnifiait la cause du Sud :

«... Quand après avoir signé la capitulation Lee reparut au milieu d'eux, courbé sous un deuil dont frémissaient tous les cœurs, une immense acclamation de douloureux enthousiasme l'accueillit. Les vaincus rompirent leurs rangs, et, se pressant autour de lui, cherchèrent à lui faire entendre des paroles d'encouragement et d'ardente affection. Il semblait que cette multitude, réduite par de si longs malheurs au dernier degré de la misère[1], oubliait ses propres souffrances pour ne songer qu'à celles de son chef. Les plus proches saisissaient sa

1. Depuis longtemps on les dénommait les Misérables de Lee.

main, sanglotaient sur son cheval et recueillaient les paroles entrecoupées qu'il essayait de prononcer.

« *Soldats* ! j'ai fait de mon mieux pour vous... Nous avons toujours combattu ensemble... mon cœur est trop plein pour vous en dire plus... » Et le regard encore fier du vieux chef se voila de larmes.

« Les Fédéraux, en dépit de la joie légitime d'un triomphe acheté par quatre années d'efforts et de luttes acharnées, surent respecter cette grande infortune.

« Leur musique militaire resta muette, aucun cri ne marqua leur victoire. Quand le général Lee, à cheval, traversa leurs rangs, toutes les têtes se découvrirent spontanément, et lorsqu'il leva les yeux pour remercier de ce silencieux hommage, il ne rencontra que des regards humides et des lèvres qu'une émotion sympathique faisait trembler. Même parmi ces ennemis de la veille, on savait comprendre et plaindre le redoutable champion enfin vaincu... »

(Madame Boissonnas.)

La continuation de la lutte dépendait si bien du sort de l'armée de Lee que, lorsque celle-ci eut succombé, tout fut dit. Le 26 avril, le général Johnston se rendait à Sherman.

Entre ces deux capitulations, le 14 avril, le président A. *Lincoln*, grand citoyen, était tombé sous les coups d'un assassin.

Les capitulations partielles se succédèrent rapidement : le 4 mai, les défenseurs de Mobile qui, depuis le 9 avril, avaient évacué la ville et les forts firent leur soumission au général Canby ; en Louisiane, le général Kirby-Smith licencia les troupes qu'il avait sous son commandement ; le 2 juin, le général Magruder rendait Galveston. Les conditions de capitulation avaient été les mêmes pour tous : dépôt des armes et engagement de ne plus faire la guerre au gouvernement du Nord.

La lutte se terminait donc par la soumission complète du Sud.

Disons en *dernier lieu ce que sont* devenus les hommes *que la fin de la guerre trouva en* possession d'une ré-

putation légitimement acquise. Le général Lee se retira au bout de peu de temps à Lexington où il mourut, le 28 septembre 1870, en qualité de président du collège de l'État de Virginie. Nommé généralissime, le général Grant fut appelé plus tard, en 1869, pour la première fois, à la présidence des États-Unis. Le général Sherman remplaça alors le général Grant dans le commandement en chef qu'il exerce encore de l'armée de l'Union.

Pertes en argent et en hommes occasionnées par la guerre de la Sécession. Il est d'un haut enseignement d'établir ce qu'il en a coûté aux États-Unis de n'avoir pas de forces militaires permanentes en nombre assez considérable pour éteindre, dès le début, la Rébellion.

La dette fédérale s'élevait quelque temps après la guerre, une fois les réductions faites et la liquidation terminée, à *dix-sept milliards deux cent quarante-six millions de francs;* il fallut, en conséquence, élever le chiffre des contributions annuelles à plus de *un milliard six cents millions.* Voilà pour l'argent.

Quant aux pertes en hommes, nous n'avons de renseignements que sur celles éprouvées par le Nord :

Du 12 avril 1861 au 14 avril 1865, 2.759.049 hommes furent appelés sous les drapeaux, pour une durée variant de trois mois à trois ans, par le gouvernement fédéral: 2.656.553 répondirent à l'appel et 102.496 se trouvèrent, par suite de la cessation des hostilités, exonérés de la charge militaire. Or, les *pertes totales* pour le Nord sont évaluées à 286.124 hommes, dont 7.658 officiers[1]. Ce chiffre se décompose ainsi qu'il suit : *pertes occasionnées par le feu,* 102.837 hommes, dont 5.344 officiers; *morts de maladies,* 183.287 hommes, dont 2.314 officiers. Si l'on songe à la confusion et au désordre qui régnèrent si longtemps, il n'est possible d'accepter ces chiffres que comme très inférieurs à la réalité.

1. Après la guerre, les restes de 249.397 soldats morts pour la Patrie furent réunis dans 41 cimetières nationaux. Le Congrès consacra à cette dépense 13.770.425 francs.

Considérations sur la guerre de la Sécession.

Nous terminerons cette étude rapide de la guerre de la Sécession par quelques considérations spéciales.

De la direction supérieure. — En ce qui concerne la direction supérieure, on est tout d'abord frappé par le caractère d'unité que présentent les opérations du Sud opposées à celles du Nord, jusqu'à une certaine époque du moins. Cette unité est une conséquence naturelle de l'unité de commandement. Jefferson Davis, homme très habile, très actif, versé dans l'administration de la guerre, donne pleine et entière sa confiance au général Lee qu'il a librement choisi et que secondent, avec autant d'habileté que de dévouement, Johnston, Jackson et Stuart. Le président Abraham Lincoln, chez lequel un admirable bon sens ne pouvait suppléer à une ignorance complète des choses de la guerre, change constamment les généraux en chef, trop souvent en se laissant guider par d'aveugles préférences populaires. Jusqu'à la nomination du général Grant, il discute les plans de ses généraux et ne se fait même nul scrupule de prendre à leur insu des mesures qui ont pour résultat d'entraver l'exécution; le plus souvent, son intervention est minutieuse, méfiante, tracassière et gênante. En résumé, nous trouvons dans un camp, unité de vues et de commandement; dans l'autre, variations incessantes dans les plans et la direction. Comment s'étonner si les résultats sont aussi différents, malgré l'inégalité des forces en présence.

Du commandement à ses différents degrés. — Il est d'un haut intérêt de se demander si cette guerre a fait surgir de véritables hommes de guerre parmi les avocats, négociants, industriels, etc., que la pénurie d'officiers fit appeler du jour au lendemain à des commandements plus ou moins importants et si le bon vouloir ou le patriotisme ont pu tenir lieu, aux États-Unis, de la capacité professionnelle qu'assurent seules, en Europe, l'étude et la *pratique.*

La plupart des généraux confédérés auxquels on attribuait de la valeur étaient d'anciens élèves de l'académie militaire de West-Point : telle était notamment la provenance des cinq généraux d'armée Samuel Cooper, Johnston, Lee, Beauregard et Bragg. Il en était de même des 8 lieutenants-généraux. Sur 40 majors-généraux, 29 sortaient de West-Point; enfin, sur 178 brigadiers généraux, 68 en sortaient aussi.

L'armée de l'Union nous offre le même spectacle. A la fin de 1862, sur les 250 généraux en fonctions, il n'y en avait que 80 qui ne fussent pas originaires de West-Point; or, ce nombre alla en diminuant de jour en jour. Quant aux officiers de différents grades, ils comprenaient quatre catégories.

Dans la première se rangeaient les anciens West-Pointers ayant pris part à la guerre du Mexique en 1846 et en 1847, sous le général Scott : généraux pour la plupart, ils rendirent de réels services à partir du moment où ils se furent familiarisés avec le maniement des grandes masses de troupes.

Dans la deuxième figuraient également d'anciens West-Pointers entrés dans l'armée seulement après la guerre du Mexique : ils se montrèrent généralement inférieurs à leurs devanciers ; leur expérience était moindre. Il y aurait injustice toutefois à ne pas rappeler qu'un certain nombre d'officiers de cette catégorie munis, pour un temps plus ou moins long, d'un grade honoraire, d'après une pratique empruntée à l'armée anglaise, se montrèrent dignes de la faveur dont ils étaient l'objet. Citons deux noms. Meade n'était, lorsqu'il remporta la victoire de Gettysburg, que capitaine du génie : à titre de récompense et sur la proposition du président de l'Union, le Congrès le nomma d'emblée brigadier général régulier. Sheridan, qui commanda en qualité de major-général un grand corps de cavalerie, n'était au début de la guerre que *simple* capitaine d'infanterie : à titre de récompense *également*, il fut élévé successivement aux grades de

brigadier et de major-général dans l'armée régulière.

La troisième catégorie était formée par des officiers qui avaient servi précédemment dans les armées européennes; la plupart d'entre eux, tout en ayant de la peine à se faire accepter à cause de leur origine, tinrent convenablement leur rang et furent utiles à leur pays d'adoption.

Enfin, la quatrième et dernière catégorie renfermait des officiers qui, sortis des carrières civiles, devaient, pour la plupart, leurs grades à des motifs qui n'avaient rien de commun avec la chose militaire, à des influences politiques. Ceux qui avaient été nommés d'emblée généraux durent, presque tous, abandonner tôt ou tard, volontairement ou non, une position pour laquelle ils n'étaient pas faits. Quant à ceux dont la position était plus modeste, bon nombre d'entre eux furent nuisibles par suite de leur ignorance; quelques autres firent avec le temps de bons officiers subalternes. Il demeure donc prouvé que ce fut les anciens West-Pointers qui organisèrent les forces éparses de la nation et qui, aux différents degrés de la hiérarchie, soutinrent la plus lourde part du fardeau de la guerre : l'infériorité des autres officiers, constatée par des témoignages authentiques, n'a rien qui doive surprendre quiconque estime, par expérience, que l'art de la guerre nécessite un travail constant.

Des opérations. — Le simple récit des événements dégagé à dessein de tout commentaire a suffi pour montrer si, comme certains le prétendent, la guerre de la Sécession ne comporte aucun intérêt : l'opiniâtreté des efforts tentés, la grandeur des éléments mis en œuvre suffiraient pour captiver l'attention. Mais il y a plus. La nature spéciale du théâtre de la guerre que l'on a alléguée pour nier le profit de cette étude, constitue précisément un motif de plus pour s'y attacher : pourquoi, en effet, laisser échapper l'occasion qui s'offre de voir si, le théâtre des *opérations changeant, les principes* généraux de *la guerre européenne se trouvent* infirmés?

Le théâtre de la guerre de la Sécession est le plus éten-du que l'on trouve dans l'histoire militaire contempo-raine. Nous avons déjà insisté sur la rareté des voies de communication qui augmentait l'importance des chemins de fer et des cours d'eau. L'obligation où se sont trouvées les armées de vivre à l'aide de magasins, a fait que cette guerre a été souvent une guerre de positions dans laquelle les communications en arrière des armées ont joué un rôle capital.

Chaque campagne, dans l'Ouest aussi bien que dans l'Est, offre la confirmation du principe posé par Napo-léon Ier, en vertu duquel le secret de la guerre est dans le secret des communications : en effet, toutes les fois que les communications sont sérieusement menacées, ou les mouvements, déjà entravés par l'immensité des trains que les armées devaient traîner à leur suite, sont ralen-tis, ou ils sont brusquement arrêtés.

Pendant un temps plus ou moins long, on tâtonne, dans le Nord surtout ; cependant, dès le début, les généraux improvisés ont comme le sentiment de ce qu'ils ont à faire pour arriver à de grands résultats en se concen-trant, en utilisant les lignes intérieures, en menaçant les communications de l'adversaire. Dès 1862, en 1861 Jackson applique brillamment ces principes fondamen-taux. On se rappelle comment le général Mac-Clellan entrevit de suite le plan qui, après de coûteuses expé-riences, devait assurer la perte des Confédérés.

Pendant toute la partie de la guerre où le général Lee n'a pas été arrêté par une infériorité numérique trop grande, il s'est conformé aux principes en les adaptant au terrain et aux circonstances. Il demande la victoire à l'offensive sous ses différentes formes et ce procédé lui est tellement familier que l'on peut compter les fois où, par force, il n'y a pas eu recours : les Nordistes n'ont en effet attaqué qu'à Sharpsburg et à Fredericksburg.

Contraint de rester sur la défensive stratégique et *tactique*, il agit avec une précision que l'on a pu ...

[redacted]

soit lorsqu'il résiste sur place à Fredericksburg, psburg, soit lorsqu'il veut échapper, en 1864, à ite du général Grant.

inité des attaques de front stratégiques ou tacti- éclate sous la direction des généraux dont les évé- ts ont confirmé la médiocrité. Il faut reconnaître urs que très peu de généraux américains ont été maîtres de leurs troupes et assez habiles eux-mê- our procéder autrement. Ici encore Lee, Jackson, et appliqué les principes. Dans l'autre camp, Sher- rtout a montré la même perspicacité et la même té d'exécution.

randeur des résultats obtenus grâce à la campa- Sherman en 1864-1865, a séduit à ce point qu'on usqu'à dire que l'idée de cette marche est la seule tion stratégique de cette longue guerre : c'est être up trop exclusif et systématique. On comprend, jus- n certain point, l'impatience de quelques auteurs t les tâtonnements de généraux improvisés ; mais, e une fois, est-ce une raison suffisante pour re- avec dédain l'ensemble et pour fermer les yeux s événements qui, avec plus ou moins de force, nt à l'appui des principes fondamentaux. Il a bien du temps aux Unionistes, a-t-on dit en- our arriver à comprendre la nécessité de ces prin- : qu'importe, si leur application réalisée tôt ou seule procuré de sérieux succès en 1862, en 1863, 64 ?

n, certains esprits dédaigneux, indisposés dès le par la bataille de Bull-Run, se sont presque com- ent désintéressés de la lutte de géants qui suivit et voulu voir dans les batailles de cette guerre qu'une n de combats isolés n'ayant entre eux aucun rap- le temps, de lieu, ni d'action. Il est incontestable Virginie, seul théâtre dont nous nous soyons sé- ment *occupé, la nature générale*ment boisée du *imprimé à la lutte un caractère* particulier ; il est

certain aussi que la transmission imparfaite des ord due à l'absence ou à l'imperfection d'un état-major gé ral, a amené souvent du décousu dans l'intérieur.

Il y aurait aveuglement toutefois à ne pas reconna que la première bataille de Fredericksburg, que ce de Sharpsburg et de Gettysburg offrent tous les caract saillants de nos batailles modernes et que, tout en sant ses réserves sur la qualité des troupes employ la direction imprimée par le général Lee est réellem remarquable.

En somme, l'étude des opérations et des batailles blit d'une façon incontestable, nous ne craignons pa le répéter : qu'aucun matériel, quelque considérable soit, ne saurait tenir lieu d'organisation militaire à nation ; que les tâtonnements de généraux et de sol inexpérimentés sont aussi improductifs que sangla jusqu'à ce que les uns et les autres, rudement initié décimés, se soient mis à la hauteur de leur tâche.

De l'emploi des différentes armes. — Il est inutile de rêter longtemps à fixer les traits principaux de la tact des différentes armes pendant la guerre de la Sécess depuis cette époque, les grands événements militaire 1866 et de 1870-71 ont parlé : quelques remarque sont cependant pas hors de propos.

Il n'est pas sans exemple, à la vérité, que des t pes inexpérimentées aient ouvert des aperçus nouve à la Tactique ; toutefois la guerre de la Sécession n'a rien de nouveau relativement à l'emploi de l'*Infant*

Contentons-nous de faire observer que, surtout pen la dernière période de la guerre, l'*Artillerie* a été ployée conformément aux principes du combat mode avec audace, le plus tôt possible, tout entière et grandes masses ; aussi les batailles de Fredericksb (celle de 1862), de Sharpsburg, de Gettysburg notamm sont-elles encore dignes de mention.

*Si, pend*ant la plus grande partie de la guerre, l'in *tive* a fait défaut à l'infanterie américaine et plus

lièrement à celle du Nord, il faut reconnaître que la *Ca-*
lerie maniée par Stuart surtout et par Sheridan a dé-
yé une remarquable activité. Très mobile, très indé-
idante, ainsi que l'attestent les raids les plus impor-
its, cette cavalerie a, en outre, tiré un bon parti du
nbat à pied dans certaines circonstances que la nature
pays tendait à multiplier plus que de raison, eu égard
véritable mode d'action de cette arme. Remarquons
à propos que la cavalerie nordiste est celle qui a le
is abusé du combat à pied, que la cavalerie du Sud
a eu recours qu'en cas de nécessité et qu'elle a
néralement donné la préférence au choc.

La cavalerie américaine a surtout opéré de véritables
odiges dans les attaques rapides de chemins de fer.
l'on considère que la guerre de 1870-1871 ne présente
un exemple de cette nature, on voit que celle de la
cession offre encore de remarquables modèles à imi-
: étant donnée l'importance croissante des chemins
fer, la prochaine guerre nous montrera certainement
cavalerie européenne sous un nouveau jour; dès main-
nant, on peut affirmer qu'elle aura de la peine à faire
ieux qu'aux États-Unis.

En ce qui concerne la *guerre de Partisans*, telle que
nt comprise les Confédérés Morgan, de Dorn, Mosby, il
incontestable que les Américains ont également ac-
npli des tours de force que l'on peut ajouter à ceux
à connus.

Si, dans l'énumération précédente, nous n'avons pas
t figurer Stuart, c'est qu'il occupe un rang bien plus
vé : type accompli du général de cavalerie, il a réalisé
grandes choses avec des moyens relativement faibles,
on les compare aux nombreux escadrons mis en mou-
ment, par Sheridan, sans que généralement le résultat
t été en rapport avec les forces déployées.

En résumé, venant par ordre chronologique, après les
erres de *Crimée et d'Italie, qui* avaient, jusqu'à un
rtain point, rendu impopulaire la cavalerie, la guerre

de la Sécession a montré ce que cette arme pourra encore faire malgré les armes de précision, à la condition d'être sérieusement entraînée, bien dirigée, et surtout judicieusement employée; elle a exactement déterminé avant les dernières guerres, sa sphère d'action efficace : service d'exploration, service de sûreté, service restreint de champ de bataille, service d'aventures dans un but complémentaire de la bataille même.

L'emploi de la *fortification improvisée*, est aussi à noter spécialement; pendant toute cette guerre, on a remué beaucoup de terre. Dans le principe, on eut recours à la pelle et à la pioche pour donner plus de confiance à des troupes qui n'étaient pas encore aguerries, ou pour suppléer à l'infériorité numérique; l'habitude, une fois prise, subsista sans qu'on sût se garantir de l'abus. Terrassier ou bûcheron, le soldat américain se couvrit de parapets, ou fit des abatis en grande quantité. Dans les dernières périodes de la guerre, le service des pionniers en campagne fut appliqué par les Confédérés, sous une forme et dans des proportions tout à fait nouvelles. Un témoin oculaire a dit de quelle façon le général Lee entendait l'usage de la fortification de campagne. S'il disposait d'une forêt, en un clin d'œil sa lisière était organisée défensivement.

« Si la position n'était pas une forêt, on prenait des lattes de haies, formées de fortes gaulettes brutes provenant des forêts sauvages de l'Amérique, et on en faisait un clayonnage que l'on recouvrait également de terre. Bien que des abris de cette espèce n'eussent aucune valeur contre les projectiles de l'artillerie, qui les détruisaient facilement, ils n'en protégeaient pas moins parfaitement contre la mousqueterie. Lorsque les troupes eurent la routine de ce genre de travail, leur front fut couvert dans l'espace de quelques heures. Les réserves, qui étaient placées beaucoup plus en arrière, et parfois aussi le deuxième échelon, arrivèrent peu à peu à se retrancher, afin de pouvoir agir efficacement, comme deuxième ou troisième ligne de défense. On

[redacted]

it, en des endroits convenables, des passages pour re l'offensive, et on plaçait l'artillerie un peu en arrière uvertures, afin de la faire avancer au delà, pour par- u combat...» (Major *Scheibert.*)

elons, en dernier lieu, le dispositif en échiquier **pour** les tranchées-abris, le 13 décembre 1862, **hauteurs** de Fredericksburg. On sait, enfin, nt la pelle et la pioche ont été employées sous urg.

ices techniques. — Les chemins de fer ont joué un nsidérable dans les deux camps. Or, cette guerre **remière** qui ait démontré l'importance d'un per- **spécial** pour exploiter les chemins de fer en cam- C'est surtout en Virginie, au milieu d'alternatives icissitudes de toute espèce que la nécessité d'une sation de ce genre s'est affirmée.

le commencement de la guerre, le gouvernement shington sait imposer silence aux tendances sépa- s des compagnies de chemins de fer, et, sans hésita- onfier à un seul homme une autorité sans bornes sur s chemins de fer et sur ce qui s'y rattache. C'est à cet énergique parti que le Nord put organiser, en ps relativement très court, une administration des is de fer, qui fonctionna d'une façon remarquable ant face aux exigences variées de la guerre. Ainsi ivèrent fixées, par la pratique, des bases que les puissances ont adoptées depuis.

1 février 1862, le général Mac-Callum était nommé ur militaire et surintendant des lignes des États- t mis en possession, par mesure de guerre, de tous emins de fer, locomotives, etc., avec mission, disait ret « de les utiliser comme il le jugerait le plus venable, pour les transports de troupes, d'armes, nunitions et de matériel de guerre. »

mit, *en outre, à sa disposition* tous les chantiers de *iction de locomotives et* de voitures, d'où il tira

successivement, par simple réquisition, 140 machines neuves et 2.573 wagons, sans se préoccuper des réclamations des propriétaires. Il organisa ensuite, en la concentrant tout entière dans sa main, une puissante administration militaire du système de voies ferrées le plus vaste qui soit au monde. Son corps de constructeurs de chemins de fer, qui se composait d'ingénieurs civils, de directeurs de lignes, d'employés, de mécaniciens et d'ouvriers, qu'on employait temporairement, suivant les besoins du service, rendit jusqu'à la fin de la guerre, sous son ardente et impitoyable impulsion, les services les plus signalés.

En 1864 et 1865, cette division des chemins de fer exploita plus de 1.930 kilomètres de lignes, en pays ennemi, dans les conditions les plus difficiles. Pendant que se déroulaient les événements de cette lutte gigantesque, elle détruisit et releva plus de 16 kilomètres courants de ponts ; en même temps, elle construisit à neuf pour les besoins de la guerre, ou releva après démolition, 697 kilomètres de rails.

Aux travaux que nous avons déjà eu occasion de mentionner, ajoutons les suivants, afin de montrer avec quelle rapidité et quelle solidité à la fois, les reconstructions les plus délicates ont été exécutées, grâce au groupement, à la militarisation, pour ainsi dire, de ces éléments techniques.

En 1862, le viaduc du Potomac-Creek, sur la ligne de Richmond au Potomac par Fredericksburg est détruit par Lee : en neuf jours, la réparation est faite. Les Fédéraux ont construit, sur une longueur de 67 mètres et à 26^{m},70 d'élévation au-dessus de la rivière, un échafaudage à croisillons, à trois étages, assis sur un pont de chevalets qui, lui-même, reposait sur un grillage en bois chargé de pierres, pour le rendre stable. Aussitôt réparé, le pont eut à supporter journellement le passage de *quinze à vingt trains* lourdement chargés.

Les lignes de Manassas-Gap, de London-Hampshire,

d'Aquia-Creek et de Fredericksburg furent coupées et rétablies chacune trois fois, jusqu'au moment où Grant réussit à enfermer son adversaire dans Richmond. Dans cette période, le viaduc du Rappahannock, long de 208 mètres de maçonnerie et de remblais, haut de près de 12 mètres, qui avait été presque entièrement détruit par Lee, est réparé, dans une journée d'été, en dix-neuf heures de travail.

De pareils résultats une fois connus, on comprend que l'on ait pu dire, sans trop d'exagération, que l'histoire de la guerre des États-Unis est tout entière dans l'histoire des travaux exécutés par les divisions militaires de chemins de fer. L'étude des événements de cette guerre permet de formuler un certain nombre de principes relatifs à la défense et à la destruction des chemins de fer.

C'est ainsi que, pour préserver efficacement un chemin de fer ou pour ménager la possibilité de le remettre rapidement en état de servir, il faut : 1° fortifier les points importants; 2° les défendre; 3° établir de grands dépôts facilement accessibles, bien pourvus d'ingénieurs et d'ouvriers, de matériel de construction et d'exploitation. Ne sont-ce pas là, en effet, les conclusions qui se dégagent de l'expédition du général Sherman, surtout à travers la Georgie..

Quant à la destruction des chemins de fer, il y a lieu de faire les observations suivantes : 1° la perte matérielle qui résulte de la destruction des ouvrages d'art importants, n'est rien en comparaison des avantages que prouve leur mise hors de service ; 2° le procédé le plus efficace pour arrêter les opérations de l'armée consiste à relever la voie sur une longueur notable et à démonter les pièces supérieures des grands ponts, que l'on rapporte avec soi quand on reprend l'offensive.

Les Américains sont les premiers qui aient fait un usage général des télégraphes de toute espèce, électrique et optique : soit pour relier le grand quartier général aux quartiers généraux *de corps d'armée*; soit pour permettre *aux commandants de ces corps* de communiquer entre

eux et avec leurs généraux de divisions ; soit pour demeurer en rapport avec les avant-postes, les détachements isolés, les reconnaissances soit même pour transmettre les ordres durant le combat.

Lors de la bataille de Fredericksburg, du 13 décembre 1862, le télégraphe de campagne, qui fonctionnait pour la première fois, rendit de sérieux services, surtout à la fin de la journée, au général Burnside qui resta en relation avec les têtes des colonnes engagées.

Pendant la bataille de Chancellorsville, le quartier général fut relié avec toutes les fractions de l'armée; les postes extrêmes communiquèrent au moyen de signaux faits avec des pavillons.

Sous Atlanta, pendant le combat du 22 juillet 1864, le général Thomas resta en relation constante, grâce au télégraphe, avec les troupes fédérales, qui étaient très sérieusement menacées; elles purent ainsi lui demander des renforts, qu'elles reçurent à temps.

Quelques mois plus tard, le 5 octobre 1865, au combat d'Allatoona, les troupes du général Hood ayant coupé le fil télégraphique, le général Sherman, qui était séparé de ses réserves, put cependant, à l'aide de signaux optiques, communiquer avec elles par-dessus la tête de ses adversaires et les appeler à son aide.

Le *Corps des signaux*, dont la mission était d'organiser un service de simple télégraphie aérienne, faisait partie de l'état-major général fédéral. Les signaux étaient donnés, pendant le jour, au moyen de drapeaux, pendant la nuit, au moyen de lanternes. La vitesse de transmission était suffisante pour permettre d'échanger en temps utile une dépêche de quinze à vingt mots. Pendant le combat, les divisions de signaux se tenaient près de la première ligne ; couverte elles étaient protégées par une escorte spéciale d'infanterie ou de cavalerie. A la fin de la guerre, le chef du service des signaux, le général Meyr, put dire avec raison :

« Depuis le début jusqu'à la fin des hostilités, pas un com-

bat de quelque importance n'a été livré, tant sur terre que sur mer, sans que le corps des signaleurs y ait pris une part aussi honorable qu'utile. »

Marine. — Pendant la guerre de la Sécession, nous voyons apparaître les navires cuirassés; à la même époque, les torpilles deviennent redoutables.

Dès le début, le Nord n'était nullement préparé aux hostilités; sous la pression de la nécessité, il communiqua aux armements maritimes une prodigieuse activité. En avril 1861, sa flotte ne comptait que 33 vapeurs et 35 bâtiments à voiles; vingt mois plus tard, à la fin de 1862, elle était forte de 389 bâtiments de guerre, armés de 3.400 canons.

Jefferson Davis dut, devant un pareil développement, se borner à faire construire des monitors et des canonnières. Mais les corsaires confédérés, dont les plus célèbres furent la *Florida*, l'*Alabama*, le *Sumter*, causèrent des dommages considérables au commerce du Nord. La marine confédérée comptait, y compris ces croiseurs, 27 vapeurs de guerre et une batterie flottante, armés de 154 pièces.

Le combat du Merrimac et du Monitor, la prise de la Nouvelle-Orléans et l'entrée de vive force dans la baie de Mobile ont été les événements les plus saillants de la guerre maritime, et chacun d'eux est instructif. Nous les avons mentionnés, mais nous avons dû laisser presque complètement de côté ce qui regarde les *défenses sous-marines;* or, elles ont pris une extension considérable pendant cette guerre, ainsi que l'a démontré, par l'étude des faits suivants, le major de Sarrepont.

Faisant revivre les projets et les types donnés par Fulton au commencement du siècle pour les fourneaux submergés, les Confédérés construisirent des appareils explosibles d'une grande puissance, avec lesquels ils inspirèrent le respect à la marine fédérale, tout en lui infligeant, de temps à autre, de sérieuses pertes.

Peu à peu l'organisation des défenses sous-marines se compléta et, vers le mois d'octobre 1862, le commodore Maury, ancien officier de marine de l'Union, était mis, par le Sud, à la tête du Bureau des Torpilles. Les résultats ne se firent pas attendre.

Défensives ou offensives, les torpilles ont opéré une véritable révolution dans l'art de la défense des ports et des voies fluviales, en introduisant dans le domaine de la pratique un agent de destruction d'autant plus redoutable que sa présence est plus latente.

Dès la fin de 1862, des torpilles défensives sont placées dans les étroits cours d'eau du littoral atlantique. Le 12 décembre 1862, comme l'escadre du Mississipi remontait le Yazoo-River, en vue d'une action combinée avec l'armée de Sherman, un de ses plus forts navires est détruit en quelques instants par un fourneau submergé. Quelques mois après, le 22 juillet 1863, un navire cuirassé fédéral éprouve le même sort sur la même rivière.

Cette année même, les Fédéraux saisis d'épouvante s'appliquent à échapper à ces agents de destruction; c'est alors que le constructeur du *Monitor*, l'ingénieur Ericson, invente une contre-torpille, et que les *torpedo-catchers* (attrape-torpilles) vont se multipliant.

Cependant l'œuvre de destruction suit son cours. Les torpilles offensives ne tardent d'ailleurs pas à accuser leur présence : le premier avertissement est donné, le 5 octobre 1863, à hauteur de Charleston; à partir de ce moment, les accidents se rapprochent, et la plupart des navires qui ne parviennent pas à éviter l'abordage de ces engins de destruction (*torpedo-boat*, *iron-clad*) sont, ou fortement détériorés, ou détruits.

En 1864, la marine fédérale est sérieusement éprouvée: le 1er avril 1864, un navire cuirassé est détruit en Floride, sur le Jones-River; dans le courant du mois, un navire appartenant à la malheureuse expédition du Red-River subit le même sort.

Pendant les mois de mai et de juin 1864, « les navires

de l'Union ne cessèrent pas, un instant, de veiller à leur conservation, de tendre des filets, de manier le *torpedo-catcher*, de fouiller les canaux, de jeter à terre, sur les rives des fleuves, des détachements chargés de faire la chasse aux manipulateurs de l'ennemi[1] ». Sur le James-River notamment, dans le courant duquel les Confédérés avaient jeté un grand nombre de torpilles flottantes qui, pour la plupart, vinrent s'accumuler dans le chenal, ouvert entre Dutch et City-Point, les accidents furent fréquents : le 6 mai, un cuirassé était littéralement mis en pièces.

Nous avons vu de quelle façon les Confédérés défendirent, en août 1864, la passe de Mobile.

Cependant les Fédéraux n'étaient pas restés inactifs et avaient eux-mêmes pris l'offensive. Dans la nuit du 27 octobre 1864, un bateau-torpille allait attaquer sur le Roanoke-River le cuirassé confédéré l'*Albermale*, qui était devenu la terreur des passes maritimes, et le détruisait. Les Confédérés ne tardèrent pas à reprendre leur revanche. Quelques jours plus tard, le 9 décembre, pendant qu'une flottille fédérale de navires en bois remontait la rivière, en éclairant avec le plus grand soin sa marche, deux de ses navires étaient successivement mis en pièces par des torpilles flottantes ; il fallut renoncer à l'expédition.

Pendant l'agonie de l'armée du général Lee, il semble que les Confédérés se soient efforcés de mettre à profit le peu de temps qui leur restait pour faire le plus de mal possible à leurs adversaires.

Le 15 janvier 1865, un monitor fédéral est détruit. Le 20 février 1865, une flottille fédérale est littéralement assaillie sur le Cape Fear-River, par plus de 200 torpilles flottantes, et l'amiral Porter, qui la commande, est heureux, après avoir eu la précaution de faire tendre de suite ses filets, de ne perdre qu'un cutter.

1. *Major de Sarrepont, les Torpilles.*

Le 1er mars, un navire fédéral est détruit dans les eaux de Georgetown.

Enfin, du 30 mars au 4 avril, l'Union ne perd pas moins, dans la baie de Mobile, de cinq navires de guerre, dont deux grands monitors à double tourelle.

Tout ce que nous venons d'exposer suffit amplement pour montrer de quelle façon les Américains ont su se servir des torpilles ; c'est un des nombreux enseignements de la guerre de la Sécession. Est-il nécessaire d'ajouter que le génie inventif des Américains a tiré parti des machines infernales; ils en ont fait un terrible usage qu'il y a lieu seulement de signaler, le passé étant riche en exemples de cette nature.

Service de santé. — Ces considérations seraient incomplètes si nous ne parlions pas des prodiges réalisés par les Américains dans le Service de santé. Qu'il nous suffise de dire que tout ce qui a été tenté depuis 1865 en Europe, pour tout ce qui regarde l'organisation de ce service, l'établissement des baraques, et le service des évacuations, n'est qu'une imitation le plus souvent incomplète de ce qui a été réalisé pendant cette guerre. Dans le Nord seulement, de 1861 à 1865, 2.400.000 hommes ont été soignés et guéris. Ajoutons que les hôpitaux étaient admirablement organisés, pourvus de toutes les ressources que peuvent procurer les inventions les plus récentes et, comme le veut le bon sens, gouvernés par ceux-là mêmes qui ont charge de guérir. N'était-il pas nécessaire, après avoir parlé de l'énorme consommation d'hommes faite dans cette guerre, de montrer que le *côté humain* n'a pas été négligé? Le tableau est ainsi complet.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

(1861-1867)



SOURCES

G. **Niox** (capitaine). — *Expédition du Mexique* (1861-1867); *Récit politique et militaire* [1], publié en 1874, avec un atlas.

Ch. **Martin**. — *Précis des événements de la campagne du Mexique en* 1862, publié en 1863.

Georges Bibesco (prince). — *Le corps Lorencez devant Puebla, 5 mai 1862. — Retraite des Cinq mille*, relation publiée en 1868.

***. — *Papiers et correspondance de la Famille impériale* (contiennent notamment dix-sept lettres adressées par le général Félix Douay au général Abel Douay son frère), publiés de 1870 à 1872.

Loiseau (capitaine belge). — *Notes militaires sur le Mexique en 1864-1867*; ouvrage publié en 1872.

J. C. **Chenu** (docteur). — *Expédition du Mexique; relation médico-chirurgicale*, publiée en 1876.

Masseras. — *Un essai d'Empire au Mexique*, étude publiée en 1878.

Pierron (colonel). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIX[e] siècle*), ouvrage en cours de publication depuis 1878.

Philebert (général). — *Vie du général Margueritte*, publiée en 1881-1882.

1. Œuvre remarquable, au double point de vue où s'est placé l'auteur : en dehors d'elle, il n'a été vraiment publié jusqu'à ce jour que des documents, en assez petit nombre d'ailleurs ; aussi a-t-elle été largement mise à profit dans cet exposé.

[redacted]

EXPÉDITION DU MEXIQUE

1861-1867

CHAPITRE PREMIER.

I. — Préliminaires de l'Expédition.

La *Convention de Londres* conclue, le 31 octobre 1861, entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, avait pour but de combiner une action commune, qui permît d'obtenir, des autorités de la République du Mexique, une protection plus efficace pour les personnes et les propriétés de leurs sujets, ainsi que l'exécution des obligations contractées envers elles.

Telle est la cause officielle qui unit trois Puissances, dont chacune avait à formuler des griefs à peu près semblables et à en poursuivre le redressement que, pendant plusieurs années, n'avaient pu procurer les voies de conciliation.

En commettant la faute, le 17 juillet 1861, de suspendre, pour deux ans, l'exécution des conventions par lesquelles le Mexique avait affecté à ses créanciers le revenu de ses douanes, *Juarez avait fourni* un prétexte qui fut *immédiatement mis à profit.*

Cependant le désaccord survint assez rapidement entre les trois alliés, et il ne faut pas s'en étonner si l'on considère :

Que l'Angleterre, n'ayant pas d'autre désir que de recouvrer les sommes qui lui étaient dues, repoussait, d'avance, tout projet d'intervention dans les affaires intérieures du pays;

Que le gouvernement français, qui s'était laissé séduire, on ne sait trop pourquoi, par l'idée d'encourager les efforts du pays mexicain à sortir de l'état d'anarchie où il était plongé, prétendait en outre diriger son choix vers un prince de la maison d'Autriche, et songeait sérieusement à opposer, dans le Nouveau-Monde, la race latine à la race anglo-saxonne;

Que l'Espagne enfin, qui ne se souciait nullement de contribuer à l'établissement d'un prince autrichien dans un pays dont elle était maîtresse quelques années auparavant, comptait régler sa conduite sur les événements.

Quelque disposé que l'on soit à admettre que des motifs honorables ont seuls décidé le gouvernement impérial à intervenir au Mexique, il est cependant impossible d'oublier que certaines causes ont eu, avant ou pendant l'expédition, une influence déplorable. C'est ainsi que le duc de Morny était de connivence avec le banquier suisse Jecker, pour assurer un recouvrement auquel il était intéressé pécuniairement. L'entourage impérial nourrissait des idées de restauration monarchique dans un pays sur les destinées duquel nous n'avions cependant aucun droit de peser. Napoléon III lui-même comptait, ainsi qu'il ressort nettement des instructions qu'il a données au général Forey, mettre à profit la guerre de la Sécession pour établir, en face de la république américaine, un état puissant qui contrebalancerait son influence; par surcroît, il caressait l'idée d'obtenir, en échange de son intervention, la province de la Sonora et ses mines d'or.

Dès le début, l'empereur Napoléon III voulut person-

nellement cette guerre, qui n'eut jamais les sympathies du pays : il reconnut bientôt, il est vrai, qu'on l'avait trompé sur les dispositions du peuple mexicain ; mais il était encore trop tôt pour se dégager de suite ; et c'est ainsi que de proche en proche l'intervention française se prolongea jusqu'en 1867.

Nous n'avons nullement l'intention de donner un récit détaillé des six années incomplètes de guerre qui constituent l'*Expédition du Mexique*, dont l'intérêt est d'ailleurs très inégal. Qu'y a-t-il, en effet, en dehors du siège de Puebla ? des actions de détail, dont quelques-unes, fort belles, sont bien propres à mettre en relief les qualités à la fois solides et brillantes du soldat et de l'officier français ; des marches interminables, qui soumirent à une rude épreuve leur inépuisable dévouement. Les enseignements militaires ont été minimes et, pour la plupart, ne sont point applicables à la guerre en Europe. Nous nous bornerons donc, afin de conserver la trace de tant de fatigues, de faire revivre quelques actions héroïques, à relater les événements les plus saillants et nous les relierons au point de vue de l'ensemble.

L'histoire des débuts de cette expédition met d'abord en évidence deux vérités. Il n'est pas permis de compter sur une action commune efficace, avec des alliés dont les vues sont différentes ; tout chef militaire, quel que soit son bon vouloir, quelque grande que soit son énergie, aura fatalement les mains liées, de la façon la plus pénible, si sa conduite est subordonnée aux menées diplomatiques.

Les puissances alliées eurent, aussitôt après la signature de la Convention de Londres, à arrêter les bases sur lesquelles seraient organisées les forces destinées à appuyer leurs revendications.

Le corps expéditionnaire du Mexique devait comprendre environ 6.000 Espagnols et 3.000 Français ; l'Angleterre s'était engagée à fournir deux vaisseaux, quatre frégates, un certain *nombre* de bâtiments d'ordre infé-

rieur et un corps de débarquement de 700 soldats de marine.

Les instructions données aux commandants des troupes alliées, par la France, au contre-amiral Jurien de la Gravière, par l'Angleterre, au contre-amiral Milnes, que remplaça bientôt le commodore Dunlop, et par l'Espagne, au général Prim, comte de Reus, étaient naturellement conformes à la façon dont chaque cabinet envisageait l'expédition. C'est ainsi que l'amiral Jurien était autorisé, si les circonstances l'exigeaient, à marcher sur Mexico : toutefois son action était liée à celle du ministre de France à Mexico, M. Dubois de Saligny, l'un des funestes instigateurs de l'intervention française.

Seul, le général Prim réunissait, dans sa personne, les pouvoirs politiques et militaires.

II. — Commandement du contre-amiral Jurien de la Gravière.

Composition du corps expéditionnaire français. — Le corps expéditionnaire français, placé sous les ordres du contre-amiral Jurien de la Gravière, comprenait, lors du débarquement : un régiment d'infanterie de marine, un bataillon du 2e régiment de zouaves, un bataillon de marins-fusiliers, un peloton de chasseurs d'Afrique, une batterie d'artillerie de marine de 4 rayé, une batterie d'obusiers de montagne, servie par des marins, un détachement de 20 sapeurs du génie, un détachement du train d'artillerie, un détachement de 100 hommes du train des équipages, une section d'ouvriers d'administration, un détachement d'infirmiers, et un détachement de gendarmerie.

L'escadre était forte de : un vaisseau, cinq frégates, trois avisos, deux canonnières, trois transports, soit de 14 bâtiments à vapeur. Elle prit à bord un approvisionnement de trois mois de vivres, pour un corps de 3.000

hommes. Le corps expéditionnaire était parti sans voitures, ni animaux.

Le 25 novembre 1861, l'amiral Jurien de la Gravière quittait Ténériffe où il avait réuni une partie de l'escadre. En route, il s'appliqua à pourvoir aux imperfections d'une organisation trop hâtive. Le 27 décembre, après quelques jours d'arrêt à la Martinique, l'escadre atteignait la Havane où, pour la première fois, les trois chefs des troupes alliées étaient en présence. L'amiral apprit alors, non sans étonnement que, depuis le 8 décembre, les troupes espagnoles occupaient Vera-Cruz : le général Prim allégua un malentendu; le gouvernement anglais protesta.

A la Havane aussi, l'amiral entra en rapport avec des émigrés mexicains, qui avaient si fâcheusement agi à Paris sur l'esprit de l'empereur, de l'impératrice et dont les plus importants étaient le général Miramon et le Père Miranda.

Les Espagnols s'étaient bien emparé de Vera-Cruz, qu'avait évacuée le gouverneur, mais ils y avaient été aussitôt bloqués. Décidé à opposer la force à la force, le président Juarez protesta contre l'intervention des étrangers et parvint à grouper autour de lui des patriotes qui, jusqu'alors, s'étaient montrés hostiles à sa cause.

Arrivée des Français à Vera-Cruz. — Partie le 2 janvier 1862 de la Havane, où l'amiral avait acheté 254 mulets et 39 chevaux, l'escadre française arrivait le 7 janvier devant Vera-Cruz; les troupes françaises opérèrent leur débarquement le 9.

Dès le début, il y a désaccord entre les cinq commissaires représentant les nations alliées. On le conçoit, quand on voit que dans le manifeste intempestif rédigé par le général Prim, il est question de régénération, de « main amie » tendue par les Alliés. Il est vrai que l'ultimatum rédigé par M. de Saligny, était agressif à ce point qu'il *ne jugea pas à propos* de l'envoyer.



Le commandant des troupes françaises sentait mieux que personne qu'il fallait laisser de côté les phrases et avoir recours, sans plus tarder, aux actes; force lui fut cependant d'attendre. Son action devait être subordonnée à celle du général Prim et du commodore Dunlop; d'ailleurs, dépourvu de moyens de transport, il attendait encore les canons et le matériel, *qui n'arrivèrent à la Vera-Cruz que vingt-deux jours après lui :* ce simple fait donne une idée du soin avec lequel l'expédition du Mexique a été *préparée.*

Occupation de la Tejeria et de Medelin. — Cependant il était urgent de s'éloigner le plus vite possible de la côte, où le *vomito* (fièvre jaune), pouvait sévir d'un moment à l'autre : les troupes françaises furent installées à la Tejeria (11 janvier); les troupes espagnoles occupèrent Medelin (14 janvier).

Convention de la Soledad, le 19 *février.* — Les conférences et les notes se succédèrent jusqu'au 19 février 1862, date à laquelle fut signée la *Convention de la Soledad.* Par cette Convention, les Alliés obtinrent les cantonnements salubres, qu'ils avaient cru nécessaire de demander *par humanité;* ils s'engageaient, il est vrai, à les évacuer et à rétrograder sur leur ancienne ligne, si les négociations entamées n'aboutissaient pas. Devenu, tout à coup, fort accommodant depuis que les projets relatifs à l'archiduc Maximilien étaient devinés, le général Prim avait signé avec le général Doblado ces préliminaires, qui obtinrent l'assentiment de ses collègues. Le 23 février, le président Juarez les ratifiait d'autant plus volontiers que, négocier avec lui, c'était reconnaître implicitement son autorité. Ainsi, dès le début, faute de s'entendre, les Alliés entraient dans une voie diplomatique évidemment fausse, puisqu'elle était contraire au but même de l'expédition.

Installation des troupes françaises à Tehuacan. — Au moment où fut acceptée la Convention de la Soledad, l'amiral Jurien venait de mettre la dernière main à l'or-

ganisation du corps français, et était parvenu, après de sérieux efforts et de grandes dépenses, à réunir un petit convoi.

Trois cents hommes de troupes alliées furent laissés à Vera-Cruz, et on se dirigea vers l'intérieur du pays. C'est le 26 février que l'amiral entreprit, avec ses troupes, la traversée des *Terres chaudes*, pour se rendre à Tehuacan, où elles devaient cantonner; le 12 mars, elles y parvinrent non sans avoir eu à essuyer, pendant les premiers jours, de grandes fatigues. Dès l'arrivée à Tehuacan, il fallait réorganiser des moyens de transport; cette fois, on fut assez heureux pour arriver à un bon résultat.

Une brigade française est envoyée au Mexique. — Cependant la nouvelle de la précipitation des Espagnols à précéder la France et l'Angleterre à Vera-Cruz, avait mécontenté l'empereur Napoléon et, dans la crainte qu'une marche vers Mexico, devenant inévitable, les troupes françaises fussent en trop petit nombre, il avait ordonné l'envoi au Mexique d'une brigade complète, commandée par le général de Lorencez. Forte de 4.474 hommes de toutes armes et comprenant 616 chevaux ou mulets, cette brigade arriva au Mexique sur huit bâtiments de guerre, du 12 au 29 mars; depuis le 6 mars, le général de Lorencez était à Vera-Cruz.

D'après les instructions du ministre, le général de Lorencez devait exercer le commandement sur terre, le vice-amiral Jurien restant « chef de l'expédition, au point de vue politique maritime et commercial; » M. de Saligny conservait aussi ses attributions. Le général fut, on le comprend, surpris en apprenant qu'il se trouvait lié, d'avance, par la Convention de la Soledad. Le 26 mars, il arrivait à Tehuacan : l'amiral Jurien, entravé par l'impolitique rappel au Mexique du général Almonte, contrarié par les inconséquences du général Prim, se disposait alors à ramener les troupes françaises au delà du Chiquihuite, afin de recouvrer sa liberté d'action. Le mouvement de retraite commença le 1er avril, sous la

direction du général de Lorencez ; le 8 avril, on s'arrêtait à Cordova, pour y attendre le résultat d'une conférence prochaine.

Conférence d'Orizaba, du 9 avril. Rupture de l'alliance. — La *Conférence d'Orizaba,* du 9 avril, consomma la rupture de l'alliance : la mauvaise foi du général espagnol portait ses fruits ; quant aux Anglais, ils restaient, en se dégageant de ce mauvais pas, conséquents avec eux-mêmes. La séparation des plénipotentiaires eut donc lieu avant que le but de la Convention de Londres fût atteint.

Proclamation adressée par les commissaires français aux Mexicains. — Le 16 avril, les commissaires français adressaient au peuple mexicain un manifeste, dans lequel ils déclaraient la guerre à son gouvernement. Le président Juarez affirma aussitôt son intention bien arrêtée de résister énergiquement.

Les généraux Thomas, Mejia, Marquez et Galvez répondirent seuls à l'appel fait par le général Almonte, au nom du parti des conservateurs.

Le dernier départ des troupes espagnoles eut lieu le 24 avril ; déjà les Anglais avaient quitté le Mexique : la France restait seule pour régler le différend.

Le général de Lorencez marche sur Orizaba. — Cependant la situation du général de Lorencez était devenue critique : le *vomito* avait fait son apparition à la Soledad, et l'obligation de reculer jusqu'à Paso-Ancho, avant de commencer les hostilités, s'imposait toujours. Autorisé à craindre que les malades français laissés à Orizaba ne fussent en danger, le général français saisit l'occasion qui s'offrait à lui de se reporter en avant et de soustraire ses troupes à la fièvre jaune.

Le 20 avril, le général de Lorencez atteignait, après une légère escarmouche, Orizaba : il y signa une proclamation conçue dans les mêmes termes que le manifeste du 16 avril, et y demeura jusqu'au complet ralliement du corps expéditionnaire.

Rappel de l'amiral Jurien. — C'est à Orizaba que parvinrent de France d'importantes nouvelles : la désapprobation, par l'Empereur, de la Convention de la Soledad; le rappel de l'amiral Jurien; la nomination au commandement en chef du corps expéditionnaire du général de Lorencez, promu au grade de général de division. L'amiral se rendit en France pour y obtenir une plus équitable appréciation de la situation que lui avaient faite les événements; ce résultat une fois obtenu, il vint reprendre le commandement de la division navale du golfe du Mexique.

III. — Commandement du général de Lorencez.

Marche d'Orizaba sur Puebla. — Le 27 avril, le général de Lorencez se mettait en marche sur Puebla[1]. Il partit d'Orizaba avec 6.000 hommes environ, déduction faite des détachements de Vera-Cruz et d'Orizaba, et un fort convoi de vivres. M. Dubois de Saligny et le général Almonte l'accompagnaient.

La colonne française suivit la route du sud, qui, par les Cumbres d'Acultzingo, conduit sur le plateau d'Anahuac.

Le 28 avril, elle forçait le passage des Cumbres que le général Zaragoza, qui disposait de 4.000 hommes, de 2.000 cavaliers et de 18 pièces d'artillerie, comptait lui interdire.

1. A la date du 27 avril 1862, le corps expéditionnaire, dont le chef d'état-major général était le colonel Letellier-Valazé, présentait un total général approximatif de 7.300 hommes, ainsi constitué :

Troupes de terre : 1er bataillon de chasseurs, 2e régiment de zouaves, 99e régiment de ligne; 2e escadron de chasseurs d'Afrique; une compagnie du 3e escadron du train des équipages.

Artillerie de terre : une batterie du 9e d'artillerie.

Artillerie de marine : une batterie, une batterie d'obusiers de montagne servie par des marins.

Génie : une compagnie du 2e régiment, une section du Génie colonial.

Le *combat des Cumbres* (28 avril), dans lequel deux bataillons français à peine avaient été engagés, donna une idée exacte de la résistance qu'opposeraient pendant le reste de la campagne les troupes ou bandes mexicaines.

Échec de Puebla, le 5 *mai*. — Le 5 mai, le corps expéditionnaire arrivant d'Amozoc vint se heurter contre Puebla que le général Zaragoza, qui disposait d'environ 12.000 hommes, avait mise en état de défense. Le point d'attaque fut mal choisi; on crut pouvoir battre efficacement les fortifications de Guadalupe avec du canon de campagne à plus de 2.000 mètres de distance et, après une canonnade d'une heure et quart de durée, on tenta une attaque de vive force [1]. L'échec qui s'ensuivit nous coûta 476 hommes, soit : 172 tués, dont 16 officiers; 304 blessés, dont 19 officiers.

Rentrée à Orizaba. — Le général de Lorencez jugea la retraite nécessaire. Il ne la commença toutefois que le 8 au soir, après être resté devant Puebla tout le temps qui lui convint : cette retraite, qui ne fut pas inquiétée, s'effectua dans un ordre parfait ; le 18 mai, on était de retour à Orizaba où on attendit les renforts demandés.

Le jour même, un bataillon du 99e (commandant Lefebvre) sauvait d'un désastre certain la cavalerie mexicaine de Marquez qui venait rejoindre l'armée française. Le *combat de la Barranca-Seca* (18 mai), qui coûta aux Français 2 tués et 26 blessés, se traduisit pour les Mexicains par une perte de 1.200 prisonniers, d'environ 100 morts, 200 blessés et d'un drapeau.

1. Le 3 juillet 1862, Napoléon III disait justement dans les instructions que reçut le général Forey : « .....Partout où l'on n'a pas à lutter contre des obstacles matériels, on peut hasarder des coups de main ; partout au contraire où se rencontrent des fortifications, il faut agir avec la circonspection la plus grande. Un coup de canon au Mexique est cent fois plus précieux qu'en France. Ce que je blâme absolument dans la dernière affaire de Puebla, c'est d'avoir dépensé mille coups de canon dans une position et à une distance où l'artillerie ne pouvait produire aucun effet. »

De retour à Orizaba, le général de Lorencez, mieux éclairé sur la situation des esprits au Mexique, cessa de prêter l'oreille à M. de Saligny et au général Almonte. Il s'occupa sans retard de rétablir et de maintenir ses communications avec Vera-Cruz en faisant occuper de nouveau le Chiquihuite : c'était une question d'existence pour l'armée.

Vera-Cruz était bloqué par les Guérillas mexicaines; le capitaine de vaisseau Roze, commandant supérieur, avait bien de la peine à faire face aux exigences de la situation avec les quelques troupes qui lui avaient été laissées et que le *vomito* éprouvait au point de légitimer l'humoristique définition de nos soldats, dont la gaieté n'abdique jamais : « Vera-Cruz est le *Jardin d'acclimatation* des Français. »

C'est à cette époque que fut créée une *contre-guerilla* qui étendit peu à peu son rayon d'action : il est regrettable, toutefois, que son premier chef ait eu recours à un féroce système de répression qui n'est applicable qu'autant que l'on défend son propre territoire.

Siège d'Orizaba. — Combat du Cerro del Borrego, le 14 juin. — La ville d'Orizaba est dominée presque à pic vers l'ouest par une hauteur dite Cerro del Borrego, dont la cime s'élève à 350 mètres au-dessus de la ville. Or cette hauteur, qui se trouvait par la ligne de faîte en communication avec les emplacements qu'occupait l'armée mexicaine, n'avait été ni occupée, ni même reconnue par les Français.

Le général en chef Zaragoza, après avoir refoulé le poste avancé d'El Ingenio situé à 6 kilomètres d'Orizaba sur la route de Puebla, s'avança le 13 par cette route avec 14.000 Mexicains et prit position devant Orizaba : pendant qu'il sommait le général de Lorencez de capituler, la division Ortega gagnait avec 3 pièces de montagne la crête du Cerro del Borrego. Pendant la nuit, sur l'ordre du colonel L'Hériller, commandant le 99e régiment, dont quatre compagnies (commandant Souville) garnis-

saient un petit retranchement construit à la Garita à l'ouest de la ville, le capitaine Détrie escaladait le Borrego à la tête de sa compagnie. Une fois sur le faîte, cet officier, avec une énergie et un à-propos qui décuplèrent le faible effectif dont il disposait (environ 60 hommes), commença par charger les Mexicains ; au bout d'un certain temps il fut renforcé par une autre compagnie (capitaine Leclère) du 99e : à la faveur de l'obscurité, ces 140 hommes vigoureusement enlevés mirent en fuite les troupes d'Ortega (environ 2.000 hommes). Les Mexicains avaient perdu 250 hommes, 200 prisonniers, 3 obusiers de montagne et un drapeau ; les pertes des Français ne dépassaient pas 6 hommes tués, et 28 blessés dont 4 officiers.

Le 14 juin au matin, Zaragoza, qui avait établi une batterie de 22 pièces à 1.200 mètres de la Garita, ouvrait le feu : il lança environ 1.200 projectiles ; puis, dans la nuit du 14 au 15 juin, il se retira.

Le 10 juin, le général F. Douay venu de France avait rejoint l'armée à Orizaba avec deux convois de vivres partis de Vera-Cruz : il était éventuellement désigné pour commander en second le corps expéditionnaire.

Les mois de juillet et d'août s'écoulèrent pour le général en chef dans de constantes inquiétudes au sujet des arrivages de vivres ; car ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts que quelques rares convois se firent jour.

Dans les premiers jours de septembre, le colonel Brincourt arrivait d'Algérie avec un premier renfort de 2.228 hommes.

Le 21 septembre, le général Forey, désigné pour remplacer le général de Lorencez à la tête du corps expéditionnaire, débarquait à Vera-Cruz ; le 24 octobre, il était à Orizaba d'où son prédécesseur partit pour rentrer en France [1].

1. Il n'est pas sans intérêt d'avoir, au moment où la marche sur Mexico va être reprise et couronnée de succès, l'opinion d'un



Pendant le mois de septembre, l'armée mexicaine avait également changé de chef: le général Zaragoza étant mort fut remplacé par le général Ortega.

IV. — Commandement du général Forey.

Nouvelle composition du corps expéditionnaire. — Au moment de la prise de commandement du général Forey, le corps expéditionnaire était fort de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie; le tout, à la fin de l'année, présentait, en comptant les troupes de marine, un effectif de 28.126 hommes disposant de 5.845 chevaux et 549 mulets. L'artillerie comprenait 14 canons de 12, dont 8 de siège et 6 de réserve, 24 canons de 4 de campagne et 12 de montagne. (Voir tableau n° 1).

Les moyens de transport laissaient encore à désirer; il fallut bientôt le reconnaître. Les ravitaillements se faisaient toujours très difficilement. Dans le double but de les faciliter et d'activer l'organisation des transports, le général en chef se trouva entraîné, de proche en proche, à faire occuper un certain nombre de points: Jalapa (7 novembre au 25 novembre), par la brigade de Bertier; Omealca (13 novembre au 26 décembre); Tampico (22 novembre 1862 au 22 janvier 1863), où les mille

homme de cœur et de bon sens. Or, voici ce que le lieutenant-colonel (depuis général) Margueritte, du 12e chasseurs, écrivait, le 14 décembre 1862, de Jalapa :

« ... On nous dit que lorsque nous serons à Mexico beaucoup de Mexicains se rallieront à nous, quand ils seront convaincus que notre intervention est désintéressée, et qu'alors on pourra constituer un gouvernement. Certes, cela est possible, mais ce gouvernement ne fonctionnera qu'autant que nous le soutiendrons par la présence de notre armée. Et combien de temps, si on veut le soutenir, cela devra-t-il durer? Des années, disent les Mexicains, et, certes, ils n'exagèrent pas. Je ne suis pas de ceux qui tiennent à régénérer le Mexique, et je ferai tout ce que je pourrai pour n'être pas attaché à cette fallacieuse opération... »

TABLEAU N° 1.

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE, à la date du 1er décembre 1862.

Commandant en chef : général de division **FOREY.**

Chef d'état-major général : colonel d'état-major **d'Auvergne.**

Commandant de l'artillerie : général de brigade **Vernhet de Laumière.**

Chef d'état-major de l'artillerie : chef d'escadron **de Lajaille.**

Commandant du génie : colonel **Vialla.**

Chef d'état-major du génie : chef de bataillon **Corbin.**

Chef des services administratifs : intendant militaire **Wolf.**

1re DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant : général de division **BAZAINE.**

Chef d'état-major : lieutenant-colonel **Lacroix.**

1re brigade : baron NEIGRE.	18e bataillon de chasseurs. 1er régiment de zouaves. 81e de ligne.	2e brigade : DE CASTAGNY.	20e bataillon de chasseurs. 95e de ligne. 3e zouaves. Tirailleurs algériens, 1re cie du génie.

1 batterie d'artillerie de marine de 4 de campagne; 1 batterie d'artillerie de montagne.

2e DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant provisoire : général de brigade **F. Douay.**

Chef d'état-major : chef d'escadron **Capitan**, faisant fonctions.

1re brigade : Colonel **L'Hériller.**
- 1er bataillon de chasseurs.
- 99e de ligne.
- 2e régiment de zouaves.

2e brigade : de **Bertier.**
- 7e bataillon de chasseurs.
- 51e de ligne.
- 62e —

1 batterie de montagne; 1 batterie montée de 4 de campagne; 1 compagnie du génie.

BRIGADE DE CAVALERIE

Général de brigade de **Mirandol.**
- 1er régiment de marche.
  - 2 escadrons du 1er chasseurs d'Afrique.
  - 2 — du 2e —
- 2e —
  - 2 — du 3e —
  - 2 — du 12e chasseurs.

Peloton de hussards pour escorte.

Troupes de la marine.
- Bataillon de marins fusiliers.
- 2e régiment d'infanterie de marine.

Réserve d'artillerie : 4 batteries (de 12 de réserve, de 4 de campagne, de 12 de siège, montée), 1/2 compagnie de pontonniers, des sections d'ouvriers et d'armuriers.

Effectif total : 28.126 hommes.

mules qu'avait promises le général Lopez descendirent au chiffre de 200 environ.

Le corps expéditionnaire prend pied sur le plateau d'Anahuac. — Dès les premiers jours de décembre, le général Forey fit aborder le plateau d'Anahuac par la route d'Acultzingo (général F. Douay), par celle de Maltrata (colonel L'Hériller) et par celle de Jalapa sur Perote (général Bazaine), dans le but de préparer la marche sur Puebla. On put alors se convaincre que le plateau offrait des ressources de toute nature et on regretta vivement de n'avoir pas pris plus tôt le parti d'y installer l'armée tout entière : le siège de Puebla n'aurait pas subi un retard de deux mois et les grosses dépenses nécessitées par l'accumulation de vivres eussent été bien moindres.

Le général Forey ne quitta Orizaba qu'après avoir soigneusement établi les communications de cette ville avec Vera-Cruz par les points du Fortin, de Cordova et de Rio-Seco, du Chiquihuité, du Paso del Macho, de la Soledad et de la Tejeria. A Vera-Cruz, le service se trouva bientôt amélioré, le 23 février 1863, par l'arrivée de 400 Égyptiens que le vice-roi d'Égypte mettait à la disposition de l'Empereur [1].

Lorsque, le 17 février, dans un ordre daté d'Orizaba, le général Forey annonça qu'une nouvelle tentative allait être dirigée contre Puebla, il disposait d'environ 26.300 hommes et de 50 bouches à feu approvisionnées à 300 coups ; la réserve de cartouches était de 2.400.000 [2].

Siège de Puebla, du 16 *mars au* 17 *mai.* — Le 16 mars, les colonnes des généraux Douay et Bazaine s'étant rap-

1. Ce bataillon d'infanterie nègre rendit sur les côtes et dans l'intérieur des Terres-Chaudes de signalés services, sans avoir à souffrir du climat.

2. A peu près à cette date, le colonel Margueritte écrit de San Antonio Tamaris (26 février) : « La réunion des moyens de transport est bien longue: nous portons la peine de notre imprévoyance. A-t-on jamais vu entreprendre une guerre aussi lointaine sans ressources pour se mouvoir? »



prochées de Puebla, l'investissement de la ville se trouva amorcé au nord-est et à l'est; le lendemain il était complet et marqué par les points de San-Bartolò, Camp du Cerro, Amalucan, Hacienda de Manzanilla, la Resurrection, San-Aparicio, Santa-Maria, San-Felipe, Camp du Rancho Posadas, Camp San-Juan, Cerro San-Juan, ponts de Mexicò et de Las Animas.

Les Mexicains avaient mis à profit nos regrettables lenteurs et le général Ortega, avec une activité qu'il est juste de signaler, avait transformé la ville ouverte de Puebla en une place forte de premier ordre, dont l'organisation défensive est certainement à citer comme un modèle. La garnison était forte d'environ 22.000 hommes et il comptait recevoir de l'extérieur le secours d'une petite troupe dont le commandement avait été confié à l'ancien président Comonfort, ramené au Mexique par les dangers que courait sa patrie.

Cette fois encore le point d'attaque fut mal choisi : on négligea les enseignements tirés de l'histoire du passé, les avertissements donnés et, au lieu de mettre le siège devant le fort de Carmen, dont la chute eut accéléré la chute des défenses principales, qui se fussent ainsi trouvées tournées, on attaqua la ville par l'ouest : c'était attaquer le taureau par les cornes. Le 23 mars, on ouvrait la tranchée devant le fort San-Javier; on était alors loin de se douter que le siège durerait cinquante-cinq jours encore, grâce à l'opiniâtreté de la garnison qui, utilisant les îlots de maisons ou *cadres*, les transforma en lignes de défense successives qui furent énergiquement disputées.

Le siège de Puebla offre, si l'on tient compte de la direction donnée aux attaques, deux périodes bien distinctes.

Dans la première, qui dura du 16 mars au 26 avril, l'assaillant s'obstine contre la partie occidentale de la place. Cette période est marquée : par la prise du fort San-Janvier *(29 mars)*; par celle de plusieurs cadres; par

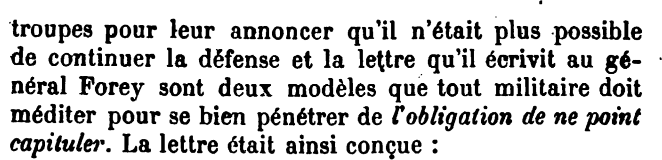
quelques attaques infructueuses; par une timide diversion dirigée contre la portion sud de Puebla; par une sortie de la garnison (15 avril); en dernier lieu, par un sanglant échec éprouvé le 25 avril dans l'attaque du couvent de Santa-Inès, ou cadre n° 52, dont on avait fait une forteresse véritable. En dehors du rayon de la place, le colonel Brincourt a livré aux troupes de Comonfort le *combat d'Atlixo* (14 avril).

Après l'affaire de Santa-Inès, on se rend à l'évidence et on attaque résolument les forts de Carmen et de Totimehuacan : du 12 au 16 mai, les travaux sont activement poussés et, au moment où l'attaque de vive force dont le résultat, vu l'épuisement des munitions, ne saurait être douteux est imminente, la place tombe (17 mai). Pendant cette deuxième période, qui ne dure que du 26 avril au 17 mai, le général Bazaine a remporté sur les troupes de Comonfort un éclatant succès à San Lorenzo. Le *combat de San Lorenzo* (8 mai) infligea aux *Mexicains* les pertes suivantes : 800 tués ou blessés, environ 1.000 prisonniers, dont 72 officiers; 8 pièces de canon, 11 fanions, 3 drapeaux ; en outre, la plus grande partie du convoi qu'ils cherchaient à introduire dans la place fut enlevée. Les *Français* eurent 11 hommes tués, dont 1 officier et 89 blessés, dont 9 officiers; les troupes alliées 23 hommes hors de combat, dont 5 tués.

Le général Ortega ne s'était rendu, n'ayant plus ni vivres ni munitions, qu'après avoir fait préalablement procéder à la destruction de tout l'armement, à la mise hors de service des bouches à feu et prononcé la dissolution de l'armée. Il prévint les uns et les autres qu'il rendait à chacun sa liberté, qu'il laissait notamment les officiers absolument libres de servir la ligne de conduite qu'ils croiraient la plus conforme à leur honneur de militaires et à leurs obligations envers la nation.

L'ordre du jour que ce soldat improvisé [1] adressa à ses

1. *Il était* avocat de profession.



troupes pour leur annoncer qu'il n'était plus possible de continuer la défense et la lettre qu'il écrivit au général Forey sont deux modèles que tout militaire doit méditer pour se bien pénétrer de *l'obligation de ne point capituler*. La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur le général,

« Comme il ne m'est plus possible de continuer à défendre cette place faute de munitions et de vivres, j'ai dissous l'armée placée sous mes ordres et détruit l'armement, y compris toute l'artillerie.

« La place est donc à votre discrétion et vous pouvez la faire occuper, en prenant, si vous le jugez convenable, les mesures que dicte la prudence, pour éviter les maux qu'entraînerait une occupation violente qui ne serait pas motivée.

« Le cadre d'officiers généraux, supérieurs et subalternes appartenant à cette armée est réuni sur la place du Gouvernement, et les individus qui en font partie se constituent prisonniers de guerre. Je ne puis, monsieur le général, continuer la défense plus longtemps; si je le pouvais, croyez bien que je le ferais.

« *Ortega.* »

La chute de Puebla, qui fit du général Forey un maréchal de France, avait livré aux Français 26 généraux, 303 officiers supérieurs, 1.179 officiers subalternes, 11.000 hommes de troupe et 150 pièces de canon. Le général Forey décida que les officiers seraient envoyés en France : or, à Vera-Cruz, en n'en comptait plus que 530, dont 13 généraux et 110 officiers supérieurs; les autres généraux, qui n'avaient d'abord point engagé leur parole, s'étaient évadés : on les retrouva plus tard les armes à la main.

Combat de Camaron, le 30 *avril.* — Quelques jours avant la prise de Puebla, une compagnie du régiment étranger forte de 3 officiers et de 62 hommes de troupe s'était illustrée en soutenant, le 30 avril, un combat héroïque de plus de neuf heures contre un corps mexicain composé d'environ 1.200 à 1.500 fantassins et 800 cavaliers : c'est le *combat de Camaron.*

La compagnie du capitaine Danjou se rendait du Chi-



quihuité à Palo-Verde, distant d'environ 24 kilomètres, pour préparer la route à deux convois d'argent et de munitions, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste par le colonel mexicain Milan. Il repoussa deux assauts successifs et parvint à gagner la maison de Camaron qu'il organisa défensivement. Sérieusement attaqué, il fit bonne contenance ; vers 11 heures du matin il était tué. Son successeur, le sous-lieutenant Vilain, continua la défense ; vers deux heures du soir, il était à son tour frappé mortellement et remplacé par le sous-lieutenant Maudet. A cinq heures et demie du soir, les Français tenaient toujours. Un nouvel assaut fut tenté par les Mexicains et, vers six heures du soir, le sous-lieutenant Maudet ayant été blessé mortellement, les débris de la compagnie étaient enveloppés et faits prisonniers. La compagnie du régiment étranger comptait 46 hommes hors de combat, soit 3 officiers tués, 20 sous-officiers et soldats tués, 23 sous-officiers et soldats blessés, dont 7 moururent des suites de leurs blessures. Ce combat coûta aux Mexicains environ 200 hommes tués et 100 blessés : en outre, ces pertes avaient contribué à les intimider, car le colonel Milan rétrograda avec sa colonne et les convois purent passer.

Occupation de Mexico par l'armée française. — Le 7 juin, l'armée française prenait possession de Mexico où l'appelait, après le départ de Juarez, un *pronunciamiento* du parti conservateur. Le 12 juin, le général Forey adressait au peuple mexicain un manifeste dans lequel considérant la question militaire comme jugée, il l'engageait à aider les Français et à résoudre la question politique.

Organisation d'un gouvernement provisoire. Décision prise par l'assemblée des Notables. — Le 24 juin, il remit les pouvoirs politiques au gouvernement provisoire nommé par une junte supérieure de trente-cinq membres réunis à Mexico ; ce gouvernement était constitué par les généraux Almonte, Salas et par l'archevêque de Mexico, Mgr de Labastida.

Le 10 juillet, une assemblée de Notables composée par les soins de M. de Saligny écartait la forme républicaine et se prononçait pour la forme monarchique, en témoignant le désir d'offrir la couronne impériale au prince Ferdinand Maximilien d'Autriche.

Les décisions prises par cette assemblée furent naturellement regardées comme non avenues par Juarez retiré à San Luis Potosi et par ses partisans qui, de temps à autre, coupaient nos communications avec Vera-Cruz.

Les mois d'août et de septembre furent remplis par des combats partiels livrés sur les limites du bassin de Mexico, dans les environs de Puebla et sur la ligne Puebla-Vera-Cruz. Sur les côtes, on occupa les forts de Minatitlan et Tampico.

Cependant la cause de l'intervention n'avait pas fait de progrès sérieux malgré les mesures de toute nature prises par le général en chef et, en dehors de Mexico, l'autorité de Juarez restait intacte pour le plus grand nombre.

Départ du maréchal Forey et de M. de Saligny. — Le 1er octobre, à la deuxième injonction, le maréchal Forey remettait son commandement au général Bazaine désigné pour le remplacer et rentrait en France. Impérativement rappelé par l'Empereur, M. Dubois de Saligny quittait dans le courant de novembre le Mexique où il avait exercé une si néfaste influence.

L'Empereur entrevoit comme possible la fin de l'intervention; les événements accomplis l'engagent de nouveau. — L'Empereur, enfin éclairé sur la situation véritable, avait arrêté dans son esprit la fin prochaine de l'expédition; malheureusement les dépêches adressées dans ce sens, en date du 5 juin, au général Forey ne parvenaient à celui-ci qu'à la fin de juillet, c'est-à-dire trop tard par suite de la complaisance hâtive avec laquelle les affaires avaient été menées à Mexico. Il en résulta que l'armée française se trouva dès lors condamnée à l'ingrat labeur de faire accepter, *sur la surface* d'un immense territoire, un sou-



verain nommé par une assemblée qui n'était pas l'organe autorisé de la nation mexicaine. L'archiduc Maximilien le reconnut d'ailleurs lui-même implicitement, lorsque recevant à Miramar, le 3 octobre, la députation mexicaine qui venait lui offrir le trône, il témoigna le désir que, « la nation tout entière, exprimant sa volonté, vînt ratifier le vœu de la capitale. »



CHAPITRE II

COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL BAZAINE. — L'EMPIRE MEXICAIN.

Difficultés soulevées dès le début à Mexico. — Chargé de s'opposer aux mesures réactionnaires prises par le gouvernement provisoire, le général Bazaine eut à compter, dès sa prise de commandement (1er octobre 1863), avec les rancunes et les entêtements du parti conservateur : l'archevêque de Mexico surtout montra une intolérance regrettable et fut suivi dans cette voie fausse par les évêques rentrés d'exil.

Campagne de l'intérieur. — Cependant, le nouveau commandant en chef était parvenu à provoquer dans l'intérieur du pays des actes d'adhésion à l'empire. C'est dans ce but qu'il fit entamer une nouvelle campagne : il disposait alors de 34.144 Français et de 13.523 soldats mexicains, soit de 47.667 hommes, dont 42.000 environ étaient disponibles.

Dans les derniers jours d'octobre, le général Bazaine, qui avait organisé de nouveau sa ligne de communication avec Vera-Cruz, fit partir de la base Pachuca-Mexico-Toluca, deux colonnes mobiles franco-mexicaines : la première commandée par le général de division Douay, forte d'environ 11.400 hommes, y compris 4.700 Mexicains du général Marquez ; la deuxième sous les ordres du général de brigade de Castagny et forte d'environ 9.600 hommes, y compris 1.900 Mexicains du général Mejia.

Les opérations eurent pour ligne principale la grande route carrossable qui, par Queretaro, Léon, Lagos, con-

duit à Guadalajara d'où elle se prolonge sur la côte du Pacifique qu'elle atteint à San Blas : c'est cette route que suivit à peu près la première colonne.

Quant au général de Castagny, avec lequel marchait le général en chef, il prit la route méridionale qui, par Toluca, Acambaro, Morelia, la Barca, mène également à Guadalajara. Dans ces deux directions différentes furent livrés des combats heureux, auxquels les troupes mexicaines alliées prirent une part honorable. Les points extrêmes de San Luis Potosi (25 décembre), de Guadalajara (5 janvier 1864) et Zacatecas (6 février) furent occupés.

Ainsi menacé, Juarez transporta à Monterey le siège de son gouvernement et la question resta la même.

Les troupes de Doblado et d'Uraga avaient été refoulées dans le Nord et dans le Sud et plusieurs actes d'adhésion s'étaient produits dans les villes, lorsque le général Bazaine revint à Mexico : il réussit par son attitude ferme, par des mesures énergiques, à ramener un peu de calme parmi les exagérés.

Acceptation définitive de l'archiduc Maximilien. Convention de Miramar, le 10 *avril* 1864. — C'est sur ces entrefaites que l'archiduc Maximilien, après avoir reçu les actes d'adhésion de Queretaro, Morelia, Guanajuato, Leon, Aguas Calientes, San Luis Potosi et Guadalajara, déclara, le 10 avril 1864, qu'il acceptait la couronne. Le même jour, la *Convention de Miramar* réglait les rapports futurs entre la France et l'empire du Mexique.

Le 28 mai 1864, l'empereur Maximilien débarquait à Vera-Cruz. A cette date, le général Bazaine entrevoyait comme prochaine la solution de la question mexicaine; les progrès réalisés dans ce sens étaient au moins incontestables.

Un des plus importants combats de cette époque est le *combat de Matehuala* livré, le 17 mai 1864, au général Doblado par le colonel Aymard, venu avec 800 hommes au secours de la division Mejia : Doblado, qui disposait



de 6.000 hommes et de 18 pièces d'artillerie, perdit 1.200 prisonniers, un drapeau et toute son artillerie. A la suite de ce combat, l'Etat de San Luis se trouva dégagé.

Sur tous les points du territoire occupé par l'armée française, la destruction des guérillas était activement poursuivie. Contentons-nous de mentionner les opérations vigoureusement menées dans les environs de Tampico par le colonel Dupin à la tête de la contre-guérilla, et l'occupation d'Acapulco (3 juin 1864).

Dans le courant du mois de juin, l'empereur Maximilien arrivait à Mexico. Il abandonna complètement au général Bazaine promu peu de temps après maréchal de France (5 septembre 1864) la direction des opérations militaires qui, seules, nous occuperont.

La fin de l'année 1864 fut remplie par des opérations dans le Nord, dans le Sud-Ouest et dans le Sud.

Opérations dans le Nord. — Dans le Nord une heureuse campagne marquée par l'occupation de Durango (4 juillet), de Saltillo (20 août), de Monterey (26 août), le brillant *combat du Cerro de Majoma* (21 septembre), et l'occupation de Matamoros (26 septembre), fut entreprise dans le but de faire sortir Juarez du territoire mexicain.

Bien que l'armée du Président fut dispersée et privée de ses ressources les plus précieuses (118 bouches à feu, 20.000 projectiles, un million de cartouches), cette campagne dont le succès reposait sur l'action combinée de colonnes parties de points assez distants les uns des autres et entre lesquelles existaient de larges intervalles se trouva contrariée par le mauvais temps et ne fut pas aussi décisive qu'elle aurait pu l'être. Juarez en effet, au lieu de se réfugier aux Etats-Unis, comme on l'espérait, se contenta de s'installer à Chihuaha.

Au *Cerro de Majoma*, où s'évanouit la dernière troupe constituée de Juarez, 530 Français et 80 Mexicains avaient mis en déroute 3.000 Mexicains qui disposaient de 26 canons : tué dès le début, le colonel Martin

TABLEAU N° 2.

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE, au mois de juin 1864.

Commandant en chef : général de division **BAZAINE.**

Chef d'état-major général : colonel d'état-major **Manèque.**
Commandant de l'artillerie : général de division **Courtois d'Hurbal.**
Chef d'état-major de l'artillerie : lieutenant-colonel **de Lajaille.**
Commandant du génie : général de brigade **Vialla.**
Chef d'état-major du génie : colonel **Doutrelaine.**
Chef des services administratifs : intendant militaire **Wolf.**

1re **Division** infanterie, . . général **de Castagny**. . . . { Effectif total : 10.439 hommes. Présents sous les armes : 9.290 hommes.

Chef d'état-major général : lieutenant-colonel **Lewal.**

1re brigade : colonel baron **Aymard.**	7e bataillon de chasseurs. 51e régiment de ligne. 62e —	2e brigade : colonel **Mangin.**	20e bataillon de chasseurs. 3e régiment de zouaves. 95e régiment de ligne.

2e Division infanterie . . . général F. Douay. . . . . . . { Effectif total : 10.176 hommes. Présents sous les armes : 9.272 hommes.

Chef d'état-major : colonel **Osmont.**

1re brigade : général **L'Hériller.**	1er bataillon de chasseurs. 2e régiment de zouaves. 99e régiment de ligne.	2e brigade : général baron **Neigre.**	18e bataillon de chasseurs. 1er de zouaves et 81e de ligne. Bataillon de tirailleurs algér.

Brigade de réserve. . . . { Effectif total : 2.919 hommes. Présents sous les armes : 2.783 hommes.

Brigade de Maussion : 7e de ligne et 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

Régiment étranger, non embrigadé. . . . { Effectif total : 2.682 hommes. Présents sous les armes : 2.263 hommes.

Brigade de cavalerie : colonel DE LASCOURS.
Effectif total : 2.449 hommes ; présents sous les armes : 2.206 hommes.
1er régiment de marche (1er et 3e chasseurs d'Afrique), 5 escadrons.
2e — — (2e chasseurs d'Afrique et 5e hussards), 4 escadrons.
12e régiment de chasseurs, 4 escadrons.

Artillerie . . . . Effectif total : 2.709 hommes ; présents sous les armes : 2.534 hommes.

Génie . . . . Effectif total : 681 hommes ; présents sous les armes : 643 hommes.

Troupes d'administration et services administratifs.

	SOUS LES ARMES.	EFFECTIF TOTAL.
Troupes du train	1.811 hommes.	1.981 hommes.
Ouvriers d'administration	468 —	469 —
Infirmiers	540 —	540 —
Officiers de santé	69 —	69 —
Officiers d'administration	99 —	99 —
Aumôniers	6 —	6 —
TOTAL	2.993 hommes.	3.164 hommes.

Troupes de la marine. . . 2 compagnies du génie colonial. Effectif total : 159 h.; présents sous les armes : 147 h.

Effectif total. . . . . . 35.553 hommes.

Troupes françaises sous les armes. . . . . 32.302 hommes.
Troupes mexicaines . . . . 20.285 —

TOTAL général de l'armée franco-mexicaine. . . . . . . 52.587 hommes.

avait été remplacé dans la direction des forces alliées par le commandant Japy.

Opérations dans le Sud-Ouest. — Dans le Sud-Ouest, les opérations dont la direction était confiée au général Douay eurent pour résultats l'occupation de Colima (5 novembre) et l'occupation temporaire de Manzanillo (18 novembre).

Au commencement de l'année 1865, malgré d'incontestables progrès, la situation laissait encore beaucoup à désirer : Juarez n'avait pas quitté le sol mexicain ; le Michoacan n'était pas pacifié, les ports du Pacifique appartenaient toujours aux Juaristes; enfin Porfirio Diaz était tout puissant dans la province d'Oajaca.

Siège d'Oajaca, du 17 janvier au 9 février. — Le maréchal Bazaine se réserva la direction des opérations contre Oajaca. Le 15 janvier 1865, il était devant cette ville et prenait la direction du siège qui fut rapidement conduit.

Porfirio Diaz commandait à environ 7.000 hommes, dont 3.000 de troupes régulières. Au début, le maréchal ne disposait que d'environ 5 bataillons d'infanterie, 4 escadrons de cavalerie et une compagnie du génie. A la fin de janvier, l'arrivée de renforts avait élevé ces forces à 4.000 fantassins, 200 sapeurs du génie, 500 cavaliers, 800 artilleurs et environ 500 hommes des services administratifs, soit en tout 5.500 combattants. Les troupes mexicaines alliées comprenaient 300 cavaliers, une centaine de volontaires du pays, une section du génie, une demi-section d'artillerie. Le parc ne possédait pas moins de 12 pièces de siège (3.000 coups), 8 canons de 4 de montagne et 6 de mortiers.

Dès l'arrivée du maréchal, l'investissement fut réalisé. On exploita les mauvaises dispositions des Indiens à l'endroit de Porfirio Diaz, en se servant de leur concours pour organiser une ligne de circonvallation d'un développement d'environ trente-sept kilomètres que moins de 4.000 hommes eurent à garder. La place fut attaquée à

la fois par le nord et par le sud, la première attaque étant la principale.

Le 4 février, trois batteries construites du 1er au 4 février ouvraient le feu contre les ouvrages du Cerros Dominante.

Dans la nuit du 5 au 6 février, une batterie de mortiers était construite à 300 mètres du Cerros Dominante. Les 6 et 7, l'ennemi dirigea un feu violent contre les travaux d'approche sans réussir à arrêter les assiégeants.

Du côté de la plaine, on avait progressé à tel point qu'on s'était établi dans les faubourgs de la ville.

Le 9, l'assaut devait être donné dès le matin aux ouvrages du Cerros Dominante, lorsque Porfirio Diaz, après avoir vainement cherché à obtenir une capitulation, se rendit sans conditions. Les Français, qui n'avaient eu que 11 tués et 36 blessés, se trouvèrent ainsi maîtres de 4.000 prisonniers et de 60 bouches à feu. Dirigé sur Puebla, le général Porfirio Diaz s'évada en route.

Le 25 février, le maréchal était de retour à Mexico, après avoir ordonné des opérations contre les guérillas de l'Etat d'Oajaca qui fut à peu près pacifié.

Opérations diverses. — Des opérations analogues furent poursuivies avec des fortunes diverses dans la Huasteca, dans les Terres chaudes de Vera-Cruz, dans le Michoacan et dans le Jalisco.

Marche de la division de Castagny de Durango sur Mazatlan. — Dans l'Etat de Sinaloa, Mazatlan avait été occupé le 13 novembre 1864 et sa faible garnison, qui avait été transportée par mer, avait été immédiatement bloquée. Le maréchal décida que le général de Castagny se rendrait de Durango à Mazatlan.

Cette marche effectuée dans des conditions exceptionnellement pénibles, à cause du mauvais état du chemin qui franchit la Sierra Madre et de l'absence de ressources, fut éclairée par le colonel Garnier (combat de l'Espinazo del Diabolo, crête formidable près d'Aguas Calientes, 1er janvier 1865) et fut malheureusement marquée, le 11



janvier, par la destruction d'une compagnie de chasseurs qui avait été laissée à Véranos.

Occupation de Guaymas. — Peu à peu le Sinaloa fut en partie pacifié et il fut possible d'envoyer de Mazatlan un gros détachement qui, le 29 mars, occupait Guaymas de Sonora, où le colonel Garnier demeuré comme commandant supérieur se trouva aussitôt bloqué.

Opérations dans le Nord. — Le Nord du Mexique devint bientôt le théâtre de nouveaux combats : Juarez, après avoir reformé des bandes, recommença la lutte. Negrete, parvenant à échapper à ceux qui étaient chargés de surveiller et d'arrêter sa marche, occupa successivement Saltillo (9 avril), Monterey (12 avril) et, pendant que Vittoria capitulait (22 avril), menaça Matamoros.

Poursuivi à ce moment, il vit sa division se fondre ; toutefois il était parvenu à bouleverser les Etats de Coahuila et de Nuevo Leon et avait prouvé combien était précaire leur occupation.

La hardiesse de cette marche donna lieu de penser que les libéraux étaient encouragés à compter sur l'appui des Américains. La fin de la guerre de la Sécession venait, en effet (26 mai 1865), de rendre aux Américains leur liberté d'action et ils ne cachaient nullement leur sympathie pour le Président Juarez, auprès duquel ils avaient accrédité un représentant.

Situation de l'empereur Maximilien à cette époque. — Ils y étaient d'autant mieux autorisés que l'empereur Maximilien, dont les rapports avec le maréchal Bazaine étaient très tendus, n'avait pas réussi pendant l'année écoulée à se rendre maître d'une situation d'ailleurs aussi difficile que possible. Par une série de mesures impolitiques, il s'était tout particulièrement aliéné l'armée mexicaine, au lieu d'en favoriser le développement.

Il était alors bien démontré que l'empire mexicain ne tenait debout dans les provinces éloignées que par l'appui *permanent* des troupes françaises. C'est pourtant à cette époque (fin avril 1865) qu'un nouvel emprunt mexicain

de 170 millions était couvert en France par des souscripteurs bien mal renseignés.

Le maréchal Bazaine, qui croyait à la possibilité d'une intervention armée des Etats-Unis, partagea le champ d'action du nord entre les généraux Douay (San Luis Potosi) et de Castagny (Durango). Il disposait alors d'environ 63.800 hommes, parmi lesquels figuraient 28.000 hommes de troupes françaises et environ 7.800 volontaires belges (1 régiment, soit 1.300 hommes) ou autrichiens (un corps mixte) arrivés depuis quelques mois au Mexique.

Opérations militaires de la deuxième moitié de l'année. — La fin de l'année 1865 fut marquée : par des opérations dans le Michoacan (deux combats de *Tacambaro* livrés par les Belges, 11 avril et 11 juillet), dans la Sonora où le colonel Garnier s'avança jusqu'à Hermosillo (15 août), dans le Tamaulipas, et surtout par l'expédition sur Chihuahua.

Expédition sur Chihuahua. — Entreprise dans le but que l'on poursuivait toujours de contraindre Juarez à abandonner le sol du Mexique, cette expédition fut conduite par le général Brincourt : parti de Parras, le 1er juillet, avec une colonne mixte de 2.500 hommes, le général atteignait le 15 août, après une marche pleine de péripéties, Chihuahua qu'il eut le regret d'abandonner, par ordre, le 29 octobre.

Juarez, qui s'était retiré à Paso del Norte, était de retour à Chihuahua le 20 novembre ; il en repartit le 9 décembre et retourna à Paso del Norte, lorsqu'une nouvelle garnison française de 500 hommes de toutes armes, sous le commandement du chef d'escadron Billot, revint occuper la ville.

Décret du 3 *octobre* 1865. — La fausse nouvelle du départ de Juarez décida l'empereur Maximilien à lancer une proclamation dans laquelle il était question de « la cause soutenue avec tant de courage et de constance par D. Benito Juarez. »

Le décret *du 3 octobre, qui* fut rendu presque aussitôt

après, prononçait des peines sévères contre les individus appartenant à des bandes ou rassemblements armés existant sans autorisation légale et contre leurs adhérents.

Dans le Nord, intervention déguisée des Etats-Unis. — Les opérations autour de Matamoros avaient mis en évidence le mauvais vouloir des Américains à notre endroit. Ils furent, en effet, convaincus d'avoir fourni aux troupes d'Escobedo des hommes, des vivres, des munitions de guerre et d'avoir reçu ses blessés à l'hôpital de Brownsville. Quelques jours plus tard (5 janvier 1866), la ville de Bagdad fut même mise au pillage par des soldats américains.

Ces faits, bien que désavoués par le cabinet de Washington, constituaient de graves avertissements dont il était urgent de tenir compte pour éviter de sérieuses et regrettables complications. On s'y décida sans être parvenu d'ailleurs à obtenir la plus légère concession du gouvernement américain dont les notes diplomatiques furent empreintes d'une véritable brutalité [1].

Le rappel des troupes du Mexique est décidé en janvier 1866. — Le gouvernement Français prit, dès le commencement de l'année 1866, le grand parti de fixer l'époque à laquelle commencerait le rapatriement de ses troupes. Une fois cette décision prise, l'empereur Napoléon III resta inébranlable.

Tentatives d'organisation militaire. — C'en était fait de l'empire du Mexique, bien que Maximilien ne désespérât

1. Le 10 janvier 1866, le général Schofield, envoyé extraordinaire du président Lincoln, écrivait au ministère des affaires étrangères de Juarez : « Le gouvernement américain désire faciliter à Napoléon III les moyens de sortir du Mexique le plus décemment possible, et l'aider à soutenir cette imposture (*sic*) qui consiste à prétendre que son armée ne rentre en France que parce que l'Empire du Mexique n'a plus rien à craindre. »

Le 22 février 1866, le sous-secrétaire d'État de la guerre aux *États-Unis*, M. Seward, adressait une note impérieuse à Napoléon III : *celui-ci dévora* l'affront et céda.

pas encore. Il songea, mais trop tard, à tirer parti des forces mexicaines qui auraient pu grossir un noyau de troupes européennes.

Le maréchal sollicité par lui dirigea la formation de bataillons mixtes franco-mexicains (Cazadores de Mexico). Ce n'est pas au moment du danger qu'une organisation hâtive offre des chances de réussite ; d'ailleurs l'argent manquait et bientôt le maréchal reçut l'ordre de cesser toute subvention pécuniaire, car il ne s'agissait de rien moins que de pourvoir à la solde de l'armée mexicaine.

Note du 13 *mai*. — Le 28 juin, le maréchal et l'empereur Maximilien reçurent communication de la *note du* 13 *mai*, dont la teneur accusait un abandon complet de la cause jusqu'alors soutenue. L'impératrice Charlotte quitta aussitôt Mexico (8 juillet) pour aller tenter auprès de Napoléon III une démarche qui devait rester vaine.

Le rapatriement étant irrévocable, le maréchal Bazaine dut arrêter les mouvements de troupes entrepris sur les instances de l'empereur Maximilien, dans le but de remonter vers le nord du Mexique.

Evénements militaires de la première moitié de l'année. — Le 31 janvier, le commandant Billot avait évacué par ordre Chihuahua, que les Libéraux avaient occupé le 25 mars et où Juarez ne revint qu'en septembre.

Dans le Coahuila, un détachement français avait été anéanti, le 1er mars, au *Rancho Santa Isabel*, à 11 kilomètres de Parras : à cette occasion le maréchal, que préoccupait toujours la possibilité de l'entrée en lutte des Américains, avait recommandé de nouveau que l'on ne s'écartât pas des grandes lignes d'opérations (Vera-Cruz, Mexico, Queretaro, Lagos, Guadalajara ; — Queretaro, Monterey ; — Lagos, Durango) qui permettraient toujours, en cas de nécessité, d'opérer une prompte concentration vers Queretaro. Bientôt la note du 30 mai en fit une nécessité plus impérieuse encore.

Le 23 juin, quelques jours après le sanglant combat de

Camargo (15 juin), dans lequel l'escorte mixte autrichienne et mexicaine d'un convoi fut anéantie, le général Méjia capitulait à Matamoros. Depuis le 7 mai déjà, Tula de Tamaulipas avait été repris par les Libéraux.

Dans de pareilles conditions, l'évacuation de Monterey semblait s'imposer. Le maréchal Bazaine quitta Mexico et se rapprocha, afin d'être mieux à même de suivre les événements; il s'établit à San Luis Potosi qu'il dépassa d'ailleurs. C'est là qu'il décida, pour répondre à un pressant appel de Maximilien, une nouvelle expédition sur Chihuahua et Paso del Norte; mais le général de Castagny reçut contre ordre à Durango, aussitôt après l'arrivée de la note du 13 mai.

Evénements militaires de la deuxième moitié de l'année. — Dès lors, décidé à abandonner tout le nord du Mexique pour se replier sur la ligne Durango-Matehuala-Tampico, le maréchal Bazaine ordonna l'évacuation de Monterey (26 juillet), de Saltillo (5 août) et le mouvement de concentration sur Durango.

Le 7 août, Tampico tombait entre les mains des Libéraux; le 20 septembre, la garnison du Tuxpan capitulait à son tour.

Dans les États de Michoacan, de Guerrero et d'Oajaca, la lutte avec les bandes libérales était incessante. Dans le Michoacan, le général Aymard remporta de fréquents succès.

A Mexico, l'empereur Maximilien se débattait au milieu de difficultés de toute nature que le maréchal Bazaine ne cherchait pas à aplanir. A la fin de septembre, l'intendant Friant et le général Osmont durent quitter, l'un le ministère des finances, l'autre le ministère de la guerre, qui leur avaient été confiés en juillet par Maximilien, pendant l'absence du maréchal.

Mission du général Castelnau. Fluctuations de l'empereur Maximilien.—Le 26 septembre, le premier des régiments désignés pour rentrer en France avait atteint Vera-Cruz, lorsque survint l'ordre d'arrêter l'embarquement.



Le 12 octobre, le général Castelnau, aide de camp de Napoléon III, débarquait à Vera-Cruz. Il arrivait au Mexique, avec les pouvoirs les plus étendus, comme représentant de l'Empereur lui-même, pour préparer et, au besoin, diriger le dénouement. Du reste, il semblait que ce dénouement fût proche : il était, en effet, déjà question des projets d'abdication de l'empereur Maximilien, qui avait quitté Mexico pour se rendre à Orizaba. Le maréchal Bazaine, autorisé à tenir pour fort probable cette abdication, avait pris ses mesures en conséquence. Mais à la fin du mois les idées de l'Empereur s'étaient modifiées et, dès le 18 novembre, le doute n'était plus permis : il comptait rester au Mexique et s'y maintenir sans le secours de l'étranger, avec les seules ressources du pays, ainsi qu'il fut annoncé en son nom, le 3 décembre, aux représentants de la France.

En octobre, les Américains avaient affirmé de nouveau (mission Campbell-Sherman) leur intention bien arrêtée de ne pas reconnaître d'autre gouvernement que celui de Juarez.

Il n'y avait donc plus à hésiter. Le 13 décembre, l'empereur Napoléon III, questionné par le maréchal Bazaine et le général Castelnau, répondit : « Rapatriez la légion étrangère et tous les Français soldats et autres, qui désirent rentrer, ainsi que les légions autrichienne et belge si elles le demandent. » Le 19 décembre, le gouvernement mexicain reçut avis de cette réponse.

Les troupes françaises se replient. — Les troupes françaises continuaient à se replier. C'est ainsi que furent successivement évacués, au milieu de difficultés plus ou moins grandes : la Sonora (septembre), Mazatlan (13 novembre), Guadalajara (12 décembre) et San Luis Potosi (23 décembre).

De tous côtés le cercle se resserrait. Les troupes libérales suivaient de près les Français et les remplaçaient au fur et à mesure dans les villes qu'ils évacuaient. Il en résulta *naturellement de* nombreux combats.

Dans l'Etat d'Oajaca, Porfirio Diaz, à la tête de 2.000 hommes, avait écrasé, le 3 octobre, dans le *Combat de Miahuatlan*, près d'Oajaca, un bataillon de 250 cazadores, sous les ordres du commandant Testard, qui fut tué. Plus tard, il fit élever un monument à la mémoire de ses adversaires, « en témoignage de leur bravoure. »

Le 30 octobre, après un siège intermittent de 25 jours, Porfirio Diaz rentrait dans Oajaca.

Les deux côtés de la route Mexico-Vera-Cruz étaient plus ou moins directement menacés. Dans les Terres-Chaudes, la contre guérilla commandée par le colonel de Gallifet eut à soutenir plus d'un combat heureux, notamment à Medellin.

Le 20 décembre, le général Castelnau et M. Dano, ministre de France à Mexico, faisaient un dernier effort à Puebla, pour chercher à décider l'empereur Maximilien à abdiquer; ils échouèrent. Le dénouement prévu devenait donc inévitable : toutes les troupes françaises sans exception étaient rappelées et les Français attachés, à un titre quelconque, au service du Mexique, étaient autorisés à le quitter.

Rupture entre le maréchal et l'empereur Maximilien. — Le 5 janvier 1867, l'empereur Maximilien était de retour à Mexico. Trois semaines plus tard, le maréchal Bazaine rompait toute relation avec lui et son gouvernement.

Depuis le 15 janvier, les troupes étaient échelonnées entre Mexico et Vera-Cruz.

Le 5 février, le maréchal Bazaine quittait Mexico avec la dernière colonne française. Le général Castelnau partit le même jour.

La retraite et l'embarquement des troupes françaises, aussi bien que du corps belge et de la plus grande partie du corps autrichien, s'opérèrent sans encombre.

Embarquement des troupes. — Du 14 février au 12 mars, les troupes furent enlevées par trente bâtiments de transport de la flotte et sept paquebots; elles présentaient un effectif de 28.693 hommes (169 officiers supé-

rieurs, 1.264 officiers subalternes, 27.260 hommes de troupes) et 351 chevaux. Le maréchal partit sur le dernier vaisseau.

Fin de l'empereur Maximilien. — Après que les Français eurent quitté le Mexique, les troupes impériales furent refoulées sur tous les points. Bloqué le 6 mars dans Queretaro où il se trouvait depuis le 19 février, l'empereur Maximilien y fut pris, par trahison, le 15 mai; le 14 juin il était condamné à mort par une cour martiale.

Rien ne put décider Juarez à faire la remise de sa peine à celui qui avait sollicité la vie pour les généraux Miramon et Mejia dans une noble lettre se terminant par cette prière : « que je sois seul frappé; que mon sang soit le dernier versé! »

Le 19 juin, l'infortuné souverain tombait courageusement sur le Cerro de la Campana, en compagnie de Miramon et de Mejia, sous les balles des soldats de Juarez.

Le 15 juillet, celui-ci rentrait à Mexico où les votes du pays le maintinrent bientôt comme Président de la république mexicaine.

Ce qu'a coûté l'expédition du Mexique en hommes et en argent. — L'expédition du Mexique se résume, au point de vue militaire, en deux sièges et un nombre considérable d'engagements d'importance inégale. Si le sang français a relativement peu coulé eu égard à la longueur de la lutte, les pertes éprouvées par le corps expéditionnaire ont été cependant considérables.

La nature toute spéciale des marches entreprises sur un parcours énorme, dans des conditions climatériques très variées, au double point de vue des régions ou des saisons, suffit pour expliquer ce chiffre élevé.

38.493 hommes ont été envoyés au Mexique, du 12 novembre 1861 au 25 juin 1863. Or, les travaux du docteur Chenu accusent pour les pertes un total général de 6.654 hommes, dont 1.627 tués ou morts à la suite de blessures, 4.735 *morts de maladies* et 292 de mort violente.



Ce total doit être considéré comme un minimum ; car, entre le chiffre des débarqués et celui des rembarqués, il y a un écart de 9.800 hommes. On n'y tient d'ailleurs pas compte des pertes certainement très grandes essuyées par les marins et marins fusiliers [1].

TABLEAU N° 3. — Pertes éprouvées par l'armée française.

Ont été envoyés successivement au Mexique : 38.493 hommes

I. Morts en dehors des ambulances et hôpitaux du Mexique.	Tués par l'ennemi, combats, sièges, rencontres	682*
	Massacrés, assassinés	79
	Fusillés par les Mexicains	23
	Disparus et comptés comme morts	396*
	Suicidés	14
	Accidents de guerre, brûlés à Mexico, déraillement du chemin de fer, coups de pieds de mulets, etc.	146
	Asphyxie par submersion	44
	Insolations, congestions, morts subites	27*
	Morts après blessures (sur 2.559 blessés)	549*
	TOTAL	1.960
II. Morts aux ambulances et hôpitaux, ou pendant la traversée.	Morts aux ambulances et hôpitaux du Mexique. — Maladies diverses	4.281*
	Morts dans les hôpitaux hors du Mexique. Aller et retour	413
	TOTAL	4.694

Quant aux *dépenses occasionnées par l'expédition*, elles

1. A la date du 23 janvier 1864, la marine, dont le dévouement ne se démentit pas un seul moment et qui rendit des services de toute nature au corps expéditionnaire, avait en effet déjà perdu 2.017 hommes morts ou disparus, soit : 40 officiers de vaisseaux, commissaires, chirurgiens ou ingénieurs du génie maritime ; 1.259 officiers mariniers et matelots ; 39 officiers ou hommes d'artillerie de marine ; 665 officiers et soldats d'infanterie de marine ; divers 14.



ont été évaluées à la somme de 363.115.000 francs (guerre, 231.900.000 francs; marine, 116.873.000 francs; finances, 14.202.000 francs) qui, toutes réductions faites, se trouve ramenée à 336.440.000 francs. Dans cette dernière somme ne figurent évidemment pas les pertes éprouvées par le commerce français et par les aveugles souscripteurs des emprunts mexicains.

De pareils chiffres se passent de commentaires. A tous égards, l'expédition du Mexique a donc pesé lourdement sur la France, dans le présent et dans l'avenir. Un mot encore. Lorsque le maréchal Bazaine débarqua dans le port de Toulon, « sur l'ordre de l'empereur Napoléon, il ne lui fut pas rendu d'honneurs militaires.... » (G. Niox).



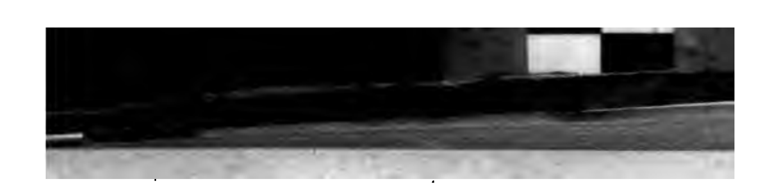
GUERRE DE 1866

ENTRE

L'AUTRICHE, LA PRUSSE ET L'ITALIE

30





SOURCES

De Moltke (général). — *Histoire de la campagne de* 1866, rédigée par la section historique du corps royal d'état-major, sous la direction du général de Moltke, publiée en 1868, avec cartes ; traduite par le capitaine Furcy-Raynaud.

État-major autrichien (section historique). — *Les luttes de l'Autriche en* 1866, relation publiée avec cartes en 1868-1869, et dont une partie seulement a été traduite en français par le capitaine belge F. Crousse.

État-major général bavarois. — *Antheil der König-Bayerischen Armee am Kriegen* 1866, *bearbeitet vom general-quartier meister Stab*. München, 1868.

État-major italien. — *La Campagna del* 1866 *in Italia, redatta della sezione storica del corpo di stato maggiore*. Roma, 1874, tomo I (seul paru).

I. — OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

A. Borbstœdt (colonel). — *Campagnes de la Prusse contre l'Autriche et ses alliés en* 1866, ouvrage traduit par le lieutenant Furcy-Raynaud.

Stoffel (colonel baron). — *Rapports militaires écrits de Berlin.*

F. Lecomte (lieutenant-colonel). — *Guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche et la Confédération germanique en* 1866, ouvrage publié en 1868.

Ch. Fay (chef d'escadron). — *Étude sur les opérations militaires en Bohême en* 1866, publiée en 1869.

Heintz (commandant). — *Conférence sur la tactique de l'infanterie prussienne en* 1866, faite en 1869.

Charreyron (lieutenant-colonel). — *Conférence sur l'emploi de la cavalerie en Allemagne pendant la guerre de* 1866, faite en 1869.

Saunier (lieutenant-colonel). — *Conférence sur l'artillerie de campagne, son emploi dans la guerre d'Allemagne en* 1866, faite en 1869.

W. Rüstow (colonel). — *Études stratégiques et tactiques sur les guerres les plus récentes* (1866-1870), traduit de l'allemand, 1875-1880, par le général Savin de Larclause.

Brugère (chef d'escadron). — *Considérations générales sur la tactique de l'artillerie pendant la guerre de* 1866, ouvrage publié en 1877.

Pierron (colonel). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIX[e] siècle,* ouvrage en cours de publication depuis 1878.

II. — OPÉRATIONS EN ITALIE.

J. Vial (chef d'escadron). — *Étude sur la campagne de* 1866 *en talie et sur la bataille de Custozza,* publiée en 1870.

Franz Freiherrn von Kuhn (fedmarschall-lieutenant). — *Der Gebirgskrieg,* 1[re] édition, publiée en 1870; la 2[e] (moins complète en cartes) a été traduite en 1880 par le capitaine Weil.

Luigi Chiala (capitaine). — *Cenni storici sui preliminari della guerra del* 1866 *e sulla battaglia di Custozza,* ouvrage publié de 1870 à 1873.

De La Marmora (général). — *Un peu plus de lumière sur les événements politiques et militaires de l'année* 1866, ouvrage publié en 1873; traduit par les capitaines G. Niox et Descoubès.

J.-V. Lemoyne (chef d'escadron). — *Campagne de* 1866 *en Italie. — La bataille de Custozza,* ouvrage publié en 1875.

Pierron (colonel). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIX[e] siècle,* ouvrage en cours de publication depuis 1878.



GUERRE DE 1866

ENTRE

L'AUTRICHE, LA PRUSSE ET L'ITALIE

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE. — OPÉRATIONS DES PRUSSIENS DANS L'ALLEMAGNE DU CENTRE. — CAMPAGNE D'ITALIE.

I. — Préliminaires de la guerre.

Causes de la guerre. — La guerre de 1866 n'a fait que couronner la lutte diplomatique qui durait depuis un siècle entre la Prusse et l'Autriche et dont l'enjeu était la prépondérance en Allemagne. « Là, a dit durement le général de Moltke, il n'y avait pas place pour deux ; il fallait que l'une ou l'autre cédât le pas. » Ainsi donc, cette guerre « était une nécessité historique ; elle devait nécessairement éclater tôt ou tard. »

L'occasion *a été le règlement* de compte qui a suivi la



guerre dirigée, en 1864, contre le Danemarck par les deux puissances rivales unies dans un but inique.

La rupture entre la Prusse d'une part, l'Autriche et la Confédération germanique de l'autre, ne devint définitive que vers le milieu du mois de juin 1866; mais, depuis près d'une année, elle était imminente et facile à prévoir.

La guerre du Danemarck entreprise par la Prusse et l'Autriche, *au nom de la nationalité allemande* (lettre de Napoléon III à M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, 11 juin 1866) avait eu pour résultat la conquête des duchés du Schleswig, du Holstein et du Lauenbourg.

Les difficultés surgirent entre les deux puissances alors amies, lorsqu'il s'agit de partager les dépouilles du roi Christian IX. La *Convention de Gastein*, signée le 14 août 1865 entre la Prusse et l'Autriche, prétendit régler le différend; elle mit du moins à jour les visées prussiennes. En réalité, la Prusse qui avait gagné le Schleswig comptait s'annexer le Holstein dans un avenir rapproché. Il est vrai que les Etats secondaires de la Confédération germanique, prévenus du même coup, sentirent qu'il était de leur intérêt de se méfier de la Prusse et de chercher un protecteur contre des appétits en contradiction avec les idées libérales qui avaient cours en Allemagne. La théorie *du droit fondé sur la force* se faisait jour et le principe des nationalités était foulé aux pieds par ceux-là mêmes qui l'avaient habilement invoqué et exploité. Lord Russel et M. Drouyn de Lhuys s'appliquèrent à signaler les vices de la Convention de Gastein au comte de Bismarck, qui apporta d'ailleurs tous ses soins à simplifier le plus vite possible la question. La mystérieuse entrevue de Biarritz, qui forme le pendant de l'entrevue de Plombières, facilita la tâche du premier ministre prussien dans cette poursuite dont le but était bien déterminé : prépondérance de la Prusse en *Allemagne* ; absorption de la Confédération germanique et

réalisation plus ou moins prochaine de l'unité allemande au profit de la Prusse.

Au mois d'octobre 1865, le congrès parlementaire et l'assemblée du Nationalverein se succédèrent à Francfort-sur-le-Mein.

Les protestations que firent entendre dans la Diète certains orateurs clairvoyants du parti démocratique provoquèrent deux notes menaçantes que la Prusse et l'Autriche, toujours unies, en apparence du moins, adressèrent en commun au sénat de Francfort; c'était un nouvel avertissement indirectement donné aux Etats secondaires qui partagèrent l'indignation du Sénat.

Au commencement de l'année 1866, à peu près à l'époque où le roi Guillaume Ier prononçait (22 février) la clôture des deux Chambres du Parlement, dont l'opposition était une gêne, la situation était devenue très tendue entre les cabinets de Berlin et de Vienne.

La note circulaire du 24 mars 1866 relative aux Duchés de l'Elbe et rédigée par la Prusse au mépris complet de la Convention de Gastein constituait une insulte véritable que l'Autriche ressentit vivement. C'est alors que les armements commencèrent des deux côtés.

M. de Bismarck était irrité des encouragements que l'Autriche, désireuse de faire des Duchés de l'Elbe un nouveau petit État allemand, donnait au prince de Schleswig-Augustenbourg dont il déclarait les prétentions non fondées. De son côté l'Autriche, bien informée, n'ignorait pas les tentatives du comte de Bismarck pour se rapprocher de l'Italie; elle avait également connaissance de la séance du conseil royal (28 février) dans lequel avaient été appelés le général de Moltke, chef de l'État-major, et le général de Manteuffel, gouverneur militaire du Schleswig.

Les notes succédèrent aux notes, les protestations aux protestations ; l'Autriche reculait devant cette guerre fratricide ; le gouvernement de la France gardait le silence.

Le 7 mai, une *tentative* d'assassinat fut dirigée contre



la personne de M. de Bismarck. Le même jour, l'armée prussienne était mobilisée; le 19 mai, le mouvement de concentration commençait et à la fin du mois les différents corps étaient à leurs emplacements sur les frontières. Déjà l'Italie s'était engagée vis-à-vis de la Prusse.

Le 13 mai, l'armée autrichienne du Nord se concentrait en Bohême et, le 18 mai, le feldzeugmestre Benedeck en prenait le commandement. La Bavière, la Hesse-Darmstadt et le Nassau avaient mobilisé leur armée et leurs contingents; quant au Hanovre, à la Hesse-Electorale, à la Saxe et au Wurtemberg, ils avaient encore seulement appelé leurs réserves.

Le 28 mai, l'Angleterre et la Russie se réunirent à la France pour inviter les cabinets de Berlin, de Vienne et de Florence à un congrès auquel devaient être soumises les trois questions en litige : celle du Schleswig-Holstein; celle de la réforme fédérale; celle de la Vénétie. Un congrès n'a jamais réussi à conjurer une guerre; il ne saurait avoir pour but que d'en consacrer ou d'en régulariser les résultats. Quoi qu'il en soit, l'Autriche subordonnait son adhésion, le 4 juin, à l'engagement que prendraient d'avance les Puissances appelées à siéger dans ces conférences, de n'y agiter aucun remaniement territorial; elle était en effet autorisée à croire qu'elle serait exécutée, tout au moins en ce qui concernait la Vénétie, par la Prusse, la France et l'Italie.

Le 1er juin, l'Autriche avait déjà, malgré la Prusse, soumis la question des Duchés à la décision de la Diète.

Le même jour, elle avait ordonné au feld-maréchal-lieutenant Gablenz, gouverneur du Holstein, d'en convoquer les Etats, le 11 juin « pour recevoir les vœux du pays sur son sort à venir. »

La Prusse déclara que cette violation de la convention de Gastein lui rendait sa liberté d'action. En conséquence, les troupes prussiennes revinrent le 8 juin dans le Holstein, sans se laisser arrêter par une protestation *du général* Gablenz qui concentra ses troupes à Altona.

Le 11 juin, le général de Manteuffel occupait militairement la ville d'Itzehoé et s'opposait violemment à l'ouverture de la Diète holsteinoise en fermant la salle des Etats et en arrêtant trois députés. Vingt-six députés affirmèrent les droits de leur pays en acclamant le duc d'Augustenbourg. Quant au feld-maréchal-lieutenant Gablenz, il évacua le Holstein dans la nuit du 11 au 12 juin et alla rejoindre par la voie ferrée l'armée autrichienne du Nord en Bohême. La suite prouva qu'il eût été bien plus rationnel d'arrêter provisoirement cette brigade à Hanovre où elle eût servi à protéger l'organisation des troupes hanovriennes. Ce premier conflit s'était donc passé sans effusion de sang.

Le 14 juin, la Diète, dont l'attention avait été appelée par l'Autriche sur la nécessité de mobiliser l'armée fédérale, adoptait cette proposition, malgré les récriminations de l'ambassadeur prussien, à la majorité de neuf voix (Autriche, Bavière, Saxe, Hanovre, Wurtemberg, Hesse-Electorale, Nassau, Hesse-Darmstadt et 16e curie) contre cinq. Lorsque le résultat eut été proclamé, le représentant de la Prusse quitta la salle, non sans déclarer que son gouvernement considérait la Confédération germanique de 1815 comme dissoute.

Depuis le 11 juin, l'Allemagne savait que l'empereur des Français reconnaissait[1] : que « la situation géographique de la Prusse » était « mal délimitée » ; que « le vœu de l'Allemagne » demandait « une reconstitution politique plus conforme à ses besoins généraux » ; qu'il y avait « nécessité pour l'Italie d'assurer son indépendance nationale » ; et que, pour son compte, il était décidé à rester « dans une neutralité attentive. »

La question était donc limitée : d'une part, entre la Prusse que renforça bientôt l'Italie ; d'autre part, entre l'Autriche et les Etats qui, le 14 juin, avaient voté avec

1. Lettre à M. *Drouyn de Lhuys*, ministre des affaires étrangères.



elle. Le grand-duché de Bade avait déclaré qu'il comptait rester neutre.

Des forces belligérantes en présence au milieu de juin. Leur répartition. — Voyons quelles étaient les forces des deux partis au milieu de juin, c'est-à-dire au moment où l'empereur François-Joseph 1er (17 juin) et le roi Guillaume 1er (18 juin) publièrent leurs manifestes.

En ce qui concerne la Prusse, disons, sans étudier l'institution organique de son recrutement, que depuis cinq ans le général de Roon, ministre de la guerre, énergiquement soutenu par le Roi, était parvenu à renforcer l'effectif de l'armée proprement dite en diminuant proportionnellement la landwehr. L'armée active sur pied de guerre présentait un effectif d'environ 350.000 hommes non compris les dépôts (environ 100.000 hommes), les troupes de garnison ou de première landwehr (environ 90.000 hommes); on arrivait à un total d'environ 680.000 hommes.

L'infanterie et la cavalerie étaient armées du fusil Dreyse, arme à tir rapide.

La marine prussienne comprenait 35 bâtiments à vapeur qui portaient 179 canons.

Presque à la veille de la guerre, le 9 mai 1866, le général de Roon, mettant à profit l'expérience acquise pendant la guerre de la Sécession, avait publié les bases de l'organisation et du service des *divisions de chemins de fer* que l'on formerait en cas de mobilisation de l'armée.

Instituée dans un but purement technique, la division des chemins de fer devait être chargée de remettre en état d'exploitation les voies ferrées détruites, de construire de toutes pièces de courts embranchements et de détruire les voies. Destinée à marcher, disait le décret, en avant de l'armée active, la division de chemins de fer serait attachée au quartier général de l'armée ou du corps d'armée avec lesquels elle opérerait; nous la verrons *à l'œuvre.*

La guerre de 1859 a dévoilé l'importance militaire des

chemins de fer, que la guerre de la Sécession nous a démontrée d'une façon plus nette encore. La campagne de 1866 a puissamment confirmé les principes mis en évidence par les deux guerres précédentes. On est même autorisé à dire que cette campagne eut été impossible sans les chemins de fer, qui ont permis de résoudre le problème de l'alimentation des troupes. Affranchi de cette grave préoccupation, le général en chef prussien n'eut plus qu'à songer à la direction de la guerre.

Ajoutons que, dès le début des opérations, le service général des transports par voies ferrées fut placé sous la haute direction d'une commission mixte résidant à Berlin.

L'armée italienne, sur laquelle nous aurons à revenir, présentait un total de 360 bataillons d'infanterie réguliers; de 42 bataillons de volontaires, de 115 escadrons de cavalerie; elle possédait 540 canons.

La *marine militaire italienne* se composait de 110 bâtiments de guerre, dont 64 vapeurs à hélice, armés ensemble de 1.524 canons.

L'armée autrichienne offrait un total de 280.683 hommes sur pied de paix et, sur pied de guerre, de 606.247 hommes, chiffre qui, toute déduction faite, descendait au-dessous de 400.000 combattants; elle disposait de 1.096 bouches à feu de campagne. Cette armée était répartie en dix corps d'armée. Le corps d'armée n'offrait pas le rouage de la division; il ne comprenait que des brigades, soit quatre brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie et une brigade d'artillerie de réserve.

La *marine autrichienne* se composait de 51 bâtiments à voile avec 348 canons et de 66 bâtiments à vapeur d'une force de 12.625 chevaux et portant 736 canons, total: 1.084 bouches à feu.

L'Autriche qui, après avoir prélevé 139.758 combattants pour la Vénétie, ne disposait plus que de 232.632 combattants pour faire la guerre en Allemagne, comptait porter ce chiffre à environ 400.000 hommes par l'ad-

jonction des forces que les Etats qui gravitaient autour d'elle s'étaient engagés à lui fournir : la Saxe, 25.000 hommes ; la Bavière, 50.000 hommes ; le Wurtemberg, 15.000 hommes ; la Hesse-Darmstadt, 9.000 hommes ; le Nassau, 4.000 hommes ; la Hesse-Electorale, 9.000 hommes ; le Hanovre, 20.000 hommes, Elle comptait sans les déceptions qu'amenèrent les événements.

Il semble au premier abord que l'Autriche et ses alliés dussent avoir la supériorité numérique ; mais l'équilibre se rétablit sensiblement si l'on fait entrer en ligne de compte la landwehr prussienne et les gardes mobiles italiens.

Disons en dernier lieu, avant d'entrer dans le détail des opérations, de quelle façon les forces de la Prusse et de l'Autriche étaient réparties.

L'armée Prussienne, la plus importante que devait commander le Roi, offrait un effectif de 256.000 hommes et était formée de huit corps d'armée et demi ; elle était subdivisée en trois armées [1]. L'*armée de l'Elbe*, commandée par le général Herwarth de Bittenfeld, forte de trois divisions d'infanterie et de deux brigades de cavalerie, formait en Thuringe l'aile droite entre Halle et Torgau. *La première armée*, forte de quatre divisions d'infanterie, d'un corps d'armée et d'un corps de cavalerie, tenait le centre en Lusace entre Hoyerswerda et Gœrlitz, sous le commandement du prince Frédéric-Charles. A l'aile gauche, en Silésie, se trouvait *la deuxième armée* que composaient quatre corps d'armée, dont la Garde et une division de cavalerie.

Un *corps de réserve* [2], formé par 24.000 hommes de landwehr, se trouvait à Berlin sous le commandement du lieutenant-général de Mulbe ; il était organisé de manière à pouvoir agir activement.

En Westphalie et dans les provinces Rhénanes, on

1, 2. *Voir le* tableau nº 1.

TABLEAU N° 1.

SITUATIONS DES ARMÉES PRUSSIENNES au 16 juin 1866.

Commandant en chef : le ROI GUILLAUME.

Chef d'état-major général de l'armée : baron de Moltke, général d'infanterie.

I. — *Situation de la première armée.*

Commandant en chef : le prince Frédéric-Charles-Nicolas de Prusse, général de cavalerie.

Chef d'état-major général : de Voights-Rhetz, lieutenant général.

2e corps d'armée : de Schmidt, lieutenant général.

Divisions : 3e, de Werder; 4e, Herwarth de Bittenfeld; 5e, de **Tümpling**; 6e, de Manstein; 7e, de Fransecky; 8e, de Horn, de **Schmidt.**

Corps de cavalerie : prince Albert de Prusse, 2 divisions.

Réserve d'artillerie de l'armée.

Total général : 72 bataillons (dont 3 de chasseurs et tirailleurs); **74 escadrons**; 300 pièces de canon; 3 batteries de pionniers.

II. — *Situation de la deuxième armée.*

Commandant en chef : le Prince Royal, général d'infanterie.

Chef d'état-major général : de Blumenthal, général-major.

Corps de la garde : prince A. de Wurtemberg.

Divisions : 1re, de Gœrtringen; 2e, de Plonski.

1er corps d'armée : **de Bonin,** général d'infanterie.

Divisions : 1re, de Grossmann; 2e, de Clausewitz.

Cavalerie, artillerie.

5e corps d'armée : **de Steinmetz,** général d'infanterie.

Divisions : 9e, de Lœwenfeld; 10e, de Kirchbach.

Cavalerie, artillerie.

6e corps d'armée : **de Mutius,** général de cavalerie.

Divisions : 11e, de Zastrow; 12e, Prondzynski.

Cavalerie, artillerie.

Totaux : 101 bataillons (dont 5 de chasseurs); 94 escadrons; *352 pièces; 4 batteries* de pionniers.



III. — *Situation de l'armée de l'Elbe.*

Commandant en chef : **Herwarth de Bittenfeld**, général d'infanterie.

Chef d'état-major général : **de Kozinski-Manger**, colonel.

Divisions : 14e, de Munster-Meinhœvel ; 15e, de Canstein ; 16e, d'Etzel.

Total général (y compris des troupes du 1er corps de réserve qui ont suivi l'armée de l'Elbe en Bohême) : 50 bataillons (dont 2 de chasseurs), 34 escadrons, 156 pièces, 1 1/2 bataillon de pionniers.

IV. — *Situation du 1er corps de réserve.*

Commandant : **de Mulbe**, lieutenant général.

24 bataillons de la landwehr, 24 escadrons de la landwehr, 54 pièces.

V. — *Situation de la 13e division d'infanterie du corps d'occupation des duchés de l'Elbe et de la division combinée du général-major de Beyer.*

Commandant en chef : **Vogel de Falkenstein**, général d'infanterie.

13e division d'infanterie, de Gœben, lieutenant général.

Corps d'occupation des duchés de l'Elbe : de Manteuffel, général-major.

Division combinée : de Beyer, général-major.

Totaux : 64 bataillons (dont 22 de chasseurs), 78 pièces, un demi bataillon de pionniers.

VI. — *Récapitulation générale de toutes les armées prussiennes au 16 juin 1866.*

CORPS.	BATAILLONS d'infanterie.	BATAILLONS de chasseurs.	ESCADRONS.	PIÈCES.	BATAILLONS de pionniers.
1° 1re armée.	69	3	74	300	3
2° 2e armée.	90	5	94	348	4
3° Armée de l'Elbe. . .	36	2	26	144	1 1/2
4° 1er corps de réserve.	24	»	24	54	»
5° 13e division.	12	»	9	36	» 1/2
6° Corps de Manteuffel.	12	»	8	24	»
7° Division de Beyer. .	18	»	5	18	»
TOTAUX. . . .	261	10	240	924	9

formait avec la 13e division, la division Beyer et des troupes du général de Manteuffel une *armée dite du Mein*, dont le général Vogel de Falkenstein reçut le commandement.

Enfin le général de Manteuffel occupait le Holstein avec sa division.

Grâce à l'homogénéité de son organisation militaire, la Prusse avait pu, en moins de 25 jours, du 24 avril au 19 mai, faire rentrer sous les drapeaux 250.000 hommes de la réserve ou de la landwehr et approvisionner complètement les troupes.

Elle avait utilisé, pour opérer cette concentration, cinq lignes ferrées, dont une seule était à une voie : Berlin-Magdebourg-Cassel ; Berlin-Magdebourg-Hanovre ; Magdebourg-Leipzig-Dresde ; Berlin-Francfort-Kolhfurt ; Breslau-Oppeln-Ratibor.

Grâce aux chemins de fer, certains corps d'armée éloignés furent rapidement transportés en Saxe ou en Silésie. Le 8e corps d'armée qui se trouvait dans la province Rhénane fut transporté en Saxe, du 27 mai au 3 juin : son effectif était de 31.763 hommes, 8.876 chevaux, 96 voitures à deux roues et 3.215 voitures à quatre roues ; le parcours de la même distance par les voies de terre eût exigé vingt-cinq jours au lieu de sept. Les 5e et 6e corps d'armée se trouvèrent de même portés en Silésie. La vitesse fut moindre cependant, puisque douze jours furent employés par le 5e corps, du 19 au 30 mai, à parcourir 245 kilomètres ; par suite de la nature de la voie employée, on n'avait donc gagné que quatre jours.

La Garde comprenant 36.677 hommes, 8.834 chevaux, 74 voitures à deux roues et 793 voitures à quatre roues franchit en dix jours la distance de Potsdam à Brieg, soit 425 kilomètres qui, à pied, eussent demandé 24 jours de route.

Quant à l'Autriche, ses forces étaient divisées en deux grandes fractions[1] : *l'armée du Nord*, commandée par le

1. *Voir le tableau n° 2.*

TABLEAU N° 2.

SITUATION DES ARMÉES AUTRICHIENNES.

I. — *Situation de l'armée du Nord au 15 juin 1866.*

Général en chef : feldzeugmestre chevalier **de Benedek.**

Chef d'état-major général : feld-maréchal-lieutenant **de Henikstein.**

Chef de la chancellerie : général-major **de Krismanic.**

Chef de l'artillerie : archiduc Guillaume F. M. L.

Chef du génie : colonel baron de Pidoll.

	Effectif en combattants. Hommes.	Chevaux.	Pièces.
Ier corps. Général de cavalerie comte **Clam-Gallas**; *ad latus*, général-major comte de Gondrecourt.			
Brigades : de Poschacher, Leiningen, Piret, Bingelsheim, Abele. . . .	33.376	590	80
II° corps. F. M. L. comte **Thun**; *ad latus*, général-major Philippovic.			
Brigades : de Thorn, de Henriquez, Saffran, G. de Wurtemberg.	27.005	613	80
III° corps. F. M. L. archiduc **Ernest**; *ad latus*, général-major Baumgarten.			
Brigades : d'Appiano, Benedek, de Kirchsberg, de Prochaska.	25.712	297	64
IV° corps. F. M. L. comte **Festetics**; *ad latus*, F. M. L. Charles de Mollinary.			
Brigades : de Brandenstein, de Fleischaker, Föckh, archiduc Joseph. . .	26.356	593	80
VI° corps. F. M. L. baron **de Ramming**; *ad latus*, général-major Kochmeister.			
Brigades : des Waldstätten, de Hertweck, de Rozenzweig, de Jonak. . .	27.149	587	72
VIII° corps. F. M. L. archiduc **Léopold**; *ad latus*, général-major Weber.			

X° corps. F. M. L. baron **de Gablenz**; *ad latus*, général-major baron Koller.			
Brigades : Mondl, de Knebel, Grivicic, de Wimpffen.	26.084	412	72
(Dans l'effectif de chaque corps d'armée, entre un régiment de cavalerie.)			
1re et 2e divisions de cavalerie légère; 1re, 2e, 3e divisions de réserve.	»	18.959	88
Réserve d'artillerie de l'armée.	»	»	128
Grand quartier-général	82	24	»
Total général : 210 bataillons, 5 compagnies, 130 escadrons, 89 batteries, 15 équipages de pont, non compris la réserve d'artillerie de l'armée (hommes et chevaux), le grand parc aux munitions et les troupes techniques, soit.	192.089	22.825	736
Garnisons des forteresses. (Theresienstadt, Josephstadt, Königgrätz, Olmütz, Cracovie).	32.804	1.269	40

RÉCAPITULATION *générale des troupes composant l'armée du Nord, au 15 juin 1866.*

	EFFECTIF À NOURRIR.		EFFECTIF EN COMBATTANTS.		
	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	Pièces.
Armée principale.	283.213	67.014	192.089	22.825	736
Garnisons des forteresses.	44.973	2.667	32.804	1.269	40
Effectif total.	328.186	69.681	224.893	24.094	776

II. — *Situation de l'armée du Sud au 24 juin 1866.*

Général en chef : feld-maréchal archiduc **Albert.**

Chef d'état-major général : général-major baron **von John.**

	Effectif en combattants. Hommes.	Chevaux.	Pièces.
Ve corps. Général-major baron **Rodich.**			
Brigades : Bauer, Möring, baron Piret.	20.835	313	48
VIIe corps. F. M. L. baron **Maroicic.**			
Brigades : de Töply, Scudier, Welsersheimb.	29.486	442	48
IXe corps. F. M. L. **Hartung.**			
Brigades : de Kirchsberg, de Weckbeker, Bock.	19.541	132	48
Division d'infanterie de réserve : général-major baron **Rodich.**			
Brigades : de Saxe-Weimar, Benko.	11.312	»	16
Corps de cavalerie de réserve : colonel **Pulz.**			
Brigades : Pulz, de Bujanovics.	(3.885)	2.449	8
Brigade mobile : colonel Zastavnikovic.	6.670	148	8
TOTAUX.	78.494	3.684	176

Troupes stationnées en Tyrol.

Commandant : général-major baron **de Kuhn.**

	Hommes.	Chevaux.	Pièces.
Demi-brigade : lieutenant-colonel Thour.	1.205	21	4
— lieutenant-colonel de Höffern.	1.619	26	4
— major d'Albertini.	1.463	31	4
— major de Metz.	800	»	4
Brigade : général-major de Kaim.	4.407	63	12
Demi-brigade : colonel Loos.	1.254	»	»
— colonel Montluisant.	2.580	»	4
12 bataillons, 23 3/6 compagnies, 1 escadron. Totaux.	13.228	141	32

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE DES TROUPES AUTRICHIENNES
stationnées dans le Sud.

DÉSIGNATION.	EFFECTIF A NOURRIR.		EFFECTIF EN COMBATTANTS.		
	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	Pièces.
Armée d'opérations et brigade mobile.	103.074	15.767	78.494	3.684	176
Troupes stationnées en Tyrol.	17.408	1.119 433 B.	13.228	141	32
— en Istrie.	21.854	1.205	15.783	139	24
Garnisons des forteresses.	43.909	1.315	29.099	427	16
Brigades locales stationnées à Laibach et Klagenfurt. . . .	4.700	916	1.554	882	»
Effectif total de l'armée du Sud.	190.945	20.322 S. 433 B.	138.158	5.273	248



feldzeugmestre Benedek, comptait 232.632 combattants répartis sur une ligne qui allait de Cracovie à la rive gauche de l'Elbe, la plus forte masse se trouvant cependant entre Olmutz et Josephstadt; *l'armée du Sud* destinée à agir en Italie comprenait 139.758 combattants placés sous les ordres de l'archiduc Albert, feld-maréchal.

La lutte soutenue par l'Autriche et ses alliés, au nord contre la Prusse, au sud contre l'Italie, s'est successivement ou simultanément développée : dans l'Allemagne du Centre, dans le bassin inférieur du Pô et dans le Tyrol, dans l'Allemagne du Sud. Étudions-la dans chacune de ces régions, en ne nous écartant de l'ordre chronologique qu'autant qu'il sera nécessaire de le faire.

II. — Opérations des Prussiens dans l'Allemagne du Centre.

Prête bien avant ses adversaires, la Prusse agit offensivement, dès le début, avec une vigueur et une rapidité auxquelles il faut rapporter les succès qui, coup sur coup, lui permirent d'assurer ses derrières avant d'attaquer l'Autriche en Bohême.

Elle avait grand intérêt à connaître les intentions véritables du Hanovre et de la Hesse-Électorale auxquelles leur situation géographique permettait de séparer l'une de l'autre les deux moitiés de la monarchie prussienne, en coupant toutes les communications avec le Rhin et les duchés de l'Elbe ; il était plus important encore pour elle de savoir si l'Autriche serait maîtresse d'utiliser la Saxe pour couvrir la Bohême et menacer Berlin.

Afin d'être fixé sur ces deux points, le cabinet de Berlin somme, le 15 juin, le Hanovre, la Hesse-Électorale et la Saxe, d'avoir à se renfermer dans la neutralité, à signer un traité spécial et à répondre dans les douze heures, sous peine d'être exécutés militairement.

Le délai expiré, les Etats n'ayant pas répondu, les *troupes prussiennes* envahissent les territoires.

Invasion de la Saxe. — L'invasion de la Saxe se fit avec une grande rapidité. Le 16 juin au matin, l'armée de l'Elbe tout entière, réunie sur la rive gauche du fleuve, franchit la frontière et s'avance sur trois colonnes entre Mulde et Elbe, par Wurzen, Dahlen et Strehla; le 19, elle entre en communication dans Dresde avec la première armée qui, après avoir envahi la Saxe par l'est, occupait alors Bautzen, Bischofswerda et Zittau.

Les deux armées n'avaient rencontré aucune résistance. Comme il n'entrait pas dans les plans du feldzeugmestre Benedek de mettre à profit la possession de la Saxe, il avait rappelé à lui l'armée saxonne. Cette armée commandée par le prince Royal et forte d'environ 25.000 hommes avait donc battu en retraite sur la Bohême où devait la recueillir le 1er corps autrichien qu'elle trouva sur l'Iser; le roi Jean et son ministre, M. de Beust, la suivirent.

En se retirant, les Saxons enlevèrent à Roderau, Liebau, Zittau et Bischofswerda les rails des voies ferrées et détruisirent deux ponts sur l'Elbe; ils incendièrent le tablier du pont du chemin de fer à Riesa et firent sauter le pont de pierre de Meissen.

Comme on avait eu la précaution « de préparer d'avance, à Berlin, les bois nécessaires à la réparation des ponts, exactement mesurés et en quantité nécessaire, ils étaient déjà tout travaillés, de sorte qu'on put les expédier immédiatement sur Riesa et commencer sans retard les travaux de réparation [1]. » Le 18 juin au soir, le pont était livré à la circulation : trois jours avaient suffi. En même temps, la deuxième division des chemins de fer prussienne rétablissait la ligne ferrée depuis Roderau jusqu'à Dresde. Le 19 juin au soir, le service fontionnait de nouveau entre Berlin et Dresde.

Le 19, le général Herwarth de Bittenfeld était placé sous les ordres du prince Frédéric-Charles : par suite de

1. Colonel A. *Borbstædt.*

cette mesure, les forces prussiennes ne formaient plus que deux armées. Le même jour, afin d'interdire aux Bavarois l'usage du chemin de fer de Hof, les Prussiens le mettaient hors de service sur la rive gauche de la Pleisse, au delà de Werdau.

Le 22, la 2e division du corps de réserve recevait la garde de Dresde que l'on avait mis en état de défense d'abord du côté de l'ouest et où on commença de suite l'installation d'un camp retranché. Le général de Mulbe fut nommé gouverneur militaire de la Saxe, dont l'administration fut dès ce moment exercée par des commissaires prussiens.

Pendant ce temps l'armée du prince Frédéric-Charles avait continué son mouvement vers la Bohême où elle allait entrer. Déjà la 1re division de chemins de fer, qui lui était attachée, avait rétabli sur plusieurs points la ligne de Gœrlitz à Dresde. Elle eut ensuite à combler des lacunes de la voie ferrée entre Lœbau et Zittau, entre Zittau et Sprottau.

Occupation de la Hesse-Electorale. — Parti le 16 au matin de Wetzlar, avec une division forte d'environ 17.000 hommes, le général de Beyer marcha par Giessen et Marbourg sur Cassel qu'il n'atteignit que le 19 mars, sans pouvoir utiliser la voie ferrée de Giessen à Cassel qui avait été détruite. Il est vrai que, comme compensation du ralentissement apporté à sa marche, il était assez heureux, grâce à sa prévoyance, pour faire capturer le jour même, à Melsungen et à Guntershausen, sur le chemin de fer de Melsungen à Bebra, le matériel ennemi que l'on s'apprêtait, après l'avoir accumulé à Cassel, à faire filer sur Hanau, par Fulda.

Quant à la division hessoise, qui était forte de 10 bataillons, 8 escadrons et 16 pièces, dirigée dès le 16 vers le Sud, elle était arrivée le 19 à Hanau où elle avait opéré sa jonction avec le 8e corps fédéral.

Le général de Beyer pourvut aussitôt à l'administration de la Hesse; quant à l'Electeur, qui était resté à

Wilhelmshœhe, il fut dans la suite dirigé sur Stettin, après s'être obstiné à repousser l'alliance que la Prusse continuait à lui offrir.

Opérations en Hanovre. — Lorsque les troupes prussiennes parties de différents points, entamèrent le 16 juin au matin, les mouvements qui devaient les transporter en Hanovre, l'armée hanovrienne forte de 20 bataillons, 24 escadrons et 42 pièces, soit d'environ 19.000 hommes, n'avait pas encore terminé sa mobilisation. Le Roi s'était décidé, afin de la préserver d'un désastre, à la faire partir précipitamment pour Gœttingue, d'où il espérait pouvoir gagner avec elle la Bavière. Elle resta là jusqu'au 20, occupée à recevoir, à habiller ses réserves, à organiser des convois et à atteler une partie de son artillerie : ce retard assura sa perte; car il donna à ses ennemis le temps de la joindre, de l'envelopper.

Le 17 juin, le général Vogel de Falkenstein parti de Minden était entré avec la division Gœben à Hanovre, où la division de Manteuffel venant de Holstein put arriver le 18 juin au soir, en utilisant le matériel expédié la veille de Hanovre sur Lunebourg.

Pendant que l'armée hanovrienne s'était retirée, ses pionniers avaient dégradé la ligne ferrée Sud-Hanovre afin d'en interdire l'usage aux Prussiens. Ces dégâts, qui s'étendaient sur une longueur de 128 kilomètres, entre Nordstemmen et Cassel portaient sur la voie, les ouvrages d'art et le télégraphe. Le 24 juin, toutes les réparations concernant le chemin de fer étaient terminées; le 26 juin, le télégraphe fonctionnait de nouveau.

Le 17 juin, un coup de main ordonné par le général de Manteuffel avait livré au lieutenant-colonel de Cranach la place de Stade, dans laquelle on trouva un très riche matériel de guerre. Tous les approvisionements du Hanovre en armes, en munitions, en matériel, étaient donc tombés du premier coup entre les mains des Prussiens, sans que leur course fut ralentie un seul moment,



le 19, le général de Falkenstein repartait avec la division Gœben.

Lorsque le roi Georges crut pouvoir reprendre, le 21, sa marche sur Heiligenstadt qu'il atteignit le soir, toutes les routes lui étaient déjà fermées : son mouvement vers Mülhausen n'eut d'autre résultat que de le porter plus avant dans le cercle prussien. Limité par les points de Nordhausen (troupes venues de Magdebourg), d'Erfort, de Gotha, d'Eisenach (contingent de Cobourg et troupes venues d'Erfurt), de Münden (division de Beyer occupant aussi les passages de la Verra, entre Allendorf et Eisenach), ce cercle que la marche du général de Falkenstein tendait à resserrer au nord pouvait, dans le début, être forcé à Eisenach et à Gotha. Au lieu de tenter sur ces points une action de vigueur, le roi de Hanovre eut la malencontreuse idée, dans le but d'obtenir le libre passage de son armée en Bavière, de parlementer avec ceux qui le poursuivaient. Les Prussiens mirent à profit ce nouveau retard qu'ils firent d'ailleurs durer pendant tout le temps qui leur était nécessaire pour renforcer les points menacés.

Le récit du général de Moltke ne laisse pas le plus léger doute à ce sujet :

« On doit penser qu'à Berlin on n'avait pas accueilli les exigences inadmissibles du roi Georges : mais on avait consenti volontiers à négocier. On comptait que pendant ce temps tous les détachements prussiens qui étaient en route achèveraient de se réunir et présenteraient alors une telle supériorité numérique que les troupes hanovriennes se trouveraient par là-même dispensées de l'obligation d'engager une lutte désespérée, uniquement pour l'honneur des armes. »

Il est certain que, dès le 25 juin au soir, grâce à un judicieux emploi des chemins de fer et du télégraphe électrique, l'investissement de l'armée hanovrienne alors arrêtée non loin de Langensalza tendait à devenir complet :

A Gotha, le général de Flies avait 8.150 hommes (13 bataillons), 225 chevaux (3 escadrons), 22 pièces (4 batteries); à Eisenach se trouvait le général de Gœben avec 12.000 hommes (12 bataillons), 550 chevaux (4 escadrons), 28 pièces (4 batteries et demie); à Kreuzbourg et Treffurt, le général de Glumer disposait de 8.000 hommes (8 bataillons), 250 chevaux (2 escadrons) et 6 pièces (1 batterie).

Les hésitations des chefs de l'armée hanovrienne allaient donc porter leurs fruits; il n'y avait plus de secours possible puisque, après avoir marché dans la direction de Fulda, les Bavarois s'étaient arrêtés.

Le 27 juin, lorsque les hostilités reprirent, l'armée hanovrienne était à Langensalza. Or, depuis la veille, sans que son état-major pût s'en douter, la situation s'était améliorée pour elle. Le 26 au matin, à la suite d'une dépêche télégraphique erronée annonçant que la plus grande partie des forces hanovriennes s'était repliée, la veille au soir, vers le nord, sur Mulhausen, le général de Falkenstein reçut de Berlin des ordres auxquels il dut se conformer; leur exécution eut pour conséquence *immédiate* de disséminer les troupes dont il avait soigneusement assuré la concentration. Eisenach fut dégarni à ce point qu'il n'y resta plus que 3 bataillons, un demi escadron, 3 batteries et demie, et le général de Flies se mit à la poursuite des Hanovriens. Le 26 au soir, après avoir été à même de s'assurer dans la journée que l'ennemi était décidé à résister, il recevait l'ordre de le serrer de près.

Le 27 juin au matin, l'armée hanovrienne, bien disposée par le général d'Arentschildt, était solidement établie sur la rive gauche de l'Unstrut, entre Merxleben et Nœgelstedt; faute de forces suffisantes, on avait dû se borner à surveiller Thamsbruck. Bien que cette armée comptât 20.500 hommes environ et 52 pièces, 16.177 hommes et 42 canons prirent seuls part au combat.

Le général de Flies *ne* disposait, d'après la relation



prussienne, que de 8.150 fantassins, 225 cavaliers et 24 pièces; il attaqua cependant.

Le *combat de Langensalza* (27 juin) se termina par la défaite complète du général de Flies : vers quatre heures du soir, il ordonnait la retraite sur Henningsleben et Warza; vivement poursuivi par les escadrons hanovriens, il laissa en leur pouvoir 2 pièces, 2.000 fusils et 907 prisonniers, dont 10 officiers.

Les pertes en morts et blessés furent à peu près les mêmes de part et d'autre. Du côté des Hanovriens, elles s'élevèrent à 838 hommes, soit 203 tués, dont 11 officiers et 643 blessés, dont 30 officiers.

Aveugle depuis son enfance, le roi de Hanovre avait tenu à honneur de demeurer sur le champ de bataille, faisant ainsi noblement son métier de roi.

La défaite des Prussiens était la juste conséquence de la substitution des conseillers de Berlin au général de Falkenstein. Le général de Gœben avait été immobilisé pour faire face à une très problématique attaque des Bavarois et le général de Flies, après avoir précipité sa marche, était venu se heurter sans être appuyé contre un ennemi supérieur en nombre et bien posté.

Le 28, l'armée hanovrienne demeura à Langensalza. Toute cette journée perdue pour elle en inutiles négociations, fut employée par le général de Falkenstein à préparer une attaque concentrique : sa liberté d'action lui avait été rendue. De Berlin, aussitôt qu'y fut connue l'issue du combat de Langensalza, on avait envoyé l'ordre de ne plus s'occuper des Bavarois et de se porter avec tout ce dont on pouvait disposer contre l'armée hanovrienne, pour la forcer à mettre bas les armes.

Le 28 au soir, les Hanovriens étaient complètement enveloppés par plus de 40.000 hommes. Le roi de Hanovre avait le droit, après sa victoire du 27, de prévenir une nouvelle effusion de sang désormais inutile : c'est ce qu'il fit. Le 29 juin, il acceptait une capitulation à la suite de laquelle l'armée hanovrienne fut désarmée et

licenciée : les officiers gardèrent leurs armes, leurs chevaux et leurs bagages ; le Roi et le prince Royal demeurèrent libres de choisir, en dehors du Hanovre, le lieu de leur résidence.

La marine prussienne avait de son côté procédé aussi rapidement que l'armée ; car, du 18 au 21, Stade, le fort Wilhelm et les batteries du Weser, Emden et les batteries qui défendent l'embouchure de l'Ems avaient capitulé, ou avaient été occupés d'emblée.

Le royaume de Hanovre n'existait plus.

En quatorze jours, l'Allemagne du Centre avait donc été asservie par la Prusse qui pouvait dès lors diriger tous ses efforts contre ses ennemis du Sud.

Avant d'étudier cette nouvelle phase de la lutte, occupons-nous des opérations qui ont eu lieu dans la Haute-Italie, parce que déjà dans cette région un résultat décisif avait été obtenu.

III. — Campagne d'Italie. — Bataille de Custoza.

Préliminaires de la participation de l'Italie à la Guerre de 1866. — Désireuse de continuer « l'œuvre de l'unité nationale »[1] interrompue par la paix de Villafranca, l'Italie suivait depuis plusieurs années d'un œil attentif les dissentiments croissants entre la Prusse et l'Autriche.

Ainsi que l'a dit le général de Moltke, « une guerre entre les deux puissances allemandes offrait au roi Victor-Emmanuel une occasion qu'il ne pouvait pas laisser passer sans en profiter, s'il voulait jamais faire valoir ses prétentions sur la Vénétie. »

Le 8 avril 1866, à la fin de pourparlers qui avaient duré un mois environ, le général Govone signait à Berlin, au nom du roi d'Italie, un traité d'alliance offensive et défensive sans désignation d'objectif. L'empereur Napoléon III avait encouragé l'Italie en s'engageant à la

1. *Ordre du jour du 21 juin 1866*, signé Victor-Emmanuel.



secourir, dans le cas où, attaquée par l'Autriche, elle serait abandonnée par la Prusse.

Des négociations en partie provoquées par le gouvernement français furent ensuite entamées avec l'Autriche : un moment on crut pouvoir espérer qu'elles se termineraient par la cession à titre gracieux de la Vénétie; il n'en fut naturellement rien.

L'Italie se décida alors à poursuivre par les armes l'affranchissement de la Vénétie. Dès le 2 juin, M. de Bismarck la pressait d'attaquer l'Autriche. Doué de sens pratique, comme tous les princes de la maison de Savoie, le roi Victor-Emmanuel jugea prudent d'attendre pour entrer dans cette voie que la Prusse eût elle-même commencé les hostilités. Ce ne fut donc que le 20 juin qu'il adressa sa déclaration de guerre à l'Autriche, en annonçant que les hostilités commenceraient dans les trois jours.

Les préparatifs de l'Italie en vue de la guerre remontaient déjà aux premiers jours de mars. Dans la seconde quinzaine d'avril, tous les mouvements préliminaires de concentration étaient terminés. Le 27 avril la mobilisation de l'armée avait été ordonnée; elle s'effectua lentement. Le 5 mai cependant, la réunion sur le Pô et sur l'Adda de 16 divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie permettait de répondre à une attaque subite; la mobilisation continua.

Le général d'armée Alphonse Lamarmora avait été nommé chef d'état-major général de l'armée dont le Roi s'était réservé le commandement. Ce choix était excellent, en ce sens que le général jouissait d'une popularité méritée: après avoir pris une part honorable aux campagnes de 1848-1849, de Crimée et de 1859, il avait largement contribué, de 1859 à 1866, à l'œuvre de réorganisation de l'armée italienne. Le lieutenant général Petitti lui fut adjoint comme adjudant-général.

Telle était, au milieu de juin, la situation de l'armée *mobilisée*: effectif, 240.628 hommes, 32.737 chevaux, pré-

sents sous les armes : 203.275 hommes, dont 8.497 officiers. Elle disposait de 720 bouches à feu et 12 équipages de pont. Les parcs d'artillerie et du génie étaient constitués.

Dès le 6 mai on avait créé, sous les ordres du général Garibaldi, un corps de Volontaires qui, à la fin de mai, comprenait 10 régiments qu'il fallut porter de 2 à 4 bataillons.

Répartition des forces italiennes, le 20 juin. — Au moment de la déclaration de guerre, l'armée italienne dont nous venons d'indiquer la force se trouvait répartie en deux masses principales [1].

La première, composée des nos 1, 2, 3 et d'une division de cavalerie, était destinée à opérer sur le Mincio et au delà sous les ordres du Roi ; elle était concentrée entre Goito et Pozzolengo.

La deuxième, constituée seulement par le 4e corps et par une brigade de cavalerie, était établie sur la rive droite du Pô inférieur dans les environs de Ferrare ; elle devait, après avoir franchi le Pô, agir d'une façon indépendante sous les ordres du général Cialdini. Quant au général Garibaldi, on le destinait à opérer dans le Tyrol.

Plan de campagne — Bien que l'état-major italien eût eu plusieurs mois devant lui pour arrêter un plan de campagne, il semble que ce plan n'était pas encore définitivement fixé lorsque, le 20 juin, le général Lamarmora transmit la déclaration de guerre au commandant en chef des troupes autrichiennes en Vénétie.

On était, il est vrai, tombé d'accord sur la nécessité d'utiliser la disposition à angle droit de la partie de la frontière formée par le Mincio et le cours inférieur du Pô, pour diviser l'attaque en la faisant converger sur l'ennemi en même temps qu'on menacerait sa ligne de communication ; mais on différait complètement d'avis sur l'importance à accorder à l'une ou à l'autre de ces attaques.

1. Voir le *tableau n° 3.*



TABLEAU N° 3.

SITUATION DE L'ARMÉE ITALIENNE au 20 juin 1866.

Commandant en chef : le roi **VICTOR-EMMANUEL.**

Chef d'état-major général : général d'armée **A. Lamarmora.**

Adjudant-général : lieutenant général **Petitti.**

I. — *Armée du Mincio.*

1er corps d'armée : général d'armée **J. Durando.**

Divisions : 1re, Cerale ; 2e, Pianell ; 3e, Brignone ; 5e, Sirtori.

Réserve du corps d'armée : général-major **Aribaldi Ghilini.**

2e corps d'armée : lieutenant général **Cucchiari.**

Divisions : 4e, Nunziante ; 6e, Cosenz ; 10e, Angioletti ; 19e, Longoni.

3e corps d'armée : général d'armée **Della Rocca.**

Divisions : 7e, Bixio ; 8e, Cugia ; 9e, Govone ; 16e, prince Humbert.

Division de cavalerie de ligne : lieutenant général M. de Sonnaz.

Réserve générale d'artillerie. — Réserve du génie. — Transports.

Totaux : 216 bataillons, 60 escadrons, 7 compagnies d'artillerie, 47 batteries, 17 compagnies du génie, 17 compagnies du train.

II. — *Armée du bas Pô.*

4e corps d'armée.

Commandant général : général d'armée **Cialdini.**

Chef d'état-major : général-major **Piola-Caselli.**

Divisions : 11e, Casanova ; 12e, Ricotti ; 13e, Ch. Mezzacapo ; 14e, Chiabrera ; 15e, Medici ; 17e, Cadorna ; 18e, Della Chiesa ; 20e, Franzini.

Totaux : 144 bataillons, 30 escadrons, 3 compagnies d'artillerie, 174 pièces, 10 compagnies du génie, 9 compagnies du train.

III. — *Récapitulation générale de l'armée italienne au* 23 *juin* 1866.

Total général : 360 bataillons, 90 escadrons, 456 pièces, 10 compagnies d'artillerie, 27 compagnies du génie, 26 compagnies du train.

Le général Cialdini insistait pour qu'on se bornât à faire des démonstrations sur le Mincio, l'action principale devant, selon lui, partir du Pô inférieur.

Le général Lamarmora, au contraire, avait toujours pensé et soutenait qu'il fallait se contenter de faire une diversion sur le Pô inférieur.

Un désaccord latent existait donc entre les deux généraux lorsque vint le moment d'agir. Dans un but de conciliation, on consentit à laisser le général Cialdini libre d'opérer sur le bas Pô et, pour lui en donner les moyens, on porta son corps de 5 à 8 divisions ; c'était trop ou trop peu. Le général Cialdini, ceci est plus grave, n'a pas été suffisamment renseigné : le 21 juin au soir, il s'enquérait encore si sa tentative de passage du Pô ne serait pas précédée d'une sérieuse démonstration sur le Mincio et il demandait à être fixé sur l'époque exacte où celle-ci aurait lieu. Une pareille incertitude devait fatalement entraîner du décousu dans les opérations, surtout si l'on considère l'adversaire auquel l'armée italienne allait avoir à faire.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la *note de M. d'Ussedom*, ministre de Prusse à Florence, adressée le 17 juin au général Lamarmora : on invitait simplement celui-ci à marcher sur Vienne, sans tenir compte du quadrilatère, à faire en un mot, « une guerre à fond ». C'était en parler à son aise et supposer le problème résolu ; aussi cette Note fut-elle prudemment écartée.

Emplacements de l'armée italienne, le 22 juin au soir. — Le 22 au soir, l'armée italienne occupait les emplacements suivants :

Rive gauche du Pô : Grand quartier général, à Caneto; 1er corps : quartier général à Cavriana; 1re division, Pozzolengo ; 2e, Dondino ; 3e, Volta ; 5e, Castellaro ; 2e corps : quartier général à Castelluchio ; 4e division, Canicossa et Cesole ; 6e Castelluchio et Ipitaletto ; 10e, Capitello et Galliano ; 19e, Gazzuollo ; 3e corps : quartier général à Gazzoldo ; 7e division, Goito ; 8e, Cerlungo ;



9e Motta; 16e Settefrati; division de cavalerie à Medole.

Sur la rive droite du Pô, le 4e corps (Cialdini) qui, le 20, était réparti entre Castel-Maggiore, Cento, Ferrare, Galeazza-Pepoli, Mirandola et Bologne, était en train de se concentrer sur la ligne Ferrare-Bondeno. Le quartier général, jusqu'alors établi à Ferrare, devait, peu après, se rapprocher du Pô, en s'installant à Porporana.

Ordres donnés, le 22 juin au soir, par le général Lamarmora, pour le 23. — Le 22 au soir, le chef d'état-major général lançait ses ordres pour que le passage du Mincio s'effectuât le lendemain matin. Dans la nuit, le grand quartier général fut transporté à Cerlungo.

Conformément à ces ordres, le 1er corps devait faire franchir le Mincio par trois de ses divisions à Monzambano (1re Cerale), à Borghetto (2e Sirtori), à Molini della Volta (3e, Brignone), et laisser la quatrième (Pianell), sur la rive droite pour surveiller Peschiera.

Le 2e corps avait pour triple mission : de s'emparer avec trois brigades de Curtanone et Montanara, de faire préparer l'attaque de Borgoforte par une brigade qui franchirait le Pô à Boretto et de se mettre en mesure d'appuyer, le 24, avec 2 divisions, le mouvement du 3e corps sur Villafranca.

Le 3e corps devait : passer le Mincio à Goito et Ferri, envoyer une division sur Pozzolo et diriger les autres sur Belvedere, Villabuona, Roverbella.

Quant à la division de cavalerie, elle était chargée, après avoir effectué son passage à Goito, de se porter sur Villafranca pour couvrir le 3e corps.

Avant de dire de quelle façon ces ordres furent exécutés, voyons quelles mesures avaient prises les Autrichiens pour répondre à une attaque qu'ils étaient autorisés à regarder comme imminente.

Préparatifs faits par les Autrichiens en Vénétie. — Dans le courant d'avril, trois corps d'armée, les Ve [1], VIIe

1. Les chiffres romains sont employés pour désigner les corps

et IXe, deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie indépendante et une brigade d'infanterie avaient été affectés à l'Italie.

Le 9 mai, le feldzeugmestre Benedek avait été appelé en Allemagne et remplacé dans son commandement par l'archiduc Albert. Ce digne fils de l'illustre archiduc Charles activa les préparatifs et, vers le milieu de mai, il était en état d'entrer en campagne.

L'armée de Vénétie, ou *Armée du Sud*, comprenait trois corps et la brigade de cavalerie indépendante [1]. Par suite de nombreux détachements faits dans les places, les corps d'armée ne comprenaient que trois brigades d'infanterie, chacune de sept bataillons, et une batterie de 4 rayé. La division d'infanterie affectée au Tyrol et commandée par le général-major Kuhn était forte de 13 bataillons, 1 escadron, 6 batteries, 23 compagnies de carabiniers provinciaux.

La division d'infanterie affectée à l'Istrie et commandée par le feld-maréchal-lieutenant Wetzlar, comptait trois brigades réduites, au total 19 bataillons, 1 escadron, 3 batteries. Deux brigades étaient en Dalmatie.

Enfin, 42 bataillons, 3 escadrons, 2 batteries étaient répartis entre Peschiera, Mantoue, Vérone, Legnago, Rovigo, Palmanova, Udine, Osoppo, Malborghetto et Prédil.

En somme, l'archiduc Albert n'avait à sa disposition que la moitié environ des forces que les Italiens allaient lui opposer. Il se trouvait donc condamné, en apparence du moins, à la défensive. Le 3 juin, il adressait à l'empereur François-Joseph une lettre qui démontre avec quelle attention il suivait les armements de l'Italie et avec quelle perspicacité il établissait le plan de ses futurs adversaires :

autrichiens ; les chiffres arabes seront affectés aux corps prussiens ou italiens.

1. Voir le tableau n° 2.



« Depuis le 29 mai dernier, date où un télégramme adressé au cabinet militaire a fait connaître à Votre Majesté les positions occupées par l'armée sarde, aucune modification importante ne s'est produite; il paraît seulement que le changement de front, commencé à cette date, est maintenant complètement terminé.

« Précédemment, la concentration, dans les duchés et sur le Pô inférieur, des forces de notre adversaire pouvait faire supposer qu'il avait l'intention de pénétrer en Vénétie en tournant le quadrilatère. La position qu'il occupe maintenant nous permet d'assurer qu'il a abandonné ce projet, et que son plan d'opérations actuel consiste à tenir, à l'aide de la plus forte partie de son armée, nos forces en échec sur le Mincio, pour permettre au restant de franchir sans danger le Pô inférieur dans les environs de Ferrare, de marcher sur Padoue, et de rejoindre l'armée du Roi sous les murs de Vérone. En même temps, un corps de débarquement, fort, paraît-il, de cinq régiments de volontaires et d'un détachement de troupes régulières, doit être jeté sur un point des côtes de la Vénétie, pendant que le restant du corps des volontaires, rassemblé sur les frontières du Tyrol, tentera une attaque contre les défilés de ce pays pour tâcher d'y pénétrer.

« En vue de l'exécution de ce nouveau plan, notre adversaire a pris, pendant ces derniers jours, les dispositions suivantes :

« Le quartier général du Roi est établi à Plaisance.

« Le 1er corps (commandant Durando) fort de trois divisions, soit 24.000 hommes et 36 pièces, est en marche vers le haut Mincio.

« Le 2e corps (commandant Cucchiari), de même force que le précédent, se trouve avec deux divisions à Crémone, et la troisième marche sur Mantoue.

« Le 3e corps (commandant Della Rocca) fort de quatre divisions, soit 32.000 hommes et 48 pièces, occupe Plaisance et les environs.

« Le 4e corps (commandant Cialdini), fort de six divisions, soit 48.000 hommes et 72 pièces, occupe la ligne Parme-Bologne.

« La division de cavalerie de réserve (commandant Sonnaz), forte d'environ 2.500 chevaux et 8 pièces, se trouve en cantonnement dans les environs de Crema.

« Les lieux de rassemblement des bataillons de volontaires, déjà à moitié organisés, sont : dans le Nord, Côme, Varèse et Gallarate, où se trouvent déjà réunis 20 bataillons d'infanterie et 2 bataillons de bersaglieri; et dans le sud, Bari et Barletta, où se trouvent également 20 bataillons d'infanterie, mais pas de bersaglieri.

« Il résulte d'informations assez certaines, qu'un 5e corps d'armée est en voie de formation en Toscane : Il sera composé de 2 brigades de grenadiers, 6 brigades d'infanterie, 8 bataillons de bersaglieri et 20 batteries [1].

1. Ce cinquième corps d'armée ne fut pas réuni. Les troupes qui devaient le

[redacted]

« Les garnisons des places fortes seront composées des 4e et 5e bataillons, les régiments n'entrant en campagne qu'avec trois bataillons seulement.

« La flotte sardo-italienne se concentre à Ancône.

« Les effectifs et les emplacements des différentes divisions mentionnées ci-dessus ne sont donnés que très approximativement.

« Les avant-postes établis sur nos frontières, le long du Mincio et du Pô, sont en majeure partie composés de cavalerie. Pour relier le 4e corps à l'armée du Roi, un corps de 4 à 5.000 hommes est établi à Modène. On entoure cette ville de fortifications passagères, et, ainsi que Crémone, elle devra servir de tête de pont.

« En ce qui concerne le moral de ces troupes, les opinions diffèrent. Pour moi, je crois que l'enthousiasme avec lequel les jeunes gens se sont enrôlés dans les corps de volontaires a fortement surexcité les sentiments du pays, ce qui pourrait bien finir par exercer une certaine influence sur le moral de l'armée.

« Le service des approvisionnements paraît être très insuffisant et fort mal organisé ; il en est de même du service des transports et des attelages de l'artillerie, car dans le principe on doit se résoudre à n'atteler que 4 pièces par batterie pour entrer en campagne, et à laisser en arrière le parc divisionnaire réglementaire [1].

Le bruit court, du reste, que le gouvernement français est disposé, afin de remédier à cette insuffisance des attelages, à céder à l'armée sarde les chevaux de deux régiments de cavalerie.

« Enfin, quant aux troupes placées sous mon commandement, lors de l'inspection générale que j'en ai passée personnellement (sauf cependant le détachement en Tyrol), je les ai trouvées animées du meilleur esprit, et elles sont pourvues de tout ce qui leur est nécessaire pour entrer en campagne. L approvisionnement en gourdes et en chaussures, pour l'infanterie, n'est cependant pas encore au complet.

« La mise en état de défense et l'armement des forteresses est presque terminé ; leur approvisionnement est assuré depuis le 25 du mois dernier.

« Les quelques attelages manquant encore pour la mobilisation complète de l'armée doivent être fournis avant le 7 de ce mois.

« Les trois corps formant l'armée d'opérations sont répartis comme précédemment, savoir :

« Le Ve à Vérone, avec trois brigades cantonnées à Villafranca, S. Bonifacio et dans la banlieue de Vérone ; le VIIe à Padoue, avec ses brigades cantonnées à Rovigo, Este, Montagnana et dans la

composer furent en grande partie incorporées dans le 4e corps (*Cialdini*). Pour la composition directe des trois premiers corps, nous renvoyons au tableau n° 3.

1. *Les batteries italiennes furent* cependant complétées à 6 pièces.



banlieue de Padoue; le IXe à Vicence, avec cantonnements à Bassano, Tiene, Lonigo, Cologna et Camposampiero.

« La brigade de cavalerie du colonel Pulz n'a pas encore été réunie, et les régiments qui en font partie sont disséminés et occupent les emplacements suivants : le 1er régiment de hussards et le 13e régiment de lanciers à Vérone; les 3e et 13e régiments de hussards à Padoue et Rovigo; le 11e régiment de hussards et le 12e régiments de lanciers à Vicence et Citadella.

« La brigade mobile Zastavnikovics, dont le quartier général est à Conegliano, a pour mission d'observer, d'un côté les montagnes du Frioul, et de l'autre les côtes de l'Adriatique, entre les embouchures de la Piave et du Tagliamento; elle a détaché un bataillon à Trévise.

« Les corps chargés de la défense du littoral et les différentes compagnies locales couvrent le Frioul et l'Istrie, depuis l'embouchure du Tagliamento jusqu'à Pola.

» Les troupes stationnées en Tyrol, partagées en demi-brigades, occupent les différentes vallées qu'elles seront chargés de défendre; une forte réserve — plus de la moitié de l'effectif total — se trouve concentrée dans la vallée de l'Adige, entre Botzen et Trente, afin de pouvoir rapidement se porter au secours des corps menacés.

« Si les dispositions prises et exposées ci-dessus à grands traits me permettent de réunir en deux étapes au plus, sur un point de la ligne occupée, les trois corps d'armée et la brigade de cavalerie Pulz, il y aura lieu, après avoir déterminé avec la plus grande attention la position actuelle de l'ennemi et cherché à connaître ses intentions, de décider quel sera, en cas d'ouverture des hostilités, le point le plus avantageux pour la concentration de nos forces.

« Il ne faut pas se dissimuler que les 100.000 hommes [1] concentrés en Lombardie ne sont qu'à trois étapes de notre principale place de dépôt, laquelle est en même temps la clef de notre système de défense, et que, par suite, nous ne pouvons nous éloigner de cette place sans nous exposer, au moindre revers, à être pris entre les deux armées ennemies arrivant du sud et de l'ouest.

« D'un autre côté, l'entrée du 4e corps en Vénétie, mettrait en danger nos communications avec l'intérieur de l'empire, et permettrait aux éléments révolutionnaires, qui existent dans cette province, de se lever et de mettre à la disposition de l'ennemi toutes les ressources de ce territoire.

« En présence de cette situation, je crois que le meilleur parti à prendre pour tenir en échec mes deux adversaires, c'est d'occuper une position centrale, entre Montagnana et Lonigo, d'où je puisse, en une marche forcée, me porter soit à Vérone, soit à Badia, et être

1. *Ce chiffre était, ainsi qu'on a pu le voir, bien inférieur à la réalité.*

ainsi à même de profiter des circonstances favorables qui pourront se présenter pour battre l'ennemi, s'il commet une faute.

« Par suite des considérations ci-dessus émises, le soussigné a l'intention de concentrer son armée d'opérations sur la position indiquée (Lonigo-Montagnana), et il espère que les circonstances ne le forceront pas à faire séjourner longtemps ses troupes dans une contrée qui pourrait être préjudiciable à leur santé.

« Au moment de terminer cette dépêche, je reçois, de Sainte-Marie-Madeleine, la nouvelle que, depuis trois jours, 30.000 hommes se sont avancés jusqu'à notre frontière le long du Pô inférieur et en aval de Finale. Tous les convois de voyageurs entre Bologne et Pontelagoscuro sont supprimés, et le chemin de fer est réservé exclusivement aux transports des troupes. Un équipage de pont, fort de 42 pontons, est arrivé à Ferrare.

« Archiduc Albert. »

Menacé d'être pris entre les deux masses italiennes, l'archiduc arrêtait donc son choix sur une *position centrale* d'où il pût se jeter sur l'adversaire qui se découvrirait le premier, et, en cas de succès, marcher ensuite contre l'autre.

En droit d'espérer que les opérations de Cialdini sur le Pô inférieur seraient ralenties, dès le début, par la crue des eaux, il se prépara à recevoir l'effort de l'armée du Roi à laquelle il comptait laisser toute facilité pour franchir le Mincio, se réservant d'intervenir en temps opportun.

Cependant il importait, pour la réussite du plan autrichien, de surveiller soigneusement tous les mouvements des Italiens, tout en laissant ceux-ci dans l'ignorance la plus complète de ce qui se passait dans l'autre camp. Dès le 4 juin, l'archiduc faisait observer étroitement la ligne de Mincio depuis Peschiera jusqu'à son embouchure, notamment aux points de passage. Pareille surveillance fut exercée le long du Pô depuis l'embouchure de l'Oglio jusqu'à celle du Panaro et le long du Pô inférieur. On éleva le niveau des eaux dans le Naviglio Adigetto et dans le canal Bianco sur lesquels on détruisit tous les moyens de passage. Quant au lac de Garde, il était sillonné par une flotte composée de six canonnières.

Le 16 juin, l'archiduc établissait en avant-postes une



brigade autour de Villafranca et de Valeggio, une autre brigade au sud de Rovigo et vers les débouchés des marais Valli grandi Veronesi.

Le 19 juin, l'état de siège était proclamé en Vénétie.

Le 22 juin, l'armée autrichienne, sur la rive gauche de l'Adige, s'approcha de Vérone. Aucun détachement cependant ne franchit encore la rivière dont le cours entre Vérone et Legnago fut surveillé par la cavalerie : elle empêcha toute communication d'une rive à l'autre, et fit scrupuleusement respecter sa consigne, à coups de fusil. Ainsi les mouvements de l'armée autrichienne étaient voilés aux yeux des Italiens par un double rideau, l'un établi sur le Mincio par la brigade Pulz, l'autre organisé à 40 kilomètres environ plus à l'est, sur l'Adige : pas un espion italien ne parvint à passer, et, le 23 juin, les commandants des deux armées italiennes se figuraient que l'armée autrichienne s'était dirigée sur l'Adige inférieur, vers Rovigo ; il n'en était rien.

Positions de l'armée autrichienne, le 23 juin au soir. — Le 23 juin, à neuf heures du soir, en exécution d'ordres donnés dans la nuit du 20 au 21 et à midi, l'armée autrichienne garnissait la ligne San-Massimo (VIIe corps), Santa Lucia (IXe corps), couverte jusqu'à Villafranca par de la cavalerie qui éclairait Povegliano et Mozzecane. La position du Ve corps mérite une mention particulière : établie entre Sona et Castelnovo, occupant en arrière Giustina, il garnissait avec ses avant-postes la ligne Sommacampagna-Salionze, par S. Rocco et Oliosi. Derrière lui, la division d'infanterie de réserve Rupprecht était répartie entre Sandra et Pastrengo. Les troupes portaient deux jours de vivres dans le sac ; le convoi assurait deux autres jours.

Ordres donnés par l'Archiduc pour la journée du 24. — Fidèlement renseigné par sa cavalerie sur les mouvements exécutés le 23 par les Italiens, l'archiduc Albert donna pour la journée du 24 les ordres suivants :

Le mouvement commencera à trois heures du matin et

aura pour premier résultat l'établissement des trois corps en première ligne à Castelnuovo (division d'infanterie de réserve), à S. Giorgio in Salice et Casazza (V° corps), à Sommacampagna (IX° corps); la cavalerie éclairant la gauche et le VII° corps formant réserve en deuxième ligne, à Sona.

Ces positions une fois prises, l'armée effectua un changement de front à gauche avec Sommacampagna (IX° corps) pour pivot, de façon à occuper Oliosi (division de réserve), San Rocco di Palazzolo (V° corps), Zerbare (brigade Scudier du VII° corps) et les sommets de Berettera (IX° corps); la plus grande partie de la cavalerie éclairant du côté de Villafranca et la réserve (brigades Töply et Welsersheimb du VII° corps) demeurant à Sona.

Ainsi placée sur le flanc gauche des colonnes italiennes en marche, l'armée autrichienne couvrait la portion de l'Adige marquée par les points de Ponton, Pastrengo et Pescantina sur lesquels elle se dirigerait en cas d'insuccès; en outre, grâce à l'accumulation de forces sur sa droite, elle serait en état, si l'occasion s'en présentait, de compromettre la retraite des Italiens en avançant jusqu'à la ligne Villafranca-Valeggio.

L'armée italienne passe le Mincio, le 23 juin. — Le 1er corps avait effectué sans encombre le passage du Mincio vers dix heures du matin; vers cinq heures du soir, le mouvement du 3° corps était terminé.

Le 2° corps occupa avec deux divisions Brescello, Guastalla et Luzzara (4° division), Curtatone et Montanara (6° division); quant aux deux autres divisions (10° et 19°) qu'il eut été logique, d'après la teneur de l'ordre envoyé le 22 au commandant du 2° corps, de porter sur Goito, on les arrêta à 15 kilomètres de ce point et à plus de 30 kilomètres de Villafranca. Ces deux divisions se trouvèrent ainsi perdues pour la bataille du lendemain.

Le mouvement en avant des 1er et 3° corps n'avait pas



été contrarié. On était disposé à admettre au grand quartier général italien, faute de renseignements positifs sur l'ennemi et de reconnaissances suffisantes, que l'armée impériale s'était repliée derrière l'Adige et avait complètement renoncé à défendre la région comprise entre ce fleuve et le Mincio; on inclinait même à croire qu'elle se préparait à évacuer la Vénétie pour aller grossir l'armée de Bohême.

Ordres donnés à l'armée italienne pour la journée du 24 juin. — Les ordres donnés par le général Lamarmora pour le 24 juin, jour anniversaire de la bataille de Solferino, avaient pour but l'occupation des hauteurs de Santa Giustina, Sona et Sommacampagna; il espérait en garnissant ces fortes positions attirer l'attention de l'archiduc et favoriser le passage du Pô inférieur, qui ne devait être exécuté par le 4e corps que le 26. Les corps reçurent en substance les instructions suivantes :

1er corps. — Une division restera sur la rive droite du Mincio pour observer Peschiera; deux divisions garniront la ligne Sona-Santa Giustina; la dernière, répartie entre Sandru, Còla et Pacengo, surveillera Peschiera et Pastrengo;

3e corps. — Les quatre divisions garniront la ligne Sommacampagna-Villafranca. Il aura à sa gauche le 1er corps, à sa droite le 2e corps occupant Marmirolo et Roverbella; chacun de ces corps a reçu l'ordre de se relier à lui.

2e corps. — Les ordres donnés le 22 pour deux divisions seront pleinement exécutés; après quoi on partira de la ligne Curtatone-Montanara pour menacer la route de Mantoue à Borgoforte. Les deux autres divisions franchiront le Mincio à Goito et occuperont Marmirollo et Roverbella.

Cavalerie de ligne. La division s'établira entre Mozzecane, Quaderni et la Torre Gherla.

Ces différents départs devaient avoir lieu vers quatre heures du matin. On avait recommandé de prendre toutes

les mesures de sûreté nécessitées par la possibilité d'une rencontre avec l'ennemi; mais on avait gardé le silence sur les bagages que les corps conservèrent en entier avec eux et qui, pendant la journée, furent une cause d'embarras ou de retard.

Bataille de Custoza, le 24 juin. — Tous les détails qui précèdent étaient indispensables afin de bien établir pourquoi le 24 juin, entre six heures et demie et sept heures du matin, les têtes de colonnes des armées adverses se rencontrèrent. La cavalerie italienne, inactive le 23, ne rendit pas plus de services le 24 au matin : il en résulta que l'armée italienne, dispersée dans un assez grand nombre de directions et ne s'attendant pas au combat, fut surprise par un ennemi dont les colonnes, peu distantes les unes des autres, étaient restées en communication constante; elle ne parvint donc que difficilement à constituer une ligne de bataille qui ne fut jamais continue.

Au moment où la bataille s'engagea, d'abord aux deux extrémités du front de marche pour s'étendre ensuite au centre, plusieurs fautes avaient déjà été commises.

Dans la plaine, le 3e corps assez mal éclairé, bien que toute la cavalerie fût avec lui ou à proximité, était en pleine marche et avait surtout les yeux tournés vers Mantoue d'où il attendait une attaque lorsque les premiers coups de feu retentirent. Tenant la droite, la 16e division (prince Humbert de Savoie) suivait la grande route de Roverbella Mozzecane se portant sur Villafranca; au centre, la 7e division (Bixio) venue de Goito marchait sur Gonfardine; à sa gauche, la 8e division (Cugia) s'avançait de Pozzolo sur Sommacampagna par Pozzo Moretto. Formant réserve, la 9e division (Govone) marchait par Quaderni et Rossegaferro, avec ordre de s'arrêter à Pozzo Moretto. Quant à la division de cavalerie de réserve (de Sonnaz), elle fut arrêtée derrière Villafranca, face à la direction de Mantoue. Le reste de la cavalerie était réparti entre les divisions et le quartier général du 3e corps.

Un peu après sept heures du matin, la division prince



Humbert est vigoureusement attaquée par la cavalerie autrichienne des colonels Pulz et Bujanovic que soutenait de l'artillerie; elle oppose une énergique résistance à ces charges brillantes, très rapprochées et finit, avec l'aide de la division Bixio, par avoir le dessus.

L'infanterie italienne avait montré là, à l'exemple du prince royal, une grande fermeté. Sur ce point cependant, vers huit heures et demie du matin, la lutte cessait définitivement. Le colonel Pulz ayant reçu de l'archiduc Albert l'ordre d'épargner les forces des chevaux pour le reste de la journée ne renouvela pas son attaque. Quant au général della Rocca, commandant le 3e corps, qui voyait dans Villafranca la clef de la position, il ne jugea pas à propos, paraît-il, malgré les représentations du Roi, de prendre l'offensive contre les vingt escadrons autrichiens qui lui tenaient tête. C'est ainsi que, le commandement faisant défaut, la droite italienne, malgré les forces dont elle disposait, se tint tout le jour groupée autour de Villafranca et demeura en grande partie immobile pendant qu'à côté d'elle, à Custoza, les gens de cœur ne pouvaient suffire à la besogne.

A la gauche, dès le début, des fautes impardonnables avaient également compromis le succès de la journée. Le 1er corps italien (Durando) était aux prises avec la division de réserve Rupprecht (brigades Benko et Weimar) et la brigade Piret du Ve corps.

La 1re division (Cerale), qui tenait la gauche, devait se porter de Monzambano sur Castelnuovo par Oliosi.

Au centre, la 5e division (Sirtori) avait ordre, après avoir dépassé Valeggio, de se porter par Fornelli sur le Tione et de se diriger par Feniletto, San Rocco di Pallazzolo et San Giorgio in Salice sur San Giustina.

Son avant-garde, commandée par le général-major Villahermosa se trompe de route et, découvrant la division, marche sur le Monte Vento. Elle atteint l'avant-garde de la division Cerale arrêtée sur ce point, la dépasse et, bien que son erreur lui ait été signalée, pousse jusqu'à



Oliosi d'où, vers six heures et demie, elle attaque pour son propre compte la brigade Benko du Ve corps.

A droite de la 5e division, la 3e division (Brignone) devait marcher de Pozzolo sur Sona par Custoza et Sommacampagna.

Enfin, la 2e division (Pianell) avait été maintenue sur la rive droite du Mincio pour surveiller Peschiera et garder le pont de Monzambano.

Pendant que les avant-gardes des 1re et 5e divisions se dirigeaient vers Oliosi, le général Cerale s'était cru permis, devant quelques projectiles tirés par le fort Croce situé au sud de Peschiera, de modifier l'itinéraire très précis cependant qui lui avait été assigné : négligeant de prévenir son avant-garde déjà engagée dans la vraie direction, il avait donc descendu la rive gauche du Mincio jusqu'à Valeggio où, après avoir causé un inextricable embarras avec ses bagages, coupé ceux de la 5e division, il avait enfilé la grande route de Castelnuovo.

C'est dans des conditions aussi défavorables que ces deux divisions, qui ne sont pas reliées et dont l'une a sur l'autre une forte avance, viennent successivement se heurter contre les Autrichiens qui les attendent de pied ferme; chacune d'elles entame la lutte pour son propre compte et, finalement, est battue isolément.

La division Cerale, après avoir pris à Oliosi la suite du combat de l'avant-garde de la 5e division, est tenue en échec jusqu'à huit heures et demie par l'artillerie autrichienne établie sur le Monte Cricol; elle passe cependant à l'offensive. Déjà la prise de Mongabia a coûté la vie au général-major Villarey et la brigade Benko a commencé à évacuer le Monte Cricol, lorsqu'un événement imprévu vient changer la situation. Trois pelotons de lanciers de Sicile énergiquement conduits descendent du Monte Cricol et se précipitent avec autant d'audace que d'à propos sur la brigade Forli qui, confiante, s'avance sans avant-garde et en colonne de route vers Fenile. L'état-major qui tient la tête est bousculé et se rejette sur la colonne qui, elle-



même, reflue. Le général-major Dho et le général Cerale sont blessés, ce dernier par ses propres soldats; deux pièces sont prises, la confusion à son comble. Un seul bataillon sur les cinq présents ne se laisse pas entraîner par le torrent des fuyards : il se jette dans les fossés à droite et à gauche de la route et fusille à bout portant, au moment où ils reviennent, les lanciers autrichiens. Ceux-ci, en un clin d'œil, ont 86 hommes, dont 2 officiers hors de combat : ils sont réduits à 17 hommes, dont leur chef, le capitaine Bechtoldsheim[1]; mais leur dévouement n'est point resté stérile. Grâce à cette pointe hardie, la division de réserve prend de nouvelles dispositions et se reporte en avant : attaquée de front, puis de flanc par la brigade Piret qui est établie à cheval sur le chemin de San-Rocco-Oliosi, la division Cerale déjà fortement ébranlée est repoussée d'une part sur Maragnotte, de l'autre jusqu'au Monte Vento où la réserve du corps d'armée et l'artillerie du colonel Bonelli s'établissent pour arrêter l'ennemi. Il est dix heures et demie. Quant à la division Cerale elle resta tellement démoralisée que, malgré la résistance de ses débris sur certains points, on ne parvint pas à la reconstituer de toute la journée.

La division Sirtori, sans être aussi malheureuse, était tenue en échec sur le Tione. Privée de son avant-garde qui ne la rejoignit que dans la journée, après avoir été entraînée jusqu'à Maragnotte lors de l'échec de la 1re division, elle s'était heurtée à l'improviste, sur les six heures et demie du matin, contre des troupes de la brigade Bauer du Ve corps qui surveillaient la Cassina Pernisa et, après avoir perdu là trois pièces, elle avait dû repasser le cours d'eau, vers dix heures un quart. Les deux partis restèrent en présence jusqu'à ce que le général Rodich comman-

1. « En chargeant, le capitaine Bechtoldsheim avait eu son cheval tué sous lui; il sauta sur celui d'un major d'infanterie qui venait d'être blessé mortellement d'un coup de lance, et put ainsi ramener lui-même le restant de ses braves cavaliers. »

(*Récit de l'état-major autrichien.*)

dant le Ve corps, délivré d'inquiétudes sur ses flancs, donnât l'ordre de procéder à l'attaque des hauteurs de Santa-Lucia : il était deux heures du soir. La division Sirtori déjà affaiblie par suite de la retraite d'une de ses brigades ne put soutenir longtemps le choc et à trois heures elle se repliait en totalité sur Valeggio.

La division Brignone, qui formait la droite du Ier corps d'armée, avait eu aussi à soutenir une lutte sérieuse à Custoza. Cette position où devait se décider le sort de la bataille est formée par un massif de hauteurs, le Monte Torre et le Monte-Croce d'une part, la hauteur de Custoza et le Belvedere de l'autre ; le Belvedere, sur la pente nord duquel est bâtie la Bagolina, dominant tout l'ensemble.

Face à ces hauteurs et de l'autre côté du vallon de Staffalo, se dressent le Bosco dei Fitti et le Monte Boscone au-dessus desquels s'étend le plateau de la Casa del Sole ; plus au nord se trouve la Berettera.

Sur l'autre rive du Tione apparaît, à l'ouest de Custoza, la masse du Monte Mamaor qui, par son altitude et par sa position entre les deux batailles, semblait appelé à servir de poste d'observation au général Lamarmora.

Aussitôt après avoir atteint Custoza, non sans quelques hésitations provenant de ce qu'il entendait le canon à la fois du côté de Villafranca et du côté de Peschiera, sans être fixé sur la situation exacte des affaires, le général Brignone obéissant à l'idée communément répandue que l'attaque viendrait de Mantoue avait établi la brigade des grenadiers de Sardaigne *face à Villafranca* sur les hauteurs du Monte Torre et du Monte Croce ; pendant ce temps, la brigade des grenadiers de Lombardie, que commandait le prince Amédée de Savoie, s'était massée près de El Gorgo. Il était plus de huit heures lorsque, tout à coup, les troupes des hauteurs sont prises à revers par le feu violent de batteries établies d'abord sur les hauteurs de Berettera et de Casa del Sole, ensuite au Bosco *dei Fitti et au Boscone* : c'est le prélude de l'attaque



que le IXe corps et la brigade Scudier du VIIe corps entament, vers neuf heures moins un quart. Le général Brignone parvient à grand peine à établir de suite la brigade des grenadiers de Sardaigne face à la Berettara; plus tard seulement, au prix de pénibles et coûteux efforts, la brigade des grenadiers de Lombardie réussira à prolonger dans la direction de la Bagolina cette ligne de bataille.

Trois fois, presque coup sur coup, la division Brignone repousse les attaques des brigades Wechbecker et Roeck; son chef ne reçoit du 3e corps qui est cependant proche qu'un régiment et une batterie de la division Cugia. Pendant ce temps, la brigade du prince Amédée, qui a été blessé, est repoussée; les Autrichiens occupent le Belvedere et Custoza.

Après plusieurs heures de combat, la division doit céder devant le nombre; vers dix heures et demie du matin, hors d'état de recommencer la lutte, elle bat en retraite sur Valeggio. Les troupes du général Hartung (IXe corps) ont été elles-mêmes très éprouvées.

Cependant des troupes de la division Cugia occupaient encore le Monte Croce. Vers onze heures et demie, la 9e division (Govone) se porte en avant, sur l'ordre du général Lamarmora, pour réoccuper les hauteurs dont la conservation importe au plus haut point à toute l'armée qui est exposée à se voir couper des ponts du Mincio. Le général Govone réussit dans son entreprise : Custoza et le Belvedere sont successivement repris, les deux brigades du IXe corps sont repoussées et, au bout de peu de temps, la brigade Scudier se trouvant isolée doit battre en retraite à son tour sous la protection d'une brigade du VIIe corps qui s'est avancée pour la recueillir. Vers trois heures et demie du soir, la division Govone a donc repris le dessus au centre, mais elle est à bout de forces et c'est en vain que son chef demande au commandant du 3e corps des renforts.

A la gauche, les affaires allaient aussi mal que possible pour les Italiens.

Après la retraite désordonnée de la division Cerale, la droite autrichienne s'était portée en avant, la brigade Piret contre le Monte Vento, la division de réserve dans l'espace compris entre la route de Salionze et celle d'Oliosi : c'est à ce moment, après onze heures, que, marchant au canon, le général Pianell prit sur lui de quitter le rôle expectant qu'on lui avait imposé : laissant une brigade près de Monzambano, il franchit le Mincio avec l'autre et se porta sur le Monte Sabbione. La division de réserve rencontra alors une résistance aussi sérieuse qu'inattendue : son bataillon de chasseurs subit une perte de plus de 700 hommes tués, blessés et prisonniers, dans l'audacieuse tentative qu'il dirigeait contre le pont de Monzambano; un autre bataillon fut égalcment très éprouvé à la ferme de Maragnotte. Toutefois la division Rupprecht parvint à s'établir sur la ligne Salionze-Canova pendant que, de son côté, la brigade Piret s'emparait de la forte position du Monte Vento.

Déjà, ainsi que nous l'avons vu, la division Sirtori a elle-même perdu la position de Santa-Lucia : le V[e] corps autrichien l'occupe donc ainsi que le Monte Mamaor d'où il peut prendre à revers les défenses de la position de Custoza.

Il est quatre heures et les deux divisions Bixio et prince Humbert du 3[e] corps n'ont pas encore reçu un ordre de mouvement du général della Rocca : celui-ci a même demandé du secours au 2[e] corps. L'archiduc Albert, qui n'a pas cessé depuis le matin de diriger la bataille tout en laissant aux commandants de corps leur part d'initiative, juge que le moment est venu d'engager toutes ses forces disponibles; il donne le signal de l'assaut final. Préparé par le feu d'une batterie de 48 pièces, cet assaut est entamé vers quatre heures et demie par le nord (brigade Töply du VII[e] corps venue du Monte Godi et du Bosco dei Fitti), et par l'est (brigade Welsersheimb du VII[e] corps venue de Staffalo).

Harassée, très *éprouvée*, la division Govone est réduite



à ses propres forces, bien que, à environ trois kilomètres de là, plus de 20.000 hommes du 3e corps et de 3.000 cavaliers de réserve restent disponibles : elle faiblit sous cette attaque concentrique, perd les abords du Belvedere, le Belvedere même [1], puis recule et, après avoir tenté une dernière résistance sur les hauteurs de Custoza, doit en descendre vers cinq heures trois quarts; elle se retire sur Valeggio. A la même heure, la division Cugia se voit dans l'obligation d'abandonner Monte Croce à des troupes du IXe corps.

A son tour, le général della Rocca donne l'ordre de la retraite aux divisions du 2e corps qui, venu de Roverbella, atteignait alors Mozzecane.

Les Autrichiens étaient trop fatigués et trop éprouvés pour pouvoir faire une poursuite en règle. Les escadrons du colonel Pulz inquiétèrent donc seuls, par leurs charges répétées, la retraite du 3e corps qui s'opéra avec calme sur Goito, sous la protection de la 7e division (Bixio). A huit heures et demie le feu cessait. Depuis plusieurs heures déjà, malgré l'ordre formel du Roi, Valeggio avait été abandonné par les 1re (Cerale) et 5e (Sirtori) divisions : elles s'étaient retirées au delà du Mincio, bien qu'elles ne fussent pas poursuivies par la droite autrichienne qui avait reçu l'orde de s'arrêter.

1. Depuis 1879, la hauteur du Belvedere est couronnée par un monument commémoratif, dont la pyramide blanche qui surmonte un ossuaire s'aperçoit à une grande distance ; il est commun aux deux batailles de 1848 et de 1866. La porte d'entrée est surmontée de cette inscription :

PAIX
AUX FORTS TOMBÉS DANS CES CAMPAGNES
DANS LES BATAILLES
DU 25 JUILLET 1848 ET DU 24 JUIN 1866.
—
ITALIE 24 JUIN 1879.

Au deuxième plan, dans le sens de l'attaque, se dressent de grandes façades qui offrent de nombreuses traces de boulets : ce sont les premières maisons de Custoza.



Telle est dans son ensemble la bataille de Custoza : elle offre des enseignements multiples en ce qui concerne le commandement supérieur, le commandement dans les degrés les plus élevés, l'emploi des différentes armes. Les jeunes troupes italiennes avaient fait preuve en maint endroit, d'une bravoure incontestable et d'une très honorable ténacité ; mais la direction suprême avait manqué à ces efforts successifs, à ces combats partiels qui restèrent isolés : le décousu domine partout, même à la droite, sans que la plupart des divisionnaires se soient entendus pour remédier à ce fâcheux état de choses.

L'armée italienne possédait un effectif presque double de celui de l'armée autrichienne : or, le 24 juin, tandis que l'archiduc Albert disposait sur le champ de bataille de 71.834 fantassins, 3.536 cavaliers et 168 pièces, ses adversaires ne surent y amener que 69.185 fantassins, 5.750 cavaliers et 156 pièces ; encore sur huit divisions présentes, deux se trouvèrent-elles annihilées dès le matin, aussi bien que la cavalerie de réserve et de corps d'armée, par suite de l'aveuglement et de l'obstination du chef du 3e corps que rien ne put amener à une appréciation plus juste et plus digne de la situation.

Par contre, les opérations qui précédèrent Custoza, comme celles de la bataille elle-même, font le plus grand honneur à l'archiduc Albert : il s'affirma au premier rang par sa prévoyance et par sa direction qui ne faiblit pas un seul moment ; il fut d'ailleurs secondé d'une façon remarquable par les troupes et les officiers placés sous ses ordres. Sadowa a fait tort à Custoza qui mérite, à tous égards, une étude sérieuse.

Les pertes respectives furent à peu près les mêmes, le 24 juin 1866. Les *Italiens* eurent 7.372 hommes hors de combat, soit : 1.156 tués ou morts des suites de leurs blessures, 2.547 blessés, 3.669 prisonniers[1]. Ils perdirent,

1. La division de beaucoup la plus éprouvée était la 9e division (Govone); *puis venaient,* en ordre décroissant, les 3e (Brignone)

en outre, 14 canons, plus de 5.000 fusils et des bagages en assez grande quantité.

Les *Autrichiens* eurent 8.832 hommes hors de combat, dont 2.033 tués, 4.136 blessés, 2.663 prisonniers.

Les Autrichiens avaient même perdu plus de monde que les Italiens et rien, en apparence du moins, ne devait empêcher ces derniers de recommencer la lutte le lendemain. L'archiduc s'y attendait et avait pris ses mesures en conséquence. Si donc leurs opérations offensives se trouvèrent arrêtées, ce ne fut pas tant par le dommage matériel de la défaite que par la sérieuse dépression morale qui en résulta pour les troupes et la plupart de leurs chefs.

Il est certain que l'abandon de Valeggio par l'armée italienne augmenta les conséquences de la victoire remportée par les Autrichiens : les intentions du Roi, dont les souffrances morales pendant le cours de cette malheureuse journée avaient grandi à proportion du rôle effacé auquel il s'était résigné pour ne pas peser sur les déterminations de ses lieutenants, se trouvèrent méconnues dans le désarroi général.

Le 25 au matin, les deux partis occupaient les positions suivantes :

Italiens : 1er corps, à Volta et Cavriana; 2e corps à Goito, à l'exception des trois brigades restées devant Mantoue, 3e corps et cavalerie de ligne à Cerlungo.

Autrichiens : division de réserve et brigade Piret garnissant la ligne Salionze-Monte Vento; les deux autres brigades du Ve corps occupant Seraglio, Santa Lucia, Custoza; VIIe corps posté à Custoza et Sona, IXe corps réparti entre Sommacampagna et le Monte Boscone; grand quartier général à Zerbare.

Si l'archiduc Albert ne poursuivit pas l'armée du Roi, c'est qu'il crut convenable de ne pas s'éloigner de Vérone;

3e (Sistori), 1re (Cerale), 8e (Cugia), 2e (Pianell), 7e (Bixio) et 16e *(prince Humbert)* divisions.

d'ailleurs il s'attendait à marcher contre le général Cialdini. Celui-ci avait en effet annoncé au général Lamarmora que son intention était de faire une démonstration, le 24, à Guarda Ferrarese, et de tenter le passage du Pô dans la nuit du 25 au 26.

Cependant le général Lamarmora jugea nécessaire de réunir l'armée derrière l'Oglio pour la reconstituer; ce mouvement de concentration s'effectua le 26. Le général Cialdini reçut donc l'ordre de renoncer au passage du Pô et de se replier sur l'Apennin pour couvrir Florence.

De son côté, le général Garibaldi qui, depuis le 18, avait établi son quartier général à Salo où il poussait activement l'organisation de ses Volontaires, dont 6.000 seulement étaient alors en état de marcher, reçut l'ordre de couvrir Brescia contre Peschiera.

Le 1er juillet, l'archiduc Albert passait sur la rive droite du Mincio et y demeurait le 2. Sa victoire ainsi affirmée, il se rapprocha, le 3 juillet, de Vérone. Le lendemain il apprenait que le sort des armes avait été contraire à l'Autriche, à Sadowa; il prit aussitôt ses dispositions pour évacuer la Vénétie où ne devait rester que le VIIe corps avec les garnisons de forteresses : cette évacuation fut singulièrement facilitée par l'emploi du chemin de fer. Ainsi que nous le verrons plus loin, c'est à ce moment que l'armée italienne, après un repos de plusieurs jours, reprit l'offensive.



CHAPITRE II

CAMPAGNE DE BOHÊME.

Avant d'entrer dans le détail des opérations qui ont eu lieu en Bohême, il est nécessaire de revenir sur les débuts mêmes de la guerre afin de montrer le contraste frappant que présentent la rapidité de conception et d'exécution des Prussiens et les hésitations des Autrichiens, ou de leurs alliés allemands.

Trois partis s'offraient dès le principe au feldzeugmestre Benedek : partir de la Saxe pour marcher droit sur Berlin, en se contentant de faire surveiller la Silésie, en même temps que l'armée bavaroise se porterait également en avant, avec le Mein pour base; marcher sur Berlin, tout en faisant envahir la Silésie; prendre en Bohême une *position centrale* assez voisine cependant des montagnes, c'est-à-dire dans la concavité que forme le cours de l'Elbe, de manière à être en état de répondre en temps opportun à une attaque venant de la Lusace, ou de la Silésie, ou de ces deux directions à la fois.

L'état-major prussien redoutait beaucoup l'adoption du premier plan. Il plaça deux armées sur la route la plus courte qui mène à Berlin et, dans le but de défendre la Silésie prussienne, il ordonna la réunion dans cette province d'une armée sous la direction du prince Royal.

Quelles mesures avait prises de son côté l'état-major général autrichien? Dès le 9 juin, il avait arrêté sur le papier les mouvements nécessaires pour concentrer l'ar-

mée en Moravie, d'où elle devait être transportée en Bohême. Cependant, du 10 au 15 juin, rien n'avait été fait pour resserrer les cantonnements de l'armée établie trop au large en Moravie, à cause, a-t-on dit, de l'insuffisance du service des subsistances.

Le 16 juin, répondant à l'empereur qui l'invitait à se porter en avant et qui le questionnait sur le parti qu'il comptait prendre, le feldzeugmestre écrivait : que l'ordre de concentration de l'armée recevrait un commencement d'exécution le 20 courant; que l'armée serait en bataille onze jours plus tard près de Josephstadt, si le gros de l'armée prussienne demeurait entre Görlitz et Landshut, ou au bout de trois jours près d'Olmutz, si le gros de l'ennemi se trouvait dans la Haute-Silésie, ainsi que le donnaient à croire les dernières nouvelles qu'il eût été bon de contrôler sur le terrain même.

A la date du 16 juin, l'armée de Moravie se trouvait ainsi placée : sur la voie ferrée de Brünn, trois corps, savoir : le Xe (Gablenz), à Zwitta, le IIIe (archiduc Ernest), à Zwittawka, le VIIIe (archiduc Léopold), à Brünn ; — sur la voie ferrée d'Olmutz, trois corps, savoir : le IIe corps (Thun) à Landskron, le IVe (Festetics) à Muglitz, le VIe (Ramming) à Prera et à Leipsick ; — dans l'espace intermédiaire, la 1re division de cavalerie de ligne était à Prosnitz, la 2e division de cavalerie de ligne à Kremsier, la réserve d'artillerie à Tobitschau. En Silésie, la 2e division de cavalerie légère précédait la 3e division de cavalerie de ligne établie à Mahr, Neustadt et Sternberg.

Les forces accumulées autour d'Olmutz et en Silésie s'élevaient à 158.714 combattants, 17.631 chevaux et 632 pièces.

En Bohême, l'adjonction de l'armée saxonne au 1er corps (Clam-Gallas) allait porter à environ 54.000 hommes et 138 pièces les forces chargées de défendre l'Iser.

Le 17 juin, après avoir reçu de Vienne l'avis que le gros des forces prussiennes se rapprochait de l'Elbe et que les mouvements signalés vers la Neisse ne devaient

être que des démonstrations. Benedek donnait ses ordres pour la marche vers la Bohême. Ces ordres étaient tels que l'arrivée à Josephstadt devait se faire dans l'ordre suivant : le 25 juin, un corps et une division de cavalerie ; le 26, deux autres corps ; le 27, deux autres corps ; le 29, un autre corps et une division de cavalerie. La longueur moyenne des étapes était de 17 kilomètres.

Le 18, il était averti que le gouvernement bavarois n'avait pas l'intention de diriger ses troupes en Bohême, pour y opérer leur jonction avec l'armée autrichienne : l'Autriche multiplia ses efforts pour faire revenir la Bavière sur cette détermination ; elle n'y parvint pas.

Le 20, dans une dépêche adressée au premier adjudant-général de l'empereur, le feldzeugmestre Benedek témoignait de sa confiance d'atteindre sans difficulté les positions assignées, d'y donner quelques jours de repos à ses troupes et affirmait son intention de prendre l'offensive en se réglant sur les circonstances et spécialement sur les positions qu'occuperait alors son adversaire.

Depuis la veille, on le sait, la Saxe était au pouvoir de l'armée de l'Elbe et de la 1re armée dont la jonction était un fait accompli. Mettant à profit les hésitations de ses adversaires, l'état-major prussien avait pris son parti de l'invasion possible de la Haute-Silésie et s'était décidé à faire envahir la Bohême par le nord et par le nord-est, pour marcher de là sur Vienne.

L'abandon de la Saxe engage le feldzeugmestre dans une voie fausse : il ne marche pas directement sur Berlin par Zittau et Görlitz ; il n'entre pas en Silésie. Ses hésitations sont telles, quelque cause que l'on puisse alléguer, que l'armée autrichienne se trouve condamnée à la défensive, c'est-à-dire à la défaite ; en outre la concentration en Bohême marche si lentement que les défaites partielles se multiplient pour aboutir finalement à une épouvantable catastrophe.

L'armée prussienne prend l'offensive. — Le 22 juin, l'offensive étant résolue, le télégramme suivant était adressé



à Görlitz et à Neisse, aux quartiers généraux des 1re et 2e armées :

« Par ordre de sa Majesté le Roi, les deux armées entreront en Bohême, et prendront leurs mesures pour se concentrer dans la direction de Gitschin. »

Le général de Moltke écrivait le même jour aux deux princes :

« Dans la dépêche télégraphique chiffrée qui vient d'être expédiée à la date de ce jour, on indique Gitschin comme point de réunion des deux armées; on l'a choisi à cause des distances, des facilités que donnent les routes de communication et les chemins de fer. Il est bien entendu que cela ne veut pas dire qu'il faut quand même y arriver; la réunion des deux armées dépendra absolument de la marche des événements. D'après tous les renseignements que nous possédons, il est tout à fait improbable que les Autrichiens puissent, d'ici à quelques jours, avoir réuni au nord de la Bohême la grande masse de leurs forces. En prenant l'initiative, nous pourrons peut être trouver les forces ennemies divisées, les attaquer en ayant pour nous la supériorité du nombre, et nous porter dans une autre direction pour obtenir la victoire. Mais on ne devra jamais perdre de vue qu'il faut arriver à réunir toutes nos forces pour obtenir un résultat décisif.

« A partir du moment où ils seront en face de l'ennemi, les commandants d'armées devront agir d'après leur propre inspiration et suivant les nécessités du moment, mais en ayant toujours égard à la position de l'armée voisine. C'est en agissant continuellement d'un accord commun, qu'ils pourront s'appuyer mutuellement. »

Une recommandation spéciale était faite au prince Frédéric-Charles :

« La deuxième armée est la plus faible, et c'est à elle qu'incombe la tâche la plus difficile, puisqu'elle doit déboucher des montagnes : en conséquence, dès que la 1re armée

aura effectué sa réunion avec le corps du général Herwarth, elle devra, afin d'abréger la crise, redoubler d'efforts pour hâter son mouvement en avant. »

Ainsi qu'il avait été convenu entre Berlin et Florence, l'offensive fut entamée le même jour, le 23 juin, en Bohême et sur le Mincio.

Marche en avant sur trois directions générales. — L'invasion de la Bohême se fit sur trois lignes :

Au nord et formant l'aile droite, l'armée de l'Elbe partie de Dresde et revenue sur la rive droite devait passer à Bautzen, franchir le défilé de Schluck et par Rumbourg, Gabel, Hühnerwasser, atteindre Münchengrätz, sur l Iser.

Au nord, constituant le centre, la première armée et le corps de cavalerie partis de Zittau, Görlitz et Lobau avaient à traverser les défilés de Krottau, Friedland et Neustadt pour gagner, par Reichenberg, Turnau sur l'Iser ;

Au nord-est et à l'aile gauche, la deuxième armée destinée à déboucher sur Königinhof fut fractionnée en trois colonnes qui se portèrent : celle de droite (1er corps, de Bonin), de Landshut sur Trautenau et Arnau, par Liebau et le défilé de Schatzlar ; celle du centre (la Garde, prince Auguste de Wurtemberg), de Neurode sur Braunau, Eypel et Königinhof ; celle de gauche (5e corps, Steinmetz) de Glatz à Skalitz et Gradlitz par Reinerz et le défilé de Nachod.

L'armée occupait ainsi un front d'environ 260 kilomètres ; entre l'aile droite et le centre, il n'y avait que trois journées de marche ; mais, entre les 1re et 2e armées, c'est-à-dire entre Reichenberg et Trautenau, il y a sept ou huit journées de marche. Aussi avait-on renforcé l'armée du prince Royal dont le flanc gauche devait se trouver protégé avant son passage des défilés des monts de Lusace, par le 6e corps qui avait été maintenu sur la Neisse pour servir de rideau et faire croire à l'invasion de la Silésie autrichienne, entre Ziegenhols et Oderberg,

et par deux corps de partisans dont l'action fut très efficace en Silésie et dans la Galicie occidentale.

Lorsque la campagne de Bohême commence, les Prussiens ont donc *trois lignes d'opération* et ces lignes aboutissent à un point situé *au cœur du territoire ennemi.* Il en résulte que pendant huit jours, du 22 au 30 juin, ils vont se trouver dans une situation éminemment critique, qu'il ne dépendait que de leur adversaire, s'il ne se fût pas attardé en Moravie, de faire aboutir à une catastrophe complète. Il faut cependant reconnaître que chaque jour qui s'écoulait sans être marqué par un accident augmentait leurs chances de réussite. A partir du 30 juin, par exemple, les Prussiens peuvent être battus en quelque sorte impunément : ils sont dès lors certains, grâce à la fermeté de l'impulsion, grâce à l'esprit d'initiative de leurs commandants d'armée et de la plupart des chefs de corps d'armée de reprendre tôt ou tard le dessus ; des insuccès partiels, en un mot, s'ils se présentent, n'influeront plus, à moins que de grosses fautes ne soient commises, sur la marche générale des opérations. 88 kilomètres séparent le prince Frédéric-Charles de Gitschin où le prince Royal ne peut arriver qu'après avoir parcouru lui-même 208 kilomètres ; or 224 kilomètres au minimum, existent entre Olmutz et Gitschin. Si le feldzeugmestre Benedek ne supplée pas par une accélération de vitesse à la petite différence qui existe à son désavantage, il s'expose après avoir laissé échapper l'occasion favorable que la faute commise au début par ses adversaires lui offre de s'opposer à leur réunion en les battant isolément, à être écrasé lui-même au moment d'une jonction devenue irrémédiable : en un mot, c'est l'enveloppement tactique succédant à l'enveloppement stratégique. Cette situation a été caractérisée magistralement par le général de Moltke dans le passage suivant où il expose la valeur des deux facteurs distance et temps pour la concentration des forces :

« *S'il y a avantage à se* placer sur la ligne centrale d'opé-



rations, pour pouvoir en profiter, il faut nécessairement avoir autour de soi assez d'espace pour qu'il soit possible d'aller chercher un de ses adversaires à une distance de plusieurs jours de marche et d'avoir encore assez de temps pour revenir ensuite sur l'autre. Si cet espace est très restreint, on court le danger d'avoir affaire à ses deux adversaires à la fois. Quand une armée, sur le champ de bataille, est attaquée de front et de flanc, peu importe qu'elle soit sur la ligne centrale d'opérations, ce qui était pour elle un avantage au point de vue stratégique est devenu un désavantage au point de vue tactique. Si l'on laissait les Prussiens avancer jusqu'à l'Iser et à l'Elbe, si les quelques défilés où il fallait passer pour traverser ces coupures tombaient en leur pouvoir, il est évident qu'il devenait très périlleux de s'avancer entre les deux armées. En attaquant l'une des deux, on courait risque d'être soi-même attaqué à dos par l'autre. »

Ordres donnés par le feldzeugmestre Benedek. — Le mouvement ordonné le 16 juin par le feldzeugmestre Benedek ne commence que le 18 et s'opère très lentement. La gauche de l'armée toujours postée sur l'Iser reçoit le corps Saxon, la brigade Kalik et la première division de cavalerie légère : le général Clam-Gallas est chargé avec ces 54.000 hommes d'arrêter l'ennemi qui va déboucher par les routes de Gabel et de Reichenberg ; or, cet ennemi se chiffre par 140.000 hommes environ. Benedek se réserve à lui-même le soin de s'opposer au débouché du prince Royal.

Reproduisons ici, par anticipation, le jugement trop motivé que contient sur ce projet l'historique publié par l'état-major autrichien :

«..... Dans les derniers jours, au moment décisif, alors qu'il n'y avait pas une heure à perdre, le commandant en chef ordonne, d'un côté au prince royal de Saxe une chose impossible : de tenir sur l'Iser contre des forces très supérieures ; et de l'autre il envoie des corps isolés se faire battre *successivement* et isolément dans des combats meurtriers sur *la rive gauche* de l'Elbe. Ces mesures devaient nécessaire-

ment avoir des conséquences désastreuses, car elles détruisirent et la cohésion et le moral de l'armée. »

I. — Marche de l'armée de l'Elbe et de la première armée.

Le 23 juin, les armées de l'Elbe et du prince Frédéric-Charles franchissent la frontière aux points indiqués.

Le lendemain le général Clam-Gallas reçoit une dépêche qui ne lui laisse pas le moindre doute sur le rôle de sacrifice réservé aux troupes saxonnes et à son corps d'armée :

« Vos troupes ont pour mission de s'opposer à toute attaque venant du côté de Gabel ou de Reichenberg. »

Il n'était donc plus question de se porter sur Josephstadt, après avoir recueilli le corps Saxon.

Le 25, les Prussiens occupent en première ligne Brims, Eichicht et Gablonz ; le lendemain, 26, l'armée de l'Elbe et la première armée prennent le contact par le combat d'Hühnerwasser. Le surlendemain, leur réunion opérée à Münchengrätz réduit à deux les trois lignes d'opération jusqu'alors existantes : la question se simplifie donc.

Combats d'Hühnerwasser, de Liebenau ou de Sichrow, le 26 juin. — Le *combat d'Hühnerwasser*, dans lequel l'avant-garde de l'armée de l'Elbe engagea 7 bataillons, 5 escadrons et 12 pièces contre 7 bataillons et un escadron autrichiens, se traduisit pour les *Prussiens* par une perte de 46 hommes dont 3 tués et pour les *Autrichiens* par une perte de 161 hommes, dont 27 tués.

Le même jour, l'avant-garde de la division de Horn (8e du 4e corps) appartenant à la 1re armée et forte de 2 bataillons, 1 escadron et une batterie, livrait le *combat de Liebenau* ou *de Sichrow*, pour lequel les pertes furent insignifiantes des deux côtés.

Dans l'après-midi, le général Fransecky (7e division)



jetait un pont de bateaux sur l'Iser, à Turnau qui était inoccupé. Les Autrichiens venaient, en effet, de l'évacuer après en avoir détruit le pont. Ils avaient au contraire respecté celui de Podol, se réservant de le détruire plus tard, ce qui était une faute puisqu'ils n'avaient plus aucun soldat sur la rive droite de l'Iser.

Or, vers le milieu de la journée du 26, le comte Clam-Gallas et le prince royal de Saxe recevaient du commandant en chef un télégramme ainsi conçu :

« Conservez à tout prix Turnau et Münchengrätz. »

Ils résolurent, pour obéir à cet ordre formel, de déboucher du pont de Podol et de se porter par la rive droite contre Turnau, pendant que deux brigades conserveraient Münchengrätz.

Combat de Podol, nuit du 26 *au* 27 *juin.* — Une compagnie fut donc placée provisoirement sur la hauteur de Swigan pour assurer le débouché ; une autre compagnie fut préposée à la garde de Podol où elle se barricada. Le jour même, vers sept heures et demie du soir, paraissait l'avant-garde de la 8[e] division prussienne (Horn) venue de Sichrow. Tournées dans Podol par le sud, les deux compagnies doivent se retirer à onze heures du soir vers la brigade Poschacher qui, dès son arrivée, refoule les Prussiens et réoccupe Podol. Elle y est assaillie à son tour par le nord et l'ouest par des fractions de la brigade de Bose de la 8[e] division et, après un combat des plus opiniâtres, elle doit évacuer définitivement le village d'où les vainqueurs ne parviennent cependant pas à déboucher. Cette lutte, qui ne prit fin que vers une heure du matin, mit en évidence la supériorité énorme du fusil à aiguille sur l'armement autrichien. Énergiquement conduits, les Prussiens surent, en outre, distribuer leurs feux d'une façon remarquable et plus d'un exempl particulier démontra brutalement qu'avec le fusil à tir rapide une *troupe même* de faible effectif peut, surtout lorsque le

terrain s'y prête, faire échouer en un clin d'œil les tentatives d'une troupe bien supérieure en nombre, mais dont l'armement est insuffisant.

Les *Prussiens* qui avaient engagé 22 compagnies eurent 118 hommes hors de combat, dont 32 tués; quant aux *Autrichiens*, bien qu'ils n'eussent pu porter en ligne que 17 compagnies et demie, ils ne comptèrent pas moins de 478 hommes hors de combat, dont 106 tués; ils perdirent en outre 509 prisonniers.

Le combat de Hühnerwasser avait ouvert à l'armée de l'Elbe le chemin de Münchengrätz : la possession de Podol livrait la ligne la plus courte pour arriver à Gitschin et permettait par conséquent de menacer les communications du corps austro-saxon avec le gros de l'armée.

La journée du 27 fut employée par les Prussiens à concentrer les forces qui se trouvaient sur l'Iser. Le prince Frédéric-Charles décida d'ailleurs, le 27 même, que le lendemain on prendrait vigoureusement l'offensive : le 1er corps autrichien devait quitter Münchengrätz ce jour-là pour battre en retraite sur Gitschin. Le général Herwarth reçut l'ordre d'attaquer Münchengrätz avec le 8e corps auquel était assuré l'appui de la division Münster (14e) qui devait passer l'Iser à Mohelnic. La division Horn (8e) avait ordre de se tenir prête à quitter Podol au premier avis pour se porter par Brezina sur Münchengrätz : elle aurait derrière elle en position d attente, entre Mokry et Wschen, la division Fransecky (7e).

Combat de Münchengrätz, le 28 *juin.* — Le 28 juin au matin, conformément à ce qui avait été arrêté d'un commun accord, le 1er corps autrichien commençait son mouvement de retraite sur Sobotka, en laissant comme arrière-garde sur l'Iser la brigade Leiningen répartie entre Weissleim et Kloster. Il était environ huit heures, lorsque les Prussiens attaquèrent Münchengrätz par l'ouest et par l'est.

L'avant-garde (général de Schœler) de l'armée de l'Elbe délogea les Autrichiens d'abord de Weissleim, ensuite de



Kloster; la brigade Leiningen se retira sur la rive gauche de l'Iser en incendiant le pont de Münchengrätz. Les troupes du général de Schœler ayant réussi à rejoindre sur la rive gauche la tête de colonne de la 14e division venue de Mohelnic, le général de Leiningen se replia d'abord sur le Horkaberg et peu après entre Bossin et Debrawada, à côté de la brigade Abele. A cette heure, en effet, vers onze heures, la division Fransecky (7e) attaquait sur ses derrières le Muskyberg défendu par deux batteries et par deux bataillons de la brigade Piret qui, dès le commencement de l'action, avaient été dirigés sur ce point. Après avoir essuyé un premier échec, le général Fransecky renouvela son attaque en faisant tourner la position par l'ouest (Wolsyna et Dneboch) et par l'est (ravin de Prihraz). Les défenseurs se retirèrent juste à temps sur Bossin que les Prussiens attaquèrent presque aussitôt. Il était une heure environ lorsque, sous la protection de leur artillerie, les Autrichiens battirent en retraite sur Fürstenbruck, au moment même où les têtes de colonnes du 8e corps franchissaient l'Iser; elles utilisèrent deux ponts de chevalets : l'un, construit malgré un feu intense d'artillerie à 1 kilomètre en aval de Münchengrätz, dans un rentrant que forme la rivière près du confluent du Klein Iser; l'autre établi à Mohelnic par la division Munster.

La disproportion de la lutte était considérable; car, aux 39 bataillons et aux 84 pièces dont disposaient les Prussiens, leurs adversaires ne purent opposer que 8 bataillons et 18 pièces. Les pertes furent inégales aussi de part et d'autre. *Prussiens* : 341 hommes, dont 62 tués; *Autrichiens* : 787 hommes dont 181 tués; ils perdirent, en outre, 1.393 prisonniers.

Les Autrichiens se dirigèrent sur Sobotka, les Saxons sur Unter-Bautzen.

L'armée de l'Elbe et la 1re armée désormais réunies se dirigèrent de Münchengrätz par Fürstenkruck et de Podol *par Podkost* sur Sobotka où les deux routes se rejoignent.

Combat de Podkost, nuit du 28 au 29 juin. — La 3e division avant-garde du 2e corps, qui suivait le long défilé de la route de gauche, vint se heurter pendant la nuit, à Podkost, contre la brigade d'arrière-garde Ringelsheim. A la suite du combat de Podkost, dans lequel les pertes furent minimes de part et d'autre, les Autrichiens laissèrent le passage libre et se retirèrent sur Gitschin où déjà les coups de feu avaient été échangés.

Combat de Gitschin, le 29 juin.—Le prince royal de Saxe et Clam-Gallas étaient depuis le matin à Gitschin lorsque, vers deux heures du soir, le feldzeugmestre Benedek leur fit part de son intention de prendre l'offensive sur Turnau et leur annonça comme prochaine l'arrivée à Gitschin du IIIe corps qui allait quitter Miletin. Cette double nouvelle les décida à lutter de nouveau si l'ennemi continuait sa marche.

Or le matin même, à sept heures, le prince Frédéric-Charles avait reçu un télégramme ainsi conçu :

« Sa Majesté désire que la 1re armée avance rapidement pour dégager la 2e armée, qui, malgré une série de combats victorieux, se trouve cependant, pour le moment, dans une situation difficile. »

En conséquence, le prince ordonna à la 5e division (Tümpling) de marcher de Rowensko par Libun sur Gitschin et à la 3e division (Werder) de se porter de Zehrow par Sobotka sur Gitschin pour la soutenir. La division Herwarth devait suivre aussi la 5e division. Quant aux autres divisions de la Ire armée, elles reçurent l'ordre de s'avancer jusqu'à la ligne Sobotka-Unter Bautzen.

Vers midi, le 1er corps autrichien établi entre Eisenstadt (brigade Piret) et Unter-Lochow (brigade Ringelsheim), en passant par Diletz, les hauteurs rocheuses de Brada (brigade Poschacher), Priwisin et Prachow (brigade Abele), était en mesure de défendre les routes de *Libun et de Sobotka*; il avait pour réserve générale la



brigade Leiningen, qui occupait Rybnitschek. A sa gauche et formant échelon en arrière, le corps Saxon défendait à Gitschinewes, Kosteletz et Podhrad les abords ouest de Gitschin.

De quatre heures à cinq heures du soir, le 1er corps est attaqué aux deux extrémités de son front. A gauche, le général Tümpling, pour ne pas attaquer directement le front que défendait une batterie de 56 pièces, tourne la droite autrichienne en utilisant habilement le ravin de la Cidlina, et se porte par Zames, qui n'était pas occupé, sur Poduls et Diletz. A droite, sur la route de Sobotka, le général Werder, d'abord repoussé à Unter-Lochow se décide de son côté à agir sur Wostruchno. Si l'on considère qu'entre Zames et Wostruchno il y a plus de 6 kilomètres, on voit que devant un ennemi mieux inspiré les Prussiens se seraient exposés à être battus en détail à l'une ou l'autre aile, puisque rien ne reliait leurs attaques [1].

Le général Tümpling rencontra une très vive résistance, surtout lorsque, vers cinq heures et demie, les deux divisions saxonnes furent entrées en ligne; il en triompha cependant et, vers sept heures et demie, après avoir pris et repris sur les Saxons le village de Diletz, il faisait échouer une sérieuse contre-attaque dirigée par la brigade Piret dans la vallée de la Cidlina. Une heure plus tard, après en avoir reçu l'ordre, la droite austro-saxonne qui perdait d'ailleurs du terrain se retirait sur Gitschin; le général Tümpling ne tarda point à la suivre dans cette direction après avoir fait occuper Brada et le Priwisin.

A la droite, malgré la prise d'Unter-Lochow, les Prussiens étaient tenus en échec et l'artillerie autrichienne

1. Les deux généraux prussiens ne purent même rien apprendre l'un de l'autre, car la montagne de Priwisin qui, bien qu'étroite, est très élevée, recouverte de bois et d'un accès fort difficile, forme *écran acoustique*. Remarquons en passant que ce combat prouve *que le bruit du canon ne saurait être considéré comme un signal à employer* par des fractions d'armée agissant de concert.



avait affirmé sa supériorité, lorsque de ce côté arriva l'ordre de battre en retraite.

Vers sept heures et demie, le feldzeugmestre Benedek avait envoyé l'ordre d'éviter tout engagement sérieux « et de se retirer sur l'armée principale. » Cet ordre fut reçu d'un côté comme de l'autre vers huit heures et demie. Mal dirigée, la retraite fut désastreuse pour les Autrichiens : c'est ainsi que trois bataillons qui avaient été oubliés à Brada furent en grande partie détruits par les Prussiens.

Entre dix heures et demie et onze heures du soir, ceux-ci abordant Gitschin par le nord et par l'ouest portaient le trouble dans les troupes austro-saxonnes. La lutte ne prit réellement fin que le 30 au matin, après s'être continuée pendant la nuit dans les rues de la ville.

Le combat de Gitschin, un des plus importants de la campagne, montre quel résultat peuvent obtenir malgré des fautes commises, des troupes vigoureusement conduites. L'ordre malencontreux de retraite fut certainement funeste aux défenseurs ; il importe toutefois d'insister sur la différence numérique énorme des troupes engagées de part et d'autre : les Prussiens ne disposaient en effet que de 24 bataillons et demi, 8 escadrons et 48 pièces contre les 48 bataillons, 21 escadrons et 138 pièces des Austro-Saxons.

La lutte avait été des plus honorables pour les deux partis et les pertes éprouvées dans cette affaire furent moins inégales que précédemment. Elles se répartirent ainsi. *Prussiens :* 71 officiers et 1.485 soldats hors de combat, dont 21 officiers et 308 soldats tués ; *Austro-Saxons :* 210 officiers et 5.280 soldats hors de combat, dont 50 officiers et 528 soldats tués ; dans ce chiffre, qui comprenait plus de 3.000 prisonniers, le corps Saxon entra pour 26 officiers et 566 hommes.

La retraite s'opéra dans les directions de Miletin et d'Horsitz pour les Autrichiens, de Smidar pour les Saxons.

En voyant quel *mauvais* parti le général Clam-Gallas et



le prince royal de Saxe tirèrent de leur supériorité numérique, on est en droit de se demander quel changement aurait pu apporter la présence du IIIe corps : celui-ci ne vint pas à Gitschin, parce que le feldzeugmestre dut, au dernier moment, retirer son ordre de départ; les événements survenus dans les journées des 28 et 29 aux débouchés des Riesen Gebirge le mirent dans la nécessité de prescrire une concentration sur Dubenetz.

Avant d'aborder l'étude de ces événements, disons que le 29 juin au soir la cavalerie des 1re et 2e armées entrait en communication : le feldzeugmestre Benedek allait donc être enveloppé tactiquement pour avoir permis à la 2e armée de prendre pied en Bohême.

II. — Marche de la deuxième armée.

Le prince Royal avait certainement à remplir la plus délicate de la tâche commune : il était exposé, en effet, à être arrêté de front dans les défilés longs et étroits, distants les uns des autres de 25 à 30 kilomètres et sans communications latérales possibles, ou à être battu en détail par des forces supérieures au moment où ses colonnes déboucheraient. On s'était préoccupé de cette situation critique qui devait durer plusieurs jours et, nous le savons, la marche des trois armées avait été combinée de manière que la deuxième fût en retard sur les deux autres qui, une fois réunies sur l'Iser, l'aideraient à progresser.

Le mouvement de la 2e armée commença le 22, pendant que les corps de partisans et le 6e corps donnaient le change à l'ennemi sur les véritables points de passage ; toutefois le prince Royal ne devait entrer sur le territoire ennemi que le 26. La droite était formée par le 1er corps, le centre par la Garde et la division de cavalerie, la gauche par les 5e et 6e corps, ce dernier devant servir de réserve. Ainsi qu'il a déjà été dit, on avait

choisi les routes de Trautenau, Braunau et Nachod qui se prêtaient bien à une marche concentrique.

Le 27 juin, lorsque les trois colonnes prussiennes débouchèrent, les forces autrichiennes se trouvaient réparties sur deux lignes : en première ligne, le X[e] corps (de Gablenz), au sud-ouest de Trautenau, vers Pilnikau ; le VI[e] corps (de Ramming), au sud de Nachod, à Opocno ; en deuxième ligne, le IV[e] corps (Festetics), vers Königinhof ; le III[e] corps (archiduc Ernest), vers Miletin ; le VIII[e] corps (archiduc Léopold), vers Jaromir et Josephstadt, où était établi le grand quartier-général. Le II[e] corps (de Thun) était en réserve générale, entre Josephstadt et Königgrätz.

Bien que prévenu, dès le 26, par de nombreux rapports, de la marche des différentes colonnes prussiennes, le feldzeugmestre Benedek ne s'occupa pas de les empêcher de déboucher au moment où cela était encore possible : il poursuivit imperturbablement la réalisation de son plan de concentration sur la rive droite de l'Elbe et, ainsi que le reconnaît la relation de l'état-major autrichien, s'il envoya deux corps sur la rive gauche, ce fut *seulement* pour couvrir ce mouvement. Il semble que, malgré les renseignements de la journée du 27, il n'apprécia sainement la situation que le 29 ; or, il était déjà trop tard.

Le commandant en chef autrichien ayant négligé de faire fortifier, défendre, ou du moins occuper momentanément les défilés à l'intérieur, malgré les facilités que donnaient les obstacles naturels du terrain, les colonnes prussiennes n'éprouvèrent aucun retard dans leur marche; elles ne rencontrèrent en effet de résistance qu'aux débouchés mêmes, vers Trautenau et Nachod.

Les combats de Trautenau et de Nachod ont été livrés le 27 juin aux deux ailes du front de la 2[e] armée. Nous nous occuperons en premier lieu de ce qui se passa à l'aile droite et au centre.

Combat de Trautenau, le 27 juin. — Le 1er corps prussien avait reçu l'ordre d'occuper, le 27 juin, la ville de Trautenau. Il partit de Liebau et Schomberg, vers quatre heures du matin, en deux colonnes protégées sur leur droite par une colonne légère et dont la jonction devait s'opérer à Parschnitz, après une marche de 20 kilomètres environ.

Le même jour, le Xe corps autrichien (Gablenz) devait se porter de Schurz à Trautenau et pousser de là, si c'était possible, une avant-garde jusqu'à Arnau. La 2e division prussienne, qui composait la colonne de gauche, arriva la première à Parschnitz; son chef, le général de Clausewitz, commit la faute de ne pas faire occuper de suite au débouché même du défilé, Trautenau et les hauteurs situées au sud de la ville, ou, tout au moins, celles qui sont intermédiaires aux deux villages.

Les avant-postes autrichiens s'étaient repliés jusque sur les hauteurs situées au sud-ouest de Hohenbruck lorsque, vers huit heures et demie, la brigade Mondel atteint ce point. Son chef y place l'artillerie, et porte son infanterie vers le Hopfenberg, le Galgenberg et Trautenau.

Les Prussiens essaient de déloger les Autrichiens du Galgenberg; ils échouent dans une première attaque. Le général de Bonin fait renouveler l'attaque, vers onze heures, pendant que d'autres troupes se portent sur Alt-Rognitz. Devant la menace dirigée contre son flanc droit, le feldmaréchal-lieutenant Gablenz qui vient d'arriver fait reculer la brigade Mondel vers Neu-Rognitz. C'est dans cette position que l'avant-garde autrichienne attend l'arrivée des autres brigades que devance successivement leur artillerie. Cependant les Prussiens avaient établi des batteries sur le Hopfenberg, sur le Galgenberg et avaient progressé vers le Hohenbrück, pendant que la colonne de gauche dépassant Kriblitz se dirigeait sur Alt-Rognitz.

Vers deux heures et demie, cette colonne vigoureusement attaquée de front par la brigade Grivicic, tournée

sur sa gauche, est rejetée sur Parschnitz. A leur droite, les Prussiens ne sont pas plus heureux. Vers quatre heures, après avoir reçu la brigade de Wimpffen, le feld-maréchal-lieutenant Gablenz constitue une batterie de 36 pièces et ordonne de prendre l'offensive. Les Prussiens sont rejetés dans Trautenau d'où ils essaient en vain de déboucher; vers quatre heures et demie, ils battent en retraite sous la protection de la brigade d'infanterie de réserve Barnekow établie sur le Hopfenberg : elle résiste énergiquement, mais les brigades autrichiennes Wimpffen et Knebel l'en délogent et elle doit à son tour se retirer précipitamment, car la brigade Grivicic a atteint le Katzauerberg.

A trois heures du soir, le général de Bonin regardait si bien la journée comme sienne qu'il avait refusé le concours de la 1re division de la Garde arrêtée près de Qualisch, à moins de huit kilomètres de Trautenau. Six heures plus tard, à neuf heures, il avait complètement abandonné la position et il se croyait obligé pour rallier ses troupes de repasser la frontière et de reculer jusqu'aux bivouacs qu'elles avaient quittés la veille au matin.

Pendant le combat de Trautenau, l'artillerie autrichienne très judicieusement employée avait sérieusement contribué au succès : on avait su, en effet, la grouper et bien préparer les attaques. Le général de Bonin, au contraire, ne tira qu'un très médiocre parti de son artillerie : il l'avait maintenue trop loin, alors que déjà reléguée à la queue des colonnes elle ne pouvait entrer que tardivement en ligne; en outre, il n'en avait employé qu'une faible partie. De même sa cavalerie ne lui avait été que d'un faible secours. Le feldmaréchal-lieutenant Gablenz avait donc mérité le succès par un heureux emploi des trois armes.

Toutefois cette victoire, dont il ne dépendait que du feldzeugmestre Benedek de profiter, coûta cher aux vainqueurs. *Prussiens :* 1.338 hommes hors de combat, dont *15 officiers et 315* soldats tués ; Autrichiens : 191 of-



ficiers et 5.596 soldats hors de combat dont 66 officiers tués, 1.841 soldats tués, 980 prisonniers. L'inégalité de pertes due aux effets destructeurs du fusil à aiguille était considérable; est-il nécessaire de faire remarquer qu'elle n'empêcha cependant pas cette fois les Autrichiens d'avoir le dessus.

Combat d'Oswiecim, le 27 juin. — Le même jour, les Prussiens étaient également battus à l'extrême frontière orientale de la Galicie : le combat d'Oswiecim leur valut une perte de 173 hommes ; celle des Autrichiens ne fut que de 78 hommes. Conformément aux ordres qu'il avait reçus, le feldmaréchal-lieutenant Gablenz ne dépassa pas Trautenau : il le fit occuper et s'établit lui-même à Neu-Rognitz. Pendant la nuit du 27 au 28 il signala, pour la deuxième fois, au commandant en chef le danger que courait son flanc droit :

« Comme je suis menacé à revers et sur mon flanc droit et que mes troupes, qui toutes ont été au feu, sont épuisées, je demande instamment que Praussnitz-Kaile soit occupé par un fort détachement, pour observer Eipel. »

On lui répondit que ce point allait être occupé par quatre bataillons du IV[e] corps ; on l'informait en même temps que le VIII[e] corps était à Dolan, le IV[e] à Jaromir et que le VI[e] corps avait livré la veille un combat entre Nachod et Skalitz.

Combat de Soor [1] *ou de Neu-Rognitz et Rudersdorf* [2], *le* 28 *juin.* — Le 28 juin, vers sept heures et demie du matin, le feldmaréchal-lieutenant Gablenz se mettait en marche sur Praussnitz-Kaile, conformément à un ordre qui lui était parvenu à cinq heures et d'après lequel il devait s'établir en ce point.

Le 27, au soir la Garde prussienne forte de 25 bataillons, 8 escadrons, 48 pièces et 3 compagnies de pionniers, occu-

1. Dénomination prussienne.
2. Dénomination autrichienne.

pait la ligne de l'Aupa aux deux points de Eipel (1re division) et Kosteletz (2e division). Dès que son chef, le prince de Wurtemberg, eut appris la défaite du 1er corps, devançant les ordres qu'il reçut plus tard du prince Royal, il appuya vers Trautenau. Le 28 au matin, la Garde franchissait l'Aupa et se portait sur les deux directions de Staudenz et Burkersdorf, de Rudersdorf et d'Alt-Rognitz : la première fut suivie par la 1re division, sur la deuxième, on n'envoya d'abord que deux bataillons de grenadiers tirés de la deuxième division, qui fut provisoirement tenue en réserve. La première colonne put s'avancer sans difficulté vers Praussnitz-Kaile, car les troupes de la brigade Fleischhacker du IVe corps, qui devaient se trouver là, avaient été dirigées par erreur sur Ober-Praussnitz, situé à 12 kilomètres environ au nord-ouest de Königinhof ; or, le feldmaréchal-lieutenant Gablenz ignorait ce fâcheux contre-temps. Le gros du Xe corps marchait de Trautenau sur Praussnitz, le flanc gauche immédiatement couvert par une colonne légère qui se rendait d'Alt-Rognitz à Staudenz lorsque, après neuf heures, l'ennemi fut signalé. A cette heure, à cause d'un retard dans l'envoi de l'ordre, la brigade Grivicic occupait encore le Katzauerberg, au lieu d'être en route par Alt-Rognitz sur Raatsch, où l'intention du commandant du Xe corps, qui croyait encore ses communications avec Josephstadt assurées, était de la porter sur le flanc droit de l'ennemi s'il marchait d'Eipel sur Praussnitz-Kaile.

Aussitôt que l'approche de l'ennemi lui fut annoncée, le feldmaréchal-lieutenant Gablenz ordonna de faire filer à droite sur Altenbuch, où ils prendraient la route de Pilnikau, les équipages et le parc de munitions qui marchaient en avant de l'artillerie. Pendant ce temps, la brigade Knebel et l'artillerie prenaient position à Burkersdorf et, vers dix heures, ouvraient le feu dans la direction de Staudenz.

A onze heures, les Prussiens occupaient solidement la ligne *Raatsch-Staudenz*. A peu près à cette heure, le



feldmaréchal-lieutenant Gablenz apprenait par un officier venant de Praussnitz-Kaile que non seulement ce point n'était pas occupé par des troupes autrichiennes, mais que l'ennemi s'y trouvait. Menacé d'être coupé de Josephstadt, il ordonna de suite aux brigades Knebel, Mondel, Wimpffen et Grivicic de battre en retraite d'abord sur Pilnikau, ensuite sur Neuschloss, pour gagner la rive droite de l'Elbe : cet ordre ne parvint pas à la brigade Grivicic [1] qui était sur le point d'atteindre Rudersdorf.

Cependant les Prussiens continuaient à gagner du terrain. Ils enlèvent Burkersdorf à la brigade Knebel qui, placée le plus au sud, a beaucoup de peine à prendre la direction d'Altenbuch.

Les brigades Wimpffen et Mondel parviennent sans encombre à Pilnikau. Quant à la brigade Grivicic, sa situation était désespérée. Sans cavalerie, privée de son artillerie demeurée avec la brigade Wimpffen, elle se dirigeait sur Raatsch lorsque, vers onze heures du matin, elle est attaquée à hauteur de Rudersdorf par la colonne prussienne de droite. Le colonel Grivicic repousse les deux bataillons et passe à l'offensive pour poursuivre son avantage : bientôt pris en flanc et à revers par des forces considérables, il comprend toute la gravité de sa situation et ordonne aussitôt la retraite. Vers trois heures du soir, il est blessé ; la débandade devient alors générale : 2.000 hommes environ parvinrent à se sauver et purent gagner Pilnikau et Neuschloss.

Les effectifs engagés de part et d'autre étaient peu différents : les Autrichiens avaient même 3 bataillons et une batterie de plus que leurs adversaires ; mais cet avantage numérique fut largement compensé par la surprise qui, dès le début, assura leur perte.

1. Le sous-chef d'état-major qui était chargé de le communiquer partit avec une escorte insuffisante ; il fut arrêté par des tirailleurs qu'un escadron eût suffi à dissiper. Il avait bien eu la précaution d'envoyer un duplicata par Trautenau ; mais, ce chemin étant le plus long, le hussard porteur du billet arriva trop tard.



Les *Prussiens* eurent 713 hommes hors de combat, dont 9 officiers et 148 soldats tués. Les *Autrichiens* ne perdirent pas moins de 3.819 hommes, dont 17 officiers, 583 soldats tués et 2.292 prisonniers *non blessés*.

Pour la deuxième fois en moins de quarante-huit heures, le Xe corps s'était trouvé engagé dans des conditions qu'il n'eût dépendu que du feldzeugmestre Benedek de rendre moins défavorables Des erreurs ou des négligences de cette nature sont bien faites pour déconsidérer un chef et pour démoraliser les troupes placées sous ses ordres.

Le soir du combat, la Garde bivouaquait à Burgersdorf, Alt-Rognitz, Neu-Rognitz et Trautenau. Quant au 1er corps prussien, au lieu de se porter de nouveau sur Trautenau, ainsi que le supposaient le prince Royal et le commandant de la Garde, il fut maintenu par son chef, le 28, de l'autre côté de la frontière.

Dispositions prises par le feldzeugmestre Benedek pour la journée du 29 *juin*. — Dans la soirée du 28, on commença à douter au grand quartier général autrichien de la possibilité d'exécuter le mouvement de concentration ordonné sur Gitchin et sur l'Iser. N'étant plus en droit d'espérer qu'on eût le temps de battre l'armée du prince Frédéric-Charles avant de revenir sur la deuxième armée, puisqu'on se fût exposé à être pris à revers par le prince Royal, le feldzeugmestre Benedek reprit son plan primitif : concentrer l'armée entre Miletin et Josephstadt. En conséquence, il donna le soir même des ordres qui, lorsqu'on eut reçu les nouvelles concernant le 1er corps, étaient changés le 29 au matin ; ces derniers furent d'ailleurs modifiés en partie dans le courant de la journée. Il est difficile de se reconnaître au milieu de tous ces ordres et contre-ordres : ce que l'on comprend très bien, c'est que le cercle fatal se resserre et que le commandant en chef autrichien va se trouver dorénavant à la merci des événements dont la direction tout entière est dans l'autre camp.

D'une façon générale, on peut dire que l'armée autrichienne devait se trouver répartie ainsi le 29 juin.

A gauche, IIIe corps à Miletin ; — au centre et à droite : le long de la rive droite de l'Elbe, VIe corps entre Sibojed et Kaschow, face au nord ; VIIIe corps entre Kaschow et la route de Litic à Salnei par Westec, face au nord et à l'est ; IIe corps près de Salnei, face à l'est ; sur la rive gauche de l'Elbe, à Dolan, le IVe corps, dont le chef avait ordre dans le cas où les événements le demanderaient de se replier sur Salnei, pour s'y placer à droite du IIe corps. Entre l'aile gauche et la gauche du centre, il existait donc un vide que comblait imparfaitement la 3e division de cavalerie de réserve établie à Daubrawitz ; la route de Königinhof à Miletin se trouvait ainsi à peu près libre.

A l'extrême droite, au sud de Salnei, étaient établies la 1re division de cavalerie de réserve et la 2e division de cavalerie légère.

Enfin, à l'extrême gauche, se trouvaient le 1er corps en marche sur Gitschin, le corps Saxon et la 1re division de cavalerie légère.

La réserve générale devait être constituée par le Xe corps et la 2e division de cavalerie de réserve une fois rendus à Litic et à Gr. Bürglitz.

Le grand quartier général était à Dubenetz. De graves événements vinrent dans la journée du 29 modifier une partie de ces dispositions : le corps austro-Saxon fut battu à Gitschin ; la marche du Xe corps fut sérieusement contrariée ; le VIe corps dut s'arrêter à Liebthal ; la plus grande partie du IIIe corps fut mandée précipitamment à Daubrawitz.

Ordres donnés par le prince Royal de Prusse pour la journée du 29 juin. — Le prince Royal de Prusse avait donné, pour le 29 juin, les destinations suivantes aux différentes fractions de la 2e armée : au 1er corps formant échelon en arrière, Pilnikau ; à la Garde, Königinhof ; au *5e corps*, Gradlitz : à la division de cavalerie de réserve, *Praussnitz*-Kaile. La 12e division (6e corps) qui venait de

Mittelwalde devait marcher par Nachod et Skalitz pour rejoindre la 2e armée.

Combat de Königinhof, le 29 juin. — On le voit, le Xe corps était exposé, en exécutant la marche de flanc qui devait l'amener à Litic, à rencontrer l'ennemi à Königinhof même ; c'est ce qui arriva. Koniginhof est un passage dont la possession importait également à des titres différents aux deux armées : il n'était cependant occupé que momentanément par la moitié de la brigade Fleischhacker qui protégeait le passage du Xe corps, lorsque l'avant-garde du corps de la Garde venue de Neu-Rognitz par Rettendorf se présenta pour occuper les ponts. Il s'ensuivit un combat d'une durée de quatre heures environ, à la suite duquel les Prussiens s'emparèrent des ponts et de Königinhof.

L'éloignement du corps principal les mit seul dans l'impossibilité de déboucher de la ville ; ils n'avaient engagé que 4 bataillons et demi.

Les pertes furent très inégales, si l'on s'en rapporte aux chiffres donnés par les deux partis : *Prussiens*, 700 hommes hors de combat, dont 185 tués ; *Autrichiens*, 620 hommes, dont 217 tués et plus de 250 prisonniers.

Le Xe corps ne put atteindre Litic et ses éléments dissociés s'établirent là où ils purent après les émotions d'une troisième journée de combat. Déjà le VIe corps avait dû s'arrêter entre Liebthal et Sibojed. Quant au IIIe corps, il avait été en grande partie porté sur Daubrawitz.

Pendant plusieurs heures « au grand quartier général on n'était pas bien fixé sur les emplacements occupés par les différentes brigades. Dans la soirée du 29, le capitaine d'état-major von Dillmont fut envoyé pour relever exactement les positions occupées par les Xe, VIe et IIIe corps » : ce passage emprunté à la Relation autrichienne montre jusqu'où était poussé le désarroi.

En nous occupant de la colonne de l'aile gauche de la 2e armée, nous allons voir que la position du IVe corps



avait été également entamée. Les journées des 27, 28 et 29 juin avaient été en effet remplies par des combats pour cette colonne : de ce côté, l'impulsion énergique communiquée par le général de Steinmetz assura aux Prussiens des succès sans mélange, à *Nachod*, à *Skalitz*, à *Schweinschädel.*

Combat de Nachod, le 27 juin. — C'est à Nachod que le 5ᵉ corps devait déboucher du long défilé dans lequel il était engagé. Le 27 au matin vers cinq heures, il quittait Reinerz précédé par une avant-garde forte de 6 bataillons et demi, 5 escadrons, 2 batteries, 1 compagnie de pionniers que commandait le général de Löwenfeld. Ce jour-là, le général de Steinmetz ne devait pas dépasser Nachod.

Dans la nuit précédente, le VIᵉ corps arrivé la veille à Opocno et qui avait à continuer sa route sur Josephstadt, avait reçu du feldzeugmestre l'ordre « de marcher, le 27, sur Skalitz, et de diriger une avant-garde sur Nachod. » Mieux inspiré, le feldmaréchal-lieutenant Ramming poussa tout son corps sur Nachod ; il est vrai que les avantages qu'eût procurés cette rectification de l'ordre se trouvèrent en partie annihilés par des retards dans l'exécution. Les brigades du VIᵉ corps devaient s'avancer de Dobruska, Krowitz, Bohuslawitz et Mezric sur Wysokow, Kleny et Skalitz. Dès quatre heures du matin le feldmaréchal-lieutenant Ramming apprit que Nachod était occupé ; la tête de l'avant-garde prussienne y avait, en effet, passé la nuit.

Vers huit heures et demie le général de Löwenfeld est averti au moment où il s'établissait sur le plateau de Wysokowes que l'ennemi se montre à Sonow : c'était la brigade Hertweck du VIᵉ corps arrivée là depuis une heure. Vers neuf heures, le général Herweck marche contre l'avant-garde prussienne qui s'était avancée vers Wenzelsberg : d'abord repoussé, il demande du secours à la brigade Jonak qui vient d'arriver à Dombrow ; cette brigade et la brigade Roseinzweig qui la suivait, rejettent les Prussiens sur la route de Wrochin à Wysokow et l'accu-

lent à la limite extrême du plateau qui domine le ravin de Brazetz.

La situation du général Löwenfeld est donc très critique : il n'a reçu comme renfort qu'une brigade de cavalerie et la marche du gros est très ralentie dans le défilé ; ce gros se trouvait d'ailleurs à 5 kilomètres en arrière. C'est alors que le feldmaréchal-lieutenant Ramming, craignant de voir ses trois brigades s'avancer trop loin, donne l'ordre de suspendre l'attaque jusqu'à l'arrivée d'une brigade et de la réserve d'artillerie qui ont été mandées de Skalitz.

A midi la brigade Waldstätten arrive à Kleny et, sous la protection d'une batterie de 48 pièces, marche à l'attaque de Wysokow. Sur ces entrefaites les brigades Jonak et Rosenzweig ont repris l'attaque; mais, après avoir vainement tenté de progresser à l'est de la route Wrchowin-Wysokow, elles doivent battre en retraite sur Sonow et Prowodow. Déjà la brigade Hertweck s'était repliée.

Après avoir échoué plusieurs fois, le général Waldstätten parvient cependant à s'emparer d'une partie de Wysokow. Les Autrichiens sont donc victorieux sur un point, mais les troupes du 5e corps continuent à déboucher et sa réserve d'artillerie arrive : le général de Steinmetz prend alors l'offensive sous les yeux du prince Royal. La lutte arrive bientôt à son summum; malgré tous leurs efforts, les Autrichiens perdent pied dans Wysokow et reculent sous le feu de 42 pièces prussiennes.

Bientôt le feldmaréchal-lieutenant Ramming apprenant que des colonnes ennemies débouchent de Kosteletz ordonne la retraite ; elle s'effectue sur Skalitz sous la protection de l'artillerie et d'une brigade de cavalerie.

A la fin de la journée, les Prussiens disposaient de 21 bataillons et demi, 14 escadrons, 90 pièces ; mais pendant près de quatre heures, leur faible avant-garde avait eu à soutenir l'effort de 28 bataillons, 26 escadrons et 32 pièces. Les Autrichiens mirent en ligne 29 bataillons, 30 escadrons et 88 pièces.



A plusieurs reprises pendant le cours de la lutte les deux cavaleries en étaient venues aux mains; elles déployèrent une vigueur remarquable et se montrèrent dignes l'une de l'autre.

Les pertes avaient été grandes, surtout pour les Autrichiens. *Prussiens :* 1.122 hommes hors de combat, dont 297 tués; *Autrichiens :* 5.719 hommes, dont 1.106 tués et environ 2.500 prisonniers; en outre, 8 canons et 1 drapeau.

Le même jour, dans la direction de Kosteletz, deux escadrons de lanciers autrichiens envoyés pour couvrir la gauche du VI[e] corps avaient été malmenés à Cerwena-Hura par un régiment de lanciers prussiens.

Le VI[e] corps s'était arrêté à Skalitz, en laissant des détachements à Kleny et dans la ferme de Dubno. Les Prussiens ne le poursuivirent pas : leur fatigue était grande; d'ailleurs, Nachod était la limite assignée au général de Steinmetz ce jour-là. Le 5[e] corps bivouaqua donc sur le terrain du combat, la 9[e] division au nord d'Altstadt, la 2[e] à l'est de Wysokow.

Combat de Skalitz, le 28 juin. — Le 28 juin, à sept heures du matin, le général de Steinmetz reprenait l'offensive, avec la certitude d'être appuyé dans sa marche sur Gradlitz par la 2[e] division de la Garde. Il allait trouver devant lui des troupes fraîches. Par ordre du feldzeugmestre Benedek, le VIII[e] corps s'était porté de Dolan sur Skalitz et le feldmaréchal-lieutenant archiduc Léopold, qui devait exercer le commandement des deux corps, était informé que, dans le cas où le combat s'engagerait de nouveau, le VI[e] corps formerait la réserve. Le IV[e] corps était établi à Dolan. Le relèvement du VI[e] corps par le VIII[e] corps se fit en quelque sorte sous les yeux du général de Steinmetz qui se préparait alors à attaquer. Son plan consistait à faire aborder l'aile gauche autrichienne par un détachement fort de 5 bataillons et demi, 1 escadron et 3 batteries, dirigé sur Studnitz sous les ordres du général Löwenfeld, pendant que l'avant-garde et le gros attaque

raient directement en suivant la chaussée de Nachod-Skalitz. La position de combat acceptée par l'archiduc Léopold de Spito à Zlic sur la rive gauche de l'Aupa, avec le bois de la Faisanderie pour avancée, était défectueuse : la ligne de bataille était trop rapprochée de la rivière et ses derrières étaient si mal assurés que deux brigades sur trois étaient exposées, en cas de retraite, à se voir obligées de descendre sur Skalitz et de traverser la ville pour pouvoir repasser la rivière que les pluies avaient grossie.

A dix heures troisquarts le général de Steinmetz, qui retardait son attaque pour donner à la division de la Garde le temps d'arriver à Studnitz est informé par le prince Royal que cette division a été dirigée sur Trautenau pour réparer l'échec éprouvé la veille par le général de Bonin et qu'il ne doit compter que sur la brigade de grosse cavalerie de la Garde : il prend son parti de ce fâcheux contre-temps et donne de suite l'ordre de se porter en avant. A peu près à la même heure, l'archiduc Léopold recevait l'ordre de battre en retraite avec les VI[e] et VIII[e] corps sur la rive droite de l'Elbe, le IV[e] corps devant rester seul sur la rive gauche à Dolan. Il était difficile d'être plus mal inspiré.

Le 28 juin au matin, le 5[e] corps prussien s'offrait isolé aux coups que pouvaient diriger contre lui trois corps autrichiens qui, après l'avoir écrasé, eussent été à même de marcher contre le corps de la Garde. C'est ce moment que choisissait le feldzeugmestre pour lâcher prise : il laissait ainsi échapper l'occasion favorable qui, pour la dernière fois, s'offrait à lui; il n'eut pas agi autrement si la réussite de la concentration à laquelle il avait tout sacrifié, sans cependant parvenir à la réaliser, eût dû être compromise par un succès. Venu à Skalitz, il en repartit au moment où le feu s'ouvrait, négligeant ainsi l'occasion de voir pour la première fois par lui-même.

Cet ordre *malencontreux* eut aussi le grave inconvé-



nient de jeter du trouble dans les esprits, dès le début d'un combat qu'il fallait bien accepter.

« La brigade Schultz, plus rapprochée, avait déjà commencé à se retirer; mais au premier coup de canon elle fit face en tête et reprit sa position. D'après les intentions que venait de manifester le commandant en chef, il ne pouvait entrer dans les vues de l'archiduc Léopold d'engager sérieusement ses troupes, mais l'ardeur qu'elles mirent à repousser les premières attaques de l'ennemi gagna de proche en proche, et c'est ainsi que, contrairement à la volonté du commandant du corps, le combat prit des proportions qu'il n'aurait pas dû atteindre. » (État-major autrichien.)

A onze heures, le général de Löwenfeld se porte du Schafberg situé au sud de Studnitz contre la ferme de Dubno, secondé dans ce mouvement par la colonne du centre et par deux bataillons de la brigade de réserve Hoffmann; la gauche de cette attaque concentrique s'appuyait à Kleny. Les Prussiens essaient en vain de déboucher de la lisière des bois qu'ils occupent. Une batterie centrale de 48 pièces établie à l'est de Skalitz fait échouer tous les efforts qui sont tentés de front et finalement oblige la 10e division à remonter vers le nord, en utilisant le ravin de Starkoc, pour s'avancer contre Zblow et Zlic. La brigade autrichienne Fragern établie entre la hauteur nord de Skalitz et le village de Zlic prend l'offensive et se porte résolument en avant : assaillie de front à courte distance par le feu rapide de l'ennemi, elle s'arrête, puis bat en retraite en ne ramenant qu'une pièce sur six. La brigade Kreyssern se porte alors en avant; elle atteint la Faisanderie, mais un feu meurtrier la contraint également à se replier après avoir éprouvé d'énormes pertes.

Entre midi et une heure, l'arrivée tardive de l'artillerie de réserve du 5e corps placée sous les ordres du lieutenant-colonel de Kameke permet aux Prussiens *de former*, à peu de distance en arrière de Kleny, une

batterie de 54 pièces. Alors s'établit une violente lutte d'artillerie que l'archiduc Léopold met à profit pour ordonner la retraite. Les trois brigades Schulz, Fragern et Kreyssern se dirigent sur l'Aupa. Vers deux heures, les Prussiens attaquent la gare qui arrête leur marche vers Skalitz; ils l'occupent après avoir triomphé d'une résistance énergique dans laquelle le général Fragern a trouvé la mort.

Vers trois heures, à la suite d'une solide préparation par l'artillerie qui s'est rapprochée, le général de Steinmetz ordonne une attaque générale concentrique sur la ville. Les Autrichiens l'évacuent : ils franchissent l'Aupa, sous la protection de leur artillerie qui a pris position à temps sur la rive droite et continuent leur retraite au delà de Zagezd sans être inquiétés.

Ainsi prit fin le combat de Skalitz dans lequel l'archiduc Léopold eut à lutter avec trois brigades contre 29 bataillons, 21 escadrons et 108 pièces. Les VI[e] et IV[e] corps étaient demeurés inactifs et le VIII[e] corps appauvri d'une brigade avait été battu en détail, alors qu'il eut été facile d'assurer à son chef une écrasante supériorité.

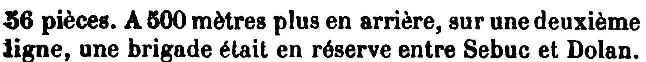
Le même jour donc, après avoir fait preuve d'un incontestable dévouement, les VIII[e] et X[e] corps étaient défaits l'un à Skalitz, l'autre à Soor, par la faute du feldzeugmestre Benedek s'entêtant, au mépris des leçons répétées qui se dégageaient des événements, à poursuivre la réalisation de « son plan »: il n'eût point agi autrement si l'ennemi s'était trouvé à plusieurs journées de marche, ou avait pris le parti d'assister en spectateur indifférent à ce qui se passait sous ses yeux. Les pertes éprouvées de chaque côté à Skalitz attestaient l'opiniâtreté de la résistance aussi bien que la vigueur de l'attaque. *Prussiens* : 1.365 hommes hors de combat dont 306 tués, au nombre desquels 17 officiers; *Autrichiens* : 6 canons, 5.577 hommes, dont 1.867 tués (officiers, 69; soldats 1.798) et 2.829 prisonniers, *dont 1.302 non blessés.*



Vers le milieu du jour, le IV[e] corps s'était avancé jusqu'à Schweinschädel et s'était placé en arrière du village, à cheval sur la chaussée; son tour était venu de se faire battre isolément.

Quant au 5[e] corps prussien, il s'établit le soir du combat au delà de Skalitz, sur la rive droite de l'Aupa; ses avant-postes étaient à la hauteur de Zagezd. Le restant du 6[e] corps était alors en marche sur l'ordre du prince Royal, pour rejoindre à Skalitz le 5[e] corps et couvrir le flanc gauche de l'armée: arrivé le lendemain, il fut mis sous les ordres du général de Steinmetz qui disposa ainsi de 27 bataillons $^1/_2$ d'infanterie, 21 escadrons et 108 pièces.

Combat de Schweinschädel, le 29 juin. — Le 29, le général de Steinmetz fit reposer ses troupes pendant la matinée. A deux heures du soir, il se mit en mesure de rejoindre le prince Royal en continuant sa route sur Gradlitz; il comptait tourner l'aile gauche autrichienne en s'avançant par Zlic, Ratiboritz, Weternik et Chwalkowitz. Cette aventureuse marche de flanc exécutée à moins de trois kilomètres du IV[e] corps devait s'effectuer sous la protection d'un détachement composé de la brigade d'infanterie Wittich, de la brigade de cavalerie Wunck et de trois batteries, qui s'avancerait par Zagezd et Miskoles. La raison d'être de ce détachement reste problématique, car le général de Steinmetz se proposait de l'appuyer s'il était attaqué et de l'attendre à Augezdez pour le recueillir. Chose incompréhensible, malgré la dure leçon infligée la veille même, le feldmaréchal-lieutenant Festetics qu'on laissait aussi près que possible de l'ennemi avait ordre d'éviter tout combat sérieux. Le commandant du IV[e] corps, craignant avec raison de « démoraliser ses troupes par une retraite trop précipitée, résolut de résister au premier choc de l'ennemi et prit ses dispositions en conséquence. » Sa ligne de bataille formée de deux brigades qui garnissaient le front Trzebeschow-Schweinschädel-Sebuc était protégée par trois batteries présentant un total de



56 pièces. A 500 mètres plus en arrière, sur une deuxième ligne, une brigade était en réserve entre Sebuc et Dolan.

Après s'être avancé jusqu'à Trzebeschow, qu'il atteint vers trois heures, le général Wittich engage son détachement dans le ravin qui aboutit en ce point et se dirige vers Miskoles. Il avait déjà beaucoup souffert du feu des batteries autrichiennes et son artillerie avait de la peine à s'élever au nord de Trzebeschow, lorsque le général de Kirchbach, qui commandait l'avant-garde du corps d'armée, dirige la brigade Tiedemann sur Miskoles. Une fois là, cette brigade à laquelle la brigade Wittich vient constituer une réserve prend l'offensive et, profitant habilement des accidents du terrain, se porte malgré un feu intense d'artillerie contre Schweinschädel et la Bergerie : maîtresse de ces deux points, elle procède ensuite à l'attaque de Sebuc qu'elle enlève, mais elle ne va pas plus loin. N'ayant pas l'intention de dépasser Schweinschädel, le général de Steinmetz arrête le combat et rappelle ses troupes vers le nord. Vers huit heures du soir, la canonnade cesse. Le feldmaréchal-lieutenant Festetics bat en retraite sur Jaromir.

Les Autrichiens disposaient de 28 bataillons, 5 escadrons et 72 pièces auxquels les Prussiens n'opposèrent que 12 bataillons et demi, 13 escadrons et 30 pièces. Quant aux pertes, elles se partagèrent ainsi : *Prussiens*, 394 hommes hors de combat dont 86 tués (officiers, 8 ; soldats, 78) ; *Autrichiens* : 1.450 hommes dont 568 tués (officiers, 11 ; soldats, 557) et 419 prisonniers.

Jonction des trois colonnes de la 2e armée, le 30 juin. — Dès sept heures et demie du soir, le général de Steinmetz avait repris sa marche interrompue par le combat de Schweinschädel et, dans la nuit du 29 au 30 juin, il opérait sa jonction avec le corps de la Garde, les 5e et 6e corps. Le 1er corps était établi entre Arnau et Pilnikau, à un peu plus de 10 kilomètres au nord de Königinhof.

La *deuxième armée* était donc maîtresse de la ligne de

l'Elbe ; quatre jours après son entrée en Bohême, elle la garnissait avec des troupes qui avaient été presque constamment victorieuses. Les corps autrichiens qui lui avaient été opposés s'étaient vaillamment conduits ; mais, employés sans discernement dans chacune de ces journées où se décidait le sort de l'Autriche, ils n'avaient pu que faire leur devoir et sauver l'honneur du drapeau.

III. — Journées des 30 juin, 1er et 2 juillet.

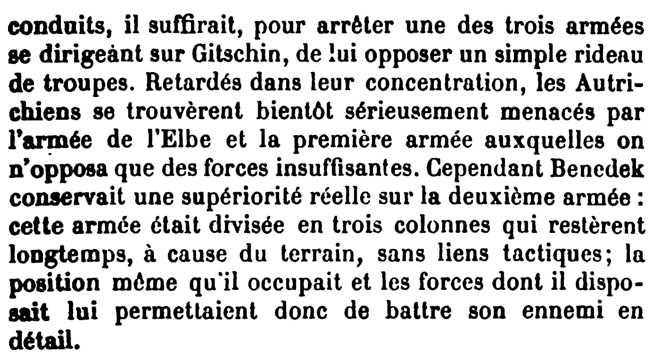
La journée du 30 juin se passa sans incidents sérieux pour la *deuxième armée :* le prince Royal lui accorda d'ailleurs pour se reposer ce jour que les deux autres armées, parvenues au delà de Turnau, employèrent à se rapprocher. La *première armée* continua à s'avancer vers Königgrätz ; à sa droite marchait l'armée de l'Elbe, dont la mission était d'attaquer et de rejeter loin de leur principale armée les forces ennemies qui pourraient menacer son flanc droit.

Le 30 même, le roi Guillaume partait pour l'armée qu'il rejoignit, le 2 juillet, à Gitschin.

Le feldzeugmestre Benedek ordonne la retraite sur Königgrätz, le 30 *juin.* — Le 30 juin, le feldzeugmestre Benedek prenait la détermination de ramener son armée en arrière pour la diriger sur les environs de Königgrätz : elle se trouvait cependant réunie dans la position choisie et désignée par lui dès le début des opérations. Pour la troisième fois il modifiait la direction générale, par suite de la funeste irrésolution qui semble avoir hanté son esprit pendant toute la campagne.

Nous pouvons ici, sans craindre de nous répéter, revenir un peu sur la conduite du général en chef autrichien et présenter en même temps quelques considérations sur l'opinion prussienne que nous avons reproduite page 403.

Dès le début, il n'était pas permis à Benedek de supposer que devant des adversaires aussi énergiquement



conduits, il suffirait, pour arrêter une des trois armées se dirigeant sur Gitschin, de lui opposer un simple rideau de troupes. Retardés dans leur concentration, les Autrichiens se trouvèrent bientôt sérieusement menacés par l'armée de l'Elbe et la première armée auxquelles on n'opposa que des forces insuffisantes. Cependant Benedek conservait une supériorité réelle sur la deuxième armée : cette armée était divisée en trois colonnes qui restèrent longtemps, à cause du terrain, sans liens tactiques; la position même qu'il occupait et les forces dont il disposait lui permettaient donc de battre son ennemi en détail.

Il eût fallu pour cela ne pas se désintéresser de tout ce qui se passait sur la rive gauche de l'Elbe, sous prétexte que les engagements devaient avoir lieu seulement sur la rive droite. Il eût fallu surveiller les défilés dont le parcours fut laissé complètement libre, et en défendre sérieusement les débouchés, ce qui était assez facile ainsi que l'a prouvé la première journée de combats.

Le 27 juin, le Xe corps est engagé à Trautenau pendant qu'à l'aile opposée le VIe l'est à Nachod : le premier est victorieux; le deuxième l'eût certainement été s'il avait reçu du renfort.

Laissons de côté le IIIe corps qui a été maintenu à Miletin, en prévision d'événements pouvant surgir à Gitschin, point dont l'importance était connue depuis les guerres de l'Empire. Entre les deux corps d'ailes se trouvent les VIIIe et IVe corps, et, à une faible distance d'eux, le IIe corps.

Il était naturel après le succès de Trautenau de s'enquérir, en employant la cavalerie, de ce qu'étaient devenus les vaincus et d'envoyer de suite, par une interprétation judicieuse des événements, reconnaître le défilé situé plus au sud. Il était non moins naturel de soutenir immédiatement le feldmaréchal-lieutenant Gablenz, du Xe corps, dans l'attente d'une attaque nouvelle, de l'appuyer par exemple avec *tout le* IVe corps. Les deux corps se se-



raient ainsi trouvés réunis contre la garde prussienne et la journée du lendemain, 28, marquée par l'écrasement du malheureux X[e] corps, dont l'absolu dévouement méritait un meilleur sort, eût été toute différente pour la cause autrichienne. Outre que la journée du 29 juin n'eût pas fourni le combat de Königinhof, la Garde se fût trouvée impuissante à conjurer l'orage; il est même probable que l'inertie du général de Bonin l'eût mise dans la nécessité de se replier sur le défilé d'où elle était sortie.

D'un autre côté, la nécessité s'affirmait, après l'insuccès de Nachod, de faire appuyer le IV[e] corps, dans la soirée du 27, par le VIII[e] et même par le VI[e] corps, si ce dernier n'était pas employé du côté de Trautenau. Or, on se rappelle que le VIII[e] corps seul fut envoyé, le 28 et même le 27, à la rencontre du 5[e] corps prussien, avec l'ordre étrange de battre en retraite si, à telle heure, il n'était pas attaqué : l'offensive à outrance du général Steinmetz devait avoir raison du VIII[e] corps poussé en avant et en même temps retenu.

Le lendemain, 29, le IV[e] corps que l'on n'avait su employer ni le 27, ni le 28, était offert à son tour, dans les conditions les plus défavorables et les plus maladroites, aux coups de l'infatigable Steinmetz, auquel Benedek avait bénévolement fourni, pendant trois jours consécutifs, toute facilité de battre successivement en détail trois corps qui, réunis, l'eussent infailliblement écrasé.

Telle est la logique des faits. A la guerre, devant un adversaire entreprenant, que rien ne lasse, toute faute d'une certaine importance se paie et, si elle est répétée, les conséquences en sont parfois incalculables. On voit donc qu'à l'exposé de principes formulés, aussitôt après la guerre, par le général de Moltke, on peut, en ne s'appuyant que sur les faits eux-mêmes, opposer la critique d'un plan dont l'exécution était très périlleuse. Le feldzeugmestre Benedek pouvait prendre corps à corps la deuxième armée et l'écraser en détail avant l'arrivée des

deux autres armées, car chaque marche dans la direction de l'est faisait gagner un jour de plus aux Autrichiens sur l'attaque venue de l'Iser. Le 29, jour de Gitschin, Benedek laissa échapper l'occasion de mettre hors de cause, pour plusieurs jours, l'armée du prince Royal. S'il l'eût fait, dans quelles conditions différentes eût été livrée la grande bataille qui va prendre le nom de Sadowa !

Enfin, en dernier lieu, Benedek revient à son plan primitif; mais ces défaites successives ont sérieusement atteint le moral de l'armée, dont cinq corps ont été engagés et pour la plupart fortement éprouvés. Les Ier, IIe, IVe, VIe, VIIe, Xe corps autrichiens, la 1re division de cavalerie légère, la division de cavalerie de réserve et le corps saxon ont perdu dans les combats des 27, 28, 29 et 30 juin, sans compter les malades et les traînards, 31.204 hommes, 1.394 chevaux et 16 pièces.

Le 30 juin, le feldzeugmestre Benedek envoie de Dubenetz à l'Empereur la dépêche suivante :

« Le 1er corps et les Saxons ont été refoulés; cet échec m'oblige à reculer moi-même dans la direction de Königgrätz. »

L'ordre fut donné le 30, à trois heures du soir, et le lendemain, 1er juillet, le mouvement commençait sur quatre colonnes.

Les 1er et 2 juillet furent employés, dans les camps, à exécuter les mouvements qui amenèrent, le 3 juillet, la bataille de Sadowa.

Dans le camp prussien, l'enthousiasme était grand : le Roi, accompagné de son chef d'état-major général, général de Moltke, et du ministre de la guerre, général de Roon, avait pris en main le commandement de l'armée.

Dans le camp autrichien, il n'en était pas de même. Le passage *suivant emprunté* à la relation de l'État-major



autrichien, établira suffisamment où en étaient les affaires, le 1er juillet :

«..... Complètement désorienté, troublé, démoralisé, le feldzeugmestre avait perdu toute confiance, tant en lui-même qu'en son entourage, en ses troupes et même dans la grande cause pour laquelle l'armée avait combattu jusqu'alors. En arrivant à Königgrätz, il trouva le lieutenant-colonel Von Beck, de l'Adjudantur de l'empereur, envoyé par S. M. pour s'assurer de la situation et de l'état réel des choses... Le feldzeugmestre était désespéré et, vers onze heures et demie du matin — sans consulter personne de son entourage — il adressa à l'empereur le télégramme suivant :

« Je supplie instamment Votre Majesté de conclure la paix à tout prix. Une catastrophe pour l'armée est inévitable. Le lieutenant-colonel Beck part à l'instant. »

Le jour même, vers onze heures du soir, après avoir reçu une réponse négative de l'Empereur qui lui demandait si une bataille avait eu lieu, Benedek affirmait son intention de battre en retraite, le 3, sur Pardubitz et de là sur Olmütz, à moins qu'une occasion favorable de reprendre l'offensive se présentât.

Le 2 juillet, sur un ordre venu de Vienne, le feldmaréchal-lieutenant Henikstein, chef d'état-major général, le général major Krismanic, chef de la chancellerie, cessaient leurs fonctions, le général de cavalerie Clam-Gallas était privé de son commandement et ces trois généraux étaient appelés à Vienne.

Le général-major Baumgarten, nommé chef d'état-major général, n'arriva au grand quartier général que le 3 juillet au matin. Le général-major baron de Ringelsheim fut adjoint au IIIe corps d'armée, en remplacement du général Baumgarten.

Le même jour, à trois heures du soir, Benedek qui avait recouvré plus de calme annonçait à l'Empereur que l'*armée resterait* le 3 juillet devant Königgrätz et qu'il *espérait n'être* point obligé de continuer la retraite.

Positions des armées ennemies, le 2 juillet au soir. — Le 2 juillet au soir, les armées ennemies occupaient les emplacements suivants :

Armée Autrichienne. — Concentrée au nord et au nord-ouest de Königgrätz, elle avait : en pointe, en arrière de Sadowa, le IIIe corps éclairé à sa gauche par la 3e division de cavalerie légère et immédiatement soutenu par le Xe corps au sud de Lipa; puis, de la droite à la gauche, sur une ligne sensiblement marquée par les points de Trotina, Nedelist, Wsestar, Neu-Prim, les IIe, IVe, VIIIe, VIe corps et les Saxons. Le reste de la cavalerie était réparti sur les ailes ou en arrière.

Pendant la journée, quelques batteries en terre avaient été établies, par les soins du colonel du génie Pidoll, entre Nedelist et Lipa et à Chlum; des troupes du génie mirent en état de défense les lisières occidentales des villages de Lipa et de Chlum et, à l'aile gauche, les pionniers saxons fortifièrent Nieder-Prim, Problus et la lisière du Brizerwald; enfin deux ponts militaires furent jetés entre Opatowitz et Bukowina.

Armée Prussienne. — Grand quartier général à Gitschin.

L'Armée du prince Frédéric-Charles s'étendait sur deux lignes :

Première ligne, de Miletin à Gutwasser : 1re division à Miletin; 7e division à Horitz; 8e division à Gutwasser.

Deuxième ligne, de Dobes à Aujezd-Sylvana : 5e division à Dobes; 4e division à Westromer; 3e division à Aujezd.

Les deux divisions de cavalerie étaient placées en avant des 8e et 3e divisions, à Baschnitz et Liskowitz; la première appuyait donc sa gauche à la grande route de Gitschin à Königgrätz.

Le quartier général était à Horitz.

L'Armée de l'Elbe, dont le commandant était subordonné au prince Frédéric-Charles, tenait la droite de la 1re armée; ses divisions occupaient : Choteletz (14e), Hochwescly (16e) et Lhotaweselka (15e); la division de landwehr de la Garde était restée à Iung-Bunzlau.



La deuxième armée, dont le quartier général était à Königinhof, était ainsi placée sur les deux rives du haut Elbe :

A droite, le 1er corps : à Ober-Praussnitz et Neustadt;

Au centre, la Garde : à Daubrawic (avant-garde de la 1re division), Königinhof (1re division) et Rettendorf (2e division et grosse cavalerie);

A gauche; le 5e corps, à Schurz, Schloten et Gradlitz; le 6e corps, à Gradlitz.

Le récit de l'État-major prussien s'attache à légitimer et à considérer comme *voulue* la séparation de l'armée allemande en deux masses. Il y a bien des réserves à faire à ce sujet et l'on peut affirmer qu'une fois de plus les Prussiens ont joué de bonheur. Quoi qu'il en soit, nous reproduisons en entier le passage en question; l'embarras y perce :

«... Ainsi à partir de ce moment, les deux armées prussiennes étaient entièrement libres d'opérer leur jonction immédiate, si les circonstances faisaient juger cette mesure nécessaire. On préféra les laisser séparées : cette division sans danger au point de vue stratégique, avait de très grands avantages au point de vue tactique. Que l'on vint à rencontrer l'ennemi dans une position d'où l'on ne pourrait pas le déloger en l'attaquant seulement de front, et l'on n'aurait réuni en un seul jour l'armée entière, que pour être obligé de la diviser de nouveau, si l'on voulait pouvoir exécuter une attaque sur le flanc de cette position. Les armées n'étant qu'à une petite journée de marche l'une de l'autre, aucune d'elles n'était en danger si l'ennemi venait à l'attaquer, parce qu'il serait alors lui-même pris en flanc par l'autre... »

Bataille de Sadowa, ou de Königgrätz, 3 juillet.

Les travaux exécutés pendant la journée du 2 juillet par l'armée autrichienne en avant de Königgrätz autorisaient à croire que le feldzeugmestre avait l'intention de

livrer bataille en avant de l'Elbe. Cependant lorsque, le 2 juillet à midi, il réunit tous les commandants de corps et leurs suppléants, les divisionnaires, tous les chefs d'état-major, les commandants de la réserve, d'artillerie et du parc aux munitions, il ne fit aucune communication concernant les opérations ultérieures de l'armée.

Ce fut dans la soirée, à onze heures, que, sur des rapports signalant de tous côtés l'approche des têtes de colonnes prussiennes, l'ordre général pour la bataille du lendemain fut rédigé. Cet ordre ne fut expédié aux divers corps que le 3 juillet, à deux heures du matin.

Au quartier général du Roi on pensait, le 2 juillet, que le gros de l'armée autrichienne s'était retiré derrière l'Elbe et avait pris position entre l'Aupa et l'Adler, les deux ailes appuyées aux forteresses de Josephstadt et Königgrätz. On s'était donc d'abord décidé à marcher le 3 pour attaquer les Autrichiens si on les rencontrait, ou pour gagner sur leur flanc gauche Pardubitz, afin de les contraindre à évacuer la position sans combat. Le prince Frédéric-Charles apprit dans la journée par ses reconnaissances que des corps autrichiens étaient massés entre l'Elbe et la Bistritz, dont certains points étaient même occupés. Il en prévint le Roi et rendit en même temps compte des dispositions qu'il avait prises pour attaquer le lendemain. Ces mesures exposées par le général de Voigts-Rhetz, furent écartées entre onze heures et minuit dans un conseil de guerre où le Roi, se rangeant à l'opinion du général de Moltke, prit le parti « d'attaquer l'ennemi avec toutes ses forces en avant de l'Elbe, sans se préoccuper de savoir si l'on avait devant soi l'armée autrichienne tout entière ou seulement une partie considérable de cette armée. » (État-major Prussien.)

Le prince Royal fut mis au courant de la situation dans une dépêche signée « de Moltke », qui se terminait ainsi :

«..... Votre Altesse royale voudra prendre sur-le-champ les dispositions nécessaires pour venir au secours de la 1re armée

avec toutes ses forces en se dirigeant sur le flanc droit de l'ennemi, qu'elle trouvera probablement en marche, et en l'attaquant immédiatement.

« Les ordres qui ont été envoyés d'ici aujourd'hui dans l'après-midi avaient un objet différent et sont maintenant annulés. »

A minuit même, cette dépêche partait du grand quartier général, portée par *un seul* messager[1], le lieutenant-colonel de Finkenstein, aide de camp du roi; il eut à franchir par la pluie la distance de 38 kilomètres qui sépare Gitschin de Königinhof. En passant, le comte Finkenstein fit parvenir au général de Bonin commandant le 1er corps l'ordre qui le concernait et, le 3 juillet, à quatre heures du matin, il remettait au prince Royal les instructions de l'exécution desquelles dépendait la victoire.

Les ordres ne purent recevoir un commencement d'exécution avant sept heures du matin; or, les distances à parcourir par les différents corps de la 2e armée étaient telles que, le mauvais état des chemins aidant, le corps de la Garde et les avant-gardes des autres corps pouvaient seuls, entre onze heures et midi, apparaître sur le champ de bataille.

D'après ce qui précède, nous voyons que le rôle de la première armée, appelée à combattre sur la Bistritz, devait consister à occuper l'ennemi de front, à attirer ses forces sur elle et à lui résister solidement, de manière à préparer la réussite de la double attaque préparée contre ses deux flancs, à gauche par l'armée de l'Elbe, à droite par la deuxième armée.

Nous emprunterons à la relation de l'État-major autrichien, la description succincte du champ de bataille :

1. Depuis, certains auteurs prussiens ont bien affirmé que cet ordre si important avait été établi en double et que le deuxième exemplaire fut envoyé par Miletin, en faisant un détour par Kamenitz; pourquoi ont-ils négligé de faire connaître le nom de ce *deuxième* messager, qui ne pouvait être le premier venu ?

« La Bistritz — qu'il n'est pas facile, même en temps ordinaire, de traverser ailleurs que sur les ponts — considérablement grossie par les dernières pluies, couvrait le front de la position vers l'ouest et formait un obstacle difficile à franchir. Au nord, l'espace libre pour attaquer était resserré entre la Bistritz et la Trotinka et n'offrait guère entre Benatek et Racitz, qu'une largeur de 5.000 mètres environ; car, plus à l'est, le terrain compris entre la Trotinka et l'Elbe était marécageux et d'un accès fort difficile. Entre ces divers cours d'eau, se développait la position assignée à l'armée; le terrain, légèrement accidenté, était partout accessible aux différentes armes; de plus, des villages et des bouquets de bois, placés de distance en distance, pouvaient servir très avantageusement de point d'appui pour la défensive. De la gauche à la droite de la position — de Hradek à Horenowes par Problus et Chlum, — s'étend une succession de hauteurs, dont les pentes tournées vers l'ouest et le nord sont assez raides, tandis que, du côté opposé, le terrain va en s'inclinant doucement vers l'Elbe. L'espace compris entre l'Elbe et la ligne Nedelist-Sweti-Rosnitz-Charbusitz est sensiblement horizontal. Enfin, la partie de la chaussée conduisant à Horitz, comprise entre Wsestar et Lipa, est tracée dans le fond d'une petite vallée et dominée à droite et à gauche par les hauteurs de Chlum et de Langenhof....... La clef de la position était la hauteur sur laquelle est bâtie une partie du village de Chlum et d'où l'on domine tout le terrain environnant....... »

L'ordre de bataille adopté par le feldzeugmestre, dont le nouveau chef d'état-major était arrivé depuis quatre heures à peine, était le suivant :

Au centre, les IIIe et Xe corps, soit : 43.276 fantassins, 642 cavaliers et 134 pièces;

A l'aile droite, les IIe et IVe corps, soit : 51.361 fantassins, 4.121 cavaliers et 176 pièces;

A l'aile gauche, le corps Saxon, le VIIIe corps et la 1re division de cavalerie légère, soit : 32.952 fantassins, 7.600 cavaliers, 140 pièces.

Réserve de l'armée, les VIe et Ier corps, les 1re, 2e et 3e divisions de cavalerie de réserve, la 2e division de cava-



lerie légère et la réserve d'artillerie de l'armée, soit : 47.313 fantassins, 11.435 cavaliers et 320 pièces.

L'armée autrichienne présentait donc l'effectif suivant : 174.902 fantassins, 23.798 cavaliers, 16.328 artilleurs et pionniers; au total, 215.028 combattants et 770 pièces.

L'armée prussienne mit en ligne :

Au centre, 1re armée, 84.830 combattants, soit 69 bataillons, 74 escadrons, 74 batteries et 7 compagnies de pionniers.

A l'aile droite, armée de l'Elbe, 39.088 combattants, soit 36 bataillons 3/4, 29 escadrons, 24 batteries, 3 compagnies de pionniers;

A l'aile gauche, 2e armée, 97.064 combattants, soit 85 bataillons 1/2, 81 escadrons, 56 batteries, 9 compagnies de pionniers.

Total : 220.982 combattants, ou 191 bataillons 1/4, 184 escadrons, 130 batteries et 19 compagnies de pionniers.

Remarquons dès maintenant que jusqu'à l'entrée en ligne de la 2e armée, l'armée autrichienne n'eut devant elle que 122.918 hommes : cette différence est intéressante à signaler dès maintenant.

L'action fut entamée vers sept heures et demie du matin par la 1re armée avant que l'armée autrichienne eut encore eu le temps de prendre ses emplacements de combat : ils lui avaient été assignés tardivement ; ajoutons qu'aucune vue d'ensemble ne suivait leur énumération.

A six heures du matin, les colonnes de l'armée de l'Elbe et celles de la 1re armée se dirigeaient vers la Bistritz.

Aussitôt après avoir reçu du général Herwarth l'assurance qu'il serait entre sept et neuf heures à Nechanitz avec 36 bataillons, le prince Frédéric-Charles donna l'ordre à son armée de se porter en avant vers la ligne formée par les villages de Mokrowous, Dohelitz et Sadowa : au centre, la division Horn (8e) marcha de Milowitz sur *Sadowa*, précédant les divisions Tümpling (5e) et Manstein (6e) que suivait la réserve d'artillerie, à droite et à

hauteur de la division Horn, le 2e corps (divisions : de Werder, 3e et Herwarth, 4e) se dirigeait sur Dohalicka; tenant la gauche, la division Fransecky (7e) devait ne se porter en avant de Cérekwitz que lorsque le combat s'engagerait à Sadowa et, à partir de ce moment, se régler sur les circonstances.

Le soin d'assurer les communications entre la 1re armée et l'armée de l'Elbe était confié au corps de cavalerie.

De son côté, l'armée de l'Elbe s'était mise en mouvement et se dirigeait sur Nechanitz. Vers six heures et demie du matin, son avant-garde en était à deux kilomètres.

Au début de l'action, l'armée austro-saxonne occupait les positions suivantes :

A l'aile droite : le IVe corps (Festetics), entre Maslowed et Chlum faisant face à l'ouest, au lieu de se trouver, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, entre Nedelist et Chlum face au nord; le IIe corps (de Thun) entre Maslowed et Horenowes avec une brigade dans la direction de Sendrasitz, alors qu'il aurait dû être entre Nedelist et l'Elbe ;

Au centre, le IIIe corps (archiduc Ernest), sur la ligne Chlum-Lipa, face au nord-ouest; le Xe corps, à Langenhof.

A l'aile gauche : le corps Saxon (prince Royal), à Stresetitz, Problus, Nieder-Prim; le VIIIe corps (archiduc Léopold), à son arrivée vers les neuf heures, sur la ligne Bor-Strezirek par le Brizerwald pour appuyer les Saxons.

Comme avancées de la ligne de bataille, les différents corps avaient occupé le bois de Maslowed [1], Cistowes et sur la Bistritz, les villages de Sadowa, Unter-Dohalitz, Dohalicka, Mokrowous, Tresowitz, Popowitz, Lubno.

La réserve était formée par deux corps, les VIe et Ier, établis : l'un entre Sweti et Wsestar, l'autre entre Wsestar et Rosnitz.

Enfin les cinq divisions de cavalerie étaient placées : la 2e division de cavalerie légère au sud de Nedelist; la 3e division de cavalerie de réserve au nord de Sweti; la

1. Encore nommé de *Benatek*, ou Swiep Wald.



1re division de cavalerie de réserve au sud de Chlum, entre Rosberitz et la chaussée de Königgrätz; la 1re division de cavalerie légère (Edelsheim) derrière les Saxons, à l'est de Prim.

Si le front de la position choisie par le Feldzeugmestre offrait de bonnes conditions défensives, il n'en était pas de même des flancs qui ne présentaient pas la solidité désirable, malgré les travaux exécutés dès la veille. La faiblesse du flanc droit sous ce rapport était d'autant plus regrettable que le IVe corps n'occupant pas la position qui lui avait été assignée dans l'ordre de bataille et le IIe corps ayant été entraîné à modifier la sienne, Horenowes et ses abords à l'est allaient se trouver complètement libres, lorsque le corps de la Garde descendant du nord s'y présenterait : un crochet défensif établi sur les hauteurs d'Horenowes-Sendrasitz eût écarté une pareille surprise et prévenu peut-être, ou du moins atténué, ses suites lamentables.

Entre sept heures et demie et huit heures, la 1re armée et l'armée de l'Elbe atteignaient la Bistritz sur laquelle le combat s'étendit de proche en proche et dont la possession fut disputée jusqu'à environ neuf heures.

Fixons d'abord le rôle joué par la 1re armée. Les batteries ouvrent le feu contre les batteries autrichiennes déjà établies en avant de Lipa et à Langenhof : jusqu'à midi les Autrichiens amènent là 184 bouches à feu auxquelles les Prussiens ne peuvent en opposer que 132. Dès le début de cette préparation par l'artillerie, la division Fransecky (7e) a quitté Cerekwitz : elle atteint Zelkowitz, se porte sur le village, puis sur le bois de Benatek d'où elle chasse la brigade Brandenstein du IVe corps. Elle essaie ensuite de s'avancer jusqu'à Cistowes, mais elle est arrêtée par le gros du IVe corps que renforcent bientôt des troupes du IIe corps; toutefois elle se maintient dans le bois, malgré le feu intense d'une grande batterie établie à Maslowed et repousse longtemps toutes les attaques.

Pendant ce temps, la division Horn (8e) s'est emparée de Sadowa et du bois qu'ont évacué successivement les brigades Prochazka et Appiano du IIIe corps. De leur côté, les 3e et 4e divisions ont attaqué Unt-Dohalitz, Dohalicka et Mokrowous qu'évacuent les brigades Knebel et Wimpffen, pour se replier sur les hauteurs de Langenhof.

Les 5e et 6e divisions s'arrêtent sur la rive droite formant réserve. Il est dix heures lorsque la 1re armée parvient à se rendre maîtresse du fond de la vallée dont les Autrichiens abandonnent trop tôt la défense. Elle cherche ensuite à s'élever sur les pentes de la rive gauche, notamment vers Lipa, mais tous ses efforts échouent devant le feu de l'artillerie autrichienne à laquelle sa propre artillerie placée dans un fond ne peut répondre efficacement.

Entre dix heures et onze heures et demie, la lutte continue, acharnée, dans le bois de Benatek. La 7e division s'y maintient au prix de pertes considérables : sans reculer devant la possibilité d'une destruction complète, le général Fransecky a attiré peu à peu sur lui les IVe et IIe corps; en leur tenant tête, il rend un service signalé à l'armée, car il conserve un point important[1] où vont se souder bientôt les 1re et 2e armées. Jusqu'à onze heures et demie il réussit avec 14 bataillons à arrêter 51 bataillons autrichiens qu'appuient 128 bouches à feu : on se bat à la débandade au milieu d'un mélange indescriptible de régiments, de bataillons et de compagnies; qu'importe, on tient bon. L'heure vient cependant où il faut évacuer le bois et reculer jusqu'à Benatek.

1. Le général de Moltke jugeait sa conservation si nécessaire, qu'après avoir reçu à plusieurs reprises des demandes de renfort du général Fransecky, lequel l'informait en même temps qu'il doutait pouvoir se maintenir dans le Swiepwald, il lui aurait répondu à peu près en ces termes, d'après des personnes dignes de foi : « Les soldats sont faits pour être tués; je vous en enverrai tant qu'il le faudra, mais conservez à tout prix le bois et ne parlez pas de l'abandonner. »



De son côté, l'armée de l'Elbe n'est pas restée inactive. A huit heures son avant-garde forte de 7 bataillons, 2 batteries et 1 brigade de cavalerie a pris Alt-Nechanitz que défendaient 2 bataillons saxons et 1 batterie; elle s'est emparée ensuite de Lubno dont les défenseurs se sont repliés dans la direction de Problus. Vers onze heures, sous la protection de l'artillerie établie près de Lubno, la 15e division a pu commencer à franchir la Bistritz dont les passages à Popowitz, à Lubno et à Nechanitz, ont été abandonnés trop rapidement par les Saxons. Après ces premiers succès, le général Herwarth prend ses dispositions pour attaquer les hauteurs. Dans ce but, il renforce la batterie établie à Lubno et, pendant que la canonnade occupe l'ennemi de front, deux divisions se dirigent sur les ailes : la 15e division s'achemine vers le bois d'Ober-Prim, la 14e division prend pied dans le bois de Popowitz; c'est de là que partent les attaques destinées à faire tomber la position saxonne en menaçant ses derrières.

A onze heures et demie on ne fait qu'entamer ce mouvement; le flanc gauche de l'armée impériale n'est donc encore que menacé.

Au centre, tous les efforts de la 1re armée sont restés infructueux; on se tient péniblement sur la défensive : la situation devient même telle que, dans l'ignorance où on se trouve de la situation exacte des armées des ailes, on commence à agiter au quartier général du Roi l'opportunité d'une retraite.

Le Feldzeugmestre resté jusqu'alors sur la défensive laisse échapper l'occasion qui s'offre à lui d'écraser la 1re armée en prenant vigoureusement l'offensive. Un peu de temps encore et il sera trop tard : les têtes de colonnes de la 2e armée se montrent bientôt; le prince Royal est fidèle au rendez-vous qui lui a été donné.

Vers huit heures, son armée s'est mise en marche sur trois directions : le 1er corps en deux colonnes, par Gross-Trotina et par Zabres sur Gr. Bürglitz, suivi jusqu'à ce village par la division de cavalerie; la Garde, de Köni-



ginhof sur Jericek et Lhota; le 6e corps sur Welchow, suivi par le 5e corps qui, destiné à former la réserve, s'arrêtera à Choteboreck. Elle marche donc d'abord vers la ligne Gr. Bürglitz-Jericek-Lhota-Welchow située à 4 kilomètres environ de la ligne Horenowes-Racitz qui sera son deuxième objectif.

L'opiniâtreté des Autrichiens à chasser la division Fransecky du bois de Benatek leur avait fait dépasser le but; car, pour occuper ce bois dont la possession n'était pour eux que d'une importance relative, puisqu'ils auraient pu se contenter de le rendre intenable à l'aide du canon, on y avait engouffré les troupes des IVe et IIe corps : on s'était trouvé ainsi amené, de proche en proche, à dégarnir complètement le flanc droit de la position. L'erreur des commandants des deux corps d'armée fut, il est vrai, signalée au feldzeugmestre Benedek; pourquoi ne donna-t-il pas l'ordre formel de la réparer sur-le-champ? Les conséquences de cette hésitation furent des plus fâcheuses : il semble en effet difficile que le commandant de l'armée autrichienne ne se soit pas demandé pendant toute la première moitié de la journée ce qu'était devenue l'armée du prince Royal dont le voisinage du champ de bataille était cependant connu. Or, entre onze heures et demie et midi, lorsque le général Fransecky dut abandonner le Swiep Wald pour se replier sur Benatek,

« Où se trouvaient les IIe et IVe corps qui devaient arrêter la 2e armée prussienne? Exténués, décimés et désorganisés par le combat, entremêlés et dispersés sur une longue ligne, de Benatek à Trotina, ils étaient incapables d'opposer une résistance sérieuse. » (Etat-major autrichien.)

Sur 59 bataillons formant l'aile droite de l'armée autrichienne, 49, dont 13 seulement n'avaient pas donné, étaient échelonnés sur la ligne Cistowes-Maslowed-Horenowes. *Entre Horenowes* et Racitz, le passage était libre.

Entre Racitz et Trotina, le long de la rive droite de la Trotinka, il n'y avait que 10 bataillons répartis sur une longueur de plus de 4 kilomètres.

L'arrivée des colonnes ennemies venant du nord et se dirigeant vers le champ de bataille avait été signalée au Feldzeugmestre : ces renseignements, quelque vagues qu'ils fussent, eussent dû lui donner l'éveil, l'engager à envoyer au delà d'Horenowes de la cavalerie ; rien ne fut fait en temps opportun.

Au moment où, vers onze heures un quart, le prince Royal atteignit les hauteurs de Choteborek, il fut informé que la division Fransecky avait besoin de secours. Il fit aussitôt porter en avant les trois divisions dont il pouvait immédiatement disposer : la 1re division de la Garde sur Horenowes ; la 11e division (6e corps) sur Racitz ; la 12e division (6e corps) sur Trotina. 29 bataillons, 15 escadrons, 10 batteries marchent ainsi à l'attaque des hauteurs de Horenowes qu'occupent des batteries autrichiennes destinées à protéger le mouvement enfin ordonné aux IVe et IIe corps.

Le reste de la 2e armée ne pouvait pas arriver avant plusieurs heures. La 2e division de la Garde quittait à peine Königinhof. Bien que prévenu dès le matin, le général de Bonin n'avait pas cru devoir faire partir le 1er corps, avant que le prince Royal lui eût renouvelé l'ordre qui lui avait cependant été communiqué de grand matin ; il ne s'était donc mis en marche qu'à neuf heures et demie, occasionnant ainsi un retard de plusieurs heures doublement préjudiciable, car il avait plus de chemin à parcourir que la Garde et le 6e corps. Quant au 5e corps, il était encore assez loin de Choteborek.

Entre une heure et deux heures, le mouvement en avant des troupes de première ligne de la 2e armée s'accentue.

Les IVe et IIe corps après avoir reçu l'ordre de prendre l'emplacement qui leur a été affecté dès le début de la *journée* sur les hauteurs de Chlum et de Nedelist *exécutaient* alors un changement de front en arrière à droite,

sous la protection des batteries de la hauteur d'Horenowes : ces batteries doivent se retirer devant la Garde et vont s'établir plus au sud. La 1re division de la Garde a occupé le village d'Horenowes d'où elle s'étend jusqu'au bois de Benatek que la 7e division réoccupe ; d'Horenowes elle marche vers les hauteurs et les couronne. Pendant ce temps, la 11e division qui se porte de Racitz sur Sendrasitz repousse une brigade autrichienne et la 2e division de cavalerie légère sur Lochenitz. A Trotina, la résistance ne sera pas plus sérieuse et la 12e division pourra continuer sa marche sur Lochenitz. Vers deux heures, les IVe et IIe corps sont cependant parvenus à s'établir sur la ligne Chlum-Lochenitz sous la protection de 8 batteries, 64 pièces, de la réserve d'artillerie, dont la gauche s'appuyait au chemin de Maslowed-Nedelist, à hauteur du retranchement n° 2. L'heure de la crise approche.

Une partie des batteries de la Garde s'établit sur les hauteurs de Horenowes ; au bout de peu de temps la 1re division de la Garde peut déboucher de Maslowed, où elle se trouve à environ 1.500 mètres de l'emplacement qu'occupent les batteries autrichiennes, et tenter sur *Chlum* une pointe audacieuse qui devait réussir. Elle tire un excellent parti des plis de terrain qui existent entre Maslowed et Chlum, s'approche à couvert et, après avoir été seulement entrevue, pendant de très courts instants, par les troupes postées entre Chlum et Nedelist, elle débouche à l'improviste sur les retranchements nos 2 et 3 :

En un moment les défenseurs sont abordés avant même de s'être aperçu de l'approche de l'ennemi et enveloppés ; les batteries ont beaucoup de peine à s'échapper et perdent plusieurs pièces. Plus à l'ouest, le village de Chlum, dont la lisière orientale n'avait pas été mise en état de défense, est abordé de ce côté par deux bataillons : il n'était gardé en ce moment que par un seul bataillon, le gros de la brigade Appiano, à laquelle était confiée sa défense, s'étant reporté momentanément à 600 mètres



plus en arrière pour diminuer les pertes que lui causait le feu des batteries prussiennes; le village est enlevé sans coup férir, et le bataillon est tout entier fait prisonnier.

Au moment où Chlum fut pris, le feldzeugmestre Benedek se trouvait sur les hauteurs près de Lipa, très attentif à ce qui se passait sur son front et inconscient du danger que courait son flanc droit. Lorsqu'on vint lui apprendre que les Prussiens étaient maîtres de Chlum sur ses derrières, il se dirigea aussitôt sur le village que les Prussiens avaient immédiatement mis en état de défense: accueilli par une vive fusillade, il put s'assurer par lui-même de la vérité d'une nouvelle qu'il ne voulait d'abord pas admettre. On dirigea alors sur Chlum, coup sur coup, des attaques partielles qui, toutes, furent successivement repoussées.

Pendant ce temps, l'aile gauche de la 1re division de la Garde ne s'arrêtait pas et, renversant tout sur son passage, s'emparait de Rosberitz, qu'on ne parvint pas à lui reprendre. A deux heures et demie, cette division était donc solidement établie dans les villages de Chlum et de Rosberitz, situés au centre même de la position autrichienne, et d'où elle n'avait qu'à s'avancer jusqu'à la route de Königgrätz, pour couper la retraite à l'armée impériale.

Dès que le prince Royal eut été informé de la prise de Chlum, il avait dirigé sur Rosberitz la 2e division de la Garde qui venait d'atteindre Maslowes. En se portant en avant, cette division vint se heurter contre la brigade Fleischhacker qui, n'ayant pas reçu l'ordre de quitter Cistowes, ne s'était mise que tardivement en retraite: repoussé du côté de Maslowes, ensuite vers Nedelist, le général Fleischhacker rebrousse chemin sur le bois de Lipa; il ne parvient qu'au prix d'efforts inouïs et de pertes considérables, à rallier ses troupes au sud de la chaussée de Königgrätz, derrière une brigade avec laquelle il continue sa retraite. Un régiment de hussards, qui se trouvait avec la brigade Fleischhacker, erra à son tour

entre Chlum, Maslowes, Nedelist et ne réussit à rentrer dans les lignes autrichiennes qu'après avoir éprouvé des pertes énormes.

Pendant que la Garde s'emparait de Chlum et de Rosberitz, plus à gauche les 11e et 12e divisions avaient gagné du terrain.

La 11e division occupait Nedelist et faisait courir de sérieux dangers à la droite de la grande batterie autrichienne qui dut se replier en toute hâte sur Sweti, avec 13 pièces de moins. La 12e division était en pleine marche sur Lochenitz.

Vers trois heures, sous l'effort de quatre divisions de la 2e armée, la droite autrichienne battait donc en retraite sur Wsestar, Sweti et Predmeritz.

A la même heure, la gauche de l'armée impériale était tournée aussi. Vers midi seulement, par suite de la lenteur que la rupture des ponts sur la Bistritz, avait imprimée au passage des troupes prussiennes, qui ne pouvaient utiliser que le pont de Nechanitz, la lutte était devenue sérieuse. A cette heure, le prince de Saxe, induit en erreur par la faiblesse des détachements qui l'attaquaient de front, crut pouvoir prendre l'offensive droit devant lui, dans la direction de Neu-Prim et de la Faisanderie : abordée sur son flanc gauche par les troupes de la 15e division (Canstein) qui garnissaient le bois d'Ober-Prim, la colonne d'attaque austro-saxonne, forte de 4 brigades, fut contrainte de battre en retraite jusqu'à la ligne Ober-Prim-Problus. Le général Canstein se porta ensuite, sans perdre de temps, sur les villages d'Ober-Prim et de Nieder-Prim. Il s'empara du premier de ces villages, mais ne put empêcher les brigades autrichiennes et saxonnes de se replier successivement vers Problus ; il dût même suspendre son mouvement jusqu'à ce que l'artillerie de Lubno se fût rapprochée à mi-distance.

Il était plus de deux heures, lorsque la 14e division put déboucher du bois de Popowitz, pour aborder Problus par l'ouest et par le nord, pendant que la 15e division

l'attaquait par le sud. Problus tomba sous l'attaque concentrique des Prussiens et, sur l'ordre du prince royal de Saxe, ses défenseurs se retirèrent vers la ligne de hauteurs au sud-ouest de Rosnitz, en passant par le village et le bois de Bor. Le VIII[e] corps, une fois reformé, se plaça à la gauche du corps saxon.

Vers trois heures et demie, Problus et le Brizer-Wald étaient occupés par les Prussiens. La 16[e] division qui venait de passer la Bistritz, s'avançait alors par Lubno sur Streselitz. Il était environ quatre heures. Le général Edelsheim qui était parti deux heures plus tôt avec la 1[re] division de cavalerie légère et la brigade de cavalerie saxonne, pour descendre par Stezirek et Techlowitz, en contournant le bois d'Ober-Prim, et faire une démonstration contre le flanc droit de l'armée de l'Elbe, avait atteint Techlowitz, lorsque l'ordre lui parvint de remonter vers le nord pour boucher une trouée qui s'était produite au centre.

La 1[re] division de la Garde n'avait pas tardé, après un léger temps d'arrêt, à reprendre l'offensive et, avec l'aide de l'avant-garde de la 2[e] division, elle s'était portée à l'attaque du bois de Lipa d'où elle avait délogé la brigade Benedek du III[e] corps et des troupes du IV[e]. Aussitôt après, maîtresse de Lipa, elle contraignit à la retraite les brigades Prochazka et Kirchsberg (III[e] corps) placées sur les hauteurs de Langenhof. Ainsi découvert sur son flanc droit, le feldmaréchal-lieutenant Gablenz, que les progrès de l'armée de l'Elbe menaçaient déjà sur son flanc gauche, dut ordonner la retraite du X[e] corps sur Rosnitz où ne tardèrent pas à arriver aussi les 1[re] et 3[e] divisions de cavalerie de réserve.

Le moment était venu d'employer les réserves autrichiennes, restées jusqu'alors presque intactes; or, elles ne pouvaient plus qu'être impuissantes à tous les points de vue.

Pendant que s'effectuait le mouvement de retraite du X[e] corps, le VI[e] corps, un des deux corps de réserve, recevait du feldzeugmestre l'ordre qu'il était sur le point de *devancer* de marcher sur Chlum. Deux brigades sont

lancées dans cette direction par le feldmaréchal-lieutenant Ramming.

La brigade Rosenzweig, qui tient la tête, enlève en passant Rosberitz et, d'un vigoureux élan, arrive jusque dans Chlum que l'ennemi doit évacuer. Mais elle n'est pas immédiatement soutenue par la brigade Waldstätten, qui est restée trop en arrière et, sous l'effort combiné de troupes de la Garde et de l'avant-garde du 1er corps qui arrive à ce moment, elle doit battre en retraite. Le feldmaréchal-lieutenant Ramming ordonne une nouvelle attaque sur Chlum; elle est de courte durée, ne s'étend pas loin et les débris des brigades Jonak, Hertweck et Waldstätten, sont contraints de se replier, non sans avoir subi des pertes énormes.

Un peu avant quatre heures, pendant qu'a lieu la deuxième attaque du VIe corps, les 12e et 11e divisions prussiennes (6e corps) réunies se portent contre la ligne Rosberitz-Sweti. Le Ier corps autrichien, deuxième corps de réserve, tente à son tour un dernier effort contre Rosberitz et Chlum. Rosberitz est repris, il est vrai, par la brigade Poschacker; mais, cette fois, les brigades Ringelsheim et Leiningen ne peuvent atteindre Chlum : abordées de toutes parts, éprouvées par un feu des plus violents, elles ne parviennent à se retirer que grâce à l'énergique intervention de batteries placées entre Wsestar et Sweti. Pendant ce combat qui n'a duré que vingt minutes, et pendant la retraite, le Ier corps, dont l'effectif n'atteignait pas 20.000 hommes, a perdu environ 280 officiers, 10.000 hommes et 23 canons. Des fractions de la 1re armée avaient contribué à repousser le Ier corps : longtemps tenue en échec et contrainte à laisser à l'artillerie le soin de continuer la lutte, cette armée avait en effet commencé à se porter en avant dès que le mouvement de retraite des IIIe et Xe corps était devenu manifeste.

Pendant que les troupes de l'aile droite et du centre se dirigeaient en désordre sur Königgrätz, le VIIIe corps et le corps Saxon opéraient également leur retraite. C'est



alors que la cavalerie prussienne apparut sur le champ de bataille : les divisions autrichiennes s'élancent sur elle, et, dans une série d'engagements qui s'échelonnent entre Langenhof et Problus, sauvent l'infanterie en facilitant sa retraite et surtout en la préservant d'un choc auquel ses débris réunis en une seule masse n'eussent pas résisté.

De son côté l'artillerie autrichienne tient ferme entre Wsestar et Sweti. Rosberitz a été repris par le Ier corps; Wsestar, Sweti sont occupés à leur tour. Les batteries bien que fort éprouvées, prennent de nouveau position entre Briza et Predmeritz par Plotist et réussissent à ralentir la marche de la 11e division prussienne.

La 1re armée continue sa marche que facilite le feu d'une batterie de 108 pièces : Rosnitz est pris ; Briza a le même sort.

Au delà de Brïza, des troupes de la 2e armée rencontrent des troupes de l'armée de l'Elbe qui sortent du Brizer Wald : la jonction des deux ailes de l'armée prussienne s'opère donc en arrière même du centre de la position autrichienne.

Non loin de Briza, autour de Klacow, trois divisions de cavalerie, les 1re et 2e de cavalerie légère, la 2e de cavalerie de réserve, et une brigade de cavalerie saxonne attendent groupées une occasion favorable pour agir. Les deux divisions de cavalerie légère et la brigade saxonne se replient vers cinq heures et demie sur Ribsko ; la division de réserve ne se retire que vers sept heures du soir par le magasin à poudre et Kuklena. Quant à l'artillerie, elle tint aussi longtemps que l'exigea le salut de l'armée et elle remplit jusqu'au bout, avec le même héroïsme, le rôle de sacrifice qui lui incombait ; en dernier lieu, elle occupait les positions suivantes : 9 batteries, au sud-ouest de Stezer, près de Ribsko ; 5 batteries près et au sud de Bohdanetz ; 6 batteries près du magasin à poudre situé le long de la chaussée ; à Kobily Doly, environ 7 batteries. *A ces 27 batteries les Prussiens opposèrent le feu de 34 batteries* réparties sur les hauteurs de Briza et de Stezirek.

Cette lutte d'artillerie continua jusqu'à la nuit. En somme, les combats livrés près de Rosnitz et de Briza furent les derniers de la journée et l'infanterie prussienne ne dépassa pas la ligne Sweti-Briza-Charbusitz. Il n'y eut donc point, à proprement parler, de poursuite : les Prussiens ne pouvaient se douter, étant donnée l'attitude de l'artillerie, de l'état de désorganisation profonde dans lequel se trouvaient leurs adversaires.

D'abord régulière, la retraite de l'armée impériale revêtit peu à peu tous les caractères d'une déroute véritable : celle-ci augmenta encore lorsque l'on se fut présenté vainement devant Königgrätz qui, d'après un ordre formel du feldzeugmestre, n'ouvrit ses portes qu'assez tard dans la soirée. Le passage de l'Elbe s'opéra donc au milieu de difficultés de toute nature et fut marqué par des pertes de matériel qui vinrent grossir celles de la journée.

Pertes de l'armée prussienne. — A l'exception d'une brigade du 6ᵉ corps, les trois armées prussiennes avaient pris part à la bataille. Leurs pertes totales ne s'élevèrent en tués, blessés, ou manquants, qu'à 9.153 hommes, dont 359 officiers. Le détail relatif à chaque armée (voir tableau nº 4) démontre, ainsi que le fait observer la relation de l'état-major prussien que « la défensive soutenue avec tant de fermeté par la 1ʳᵉ armée lui avait coûté près de deux fois autant que l'offensive aux deux armées des deux ailes » : il y avait là, dès 1866, de quoi donner sérieusement à réfléchir.

Pertes de l'armée autrichienne. — Quant à l'armée autrichienne, les pertes considérables qu'elle a éprouvées, tout en témoignant de la puissance des armes à tir rapide, attestent combien fut énergique la résistance que ces troupes opposèrent à leurs heureux rivaux. Ces pertes s'élevèrent à : 42.812 hommes, dont 1.313 officiers pour l'armée autrichienne, et à 1.548 hommes, dont 59 officiers pour le corps d'armée saxon (voir tableau nº 4) L'armée autrichienne perdit en outre 5 drapeaux, 187 canons, 641 voitures et 21 pontons.

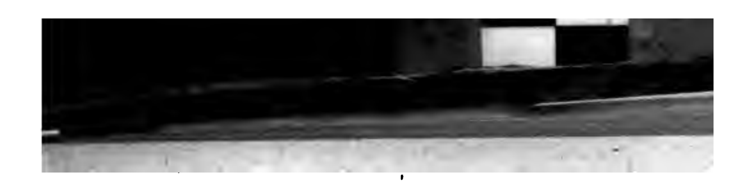
TABLEAU N° 4. — Pertes éprouvées le 3 juillet 1866.

I. — ARMÉE PRUSSIENNE.

	TUÉS.		BLESSÉS.		TOTAUX.		CHEVAUX.
	OFFICIERS.	SOLDATS.	OFFICIERS.	SOLDATS.	OFFICIERS.	SOLDATS.	
1re armée.	52	1.133	154	3.921	206	5.054	563
Armée de l'Elbe.	22	383	49	1.174	71	1.557	144
2e armée.	25	590	57	1.593	82	2.183	202
	99	2.106	260	6.688	359	8.794	909
	2.205		6.948		9.153		

II. — ARMÉE AUSTRO-SAXONNE.

CATÉGORIES.			AUTRICHIENS.	SAXONS.	OFFICIERS.	SOLDATS.	CHEVAUX.
Tués.		Officiers.	373	24	397	»	4.892
		Soldats .	12.695	400	»	13.095	
Blessés		Officiers.	431	32	463	»	739
		Soldats .	7.143	1.002	»	8.143	
Prisonniers	blessés. . . .	Officiers.	307	Officiers. . 3	512	21.728	379
		Soldats .	8.964				
	non blessés .	Officiers.	202	Soldats . . 87			
		Soldats .	12.677				
Mis hors de combat.			42.792	1.548	1.372	42.968	6.010
					43.340		



Telle est cette journée mémorable dont le retentissement fut si grand en Europe. L'armée autrichienne avait de nouveau fait preuve d'une admirable abnégation; mais que peuvent les efforts les plus énergiques lorsqu'ils sont mal utilisés? Le manque de direction de la part du commandant en chef autrichien pendant la première moitié de la journée frappe tout d'abord. Les commandants de corps ne connaissent que les emplacements assignés par leurs propres troupes; ils ignorent, puisque le feldzeugmestre est resté muet sur ce point capital, ce que l'on attend d'eux au point de vue général. Il en résulte que chacun se défend ou attaque pour son propre compte; d'où un décousu véritable dans l'occupation aussi bien que dans la défense du terrain, alors que ce terrain habilement choisi se prêtait si bien à une action d'ensemble. En un mot, l'impulsion centrale fait défaut. Elle manque bien davantage encore dans la deuxième moitié de la journée, ce que l'on conçoit si l'on tient compte de l'effarement que cause au feldzeugmestre la nouvelle de l'entrée en scène et des succès répétés de la 2e armée. En résumé, le 3 juillet 1866, l'armée autrichienne n'est pas plus commandée, dans le sens élevé du mot, au point de vue de l'unité d'action, qu'elle ne l'a été dans les engagements précédemment livrés.

IV. — Campagne depuis Königgrätz jusqu'au Danube.

Retraite de l'armée autrichienne. — La journée du 4 juillet fut employée dans l'armée prussienne à se réorganiser et à se reposer; il n'y eut pas de poursuite ce jour-là.

Depuis la veille, grâce à l'activité déployée par la division de chemins de fer de la 1re armée, les trains pouvaient s'avancer jusqu'à Königinhof: dans la journée on dirigea donc sur ce point les blessés qui furent embarqués sur des trains de travailleurs.

Le feldzeugmestre ne pouvait songer à arrêter les



Prussiens sur l'Elbe ; il dirigea donc l'armée sur le camp retranché d'Olmütz, ainsi qu'il en avait eu l'intention dès le 30 juin.

Le 9 juillet, le Xe corps est embarqué en chemin de fer à Lettowitz, sous la protection de la cavalerie qui se rend par voie de terre à Vienne. Pour le reste de l'armée, la retraite s'effectue sur trois colonnes.

La colonne du centre, composée du grand quartier général, des Ier, IIIe, VIe corps et de la réserve d'artillerie marche par Hohenmauth (4 juillet), Leitomischel (5), Zwittau (6), Mörisch Trübau (7), Gewitsch (8), Konitz (9); le 10, elle est à Olmütz.

La colonne de droite, composée, à partir du 6, des IIe et IVe corps, de la division de cavalerie légère et de la brigade Rothkirch de Geyersberg, suit d'abord deux directions par Tinist et Wamberg, Neu-Königgrätz et Borohradeck, puis marche réunie par Wildenschwerd (6), Landskron (7), Hohenstadt (8), Müglitz (9) et Littau (10) ; le 11, elle atteint Olmütz.

La colonne de gauche, composée du corps Saxon qui, jusqu'au 7, demeure avec la colonne du centre, marche par Mörisch-Trübau (8), Müglitz (9) et Littau (10); le 11, elle arrive à Olmütz.

Le 10 même, le IIIe corps quittait Olmütz en chemin de fer pour aller rejoindre le Xe dans le camp retranché de Florisdorf où arrivera bientôt à son tour le corps Saxon.

Pendant que cette retraite s'effectuait, la cour de Vienne demandait à la diplomatie son secours.

Cession de la Vénétie à la France. — Le 4 juillet, elle terminait les négociations pendantes avec la France en cédant la Vénétie à l'empereur Napoléon dont elle acceptait la médiation pour arriver à la paix ; elle comptait pouvoir ainsi disposer de l'armée du sud.

Le roi de Prusse refuse l'armistice demandé. — Les 4 et 8 juillet, le feldmaréchal-lieutenant Gablenz s'était pré-

senté au camp prussien, porteur de propositions d'armistice qui ne pouvaient être agréées ; il échoua donc.

Le roi de Prusse sentait la nécessité de ne donner à son adversaire aucune facilité de renforcer et de reconstituer son armée ; aussi, sans écarter en principe la médiation de la France, fit-il immédiatement reprendre les opérations, bien décidé à les mener avec la plus grande vigueur.

Son armée successivement renforcée comptait alors 332 bataillons et 67 régiments de cavalerie.

A Vienne, la panique était grande. Jusqu'au 3 juillet, la presse autrichienne avait trompé la population qui ne demandait pas mieux que de croire à une succession de victoires ; le réveil causé par la défaite de Sadowa fut donc terrible et toutes les colères se déchaînèrent contre le général vaincu.

Occupation de Prague, le 8 juillet. — La victoire de Sadowa devait amener la chute de la capitale de la Bohême ; Prague se rendit en effet sans coup férir et fut occupée le 8 juillet, d'abord par la division Rosenberg de l'armée de l'Elbe, ensuite par une division de landwehr. La possession de Prague permit de rétablir le service du chemin de fer entre Turnau et Pardubitz, par l'ouest.

Marche de l'armée prussienne sur Vienne. — L'armée prussienne partie de Pardubitz ne reprit franchement sa marche que le 6 juillet, laissant derrière elle le 6ᵉ corps pour surveiller Josephstadt et Königgrätz. *Les traces de l'armée autrichienne ayant été perdues*, on se dirigeait sur Vienne.

Le 9 juillet seulement, un de ces heureux hasards qui paraissent réservés pour les vainqueurs mettait entre les mains des Prussiens les renseignements que leur cavalerie n'avait su leur procurer. Parmi les papiers saisis à la poste de Mörisch-Trübau, on trouva en effet, dans les ordres adressés par le feldzeugmestre à l'intendance, le *tableau indicatif des routes* que devait suivre l'armée. Alors



seulement, on imprima alors aux différentes colonnes une direction définitive.

Celle de gauche, formée par la 2e armée, fut dirigée sur Olmütz, avec mission spéciale de couper les communications par voie ferrée de l'armée du Nord avec Vienne.

Celle du centre, 1re armée, marcha sur Brünn.

Celle de droite, armée du général Herwarth, devait se porter par Iglau sur Znaym.

Tout en s'avançant on répara au centre et à gauche les voies ferrées : de Prague à Trübau et Lundenbourg ; de Trübau à Lundenbourg par Olmütz.

Dans cette marche vers le sud que l'on précipita au centre et à l'aile droite pour rattraper le temps perdu, nous ne signalerons que deux combats de cavalerie, le *combat de Saar* du 9 juillet et *celui de Tischnowitz* du 11 juillet.

Le 13 juillet : le quartier général du Roi était à Brünn, que le prince Frédéric-Charles occupait depuis la veille ; l'armée de l'Elbe se trouvait à une journée de marche de Znaym ; à l'aile opposée, le prince Royal, malgré la lenteur relative de sa marche, n'était plus qu'à une journée de marche d'Olmütz.

L'archiduc Albert remplace Benedek, le 13 juillet. — Le même jour l'archiduc Albert, le vainqueur de Custoza, remplaçait Benedek dans le commandement de l'armée. Son premier acte fut d'appeler l'armée du Nord à Vienne où arrivaient par le chemin de fer les premiers détachements de l'armée du Sud ; le mouvement commença le 13 au soir.

Le 14 juillet, le général Herwarth atteignait à Znaym la Thaya.

La tentative de médiation de Napoléon III ayant échoué, les opérations militaires continuèrent le 15 avec une nouvelle vigueur.

La voie ferrée d'Olmutz à Vienne est coupée par les 1re et 2e armées. — Le prince Royal marcha sur Tobitschau et

rau, de façon à menacer le chemin de fer d'Olmütz à ıne. Le prince Frédéric-Charles se dirigea sur Lunbourg placé à l'intersection des chemins de fer qui ıent de Brünn et d'Olmütz.

orsque le mouvement direct par voie ferrée de l'ar- du Nord sur Vienne se trouva ainsi arrêté, les IIe, et IVe corps seuls avaient pu gagner le sud. Le feld-mestre Benedek reçut l'ordre de se diriger par la grie sur Presbourg avec les troupes restantes, soit 00 hommes (Ier, VIe, VIIIe corps, l'artillerie de ré-e et le train).

es combats du 15 méritent une mention spéciale parmi nombreuses escarmouches qui eurent lieu pendant la aite.

ombat de Tobitschau, le 15 juillet. — Le 15 juillet IIIe corps était en marche d'Olmütz sur Kremsier par itschau, couvert sur son flanc droit par la brigade ıkirch qu'accompagnaient 3 batteries de la réserve tillerie de corps; plus à l'est, le Ier corps suivait la te de Prerau.

r, le même jour, la division de cavalerie Hartmann se geait sur Prerau avec mission de constater l'évacua- d'Olmütz et de déterminer la direction dans laquelle ient retirées les troupes autrichiennes. Elle était édiatement soutenue par la 3e brigade d'infanterie otki) du 1er corps. Cette colonne était composée 3 bataillons, 29 escadrons, 36 pièces et 1 compagnie ionniers.

 général de Malotki venait de dépasser Hrubschitz, qu'il aperçoit, à hauteur de Dub, la tête de la brigade ıkirch. Il se porte aussitôt contre elle, afin de la pré-r sur Tobitschau et soutient le combat jusqu'à l'ar-e de la division de cavalerie. Les cuirassiers traver- alors la Blatta, saisissent le moment où trois eries autrichiennes étaient privées de leur soutien, abordent et capturent 18 canons, 15 avant-trains, issons et 170 hommes, dont 2 officiers. Le combat

continua et le général de Malotki s'empara des points de Wirowon, Tobitschau et Tranbeck.

Renonçant à continuer sa marche vers le Sud, le général Rothkirch rentra dans Olmütz avec la brigade de renfort qui lui avait été envoyée.

Combat de Rokeinitz, le 15 juillet. — Aussitôt après le combat de Tobitschau, le général Hartmann était parti avec sa brigade de hussards pour exécuter la reconnaissance de Prerau. Il rencontra entre Rokeinitz et Dlaluwitz des détachements du 1er corps, chargea à plusieurs reprises près de ces deux villages des carrés déjà fortement entamés par l'artillerie, les dispersa et fit un assez grand nombre de prisonniers. La brigade de hussards fut ensuite obligée de se retirer devant des forces supérieures ; mais elle avait jeté la confusion dans les colonnes du Ier corps autrichien et avait, en somme, rempli sa mission.

L'ensemble des deux combats de Tobitschau et de Rokeinitz coûta aux Prussiens 250 hommes hors de combat ; les Autrichiens en eurent environ 1.500, dont un millier de prisonniers.

Retraite de Benedek. — L'activité déployée par le feldzeugmestre Benedek qui mit la nuit à profit pour faire écouler ses troupes par la rive gauche de la March, réduisit à des proportions matérielles relativement minimes les conséquences de la journée du 15. L'armée autrichienne se trouvait néanmoins coupée en deux masses distinctes. Le 16 au matin, Benedek avait mis ses troupes hors de la portée des Prussiens ; mais il était trop tard pour que la concentration sur Vienne pût s'opérer à temps. Il se porta ensuite à marches forcées sur Hradisch, traversa les petits Karpathes au col de Jawornik et descendit la vallée de la Waag. Le 20 juillet, Benedek était avec le IIe corps à Tyrnau ; de là il gagna Presbourg que ses premières troupes atteignirent le 22.

Marche des Prussiens sur Vienne et sur Presbourg. — Le prince Royal laissa provisoirement devant Olmütz

qui renfermait 20.000 Autrichiens le 5e corps que remplacèrent les troupes du général Knobelsdorf appelé de Silésie; la 2e armée devint réserve des deux autres armées qui étaient en pleine marche sur Vienne sur un front très étendu.

Maître de Lundenbourg, le prince Frédéric-Charles suivit la voie ferrée après avoir détaché sur son flanc gauche le 4e corps qui se dirigea sur Presbourg, par l'espace compris entre les petits Karpathes et la rive gauche de la March.

Le général Herwarth, qui avait à parcourir le plus court chemin pour atteindre Vienne, occupait Hollabrünn le 16 juillet. Il avait détaché la division Etzel sur Krems, dont les Autrichiens firent sauter le pont.

Situations des deux partis, les 19 et 20 juillet. — Le 19 juillet, les avant-postes prussiens étaient poussés : pour l'armée de l'Elbe jusqu'à Stockerau, à 22 kilomètres de Vienne ; pour la 1re armée, d'une part jusqu'à Genserdorf, à moins de 30 kilomètres de Vienne, de l'autre jusqu'à Stampfen sur la route de Presbourg. Depuis la veille, le quartier général était à Nikolsbourg.

A la date du 20 juillet, l'archiduc Albert ne disposait que de 55 à 60.000 combattants de l'armée du Nord et d'un chiffre à peu près égal fourni par l'armée du Sud dont les troupes arrivaient chaque jour.

La 1re armée et l'armée de l'Elbe avaient reçu l'ordre de conserver leurs positions sur la Weiden jusqu'à l'arrivée de la 2e armée. En l'attendant on continua sans interruption les préparatifs nécessaires pour attaquer Florisdorf et franchir le Danube.

Signature d'une suspension d'hostilités, le 20 juillet. — Depuis plusieurs jours déjà des négociations étaient entamées par l'entremise du gouvernement français pour obtenir une suspension d'hostilités de cinq jours.

Le roi de Prusse, une fois qu'il eut acquis la certitude que *les bases qu'il avait* fait proposer par l'empereur

Napoléon étaient acceptées de l'empereur d'Autriche consentit, le 20 juillet, à ce que les hostilités fussent suspendues du 22 juillet au 28 juillet à la même heure.

Combat de Blumenau, le 22 juillet. — Pendant que la notification de l'armistice était envoyée dans les différentes directions, quelques engagements eurent lieu sur plusieurs points. Entre tous, le combat de Blumenau mérite une mention spéciale.

Ce combat fut livré par le 4e corps prussien au IIe corps et à la brigade Mondel du Xe corps autrichien.

Conformément aux ordres qu'il avait reçus, le général de Fransecky était parti le 22 pour Blumenau avec les 7e et 8e divisions, 4 batteries et une division de cavalerie, soit 18 bataillons un quart, 2 compagnies de pionniers, 24 escadrons et 78 pièces ; il était même autorisé à pousser jusqu'à Presbourg. Les Autrichiens pouvaient lui opposer environ 24 bataillons, 11 escadrons et 40 pièces. La tête du défilé était défendue par la brigade Mondel qui occupait Blumenau et Kaltenbrünn, les autres troupes s'échelonnaient en profondeur.

Le général de Fransecky avait pu s'assurer par lui-même, dans une reconnaissance exécutée la veille, de l'impossibilité de forcer de front la position occupée par l'ennemi à Blumenau sans éprouver de grandes pertes. Il chargea donc le général Bose (15e brigade) d'exécuter avec 6 bataillons, en passant par Bisternitz, Marienthal et la vallée des Moulins un mouvement tournant qui, l'établissant sur les derrières de l'ennemi, couperait celui-ci de Presbourg.

Dès six heures et demie du matin, le général de Fransecky engageait sur le front de la position un combat traînant dans lequel l'artillerie joua un grand rôle. Plus tard ce combat devint sérieux et le général de Fransecky se résigna à attaquer directement les ailes de la position ennemie lorsque, vers dix heures, il put croire que la colonne Bose s'était égarée. Il n'en était rien cependant et cette colonne continuait à s'avancer au milieu de dif-

ficultés de toute nature ; mais la ligne des postes de relais sur lesquels on comptait pour rester en communications avait été coupée par les Autrichiens. A cette heure, la tête de colonne du général Bose atteignait le sommet du Gœmsenberg d'où elle chassa les avant-postes qu'avait fournis la brigade autrichienne Henriquez ; à ses pieds s'étendaient Presbourg et la vallée du Danube. De là le général Bose continua sa marche sur Blumenau. Il avait atteint le moulin de Prohaska, lorsque le commencement de l'armistice lui fut annoncé. Le feu cessa, mais lorsque les brigades Mondel et Waldegg retournèrent de Blumenau à Presbourg, la ligne de démarcation une fois fixée, elles eurent à traverser les troupes de la 15[e] brigade établies sur leur ligne de retraite.

Sans l'accident que nous avons signalé, accident qui ne se serait pas présenté si les postes de relais eussent été plus forts et plus nombreux, le général de Fransecky mieux renseigné eût remporté une victoire complète : or, l'enjeu de cette victoire était Presbourg qu'il importait de posséder, dans le cas où l'armée autrichienne abandonnant Vienne se retirerait en Hongrie.

Dans ce combat de cinq heures, le dernier qui ait été livré dans l'Allemagne de l'Est, les *Prussiens* avaient eu 207 hommes hors de combat, dont 36 tués; les *Autrichiens* perdirent 471 hommes, dont 113 tués et 162 prisonniers.

Avant de dire comment, le 26 juillet, on signa à la fois les préliminaires de la paix et une Convention militaire, revenons en arrière et exposons les opérations qui avaient eu lieu jusqu'alors dans l'Allemagne de l'Ouest et l'Italie.



CHAPITRE III

CAMPAGNE DANS L'ALLEMAGNE DE L'OUEST.

Réunion des deux corps destinés à former l'armée fédérale Allemande.— Nous avons vu avec quelles difficultés le général Vogel de Falkenstein se trouva tout d'abord aux prises et de quelle manière il les surmonta. Il put, après la capitulation des Hanovriens, se retourner contre de nouveaux adversaires dont l'inaction lui avait permis d'écraser l'armée hanovrienne.

Le dévouement du roi Georges pour la cause commune avait donné le temps au 8e corps fédéral [1], de réunir ses éléments épars. Ces éléments n'arrivèrent à Francfort-sur-le-Mein qu'à la fin du mois de juin ; il restait encore à les munir de la plus grande partie de ce qui est nécessaire à une armée en campagne. Fort de 4 divisions d'infanterie, dont une mixte (Autriche, Nassau, Hesse-Electorale), de cavalerie et d'artillerie de réserve, ce corps (voir Tableau n° 5) était commandé par le prince Alexandre de Hesse, général autrichien en disponibilité.

L'armée bavaroise (7e corps fédéral, voir Tableau n° 5) avait été concentrée le 18 juin à Bamberg et Schweinfurt et placée sous les ordres du frère du roi, le prince Charles de Bavière feld maréchal, âgé de 73 ans.

Le 30 juin, après avoir reçu la nouvelle de la capitulation du roi Georges, le prince Charles qui s'était avancé jusqu'à Meiningen pour marcher tardivement à son se-

1. *Ce corps* était formé des contingents du Wurtemberg, du *grand-duché* de Bade et de Hesse-Darmstadt, grossis de quelques *contingents* de provenances diverses.

cours, se détourna vers le nord-ouest. Il manœuvra alors dans le but d'opérer sa jonction avec le 8ᵉ corps fédéral auquel il donna rendez-vous sur la ligne Fulda-Hünfeld.

TABLEAU N° 8.

I. — *Situation de l'armée bavaroise.* [7ᵉ corps fédéral.]

Commandant en chef : feldmaréchal prince **Charles de Bavière**.

Chef d'état-major général : lieutenant général baron
Von der Tann.

Divisions d'infanterie : 1ʳᵉ, lieutenant général Stephan ; 2ᵉ, lieutenant général de Feder ; 3ᵉ, lieutenant général de Zoller ; 4ᵉ, lieutenant général de Hartmann.

Corps de cavalerie de réserve : lieutenant général prince de Taxis.
Réserve d'artillerie.

Totaux : 43 bataillons (dont 7 de chasseurs), 44 escadrons, 144 pièces, 3 compagnies du génie.

II. — *Situation du 8ᵉ corps fédéral au 9 juillet* 1866.

Commandant : prince **Alexandre de Hesse**, général d'infanterie.

Chef d'état-major général : **de Baur**,
lieutenant général wurtembergeois.

Divisions : 1ʳᵉ, Wurtemberg, lieutenant général de Hardegg ; 2ᵉ, Bade, prince Guillaume ; 3ᵉ, Grand-duché de Hesse, F. M. L. de Perglas ; 4ᵉ, Autriche, Nassau, Hesse-Électorale : F. M. L. comte Neipperg.

Totaux (y compris les réserves du corps) : 46 1/2 bataillons (dont 7 1/2 de chasseurs), 36 escadrons, 134 pièces.

Forces des deux partis. — *L'armée fédérale* de l'Allemagne de l'Ouest placée par la Diète sous le commandement du prince Charles de Bavière était forte, à la date du 1ᵉʳ juillet, de 92.000 fantassins, 16.000 cavaliers, 254 bouches à feu ; il restait toutefois à réunir les deux corps qui devaient la constituer. Chacun de ces corps comprenait : le 7ᵉ corps (armée bavaroise), 42.000 fantassins, 5.000 cavaliers et 120 pièces ; le 8ᵉ corps, 50.000 fantassins, 11.000 cavaliers et 134 pièces.

Le 1er juillet, le général de Falkenstein, dont l'armée était désignée officiellement sous le nom *d'armée du Mein* depuis la capitulation du 29 juin, disposait de 3 divisions: la 13e division du 7e corps (lieutenant-général de Gœben), la division combinée formée des garnisons des places fédérales de Mayence, Rastadt, Luxembourg et Francfort-sur-le-Mein (général-major de Beyer), la division combinée venue du Schleswig (lieutenant-général de Manteuffel). Le tout présentait un effectif de 51.000 fantassins ou artilleurs, 2.400 cavaliers et 96 bouches à feu.

C'est avec ces forces inférieures de moitié à l'armée fédérale tout entière, mais supérieures à chacune de ses fractions considérées isolément, que le général de Falkenstein va prendre l'offensive et s'opposer à la jonction des 7e et 8e corps, en se jetant entre eux et en les battant successivement. La campagne de l'armée du Mein présente donc un intérêt tout particulier, puisqu'elle montre ce qu'il eût été possible, toutes proportions gardées, de tenter sur un autre théâtre de guerre, en Bohême.

I. — Opérations au nord du Mein, du 1er au 16 juillet.

Le 1er juillet, le général de Falkenstein après avoir concentré ses divisions à Eisenach, en partait pour suivre la route de Fulda-Hanau ; il se dirigeait sur le 8e corps et avait sur son flanc gauche le 7e, dans la vallée de la Werra.

Le 3 juillet, l'armée bavaroise s'était portée jusqu'à Kalten-Nordheim, une de ses divisions occupant Rossdorf et Neidhartshausen, et avait poussé sa cavalerie vers Hünfeld, pour obtenir des nouvelles du 8e corps fédéral : or, à cette date, le prince Alexandre n'avait fait encore aucun mouvement.

Combat de Dermbach, le 4 juillet. — Le général de Falkenstein fit avancer la division de Beyer jusqu'à Geysa; *puis,* laissant en réserve à Lengsfeld la division Manteuffel, *il détacha* sur son flanc gauche la division Gœben. Le

général de Gœben marcha à l'ennemi en deux colonnes : l'une, sous le général Wrangel, dirigée sur Wiesenthal ; l'autre, sous le général Kummer, sur Neidhartshausen par Dermbach.

C'est ainsi que furent livrés le 4 juillet, sur la gauche et sur la droite, les combats de Wiesenthal et de Zella, que l'on réunit sous le nom de combat de Dermbach ; dans l'un comme dans l'autre les Prussiens, malgré leur infériorité numérique, eurent le dessus. Dans ces deux combats, les pertes se chiffrèrent ainsi : *Prussiens*, 344 hommes dont 48 tués ; *Bavarois*, 773 hommes, dont 104 tués.

Retraite de l'armée bavaroise, 5 *juillet*. — Le lendemain, le prince Charles battait en retraite vers le sud, renonçant à une jonction que la lenteur du prince Alexandre de Hesse rendait impossible.

Le général de Falkenstein ayant également repris sa marche sur Fulda (6 et 7), les deux armées marchèrent parallèlement l'une à l'autre, jusqu'à ce que le prince Charles eût pris position sur la Saale franconienne.

Quant au commandant du 8e corps fédéral, après s'être mis en marche sur Fulda, il s'était replié le 6 juillet, nourrissant l'espoir de faire sa jonction avec le prince Charles, par Hanau et Aschaffenburg, dans la vallée du Mein.

Le général de Falkenstein résolut de mettre à profit ces retraites divergentes. Abandonnant donc à Schlüchtern, où il était arrivé le 8 juillet, la route directe de Francfort par l'étroite vallée de la Kintzig, il se porta sur Brückenau, traversa en deux colonnes les défilés du Rhön et marcha de nouveau contre les Bavarois.

Combats livrés sur la Saale franconienne, le 10 *juillet*. — La colonne de droite formée par la division Beyer se dirigea sur Hammelburg ; celle de gauche, composée de la division Gœben et, momentanément, de la division Manteuffel, avait pour objectif Kissingen. La division Manteuffel devait, après avoir soutenu Gœben dans l'attaque de Kissingen, remonter seule contre Waldaschach.



Le prince Charles était en effet établi entre Waldaschach et Hammelburg sur la rive gauche de la Saale dont il occupait les ponts qu'il n'avait pas fait détruire.

Le 10 juillet, pendant que les Bavarois recevaient le vigoureux choc de l'armée du Mein, le prince Alexandre désobéissant aux ordres que lui avait envoyés le prince Charles, accordait un jour de repos à ses troupes sur la ligne Gelnhausen — Hanau — Bergen — Vilbel — Bokenheim, comme s'il n'eût été question que de défendre Francfort et la Diète.

Vers dix heures du matin, la lutte s'engagea à Hammelbourg ; elle prit fin vers trois heures du soir. A Kissingen d'abord, puis à Winkels et à Nüdlingen, on se battit avec acharnement de dix heures et demie du matin à neuf heures du soir. Enfin, à Friedrichshall, à Hausen et à Waldaschah, le passage de la Saale fut également disputé.

Dans les cinq combats de *Hammelburg*, de *Kissingen et au-delà*, de *Friedrichshall*, *d'Hausen* et de *Waldaschach*, les Prussiens restèrent victorieux des Bavarois qui leur opposèrent toutefois une honorable résistance. Les pertes se répartirent de la façon suivante : *Prussiens :* 991 hommes, dont 42 officiers, hors de combat ; *Bavarois :* 1.285 hommes, dont 52 officiers, hors de combat.

Les Bavarois continuent leur retraite. — Le 11, le prince Charles se retirait derrière le Mein à Schweinfurt. Il fut suivi dans cette direction par le général de Manteuffel qui rejoignit plus tard le général de Falkenstein.

Marche des Prussiens sur Francfort. — Celui-ci, après avoir reçu de Berlin l'ordre d'occuper réellement les pays situés au nord du Mein, arrêta le mouvement de ses colonnes sur Schweinfurt et se dirigea sur le bas-Mein avec deux divisions. Déjà il avait envoyé la division Beyer d'Hammelburg sur Gelnhausen, pour menacer le prince de Hesse par la grande route de Fulda et l'entretenir dans l'idée qu'il serait attaqué de ce côté.

Le 12 juillet, le général de Falkenstein atteignait *Gemünden*. Sorti depuis la veille de sa quiétude, le prince

Alexandre avait dirigé sur Aschaffenburg, en utilisant le chemin de fer, la division de Hesse-Darmstadt et la division autrichienne sous le commandement du comte de Neipperg qui, le 13, portait la brigade hessoise Frey à la sortie des défilés du Spessart.

Combat de Laufach, le 13 juillet. — Le 13, la division de Gœben, que la division Manteuffel suivait à une journée de marche, franchit le Spessart ; à deux heures du soir, elle arrivait en vue de Laufach qu'occupaient les *Hessois.* La lutte fut très vive ; mais, à la nuit, le général Frey devait se replier sur Aschaffenburg, ayant perdu 737 hommes, dont 79 tués (6 officiers, 73 soldats) ; les *Prussiens* n'eurent que 63 hommes hors de combat, dont 5 tués.

Combat d'Aschaffenburg, le 14 juillet. — Le soir même, le prince Alexandre ne pouvant plus motiver son inaction par la présence à Francfort de la Diète qui était contrainte à se transporter le lendemain à Augsbourg s'occupait de renforcer Aschaffenburg, pour garantir son flanc droit.

Lorsque, le 14 au matin, vers huit heures, la division de Gœben atteignit Aschaffenburg, le feld maréchal-lieutenant comte Neipperg disposait de la division de Hesse-Darmstadt, de la brigade autrichienne Hain, de quelques détachements de la Hesse-Electorale et de Bade.

Le combat engagé en avant d'Aschaffenburg et vivement mené se continua dans la ville même jusqu'au pont du Mein où la retraite fut fermée à ce qui restait de défenseurs. Tandis que les *Prussiens* n'avaient eu que 180 hommes hors de combat, dont 27 tués (5 officiers, 22 soldats), le 8e *corps fédéral* perdit 2,469 hommes, dont 226 tués (3 officiers, 223 soldats) et plus de 1,700 prisonniers *non blessés.*

Posté pendant le combat à moins de quatre lieues d'Aschaffenburg, à Seligenstadt, le prince Alexandre ne fit aucun mouvement pour secourir son lieutenant qui le rejoignit, le 14 au soir, à Babenhausen où il s'était porté en se couvrant du Mein.

Retraite du 8e corps vers le sud. — Le 15 au matin, le

prince Alexandre abandonnant Francfort aux Prussiens se dirigeait en trois colonnes par Reiheim, Hochst et Obernburg sur l'Odenwald pour rejoindre les Bavarois entre Schweinfurt et Uffenheim.

De son côté, le prince Charles était resté immobile le 14 à Schweinfurt, attendant du Nord une attaque qui ne vint pas. Le général de Manteuffel s'était en effet replié presque de suite par la rive gauche de la Saale et Gemünden sur Aschaffenburg où il rejoignait, le 15, le général de Falkenstein. Quant à la division de Beyer, elle était à Gelnhausen d'où elle marcha sur Francfort.

Le 16 juillet, à sept heures du soir, les Prussiens entraient dans Francfort que leur chef traita brutalement, en ville conquise.

En 15 jours, le général de Falkenstein avait obtenu, grâce à l'intelligence de ses conceptions, à la promptitude de ses mouvements, grâce aussi à l'indécision et à l'inconcevable désunion de ses adversaires, de sérieux résultats et il pouvait écrire, le 17, au roi Guillaume : « Tous les « pays au nord du Mein sont aux pieds de Votre Majesté. »

De fait, le Nassau, la Hesse et Francfort étaient soumis: il ne restait plus qu'à réduire les pays situés au sud du Mein et plus particulièrement la Bavière.

II. — Opérations au Sud du Mein, a partir du 20 juillet.

Du 16 au 20 juillet. — Lorsque, cinq jours après l'occupation de Francfort, les opérations militaires furent reprises, le général Vogel de Falkenstein appelé, par suite d'une disgrâce déguisée, au gouvernement général de la Bohême, avait été remplacé par le général de Manteuffel, dont la division échut au général de Flies.

Renforcée par les troupes venues de Prusse et par les contingents de Mecklembourg-Schwerin, de Saxe-Altenbourg, d'Anhalt, d'Oldenbourg, de Waldeck et des villes *hanseatiques*, l'armée du Mein était alors forte de 53 bataillons, 2 compagnies de pionniers, 29 escadrons et

brigade du major Albertini, forte de 13 compagnies d'infanterie, d'une section de cavalerie de 31 hommes et de $^1/_2$ batterie d'obusiers de montagne, fut chargée de garder la redoute de Strino et d'observer par le Tonale le val Camonica.

Dans le val Giudicaria, à Tione notamment, la demi-brigade du lieutenant-colonel de Höffern, forte de 10 compagnies d'infanterie, d'une section de cavalerie de 26 hommes et de $^1/_2$ batterie de fuséens, occupa les trois redoutes de Larino, de Revegler et de Danzolino construites en avant de Lardaro, de manière à couvrir le col de Roncon et eut à surveiller toute la portion d'aval dans la direction de Rocca d'Anfo.

Enfin, dans le val Ampola, qui fait suite au val di Ledro, la demi-brigade du lieutenant-colonel de Thour, forte de 10 compagnies d'infanterie, d'une section de cavalerie de 21 hommes et de $^1/_2$ batterie, dont le gros était établi à Riva, occupa la redoute dite du val Ampola et surveilla directement Rocca d'Anfo par Storo.

La première réserve stratégique, que constituait la brigade du général-major de Kaim, était forte de cinq bataillons et demi, un quart d'escadron et une batterie et demie, soit 4.407 fantassins, 63 cavaliers et 12 pièces.

La deuxième réserve stratégique, formée par la demi-brigade du colonel de Montluisant, comprenait deux bataillons deux tiers, soit 2.580 fantassins et 4 pièces.

Toutes deux furent placées par le général de Kuhn, dont le quartier général relié télégraphiquement avec les différents postes était à Comano, entre Trente et Comano, ligne à laquelle aboutissent, plus ou moins directement, les routes d'invasion que nous avons énumérées.

C'est sur cette ligne que le général autrichien comptait, ainsi que l'écrivait le maréchal de Berwick à Louis XIV (8 mai 1709), « ...faire ses navettes à propos » et « couper au plus court pendant que l'ennemi serait obligé de faire un circuit[1]. »

1. « *De cette position on* pouvait de plus soutenir à temps les

41.

Quant à la vallée de l'Adige il suffira de citer, en dehors des défenses de Trente, les ouvrages de Masi et ceux qui étaient établis sur les bords du lac de Garde, à Riva, à Nago, à Malcesme.

Laissons de côté les démonstrations qui ont rempli la fin du mois de juin, puisque le général Garibaldi ne disposait alors que de forces insignifiantes et voyons ce qui s'est passé en juillet alors qu'il a pour lui la supériorité numérique.

Journée du 3 juillet, combat de Monte Suello. — Le 3 juillet, 3 compagnies de la colonne Höffern, qui avaient pris position entre Lodrone et Rocca d'Anfo au Monte Suello, sur la rive droite du lac d'Idro, sont attaquées par la brigade Corte (1ers et 2e régiments, 2e bersagliers) : elles ne se retirent sur Darzo que lorsque les munitions leur manquent ; elles ont perdu 70 hommes, mais elles ont infligé une perte quintuple aux Volontaires dont le général figure au nombre des blessés.

Journée du 4 juillet, combat de Vezza. — Le lendemain, dans le val Camonica, entre Edolo et le Monte Tonale, à Vezza, le major Albertini repousse au delà d'Incudine les troupes italiennes qui perdent 250 hommes ; lui-même compte à peine 20 hommes hors de combat.

Le 5 juillet, Garibaldi établit son quartier général à Rocca d'Anfo et prépare une attaque générale.

Du 7 au 12 juillet. — Les colonnes autrichiennes ayant reçu l'ordre de reprendre leurs anciens emplacements tout en conservant le contact, les Volontaires peuvent, du 7 au 12 juillet, au prix de quelques petits engagements,

réserves tactiques et exécuter des mouvements offensifs du côté du val di Ledro par Balin Campi et monte Pichea, ou marcher directement de Tione contre Condino, ou enfin, en portant l'aile droite en avant par la hauteur de Malga contre le Monte Bruffione, tomber sur le flanc de l'adversaire.

« *La position de Lardaro avec ses travaux de fortifications permanents formait*, dans chacun de ces trois cas, la base et le pivot *des opérations...* » (Général de Kuhn.)

s'avancer : à droite, dans le val Ampola jusqu'à Storo; à gauche, dans le val Giudicaria, jusqu'à Condino-Brione. Le 14, le quartier général de Garibaldi est à Darzo.

Pendant que tous ces mouvements s'opéraient, le général Kuhn avait réuni ses réserves stratégiques en position d'attente à l'intersection du val Giudicaria et de la ligne Riva-Fiave-Molveno-Masi.

Combat du 16 *juillet.* — Lorsque les projets de l'ennemi se sont suffisamment dessinés, Kuhn grossissant de ses réserves stratégiques la colonne de Tione prend vigoureusement l'offensive le 16 juillet et, du col de Narone à Storo, par Cimego, attaque le général Garibaldi. Menacé sur sa ligne d'opération, celui-ci doit battre en retraite : ses pertes s'élevaient à 235 hommes, dont 2 officiers hors de combat et à plusieurs centaines de prisonniers; celles des Autrichiens ne dépassaient pas 30 hommes, dont 2 officiers.

Prise du fort de val Ampola, le 19 *juillet.* — Quelques jours après cependant, le 19, le fort de val Ampola enveloppé par les Italiens au moment où les Autrichiens avaient pris une position plus en arrière devait, après un bombardement violent et malgré une tentative de secours, se rendre au général Garibaldi qui y trouva deux canons et 172 prisonniers. Il porta alors son quartier général, le 21, à Tiarno di Sopra, et pendant qu'il se rapprochait ainsi de Riva, ses troupes du val Giudicaria reprenant leur marche s'avançaient sur Lardaro.

A cette époque, l'évacuation de la Vénétie par l'armée autrichienne et la situation toute nouvelle faite aux garnisons du quadrilatère avaient découvert le général de Kuhn sur son flanc gauche, en rendant possible l'invasion du Tyrol italien par la rive gauche de l'Adige[1]. Dès le 19,

1. Les lignes d'opération situées à l'est de l'Adige et conduisant en Vénétie sont au nombre de quatre, dont deux seulement, celle de Roveredo à Vicence et celle de Trente à Primolano et Bassano purent être utilisées par les Italiens. Le général de Kuhn avait *donc à soutenir l'attaque* dans six secteurs principaux : celui de la



il est prévenu que la division italienne Medici détachée de l'armée du général Cialdini se dirige sur Trente de deux côtés à la fois, par le val Sugana (Bassano, Primolano, Pergine) et par le val d'Arsa (Vicence, Schio, Roveredo). Dès le 9, dans cette prévision, il avait chargé le major Pichler de surveiller les débouchés de ces deux vallées avec 4 compagnies d'infanterie, 2 compagnies de chasseurs tyroliens, quelques soldats du génie et une demi-batterie de fuséens.

Combats de Condino et de Bececa, le 21 juillet. — Le général de Kuhn se porte de nouveau à la rencontre de Garibaldi, avant de ramener toutes ses troupes sur Trente pour recevoir l'attaque du général Medici. Le 21 juillet, il entame l'action sur deux lignes différentes.

A droite, la réserve tactique du major Höffern et la réserve stratégique du général-major de Kaim réunies partent de Lardaro, repoussent les Italiens à Cimego et, conformément aux instructions données, se contentent de les tenir en respect à Condino.

A gauche, le colonel de Monluisant grossit de sa réserve stratégique la colonne mobile du major Grünne, successeur du lieutenant-colonel de Thour et marche par deux directions différentes sur Bececa : au nord, une colonne partie du Monte Pichea descend le val de Conzei; à l'est, une autre colonne suit le val di Ledro.

La lutte, très vive d'ailleurs, se termine par la défaite complète des Italiens qui doivent renoncer à percer en abordant Riva par ses derrières : ils ont perdu 700 hommes tués ou blessés et 1.104 prisonniers, dont 17 officiers supérieurs, alors que les pertes des Autrichiens ne dépassent pas 107 hommes, dont 13 officiers.

Le général de Kuhn revient sur Trente. — Pendant que le général Garibaldi qui a transporté son quartier général

haute vallée de l'Adige; celui du val di Sole; celui du val Giudicaria; celui de la Sarca inférieure avec Riva; celui du Val Sugana et celui de Pusterthal.

CHAPITRE IV

SUITE DES OPÉRATIONS EN ITALIE. FIN DE LA GUERRE. — LES TRAITÉS DE PAIX.

Il nous reste, pour terminer ce qui concerne les opérations militaires, à parler de celles de la deuxième partie de la campagne d'Italie. Ces opérations offrent d'ailleurs un intérêt très inégal : en Vénétie, sur mer, ou dans le Tyrol.

I. — Continuation de la guerre en Vénétie.

Les Italiens reprennent l'offensive, malgré la cession de la Vénétie. — Blessés de recevoir, même d'une main amie, la riche province qu'ils avaient espéré conquérir, les Italiens s'étaient décidés à regarder comme non avenue la cession de la Vénétie et à reprendre l'offensive avant l'arrivée des envoyés français.

Les Autrichiens se retirent sans combattre. — De leur côté les Autrichiens, une fois que le rappel de l'armée du Sud eut été arrêté, avaient tout intérêt à ne pas engager la lutte ; ils se bornèrent à occuper les places fortes et laissèrent le champ libre à leurs adversaires. Les Italiens s'avancèrent donc sans rencontrer le plus petit obstacle et l'occasion même qu'ils recherchaient leur échappa.

Nouveau plan de campagne italien. — Le plan qu'avait préconisé dès le début de la campagne le général Cialdini fut adopté : surveiller et tenir en échec les places du quadrilatère ; franchir avec le gros de l'armée le Pô infé-

rieur; puis, le quadrilatère une fois tourné, marcher sur Padoue et Vicence.

C'est dans la nuit du 3 au 4 juillet, après sa victoire de Sadowa, que le roi Guillaume demanda à Victor-Emmanuel de reprendre l'offensive, afin d'entraver le départ des troupes que l'Autriche comptait transporter de Vénétie sur le Danube.

Cette demande répondait trop bien aux cris qui s'élevaient de tous côtés en Italie pour qu'il n'y fût pas fait droit aussitôt.

Le général Cialdini reçut le commandement de l'armée principale; le général Lamarmora eut assez de modestie et de patriotisme véritable pour accepter celui de l'armée secondaire.

Reprise des opérations, le 5 juillet. — Les opérations commencèrent le 5 juillet par une forte démonstration sur la tête de pont de Borgoforte que 100 pièces de gros calibre canonnèrent plusieurs heures durant sans grand profit.

Le 8 juillet au matin, *l'armée d'expédition* [1] passait le Pô inférieur sur les trois ponts de bateaux de Fenolica, Sermide et Carbonarola. D'autres ponts furent ensuite jetés pour bien établir la ligne de communication de l'armée.

Quant à *l'armée d'occupation* [1], elle resta provisoirement dans le quadrilatère pour en surveiller les places et attendre les événements.

Le 10 juillet, lorsque la nomination de l'archiduc Albert en remplacement du feldzeugmestre Benedek arriva au quartier général, le mouvement de retraite de l'armée du Sud était déjà assez avancé, puisque la ligne du Bacchiglionne était atteinte.

L'archiduc Albert partit aussitôt pour Vienne, en lais-

1. Nous employons dès maintenant cette dénomination qui n'eut cours que quelques jours plus tard; alors aussi seulement la constitution de chaque armée fut définitive.

sant au feldmaréchal-lieutenant Marvicic le commandement des troupes destinées à la Vénétie.

Les Autrichiens s'établissent derrière l'Isonzo, le 20 juillet. — Le mouvement continua. Le 13, l'armée était derrière la Piave ; enfin, les 20 et 21 juillet, le 7e corps atteignait vers Gorizia l'Isonzo derrière lequel il devait, renforcé par les troupes de l'Istrie et de la Dalmatie, prendre une position défensive. Il ne restait alors en Italie qu'environ 99.000 Autrichiens, soit, en chiffres ronds, 45.000 hommes dans les places, 18.000 dans le Tyrol et 36.000 à l'armée du Sud proprement dite.

Pendant ce temps, le général Cialdini gagnait du terrain : le 11 juillet, il avait occupé Rovigo ; le 14, il était à Padoue et le 15 à Vicence. L'armée d'occupation se rapprochait de lui.

Nouvelle répartition de l'armée italienne, le 16 juillet. — Le 16, un ordre général arrêtait définitivement, pendant la marche même, la composition des deux armées italiennes.

Armée d'occupation : commandant en chef, le roi Victor-Emmanuel, avec le général Lamarmora comme major général, 2e corps (Cucchiari), 3e corps (Della Rocca), corps de réserve (Mignano), division de cavalerie de ligne, brigade de cavalerie légère, 6 batteries de réserve et corps des Volontaires de Garibaldi.

Armée d'expédition : commandant en chef : général d'armée Cialdini, avec le général Piolacaselli pour chef d'état-major ; 1er (Pianell), 4e (Petitti), 5e (Cadorna), 6e (Brignone), 7e (de Sonnaz) corps, 12 batteries de réserve, 13 compagnies de place et de pontonniers, 4 compagnies du génie. Total : environ 90.000 hommes.

L'armée italienne atteint l'Isonzo, le 26 juillet. — L'armée d'expédition, amoindrie d'un petit détachement destiné à surveiller Venise du côté de la terre, franchit sans encombre la Piave, la Livenza, le Tagliamento et atteignit, le 26 juillet, l'Isonzo. La veille, la brigade La Forest qui était à l'avant-garde avait eu sur la Torre un

petit engagement avec une colonne autrichienne qui dut rétrograder au delà de Versa. La notification de la suspension d'armes interrompit les opérations. Le 18 juillet, Borgoforte était tombé devant un siège régulier. Pendant la nuit du 17 au 18, la garnison autrichienne s'était retirée sur Mantoue en faisant sauter deux forts.

Il faut le reconnaître, la deuxième partie de la campagne d'Italie s'est trouvée ramenée par la force des choses aux proportions réduites d'une marche militaire ralentie dans sa vitesse par les difficultés d'une tardive réorganisation. Il n'y eut en effet de luttes sérieuses que sur mer et dans le Tyrol.

II. — Sur l'Adriatique. — Bataille navale de Lissa.

A Lissa, comme à Custoza, la fortune fut contraire aux Italiens. Cette nouvelle défaite leur fut d'autant plus sensible qu'après s'être imposé de véritables sacrifices pour créer une flotte, l'armer et l'équiper, ils croyaient avoir atteint le but.

Flotte italienne. — Cette flotte ne comprenait pas moins de 33 bâtiments à vapeur, dont 12 cuirassés, parmi lesquels trois bâtiments à éperon, le tout portant 680 canons et 11.000 hommes d'équipage. Divisée en trois escadres et en une flottille d'opération, elle était commandée par l'amiral Persano, dont le chef d'état-major était le contre-amiral Amico. La première escadre (de bataille) était composée de 7 bâtiments cuirassés, dont le *Re-d'Italia* qui portait le pavillon de l'amiral Persano et d'un aviso. La deuxième escadre (de blocus et de croisière), que commandait le vice-amiral Albini, ne comprenait que des bâtiments à vapeur et à voile, non cuirassés, soit 7 frégates et 4 corvettes. La troisième escadre (d'assaut), placée sous le commandement du vice-amiral Vacca, comptait une frégate, 4 canonnières ou corvettes cuirassées et un aviso. La flottille (capitaine Sandri) était formée par 3 canonnières, un aviso et 17 transports.

Cette flotte était donc redoutable ; toutefois, comme on n'improvise pas des équipages et surtout des cadres, l'action devait dévoiler les côtés faibles d'une organisation hâtive. Ajoutons que l'amiral Persano était au-dessous du grand rôle qu'on lui destinait.

Flotte autrichienne. — La flotte autrichienne, commandée par le contre-amiral Tegethof, comprenait un vaisseau de ligne *le Kaiser*, 27 bâtiments à vapeur dont 7 cuirassés ; le tout portant 630 canons et environ 7.500 hommes d'équipage. Inférieure à sa rivale pour le nombre, elle l'était bien davantage encore, si l'on considère que les avants de ses cuirassés étaient seulement renforcés et que l'artillerie italienne était de première puissance. Mais le contre-amiral Tegethof possédait une foi robuste et une volonté bien propres à suppléer à l'infériorité du matériel.

Jusqu'au milieu de juillet, l'amiral Persano, qui n'appréciait pas à sa juste valeur l'instrument dont le maniement lui était confié, avait évité toute occasion de mesurer ses forces avec celles de l'ennemi. Le 14 juillet cependant il recevait du Roi l'ordre de sortir, coûte que coûte, de son inaction et le ministre de la marine recommandait à son attention l'attaque de la position de Lissa, sur la côte dalmate.

La Flotte italienne quitte Ancône le 16 juillet. — L'amiral Persano qui ne croyait pas être encore prêt s'exécuta à contre cœur et, le 16 au soir, il quittait le port d'Ancône emmenant 2.200 hommes de troupes de débarquement.

Les 18 et 19, il tentait contre les défenses de l'île de Lissa des attaques multiples qui restèrent infructueuses.

Bataille navale de Lissa, le 20 juillet. — Le 20, un débarquement venait de commencer lorsque la flotte de l'amiral Tegethof sortie de la rade de Fosana située au nord de Pola parut sur trois lignes dont la première était formée par les 7 cuirassés.

A dix heures du matin s'engageait une lutte à la suite de



laquelle, vers trois heures du soir, l'amiral Tegethof demeurait victorieux grâce à l'offensive énergique (« courir sur l'ennemi et le couler ») à laquelle il n'avait pas craint de donner la préférence, malgré le petit nombre de cuirassés dont il disposait. Imparfaitement obéi, privé d'une partie de ses forces par le vice-amiral Albini et par le commandant de la cuirassée *Terribile* qui restèrent inactifs, l'amiral italien ne chercha pas, toutes ses forces une fois ralliées, à recommencer la lutte.

Pertes éprouvées des deux côtés. — Le *Re-d'Italia* que l'amiral Persano avait quitté avant le combat pour arborer son pavillon sur l'*Affondatore* avait été coulé par le *Ferdinand-Max* que montait l'amiral autrichien ; le *Palestro* avait sauté à la suite d'un incendie allumé par le feu ennemi. La plus grande partie des équipages de ces deux navires ayant été engloutie, la perte totale en hommes pour les *Italiens* fut d'environ 700, dont la moitié de blessés.

Les *Autrichiens* n'avaient perdu que 136 hommes dont 105 appartenant au *Kaiser* seul. Les vaisseaux en bois présentaient relativement peu d'avaries.

Le 21 juillet au matin, la flotte italienne rentrait à Ancône ; à peine était-elle arrivée que l'*Affondatore* sombrait.

L'Autriche éleva le vainqueur de Lissa au grade de vice-amiral.

III. — Campagne dans le Tyrol.

Nous avons dit que lors du mouvement de retraite qui suivit la bataille de Custoza, le général Garibaldi reçut l'ordre de se replier sur Brescia. Son *corps de volontaires* était alors en pleine voie d'organisation et hors d'état d'agir sérieusement. Dans les premiers jours de juillet les conditions s'étaient modifiées et les opérations purent être entamées dans le Tyrol.

Forces des deux partis. — Le corps des Volontaires comprenait le 16 juillet : cinq brigades renforcées de 4 bataillons de bersaglieri, 4 batteries, 1 compagnie d'infirmiers de l'armée et une demi brigade de gardes nationaux mobiles de la Valteline formant un total de 30 à 36.000 hommes, puisqu'il paraît impossible de fixer un chiffre exact.

Le général autrichien de Kuhn opposé au général Garibaldi était l'ancien chef d'état-major du feldzeugmestre Gyulai, en 1859 ; il connaissait bien le Tyrol et avait sous ses ordres des troupes qui s'y trouvaient depuis longtemps. Ces troupes comprenaient, le 15 juin, 13.228 hommes servis par 141 chevaux et 32 bouches à feu ; à ces forces il faut ajouter 39 compagnies de chasseurs tyroliens dont le concours devait être tout particulièrement précieux.

La disproportion des forces respectives était donc considérable ; de plus, le théâtre de la lutte était très étendu. A l'ouest, les deux vallées dont les parties supérieures correspondent aux cols du Tonale et du Stelvio n'offraient qu'une voie indirecte à l'invasion du Tyrol. Au centre, la situation était plus défavorable pour les Autrichiens ; car de la Chiese, dont la vallée supérieure est prolongée sur Trente par le val Giudicaria, se détache le val di Ledro qui, par Riva, conduit aussi à la capitale du Tyrol italien.

Système de défense adopté par le général de Kuhn. — Le général de Kuhn, aujourd'hui feldmaréchal-lieutenant, a exposé quelques années après la guerre, dans un ouvrage didactique du plus haut intérêt, le système qui lui permit de remplir si brillamment son rôle.

Sa mission consistait à défendre le Tyrol de Roveredo au lac l'Idro par Riva et de ce lac jusqu'à la vallée de Tauffers, tant que *l'armée du sud* resterait en Vénétie.

Le Tyrol méridional est un exemple de *pays de montagnes à vallées divergentes :* dans un semblable pays, l'assaillant est obligé de diviser presque toujours ses forces,



tandis que le défenseur occupant une *position centrale* doit chercher toutes les occasions de battre son adversaire.

L'Adige entre Mals et Roveredo forme la base de la défense. De cette ligne partent quatre lignes d'opération :

1. De Prad à Bormio et à la Valteline (vallée de l'Adda) par le Stelvio ;

2. De Trente, par Clés, Malé, le Tonal, à Edolo, point de bifurcation du val Camonica (vallée de l'Oglio) et d'une route qui rejoint la vallée de l'Adda;

3. De Trente à Vezzano : d'une part, dans le val Giudicaria, par Alle Sarche et Tione jusqu'au lac d'Idro; d'autre part vers Riva, par la vallée de la Sarca.

4. De Roveredo par Loppio à Torbole, Riva et Pieve di Ledro dans le val Giudicaria.

Ces lignes d'opérations étaient reliées par des lignes transversales.

Le général de Kuhn se constitua des points d'appui et de ralliement à l'aide de *forts d'arrêt* (redoutes ou blockaus) construits dans les vallées et aux principaux points de croisement; la judicieuse répartition des troupes dans les quatre secteurs compléta le système.

Répartition des forces autrichiennes. — Dès le début des hostilités, le général de Kuhn avait partagé ses forces en six groupes, ou colonnes mobiles de force inégale.

Les quatre premières qu'il dénomme *réserves tactiques* étaient sensiblement de même force; elles furent placées sur les voies que nous venons de mentionner.

Les deux dernières qu'il désigne sous le nom de *réserves stratégiques* et qui étaient d'une force supérieure aux précédentes furent maintenues en réserve.

Dans le Vintschgau, à Mals, Laatchs, Glurns, etc., et au Stelvio, la demi-brigade du major de Metz, forte de 12 compagnies d'infanterie et de 1/2 batterie de fuséens, eut pour mission : d'observer les abords du col du Stelvio, de garder en deçà le blockhaus de Trafoi et la redoute de Gomagoï.

Dans le val di Sole ou de Sulzberg, à Malé, la demi-



:4 pièces. De ces 65 à 66.000 hommes (voir tableau 6), dont 60.000 seulement prirent part aux opérations; reste avait été réparti sur le Mein entre Francfort, ınau et Aschaffenburg.

Lorsque le général de Manteuffel se porta contre les liés fédéraux, il était autorisé à compter sur une puisnte diversion que devait faire à l'est une armée de »uvelle création, le 2e corps de réserve (voir tableau 6) : formé à Leipzig sous le commandement du grandıc de Mecklembourg-Schwerin, ce corps avait pour ission d'aborder la Bavière par Hof et de marcher sur ıyreuth.

TABLEAU N° 6.

:. — *Situation de l'Armée du Mein, à partir du 20 juillet 1866 jusqu'à l'armistice.*

mmandant en chef : baron **de Manteuffel**, lieutenant général.

Chef d'état-major général : **de Kraatz-Koschlau**, colonel.

13e division d'infanterie : lieutenant général de Gœben.
Division combinée : général-major de Beyer.
Division combinée : général-major de Flies.

Fotaux : 53 bataillons (dont 1 de chasseurs), 29 escadrons, pièces, 2 compagnies de pionniers.

II. — *Situation du 2e corps de réserve.*

Commandant : grand-duc **de Mecklembourg-Schwerin**, général d'infanterie.

Division prussienne : lieutenant général de Horn.
'ision de Mecklembourg-Schwerin combinée : général-major de Bilguer.

'otaux : 24 bataillons, 14 escadrons, 64 pièces, 2 compagnies de nniers.

Emplacements de l'armée fédérale, le 20 juillet. — Deis le 20, le prince Alexandre était sur la Tauber. la même date, les forces du prince Charles étaient



massées entre Würzbourg et Wertheim. La veille, il avait été décidé que l'armée fédérale prendrait l'offensive et se porterait sur Francfort. Le général de Manteuffel ne lui en laissa pas le temps.

Le général de Manteuffel prend l'offensive, le 20 juillet. — Le 20, sa droite formée par la division Gœben, occupait Darmstadt; le 21, cette division s'avançait sur Höchst, pendant qu'à gauche la division de Flies se concentrait en avant d'Aschaffenburg; la division de Beyer constituait la réserve générale.

Lorsque, le 23, la position du 8e corps fut bien déterminée, la gauche prussienne était parvenue à Miltenberg, au point où le Mein se dirige vers le nord. La journée fut employée à faire avancer la droite, de façon à se placer parallèlement à la ligne de la Tauber.

Combat de Hundheim, le 23 juillet. — A gauche, l'avant-garde de la division de Flies livra le combat de Hundheim au général badois Laroche qui, à la tête d'une brigade, faisait une reconnaissance dans la direction de Nassig. *Les Prussiens* eurent 20 hommes hors de combat; les *Bavarois* en perdirent 92.

Le 23 au soir, l'armée du Mein occupait la ligne Neukirchen (division de Flies), Miltenberg (division de Beyer), et Amorbach (division de Gœben).

Combats sur la Tauber, le 24 juillet. — Le 8e corps occupait ses emplacements de combat lorsque, vers midi, les trois divisions prussiennes abordèrent la ligne de la Tauber par les points de Wertheim, Werbach et Tauberbischofsheim, que gardaient les divisions hessoise, badoise et wurtembergeoise. La lutte s'engagea à Tauberbischofsheim et à Werbach.

A Tauberbischofsheim notamment, la brigade prussienne Wrangel, qui ne fut renforcée que dans la soirée par la brigade Kummer, attaqua la division wurtembergeoise solidement établie sur la rive droite de la rivière, à Bischofsheim et à Impfingen. Le général Wrangel ne disposait réellement que de 6 pièces; il soutint cependant

le feu de ses adversaires qui, vers le soir, par suite de l'arrivée de renforts, mirent en batterie jusqu'à 40 pièces, et les contraignit à la retraite. Les *Prussiens* n'avaient perdu que 126 hommes; les *Wurtembergeois* eurent 670 hommes hors de combat, dont 137 tués.

Combat de Gerchsheim, le 25 *juillet.* — Au même moment, la division de Gœben attaquait à Gerchsheim le 8e corps.

Longtemps tenu en échec par l'artillerie, le général de Gœben, qui ne disposait d'abord que de deux brigades, ne put prendre l'offensive que le soir : vers sept heures, la brigade Wrangel débouchait sur le flanc gauche de l'ennemi qui se retira.

Le prince Charles avait bien songé à se porter en avant; il y renonça lorsqu'il apprit que le 8e corps était en pleine retraite sur Würzbourg. Il se décida alors à réunir son armée sur le plateau de Waldbüttelbrünn; mais les Prussiens le serrèrent de près.

Combat de Rossbrünn, le 26 *juillet.* — Dans la soirée du 25 juillet, le général de Flies délogeait les Bavarois d'Uttingen : le 26, il les attaquait dans une nouvelle position à Rossbrünn.

D'abord empêché par l'artillerie bavaroise de dépasser Uttingen et de s'avancer dans la vallée de l'Aalbach, le général de Flies parvint cependant à enlever la hauteur de la Leite, qui couvre Rossbrünn à l'ouest. Entre six et sept heures du matin, l'arrivée de la division de Beyer permit de déboucher. Les Bavarois se mirent alors en retraite sur Hettstadt sans être poursuivis. Vers le milieu de la journée, une brigade de cavalerie mixte qui, dès le matin, avait été dirigée d'Uttingen sur Greusenheim pour prendre à revers le flanc droit de l'ennemi, eut une brillante affaire contre les escadrons bavarois qui avaient cependant pour eux la supériorité numérique : bien servie par sa batterie, elle les tint longtemps en échec et parvint à rejoindre le général de Flies.

Les Prussiens eurent 856 hommes hors de combat,



dont 141 tués (4 officiers, 137 soldats). Les deux combats de Helmstadt et de Rossbrünn avaient coûté aux *Bavarois* 1.590 hommes; dont au minimun 132 tués et plus de 945 blessés.

La retraite du 7e corps fédéral au delà du Mein, laissait l'armée bavaroise isolée sur la rive gauche de cette rivière; le prince Charles ne s'arrêta donc pas sur le plateau de Waldbüttelbrünn et continua sa retraite vers Würzbourg. Le Mein franchi, les Alliés se trouvèrent enfin réunis.

Canonnade de Würzbourg, le 27 juillet. — Le 27 juillet, l'armée du Mein marcha en trois colonnes sur Würzbourg. son artillerie canonna la citadelle de Marienberg et les positions qu'occupaient les Fédéraux sur l'autre rive du Mein.

Les deux armées restèrent ainsi en présence, du 28 juillet au 2 août.

Fin des opérations. — Le 28 juillet, la nouvelle de la signature des préliminaires de paix étant arrivée, le général de Manteuffel et le prince Charles conclurent une suspension d'hostilités à la suite de laquelle les Prussiens occupaient Würzbourg (2 août).

Opérations du 2e corps de réserve, du 20 au 31 juillet. — Cet armistice vint fort à propos pour l'armée fédérale, au moment où elle allait se trouver sérieusement menacée sur ses derrières par le 2e corps de réserve. Partie de Leipzig le 20, cette petite armée avait surpris et capturé à Hof une faible garnison; le 28, son avant-garde entrait dans Bayreuth; le 29, elle livrait le *combat de Seubottenreuth;* enfin, les 31 juillet et 1er août, elle atteignait Nüremberg.

Dès la fin de juillet et dans les premiers jours d'août, des armistices particuliers conclus avec la Prusse par les différents États dont les contingents constituaient le 8e corps amenèrent la désorganisation progressive de ce corps. Les éléments qui restaient encore unis furent licenciés lorsque, les 6 et 9 août, les princes Charles de Bavière et Alexandre de Hesse eurent donné leurs démissions.

dans le val Giudicaria, à Cologna, s'avance timidement surtout dans le val di Ledro, de Kuhn laissant devant lui les réserves tactiques des majors Höffern et Grünne revient rapidement dans la nuit du 23 au 24 juillet avec les colonnes Kaim et Montluisant sur Trente, où l'approche du général Medici réclame sa présence.

Marche du général Medici. — Le 22, le général Medici s'est heurté, au sud de Primolano, à Cismon, contre les avant-postes du major Pichler. Celui-ci luttant pied à pied, les 22 et 23, contre des forces bien supérieures, retarde successivement la marche de son adversaire à Primolano et à Borgo; il recule ainsi au delà de Pergine que les Italiens occupent le 24 au soir. La veille, Medici a détaché sur sa gauche le colonel Negri qui doit se porter par Caldonazzo, Calceranica, Vigolo et le val Sorda sur Matarello pour y couper le chemin de fer de Trente-Vérone; lui-même se prépare à attaquer devant lui, quoiqu'il ait lieu de supposer que le gros des troupes impériales est à portée de soutenir la demi-brigade Pichler.

Projet du général de Kuhn. — C'est alors que le général de Kuhn forme le projet de mettre à profit l'éloignement de Garibaldi qui s'avance très lentement, pour essayer d'envelopper la division italienne avant de se retourner contre lui. Dans ce but, il fait occuper Strigno, Caldonazzo sur ses flancs et dispose le reste de ses troupes devant Pergine. Les deux partis étaient ainsi en présence, lorsque la suspension d'hostilités qui précéda l'armistice vient mettre un terme à la lutte. La sanction véritable a donc manqué au projet du général de Kuhn; il n'était pas inutile toutefois de le mentionner afin de montrer que l'esprit inventif du général autrichien n'était pas à bout de ressources. La façon dont avaient été conduites jusqu'alors les opérations permet du moins de supposer que Trente n'aurait succombé qu'à la longue et seulement dans le cas où son défenseur se serait trouvé réduit à ses propres ressources.

Quant au colonel Negri, il ne dépassa pas Vigolo. Vigoureusement *repoussé,* le 25, dans le val Sorda, il s'ap-

prêtait à renouveler son attaque lorsque, dans la soirée, il fut arrêté par la nouvelle de la suspension d'armes.

Le 11 juillet, le major de Metz attaqué dans la vallée de l'Adda par le colonel Guicciardi avait maintenu sa position du Stelvio.

En somme, Garibaldi s'était peu éloigné des frontières lombardes. Dans le val Giudicaria, il n'avait point dépassé Cimego, situé à quinze kilomètres à peine de la frontière et était toujours tenu en échec, depuis le 16 juillet, par le fort de Lardaro qui ferme la vallée. La chute du petit fort de val Ampola lui avait permis d'occuper le val Ampola et de s'avancer jusqu'à Molina, soit sur une étendue d'environ 17 kilomètres dans la vallée supérieure de Ledro; là se bornaient les progrès réalisés de ce côté. Le Tyrol méridional ou italien était, on le voit, à peine entamé.

Trente n'était que menacé. En empêchant les Italiens de s'en emparer, le général de Kuhn avait facilité la tâche des négociateurs autrichiens et largement rempli sa mission.

IV. — Fin de la guerre. — Les traités de paix.

Le 26 juillet, la veille de l'expiration de l'armistice, les négociations étaient assez avancées pour qu'il fût possible de signer à Nikolsbourg les préliminaires de paix et de conclure immédiatement pour quatre semaines, à dater du 2 août, un armistice définitif. Le 29 juillet, le roi de Prusse quittait Nikolsbourg pour rentrer à Berlin. Le 30 juillet, le gouvernement italien adhérait à l'armistice.

La Prusse ayant annoncé sa volonté formelle de traiter séparément avec les alliés de l'Autriche, les négociations eurent lieu simultanément : à Prague, pour l'Autriche; à Berlin, pour ses alliés.

Traité de Prague entre la Prusse et l'Autriche, le 23 août. — *Le 23* août, le traité de Prague était signé entre l'Autriche et la Prusse; il fut ratifié le 30 du même mois.

Par ce traité, l'Autriche dont les possessions territoriales étaient intactes, à l'exception de la Vénétie, reconnaissait la dissolution de l'ancienne Confédération germanique et donnait son assentiment à une nouvelle organisation de l'Allemagne à laquelle elle ne devait pas participer ; elle s'engageait également à reconnaître la Confédération restreinte que le roi de Prusse avait l'intention de fonder au sud de la ligne du Mein ; elle cédait au roi de Prusse tous les droits qu'elle avait acquis par le traité de Vienne sur le Schleswig et le Holstein, moyennant quoi la Saxe conserverait l'intégrité de son territoire ; elle s'engageait enfin à payer à la Prusse 20 millions de thalers, outre une pareille somme qui lui était due, pour frais de guerre, par le Schleswig-Holstein.

Traités de Berlin avec les alliés de l'Autriche, du 13 août au 21 octobre. — Quant aux *Traités de paix de Berlin*, ils furent conclus :

Le 13 août, avec le Wurtemberg dont le territoire ne subit pas de réductions, mais qui s'engagea à payer une indemnité de guerre de 8 millions de florins ;

Le 17 août, avec Bade dont le territoire resta également intact, mais qui eut à payer 6 millions de florins ;

Le 22 août, avec la Bavière qui perdit le baillage de Gersfeld, un district autour d'Orb, l'enclave de Carilsdorf et s'engagea à payer 30 millions de florins ;

Le 3 septembre, avec la Hesse-Darmstadt qui céda le landgraviat de Hesse-Hombourg, les cercles de Biedenhopf et paya 3 millions de florins ;

Le 21 octobre seulement, avec la Saxe qui eut à payer 10 millions de thalers et à accepter : son entrée dans la Confédération, la réorganisation de son armée sous le commandement en chef du roi de Prusse, des garnisons prussiennes à Königstein et à Dresde.

Aux annexions ci-dessus indiquées, il faut ajouter celles du royaume de Hanovre, de la Hesse-Électorale, du duché de Nassau, des villes libres de Brême, Hambourg et *Francfort-sur-le-Mein*, du Schleswig-Holstein.



En ce qui concerne le Schleswig, l'Autriche avait bien formulé la réserve que les populations des districts septentrionaux du Schleswig pourraient, si elles en exprimaient le désir, faire retour au Danemark : est-il nécessaire de rappeler que cette clause est restée lettre morte?

C'était une augmentation de 4.285.700 habitants qui élevait la population de la Prusse au chiffre de 25.590.543 habitants.

Traité de Vienne entre l'Autriche et l'Italie, le 3 octobre. — Le 3 octobre, l'Italie, que la Prusse avait laissée à ses propes inspirations, signait avec l'Autriche un traité particulier en vertu duquel elle recevait, le 19 octobre, du représentant de l'empereur Napoléon, la Vénétie. L'empereur François-Joseph reconnut le royaume d'Italie ainsi accru et exprima le désir qu'il y eut à l'avenir entre les deux états « paix et amitié ».

Ainsi donc, fait étrange et sans précédent, battue par la Prusse, l'Autriche ne perdait pas un pouce du territoire occupé par le vainqueur; au contraire, victorieuse de l'Italie, elle lui donnait une magnifique province.

Pertes en hommes de la guerre de 1866. — Nous ne saurions indiquer les pertes occasionnées par la guerre de 1866 avec une précision égale à celle que nous avons déjà rencontrée.

Sur un effectif de 326.000 hommes entrés en Bohême, la Prusse déclare avoir eu 27.054 hommes hors de combat, dont 4.450 tues, 6.427 morts de maladie et 16.177 blessés.

L'Autriche accuse un chiffre de 32.159 hommes hors de combat, dont 21.244 tués et 10.915 blessés. De part et d'autre, il n'est pas question des pertes postérieures à la guerre : cette statistique est donc tout à fait incomplète et ne saurait être mentionnée qu'à titre de renseignement relatif.

A la suite de la guerre, les deux partis exercèrent des représailles contre les généraux que l'on regardait comme responsables de la défaite; en somme, leur conduite

n'ayant pas cessé d'être loyale, ils n'étaient qu'incapables et la responsabilité incombait bien plutôt aux souverains qui avaient commis la faute de les choisir.

Quoi qu'il en soit, en Autriche, le felzeugmestre Benedek [1], les généraux Clam-Gallas, Henikstein et Krismanic, après avoir été traduits devant un conseil d'enquête, furent mis en non-activité. Depuis lors, le comte Clam-Gallas a reçu une lettre de réhabilitation le disculpant complètement des fautes mises un peu légèrement à sa charge.

En Italie, on ne s'occupa que du désastre maritime. Le 15 avril 1867, l'amiral Persano était, après une longue enquête, condamné par le Sénat à la dégradation pour triple crime de désobéissance, de négligence et d'impéritie.

Cette double défaite fut d'ailleurs, pour l'Autriche et pour l'Italie, le point de départ d'une réorganisation complète, d'une épuration de chaque armée, de la refonte des institutions militaires : là était vraiment le salut.

Suites de la guerre de 1866. — Aux traités déjà énumérés, il convient d'ajouter les traités d'alliance offensive et défensive auxquels la Prusse décida le 22 août, les Etats secondaires de l'Allemagne. Il lui suffit, pour obtenir ce résultat, d'exagérer les bruits de revendication des frontières du Rhin par la France ; après quoi, elle n'eut plus qu'à envoyer ses instructions militaires dans ces différents États : on fut ainsi délivré de la préoccupation de former la Confédération du Sud qui devait réunir, conformément au traité de Prague, tous les États situés

1. Depuis, le feldzeugmestre Benedek a su dignement vivre dans une solitude presque complète et garder un silence absolu. Il est mort en avril 1881, après avoir formellement demandé qu'on le mît dans la tombe en costume civil, sans la moindre décoration et qu'on ne lui rendit pas les honneurs militaires auxquels son rang lui donnait droit. Son Souverain a donné ordre de passer outre ; pour plusieurs raisons, il a *bien* fait.

au sud du Mein. L'année 1866 n'avait pas pris fin et déjà l'œuvre de la Confédération de l'Allemagne du Nord était très avancée : c'est le 1er juillet 1867 que la constitution nouvelle adoptée par le Reichstag entra en vigueur.

La guerre de 1866 a donc eu pour résultat direct la constitution de la nationalité allemande, à l'exclusion de l'Autriche et pour le plus grand profit de la Prusse. D'autre part, la nationalité italienne s'était également organisée. Le programme renfermé dans la lettre impériale du 11 juin était bien quelque peu dépassé ; mais les partisans de la théorie des nationalités auraient eu mauvaise grâce de se plaindre.

V. — Considérations sur la guerre de 1866.

La guerre de 1866 est venue, comme un coup de foudre dans un ciel serein, affirmer l'existence d'une puissance militaire de premier ordre.

« Rien de plus étrange et de plus instructif, a dit un grand penseur, que le jugement que l'Europe a porté sur les événements de 1866 avant ou après la victoire. Jamais perturbation semblable des opinions n'a eu lieu. Tel était autrichien le matin, qui était prussien le soir. On pourrait se donner le plaisir de ce complet désarroi de l'esprit européen. Ces soubresauts de la conscience en des sens opposés, suivant l'heure, suivant la pluie, et presque toujours d'après le succès, qu'est-ce que cela, sinon la négation de la conscience? Combien faut-il de temps pour que le mal devienne le bien, et l'injuste le juste? Un mois? un jour? une heure? ce spectacle nous a été donné; frêle base, si je ne me trompe, pour les libertés futures de l'Allemagne : l'Europe entière a été prise en flagrant délit de reniement, dix fois dans la même semaine, comme s'il n'y avait aucune règle morale établie entre les hommes..... » (*Edgard Quinet.*)

Les causes les plus opposées ont été alléguées pour expliquer les succès rapides et presque constants des Prus-

siens. Il était commode d'invoquer des hasards heureux et surtout la supériorité de l'armement prussien : aussi n'y a-t-on pas manqué. Si le hasard, ou ce que l'on désigne sous ce nom, a joué un certain rôle, il faut reconnaître que les Prussiens ont su sagement lui faire une part aussi petite que possible. Quant au fusil à aiguille, malgré ses effets destructeurs et démoralisateurs, est-il nécessaire de faire observer qu'il n'a pas empêché ceux qui le maniaient d'être battus à Langensalza, à Trautenau et à Oswiecim?

D'autres, tout aussi prompts à simplifier la question, ont pensé qu'il suffisait de parler de l'excellence des combinaisons stratégiques; comme si ces combinaisons empruntées, on a pu le dire, à la campagne de 1757, étaient vraiment nouvelles; comme si on était en droit de nier, ce qu'a reconnu implicitement le général de Moltke lui-même, que dans le début elles étaient aventureuses et grosses de dangers, surtout pour la 2e armée.

Il est plus profitable de se tenir entre les extrêmes et d'examiner froidement, sans parti pris, les causes véritables de ces succès inouïs.

Les Prussiens n'entreprirent cette guerre qu'après l'avoir fait préparer longuement et soigneusement, sous tous les rapports, par un excellent état-major.

La mobilisation de leur armée a eu lieu, grâce à la permanence des corps d'armée, avec une rapidité que l'on n'admettait pas jusqu'alors comme possible et qui, dès le premier jour, a placé les Autrichiens dans des conditions inférieures en leur retirant le bénéfice de l'attaque.

Les troupes une fois réunies ont été employées de suite, sans perdre de temps, avec la préoccupation constante de ne renoncer que le moins possible à l'offensive et d'après un plan d'opérations que l'on est en droit de critiquer, mais qui n'a pas varié dans ses lignes principales.

L'artillerie et la cavalerie ont pu se montrer relati-

vement inférieures à celles de l'adversaire, mais l'infanterie solidement instruite, bien armée, vigoureusement conduite, a comblé la lacune en supportant en grande partie le poids de la lutte.

En ce qui concerne l'artillerie, rappelons que son infériorité a surtout tenu à son mode d'emploi. La place défectueuse que les Prussiens lui assignaient alors dans les marches l'empêcha d'ouvrir le feu dès le début de l'action, de façon à la préparer. En vertu d'idées fausses sur la puissance des canons rayés, après avoir ouvert le feu à des distances exagérées, on restait sur place, de sorte que l'infanterie n'était point appuyée dans les moments décisifs. D'ailleurs, la concentration des feux n'était pas réalisée. Enfin, l'instruction technique des commandants de batterie laissait beaucoup à désirer.

Les fautes commises par le commandant en chef autrichien et par son état-major, leur inertie et leur aveuglement ont été tels qu'il ne faut pas trouver étonnant que la supériorité morale des soldats prussiens ait grandi, au fur et à mesure que la confiance faiblissait, à tous les degrés, dans les rangs de l'armée impériale.

Toutes ces causes réunies suffisent pour expliquer les surprenants succès des Prussiens : ils s'étaient rendus dignes de la victoire par leur esprit de prévoyance, par leur ténacité ; elle ne leur a pas fait défaut.

Ces graves événements renfermaient des enseignements bien propres à provoquer de sérieuses méditations. Plus d'un officier s'en préoccupa en France et de tous côtés des écrivains autorisés jetèrent l'alarme ; ils s'appliquèrent surtout à signaler : la rapidité avec laquelle avait marché la mobilisation de l'armée prussienne ; la régularité du fonctionnement de ces rouages dont depuis longtemps on se plaisait un peu légèrement à suspecter la solidité ; les particularités relatives à la tactique des différentes armes, de l'infanterie surtout ; la prépondérance du feu ; l'heureux emploi des chemins de fer ; enfin



l'accroissement considérable que présenterait la *nouvelle armée prussienne.*

L'inquiétude qui succéda légitimement en France à l'abaissement de l'Autriche contrastait avec le calme qu'affectait son gouvernement. En vain Napoléon III, après avoir été joué par son solliciteur de Biarritz, s'efforça-t il, le 16 septembre 1866, dans une lettre adressée cette fois à M. de La Valette, ministre des affaires étrangères par intérim, de ramener les esprits : on communique difficilement aux autres une quiétude que l'on ne possède pas soi-même [1].

M. de La Valette n'y parvenait pas davantage lorsqu'il croyait pouvoir, avec plus de légèreté que de conscience, écrire aux agents diplomatiques de la France que :

« La nouvelle distribution des forces européennes n'avait rien d'alarmant pour la France; tout au contraire, c'était le triomphe des principes français et la fin de la coalition faite en 1815 contre la France. » Il voyait « dans les derniers événements, le doigt de la Providence qui destine les peuples à être absorbés dans de grands agglomérations d'hommes où disparaîtront les nations secondaires. »

Après Sadowa, il n'y avait plus qu'à déplorer la faute commise et à se recueillir dignement.

Un des conseillers du second Empire voyait juste lorsqu'il écrivait à son Souverain :

«... Le sentiment national serait profondément blessé, cela me paraît hors de doute, si, en fin du compte, la France n'avait obtenu de son intervention que d'avoir attaché à ses flancs deux voisins dangereux par leur puissance démesurément accrue. Tout le monde se dit que la grandeur est une chose relative, et qu'un pays peut être diminué tout en res-

1. Napoléon III ne pouvait, en effet, avoir oublié cette parole d'un de ses auteurs favoris : « Se prêter à l'agrandissement de ses voisins, c'est *préparer son propre* amoindrissement. » (MACHIAVEL).

tant le même[1], lorsque de nouvelles forces s'accumulent autour de lui..... » (M. Magne.)

Certes les avertissements n'ont pas fait défaut à Napoléon III; entre tous, celui qu'il reçut d'une de ses parentes, femme intelligente, amie dévouée de la France, est à rappeler. Voici ce que lui écrivait, le 18 juillet 1866, la reine de Hollande :

«..... Vous vous faites d'étranges illusions! Votre prestige a plus diminué dans cette dernière quinzaine qu'il n'a diminué pendant toute la durée du règne. Vous permettez de détruire les faibles; vous laissez grandir outre mesure l'insolence, la brutalité de votre plus proche voisin; vous acceptez un cadeau, et vous ne savez pas même adresser une bonne parole à celui qui vous le fait. Je regrette que vous me croyiez intéressée à la question et que vous ne voyiez pas le danger d'une puissante Allemagne et d'une puissante Italie. *C'est la dynastie qui est menacée et c'est elle qui en subira les suites.* Je le dis, parce que telle est la vérité, que vous reconnaîtrez plus tard. Ne croyez pas que le malheur qui m'accable dans le désastre de ma patrie, me rende injuste et méfiante. La Vénétie cédée, il fallait secourir l'Autriche, marcher sur le Rhin, imposer vos conditions! *Laisser égorger l'Autriche, c'est plus qu'un crime, c'est une faute.* Peut-être est-ce ma dernière lettre. Cependant je croirais manquer à une ancienne et sérieuse amitié si je ne disais une dernière fois toute la vérité; je ne pense pas qu'elle soit écoutée, mais je veux pouvoir me répéter un jour que j'ai tout fait pour prévenir la ruine de ce qui m'avait inspiré tant de foi et d'affection. »

En France, plus d'un se rendait bien compte que la guerre de 1866 aurait comme suite naturelle une guerre franco-allemande : après 1866, 1870; la logique inexo-

1. Au mois d'août 1849, un Français, le général de La Moricière, traversant Berlin pour se rendre en Russie comme ambassadeur, écrivait à son gouvernement : « Une Prusse de 30 millions d'âmes ne *nous convient* pas. Car, si chacun croît autour de nous, sans que *nous augmentions*, nous diminuerons par le fait même... »

rable des faits le voulait ainsi. Or, cette guerre venant à éclater, à quoi fallait-il s'attendre? L'attaché militaire français à Berlin, le colonel Stoffel, l'a dit sans ambages, dès 1866 :

« Gardons-nous de croire en France, si la guerre éclatait, que nous aurions affaire à des troupes autrichiennes. L'armée prussienne nous opposerait une vigueur, une audace, une science de la guerre que nous n'avons pas rencontrée en Italie. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME



Tableaux relatifs à la guerre de Crimée.









Pages.

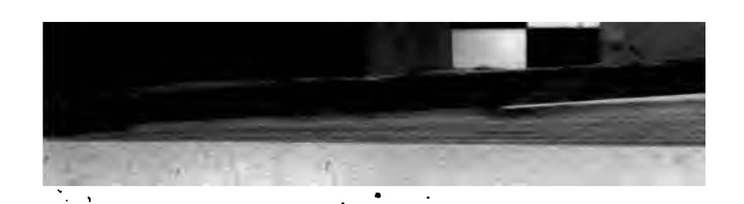
CAMPAGNE DE 1861.











Tableaux relatifs à la guerre de 1866.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS



HISTOIRE MILITAIRE CONTEMPORAINE

(1854-1871)



SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS



FRÉDÉRIC CANONGE

COMMANDANT AU 52e DE LIGNE

HISTOIRE MILITAIRE

CONTEMPORAINE

(1854-1871)

TOME DEUXIÈME

Guerre franco-allemande

de

1870-1871

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882



« Les grands désastres sont fertiles en enseignements : ils mettent en lumière de dures vérités qu'obscurcissent trop souvent dans la prospérité la routine et l'imprévoyance. »

Note sur l'Organisation militaire de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Wilhelmshœhe, janvier 1871.

« Le Français oublie tout de suite le passé, ne prévoit jamais l'avenir et ne vit que dans l'heure présente. »

MACHIAVEL.





GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

De 1870-1871





SOURCES

ENSEMBLE DE LA GUERRE.

Stoffel (colonel baron). — *Rapports militaires écrits de Berlin* (1866-1870), publiés en 1871.

***. — *Note sur l'organisation militaire de la Confédération de l'Allemagne du Nord.* Wilhelmshœhe, janvier 1871.

***. — *Tableau historique de la guerre Franco-Allemande* (15 juillet 1870-10 mai 1871) : *Recueil de documents allemands*, publié à Bruxelles en 1871.

***. — *Recueil de dépêches françaises officielles, circulaires, etc.*, publié à Paris en 1871.

Grand état-major prussien (Section historique du). — *La guerre Franco-Allemande de* 1870-1871, ouvrage publié avec un atlas de 1872 à 1882 ; traduit par le chef d'escadron E. Costa de Serda (livraisons 1 à 19) et par le capitaine Ch. Küssler (19e et 20e livraisons).

Lindau. — *Die preussische Garde im Feldzuge*, 1870-1871. Berlin, 1872.

Stieler von Heydekampf (capitaine). — *Opérations du Ve corps prussien dans la guerre contre la France*, relation publiée en 1872, traduite par le capitaine F.-X. Humbel.

Prévost (lieutenant-colonel F.). — *Les Forteresses françaises pendant la guerre de* 1870-1871, étude publiée en 1872.

Gœtze (capitaine A.). — *Opérations du corps du génie allemand en* 1870-71 : travail traduit, en 1873-1874, par les capitaines Grillon et Fritsch.

Hulgo-Helvig (hauptmann). *Das I Bayerische Armee-Corps von der Tann im Kriege* 1870-1871. München, 1872.

*** (général **von Hannecken**). — *Guerre de* 1870-1871. *Étude militaire*, par l'auteur de *la Guerre autour de Metz*, publiée en 1871 ; traduite en 1873.

Rüstow (colonel W.). — *Guerre des frontières du Rhin* (1870-1871), ouvrage publié en 1871 ; traduit par le lieutenant-colonel Savin de Larclause.

Bonie (lieutenant-colonel). — *La cavalerie pendant la campagne de* 1870-1871, ouvrage publié en 1871.

Lecomte (colonel F.). — *Relation historique et critique de la guerre Franco-Allemande en* 1870-1871, publiée de 1872 à 1874.

Patry (capitaine L.). — *Campagne de France de* 1870-1871. — *Étude d'ensemble*, ouvrage publié de 1876 à 1881.

Lewal (général). — *Études de guerre* (notamment celles consacrées à la *Tactique de marche*), publiées à partir de 1873 dans le *Journal des Sciences militaires* et réunies depuis en volumes.

Pierron (lieutenant-colonel). — *Cours d'art militaire professé à l'École supérieure de guerre en* 1877.

Pierron (colonel). — *Les méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle*, ouvrage en cours de publication depuis 1878 [1].

Jacqmin. — *Les chemins de fer pendant la guerre de* 1870-1871, ouvrage publié en 1872.

Leclerc (capitaine D.-H.) — *Tableaux statistiques des pertes des armées allemandes d'après les documents officiels allemands*, ouvrage publié en 1873.

Chenu (Docteur J.-C.). — *Aperçu historique, statistique et clinique sur le service des ambulances et des hôpitaux de la Société française de secours aux blessés des armées de terre et de mer, pendant la guerre de* 1870-1871, ouvrage publié en 1874.

Sorel (Albert). — *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, publiée en 1875.

1. C'est surtout pour la guerre de 1870-1871, que cet ouvrage est indispensable : il renferme les ordres allemands les plus importants disposés de telle sorte que les règles s'en dégagent par simple opposition ; ces règles y sont résumées d'ailleurs dans des tableaux spéciaux.



LIVRE PREMIER

HISTOIRE DE LA GUERRE

JUSQU'A

LA CAPITULATION DE METZ



SOURCES

ENSEMBLE DE LA PREMIÈRE PARTIE DE LA GUERRE.

V. D. (officier d'état-major). — *Histoire de la guerre de* 1870-71, articles publiés de janvier à juin 1871, dans le *Spectateur militaire.*

Borbstœdt (colonel A.). — *Opérations des armées allemandes depuis le début de la guerre jusqu'à la catastrophe de Sedan et à la capitulation de Strasbourg*, ouvrage publié avec un atlas en 1872, traduit par le capitaine E. Costa de Serda.

Von der Goltz (capitaine baron). — *Feldzug* 1870-1871. *Der operationen der II Armee von Beginne des Krieges zur Capitulation von Metz*, Berlin, 1873.

Von Hahnke (major W.). — *Opérations de la* IIIe *armée. Première partie : jusqu'à la capitulation de Sedan*, ouvrage publié en 1873, traduit par les capitaines G. Niox et Savari.

***. — *Historiques de corps français* [1].

1. Nous avons utilisé tous ceux, en trop petit nombre malheureusement, que nous avons pu nous procurer. — Il en a été de même des documents qui nous ont été communiqués, par un certain nombre d'officiers de tous grades auxquels nous adressons ici nos remerciements sincères.



CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS DE LA GUERRE EN ALSACE ET EN LORRAINE

SOURCES

Delmas (Émile). — *De Frœschwiller à Paris. Notes prises sur le champ de bataille*, ouvrage publié en 1871.

De Failly (général). — *Campagne de* 1870. *Opérations et marches du* 5e *corps jusqu'au* 31 *août*, rapport publié en 1871.

Frossard (général). — *Rapport sur les opérations du deuxième corps de l'armée du Rhin dans la campagne de* 1870, 1re partie : Depuis la déclaration de guerre jusqu'au blocus de Metz. Publié en 1871.

Montaudon (général). — *Réponse à la brochure de M. le général Frossard. Bataille de Forbach-Spicheren*, publiée en 1871.

Metman (général). — *Réponse à la brochure de M. le général Frossard. Bataille de Forbach-Spicheren*, publiée en 1871.

Ducrot (général). — *Wissembourg*, 4 *août* 1870, brochure publiée en 1873.

Uhrich (général). — *Documents relatifs au siège de Strasbourg*, publiés en 1872.

Schneegans. — *La guerre en Alsace*, ouvrage publié en 1872.

Fischbach (G.). — *Le siège et le bombardement* de Strasbourg, journal *publié en 1872.*



Wagner (capitaine R.). — *Histoire du siège de Strabourg en* 1870, publiée en 1874; traduite.

Dalsème. — *Le siège de Bitche* (6 août 1870-27 mars 1871), relation publiée en 1871.

Maximin Legrand. — *Siège de Verdun*, relation publiée en 1873 dans le *Spectateur militaire.*

De Lort Sérignan. — *Le blocus de Montmédy en* 1870, relation publiée en 1873 dans le *Spectateur militaire.*

Duquet (Alfred). — *Frœschwiller, Châlons et Sedan*, ouvrage publié en 1878.




WISSEMBOURG, FRŒSCHWILLER, FORBACH

Causes de la guerre.—La question de l'*unité allemande* incomplètement résolue au gré de la Prusse, en 1866, avait mis cette puissance et la France dans un état de sourde hostilité qui, un jour ou l'autre, devait éclater. La France, l'ennemie séculaire, objet de haine, d'envie ou de méfiance, gênait seule la Prusse dans l'accomplissement de ses desseins d'unification allemande. De son côté, la France suivait avec inquiétude le développement croissant de la Prusse; en outre, le gouvernement de l'empereur Napoléon III ne pouvait se résigner à oublier de quelle façon il avait été joué, après avoir eu cependant la complaisance, tout au moins aveugle, de permettre, par son inaction, l'écrasement successif du Danemark et de l'Autriche. Toutes ces causes réunies rendaient la guerre inévitable à courte échéance, et la mettaient, en quelque sorte, ainsi que le disait le colonel Stoffel, à la *merci d'un incident.*

La Prusse le sait et, sans vouloir déclarer une guerre dont elle a besoin, prend ses mesures en conséquence. Confiante dans un passé glorieux dont les enseignements n'ont cependant pas été mis à profit, la France laisse avec insouciance marcher le temps sans se préparer comme il l'eût fallu. Vienne l'heure de la lutte : la Prusse est prête, la France ne l'est pas.

Les incidents connus sous les noms de : *question du Luxembourg*, *intervention française à Mentana*, *percement du Saint-Gothard*, *candidature Hohenzollern* se succédèrent à partir de 1866 : le dernier, le plus futile en quelque sorte, mit le feu aux poudres.

Déclaration de guerre, 15-19 *juillet* 1870. — Les événements marchent, à partir du 3 juillet, avec une vertigineuse rapidité, et, le 15 juillet 1870, le gou-

vernement impérial, tombant dans le piège que lui tendait M. de Bismarck bien décidé à faire éclater la lutte, commet l'énorme faute de déclarer la guerre à la Prusse, au moment même où l'incident soulevé par l'appel du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne vient d'être écarté. Le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères, M. Emile Ollivier, chef du cabinet du 2 janvier 1870, agissent dans cette circonstance avec une impatience, une suffisance et une frivolité coupables : ils eussent dû s'efforcer, dans ce moment solennel, de calmer les esprits qu'ils avaient si maladroitement soulevés; loin de là, ils affirment précipitamment, contre toute vérité, que l'ambassadeur de France, M. Benedetti, a été insulté à Ems par le roi Guillaume. Alors, le Sénat et, au mépris des patriotiques avertissements de M. Thiers, la majorité du Corps législatif se laissent entraîner à sanctionner une décision prise surtout dans l'intérêt de la conservation de la dynastie impériale. Le *parti de la guerre* l'emporte donc, et, malgré bien des anxiétes, la masse de la nation, confiante dans les déclarations officielles actuelles ou antérieures [1], accepte le fait accompli.

Malgré les négociations entamées, cette déclaration de guerre trouvait la France isolée en Europe, sans alliés; par contre, elle assurait à la Prusse, qui sut exploiter habilement l'irritation de l'Allemagne, le concours des États du Sud associés bon gré mal gré à sa cause

1. Extrait du discours impérial du 18 janvier 1869 pour l'ouverture de la Session : « .....Les armées de terre et de mer, fortement constituées, sont sur le pied de paix; l'effectif maintenu sous les drapeaux n'excède pas celui des régimes antérieurs; mais notre armement perfectionné, nos arsenaux et nos magasins remplis, nos réserves excercées, la garde nationale mobile en voie d'organisation, notre flotte transformée, nos places fortes en bon état, donnent à notre puissance un développement indispensable.

« Le but constant de mes efforts est atteint : les ressources militaires de la France sont désormais à la hauteur de ses destinées *dans le monde...* »



par le fait même de l'agression. Une pareille précipitation était d'autant plus regrettable pour la France que, malgré les affirmations formelles du maréchal Le Bœuf, ministre de la guerre, on n'était nullement en état de soutenir une lutte de cette importance.

Situation militaire des deux puissances. — Dès le lendemain de la guerre de 1866, la Prusse, sans se laisser éblouir par ses succès prodigieux, avait commencé à opérer sans bruit, avec beaucoup de réflexion et d'esprit de suite, les réformes dont l'expérience avait démontré la nécessité. Elle s'était aussi appliquée à constituer et à compléter jusque dans les moindres détails, les trois nouveaux corps d'armée fournis par les provinces annexées, à leur donner, en un mot, ainsi qu'au corps saxon, l'homogénéité prussienne.

Recrutées sur une population de 29.974.779 âmes, les forces militaires de la Confédération de l'Allemagne du Nord formaient : la garde prussienne, douze corps d'armée (le 12e était le corps saxon) et une division (la 25e) composée de Hessois. Le grand-duc de Hesse avait, en effet, mis toutes ses troupes, même celles de la partie située au sud du Mein, aux ordres de la Prusse.

Le *pied de guerre* permettait à la Prusse de jeter de suite, en première ligne, 433.600 combattants, soit 385.000 fantassins et 48.000 cavaliers. En arrière, 294.700 hommes fournis par les troupes de garnison et de dépôt restaient disponibles. Ce total de 728.300 hommes, qu'il faut regarder comme un minimum, pouvait être encore augmenté de plus de 150.000 hommes, si l'Allemagne du Sud se trouvait autorisée, selon les éventualités, à mettre ses forces militaires à la disposition du roi de Prusse : c'est ce qui arriva. Ainsi, le total général représentait une masse de près de 1.200.000 *soldats*, dans laquelle les armées pouvaient se former et s'alimenter. Quant au nombre des chevaux, il était considérable ; car il dépassait 250.000. Enfin, on disposait de plus de 2.000 canons de *campagne*.

Voilà pour la quantité. Que penser de la qualité de ces troupes, et surtout des corps prussiens ?

Dans un de ces remarquables Rapports datés de Berlin, où les avertissements prophétiques abondent et où il s'efforçait sans cesse d'ouvrir des yeux qui restèrent fermés, le colonel Stoffel se posait cette question, le 23 avril 1868 : Si la guerre venait à éclater demain entre la Prusse et la France, l'armée prussienne aurait-elle des éléments de supériorité sur l'armée française ? Reproduisons sa conclusion :

« Voici, d'après ce qui précède, le résumé des divers éléments de supériorité particuliers à l'armée prusienne : sentiment profond et salutaire que le *principe du service militaire obligatoire* répand dans l'armée, qui renferme toute la partie virile, toutes les intelligences, toutes les forces vives du pays, et qui se regarde comme *la nation en armes ;*

« Le niveau intellectuel de l'armée plus élevé que dans aucun pays, grâce à une instruction générale, répandue dans toutes les classes du peuple ;

« A tous les degrés de la hiérarchie, le sentiment du devoir beaucoup plus développé qu'en France ;

« Services spéciaux (compagnies de chemins de fer, compagnies de porteurs de blessés, télégraphie) orgarnisés à demeure, avec le plus grand soin, et sans diminution du nombre de combattants ;

Feux d'infanterie plus redoutables, grâce au tempérament particulier aux Allemands du Nord et aux soins extrêmes apportés à l'instruction du tir ;

« Matériel d'artillerie de campagne bien supérieur au nôtre comme justesse, portée et rapidité de tir.

« Mais de tous les éléments de supériorité dont la Prusse tirerait avantage dans une guerre prochaine, le plus grand, le plus incontestable sans contredit, lui serait acquis par la composition de son corps d'officiers d'état-major.

« Il faut le proclamer bien haut, comme une vérité éclatante : l'état-major prussien est le premier de l'Europe... »

Peu de temps après, le 22 juillet 1868, dans ses *Remar-*



ques sur l'armée prussienne, l'attaché militaire envisageait un autre côté de la question :

« ... En un mot, le spectacle qu'offre la Prusse à l'observateur est celui-ci : d'une part, une nation pleine de sève et d'énergie, instruite comme aucune autre en Europe, privée à la vérité de toute qualité aimable ou généreuse, mais douée des qualités les plus solides, ambitieuse à l'excès, sans scrupules, audacieuse, façonnée tout entière au régime militaire; d'autre part, un homme qui, pendant vingt ans comme prince, et pendant dix ans comme régent ou comme Roi, a donné tous ses soins à l'armée avec une sollicitude, une passion, une bonne humeur telles, qu'il en a fait un instrument redoutable. C'est cette armée qui a vaincu à Kœniggrätz.

« Ce spectacle est tellement saisissant qu'on ne peut qu'accuser d'aberration ou d'une coupable légèreté les étrangers qu'il aurait dû frapper bien avant 1866... En Prusse, nation et armée révèlent un esprit, une énergie, une discipline, une instruction qui en feront pour nous, le cas échéant, les plus redoutables adversaires... »

Là, ne se bornaient pas les avantages qui, en 1870, faisaient de l'armée prussienne la première armée du monde. L'organisation, dès le temps de paix, des brigades, des divisions et des corps d'armée qui permettait aux troupes et à leurs généraux de se connaître mutuellement rendait en outre facile le passage du pied de paix au pied de guerre. L'existence d'un chef d'état-major général permanent, prêt à remplir son rôle avec l'aide d'un corps d'officiers d'élite instruits et formés sous sa haute direction, était une puissante garantie.

Rien de comparable n'existait en France où les réformes radicales, dont les guerres de Crimée et d'Italie avaient tour à tour démontré la nécessité, n'avaient été appliquées ni aux personnes, ni aux choses : en réalité, on continuait à vivre sur les errements anciens.

La continuité du succès avait maintenu les esprits dans

un aveuglement que les expéditions d'outre-mer ne pouvaient qu'entretenir tout en faussant les idées sur bien des points importants[1]. Or, la méthode d'instruction suivie dans les *camps* pour préparer les troupes à la guerre était peu faite pour corriger ce fâcheux état de choses.

Le réveil commença lorsque retentit le coup de canon de Sadowa. Les questions de l'armement et du recrutement furent alors agitées.

L'infanterie reçut le fusil Chassepot, qui était supérieur au fusil Dreyse ; mais l'instruction du tir n'était pas assez avancée à tous les degrés, en 1870, pour qu'il fût possible de réaliser les sérieux avantages que comportait cette arme perfectionnée. En outre, on ne comprit pas que l'adoption d'une arme de précision à tir rapide imposait des modifications dans la tactique. On ne vit dans cette supériorité qu'une nouvelle facilité donnée à la défensive, et cette opinion erronée, contraire au caractère national, fut propagée presque officiellement dans les rangs de l'armée ; il y eut là, par une sorte de fatalité, une cause d'infériorité de plus.

1. Le soir de la bataille de Frœschwiller, deux capitaines, prussien et français, voisins d'ambulance, causaient ensemble comme peuvent le faire des gens bien élevés qui ont fait leur devoir : ils discutaient sur l'issue probable de la lutte grandiose qui commençait. L'officier français était plein d'un espoir qu'il manifestait en de chaudes paroles. Après l'avoir attentivement écouté, son interlocuteur lui dit : « Croyez-moi, vous aurez le dessous ; votre armée n'est pas une *armée européenne.* »

On retrouve la même idée, développée cette fois, dans le passage suivant :

« La France a créé la cause première de sa grande défaite en employant trop fréquemment, pendant quinze ans, ses troupes contre de la racaille, telle que les Kabyles, les Chinois, les Garibaldiens, les guérillas du Mexique, etc., et en remportant des victoires à bon marché, malgré la façon molle et négligente dont les opérations étaient conduites. Les troupes françaises s'étaient accoutumées à moissonner la gloire sans grands efforts, et leurs lauriers couvraient bien des incapacités. (*Gambetta et ses armées*, *par le capitaine* von der Goltz.)

La loi d'organisation militaire du 1er février 1868, adoptée grâce au maréchal Niel, qui appréciait très sainement les difficultés et les exigences de l'heure présente, constituait un progrès : elle posait, pour le temps de guerre, ce principe juste et moral du service obligatoire pour tous les citoyens. Mais l'impossibilité dans laquelle on plaça en même temps le ministre de la guerre de donner à la garde nationale mobile la moindre instruction militaire, rendit cette loi illusoire et en fit une œuvre stérile. On avait la prétention d'augmenter les forces militaires de la France de plus de 500.000 hommes, et on se refusait, malgré les judicieuses observations du maréchal Niel, tout moyen d'avoir des soldats. La France ne pouvait donc réellement pas compter sur une armée de deuxième ligne. En cas de guerre, on devait ainsi se trouver fatalement réduit au chiffre de 450.000 soldats, duquel il y avait lieu de défalquer plus de 40.000 hommes pour l'Algérie, 24.000 hommes de gendarmerie, etc., les garnisons des places fortes, les troupes de dépôt, les non-valeurs. En somme, le chiffre réel de l'effectif restait inférieur à 300.000 hommes.

Le 8 mai 1870, le scrutin spécial de l'armée, à l'occasion du *plébiscite*, avait donné un total de 331.867 hommes, dont 289.673 à l'intérieur et 42.194 en Algérie. Le total concernant la marine était de 29.633 hommes. Il y avait là pour le gouvernement français, aussi bien que pour le gouvernement prussien, de précieuses indications, à défaut de celles que renfermaient les *états de situation* adressés au ministre de la guerre. Les *Rapports* du colonel Stoffel rendaient en outre la comparaison facile entre l'effectif des deux armées.

Si la question de l'armement avait reçu une solution, et si celle du recrutement avait été agitée, combien d'autres questions importantes furent négligées par les comités d'artillerie, du génie et par l'administration de la guerre... Le doute n'est malheureusement pas permis depuis que les événements ont parlé ; on trouvera, d'ail-

leurs, les aveux les plus complets sur tous ces points importants dans l'étude publiée à Wilhelmshœhe, en janvier 1871, avec l'assentiment de Napoléon III.

Enfin, si nous envisageons le côté moral, comment ne point signaler l'affaiblissement trop manifeste des principes, des institutions et des mœurs militaires. Pour des raisons diverses, la discipline, cette âme des armées, qui est si intimement unie avec l'état des esprits dans la famille et dans la société, était fortement ébranlée au moment même où la France allait avoir besoin du dévouement, de l'abnégation de tous.

Cependant les deux armées, qui étaient sur le point d'en venir aux mains, étaient dignes l'une de l'autre ; dans chaque camp, à des titres différents, le moral était excellent, même dans l'armée française, où il avait généralement résisté aux révélations qui ne tardèrent point à se produire quand on passa du pied de paix au pied de guerre.

Or, les opérations qui suivirent la déclaration de guerre et qui avaient pour but la mobilisation, le transport et la concentration des troupes, étaient bien propres à accuser les différences considérables que présentait l'organisation des forces militaires des deux nations adverses.

En France, il fallut tout improviser au milieu d'un désordre, d'une confusion inexprimables. C'est dans ces conditions que furent réunis les brigades, les divisions, les corps d'armée et les hommes de la réserve appelés à l'activité par décret du 14 juillet. Il en fut de même pour les services administratifs. Que peuvent le bon vouloir, le zèle le plus ardent, lorsque vivres, munitions, tentes, couvertures, ustensiles de campement, matériel d'ambulance, font défaut, ainsi que l'attestent les nombreuses dépêches des généraux et des intendants, qui résonnent comme autant de cris de désespoir.

Déploiement stratégique de l'armée française. — La *mobilisation* fut donc lente et difficile en France.

Les *transports* du personnel et du matériel laissèrent de

même complètement à désirer sous le rapport de la centralisation du service : cependant, en 1870, le réseau des chemins de fer français se prêtait mieux que celui des chemins de fer allemands au transport des troupes, et la plupart des compagnies ont fait preuve d'activité et de dévouement ; la préparation avait été également insuffisante. Des résolutions avaient été prises, mais on n'exécuta point ce qui avait été résolu.

L'organisation et la concentration de l'armée française, dont les unités tactiques, dépourvues d'hommes et de matériel, avaient été hâtivement dirigées sur la frontière, s'opérèrent autour de Metz et de Strasbourg. Dans le principe, on avait songé à organiser onze corps d'armée avec lesquels on eût formé deux armées d'opérations fortes chacune de trois corps, une armée de réserve composée de deux corps et une deuxième réserve composée de deux corps, qui eussent été maintenus l'un à Lyon et à Belfort, l'autre à Paris. Au dernier moment, on ne constitua que sept corps d'armée qui, réunis en une seule masse, prirent le nom d'*Armée du Rhin*. Napoléon III se réserva d'abord le commandement en chef.

Ces corps d'armée, composés presque tous d'éléments qui étaient groupés pour la première fois, comprenaient : trois ou quatre divisions d'infanterie à deux brigades, selon qu'ils étaient commandés par un général de division ou par un maréchal ; une division de cavalerie à trois brigades et une réserve d'artillerie de six ou huit batteries.

La garde impériale et le gros des différents corps se réunirent sur les points suivants :

Garde impériale (général Bourbaki) venant de Paris, à Metz et à Nancy.

1[er] *corps* (maréchal de Mac-Mahon), que formèrent pour la plus grande partie des régiments d'Algérie, à Strasbourg, dans les derniers jours de juillet ;

2[e] *corps* (général Frossard), venu du camp de Châlons à Saint-Avold où il était réuni le 18 juillet au soir ;

3ᵉ *corps* (maréchal Bazaine) formé de l'armée de Paris, à Metz, vers le 20 juillet;

4ᵉ *corps* (général de Ladmirault) formé récemment, en partie avec les garnisons du Nord, à Thionville, du 18 au 20 juillet;

5ᵉ *corps* (général de Failly), ancienne armée de Lyon, à Bitche et à Sarreguemines, le 18 juillet;

6ᵉ *corps* (maréchal Canrobert), au camp de Châlons, à Soissons et à Paris : il était destiné à former, avec des régiments venant de l'Ouest et du centre, le noyau d'une armée de réserve;

7ᵉ *corps* (général Félix Douay) venant en grande partie du midi de la France et de l'Algérie, dans le Haut-Rhin et aux environs de Belfort, où ne furent d'abord réunies que deux divisions;

Réserve générale de cavalerie forte de trois divisions (généraux du Barail, de Bonnemains, de Forton), à Pont-à-Mousson et à Lunéville. *Réserve générale d'artillerie* (général Canu), à Lunéville. Grand parc à Toul [1].

L'ensemble de ces corps était constitué, en dernier lieu, par 332 bataillons, 220 escadrons et 154 batteries, soit 924 pièces, dont 144 mitrailleuses; mais les différentes unités tactiques présentaient toujours de graves lacunes en personnel et matériel.

Les troupes maintenues provisoirement en réserve devaient, en principe, fournir plus tard de nouveaux corps d'armée qui, bien que numérotés 8, 9, 10 et 11, ne furent jamais réunis.

Au début, alors que l'effectif des bataillons atteignait à peine 600 hommes et celui des escadrons environ 80 à 100 chevaux, l'armée était forte de 210.000 hommes; elle fut portée *sur le papier*, le 5 août [2], par l'arrivée des réservistes, au chiffre de 270.570 hommes qui ne fut même

1. Le 25 août le grand parc, qui devait compter 4.000 chevaux, en avait reçu 400.

2. Voir le tableau nᵒ 1.

pas atteint. Voici, d'ailleurs, quelle était la situation de l'effectif :

	Hommes.		Hommes.
1er corps	42.327	*Report*	212.225
2e *id.*	28.585	7e corps	25.894
3e *id.*	44.260	Garde impériale	21.949
4e *id.*	28.952	Réserve de cavalerie	7.891
5e *id.*	26.852	Réserve de l'artillerie	2.876
6e *id.*	41.249	Réserve du génie	235
A reporter	212.225	TOTAL GÉNÉRAL	270.570

TABLEAU N° 1

SITUATION DE L'ARMÉE DU RHIN

Au commencement du mois d'août 1870

Commandant en chef : **NAPOLÉON III** jusqu'au 12 août; à partir du 12 août, maréchal **BAZAINE**.

Major-général : maréchal **Le Bœuf** jusqu'au 12 août; à partir du 12 août, général de division **Jarras**.

Aides-majors-généraux : généraux de division **Lebrun** et **Jarras**.
Commandant de l'artillerie : général de division **Soleille**.
Commandant du génie : général de division **Coffinières de Nordeck**.
Intendant-général de l'armée : intendant-général **Wolff**.

GARDE IMPÉRIALE

Commandant : général **Bourbaki**.
Chef d'état-major général : général de brigade **d'Auvergne**.
Commandant de l'artillerie : général de brigade **Pé de Arros**.

1re Division d'infanterie : général **Deligny**.

Brigades Brincourt, Garnier : chasseurs et voltigeurs.

2e Division d'infanterie : général **Picard.**

Brigades Jeanningros, Le Poittevin de Lacroix : zouaves et grenadiers.

Division de cavalerie : général **Desvaux.**

Brigade Halna du Frétay : régiments de guides et de chasseurs.
Brigade de France : régiments de lanciers et de dragons.
Brigade Du Preuil : régiments de cuirassiers et de carabiniers.

Réserve d'artillerie : colonel **Clappier.**

1er CORPS D'ARMÉE

Commandant : maréchal **de Mac-Mahon.**
Chef d'état-major : général **Colson** (général **Faure**, le 7 août).
Commandant de l'artillerie : général **Forgeot.**

1re Division d'infanterie : général **Ducrot.**

Brigade Wolff : 13e bataillon de chasseurs, 18e et 96e de ligne.
Brigade de Postis du Houlbec : 45e de ligne et 1er de zouaves.

2e Division d'infanterie : général **Abel Douay** (tué le 4 août).

Brigade Pelletier de Montmarie : 16e bataillon de chasseurs, 50e et 74e de ligne.
Brigade Pellé : 78e de ligne et 1er tirailleurs algériens.

3e Division d'infanterie : général **Raoult** (tué le 6 août).

Brigade L'Hériller : 8e bataillon de chasseurs, 36e de ligne et 2e de zouaves.
Brigade Lefebvre : 48e de ligne et 2e tirailleurs algériens.

4e Division d'infanterie : général **de Lartigue.**

Brigade Fraboulet de Kerléadec : 1er bataillon de chasseurs, 56e de ligne et 3e de zouaves.
Brigade Lacretelle : 87e [1] de ligne et 3e tirailleurs algériens.

Division de cavalerie : général **Duhesme.**

Brigade de Septeuil : 3e hussards, 11e chasseurs.
Brigade de Nansouty : 2e dragons, 2e et 6e lanciers.
Brigade Michel : 8e et 9e cuirassiers.

Réserve d'artillerie : colonel **de Vassart.**

2e CORPS D'ARMÉE

Commandant : général de division **Frossard.**
Chef d'état-major général : général **Saget.**
Commandant de l'artillerie : général **Gagneur.**

1re Division d'infanterie : général **Vergé.**

Brigade Letellier Valazé : 3e bataillon de chasseurs, 32e et 35e de ligne.
Brigade Jolivet : 76e et 77e de ligne.

1. *Conservé* à Strasbourg.



2e Division d'infanterie : général **Bataille**.

Brigade **Pouget** : 12e bataillon de chasseurs, 8e et 23e de ligne.
Brigade **Fauvart-Bastoul** : 66e et 67e de ligne.

3e Division d'infanterie : général **de Laveaucoupet**.

Brigade **Doëns** : 10e bataillon de chasseurs, 2e et 63e de ligne.
Brigade **Micheler** : 24e et 40e de ligne.

Division de cavalerie : général **Marmier**.

Brigade **de Valabrègue** : 4e et 5e chasseurs.
Brigade **Bachelier** : 7e et 12e dragons.

Réserve d'artillerie : colonel **Beaudouin**.

3e CORPS D'ARMÉE

Commandants. . { maréchal **Bazaine**, jusqu'au 12 août.
général **Decaën**, depuis le 12 août.
maréchal **Le Bœuf**, depuis le 14 août. }

Chef d'état-major général : général **Manèque**.
Commandant de l'artillerie : général **de Rochebouët**.

1re Division d'infanterie : général **Montaudon**.

Brigade **Aymard** : 18e bataillon de chasseurs, 51e et 62e de ligne.
Brigade **Clinchant** : 81e et 95e de ligne.

2e Division d'infanterie : général **de Castagny**.

Brigade **Nayral** : 15e bataillon de chasseurs, 19e et 41e de ligne.
Brigade **Duplessis** : 69e et 90e de ligne.

3e Division d'infanterie : général **Metman**.

Brigade **de Potier** : 7e bataillon de chasseurs, 7e et 29e de ligne.
Brigade **Arnaudeau** : 59e et 71e de ligne.

4e Division d'infanterie : général **Decaën** (général **Aymard**, le 12 août).

Brigade **de Brauer** : 11e, 44e et 60e de ligne.
Brigade **Sanglé-Ferrière** : 80e et 85e de ligne.

Division de cavalerie : général **de Clérambault**.

Brigade **de Bruchard** : 2e, 3e et 10e chasseurs.
Brigade **Gayault de Maubranches** : 2e et 4e dragons.
Brigade **de Juniac** : 5e et 8e dragons.

Réserve d'artillerie : colonel **Lajaille**.

4e CORPS D'ARMÉE

Commandant : général **de Ladmirault**.
Chef d'état-major : général **Osmont**.
Commandant de l'artillerie : général **Laffaille**.



1re Division d'infanterie : général **de Cissey.**

Brigade **Brayer** : 20e bataillon de chasseurs, 1er et 6e de ligne.
Brigade **de Golberg** : 57e et 73e de ligne.

2e Division d'infanterie : général **Grenier.**

Brigade **Véron dit Bellecourt** : 5e bataillon de chasseurs, 13e et 43e de ligne.
Brigade **Pradier** : 64e et 98e de ligne.

3e Division d'infanterie : général **Latrille de Lorencez.**

Brigade **Pajol** : 2e bataillon de chasseurs, 15e et 33e de ligne.
Brigade **Berger** : 54e et 65e de ligne.

Division de cavalerie : général **Legrand.**

Brigade **de Montaigu** : 2e et 7e hussards.
Brigade **de Gondrecourt** : 3e et 11e dragons.

Réserve d'artillerie : colonel **Soleille.**

5e CORPS D'ARMÉE

Commandant : général **de Failly.**
Chef d'état-major général : général **Besson.**
Commandant de l'artillerie : général **Liédot.**

1re Division d'infanterie : général **Goze.**

Brigade **Saurin** : 4e bataillon de chasseurs, 11e et 46e de ligne.
Brigade **Nicolas-Nicolas** : 61e et 86e de ligne.

2e Division d'infanterie : général **de l'Abadie d'Aydrein.**

Brigade **Lapasset**[1] : 14e bataillon de chasseurs, 84e et 97e de ligne.
Brigade **de Maussion** : 49e et 88e de ligne.

3e Division d'infanterie : général **Guyot de Lespart.**

Brigade **Abbatucci** : 19e bataillon de chasseurs, 17e et 27e de ligne.
Brigade **de Fontanges de Couzan** : 30e et 68e de ligne.

Division de cavalerie : général **Brahaut.**

Brigade **de Bernis** : 5e hussards et 12e chasseurs.
Brigade **Simon de la Mortière** : 3e et 5e lanciers.

Réserve d'artillerie : colonel **de Salignac-Fénelon.**

6e CORPS D'ARMÉE[2]

Commandant : maréchal **Canrobert.**
Chef d'état-major général : général **Henri.**
Commandant de l'artillerie : général **Labastie.**

1. Cette brigade n'ayant pu rallier se retira sur Metz, avec le 3e lanciers de la division Brahaut.
2. *Lorsque* le corps d'armée fut transporté de Châlons à Metz, les 14e, 20e *régiments et l'artillerie* de la 2e division durent rebrousser chemin.



1re Division d'infanterie : général **Tixier.**

Brigade Péchot : 9e bataillon de chasseurs, 4e et 10e de ligne.
Brigade le Roys de Dais : 12e et 100e de ligne.

2e Division d'infanterie : général **Bisson.**

Brigade Archinard : 9e et 14e de ligne.
Brigade Maurice : 20e et 31e de ligne.

3e Division d'infanterie : général **Lafont de Villiers.**

Brigade Becquet de Sonnay : 75e et 91e de ligne.
Brigade Colin : 93e et 94e de ligne.

4e Division d'infanterie : général **Levassor-Sorval.**

Brigade de Marguenat : 25e et 26e de ligne.
Brigade de Chanaleilles : 28e et 70e de ligne.

Division de cavalerie : général **de Salignac-Fénelon.**

Brigade Tilliard : 1er hussards et 6e chasseurs.
Brigade Savaresse : 1er et 7e lanciers.
Brigade de Béville : 5e et 6e cuirassiers.

Réserve d'artillerie : colonel **Desprels.**

7e CORPS D'ARMÉE

Commandant : général **Douay** (Félix).
Chef d'état-major général : général **Renson.**
Commandant de l'artillerie : général **de Liégeard.**

1re Division d'infanterie : général **Conseil Dumesnil.**

Brigade Nicolaï : 17e bataillon de chasseurs, 3e et 21e de ligne.
Brigade Maire : 47e et 99e de ligne.

2e Division d'infanterie : général **Liébert.**

Brigade Guiomar : 6e bataillon de chasseurs, 5e et 37e de ligne.
Brigade de la Bastide : 53e et 89e de ligne.

3e Division d'infanterie : général **Dumont.**

Brigade Bordas : 52e et 72e de ligne.
Brigade de Bittard des Portes : 82e et 83e de ligne.

Division de cavalerie : général **Ameil.**

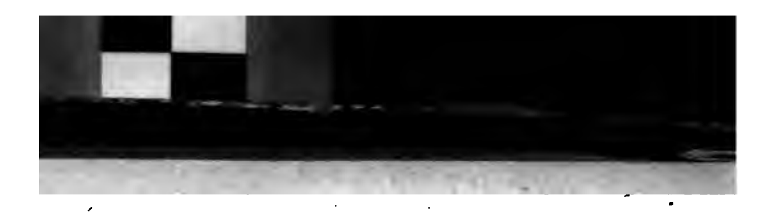
Brigade Cambriel : 4e hussards, 4e et 8e lanciers.
Brigade Jolif Ducoulombier : 6e hussards et 6e dragons.

Réserve d'artillerie : colonel **Aubac.**

RÉSERVE DE CAVALERIE.

1re Division : général **du Barail.**

Brigade Margueritte : 1er et 3e chasseurs d'Afrique.
Brigade de Lajaille : 2e et 4e chasseurs d'Afrique.



2e Division : général **de Bonnemains.**

Brigade **Girard** : 1er et 4e cuirassiers.
Brigade **de Brauer** : 2e et 3e cuirassiers.

3e Division : général **de Forton.**

Brigade **Murat** : 1er et 2e dragons.
Brigade **de Gramont** : 7e et 10e cuirassiers.

RÉSERVE GÉNÉRALE D'ARTILLERIE : général **Canu.**

TABLEAU RÉCAPITULATIF.

	BATAILLONS		ESCADRONS.	BATTERIES.	BOUCHES A FEU		COMPAGNIES DU GÉNIE.	OBSERVATIONS.
	Chasseurs.	Infanterie			Canons.	Mitrailleuses.		
Garde impériale.	1	23	24	12	60	12	2	1. 45, déduction faite du 87e. 2. A Metz { 1 bataillon de chasseurs. 39 régiments de ligne. 36 pièces. 3. 16 escadrons conservés d'abord à Lyon ne rejoignirent pas le 7e corps.
1er Corps.	4	48 [1]	28	20	96	24	5½	
2e —	3	36	16	15	72	18	5	
3e —	4	48	28	20	96	24	5½	
4e —	3	36	16	15	72	18	4	
5e —	3	36	16	15	72	18	4	
6e — [2]	1	48	24	20	114	6	5	
7e —	2	36	20 [3]	15	72	18	4	
Réserve de cavalerie	»	»	48	6	30	6	»	
— générale d'artillerie. .	»	»	»	16	96	»	»	
— — du génie. . .	»	»	»	»	»	»	3	
Totaux.	332		220	154	780	144	38	



La concentration de l'armée s'était opérée en utilisant surtout cinq lignes de chemin de fer :

1° Les lignes du réseau du nord se prolongeant sur Mézières et Thionville ; 2° de Paris à Soissons, Reims, Charleville et Thionville ; 3° de Paris à Strasbourg en utilisant l'embranchement de Frouard à Metz ; 4° de Paris à Mulhouse et Strasbourg par Colmar ; 5° de la Méditerranée à Lyon, et de Lyon à Belfort, par Châlon-sur-Saône, et par Lons-le-Saulnier, Besançon.

Du 16 au 26 juillet, la compagnie de l'Est, à laquelle incombait la plus lourde tâche, organisa 594 trains militaires qui ne transportèrent pas moins de 186.000 hommes, 32.400 chevaux, 3.162 canons ou voitures, 925 wagons de munitions. Ces chiffres sont à citer, parce qu'ils montrent que si tout eut marché aussi rapidement, l'offensive fût devenue possible.

Le 28 juillet, Napoléon III arrivait à Metz où l'avait devancé depuis deux jours le maréchal Le Bœuf, major-général de l'armée, remplacé par intérim au ministère par le général Dejean.

Après avoir annoncé par une proclamation sa prise de commandement, l'Empereur put, le jour même, s'assurer de l'abandon relatif dans lequel avait été laissé Metz, *dont le gouverneur ne fut désigné que le* 7 *août*. Cette situation n'était d'ailleurs pas particulière à Metz : nos places, trop nombreuses, ne répondant pas aux exigences de la guerre actuelle, c'est-à-dire sans forts détachés et hors d'état de résister à l'artillerie ennemie, étaient dépourvues d'une garnison spéciale et ne possédaient, notamment Strasbourg, qu'un armement incomplet et des approvisionnements insuffisants. Ici encore on s'efforça de tout improviser à la dernière heure.

Mobilisation et déploiement stratégique des armées allemandes. — Dans la nuit du 15 au 16 juillet, l'ordre de mobilisation s'étendant aux forces militaires de l'Allemagne entière était adressé à tous les corps d'armée,

pour chacun desquels, vu l'urgence, la période de mobilisation fut réduite à 11 jours. Préparée d'une façon minutieuse, cette *mobilisation* marcha avec le plus grand ordre : elle avait pris fin le 23 dans les régions territoriales, et, dès le 24, le transport des troupes vers l'ouest put commencer. La concentration s'effectua sans aucune perte de temps, avec une précision mathématique, malgré les défectuosités alors existantes du réseau des voies ferrées de l'Allemagne, par treize lignes dont neuf principales et quatre auxiliaires, conformément aux tableaux de marche et de transport arrêtés d'avance. Tous ces mouvements s'accomplirent, sans que le secret en fut divulgué par les indiscrétions de la presse allemande, et les différents corps furent transportés entre Mayence et Landau. La garde royale venait de Berlin ; le IIIe corps [1] de Francfort-sur-l'Oder et de Brandebourg ; le IVe de Magdebourg et d'Erfurth ; le Ve de Glogau et de Posen ; le VIIe de Munster et de Dusseldorf ; le VIIIe de Cologne et de Trèves ; le Xe de Hanovre ; le XIe de Francfort-sur-le-Mein et de Cassel ; la 25e division de Darmstadt ; le XIIIe corps de Dresde et de Leipzig.

Le 4 août, en douze jours, la concentration sur le Rhin était terminée. Dans le Sud, les opérations s'étaient effectuées, le 17, pour la Bavière et Bade, le 19 pour le Wurtemberg, aussi rapidement. Le Ier corps bavarois venait de Münich et d'Augsbourg, le IIe corps bavarois de Würzbourg et Nuremberg ; la division wurtembergeoise de Stuttgard et la division badoise de Carlsruhe.

Les troupes destinées aux premières opérations furent partagées en trois armées [2].

1. Nous emploierons les chiffres romains pour désigner les corps allemands, et les chiffres arabes pour les corps français.
2. Voir le tableau n° 2.

TABLEAU N° 2

SITUATIONS DE TOUTES LES ARMÉES ALLEMANDES

A la date du 1er août 1870.

Commandant en chef : le roi **GUILLAUME DE PRUSSE.**
Chef d'état-major général de l'armée : général d'infanterie **DE MOLTKE.**
Quartier-maître général : lieutenant général de **Podbielski.**
Inspecteur-général de l'artillerie : général d'infanterie de **Hindersin.**
Inspecteur-général du génie : lieutenant général de **Kleist.**
Aide de camp général chargé des propositions et chef du cabinet militaire : lieutenant général de **Treskow.**

Tableau A. — Ire ARMÉE

Commandant en chef : général d'infanterie **de STEINMETZ.**
Chef d'état-major : général-major **de Sperling.**
Commandant de l'artillerie : lieutenant général **Schwartz.**
Commandant du génie et des pionniers : général-major **Biehler.**
Inspection générale d'étapes : commandant, général **Malotki de Trzebiatowski.**

VIIe CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef : général d'infanterie **de Zastrow.**
Chef d'état-major : colonel **d'Unger.**

Division d'infanterie : **de Glümer** (13e) ; **de Kameke** (14e).
Artillerie de corps.

VIIIe CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef : général d'infanterie **de Gœben.**
Chef d'état-major : colonel **de Witzendorf.**

Divisions d'infanterie : **de Weltzien** (15e) ; **de Barnekow** (16e).
Artillerie de corps.



3e Division de cavalerie : lieutenant général **de Gröben.**

	Bataillons	Escadrons	Pièces	Compagnies de pionniers
Total de la 1re armée	50	32	180	6
A reçu plus tard { 1er corps d'armée.	25	8	84	3
{ 1re division de cavalerie .	»	24	6	»
Total général.	75	64	270	9

Tableau B. — IIe ARMÉE

Commandant en chef : prince **FRÉDÉRIC-CHARLES DE PRUSSE**, général de cavalerie.
Chef d'état-major général : général-major **de Stiehle.**
Commandant de l'artillerie : lieutenant général **Colomier.**
Commandant du génie et des pionniers : colonel **Leuthaus.**
Inspecteur général d'étapes : général-major **de Tiedemann.**

GARDE

Commandant : prince **Auguste de Wurtemberg,** général de cavalerie.
Chef d'état-major : général-major **de Dannenberg.**

Divisions d'infanterie : général-major **de Pape** (1re) ; lieutenant-général **de Budritzki** (2e).
Division de cavalerie : lieutenant général **de Goltz.**
Artillerie de corps.

Total de la Garde : 29 bataillons, 32 escadrons, 90 pièces, 3 compagnies de pionniers.

IIIe CORPS D'ARMÉE

Commandant : lieutenant général **d'Alvensleben II.**
Chef d'état-major : colonel **de Voigts-Rhetz.**

Divisions d'infanterie : **Stülpnagel** (5e) ; **de Buddenbrock** (6e).
Artillerie de corps.

IVe CORPS D'ARMÉE

Commandant : général d'infanterie **d'Alvensleben I.**
Chef d'état-major : colonel **de Thile.**



Divisions d'infanterie : **de Gros dit de Schwarzhoff** (7e); **de Schöler** (8e).

Artillerie de corps.

IXe CORPS D'ARMÉE

Commandant : général d'infanterie **de Manstein.**

Chef d'état-major : major **Bronsart de Schellendorf.**

Divisions d'infanterie : **de Wrangel** (18e); **Louis de Hesse,** (Division grand-ducale **Hessoise** no 25).

Artillerie de corps.

Xe CORPS D'ARMÉE

Commandant : général d'infanterie **de Voigts-Rhetz**

Chef d'état-major : lieutenant-colonel **de Caprivi.**

Divisions d'infanterie : **de Schwarzkoppen** (19e); général-major **de Kratz-Koschlau** (20e).

Artillerie de corps.

XIIe CORPS D'ARMÉE

(Royaume de Saxe.)

Commandant en chef : **prince royal de Saxe,** général d'infanterie.

Chef d'état-major : lieutenant-colonel **de Zezschwitz.**

Divisions d'infanterie : prince **Georges de Saxe** (no 23), général-major **Nehrhoff de Holderbeg** (no 24).

12e Division de cavalerie : général-major **comte de Lippe.**

Artillerie de corps.

Total du XIIe corps : 29 bataillons, 24 escadrons, 96 pièces, 3 compagnies de pionniers.

5e Division de cavalerie : commandant, lieutenant général **de Rheinbaben.**

Brigades : **de Barby** ; **de Bredow** ; **de Redern.**

6e Division de cavalerie : commandant, duc **Guillaume de Mecklembourg-Schwerin.**

Brigades : **de Diepenbräck; Grüter; de Rauch.**

Total des 5e et 6e divisions de cavalerie : 56 escadrons, 18 pièces.

	Bataillons	Escadrons	Pièces	Compagnies de pionniers
Total de la IIe armée. . . .	156	148	546	18
Augmentation due au IIe corps.	25	8	84	3
Total général	181	156	630	21

Tableau C. — IIIe ARMÉE

Commandant en chef : **PRINCE ROYAL DE PRUSSE**, général d'infanterie.

Chef d'état-major : lieutenant général **de Blumenthal.**
Commandant de l'artillerie : lieutenant général **Herkt.**
Commandant du génie et des pionniers : général-major **Schulz.**
Inspecteur général d'étapes : lieutenant général **de Gostch.**
Attaché au commandant en chef de la IIIe armée : lieutenant général **de Werder.**

Ve CORPS D'ARMÉE

Commandant : lieutenant général **de Kirchbach.**
Chef d'état-major : colonel **d'Esch.**

Divisions d'infanterie : **de Sandrart** (9e); **de Schmidt** (10e).
Artillerie de corps.

XIe CORPS D'ARMÉE

Commandant : lieutenant général **de Bose.**
Chef d'état-major : général-major **Stein de Kaminski.**

Divisions d'infanterie : **de Schachtmeyer** (21e); **de Gersdorff** (22e).
Artillerie de corps.

Ier CORPS D'ARMÉE BAVAROIS.

Commandant : général d'infanterie **de Tann-Rathsamhausen.**
Chef d'état-major : lieutenant-colonel **de Heinleth.**

Divisions d'infanterie : **de Sthephan** (1re); **de Pappenheim** (2e).

Brigade de cuirassiers
Abtheilung de réserve d'artillerie.

IIe CORPS D'ARMÉE BAVAROIS.

Commandant : général d'infanterie **de Hartmann**.
Chef d'état-major : colonel de **Horn**.

Divisions d'infanterie : **de Walther** (3e), **de Bothmer** (4e).

Brigade de uhlans.
Abtheilung de réserve d'artillerie.

Total des deux corps bavarois : 50 bataillons, 20 escadrons, 96 pièces, 3 compagnies de pionniers.

DIVISION WURTEMBERGEOISE.

Commandant : lieutenant général **d'Obernitz**.
Chef d'état-major : colonel **de Block**.

Infanterie : 3 brigades ; cavalerie : 1 brigade ; artillerie.

Total de la division wurtembergeoise : 15 bataillons, 10 escadrons, 54 pièces, 2 compagnies de pionniers.

DIVISION BADOISE.

Commandant : lieutenant général **de Beyer**, ministre de la guerre du grand-duché de Bade.
Chef d'état-major : lieutenant-colonel **de Lesczynski**.

Infanterie : 2 brigades ; cavalerie, artillerie.

Total de la division badoise : 13 bataillons, 12 escadrons, 54 pièces, 1 compagnie de pionniers.

4e Division de cavalerie : commandant, prin
Albrecht de Prusse (père).
3 brigades de cavalerie.

	Bataillons	Escadrons	pièces	Compagnies de Pionniers
Total de la IIIe armée	128	102	480	15
VIe corps d'armée	25	8	84	3
IIe division de cavalerie. . . .	»	24	12	.
Total général	153	134	576	18

Tableau D. — Troupes actives non comprises dans la formation des trois armées allemandes, à la date du 1er août 1870.

Ier CORPS D'ARMÉE

Commandant : général de cavalerie **de Manteuffel**.
Chef d'état-major : lieutenant-colonel **de Burg**.



Divisions d'infanterie : **de Bentheim** (1re); général-major **de Pritzelwitz** (2e).
Artillerie de corps.

Total : 25 bataillons, 8 escadrons, 84 pièces, 3 compagnies de pionniers.

IIe CORPS D'ARMÉE

Commandant : général d'infanterie **de Fransecky.**
Chef d'état-major : colonel **de Wichmann.**
Divisions d'infanterie : général-major **de Hartmann** (3e) ; lieutenant général **Hann de Weihern** (4e).
Artillerie de corps.

Total : 25 bataillons, 8 escadrons, 84 pièces, 3 compagnies de pionniers.

VIe CORPS D'ARMÉE

Commandant : général de cavalerie **de Tümpling.**
Chef d'état-major : colonel **de Salviati.**

Divisions d'infanterie : **de Gordon** (11e); **de Hoffmann** (12e).
Artillerie de corps.

Total : 25 bataillons, 8 escadrons, 84 pièces, 3 compagnies de pionniers.

1re Division de cavalerie : lieutenant général **de Hartmann.**

Total : 24 escadrons, 6 pièces.

2e Division de cavalerie : lieutenant général **de Stolberg-Wernigerode.**

Total : 24 escadrons, 12 pièces.

17e Division d'infanterie : lieutenant général **de Schimmelmann.**

Total : 12 bataillons, 4 escadrons, 18 pièces, 1 compagnie de pionniers.

Division de Landwehr de la garde : lieutenant général **de Loën.**

Total : 12 bataillons, 4 escadrons, 18 pièces.

Divisions de Landwehr : 1re, **de Tresckow** ; 2e, **de Selchow** ; 3e, **Schuler de Senden.**

Total : 40 bataillons, 12 escadrons, 46 pièces, 3 compagnies de pionniers.

Total général des troupes actives non comprises dans la formation des trois armées allemandes, à la date du 1er août 1870 :

139 bataillons, 82 escadrons, 352 pièces, 13 compagnies de pionniers.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DES DISTRICTS :

Des Ier, IIe, IXe et Xe CORPS D'ARMÉE : général d'infanterie **Vogel de Falkenstein** ;
Des IIIe et IVe CORPS D'ARMÉE : général d'infanterie **de Bonin** ;
Des Ve et VIe CORPS D'ARMÉE : lieutenant général **de Löwenfeld** ;
Des VIIe, VIIIe, XIe CORPS D'ARMÉE : général d'infanterie **Herwarth de Bittenfeld** ;
Du XIIe CORPS D'ARMÉE (royaume de Saxe) : lieutenant général **de Fabrice**, ministre de la guerre du royaume.

POUR LE ROYAUME DE WURTEMBERG

Gouverneur-général : lieutenant-général **de Suckow**, ministre de la guerre du royaume.

Tableau récapitulatif des forces allemandes, à la date du 1er août 1870.

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.	Pièces.	Compagnies de pionniers.
Ire Armée.	50	32	30	180	6
IIe Armée.	156	148	91	546	18
IIIe Armée.	128	102	80	480	15
Autres forces actives.	139	82	59	352	13
TOTAUX.	473	364	260	1.558	52

Formant l'aile droite, la *première armée*, placée sous les ordres du général de Steinmetz, était composée du VIIe corps (général Zastrow), du VIIIe (général de Gœben), de la 1re division de cavalerie (von Hartmann) et de la 3e (von der Grœben) : elle se concentrait dans la vallée de la Moselle, entre Trèves (VIIe corps) et Sarrebruck ; le quartier général était à Coblentz.

Au centre, la *deuxième armée*, commandée par le prince Frédéric-Charles comprenait : le corps de la *garde* (prince de Wurtemberg) placé en seconde ligne,

vers Mannheim ; le IIIe corps (général d'Alvensleben II) établi en avant de Bingen, à Kreuznach et Worrstadt, le IVe corps (général d'Alvensleben Ier) à Durkheim, en avant de Mannheim; le Xe corps (général de Voigts-Rhetz) en seconde ligne derrière le IIIe, vers Bingen; les 5e et 6e divisions de cavalerie (de Rheinbaben, von der Goltz). Cette armée se réunissait donc en avant de Mayence sur la ligne Bingen-Alzey-Mannheim.

A l'aile gauche, la *troisième armée* était composée : du Ve corps prussien (général de Kirchbach) et du XIe (général de Bose), placés l'un (V^e) en avant de Landau, l'autre (XIe) à Germersheim; des deux corps bavarois établis, le IIe (général von Hartmann) en première ligne autour de Landau, le 1er (général von der Tann) en deuxième ligne à Spire ; d'un corps mixte wurtembergeois-badois (général de Werder), qui s'étendait sur la rive droite du Rhin entre Carlsruhe (division badoise) et un point situé à hauteur de Germersheim (division wurtembergeoise), et de la 4e division de cavalerie (prince Albrecht de Prusse). Elle se concentrait vers Landau et Germersheim, entre la Queich et la Lauter. Le prince royal de Prusse, qui la commandait, avait rempli la tâche délicate d'en réunir les principaux éléments épars et de les ramener de l'Allemagne du Sud sur la rive gauche du Rhin, dans le Palatinat bavarois. -

Une *première armée de réserve* composée du XIIe corps (prince Albert de Saxe) et du IXe corps (général de Manstein) formé par la 18e division de l'armée du Nord et la division hessoise, était réunie derrière la IIe armée en avant de Mayence, prête à se porter là où sa présence serait nécessaire. Au bout de peu de temps, ces deux corps renforcèrent la IIe armée qui comprit alors la Garde, 5 corps et 2 divisions de cavalerie.

Le Ier corps de l'armée du Nord (général de Manteuffel), le IIe (général Fransecky) et le VIe (général de Tümpling) se rassemblaient sur la ligne Berlin-Breslau, comme *réserve générale*. Plus tard, ces corps d'armée renfor-

cèrent : le Ier, la Ire armée; le IIe, la IIe armée ; le VIe, la IIIe armée.

Chaque corps d'armée se composait de deux divisions présentant l'une treize, l'autre douze bataillons de 1.000 à 1.040 hommes chacun; chaque division possédait en outre un régiment de cavalerie [1] et 24 canons. Au corps d'armée étaient adjoints une réserve d'artillerie de 36 à 42 pièces et un bataillon de pionniers, avec un équipage léger de ponts.

Ces forces actives comprenaient (Voir tableau no 2) 473 bataillons, 364 escadrons, 250 batteries (1.558 pièces), 52 compagnies de pionniers.

Le transport des troupes des Ire, IIe et IIIe armées s'était accompli avec une rapidité et une régularité jusqu'alors inconnues; aussi cette concentration, la plus considérable qui ait encore été exécutée par chemins de fer, est-elle remarquable à tous égards.

Le 2 août, le roi Guillaume prenait le commandement en chef à Mayence, d'où il adressa une proclamation à l'armée. Les proclamations des chefs d'armée étaient datées de Trèves (Ire armée), Merzig (IIe armée) et Spire (IIIe armée).

Situations respectives, le 2 août. — A la date du 2 août, l'armée allemande partagée en trois masses présentant un effectif de 415.800 hommes et 1.288 pièces (non compris la 2e réserve), est concentrée entre Trèves et Germersheim sur un front d'environ 150 kilomètres : munie du nécessaire, elle est prête à se porter en avant sous le commandement d'un roi sain de corps et d'esprit.

A la même date, l'armée française, fractionnée en huit groupes, dont l'effectif s'élève à 240.000 hommes et 1,080 pièces, est éparpillée de Belfort à Thionville, par Wissembourg et Sarreguemines, sur un front de plus de 350 kilomètres : les corps sont encore incomplètement approvisionnés et si peu en état d'entrer en campagne,

1. *Les escadrons* allemands étaient complétés à 150 hommes.

que le maréchal de Mac-Mahon n'a pu indiquer pour son corps d'armée, que la date du 10 août. Les cartes mêmes font défaut, alors que les officiers allemands sont abondamment pourvus de notre carte au $\frac{1}{80\,000}$; les officiers français ont, il est vrai, reçu un informe et ridicule croquis intitulé : *Carte des routes conduisant au Rhin...*

Plan de campagne français. — C'est dans des conditions aussi inégales que la lutte va s'engager. Il nous reste, avant d'entrer dans le détail, à exposer les plans de campagne.

Des deux côtés on comptait prendre l'offensive.

Le 15 juillet, l'empereur Napoléon III avait communiqué son plan aux maréchaux de Mac-Mahon et Le Bœuf. Ce plan consistait, paraît-il[1] : à concentrer 150.000 hommes, à Metz, 100.000 à Strasbourg et 50.000 au camp de Châlons ; à réunir en une seule masse les deux premiers groupes ; puis, pendant que le troisième groupe s'avancerait jusqu'à Metz, à surprendre, le 9 août, avec 250.000 hommes, le passage du Rhin, à 15 kilomètres au nord de Lauterbourg, à Maxau, et à marcher sur Wurzbourg. On comptait que la flotte, menaçant les côtes de la Baltique d'un débarquement, retiendrait dans le nord de la Prusse une partie des forces ennemies.

On espérait ainsi, en s'emparant de la ligne intérieure entre le nord et le sud de l'Allemagne, contraindre les États du sud à la neutralité, puis, par un premier succès, vaincre les hésitations, si elles ont existé réellement, de l'Autriche et de l'Italie à s'allier avec la France.

Une discussion du plan impérial avorté ne saurait présenter qu'un triste intérêt rétrospectif ; il convient cependant, pour montrer avec quelle légèreté une grande guerre peut être entreprise, d'appeler l'attention sur certains points.

Le premier défaut de ce plan est d'attester une singu-

1. Voir la brochure intitulée : *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan.*

lière ignorance de l'état des forces ennemies : on ne croyait pas assez à la solidarité de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne du Sud ; on oubliait, malgré les enseignements de 1866, que la Prusse, même réduite à ses propres forces, pouvait encore beaucoup. On avait une idée assez juste de la supériorité numérique qu'aurait,au bout d'un certain temps, l'armée allemande, mais on espérait « gagner l'ennemi de vitesse »..... C'est sur un espoir aussi peu fondé, alors qu'on savait cependant que le transport des troupes et d'un matériel en voie de création n'avait point été préparé sérieusement, que l'on avait déclaré la guerre. Nous laissons de côté les dangers de l'exécution qu'il n'est peut-être permis d'affronter que devant un ennemi déjà battu ou que l'on est en droit de mépriser, parce qu'ils vont être mis tout à l'heure en évidence. Ce plan, qui ne reposait en somme que sur des illusions, fut abandonné le 30 juillet, lorsqu'il fallut bien reconnaître que l'on n'était pas prêt. Dès lors, on fait des préparatifs pour recevoir sur la rive gauche du Rhin l'ennemi dont la cavalerie s'est déjà montrée. En outre, des ordres sont donnés pour la création d'une armée de réserve avec les dépôts des régiments.

On sait que le projet de diversion du côté de la Baltique, à peine préparé, ne reçut même pas un commencement d'exécution : les vaisseaux ne furent pas prêts au moment opportun et les troupes désignées reçurent une autre destination.

Autant le plan français était vague, sans consistance, autant le plan prussien était net, étudié, rationnel.

Analyse du plan de campagne arrêté par l'état-major général prussien. — L'état-major général prussien avait soigneusement fixé, depuis plusieurs années, les principes qui devaient servir de base aux opérations militaires de l'Allemagne contre la France. En France, on ne comptait que sur une guerre offensive et, par cela même qu'on n'avait envisagé que cette hypothèse, on avait né-

gligé toutes les précautions défensives qui, en prévision d'une guerre, doivent toujours être arrêtées d'avance. En Allemagne, le général de Moltke avait étudié les différentes hypothèses dans un *Mémoire* qui a servi de base, sans qu'on eut à le modifier, aux mesures prises aussitôt après la déclaration subite de guerre : ce projet, devenu une réalité, a pour lui la double consécration du talent et du succès. Nous analysons donc ce document, qui n'intéresse pas seulement l'histoire du passé : c'est d'ailleurs le meilleur modèle que l'on puisse emprunter à l'époque contemporaine.

Le but immédiat des opérations, dit l'auteur du Mémoire, est de « rechercher la masse principale de l'ennemi et l'attaquer là où on la trouvera. »

L'idée dirigeante, capitale, est de couper les communications des forces principales ennemies avec Paris, en les rejetant du côté du nord :

« Objectif principal : Paris ; 1er objectif, l'ennemi où qu'il soit, et les deux grandes voies ferrées de l'Est. Les efforts tendront à refouler l'ennemi au nord de la zone d'opérations sur Paris, pour l'isoler de la partie la plus peuplée, le centre et le midi de la France. »

Quelles sont les forces respectives des deux partis ? Par suite des difficultés de transport et peut-être aussi de conditions politiques, l'Allemagne ne disposera d'abord que de dix corps d'armée, représentant un total d'environ 330.000 hommes, auxquels la France ne pourra opposer de suite que 250.000 hommes, jusqu'à ce que l'incorporation des réserves porte ce chiffre à 343.000 hommes. A ce moment, l'Allemagne du Nord aurait l'infériorité numérique ; il n'en sera rien si les États de l'Allemagne du Sud prennent simultanément part à la guerre ou même si seulement, les trois corps de réserve encore disponibles et quelques divisions de landwehr sont constitués à temps dans l'Allemagne du Nord.

« On voit clairement combien il est important de mettre à profit la supériorité du nombre que, dès le début, nous possédons, rien qu'avec les seules forces de l'Allemagne du Nord.

« Cette supériorité s'accroîtra encore d'une façon importante sur le point décisif, si les Français se laissent entraîner à expéditionner contre les côtes de la mer du Nord ou dans l'Allemagne du Sud. Il reste dans le pays des moyens suffisants pour faire face à la première de ces entreprises. »

Contre celle qui serait dirigée vers l'Allemagne du Sud, l'Allemagne du Nord n'est pas en état d'arriver à temps pour s'y opposer. Il est donc préférable de se concentrer sur une base d'où l'on puisse menacer les communications des armées françaises envoyées dans cette direction, c'est-à-dire sur le Rhin moyen, d'où elles pourraient opérer offensivement par les deux rives sur le flanc de l'invasion ennemie.

Les princes de l'Allemagne du Sud n'hésitèrent point, on le sait, à dégarnir leur propre territoire de leurs troupes actives, pour venir rallier celles de l'armée fédérale du Nord, et le prince royal de Prusse amena à l'emplacement qu'il devait occuper le gros de la III° armée.

L'auteur du Mémoire détermine ensuite le théâtre de la guerre future.

« La neutralité de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse, limite le théâtre de la guerre à la zone comprise entre Luxembourg et Bâle.

« Si la France viole la neutralité d'un de ces États, son armée pénétrant ainsi en Belgique doit s'affaiblir notablement à Bruxelles et devant Anvers. Si elle continue sa marche au delà de la Meuse, on y mettra obstacle plus facilement de la Moselle que de Cologne, *car nous forçons l'ennemi à faire front vers le sud et à accepter une bataille décisive en ayant toutes ses commnnications menacées*. Il y a plus loin de Bruxelles à Cologne, que de Mayence, Kaiserslautern et Trèves au *même point*; dans ce cas encore, nous serons donc en me-

sure d'arriver assez à temps devant notre front du Rhin inférieur.

« La France ne se créerait pas moins de difficultés par la violation de la neutralité de la Suisse, où elle rencontrerait une milice forte et bien organisée.

« Avant tout, d'ailleurs, la concentration de forces considérables sur la Moselle menace si directement la France et sa capitale, que l'armée française peut difficilement se permettre des entreprises aussi vastes.

« Nous pouvons donc admettre avec vraisemblance que les Français feront leur première concentration sur la ligne Metz-Strasbourg afin de pouvoir tourner notre forte ligne du Rhin, se jeter sur le Mein, séparer l'Allemagne du Nord de l'Allemagne du Sud, conclure avec celle-ci un accommodement, et, après avoir traité avec elle, la prendre pour base d'une marche sur l'Elbe.

« Ici encore, *concentrer toutes nos forces disponibles au sud de la Moselle*, c'est-à-dire dans le Palatinat bavarois, se présente toujours comme le meilleur moyen de s'opposer à tout plan de ce genre.

« En vue de succès faciles, les Français pourraient bien se déterminer à envahir l'Allemagne du Sud en partant de Strasbourg avec une partie de leurs forces. Contre une pareille marche, *il suffirait d'opérer sur leurs flancs en remontant le Rhin*. On empêcherait ainsi l'ennemi de traverser la Forêt Noire, et on l'obligerait à chercher à se dégager au nord. »

D'ailleurs le corps badois-wurtembergeois, suffisamment renforcé, pourra soutenir la lutte dans les environs de Rastadt.

« Si les Français veulent tirer le meilleur parti du réseau de leurs chemins de fer pour se rassembler promptement, ils seront obligés de se former à Strasbourg et à Metz en deux groupes principaux séparés par le massif des Vosges. Dans ce système, si le groupe de Strasbourg, qui, nous pouvons le supposer, sera le plus faible, n'a pas pour objectif l'Allemagne du Sud, il ne pourra se réunir sur la Moselle à la masse principale que par des marches à pied.

« Notre concentration dans le Palatinat *nous place entre les deux masses ennemies et sur une ligne d'opérations intérieure.* Nous pouvons opérer contre l'une ou contre l'autre, et si nous sommes en forces suffisantes, contre l'une et l'autre à la fois.

« La concentration de toutes nos forces dans le Palatinat couvre en même temps le Haut et le Bas-Rhin ; *elle nous donne le moyen de prendre l'offensive*, qui, entamée en temps utile contre le pays ennemi, préservera très probablement le territoire allemand de l'invasion.

« Il s'agit donc seulement de savoir s'il nous sera possible d'effectuer, sans danger de la voir interrompre, notre première concentration au delà du Rhin, dans le Palatinat et jusque sur la frontière française même. A mon avis, on peut, à cette question, répondre : oui !

« *Notre mobilisation est préparée jusque dans ses moindres détails.* Nous disposons de six lignes de fer entre la Moselle et le Rhin. Les tableaux de marche et de transport, indiquant par jour et par heure la marche de chaque fraction constituée du point de départ au point d'arrivée sont prêts. Dix jours après l'ordre de mobilisation, nos premières troupes peuvent débarquer près de la frontière française ; le treizième jour, les combattants de deux corps d'armée peuvent s'y trouver réunis. Nous pourrions y avoir rassemblé 300.000 hommes le dix-huitième jour et le vingtième jour, cette masse serait munie de presque tous les équipages qui lui sont nécessaires... »

Le Mémoire n'admettait pas que les Français pussent surpasser cette vitesse ; toutefois il examinait le cas où, n'attendant pas que leurs effectifs eussent été augmentés et rassemblant en très peu de temps sur la frontière une forte masse, 150.000 hommes par exemple, largement pourvue de cavalerie et d'artillerie, ils partiraient de Metz et franchiraient la frontière à Sarrelouis.

« Qu'aurons-nous à faire ? *Arrêter à temps nos transports par voie ferrée* et commencer à débarquer nos troupes sur la ligne même du Rhin. Il faudra encore à l'ennemi, pour arriver en face de nous dans cette nouvelle position, six jours de marche, de sorte qu'il s'y trouvera, le quatorzième jour, en *présence* de forces supérieures. En possession des passages du

fleuve, nous prendrions alors l'offensive peu de jours après, avec des forces plus que doubles... »

Le Mémoire traitait ensuite du groupement des forces en plusieurs armées.

« ... La force de chacune d'elles doit être calculée d'après le but particulier qui lui sera assigné et la répartition des corps d'armée s'effectuera de telle sorte que toutes soient tenues prêtes le plus promptement possible.

« On ne saurait, sans porter une atteinte grave à la rapidité de leur formation, s'écarter de la répartition suivante :

« *Première armée. — Aile droite.* — Point de concentration : Wittlich. — VIIe et VIIIe corps ; 60.000 hommes environ.

« *Deuxième armée. — Centre.* — Point de concentration : Neunkirchen-Hombourg. — IIIe, IVe, X^e corps et la Garde ; 131.000 hommes environ.

« *Troisième armée. — Aile gauche.* — Point de concentration : Landau et Rastadt. — V^e, XIe corps, Bavarois, Wurtembergeois et Badois ; 130.000 hommes environ.

« *Réserve.* — IXe et XIIe corps, en avant de Mayence ; 63.000 hommes environ. Employée à renforcer le centre, cette réserve porterait la IIe armée à 194.000 hommes environ.

« Cela donnerait pour les trois armées une force totale de 384.000 hommes. »

Les Ier, IIe et VIe corps d'armée restaient encore disponibles et pouvaient arriver quatre jours plus tard, ce qui devait permettre, le vingt-quatrième jour, de disposer de 484.000 hommes.

Le Mémoire énumérait les dispositions de détail relatives à la formation des trois armées, dispositions qui étaient surtout destinées à assurer, dès le début, l'occupation et la conservation des points de concentration ci-dessus indiqués. Puis il examinait les différents cas qui pouvaient se présenter d'après la conduite des Français.

Si, avant le dix-septième jour de la mobilisation, les Français attaquent avec des forces supérieures la IIe armée dont la position est la plus avancée, elle recu-

lera sur la réserve vers Mannheim où, à partir du vingtième jour, elle disposera de 200.000 hommes qui lui permettront d'accepter la bataille. On serait alors en état, si les Français faisaient une tentative sérieuse contre le Rhin supérieur et la Moselle moyenne, de grossir la IIe armée de la IIIe, pendant que la Ire passerait la Nahe pour se porter sur le flanc et les derrières de l'ennemi.

Si, au contraire, la IIe armée se maintient sur la frontière, la réserve se rapprochera d'elle, pendant que les Ire et IIIe armées couvriront ses ailes ; après quoi on prendra immédiatement l'offensive sur le territoire ennemi.

Les renseignements complémentaires sur la position de l'armée française devaient être fournis par 4 divisions de cavalerie indépendante qu'appuierait au besoin de l'infanterie.

Les dernières pages du Mémoire étaient consacrées à l'étude de la défense des côtes. Enfin, ce Mémoire dont certaines pages attestent une clairvoyance peu commune, était accompagné de travaux préparatoires établis avec une précision telle que lorsque le roi Guillaume eut donné son approbation, il n'y eut plus qu'à inscrire la date du premier jour de mobilisation dans les tableaux de mouvements et de transports concernant chacune des fractions de l'armée ; après quoi, les transports purent commencer.

Rédigé ou plutôt arrêté d'une façon définitive pendant l'hiver de 1868-1869, ce Mémoire avait été mûrement préparé sur des données déjà anciennes. Elles dataient au moins de Clausewitz, puisque, dès le lendemain de Waterloo, l'état-major général prussien avait envisagé l'éventualité d'une nouvelle guerre avec la France. C'est ainsi qu'un état-major général ne faillit point à sa tâche et qu'un pays n'est jamais pris au dépourvu : se donner un objectif et silencieusement faire tout converger à lui.

En résumé, le plan du général de Moltke consistait : *à prendre* l'offensive dans les premiers jours d'août, dès

mée serait formée, en partant du Rhin moyen de
z à Germersheim, à se porter d'abord sur le front
rre et de la Lauter et à faire tomber la défense de
en tournant la chaîne des Vosges ; puis à effec-
s l'ouest une vaste conversion stratégique dont la
ie serait le pivot, à marcher vers la Moselle et à
rrer ensuite de manière à couper le gros de
française de ses communications avec le sud,
ris et à l'acculer soit à la mer, soit à la frontière
u, plus simplement, à le rejeter sur Metz.
int toute la première partie de la campagne, les
ids poursuivirent la réalisation de ce plan qui ne
i somme, dans l'exécution, que les modifications
mées aux événements.
ue pendant le cours du transport des troupes, la
arrivée sur la frontière d'une partie de l'armée
e fit supposer à l'état-major prussien qu'elle allait
dé suite vers le Rhin, les trains furent arrêtés
e même et les troupes reçurent l'ordre de conti-
ir route par étapes ; cette marche étant d'ailleurs
e telle sorte qu'on fût à même de répondre à une
n subite. Bientôt on acquit la certitude que
française demeurait sur la défensive ; il n'y avait
à reprendre le plan primitif et à en presser l'exé-
c'est ce que l'on fit avec vigueur.
ue la concentration des armées allemandes fut
e, chacune d'elles ayant pour axe de mouvement
ferrée, il semblait que leur front compris entre
mbourg et la Suisse fut de même longueur que
gne de défense : il n'en était rien et on le vit bien
le mouvement en avant s'accentua ; leur base
e était limitée par les points de Longwy et Wis-
rg.
ainsi que, dès le début, les Allemands furent fa-
par le défaut de concentration des corps français.
illement de ces corps sur une longue ligne sans
eur, sans consistance, offrait toute facilité aux

masses ennemies pour percer ce front au point qu'elles choisiraient.

On savait cependant de longue date que le *système de cordon* constitue une ligne de défense déplorable et ne peut entraîner que des désastres. Après avoir donné le change à son adversaire et l'avoir amusé par des démonstrations sur la plus grande partie du front, l'ennemi met terme à ses manœuvres et, se donnant la supériorité numérique sur une étendue limitée, il renverse subitement la résistance insuffisante qu'on lui oppose.

Des échecs partiels et successifs devaient être, dès que les Allemands auraient entamé l'offensive, la conséquence d'un système auquel on n'avait pas renoncé lorsqu'il en était encore temps, c'est-à-dire dès que l'on dut se résigner à attendre l'ennemi de pied ferme ; comme le parti était pris de s'en tenir également à la défensive tactique, la défaite s'imposait fatalement.

Commencement des hostilités. Combat de Sarrebrück, le 2 août. — Le 1er août, le jour même où l'ordre parvenait au prince Frédéric-Charles de se porter en avant et où les chefs des Ire et IIIe armées en étaient avisés, le général Frossard recevait de son côté l'ordre de diriger le lendemain une reconnaissance offensive sur Sarrebrück. En avant de cette petite ville se trouvaient depuis plusieurs jours un bataillon, 2 escadrons prussiens et 4 canons, commandés par le lieutenant-colonel de Pestel.

Le 2 août, ces faibles forces motivaient le déploiement de deux divisions (2e et 3e) du 2e corps. Sarrebrück fut occupé après un engagement qui dura de onze heures du matin à deux heures du soir et à l'occasion duquel on fit beaucoup trop de bruit, au lieu de comprendre le danger que révélait l'intelligente et opiniâtre résistance du commandant prussien. Là s'arrêta cette reconnaissance dont le but était en somme manqué, puisqu'on n'obtint aucun renseignement sur l'ennemi. Elle n'eut cependant pas été inutile si on avait saisi cette occasion pour détruire les *ponts* de la Sarre dont on ne voulait pas dépasser la

ligne ; or ils restèrent intacts. On ne détruisit même pas le télégraphe à Saint-Jean, ce qui permit aux stations de l'intérieur de continuer à être renseignées sur les mouvements des Français à Sarrebrück.

Pertes du 2 août [1] : *Français*, 86 hommes, dont 17 tués; *Allemands*, 83 hommes, dont 15 tués.

Au sud même de Sarrebrück se dresse une ligne de collines. Le sommet de l'une d'elles est occupé par le *champ de manœuvres* (Exercir-Platz) où prit fin le combat du 2 août.

Aujourd'hui, sur le côté nord de *l'Exercir-Platz* se dresse un bloc cubique de pierre sur lequel est fixée une plaque de bronze qui porte l'inscription suivante : *Lulu's-erstes Debut*-2 *August* 1870. — Quelque douteux que soit le goût qui a présidé à la rédaction de cette inscription commémorative (Premier début — de Loulou — 2 août 1870), il importe que tout Français sache : avec quel soin et par quels moyens on entretient en Allemagne l'esprit d'antagonisme ; quelle rancune y a laissée la légèreté avec laquelle ce premier combat fut présenté en France.

A Saint-Johann et à Sarrebrück, où cette pierre n'est désignée que par le nom de *Lulu's stein* (pierre de Loulou), des gens graves affirment que de cet emplacement le prince impérial a tiré le canon sur Sarrebrück ; ils savent bien cependant que Sarrebrück « n'a été ni bombarbée ni brûlée, ni même menacée du feu. » (*Général Frossard, Rapport...*)

Le 3 août, dans l'après-midi, l'armée française n'ayant pas donné signe de vie, le général de Moltke envoyait les ordres nécessaires pour prendre l'offensive.

1. Les *pertes* indiquées dans tout le cours de cet ouvrage ont été empruntées telles quelles, sans discussion, aux documents officiels des deux partis. Il nous arrivera de temps à autre, vu l'incertitude qui pèse trop souvent sur les évaluations françaises de les faire suivre d'un ? Le chiffre des *disparus* a toujours été fondu par nous avec celui des morts pour les Allemands, parce qu'il nous a semblé impossible de les maintenir distincts à plus de dix ans de distance.

La IIIe armée n'avait qu'une étape à faire pour atteindre la Lauter.

Le 4 août au soir, les Ire et IIe armées, que reliait la 3e division de cavalerie aux environs et au nord de Saint-Wendel garnissaient par leurs avant-postes une ligne continue depuis la voie ferrée, à l'ouest de Neunkirchen, jusqu'à Bettstadt sur la Prims. La IIe armée devait, se dégageant de la zone boisée de Kaiserslautern, occuper : le 5, la ligne Saint-Wendel-Hombourg ; le 6, la ligne Neunkirchen-Deux-Ponts. Le général de Steinmetz, dont cette marche allait masquer l'armée, en référa au général de Moltke qui lui répondit de dégager la route Saint-Wendel-Ottweiler-Neunkirchen. Le commandant de la Ire armée estimant l'ordre inexécutable et rêvant d'attirer de suite à lui une partie des forces ennemies, ainsi que cela lui avait si bien réussi au commencement de la guerre de 1866, crut pouvoir modifier cet ordre : en conséquence, le lendemain même, il entamait dans la direction du sud-ouest, en prenant la voie ferrée du Rhin à la Nahe comme ligne de démarcation entre son armée et la IIe armée, un mouvement général en avant qui eut pour résultat immédiat la bataille de Forbach. C'est à cette désobéissance qu'il convient de faire remonter l'origine de la disgrâce qui, peu de temps après, frappa le général de Steinmetz.

Opérations en Alsace.

La IIIe armée se porte sur la Lauter, le 4 août. — La IIIe armée garnissait la rive gauche du Klingbach, au sud de la ligne Landau-Germersheim, lorsque son chef reçut l'ordre de franchir, le 4 août, la frontière dont une forte journée de marche la séparait.

Elle s'avança en quatre colonnes et aborda la Lauter sur un front d'environ 24 kilomètres, aux points de Wissembourg (IIe corps bavarois), d'Altenstadt (Ve corps prussien),

du moulin de Bien-Wald (XIe corps prussien), et de Lauterbourg (corps mixte du général de Werder) ; le Ier corps bavarois marchait en réserve entre la 4e division de cavalerie.

Positions occupées le 4 août, par le 1er corps français. Combat de Wissembourg, le 4 août. — L'armée française gardait alors l'Alsace et les Vosges avec les 1er, 5e et 7e corps placés à droite et répartis sur une ligne de plus de 200 kilomètres : le 7e corps se formait à Belfort ; le 5e corps était établi à Bitche. Le 1er corps était isolé sur le flanc oriental des Vosges ; il allait donc recevoir le choc de l'armée du prince Royal.

Le 4 août au matin, la 4e division du 1er corps était en marche de Strasbourg sur Haguenau que la 3e division avait reçu ordre de quitter pour se porter à Wœrth ; la 1re division devait se rendre de Reichshoffen à Lembach. Quant à la 2e division (Abel Douay), arrivée la veille dans la soirée à Wissembourg avec la brigade de cavalarie de Septeuil, elle se trouvait en pointe et très exposée par suite de son isolement relatif.

Wissembourg fut occupé, malgré l'avis du général Ducrot sous les ordres duquel la 2e division était placée depuis le 2 août. Le maréchal crut devoir donner satisfaction aux plaintes de l'intendance, qui avait fait observer que l'évacuation de cette ville où se trouvaient une manutention et de vastes magasins, lui enlèverait une partie de ses moyens d'approvisionnements. En vertu de ses instructions en date du 3 au matin données par le général Ducrot et approuvées le lendemain par le maréchal, le général A. Douay aurait dû garnir et conserver la ligne des crêtes qui, par la route de Wissembourg à Bitche, se relie au col du Pigeonnier : la 1re brigade sur le plateau du Geissberg ; la 2e sur le plateau du Vogelsberg. De cette façon, il serait resté en communication avec la 1re division. Enfin, il n'avait nullement reçu l'ordre d'accepter le combat, le cas échéant.

Le *général A. Douay* avait détaché un bataillon du 74e

dans Wissembourg et dirigé un régiment, le 78e, sur Climbach pour y relever un régiment de la 1re division; en outre, son bataillon de chasseurs et un bataillon du 50e de ligne étaient attachés à la brigade de cavalerie de Nansouty à Selz sur le Rhin ; enfin deux escadrons étaient encore à Haguenau. Il ne disposait donc plus que de 8 bataillons (4.900 hommes), 18 bouches à feu dont 6 mitrailleuses et 6 escadrons répartis sur un front très exagéré de près de 3 kilomètres, lorsqu'il fut attaqué et surpris vers huit heures moins un quart du matin. A six heures et demie, une forte reconnaissance commandée par le colonel Dastugue et composée de deux escadrons du 11e chasseurs, d'un bataillon de tirailleurs algériens et d'une section d'artillerie était rentrée sans avoir rencontré l'ennemi sur son chemin [1]. C'est dans ces conditions défavorables que la lutte s'engagea.

En débouchant de Schweigen, la division Bothmer (4e) du IIe corps bavarois ouvrit le feu sur Wissembourg.

Le général Douay, abandonnant alors en partie la ligne de hauteurs dont la possession lui eut permis de battre en retraite vers le col du Pigeonnier dès qu'il se serait aperçu qu'il avait affaire à trop forte partie, porta le général Pellé sur la gare et les abords de la ville avec le 1er régiment de tirailleurs algériens et une batterie.

Après avoir échoué à plusieurs reprises dans son attaque, le général Bothmer attendit, en entretenant la canonnade, l'entrée en ligne du Ve corps. Vers dix heures, les Ve et XIe corps débouchaient et, après, avoir franchi la Lauter, qui n'était pas surveillée à Altenstadt et dont les ponts étaient intacts, appuyaient vers l'ouest. Il était alors environ dix heures ; depuis un quart d'heure déjà le général Douay avait été tué près de la ferme de Schafbusch, sur le sommet des « Trois-Peupliers », comme il

1. A défaut de reconnaissance, les avis répétés du sous-préfet de *Wissembourg*, que l'on finit par blâmer pour son insistance, et *ceux des habitants* auraient dû suffire pour tenir en éveil.

venait d'ordonner la retraite sur les cols du Pigeonnier, de Kleeburg et de Pfaffenborn. A midi et demi, la petite garnison de Wissembourg, assaillie par le nord et par l'est, capitulait ; le général Pellé avait pu se dégager lentement.

De là, Bavarois et Prussiens se portèrent sur le Geissberg qu'ils attaquèrent de front et de flanc sous la protection des batteries de Windhof. Vers deux heures, malgré l'énergique résistance de la brigade Montmarie, le château tombait à son tour [1] sous les efforts combinés de l'ennemi et les débris de la division commandés par le général Pellé se repliaient en bon ordre, après avoir exécuté un vigoureux retour offensif en s'appuyant sur le Schafbush [2]. Dans la soirée ils ralliaient le gros du 1er corps. Cette poignée d'hommes avait vaillamment soutenu l'assaut de trois corps d'armée qui avaient mis en ligne plus de 40.000 hommes.

Pertes : *Allemands*, 1.551 hommes dont 365 tués. *Français*, environ 1.200 tués ou blessés, un millier de prisonniers y compris la garnison de la ville et un canon. Le combat de Wissembourg mit pour la première fois en évidence l'infériorité de notre artillerie sur celle des Allemands.

Les pertes éprouvées par les Allemands les avaient tellement étonnés et leur avaient donné une idée si exagérée des forces qui leur avaient résisté, que la retraite de la 2e division put s'effectuer sans être inquiétée.

Bien plus, la 4e division de cavalerie, qui avait été

1. Très dominant du côté de l'orient, enfoncé du côté de l'occident, le château est précédé au nord et au sud par un verger et par des houblonnières : c'est l'angle nord-ouest du bâtiment qui porte le plus de traces de balles. L'artillerie allemande se rapprocha du château jusqu'à moins de 300 mètres pour assurer l'attaque de l'infanterie.

2. Le Schafbusch ne pouvait avoir et n'a eu qu'une importance du moment. Lors de la retraite, le 50e de ligne ayant à sa tête le lieutenant-colonel de la Tour d'Auvergne arrêta l'ennemi par des *feux à bout portant* et des charges à la baïonnette.

laissée en arrière, arriva trop tard et, ainsi que le reconnaît la *Relation prussienne*[1], « dans la soirée du 4 août on avait perdu tout contact avec les troupes battues à Wissembourg. »

TABLEAU DES PERTES ÉPROUVÉES, LE 4 AOUT 1870, A WISSEMBOURG.

I. — Armée allemande.

CORPS ENGAGÉS.	TUÉS.		BLESSÉS.		TOTAL.	
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.
Ve corps d'armée. . . .	18	182	37	631	55	813
XIe — —	2	71	18	229	20	300
Ier corps d'armée bavarois	4	88	12	259	16	347
	24	341	67	1.119	91	1.460
TOTAUX.	365		1.186		1.551	

II. — Armée française.

	Officiers.	Troupe.
Tués.	»	1.200 hommes?
Blessés.	»	
Disparus.	»	892 »
TOTAL		2.092? hommes.

III. — Hors de combat dans les deux armées.

3.643? hommes.

Visite des champs de bataille de la guerre de 1870-71. — Après avoir exposé le premier combat véritable de la guerre, signalons le soin pieux et patriotique avec lequel les

1. Afin d'abréger, nous nous contenterons de désigner sous le nom de *Relation prussienne* l'important ouvrage rédigé par la *Section historique du grand état-major prussien.*

Allemands se sont appliqués à rendre hommage à leurs morts. L'élan une fois donné, chaque champ de bataille s'est recouvert d'un plus ou moins grand nombre de monuments. Comme les morts ont été généralement ensevelis à peu de distance de l'endroit où ils sont tombés, la disposition des tombes indique la marche générale et précise les principaux incidents du combat.

Ici se dresse le modeste *tumulus* recouvrant un ou plusieurs corps ; sur un autre point, la longueur des tumuli atteint, dépasse même 10 mètres. Chacune de ces masses de pierres et de gazon est surmontée d'une croix blanche qui porte une indication générale [1], ou particulière [2].

Des monuments en pierre ont été élevés par les soins des familles, ou des officiers d'un régiment : dans ce cas, l'inscription offre plus de précision, puisqu'elle contient des noms propres ou des chiffres récapitulatifs ; généralement elle est accompagnée d'un extrait de la Bible, ou d'un hommage plus personnel [3].

Citons en dernier lieu les monuments qui rappellent un évènement important, et glorifient les morts d'une division, d'un corps d'armée, d'une armée tout entière ; leur emplacement a donc aussi une signification.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire compren-

1. « Ici reposent deux guerriers... août 1870. » — « Un valeureux soldat. » — « Au souvenir des morts du... août 1870. » — « Valeureux Français. »

2. « Ici reposent 12 soldats du 2e grenadiers de Sleswig, régiment n° 11... »

« Ici reposent en Dieu 1 chasseur du 9e bataillon, 3 mousquetaires du 85e régiment tombés le 18 août 1870... »

« Ici reposent 2 soldats du 39e régiment infanterie prussienne, 1re compagnie. »

3. « Ici reposent en Dieu... » — « Sont morts de la mort des héros... » — « Sont morts pour le Roi et la Patrie... » — « Ici reposent... fidèles jusque dans la mort. »

« Vas gaiement à la mort; à ce prix je te donnerai la couronne de vie. »

« Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, vivra. »

dre quel profit peut procurer la visite patiente de champs de bataille ainsi préparés pour l'étude. Il faut toutefois se hâter ; car, chaque jour, le secours spécial qu'offrent les inscriptions funéraires, comme complément de la *Relation prussienne*, diminue et tend à disparaître.

Depuis un peu plus d'un an, en effet, au fur et à mesure que les croix blanches, qui se détachaient d'une façon si singulière sur le sol nu ou verdoyant, tombent de vétusté, elles sont remplacées par des croix en fonte noircie qui ne portent plus comme inscription que la date et l'année.

Les Allemands entretiennent avec le plus grand soin ces monuments *dont les inscriptions ne cessent pas d'être lisibles* et de fortes amendes sont infligées à quiconque dégrade les tumuli. Ils estiment avec raison qu'il convient de perpétuer le plus longtemps possible le souvenir des grandes luttes, et qu'en honorant ceux qui sont tombés *pour la Patrie* on renforce l'éducation morale d'une armée.

Le champ de combat de Wissembourg ne comptait pas un grand développement. Cependant les Allemands l'ont orné avec une sorte de coquetterie : c'est comme la préface de leurs victoires.

Les « *Trois Peupliers* » que leur isolement rend visibles de très loin, sont compris dans une petite enceinte de verdure dont le centre est occupé par une croix que le régiment de grenadiers prussiens n° 2 a érigée à la mémoire de ses morts de toute la guerre. De cet endroit on distingue tous les points importants, notamment le *château du Geissberg*, le *Schafbusch* et le *monument de la IIIe armée.*

Fort bien placé, ce monument se dresse près de l'embranchement des chemins qui viennent, l'un d'Altenstadt, l'autre du château du Geissberg ; il est à la fois simple et imposant. Il se compose de deux croix en pierre dont une est horizontale : chacun des bras de celle-ci supporte un lion en bronze

qui repose les yeux grands ouverts. La croix verticale porte une seule inscription, du côté de l'attaque :

Aux
Camarades tombés
La troisième armée.

Journée du 5 *août.* — La défaite de Wissembourg décida l'Empereur, malheureusement trop tard, à ordonner le groupement en deux armées des corps jusqu'alors si malencontreusement dispersés. Les 1er, 5e et 7e corps furent placés sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon, que le général Ducrot remplaça à la tête du 1er corps; le maréchal Bazaine reçut, avec quelques restrictions, celui de la Garde et des 2e, 3e, 4e corps. Il semblait logique de former deux états-majors distincts : on ne le fit pas; il en résulta de l'hésitation dans tous les mouvements de nos corps d'armée auxquels le grand quartier général négligeait de donner des ordres se rapportant à un plan d'ensemble.

Aussitôt nommé, le maréchal de Mac-Mahon enjoignit au général de Failly, sans préciser le jour, de le rallier avec le 5e corps et au général Félix Douay, dont une division (3e, général Dumont) était encore à Lyon, de diriger sur Haguenau, par le chemin de fer, tout le monde dont il pourrait disposer.

Pendant la journée du 5, le 1er corps occupa la position de Frœschwiller, située sur la rive droite du Sauerbach. Ce choix était habile; en couvrant ainsi les routes de Bitche et de Saverne, le maréchal se réservait la possibilité de se retirer soit en Lorraine pour y rallier le maréchal Bazaine, soit sur Nancy, si une autre combinaison était adoptée; en outre, il menaçait directement le flanc droit de la IIIe armée si son chef voulait continuer à la porter sur Strasbourg. Le même jour cette armée, prolongeant son mouvement offensif, se dirigeait en quatre colonnes vers le sud, sur les points de Lembach (IIe corps bavarois), Preuschdorf (Ve corps prussien),

Sulz (XIe corps prussien et Ier corps bavarois) et Aschbach (corps mixte badois-wurtembergeois).

Prévenu de la présence des Français sur la rive droite de la Sauer, le prince Royal résolut de consacrer la journée du lendemain à se concentrer pour être à même de les attaquer, le 7, avec une supériorité numérique écrasante. L'ordre qu'il donna dans l'après-midi du 6 août avait donc un caractère plutôt défensif qu'offensif. La IIIe armée devait exécuter un changement de front à droite, son aile gauche se portant en avant de manière à couvrir la route de Haguenau, le chemin de fer de Strasbourg et la vallée de la Sauer. Le Ier corps bavarois était destiné à renforcer le centre. En outre, en prévision du cas où le Ve corps serait lui-même assailli, le prince Royal donna pour instructions au commandant du IIe corps bavarois (général Hartmann) que si, le lendemain matin, il entendait le canon du côté de Wœrth, il portât une division par Langensulzbach sur le flanc gauche de l'ennemi.

Dans le camp français, le maréchal, qui attendait les 5e et 7e corps, ne comptait pas livrer bataille le 6 août : le hasard en décida autrement.

BATAILLE DE FRŒSCHWILLER OU DE WŒRTH, LE 6 AOUT.

Le 6 août, vers sept heures du matin, le Ve corps prussien, qui n'avait pas connaissance de la recommandation faite au IIe corps bavarois, ouvre le feu contre Frœschwiller et Elsasshausen ; le IIe corps bavarois marche alors sur Langensulzbach et, de proche en proche, la bataille se trouve engagée par suite d'un malentendu.

Pendant la nuit, le maréchal avait reçu la 1re division (Conseil Dumesnil) du 7e corps ; mais l'artillerie de cette division n'arriva que dans l'après-midi du 6, à Gundershoffen, en arrière du champ de bataille. Le général de *Failly*, dont le corps était échelonné sur la frontière, n'avait pu faire partir que le 6 au matin une division

seulement (la 3e [1], général Guyot de Lespart); pour comble de malheur, cette division mit neuf heures environ à parcourir les 26 kilomètres qui séparent Bitche de Niederbronn qu'elle n'atteignit que vers trois heures du soir : le 5e corps ne fut donc, pendant le combat même, d'aucun secours au 1er. L'adjonction au 1er corps de la 2e division (de Bonnemains) de cavalerie de réserve plaça dans les mains du maréchal 5 divisions d'infanterie, dont trois très faibles, 2 divisions de cavalerie et 168 bouches à feu (dont 24 mitrailleuses), soit environ 36 à 38.000 hommes à opposer aux 115.000 hommes que le prince Royal put engager.

La ligne française s'étendait sur la rive droite du Sauerbach, entre Frœschwiller et Eberbach, par Elsasshausen et le Nieder Wald, avec des pointes extrêmes à Neehwiller au nord, à Morsbronn au sud. Cette position, excessivement forte et dont le front était de 6 kilomètres environ, était occupée : à l'aile gauche, par la 1re division (Ducrot) formant crochet défensif au nord de Frœschwiller et regardant Langensulzbach et Neehwiller; au centre, par la 3e division (Raoult) établie à l'est de Frœschwiller, à cheval sur la route qui vient de Wœrth ; à l'aile droite, par la 4e division (de Lartigue) dont une brigade faisait face à Gunstett, l'autre étant tournée vers Morsbronn qu'elle n'avait pas occupé à cause de sa faiblesse numérique. En arrière du centre, la 2e division (général de brigade Pellé) était en réserve ; derrière la droite se trouvaient la division Conseil Dumesnil et la brigade de cuirassiers Michel masquée dans un rentrant du Nieder Wald. Enfin derrière le centre, vers les sources de l'Eberbach, étaient abritées la division de Bonnemains et la brigade de cavalerie légère de Septeuil.

Les ponts sur la Sauer sont restés intacts. On a ce-

1. Un de ses régiments, le 87e de ligne, avait été maintenu à Strasbourg.

pendant détruit imparfaitement celui de Wœrth; mais, outre qu'en ce point la rivière est facile à franchir, Wœrth, qu'on avait commis la faute de ne point occuper, forme un masque à l'abri duquel le passage pourra s'effectuer. La destruction du pont de Gunstett (Brück Mühl) qui est en pierre eut été très utile [1], parce que, en cet endroit, la rivière est profonde et assez marécageuse pour rendre difficile le passage de l'artillerie.

Spachbach n'a pas été occupé, non plus que Gunstett, bien que, le 5 au matin, on ait songé à le défendre; faute de monde on a dû renoncer à cette heureuse idée. Sur les hauteurs, on n'a pas eu suffisamment recours à la fortification passagère pour renforcer les points faibles, et surtout abriter l'artillerie.

L'ordre de bataille allemand ne fut complet que dans l'après-midi, après l'arrivée successive du XIe corps, de la division wurtembergeoise et du Ier corps bavarois. Il était alors constitué, d'une façon générale : à droite, à l'est de Langensulzbach, par le IIe corps bavarois; au centre, à Wœrth, par le Ve corps et par la 1re division du Ier corps bavarois; à gauche, de Spachbach à Gunstett, par le XIe corps; à l'extrême gauche, par la division wurtembergeoise effectuant par Eberbach sur Reichshoffen, contre la droite française, un mouvement tournant destiné à couper la retraite sur Saverne.

En arrière du centre et s'en rapprochant se trouvait le Ier corps bavarois. Quant à la division badoise, elle ne parut pas sur le champ de bataille.

La *bataille de Frœschwiller*, ou de *Wœrth*, se divise en deux périodes bien marquées. De sept heures du matin jusque vers midi, le combat est plein d'intermittences, parce qu'il a été engagé contre les intentions du prince Royal qui cherche en vain à l'arrêter. De midi à cinq

1. Elle fut préparée, car des trous de mines furent creusés le 5 au matin; mais le génie ne reçut pas à temps de la poudre pour les charger.

heures, après un temps d'arrêt, l'assaut devient général et, par suite de l'entrée successive en ligne de troupes fraîches, il revêt une violence telle que nous sommes peu à peu délogés de toutes nos positions.

A quatre heures du matin, le général-major Walther de Montbary du V[e] corps, crut constater des symptômes de retraite dans le camp français. A sept heures il se décidait à diriger sur Wœrth une reconnaissance offensive qui rentrait vers huit heures et demie, après avoir occupé Wœrth et contrarié par son feu les défenseurs des pentes qui descendent de Frœschwiller sur la Sauer.

A la même heure des troupes de la division de Lartigue échouaient dans une attaque dirigée contre le Brück Mühl et Gunstett.

En entendant le canon du V[e] corps, le II[e] corps bavarois, conformément à ses instructions, s'était porté en avant ; il avait dépassé Langensulzbach et, vers huit heures un quart, marchait contre Frœschwiller. Vigoureusement reçu par la division Ducrot, il doit engager toutes ses réserves : à dix heures et demie le mélange des différents corps et les pertes éprouvées sont tels que le général Hartmann est à la merci d'un mouvement offensif. C'est à cette heure qu'il reçoit l'ordre de cesser le combat : il peut se replier, et, vers onze heures et demie, il a réussi à ramener ses troupes à l'est de Langensulzbach.

Au bruit du canon des Bavarois, le V[e] corps avait engagé la lutte vers huit heures et demie sous la protection d'une batterie centrale qui fut portée successivement à 102 pièces : établie à cheval sur la route de Dieffenbach, cette artillerie tire avec succès, à 2.500 mètres de distance, sur Frœschwiller et Elsasshausen ; vers dix heures et demie, elle parvient à imposer silence à l'artillerie française. Mais lorsque l'infanterie prussienne, franchissant la Sauer à Wœrth et Spachbach, veut se porter sur deux colonnes contre les hauteurs que défend la division Raoult, elle est repoussée et poursuivie jus-

qu'à Wœrth : là elle s'arrête et fait échouer les efforts décousus des Français qui ne dépassent pas les premières maisons de la lisière ouest sur la route de Frœschwiller.

A l'aile droite enfin, la 4e division repousse devant Gunstett l'avant-garde du XIe corps qui vient d'entrer en ligne, mais elle ne parvient pas à dépasser la Sauer; de part et d'autre, les pertes sont considérables.

A midi, les Français sont restés maîtres, après cinq heures de combat, de toutes les positions qu'ils occupaient le matin; mais ils n'ont pu réussir, faute d'une action d'ensemble, à prendre pied dans la vallée.

Par deux fois déjà le prince Royal a essayé de mettre un terme à la lutte : il n'y est parvenu que pour le IIe corps bavarois; quant au Ve corps, il était trop engagé pour pouvoir s'arrêter. Jusqu'à cette heure, le maréchal de Mac-Mahon n'a cru qu'à de simples démonstrations, ce qui l'a empêché d'ordonner une offensive générale à l'heure où elle était encore possible, ou de prendre des mesures en temps opportun pour se replier sur les Vosges.

Vers une heure, l'arrivée du prince Royal sur la hauteur de Wœrth donne une impulsion nouvelle au combat dont il prend la direction. Au centre, le Ve corps va renouveler sa tentative sur Frœschwiller. Quant aux Bavarois et au XIe corps, ils ont pour mission de déborder nos ailes : le IIe corps bavarois, que doit bientôt soutenir le Ier arrivé à Gœrsdorf, se jettera par Neehwiller sur la division Ducrot et s'efforcera de gagner du terrain vers Reichshoffen ; le XIe corps marchera par Elsasshausen et le Nieder Wald contre Frœschwiller, pendant que la division wurtembergeoise suivra son mouvement par Gunstett et que la division badoise gagnera provisoirement Surbourg.

Sur toute la ligne, les efforts des Allemands échouent d'abord. Au centre cependant, le Ve corps finit, grâce à l'appui que lui procure sa puissante artillerie, par pren-

tre pied sur la rive droite de la Sauer ; vers une heure t demie, après une lutte opiniâtre dans laquelle la plupart des officiers sont mis hors de combat, il s'établit olidement sur la croupe du *Calvaire* située entre Wœrth t le Nieder Wald et parvient même à y installer une batterie : le mélange des régiments, des brigades et des divisions est alors prodigieux.

A la même heure, pendant qu'une batterie de 72 pièces établie au nord-ouest de Gunstett écrase nos lignes .e projectiles, le XI[e] corps déploie entre Spachbach et Gunstett la 22[e] division qui reprend l'attaque. Le Nieder Wald est abordé et en partie enlevé. De là les Prussiens essaient de progresser vers Eberbach ; dans cette direction, ils s'emparent, après une lutte très vive, de l'Albrechtshaüserhof (ou Mas d'Albert), petit groupe de maisons situé en avancée de la lisière sud du Nieder Wald. A la même heure, d'autres troupes du XI[e] corps occupent Morsbronn. Maîtres de ces deux points, les Prussiens n'ont plus qu'à se rabattre vers leur droite. Menacé sur on flanc droit au moment même où il a à répondre à une attaque de front, le général de Lartigue lance au devant de l'infanterie prussienne, qui débouche de Morsbronn, la brigade Michel (8[e] et 9[e] régiments de cuirassiers et 2 escadrons du 6[e] de lanciers).

Limitée sur sa droite aux abords du village par un fort mouvement du terrain, la charge qui n'a pas été préparée est poussée à fond sur une bande relativement étroite coupée, de distance en distance, par des houblonnières et par un ruisseau bordé d'arbres très rapprochés. Ces obstacles une fois dépassés, elle va s'engouffrer aveuglément dans la longue et étroite rue de Morsbronn où cuirassiers et lanciers, dont le nombre est déjà réduit, sont fusillés à bout portant [1] ; à la sortie du village, leurs

1. Le village de Morsbronn n'est, en effet, qu'un long couloir formé par les petits côtés de maisons uniformément disposées et entre lesquelles existe un espace assez étroit : il fut facile aux Alle-

débris sont enveloppés et bousculés par un régiment de hussards prussiens. Cette tentative énergique suspend à peine, quoi qu'on ait pu dire, la marche de l'infanterie allemande. Des troupes appartenant aux divisions de Lartigue et Conseil Dumesnil se jettent en avant, mais elles sont définitivement refoulées après être redevenues temporairement maîtresses de l'Albrechtshaüserhof d'où les déloge l'artillerie de Gunstett; enfin, vers deux heures et demie, les Allemands débouchent de la lisière nord du Nieder Wald. Le général de Bose concentre sur Elsasshausen le feu de 8 batteries qui ont franchi la Sauer au Brück Mühl, puis lance son infanterie. Vers trois heures le hameau vient d'être pris, lorsque des colonnes françaises débouchant de Frœschwiller chargent vigoureusement les Allemands et les refoulent jusque dans le Nieder Wald. L'artillerie prussienne intervient alors et fraie de nouveau le chemin à l'infanterie qui regagne le terrain perdu. Il est environ trois heures et demie, lorsque la division de cuirassiers (1er, 2e, 3e et 4e régiments) de Bonnemains est lancée à son tour par le maréchal, dans la direction du Petit-Bois (parcelle du Nieder Wald), pour rétablir le combat ; elle est écrasée à distance par un adversaire, qu'elle ne peut joindre et qu'elle n'arrête pas : cette division est décimée inutilement. Les Prussiens s'emparent de nouveau d'Elsasshausen et leur artillerie concentre son tir sur Frœschwiller.

A l'aile gauche, jusqu'à trois heures et demie, les Bavarois ont été tenus en échec par la 1re division (Ducrot) qui a constamment déjoué leurs tentatives. A quatre heures, leurs deux corps réunis franchissent la Sauer

mands, en mettant en travers les longues voitures du pays, de fermer ces espaces. Or, sur une longueur de près de 500 mètres, le chemin de Dürenbach une fois dépassé, cette grande rue ne présente aucun dégagement latéral : il faut aller jusqu'au bout ; là, on se heurte contre un gros monticule que surmonte l'église et que *contourne* le chemin qui conduit, d'une part à Hégeney, de l'autre à *Laubach*.

et s'avancent vers Frœschwiller que le V[e] corps aborde aussi par l'est. Au sud, la division wurtembergeoise qui s'est rapprochée et les débris du XI[e] corps attendent pour reprendre leur marche que l'artillerie l'ait facilitée. Sous cet effort concentrique, Frœschwiller doit tomber, malgré la résistance vraiment admirable de ses défenseurs : un chef intrépide, au vaillant cœur, le général Raoult, est blessé là mortellement et, vers cinq heures, le village est pris. C'est sur ce petit espace que se trouvent réunis, dans un désordre indescriptible, la droite, le centre et la gauche ennemis. Quant aux troupes des 1[re] et 3[e] divisions, elles se replient en désordre sur le Falkensteinerbach qu'elles atteignent à Reichshoffen où, depuis plus d'une heure déjà, les troupes de la droite sont parvenues. De là, comme on avait omis d'indiquer préalablement un point de direction en cas d'insuccès, les troupes françaises se retirent : partie sur Bitche, par Niederbronn, d'où débouche la division Guyot de Lespart, qui, après avoir arrêté le vainqueur par son feu, doit reculer à son tour en perdant son convoi ; partie sur Haguenau et Strasbourg ; en majorité sur Saverne.

La défaite de Frœschwiller découvrait la ligne des Vosges et nous coûtait l'Alsace. Des deux côtés, les pertes avaient été considérables, dans cette lutte inégale où on comptait autant de corps d'armée allemands que de divisions françaises.

Français : 5 à 6.000 hommes hors de combat, environ 10.000 prisonniers et disparus (dont 200 officiers), 1 aigle, 28 canons, 5 mitrailleuses, les convois de vivres et les bagages.

Au nombre des morts figuraient : le général de division *Raoult;* les généraux de brigade : *Colson*, chef d'état-major général ; *Maire*, commandant la 1[re] brigade de la division Conseil Dumesnil ; les colonels : *Francnessin*, du 96[e] de ligne ; *Suzzoni*, du 2[e] tirailleurs algériens ; *Lafutsun de Lacarre*, du 3[e] de cuirassiers ; Poissonnier, du *6[e] de lanciers.*

TABLEAU DES PERTES ÉPROUVÉES, LE 6 AOUT 1870, A FRŒSCHWILLER.

I. — Armée allemande.

CORPS ENGAGÉS:	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.
Ve corps prussien	41	877	179	3.782	»	777	220	5.436
XIe id.	41	457	138	2.243	»	265	179	2.965
Ier id. bavarois	10	64	27	477	»	205	37	746
IIe id.	9	52	27	524	»	91	36	667
Division wurtembergeoise	5	33	12	271	»	35	17	339
	106	1.483	383	7.297	»	1.373	489	10.153
TOTAUX	1.589		7.680		1.373		10.642	

		Officiers.	Troupe.
II. Armée française.	Tués	»	5 à 6.000 hommes?
	Blessés	»	
	Disparus	»	10.000? »
			15 à 16.000 hommes?
III. Hors de combat dans les deux armées.			26.642 hommes?

Allemands : 10.642 hommes hors de combat, dont 489 officiers, au nombre desquels les généraux *de Kirchbach* (V[e] corps), *de Bose* (XI[e] corps) et 15 colonels.

La bataille de Frœschwiller, ou de Wœrth, est féconde en enseignements de toute nature. Dès le premier grand engagement de la guerre on put voir, en effet, que toute bataille purement défensive est forcément une bataille perdue, si l'ennemi dispose de forces supérieures ; que le moment précis de prendre l'offensive est très délicat et fugitif ; que l'artillerie, réunie en grandes masses, a pour mission première de préparer longuement l'entrée en ligne de l'infanterie ; que celle-ci ne peut espérer réussir exclusivement par une attaque de front, qu'elle doit demander le succès à un mouvement tournant dirigé contre une aile ou contre les deux ailes de l'ennemi, selon les forces dont elle dispose ; que la cavalerie employée en masse ne peut réussir qu'à se faire écraser par l'infanterie armée d'un fusil à chargement rapide, bien maîtresse de son feu et que le terrain favorise ; enfin qu'il faut, si on veut que la retraite ne se transforme pas en déroute, l'ordonner à temps, c'est-à-dire lorsque l'écrasement n'étant pas encore complet, on peut avoir la certitude de l'opérer régulièrement, ainsi qu'il convient à des troupes qui ont fait noblement leur devoir. — Est-il nécessaire d'ajouter, sans rappeler une maxime bien connue formulée par Napoléon I[er], qu'un général, décidé à accepter la lutte, doit réunir dans cette prévision, en les convoquant catégoriquement, tous les éléments qui, placés sous ses ordres, sont à une faible distance de lui.

Les deux dénominations sous lesquelles nous avons désigné la lutte soutenue par le I[er] corps sont également acceptables : la première au point de vue français, puisque c'est à Frœschwiller que se tenait le maréchal de Mac Mahon et que la bataille a été définitivement perdue pour nous ; la deuxième

au point de vue allemand. Toute autre dénomination est inadmissible.

Le bourg de Reichshoffen est situé à 4^{k},400 de l'entrée de Frœschwiller. Lorsque la gauche française l'atteignit, la bataille était donc perdue depuis plus d'une heure : comment ne pas s'étonner que des personnes du métier s'obstinent encore à donner le nom de Reichshoffen à la lutte du 6 août ?

La dénomination de *Cuirassiers de Reichshoffen*, dont on a tant abusé depuis 1870, se justifie moins encore, n'en déplaise à la tradition populaire et aux imagiers qui l'ont servie. Les cuirassiers Michel ont chargé du Nieder Wald jusque dans Morsbronn; qu'on les nomme, si on le veut, cuirassiers de Morsbronn. Les cuirassiers de Bonnemains ont chargé au sud d'Elsasshausen. Les débris des uns et des autres ont, il est vrai, traversé Reichshoffen... plusieurs heures après avoir chargé les uns à 7, les autres à 5 kilomètres environ de là.

Nous aurons plus d'une fois occasion de revenir sur cette question des noms de batailles et de rejeter quelques-uns d'entre eux.

En principe, une bataille doit être désignée par un nom simple et jamais par un mot composé, qui dénote de l'indécision, ou constitue comme une sorte de compromis. Les vainqueurs donnent à la bataille le nom de leur quartier général, ou bien du lieu où a pris fin la période décisive. Les vaincus conservent, selon nous, le droit d'opposer un nom à celui de leurs adversaires, lorsque malgré une lutte très inégale, leur résistance a été honorable. Enfin, il est des cas où une dénomination commune s'impose.

A une petite distance à l'est d'Elsasshausen se trouve le *poste d'observation* qu'occupa pendant la plus grande partie de la journée le maréchal de Mac-Mahon ; de là on embrasse presque tout le champ de bataille : ce poste est exactement marqué par un noyer qu'entoure aujourd'hui une balustrade.

A 80 mètres à peine du « *noyer de Mac-Mahon* » se dresse un monument allemand de grand style. C'est une riche colonne corinthienne surmontée d'un aigle et dont le soubassement est entouré de quatre génies en bronze dont trois tendent des couronnes; au-dessus du dernier qui regarde vers l'est, d'où est venue l'attaque, se trouve l'inscription que nous avons déjà citée pour Wissembourg : *Den — Gefallenen Kameraden — Die dritte Armee.*

Le cimetière de Frœschwiller, renferme plusieurs tombes françaises, entre autres celle du général Maire : *Baron — Émile Maire — général de brigade — 6 août* 1870 — *le* 8e *régiment d'infanterie — à son ancien colonel.* En 1881, ce monument menaçait ruine.

A 800 mètres environ de Wœrth, sur la route de Frœschwiller, se dresse le *monument français* élevé sous les auspices d'un comité présidé par le comte de Leuze, dont plus d'un blessé n'a point oublié le nom : ce monument, qui est digne de la France, surmonte une crypte où doivent bientôt prendre place les ossements épars de tous côtés.

A 200 mètres environ de la sortie sud-ouest de Morsbronn, sur la route de Laubach, se trouve un autre monument français antérieur au précédent. D'abord consacré aux Cuirassiers, il a ensuite reçu l'énumération de tous les corps engagés : On lit sur la face orientale : *Aux — Cuirassiers dits de Reichshoffen — Militibus Gallis hic interemptis die* 6 *A.* 1870 — *Defuncti adhuc loquuntúr — Eruit patria mœrens Anno Dni* 1873.

Sur la face occidentale : *Melius est nos mori in bello quam videre — mala gentis nostræ et sanctorum. Machab.* 1.

Les cimetières de Morsbronn et de Reichshoffen contiennent les tombes des soldats français morts aux ambulances de ces villages.

Retraite de l'armée française. — Les Allemands ne surent pas profiter de leur victoire. Le soir même du 6, la poursuite confiée aux Bavarois fut très molle ; elle ne s'exerça d'ailleurs que dans la direction de Bitche et prit bientôt fin. Les colonnes désorganisées de l'armée vaincue purent donc s'écouler pêle-mêle sur la route de Saverne où l'arrivée des Allemands eut rendu le désastre bien plus grand encore. La 4e division de cavalerie ne franchit la Sauer qu'à neuf heures et demie du soir et perdit quelques heures en se portant sur Bitche. Le 7, elle revint sur Ingwiller où elle reprit la vraie piste et poussa jusqu'à Steinburg. Le contact retrouvé, le 7 au soir, était de nouveau perdu le 8 au matin et pour plusieurs jours ;

car l'infanterie des Ve et XIe corps prit les devants et la division de cavalerie indépendante fut maintenue derrière elle jusqu'au 11. Après avoir atteint Phalsbourg, le 1er corps avait effectué, dans la nuit du 7 au 8, une marche qui la transporta à Sarrebourg ; on ne songea malheureusement pas à détruire les tunnels de Saverne et de Lützelbourg sur la grande ligne de l'Est ; cet oubli fut gros de conséquences. A Sarrebourg, le 1er corps fut rejoint par le 5e corps dont le chef, n'ayant pas reçu d'ordre, s'était décidé à marcher, le soir même du 6, sur la Petite-Pierre : seule, la brigade de Lapasset avait été maintenue à Sarreguemines.

Le 1er corps continua sa retraite beaucoup trop rapidement sans être inquiété cependant, [1] mais au milieu d'émotions répétées, par Blamont (9), Lunéville (10), Bayon-sur-Moselle (11), Haroué (12), Vicherey (13) et Neufchâteau (14). Dans cette dernière ville, il reçut l'ordre de se rendre au camp de Châlons où devait être formée une nouvelle armée : transporté en chemin de fer, il y arrivait le 17.

Le 20 août, le gros du 5e corps ralliait au camp de Châlons le maréchal de Mac-Mahon, au commandement duquel il avait été enlevé pendant un peu de temps. Tiraillé entre les trois directions de Metz, de Langres et de Paris, par une série d'ordres et de contre-ordres qui ne montrent que trop combien était profonde la confusion qui régnait au quartier impérial, le général de Failly s'était avancé, à partir de la ligne Lunéville-Baccarat, par Charmes (12), Mirecourt, Chaumont (16). De Chaumont, après avoir envoyé deux brigades, l'une à Blesmes, l'autre à Saint-Dizier pour couvrir ces deux points que menaçaient les éclaireurs allemands, le 5e corps fut dirigé en chemin de fer sur le camp par Vitry-le-Français.

1. La façon dont s'exécuta cette retraite déprima beaucoup plus *le moral des* soldats du 1er corps que n'avait pu le faire l'insuccès *du 6 août.*

embarquement eut lieu dans les gares de Langres, aumont et Bar-sur-Aube : le 19, l'opération était termi-e ; or, dans la soirée même, Saint-Dizier était occupé force par l'ennemi. Du camp, le 5e corps fut envoyé à ims, où, par des arrivées successives, il était réuni tout tier, le 22, y compris sa réserve d'artillerie momenta-ment arrêtée à Chaumont.

Le même jour, le 7e corps arrivait à Reims. Bien que ux divisions de ce corps n'eussent pas encore vu l'en-mi, son moral avait déjà subi une forte atteinte : lui ssi avait eu sa triste odyssée. En arrivant à Belfort, le juillet seulement, après avoir été retenu contre son é, à Paris, par le service du palais, le général Félix ouay avait trouvé un corps incomplet, des troupes man-ant du nécessaire, des magasins vides : la 3e division umont), une brigade de cavalerie et trois batteries étaient pas encore arrivées. Le 4 août, la 1re division onseil Dumesnil) avait été envoyée à Haguenau sur la mande du maréchal de Mac-Mahon. Le 7 août, le gé-ral Douay recevait deux dépêches : l'une du maréchal i lui annonçait sa défaite, sans lui envoyer d'instruc-ons ; l'autre du quartier impérial lui enjoignant de jeter e division dans Strasbourg et de couvrir, avec les deux tres, Belfort, comme si l'on ignorait que le général avait sous la main qu'une division, la 2e (Liébert).

Ces dépêches rejoignirent le général Félix Douay à ilhouse où l'avait appelé le cri d'alarme jeté par le us-préfet ; il reçut là une dépêche aussi erronée qu'im-udente dans laquelle un autre sous-préfet, celui de hlestadt, lui annonçait que l'ennemi venait de passer Rhin sur deux points, à la hauteur de Marckolsheim et Huningue. Alors eut lieu, du 7 au 8 août, de Mulhouse Dannemarie, par Altkirch, au milieu de populations ofondément remuées, affolées, une douloureuse étape i dévoila bien des germes d'indiscipline. On allait faire iter le tunnel de Dannemarie, lorsqu'on apprit l'erreur sous-préfet de Schlestadt. Rallié le 12 août par sa 3e di-

vision, le général put enfin disposer de 17.000 fantassins, 1.300 cavaliers et 90 bouches à feu. Depuis plusieurs jours il demandait en vain des ordres lorsqu'il reçut, le 16, celui de se rendre à Châlons-sur-Marne. Le 17, le 7e corps s'embarquait laissant Belfort réduit à sa garde mobile en voie d'organisation; le 19 au soir, il était tout entier en route. Blesme étant occupé par l'ennemi, les trains poursuivirent leur route jusque sous Paris, à Pantin, d'où le corps fut dirigé sur Reims.

Le choix de la direction de Saverne, le 6 au soir, avait eu ceci de particulièrement regrettable qu'au lieu de se rapprocher des corps concentrés autour de Saint-Avold on s'en était éloigné, de façon à rendre très laborieuse pour l'avenir une jonction alors facilement réalisable et qui eût pu offrir de sérieux avantages. Le 8, en se portant de Phalsbourg sur Sarrebourg et non sur Sarrabbe, on avait rendu la séparation définitive.

Siège de Strasbourg, du 9 août au 28 septembre. — Aussitôt après la victoire de Wœrth, la division badoise, sous les ordres du général de Beyer, avait été dirigée sur Strasbourg dont l'investissement, commencé le 9, était complet le 17 août.

Dépourvu de forts détachés, ayant pour garnison environ 16.000 hommes, dont la portion la plus solide était le 87e de ligne autour duquel vinrent se grouper des troupes de dépôt, des mobiles, 500 pontonniers, 120 marins et environ deux mille fuyards ou blessés de Frœschwiller, Strasbourg n'avait reçu, qu'au dernier moment un gouverneur, le général Uhrich, rappelé du cadre de réserve. Cette place se trouvait réellement hors d'état de pousser la résistance jusqu'aux limites que réclamait son importance; le rempart même n'offrait pas de casemates et son armement était incomplet [1]. A la fin d'août, le gé-

1. Le fait n'était pas spécial à Strasbourg; car, pendant cette malheureuse guerre, nos places françaises ont été *investies avant d'être armées.*

éral de Werder, chargé en second lieu de la direction
e l'attaque, disposait d'environ 60.000 hommes et de
14 pièces, dont 373 bouches à feu de siège.

Le siège régulier commença le 26 août; il conduisit
isqu'à 40 pas de la crête du glacis.

Le 28 septembre, après 46 jours de blocus et 31 jours
e siège régulier, à la suite d'un impitoyable bombarde-
nent qui durait depuis le 16 août, deux bastions présen-
aient des brèches: le général Uhrich dut capituler,
nalgré le bon vouloir et les protestations passionnées des
abitants; mais il n'avait pas détruit ses armes, ses mu-
itions et son matériel de guerre.

Les Allemands firent 15.600 prisonniers, dont 342 offi-
iers qui avaient rejeté l'offre du *revers* que 58 autres
cceptèrent [1]. Les pertes du corps de siège s'élevaient à
25 tués, 727 blessés, soit 952 hommes dont 45 officiers.

La population n'eut, malgré la violence du bombar-
ement [2], qu'environ 1.100 hommes hors de combat,
ont 300 tués. Il y eut dans la garnison environ 700 tués
u blessés.

La capitulation de Strasbourg rendit disponible le corps
u général Werder.

1. Les officiers qui furent assez mal inspirés, ou conseillés, pour
gner le *revers* après chaque capitulation, engagèrent leur parole
honneur de « ne point porter les armes contre l'Allemagne et
; n'agir d'aucune manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la
ierre... » Ils évitèrent ainsi la captivité, mais ils séparèrent leur
rt de celui de leurs soldats et, sans qu'ils en eussent conscience
ut d'abord, ce *serment d'insensibilité* (général Ambert) qui les con-
imnait à assister immobiles, sous peine de forfaiture, à l'inva-
on de la patrie, les plaça au rang du vieillard, de la femme ou de
nfant qui doivent se résigner à courber le front devant la force.
La formule du serment n'était pas nouvelle pour les Allemands;
puis 1806, ils la connaissaient et nos Archives du Dépôt de la
ierre conservent plus d'une pièce de ce genre revêtue de nom-
euses signatures.

2. 193.722 projectiles furent jetés sur la ville, dont environ
0 maisons furent brûlées.

Opérations du début en Lorraine.

Positions des 2e, 3e, 4e corps et de la Garde, le 5 août au soir. — Le soir du jour où le maréchal Bazaine reçut le commandement des corps de gauche de l'armée, ces corps occupaient en Lorraine les emplacements suivants :

En première ligne, les 2e et 4e corps. Groupé autour de Forbach, le 2e corps avait sa 3e division (de Laveaucoupet), à Spicheren, la 1re division (Vergé), à Stiring; la 2e division formant réserve (Bataille) était à Œtingen. — 4e corps : 3e division (de Lorencez), à Teterschen; 2e division (de Cissey), à Boucheporn.

En deuxième ligne, le 3e corps et la Garde : 3e corps : 1re division (Montaudon), à Sarreguemines; 2e division (Castagny), à Puttelange; 3e division (Metman), à Marienthal; 4e division (Decaen), à Saint-Avold. — Garde impériale, à Courcelles-Chaussy.

Ces quatre corps s'étendaient donc de la route Sarrelouis-Metz à Sarreguemines; ils étaient hors d'état de prendre l'offensive sans une concentration préalable. Le 2e corps était en flèche et tout particulièrement exposé. Aussi avait-on songé à le porter, le 6, plus en arrière sur le plateau de Cadenbronn, entre la Sarre et la Rosselle ; on ne donna pas suite à ce projet pour ne point abandonner les approvisionnements entassés à Forbach et à Sarreguemines; c'est ainsi que le 2e corps se trouva abandonné aux coups des Ire et IIe armées.

Marche en avant des Ire et IIe armées. — Nous avons déjà mentionné les conditions spéciales dans lesquelles devait, par suite de la désobéissance du général de Steinmetz, s'effectuer la marche de la Ire armée. Nous donnerons, avec plus de détails, celle de la IIe armée, parce qu'elle offre un dispositif intéressant.

Les ordres donnés pour la journée du 6 août par le prince Frédéric-Charles devaient avoir pour résultat de placer la IIe armée sur deux lignes :

La première ligne, offrant un front de 25 kilomètres environ, devait être formée par le IIIe corps à Neunkirchen, la Garde à Hombourg et le IVe corps à Deux-Ponts; la deuxième ligne, d'une étendue approximative de 18 kilomètres, devait être formée par le Xe corps à Waldmohr, et le IXe à Landstuhl.

La distance moyenne entre les deux lignes est de 15 kilomètres à peine. En arrière du IXe corps, se trouve le XIIe corps qui se rapproche; il n'a pas dépassé Kaiserslautern.

Pour le 7, le Xe corps avait ordre de s'avancer jusqu'à Bexbach, de façon à se placer entre le IIIe corps et la Garde : il devait être remplacé à Waldmohr par le IXe corps; le XIIe corps avait reçu l'ordre de dépasser Landstuhl et de pousser jusqu'à Mühlbach.

La IIe armée se fût donc trouvée placée sur deux lignes : la première, constituée par 4 corps d'armée sur un front de 25 kilomètres environ; la deuxième formée par 2 corps d'armée. La bataille imprévue de Forbach fit dépasser les positions assignées pour la journée du 6 août.

En résumé, le 6 août au matin, les Ire et IIe armées se portaient sur la Sarre, précédées par les 5e et 6e divisions de cavalerie.

En première ligne, de Lebach à Hombourg, marchaient la Ire armée (VIIe et VIIIe corps) et deux corps (IIIe et IVe) de la IIe armée.

En arrière s'échelonnaient quatre autres corps : à droite, le Xe corps; à gauche, s'avançant, sur les traces du IVe corps, la Garde, les IXe et XIIe corps. Huit corps d'armée convergeaient donc sur Sarrebrück.

La direction donnée par le général de Steinmetz à son armée, contrairement à l'ordre qu'il avait reçu, allait en effet provoquer la rencontre des deux armées sur ce point. Le prince Frédéric-Charles avait prévu le cas et donné l'ordre au commandant du IIIe corps, qui tenait la droite de sa première ligne, d'employer la force, si besoin était pour *faire évacuer la ville* par les troupes de la Ire armée

Cependant on ne devait pas dépasser la Sarre ce jour-là, et on ne comptait attaquer l'ennemi que le 7 ou le 8.

L'impatience qu'éprouvait le général Steinmetz d'entrer en action en décida autrement, et, comme à Frœschwiller, une bataille imprévue s'engagea; une fois entamée, elle fut alimentée par les arrivées succesives des différents groupes allemands marchant au canon.

BATAILLE DE FORBACH OU DE SPICHEREN, LE 6 AOUT.

Les reconnaissances de la cavalerie du général Rheinbaben (5e division) qui devançait le VIIe corps, ayant signalé au chef de la Ire armée l'abandon de Sarrebrück et certains mouvements qui paraissaient dénoter chez les Français l'intention de battre en retraite, le général de Steinmetz ordonna aussitôt, dans les termes suivants, l'occupation des positions abandonnées par les Français : « L'ennemi doit être puni de sa négligence. Afin de l'empêcher de rentrer dans les positions qu'il a évacuées, le commandant en chef déclare en approuver l'occupation dans l'intérêt de la IIe armée. »

Au sud de Sarrebrück, entre les deux villages de Stiring-Wendel et de Saint-Arnual situés, l'un dans le vallon que traverse la voie ferrée de Forbach-Sarrebrück, l'autre sur la rive gauche de la Sarre, s'étend une série de hauteurs désignées sous les noms de Forbacher Berg, Spicherer Hohen, Rother Berg, Gifert Wald, Pfaffen Wald et Stift Wald. La plus avancée vers le nord est le Rother Berg [1], contre-fort en partie rocheux d'un accès assez difficile [2], formant une espèce d'éperon dont l'axe est marqué par la route venue de Spicheren qui descend dans la plaine en s'accolant à son flanc oriental ; cet éperon, sans être la position dominante du plateau de Spicheren, en est cependant la clef. Entre ces hauteurs

1. Ce nom est dû à la couleur rougeâtre de la terre du monticule.
2. La partie nord de l'éperon présente en outre des excavations qui ont permis au défenseur de se cramponner sur place.

et la Sarre se trouvent quelques collines de moyenne élévation, le Winter Berg, le Nüss Berg, le Repperts Berg, le Galgen Berg et le Terrain de manœuvres. C'est sur les hauteurs de Spicheren qu'est établie la division de Laveaucoupet (3e). La division Vergé (1re) est partagée entre Stiring et Forbach : à Stiring, la brigade Jolivet défend les abords du vallon du côté de Sarrebrück; la brigade Valazé garde Forbach et le débouché de la vallée de la Rosselle. A trois kilomètres au sud, la division Bataille (2e) occupe toujours Œtingen.

Le front de cette position, surtout en avant du centre et de la droite, est certainement très fort. Cependant l'aile droite est en l'air, puisque le général Laveaucoupet ne dispose que d'une division au lieu de deux qui l'eussent rendu inexpugnable en lui permettant de n'être pas tourné par le Stift, ou seulement par le Gifert Wald. L'aile gauche est appuyée aussi à des bois par lesquels on peut la tourner : elle est d'ailleurs *refusée*, puisqu'on a commis la faute de ne point occuper le Stiringer Waldstuck que les Allemands vont si bien utiliser comme masque, puis comme appui. L'occupation de ce bois, qui se trouve à hauteur du Rother Berg, eut permis de restreindre efficacement le front; elle eut mis aussi les Allemands dans l'impossibilité de se servir, dès le début, ainsi qu'ils l'ont fait, du long couloir qui conduit à Drahzug, sans que l'on soit vu du Rother Berg, et qui, entre la forêt de Schœnech et le Stiringer Waldstuck, se prolonge jusqu'à ce dernier point.

Etant donnée la nature dénudée de la cuve qui s'étend entre les hauteurs sud de Sarrebrück et le Rother Berg, les Allemands n'ont qu'à donner la préférence à une attaque par les ailes, ce que, de proche en proche, leur supériorité numérique leur permet de faire.

Ajoutons que la fortification improvisée fut utilisée sur le Rother Berg dont les tranchées abris seront défendues par le 10e bataillon de chasseurs et au nord-ouest de Forbach sur la route de Völklingen.



En arrière du 2e corps, à 19 kilomètres en moyenne, le 3e corps s'étend de Sarreguemines à Saint-Avold, par Puttelange et Marienthal, sur un front d'environ 30 kilomètres : ses différents éléments sont un peu éloignés, pas assez cependant pour ne pouvoir arriver en temps opportun au secours du 2e corps.

Le général Frossard, qui avait été prévenu le matin à quatre heures quarante minutes par le major général qu'il pourrait être attaqué dans la journée s'occupait encore de mettre sa position en état de défense lorsque, vers neuf heures du matin, le canon se fit entendre aux avant-postes : c'était le commencement de la bataille.

Comme la journée de Wœrth, la bataille de Spicheren présente deux phases distinctes.

De onze heures et demie à quatre heures environ, deux brigades entrent en ligne l'une après l'autre, et donnent l'assaut d'une façon intermittente à deux divisions françaises établies dans de fortes positions ; elles se cramponnent aux bois et ne doivent leur salut qu'à la défensive exagérée des Français.

De quatre heures du soir jusqu'à la fin de la bataille, les Prussiens obtiennent d'abord l'égalité, puis la supériorité numérique, et, lorsque leur artillerie a écrasé de projectiles la ligne française, ils tentent un dernier assaut qui, à la gauche du moins, est couronné de succès, malgré le courage héroïque déployé par les défenseurs. A plusieurs reprises ceux-ci ont pris l'offensive, mais il est trop tard, par suite de leur grande infériorité numérique. Bien que pendant la journée le commandement de l'armée allemande ait été exercé successivement par trois généraux différents, sans compter le général Steinmetz lui-même arrivé à sept heures et demie sur le lieu du combat, cependant les procédés employés par les différents corps ne varient pas ; il y a dans cette concordance la preuve d'une remarquable unité d'instruction individuelle.

Au moment où le VIIe corps atteignait la Sarre aux deux points de Völklingen (13e division) et de Sarrebrück

(14e division) *dont les ponts étaient en bon état* [1], la cavalerie avait déjà pu éclairer toute la rive gauche de la Sarre entre Wehrden et Sarrebrück, reconnaître notre front et déborder notre flanc gauche.

A onze heures et demie, sur l'ordre du général de Kameke, chef de la 14e division, le général de François débouche de Sarrebrück avec la brigade d'avant-garde (27e brigade : 74e et 39e régiments), occupe le Repperts Berg et est aussitôt en butte au feu de l'artillerie française établie sur le Rother Berg. Le général de Kameke décide alors qu'on enlèvera cette croupe et le général de François prend ses mesures. Il ne marchera pas droit sur l'obstacle ; mais, renonçant à une attaque de front, il veut d'abord ébranler les flancs. En conséquence, il porte deux bataillons sur le Gifert Wald contre la droite française et deux bataillons sur Stiring ; dans l'intervalle, il maintient trois batteries sur le Repperts Berg et deux bataillons à proximité. Les bataillons de gauche se couvrant du terrain traversent, malgré le feu des tirailleurs et de l'artillerie, un espace découvert et abordent le Gifert Wald : cette attaque réussit au prix de lourds sacrifices, mais les progrès dans les bois sont vite arrêtés.

L'attaque de droite atteint le bois de Stiring et progresse d'abord, malgré les efforts de la brigade Jolivet, jusqu'à ce que le feu parti de la Douane l'arrête. Vers trois heures cependant, les Prussiens qui ont repris l'offensive grâce à l'arrivée de deux compagnies venues du centre, réussissent, tout en cheminant à travers bois, à s'emparer de la hauteur des Vieilles-Houillères qui tient sous son feu Alt Stiringen.

Au centre, après que l'artillerie est parvenue à faire reculer les batteries françaises fortement éprouvées, le

1. Il est incontestable cette fois que, sans les ponts de Malstatt et de Saint-Johann-Sarrebrück, l'offensive du général de Kameke eût *été impossible le 6 août.*

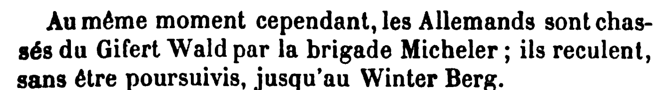
général de François essaie de se porter directement contre le Rother Berg avec un bataillon ; mais il éprouve de fortes pertes et doit s'arrêter au pied même du rocher. Les deux autres compagnies avaient été dirigées sur le Gifert Wald. L'artillerie formait toujours courtine entre les attaques des ailes.

A trois heures, les Français avaient donc le dessus contre des forces bien inférieures, il est vrai, et qu'il n'eut dépendu que d'eux d'écraser en recourant à l'offensive. Pendant la campagne de Crimée, à Traktir, la situation n'était pas sans analogie ; mais on avait entamé l'offensive à temps et on n'y avait plus renoncé. Ici on va laisser l'adversaire prendre pied sur des positions d'où on ne pourra plus le déloger ensuite.

La 27e brigade prussienne est employée partie dans le bois de Stiring, partie dans le bois communal de Sarrebrück, à la faveur duquel elle essaie de tourner la gauche française. L'action se morcelle alors en un grand nombre de petits combats.

A droite cependant, le général de Laveaucoupet lançant successivement le 63e (colonel Zentz) et le 66e (colonel Ameler) de ligne, contient l'ennemi qui cherche toujours à déborder sa droite. C'est alors que le général doit, secondé par le lieutenant-colonel Billot, son chef d'état-major, et par le commandant du génie Peaucellier, se porter lui-même en avant. Un peu plus tard, le général Doëns s'engage dans le Stift Wald (ou Bois de Saint-Arnual) avec deux bataillons du 2e de ligne, repousse les assaillants et dégage la droite : il tombe grièvement blessé ; le colonel de Saint-Hillier est tué.

C'est au moment où le général Bataille, parti d'Œtingen dirige sa division moitié sur Spicheren, (brigade Fauvart-Bastoul), moitié sur Stiring (brigade Pouget), que le général de Kameke donne l'ordre de tenter une nouvelle attaque contre le Rother Berg. Le général de François la conduit avec un admirable entrain et tombe blessé mortellement après avoir pris pied sur l'éperon.



Au même moment cependant, les Allemands sont chassés du Gifert Wald par la brigade Micheler ; ils reculent, sans être poursuivis, jusqu'au Winter Berg.

Vers quatre heures commence une nouvelle phase de la bataille. Depuis deux heures déjà les corps de seconde ligne étaient en pleine marche sur le champ de bataille. Le III[e] corps avait reçu du prince Frédéric-Charles l'ordre d'occuper Sarrebrück ; le VIII[e] corps continuait sa marche, le VII[e] corps se concentrait.

Trois régiments de la 10[e] division (III[e] corps) et de la 16[e] division (VIII[e] corps) arrivent d'abord ; ils débarquent du chemin de fer. Ces troupes sont immédiatement portées en première ligne sur le Gifert Wald, en deuxième ligne sur le Repperts Berg. Le général de Gœben exerce depuis quelque temps déjà le commandement en chef, lorsque le général Zastrow, chef du VII[e] corps, arrive, et prend à son tour, par droit d'ancienneté, la direction des opérations. Le 63[e], le 2[e] de ligne et le 10[e] bataillon de chasseurs ne réussissent pas, malgré des efforts inouïs, à empêcher les Prussiens de progresser jusqu'à la lisière sud de la forêt.

Les Prussiens s'emparent du Rother Berg, d'où des retours offensifs énergiques ne peuvent les déloger. Vers cinq heures du soir, désespérant de recevoir de nouveaux renforts, voyant ses munitions presque épuisées, le général de Laveaucoupet fait replier le 63[e] de ligne lentement et par échelons à 500 mètres du bois ; à partir de ce moment, les Prussiens essaient en vain d'en déboucher : le colonel Zentz les tient en échec jusqu'à la nuit.

Vers six heures, l'ennemi maître de Gifert Wald, à l'exception du saillant sud-ouest, nous déloge aussi du Pfaffen Wald. Le mélange des unités allemandes est tel que 32 compagnies de trois corps d'armée différents sont là pêle-mêle.

A l'aile gauche, les Prussiens n'ont pas été aussi heureux et tous leurs efforts sont venus se briser contre la résistance opposée par la division Vergé et la brigade

Pouget de la division Bataille. La marche des Prussiens est arrêtée par notre artillerie établie aux fermes dites la Brême-d'Or et la Baraque-Mouton. Vers cinq heures et demie, Allemands et Français se tiennent réciproquement en échec.

A six heures l'ennemi renforcé de nouveau parvient à se rendre maître du groupe formé par la Brême-d'Or, la Baraque-Mouton et la Douane. De ces différents points, des Vieilles-Houillères et de la Verrerie Sophie, il couvre de feux Stiring et ses défenseurs.

C'est alors qu'a lieu un vigoureux retour offensif dirigé par le général Bataille avec la brigade Pouget contre les troupes qui menacent directement le village : elles sont repoussées à gauche jusqu'à Drahzug, mais on échoue à droite contre le groupe de maisons cité plus haut.

Sur le plateau de Spicheren la lutte continue toujours, opiniâtre, terrible. Le régiment des hussards de Brunswick est là tout entier serré contre les escarpements du Rother Berg, dont, par forfanterie, il a tenté l'escalade. Deux batteries d'artillerie parviennent à prendre pied sur le plateau et ouvrent le feu à 800 mètres des lignes françaises.

Ce n'est cependant pas de ce côté que la victoire se décidera pour les Prussiens. Stiring Wendel [1] est leur objectif depuis l'arrivée du reste de la 5e division. Ils portent de ce côté toute l'artillerie qui peut trouver place sur le Folster-Hohe et préparent par un feu soutenu l'attaque du Forbacher Berg, dont l'occupation déterminera l'évacuation du plateau de Spicheren. Cette attaque n'est pas entamée de front, mais bien par un mouvement tournant. Abordé par l'ouest et par l'est à la faveur des ravins, le Forbacher Berg est couronné par les

1. Stiring-Wendel, avec Alt Stiringen et le bois de ce nom pour avancées naturelles, barre littéralement la vallée : par sa partie *nord il s'appuie* contre le Stiringer Wald ; sa partie sud avoisine *les escarpes* boisées qui dominent la route de Sarrebrück-Forbach.

Prussiens qui écrasent sous le nombre ses défenseurs. La ligne française est ainsi coupée en deux et la victoire n'est plus douteuse.

A sept heures du soir le général de Laveaucoupet tente un dernier effort pour reprendre le Gifert Wald et le Pfaffen Wald. Sous son impétueux élan, les Prussiens reculent ; mais ils reviennent ensuite. À la nuit cependant ils redescendent dans la plaine et, se couvrant par des avant-postes, ils se reportent sur les hauteurs de Sarrebrück. Dejà le général Frossard qui a employé jusqu'à son dernier homme, a donné ses ordres pour la retraite, dont les progrès de la 13e division prussienne dans la vallée de la Rosselle font une nécessité.

Vers cinq heures du soir, la tête de cette division qui vient de Völklingen débouche de la vallée de la Rosselle si tardivement surveillée et marche contre le Kaninchen Berg, de façon à menacer, à bien courte distance, la ligne de retraite de notre aile gauche.

Déjà le lieutenant-colonel Dulac a pris des mesures efficaces pour retarder le progrès de cette colonne. Il ne dispose que de deux escadrons du 12e dragons, d'une compagnie du génie de 105 hommes, au total de 225 hommes, et n'a pas d'artillerie. Pendant le combat, vers sept heures et demie, il ne sera renforcé que par une compagnie de 200 réservistes du 2e de ligne conduits par le sous-lieutenant Arnaudy, qui, avec autant d'intelligence que de résolution, vient, en descendant du chemin de fer, se placer sous ses ordres. Utilisant les tranchées-abris qu'a construites la brigade Valazé, il emploie habilement tour à tour, le combat à pied, le combat à cheval et ne recule, vers neuf heures du soir, que lorsqu'il est à bout de munitions ; il a infligé de fortes pertes à l'ennemi qui s'est arrêté indécis.

Le général Frossard peut, grâce à cette résistance, qui interdit seule à l'ennemi l'accès de Forbach [1],

1. A Forbach, on n'a point oublié le service rendu à la ville et

prendre ses mesures et commencer sa retraite pendant que des luttes individuelles se continuent dans Stiring Wendel.

Quelques voitures de bagages furent abandonnées, ainsi qu'un équipage de ponts envoyé de Metz sans attelages ; mais pas un canon, pas un trophée ne restèrent entre les mains de l'ennemi.

Pendant cette lutte si longue, si opiniâtre, si glorieuse pour les vaincus, les Allemands avaient engagé environ 70.000 hommes (gros des VIIe, VIIIe, IIIe corps et 5e division de cavalerie) et 20 à 22 batteries, auxquels le général Frossard ne put opposer que 28.000 hommes et 90 pièces. Malgré le voisinage du 3e corps, le 2e corps, avait, en effet, soutenu seul tout le poids de la lutte. A deux reprises différentes cependant, à neuf heures dix minutes et à dix heures du matin, son chef avait informé le maréchal Bazaine qu'il était attaqué, qu'une bataille véritable s'engageait ; il lui avait adressé en même temps une demande de secours qu'il renouvela plus tard.

A quatre heures du soir, seulement, le général Frossard reçut la brigade de dragons de Juniac qu'il fit rétrograder sur Morsbach, Bening et Merlebach, croyant avoir assez de cavalerie : à cela se borna le secours reçu. Aucune des deux divisions promises par le maréchal Bazaine le matin même, à onze heures quinze minutes, et dont la présence eut certainement changé la défaite en victoire, n'arriva à temps sur le lieu du combat. La 4e division (Decaën) était indispensable à Saint-Avold où elle gardait le centre de l'armée du Rhin ; la 1re division (Montaudon) ne fut prévenue qu'à trois heures trente minutes du soir. Les divisions désignées avaient d'ailleurs des instructions qui,

au 2e corps par les défenseurs du Kaninchen Berg. Le cimetière situé entre ce monticule et la ville renferme un monument sur lequel on lit: *Honneur aux braves du 12e dragons — tombés au combat de Forbach. — C'est à leur valeur que — la ville dût son salut.* — L'inscription est incomplète, mais du moins l'hommage *a été rendu.*

interprétées avec le désir plus ou moins conscient de s'en tenir à la lettre, ne comportaient pas un secours en temps opportun.

La 1re division (Montaudon) reçoit du maréchal à trois heures trente minutes du soir, dans une dépêche partie à deux heures quarante minutes, l'ordre de se porter vers Gross-Bliedestroff à la droite du général Frossard et de diriger au besoin une colonne sur Ruhling : elle a à parcourir environ 22 kilomètres. A cinq heures, elle traverse Sarreguemines et, à sept heures, elle atteint Ruhling d'où elle se porte, jusqu'à neuf heures et demie du soir, dans la direction de Forbach ; elle s'arrête lorsqu'on n'entend plus le canon ni la fusillade ; enfin, la retraite une fois connue, elle se replie sur Puttelange.

La 2e division (de Castagny) avait à franchir une distance d'environ 21 kilomètres : partie de Puttelange vers onze heures du matin elle s'égare, et, entre quatre et cinq heures, elle revient sur Puttelange, d'où elle repart à six heures : arrivée vers neuf heures à Forbach, elle rebrousse chemin après avoir appris la retraite du 2e corps et rentre à Puttelange.

La 1re brigade de la 3e division (Metman) part à dix heures du matin de Marienthal situé à environ 20 kilomètres de Forbach. Arrivée vers trois heures à Bening, elle s'avance jusqu'à 6 kilomètres de Forbach et prend position à l'embranchement du chemin de fer de Sarreguemines, près de Cocheren, sans que le général Frossard soit informé d'abord de sa présence. Après dépêche reçue à quatre heures et demie, selon le Journal de marche, elle se remet en route, vers six heures, pour Forbach qu'elle atteint à neuf heures. De là, après avoir suivi pendant quelque temps la retraite du 2e corps, la division se dirige sur Puttelange.

Telle est la bataille de Forbach ou Spicheren dans laquelle les deux partis ont fait preuve d'une bravoure et d'une ténacité remarquables, qui se sont traduites par de lourdes pertes.



Français : 320 morts, dont 37 officiers ; 1.662 blessés, dont 168 officiers ; 2.096 disparus [1], dont 174 officiers. Total : 4.078 hommes hors de combat, non compris 1.200 à 1.500 prisonniers. Au nombre des morts figuraient : le général de brigade *Doëns* [2] ; le colonel *Saint-Hillier* du 2e de ligne.

Allemands : 843 morts, dont 49 officiers ; 3.656 blessés, dont 171 officiers ; 372 disparus ; au total, 4.871 hommes hors de combat.

TABLEAU DES PERTES ÉPROUVÉES A FORBACH, LE 6 AOUT 1870.

I. — Armée allemande.

CORPS ENGAGÉS.	TUÉS.		BLESSÉS.		TOTAL	
	Officiers.	Troupe.	Officiers	Troupe.	Officiers.	Troupe.
IIIe Corps d'armée . .	28	341	65	1.571	93	1.912
VIIe — . . .	26	697	86	1.250	112	2.217
VIIIe — . . .	5	122	20	361	25	403
5e Division de cavalerie.	»	6	3	29	3	35
6e — . . .	»	»	»	1	»	1
	59	1.166	171	3 482	233	4.648
TOTAUX.	1.225		3.656		4.881	

1. Dès maintenant, remarquons combien, dans tous les documents français, le nombre des *disparus* est considérable : il y a là quelque chose de douloureux à plus d'un titre.

2. Cet homme de devoir mourut à l'ambulance des suites de ses blessures et reçut des Allemands les honneurs funèbres qu'il méritait.

II. — Armée française.

CORPS ENGAGÉS.	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Troupe.	Officiers	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.
État-major.	2	»	1	»	1	»	4	»
1re Division	10	100	27	393	24	692	61	1.185
2e —	5	26	33	404	1	301	39	731
3e —	18	140	99	620	13	1.022	130	1.782
Cavalerie.	»	3	3	16	5	27	8	46
Artillerie	1	10	3	46	»	4	4	60
Génie.	1	»	2	13	»	6	3	23
Gendarmerie	»	»	»	2	»	»	»	2
	37	283	168	1.494	44	2.052	249	3.829
TOTAUX.	320		1.662		2.096		4.078	

III. — Hors de combat dans les deux armées. . . . . 8,989 hommes.

En dehors des observations communes aux deux batailles livrées le 6 août, il y a lieu d'appeler l'attention sur les points suivants : en hésitant à prendre l'offensive aussitôt qu'il est possible de le faire, on permet à l'ennemi d'égaliser les chances de lutte, jusqu'à ce qu'elles lui appartiennent d'une façon irrémédiable et, par suite, on provoque l'enveloppement tactique ou l'écrasement par les feux convergents; les retours offensifs *partiels* [1] sont généralement impuissants; à toute attaque de front, il convient de préférer une attaque tournante, l'infanterie devant renoncer à la ligne droite lorsque des obstacles matériels n'arrêtent pas la vue, surtout si la nature du terrain favorise au contraire la marche par les ailes; le mélange des unités tactiques est inévitable et grandit avec les difficultés que présente le terrain, d'où résulte la nécessité de développer l'initiative chez les chefs inférieurs, afin que l'indépendance des unités secondaires favorise la poursuite du but commun. En dernier lieu, signalons l'entente parfaite avec laquelle les généraux prussiens ont marché au canon : chez eux, il n'y a eu ni hésitation, ni lenteur, ni malentendu. C'est qu'il est de principe, dans leur armée, toutes les fois que la situation générale, que le but poursuivi l'exigent, de se porter au secours d'une colonne engagée; c'est qu'aussi, chez eux, les questions de personnes disparaissent devant l'intérêt commun.

Le général Verdy du Vernois a écrit [2], sur cette importante question de *marcher au canon*, une page qu'il n'est pas hors de propos de reproduire en entier :

1. Ceux-ci n'ont certes pas manqué; il suffit de rappeler le mouvement dirigé contre Stiring, par le général Letellier-Valazé avec le 55e de ligne; un mouvement semblable tenté plus tard avec deux bataillons du 67e et un bataillon du 8e de ligne; la marche du général Doëns contre le Stift Wald (ou bois de Saint-Arnual); enfin les retours offensifs dirigés contre le Rother Berg et le Gifert Wald par la division de Laveaucoupet renforcée d'une brigade de la division Bataille.

2. *Études sur l'art de conduire les troupes.*

« ..... Le principe connu de marcher toujours au canon, peut aussi souffrir des exceptions. Ainsi, il peut se présenter des circonstances qui obligent de garder quand même en force un point, qui n'est pas encore attaqué par l'ennemi, et dès lors, les troupes qui s'y trouvent ne peuvent se porter qu'en partie au secours de leurs frères d'armes violemment engagés sur d'autres points, ou même doivent s'en abstenir. Le blocus de Paris en 1870-71 offre nombre d'exemples de ce genre.

« Les instructions, données par l'autorité supérieure aux chefs subordonnés, doivent être assez larges pour leur permettre d'agir, en pareil cas, suivant leur propre impulsion, de la manière la plus convenable. Mais, en général, on peut dire que la préoccupation dominante, quand on apprend qu'un corps de troupes est engagé avec l'ennemi, et qu'une affaire, quelque insignifiante qu'elle puisse paraître, va se décider, doit être de marcher au feu à tire d'aile et de prendre part au combat. Il s'agit, en effet, de savoir si l'histoire enregistrera pour nous une victoire ou une défaite. Heureusement dans notre armée, chacun s'est incarné ce devoir en chair et en os.

« Dans l'instruction donnée à la 3e armée, pour franchir la frontière en 1870, il était expressément recommandé que, si une des colonnes voisines rencontrait l'ennemi, les colonnes voisines devaient aussitôt se détourner, pour se porter au canon et entrer en action.

« C'est ainsi que le 4 août, devant Wissembourg, le Ier corps prussien soutint la division bavaroise Bothmer, et que le XIe corps prussien, quoiqu'il fût déjà arrivé au terme de sa marche, n'hésita pas à le dépasser pour tomber dans le flanc droit de l'ennemi.

« Ce sentiment d'appui mutuel a contribué plus puissamment encore à nous assurer la victoire de Spicheren, le 6 août 1870. Sans cette conviction que chacun doit accourir là où va se décider un combat, il est probable que cette victoire se fût changée pour nous en une défaite... » [1]

1. Le 6 août 1870, une batterie du Ier corps débarquait à Neunkirchen venant de Kœnigsberg: le capitaine n'hésite pas et marche sur Sarrebrück; à six heures un quart du soir, il tire son premier coup de canon. Que peut-on citer de plus remarquable comme *preuve d'initiative individuelle ?*

Le champ de bataille de Forbach est largement orné de monuments commémoratifs.

Au pied des hauteurs de Sarrebrück, plus exactement au sud de l'*Exercir Platz*, dans ce que l'on appelle *l'Ehrenthal* (vallée de l'honneur), se trouve un cimetière de proportions restreintes qui doit surtout son importance aux noms des morts, à la richesse des tombes et au soin avec lequel il est entretenu; à peu de distance, il est dominé par une statue en bronze de la Patrie distribuant des couronnes à ses enfants morts pour elles.

Sur le Rother Berg, tumuli et monuments en pierre se pressent sur un espace très étroit. A la base même de l'*éperon*, se dressent plusieurs monuments élevés aux morts: du régiment des fusiliers du Bas-Rhin, n° 39; du régiment des fusiliers de Hohenzollern, n° 40; du 1er régiment d'infanterie de Hanovre, n° 74, etc., etc.

Les abords du Gifert Wald et le bois lui-même offrent aussi de nombreux tumuli.

En marchant sur Spicheren, on trouve un monument dû à la douleur d'une femme française : c'est une croix en pierre élevée « A la mémoire — de *Gangloff* Marie-Joseph-Adolphe — lieutenant au 40e de ligne — né à Forbach en 1841 — et à celle de ses compagnons d'armes — qui ont succombé à Spicheren — le 6 août 1870. »

Enfin, dans la vallée de Forbach, les tumuli apparaissent surtout : auprès du groupe formé par la Baraque-Mouton, la Brême-d'Or et la Zollhaus (maison de douane), dont la façade est criblée de balles; dans le bois de Stiringen; sur le chemin de Schœneck; sur la lisière est du Stiringen Wald. Un détail nous a particulièrement touché. Entre Alt-Stiringen et Stiring Wendel, court parallèlement au chemin de fer de Sarrebrück un chemin d'exploitation à double voie utilisé par les usines : il côtoie plusieurs tumuli : à un certain point, entre les deux voies, se dresse un petit tumulus à croix blanche; on n'a pas voulu, depuis dix ans, déplacer la tombe du soldat inconnu....

Retraite du 2e corps. — La retraite du 2e corps s'effectua sans être inquiétée. Les divisions Vergé et Bataille se retirèrent sur Œtingen; la division de Laveaucoupet



ne quitta Spicheren qu'après dix heures et demie du soir, pour se diriger sur Bœhren. Le général Frossard, au lieu de se replier sur Saint-Avold, c'est-à-dire sur le 3e corps et Metz, fit une retraite excentrique en se dirigeant de flanc sur Sarreguemines. Le 7 seulement, le 2e corps se rendit à Puttelange où se trouvaient déjà la brigade Lapasset et trois divisions du 3e corps.

Dans la journée du 7 août, l'Empereur ordonna la retraite générale sur le camp retranché de Metz où il se décidait à concentrer toutes les troupes.

Les deux batailles du 6 août agirent dans le même sens, car elles eurent pour résultat immédiat de faire tomber du même coup au pouvoir des Allemands tout le pays jusqu'à la Moselle. Une fois de plus le système de cordon avait fait ses preuves ; par suite de son emploi, la droite avait été écrasée, le centre avait été repoussé par des forces supérieures, sans que la Garde et trois autres corps fussent employés à les secourir.



CHAPITRE II

SUITE DES OPÉRATIONS EN LORRAINE. — LA GUERRE SOUS METZ JUSQU'AU BLOCUS

SOURCES

Deligny (général). — *Armée de Metz*, 1870, ouvrage publié en 1871.

***. — *Metz, campagne et négociations*, par un officier supérieur de l'armée du Rhin, ouvrage publié en 1871.

Fay (lieutenant colonel Ch.). — *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, ouvrage publié en 1871.

***. — *Opérations militaires autour de Metz*, par un officier général prussien, traduction publiée en 1871.

***. — *La guerre autour de Metz*, par un général prussien, ouvrage traduit en 1871.

Coffinières de Nordeck (général). — *Capitulation de Metz. — Réponse du général Coffinières de Nordeck à ses détracteurs.* Bruxelles, 1871.

Delmas (Émile). — De Frœschwiller à Paris, ouvrage publié en 1871.

Frossard (général). — *Rapport sur les opérations du deuxième corps de l'armée du Rhin dans la campagne de* 1870. — 1re partie : Depuis la déclaration de guerre jusqu'au blocus de Metz ; publiée en 1871.

Schell (A. de). — *Les opérations de la 1re armée sous les ordres du général de Steinmetz, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la capitulation de Metz,* ouvrage publié en 1872 ; traduit par A. Furcy Raynaud.

Bazaine (maréchal). — *L'armée du Rhin, depuis le* 12 *août jusqu'au* 29 *octobre* 1870, ouvrage publié en 1872.

Kœhler. — *Die Reiterei in der Schlachter bei Vionville und Mars-la-Tour, am* 16 *august* 1870. Berlin, 1873.

Premier Conseil de guerre de la première division militaire. — *Procès Bazaine* (*capitulation de Metz*). — Compte rendu sténographique *in extenso* des séances, publié en 1873.

Hoffbauer (major). — *Les opérations de l'artillerie allemande dans les batailles livrées aux environs de Metz,* ouvrage publié en 1874 ; traduit par le capitaine belge Bodenhorst.

LA GUERRE SOUS METZ JUSQU'AU BLOCUS

Retraite des Français sur Metz. — La retraite générale sur Metz se fit par un temps épouvantable, au milieu d'ordres et de contre-ordres de mauvais augure. Les 2e, 3e, 4e corps et la Garde se portèrent sur la rive gauche de la Nied française, où il y eut arrêt les 8 et 9, parce que, dans le principe, on avait songé à la transformer en une ligne de défense.

Le 10, l'armée s'éloignait de la Nied ; le 11, elle était sous Metz. Le lendemain, 12, la plus grande partie du 6e corps y arrivait aussi. Au lieu de diriger, dès le 9, ce corps d'armée par étapes sur Metz, on avait trouvé préfé-

sable de se servir d'un chemin de fer évidemment destiné à être coupé, puisqu'on n'avait pas cru devoir garder, du côté de Nancy, le point de Pont-à-Mousson. Du 9 au 13 août, 40 trains partirent de Mourmelon. Les premiers arrivèrent à destination ; mais, dans la nuit du 11 au 12, la voie ferrée ayant été occupée à Pont-à-Mousson par les Allemands, les derniers trains durent rebrousser chemin : c'est ainsi que le 6e corps, une fois rendu à Metz, n'avait que 6 batteries d'artillerie, sans réserves ni parcs, était privé de sa cavalerie et n'avait pas de services. Il en eut été autrement, si on avait cherché à gagner deux étapes en mettant l'artillerie et les bagages sur le chemin de fer de Châlons à Verdun et en faisant filer l'infanterie et la cavalerie par voie de terre.

Le maréchal Bazaine devient définitivement commandant en chef de l'armée du Rhin, le 12 août. — Le 12 août, l'Empereur nommait le maréchal Bazaine au commandement en chef de l'*armée du Rhin*, dénomination sous laquelle se trouvaient réunis la Garde impériale, les 2e, 3e, 4e, 6e corps, la 1re division de réserve de cavalerie (général du Barail), la 3e (général de Forton) et la réserve générale d'artillerie (général Canu) comprenant un total de 90 batteries (446 canons, 84 mitrailleuses).

L'armée du Rhin présentait, le 12 août, les effectifs suivants :

	Hommes.	Chevaux.
2e Corps	25.000	5.000
3e —	48.361	10.331
4e —	35.063	6.902
5e —	3.470	680
6e —	38.089	2.469
Garde impériale	21.422	7.129
Réserve de cavalerie	4.574	4.226
Réserve d'artillerie	2.061	2.129
Réserve du génie	648	396
TOTAUX	178.688	39.502

En même temps qu'il était investi de ce commande-

dement, le maréchal Bazaine recevait « l'ordre impératif « de passer la Moselle sans retard[1] », pour se replier dans les plaines de la Champagne. Il apprenait également que le maréchal Le Bœuf renonçant aux lourdes fonctions de major-général, qui demandent une longue initiation, était remplacé, en qualité de chef d'état-major général, par le général de division Jarras ; malheureusement celui-ci n'avait pas ses sympathies.

« Nous n'hésitons pas à dire que la tâche qui incombait ainsi au maréchal, dépassait de beaucoup ses moyens et ses forces, et qu'il n'était à sa hauteur, ni par son activité physique, ni par ses talents, ni par son énergie morale.

« Pour une aussi grande mission, il eût fallu mettre en jeu tous les ressorts d'une grande âme, toute l'énergie d'un grand caractère ; il eût fallu des éclairs de génie, peut-être !.....

« Le maréchal, lui, n'appela à son aide qu'une somnolence égoïste, une sorte d'indifférence pour les intérêts généraux, un petit esprit et de petits moyens...[2] »

Comment d'ailleurs s'étonner qu'il en ait été ainsi? Avait-on pu oublier à ce point ce qui s'était passé au Mexique et par quel aveuglement Napoléon III[3] confia-t-il un pareil commandement à celui auquel, lors de son débarquement à Toulon, il avait fait refuser les honneurs militaires?

Le 12 août, l'armée du Rhin occupait sous Metz les emplacements suivants :

Le 2e corps vers Mercy ; le 3e corps derrière le ravin de Colombey ; le 4e corps à l'est du fort Saint-Julien ; le 6e corps entre Seille et Moselle. La Garde était en réserve.

1. *L'armée du Rhin*, par le maréchal Bazaine.
2. *Armée de Metz*, 1870, par le général Deligny.
3. L'opinion publique, il est juste de le reconnaître, poussa l'Empereur à ce choix que préconisa Jules Favre dans la séance du Corps Législatif du 9 août.

C'est de ces différentes positions que, sous la protection du 3e corps, qui occupait le centre, l'armée devait tardivement, le 14, passer de la rive droite sur la rive gauche de la Moselle.

Le 12 août au soir, par suite d'ordres donnés dès le 8 août, au général Coffinières, commandant la place de Metz, de jeter le plus de ponts possible sur la Seille et la Moselle, six chemins complets constitués par dix-huit ponts pouvaient être utilisés. Quelques-uns de ces ponts de campagne furent, il est vrai, endommagés dans la nuit du 12 au 13 août, par une crue subite de la Moselle; toutefois ils furent rapidement réparés et, dès le 13, le passage était possible.

Directions assignées, le 9 août, aux armées allemandes. — Cependant les Allemands avaient continué leur marche d'une façon prudente et méthodique. Ils avaient, en effet, entamé un vaste changement de front qui devait amener leurs trois armées sur la Moselle : la Ire armée servait de pivot et la IIIe armée, qui se dirigeait sur Nancy, à travers un pays exceptionnellement dangereux, se trouvait à l'aile marchante.

Le 9 août au soir, le général de Moltke avait arrêté de la façon suivante l'ensemble du mouvement. Cette marche, exécutée d'abord dans des directions parallèles, mérite, en effet, une mention spéciale, parce qu'elle montre comment le dispositif doit se plier aux exigences du terrain.

La Ire armée reçut la route Sarrelouis-Boulay-les-Etangs et les routes situées au sud jusqu'à celle affectée à la IIe armée.

Le terrain compris entre les routes de Saint-Avold — Faulquemont — Herny — Buchy — Nomeny — et de Sarre-Union — Dieuze était réservé à la IIe armée. Dans les nouvelles conditions qui lui étaient faites, le prince Frédéric-Charles pouvait utiliser quatre routes parallèles; il forma son armée sur deux lignes. Quatre corps s'avancèrent *en première ligne* ; le IIIe corps, sur la route de



Saint-Avold — Faulquemont — Han-sur-Nied — Buchy — Cheminot; le Xe corps, sur la route de Puttelange — Gros-Tenquin — Brulange — Delme — Nomény; la Garde, sur la route de Sarralbe — Altroff — Bermering — Morhange — Brehain — Oron — Lémoncourt — Arraye; le IVe corps, sur la route de Sarre-Union — Altweiler — Munster — Marimont — Château-Salins — Manhoué.

En deuxième ligne devaient venir en arrière du IIIe corps et à une journée de marche, le IXe corps, sur les traces duquel marcherait le IIe corps; au centre, le XIIe corps, dont l'itinéraire était marqué par les points de Metzing, Barst, Lixing, Vahl-lès-Faulquemont, Chémery, Brulange, Baudrecourt, Morville-sur-Nied et Solgne. Ainsi qu'on le voit, le front de marche ne dépassait, pas en moyenne, 20 kilomètres. Aux deux ailes, les IIIe et IVe corps devaient entretenir la liaison, l'un avec la Ire, l'autre avec la IIIe armée à laquelle furent réservées la route Sarre-Union — Dieuze et les routes placées au sud.

Remarquons que le front de marché de l'armée allemande était ainsi d'environ 48 kilomètres, puisque les axes de marche des Ire et IIe armées étaient séparés par un intervalle moyen de 18 kilomètres et qu'entre la route suivie par la IIe armée et celle qui, plus au sud, était affectée à la IIIe armée, l'intervalle est d'environ 30 kilomètres.

Attaque de Bitche, Lichtenberg, la Petite-Pierre et Phalsbourg. — Chemin faisant, cette armée s'était heurtée contre les petites places de Bitche, Lichtemberg, la Petite-Pierre et Phalsbourg qu'elle avait réduites à l'aide de détachements, ou bloqués.

Tout d'abord il fallut renoncer à faire tomber Bitche par un bombardement hâtif; on tourna donc cette place non sans peine, le 9 août.

Le même jour, les Wurtembergeois canonnaient vigoureusement Lichtemberg dont la garnison composée de 3 officiers et de 213 hommes, dont 34 blessés, dut se

rendre : le sous-lieutenant Archer, du 96e de ligne, qui commandait la place, accomplit son devoir jusqu'au bout, et ne capitula qu'après avoir mis hors de service le matériel comprenant 7 canons, 260 chassepots et des munitions. Les assiégeants comptaient 12 tués dont un colonel et 24 blessés.

Le même jour aussi, le sergent-major Bœltz refusait de rendre la Petite-Pierre, dont il se trouvait être le commandant et l'évacuait, après avoir fait enterrer ses cartouches, noyer la poudre ; il fut assez heureux pour échapper à la poursuite des Allemands et pour gagner Phalsbourg avec son petit détachement [1].

Quant à la place de Phalsbourg, bombardée par 60 pièces de campagne, les 10 et 13 août, elle fit comme le commandant Taillant qui avait charge de la défendre ; elle accepta le bombardement et ne se rendit pas [1] ; il fallut se résigner à observer la place.

Il importe de citer, avec les noms à l'appui, ces exemples de commandants de place ayant voulu avant tout faire leur devoir, sans songer à se retrancher derrière les conditions défavorables que leur avaient faites au point de vue de la défense, l'imprévoyance ou le mauvais vouloir.

Emplacements des armées allemandes, le 12 août. — Le 12 août, les Ire et IIe armées occupaient les emplacements suivants :

A l'aile droite la Ire armée, qui s'était avancée en raccourcissant ses marches, s'étendait de Boulay à Marangé ; en avant, sa cavalerie occupait, sur la Nied même, Bettange et Raville ; son quartier général était à Boucheporn.

La IIe armée se reliait à Faulquemont avec la Ire armée

1. M. Bœltz a été fait depuis chevalier de la Légion d'honneur.
2. Sommé de se rendre par le général de Gersdorff, le commandant Taillant refuse résolument ; menacé d'être bombardé, il se borne à répondre : « J'accepte le bombardement. » (*Relation prussienne.*)

par un corps, le IIIe, que soutenait en arrière le IXe corps; elle s'étendait vers Sarre-Union pour rester en communication avec la IIIe armée, par la Garde, et le IVe corps qui se portait sur son aile gauche. Un de ses corps, le Xe, avait déjà dépassé la Nied française, et s'était avancé jusqu'à Delme.

Le même jour, la IIIe armée était tout entière déployée sur la haute Sarre; elle occupait avec quatre corps et une division un front de 15 kilomètres au maximum. En effet, les IIe et Ier corps bavarois, la division wurtembergeoise, les Ve et XIe corps prussiens garnissaient la rive droite de la Sarre, entre Fenestrange et Sarrebourg.

Conversion générale exécutée par les Ire et IIe armées, les **13** *et* **14** *août* **1870.** — Dans l'après-midi du 12 août 1870, le général de Moltke, bien renseigné par sa cavalerie, qui avait multiplié ses reconnaissances sur tout le front français, savait que l'armée française était concentrée sous Metz. Il donna alors les ordres nécessaires pour que, pendant que la Ire armée se porterait sur la Nied française, la IIe armée, dont le flanc droit se trouverait couvert, cherchât à s'assurer de la ligne de la Moselle avant que les mouvements de la cavalerie allemande eussent donné l'éveil à l'ennemi, ou à atteindre tout au moins la Seille.

En exécution de cet ordre, que nous reproduisons ci-dessous, il s'agissait donc, ainsi que nous le disions plus haut, d'entamer, avec la Ire armée pour pivot, un changement de front sous la menace du camp retranché de Metz et des troupes qui pouvaient en déboucher sur la rive droite de la Moselle.

« Saint-Avold, le 12 août 1870, 4 heures 30 du soir.

« Autant que les nouvelles reçues jusqu'à présent permettent d'embrasser l'ensemble de la situation, le gros de l'armée ennemie opère sa retraite par Metz sur la rive gauche de la Moselle.

« Le roi généralissime ordonne ce qui suit :

« La Ire armée se portera, demain 13, sur la Nied française. Le gros occupera le front les Etangs-Pange et couvrira la gare de Courcelles ; sa cavalerie poussera des reconnaissances vers Metz et traversera la Moselle en aval. La Ire armée couvrira ainsi le flanc droit de la IIe armée.

« Celle-ci se déploiera en ligne de colonnes sur le front Buchy — Château-Salins, poussera ses avant-postes jusque sur la Seille, et cherchera à prendre possession, s'il est possible, des ponts de la Moselle à Pont-à-Mousson, Dieulouard, Marbache.... etc. Sa cavalerie s'avancera en reconnaissance au delà de la Moselle.

« La IIIe armée continuera sa marche en avant vers le front Nancy-Lunéville. » (*Général de Moltke.*)

Au moment où le mouvement commence, cinq corps d'armée (Ier, VIIe, IIIe, X^{e} corps et Garde), sont établis sur un front de 30 kilomètres au maximum, entre Boulay et Morhange ; une seconde ligne est formée, entre Boucheporn et Münster, sur un front de 34 kilomètres environ, par quatre autres corps (VIIIe, IXe, XIIe et IVe corps), dont le dernier, le IVe, se reliait, nous l'avons vu, à la IIIe armée.

La journée du 13 août fut employée par les deux armées à se porter dans les positions qui leur avaient été assignées.

La Ire armée s'avança jusqu'à 15 kilomètres environ de Metz, prête à attaquer en flanc les Français si, sortant de Metz, ils marchaient contre la IIe armée qui, elle-même, pouvait lui rendre un service analogue.

Dans la soirée du 13, le général de Moltke lançait un nouvel ordre destiné à maintenir sur place la Ire armée et à porter la plus forte partie de la IIe au delà de la Moselle, qu'elle devait franchir à Pont-à-Mousson, Dieulouard et Marbache. Toutefois, comme le mouvement devenait plus délicat, deux corps (les IIIe et IXe) de la IIe armée furent chargés cette fois de le masquer ; c'est derrière eux qu'il s'effectua.

La conversion générale à droite déjà commencée les jours précédents se continua donc.

Ire armée. — Le Ier corps est à Courcelles-Chaussy et les Étangs, avec une avant-garde à Chaussy; le VIIe corps est à Pange et Domangeville, avec une avant-garde vers Borny; en deuxième ligne, le VIIIe corps est près de Varize. La 3e division de cavalerie est vers Avancy, dans la direction de Sainte-Barbe.

IIe armée. — Le secteur compris entre la rive droite de la Seille et la voie ferrée de Strasbourg est occupé par les 6e et 1re divisions de cavalerie établies, l'une à Verny, l'autre entre Pontoy et Orny : toutes deux couvrent du côté de Metz les IIIe et IXe corps; la Ire division de cavalerie opère la liaison avec la Ire armée. Les deux corps qui doivent former rideau à la fois défensif ou offensif, suivant que les Français se porteront contre la IIe ou contre la Ire armée, sont établis aux emplacements qui leur ont été assignés : le IIIe corps, sur la grande route de Metz à Nancy, près de Pagny-les-Goin, à Louvigny et Vigny; le IXe corps, sur la grande route de Metz à Strasbourg, à Buchy, Luppy et Béchy. Le XIIe corps vient à Solgne, comme soutien de ces deux corps, et le IIe corps, en marche pour le rejoindre, atteint Faulquemont.

Déjà le Xe corps avait surpris à Pont-à-Mousson le passage de la Moselle, dont la rive gauche était fouillée par la 5e division de cavalerie, qui avait atteint Thiaucourt et Beney. Plus au sud, entre Pont-à-Mousson et Toul, les brigades de uhlans et des dragons de la garde s'avançaient. Parvenue à Arraye, la Garde se dirige vers Dieulouard; enfin, le IVe corps, qui est à Manhoué, doit continuer sa route, le 15, sur Marbache.

Le front de la Ire armée est de 10 kilomètres; celui des IIIe et IXe corps est d'environ 8 kilomètres; l'intervalle entre les Ire et IIe armées, marqué par les points de Courcelles et d'Orny, est inférieur à 8 kilomètres.

Bataille de Borny, ou de Colombey-Nouilly, le 14 août. —

Le 14 août, à onze heures et demie du matin, les 6e, 2e et 4e corps français commençaient par les deux ailes le mouvement de retraite qu'avait prescrit la veille le maréchal Bazaine; le 3e corps et la Garde demeurèrent provisoirement dans leurs positions.

Le 3e corps, dont le nouveau chef était le général Decaen, faisait face à l'est; il occupait les points de Grigy (1re division, Montaudon), Colombey (3e division, Metman), Montoy (2e division, Castagny) et Nouilly (4e division, Aymard).

La Garde se trouvait établie à l'ouest de Borny.

Le mouvement de retraite était en cours d'exécution, et les 2e, 6e corps, tout le 4e, sauf la 2e division (Grenier) maintenue à Mey, étaient déjà sur la rive gauche de la Moselle lorsque, entre trois heures et demie et quatre heures, le canon se fit entendre à l'est de Metz.

S'inspirant de l'esprit des ordres donnés, le général von der Goltz dépassait les avant-postes du VIIe corps et se portait avec sa brigade sur la position de Colombey, dans le but d'inquiéter la retraite dont il était témoin depuis plusieurs heures.

Le général de Ladmirault (4e corps) fit aussitôt revenir sur leurs pas ses 1re (de Cissey) et 3e (de Lorencez) divisions, pour appuyer les troupes restées sur la rive droite. De son côté, le général de Manteuffel, prévenu par le général von der Goltz, fit avancer le Ier corps qui, depuis Forbach, avait rallié la Ire armée.

Au moment où le combat s'engagea, la division Castagny (2e du 3e corps), prit position sur les terrains situés au nord de la Grange-aux-Bois; les trois autres divisions conservèrent les emplacements indiqués ci-dessus.

Le terrain sur lequel allait se développer l'attaque prussienne la favorisait singulièrement. Outre de nombreux petits bois ou parcs, il offrait dans la direction est-ouest plusieurs ravins tortueux, à direction générale plus ou moins parallèle, qui viennent s'embran-



cher sur le profond ravin de Colombey. Il est vrai qu'au delà, l'avantage revenait aux Français, car le plateau de Bellecroix-Borny est complètement nu.

Le général von der Goltz s'empare du château d'Aubigny; de là, il marche à l'attaque de Colombey, qu'il enlève vers cinq heures, après une lutte d'une heure et demie environ. Au débouché du ravin qui prend naissance à Retonfay, la Planchette est occupée également. A ce moment, sa brigade a fait des pertes telles qu'elle se trouve dans l'impossibilité de dépasser la ligne la Planchette-Colombey pour déboucher sur le plateau. Des secours lui arrivent fort à propos. La 2e brigade de la 13e division entre en ligne; le 1er corps vient se déployer peu à peu au nord de la route la Planchette — Pont-à-Chaussy, à la droite du VIIe corps qui se trouve complété un peu plus tard par l'entrée en ligne d'une partie de la 14e division. La lutte reprend alors, très vive, sur la ligne Colombey-Nouilly. A six heures seulement, sous la protection d'une batterie de 60 pièces établie à Montoy, l'infanterie allemande parvient à franchir le ravin à Lauvallier et à la Planchette, sans cependant pouvoir gagner du terrain du côté de Bellecroix.

Dès son arrivée sur les lieux, le général de Zastrow, commandant du VIIe corps, prend la direction du combat à la gauche, ordonne de dépasser Colombey et de marcher dans la direction de Borny. D'abord repoussés, les Allemands finissent par gagner un peu de terrain; mais de ce côté, la lutte traîne en longueur et les deux partis se tiennent mutuellement en échec.

A la gauche française, la division Grenier (2e du 4e corps) avait dû reculer jusque sous le fort Saint-Julien. L'arrivée successive des divisions Lorencez (3e) et de Cissey (1re), du 4e corps, contraignit la droite du corps du général de Manteuffel à se replier à son tour sur Nouilly et à y prendre une position défensive, sous la protection de l'artillerie. A ce moment, vers sept heures, 90 pièces couvrent le front des Prussiens depuis la route de Sarre-

brück jusqu'à celle de Bouzonville [1]. L'arrivée de troupes fraîches leur permit plus tard seulement, entre sept et huit heures du soir, de progresser vers Mey, d'atteindre même ce village et d'y prendre pied ; mais tous leurs efforts avaient échoué contre Bellecroix.

Ainsi prit fin, lorsque déjà la nuit était assez avancée, ce combat dans lequel les Allemands avaient porté en ligne deux corps d'armée entiers et quelques fractions d'un troisième corps. De notre côté, la Garde n'avait point été engagée.

Une fois de plus, dans cette bataille livrée accidentellement, les généraux allemands avaient marché au canon et conjuré ainsi les effets de la fougue inconsidérée du général von der Goltz.

Ce combat, auquel une direction supérieure générale fit défaut de part et d'autre, cessa sans que les Français eussent pris l'offensive en mettant à profit le décousu des efforts tentés par l'ennemi. Lorsqu'il eut contribué à dégager la division Grenier, le général de Ladmirault attendit en vain des ordres pour prolonger son mouvement offensif ; ils ne vinrent pas : le maréchal Bazaine s'était retiré après avoir été fortement contusionné dans les rangs du 3e corps. En somme, le succès restait plus que douteux au point de vue tactique pour les Allemands, malgré la persistance que mit le général Steinmetz à passer la nuit sur le champ de bataille. En effet, s'ils étaient maîtres de Mey et de Grigy, le centre français marqué par les points de Borny et Bellecroix restait intact ; en un mot, les positions vraies n'avaient point été entamées.

Au point de vue stratégique, il ne saurait y avoir de doute. Le but que se proposaient les Prussiens était amplement rempli. En cédant à la tentation bien naturelle d'accepter la bataille au lieu de se retirer sous la protec-

1. 24 sont au Sud-Ouest de Lavallier, 42 entre Lavallier et *Noisseville*, 24 entre Servigny et Poix.

I. — Armée allemande.

CORPS ENGAGÉS.	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.
Ier Corps d'armée	37	610	81	1.981	»	82	118	2.703
VIIe —	33	466	71	1.432	»	42	104	1.940
IXe —	»	12	»	20	»	3	»	35
1re Division de cavalerie	»	»	»	4	»	»	»	4
3e —	»	1	»	1	»	»	»	2
	70	1.419	152	3.438	»	127	222	4.684
TOTAUX	1.189		3.590		127		4.906	

II. — Armée française.

CORPS ENGAGÉS.	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.
3e Corps	23	260	122	2.014	1	428	146	2.702
4e —	9	75	35	470	»	161	54	706
	42	335	157	2.484	1	589	200	3.408
TOTAUX	377		2.641		590		3.608	

III. — Hors de combat pour les deux armées. . . . . . 8,514 hommes.

tion des ouvrages avancés de Metz, les Français avaient commis une faute qui devait avoir des suites sérieuses, car ils perdirent ainsi une journée qui fut gagnée pour leurs adversaires; or, le combat du 14 rendit possibles les batailles des 16 et 18 août, qui eurent pour conséquence immédiate l'investissement de la principale armée française et plus tard sa ruine.

Pertes. — Les *Français* eurent 3.608 hommes, dont 200 officiers, hors de combat [1]. Au nombre des morts figurait le colonel *Fournier*, du 44e de ligne. Le général *Decaen* avait été grièvement blessé; peu de jours après, l'armée avait le regret d'apprendre la mort de ce chef énergique; dès le 15, il avait été remplacé, un peu trop promptement, par le maréchal Le Bœuf dans le commandement du 3e corps.

Les *Allemands* ne comptaient pas moins de 4.906 hommes hors de combat, dont 222 officiers, soit 1.316 tués et 3.590 blessés.

Le mouvement de retraite continue. Journée du 15 août. — Dès que la lutte fut terminée, le maréchal Bazaine donna l'ordre aux troupes qui avaient été engagées, de reprendre leur marche sur Metz et de franchir la Moselle. Ce mouvement exécuté en vertu d'un ordre antérieur au combat ne saurait donc être allégué par les Allemands comme une preuve de la victoire qu'ils prétendent avoir remportée : il s'exécuta d'ailleurs en toute tranquillité et, dans la nuit, le 3e corps, le 4e corps et la Garde avaient rejoint sur l'autre rive les troupes qui s'y trouvaient déjà installées.

Avant d'aller plus loin, signalons, d'après le général Lewal, la façon défectueuse dont fut entendue la direction de la retraite.

Trois routes conduisent de Metz à Verdun, par Mars-

1. Un monument a été élevé aux Français morts le 14 août par les soins généreux des habitants de Borny ; il est situé à mi-distance entre ce bourg et Colombey.

la-Tour, par Étain et par Briey. Cette dernière, un peu plus longue, mais meilleure que les précédentes, fut écartée d'emblée par le maréchal qui craignait gratuitement une attaque venant des environs de Thionville. Il ne restait donc que les deux autres routes auxquelles il s'obstina à se borner, sans vouloir reconnaître les graves inconvénients inhérents à leur origine commune. Il eût été cependant possible d'utiliser pour porter les troupes sur le plateau, quatre routes peu distantes les unes des autres : celle de Metz à Sainte-Marie-aux-Chênes, par Woippy, Saulny et Saint-Privat ; celle de Metz à Habonville, par Lorry et Amanvillers ; celle de Metz à Vernéville, par Plappeville, Lessy, Châtel-Saint-Germain et Montigny ; celle de Metz à Gravelotte, par Moulins et le Point-du-Jour. Ces routes présentaient, il est vrai, des facilités diverses de parcours ; mais ces différences mêmes exigeaient seulement des modifications correspondantes dans l'organisation des colonnes. Sans vouloir se rendre à l'évidence, le maréchal Bazaine persista à admettre que l'armée pourrait avoir atteint Gravelotte dans la soirée [1]. Le mouvement rétrograde fut donc opéré par *une seule route* sur laquelle on engagea 152.587 hommes sur les 170.688 qui constituaient l'armée de Metz [2].

C'était préparer l'encombrement qui ne se fit guère attendre et ralentir, comme à plaisir, une marche que, vu la résolution prise, on avait cependant tout intérêt à accélérer le plus possible.

Quoi qu'il en soit, le point de Gravelotte une fois atteint, l'armée devait se diviser en deux colonnes :

1. Il avait assigné, ou laissé assigner douze heures au mouvement ; or, les 2e et 6e corps, la brigade Lapasset, la division de réserve de cavalerie et la Garde, qui, n'ayant pris aucune part à la bataille de Borny, suivirent l'itinéraire indiqué, employèrent trente-six heures à l'exécution de leur mouvement...

2. La division de Laveaucoupet du 2e corps et différents détachements *étaient maintenus* à Metz.

La colonne du Nord, destinée à marcher par Doncourt et Conflans, était formée par la 1re division de cavalerie, les 3e et 4e corps, la Garde, la réserve d'artillerie, le tout présentant un effectif énorme de 99.252 hommes.

La colonne du Sud, qui devait se diriger sur Mars-la-Tour, était composée de la 3e division de cavalerie, des 2e et 6e corps ; elle était forte de 53.535 hommes.

Le 15 au soir, les 2e et 6e corps avaient atteint le plateau de Gravelotte : le 2e corps bivouaqua entre Vionville et Rezonville ; le 6e corps se plaça au nord de la route.

Dans la colonne du Nord, le 3e corps seul parvint sur la position qu'il devait occuper entre Vernéville et Saint-Marcel.

L'illusion du maréchal était donc détruite et l'expérience ne confirmait que trop les affirmations que le calcul avait permis de formuler en temps opportun. Ce long retard, qui ne pouvait que servir les intérêts allemands, s'ajoutait donc à celui que nous avons déjà signalé relativement au choix de la journée du 14, de préférence à celle du 13.

Il y a là une leçon qu'il importe de ne point oublier ; elle a été développée d'une façon saisissante par le général Lewal [1] qui conclut ainsi : « Si la retraite de l'armée de Metz se fût effectuée méthodiquement sur quatre colonnes, comme il était facile de le faire, les conditions de la bataille du 16 août eussent été forcément très différentes et tout à l'avantage des Français. »

Mouvement des Allemands, le 15 *août*. — Les Allemands avaient mieux employé leur temps. Dans la matinée du 15, le roi de Prusse, après avoir parcouru le champ de bataille de la veille, avait décidé que la Ire armée ne laisserait qu'un corps, le Ier, sur la rive droite de la Moselle, et que les VIIe et VIIIe corps, dirigés sur Corny, à égale distance de Metz et de Pont-à-Mousson, jetteraient des

1. *Tactique* de marche.

ponts en aval et en amont de ce village où ils attendraient des ordres.

La IIe armée avait gagné du terrain en forçant la marche. Dès le 14, des cavaliers avaient paru aux portes de Metz, sur la route de Mars-la-Tour. Le 15, les trois brigades de cavalerie (5e division) formant l'avant-garde, s'échelonnaient de Thiaucourt jusqu'à Mars-la-Tour, et le général de Redern poussant jusqu'à Tronville, ne se retirait qu'après avoir canonné pendant une heure environ, deux régiments français, de la division de Forton ; notre cavalerie s'était repliée sur Vionville.

Le 14 au soir, le Xe corps était arrivé à Pont-à-Mousson ; le 15, il avait poussé jusqu'à Thiaucourt. Plus au nord, à Novéant, le IIIe corps avait franchi la Moselle le 15 et s'était porté à l'entrée du ravin de Gorze, précédé par la 6e division de cavalerie.

Les VIIe et VIIIe corps de la Ire armée, marchaient sur les traces du IIIe : le premier avait atteint Verny ; le deuxième était à Buchy et Chérizey.

De même, les XIIe et IIe corps suivaient à distance le Xe corps : le XIIe avait gagné Nomény, le IIe [1] était encore à Han-sur-Nied.

Plus au sud, la Garde et le IVe corps se trouvaient à Dieulouard et à Marbache.

Le quartier général du Roi était à Herny ; celui du prince Frédéric-Charles à Pont-à-Mousson.

Cette marche de flanc, exécutée à portée de Metz, sur une longueur de plus de 30 kilomètres, ne fut ni contrariée, ni même signalée : ce qui le prouve, c'est que le 16, on croyait d'abord n'avoir affaire qu'à des avant-gardes ennemies [2]. De son côté, il est vrai, le prince Frédéric-

1. Celui-ci arrivait d'Allemagne sous le commandement du général Fransecky.

2. Le fait est d'autant plus étonnant que, le 12, le général Margueritte se portant rapidement, avec le 1er chasseurs d'Afrique, sur Pont-à-Mousson (il n'en repartit que *sur un ordre formel venu de Metz*), y avait *capturé 80 uhlans* et dragons allemands.

Charles, qui ne pouvait croire à une pareille lenteur de mouvements, supposait que l'armée française n'avait plus sur la Moselle que des arrière-gardes : Son ordre en date du 15 et celui du grand état-major en font foi [1].

Le 16, de grand matin, les troupes de la IIe armée reprenaient leur marche pour occuper le plateau entre l'Orne et la Moselle, dans la direction de Verdun.

Le même jour, l'armée française devait, d'après l'ordre du 15, quitter ses bivouacs à six heures, la soupe mangée ; mais, le 16 au matin, elle était prévenue que le départ aurait lieu « probablement dans l'après-midi », dès que les 3e et 4e corps seraient arrivés à hauteur des 2e et 6e. Ce contre-ordre indiquait de nouvelles irrésolutions de la part du maréchal Bazaine ; cependant, revenu de son erreur au sujet de dangers possibles dans la direction de Thionville, il voyait le danger là où il était réellement « vers Gorze », ainsi qu'il l'écrivait au commandant du 3e corps. Ce nouveau retard devait donner à l'ennemi le temps d'arriver : dans la matinée, la route de Verdun par Mars-la-Tour était libre puisque l'Empereur, parti de bonne heure de Gravelotte, sous la protection d'une brigade de cavalerie, atteignit Verdun sans encombre.

Le service d'exploration fait complètement défaut du côté français. — En se portant sur Verdun, l'armée française exécutait, le 16 au matin, une véritable marche de flanc qui commandait les précautions usitées en pareil cas, l'exploration poussée au loin, surtout sur le flanc le plus menacé. Dès le 15, sinon dès le 14, ce service d'exploration devait fonctionner : or, bien que, de Rezonville à

1. Jusqu'à la bataille de Rezonville, le grand état-major prussien est dérouté par les mouvements du maréchal Bazaine ; *il ne comprend pas.* Or, étant donnée l'hypothèse que l'armée française était en pleine retraite sur Verdun, les rôles respectifs et assignés aux Ire et IIe armées étaient les suivants : la IIe armée était chargée de gagner l'armée française de vitesse et de l'attaquer sur *son flanc* gauche pendant que la Ire armée, qui aurait passé la *Moselle* près de Metz, la poursuivrait à fond.

Gorze par les bois de Saint-Arnould et de Vionville, il n'y ait pas plus de 4 kilomètres 250 mètres, pas un cavalier français n'a été vu à Gorze. Les premiers éclaireurs ennemis y parurent le 15 au matin ; dans la soirée, il y avait là 5 à 6.000 Allemands, cavaliers et fantassins. Bien plus, nous pouvons l'affirmer, des émissaires français furent envoyés à Rezonville par le maire de Gorze, dans la journée du 15, pour annoncer cette occupation ; on ne les crut apparemment pas et on ne se donna pas la peine de vérifier une affirmation que l'on ne devait d'ailleurs pas attendre.

BATAILLE DE REZONVILLE, DE GRAVELOTTE OU DE VIONVILLE, MARS-LA-TOUR, LE 16 AOUT.

Lorsque la bataille de rencontre que nous désignerons exclusivement sous le nom de *Rezonville*[1] commença, l'armée française avait en avant d'elle, sur la route de Mars-la-Tour et à l'ouest de Vionville, la brigade de dragons Murat de la division de Forton[2], qui cou-

1. Pour la bataille du 16 août 1870, il ne saurait y avoir de doute : elle ne peut, en effet, recevoir qu'un nom, celui de Rezonville.

La dénomination allemande de Vionville — Mars-la-Tour n'est point justifiable et l'emplacement assigné au monument de la 5e division du IIIe corps suffirait pour la faire rejeter. Celle de Gravelotte, adoptée par l'armée française le lendemain de la lutte et qui depuis s'est perpétuée, par habitude, l'est moins encore. En effet, 3k.500 séparent Gravelotte de Rezonville : or, c'est dans ce dernier endroit, ou à proximité, que le maréchal Bazaine s'est obstinément tenu et, pendant une bonne partie de la journée, ce village a été le centre véritable de la résistance en même temps que l'objectif principal de l'attaque. Il convient donc de renoncer à une dénomination irréfléchie que les faits condamnent. Gravelotte a été, il est vrai, le siège du grand quartier-général la veille et le soir de la bataille ; cela ne saurait suffire.

2. Placés à moins de 500 mètres des bivouacs, les avant-postes de la 3e division de cavalerie de réserve, qui étaient établis au nord de la route de Vionville n'avaient pas été portés au delà du bois

vrait directement le 2e corps en arrière duquel se trouvaient la Garde et, indirectement, le 6e corps. Au nord, sous la protection de la division de chasseurs d'Afrique du général du Barail [1], le 3e corps était établi entre Verneville et Saint-Marcel; le 4e corps était en marche sur Doncourt-lez-Conflans.

La 5e division de cavalerie (général de Rheinbaben), qui devançait le Xe corps, se trouvait dès le matin face à Rezonville, surveillant les mouvements des Français.

A neuf heures un quart, son artillerie prend position à Tronville [2] d'où elle couvre d'obus la division de Forton qui, sous la première impression de la surprise, prend la fuite pour ne s'arrêter que derrière le 2e corps; l'ennemi s'avance alors jusqu'à Vionville [3], d'où il canonne les campements de Rezonville.

Pendant que les 2e et 6e corps courent aux armes et se placent, la 6e division de cavalerie (duc Guillaume de Mecklembourg) précédant le IIIe corps (général d'Alvensleben) débouche du ravin de Gorze et s'avance vers Tronville : placée à l'est de la « statue de sainte Marie », sa batterie forme, dit la *Relation prussienne*, « le trait d'union avec l'artillerie de la 5e division d'infanterie » ; elle occupe le milieu du grand arc de cercle qui s'étend du bois de Vionville à Tronville [4].

La 5e division d'infanterie, tête du IIIe corps, apparaît

de Tronville : maintenus en deçà, ils étaient dans l'impossibilité la plus complète, non seulement de protéger leurs régiments contre les feux de l'artillerie ennemie, mais même de voir l'ennemi.

1. La brigade Margueritte partie le matin avec l'Empereur, avait été remplacée par une brigade (de France) de la cavalerie de la garde.

2. En batterie dans le voisinage de la cote 286, elle ouvre le feu à 1.200 ou 1.300 mètres de distance.

3. Établie près de la cote 297, cette artillerie tire à 2.500 ou 3.000 mètres de distance.

4. « Une puissante ligne de bouches à feu couronnait ainsi, « de Vionville au bois de Tronville, les hauteurs... *Ses batteries « frayaient les voies à l'infanterie qui s'avançaient aux deux ailes...* » (*Relation prussienne.*)

et pénètre dans le bois de Vionville dont elle veut occuper le saillant qui regarde Flavigny : son artillerie s'établit à l'ouest du bois [1].

Cependant le 2e corps s'est déployé. La brigade Lapasset a reçu pour mission d'occuper le bois de Saint-Arnould. La division Vergé surveillera le débouché du ravin de Gorze ; Vionville et la cuve du hameau de Flavigny sont occupés par la division Bataille.

Le maréchal Canrobert avait maintenu provisoirement la division Tixier à Saint-Marcel ; puis, se portant au sud avec les divisions Bisson, Lafont de Villiers et Levassor-Sorval il avait appuyé sa gauche à Rezonville. Toutefois, comme ce déploiement demandait du temps, le 2e corps eut à lutter presque seul pendant plus de deux heures contre le IIIe corps allemand, qui fut d'abord tenu en échec. La 9e brigade fit bien des progrès dans le bois de Vionville, sans parvenir cependant à en déboucher. La 10e brigade tenta aussi une attaque contre Flavigny, mais elle échoua après avoir essuyé de fortes pertes.

Vers onze heures du matin, la 6e division d'infanterie allemande venue d'Onville, déboucha par Buxières ; utilisant le terrain, elle se porta à couvert sur Vionville qu'elle enleva, puis sur Flavigny dont elle s'empara également.

A midi, les troupes du IIIe corps se trouvaient donc partagées en deux groupes : à l'aile droite, la 5e division d'infanterie était établie dans le bois de Vionville et de Saint-Arnould ; à l'aile gauche, la 6e division d'infanterie occupait le bois de Tronville, Vionville et Flavigny. L'intervalle existant entre ces deux ailes était comblé par une batterie de 114 pièces.

A Tronville, le général d'Alvensleben établit en réserve au moment où elle arrive, la 36e brigade, tête du Xe corps.

1. Sur le mamelon coté : 326 sur la carte au $\frac{1}{80.000}$, 1.025 sur la carte allemande au $\frac{1}{25.000}$.

10.

De son côté, le maréchal Bazaine, dont la préoccupation constante pendant le combat a été de ne point se laisser couper de Metz [1], avait renforcé sa gauche en y plaçant : en première ligne, la division Picard des grenadiers de la garde ; en deuxième, à la Malmaison, la division Deligny des voltigeurs de la garde et une brigade de cavalerie de la garde.

A la droite, le maréchal Canrobert lance sur la gauche prussienne, pour la prendre à revers, la division Tixier qu'il a rappelée de Saint-Marcel. La réserve d'artillerie a renforcé notre ligne.

A midi et demi, le 2e corps bat en retraite, pendant que deux escadrons du 3e lanciers et les cuirassiers de la garde tentent, pour arrêter le mouvement offensif des Allemands, deux charges infructueuses dans lesquelles ils essuient de fortes pertes (cuirassiers : 22 officiers, 208 sous-officiers et soldats, 243 chevaux). C'est après la dernière tentative que le 3e hussards [2] de la brigade Redern charge et enveloppe l'état-major du maréchal Bazaine : celui-ci, auprès duquel chevauche pendant un certain temps un lieutenant prussien, court le risque d'être fait prisonnier et n'est rejoint qu'au bout de plusieurs heures par son état-major.

Le 2e corps, dans lequel les généraux Bataille et Valazé ont été blessés, est relevé par la division de grenadiers Picard. Alors commence une nouvelle phase.

Appelée de la ferme d'Anconville, sur laquelle elle s'était repliée, la 6e division de cavalerie, soit 17 escadrons renforcés en route par 6 escadrons de cavalerie

1. A cette date, on ne peut encore alléguer qu'une funeste irrésolution, mais comment concilier cette crainte avec le projet de marcher sur Verdun ?

2. Le monument du 3e hussards (*rouges*) est placé sur le bord de *la voie romaine* à un peu plus de 200 mètres à l'ouest du chemin *de Villers*-aux-Bois — Rezonville : l'inscription accuse une perte de 71 *hussards*, dont 2 officiers. Le 3e bataillon de chasseurs à pied *leur fit* beaucoup de mal.

divisionnaire, charge vers une heure du soir, mais les grenadiers de la garde l'arrêtent immédiatement. Cependant cette démonstration a permis à l'artillerie prussienne de s'établir plus en avant : le but que se proposait le général d'Alvensleben est donc en partie atteint.

Toutefois le 6ᵉ corps gagne du terrain. La division Tixier atteint la *voie romaine* et la 6ᵉ division d'infanterie prussienne résiste péniblement à ses efforts ; elle se cramponne au bois de Tronville. Elle doit cependant, lorsque les têtes de colonnes du 4ᵉ corps font sentir leur action, abandonner le vallon situé au nord de Vionville, et évacuer momentanément la partie nord du bois de Tronville. Elle réoccupera le bois en entier lorsqu'elle recevra l'appui de la 20ᵉ division du Xᵉ corps allemand.

C'est entre deux heures et trois heures qu'il faut placer la charge de la brigade de Bredow, charge aveugle menée avec un entrain extraordinaire dans le but de dégager la gauche prussienne que le 6ᵉ corps menaçait sérieusement.

Entre Vionville et l'extrémité ouest de la voie romaine existe un « ravin », ou plutôt un vallon largement évasé, aux flancs très doux et qui est cultivé sur toute son étendue. C'est là que se glissa, lorsqu'elle fut mandée de Tronville, la brigade de Bredow qui ne comptait alors que six escadrons du 7ᵉ cuirassiers et du 16ᵉ uhlans, 800 hommes environ. Après avoir fait tête de colonne à gauche dans ce bas-fond, les pelotons se formèrent en bataille, toujours à couvert, gravirent le flanc est du vallon et entamèrent la charge en côtoyant par leur extrême gauche la lisière sud du bois de Villers. Pendant la première moitié de leur course, les escadrons purent s'avancer à petite vitesse sans être vus : le terrain, qui est d'un parcours facile, forme, en effet, un dos d'âne dont la ligne de faîte n'était même pas occupée par quelques éclaireurs français. Au delà, ils ont tout d'abord été pris par le 6ᵉ corps pour des escadrons français. C'est ainsi que, de proche en proche, leur marche s'est trouvée facilitée : il importait de le dire pour expliquer l'étendue

inusitée de la charge, soit environ 3 kilomètres 600 mètres. Les hardis cavaliers continuent leur course, traversent une ligne d'artillerie, puis une ligne d'infanterie formée en toute hâte et dépassent le chemin de Villers-aux-Bois-Rezonville : à ce moment, ils sont assaillis de front et sur leur flanc gauche par les régiments de la division de Forton qui, se démasquant de la région est du bois, prennent leur revanche du matin. Les débris de la brigade Bredow, dont les pertes furent de 16 officiers, 363 hommes et 409 chevaux [1] se replièrent par le vallon qui établit une communication directe entre Rezonville et Flavigny.

La droite française ne mit pas à profit le moment propice qui s'offrait à elle de rejeter vers le sud la gauche ennemie [2] et, sur ces entrefaites, le Xe corps apparut.

Quant au maréchal Bazaine, il ne cesse de surveiller les massifs boisés qui s'étendent au sud de Gravelotte et de Rezonville. C'est là, au pivot, qu'il accumule successivement ses réserves, au lieu de les envoyer à l'aile opposée, où l'offensive devait se prononcer. Il a fait occuper par le bataillon des chasseurs de la garde le bois des Ognons. La division de voltigeurs de la garde a pris l'emplacement de la division Picard ; elle a été remplacée elle-même, à la Malmaison, par une division (Montaudon) du 3e corps. Quant au 2e corps, il a été reformé en arrière du ravin de la Mance. Des deux côtés s'établit une sorte de repos pendant lequel la canonnade seule se fait entendre.

1. Ce sont les chiffres qui figurent sur le monument commémoratif élevé à une centaine de mètres à l'est du chemin de Villers-aux-Bois — Rezonville; il consiste en une colonne surmontée d'une aigle aux ailes déployées qui regarde vers l'ouest.

2. Le commandant du 4e corps (général de Ladmirault) avait cependant l'intention de marcher sur Tronville : il en demanda, nous pouvons l'affirmer, l'autorisation au maréchal Bazaine, tout en attendant impatiemment sa troisième division (de Lorencez) qui ne le rejoignit que vers dix heures du soir, ainsi que nous le *disons plus loin*.

Le général d'Alvensleben triomphe malgré ses pertes énormes : il a réussi jusqu'alors, grâce à l'impétueuse offensive de ses deux divisions, à attirer sur lui quatre corps français, à les contraindre à lui faire front ; il les a même tenus en échec.

Vers quatre heures, la 20e division d'infanterie du Xe corps apparaît sur le champ de bataille [1], après avoir accompli une marche de 45 kilomètres ; elle reprend le bois de Tronville, mais s'efforce en vain de pénétrer dans celui de Saint-Marcel.

La ligne française est alors bien complète. Nous avons parlé de la gauche ; le centre est constitué par le 3e corps ; à la droite se trouve le 4e corps tout entier, dont la division de Cissey forme l'aile extérieure.

Vers cinq heures, la 16e division d'infanterie du VIIIe corps entre en ligne [2].

Une nouvelle division du Xe corps, la 19e, arrive à son tour [3], elle ne pousse pas jusqu'à Ville-sur-Yron, ainsi que l'a demandé son chef, le général de Schwartz-Koppen, qui prétendait prendre à revers l'aile droite française ; mais, sur l'ordre du général de Voigts-Rhetz, commandant le Xe corps, qui ne veut pas étendre outre mesure son front, elle se dirige sur Mars-la-Tour.

Une fois de plus le commandant en chef français laisse échapper l'occasion de ressaisir l'offensive ; il ordonne même de se tenir partout sur la défensive et, toujours en proie à la même inquiétude, comme si le doute était permis à cette heure de la journée, il appelle encore derrière sa gauche la division Montaudon.

Pendant que la 19e division termine, à Mars-la-Tour, ses préparatifs d'attaque, le prince Frédéric-Charles, ar-

1. Elle y a été devancée par deux de ses batteries qu'a accompagnées un régiment de dragons.

2. Ses trois batteries l'ont précédée.

3. Elle a été également devancée sur le champ de bataille par une de ses batteries qu'un régiment de dragons a accompagnée.

rivé assez tard sur le champ de bataille [1] fait porter de 60 à 102 pièces la batterie placée entre le bois de Vionville et Flavigny [2]. Après un feu violent, deux nouvelles attaques sont dirigées contre le centre et la gauche des Français ; elles sont repoussées.

A la gauche prussienne, la brigade d'infanterie de Wedell (38e) de la 19e division part de Mars-la-Tour et s'élève vers le nord, dans l'espace découvert compris entre l'affluent de l'Yron qui longe la route de Conflans et la lisière ouest du bois de Tronville. Chaque bataillon a deux compagnies en première ligne. En peu de temps les pertes sont considérables sur ce terrain sans abris.

« ... Parcourant 100 ou 150 pas à la course, puis se jetant à terre pour reprendre ensuite un nouvel élan, les compagnies descendaient ainsi par bonds successifs, quand tout à coup elles se trouvent en face du ravin. Escarpé et profond, sur certains points d'une cinquantaine de pieds, il formait comme le fossé d'un ouvrage fortement gardé. Mais ce nouvel obstacle ne parvint pas encore à arrêter l'assaillant ; escaladant l'escarpement opposé, les cinq bataillons surgissent, tous ensemble à 150, 100 et même 30 pas à peine de la ligne française... (*Relation prussienne.*)

Alors éclate presque à bout portant un feu terrible qui ne pouvait être que de courte durée. La brigade prussienne est foudroyée et presque anéantie par la division

1. Venu de Gorze par le chemin qui passe entre les fermes Saint-Thiébault et Anconville, le prince aborda donc le champ de bataille par le mamelon situé à l'ouest du bois de Vionville, là même où se dresse aujourd'hui le monument de l'indomptable 5e division, dont, ainsi que le mentionne l'inscription, il salua le chef vers les quatre heures du soir.

2. Les 18 batteries ainsi réunies en masses occupaient un front de 2.000 mètres à peine, soit 19 mètres au plus par pièce. « Tandis que les batteries prussiennes changeaient à peine d'emplacement et ne modifiaient leur tir que dans certaines circonstances déterminées, l'artillerie française, au contraire, se montrait très mobile... » (*Relation prussienne.*)

de Cissey. Les cinq bataillons qui ont pris part à cette attaque présentaient au début un effectif de 95 officiers et 4.546 hommes; ils éprouvent, en y comprenant environ 370 prisonniers [1], une perte totale de 72 officiers et 2.542 soldats (dont 1.785 pour un seul régiment, le 16e); la proportion des tués aux blessés est de $^3/_4$. Le régiment de gauche (16e), a perdu son drapeau [2] que capture le sous-lieutenant Chabal du 57e régiment d'infanterie de la division de Cissey. Le général de Wedell a été contusionné.

Au moment où cette brigade est ramenée, le général de Voigts-Rhetz donne l'ordre aux généraux de Brandebourg et de Rheinbaben de charger à outrance.

C'est alors que se choquent les masses des cavaleries française et prussienne sur le plateau de Ville-sur-Yron, situé à l'ouest de la ligne Mars-la-Tour-ferme Grizières [3].

Cette mêlée a pour prologue la charge dirigée, vers six heures du soir, par le 1er régiment de dragons de la garde prussienne (3 escadrons, soit un peu plus de 400 chevaux) contre un régiment du 4e corps qui, poursuivant les débris de la 38e brigade, a franchi le ravin : le 13e de ligne français doit s'arrêter, mais le régiment prussien

1. Les Allemands ne sont pas en droit d'affirmer, ainsi qu'ils le font dans une note de leur *Relation*, que si la 38e brigade a perdu autant de prisonniers c'est que nous avons ramassé des hommes qui, après l'échec, ont été « hors d'état de remonter l'escarpement du ravin », au fond duquel un petit affluent du ruisseau de la Ville-sur-Yron coule parallélement à la route de Vionville — Mars-la-Tour. Si la rive droite est escarpée, il n'en est pas ainsi de la rive gauche, ainsi qu'il est facile de s'en assurer sur le terrain même. A vrai dire, l'expression de *ravin* dont les Allemands abusent tant, n'est pas exacte ; dans le pays, on emploie celle de *cuve* qui est très juste.

2. La note que nous venons de citer avance aussi que l'aigle du régiment no 16 a été ramassée, séparée de la hampe par un éclat d'obus. La vérité est que ce drapeau a été enlevé après une lutte très vive. Aujourd'hui capitaine, M. Chabal a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1880.

3. Et non Greyère, comme l'ont porté longtemps les cartes françaises.

qui se retire à son tour a perdu 11 officiers, 125 cavaliers et 250 chevaux.

Aussitôt après, vers six heures quarante-cinq minutes, sept régiments de cavalerie prussienne se portent plus à l'ouest, contre six régiments français que le général de Ladmirault avait réunis en arrière de sa droite : trois de ces régiments appartiennent à la division Legrand (brigades de Montaigu et de Gondrecourt) ; deux à la brigade de France et un à la division du Barail. 5.000 cavaliers se heurtent, s'entremêlent ; puis, après quelques minutes, les deux lignes se séparent et regagnent leurs points de départ respectifs, Mars-la-Tour et Bruville : le plateau reste libre. Le général Legrand a été tué ; le général de Montaigu a été grièvement blessé.

« Cette rencontre de cavalerie, la plus importante de toute la campagne par ses vastes proportions, avait définitivement écarté le pressant danger qui menaçait encore la gauche prussienne quelques instants auparavant. » (*Relation prussienne.*)

De son côté, le général de Ladmirault avait maintenu sa position à la ferme Grizières. Il estimait avec raison que ce n'était pas assez et voulait mettre à exécution l'idée qu'il avait caressée quatre heures plus tôt.

« Il était alors sept heures du soir ; je voulais poursuivre cet avantage ; j'avais eu à peu près 2.000 hommes mis hors de combat ; je n'avais que deux divisions en ligne [1], la division de Cissey qui avait pris part à cette attaque, et la division Grenier, qui avait toujours été engagée. Ma troisième division, général de Lorencez, partie le 15, n'arrivait pas ; j'envoyai aide de camp sur aide de camp pour presser sa marche ; elle n'arriva qu'à dix heures du soir [2]... »

1. Les troupes qui les composaient avaient fait 32 kilomètres.

2. *Procès Bazaine*, audience du 21 octobre 1873, déposition du *général de Ladmirault*.

Le général de Voigts-Rhetz rappelle ses batteries et prend ses dispositions pour défendre la crête qui s'étend entre Tronville et Mars-la-Tour.

A la droite prussienne, le combat s'était arrêté vers sept heures du soir, après les efforts tentés sans succès dans les bois de Vionville, de Saint-Arnoult et des Ognons par des troupes du IXe corps (de Manstein).

Vers huit heures du soir, le prince Frédéric-Charles dirige sur Rezonville un grand mouvement offensif : le maréchal Bazaine, aidé du général Bourbaki, rassemble les troupes de la garde qu'il a sous la main et le repousse. Il est dix heures du soir, lorsque le combat cesse définitivement; il a duré plus de douze heures.

A la fin de la première partie de la bataille, 40.000 Allemands environ tenaient tête à 60.000 Français en chiffres ronds.

Dans la deuxième partie, ces chiffres s'élevèrent à 95.000 hommes environ pour les Allemands; 135.000 hommes environ pour les Français.

Durant près de cinq heures, le IIIe corps prussien, auquel son chef avait communiqué son âpre énergie, était demeuré inébranlable [1]; seul d'abord, il avait soutenu le combat contre des forces bien supérieures aux siennes. Pendant tout ce temps, il eût pu être écrasé, anéanti avant d'avoir reçu des secours : les historiens allemands en conviennent. Ils admettent aussi qu'il eût été ensuite possible de se porter d'abord sur les têtes de colonnes du

1. Les Allemands ont eu à cœur de rendre hommage au dévouement absolu déployé par le IIIe corps et tout particulièrement par la 5e division à laquelle ils ont consacré le monument le plus important de la journée du 16. Sa masse imposante se dresse sur le mamelon que nous avons déjà cité, véritable observatoire d'où on découvre les principaux points du champ de bataille. Il consiste en une pyramide formée de blocs de rochers que domine une aigle prussienne qui, d'un beau mouvement, s'élance vers Rezonville. Aux barreaux de la grille qui entoure le monument sont pendus des écussons sur lesquels sont écrits en lettres d'or les noms des officiers de la division qui ont été tués.

IXe corps, puis sur celles du Xe qui était tout à fait isolé. Il eut fallu pour cela prendre résolûment l'offensive, notamment à l'aile droite. En agissant ainsi, le maréchal Bazaine eut certainement réduit ses adversaires à l'impuissance pour plusieurs jours et sa retraite se fut opérée sans difficultés sérieuses.

Certes les efforts partiels honorables n'avaient pas manqué; mais les occasions propices à une offensive générale, qui se présentèrent plusieurs fois, ne furent pas saisies. L'hésitation que montra pendant tout le jour, au point de vue de la direction d'ensemble, le commandant en chef, qui ne songeait qu'aux dangers imaginaires que pouvait courir sa gauche, se communiqua peu à peu à ses lieutenants même les plus énergiques : ils s'exagérèrent les forces de leurs adversaires, et, désorientés par une offensive sans cesse renouvelée, ils en vinrent peu à peu à se résigner à une défensive qui ne pouvait donner une victoire véritable. Si l'armée française, qui avait pour elle la supériorité du nombre, il convient de ne pas l'oublier, repoussa toutes les attaques dirigées contre elle, elle ne dépassa pas ses positions et son adversaire conserva les siennes. Qu'importe d'ailleurs une victoire sans lendemain? Or, c'est pour l'ennemi que ce lendemain a existé.

Une fois de plus, depuis le commencement de la guerre, un commandant de corps d'armée avait engagé, de son propre mouvement, une grande bataille ; une fois de plus, le résultat lui avait donné raison. En somme, les Allemands avaient atteint leur but : non seulement ils avaient forcé les Français à s'arrêter ; mais ils leur avaient fermé, par l'occupation de Mars-la-Tour et de Vionville, la route du sud.

La bataille du 16 août est la plus sanglante de toute la guerre et une des plus meurtrières du siècle; des deux côtés on avait, en effet, combattu avec une rare opiniâtreté :

Français : 1.367 tués, dont 147 officiers; 10.120 blessés, dont 597 officiers; 5.472 disparus, dont 93 officiers. Total

général : 16.959 hommes hors de combat, dont 837 officiers. Les corps les plus éprouvés, les 6e et 2e, avaient perdu, l'un 5.658, l'autre 5.286 hommes.

Au nombre des morts figuraient : le général de division *Legrand;* les généraux de brigade *Brayer*, *Marguenat;* les colonels *Cousin*, du 3e régiment de grenadiers de la garde, *Amadieu*, du 75e de ligne.

Allemands : 5.388 tués, dont 241 officiers au nombre desquels le général *Dœring;* 10.402 blessés, dont 470 officiers. Total général : 15.790 hommes hors de combat.

Le IIIe corps d'armée ne comptait pas moins de 6.951 hommes hors de combat, dont 202 officiers. Nous avons déjà mentionné les pertes du 16e régiment de la 38e brigade. D'autres régiments furent aussi très éprouvés. Le 24e d'infanterie perdit 1.146 hommes dans l'attaque de Vionville; le 52e d'infanterie en perdit jusqu'à 1.252.

La bataille de Rezonville est, on peut le dire, une bataille moderne type, car toutes les armes qui avaient le champ libre y ont joué un rôle sérieux ; aussi offre-t-elle de nombreux enseignements.

Au premier rang figure l'intelligente utilisation du terrain par nos adversaires. La route de Metz à Verdun, par Mars-la-Tour, coupe presque perpendiculairement un certain nombre de ravins ou vallons qui, conduisant tous plus ou moins directement à Gorze, permettent de se porter du sud vers le nord; or, elle marquait la direction générale suivie par l'armée française. D'un autre côté, l'espace inégal compris entre ces longs et tortueux boyaux est lui-même assez mouvementé. Enfin de grands bois encadrent le champ de bataille.

Avec leur énorme infériorité numérique du début, les Allemands devaient d'autant mieux s'efforcer de cheminer le plus longtemps possible à couvert, que, dans la limite tracée par les lisières de bois, rien n'arrête la vue. Or nous avons signalé, à plusieurs reprises, le soin avec lequel leur infanterie et leur cavalerie ont utilisé ces che-

TABLEAU DES PERTES ÉPROUVÉES A REZONVILLE, LE 16 AOUT 1870.

b — Armée allemande.

		Tués ou morts des suites de leurs blessures.		Blessés.		Disparus.		Total.	
		Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.
IIIe Corps.	État-major général. . .	1	»	1	»	»	»	2	»
	5e Division d'infanterie.	47	845	92	2.175	»	87	139	3.107
	6e — —	44	900	115	2.396	»	116	159	3.412
	Artillerie de corps . . .	1	24	9	95	»	»	10	119
	Abtheilung des colonnes	»	1	»	2	»	»	»	3
		93	1.770	461	4.668	»	203	310	6.641
VIIIe Corps d'armée		22	244	33	684	»	67	55	995
IXe —		17	359	25	803	»	32	42	1.194
Xe Corps.	37e Brigade d'infanterie.	17	325	41	658	»	45	58	1 028
	38e — —	33	892	39	1.209	1	441	73	2.542
	Cavalerie et artillerie. .	1	13	1	51	»	»	2	64
	20e Division d'infanterie	19	281	44	831	»	56	63	1.108
	Artillerie de corps. . . .	2	31	4	112	»	»	6	143
		72	1.542	129	2.861	1	542	202	4.945
Division de cavalerie de la garde.		12	29	7	155	1	16	20	200
5e Division de cavalerie.		14	166	46	588	2	76	62	830
6e — —		6	75	13	173	1	26	20	274
		236	4.185	470	9.932	5	962	711	15.079
Total général.		4.421		10.402		967		15.790	

II. — Armée française.

	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.
2e Corps d'armée	30	323	154	2.282	17	2.480	201	5.085
3e —	14	73	35	548	»	127	49	748
4e —	39	152	131	1.579	30	527	200	2.258
6e —	44	482	135	3.231	21	1.745	200	5.458
Garde impériale	18	170	117	1.768	25	443	160	2.381
Cavalerie de réserve	»	7	21	43	»	38	21	88
Artillerie de réserve	2	13	4	72	»	19	6	104
	147	1.220	597	9.523	93	5.379	837	16.122
TOTAL GÉNÉRAL	1.367		10.120		5.472		16.959	

III. — Pertes des deux armées.

	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	Officiers.	Sous-officiers et soldats.
Armée allemande	236	4.185	470	9.932	5	962	711	15.079
Armée française	147	1.220	597	9.523	93	5.379	837	16.122
	383	5.405	1.067	19.455	98	6.341	1.548	31.201
TOTAL	5.788		20.522		6.439		32.749	

mins naturels non seulement dès le commencement, mais aussi dans le cours même de la bataille.

La tactique d'armes est très intéressante aussi.

La cavalerie française, qui devait se montrer à la fois si solide et si brillante dans les engagements de la journée, a été au-dessous de sa mission pour le service d'exploration et pour le service de sûreté; on n'a pas su l'employer. Non seulement elle ne songea pas à éclairer la colonne de gauche sur son flanc extérieur jusqu'à Gorze, ou du moins le plus loin possible sur les deux routes qui partent de ce point d'où l'on attendait cependant l'attaque; mais encore, malgré les avertissements de la veille, elle ne pourvut point à sa sûreté.

La cavalerie allemande au contraire se multiplie, se prodigue et rend des services signalés de toute nature. Sur le champ de bataille, qui était favorable à l'emploi de la cavalerie, les deux cavaleries furent employées en masses et ce n'est pas un des épisodes les moins intéressants de la lutte du 16, puisqu'aucune autre bataille de la guerre ne présente un exemple semblable. Est-il nécessaire de faire observer que ce ne sont pas les masses les plus fortes qui ont obtenu les meilleurs résultats?

L'artillerie allemande a été utilisée d'une façon remarquable; après avoir fait preuve d'une spontanéité et d'une mobilité remarquables pour arriver sur le champ de bataille, elle a bien formé *la charpente* de l'ordre de bataille : grâce à elle, l'infanterie allemande a pu, se couvrant du terrain, gagnant les bois, s'élever de proche en proche vers le nord. Comme l'infanterie marche à une allure qu'on ne peut impunément forcer, l'artillerie divisionnaire la devance sur le champ de bataille, sous la simple protection de la cavalerie, et, tout en occupant les positions importantes, y prépare son installation : il n'y a pas là un fait particulier; c'est une règle qui ne comporte pas d'exceptions [1].

1. *De toutes* les batailles livrées pendant la guerre de 1870-71, la

Après avoir insisté sur les avantages que procure à l'in-fanterie l'utilisation intelligente des ravins et des bois, sur la nécessité qui s'impose à elle de fuir, le plus possible, les terrains découverts, notons l'apparition d'un nouveau mode d'emploi tactique imposé par les progrès de l'armement : c'est par bonds successifs et, jusqu'à un certain point, en *ordre dispersé* que la brigade de Wedell s'est portée contre la division de Cissey; les conditions spéciales qui lui étaient faites ont provoqué son insuccès, mais elle a tracé la voie de l'avenir.

Enfin, au point de vue français, la bataille de Rezonville mit hors de doute ce que l'on n'avait pu que pressentir l'avant-veille, l'infériorité du maréchal Bazaine : ni la bravoure, ni le sang-froid ne lui ont manqué; mais il n'a pas su diriger les opérations, il ne s'est pas montré en état, dans le sens le plus élevé du mot, d'exercer le commandement. Lui-même dût avoir le sentiment de son incapacité; sa conduite le surlendemain tendrait à le prouver.

Tentative dirigée contre Toul. — Avant de parler de la journée du 17, notons que, le 14 août, le IVe corps prussien avait dirigé contre Toul, que l'on croyait mal gardée, une attaque par surprise; elle fut repoussée et lui coûta 199 hommes hors de combat, dont 17 officiers.

L'armée française se retire sous Metz. — Pendant que l'armée française attendait avec anxiété les mesures destinées à compléter le succès, le maréchal Bazaine, rentré

bataille de Rezonville est celle dans laquelle l'artillerie allemande a consommé le plus de munitions. Les batteries du IIIe corps tirèrent .081 coups ; celles du Xe en tirèrent 1.788; les batteries engagées des IVe, VIIIe et IXe corps lancèrent 8.781 projectiles. Au total, 7 batteries à 6 pièces entrées en action, sur toute l'étendue du champ de bataille, tirèrent en tout 19.650 projectiles, ce qui donne *par pièce* une moyenne de 88,5. Si l'on considère qu'il n'a été tiré en moyenne que 40 coups par pièce prussienne *pendant toute la campagne de* 1866, on a une idée très juste de la façon dont, à quatre ans de distance, les Prussiens entendaient l'emploi de l'artillerie.

à Gravelotte, dictait le 16, à dix heures du soir, les instructions suivantes au général Jarras :

« La grande consommation qui a été faite en munitions d'infanterie et d'artillerie[1] dans cette journée, ainsi que le manque de vivres[2] pour plusieurs jours, nous empêchent de continuer la marche qui avait été tracée. Nous allons nous reporter sur le plateau de Plappeville. Le 2e corps occupera la position entre le Point-du-Jour et Rozérieulles ; le 3e à sa droite à hauteur de Châtel-Saint-Germain ; le 4e prolongeant le 3e jusqu'à Montigny-la-Grange ; le 6e à Verneville. La cavalerie du Barail suivra le mouvement de ce dernier corps ; la division de Forton ira s'établir en arrière du 2e ; la Garde à Lessy et Plappeville, où sera le quartier genéral. Le mouvement devra commencer le 17, à 4 heures du matin, et sera couvert par la division Metman, qui tiendra la position de Gravelotte et ira ensuite rallier le 3e corps...»

L'armée apprit avec une stupeur véritable les intentions du maréchal. En adoptant une aussi grave décision, il donnait à l'ennemi un terrain que celui-ci s'était vainement efforcé de conquérir pendant la journée du 16, et lui laissait le droit de s'attribuer la victoire. Il lui abandonnait surtout, sans nouvelle lutte, des lignes de communication de la possession desquelles dépendait le salut de l'armée.

Le prince Frédéric-Charles qui s'attendait, il l'a dit lui-même, à être attaqué le 17 au matin, et qui ne pouvait espérer avoir la supériorité numérique avant la deuxième partie de la journée, malgré l'appel pressant adressé à ses corps de seconde ligne, fut agréablement surpris en apprenant que les Français avaient évacué leurs positions.

Journée du 17 août. — L'armée française, abandonnant à Rezonville ses blessés, employa la journée du 17 à se replier, puis à s'établir sur les lignes d'Amanvillers.

1. Le 17 au matin, les munitions se chiffraient encore par seize *millions de* cartouches et 80.000 projectiles.

2. *Pendant* la retraite, le maréchal fit brûler un convoi de vivres.

De son côté, l'armée allemande groupa tous ses corps entre Mars-la-Tour et le ravin d'Ars, conformément aux ordres envoyés dès la veille au soir.

La Ire armée, dont la plus grande partie était restée entre Seille et Moselle, avait à se porter sur la rive gauche. Le Xe corps devait franchir la Moselle. Le XIIe corps et la Garde étaient appelés à Mars-la-Tour. Quant aux IIe et IVe corps, qui ne pouvaient rejoindre le 17, ils furent dirigés sur Pont-à-Mousson et Bourcq.

Une fois ces ordres exécutés, l'armée devait se trouver rangée sur une ligne regardant le nord et dans l'ordre suivant de la droite à la gauche : IIIe et X^e^ corps ; IXe corps ; XIIe corps et la Garde. Les IIe et IVe corps constitueraient la réserve.

Reproduisons intégralement l'ordre primitif de marche [1] approuvé par le Roi pour la journée du 18.

« Demain 18, à cinq heures du matin, la IIe armée rompra en échelons, par la gauche, pour s'avancer entre l'Yron et le ravin de Gorze ; direction générale entre Ville-sur-Yron et Rezonville.

« Le VIIIe corps appuiera ce mouvement à l'aile droite de la IIe armée. Le VIIe corps aura pour première mission de couvrir la marche de la IIe armée contre toute tentative venant du côté de Metz.

« Les instructions ultérieures de Sa Majesté dépendront des dispositions prises par l'adversaire. Les communications adressées au Roi devront être dirigées, au début, sur la hauteur au sud de Flavigny.

« Signé : *de Moltke*. »

En ce qui concerne la IIe armée, le prince Frédéric-Charles donna pour points de direction : au XIIe corps,

1. Si cet ordre est, relativement, aussi laconique, malgré son importance, c'est que déjà, dans la journée, le grand quartier général avait pu faire part verbalement aux généraux en chef des dispositions qu'il avait arrêtées relativement à la reprise de l'offensive pour le lendemain.

Jarny; à la Garde, Doncourt; au IXe corps, la région qui se trouve au nord-ouest de Saint-Marcel; au IIIe, la région située au sud-est de Saint-Marcel.

Les VIIIe et VIIe corps de la Ire armée devaient se tenir en arrière et à droite du IXe corps.

BATAILLE DE SAINT-PRIVAT, OU DE GRAVELOTTE,
Le 18 août.

Positions françaises. — Avant de décrire la bataille du 18 août, indiquons les emplacements de l'armée française.

Décidé à livrer une bataille défensive, le commandant en chef avait établi l'armée obliquement à sa ligne de bataille du 16, sur les hauteurs qui s'étendent entre la Moselle et l'Orne. Au sud de Jussy et Rozérieulles, ces hauteurs s'abaissent en pentes douces vers l'ouest au delà de la route de Gravelotte jusqu'à la Mance et un petit affluent de l'Orne : elles sont marquées par le Point-du-Jour, les fermes Moscou et Leipzig, Montigny-la-Grange, les abords ouest d'Amanvillers, Saint-Privat-la-Montagne et Roncourt.

L'aile gauche, solidement établie sur les hauteurs escarpées et boisées qui bordent la Moselle, était d'ailleurs protégée, à bonne portée, par les forts de Saint-Quentin et de Plappeville. L'extrémité de l'aile droite se trouvait à une certaine distance de la vallée de l'Orne; elle s'appuyait au gros village de Saint-Privat-la-Montagne en avant duquel le terrain, complètement découvert, formé, jusqu'à Sainte-Marie-aux-Chênes et vers Saint-Ail, un glacis véritable.

A la gauche, les 2e et 3e corps avaient tiré un excellent parti des obstacles du terrain; ils les avaient même complétés sur certains points en ayant recours à la fortification improvisée. A la droite, à Saint-Privat, le point le plus menacé, rien n'avait été préparé pour suppléer à l'absence d'un point d'appui naturel : le 6e corps n'y était arrivé qu'à la nuit, la veille, et, en lui envoyant l'ordre

de se retrancher, on avait négligé de lui fournir les outils qu'il n'avait pas. Nous savons que ce corps ne possédait pas non plus son complet en bouches à feu ; or, on n'avait pas hésité à lui assigner ce poste.

En avant du front dont nous venons de marquer les principaux points, à mi-hauteur ou dans le bas-fond, l'auberge de Saint-Hubert, les fermes de l'Envie, de Champenois et le village de Sainte-Marie-aux-Chênes avaient été plus ou moins sérieusement occupés. La ferme de Chantrenne avait été laissée libre, comme étant trop voisine du bois des Genivaux.

Cette position était réellement excellente au point de vue défensif, surtout depuis la rectification obtenue par le maréchal Canrobert. Cependant si toute l'étendue du front était très forte, l'aile droite demeurait la partie faible. En outre, resserrée sur la plus grande partie de son parcours entre les deux ravins de la Mance et de Châtel, elle offrait peu de profondeur, ce qui était d'autant plus regrettable, que les bois qui couvraient ses derrières rendaient les manœuvres difficiles.

Les troupes françaises étaient réparties de la façon suivante :

1er *corps et brigade Lapasset* (14.232 hommes), de Sainte-Ruffine au Point-du-Jour par Rozéreuilles : la division Vergé (1re) à droite, la division Fauvart Bastoul (2e) à gauche ; la brigade Lapasset à l'extrême gauche.

3e *corps* (42.282 hommes), de la ferme Moscou à la ferme de la Folie : la division Montaudon (1re) à droite ; la division Nayral (2e) au centre ; la division Metman (3e) à gauche ; la division Aymard (4e) en réserve.

4e corps (30.163 hommes), de la Folie à Amanvillers par Montigny-la-Grange : la division de Cissey (1re) à droite ; la division Grenier (2e) à gauche et ayant derrière elle la division Lorencez (3e).

6e *corps* (26.409 hommes), par dérogation à l'ordre précédemment donné, d'Amanvilliers à Saint-Privat, avec un flanc extrême à Roncourt.

La Garde (15.947 hommes) et *la réserve d'artillerie* occupaient les pentes des forts Plappeville et Saint-Quentin. Par suite d'une appréciation erronée de la situation, la réserve générale se trouvait donc placée en arrière de l'aile gauche, c'est-à-dire de la portion la plus solide de la ligne de bataille et à environ 9 kilomètres de Saint-Privat-la-Montagne, cet appui virtuel destiné à être tourné. La préoccupation du maréchal Bazaine était, on le voit, la même que dans la journée du 16 : ne point courir le risque d'être coupé de Metz.

L'armée française, y compris la cavalerie, l'artillerie et les réserves, n'atteignait pas le chiffre de 140.000 hommes.

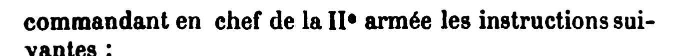
Divisions de la bataille. — Toute la matinée du 18 est employée par l'armée allemande à faire les mouvements préparatoires : elle effectue l'immense conversion qui doit placer son front parallèlement à celui de l'armée française dont elle cherche en tâtonnant le point d'appui de droite.

La bataille s'engage vers onze heures quarante-cinq du matin. Jusqu'à cinq heures du soir l'action va se développant avec des fortunes diverses, pendant que les corps destinés à tourner et à déraciner la droite française remontent vers le nord. De cinq heures à huit heures du soir, tout concourt de la part des Allemands au but final qu'ils obtiennent. La bataille de Saint-Privat se divise donc naturellement en trois parties.

I. *Préliminaires de la bataille.* — Lorsque le 18, de grand matin, les colonnes allemandes se mettent en route, l'état-major général est très indécis sur la position exacte de l'armée française ; ce n'est que peu à peu que sa conviction se forme.

Tout d'abord, il place la droite à Amanvillers et règle, d'après cette supposition gratuite, son premier plan d'attaque : occuper l'ennemi de front et envelopper son aile droite.

A dix heures et demie, le général de Moltke adresse au



commandant en chef de la IIe armée les instructions suivantes :

« D'après les divers renseignements recueillis, tout fait supposer que l'ennemi veut se maintenir entre le Point-du-Jour et Montigny-la-Grange. Quatre bataillons français ont pénétré dans le bois des Genivaux. Sa Majesté estime qu'il convient de porter le XIIe corps et la Garde dans la direction de Batilly, de manière à joindre l'adversaire à Sainte-Marie-aux-Chênes, s'il se retire sur Briey, ou à l'aborder par Amanvillers s'il reste sur les hauteurs.

L'attaque aurait lieu simultanément, savoir : pour la Ire armée, par le bois de Vaux et de Gravelotte ; pour le IXe corps, contre le bois des Genivaux et Vernéville ; pour l'aile gauche de la IIe armée par le nord. »

Un peu après onze heures, le prince Frédéric-Charles est en droit de penser, en s'appuyant sur plusieurs communications, que la droite française s'étend peut-être au-delà d'Amanvillers. Vers midi, il expédie des ordres en conséquence au IXe corps, à la Garde et au XIIe corps. « L'ordre pour le Xe corps » daté de midi, résume tous les autres.

« L'ennemi est en position sur les hauteurs de Lepzig et du bois de Vaux.

« Nous l'y attaquerons aujourd'hui, savoir : la Garde par Amanvillers, le IXe corps par la Folie, le VIIe et le VIIIe corps de front.

« Les corps ci-dessous suivent comme soutiens en seconde ligne : le XIIe corps sur Sainte-Marie, le Xe sur Saint-Ail, le IIIe sur Vernéville, le IIe sur Rezonville. »

Disons de suite, par anticipation, qu'un peu après une heure du soir, le prince Frédéric-Charles reçoit, entre Saint-Marcel et Vernéville, des rapports qui établissent d'une façon indubitable que Saint-Privat est occupé ; que même un peu avant quatre heures, le prince royal de Saxe croit distinguer de l'artillerie au nord de Roncourt, et prescrit en conséquence au prince Georges de s'élever

plus au nord encore, afin d'arriver réellement au mouvement tournant projeté [1].

Il était nécessaire de donner tous ces détails, afin de montrer par quelle série de tâtonnements les Allemands sont parvenus à établir leur ordre de bataille définitif et quel temps il leur a fallu pour arriver à ce résultat, sans que le commandant en chef de l'armée française ait cherché à contrarier le moins du monde ce délicat déploiement compliqué d'une marche du flanc.

Revenons maintenant à l'exécution des mouvements.

De cinq heures à neuf heures, les divers corps échelonnés s'avancent par la gauche vers le nord.

Vers dix heures, les trois corps de gauche occupent différents points de la route d'Etain : le XII[e] est à Jarny ; la Garde a atteint Doncourt-en-Jarnisy et le IX[e] corps est à la ferme de Caulre ; tout à fait à droite, le VIII[e] corps est à Rezonville.

Quant aux corps de deuxième ligne, le X[e] est en marche sur Bruville, le III[e] se dirige sur Saint-Marcel. Plus en arrière encore, le II[e] corps marche sur Buxières.

La conversion autour du VII[e] corps qui occupe le bois de Vaux est donc déjà bien accusée. Après dix heures, elle s'accentue davantage encore : elle est alors marquée par le bois de Ponty (XII[e] corps), Habonville (Garde), Vernéville (IX[e] corps) et Gravelotte (VIII[e] corps).

Quant aux corps de seconde et de troisième ligne, ils ont progressé également.

II. *De onze heures quarante-cinq du matin, à cinq heures du soir.* — A onze heures quarante-cinq du matin, la batterie d'avant-garde de la 18[e] division du IX[e] corps établie sur la

1. Pour cette question, comme pour tant d'autres, la lecture de la *Relation prussienne* est d'un haut intérêt : elle expose la succession des rapports de patrouilles ou reconnaissances, des appréciations des généraux ou des chefs d'état-major postés sur des points culminants, des renseignements fournis par des prisonniers français, par des habitants du pays ; peu à peu, la vérité s'est dégagée.

hauteur située à l'est de Vernéville tire le premier coup de canon contre Amanvillers. Le IX[e] corps fait donc face au 4[e] corps (général de Ladmirault) contre lequel neuf batteries échelonnées sur la partie sud de la longue croupe qui descend d'Amanvillers sur Vernéville renforcent successivement le feu. Vers midi un quart, le gros de la division atteint Vernéville. Il occupe le bois de la Cusse et enlève la ferme l'Envie. Il s'établit aussi dans la ferme Chantrenne ; mais il ne parvient pas à en déboucher, à cause des feux qui partent de la ferme de la Folie et du bouquet de bois voisin. Placée face au sud-est, la grande batterie est prise d'écharpe et a beaucoup à souffrir du feu de l'artillerie française en position au sud d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange. Un peu après une heure, la batterie de gauche déjà sérieusement éprouvée, est assaillie avec une « surprenante rapidité » (*Relation prussienne*) par des troupes de la division Grenier qui enlèvent 4 pièces, dont 2 restent sur place ; les 2 autres sont emmenées.

On lit dans l'*Historique du 5[e] bataillon de chasseurs :*

« Pendant que le bataillon appuyait à droite pour faire place au 13[e] de ligne, un chasseur de la 2[e] compagnie, nommé *Hamoniaux*, réussissait à se glisser jusqu'aux pièces abandonnées par l'ennemi à peu de distance du bois de la Cusse. Ces pièces se trouvaient en ce moment vis-à vis du 13[e] de ligne : un caporal et un clairon de ce régiment vont rejoindre Hamoniaux et s'assurent avec lui que deux des pièces sont en bon état. Ils reviennent aussitôt prévenir notre artillerie divisionnaire qui envoie de suite des attelages pour les enlever[1]. Pendant ce temps, les tirailleurs allemands faisaient un feu violent de la lisière du bois de la Cusse.

Le chasseur Hamoniaux a reçu comme récompense la croix de la Légion d'honneur. »

1. Elles ont été ramenées par les soins du lieutenant d'artillerie (aujourd'hui capitaine) Palle qui, pour ce fait, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La lutte continue au IX[e] corps jusqu'à cinq heures du soir aux abords du bois de la Cusse : vers quatre heures et demie, la ferme Champenois est enlevée, mais les pertes sont telles que, pour un bataillon du 85[e] elles atteignent en vingt minutes le chiffre de 12 officiers et 400 hommes. Pendant un certain temps, les batteries du IX[e] corps ont dû se reporter en arrière, mais elles reparaissent avec l'artillerie hessoise : vers cinq heures du soir, 13 batteries sont établies au sud et 6 au nord du bois de la Cusse ; au total, 19 batteries représentant 106 bouches à feu. En réalité, les Allemands du IX[e] corps sont tenus en échec et ne doivent qu'à leur puissante artillerie de pouvoir se maintenir dans leurs positions.

A la droite du IX[e] corps, la I[re] armée lutte depuis le matin ; à sa gauche, la Garde s'établit face au 6[e] corps pendant que, couverts par elle, abrités par le terrain, les Saxons remontent vers le nord.

Occupons-nous d'abord de la Garde. Arrivée un peu avant une heure à Habonville, elle y a laissé une brigade (3[e]) qui sert d'appui au IX[e] corps ; puis ses 9 batteries se sont établies entre Habonville et Saint-Ail et ont prolongé la ligne des batteries du IX[e] corps. Défilant derrière cette grande batterie et utilisant le ravin qui établit une large et directe communication entre Habonville et Auboué, les trois autres brigades se portent à couvert sur Saint-Ail, dont le ravin est également mis à profit.

Le maréchal Canrobert avait chargé le 94[e] de ligne d'occuper Sainte-Marie-aux-Chênes, gros village entouré, sur presque tout son périmètre, d'une double ligne de murs en pierres sèches et de haies. Toutefois, rien ne fut fait pour augmenter la valeur défensive de la localité. Après quarante-cinq minutes de préparation par le feu de 13 batteries, Sainte-Marie-aux-Chênes est attaqué de front et pris à revers par la Garde [1] et les Saxons : vers

1. *Sur la* lisière ouest du village, se trouve un enclos qui mesure

trois heures et demie, après avoir opposé une solide résistance, le 94e [1] se replie sur Saint-Privat.

De Batilly qu'il avait atteint vers deux heures, le XIIe corps s'était dirigé vers le nord. Son artillerie l'avait devancé sur sa droite : douze batteries étaient venues s'établir au nord de Sainte-Marie-aux-Chênes, dans la direction de Homécourt, portant ainsi à 180 pièces l'immense batterie à intervalles constituée entre le bois de la Cusse et les bois à l'est d'Auboué, par l'artillerie du IXe corps (6 batteries) et de la Garde (12). Vers cinq heures, le XIIe corps a achevé son mouvement : par sa droite, il participe à l'attaque partie de Sainte-Marie ; pendant ce temps sa gauche continue sa marche, de manière à se trouver en face de Montois.

Sainte-Marie-aux-Chênes une fois pris, la Garde s'était occupée de préparer contre Saint-Privat une attaque qui n'avait de chances sérieuses de réussite, qu'autant que le corps Saxon parviendrait à tourner la droite française.

Arrivé vers cinq heures à Rezonville, le IIe corps est de suite utilisé comme réserve générale ; un peu plus tard, il sera mis à la disposition du commandant de la Ire armée. Déjà les IIIe et Xe corps s'étaient rapprochés du champ de bataille.

A la droite prussienne, l'artillerie de la Ire armée était entrée en action vers une heure de l'après-midi [2] ; peu à

29 pas sur 30 ; il renferme les corps de 276 sous-officiers et soldats du régiment n° 2 de la Garde.

1. Le seul monument français qui existe sur le champ de bataille du 18 août, se trouve sur la place de Sainte-Marie-aux-Chênes : surmonté d'une statue de la Vierge, devant laquelle des fleurs sont en permanence, il porte plusieurs inscriptions dont voici la principale : « *Le colonel comte de Geslin, les officiers, sous-officiers et soldats du 94e de ligne à tous les braves du régiment morts pour la France, le 18 août 1870.* »

2. Vers une heure du soir, 108 pièces sont engagées sur le front de la Ire armée : 5 batteries entre Gravelotte et la ferme Mogador ; 6 batteries entre Mogador et la Malmaison.

peu la ligne s'était renforcée tant au nord-est qu'au sud-est de Gravelotte, au point d'atteindre le chiffre de 132 pièces [1]. Le Point-du-Jour avait éte brûlé ; au delà, les réserves françaises avaient été atteintes. Puis, sous la protection de cette artillerie, le ravin de la Mance avait été franchi [2] à la faveur des parcelles du bois des Genivaux qui, au désavantage de la défense, en couvre les deux flancs.

A l'est de la lisière du bois et à une petite distance, la ferme de Saint-Hubert constituait comme une sorte de tête de pont au débouché du défilé long d'environ 1.200 mètres que forme la route : les Français l'avaient occupée et organisée défensivement comme avancée de la ferme Moscou et du Point-du-Jour ; malheureusement elle était voisine du bois et des trous à gravier situés au sud de la route.

Les Allemands s'élancèrent du bois pour l'enlever ; longtemps leurs efforts restèrent infructueux et ce ne fut qu'à trois heures, après une longue canonnade, qu'une dernière attaque venue du sud et de l'ouest réussit : 17 compagnies s'établissent sur ce point.

Quant aux attaques dirigées par eux contre la ferme Moscou et le Point-du-Jour, elles échouèrent et furent suivies d'énormes pertes. Il fut cependant possible, grâce à la possession de la ferme Saint-Hubert, de faire passer sur la rive gauche du ravin de la Mance de l'artillerie et de la cavalerie.

A cinq heures du soir, peu de temps après l'arrivée du Roi sur cette partie du champ de bataille, les Allemands n'avaient réellement fait aucun progrès sérieux ; à deux reprises même, les batteries avaient couru de réels dan-

1. Sont établies au sud de Gravelotte 10 batteries du VII[e] corps, 11 du VIII[e] et 1 de la 1[re] division de cavalerie.

2. Ce ravin forme d'ailleurs, surtout en amont et en aval du pont sur lequel la route qui vient de Gravelotte le traverse, une véritable place d'armes où les Allemands purent se masser avant d'escalader, à l'abri, la berge de la rive gauche.

gers lorsque, d'un bel élan, les brigades Jolivet et Valazé sortant des carrières ou des tranchées-abris, s'étaient portées en avant. La cavalerie dut alors repasser le ravin.

En somme, les Allemands avaient rencontré, toutes les fois qu'ils s'étaient cru sur le point de gagner du terrain, une résistance aussi vigoureuse qu'inattendue [1].

Plus à droite encore, la brigade Lapasset, opposée au VII[e] corps, avait dû quitter Jussy pour reculer sur Sainte-Ruffine ; mais elle n'avait pas lâché son point d'appui de Rozérieulles et se trouvait toujours par là en communication directe avec le 2[e] corps. Les adversaires restèrent ainsi assez longtemps en présence, sans rien tenter de sérieux : le général Lapasset n'avait d'ailleurs qu'à maintenir sa position ; plus tard il repoussa une autre attaque.

Ce n'est qu'après trois heures que le commandant en chef de l'armée française, resté jusqu'alors à Plappeville, monta à cheval. Ses inquiétudes pour sa gauche étaient les mêmes que l'avant-veille ; le danger que courait sa droite continua donc à lui échapper et il ne prit que des mesures dérisoires.

III. *De cinq heures à huit heures du soir.* — Le général de Steinmetz avait fait prévenir le roi qu'il comptait sur un prochain dénouement : le roi Guillaume arriva de ce côté au moment où la nuit approchait. C'est donc sous ses yeux et ceux du général de Moltke, qu'a lieu une nouvelle attaque des tranchées-abris par le II[e] corps [2] qui a pris place entre les VII[e] et VIII[e] corps. Les Français accueillent cette attaque par une vive fusillade, par de vigoureux retours offensifs, et les trois corps très réduits doivent se replier sur le ravin. La fusillade continue, puis

1. Eux-mêmes en conviennent à plusieurs reprises dans la *Relation*.

2. Parti à deux heures du matin, ce corps d'armée avait parcouru dans la journée, pour prendre part à la bataille, l'énorme distance entre Pont-à-Mousson à Buxières, par Onville.

s'espace et enfin se tait ; la question est jugée : la gauche française est demeurée inébranlable.

C'est au moment même où les Allemands éprouvaient ce complet insuccès sur leur droite que leur gauche fixait la victoire à l'insu du Roi et de son état-major plongés, par la panique, dans une inquiétude telle, que l'ordre fut formellement donné, quoi qu'on ait pu dire depuis, de démasquer les ponts jetés sur la Moselle.

Ce sont ces mouvements de la IIe armée contre le centre et la droite de l'armée française qu'il nous reste à exposer. Lorsque, vers cinq heures et quart, la Garde dirigea une première attaque contre les positions de Saint-Privat, le général de Manstein, commandant le IXe corps, crut pouvoir reprendre l'offensive contre la Folie et dans la direction d'Amanvillers. Du côté d'Amanvillers, la lutte revêtit un tout autre caractère. A cinq heures et demie, la 3e brigade d'infanterie de la Garde, augmentée du bataillon des tirailleurs de la garde se portait de l'extrémité orientale du bois de la Cusse sur Amanvillers, soutenue à sa gauche par des troupes hessoises qui marchaient de chaque côté de la voie ferrée. Tout le terrain compris entre le point de départ et la crête un peu en arrière de laquelle est bâti Amanvillers est découvert. Accueillis par un feu nourri, les six bataillons de première ligne éprouvèrent de terribles pertes et durent, bien que renforcés vers six heures et quart, se replier définitivement et prendre en contre-bas une position qu'ils ne quittèrent plus.

Le bataillon des tirailleurs de la garde a eu tous ses officiers hors de combat, soit 10 officiers tués, 9 blessés ; un cadet le commande. Le 1er régiment de grenadiers (empereur Alexandre) compte, sur deux bataillons seulement engagés, 847 hommes hors de combat, dont 27 officiers [1]. Le 3e régiment de grenadiers (reine Elisabeth) a été aussi durement éprouvé.

1. Le monument de ce régiment se trouve près du hameau d'Habonville : l'inscription mentionne 218 morts dont 13 officiers.

A cinq heures et quart, le prince Auguste de Wurtemberg croyant que le XIIe corps chargé du mouvement tournant par le nord est sur le point d'entrer en ligne, prend le parti de diriger la 4e brigade d'infanterie de Saint-Ail sur Jérusalem, groupe de maisons situées au sud de Saint-Privat, à l'intersection de la grande route et du chemin qui conduit à Amanvillers. En vain le général-major de Pape, chef de la 1re division, fait observer au prince que l'attaque projetée n'ayant pas été d'abord préparée par l'artillerie sera très difficile et offrira peu de chances de succès ; les ordres donnés sont maintenus.

A cinq heures trois quarts, la 1re brigade part à son tour de Sainte-Marie, sous les ordres du général de Pape lui-même, en prenant comme objectif le groupe de maisons situées au nord-ouest de Saint-Privat.

Saint-Privat est donc attaqué par le nord et par le sud de la route. Les longueurs à parcourir pour les colonnes d'attaque sont d'un peu plus de 3.000 mètres pour les troupes de Saint-Ail et d'environ 2.300 mètres pour celles de Sainte-Marie-aux-Chênes. La double attaque est conduite et poursuivie avec une incontestable énergie ; mais elle échoue comme il fallait s'y attendre.

La 4e brigade doit s'arrêter à six heures quarante cinq ; depuis une demi-heure déjà, la 1re brigade est clouée sur place.

Les pertes sont énormes : plus de 6.500 hommes et près de 240 officiers de la Garde jouchent le sol, morts ou blessés. Son chef ordonne de suspendre l'attaque.

L'attaque de la position de Saint-Privat par la garde prussienne est la condamnation formelle de l'emploi des formations profondes devant l'armement actuel. Sur ces pentes modérées en forme de glacis découvert, dont la ligne supérieure était occupée par les tirailleurs français bien embusqués derrière de petits murs ou dans quelques tranchées-abris, la Garde avait osé, « *au mépris de l'adversaire* [1] »

1. Duc Guillaume de Wurtemberg.

s'avancer à rangs serrés. Elle était placée sur deux lignes, par colonnes de demi-bataillons; les demi-bataillons de première ligne s'étaient formés en colonnes de compagnies, qui avaient déployé elles-mêmes leurs pelotons de tirailleurs. C'est dans cet ordre notamment que le deuxième régiment de la brigade Kessel s'avança tambour battant, sous un feu intense; il perdit successivement tous ses officiers. Ainsi que nous le verrons plus tard, ce fut cette cruelle expérience qui engagea nos adversaires à modifier leur tactique de combat.

Certes, le moment était propicé pour prendre l'offensive :

«... On devait s'attendre à tout instant, dit la *Relation prussienne*, à voir l'ennemi prononcer un vigoureux retour offensif et culbuter sur Sainte-Marie les lignes sans consistance de l'assaillant. Mais, chose singulière, rien de semblable ne se produisait... »

L'œil fixé sur sa droite, le maréchal Canrobert doit réserver son monde pour recevoir une attaque à laquelle il sait qu'il ne peut opposer que des forces déjà insuffisates. La garde impériale est tenue immobile sur le plateau de Saint-Quentin, et le maréchal Bazaine est rentré depuis près d'une heure à son quartier général.....

Oui, c'est à Saint-Privat que s'est dénouée la bataille; c'est bien là que se décidèrent les destinées de la France ! Si notre réserve eut été placée en arrière de l'aile droite, sur le flanc le plus menacé, à proximité tout au moins, il eut été possible au commandant du 6e corps de profiter de l'effarement causé dans le camp ennemi par l'écrasement de la garde prussienne, et le mouvement en avant entraînant le 4e corps dont le chef savait ce que vaut l'offensive, eût eu des conséquences incalculables : certainement, malgré notre infériorité numérique, la victoire était à nous.

Lorsque le général Bourbaki cédant à de fréquents ap-

els, prit sur lui de quitter sans ordre, du général en chef a position d'attente pour marcher au secours du 6e corps, l était six heures.

Cependant l'opinion du général de Pape était enfin artagée par le commandant de la garde : on masse l'artillerie et on renforce les points les plus éprouvés de la igne. Au centre, 14 batteries de la garde, qui ont à leur auche un pareil nombre de batteries saxonnes, à droite batteries du 9e corps, sont fractionnées en deux groupes ont le premièr tire sur Saint-Privat, où quelques incenies ne tardent pas à se déclarer, et sur Jérusalem, qui est rûlé ; le deuxième canonne Amanvillers. Le 6e corps, à out de munitions d'artillerie [1], doit essuyer en silence e feu démoralisateur.

A six heures et demie, la colonne chargée du mouvement ournant s'était déployée en face de Roncourt et avait reris sa marche. Utilisant le ravin qui atteint l'Orne à Auoué, le XIIe corps (Saxons), s'était ensuite couvert des ouquets de bois situés à l'est d'Auboué, pendant que ses batteries s'établissaient au sud du bois, face à Roncourt t qu'un détachement se dirigeait sur Montois que l'on royait occupé. C'est alors que le maréchal Canrobert,

1. Le 21 octobre 1873, dans son émouvante déposition lors du *'rocès Bazaine*, le maréchal Canrobert a dit : « ...A la suite d'une ttaque infructueuse de la garde, je commençais à voir que nous e pourrions tenir longtemps. Déjà on tirait toutes les deux miutes un coup de canon et, dans cette situation, c'était assez ésagréable.

« J'envoyai alors un de mes aides de camp prier Ladmirault de e donner quelques gargousses ; il m'envoya trois ou quatre caissons ont je lui ai été d'autant plus reconnaissant qu'on lui recommanait, au contraire, de ne pas m'en envoyer et de les garder pour lui. les envoya en bon camarade ; je recommençai mon feu et, dans e même moment, j'envoyai un billet... au maréchal commanant en chef, en lui disant que les attaques de l'ennemi redoublaient, ue son artillerie avait dominé la mienne, à tel point que je ne ourrais plus tenir. Cependant, comme j'avais affaire à de braves oldats, à des officiers pleins de dévouement, nous avons tenu usqu'à sept heures. »

jugeant que sa droite est en perdition, doit, la mort dans l'âme, prendre le parti d'évacuer progressivement toute la région située au nord de Saint-Privat ; il fait alors abandonner Roncourt par la brigade Péchot, qui recule jusqu'à la lisière occidentale de la forêt de Jaumont. Le narrateur allemand, d'habitude si sobre d'éloges, s'émeut à ce propos et parle de « l'incontestable habileté » avec laquelle le mouvement ordonné par le maréchal fut exécuté.

Dans la séance que nous venons de citer, le maréchal a parlé de sa situation et de ce qui se passa peu après en termes simples et précis.

« Saint-Privat était en feu; cet endroit était le point de mire de toutes les batteries qui convergeaient de la gauche, du front et de la droite; l'armée saxonne avait fait son mouvement vers Roncourt que je n'avais pu fortifier, ce qui nous aurait permis de tenir plus longtemps.

« A ce moment arriva un vaillant officier qui a été tué depuis devant Paris et qu'on appelait le général Péchot, et je suis heureux de profiter de cette circonstance pour rendre hommage à son courage et à son dévouement. Il arrive à Saint-Privat avec le 9e bataillon de chasseurs, le 6e et le 10e de ligne [1]. Ils se précipitèrent pour arrêter l'ennemi; mais, comme l'ennemi envoyait des masses de fer et ne venait pas lui-même, que c'étaient les obus qui arrivaient, ils ne purent tenir.

« Péchot m'en avertit. Nous dûmes alors nous retirer ; nous effectuâmes notre retraite par échelon au centre et nous gagnâmes en bon ordre — je souligne ce mot, — les hauteurs qui se trouvent du côté du bois de Saulny, où une batterie de mon corps d'armée commença un feu soutenu en s'alimentant de ce qui nous restait, c'est-à-dire quatre ou cinq coups environ par pièce. C'est sous la protection de cette batterie que nous avons pu nous retirer sans être attaqués...

« Je marchais tout doucement, en m'arrêtant toutes les dix minutes; j'espérais toujours recevoir des renforts. Enfin,

1. 1re brigade de la 1re division du 6e corps.

›yant que je ne recevais rien, j'envoyai un officier de ıon état-major rendre compte, à M. le maréchal comman-ınt en chef, de l'obligation où j'avais été de battre en re-aite et lui demander de vouloir bien me donner des ordres...»

Un peu avant sept heures, 15 bataillons saxons s'avan-ent contre les faces nord et ouest de Roncourt, et 5 régi-ıents de la Garde, dont un qui n'a pas encore été éprouvé, arnissent la croupe au sud de Saint-Privat ; plus en ar-.ère, le Xe corps approche de Saint-Ail. C'est dans ces con-itions et, en dernier lieu, sous la protection du tir con-entrique de 210 bouches à feu que l'assaut est entamé ; ıaîtres de Roncourt, les Saxons se rabattent sur Saint-'rivat rendu réellement intenable pour ses défenseurs. ›aint-Privat est donc abordé d'un commun élan, par les ›axons au nord et au nord-ouest, par la Garde à l'ouest t au sud.

« A huit heures du soir, le vainqueur, cruellement éprouvé ıi-même, se trouvait en possession de cette clef de la posi-ıon, défendue avec tant d'archarnement par l'ennemi... » *Relation prussienne.*)

Au moment où l'aile droite française était contrainte à e replier précipitamment sous la protection de la bri-'ade Péchot, la division Picard amenant avec elle l'artil-erie de réserve débouche au nord-ouest du bois de ›aulny : il est trop tard. Les Allemands opposent à cette .rtillerie 23 batteries qui se déploient successivement au ud de Saint-Privat.

1. L'abondance des monuments, tous importants, groupés autour e Saint-Privat et de Jérusalem, est une nouvelle preuve, secondaire ıais nullement insignifiante, de la justesse de la dénomination de ›aint-Privat appliquée à la bataille : c'est le monument de la Garde Corps de la garde, le 18 août 1870); c'est le monument, d'ailleurs rès laid, XIIe corps — élevé par le roi de Saxe « à ses camarades de son l'armée morts au champ d'honneur » ; c'est celui du 4e grenadiers le la garde, régiment de la reine Augusta, etc., etc.

Le 4e corps (de Ladmirault) dont la droite était découverte par suite de la retraite du 6e corps, doit à son tour quitter le village d'Amanvillers, tout en faisant quelques retours offensifs.

L'artillerie de réserve ayant pris position, et les Allemands ayant mis 23 batteries au sud de Saint-Privat, la canonnade recommence encore avec une nouvelle vigueur ; elle se perd peu à peu dans la nuit : à dix heures du soir, le silence règne sur le champ de bataille.

A ce moment, les Allemands occupaient une ligne marquée par Jussy, les lisières nord et est du bois de Vaux, Saint-Hubert, la lisière et la plus grosse partie du bois des Genivaux, Chantrenne et ses abords à l'est, l'Envie, Champenois, Amanvillers, Saint-Privat, Roncourt et Malancourt : en un mot, les Français n'avaient abandonné que leurs emplacements de droite à l'ennemi ; la gauche et le centre restaient intacts.

Le Roi et son état-major n'apprirent le succès définitif de la IIe armée que dans le courant de la nuit. La *Relation prussienne* ne laisse pas le plus léger doute à ce sujet :

«... Quant à la IIe armée, on ignorait encore dans la soirée son succès définitif. C'est seulement pendant la nuit et le lendemain matin qu'arrivaient de tous côtés des indications plus précises. Dans la matinée du 19, la situation était parfaitement tirée au clair, on s'occupait sur-le-champ des dispositions à prendre en conséquence... »

Qu'étaient donc devenus ces officiers supérieurs d'état-major dont parle la *Relation*, qui avaient été détachés auprès des commandants de corps d'armée, dans le but « de maintenir le grand quartier général en rapport constant avec ceux-ci... » et « avec mission de lui faire connaître immédiatement tout événement important » ?

Pertes éprouvées le 18. — Les pertes avaient été considérables des deux côtés, un peu moindres cependant que l'avant-veille.

Les *Allemands* avaient engagé, sans tenir compte des officiers et des soldats du train, 178.818 fantassins ou pionniers et 24.584 cavaliers ; leur artillerie comprenait 726 pièces. Leurs pertes totales s'élevaient à 20.159 hommes hors de combat, dont 5.237 tués, 493 disparus, et 14.430 blessés. La part des deux armées était naturellement inégale : 4.218 pour la Ire et 15.941 pour la IIe armée.

Les *Français* avaient eu en tout 12.275 hommes hors de combat, dont 1.146 tués, 4.420 disparus et 6.709 blessés.

Le *total général* était donc de 32.434 hommes hors de combat.

Considérations. — Pour la première fois depuis le début de la guerre l'état-major allemand livrait, de propos délibéré, une bataille dont il avait indiqué le plan général. Il n'est malheureusement pas douteux que ce plan a été couronné de succès. Mais par combien de tâtonnements n'est-on pas passé pour y arriver ; quelle différence énorme entre ce long et laborieux développement et les conceptions grandioses de Napoléon Ier ! La Ire armée d'une part, la Garde et le XIIe corps de l'autre, forment deux groupes distincts dont chacun livre une bataille pour son propre compte ; ces deux batailles sont reliées par le IXe corps. Le prince Frédéric-Charles poursuit à son aise, sans être contrarié, le but assigné ; la direction de l'état-major général disparaît complètement. Le Roi et le chef d'état-major général sont à l'aile droite, où aucun progrès n'est obtenu ; le véritable général en chef est le commandant de la IIe armée et pendant plusieurs heures l'entourage du Roi est autorisé à croire que la bataille est perdue.

Quoi qu'il en soit, cette bataille dans laquelle s'affirme le nouveau l'esprit d'initiative personnelle à tous les degrés de la hiérarchie dans l'armée prussienne, établit, d'une façon magistrale, les enseignements signalés précédemment ; elle fixe, en un mot, les exigences du *combat moderne*.



GUERRE DE 1870-1871.

DES PERTES ÉPROUVÉES A SAINT-PRIVAT, le 18 Août 1870.

I. — Armée allemande.

AJORS PES.	TUÉS OU MORTS DES SUITES de leurs blessures. Officiers et fonctionnaires officiers.	Troupes.	BLESSÉS. Officiers et fonctionnaires officiers.	Troupes.	DISPARUS. Officiers et fonctionnaires officiers.	Troupes.	TOTAL. Officiers et fonctionnaires officiers.	Troupes.
née.								
. . . .	11	154	28	654	»	13	39	821
. . . .	64	761	114	2.269	»	55	178	3.085
e cavalerie.	»	7	7	81	»	»	7	88
OTAL. . . .	75	922	149	3.004	»	68	224	3.994
née.								
. . . .	127	2.313	180	5.431	»	179	307	7.923
. . . .	14	175	41	1.009	»	9	55	1.193
. . . .	71	1.056	128	2.794	»	38	199	3.888
ps.	1	23	7	117	»	9	8	149
axons) . . .	40	420	66	1.053	»	190	106	2.113
e cavalerie.	»	»	1	»	»	»	»	»
TOTAL. . .	253	3.987	423	10.854	»	425	675	15.266
ÉNÉRAL. . .	328	4.909	572	13.858	»	493	899	19.260
	5.237		14 430		493		20.159	
II. — Armée française.								
. . . .	3	57	24	342	»	195	27	594
. . . .	16	206	79	1.399	15	445	110	2.050
. . . .	45	450	184	3.095	17	1.016	246	4.561
. . . .	24	345	109	1.477	19	2.653	212	4.475
	88	1.058	396	6.313	111	4.309	595	11.680
TOTAUX. . .	1.146		6.709		4.420		12.275	
es totales armées.	6.383		21.139		4.913		32.434	

Placée en tête des colonnes de marche, les précédant le plus souvent, l'artillerie arrive de suite sur le champ de bataille et s'y établit de façon à agir en *grandes masses* sur de longues lignes présentant, selon le terrain, de plus ou moins larges intervalles. Ces lignes relient les positions, bois, lieux habités occupés par l'infanterie ; elles constituent les parties solides, la charpente fixe de la ligne de bataille. Employée *tout entière*, cette artillerie prépare d'abord longuement l'entrée en ligne de l'infanterie [1], puis elle appuie ses efforts en avant, en s'y associant intimement.

L'infanterie doit, devant l'influence prépondérante du feu, accepter comme une nécessité impérieuse l'*ordre dispersé* avec toutes ses conséquences ; les formations même en ordre mi-compacte ont fait leur temps et l'attaque de Saint-Privat par la Garde sera la dernière application de ce système. Comme toute attaque en terrain découvert, surtout s'il affecte la forme d'un glacis, est destinée d'avance à échouer, il faut mettre à profit la protection qu'offre le terrain contre les effets destructeurs du feu. A ce dernier point de vue, l'étude du champ de bataille du 18 août, au centre, à la droite et à la gauche, conduit à des conclusions identiques.

Entre la lisière est du bois de la Cusse et la crête qui précède Amanvillers il existe, dans le sens même de l'attaque, deux zones distinctes : l'une est parsemée de petites tombes qui, d'abord très denses, vont ensuite en décroissant; l'autre, d'une largeur moyenne de 400 mètres, offre un vide presque complet. La même constatation peut d'ailleurs être faite en marchant de la ferme Champenois sur Montigny-la-Grange.

En face de la gauche française, les efforts les plus énergiques des Allemands ont échoué à une distance approximative de 400 mètres de la portion de route comprise, sur une longueur d'environ 250 mètres, entre le

1. Revoir la déposition reproduite page 144.

Point-du-Jour et les Carrières: cette limite est jalonnée par les tombes extrêmes. Si, du côté de la ferme Moscou, on trouve une distance moindre, c'est que l'angle mort étant, par suite de la configuration du terrain qui s'abaisse tout à coup, plus considérable, il a été possible à l'assaillant de s'approcher davantage à couvert. D'un côté comme de l'autre, la ferme Saint-Hubert a été peu dépassée.

En avant de la gauche allemande, la démonstration est plus éclatante encore. Que l'on parte de Saint-Ail ou de Sainte-Marie-aux-Chênes, de ce dernier point surtout, les tumuli forment éventail avec une densité décroissante, jusqu'à environ 350 à 400 mètres de l'objectif. Nous ne voulons pas dire que le vide absolu règne, sous ce rapport, entre cette ligne et la direction générale Saint-Privat — Jérusalem, mais que les rares tombes existantes dénotent une attaque générale brusquement interrompue et des efforts individuels condamnés à l'insuccès [1]

En ce qui concerne l'emploi de la cavalerie, les enseignements, pour être moindres, n'en existent pas moins; car ils viennent à l'appui de ceux qui se sont dégagés de la journée du 16: des deux côtés, en effet, étant donné un terrain aussi découvert, *on renonce à employer la cavalerie.* Les Français font, il est vrai, une tentative honorable; mais elle est de courte durée. Aussitôt après le premier échec de la garde prussienne sur Saint-Privat, — le moment était bien choisi cependant, — un régiment de chasseurs de la division du Barail se porte en avant

1. Cette route qui, doucement, monte de Sainte-Marie-aux-Chênes à Saint-Privat, laissant à droite et à gauche des monuments, des tumuli, est une véritable *voie sacrée* pour les Allemands. On s'explique, après l'avoir parcourue, pourquoi, lors de la délimitation consécutive au traité de paix, l'empereur Guillaume a voulu conserver le terrain qu'il avait le droit d'appeler « le tombeau de sa Garde » : ainsi se sont trouvés arrachés à la France Sainte-Marie-aux-Chênes qui porte son deuil d'une façon si touchante, et Saint-Privat-la-Montagne qui a plus facilement courbé la tête.

pour charger la gauche du 1er régiment de la garde; il doit rétrograder rapidement non sans avoir subi d'assez fortes pertes.

Il eut été du moins possible pour les Français d'éclairer au loin leur front de bataille dans la matinée et, l'action une fois engagée, de surveiller les abords et le flanc de l'aile droite. Les Allemands ne manquent pas de déborder cette aile qui est en l'air. C'est ainsi que deux régiments de cavalerie saxonne dirigés, avec une batterie à cheval, du bois de Ponty sur Coinville, près d'Auboué, détachent vers l'est deux escadrons: ces escadrons poussent jusqu'à la vallée de la Moselle, où ils détruisent le chemin de fer et la ligne télégraphique entre Metz et Thionville, aux envions de Mézières.

Enfin, la bataille du 18 août montre d'une façon frappante le parti que l'on peut tirer, dans la défensive, de l'emploi de la fortification passagère, à la condition que les tranchées-abris ne feront pas renoncer aux mouvements offensifs, aussi souvent que l'occasion s'en présentera. Les 2e et 3e corps français qui ont combattu toute la journée ont dû à l'emploi de la fortification improvisée d'être relativement peu éprouvés.

C'est ainsi que la proportion entre le nombre des hommes tués ou blessés et l'effectif n'a pas dépassé 1/20 pour le 3e corps et 1/26 pour le 2e. Or, les chiffres correspondants pour les autres corps ont été de 1/7 pour le 6e et de 1/7,5 pour le 4e.

Le chef d'un des corps engagés signale tout particulièrement ce fait dans son *Rapport :*

« Si les pertes de ce corps d'armée (2e) ont été relativement peu considérables, nous l'avons dû, sans aucun doute, aux précautions prises pour abriter nos combattants par des tranchées, par des levées de terre et des épaulements sur les points importants, et aux recommandations de profiter de toutes les dépressions ou excavations du terrain, non pour y faire coucher à terre les troupes et les tenir inertes sous les

abris, mais pour les protéger tout en les faisant agir par leur feu. Nous n'avons pas eu encore un exemple aussi marqué des avantanges que donne cette disposition de retranchements improvisés... » (*Général Frossard.*)

Il serait facile de multiplier ces témoignages qui abondent tous dans le même sens. C'est ainsi que l'*Historique du 44e de ligne* (4e division du 3e corps), après avoir retracé le rôle joué dans la défense des abords de la ferme de Moscou par son premier bataillon, dont la plus grande partie était placée dans des tranchées-abris « très rapidement exécutées », conclut en ces termes :

« Grâce aux tranchées-abris et au soin avec lequel le régiment a été masqué derrière les moindres replis de terrain, on n'a pas eu à déplorer de pertes en rapport avec le danger couru, tandis qu'en avant de nos lignes la terre est littéralement jonchée de cadavres allemands.

« Il importe de fixer l'attention sur ce fait, car l'on doit en tirer l'enseignement suivant :

« 1° Avec le fusil à tir rapide, une position occupée par de bonnes troupes un peu abritées est imprenable de front, tant que les défenseurs ont des cartouches ;

« 2° Des tranchées, même très imparfaites et très peu profondes, placées au delà de la crête de la position à défendre, suffisent pour abriter parfaitement les troupes et rendre absolument inefficace le feu de l'attaque.

« Cela s'applique à l'artillerie, car les seules pièces qui n'aient pas été réduites au silence de notre côté sont celles qui se trouvaient derrière l'épaulement [1] construit par le 1er bataillon. »

Pour la troisième fois, nous sommes revenu à dessein sur les conséquences pratiques qui découlent des grandes batailles de la guerre de 1870 : l'identité des leçons et l'uniformité du système nous semblent ainsi bien mises hors de doute.

1. Une batterie de campagne et une batterie de mitrailleuses furent ainsi couvertes.

En dernier lieu, comme enseignement spécial à la bataille du 18 août, nous ferons remarquer que le choix de l'emplacement où se tint, pendant une partie de la journée, le maréchal Bazaine fut, pour l'armée française, d'une influence désastreuse sur l'issue de la lutte. Placé en arrière de l'aile gauche du front dont l'étendue, en ligne droite, était de 14 kilomètres environ, il se trouvait à plus de 4 kilomètres en arrière du centre de l'aile gauche et était séparé du champ de bataille par le ravin de Châtel-Saint-Germain, dont les versants sont écartés et boisés. Il en résulta naturellement de la lenteur dans la transmission des ordres et des nouvelles. Cet éloignement fut cause, quelque invraisemblable que paraisse le fait que, par suite de la configuration du terrain, le grand fracas d'artillerie de l'aile droite, là où se décidait la bataille, fut à peine entendu [1]; le maréchal fut ainsi d'autant plus entraîné, par suite d'un travers de l'esprit humain, à ne s'intéresser pendant un temps d'ailleurs trop court, hélas ! qu'à ce qui se passait à l'aile gauche.

La journée du 18 août 1870 est désignée dans les deux camps sous des noms différents : c'est *Défense des Lignes d'Amanvillers* pour le maréchal Bazaine ; c'est *Saint-Privat* pour les Français et *Gravelotte* pour les *Allemands*.

Les Allemands n'ont été vainqueurs et les Français n'ont été battus que sur un seul point, à Saint-Privat : cette simple constatation suffirait pour juger la question en litige. La flatterie ou, si on veut, le désir de tout rapporter au Roi, qui est resté à Gravelotte ou en avant, motivent seuls la dénomination allemande de Gravelotte qui ne saurait résister au plus léger examen : il faut, pour la maintenir, que les Allemands aient bien oublié les angoisses qu'ils ont éprouvées à Gravelotte après sept heures du soir. Un seul nom est donc possible, celui de Saint-Privat : il reste acquis à l'histoire.

Quant à la dénomination de *Défense des Lignes d'Amanvillers*

1. Se reporter sur ce point intéressant à un témoignage qui suffit, celui donné par le lieutenant-colonel (aujourd'hui général) Fay.

à laquelle s'était arrêté le commandant en chef de l'armée du Rhin, voici de quelle façon elle a été jugée par le maréchal Canrobert, lors du *Procès Bazaine :*

«... J'ai pensé, bien que M. le maréchal ne me l'eût pas dit, qu'il n'avait jamais considéré l'affaire de Saint-Privat comme une bataille.

Il a toujours appelé ce combat *Défense des Lignes d'Amanvillers*. C'étaient, en effet, des lignes pour le 2e et le 3e corps, un peu aussi pour le 4e corps qui avait des outils, mais pas pour le mien qui n'en avait pas... »

On peut ajouter que cette dénomination ne dément pas l'exclamation du maréchal Bazaine, au moment où des demandes de secours venaient l'importuner : « Ils ont de belles positions, qu'ils les gardent ! » La journée devait, en effet, consister pour lui dans une défense de *lignes* soutenue de telle façon que l'on pût, le lendemain, se replier sans encombre sur Metz.

A part de rares exceptions, et pour des raisons sur lesquelles il est inutile d'insister, les monuments français qui existent sur les champs de bataille des 16 et 18 août 1870 ont été élevés par les Allemands.

A l'ouest de Mars-la-Tour, près de la voie ferrée, à l'intersection de la route de Verdun et du chemin de Jarny, se dresse un monument consacré aux deux grandes batailles.

Le piédestal sur lequel on lit cette inscription : *A la mémoire — des Soldats français — morts pour la patrie — dans les journées — des* 16 *et* 18 *août* 1870 — porte deux très beaux bas-reliefs en bronze conservés, l'un à Rezonville (mêlée de cavalerie du plateau de la Ville-sur-Yron ; mort du général Legrand), l'autre à Saint-Privat (défense de Saint-Privat ; le maréchal Canrobert donne ses ordres). Un groupe en bronze le surmonte : la France soutient un soldat frappé à mort et dont les mains défaillantes laissent tomber un fusil que reçoivent deux jeunes enfants.

En somme, ce monument[1], dû au sculpteur Bogino est digne de la France et des journées qu'il rappelle.

1. Le 2 novembre 1875, la petite église de Mars-la-Tour a été transformée en une chapelle funéraire sur le fronton de laquelle

Retraite définitive de l'armée française. — Blocus de Metz. — Les Allemands avaient pris les dispositions nécessaires pour livrer une nouvelle bataille le lendemain.

Or, pendant la nuit du 18 au 19, l'armée française reçut l'ordre de se replier sur Metz [1]. Le mouvement eut lieu le 19 au matin.

L'armée occupa d'abord, sur la rive gauche de la Moselle, les hauteurs et les pentes des Monts Saint-Quentin et Plappeville, sous l'appui des deux forts qui occupent ces hauteurs : le 2ᵉ corps, sur le versant sud du Saint-Quentin, sa gauche à Longeville-lès-Metz ; le 3ᵉ corps sur le plateau de Plappeville, sa gauche à Lessy ; le 4ᵉ corps à Lorry-devant-Metz, sur le contrefort du Coupillon ; le 6ᵉ corps à sa droite au château du Sansonnet et dans la plaine, en avant du saillant nord du fort Moselle ; la garde impériale sur les pentes est du Saint-Quentin, vers le Ban-Saint-Martin où s'établit le grand quartier général ; la cavalerie de réserve dans l'île Chambière.

Dans la journée, le maréchal Bazaine annonçait à l'Empereur que son intention, en se retirant sous Metz, était d'y refaire et d'y approvisionner son armée, mais qu'au bout de « deux ou trois jours » il se remettrait en mar-

on lit *Monument national et militaire de Mars-la-Tour*. L'idée était excellente, mais pourquoi avoir donné place sur les tables de ce sanctuaire à des noms qui n'ont rien de commun avec les journées des 16 et 18 août, ni même avec la guerre de 1870-1871 ?

1. On ne saurait suspecter, sous ce rapport, la prévoyance du maréchal Bazaine, puisque les commandants de corps d'armée connaissaient, dès le matin du 18, les positions qu'il aurait à prendre le 19. Lorsque le maréchal Canrobert dût battre en retraite le 18 au soir, il envoya un officier au maréchal commandant en chef pour l'en prévenir et demander des ordres.

« Cet officier, dit le maréchal, n'arriva que fort tard à raison de l'encombrement des routes. Mais, comme j'avais dans ma poche l'ordre de prendre le lendemain, 19, les positions que le colonel Lewal de l'état-major général avait été reconnaître sous les canons de Metz..., je me dirigeai de ce côté... » (*Procès Bazaine*, séance du 21 octobre 1873.)

che : « Je compte toujours, disait-il, prendre la direction du nord et me rabattre ensuite par Montmédy sur la route de Sainte-Menehould à Châlons. »

C'était, pour un vaincu, disposer de l'avenir avec une singulière légèreté. L'étonnement diminue cependant lorsque l'on voit de quelle façon il appréciait dans la même dépêche la journée de la veille et ses conséquences : «... Les 4e et 6e corps ont fait, vers neuf heures du soir, un changement de front, l'aile droite en arrière, pour parer à un mouvement tournant par la droite, que des masses ennemies tentaient d'opérer à l'aide de l'obscurité... » Il était difficile de pousser plus loin, volontairement ou non, l'illusion.

Les Prussiens appréciaient plus sainement la situation et l'extrait suivant de leur *Relation* donne la signification exacte des événements dont le commandant en chef français paraissait ne pas comprendre encore toute la portée.

« La retraite définitive de l'armée française sous les murs de Metz, le 19 août, marquait un changement capital dans la situation générale des opérations, et devait amener un premier temps d'arrêt dans la série des engagements qui avaient commencé le 14 entre les deux armées.

« Les batailles du 14, du 16, du 18 août peuvent réellement être considérées dans l'ensemble de leurs détails et dans leurs conséquences comme la préparation, l'exécution, l'accomplissement définitif d'une action considérable et unique ayant pour conséquence d'enfermer la principale armée française dans un cercle de fer qu'elle ne devait désormais franchir qu'en déposant les armes.

« Sans doute, il ne fut pas possible de prévoir d'avance l'enchaînement des événements qui signalèrent ces trois jours de batailles et leurs conséquences, ni d'en saisir à chaque instant l'ensemble.

« Pourtant on voit se manifester dans la conduite de l'armée allemande, au milieu des erreurs causées par l'ignorance où l'on était des projets de l'ennemi, une volonté énergique et persévérante destinée à saisir aussi vite et aussi bien que

possible toutes les occasions, à faire la loi aux événements et à ne pas la recevoir d'eux... »

Il est, en effet, malheureusement incontestable que la bataille du 18 août 1870 est le dernier mot de cette lutte grandiose audacieusement engagée le 14 août, énergiquement continuée le 16 et dont le but était, pour tous, de rejeter l'armée française dans le camp retranché de Metz, où l'inertie coupable de son commandant en chef aidant, sa perte devint, de jour en jour, plus inévitable.

Dès le 19 août, les Allemands prenaient toutes les mesures nécessaires pour empêcher cette armée momentanément soustraite à la défense directe du pays de recouvrer la liberté d'action que son chef avait volontairement aliénée.

Chargé du commandement en chef des troupes désignées pour assurer l'investissement de Metz, le prince Frédéric-Charles arrêta les dispositions d'ensemble nécessaires dans un ordre daté du 19, que nous reproduisons ci-dessous en entier, à cause de son importance.

ORDRE DU PRINCE FRÉDÉRIC-CHARLES

Quartier général de Doncourt, le 19 août 1870, 11 heures du soir. — Dispositions pour l'investissement de Metz.

S. M. le Roi m'a confié le commandement en chef des troupes chargées de l'investissement de Metz, comprenant : la Ire armée (Ier, VIIe, VIIIe corps) avec la division Kummer ; les IIe, IIIe, IXe et Xe corps d'armée.

J'arrête, en conséquence, les dispositions suivantes, comme règle générale de conduite. Les troupes d'investissement sur la rive droite de la Moselle, c'est-à-dire le Ier corps et la division de Kummer, de la Ire armée, qui sera attachée au Ier corps auront pour mission :

1° D'intercepter toute communication de la place avec l'extérieur, en l'enveloppant d'une chaîne d'avant-postes dans laquelle la cavalerie devra jouer un grand rôle.

2° De répartir les troupes de telle manière que, si l'ennemi

tentait de passer sur Thionville par la rive droite de la Moselle, la majeure partie de nos forces puisse être concentrée à temps, dans une position choisie à l'avance.

Dans cette éventualité, nos troupes de la rive gauche agiraient vigoureusement dans le flanc gauche de l'adversaire en débouchant par le pont qui sera établi sur la Moselle, à peu près à hauteur d'Hauconcourt et couvert par une petite tête de pont. (Le Xe corps est chargé de jeter ce pont au-dessous de Metz et de la construction des ouvrages destinés à le protéger.)

3° La station de Rémilly forme la tête de nos communications ferrées avec l'Allemagne et notre premier magasin principal.

Afin d'assurer ce point contre une sortie, le Ier corps d'armée choisira une position dans laquelle il puisse défendre ce point contre une sortie de l'armée bloquée, jusqu'à ce qu'il soit soutenu par les corps voisins de droite et de gauche.

4° Dans le cas où l'ennemi réunirait toutes ses forces contre les troupes d'investissement de la rive droite, pour tenter un mouvement excentrique dans une autre direction que celles prévues ci-dessus, ces troupes se déroberaient au choc et éviteraient tout engagement sérieux contre des forces supérieures.

En ce qui concerne l'investissement sur la rive gauche, on prendra pour règles les considérations suivantes :

1° Si l'ennemi tente de s'ouvrir, par cette rive, un passage vers Thionville, il faut qu'il vienne se heurter à une position préparée d'avance par le Xe corps, chargé de la garde de cette partie du cordon d'investissement et choisie de façon à couvrir en même temps le pont qui doit être jeté sur la Moselle. Le corps voisin aura, le cas échéant, à se porter dans le flanc gauche de l'adversaire, tandis que, de la rive droite, d'autres renforts déboucheront également par le pont en question.

2° Après s'être un peu refaite, l'armée battue et enfermée dans Metz peut chercher à se faire jour directement, vers l'ouest. Cette tentative doit être arrêtée sur la ligne même d'investissement, rendue infranchissable par une accumulation d'abatis, de tranchées et d'ouvrages, et défendue tout d'abord par les troupes de première ligne promptement soutenues par les corps de réserve cantonnés en arrière.

3° Si l'ennemi cherche à faire effort ou à percer par la vallée de la Moselle, en amont de Metz, c'est-à-dire dans la direction de Pont-à-Mousson, il devra donner contre le VII° corps. A cet effet, celui-ci occupera, dans la vallée, des positions retranchées à cheval sur la rivière, reliées par un pont bien couvert, et s'y maintiendra jusqu'à ce qu'il soit soutenu des deux côtés.

Le VIII° corps, se rattachant à la gauche du VII°, prolongera la ligne d'investissement et la fortifiera jusqu'à la hauteur de la ferme de Moscou. Cette dernière formera ainsi la limite nord de la ligne d'investissement de la Ire armée, sur la rive gauche de la Moselle.

Au delà de la ferme de Moscou, la ligne continuera par les positions fortifiées du II° corps, dont le quartier général est provisoirement à Vernéville, et qui est chargé de couvrir au nord la route de Woippy à Saint-Privat.

Le X° corps a pour mission de faire des abatis sur les pentes de la berge gauche de la vallée de la Moselle, de barrer par des retranchements la vallée jusqu'à la rivière, de jeter le pont sur la Moselle, et d'organiser les ouvrages de défense sur les deux rives.

Les corps ainsi établis en première ligne pour former l'investissement sur la rive gauche de la Moselle, règleront leur service et leurs emplacements, de telle sorte que :

1° De forts avant-postes soient tenus constamment prêts sur la ligne même des ouvrages ;

2° Une portion convenable des troupes puisse être journellement employée pour les travaux destinés à renforcer sans cesse la ligne d'investissement ;

3° Le reste des corps soit établi en arrière, dans de bonnes huttes améliorées chaque jour, et puisse être porté promptement en avant.

Le III° corps servira de réserve pour l'aile droite de la ligne ; il se construira, aux environs de la ferme de Caulre, un camp régulier dont l'aménagement sera l'objet de perfectionnements journaliers.

Le IX° corps formera réserve pour l'aile gauche de la ligne et s'établira sous des huttes auprès de Saint-Ail et de Sainte-Marie-aux-Chênes.

Les quartiers généraux de corps d'armée, dont l'emplacement reste encore à déterminer, seront, autant que possible,

reliés télégraphiquement entre eux et avec mon grand quartier général, provisoirement installé à Doncourt. Dès demain, une communication télégraphique sera établie de Saint-Privat, par Vernéville, à la station du chemin de fer de la vallée de la Moselle, en amont de Metz.

La subsistance de l'armée d'investissement sera assurée :

1° Par le magasin principal à la station de Rémilly ;

2° Par le magasin de Pont-à-Mousson, qui sera alimenté par Rémilly. Afin d'assurer le fonctionnement de ce service, et surtout de se procurer les voitures nécessaires aux transports, la division de Kummer enverra immédiatement un bataillon et un escadron comme garnison d'étape à Pont-à-Mousson ;

3° Par des réquisitions qui seront faites régulièrement, avec la coopération de l'intendance et le concours de la cavalerie, et devront s'étendre le plus loin possible en arrière de nos lignes.

Les zones de réquisition seront déterminées de façon que la Ire armée dispose de toutes les localités de la rive droite et de celles qui, sur la rive gauche, sont au sud de la route Gravelotte-Conflans, à l'exclusion toutefois des villages situés sur cette route même.

Le IIIe corps réquisitionnera dans une zone adjacente à cette route au nord, et limitée par une ligne tirée de la ferme de Caulre sur Hatrize et Fléville, y compris ces villages.

Le IIe corps fera ses réquisitions au nord de cette région jusqu'à la ligne Vernéville — Batilly — Moineville — Jumonville, etc.

Le IXe corps, au nord, jusqu'à la route de Sainte-Marie à Briey, y compris les localités situées sur cette route.

Le Xe corps aura à sa disposition le district au nord-est de la grande route de Metz à Briey, jusqu'à la Moselle.

La Ire armée détachera sur Thionville deux régiments de cavalerie formés en brigade, pour investir cette place par les deux rives de la Moselle.

Signé : Frédéric-Charles, prince de Prusse.

Les ordres de détail une fois donnés, notamment par le général de Steinmetz pour la Ire armée, les troupes allemandes occupèrent les emplacements suivants :

Rive droite de la Moselle. — 3e division de réserve (de Kummer), la droite appuyée à la Moselle, à Olgy et Argancy; 1er corps: 1re division, à Failly, Vrémy et Sainte-Barbe; 2e division, à Laquenexy, Courcelles-sur-Nied et à Mécleuves, où se trouvait aussi l'artillerie de corps; 3e division de cavalerie à Coin-lès-Cuvry.

Rive gauche de la Moselle. — Le plus grand nombre des corps était réparti sur la rive gauche, de façon à barrer les routes de l'ouest et à empêcher l'adversaire de se faire faire jour de ce côté.

VIIe corps, à cheval sur la Moselle de Frescaty (rive droite) à Jussy par Ars-sur-Moselle, où était le quartier général du corps;

VIIIe corps, de Jussy à Moscou;

IIe corps, de Moscou à Saint-Privat;

Xe corps, de Saint-Privat à la Moselle où, par un nouveau pont établi en amont de celui d'Hauconcourt, il communiquait avec la 3e division de réserve.

Deux corps étaient maintenus en réserve: le IIIe pour l'aile droite, était placé à la ferme de Caulre; le IXe, à Sainte-Marie, était plus spécialement destiné à l'aile gauche.

Comme les Allemands étaient décidés à conserver surtout une attitude défensive autour de Metz, il leur fut possible de former, avec les troupes disponibles de la IIe armée, une armée nouvelle à laquelle les événements assigneraient un rôle spécial.

Cette armée dite *de la Meuse* fut composée de la Garde, des IVe et XIIe corps, des 5e et 6e divisions de cavalerie et placée sous les ordres du prince royal de Saxe.

Nous verrons plus tard quels efforts tenta le maréchal Bazaine pour forcer le blocus. Revenons maintenant à l'armée du maréchal de Mac-Mahon qui est sur le point de quitter le camp de Châlons.

CHAPITRE III

DE REIMS A SEDAN

BATAILLE DE SEDAN. — BLOCUS DE PARIS.

SOURCES

***. — *Campagne de* 1870. — *Des causes qui ont amené la capitulation de Sedan.* Bruxelles, 1870.

De Failly (général). — *Opérations et marche du* 5e *corps jusqu'au* 31 *août*, rapport publié en 1870.

***. — *Historique de l'armée de Châlons, par un volontaire de l'armée du Rhin.* — *Campagne de Sedan*, publiée en 1871.

Defourny (curé de Beaumont-en-Argonne). — *L'armée de Mac Mahon et la bataille de Beaumont-en-Argonne*, relation publiée en 1871.

Cousin de Montauban (général). — *Un ministère de la guerre de* 24 *jours, du* 10 *août au* 4 *septembre* 1870, ouvrage publié en 1871.

Bibesco (prince G.). — *Belfort, Reims, Sedan.* — *Le* 7e *corps de l'armée du Rhin*, ouvrage publié en 1872.

De Wimpffen (général). — *Sedan*, ouvrage publié en 1872.

Ducrot (général). — *La journée de Sedan*, ouvrage publié en 1872.

Procès Wimpffen. — *Audiences des* 12, 13 et 15 *février* 1875, *devant la cour d'assises de la Seine.*

De Civry (vicomte U.-G.). — *Un engagement de cavalerie. — Combat de Buzancy* (27 *août* 1870), relation publiée en 1878.

Duquet (Alfred). — ***Frœschwiller, Châlons et Sedan***, ouvrage publié en 1878.

Formation de l'armée de Châlons. — Le 9 août, sous la pression des premiers revers, le ministère qui avait fait déclarer la guerre était tombé. Le général Cousin de Montauban fut alors mandé de Lyon à Paris, comme ministre de la guerre et chef du nouveau cabinet.

La situation était exceptionnellement difficile ; il y avait à créer des corps, à renforcer et à arrêter un plan d'opérations : le général se mit aussitôt à l'œuvre avec une activité à laquelle on n'a pas toujours suffisamment rendu justice.

Tous les anciens militaires au-dessous de trente-cinq ans furent rappelés sous les drapeaux. On pressa la formation des quatrièmes bataillons. Les gardes mobiles furent convoqués dans toute la France. Les 18 bataillons de la Seine, armés de chassepots furent réunis au camp de Châlons où leur indiscipline s'affirma vite, car ils ne craignirent pas d'insulter le maréchal Canrobert ; ils devaient contribuer à former le 12e corps avec la division d'infanterie de marine et trois régiments du 6e corps, qui se trouvaient au camp : ce corps, le premier créé, reçut d'abord pour chef le général Trochu et, le 17, à titre définitif, le général Lebrun.

Le 17 août, en effet, l'Empereur arrivé le matin de Verdun au camp de Châlons, dans des conditions qui faisaient bien pressentir la chute de la dynastie, envoyait à Paris comme Gouverneur le général Trochu ; il y faisait également refluer, sur l'avis du prince Napoléon et du

général, les gardes mobiles de la Seine que le ministre de la guerre en avait si sagement éloignés.

Le 20 août, *l'armée de Châlons* placée sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon comptait, avec les 5e et 7e corps, environ 140.000 hommes. Elle comprenait (voir le tableau n° 3) 1er corps (Ducrot), les 5e (de Failly), 7e (F. Douay), 12e (Lebrun) et une réserve de cavalerie. L'effectif total était de 166 bataillons, 112 escadrons (voir le tableau récapitulatif) présentant, en chiffres ronds, les effectifs suivants : 1er corps, 40.000 h. ; 5e corps, 25.000 h. ; 7e corps, 30.000 h. ; 12e corps, 45.000. La réserve de cavalerie était formée par 2 divisions de cavalerie de réserve, une de cuirassiers, une de cavalerie légère. L'artillerie comptait 402 canons et 84 mitrailleuses. Le génie comprenait 19 compagnies et demie. Si cette armée n'avait pas toute la cohésion désirable, elle renfermait cependant d'excellents éléments et la défaite récente n'avait pas ébranlé son dévouement à la Patrie.

TABLEAU N° 3

SITUATION DE L'ARMÉE DE CHALONS

Au 25 août 1870 [1]

Commandant en chef : maréchal **de Mac Mahon**, duc de Magenta.
Chef d'état-major général : général de brigade **Faure**.
Commandant de l'artillerie : général de brigade **Forgeot**.
Commandant du génie : général **Dejean**.
Intendant général : **Vigo-Roussillon**.

1. La composition des brigades n'a été indiquée qu'autant qu'elle différait de celle portée au tableau n° 1.



1er CORPS D'ARMÉE

Commandant : général **Ducrot**.
Chef d'état-major : colonel **Robert**.
Commandant de l'artillerie : général **Joly Frigola**.

1re Division d'infanterie : général **Wolff**.

Brigades : **Moreno, de Postis du Houlbec**.

2e Division d'infanterie : général **Pellé**.

Brigades : **Pelletier de Montmarie**; **Gandil** : 78e de ligne, 1er régiment de tirailleurs algériens, 1er régiment de marche.

3e Division d'infanterie : général **L'Hériller**.

Brigades : **Carteret-Trécourt**; **Lefebvre** : 48e de ligne, 2e régiment de tirailleurs algériens, bataillon des francs-tireurs de Paris.

4e Division d'infanterie : général **de Lartigue**.

Brigades : **Fraboulet de Kerléadec**; **de Bellemare** : 2e régiment, de marche, 3e régiment de tirailleurs algériens.

Division de cavalerie : général **Michel**.

Brigades : **de Septeuil, de Nansouty** : *** : 8e de cuirassiers.

Réserve d'artillerie : colonel **Grouvel**.

5e CORPS D'ARMÉE

Commandant : général **de Failly**.
Chef d'état-major : général **Liédot**.

1re Division d'infanterie : général **Goze**.

Brigades **Saurin, Nicolas-Nicolas** :

2e Division d'infanterie : général **de l'Abadie d'Aydrein**.

Brigades : **Lapasset** (armée de Metz), **de Maussion**.

3e Division d'infanterie : général **Guyot de Lespart**.

Brigades : **Abbatucci, de Fontanges de Couzan**.

Division de cavalerie : général **Brahaut**.

Brigades : **de Bernis, de la Mortière**.

Réserve d'artillerie : colonel **de Salignac-Fénelon**.

7e CORPS D'ARMÉE

Commandant : général **Douay**.
Chef d'état-major : général **Renson**.
Commandant de l'artillerie : général **de Liégeard**.

1re Division d'infanterie : général **Conseil-Dumesnil**.

Brigades : **Morand** : 30 août : **Le Bretteville**, **Chagrin de Saint-Hilaire**.



2e Division d'infanterie : général **Liébert.**

Brigades : **Guiomar, de la Bastide.**

3e Division d'infanterie : général **Dumont.**

Brigades : **Bordas, Bittard des Portes :**

Division de cavalerie : général **Ameil.**

Brigades : **Cambriel, Jolif du Coulombier :**

Réserve d'artillerie : colonel **Aubac.**

12e CORPS D'ARMÉE.

Commandant : général **Lebrun.**
Chef d'état-major : général **Gresley.**
Commandant de l'artillerie : général **Ouvrier de Villegly.**

1re Division d'infanterie : général **Grandchamp.**

Brigade **Cambriels** : 22e et 34e de ligne, bataillon de marche de chasseurs.
Brigade **Courson de la Villeneuve** : 58e et 79e de ligne.

2e Division d'infanterie : général **Lacretelle.**

Brigade **Bernier-Maligny** : 14e, 20e et 31e de ligne.
Brigade **Marquisan** : 3e et 4e régiments de marche.

3e Division d'infanterie : général **de Vassoigne.**

Brigade **Reboul** : 1er et 2e régiments d'infanterie de marine.
Brigade **Martin des Pallières** : 3e et 4e régiments d'infanterie de marine.

Division de cavalerie : général **de Salignac-Fénelon.**

Brigades : **Savaresse** : 1er et 7e de lanciers ; **de Béville** : 5e et 6e cuirassiers.
Brigade **Leforestier de Vandeuvre** : 7e et 8e chasseurs.

Réserve d'artillerie : colonel **Brisac.**

RÉSERVE DE CAVALERIE

1re Division : général **Margueritte.**

Brigade **Tilliard** : 1er hussards, 6e chasseurs.
Brigade **de Galliffet** : 1er, 3e et 4e chasseurs d'Afrique.

2e Division : général **de Bonnemains.**

Brigades : **Girard** : 1er et 4e cuirassiers ; **de Brauer** : 2e et 3e cuirassiers.



TABLEAU RÉCAPITULATIF.

	BATAILLONS.		ESCADRONS.	BATTERIES.	BOUCHES A FEU.		COMPAGNIES DU GÉNIE.
	Chasseurs.	Infanterie.			Canons.	Mitrailleuses.	
1er Corps.	4	52	24	20	96	24	5 1/2
5e —	2	30	16	15	72	18	4 1/2
7e —	2	36	12	15	72	18	4 1/2
12e —	1	39	24	28	150	18	5
Réserve de cavalerie.	»	»	36	3	12	6	»
TOTAUX. . . .	166		112	81	402	84	19 1/2

Situation de la IIIe *armée et de l'armée de la Meuse, le* 20 *août. Direction postérieure.* — Avant de parler du rôle que la Régence réservait à l'armée de Châlons, indiquons les positions qu'occupaient, à la date du 20 août, les forces jetées vers elle.

Il importe de bien établir cette situation en largeur et en profondeur, puisque des documents authentiques permettent de prendre en quelque sorte sur le fait l'échelonnement de l'armée allemande à cette date et de fixer le dispositif destiné à assurer la concentration en un jour sur le champ de bataille d'une armée placée sur deux lignes.

Conformément à l'ordre donné par le prince royal de Prusse, le 18 août, à Nancy, le corps de bataille réparti sur deux lignes s'avance en trois colonnes.

Première ligne: à droite, le 11e corps bavarois, route de Ligny-en-Barrois à Saint-Dizier; au centre, le Ve corps prussien et la division wurtembergeoise par Vaucouleurs-Demange-aux-Eaux et Morley, vers Rachecourt-sur-Marne; à gauche, le XIe corps prussien, route de Gondrecourt à Joinville-sur-Marne. Le front de cette ligne est donc d'environ 24 kilomètres.

Deuxième ligne : en arrière de la droite, le I[er] corps bavarois ; en arrière de la gauche, le VI[e] corps prussien.

Les corps d'armée de première ligne devaient être constamment précédés à une demi-journée ou à une journée de marche par leurs avant-gardes, qui étaient elles-mêmes éclairées très au loin en avant par la 4[e] division de cavalerie et sur le flanc gauche, vers le sud, par la 2[e] division de cavalerie.

Examinons maintenant plus en détail les emplacements occupés par cette armée à la date du 20 août, entre Meuse et Marne.

Les éclaireurs de la 4[e] division de cavalerie sont à Blesme et ont détruit la bifurcation du chemin de fer à la station de Favresse. A 20 kilomètres environ au sud-est, l'avant-garde de la 4[e] division de cavalerie a atteint, à Saint-Dizier, la Marne dont elle occupe le pont.

A peu près à pareille distance en arrière, à Stainville-sur-le-Saulx, se trouve le gros de la 4[e] division de cavalerie avec deux détachements sur ses flancs, un à droite à Bazincourt, un autre à gauche à Savonnières. Au sud de Stainville, à une petite distance du Saulx, l'avant-garde du corps du centre (V[e] corps) a atteint Hévilliers. Plus au sud et sur le même alignement, mais entre le Saulx et l'Ornain, se trouve l'avant-garde du corps de gauche (XI[e] corps). Le front de ces trois avant-gardes est d'environ 25 kilomètres.

La ligne de l'Ornain est garnie, sur une longueur d'environ 40 kilomètres, par cinq groupes, ou sur une longueur de 27 kilomètres, si l'on ne tient compte que de quatre d'entre eux.

Ligny-en-Barrois, situé à 14 kilomètres de Stainville, est occupé par l'avant-garde du II[e] bavarois, corps de droite ; plus en aval, à Bar-le-Duc, soit à 16 kilomètres, une brigade de cavalerie couvre le flanc droit de l'armée. A Treveray que 12 kilomètres séparent d'Hévilliers, et à Demange-aux-Eaux est le gros du 5[e] corps. Houdelain-

court est occupé par la tête de la division wurtembergeoise. Placé à Gondrecourt, le gros du XIe corps est à 10 kilomètres en arrière de son avant-garde.

Entre l'Ornain et la Meuse, le IIe bavarois occupe Mesnil-la-Horgne, distant d'environ 16 kilomètres de Ligny-en-Barrois.

Enfin, la ligne de la Meuse est occupée sur trois points : à Commercy, par un détachement destiné à lier le IIe bavarois avec le IVe corps, gauche de la IIe armée ; à Void, par le Ier bavarois séparé du IIe par environ 8 kilomètres ; à Maxey-sur-Vaise et à Pagny-la-Blanche-Côte, soit à 14 kilomètres du XIe corps, par le VIe corps.

Etabli à Vaucouleurs, le quartier-général du prince Royal était donc éclairé à plus de 17 lieues, soit à deux fortes journées de marche, par l'avant-pointe de la 4e division de cavalerie qui avait atteint Favresse.

Quant à la 2e division de cavalerie, dont les détachements surveillaient Neufchâteau et Epinal, elle occupait Saint-Elopp et Martigny, sur la route de Neufchâteau à Nancy.

Cet échelonnement sur six lignes est remarquable ; il comporte à la fois souplesse et solidité. Avec un pareil dispositif, la surprise est insignifiante : en effet, si l'on admet que les premiers échelons viennent à être attaqués à l'improviste, ils sont successivement renforcés par ceux qui les suivent et, au bout de peu de temps, l'équilibre se rétablit.

D'après l'ordre signé « de Moltke » donné le 21 à Pont-à-Mousson, la IIIe armée devait diriger sa marche de manière à occuper le 26, la ligne Saint-Mard-sur-le-Mont — Vitry-le-Français, pendant qu'à sa droite et plus en arrière l'armée du prince royal de Saxe garnirait la ligne Sainte-Menehould — Dancourt — Givry-en-Argonne. Les deux armées une fois concentrées auraient à se porter sur Châlons où l'on savait, en grande partie par les indiscrétions des journaux, qu'une nouvelle armée était en formation.

TABLEAU N° 4. — Situation d'effectif de la IIIe armée et de l'armée de la Meuse, au 22 août 1870.

	COMBATTANTS SANS LES OFFICIERS ET LES SODATS DU TRAIN.		ARTILLERIE
	Infanterie. — Hommes.	Cavalerie. — Chevaux.	Pièces attelées
IIIe armée.			
V^e corps.	18.574	2.110	84
VIe —	23.953	1.278	84
XIe —	20.638	1.239	83
1er corps bavarois.	20.817	2.369	96
IIe — —	20.783	3.985	96
Division wurtembergeoise. . . .	13.322	1.527	58
2e div. de cavalerie.	8	3.624	12
4e div. de cavalerie.	»	3.435	12
Total de la IIIe armée *. . . .	118.095	19.567	525
Armée de la Meuse.			
Garde.	20.027	4.215	90
IVe corps	24.916	2.157	84
XIIe — saxons.	25.085	3.570	96
5e div. de cavalerie.	»	4.147	12
6e div. de cavalerie.	»	2.158	6
Total de l'armée de la Meuse. .	70.028	16.247	288
Total des deux armées.	188.123	35.814	813

* Y compris les détachements laissés devant Toul et à Nancy : 1 brigade d'infanterie, 1 régiment de chevaux-légers, 2 batteries; soit 4.200 fantassins, 450 chevaux, 12 pièces.



L'armée de la Meuse avec laquelle marchait le Roi, avait été mise en route aussitôt après sa formation et dirigée vers l'ouest: le 20 août, elle garnissait la ligne Fléville — Conflans — Hamonville; à la date du 23, sa marche était raccordée avec celle de la IIIe armée.

La situation d'effectif arrêtée la veille, à la date du 22, accusait pour les deux armées un total de 188.123 fantassins, 35.814 chevaux et 813 canons qu'il faut regarder comme inférieur au chiffre vrai (voir tableau n° 4).

Plans de campagne français. — Le maréchal de Mac-Mahon, séparant complètement la question militaire de la question politique, et pensant d'ailleurs avec raison qu'il s'agissait de sauver la France avant de sauver l'Empire, était d'avis de ramener l'armée de Châlons sous Paris pour l'y renforcer et pour livrer bataille avec l'appui du camp retranché: il est malheureux que cette opinion n'ait pas prévalu.

De son côté, le ministère estimant que ce mouvement entraînerait forcément des conséquences fâcheuses pour la dynastie napoléonienne, affirmait qu'il fallait se porter au secours du maréchal Bazaine. Le général Montauban avait mis en avant ce projet établi, il l'a dit lui-même, « en vue de la jonction des armées de Châlons et de Metz, afin d'abord de dégager celle-ci de l'étreinte des armées prussiennes, et ensuite de réunir sur un même point une force considérable qui permit de reprendre dans les opérations de la guerre une offensive en rapport avec le caractère du soldat français, découragé par des retraites successives.

« C'était chercher à exécuter le plan de Dumouriez en sens inverse, c'est-à-dire par une marche rapide de la vallée de la Marne dans la vallée de la Meuse. »

D'après ce projet, l'armée devait être divisée en trois groupes: à l'aile gauche, le général de Failly avec le 5e corps; au centre, le général Douay avec le 7e corps; à l'aile droite, le général Ducrot avec les 1er et 12e corps.

Le départ du camp de Châlons étant fixé au 21, l'ar-

mée aurait eu, jusqu'au 25, à occuper les lignes suivantes :

Le 21, la ligne Suippe-Sommepy-Bétheniville; le 22, la ligne Sainte-Menehould—Ville-sur-Tourbe—Vouziers; le 23, la ligne Clermont-en-Argonne — Sainte-Menehould — Grand-Pré ; le 24, la ligne Verdun — Clermont-en-Argonne — Varennes; le 25, l'armée devait être concentrée sous les murs de Verdun, ou réunie entre Verdun et Charoy-sur-Meuse, en état de livrer bataille près de Verdun ou dans la direction d'Étain. Nous verrons un peu plus loin quelles forces ennemies elle eut été exposée à rencontrer, le 25 ou le 26. Le général Montauban, il l'a dit depuis, ne se dissimulait nullement les difficultés d'exécution : « l'entreprise, quoique téméraire, était loin d'être irréalisable pour un homme vraiment résolu. »

Les avis peuvent être naturellement très partagés sur le sort réservé à cette tentative, puisque, même aujourd'hui, certaines données du problème sont encore indéterminées. Toutefois, il est permis d'affirmer que le succès exigeait avant tout plusieurs conditions : le secret pendant plusieurs jours; une marche aussi rapide que possible; mais surtout la foi la plus complète de la part de celui auquel serait confiée la réalisation du projet.

Le 21, l'armée de Châlons quittait le camp et prenait le chemin de Paris en marchant sur Reims.

L'armée française est dirigée vers le nord-est, le 23 août. Journée du 23. — Le 23 au matin, tournant le dos à Paris, elle quittait Reims et remontait vers le nord-est. Dans l'intervalle était arrivée la dépêche du maréchal Bazaine, en date du 19, annonçant qu'il comptait toujours prendre la direction *du nord*.

Le maréchal de Mac-Mahon avait alors cru devoir accepter le plan arrêté dans le conseil des ministres, et en avait fait avertir le jour même le commandant en chef de l'armée de Metz, ainsi que nous aurons à le dire de nouveau. Toutefois, renonçant à la direction de Sainte-Menehould, que préconisait le général Montauban,



il traça sa direction par le nord. Son armée allait donc défila au nord de l'Argonne, tandis que les deux armées allemandes arrivaient par le sud de cette région ; elle devait ensuite longer par sa gauche la frontière belge, passer entre Mézières et Montmédy et, toujours avec le même voisinage dangereux, marcher sur Metz. Cet itinéraire était moins chanceux en apparence pour les premiers jours du moins; mais, plus long que le premier, il exigeait en outre une rapidité de marche plus grande encore.

Le 23 au soir, après une marche moyenne de 24 kilomètres, les corps étaient répartis de la façon suivante sur la ligne de la Suippe, de la droite à la gauche : division de cavalerie vers Auberive ; 7e corps à Dontrieu; 1er corps à Bétheniville; 5e corps à Pont-Faverger; 12e corps vers Heutrégiville.

Journée du 24. — Le 24, les difficultés que le maréchal éprouve à ravitailler l'armée l'obligent à se jeter à gauche en remontant directement au nord vers Rethel, où il retrouve la voie ferrée de Reims-Mézières. Dès le deuxième jour, on dévie donc de la route directe, parce qu'on n'a pas eu la prévoyance de répartir des approvisionnements entre Grand-Pré, Vouziers et le Chêne. Le soir, les deux corps de gauche, les 12e et 5e, campent sous les murs de Rethel; le 1er corps s'est arrêté à Juniville; le 7e corps a poussé jusqu'à Contreuve, dans la direction de Vouziers.

Journée du 25. — Le 25, on reprend franchement la marche vers l'est, mais on fait peu de chemin; à la fin de la journée, l'armée couvre l'Aisne entre Vouziers (7e corps) et Rethel (5e et 12e corps), par Attigny (1er corps).

Sivry-sur-Ante (25 *août*) *et Passavant.* — A la date du 25 se place un fait qui, sans regarder directement l'armée de Châlons, doit prendre place ici, ainsi qu'un autre qui s'y rattache, parce que tous deux se sont passés sur le théâtre de ses opérations.

Dans leur marche sur Paris, des troupes de la IIIe ar-

mée rencontrèrent, le 25 août, à Sivry-sur-Ante, un millier de gardes mobiles du 4e bataillon de la Marne en marche de Vitry sur Sainte-Menehould. « Après leur avoir envoyé quelques obus, dit M. Rolin [1], une fraction de la 6e division de cavalerie les chargea, les dispersa et les fit en grande partie prisonniers; un grand nombre furent sabrés ou tués à coups de lances. Les Allemands ont prétendu que ces gardes mobiles avaient voulu se rendre, mais que ne sachant par quels signes conventionnels manifester ce dessein, ils s'étaient arrêtés et avaient formé le carré de leur mieux. C'est là ce qui aurait été la cause de la charge inutile des cavaliers. »

La colonne des prisonniers venait de traverser le village de Passavant, lorsque l'un d'eux quitte les rangs pour aller boire au ruisseau. Un soldat tire sur lui. Les Prussiens se croyant attaqués, ont-ils dit, chargent les prisonniers sans défense : cavaliers et fantassins se ruent sur eux...; ceux-mêmes qui n'ont pas quitté leurs rangs ne sont point épargnés. 32 hommes sont ainsi massacrés, 92 sont mutilés. Le 15e régiment de uhlans et le 16e hussards notamment prirent part à cette noble besogne.

La direction véritable de la marche de l'armée de Châlons est dévoilée aux Allemands, le 25 août. — Dans cette même journée du 25, le grand quartier général prussien apprenait d'une façon certaine la marche de l'armée française vers le nord-est. Il est très important de bien établir la série d'informations qui, peu à peu, déterminèrent cette conviction et amenèrent un complet changement de plan.

Le 24, l'armée du prince Frédéric-Charles saisissait une lettre dans laquelle un officier supérieur de l'armée du Rhin exprimait l'espoir que cette armée serait débloquée par l'armée de Châlons. Déjà on savait que la cava-

1. Rolin, *La Guerre dans l'Ouest.*
*** Les victimes de la Basse et de Passavant, Châlons-sur-Marne.

lerie de la IIIe armée avait constaté l'évacuation du camp de Châlons par l'armée que l'on disait être à Reims avec l'empereur Napoléon III. Enfin, le même jour, le prince royal de Prusse recevait un journal de Paris, saisi par des patrouilles de cavalerie, dans lequel on confirmait la présence à Reims du maréchal de Mac-Mahon avec 150.000 hommes.

On prêtait cependant toujours au maréchal l'intention de couvrir Paris. Le 23, conformément à l'ordre du 21, l'armée du prince royal de Saxe avait atteint la ligne de la Meuse, en contournant la place de Verdun, contre laquelle le XIIe corps devait diriger, le lendemain, une tentative qui fut aussi impuissante que celle dont Toul avait été l'objet, quelques jours plus tôt, de la part de la IIIe armée.

Le 24 au soir, on décidait au grand quartier général que les deux armées allemandes atteindraient, le 28, la ligne Suippe-Châlons-Coole d'où, suivant les circonstances, elles obliqueraient sur Reims, ou continueraient leur marche sur Paris. Il n'y eut pas lieu de transmettre cet ordre, car les renseignements mentionnés ci-dessous ne tardèrent point à affluer. On reçut surtout le 25, par la voie de Londres, un télégramme de Paris en date du 23 août, dont le contenu laissait peu à désirer :

« Armée de Mac-Mahon rassemblée à Reims. Empereur Napoléon et le prince à l'armée. Mac-Mahon cherche à rejoindre Bazaine. »

Le 25, à onze heures, le général de Moltke transmettait à Bar-le-Duc aux armées allemandes l'ordre de suivre vers le nord-ouest le mouvement de l'armée française de Châlons à Reims, et enjoignait à la cavalerie d'éclairer au loin sur le front et sur la droite, en s'attachant surtout à atteindre Vouziers et Buzancy. Le soir de ce jour, la marche terminée, la IIIe armée occupait la ligne Charmont-Faremont par Heiltz-l'Évêque; l'armée de la Meuse s'étendait entre Laheycourt et Dombasle.

Dans la soirée du 25 août, le grand quartier général

recevait des indications malheureusement trop précises extraites de feuilles parisiennes [1] : ces indiscrétions, commises dans un moment où, pour les deux adversaires, les heures valaient des jours, montrent avec quelle rigueur il importe d'interdire à la presse, en temps de guerre, de publier autre chose que ce qui est accompli, en admettant même qu'il n'y ait pas inconvénient à le porter de suite à la connaissance de tous. L'opportunité de la présence de reporters ou correspondants des journaux auprès des armées se présente aussi à l'examen.

Journée du 26. — La situation une fois éclaircie, le grand quartier général prussien n'hésita pas. Dans la nuit du 25 ou 26 août, le général de Moltke et le quartier-maître général de Podbielski prenaient, avec l'assentiment du Roi, toutes les dispositions nécessaires pour qu'on pût porter une partie de l'armée droit vers le nord, *si les rapports de la cavalerie jetée sur Vouziers et à Buzancy venaient à confirmer la marche de l'ennemi dans la direction de Metz.*

Cette marche ayant été confirmée, le prince royal de Saxe, auquel on avait confié le soin de décider lui-même, en cas d'affirmative, le commencement du mouvement par son armée put donner le signal. Le changement de direction à droite est alors entamé. Les deux armées font front à droite et remontent vers le nord pour se concentrer dans le pays situé entre la Meuse et l'Aisne : elles sont couvertes en avant et sur leurs flancs par les divisions de cavalerie qui reprennent leur rôle :

1. « On lit dans la *Liberté :* ...Nous savons également de source « certaine que les maréchaux Bazaine et Mac-Mahon sont à la « veille de se joindre, et qu'ils communiquent déjà au moyen « d'estafettes. » — « On lit dans le *Public :* Bazaine a fait son mouve- « ment vers Audun sans grands sacrifices. Mac-Mahon a pris la « direction de Metz avec une rapidité qui doublera le mérite de ce « mouvement. » Le *Temps* du 24 août 1870.



les rapports se succèdent, à partir du 26, nombreux, précis et à de courts intervalles.

Cette conversion de l'armée allemande constitue certainement une des opérations les plus dignes d'attention de toute la campagne; nous y reviendrons d'ailleurs.

Craignant de ne plus pouvoir, à cause des trois jours de retard, atteindre l'armée française sur la rive gauche de la Meuse avec des forces suffisamment considérables, le général de Moltke prépare la concentration pour le 28 août, de 7 corps d'armée, soit d'environ 150.000 hommes d'infanterie, à l'est de la Meuse. C'est à Damvillers, sur la rive droite de la Meuse, qu'il compte réunir l'armée du prince Albert, les deux corps bavarois de la IIIe armée qui se trouvaient les plus près au sud et deux corps de l'armée d'investissement, les IIe et IIIe, que le prince Frédéric-Charles reçoit l'ordre de diriger sur ce point.

Pendant la journée du 26, l'armée française se dirige sur la Meuse, vers Stenay, en pivotant sur le 7e corps établi à l'est de Vouziers; elle est éclairée d'une façon tout à fait insuffisante. La division de cavalerie de Bonnemains (2e) se trouve près d'Attigny, *derrière* le 1er corps qui s'est avancé jusqu'à Semuy-Voncq. La division de cavalerie Margueritte (1re) est bien en avant du front, mais à Oches; elle éclaire donc dans la direction de Beaumont, c'est-à-dire *en avant de l'aile qui n'est point encore menacée*. Le 5e corps a remplacé le 7e au Chesne. Quant au 12e corps, il se trouve comme le 1er corps, en deuxième ligne, à Tourteron.

Le soin d'éclairer l'armée du côté dangereux, c'est-à-dire à droite, revenait donc au 7e corps, qui ne disposait que de sa propre cavalerie. Mal renseigné par un de ses régiments d'infanterie qu'il a détaché, par ordre, à Buzancy, le général Bordas, commandant la 1re brigade de la 3e division d'infanterie, adresse, le 26, au général Douay une lettre qui fait croire à celui-ci que l'ennemi nous a déjà devancés à Grand-Pré. Dans cette supposi-

tion, le général Douay prévient aussitôt le maréchal qu'une attaque sur Vouziers est imminente, et qu'il a pris position entre Chestres et Falaise; en même temps, il échelonne sa cavalerie sur les routes de Grand-Pré et de la Croix-aux-Bois, entre Monthois et Olisy; puis il dirige le général Dumont (3e division) avec sa 2e brigade sur Grand-Pré pour dégager la 1re et la ramener à Vouziers.

Dans la soirée, vers cinq heures, le général Bordas, revenu de son erreur grâce à des renseignements précis fournis par la cavalerie du général Ameil, envoya bien un second exprès au général Douay, mais cet exprès n'arriva pas.

Avant d'étudier les conséquences si regrettables de ce renseignement erroné, remarquons que l'organisation défectueuse du début suffit pour expliquer en partie l'impuissance de la cavalerie française. Dans l'armée de Châlons, la plus grande partie de la cavalerie était, en effet, absorbée par le gros, à ce point que sur 27 régiments, 18, soit 72 escadrons, étaient liés intimement aux corps d'armée. Dans de pareilles conditions de dépendance, comment la cavalerie serait-elle parvenue à assurer d'une façon satisfaisante le *service des renseignements?* En réalité, 36 escadrons seulement — soit 16 de cavalerie de réserve et 20 de cavalerie légère — jouissaient d'une indépendance relative. Or, dans l'armée allemande, à part 15 régiments ou 60 escadrons employés comme cavalerie divisionnaire, 178 escadrons appartenant à 45 régiments formaient un rideau à la fois mobile et impénétrable à plus d'une journée de marche en avant des gros de corps d'armée; de pareilles différences portent avec elles leurs conclusions.

Journée du 27. Engagement de cavalerie à Buzancy. — Le 27, l'armée française, répondant à l'appel du général Douay, effectue vers la ligne Vouziers-Buzancy, un changement de front à droite pour soutenir le 7e corps: le 1er corps est dirigé sur Vouziers comme appui direct du

7e corps; le 5e corps, suivi à distance par le 12e, marche sur Buzancy. Le mouvement était en cours d'exécution lorsque vers huit heures du matin seulement, le maréchal apprend que Grand-Pré n'est pas occupé; il arrête le mouvement et les corps rebroussent chemin. La journée a été employée en marches et contre-marches; c'est donc un nouveau retard qui s'ajoute aux précédents, au moment même où la situation se tend de plus en plus. Le 1er corps revient de Vandy sur Voncq, le 12e de Châtillon sur le Chêne; le 7e reste provisoirement à Vouziers.

Pendant ce temps, le 5e corps, dont la tête avait atteint Bar-lès-Buzancy, livrait un vigoureux engagement de cavalerie. Le général de Failly venait de recevoir l'ordre de ramener son corps d'armée sur Châtillon et Brieulles, lorsque, désireux d'avoir quelques prisonniers « pour obtenir d'eux des renseignements sur les positions ennemies », il donna l'ordre au général de Brahaut de pousser au-delà de Buzancy une reconnaissance vers le Mont Civry [1]. Deux escadrons du 12e chasseurs sont d'abord ramenés sur Buzancy par des escadrons allemands appartenant à la division de cavalerie saxonne qui avait pour mission de s'avancer vers Landres et Rémonville, de façon à flanquer directement la gauche de l'armée. Après une lutte de courte durée, mais très vive, dans les rues de Buzancy, sabre contre sabre, ils sont dégagés par un nouvel escadron qui se porte habilement sur la ligne de retraite des Saxons; les trois escadrons réunis poursuivent les dragons et les uhlans saxons sur les pentes du Mont Civry. Ils vont atteindre le sommet lorsque les Saxons, appuyant tout à coup à droite et à gauche, démasquent une batterie d'artillerie. Les chasseurs doivent alors se retirer rapidement et rejoignent le 5e corps, lais-

1. Cette division ne comptait réellement que deux régiments, un dans chaque brigade : 12e chasseurs et 5e lanciers.

2. Les bois qui recouvrent son sommet abritaient des uhlans qui, le matin même, étaient venus préparer le logement dans Buzancy.

sant entre les mains de l'ennemi le lieutenant-colonel de La Porte[1] couvert de blessures.

Le même jour, le XII[e] corps (Saxons) occupait Dun-sur-Meuse et Stenay; la Garde poussait jusqu'à Montfaucon; le IV[e] corps gagnait Charny, au delà de Verdun.

Quant à la III[e] armée, ses têtes de colonnes franchissaient à peine la voie ferrée de Châlons à Verdun.

Le maréchal est décidé à renoncer au mouvement sur Metz. — Dans la soirée, le maréchal apprend qu'à la date du 25 le maréchal Bazaine est toujours à Metz; il renonce alors à poursuivre une tentative qui, à ce moment, expose son armée aux plus grands désastres et informe le ministre que son intention est de rétrograder sur Mézières. Mais pendant la nuit, deux télégrammes arrivent de Paris; le deuxième enjoint impérativement, au nom du conseil des ministres, de reprendre la marche sur Montmédy: le maréchal annule les mesures qu'il a prises.

Avant d'exposer la suite des opérations qui remplissent cette deuxième phase dont l'aboutissant fatal est Sedan, revenons un peu sur le projet du général Montauban et, sans oublier combien il est délicat à tous égards de refaire l'histoire, présentons un simple rapprochement. L'examen des positions aujourd'hui très exactement connues qu'occupaient les deux armées allemandes, le 25 août au soir, montre qu'à cette date les troupes de première ligne de la III[e] armée avaient atteint Bar-le-Duc (I[er] bavarois), Sermaize (division wurtembergeoise), Heiltz-le-Maurupt (V[e] corps) et Farémont (XI[e] corps); elles se trouvaient donc à plus de deux journées de marche de la direction indiquée par le projet. Il en résulte que l'armée de Châlons n'aurait eu affaire pendant au moins quarante-huit heures qu'à l'armée de la Meuse dont les différents corps étaient d'ailleurs assez éloignés les uns des autres; car, le 25 au soir, le XII[e] corps seul s'était

1. Aujourd'hui général de brigade.



avancé jusqu'à l'ouest de Verdun; la Garde était encore au sud de la ligne Suippe-Verdun, à Triaucourt, ayant derrière elle, entre Laheycourt et Sommeilles, le IVe corps. Il n'est donc pas douteux qu'à ce moment une supériorité numérique de plus du tiers eut été assurée à l'armée française qui se fut trouvée concentrée. Dans de pareilles conditions, que serait-il arrivé? Certes il est bien difficile de le dire; toutefois est-il nécessaire de faire observer que quelque médiocre que l'on suppose le résultat obtenu, dans la première bataille, ou les jours suivants, il aurait certainement été supérieur à celui que l'on sait!

Journée du 28 pour les deux armées. — Le 28, l'armée française n'est plus, par ses têtes de colonnes, qu'à 10 kilomètres environ de la Meuse. Deux corps, les 7e et 5e, ont marché sur Stenay; les deux autres et la cavalerie ont suivi la route de Rethel à Mouzon.

Le ralentissement imprimé à la marche de l'armée française permet au général de Moltke d'espérer qu'il sera en état de la combattre avec les deux armées réunies avant qu'elle ait passé la Meuse; il fait donc rebrousser chemin sur Metz aux IIe et IIIe corps qui ont été portés en réalité jusqu'à Briey et Etain; puis il hâte la concentration qui est loin d'être assez avancée.

Voici les termes de son ordre en date du 28 au soir:

« L'apparition de l'ennemi à Buzancy dénote le projet de secourir Metz. Il est à supposer qu'à cet effet un ou deux corps suivent la route de Buzancy à Stenay, tandis que le reste de l'armée défile plus au nord. Afin de ne pas provoquer l'offensive des Français avant une concentration suffisante de nos propres forces, le prince royal de Saxe appréciera s'il convient, tout d'abord, de réunir ses trois corps dans une position défensive à peu près entre Aincreville et Landres...

« On s'abstiendra jusqu'à nouvel ordre de continuer le mouvement offensif vers la route Vouziers — Buzancy — Stenay; mais il demeure entendu cependant que l'armée de la

Meuse l'occuperait promptement, si elle n'avait devant elle que des forces ennemies insignifiantes... »

Journée du 29. — Le 29, le maréchal en marche sur Stenay doit changer d'itinéraire, lorsqu'il apprend que le pont est coupé et que Stenay est occupé par les Allemands. Les contre-ordres sont donc lancés et l'armée, *qui n'a pas d'équipages de pont*, descend la Meuse jusqu'à Mouzon. Là, le 12ᵉ corps et la division de cavalerie Margueritte passent sur la rive droite. Le 1ᵉʳ corps et la division de Bonnemains atteignent Raucourt.

Le 5ᵉ corps devait se rendre de Belval à Beaumont. Mais l'ordre de mouvement n'ayant été envoyé qu'en une seule expédition, et l'officier qui le portait ayant été fait prisonnier par un parti de cavalerie allemande, le général de Failly n'apprit pas en temps opportun le changement d'itinéraire qui le concernait.

Le 7ᵉ corps, parti de Boult-aux-Bois, avait ordre d'aller coucher à la Besace : son chef, estimant que ses troupes ont besoin de repos, prend sur lui la grave détermination d'abréger l'étape en les arrêtant à Oches.

La cavalerie allemande n'avait d'ailleurs cessé de harceler les 5ᵉ et 7ᵉ corps. Ce jour-là, en effet, elle est à Nouart, Buzancy, Grand-Pré, Vouziers et Suippe.

L'armée de la Meuse garnit les positions suivantes : le XIIᵉ corps qui tient les deux rives de la Meuse, occupe notamment Nouart sur la rive gauche; la Garde est à Bantheville; le IVᵉ corps est à Montfaucon.

La IIIᵉ armée, qui garnit la ligne Monthois — Grand-Pré — Champigneulles se trouve donc à la hauteur de l'armée du prince royal de Saxe. Aussi l'état-major allemand est-il autorisé maintenant à tenir pour imminente une bataille sur la rive gauche.

Combat de Nouart ou de Bois-des-Dames, le 29 *août*. — Le 5ᵉ corps n'ayant pas été arrêté dans sa marche sur Nouart devait se heurter en ce point contre l'avant-garde du XIIᵉ corps : il en fut ainsi. A dix heures du matin,

le corps d'armée avait quitté sur deux colonnes les environs de Belval et de Bois-des Dames pour se porter sur Beauclair et Beaufort. La colonne de droite, qui s'avançait par Champy, était composée de la division Guyot de Lespart. La colonne de gauche, qui avait à contourner le plateau de Bois-des-Dames était formée de la division Goze, d'une brigade (Maussion) de la division de L'Abadie et de la réserve d'artillerie.

La tête de la colonne Guyot de Lespart venait à peine de traverser la vallée du ruisseau de Wiseppe, lorsque la cavalerie qui tenait la tête est fusillée à courte distance par des troupes allemandes qui se sont jetées dans le bois de Nouart et canonnée' par les batteries établies sur les sommets de Nouart. Le mouvement en avant est suspendu et la division prend position entre Bois-des-Dames et Champy (Grand et Petit); elle est ainsi opposée à l'avant-garde Saxonne qui occupe les hauteurs entre Nouart et Tailly. Les Allemands dirigent vers Champy deux bataillons qui sont repoussés. L'offensive n'est pas renouvelée et la lutte se prolonge par une canonnade. Le général de Failly reçoit vers quatre heures, malheureusement trop tard, l'ordre précédemment intercepté de se rendre à Beaumont. Il remonte donc vers le nord en laissant sur place, à Champy et à Belval, les brigades de Maussion et Nicolas, pour soutenir la retraite. A plusieurs reprises les Allemands cherchent à tourner notre droite en se portant par Fossé et la côte Jean; ils sont repoussés sur tous les points et doivent mettre fin à leur reconnaissance. Vers neuf heures du soir, les deux brigades se replient elles-mêmes sur le 5e corps.

Le XIIe corps d'armée, qui a engagé deux régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie soutenus immédiatement par le reste du corps et à peu de distance par la Garde, a eu 363 hommes hors de combat, dont 74 tués.

Dans la soirée, l'armée du prince de Saxe est définitivement concentrée dans le triangle Nouart (XIIe corps), Buzancy (Garde), Remonville (IVe corps). Placée à une

journée de marche en arrière, la IIIe armée est elle-même en voie de concentration. A ce moment, le général de Moltke se croit en mesure d'attaquer l'armée française avant qu'elle ait atteint la Meuse; car, à onze heures du soir, il expédie l'ordre suivant :

Grand quartier général, à Grand-Pré, le 29 *août* 1870,
onze heures du soir.

« Toutes les nouvelles parvenues aujourd'hui s'accordent à signaler le gros des forces adverses comme devant se trouver, demain, dans la matinée, entre Le Chêne et Beaumont et peut-être au sud de cette ligne.

« S. M. le Roi a prescrit d'attaquer l'ennemi.

« La subdivision d'armée de S. A le prince royal de Saxe, formant l'aile droite, quittera à dix heures la ligne Beauclair-Fossé pour marcher sur Beaumont. Elle disposera, à cet effet, des communications existant à l'est de la grande route Buzancy — Beaumont. La Garde, qui est appelée à passer en réserve, doit avoir dégagé la route en question pour huit heures du matin.

« La IIIe armée rompra de bonne heure pour se diriger, avec son aile droite, sur Beaumont par Buzancy; elle se tiendra prête à appuyer par deux corps d'armée l'attaque du prince royal de Saxe, tandis que les autres corps conserveront provisoirement la direction sur Le Chêne.

« Un bataillon de la IIIe armée continuera à occuper Grand-Pré.

« S. M. le Roi quittera Grand-Pré à dix heures du matin pour se rendre à Buzancy. »

« Signé : DE MOLTKE. »

« Les appréciations formulées dans cet ordre, lit-on dans la *Relation prussienne*, reposaient aussi, en grande partie sur les données fournies par les dépêches enlevées au capitaine *** (et destinées au général de Failly), aux environ de Buzancy... »



JOURNÉE DU 30 AOUT. — BATAILLE DE BEAUMONT EN ARGONNE.

La journée du 30 août devait être employée par l'armée française, dont les 5e et 7e corps se trouvaient former l'arrière-garde, à terminer le passage de la Meuse; on comptait continuer ensuite la marche sur Montmédy où des approvisionnements considérables étaient accumulés.

Selon les intentions du maréchal, le 5e corps aurait dû, le 29 même, se trouver à Beaumont. Le retard apporté dans la transmission de l'ordre et le combat de Nouart qui en résulta, ne permirent au 5e corps d'y arriver, par sa tête, que dans la soirée du 29 : bien que moins de 12 kilomètres séparent la ligne des Champy de Beaumont, il n'y était réuni en totalité que le 30 au matin.

Le bourg de Beaumont, n'a par lui-même aucune importance militaire; les événements seuls lui en ont donné une. Situé, malgré son nom, au fond d'un entonnoir véritable dans lequel viennent se croiser les routes du Chesne populeux à Stenay et de Buzancy à Mouzon par Sommauthe, il est entouré de trois côtés par d'épaisses forêts dont la lisière est distante, en moyenne, de 2.500 mètres à peine des premières maisons. Ces forêts, dites de Belval, du Dieulet et du Pont-Gerache, sont bornées au sud par la ligne Belval, Bois-des-Dames, les Champy et Beaufort. Entre la lisière nord des forêts et le bourg, le terrain présente quelques coupures, mais il est complètement découvert, et ses points culminants, situés à moins de 1.900 mètres du bourg, sont marqués par la ferme de Petite-Forêt et par la Maison-Blanche; en contre-bas, au sud, sont la Tuilerie, Beau-Séjour et Belle Vallée. Toutefois ces points culminants sont dominés eux-mêmes, comme les abords sud et ouest de Beaumont, par une hauteur très importante, la Côte-Wamme ou *les Gloriettes*, qui surplombe la Meuse et la force à changer brusquement de direction.

Cette description sommaire suffit pour prouver que le

5e corps, talonné par l'ennemi, ne devait avoir de sécurité s'il s'arrêtait, même momentanément à Beaumont, qu'autant que sa cavalerie pousserait ses éclaireurs jusqu'au contact au delà des bois vers Stenay, Beaufort, Belval, Bois-des-Dames, et que ses avant-postes d'infanterie seraient solidement établis sur les pentes sud des Gloriettes (bois de la Vache), au Pont-Gaudron, dans les fermes de Beaulieu, Belle-Tour, Petit-Forêt et à la Maison-Blanche.

Si le séjour du 5e corps devait être de quelque durée à Beaumont, il importait de lui faire prendre, dès l'arrivée, ou tout au moins de grand matin, le 30, des positions de combat, c'est-à-dire de faire occuper solidement les Gloriettes, de façon à flanquer les abords sud, et d'établir le gros du corps au nord même du bourg sur les hauteurs de Sainte-Hélène qui, vers l'ouest, se prolongent jusqu'à la ferme la Harnoterie. On eut été ainsi maître d'accepter ou d'éviter le combat; on se fut à coup sûr réservé la possibilité de continuer sans encombre la marche sur Mouzon, puisque l'on eût disposé de quatre voies : la route de la vallée de la Meuse par Létanne et Villemontry ; le chemin de la ferme de la Sartelle qui traverse le bois de Givodeau et Villemontry ; la route de Beaumont à Mouzon par l'importante position cotée 290, enfin le chemin de la vallée du ruisseau d'Yoncq.

Ces considérations sont présentées sans esprit de récrimination, mais parce qu'elles sont nécessaires à l'intelligence des faits dont l'exposé peut maintenant se dérouler.

Au fur et à mesure de leur arrivée, le 29 au soir et dans la nuit, les divisions Goze et Guyot de Lespart, la division de cavalerie de Brahaut et l'artillerie de corps, furent entassées pêle-mêle, l'obscurité compliquant encore la fatigue, au sud même de Beaumont, en deux camps situés certainement à moins de 1.000 (mille) mètres des points culminants mentionnés ci-dessus. La brigade de Maussion, constituant la division de L'Abadie d'Aydrein fut installée au nord-ouest de Beaumont, là où

tout le 5e corps eût trouvé le salut. Le service de sûreté n'avait pas été réglé dans son ensemble ; on ne se garda donc pas. Enfin, pour comble de malheur, on s'en tint aux rassurants rapports de reconnaissances envoyées à peu de distance dans la matinée du 30. En résumé, les précautions que recommandait la plus vulgaire prudence n'avaient pas été prises. Dans de pareilles conditions tout devenait possible et l'ennemi, dont malgré le combat de la veille, on paraissait oublier le voisinage, allait avoir beau jeu.

Vers sept heures du matin, le maréchal qui traverse Beaumont donne de vive voix au général de Failly l'ordre de marcher sur Mouzon ; puis il se porte à la rencontre du 7e corps dont le retard l'inquiète.

A neuf heures du matin, le général de Failly fait son rapport et décide que, vu la fatigue des hommes, le départ n'aura lieu qu'à midi et demi ; aucune rectification d'emplacement n'est ordonnée.

Cependant la tête du 7e corps avait quitté Oches vers quatre heures du matin. C'est dans ce village que, sur les huit heures, le maréchal de Mac-Mahon rejoint le général Douay auquel il donne l'ordre formel de franchir la Meuse le plus tôt possible. Pour faciliter ce passage, on prend alors le parti de former deux colonnes : l'une, composée de la 1re division et d'un interminable convoi, se dirigeant sur Mouzon par Yoncq ; l'autre, formée par les 2e et 3e divisions et l'artillerie, gagnera, par Raucourt, Villers-lès-Mouzon et la Meuse. Sa conférence avec le commandant du 7e corps une fois terminée, le maréchal se rendit à Mouzon.

Plus au nord, le 1er corps, parti le matin de Raucourt, franchit la Meuse à Remilly ; puis il s'échelonne sur la rive droite de la Chiers, entre Carignan et Douzy.

Il était près de midi et demi, et les camps du 5e corps étaient plongés dans une quiétude qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer [1], lorsque tout à coup retentit un

1. Les hommes étaient en manches de chemise, nettoyant leurs

coup de canon bientôt suivi de plusieurs autres : la surprise est complète. C'est l'avant-garde du IVe corps prussien qui, après avoir traversé sans être vu la zone des bois au sud de Beaumont, entre en scène.

La marche des IVe et XIIe corps s'est effectuée sur quatre colonnes, à raison de deux pour chacun des corps d'armée.

Tenant la gauche, la 8e division d'infanterie (lieutenant général de Schœler) du IVe corps, venue de Bayonville, marche par Fossé, Belval, la Forge et, à travers le bois du petit Dieulet, directement sur la Tuilerie et Beaumont; elle est accompagnée par le général d'Alvensleben, commandant le corps.

A sa droite, la 7e division d'infanterie du IVe corps venue d'Andevanne, s'avance par Nouart, Grand-Champy, doit traverser le bois de Belval, atteindre la ferme de Belle-Tour et s'engager sur le terrain découvert situé au sud-est de Beaumont.

A l'extrême droite, la 1re division d'infanterie (23e) du XIIe corps et la 12e division de cavalerie se rendent de Beauclair à Laneuville-sur-Meuse, pour prendre là la grande route de Stenay à Beaumont par le pont Gaudron.

Entre cette division et la 7e du IVe corps, la 2e division d'infanterie (24e) du XIIe corps doit se porter de Nouart sur Beaufort, puis, à travers la forêt de Dieulet, sur la ferme de Belle-Tour et obliquer vers Beaumont.

Les deux corps d'armée marchaient donc sur un front très restreint; mais, par suite de la nature du terrain boisé ou marécageux, il n'y avait pas de communication latérale possible entre les colonnes, et le commandant de l'armée de la Meuse avait dû ordonner de répartir l'artillerie de corps entre les colonnes des ailes.

Dès dix heures du matin, la Garde avait quitté Buzancy

armes; bon nombre d'entre eux circulaient dans la campagne, *même* jusqu'à Pouilly, pour avoir des provisions; enfin *tous* les chevaux de l'artillerie avaient été envoyés à la fois pour boire.



pour aller s'établir à l'ouest de Nouart et y attendre les événements.

« En atteignant Belval, dit la *Relation prussienne*, la 8e division rencontre le 17e régiment de uhlans, en reconnaissance dans ces parages depuis cinq heures du matin. A son arrivée, ce régiment avait trouvé le village évacué ; quelques coups de fusil seulement lui avaient été envoyés de la forêt adjacente par des traînards. D'une hauteur voisine de Bois-des-Dames[1], le colonel von Miltitz, commandant du régiment, avait remarqué des campements français près de Beaumont, et, afin de se renseigner plus complètement, il avait jeté à travers le bois du Petit Dieulet un escadron commandé par le capitaine von Nostitz. Cet escadron était arrivé, sans être découvert des Français, jusqu'à la lisière nord du bois, dans le voisinage immédiat de l'ennemi, et de là il avait fait savoir qu'on n'apercevait ni grand'gardes, ni petits postes de sûreté sur le front des campements, et qu'*au dire d'un paysan* les troupes françaises se reposaient en toute confiance. Ces renseignements importants furent portés de suite à la connaissance du commandant de la 8e division. »

L'avant-garde de la 8e division put atteindre sans être vue la ferme de Petite-Forêt : on la renforça peu à peu, et deux batteries allèrent prendre position à l'est de la Maison-Blanche ou Beau-Séjour ; elles furent bientôt prolongées par deux autres jusqu'à la ferme de Petite-Forêt.

1. Cette hauteur est, à n'en pas douter, celle cotée 320 qui se trouve à 500 mètres à peine presque à l'ouest de la ferme Harbeaumont. De là on jouit, en effet, d'une vue très étendue jusqu'aux hauteurs situées au nord de Mouzon sur la rive droite de la Meuse (signal d'Amblimont).

C'est ce *poste d'observation* qu'occupa, d'ailleurs, le prince de Saxe pendant toute la première partie de la bataille. Le roi Guillaume put en jouir à son aise, en toute sécurité, d'une hauteur située au sud de Sommauthe (cote 314) ; il avait à ses côtés le général de Moltke et le comte de Bismarck.

2. Celui situé à l'est lui était masqué, en grande partie du moins, par un pli de terrain.

D'après les instructions du prince de Saxe, la 8e division aurait dû attendre, pour ouvrir le feu, que les colonnes collatérales fussent entrées en ligne. Le général von Schœler, craignant que, vu le peu de distance qui le séparait du camp français le plus rapproché, sa présence ne fut signalée, prit sur lui d'ordonner « d'ouvrir brusquement le feu pour surprendre l'ennemi et couvrir le mouvement offensif de l'infanterie. »

Les avertissements n'avaient cependant pas manqué au 5e corps, et les renseignements que chacun peut recueillir encore sur les lieux sont bien faits pour navrer. Refluant devant les Allemands des paysans, dont on pourrait donner les noms, traversèrent par le chemin de Petite-Forêt, par la route de Stenay, les camps français et cherchèrent vainement à troubler la quiétude dont ils étaient témoins.

A Beaumont même, une femme de bien, madame Bellavoine [1], venue en toute hâte de la Maison-Blanche dès que les premiers soldats ennemis y parurent, réussit, non sans peine, à pénétrer auprès du général de Failly, auquel elle rendit compte de la situation un quart d'heure environ avant le premier coup de canon.

Une surprise aussi complète devait peser sur tout le reste de la journée; aussi n'entrons-nous dans le détail des événements que pour rendre hommage à des dévouements restés trop obscurs.

Le théâtre de la bataille de Beaumont est en grande partie compris entre la Meuse et le ruisseau d'Yoncq. Du sud au nord, dans le sens même de l'attaque, il présente trois zones assez différentes d'aspect.

En dehors de ces zones se trouve le taillis de Dieulet affectant la forme d'un vaste croissant dont les pointes

1. Depuis 1863, elle dirige un orphelinat qui a été installé à la Maison-Blanche ou Beau-Séjour, par M. l'abbé Defourny, alors curé de Beaumont : dénuée de ressources, elle y a reçu et élevé en grande partie 35 orphelines avec le secours de personnes charitables. Le 30 août, pour venir à Beaumont, elle risqua sa vie.



tournées vers le nord s'allongent entre les deux ruisseaux d'Yoncq et de la Wamme.

Entre les cornes de ce croissant se trouve comprise la première des zones considérées : c'est, nous l'avons déjà dit, une véritable cuve qui est assez mouvementée, mais que l'œil peut fouiller en tous sens de la ligne de hauteurs; dans le fond se trouve Beaumont.

La deuxième zone est constituée par la croupe mamelonnée du Givodeau dont le sommet est boisé. Comprise entre la Meuse et le ruisseau d'Yoncq, elle forme un obstacle sérieux, car le bois qu'il faut traverser est impraticable en dehors des chemins. Ses pentes considérées, soit au sud du côté de Sainte-Hélène, soit au nord vers le Mont de Brune et la ferme de Givodeau, devaient placer successivement l'attaque et la défense dans une situation analogue.

La troisième et dernière zone s'étend entre la Meuse, de Mouzon à Villers-devant-Mouzon, le Mont-de-Brune et les pentes nord du Givodeau : c'est la plaine basse d'Autrecourt.

A chacune de ces zones correspond une phase distincte.

Sous le premier coup de la surprise, les camps sud s'agitent dans une confusion indescriptible; cependant la défense s'organise prompte et vigoureuse, d'abord sous l'énergique impulsion du colonel de Béhagle, du 11e de ligne. C'est par un mouvement en avant que l'infanterie répond à cette attaque imprévue, et, pendant que ses tirailleurs épars portés vers la ferme de Petite-Forêt et la Maison-Blanche se prodiguent en efforts héroïques, l'artillerie, dont les chevaux sont ramenés de l'abreuvoir, gagne le temps d'atteler et de mettre en batterie; au nord de Beaumont, quelques dispositions peuvent être prises. Ces dévouements partiels retardent la marche de l'ennemi qui ne s'avance qu'en éprouvant de fortes pertes : une des deux batteries allemandes arrivées en premier lieu perd à elle seule 26 hommes et 24 chevaux; lorsque le 66e régiment prussien atteint Beaumont; il compte 20 of-

ficiers et environ 500 soldats hors de combat. Du côté français, on a fait aussi de cruelles pertes : le colonel de Béhagle a été mortellement frappé ; le colonel Berthe, du 86e, est grièvement blessé. Les Allemands parviennent cependant au bas des pentes, et, sur les deux heures, après avoir envahi les camps du sud, la 8e division entre dans Beaumont où quelques hommes isolés tiennent encore. Déjà les débris de nos régiments ont traversé pêle-mêle le bourg ; ils vont se reformer auprès de la brigade de Maussion qui, appuyant sa gauche à la Meuse, a pris position au nord de Létanne et de Beaumont, étendant sa droite vers Yoncq : l'artillerie est établie entre la ferme de la Harnoterie et le petit bois du Fays. Telle est la première phase.

L'artillerie allemande suivant par échelons les progrès de l'infanterie couronna *les Gloriettes* et garnit les hauteurs situées du sud de Beaumont : là sont échelonnées 25 batteries prussiennes ou saxonnes, dont le feu soutenu va bientôt permettre à l'infanterie de prendre de nouveau l'offensive. Sur la gauche du IVe corps, le Ier corps bavarois envoyé par le commandant en chef de la IIIe armée, est entré en ligne. La tête de la 2e division se porte en avant pour attaquer la Thibaudine, lorsqu'elle a subitement à essuyer le feu des troupes appartenant à la division Conseil-Dumesnil du 7e corps. Alors ont lieu successivement à la Thibaudine, à Warniforêt et surtout à la Harnoterie que le général de Fontanges a eu l'heureuse inspiration de faire occuper, dès le début de l'action, par un bataillon de chasseurs, des engagements dont le détail ne saurait trouver place ici, mais à la suite desquels les troupes de la 2e division bavaroise atteignent la Besace. La 1re division s'avance elle-même jusqu'à Raucourt, suivant pas à pas la colonne principale du 7e corps.

Vers trois heures et demie, au moment où la prise de la Harnoterie va permettre aux Bavarois de tenter l'exécution du mouvement tournant que réclamait le prince de Saxe contre la droite française, le IVe corps, soutenu par



le corps Saxon (XIIe), reprend l'offensive. Au centre, débouchant de Beaumont, la 8e division (IVe corps) attaque de front la position française, pendant qu'à droite la 7e division (IVe corps) et la 1re division (23e) du XIIe corps se portent par Létanne contre la gauche française.

L'artillerie française doit alors reculer d'abord à l'ouest du bois de Givodeau dont la défense, confiée au lieutenant-colonel Demange, du 88e de ligne, est en des mains énergiques. Pendant que cette arrière-garde, qui vient de dépasser la ferme de Sartelle, tient solidement, l'artillerie et le reste des troupes sont ralliés sur le Mont-de-Brune et autour de Villemontry. Sur l'autre rive de la Meuse, le général Lebrun, commandant le 12e corps, fait placer, au-dessous de la ferme de l'Alma, son artillerie de réserve que soutient immédiatement la division Lacretelle.

Longtemps les attaques dirigées par la droite ennemie contre le bois de Givodeau sont repoussées; finalement le bois est pris, mais là s'arrêtent les efforts des Allemands : ils ne parviendront à vaincre la résistance de la poignée d'hommes auxquels le lieutenant-colonel Demange communique son ardeur et à déboucher de la lisière nord du bois qu'après que l'aile gauche du IVe corps aura triomphé. Toutefois Villemontry ne tombe pas encore; s'appuyant sur la ferme de Givodeau, le lieutenant-colonel Demange, resté seul, arrête net de ce côté les progrès de l'ennemi.

Formant l'aile gauche du IVe corps, la 8e division, après avoir pris le contact des Bavarois, avait repoussé les défenseurs du mamelon situé entre la lisière occidentale du bois de Givodeau et le moulin de la Bonne-Malade; elle avait ensuite triomphé de la résistance momentanée qu'elle avait rencontrée à la fonderie de Grésil et là s'était préparée à attaquer le Mont-de-Brune. Au moment où la deuxième phase prend fin, les deux centres de résistance les plus avancés des Français sont le Mont-de-Brune et la ferme de Givodeau.

Le général Lebrun rapprochait la division Lacretelle du lieu de l'action, et en même temps faisait franchir la Meuse d'abord à la brigade Courson de la Villeneuve (1re de la division Grandchamp), puis à la brigade Cambriels (2e), enfin à la brigade de cuirassiers de Béville (5e et 6e cuirassiers) : portées à temps sur les hauteurs de Pouron et sur le Mont-de-Brune, ces troupes eussent tout au moins sérieusement contribué à faciliter la retraite du 5e corps. Très préoccupé de voir son armée tout entière sur la rive droite de la Meuse, le maréchal de Mac-Mahon donne l'ordre de leur faire repasser le pont de Mouzon et confie la défense des abords du bourg au 5e de cuirassiers qui, seul du 12e corps, est maintenu avec de l'artillerie sur la rive gauche.

Poursuivant sa marche victorieuse, la tête de la 8e division allemande (IVe corps) attaque de front et de flanc, vers cinq heures et demie, le mont de Brune dont les défenseurs disparaissent assez rapidement. Elle en descend et va se porter sur le faubourg de Mouzon lorsque, sur sa gauche, elle doit répondre à une charge de cavalerie : c'est le 5e de cuirassiers qui remplit sa mission de sacrifice. Brillamment entraîné par le colonel de Contenson, ce régiment charge à fond, comme sait le faire la cavalerie française, contre quelques compagnies du 27e régiment prussien (2e régiment d'infanterie de Magdebourg) : desservi par le terrain, il est brisé à courte distance par les feux d'une infanterie bien postée, bien commandée et ses débris doivent rebrousser chemin. Cette charge avait coûté au 5e de cuirassiers [1] : trois officiers supérieurs

1. Aujourd'hui, sur la *Voie romaine*, à hauteur du talus qui imposa à la charge un mouvement oblique si funeste, se dresse un modeste monument sur lequel on lit :

Au colonel de Contenson — et aux officiers du 5e *régiment de cuirassiers — morts le* 30 *août* 1870. — *Priez Dieu pour eux et pour la France.*

En 1880, la dernière ligne était très lisible ; en 1881, il était manifeste qu'on s'était efforcé de l'effacer.

tués (colonel de Contenson, lieutenant-colonel Assant, chef d'escadron Brincourt), le quatrième blessé ; 1 officier tué, 6 blessés, 2 dont les chevaux ont été tués, 6 dont les chevaux ont été blessés ; 11 sous-officiers et 90 soldats hors de combat. *L'historique du 27e régiment prussien*[1] donne un long et émouvant récit de ce glorieux épisode ; on pourra le trouver emphatique, il ne remplit pas moins le but que s'est proposé le rédacteur : remuer les imaginations, faire palpiter les cœurs ; démontrer à l'infanterie, qui sait rester calme et maîtresse de son feu, combien est grande sa puissance ; instruire en un mot et tracer à chacun, même au plus humble, la conduite qu'il aurait à tenir dans une circonstance analogue[2].

Après cette charge infructueuse, qui suspend à peine la marche des troupes de la 8e division, la lutte descend dans la plaine, entre le ruisseau d'Yoncq et le faubourg de Mouzon. Vers sept heures du soir, les Allemands sont maîtres du faubourg ; c'est en vain toutefois qu'ils essaient de déboucher du pont dans Mouzon même. A l'aile droite, ils ont occupé Villemontry, mais ils n'ont pas dépassé la ferme de Givodeau, au moment où la bataille prend fin. C'en est fait, il ne reste plus sur la rive gauche que des groupes isolés qui, pour la plupart, furent capturés.

Dans cette malheureuse journée, le 5e corps avait été,

1. En Allemagne, chaque régiment possède un *Historique* qui a pour bases les *journaux* tenus *dans chaque compagnie* avec un soin et une persévérance remarquables : il nous semble inutile d'insister sur les avantages qui en résultent au point de vue de l'esprit de corps, de l'amélioration morale des lecteurs et aussi de leur instruction par la meilleure des méthodes, l'exemple.

2. Les lecteurs français apprendront dans cet *Historique* qu'à la fin de la charge, alors que déjà les cuirassiers avaient tourné bride, un maréchal des logis marchant droit sur le capitaine de la compagnie dont le feu avait été si habilement employé, engagea avec lui un combat singulier auquel mit fin un coup de fusil : on cherchera vainement son nom dans l'*Historique du 5e de cuirassiers* où le fait n'est même pas mentionné ; de notre côté, nous n'avons encore pu réussir jusqu'à ce jour à nous le procurer.

on peut le dire, presque réduit à ses propres forces. En vain le général Ducrot (1er corps) avait demandé l'autorisation de se détourner du but précis qui lui était assigné pour marcher à son secours. Spectateur navré du désastre, le général Lebrun n'avait pu, conformément aux ordres qu'il reçut, qu'apporter un concours précieux, mais insuffisant. Quant au 7e corps, il n'intervint que par hasard, en quelque sorte, dans cette lutte inégale.

La colonne de gauche du 7e corps, dont l'arrière-garde avait été déjà canonnée à grande distance par l'ennemi, débouchait de la Besace, vers midi et demi, lorsque le bruit de la canonnade de Beaumont lui parvint. Le général Douay songea d'abord, paraît-il, à marcher au canon en franchissant les 10 kilomètres qui le séparaient du 5e corps; finalement, il se décida à continuer sa route. A tout prendre, le général était en droit d'attendre des instructions contradictoires du maréchal, dans le cas où celui-ci aurait combiné une action commune avec les 7e, 12e et 1er corps. Toutefois, il pouvait se rendre compte qu'en n'obéissant pas à sa première inspiration, il isolait entièrement le 5e corps, et surtout une de ses propres divisions, la 1re.

Cette division (Conseil Dumesnil) était en marche sur Mouzon, la gauche en tête. Sa 2e brigade (Chagrin de Saint-Hilaire) avait dépassé Warniforêt, et, changeant de direction, descendait la rive droite du ruisseau d'Yoncq, lorsque la 1re brigade (Morand), encore engagée sur la route de Beaumont, fut brusquement assaillie sur son flanc droit. Confiante, elle avait laissé inexplorée la lisière nord de la forêt du Grand-Dieulet renfermant des troupes de la 2e division du Ier corps bavarois, qui la fusillèrent à courte distance. Des efforts énergiques ne purent réparer l'effet du premier moment de surprise; finalement, la brigade fut culbutée et ses fuyards, se précipitant sur la route d'Yoncq à Raucourt, allèrent jeter l'alarme dans la colonne de gauche.

C'est alors que le général Douay, craignant que le

passage ne fût pas libre à Villers, prit sur lui la très grave décision de modifier son itinéraire en appuyant plus au nord encore sur Remilly. Quant à la brigade Chagrin de Saint-Hilaire, elle continua son mouvement sur Villers, qu'elle trouva libre, et où elle franchit la Meuse.

Harcelé, suivi par les obus de la 1re division du Ier corps bavarois, le gros du 7e corps se porta sur Haraucourt ; vers sept heures, sa tête atteignait Remilly et le pont, dont les abords étaient encombrés par la division de Bonnemains. Le passage ne put commencer qu'un peu après dix heures; encore s'effectua-t-il avec une lenteur extrême par suite du mauvais état du pont. Bientôt la nouvelle arriva que l'armée tout entière se dirigeait sur Sedan; la 2e division et la réserve d'artillerie, qui n'avaient point encore franchi la Meuse, en descendirent la rive gauche sous la conduite du général Douay. Lorsque le 31, vers cinq heures du matin, le 7e corps atteignit Sedan, il était dans un complet état d'épuisement et de désorganisation.

Telle est, dans son ensemble, la bataille de Beaumont, à laquelle il convenait de rattacher les mouvements du 7e corps.

Les troupes françaises engagées à Beaumont eurent 4.800 hommes hors de combat, dont 1.800 tués ou blessés [1]. Elles perdirent, en outre, dit la *Relation prussienne*, 42 bouches à feu et tout le matériel abandonné dans les camps. Au nombre des tués ou morts des suites de leurs blessures figuraient : le général *Morand*, commandant la 1re brigade de la 1re division du 7e corps, les colonels

1. A l'asile de Beau-Séjour, dont nous avons parlé plus haut, se trouve attenante aujourd'hui une chapelle commémorative, qui a été inaugurée le 30 août 1872. Les ossements que, dans le principe, elle devait recevoir, ont été depuis déposés dans le cimetière de Beaumont ; là, sur l'initiative du maire actuel, M. Hattoy, s'est élevé un monument dont les habitants de ce bourg, si durement réquisitionné en 1870, ont couvert les frais.

de Béhagle, du 11ᵉ de ligne (5ᵉ corps), *de Contenson*, du 5ᵉ de cuirassiers (12ᵉ corps), *Jamin du Fresnay*, du 8ᵉ de chasseurs (12ᵉ corps).

Quelques régiments avaient été tout particulièrement éprouvés. C'est ainsi que le 11ᵉ de ligne avait eu 35 officiers hors de combat; le 68ᵉ ne comptait pas moins de 779 hommes, dont 26 officiers hors de combat.

Les Allemands comptaient 3.529 hommes hors de combat, dont 847 tués.

Détail des pertes éprouvées par l'armée allemande, le 30 août 1870.

	TUÉS OU MORTS des suites de leurs blessures.		BLESSÉS.		TOTAL.	
	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.
IVᵉ corps d'armée. .	38	672	88	2.206	126	2.878
XIIᵉ — — . .	1	15	3	70	4	85
Iᵉʳ corps bavarois. .	4	117	11	304	15	421
TOTAL. . .	43	804	102	2.580	145	3.384
TOTAL GÉNÉRAL. .	847		2.682		3.539	

Le 30 août au soir, l'armée française se trouvait donc réunie, en apparence à l'abri, sur la rive droite de la Meuse : le 1ᵉʳ corps était partagé entre Douzy (1ʳᵉ et 3ᵉ divisions), Carignan et Blagny (4ᵉ et 2ᵉ divisions); la division Margueritte bivouaquait à Blagny; les 5ᵉ et 12ᵉ corps rayonnaient autour de Mouzon; le 7ᵉ corps et la division de Bonnemains se dirigeaient sur Sedan. Dans la soirée cette armée, dont le moral avait déjà subi de si rudes atteintes durant la marche ondoyante qui l'avait rapprochée de la frontière, reçoit l'ordre de se concentrer le lendemain à Sedan : on tourne le dos à Montmédy; cette fois la décision est définitive. Quant à l'Empereur, qui s'est avancé jusqu'à Carignan, il se rend en chemin de fer à Sedan sur l'instante prière du maréchal.

Le 30 au soir également l'armée de la Meuse occupe les points de Létanne (XIIe corps), Mouzon et Bois-Givodeau (IVe corps), Beaumont (Garde). La IIIe armée est à Raucourt et Pourron (1er bavarois), la Besace (Ve corps), Stonne (XIe corps), Verrières (division wurtembergeoise), Sommauthe (IIe bavarois), et Vouziers (VIe corps).

Passage de vive force du pont de Mouzon, exécuté le 31 août au matin par le lieutenant-colonel Demange. — Pendant que, dans la nuit du 30 au 31 août, le 5e corps prend un pénible repos en attendant l'heure du départ pour Sedan, sur l'autre rive de la Meuse, à quelques centaines de mètres, un détachement que l'on a oublié erre et cherche un moyen de passage. Ici doit prendre place un épisode que nous donnerons avec détails : il est à peine connu; on verra s'il mérite de l'être.

Pendant la journée du 30, le lieutenant-colonel Demange avait été l'âme de la défense sur tous les points où il s'était trouvé. Au moment de la surprise il avait su, par son attitude, par l'à-propos et la fermeté de son commandement prendre de suite en mains un régiment qui, bien que placé au nord de Beaumont, était prêt à se débander.

« L'âme de cette résistance fut le lieutenant-colonel Demange, dont la prodigieuse activité et l'imperturbable assurance portaient partout le sentiment du devoir élevé au rang du sacrifice... » (*Historique du 88e régiment de ligne.*)

« ...L'artillerie, dit un témoin oculaire, avait formé son parc derrière le 88e de ligne, et présentait une masse de chevaux et de voitures qui attirait les coups de l'artillerie allemande.

« Bientôt plusieurs caissons sautent, des chevaux affolés se précipitent dans nos bivouacs, quelques voitures attelées à la hâte se lancent au galop parmi les tentes-abris, renversant les hommes et produisant une confusion inexprimable.

« Les compagnies du 88e de ligne se précipitent aux faisceaux et les *rompent*. Quelques-unes se portent plusieurs pas

en avant sans ordre avant que les officiers aient eu le temps de les arrêter. La panique est imminente.

« Mais le lieutenant-colonel Demange s'était élancé le premier en avant du front de bandière; il commande aussitôt de reformer les faisceaux et de rester sur deux rangs en arrière. Puis, d'une voix très calme, il demande son cheval et ses armes.

« Je le vois encore entourant lentement et méthodiquement sa taille d'une ceinture de zouave, tout en rassurant les hommes qui se trouvaient le plus près de lui. Enfin montant à cheval et dressant sa haute stature, il tire son épée, fait faire un roulement, puis commande : « Rompez les faisceaux. »

« Cette attitude avait déjà produit son effet. Les hommes sont immobiles et s'alignent, quelques-uns plaisantent, les officiers sont à leurs places de bataille et achèvent de remonter, par leur exemple, le moral de leurs soldats.

« Alors se plaçant en arrière du drapeau, le lieutenant-colonel Demange indique à haute voix un peuplier comme point de direction et commande une marche en retraite en échelons par bataillon à 80 pas, comme s'il s'était trouvé sur le terrain de manœuvres. C'est en cet ordre que le 88e de ligne se porte sur la lisière sud du bois de Fays en changeant plusieurs fois de point de direction. Cette marche sous le feu de l'artillerie ennemie a été admirable d'ordre et de silence. On se serait cru à l'exercice... » (*Récit du capitaine Guèze*,[1] en 1870 sous-lieutenant au 88e.)

Le soir, après avoir défendu avec opiniâtreté les abords, puis les débouchés du bois de Givodeau, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, occupé enfin la ferme de Givodeau, il était descendu jusqu'à la Meuse sans que les Allemands l'y suivissent : par suite d'un oubli regret-

1. M. le capitaine Guèze a, sur notre demande et nous l'en remercions cordialement, rédigé ce récit que nous voudrions pouvoir reproduire en totalité. Beaucoup de documents de cette nature contribueraient à diminuer la sécheresse contre laquelle se heurtent ceux qui veulent retracer les événements de la guerre de 1870-1871.

table, le récompensant d'avoir aussi puissamment protégé la retraite sur Mouzon, il se voyait séparé du reste de l'armée avec 223 officiers, sous-officiers et soldats du 88e régiment d'infanterie.

A la nuit, il revint dans la ferme de Givodeau. C'est de là qu'il partait vers minuit pour s'arrêter bientôt en vue du faubourg de Mouzon. La certitude une fois acquise que Mouzon était toujours au pouvoir des Français, il adopta le parti de se frayer un passage les armes à la main. *Une heure avant le jour* [1], le détachement fractionné se dirigeait de nouveau vers le faubourg : à sa tête marchait le lieutenant-colonel Demange, ayant à sa hauteur le commandant Escarfail [2], le capitaine adjudant-major Lordon [3] et le lieutenant Kelberger [4]. La compagnie prussienne de grand'garde est surprise, refoulée, et le bataillon auquel elle appartient doit entrer tout entier en ligne. Déjà l'héroïque Demange est tombé grièvement blessé [5]. L'impétueuse colonne continue sa course sous la fusillade, et, suivie de près, arrive au pont qui est barricadé.

« ... On escalade comme l'on peut cet obstacle, et l'on se trouve enfin au milieu des Français!!!... On se compte alors, et l'on vérifie que 90 seulement ont pu passer : le reste est tué, blessé, noyé ou prisonnier. » (*Historique du* 88e *de ligne.*)

Transporté à l'hôpital de Mouzon, où il fut amputé d'une cuisse, le lieutenant-colonel Demange y mourait

1. L'*Historique du* 27e *d'infanterie prussienne* dit à tort que la tentative eut lieu « *au milieu de la nuit*; » ce récit est d'ailleurs plein d'inexactitudes et d'exagérations dont il serait facile de faire justice; en dernier lieu, il prétend, ceci est plus grave, que pas un Français n'a réussi à passer...

2. Parvint à passer; est mort depuis en retraite, en 1875.

3. Parvint à passer ; est aujourd'hui lieutenant-colonel.

4. Fut tué près de l'entrée du faubourg.

5. « ...Il se fait placer sur le bord de la route : « En avant s'écrie-t-il, ne vous occupez pas de moi. » (*Historique du* 88e *de ligne.*)

le 12 septembre. Aujourd'hui encore, il est à peine connu dans l'armée française; enseveli dans un désastre qu'avaient amené tant de fautes, son nom n'a pas été saisi par la légende; il n'a pas été l'objet de ces distinctions que d'autres ont obtenues [1]. Quant au groupe de braves [2] qui le suivirent, il n'a pas été, peut-être à cause de la marche rapide des événements, cité à l'ordre de l'armée. A la fin de l'année 1870, cependant, l'ex-commandant du 5e corps mentionnait le fait avec éloges [3]; mais ce sont surtout les récits allemands qui l'ont porté, d'une façon détaillée, à la connaissance de tous.

Considérations sur le changement de direction et la marche vers le nord de l'armée allemande. — Avant d'exposer ce qui s'est passé le 31 août et d'étudier la bataille de Sedan, nous présenterons quelques considérations sur la manière dont s'est effectué le grand mouvement stratégique entamé cinq jours plus tôt : il constitue non seulement un fait important de la guerre de 1870-71, mais même une des opérations les plus remarquables qu'ait enregistrées l'histoire des guerres.

Ce qui séduit surtout dans cette combinaison, en dehors de la grandeur du résultat obtenu, c'est l'aisance avec laquelle le mouvement s'est opéré : si des difficultés de nature variée ont été surmontées, sans que l'exécution ait subi d'à coups, de retards, c'est qu'une harmonie par-

1. Dans Mouzon même, à l'entrée du pont, on cherche en vain une modeste plaque commémorative de ce glorieux épisode. La pyramide en pierre qui existe dans le jardin de l'hôpital recouvre les restes de 220 soldats morts dans l'ambulance. Le corps du colonel a été transporté à Bar-le-Duc.

2. L'*Historique du* 88e *de ligne* a pieusement conservé leurs noms.

3. « ...Cependant je ne saurais passer sous silence la brillante conduite du lieutenant-colonel Demange et du commandant Escarfail du 88e ligne qui, sur notre aile gauche, se défendirent énergiquement dans une ferme, l'occupèrent toute la nuit, et, le 31 au matin, s'ouvrirent un passage de vive force au milieu des ennemis... » (Général de Failly.)



faite existait dans les rapports des différentes colonnes entre elles.

Pour mieux saisir les causes qui ont rendu la transition aussi régulière, reprenons un peu la marche des deux grandes fractions de l'armée allemande.

Cette conception stratégique n'a pas été formulée d'emblée; elle a pris corps au fur et à mesure que les renseignements dont nous avons parlé devenaient de plus en plus précis : on peut d'ailleurs assister à son élaboration.

« Afin d'être prêt à toute éventualité, dit la *Relation prussienne*, le général de Moltke établissait, mais provisoirement pour lui seul, dans l'après-midi du 25, le projet suivant d'une conversion partielle de l'armée allemande sur sa droite, c'est-à-dire vers le nord.

Projet du général de Moltke.

	26 AOUT.	27 AOUT.	28 AOUT.
Armée de la Meuse.			
XIIe corps. . . .	Varennes.	Dun.	En cas de nécessité, retraite sur Damvillers.
Garde	Dombasle.	Montfaucon.	Damvillers.
IVe corps.	Fleury.	près Verdun.	Damvillers.
IIIe armée.			
Ier corps bavarois	Environs de Chaumont.	Nixéville.	Azannes, au sud-est de Damvillers.
IIe — —		Dombasle.	
Armée de Metz.			
IIIe corps	—	Etain.	Damvillers.
IXe —	—	Landres.	Mangiennes, à l'est de Damvillers.

« Après l'accomplissement des mouvements ci-dessus, c'est-à-dire le 28 août, 150.000 hommes d'infanterie allemande auraient mis un terme à l'entreprise de l'armée française, soit que celle-ci acceptât la bataille aux environs de Damvillers, soit qu'il fallût, le lendemain, la prolonger plus loin sur son flanc, vers Marville et Longuyon. Mais si le XIIe corps, qui se trouvait en tête, parvenait encore à arrêter les Français sur la Meuse, ou si ceux-ci ne procédaient qu'avec lenteur, il demeurait possible de les joindre en un point situé plus à l'ouest. Dans ce cas, d'autres fractions de la IIIe armée seraient pareillement en mesure de concourir au résultat cherché, et la coopération de l'armée de Metz admise à regret deviendrait ainsi inutile. »

Dans la nuit du 25 au 26 août, le prince de Saxe n'ayant pas eu à user de la latitude qu'on lui avait laissée, des ordres définitifs sont donnés.

Le 27 août au soir, le général de Moltke envoie les itinéraires ci-après pour les deux jours suivants :

	28 AOUT.	29 AOUT.
IIe corps bavarois. .	de Dombasle, par Clermont, sur Vienne-le-Château . . .	Grand-Pré.
Ier — —	Varennes et au sud.	Grand-Pré.
Garde	Bantheville	Buzancy.
IVe corps	Montfaucon	Bantheville.
XIIe —	demeure à Dun, etc.	Nouart.

Le 28 enfin, le général de Moltke estime qu'il lui sera possible d'attaquer l'armée française, avec de sérieuses chances de succès, sur la rive gauche de la Meuse; en conséquence, il fait rétrograder sur Metz les IIe et IIIe corps.

L'étude des variations des fronts de marche offre un intérêt qui, pour être spécial, n'est cependant pas à négliger.

Le 23 août, le front de l'armée de la Meuse (XIIe corps, Garde et IVe corps) était d'environ 40 kilomètres; le 25,

marqué par les points de Dombasle, Triaucourt et Laheycourt, il n'est déjà plus que de 28 kilomètres. A partir du 26, il décroît très rapidement : 26 août, 24 kilomètres ; 27 août, 20 kilomètres; 28 août, 14 kilomètres; 29 et 30 août, à peu près 8 kilomètres.

Si, pour la III[e] armée, nous ne tenons compte que des corps de première ligne (II[e] bavarois, division wurtembergeoise, V[e] et XI[e] corps prussiens), nous constatons la même décroissance de front, sauf pour une journée. Le 23 août, il est de 22 kilomètres; le 25 août, il est encore de 26 kilomètres, et, le 26 août, il descend à 24 kilomètres. Le 27 août, le front s'élève brusquement à 40 kilomètres, par suite de la direction excentrique donnée au II[e] bavarois; le lendemain 28, lorsque ce corps est ramené vers l'ouest, parce que l'on renonce à le diriger sur Damvillers, le front redescend à 20 kilomètres. Le 29 août, nous trouvons 18 kilomètres ; enfin, le 30 août, 8 kilomètres seulement, comme pour l'armée de la Meuse.

Tous ces mouvements, on le sent, sont dominés par une pensée dirigeante maîtresse d'elle-même ; ils sont tels que les corps d'armée conservent une liberté suffisante d'allures jusqu'à la veille des événements décisifs où la concentration des armées s'opère avec facilité.

Commencé le 26, le changement de front prend réellement fin le 30 au soir. La journée du 31 août est employée par l'armée allemande à préparer l'enveloppement tactique appelé à devenir une réalité vers le milieu de la journée du 1[er] septembre.

Journée du 31 *août.* — La retraite par le nord une fois résolue n'offrait de chances sérieuses de salut qu'à la condition de dépasser Sedan le 31 août, ainsi que le demanda avec instance le général Ducrot[1]. Malheureusement Sedan fut désigné pour la concentration de l'ar-

1. Le général Ducrot, auquel n'était pas parvenu l'ordre qui lui était destiné, avait d'abord porté son corps d'armée sur Illy, parce qu'il comptait trouver tous les corps bivouaqués entre Illy, Floing,

mée, qui ne doubla pas la pointe d'Iges au nord de laquelle la frontière forme un étranglement véritable.

La concentration des différents corps s'opéra à l'est de Sedan : tous s'y trouvaient d'ailleurs déjà rendus, à l'exception du 1er corps qui arriva vers le soir.

Les emplacements occupés alors par l'armée affectent la forme d'un triangle.... ; c'est dans cet ordre qu'elle combattra le lendemain.

Le 1er corps faisant face à l'est garnit la rive droite de la Givonne entre Daigny et Givonne.

Le 12e corps a également deux de ses divisions sur la rive droite de la Givonne, entre Daigny et la Moncelle; regardant l'ouest, les deux autres sont placées parallèlement à la route de Sedan à Bazeilles, par Balan.

Placé au nord de Sedan, le 7e corps occupe une position parallèle à la ligne Illy-Floing; il s'appuie par sa droite au Calvaire d'Illy qui le sépare de la gauche du 1er corps.

Le 5e corps, toujours sous le coup des émotions de la surprise de la veille, a été établi au grand camp, à peu de distance des remparts de la place. Il vient de recevoir un nouveau chef: débarqué d'Algérie le 28 août, le général de Wimpffen est passé par Paris d'où il rapporte un ordre de commandement en chef de l'armée, dans le cas où le maréchal viendrait à manquer.

Enfin, à proximité de Sedan, à Mézières, ne trouvait le 13e corps (général Vinoy) venu de Paris par Reims, où une de ses divisions (d'Exéa) avait été maintenue.

L'armée française n'avait pas reçu d'ordres pour la

Saint-Menges et Fleigneux : il reçut l'ordre de se rabattre sur Sedan.

«... Rester à Sedan, c'était s'enfermer au centre de la circonférence que l'ennemi devait décrire, sans espoir possible d'en sortir, si on la laissait se fermer entièrement. Aussi fût-ce avec un véritable désespoir que le général, se conformant aux ordres du maréchal, rétrograda sur Sedan. » (*La journée de Sedan.*)

Ajoutons que le général Ducrot se rendit, pendant l'exécution du mouvement, chez le maréchal qu'il ne put voir.



journée du 1er septembre. Le maréchal, qui ne croyait apparemment pas à l'imminence d'une attaque, puisque, dans l'après-midi, il avait visité avec le général Dejean les fortifications de la place, comptait laisser cette journée aux troupes pour qu'elles pussent se ravitailler et se reposer : en réalité, aucun plan de bataille n'avait été ni arrêté, ni même préparé.

La veille au soir, le général de Moltke avait donné au nom du Roi l'ordre suivant pour la journée du 31 :

Au grand quartier général, Buzancy le 30 août 1870 (11 h. s.).

« Bien qu'à l'heure présente le grand quartier général n'ait pas encore reçu les rapports indiquant à quel endroit les corps d'armée se trouvent après que les divers combats se sont terminés, cependant il est certain que l'ennemi a cédé sur tous les points, ou qu'il a été battu.

« Notre mouvement en avant devra donc continuer demain matin sur toute la ligne, dès la pointe du jour.

« L'ennemi sera attaqué partout où il voudra prendre position sur la rive gauche de la Meuse, et on s'efforcera de l'acculer sur l'espace le plus étroit possible entre ce fleuve et la frontière belge.

« L'armée du prince royal de Saxe a pour mission spéciale d'empêcher l'aile gauche de l'ennemi de s'échapper vers l'est. Il lui est recommandé à cet effet de faire marcher deux corps d'armée sur la rive droite de la Meuse, afin de pouvoir prendre à revers et en flanc toute position de l'ennemi en face de Mouzon.

« La IIIe armée procédera de même contre le front et le flanc droit de l'ennemi. Il faudra établir, sur la rive gauche de la Meuse des batteries d'artillerie, les plus fortes possible, pour inquiéter les mouvements des colonnes ennemies dans la vallée de la rive droite de la Meuse, en avant de Mouzon.

« Si l'ennemi passe sur le territoire belge sans être désarmé sur le champ, on l'y poursuivra sans hésitation.

« Le Roi se rendra d'ici à Sommauthe, à huit heures et demie du matin.

« Jusqu'à cette heure, les dispositions prescrites par les commandants de corps d'armée devront être envoyées à Buzancy. » Signé : de Moltke.

L'immobilité de l'armée française aidant, le développement de ce programme constitue la néfaste journée de Sedan.

Combat de Bazeilles, le 31 *août.* — Dans la journée, le Ier corps bavarois arrivé depuis peu à Remilly avait eu, avec le 12e corps un engagement assez sérieux. Après s'être emparé, au moment même où on allait le faire sauter, du pont sur lequel la voie ferrée franchit la Meuse à hauteur de Bazeilles, le Ier corps bavarois avait envahi le village, et, de proche en proche, l'avait occupé jusqu'à la dernière maison du côté de Balan[1]. Le général von der Tann, qui n'avait pas de raisons pour s'engager à fond ce jour-là, avait rappelé ses troupes et s'était contenté de rester maître du pont pour attendre l'arrivée des autres corps. Le combat qui avait duré de une heure à trois heures du soir avait été assez vif.

Emplacements des Allemands le 31 *août au soir.* — Le 31 août au soir, l'armée du prince royal de Saxe est passée tout entière, si on sous-entend les 5e et 6e divisions de cavalerie détachées l'une à Tourteron, l'autre à Poix-sur-Vence (au sud de Mézières), sur la rive droite de la Meuse ; elle occupe les points de Brévilly (XIIe corps), Sachy (Garde), Carignan (cavalerie de la garde), Amblimont (12e division de cavalerie) et Mouzon (IVe corps).

La IIIe armée, à l'exception du VIe corps qui est à Semuy-sur-Aisne, est massé sur la rive gauche de la Meuse. Les deux corps bavarois sont, l'un à Remilly (Ier), l'autre au nord de Raucourt (IIe). A Remilly, le général von der Tann fait jeter deux ponts en avant de celui du chemin de fer, ce qui lui assure trois passages pour déboucher le lendemain sur Bazeilles ; il donne l'ordre d'établir 48 bouches à feu sur les hauteurs d'Aillicourt. La 4e division de cavalerie est devant Vrigne-sur-Meuse. Le pont de Donchery, qui n'a pas été détruit, est occupé dans la soirée par un détachement du XIe corps, dont le gros

1. C'est la maison de la *Dernière Cartouche.*



est à Chevenges-sur-Bar. La 2e division de cavalerie est à Chémery-sur-Bar. Le Ve corps est à Omicourt-sur-Bar. La division wurtembergeoise est partagée entre Etrépigny et Flize. Pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, deux ponts destinés aux Ve et XIe corps seront jetés en aval de celui de Donchery.

Les deux armées en présence possédaient les effectifs suivants :

Français, 124.000 hommes environ, tout compris, et 419 bouches à feu;

Allemands, 245.000 combattants, non compris les officiers, les artilleurs et les soldats du train, 813 bouches à feu. Une pareille disproportion de forces devait évidemment peser d'un lourd poids dans la balance; elle rendait d'ailleurs faciles bien des audaces.

BATAILLE DE SEDAN, LE 1er SEPTEMBRE.

Lorsque, le 1er septembre, vers quatre heures et quart du matin, la fusillade retentit dans la direction de Bazeilles où le 1er bavarois attaquait le 12e corps, l'armée allemande était répartie de la façon suivante.

La IIIe armée avait, de la droite à la gauche, de Bazeilles jusqu'en avant de Donchery : le 1er corps bavarois, le XIe corps, la division wurtembergeoise; en dernière ligne s'avançaient le IIe corps et le Ve corps. Le XIe corps, que précédait sa cavalerie, était en train de franchir la Meuse : il devait se porter sur Vrigne-aux-Bois pour couper la route de Mézières; il était suivi par le Ve corps. La division wurtembergeoise avait ordre d'établir un pont à Dom-le-Mesnil, ce qu'elle fit vers cinq heures et demie, de remonter vers le nord et d'attendre, tournée vers Mézières, de nouveaux ordres. Les 2e et 4e divisions de cavalerie étaient provisoirement placées derrière le centre. Quant au VIe corps, il avait reçu l'ordre de se rapprocher; son éloignement ne lui permit d'ailleurs pas de prendre part à la bataille.

L'armée de la Meuse était en pleine marche. La Garde se porte en deux colonnes sur Villers-Cernay et Francheval; le XII[e] corps a son itinéraire tracé par Douzy, dont il trouve le pont intact, et Lamécourt, sur la Moncelle. Le IV[e] corps se dirige sur Remilly, qu'une de ses divisions doit dépasser.

Dès le début, le I[er] corps bavarois se trouve seul en présence de l'armée française, mais les IV[e] et XII[e] corps ne tardent pas à entrer en ligne. A l'est, la Garde est destinée à accomplir, en se portant vers le nord, un rôle analogue à celui réservé aux XI[e] et V[e] corps.

Faisant face partout, c'est-à-dire nulle part, l'armée française est en apparence protégée vers l'ouest par cette bouche de la Meuse qui va bientôt enserrer ses débris. Vers Mézières et au sud de cette route, la route du salut, rien, pas même quelques cavaliers chargés tout au moins de surveiller le passage si naturellement indiqué de Donchery.

La veille cependant, vers cinq heures et demie du soir, le général Douay avait rendu compte que la marche de fortes colonnes ennemies sur Donchery lui était signalée par un maire des environs. Des reconnaissances furent faites, il est vrai, dans la matinée du 1[er] septembre : si elles signalèrent la marche de la Garde sur Francheval, elles ne trouvèrent rien, du côté de l'ouest, parce qu'elles dépassèrent à peine le défilé de Saint-Albert.

A six heures et demie du matin, le maréchal, qui s'était porté dans la direction de la Moncelle, est grièvement blessé [1] et doit se dessaisir du commandement : comme il n'avait pas connaissance de l'ordre dont le général de Wimpffen était détenteur, il désigne, pour le

1. Le maréchal est tombé à quelques pas de l'intersection du chemin de la Moncelle-Balan et du chemin creux parallèle à la Givonne qui conduit à Bazeilles : l'endroit est exactement marqué par une petite croix grecque sans inscription.



remplacer, le général Ducrot, qui n'est prévenu que vers sept heures et demie.

Le nouveau commandant en chef « n'avait reçu aucune instruction du maréchal; il ignorait absolument quelles étaient ses intentions, s'il avait voulu livrer une bataille offensive ou défensive. » (Général Ducrot.) Mais il suivait attentivement, depuis quelques jours, la manœuvre des Allemands, dont il avait signalé à plusieurs reprises les mouvements contre les ailes de l'armée. Cependant il ne croyait pas que la route de Mézières fût aussi menacée qu'elle l'était réellement; il redoutait surtout l'imminence de l'occupation par l'ennemi du plateau (calvaire) d'Illy, cette clef du champ de bataille.

Ayant à prendre un parti le plus tôt possible, il donne immédiatement les ordres nécessaires pour que l'armée se concentre sur le plateau, d'où elle marchera ensuite sur Mézières.

La retraite s'opérera par échelons en commençant par la droite (12ᵉ corps). La division Wolff (1ʳᵉ), qui forme l'extrême gauche du 1ᵉʳ corps, doit demeurer la dernière sur le terrain; elle se retirera à son tour par le bois de la Garenne en se défendant pied à pied. La division de Lartigue (4ᵉ) du 1ᵉʳ corps est laissée sur la rive gauche de la Givonne : elle a pour mission spéciale de continuer à faire face aux troupes du XIIᵉ corps qui occupent le bois Chevalier, et de garder le plus longtemps possible le pont de Daigny. Plus au sud enfin, la division Lacretelle (2ᵉ) du 12ᵉ corps prononcera sur la Moncelle un retour offensif qu'appuyeront, de Bazeilles, des troupes de la division de Vassoigne.

Entre huit heures et demie et neuf heures du matin, alors que le mouvement est déjà en cours d'exécution, le général de Wimpffen réclame le commandement. Séduit par le succès du 12ᵉ corps, qui est cependant toujours réduit à la défensive, ne croyant pas, faute d'une initiation des jours précédents, au danger capital que font courir à l'armée les mouvements tournants qui

commencent à se dessiner, il arrête la retraite sur Mézières. Le général Ducrot insiste en vain sur l'importance du plateau d'Illy, sur la question de vie ou de mort qui s'agite; il ne peut convaincre son interlocuteur : «... ce n'est pas une retraite qu'il nous faut, c'est une victoire! »

Le nouveau commandant en chef rappelle donc les 12e et 1er corps sur leurs positions respectives et ordonne « un mouvement offensif vigoureux en avant sur notre droite. » Il espérait, a-t-il dit depuis, « pouvoir écraser la gauche de l'ennemi formée des deux corps bavarois, puis les ayant battus et jetés à la Meuse, revenir avec le 12e et 1er corps pour combattre, avec toute l'armée réunie, l'aile droite des Allemands. » Et l'aile gauche ennemie? En thèse générale, un pareil jeu est à la rigueur possible lorsque, de part et d'autre, les forces sont à peu près égales; on n'a pas le droit même de songer à le tenter, lorsque l'on a devant soi une armée jusqu'alors victorieuse, bien conduite, et dont la supériorité numérique s'affirme par plus de 100.000 hommes. D'ailleurs, dans le cas particulier qui nous occupe, le danger véritable venait du nord (aile gauche ennemie) et le 7e corps, malgré la vigueur de sa résistance, ne pouvait qu'être impuissant à le conjurer, d'autant mieux que les débris du 5e corps comptaient à peine comme appui.

Le résultat le plus net de la décision prise par le général de Wimpffen, à un moment où les minutes valaient des heures, fut une perte de temps qui assura la ruine de l'armée en lui enlevant toute chance de salut.

On a affirmé qu'à l'heure où la retraite fut prescrite, la route de Mézières nous était fermée d'une façon irrémédiable. Les Allemands l'affirment et cela se conçoit; le simple exposé des faits montrera tout à l'heure si, rigoureusement, cette allégation est vraie. Il eut été plus rationnel de regretter que le premier acte de prise de commandement du général Ducrot n'ait pas été d'ordonner

au général Douay d'occuper de suite la forte position dite de Saint-Menges. Si, dès huit heures du matin, comme cela était possible, le 7e corps y eut été établi, il eut *formellement interdit aux Allemands l'usage immédiat du défilé*. Le village de Saint-Menges n'a pas d'importance sérieuse par lui-même; mais il est placé au débouché du défilé et de tous les chemins qui, au nord de la presqu'île d'Iges, traversent le bois de la Falizette et ceux situés plus au nord, entre deux croupes [1] dont l'ensemble constitue la position : or, elle présente ceci de particulier, qu'elle peut être aussi bien utilisée contre l'ouest que contre l'est et le sud.

Espérer s'ouvrir un passage vers le sud et surtout vers l'est, c'était méconnaître la gravité de la situation; car, même en admettant un succès partiel, de quelles conséquences eût-il été suivi? Du côté de Mézières seulement, répétons-le, étaient des chances de salut : une fois à Mézières, on trouvait des munitions, des rations; on disposait du chemin de fer d'Hirson pour alléger l'armée des malingres, écloppés, etc. L'armée eut été ainsi bien réduite? qu'importe; elle eut du moins constitué, avec ses débris, un noyau précieux que le réseau des places du nord eut reçu. Tout d'ailleurs, excepté Sedan.

Il est hors de doute que, par suite de la non occupation de Saint-Menges et du débouché du défilé du Saint-Albert, un effort par le nord était chanceux et nul ne peut affirmer ce qui serait advenu. De ce côté, cependant, on

1. Celle qui est située entre Saint-Menges et Floing est mamelonnée et couronnée par le parc de la Toie ou Labrosse : là est la clef tactique des parties nord et nord-ouest du champ de bataille; qu'on l'examine du Calvaire d'Illy, des deux observatoires allemands, ou en venant de Vrigne-aux-Bois, l'impression est identique. Dans la nuit du 31 août au 1er septembre au matin, le général Douay avait fait judicieusement occuper ce mamelon par un bataillon qui mit le parc en état de défense; malheureusement, pris de scrupule le 1er au matin, il rappela à lui cette troupe qui lui semblait aventurée.

n'eût rencontré que deux corps d'armée : cette simple opposition numérique a bien aussi sa valeur.

Nous commencerons par étudier les engagements partiels livrés sur la ligne de la Givonne à Bazeilles, à la Moncelle et à Daigny.

Situé à l'intersection des routes de Douzy et de Sedan, par Balan, le gros village de Bazeilles était appelé à jouer un rôle considérable dans la défense de la vallée de la Givonne : du côté de la Meuse, ses abords sont découverts ; des parcs et châteaux (Dorival, Monvillers) forment sur son périmètre de sérieux centres de résistance ; à l'intérieur existaient quelques maisons solidement construites. Les Français avaient commis la faute de ne pas garnir la lisière sud du village et surtout de négliger l'occupation du château et du parc Dorival. Il fut donc facile aux troupes de la 1re division du Ier corps bavarois, d'ailleurs favorisées par la brume, de franchir les prairies de la Meuse, d'entrer dans Bazeilles et de s'avancer. D'abord repoussés, les Bavarois reviennent à la charge avec des renforts ; à partir de sept heures du matin, la lutte s'accentue autour de la villa Beurmann et dans la partie ouest du village. La 2e division bavaroise entre en ligne en prenant pied dans le parc de Monvillers dont elle s'empare. Vers neuf heures, sa dernière brigade va compléter le Ier corps bavarois dont tous les éléments sont confondus. Vers dix heures, une division du IVe corps prussien accourt pour sauver le Ier corps dont les efforts désespérés ne peuvent avoir raison de l'héroïque résistance de l'infanterie de marine (division de Vassoigne) secondée par trois batteries d'artillerie de marine. Les défenseurs doivent cependant céder peu à peu devant le nombre et devant les incendies que les Bavarois ont allumés : ils se replient sur Balan, mais ils ne se retirent pas tous.

Au nord de Bazeilles, dans une maison isolée distante de 50 mètres à peine de la villa Beurmann, une poignée d'hommes appartenant surtout à l'infanterie de marine

prolonge, contre tout espoir, la résistance et, pendant longtemps, brave les assauts furieux de l'ennemi, qui finit par amener du canon. Cette défense glorieuse [1] est organisée par le commandant Lambert [2] que secondent les capitaines Ortus [3] et Aubert [4]. Lorsque les munitions manquent, il fait ouvrir la porte et, le premier, afin de sauver les survivants, s'offre aux Bavarois : exaspérés par leurs pertes, ceux-ci se jettent sur lui et il ne doit la vie qu'à un capitaine [5] qui lui fait un rempart de son corps.

La défense de Bazeilles à laquelle coopérèrent aussi des troupes de la division de Grandchamp, coûta à l'infanterie de marine seule : 32 officiers tués, dont 1 lieutenant-colonel et 4 chefs de bataillon; 3 officiers furent fusillés par les Bavarois, après avoir défendu une maison jusqu'à la dernière extrémité.

« Vers midi, Bazeilles presque tout entier, dit le récit allemand, était en flammes [6]... » Non contents d'avoir manié la torche, les Bavarois déshonorèrent leur tardif triomphe par des cruautés dont ils ont vainement cherché à se laver.

De Bazeilles, la lutte se prolongea jusqu'à Balan. La

1. C'est l'épisode que le pinceau de M. de Neuville a popularisé sous le titre de la *Dernière Cartouche:* répétons que la maison dépend de Bazeilles et non de Balan.

2. Aujourd'hui lieutenant-colonel.

3. Aujourd'hui chef de bataillon.

4. A été retraité comme chef de bataillon; est celui qui a tiré la *Dernière cartouche.*

5. Ce généreux ennemi s'appelait Lessignold (se reporter à une lettre fort curieuse écrite en 1871 par le commandant et qui a été livrée à la publicité).

6. L'œuvre du *Sou des Chaumières* a relevé de ses ruines Bazeilles; cependant 60 maisons environ, au nombre desquelles l'église, n'ont pas encore été reconstruites.

Deux monuments commémoratifs existent des journées des 31 août et 1er septembre.

Sur l'un d'eux, inauguré dans Bazeilles même, le 23 novembre 1875, on voit figurer, au nombre des victimes, les noms de 43 habi-

4e division bavaroise (IIe corps) n'occupe ce village qu'après avoir surmonté, surtout dans le parc, une très énergique résistance de la brigade Carteret-Trécourt.

Dès six heures du matin, La Moncelle, que les Français avaient négligé d'occuper sérieusement, était au pouvoir des Saxons. Soutenus par une batterie qui, vers neuf heures, ne comprenait pas moins de 96 pièces, ils essayèrent d'en déboucher. Toute la matinée est remplie par ces tentatives auxquelles la division Lacretelle s'oppose énergiquement. Les Saxons finissent par l'emporter, et, vers onze heures du matin, au moment où Bazeilles tombe, ils prennent définitivement pied sur la rive droite de la Givonne dont leur artillerie ne tarde point à garnir les crêtes.

Depuis une heure déjà, Daigny était également en leur pouvoir. Après avoir vainement tenté, sur l'ordre du général Ducrot, de chasser les Saxons du bois Chevalier, la division de Lartigue ne s'arrête pas dans Daigny et prend position sur la rive droite de la Givonne.

A la même heure aussi, vers dix heures du matin, la Garde était maîtresse de Givonne qui n'était point occupée[1]. Pendant ce temps, son artillerie s'échelonnait sur les pentes de la rive gauche et ouvrait successivement le feu, à plus de 3.000 mètres, pour préparer l'attaque des hauteurs de la rive droite sur lesquelles

tants de Bazeilles qui ont été tués en gens de cœur, les armes à la main, brûlés ou fusillés.

Au cimetière, une vaste crypte surmontée d'un monument d'assez mauvais goût réunit d'un côté les Français, de l'autre les Allemands; les ossements d'environ 1.200 hommes sont là, dans un bien petit espace.

Mentionnons aussi la maison dite de la *Dernière Cartouche* qui contient un musée intéressant composé avec des objets de toute nature recueillis sur le champ de bataille.

1. *Deux heures plus tard*, vers midi, de l'artillerie française étourdiment engagée dans Givonne, *sans se faire éclairer* y était capturée avec son escorte, soit : 7 canons, 3 mitrailleuses, 18 officiers, 263 hommes et 148 chevaux ou mulets.

elle croisait ses feux avec ceux de l'artillerie des XIe et Ve corps.

La façon dont la défense de la ligne de la Givonne a été entendue par l'état-major général français suggère une réflexion.

L'opiniâtre résistance de Bazeilles a valu aux Bavarois et à la division du IVe corps près de 4.000 hommes hors de combat, soit environ la moitié des pertes totales éprouvées par l'armée allemande tout entière. Dans le combat qu'elle soutint *en avant* de Daigny, la division de Lartigue a également infligé d'assez fortes pertes aux Saxons.

Que serait-il advenu, si tous les villages ou hameaux situés sur la Givonne, la Moncelle, Haybes, la Foulerie et Givonne, eussent été défendus ainsi? La vallée de la Givonne, dont la rive droite offre des hauteurs très escarpées, constitue une véritable place d'armes : il fallait en occuper et défendre les principaux points de passage. Malheureusement, par suite d'une erreur qui a cours aujourd'hui encore, on préféra abandonner les bas-fonds, au lieu de s'y tenir temporairement, et on monta sur les hauteurs pour y attendre l'attaque : c'était faire le jeu de l'ennemi. Pendant que l'artillerie des Allemands écrasait les batteries françaises et les défenseurs des hauteurs, leur infanterie attendait à couvert; lorsque vint le moment d'entrer en action, elle escalada les hauteurs et s'en empara au prix de pertes insignifiantes[1].

Tous les engagements partiels dont nous venons de parler sont dominés, comme importance, par le mouvement général de la fraction de la IIIe armée chargée de consommer l'enveloppement tactique de l'armée française.

Lorsque, vers sept heures du matin, la brume s'étant dissipée, le prince royal de Prusse eut acquis la certi-

1. La garde prussienne, bien conduite ce jour-là, a eu 424 (quatre cent vingt-quatre) hommes hors de combat...

tude, du *poste d'observation*[1] où il se tenait, depuis une heure environ, que les Français paraissaient vouloir tenir à Sedan, à l'est de l'anse décrite par la Meuse, il envoya ses ordres. Le IXe corps, qui tenait la tête, devait marcher sur le nord, puis se rabattre vers la place en franchissant, au nord de la presqu'île d'Iges, le défilé de Saint-Albert, ou de la Falizette. Le Ve corps devait suivre le XIe corps, tout en se tenant à sa gauche. Enfin, la division wurtembergeoise était chargée d'éclairer du côté de Mézières.

Lorsque, vers sept heures et demie du matin, les commandants des XIe et Ve corps furent rejoints par l'ordre du prince Royal, ils se trouvaient : le général de Gersdorf, à Briancourt; le général von Kirchbach, à Vivier-au-Court. Le mouvement du XIe corps sur les trois points de Montimont, Briancourt, Vrigne-au-Bois, et celui du Ve sur Vivier-au-Court s'opérèrent, mais assez lentement, pour le XIe corps surtout, par suite d'erreurs de direction.

Ce n'est que, vers neuf heures du matin (*Relation prussienne*), la cavalerie qui forme la tête d'avant-garde du XIe corps est franchement engagée dans le défilé, où l'auraient balayée quelques pièces établies à Saint-Menges; mais elle ne rencontre qu'une patrouille que le général de Wimpffen avait donné l'ordre de pousser dans cette direction et la refoule sans peine. Déjà cependant, conformément à un principe que nous avons plusieurs fois signalé, de l'artillerie allemande a devancé audacieusement l'infanterie : elle s'établit au sud de Saint-Menges, sur la croupe mamelonnée[2] située entre Saint-Menges et

1. Ce *poste d'observation* était situé au sud de Donchery et assez exactement marqué par la *croix Piaux* : de là on embrasse parfaitement toute la région située au nord et à l'ouest de Sedan ; le prince Royal demeura là jusque vers sept heures du soir. Le roi Guillaume s'est tenu plus à l'est.

2. C'est là même, près du parc Labrosse, que le général de Gersdorff, commandant le XIe corps, a été tué.

Floing, ouvre le feu, et, de proche en proche, par des arrivées successives, cette batterie va se continuant, en s'échelonnant, dans la direction de Fleigneux. Dès le début elle n'est soutenue que par de la cavalerie, et, *pendant près de deux heures*, cette situation, qui va en s'améliorant, demeure critique. Déjà Saint-Menges a été occupé presque sans coup férir : deux compagnies du XI[e] corps s'emparent ensuite de la tête de Floing d'où les Français sont ensuite chassés.

Le V[e] corps débouche à son tour, et, conformément à ses instructions, se dirige sur Fleigneux en passant derrière la puissante batterie de 84 pièces qui s'étend vers la forêt des Ardennes.

Quant à la division wurtembergeoise, après être restée en position face à l'ouest, elle avait reçu à son tour, vers neuf heures, l'ordre d'appuyer vers le défilé[1].

Cependant le 7[e] corps commençait à beaucoup souffrir du feu des batteries de Saint-Menges ; en vain il essaie de reprendre Floing, c'est à ce moment que, sur la demande du général de Wimpffen, le général Douay doit s'affaiblir en dirigeant deux brigades sur Bazeilles.

Déjà des tirailleurs ennemis se portent dans la direction du plateau d'Illy. Vers onze heures du matin, le général de Galliffet reçoit du général Margueritte l'ordre de charger, avec des escadrons de chasseurs d'Afrique, des compagnies qui, descendues de Fleigneux, viennent de franchir le ruisseau d'Illy; elles sont momentanément arrêtées dans leur marche.

Vers midi, l'enveloppement s'accuse nettement. Une demi-heure après, des cavaliers du V[e] corps donnent la main, à Olly[2] à des troupes de la Garde venues de la Chapelle, à travers la forêt des Ardennes.

1. Vers onze heures quarante-cinq minutes du matin, le gros des batteries du XI[e] corps et 4 batteries du V[e] corps, dit la *Relation prussienne*, sont en ligne entre Saint-Menges et Fleigneux. Le grand mouvement à droite n'est terminé qu'entre midi et une heure du soir.

2. Après la bataille, une ambulance fut établie là dans une ma-

Lorsque, vers onze heures du soir, le XI[e] corps enlève à la division Liébert (7[e] corps) Cazal et Gaulier, 71 batteries allemandes (426 pièces) massées en quatre endroits différents[1] balaient dans tous les sens le plateau d'Illy, dont les défenseurs sont soumis à une cruelle épreuve.

Déjà le 1[er] corps s'est replié contre le bois de la Garenne, lorsque le 7[e] corps commence à reculer vers Sedan. C'est à ce moment que le général Ducrot accourt au calvaire d'Illy, pendant que le général de Wimpffen, toujours sous l'empire de la même illusion, reste avec le 12[e] corps.

Il n'y a pas de temps à perdre, le général Ducrot doit agir en commandant en chef : il fait réunir sur le plateau, face à Fleigneux et par les soins du général Forgeot, toute l'artillerie disponible, il fait remonter vers la crête les divisions Pellé et L'hériller ; enfin il donne l'ordre au commandant de la division de cavalerie de réserve de charger. Il s'agit de charger par échelons vers notre gauche ; puis, après avoir culbuté ce que l'on rencontrera, de se rabattre à droite de manière à prendre en flanc toute la ligne ennemie. Il est alors environ deux heures.

Au moment où le général Margueritte s'avance pour reconnaître le terrain et la position de l'ennemi, il est grièvement blessé[2] : la langue coupée, il ne peut, une fois

nufacture dont le propriétaire, M. Payard, a depuis fait élever à ses frais un monument commémoratif d'un goût parfait. Sur deux des faces de la pyramide qui occupe le centre du petit enclos on lit : *Il ne faut pas oublier ceux qui sont morts pour la France! — Qu'ils reposent en paix, ils ont assez souffert.*

1. 26 batteries (14 du XI[e] corps et 12 du V[e]) sont établies au nord ;

24 batteries (15 de la Garde, 7 saxonnes et 2 bavaroises) occupent la rive gauche de la Givonne ;

10 batteries (6 bavaroises et 4 du IV[e] corps) sont à l'ouest de la Moncelle ;

11 batteries (II[e] corps bavarois) sont dans l'espace compris entre Wadelincourt et Villette.

2. On dit communément que le général a été blessé près de ce

arrivé à hauteur de la tête de sa division, qu'indiquer du bras la direction pour déterminer le mouvement. Entraîné par ce geste, le 1er chasseurs d'Afrique placé en tête se précipite vers Floing [1] ; à sa hauteur et plus à gauche chargent le 1er hussards et des escadrons du 4e lanciers. Le commandement revenait de droit au général de Galliffet, qui, par deux fois, reçoit les instructions et les ordres du général Ducrot.

Alors se succèdent, avec le concours dévoué de l'artillerie, ces charges héroïques auxquelles participent vers Cazal, des escadrons de cuirassiers de la division de Bonnemains, et, sur un autre point, le 4e chasseurs d'Afrique, pendant que sur Floing se précipitent à leur tour le 3e chasseurs d'Afrique et le 6e chasseurs de France : elles sont exécutées dans des conditions aussi déplorables que possible sous le rapport du terrain, mais « avec une remarquable vigueur et un complet dévouement. » (*Relation prussienne*).

La première charge a échoué, une autre est aussitôt entamée : « L'honneur des armes l'exige ! » a dit le général Ducrot, et de nouveaux escadrons s'élancent. Mais en vain ! Sabrés, dispersés momentanément, les tirailleurs ennemis se sont repliés sur la deuxième ligne : contre celle-ci qui est pleine et renforcée à ses ailes par des carrés, viennent se briser les efforts réitérés, désespérés des escadrons dont les débris se dispersent de tous côtés [2] :

que l'on appelle le « Calvaire d'Illy » : c'est, en effet, la croyance qui subsiste dans le pays où l'on désigne sous le nom de « Croix Margueritte » la petite croix en pierre qui marque l'emplacement de l'ancien Calvaire, sur un petit tertre situé au-dessus d'Illy. Il est cependant plus probable qu'il a été frappé au nord-ouest et non au nord du bois de la Garenne.

1. Ce brave régiment s'est trouvé ainsi amené, par suite de cette précipitation, à charger en *colonne avec distance*, formation détestable que, probablement, le geste du général Margueritte engageait à modifier ; aussi les pelotons se sont-ils plus ou moins gênés les uns les autres.

2. Une visite attentive du terrain et une critique minutieuse des renseignements fournis par certains habitants permettent d'assigner

On comprend et on relève volontiers l'exclamation : « Oh! les braves gens ! » que le roi Guillaume aurait poussée à la vue de ce beau spectacle [1].

« Bien que le succès n'eût pas répondu aux efforts de ces braves escadrons, bien que leur héroïque tentative ait été impuissante à conjurer la catastrophe à laquelle l'armée française était déjà irrémissiblement vouée, celle-ci n'en est pas moins en droit de jeter un regard de légitime orgueil vers ces champs de Floing et de Cazal sur lesquels, dans cette mémorable journée de Sedan, sa cavalerie succomba glorieusement sous les coups d'un adversaire victorieux. » (*Relation prussienne.*)

Les pertes de la division Margueritte ont été considérables : elles ont été évalués pour la journée, par le général de Galliffet, à plus de 800 hommes et près de 80 officiers mis hors de combat ; entre toutes, celle du général Margueritte était irréparable [2].

Ces charges glorieuses ont, comme épilogue, une hé-

deux directions générales aux charges principales, à celles auxquelles un objectif plus ou moins précis a été donné. A droite, les 1er et 3e chasseurs d'Afrique ont chargé de l'est à l'ouest sur le versant sud de la croupe de Floing; à gauche, la deuxième ligne qui se tenait à mi-côte sur le flanc sud du ravin de Floing, aboutit au ravin même dont l'entrée ne fut d'ailleurs pas dépassée.

Dans la deuxième direction surtout, le terrain est très tourmenté; il présente de nombreux ressauts et, en certains endroits, des dépressions considérables. Il y a eu là des chutes épouvantables attestées aujourd'hui par des tombes situées dans des fonds où l'on ne parvient à cheval qu'en prenant bien des précautions.

Nous ne parlons pas des carrières de Gaulier où des cuirassiers se trouvèrent précipités par suite de l'élan d'une course affolée.

1. Le roi était à peu de distance de son fils. Installé, dès sept heures et demie du matin, au sud de Fresnois et au nord-ouest du bois de la Marfée, sur le mamelon côté 307 (936 de la carte allemande), il était admirablement placé pour suivre l'ensemble de la lutte ; il ne quitta ce *poste d'observation* qu'à la nuit close et regagna le château de Vendresse.

2. Après avoir été blessé, le général Margueritte fut conduit à Sedan. C'est là que, en réponse à des questions qui lui étaient

roïque tentative [1] à laquelle se rattache le nom du commandant d'Alincourt qui, un peu avant trois heures du soir, cherchait à se faire jour à travers l'ennemi, avec un escadron du 1er régiment de cuirassiers. A MM. Haas et Blanc, capitaines, Théribout et Garnier, lieutenants, de Montenon et Anyac, sous-lieutenants appartenant à l'escadron, se joignirent MM. Magon de La Lande, capitaine, et La Fuente, lieutenant d'état-major, Seligman-Luy, sous-intendant militaire, Strohl, capitaine, et Diehl, sous-lieutenant au 3e de cuirassiers. Partie de la porte de Mézières, la vaillante troupe s'élance dans le faubourg de Cazal, charge et culbute les soldats allemands qu'elle rencontre; mais l'éveil une fois donné, les Allemands barrent la rue à l'aide de voitures et fusillent les cuirassiers dont le généreux effort avorte : près des trois quarts des hommes tombent là [2]. Telle est, en dehors de la vigoureuse attaque de Balan, la seule tentative vraie qui ait été faite pour percer, à partir du moment où le cercle de fer a été complet [3].

respectueusement posées pour avoir sa dernière pensée, le général écrivit le billet suivant :

« Nous ne pouvions guère aller en Belgique sans violer la neutralité.

« Notre épreuve est grande, mais notre gloire, à nous chasseurs d'Afrique, reste intacte et c'est quelque chose.

« Ayez beaucoup de sollicitude pour vos hommes : ils le méritent à tous égards et supportons la mauvaise fortune en gens de cœur. »

L'original est entre les mains de M. le commandant Laffon, ancien capitaine au 1er chasseurs d'Afrique, aujourd'hui en retraite, à l'obligeance duquel nous devons de pouvoir porter à la connaissance du public cette sorte de testament qui peint bien le vaillant cavalier au cœur chaud et à l'âme élevée.

Quelques jours après, le général mourait chez un ami, en Belgique, où il avait obtenu de se rendre.

1. *Bibesco*, Belfort, Reims, Sedan.

2. Aujourd'hui une modeste plaque fixée contre une petite chapelle située au débouché de Cazal rappelle cette tentative dans laquelle, plus heureux que tant d'autres, MM. d'Alincourt, de La Lande et Théribout ont trouvé la mort.

3. Sans vouloir renouveler de douloureux souvenirs, il est per-

Au moment où le plateau est atteint par les assaillants venus du nord et du sud-ouest, la garde prussienne pénètre dans le bois de la Garenne.

La ligne de la Haute-Givonne était conquise ou plutôt occupée par la Garde, lorsque l'ordre parvint au prince A. de Wurtemberg de se porter sur Fleigneux. Pendant que la cavalerie placée à la droite tendait vers cet objectif, l'infanterie attendait que l'artillerie lui eut frayé le chemin. Elle se porta alors en deux colonnes, d'une part sur le calvaire d'Illy, de l'autre sur la ferme incendiée de Quérimont, dont les flammes lui indiquaient exactement la position au milieu du bois de la Garenne, sur le chemin Sedan-Illy.

Tout ce qui tient encore reflue sous cet effort concentrique vers Sedan où déjà une partie de l'armée a été s'engouffrer. Le tir des batteries prussiennes est alors concentré sur la ville qui est fouillée dans tous les sens par les obus.

A trois heures, l'empereur Napoléon III, qui est resté sur le champ de bataille jusqu'à onze heures et demie [1], fait arborer le drapeau blanc. Deux heures plus tôt, le général de Wimpffen lui avait écrit pour lui demander de venir se mettre à la tête de ses troupes qui tiendraient à honneur de lui frayer un passage. Obéissant toujours à l'idée de s'ouvrir un chemin vers Carignan, le général qui a réuni à grand'peine 5 ou 6.000 hommes les entraîne et, d'un bel élan, se jette une première fois sur les Bavarois qu'il chasse du village de Balan.

mis de dire que les troupes qui sont sorties du champ de bataille, à la suite d'un ordre mal donné ou mal interprété, ont traversé *un espace complètement libre* et ont débouché, en grande partie, sur la route de Bouillon. Il convient, au nom de la vérité, de faire justice de la légende des *perceurs*, tout au moins désobligeante pour ceux qui sont restés.

1. Le point extrême jusqu'où il s'est avancé est sur le chemin de Balan-la-Moncelle, très voisin de celui où le maréchal a été blessé. Là tomba et est enseveli un de ses officiers d'ordonnance, le capitaine d'état-major Le Sergeant d'Hendecourt, homme d'action qui préféra ne point survivre au désastre.

Vers quatre heures, il reçoit de l'Empereur une invitation à traiter avec l'ennemi ; il s'y refuse et, à la tête de 2 ou 3.000 hommes, il fait, cette fois en compagnie du général Lebrun, une nouvelle tentative ; il ne peut déboucher de Balan et finalement doit se replier sur Sedan. C'en est fait de cette malheureuse armée.

La capitulation. — Sous la pression des événements, le général de Wimpffen se décide à accepter une mission douloureuse à laquelle il n'était pas permis de se soustraire. Le soir même, le général de Moltke, froid, dur, impassible, faisait connaître les termes d'une capitulation à laquelle force était bien alors de se résigner, sous peine d'exposer l'armée et Sedan à une destruction complète. Le lendemain, à onze heures, tout était consommé [1].

L'armée était prisonnière de guerre avec tout le matériel. Cinq cents officiers environ consentirent à signer le *revers*. Les autres, maréchal et généraux en tête, partirent pour partager en captivité le sort de leurs soldats. L'armée attendit, dans la presqu'île d'Iges, si bien nommée *camp de la misère*, au milieu de privations inénarrables [2], le moment du départ.

Pertes des deux armées. — Les pertes des *Français* peuvent se chiffrer ainsi, en chiffres ronds : tués, 3.000 hommes, blessés, 14.000 hommes ; prisonniers dans la bataille, 21.000 hommes ; prisonniers par capitulation 83.000 hommes ; désarmés en Belgique, 3.000. Total : 124.000 hommes.

1. Le procès-verbal a été signé dans le château de Bellevue sur la route de Donchery. La *capitulation signée*, Napoléon III reçut là la visite du roi Guillaume. Le matin, il avait eu une entrevue d'une autre nature avec son ancien solliciteur de Biarritz, dans la maison du tisserand Simon ou de la veuve Fournaise, située sur la grande route à une toute petite distance de Donchery.

2. La conduite des vainqueurs a été littéralement indigne ; la générosité leur est inconnue. Sans abri, sans vivres, sous la pluie, dans la boue, les malheureux prisonniers ont été *systématiquement affaiblis*.

Du 3 au 7 septembre, le général Ducrot est resté au camp d'Iges pour chercher à soulager, autant qu'il était en son pouvoir, les souffrances de ses compagnons d'armes.

18 (dix-huit) généraux figurèrent au nombre des blessés, le maréchal non compris. Parmi les morts, citons : les généraux de division *Margueritte* et *Guyot de Lespart*, les généraux de brigade *Girard*, *Liédot* et *Tilliard;* les colonels *Clicquot*, du 1er chasseurs d'Afrique, de *Linage*, de l'état-major; les lieutenants-colonels *de Gantès*, du 1er hussards, *Ramond*, du 1er chasseurs d'Afrique, de *Linières*, du 3e chasseurs d'Afrique.

Les Allemands recueillirent en outre une aigle et deux drapeaux, 419 canons et mitrailleuses, 139 pièces de place, 1.072 voitures de toute espèce, 66.000 fusils et 6.000 chevaux en état de servir.

L'armée allemande avait perdu 465 officiers, dont 189 tués au nombre desquels le général de Gersdorff, chef du XIe corps, et 8.459 soldats dont 2.832 tués.

Détail des pertes éprouvées à Sedan par l'armée allemande, le 1er septembre 1870.

	TUÉS.		BLESSÉS		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.
IIIe armée.								
Ve corps	17	271	29	678	1	24	47	973
XIe —	27	326	73	1.105	»	25	100	1 456
Ier —	59	539	61	124	»	238	120	1 988
IIe —	42	429	50	1.104	»	355	93	1.888
Divis. wurtembergeoise .	»	3	1	24	»	6	1	33
	146	1.568	214	4.122	1	648	361	6.338
Armée de la Meuse.								
Garde	10	104	15	319	»	1	25	424
IVe —	6	75	11	251	»	6	17	332
XIIe — (Saxons). . . .	25	385	36	935	1	45	62	1.395
	41	564	62	1 505	1	52	104	2.121
TOTAL GÉNÉRAL. . .	187	2.132	276	5.627	2	700	465	2.459
	2.319		5.903		702		8.924	



Deux questions relatives à la bataille de Sedan. — Avant de clore ce qui a trait à la bataille de Sedan et d'en indiquer les conséquences, on se trouve naturellement amené, par la grandeur même du désastre, à agiter deux questions que nous examinerons successivement.

Etant donnée l'obligation où se trouvaient les Français, par suite de leurs fautes et des combinaisons du général de Moltke, d'accepter la lutte le 1er septembre, les conditions dans lesquelles a été livrée la bataille s'imposaient-elles forcément?

Non, répondrons-nous sans ambages, en ne nous appuyant que sur des bases certaines, indéniables, sur les faits eux-mêmes. Toutefois il convient de supposer que, dans la matinée du 31 août, l'état-major général de l'*armée de Châlons* admettait la possibilité d'une bataille pour le lendemain.

Efforçons-nous maintenant, en ne nous préoccupant que de la recherche de la vérité, de montrer comment, par une sorte de dérision du sort, parallèlement au théâtre d'action du 1er septembre, existait à une petite distance, un autre champ de bataille sur lequel l'armée française eût pu, malgré son énorme infériorité numérique, soutenir le choc dans des conditions certainement moins défavorables.

A l'ouest de la presqu'île d'Iges s'étend une zone rectangulaire limitée : au nord par la route qui, venant de Saint-Menges, se rend à Romery (et de là à Mézières) en passant par Vrigne-aux-Bois, Vivier-au-Court et Tumécourt; sur les trois autres côtés par la Meuse qui arrose successivement Donchery, Vrigne-Meuse et Nouvion-sur-Meuse. Cet espace est partagé par le ruisseau de Vrigne en deux parties un peu inégales. La plus orientale renferme deux lignes de hauteurs qui permettent, l'une de commander le passage de la Meuse à Donchery, l'autre de disposer de la route de Saint-Menges à Vrigne-aux-Bois et au-delà.

La partie occidentale est traversée diagonalement par

une ligne de faîte qui, s'étendant entre Lumes (signal 259) et Vrigne-Meuse (Epine, signal 249), commande soit directement, soit par ses avancés, les différents points de passage de la Meuse. Citons pour mémoire la ligne de hauteurs au pied desquelles passe la route de Vrigne-aux-Bois — Romery.

Enfin, au nord de cette zone, une deuxième route issue de Vrigne-aux-Bois conduit encore à Mézières par Rumel, Gernelle et Saint-Laurent.

Le 31 août au matin, le 13e corps était à Mézières; les 5e, 7e et 12e corps immédiatement disponibles, bien que dans des conditions différentes, étaient à Sedan, ou à proximité; seul le 1er corps ne pouvait arriver que dans la soirée.

Il était donc facile, *dès la matinée du* 31, à la condition de s'éloigner de Sedan, d'occuper solidement les deux flancs en établissant : le 12e corps sur les hauteurs de Saint-Menges et à l'ouest du défilé de Saint-Albert; le 13e corps soit à Lumes, soit aux Ayvelles. Dans l'après-midi, les 5e et 7e corps eussent gagné, tout à leur aise, le premier une position de réserve vers Vivier-au-Court, l'autre des positions de combat au nord de Donchery et de Vrigne-Meuse. Dans la soirée, c'est-à-dire à partir de six heures, les différents échelons du 1er corps se fussent, ainsi que le demanda instamment leur chef, rapprochés le plus possible de Saint-Menges et du défilé, vers Floing, par exemple ; le premier échelon eût même pu être porté jusqu'à Vrigne-aux-Bois.

Le 1er septembre, de grand matin, le 1er corps eut été dirigé sur les hauteurs dont le centre regarde Nouvion-sur-Meuse.

Le commandant de l'armée française fut ainsi resté le maître : ou d'accepter la bataille dans des conditions relativement favorables, avec la certitude que son flanc gauche ne serait pas tourné et que la route de Mézières restait à sa disposition, *puisqu'il tenait la corde de l'arc que l'ennemi serait obligé de suivre;* ou de se retirer sur



Mézières en rappelant à lui le 12e corps qui semblait destiné à servir d'arrière-garde. Il eût suffi de laisser temporairement sur son flanc gauche le 1er corps, par exemple, pendant que le 13e corps aurait défendu les abords sud-est de Mézières.

Employé dans la journée du 31 à reconnaître ce nouveau champ de bataille, l'état-major du maréchal eût amplement suffi puisque nous avons pu, en 1881, voir, en moins de cinq heures, tous les points importants de l'itinéraire Saint-Menges — Vrigne-aux-Bois — Vivier-au-Court — Lumes — ligne de faîte jusqu'à Vrigne-Meuse — Donchery et Sedan. L'armée eût pu succomber plus tard; elle n'eut certainement pas capitulé le 1er septembre. Tout ce que nous venons de dire était, en effet, très réalisable à la seule condition de ne pas s'endormir dans une quiétude relative, d'employer la journée du 31 et de reconnaître que l'on avait devant soi deux armées et non pas de simples corps d'armée dont on pourrait repousser à temps les premières attaques.

La deuxième question est différente de la première, mais, comme elle, repose sur une réalité. Quelque délicate qu'elle soit, nous ne craignons pas de l'aborder. Si le général Ducrot, conservant le commandement, ou son successeur prenant la suite de son plan, n'avaient pu parvenir, à cause de l'heure déjà avancée ou des impossibilités matérielles qui ont été alléguées, qu'à interdire l'usage du défilé aux Allemands, la marche sur Mézières se fût-elle trouvée arrêtée du même coup? En d'autres termes, le bois de la Falizette était-il, ou non, praticable en 1870?

Le matin du 1er septembre, un officier du 74e, le capitaine adjudant-major Debord[1], natif de Sedan et connaissant fort bien, comme chasseur, tous les environs, affirmait au général Ducrot : « que le chemin de la montagne était très praticable, que toute la forêt au nord d'Illy et

1. Aujourd'hui lieutenant-colonel.

de Saint-Menges était percée d'excellents chemins vicinaux par lesquels l'armée pouvait faire retraite dans la direction de Rocroy, dans le cas où la route serait coupée. » [*La journée de Sedan*].

A cette affirmation très nette, on s'est contenté d'opposer de simples dénégations qui ne sauraient constituer des preuves. On a procédé de même à l'endroit de la viabilité du bois de la Falizette. Une reconnaissance sérieuse eut cependant été plus concluante ; c'est à ce moyen que nous avons eu recours deux années de suite, en 1880 et 1881, de façon à déterminer les chemins utilisables pour toutes armes qui, *existant en* 1870 dans le bois de la Falizette, pouvaient permettre à cette époque, *sans entrer sur le territoire belge*, de déboucher au nord-ouest du defilé.

L'administration forestière s'était récusée, alléguant l'impossibilité où elle se trouvait, par suite de l'existence dans la zone en question d'un assez grand nombre de propriétés particulières, de renseigner exactement ; nous nous adressâmes à des hommes de bonne volonté. MM. Coustis de la Rivière et Guèze, capitaines, Gendron, lieutenant, entreprirent, sur nos indications, une reconnaissance qui, faite isolément par chacun d'eux, leur demanda environ trois heures à cheval Tous trois arrivèrent à des conclusions presque identiques, à l'aide de renseignements qu'ils prirent auprès de bûcherons, d'agents locaux vieux cantonniers, gardes forestiers, d'habitants et qu'ils contrôlèrent sur place.

Or, le 1er septembre 1870, le bois de la Falizette était traversé par trois chemins praticables *à l'artillerie :* le premier, *vieux* chemin tracé sur un terrain schisteux et ferme conduit de Saint-Menges à la Foulerie sur la Claire, en passant par le moulin de la Grange ; le second, offrant les mêmes facilités que le précédent, se rend du moulin de la Grange à la Faïencerie ; le troisième se détache de la route de Saint-Menges à Sugny, passe sur la rive droite de la Claire et descend vers le sud.

L'armée française pouvait donc, le 1er septembre, en

utilisant, tôt ou tard, le défilé de Saint-Albert, déboucher en quatre colonnes sur la ligne Moulin-Rouge — la Claire. Que serait-il arrivé ensuite? nous l'ignorons, mais le dénouement ne pouvait être plus déplorable.

Conséquences de la bataille de Sedan. — Ce n'est pas à la légère que nous avons aussi longuement développé le récit des journées du 30 août et du 1er septembre.

Celle du 30 est la préface de Sedan : le commandement fait défaut à différents degrés; le 5e corps est dissocié ; le 7e corps est flottant, battu pour ainsi dire avant d'avoir lutté.

La journée de Sedan dans laquelle, ainsi que le généralissime lui-même l'a reconnu dix ans après « l'événement dépassa de beaucoup les espérances les plus hardies et les attentes les plus élevées [1] » des Allemands, est le plus grand désastre militaire que l'histoire ait enregistré. Cette catastrophe a eu ceci de particulièrement malheureux que, tout en supprimant la seule armée qui tînt la campagne, la seule par conséquent qui pût défendre le pays et couvrir plus ou moins directement la capitale, elle disposa le commandant en chef de l armée de Metz à envisager avec calme la possibilité d'une capitulation pour lui-même. Plus immédiatement, elle ouvrit la route de Paris aux Allemands et amena l'effondrement du gouvernement impérial.

Le 3 septembre au soir, Paris apprenait la nouvelle officielle du désastre; le 4 septembre, une révolution éclatait. Le nouveau gouvernement prit le nom de *Gouvernement de la Défense Nationale* et choisit pour président le général Trochu. Le général Le Flô fut nommé ministre de la guerre.

Continuation de la lutte. — L'Empereur s'était constitué prisonnier et avait refusé, comme tel, de faire la paix. La guerre, contre toute prévision, allait continuer. La

1. Ordre du jour du 1er septembre 1880 adressé par l'empereur Guillaume aux « Soldats de l'armée allemande. »

France allait montrer dans cette lutte pour l'honneur toute l'étendue de ses ressources, sa force, sa vitalité : quelque coûteuses que puissent être de pareilles épreuves, il ne faut jamais regretter de les avoir acceptées ; leur souvenir permet de se reporter avec moins de regret vers le passé et d'envisager avec plus de confiance l'avenir. Or l'avenir appartient, tôt ou tard, aux nations qui, n'étant pas dégénérées, ont voulu défendre le sol de la patrie, alors même que la lutte paraissait *insensée*[1] et ont été en état de prolonger la résistance jusqu'à ses extrêmes limites.

Marche des Allemands sur Paris. — Le 4 septembre, toute l'armée allemande, à l'exception du XIe corps prussien et du Ier corps bavarois laissés à la garde des prisonniers, prenait la direction de Paris. On ne croyait pas alors que Paris put arrêter longtemps les vainqueurs de Sedan et l'on nourrissait l'espoir, dans l'état-major prussien[2], qu'une marche en avant suffirait pour amener la nation à merci.

Un seul corps français, le 13e, resté jusqu'alors à Mézières par ordre du maréchal de Mac-Mahon, était parvenu à échapper au désastre de Sedan.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre, le général Vinoy quittait Mézières avec la division Blanchard et 70 canons. Il se dirigea sur Laon par Saulce-aux-Bois, Chaumont-Porcien et Seraincourt pour échapper au VIe corps prussien resté seul dans la direction de Paris, et dont les avant-postes étaient à Rethel. Poursuivi surtout par de la cavalerie, il parvint à lui échapper. Le 3 au soir, le

1. « Les peuples, a dit Napoléon Ier, se relèvent de tous les revers; ils ne se relèvent pas du consentement donné à leur déshonneur. »

2. « Le patriotisme français, nous l'avouons en toute impartialité, a fait, après Sedan, bien plus que nous ne l'avions cru d'abord; il a armé des masses bien plus nombreuses que nous ne le supposions, et fait durer la guerre bien au-delà du terme que nous lui avions assigné alors. Officiers et soldats, nous pensions, le 1er septembre, qu'au bout d'un mois tout serait terminé; il en a fallu quatre. » (Wickède.)

13e corps atteignait Montcornet après une marche de seize heures. De là, le général Vinoy gagna Laon ; puis, avec ses deux autres divisions qui l'avaient rejoint, Paris, où il arrivait le 9 septembre. C'était, on peut le dire, le seul corps réellement organisé qui existât à Paris et même en France, puisque l'armée de Metz était bloquée.

L'armée allemande s'avança sur Paris en toute liberté, laissant derrière elle les places de :

Toul, qui capitula le 23 septembre après une énergique résistance d'une durée de quarante jours soutenue par le major de cavalerie Huck ; Verdun, qui capitula le 8 novembre ; Laon, qui fut occupé le 9 septembre ; Soissons dont la capitulation, qui couronna une déplorable défense, est du 15 septembre.

Le prince royal de Saxe descendant la vallée de l'Aisne et de l'Oise s'avança par les trois routes de Creil, de Compiègne et de Soissons. Le prince royal de Prusse, gagnant par Attigny et Reims la vallée de la Marne, continua sa marche par Épernay, Montmirail, Goulommiers et Créteil.

Le 16 septembre, le généralissime des armées allemandes prescrivait les mesures à prendre en vue d'amener l'investissement de Paris, dans un ordre que nous reproduisons en totalité.

Château-Thierry, le 15 septembre 1870.

« La marche sur Paris a tout d'abord pour but de couper toute communication de cette capitale avec le dehors, et d'empêcher toute tentative pour la ravitailler ou la débloquer. En principe, on s'abstiendra donc d'exposer les troupes au feu des forts, tout en cherchant à les rapprocher le plus possible afin de diminuer l'étendue de la ligne d'investissement.

« *L'armée de la Meuse* prendra sa direction sur le côté nord de Paris, de manière que, dès le 18 septembre, la cavalerie de la Garde, du XIIe corps, et le 19 le IVe corps, celui de la Garde et le XIIe corps, aient terminé l'investissement dans le terrain compris entre la rive droite de la Seine en aval de

Paris et la rive droite de la Marne en amont; Argenteuil devra être fortement occupé.

« *Les 5e et 6e divisions de cavalerie* s'efforceront de franchir la Seine, en aval de Paris, dès le 18 septembre, et s'étendront ensuite de Poissy vers Chevreuse pour donner la main à la cavalerie de la IIIe armée.

« *La IIIe armée* s'avancera par la rive gauche de la Marne et de la Seine, et s'étendra successivement sur sa gauche à mesure qu'elle sera ralliée par les corps qui sont en arrière. Elle laissera au moins un corps d'armée entre la Marne et la Seine, en amont de Paris.

« Comme il n'est pas à supposer que les troupes de Paris veuillent prendre l'offensive, la IIIe armée pourra dès à présent, continuer sa marche sans attendre l'entrée en ligne de l'armée de la Meuse. *La cavalerie de la IIIe armée* devra être poussée en avant le plus promptement possible pour donner la main aux 5e et 6e divisions de cavalerie, et pour éclairer du côté de la Loire, car il paraîtrait que l'ennemi s'efforce de rassembler une armée de réserve.

« Tous les chemins de fer aboutissant à Paris seront mis hors de service, mais en enlevant seulement les rails et les aiguilles sur les points occupés. Les lignes télégraphiques seront coupées également en des endroits déterminés.

« Pour assurer la liaison entre l'armée de la Meuse et la IIIe armée, on établira en amont de Paris, tant sur la Marne que sur la Seine, de nombreux ponts, et on assurera, outre leur maintien, un nombre suffisant de débouchés pour les colonnes.

« Les troupes d'investissement devront se fortifier en première ligne, et reconnaître avec soin les ouvrages défensifs établis par l'ennemi.

« Si des tentatives pour dégager Paris partent de la Loire, l'investissement de la capitale sera confié momentanément à une partie des troupes, et la IIIe armée se portera avec la masse de ses forces au devant de l'ennemi, mais en un ou deux jours de marche au plus, pour le battre et reprendre ensuite le blocus en le resserrant.

« Le quartier général du généralissime restera provisoirement à Meaux: la IIIe armée est chargé de le protéger.

« Le général chef d'état-major du généralissime.

« Signé : DE MOLTKE. »

Le 17 septembre, les Allemands étaient devant Paris.

Le prince royal de Saxe s'étendit entre Marne et Seine, au nord et à l'est de Paris. Chargé d'investir Paris par le sud en occupant la rive gauche de la Seine, le prince royal de Prusse franchit la Seine à Villeneuve-Saint-Georges et Juvisy.

Combat de Châtillon, le 19 septembre. — Blocus de Paris. — Arrivé depuis le 15 à Paris, après s'être échappé à ses risques et périls des mains des Prussiens, le général Ducrot, qui ne peut admettre qu'on laisse ainsi les Allemands défiler tranquillement devant Paris, livre, le 19 septembre, au Ve corps prussien et au IIe corps bavarois, le *combat de Châtillon*. A la suite de cette tentative, le général Trochu renonce à la défense extérieure. L'investissement s'accomplit : Paris est bloqué.

ORGANISATION PAR LES ALLEMANDS DU TERRITOIRE CONQUIS.

A mesure que la IIIe armée et l'armée de la Meuse s'avançaient vers Paris, la liberté des communications était assurée avec le plus grand soin et le territoire conquis était solidement constitué au point de vue administratif.

Dans l'organisation des lignes de communication, nous trouvons réalisées toutes les règles qui se dégagent de la pratique de Napoléon Ier : le service d'étapes fonctionne sous la protection de troupes spéciales d'infanterie et de cavalerie.

Le soin même avec lequel les Allemands se sont appliqués à assurer la liberté de leurs derrières montre quelle importance ils attachaient à garantir surtout l'intégrité de l'exploitation de la grande voie ferrée de l'Est : là était le défaut de la cuirasse, celui qu'il eut fallu frapper. Tout semblant de menace dirigé de ce côté n'a jamais manqué de provoquer chez nos adversaires des colères qui ont eu comme accompagnement obligé de sauvages répressions. Dans ses violences à l'endroit des francs-ti-

reurs, la Prusse n'a jamais voulu admettre ce qui chez elle, en 1813, lui permit de soutenir la lutte pour l'indépendance : c'est ainsi que, de parti pris, en vertu d'un système, elle a maintes fois foulé aux pieds la Justice et l'Humanité.

Dès le 14 août, la Prusse avait créé les gouvernements généraux de l'Alsace et de Lorraine.

De proche en proche, elle prit en main l'exploitation des chemins de fer et des télégraphes français.

Le 16 septembre, elle créait un nouveau gouvernement général, dont le siège fut à Reims, pour les pays conquis en dehors de l'Alsace et de la Lorraine.

Le passage suivant que nous empruntons à un homme, M. de la Coste, qui a observé les actes de l'autorité prussienne en Lorraine pendant l'occupation donne une idée très nette de la façon de procéder des Allemands au point de vue où nous nous plaçons.

« Lorsque l'armée prussienne s'empare d'une ville, son premier soin est de manifester sa prise de possession par une série d'actes que soutiennent les mesures les plus rigoureuses.

« Dans chaque église, les cordes des cloches sont coupées; l'usage du tambour est interdit au crieur public ; les portes et les volets des maisons doivent rester ouverts, même la nuit; et, de plus, chaque fenêtre doit être éclairée. Ordre est donné aux habitants de remettre, dans le délai de deux heures, leurs armes de toute nature, sous les peines les plus graves en cas de contravention constatée par des visites domiciliaires ; et cette mesure est appliquée avec une telle exactitude dans toutes les communes que, jusqu'aux armes de collection et aux épées rouillées, tout est reçu ou enlevé.

« Une ordonnance royale, imprimée d'avance et affichée mmédiatement, prévient les habitants que la conscription est abolie dans le département que l'armée prussienne vient d'occuper, fût-ce même sur un seul point et menace de mort toute autorité française qui en continuerait les opérations, tout individu qui s'y soumettrait.

« Pour prévenir les infractions à ces ordres, il est enjoint aux maires de dresser un état des jeunes gens de leur commune; et des visites fréquentes de contrôle sont faites par

des gendarmes. « En cas de départ ou d'absence non motivée, les parents ou tuteurs et à leur défaut la commune, sont frappés d'une amende de 50 francs par jour et par individu absent. » (Lettre du comte Renard, préfet de la Meurthe, aux maires, en date du 20 septembre 1870.) Plus tard, cette mesure a été étendue à tous les hommes jusqu'à l'âge de 40 ans, et aucun sauf-conduit[1] n'a pu leur être délivré.

Les francs-tireurs sont mis hors la loi et fusillés quand même ils seront pris.

En même temps que ces publications sont faites, les corps municipaux sont constitués en permanence dans les mairies pour être, à toute heure, sous la main de l'autorité militaire et répondre de la soumission des habitants, l'arrestation des notables étant la formule comminatoire qui suit presque tous les ordres.

Ces mesures prises pour assurer la sécurité de l'armée, le pays est tenu de fournir à tous ses besoins.

La première obligation imposée aux habitants, c'est le logement des troupes, même s'il y a des casernes, ou autres grands bâtiments publics. Lorsque la colonne n'est pas très considérable, l'autorité admet l'usage des billets de logements, sauf à limiter les quartiers dans lesquels il peut être appliqué. Si, au contraire, le nombre d'hommes est trop grand, le logement est fait militairement, c'est-à-dire qu'un fourrier inscrit, à la craie, sur les portes, le chiffre d'officiers et de soldats qu'il attribue à chaque maison d'après ses dimensions apparentes.

La nourriture du soldat est à la charge de l'habitant, en totalité ou en partie. Lorsque la charge fut devenue impossible à supporter pour les populations sans travail, les municipalités ont dû fournir l'alimentation nécessaire dont la quantité est fixée par une ordonnance royale.

Elle se compose, par tête, de 750 grammes de pain, 500 de viande, 250 de légumes ou de riz, de café, d'un demi-litre de vin, d'eau-de vie. Cinq cigares sont dus, en outre, à chaque homme. Pour les garnisons, à défaut de fournitures en denrées, les communes peuvent payer en argent deux francs par homme et par jour.

Toutes les voitures, tous les attelages de cultivateurs, leurs

1. Tout déplacement en exige un, même pour les femmes.

domestiques de ferme et eux-mêmes sont requis pour conduire, à la suite des armées allemandes, les fourrages, les malades, les blessés, les parcs de sièges.

Après les vivres et les transports, viennent les réquisitions de toute espèce pour les autres besoins de l'armée : les cuirs pour les chaussures et les harnais, les fers et les clous pour ferrer les chevaux, les lainages et les draps pour l'habillement des hommes, le bois pour les constructions et le chauffage, les poêles et les fourneaux pour les baraques et les ambulances, les bougies, l'huile, le pétrole pour l'éclairage de tous les services, les fournitures de bureau, le couchage et le linge pour les ambulances.

Quand des commandants d'étape sont établis, les réquisitions faites par les différents chefs de troupe ne sont obligatoires qu'après avoir été visées par le commandant d'étape, qui les transmet au maire tenu alors d'obéir.

D'après les règlements prussiens, le dommage temporaire incombe aux corps collectifs seulement, les mairies devant acquitter le prix des réquisitions faites directement sur les particuliers, « soit en argent, soit au moyen de bons payables à la caisse communale après un certain délai. »

Quant aux contributions en argent, les Prussiens emploient trois procédés.

Dès qu'un département est occupé, une administration civile et une administration financière s'installent au chef-lieu et, à la place de toutes les branches de l'impôt national, une contribution mensuelle unique est établie. Le moyen d'y parvenir est simple. Lorsque la menace ou la force ont déterminé les chefs de service à remettre leurs livres, l'agent prussien fait un bloc des contributions de l'année courante et du produit moyen, pendant les cinq dernières années, des droits d'enregistrement, du timbre et des contributions indirectes (non compris le revenu du tabac, du sel et de la poudre). Le total ainsi obtenu est réparti entre les communes et « doit être considéré comme pesant sur le revenu. » Le contingent exigé est donc forcément réparti entre les propriétaires et les patentés. La perception de cet impôt mensuel a été imposée au maire de chaque commune. De plus, le maire de chaque chef-lieu de canton a été tenu de centraliser la recette cantonale.

Le second moyen d'obtenir de l'argent est l'amende. Toute



commune étant, en principe, déclarée solidaire des actes d'hostilité ou de malveillance commis sur son territoire, « soit que les coupables appartiennent à cette commune, ou que le territoire ait servi à l'action incriminée », le dommage le plus léger donne lieu à une amende.

La troisième source de produits a été trouvée dans les forêts de l'État.

Pour toutes ces exigences, amendes aussi bien que contributions et charges de toute nature à imposer aux communes, le préfet prussien sert d'intermédiaire entre son gouvernement et le pays; mais il ne connaît et ne veut connaître que les maires des chefs-lieux de canton : chacun d'eux est chargé de l'exécution de ses ordres pour toutes les communes de leur circonscription cantonale. Ses actes ou injonctions sont publiés dans le *Moniteur officiel*, journal imposé aux mairies et dans chaque commune aux hôtels et cafés les plus achalandés. Toute autre feuille publique est supprimée ou sujette à la censure préalable.

Les chefs d'atelier ou d'usine sont souvent requis d'avoir à se porter avec tous leurs ouvriers partout où l'autorité juge nécessaire d'effectuer un travail de réparation ou des ouvrages de fortification... »

CHAPITRE IV.

FIN DES OPÉRATIONS AUTOUR DE METZ. — CAPITULATION.

Le maréchal de Mac-Mahon s'était efforcé pendant un certain temps d'atteindre le rendez-vous que lui avait donné, assez vaguement d'ailleurs, le maréchal Bazaine dans sa dépêche du 19 août. Il nous reste à voir comment s'y prit celui-ci pour lui tendre la main.

Les 19 et 20 août, le maréchal Bazaine avait manifesté à deux reprises, l'intention de quitter Metz dès que l'armée un peu reposée serait ravitaillée « en munitions surtout et en vivres. »

Le 23 août, ainsi qu'il a été prouvé depuis d'une façon indiscutable, il recevait du maréchal de Mac-Mahon une dépêche dans laquelle celui-ci, tout en accusant réception de sa dépêche du 19, l'informait qu'il se dirigeait sur Montmédy.

Tentative de sortie du 26 *août.* — Quelques jours mis à profit par les Allemands s'étaient déjà écoulés lorsque, le 26 août, le maréchal se décide à faire une tentative sur la rive droite de la Moselle pour marcher ensuite vers Thionville. Après que les trois corps d'armée campés sur la rive gauche ont effectué le passage de la rivière,



un peu après midi [1] on refoule les avant-postes ennemis et on occupe par l'aile droite Noisseville et la Brasserie (ou auberge de l'amitié) située au sud. Alors survient un ouragan auquel succède une pluie torrentielle. Vers trois heures du soir, les troupes reçoivent l'ordre de reprendre les emplacements qu'elles ont quittés le matin.

Conseil de guerre tenu le 26 *août.* — Pendant que ces mouvements s'exécutaient un conseil de guerre réunissait, à deux heures, dans la ferme de Grimont, les commandants des corps d'armée, celui de la Garde, le général Soleil, commandant l'artillerie de l'armée, et le général Coffinières de Nordeck, commandant supérieur de la place de Metz.

Ce conseil de guerre eut une grande influence sur les opérations ultérieures, car on y agita l'opportunité du maintien de l'armée sous Metz, opinion à laquelle se rallièrent plus ou moins nettement tous les membres présents, après avoir entendu une communication du commandant de l'artillerie de l'armée. Cet officier général s'exagérant la consommation des munitions que comporte une bataille, déclara en effet qu'il n'avait de munitions d'artillerie que pour une bataille [2]. De son côté, le général Coffinières formula l'avis que la place de Metz et les forts n'étant pas dans un état de défense suffisant pour supporter une attaque régulière pendant plus de quinze jours, le maintien de l'armée sous Metz était désirable. A l'issue de cette réunion, le maréchal, qui devait cependant être fixé depuis plusieurs jours sur ces deux points, envoyait l'ordre de rentrer. Lui-même estimait d'ailleurs que « l'armée devait rester sous Metz, parce que sa présence maintenant devant elle plus de 200.000 ennemis, elle donnait le temps à la France d'organiser la résistance,

1. L'attaque fut retardée par l'oubli que commit le maréchal d'un signal convenu.

2. En ce qui concerne l'infanterie, on avait découvert le 24, dans la gare de Metz, un convoi de *quatre millions* de cartouches perdu au milieu de l'encombrement.

aux armées en formation de se constituer, et, parce qu'*en cas de retraite des Prussiens*, elle les harcèlerait, si elle ne pouvait leur infliger de défaite décisive » ; les huit jours écoulés depuis Saint-Privat avaient bien modifié ses idées.

A la suite de ce semblant de tentative, de nouveaux emplacements furent assignés aux corps d'armée[1]; ils sont restés les mêmes jusqu'au jour de la capitulation.

Le 2ᵉ corps demeura sur la rive droite entre la Moselle et la Seille. Le 3ᵉ corps s'étendait du fort Queuleu au fort Saint-Julien, la droite à la Seille, la gauche à la Moselle. Le 4ᵉ eut à occuper sur la rive gauche le village de Longeville et toutes les hauteurs de Plappeville, en arrière des forts Plappeville et Saint-Quentin. Les autres corps conservèrent leurs anciens emplacements.

Lorsque les 29 et 30 août, l'armée impatiente, rongeant son frein, apprend successivement, de Thionville et de Verdun, la marche entreprise par le maréchal de Mac-Mahon, le maréchal Bazaine donne des ordres pour recommencer l'opération ajournée le 26.

La veille même, les deux corps (IIᵉ et IIIᵉ) que le prince Frédéric-Charles avait dirigés par ordre sur Damvillers étaient rentrés : le IIᵉ fut établi autour de Briey, Valleroy, Auboué : le IIIᵉ entre Conflans et Doncourt. Déjà la IIᵉ armée avait été renforcée par le XIIIᵉ corps fort de deux divisions (16ᵉ division d'infanterie et 2ᵉ division de Landwehr) que commandait le grand duc de Mecklembourg-Schwerin.

Bataille de Noisseville, le 31 août-1ᵉʳ septembre. — L'attention des Allemands avait été éveillée ; aussi le général de Manteuffel avait-il pu prendre des dispositions préliminaires lorsque le 31 août, sur les quatre heures du soir, les Français l'attaquèrent.

L'objectif choisi était le plateau de Sainte-Barbe ; le maréchal se proposait : « en cas de réussite, de gagner

1. L'*Armée du Rhin.*

Thionville, par Bettelainville et Redange, avec les 3e, 4e et 6e corps, en faisant filer la Garde et le 2e corps par la route de Malroy. La rive droite offrait l'avantage de ne pas traverser l'Orne ; puis, en prenant Sainte-Barbe pour objectif, l'ennemi était incertain si je me dirigeais vers l'est pour couper les communications, ou vers les forteresses du nord. » (*Rapport sommaire.*)

Journée du 31 *août.* — Comme le 26 août, le mouvement de concentration de l'armée française s'était lentement opéré. Cette fois cependant les dispositions prises pour la journée du 31 étaient très précises. En première ligne se trouvaient les 6e, 4e et 3e corps ; en seconde ligne, le 2e corps et la Garde.

Le 6e corps, qui tenait la gauche de la ligne française, ayant derrière lui la Garde en réserve devait, tout en se portant sur Antilly, s'emparer du village et du pont de Malroy ; il s'étendait entre Villers-l'Orme et la Moselle.

Etabli à la droite du 6e corps, de Villers-l'Orme au bois de Mey, à cheval sur la route de Sainte-Barbe, le 4e corps avait ordre d'aborder la position de Sainte-Barbe par la droite (Villers-l'Orme, Failly, Vrémy) pendant que le 3e, avec le soutien du 2e placé sous les ordres du maréchal Le Bœuf, l'attaquerait par la gauche (château de Cheuby). Le 3e corps, dont une division (de Castagny) était resté à Grigy, s'étendait entre le bois de Mey et la route de Sarrelouis en arrière de Noisseville.

Vers six heures du soir, à droite, Noisseville et la Brasserie étaient au pouvoir du 3e corps qui avait préalablement enlevé Montoy et Flanville. Le 3e corps avait été appuyé par le 2e et un respectable volontaire, le général Changarnier, avait apporté l'élan communicatif d'une ardeur que l'âge avait respectée. De là on se porte sur Servigny où le 4e corps parvint d'abord seulement à prendre pied après une lutte très vive, pendant que plus au nord on échouait à Poix. Or, la victoire était subordonnée à l'occupation de la ligne Servigny-Poix.

Cette ligne sur laquelle les Allemands avaient accumulé une quantité considérable d'artillerie barrait, en effet, le plateau de faible largeur, mais élevé, qui, prenant naissance entre le ravin de Vallières et la Chenau, se trouve placé perpendiculairement à la Moselle et s'élève jusqu'au village de Sainte-Barbe. Maîtres de ce plateau qui séparait les deux ailes de leur armée, les Allemands pouvaient battre le terrain et surtout restaient libres de poursuivre pendant longtemps, à l'aide de feux de flanc et de revers l'armée française en marche sur Thionville.

Vers neuf heures du soir, le général Aymard réussit bien, grâce à une action vigoureusement menée, à enlever en entier Servigny; mais le village fut repris par les Allemands pendant la nuit.

C'est ce qu'indique l'extrait suivant de l'*Historique du 44e de ligne :*

«... Le 11e bataillon de chasseurs et le 44e se portent à la baïonnette contre le village de Servigny d'où l'ennemi est délogé. Des officiers et des soldats du 1er bataillon y pénètrent et s'y rencontrent avec des chasseurs à pied, une partie de la compagnie franche et des fractions du 71e régiment. Cette confusion résulte de ce qu'en arrivant près du village qui leur a servi d'objectif commun, beaucoup de troupes se trouvent accumulées sur un étroit espace. Tandis que les différents corps se rallient et se remettent en ordre à côté de Servigny dont on croit la possession assurée, on néglige de l'occuper fortement. L'ennemi y rentre à la faveur de l'obscurité, s'y fortifie et annonce sa présence par une vive fusillade à bout portant, sur nos troupes massées à quelques pas des retranchements.

« On n'ose tenter une nouvelle attaque au milieu des ténèbres dans la crainte d'un grand désordre et de fatales méprises entre les troupes françaises, malheureusement beaucoup trop rapprochées. On est induit en erreur par un clairon qui imite les sonneries françaises dans le camp allemand...»

A la gauche, le 6e corps avait attaqué Failly dans le



but de favoriser l'assaut de Servigny ; le village resta au pouvoir de l'ennemi.

Journée du 1er septembre. — Pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, le général de Manteuffel, qui avait soutenu l'effort des Français avec le 1er corps et une division du IXe corps, recevait des renforts et arrêtait toutes ses dispositions pour prendre l'offensive. Les instructions données par le commandant en chef français n'admettaient pas assez la possibilité de progresser vers le nord ; l'exécution s'en ressentit. Quelle confiance pouvait, en effet, inspirer un ordre qui se terminait ainsi : « Si l'ennemi s'est accru, on se bornera à se maintenir jusqu'au soir dans les positions du 31, afin de revenir ensuite sous le canon des forts et de la place de Metz » ?

Le 1er septembre la bataille recommençait à six heures du matin par l'attaque de Noisseville : ce village eut, en dernier lieu, à essuyer le feu de 114 pièces allemandes. Plus à droite la division Fauvart Bastoul, placée momentanément sous les ordres du maréchal Le Bœuf, évacuait, puis réoccupait le village de Flanville qu'elle reçut, en dernier lieu, l'ordre d'évacuer. A dix heures du matin, le 3e corps se repliant sur ses positions de la veille, avait évacué Noisseville qui fut occupé par l'ennemi.

L'attaque que l'on comptait diriger sur Servigny n'eut donc pas lieu ; or, la possession de ce point pouvait seule permettre de songer à Sainte-Barbe, but même de l'opération. A midi, l'armée recevait l'ordre de reprendre ses cantonnements précédents : ce mouvement s'effectua sans que les Allemands songeassent à l'inquiéter ; vers dix heures du soir, il était terminé,

Pertes : *Français*, 3.554 hommes mis hors de combat dont 145 officiers, parmi lesquels les généraux *Montaudon*, *Osmont*, *Lafaille* blessés, et *Manèque* qui mourut des suites de sa blessure. *Allemands*, 2.976 hommes mis hors de combat, dont 126 officiers.

Les Français avaient engagé environ 100.000 hommes

sur les 120.000 qui prirent part à cette tentative de sortie.

Les Allemands leur opposèrent : le 31 août, 36.000 hommes, 4.800 chevaux et 138 canons ; le 1er septembre, 69.000 hommes, 4.800 chevaux et 290 canons. Ils étaient donc parvenus, avec des forces bien inférieures, à avoir le dessus dans une bataille défensive livrée, il est vrai, dans les conditions les plus avantageuses. Si nous laissons de côté celles de ces conditions qui dépendent du terrain, nous voyons que malgré l'énergie et la vigueur de l'attaque, tout échoua à cause de la mollesse et de l'indécision du commandant en chef : elles furent poussées à ce point que l'on a été en droit de dire qu'il n'avait pas l'intention de rompre la ligne de l'investissement de l'ennemi et qu'il ne se souciait nullement de livrer une grande bataille. Tous d'ailleurs avaient comme le pressentiment de cette indifférence ; cela fut évident surtout le 1er septembre, lorsque les troupes les plus avancées, qui s'étaient bornées d'abord à conserver leurs positions de la veille, se replièrent ensuite dans l'ordre le plus parfait avant que l'ordre définitif de retraite leur fut parvenu. Or, la bataille de Noisseville constitue l'effort le plus sérieux, en apparence du moins, ordonné par le maréchal Bazaine pour tenir l'engagement d'honneur qu'il avait pris vis-à-vis du maréchal de Mac-Mahon....

C'est vers le milieu de septembre, que l'agonie plus ou moins déguisée de l'armée de Metz commence : on l'a dit, cette armée est comme ensevelie vivante et bien vivante, ainsi qu'elle l'a prouvé aussi souvent qu'on a fait appel à son dévouement. Désormais elle n'aura plus à livrer que de rares combats partiels ; elle fait corps avec la garnison de la place de Metz. Cependant le moment n'était pas encore venu d'abandonner la lutte en rase campagne pour accepter ce rôle d'assiégé.

Travaux exécutés par les Allemands autour de Metz. — Or, il n'y eut pas de siège à proprement parler. A aucun moment l'état-major allemand ne songea à tenter le siège

I. — Armée française.

	Tués ou morts des suites de leurs blessures.		Blessés.		Disparus.		Total.	
	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.
Garde	»	»	»	2	»	»	»	2
2e corps	»	8	4	96	»	22	4	126
3e —	20	164	67	1.448	2	422	89	2.034
4e —	6	71	25	622	1	186	32	879
6e —	3	42	16	223	1	103	20	368
	29	285	112	2.391	4	733	145	3.409
Totaux	314		2.503		737		3.554	

II. — Armée allemande.

	Tués ou morts des suites de leurs blessures.		Blessés.		Disparus.		Total.	
	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.	Officiers.	Soldats.
Ier corps	22	554	66	1.417	2	231	90	2.202
VIIe —	»	3	2	22	»	»	2	25
IXe —	2	38	6	153	»	»	8	191
3e Division de réserve	7	50	18	369	»	11	25	419
3e — de cavalerie	1	1	»	»	»	1	1	13
	32	646	92	1.961	2	243	126	2.850
	678		2.053		245		2.976	

III. — Pertes des deux armées.

	Tués ou morts des suites de leurs blessures.	Blessés.	Disparus.	Total.
Total général	992	4.556	982	6.530

régulier de Metz : cette entreprise considérable n'aurait d'ailleurs pas conduit plus rapidement au résultat final que le blocus auquel il donna la préférence. L'inaction du maréchal aidant, ce blocus fut établi et complété à loisir.

Dans la réunion du 26 août, le maréchal Canrobert avait cependant insisté sur la nécessité de donner « des coups de griffes partout et incessamment. » Les Allemands eurent tout le loisir nécessaire pour entourer la ville, sur une longueur d'environ 44 kilomètres, d'une enceinte de batteries, de tranchées-abris, de barricades, d'abatis, qui formaient dans certains endroits jusqu'à trois lignes successives. Les troupes d'investissement étant établies sur trois lignes aussi, toute communication entre Metz et l'extérieur devint à peu près impossible. Peu à peu les avant-postes furent poussés aussi loin que possible, de façon à surveiller les troupes françaises dont les grands mouvements étaient d'ailleurs rapidement signalés par les observatoires installés à Sainte-Barbe, sur le Horimont et sur le Saint-Blaise.

Le 23 septembre, les Allemands avaient terminé une dérivation de la voie ferrée entreprise dans le but de rétablir les communications interrompues par Metz. Le chemin de fer de Remilly à Pont-à-Mousson, commencé le 17 août n'avait pas moins de 37 kilomètres de longueur[1] : s'il ne rendit pas, pour plusieurs motifs, tous les services qu'on en attendait, il n'en constitue pas moins un exemple concluant de l'activité des assiégeants et de la régularité avec laquelle fonctionnaient les rouages de l'armée ennemie.

Alimentation de l'armée assiégée. — Le commandant en chef français, tout en laissant l'ennemi complètement maître de la campagne, dont il n'avait pas eu soin de faire réunir, dès le début, dans le camp retranché, les immenses ressources, se préoccupa dès la fin d'août d'as-

1. Sur cette longueur, on comptait deux ponts et deux viaducs.

surer l'alimentation de l'armée [1]. Le 4 septembre on distribua de la viande de cheval ; à partir du 18, la consommation quotidienne s'élevait à 250 chevaux dont 50 pour la ville. Cette question d'alimentation s'imposa aussi pour les animaux, et l'on fut promptement réduit aux expédients.

L'armée apprend les événements des 1er et 4 septembre. — Le 7 septembre, l'armée de Metz apprenait officiellement le désastre de Sedan et la Révolution du 4 septembre. Quoique renseigné exactement, le maréchal Bazaine ne craignit pas à cette occasion d'entrer en communication avec le prince Frédéric-Charles : celui-ci, en lui adressant, le 16 septembre, la confirmation de ces deux nouvelles, eut d'ailleurs soin de le tromper en ajoutant que le nouveau gouvernement n'était pas reconnu partout en France. La semence ainsi jetée devait germer.

Nouveau programme du maréchal Bazaine, le 16 *septembre.* — Le jour même, par la voie de l'ordre, le maréchal portait ces événements à la connaissance de l'armée. Le lendemain, 17, il réunissait à son quartier général les commandants des corps d'armée, tous les généraux de division et leur annonçait qu'il était résolu à ne plus entreprendre désormais de grandes sorties, mais à se borner à prescrire de petites opérations de détail en avant du front de chaque corps d'armée, en attendant les ordres du gouvernement.

Ce programme fut en effet exactement suivi. De cette façon l'avenir était réservé et si chaque jour assurait de plus en plus la perte de la malheureuse armée de Metz, chaque jour aussi pouvait faire surgir un rôle nouveau pour son commandant en chef. Ces espérances coupables

1. Cependant à la fin d'août et pendant un certain temps les chevaux furent nourris avec du blé : lorsque l'indignation de tous contraignit le maréchal à rapporter cette mesure dont il rejeta l'odieux sur l'intendance, près de quinze jours de subsistance pour l'armée avaient été ainsi consommés.

furent déçues : la France avait accepté les yeux fermés le gouvernement de transition qui, prenant en main sa défense, n'avait pas désespéré de l'avenir ; Paris se préparait à résister.

Personne ne pouvait prévoir la fin exacte de cette résistance inespérée ; par contre il était facile de fixer, à un jour près, la limite de durée des approvisionnements renfermés dans le camp retranché de Metz. Nous ne nous appesantirons pas davantage sur ces douloureux rapprochements aujourd'hui acquis à l'histoire.

Du moment où le maréchal Bazaine s'était décidé à attendre, à faire intervenir la politique, à compter en un mot sur l'appel possible de l'étranger, la question était jugée ; elle devait malheureusement l'être trop vite pour le pays.

Le commandant en chef de l'armée française mit à profit le bon vouloir machiavélique que lui avait témoigné le prince Frédéric-Charles le 16 septembre et il continua des communications qui devaient, fatalement, le conduire au douloureux résultat que l'on sait.

Rappellerons-nous l'accueil fait le 23 septembre à l'aventurier du nom ou du pseudonyme de Régnier ; le départ (24 septembre) pour l'Angleterre du général Bourbaki qui portait ombrage, départ provoqué par un mensonge et qui ne devait pas être suivi de retour ; enfin, plus tard encore, en octobre, la double mission confiée par le maréchal au général Boyer, son aide de camp, qui se rendit successivement à Versailles et à Chislehurst.

Opérations de détail, du 22 septembre au 7 octobre. — Pendant ce temps les petites opérations de détail recommandées par le maréchal étaient tentées dans le but d'augmenter l'approvisionnement de Metz.

Le 22 septembre, le 3e corps enlève 25.000 gerbes de paille dans le hameau de Lauvallier : c'est *l'affaire de Lauvallier ;* 112 hommes sont mis hors de combat. A cette date, il y avait dans les ambulances sous Metz 1.492 malades, aux hôpitaux et dans la ville 12.806

blessés et malades. Total : 14.298. Moyenne des décès par jour : 70.

Le 23 septembre, une *tentative sur Vanny et Chieulles* échoue ; elle coûte 71 hommes hors de combat.

Le 27 septembre [1], dans une *double opération dirigée sur Peltre et sur Ladonchamps*, les troupes montrent que leur énergie n'a pas été encore abattue par le rationnement.

La brigade Lapasset renforcée du 90e de ligne de la division Castagny (3e corps) était chargée d'enlever le château de Mercy et le village de Peltre que devaient prendre à revers le 14e bataillon de chasseurs et une compagnie de partisans qu'une locomotive blindée remorquerait jusqu'au village.

On espérait pouvoir lancer ensuite la locomotive jusqu'à Courcelles-sur-Nied pour y accrocher et ramener jusqu'à Metz plusieurs trains chargés de vivres qui s'y trouvaient.

La première partie du programme fut heureusement remplie. A neuf heures du matin, à un coup de canon tiré du fort Queuleu, les troupes du général Lapasset s'élancent des fermes de la Haute et la Basse-Bévoye. Le château de Mercy est enlevé par le 90e ; puis le général Lapasset déloge les Prussiens de Peltre.

Malheureusement ceux-ci, prévenus à temps par un espion, avaient coupé la voie ferrée à hauteur du hameau de Crépy, qui est situé à l'ouest de Peltre : la locomotive dut donc rebrousser chemin.

L'ennemi laissa toutefois entre nos mains 150 prisonniers et un certain nombre de têtes de bétail qui furent évacués sur Metz.

De son côté, le 6e corps enlève sur la rive gauche de la

1. Ce jour même, le maréchal Bazaine apprenait par un courageux émissaire, qui était parvenu à traverser les lignes prussiennes que deux convois de vivres de quinze jours chacun étaient arrivés, l'un à Thionville, l'autre à Longwy.

Meuse, Ladonchamps où, sans s'y installer, il se contente de faire quelques prisonniers. Ces opérations nous coûtent 379 hommes, dont 11 officiers hors de combat. Les Allemands perdent 241 hommes, dont 7 officiers.

A la suite des deux affaires des 22 et 23 septembre, le le prince Frédéric-Charles, s'adressant de Corny, le 27, aux généraux de l'armée d'investissement leur écrivait :

« Ma volonté formelle est qu'on enlève à l'ennemi toute occasion de remplacer ses approvisionnements, qui commencent à s'épuiser. J'ordonne en conséquence que, dans toutes les localités situées à portée de nos avant-postes, on enlève les chevaux, le bétail, les fourrages et les vivres; ou, si on ne peut les enlever, qu'on les détruise.

« Ces ressources seront utilisées par nous ; le blé non battu servira de paille de couchage au besoin.

« Je fais observer aux commandants des troupes que toute denrée introduite dans Metz prolonge de plusieurs jours la résistance de sa garnison et expose d'autant notre armée aux intempéries de l'hiver; de plus, il ne convient pas à notre position de souffrir ces coups de main de l'ennemi, et nous devons montrer plus d'activité. »

Trois jours après, le 30 septembre, ils rectifiait les positions de l'armée d'investissement, qui comptait à cette date 4.429 officiers, 192.897 hommes, 33.136 chechevaux et 658 canons.

Le 1er octobre, une opération est dirigée sur le village de Lessy que l'on occupe. Pertes : 78 hommes.

Le 2 octobre, le 6e corps et la Garde se portent de nouveau sur le château de Ladonchamps et, après en avoir chassé les Prussiens, s'y installent d'une façon définitive, malgré les efforts que tente ensuite l'ennemi pour les déloger : 96 hommes sont mis hors de combat dans cette affaire. C'est à peu près à ce moment, à l'occasion de la réorganisation des moyens de transport que des bruits de départ circulent.

A plusieurs reprises d'ailleurs, pendant le mois d'oc-



.obre, le maréchal Bazaine fit demander des renseigne-nents, comme s'il eût préparé un projet de sortie ; c'était ıne platonique satisfaction donnée aux aspirations du plus grand nombre.

Le 4 octobre, le prince Frédéric-Charles adressait à ses commandants de corps d'armée un nouvel ordre dont les prescriptions sur la nécessité de ne pas reculer la ligne des avant-postes, devant les attaques des assiégés, constituent implicitement un hommage rendu à la vigueur avec laquelle les troupes françaises répondaient à ce qui leur était demandé.

Le 7 octobre a lieu la dernière opération de la guerre autour de Metz : c'est le *combat de Saint-Rémy et de Bellevue*, ou de *Ladonchamps* pour les Allemands, entrepris dans le but de s'emparer d'approvisionnements considérables que l'on avait annoncé exister dans les fermes des Grandes et Petites-Tapes, à Saint-Rémy, à Bellevue. L'o-ération est conduite et exécutée consciencieusement, nais sans entrain, puisque l'on sait que ces positions une ›is conquises seront ensuite abandonnées. La division voltigeurs de la Garde, notamment, enlève successive-ent les Maxes, les Tapes, Saint-Rémy, y fait 800 pri-nniers, s'y maintient contre le feu des batteries de lroy, d'Olgy, puis, la nuit venue, se retire. De son é, le bataillon de chasseurs de la Garde s'est emparé du neau de Bellevue.

r cette opération, entreprise sans idée de continua-et qui procura peu de vivres, ne nous coûta pas is de 1.208 hommes hors de combat, dont 64 officiers, i lesquels les généraux de brigade de *Chanaleille*, *ier*, blessés; le général *Gibon*, qui mourut des suites blessures. Les *Allemands* avaient eu 1.778 hommes e combat, dont 227 tués, 524 disparus et 977 blessés. *nie de l'armée de Metz.* — La pluie commença à r le 8 octobre pour ne plus cesser et la situation mée, par suite des privations de toute nature, des s du bivouac, devint de plus en plus pénible; le

nombre des malades augmentait dans une proportion considérable. La ville et les ambulances comptaient environ 20.000 blessés et malades. A ce moment, un millier de chevaux tombaient chaque jour.

Quoique exactement renseigné sur la situation de l'armée de Metz, le prince Frédéric-Charles s'attend cependant à avoir à répondre, d'un jour à l'autre, à une tentative désespérée des Français : il prend ses mesures en conséquence, afin que la proie qu'il surveille, immobile, dans ses lignes, depuis près de deux longs mois, ne lui échappe pas. Les deux documents suivants sont intéressants... à bien des titres.

LE PRINCE FRÉDÉRIC-CHARLES

COMMANDANT L'ARMÉE D'INVESTISSEMENT DEVANT METZ, AUX GÉNÉRAUX SUBORDONNÉS.

Grand quartier général, Corny, le 16 octobre 1870.

Tout semble indiquer que le moment décisif approche pour l'armée devant Metz. Le commandant de l'armée bloquée prendra peut-être demain sa résolution et, s'il veut s'ouvrir le passage, il agira promptement.

Je recommande donc aux commandants de corps d'armée de déployer la plus grande vigilance et d'observer attentivement tout ce qui se passe chez l'ennemi. Mais, comme plus le temps est nébuleux, plus il est difficile de bien observer, il faut que les troupes se tiennent en mesure, dès le matin, de prendre rapidement leur position de combat. Si l'ennemi attaque sur un point avec de grandes forces, nos troupes les plus avancées, sans s'exposer à des pertes, se replieront sur la position de combat en démasquant les batteries dans les directions principales, qu'il importe de repérer dès à présent. Quant aux corps d'armée, ils sont tenus de défendre leur position jusqu'au dernier homme.

Les corps non attaqués observeront, sur les deux ailes, quelles sont les phases du combat, pour se porter au feu avec une division d'infanterie et l'artillerie de corps.

Il serait possible qu'il y eût désunion dans l'armée ennemie, que quelques chefs de corps voulussent essayer de percer de divers côtés pour sauver l'honneur des armes, pendant que le reste de l'armée ne quitterait point Metz. Il est dès lors d'autant plus essentiel d'observer les prescriptions suivantes :

Chaque corps d'armée repoussera énergiquement toute attaque sur son front ; chaque corps maintiendra l'investissement répondant à son secteur, jusqu'à ce qu'il ait reçu d'autres ordres de moi.

Comme la faim a déjà causé des émeutes dans la population de la ville [1] on rappellera aux avant-postes l'obligation de repousser, au besoin par la force, les habitants qui voudraient s'échapper.

Grand quartier général, Corny, le 16 octobre 1870.

Des renseignements récents font supposer que l'ennemi voudrait peut-être séparer le sort de la place de celui de la garnison. Dès ce soir, il ne faudra donc plus recevoir nulle part de transfuges. On repoussera par la force dans la place les bandes, ou même des corps qui se présenteraient sans armes.

Chaque corps d'armée est cependant autorisé à se tenir chaque jour au courant de ce qui se passe chez l'ennemi, en recevant quelques déserteurs, ou en faisant des prisonniers, qui seront envoyés ensuite à mon grand quartier général.

Le 18 octobre [2], le général Boyer revenu de Versailles où il avait été envoyé le 12 pour négocier la paix *au nom de l'Empire* et où il ne s'était trouvé en rapport qu'avec les Allemands, rendait un compte inexact de sa mission et de la situation de la France dans un conseil de guerre

1. Calomnie ! Jamais population ne fut plus patriotiquement résignée ; il n'y a eu d'émeute à Metz que lors de la reddition.

2. Déjà, le 10 octobre, le maréchal avait réuni ses lieutenants, auxquels il laissa ignorer l'existence des convois de vivres à Thionville et à Longwy, dans le but de se faire autoriser par eux à négocier sans tenter de nouveau le sort des armes : il prenait ainsi ses garanties pour l'avenir.

convoqué à cet effet et auquel prirent part, avec les chefs de corps, le général Changarnier et le général Desvaux[1]. Le conseil repoussa les conditions qui lui furent soumises; le maréchal Le Bœuf demanda que l'on cessât les négociations et qu'on fît une dernière tentative de sortie.

Le lendemain, 19, le maréchal envoyait le général Boyer en Angleterre pour faire une démarche auprès de l'Impératrice qui, comme il convenait, déclina des propositions dans lesquelles il était question d'une cession de territoire.

Le 23 octobre, la viande de cheval allait manquer. Encore quelques jours et la savante temporisation à laquelle le maréchal Bazaine avait donné la préférence allait porter ses fruits : une dépêche de M. de Bismarck, en date du 24 octobre, vint d'ailleurs le rappeler durement à la réalité.

Capitulation, le 27 octobre. — Abrégeons ! Le 27 octobre, l'armée et la place de Metz, unies dans une même infortune, capitulaient. Signée le 27 octobre au soir au château de Frescaty, quartier général du prince Frédéric-Charles, par le général Jarras et par le général Stiehle, la capitulation, approuvée le 28, était exécutable le 29. Le maréchal Bazaine avait refusé, par crainte d'être insulté pendant le défilé, les honneurs de la guerre qui lui avaient été offerts pour ses troupes ; en revanche, il veilla à ce que les drapeaux fussent livrés à l'ennemi [2] et mérita ainsi les remerciements du prince Frédéric-Charles.

1. Successeur du général Bourbaki dans le commandement de la Garde.

2. Tous les corps ne donnèrent pas dans le piège odieux qu'on leur tendait et suspectèrent avec raison la promesse formelle qui leur était faite que les drapeaux une fois déposés dans l'arsenal de Metz y seraient brûlés. Dans la division de Laveaucoupet, dans les brigades Jeanningros (1er grenadiers et zouaves de la Garde) et Lapasset notamment, les drapeaux furent brûlés ou lacérés et partagés entre tous, après avoir reçu une dernière fois les honneurs ; la destruction une fois accomplie, les généraux en rendirent compte.

Rien n'avait été stipulé en faveur des soldats, des blessés et des malades ; mais, fidèle au système de corruption morale, on avait accepté une clause permettant aux officiers de séparer leur sort de celui de leurs troupes.

Le 29 octobre, la belle armée de Metz, vaincue par la faim, n'ayant perdu sur les champs de bataille ni un drapeau [1], ni un canon, mais y ayant laissé 42.483 tués, blessés[2] ou disparus, dont 26 généraux et 2.099 officiers, apprenait son sort. Le jour même, à midi, les Prussiens prenaient possession des forts et de la ville, vierge jusqu'alors du joug de l'étranger.

173.000 hommes y compris 20.000 blessés ou malades, dont 3 maréchaux de France, plus de 50 généraux et 6.000 officiers, 53 drapeaux, un immense approvisionnement en canons, 607 pièces de campagne, dont 66 mitrailleuses, 800 pièces de position), en armes (près de 200.000 fusils), en munitions (3 millions de projectiles, 23 millions de cartouches) et matériel de guerre tombaient entre les mains de 200.000 Allemands.

Les trois journées des 14, 16 et 18 août avaient coûté aux Allemands 40.815 hommes hors de combat : l'investissement de Metz n'a entraîné pour eux qu'une perte de 5.482 hommes, alors qu'ils en ont perdu 11.563 sous Paris.

L'armée du Prince Frédéric-Charles devenait donc disponible. En nous occupant des armées de la Loire, nous verrons quelle influence cette armée a exercé sur la fin de la lutte. Il est, en effet, difficile de savoir ce qui serait advenu si le rationnement, dès le début, des habitants et de l'armée de Metz avait permis de prolonger de deux ou trois mois la résistance.

1. En revanche, elle avait conquis un drapeau ennemi, celui du 16e régiment d'infanterie prussienne.

2. 7.023 Français sont morts dans les ambulances de Metz, après avoir reçu des soins auxquels les dames de Metz prirent une part si touchante. La ville de Metz a élevé à ces glorieux morts un monument dans le cimetière de l'île Chambière.

Pertes des troupes allemandes pendant l'investissement de Metz et de celui de Thionville, dans la période du 19 août au 27 octobre 1870.

	TUÉS		BLESSÉS		TOTAL	
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.
Ire Armée. . .	58	801	126	2.796	184	4.597
IIe — . .	19	287	39	637	58	974
	77	2.088	165.	3.483	242	5.571
	2.165		3.648		5.813	

Jugement rendu le 10 *décembre* 1873. — Un peu plus de trois ans après la capitulation de Metz, à la suite de débats retentissants qui commencèrent le 6 octobre 1873[1], et dont, pour des raisons bien naturelles, la publication fut interdite en Allemagne, le 1er conseil de guerre permanent de la 1re division militaire siégeant à Versailles sous la présidence du général duc d'Aumale était appelé, le 10 décembre 1873, à rendre son verdict sur les quatre questions suivantes :

1° Le maréchal Bazaine est-il coupable d'avoir, le 28 octobre 1870, comme commandant en chef de l'armée du Rhin, capitulé en rase campagne ?

2° Cette capitulation a-t-elle eu pour résultat de faire

1. Dès le 12 avril 1872, le conseil d'enquête chargé sous la présidence du maréchal Baraguey-d'Hilliers de statuer sur les capitulations de la guerre de 1870-71 avait condamné la conduite du maréchal : cependant son avis ne fut pas rendu public, parce que M. Thiers, alors président de la République, se refusait à voir dans le maréchal un coupable.

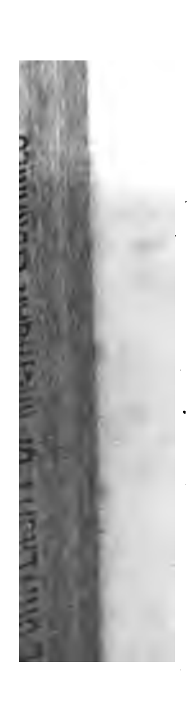


poser les armes aux troupes dont le maréchal Bazaine avait le commandement en chef?

3° Le maréchal Bazaine a-t-il traité verbalement par écrit avec l'ennemi sans avoir fait préalablement tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur?

4° Le maréchal Bazaine, mis en jugement après avis d'un conseil d'enquête, est-il coupable d'avoir, le 28 octobre 1870, capitulé avec l'ennemi et rendu la place de Metz, dont il avait le commandement supérieur, sans avoir épuisé tous les moyens de défense dont il disposait et sans avoir fait tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur?

A *l'unamimité des voix*, le conseil de guerre de Trianon répondait *oui* et condamnait François-Achille Bazaine, maréchal de France, *à la peine de mort avec dégradation militaire.*





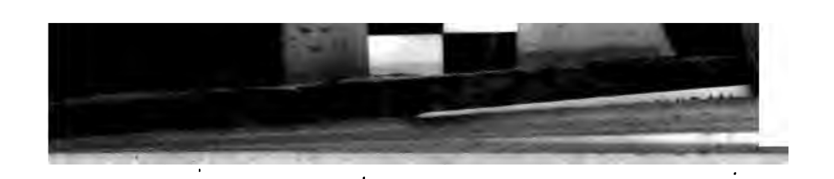
LIVRE II

DEPUIS LA CAPITULATION DE METZ

JUSQU'A

LA FIN DE LA GUERRE





DEUXIÈME PARTIE DE LA GUERRE

ENSEMBLE DE LA DEUXIÈME PARTIE DE LA GUERRE.

SOURCES

***. — *Décrets, arrêtés et décisions de la Délégation du gouvernement de la Défense nationale hors de Paris*, recueil publié en 1872.

W. Blume (major). — *Opérations des armées allemandes depuis la bataille de Sedan jusqu'à la fin de la guerre*, ouvrage publié en 1872, traduit par le capitaine Costa de Serda.

***. — *Enquête parlementaire sur les actes du gouvernement de la Défense nationale*, reproduction *in extenso* des séances, publiée de 1872 à 1874.

Von der Goltz (capitaine baron). — *Gambetta et ses armées*, ouvrage publié en 1877 ; traduit.

La première période de la guerre franco-allemande est remplie par la lutte d'armées régulières : l'infériorité numérique est si grande dans un des deux camps que l'intérêt s'en ressent ; toutefois comme les armées qui sont en présence possèdent, à des titres différents, des qualités éminentes, cet intérêt est réel et la place faite à l'imprévu est encore considérable.

La chute du grand boulevard de l'Est, qui marque la fin de la première période, détruit tout espoir dans le cœur des esprits clairvoyants : ils acceptent la nécessité de la continuation de la guerre, mais ne voient là qu'un sacrifice sans issue favorable. Bien que les efforts généreux des armées improvisées qui entrent alors en ligne, ne puissent parvenir qu'à reculer l'heure de la défaite, bien que les enseignements qui s'en dégagent soient contenus déjà dans les événements précédents, la deuxième période mérite d'être étudiée. Il y a en effet profit, tout en rendant hommage aux dévouements qui se sont affirmés pendant de longs mois, à voir à l'œuvre des soldats jetés en avant aussitôt qu'habillés et des officiers de tous grades à la grande majorité desquels la maturité que procure la succession régulière des grades fait défaut. Il nous arrivera parfois dans cet exposé, de consacrer un assez long développement à telle action de vigueur, à tel trait individuel que nous nous serions peut-être contenté de mentionner dans la première partie de la guerre. C'est que, sans parti pris, nous avons regardé comme un devoir de montrer au milieu de ce naufrage de toutes les institutions militaires avec quelle beauté se sont affirmées, de temps à autre, les prodigieuses ressources qu'offre le soldat français, même improvisé, lorsque, bien préparé par son passé, le cœur libre de théories malsaines, il n'obéit qu'à l'amour de la Patrie, au sentiment du Devoir et est prêt, sans arrière-pensée, à sacrifier sa vie pour assurer le salut du pays.

CHAPITRES I ET II.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME ARMÉES DE LA LOIRE. — OPÉRATIONS DANS L'OUEST.

SOURCES

Chanzy (général). — *La Deuxième armée de la Loire*, ouvrage publié avec un atlas en juin 1871.

De Freycinet (Charles). — *La guerre en Province pendant le siège de Paris*, 1870-1871, *précis historique* publié en 1871.

D'Aurelle de Paladines (général). — *Campagne de* 1870-1871, *la Première armée de la Loire*, ouvrage publié en décembre 1871.

De Blois (général). — *L'artillerie du 15e corps pendant la campagne de* 1870-1871, ouvrage publié en 1871.

Jacquemont (capitaine S.). — *La campagne des zouaves pontificaux en France*, ouvrage publié en 1871.

Cathelineau. — *Le corps Cathelineau pendant la guerre de* 1870-1871, 1re partie publiée en 1871.

Martin des Pallières (général). — *Orléans, campagne de* 1870-1871, ouvrage publié en 1872.

Boucher (A.). — *Bataille de Coulmiers, 9 novembre* 1870, relation publiée en 1872.

Boucher (A.). — *Bataille de Loigny avec les combats de Villepion et de Poupry*, relation publiée en 1872.

Crousat (général). — *Le 20e corps à l'armée de la Loire : journal des Sciences militaires* de janvier 1873.

Aube (capitaine de frégate T. H.). — *Le 20e corps de l'armée de la Loire*, article publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, année 1873.

Pourcet (général). — *Campagne sur la Loire de* 1870-1871. — *Les débuts du 20e corps; Le 25e corps*, ouvrage publié en 1874.

La lutte entreprise sur les bords de la Loire a presque toujours concordé, plus ou moins directement, avec la défense de Paris; partout ailleurs il n'y a eu, à proprement parler, malgré le mérite des efforts tentés, notamment dans le Nord, que des diversions : aussi l'histoire de cette lutte présente-t-elle un intérêt tout particulier.

Le siège du « Gouvernement de la Défense nationale » demeure à Paris. — Envoi d'une Délégation à Tours. — Lorsque l'on eut commis la faute de décider que le siège du nouveau gouvernement serait maintenu dans Paris dont le blocus était cependant imminent, on envoya à Tours une *Délégation :* composée de trois membres, MM. Crémieux, garde des sceaux, Glais-Bizoin, avocat, l'amiral Fourichon, ministre de la marine et de la guerre, elle fut bientôt renforcée par un quatrième membre, M. Gambetta; c'est elle qui, successivement établie à Tours et à Bordeaux, a gouverné la France du 19 septembre 1870 au 28 janvier 1871.

Le 16 septembre, la Délégation arrivait à Tours; trois jours plus tard, l'investissement de Paris lui laissait la lourde charge et la responsabilité du nouvel état de choses créé par le noble désir de sauver l'honneur de la France, en continuant la lutte jusqu'à ce que le pays fût arrivé à ce degré d'épuisement où l'on se soumet à tout.

La tentative de négociation de Ferrières (19 septembre) vint démontrer que du moins pour la cession du territoire, on ne perdait guère à attendre : c'est à cette occasion que le négociateur français, Jules Favre, ouvrait l'ère des paroles imprudentes en faisant une déclaration qui, d'ailleurs, n'engageait que lui.



Ressources existantes pour continuer la guerre en province. — Laissons de côté Metz dont la capitulation est prochaine, Paris qui ne s'ouvrira plus et cherchons à fixer les éléments utilisables pour la *Guerre en Province.*

Les dépôts renferment environ 50.000 hommes valides de 20 à 40 ans que l'on pourra utiliser comme mobiles ou mobilisés : pour la plupart ce sont des *hommes* et non des *soldats.* Si nous exceptons quatre régiments rappelés d'Algérie[1], il n'existe plus trace d'armée ; ce sont des bandes dont quelques-unes ont, pour des causes diverses, un semblant de cohésion.

La capitulation de Sedan, le blocus de Metz et celui de Paris ont créé une situation tout exceptionnelle ; le matériel de guerre qui existe encore, en petite quantité, ne répond nullement aux besoins de toute nature que va amener la continuation de la lutte.

La Délégation avait pour mission de continuer l'impulsion aux différents services et de créer sur la Loire une armée destinée d'abord à protéger le Midi et l'Ouest de la France contre l'invasion, ensuite à secourir Paris.

Ce qu'a fait la Délégation, du 19 septembre au 10 octobre 1870. — La Délégation se mit de suite à l'œuvre. Dans la direction des affaires militaires, l'amiral Fourichon fut sérieusement secondé par le général Lefort qui eut d'autant plus de mérite que le gouvernement avait retenu dans Paris la majeure partie du personnel administratif [2].

En vingt et un jours, au milieu des difficultés de toute sorte dues surtout à la pénurie des cadres, le général Le-

1. Ces *vieux régiments* étaient le 16e, le 38e, le 39e de ligne et la Légion étrangère. A Paris, le 13e corps comptait les 35e et 42e de ligne.

2. Pas un membre des comités des différentes armes, des fortifications, d'état-major n'avait été envoyé à Tours, où l'on ne possédait d'ailleurs ni les dossiers de l'armée, ni les cartes de l'état-major...

fort, utilisant des troupes venues d'Algérie empruntées à la marine ou tirées des dépôts avait rassemblé environ 100.000 hommes répartis en deux corps, le 15e et le 16e [1].

A la fin de septembre, l'organisation du 15e corps créé par décret du 21 était assez avancée pour que l'on pût songer à le porter, sous le commandement du général de la Motterouge, en avant d'Orléans contre lequel s'avançait le Ier corps bavarois.

Arrivée de M. Gambetta à Tours; il prend en mains la direction des affaires. — Le 20 octobre, M. Gambetta, parti de Paris en ballon, arrivait à Tours, muni des instructions et des ordres de ses collègues du gouvernement. M. Gambetta se mit à la tête des deux ministères de l'intérieur et de la guerre [2], et s'associa, comme délégué, un ingénieur des mines, M. de Freycinet.

Inconscient de sa force, le Pays écrasé par la catastrophe de Sedan était demeuré en quelque sorte étranger à l'œuvre de réorganisation militaire au succès de laquelle on croyait peu d'ailleurs, tant était grand l'ébranlement moral causé par les défaites répétées du début de la guerre. M. Gambetta a rendu à la France le sentiment de sa force : rien ne pourra lui enlever ce titre de gloire. Avec une chaleur, avec une conviction qui trouvèrent de l'écho dans tous les rangs de la société, il ranima le patriotisme parfois défaillant en prêchant la résistance quand même : le pays, sans distinction de partis, répondit largement à ses appels multipliés. C'est ainsi que, grâce aux immenses ressources de la France, on a pu faire une expérience qui, pendant plusieurs mois, a tenu en échec les armées allemandes. Cette communion d'amour de la Patrie permit seule de réaliser des prodiges véritables aux-

1. Voir le tableau n° 5, p. 314.

2. L'amiral Fourichon avait cessé depuis plusieurs jours d'exercer l'intérim du ministère de la guerre, après s'être refusé à signer un décret par lequel ses collègues subordonnèrent à Lyon l'autorité militaire à l'autorité civile.



quels il n'est que juste de rendre hommage. Cet hommage rendu, formulons toutefois, dès le début, une restriction importante.

Il y avait dans la lourde tâche que MM. Gambetta et de Freycinet acceptaient deux parties bien distinctes : d'une part l'organisation, l'improvisation des armées, la fabrication du matériel ; d'autre part la direction des opérations militaires.

Si la première partie de la tâche a été remplie d'une façon réellement remarquable, inespérée on peut le dire, il n'en a pas été de même de la seconde. On fut en droit de redouter l'insuccès à partir du jour où l'on prétendit, dans un esprit de défiance suscité par les événements passés, subordonner l'autorité militaire à l'élément civil dans la défense du pays.

La tentation était séduisante, naturelle en quelque sorte ; il eût été bon cependant de n'y pas céder, même avec les intentions les plus désintéressées. Il arriva ce qui devait arriver, et l'erreur qui consiste à croire que le bon vouloir, que le patriotisme peuvent remplacer la compétence, eut des résultats d'autant plus funestes que l'on avait en outre la prétention de diriger du fond d'un cabinet les opérations d'armées en campagne.

L'obligation une fois imposée d'adopter le système de l'offensive à dater du jour où elle serait possible, il fallait laisser toute liberté aux généraux que l'on avait choisis apparemment parce qu'on les jugeait dignes de confiance. En agissant autrement on devait s'attendre à compromettre, le plus souvent d'une façon irrémédiable, le succès des opérations en cours d'exécution, à rendre hésitants des hommes qui, par tempérament, pouvaient l'être déjà, finalement à prendre pour son propre compté une responsabilité qu'il était cependant si facile de laisser à d'autres.

Organisation de la Défense. — Nous ne chercherons pas à préciser quelle part respective il convient d'attribuer à MM. Gambetta et de Freycinet dans l'œuvre commune

de la défense [1]. Qu'il nous suffise de dire que jamais, à aucun moment, l'appui du dictateur dont la plus grande partie du temps était absorbée par la politique [2] ne fit défaut au délégué à la guerre, et que M. de Freycinet, malgré les erreurs où il devait fatalement tomber, justifia cette confiance par une activité réellement étonnante [3].

Enumérons d'abord quelques-unes des mesures générales trop souvent inspirées, au mépris de la différence des situations, par les souvenirs de 1792.

11 octobre. — Décret relatif à l'organisation des corps de la garde nationale mobilisée. — Ce décret était l'application d'une circulaire, en date du 16 septembre, relative à l'inscription sur les contrôles de tous les citoyens âgés de 21 à 60 ans susceptibles de faire le service de la garde nationale.

13 octobre. — Décret suspendant, pendant la durée de la guerre, les lois qui règlent les nominations et l'avancement dans l'armée.

14 octobre. — Décret constitutif de l'*armée auxiliaire*.

14 octobre. — Décret relatif à la défense locale des départements et à l'état de siège.

Avant la fin d'octobre, sont décrétées les lois sur l'organisation de la levée en masse, sur la suppression et la destruction des communications, etc., etc.

Le 2 novembre, tous les hommes valides de 21 à 40

1. « C'était surtout M. de Freycinet, a dit le général Chanzy, qui faisait les plans et les imposait aux généraux d'une façon absolue; M. Gambetta entendait raison volontiers. » (*Déposition devant la Commission d'enquête.*)

2. On lit dans la biographie du général Lee : « Au lieu de terminer la guerre, puis de songer à établir un gouvernement stable et définitif, les hommes d'État confédérés voulurent faire les deux à la fois... »

3. C'est en parlant de la Délégation que le général Borel a dit : « ...Je doute qu'aucune administration ait pu faire plus que ce qu'elle a fait. Tout ce qui était matériellement possible de faire, elle l'a fait... » (*Déposition devant la Commission d'enquête.*)

ans sont appelés sous les drapeaux. Le lendemain les départements apprennent qu'indépendamment des hommes, chacun d'eux aura à fournir une batterie par 100,000 habitants [1].

En novembre, à côté des mesures d'organisation secondaire, signalons la loi du 25 ordonnant la formation immédiate de 11 grands camps [2] : si l'application fut trop souvent défectueuse, on ne saurait en faire remonter la responsabilité à ceux qui ordonnaient et dont l'activité ne pouvait suffire à tout.

Pour donner une idée de la grandeur d'une improvisation surtout matérielle, à laquelle contribua beaucoup le général de Loverdo, *directeur de l'infanterie et de la cavalerie*, insistons sur ce fait que plus de 600 000 hommes, auxquels on fournit 1.404 bouches à feu de tous calibres, furent jetés devant l'ennemi du 10 octobre au 2 février, soit :

Infanterie de ligne, 208 bataillons	230.000	hommes.
Garde mobile, 31 régiments à 3.600 hommes	111.600	—
Garde mobilisée, environ	180.000	—
Cavalerie, 54 régiments	32.400	—
Francs-tireurs, environ	30.000	—
	584.000	hommes.

Dans ce détail ne figurent ni l'artillerie, ni le génie qui élèvent le total à plus de 600.000 hommes.

C'est avec ces forces venant grossir celles qui avaient été réunies en partie sous l'administration du général Lefort, que l'on forma douze corps d'armée numérotés de 15 à 26, l'armée des Vosges ou de Garibaldi et les agglomérations de troupes du Havre, de Carentan, de Nevers.

Tout était à créer pour les différents services.

1. Le chiffre des batteries fournies par les départements n'a pas dépassé 10.

2. A Saint-Omer, Cherbourg, La Rochelle, Bordeaux, aux Alpines, à Conlie, Nevers, Clermont-Ferrand, Sathonay, Toulouse et Montpellier.

Le *service de la topographie* était complètement désorganisé lors de l'entrée en fonctions de M. de Freycinet, pas une seule carte n'existait dans les bureaux [1] : du 15 octobre 1870 au 1er février 1871, quinze mille cartes obtenues par la photographie et l'autographie furent distribuées par le *bureau des cartes* aux généraux et aux états-majors.

Un *bureau de reconnaissance*, ayant pour chef M. Cuvinot, fut chargé de procurer et de centraliser des renseignements sur les forces et l'emplacement des troupes allemandes.

Le *service télégraphique* fut bientôt installé malgré de très grandes difficultés.

Le matériel d'artillerie fut organisé et construit sous la direction du général Thomas [2], puissamment aidé par le lieutenant-colonel de Reffye [3] ; on dut aller chercher des harnais jusqu'en Amérique.

Des marchés furent passés tant en France qu'à l'étranger, et des armes de tous systèmes arrivèrent en grande quantité [4].

1. Les cuivres de la carte de France au $\frac{1}{80.000}$ avaient été envoyés à Brest, ainsi qu'on l'apprit... après la guerre, alors qu'on les croyait à Paris.

La veuve d'un officier supérieur d'état-major possédait heureusement un album complet qui servit de base au travail de l'atelier spécial installé et dirigé par un officier d'infanterie de marine, M. Jusselain, qui eut, dit M. de Freycinet, l'idée de cette reproduction.

2. Du 10 octobre 1870 au 2 février 1871, en 120 jours, la Direction d'artillerie mit en ligne : 238 batteries, dont 31 de montagne, offrant un total de 1.404 bouches à feu, 31 réserves divisionnaires d'infanterie, 10 parcs de corps d'armée, 46.000 hommes et 41.758 chevaux.

3. A Nantes, les ateliers du lieutenant-colonel de Reffye produisaient en moyenne une batterie et demie par semaine.

4. Deux cents millions de francs furent consacrés à l'achat et à la fabrication des fusils. On se procura ainsi 1.500.000 fusils dont 122.000 chassepots qui furent livrés par les manufactures de l'État, du 17 septembre 1870 au 22 février 1871.



La question des munitions fut aussi avantageusement résolue [1].

Les ateliers de la marine furent également employés et rendirent de grands services. On se rappelle quelle part glorieuse ont prise à la guerre les troupes fournies par le département de la marine : 28.000 marins, canonniers et fusiliers, 583 officiers, 5.000 artilleurs, 23.500 soldats d'infanterie de marine.

Pour pourvoir à cette organisation et pour l'utiliser, il fallait deux choses : de l'argent et des cadres.

L'argent ne fit point défaut et ce n'est pas un des côtés les moins curieux à signaler dans cette guerre : à aucun moment les paiements ne furent suspendus. On n'a pas dépensé moins de 874 millions dont près de 600 milliers fournis par l'*emprunt Morgan* et par la Banque de France.

Qu'importe ! « Une nation comme la nôtre, a dit le gé-
« néral Ducrot, se relève toujours de ses ruines maté-
« rielles; elle ne se relève jamais de ses ruines morales.
« Notre génération souffrira peut-être plus de cette ruine,
« mais nos enfants bénéficieront de l'honneur que nous
« aurons sauvé. »

Un décret ne suffit pas pour créer des cadres; or, la valeur d'une armée est en raison directe de la valeur de ses cadres de sous-officiers et d'officiers. La question des cadres était donc la plus délicate de toutes.

On y pourvut du mieux que l'on pût. Comment s'étonner si, au milieu de la précipitation qu'imposaient le plus souvent les événements, dans l'ignorance où l'on se trouvait sur les antécédents de ceux que l'on employait, en présence de prétentions d'autant plus ardentes à s'affirmer qu'elles étaient moins légitimes, les choix ont été parfois malheureux. Ceux qui les faisaient étaient les premiers à regretter de n'avoir pas à leur disposition une

1. Sur les derniers temps de la guerre, les 17 ateliers qui fonctionnaient livraient un million de cartouches par jour.

partie tout au moins des cadres de l'armée de Metz ; ils devaient, avant tout, pourvoir au plus pressé : l'ennemi était là.

Des efforts persévérants, au milieu desquels des abus relativement rares ont été signalés, permirent seuls d'habiller et d'équiper les troupes, d'assurer longtemps d'avance leur subsistance, de résoudre la question des transports.

Nommé *directeur du service médical*, le docteur Charles Robin improvisa le service médical des corps de troupe, des ambulances dont le matériel fut renouvelé presque complètement et des hôpitaux.

On a pu le dire sans exagération : « Il a fallu non seulement produire, mais créer même l'instrument de la production. Voilà ce que ne doivent pas perdre de vue ceux qui veulent juger équitablement cette période extraordinaire. » (M. de Freycinet.)

Engagements du début. — Voyons maintenant à l'œuvre ces troupes improvisées. Leurs débuts, il faut le reconnaître, ne furent pas heureux ; on avait mis trop de précipitation à recommencer la lutte ; pour bien des motifs cependant était-on maître d'attendre ?

Le 5 octobre, le général Reyau s'était porté sur Toury et de là, après un engagement d'une certaine importance, sur Pithiviers. On crut pouvoir faire avancer la plus grande partie du 15e corps. Il dut bientôt battre en retraite sur Orléans, devant des forces supérieures. Le géral von der Tann disposait, en effet, du 1er corps bavarois, de la 22e division d'infanterie et des 2e et 4e divisions de cavalerie.

Première occupation d'Orléans par les Allemands. — Les défaites d'Artenay (10 octobre), de Chevilly, Patay, Cercottes et Saran (11 octobre), ouvrirent Orléans au général bavarois qui l'occupait le 12 octobre. Il ne l'occupa pas toutefois sans combattre de nouveau. De midi à six heures du soir la lutte fut très vive dans le faubourg Bannier : là se fit tuer, en homme de cœur, le comman-

dant Arago qui était digne du 5e bataillon de la Légion étrangère, dont la conduite fut héroïque [1].

Les troupes débandées du 15e corps ne se rallièrent qu'à la Ferté-Saint-Aubin.

Le général von der Tann resta à Orléans avec le Ier corps bavarois. La 22e division d'infanterie et la 4e division de cavalerie commandées par le général de Wittich furent rappelées sur Paris.

Châteaudun, le 18 *octobre* 1870. — Le 18 octobre, vers midi, le général de Wittich arrivait devant la petite ville ouverte de Châteaudun à la tête d'environ 12 000 hommes et de 30 pièces de canon. Là se trouvaient, sans artillerie, 865 francs-tireurs, dont 700 de Paris, commandés par le comte de Lipowski et 435 gardes nationaux ayant pour chef M. de Testanière. La résistance à laquelle prirent part en dernier lieu un certain nombre d'habitants de la ville fut héroïque; elle dura jusqu'à dix heures du soir. Lorsque, écrasés par le nombre, les défenseurs durent se replier dans la ville, une terrible guerre des rues commença et se continua pendant la nuit à la lueur des incendies. Le terrain ne fut cédé que pied à pied; après avoir poussé la défense jusqu'à son extrême limite, les défenseurs purent se retirer sans être poursuivis. Ils avaient perdu 120 hommes contre environ 250 Allemands hors de combat.

Maîtres de Châteaudun, les Allemands y commirent des atrocités et l'incendièrent, comme ils avaient déjà incendié Mézières (22 septembre) et Ablis (9 octobre): sur 235 maisons complètement détruites par l'incendie, 12 l'ont été par les projectiles et 193 ont été brûlées à la main avec le pétrole; en outre, plus de trois cents maisons furent atteintes par des projectiles.

Ce bel exemple de *défense locale* [2] mérite d'être glori-

1. Voir les *Récits de l'invasion*, par A. Boucher.
2. Lire la belle page consacrée à Châteaudun par le général Ambert, dans son *Histoire de la guerre de* 1870-1871.

fié; le Gouvernement de la Défense Nationale ne fit que traduire l'admiration générale, lorsqu'il déclara *que Châteaudun avait bien mérité de la patrie*.

Le 21 octobre, le général de Wittich occupait Chartres où il reçut l'ordre de demeurer pour surveiller les routes de Tours et du Mans.

PREMIÈRE ARMÉE DE LA LOIRE.

Le général d'Aurelle de Paladines prend le commandement du 15e corps, le 11 octobre. — Le général de la Motterouge avait fait son devoir dans des circonstances difficiles, mais il avait été battu; le 11 octobre, il était relevé de son commandement et remplacé par un homme énergique et habile administrateur, le général d'Aurelle de Paladines, qui choisit pour chef d'état-major général le général Borel.

A la date du 12, le 15e corps comprenait 3 divisions d'infanterie de 2 brigades chacune, une division de cavalerie et une division mixte.

Le général d'Aurelle le conduisit dans la Sologne, derrière la Sauldre, à Salbris où il employa toute son expérience à le réorganiser. Dès le 13, il avait également reçu le commandant du 16e corps qui était alors en formation à Blois. Le nouveau général en chef réussit rapidement dans cette œuvre de réorganisation : sous sa main ferme, la discipline se rétablit [1], la confiance et le respect revinrent.

Le 20 octobre, le 16e corps placé depuis quelques jours sous le commandement du général Pourcet, qui restait lui-même subordonné au général d'Aurelle, se composait de 3 divisions d'infanterie à deux brigades

1. Les *Cours martiales* instituées par décret du 2 octobre contribuèrent puissamment à ce résultat, bien que le nombre des exécutions ait été relativement assez restreint, puisqu'il n'a pas dépassé le chiffre de 20 (vingt).



chacune, d'une division de cavalerie et des réserves (artillerie, génie).

La *première armée de la Loire* prenait donc forme et l'état-major allemand de Versailles commençait à se préoccuper sérieusement de cette réunion de troupes à laquelle il n'avait d'abord prêté qu'une médiocre attention. Toutefois il manquait encore d'indications précises sur les effectifs et les points principaux de concentration.

L'armée française s'avance dans la direction d'Orléans. — Le 24 octobre on décidait, dans un conseil de guerre tenu à Salbris, que l'on mettrait à profit la faiblesse numérique des Allemands sur la Loire pour marcher sur Orléans, par Blois : le mouvement devait tout naturellement être entouré du plus grand mystère. Il commença partie par la voie de terre, partie par la voie ferrée de Salbris à Blois; le 29, il fallut l'arrêter et l'ajourner : le secret était devenu public; en outre, le mauvais temps rendait difficile la continuation d'une marche dont les débuts n'avaient pas été heureux, surtout pour le 16e corps.

Mentionnons cependant un brillant engagement livré par des francs-tireurs attachés à ce corps d'armée : il put montrer dès le début aux Allemands quelle résistance ils devaient s'attendre à rencontrer lorsqu'ils auraient devant eux des gens méprisant la mort. Le général Pourcet a rendu compte du *Combat de Binas* (26 octobre) dans les termes suivants :

« Nos avant-postes furent successivement attaqués à Layes, à Ourcelles et à Binas. Le 26 octobre, les Bavarois dirigèrent sur ce dernier point une colonne composée de 200 cavaliers, 200 fantassins et deux pièces de canon; ce poste était défendu par *trente-huit* francs-tireurs de Saint-Denis, de la compagnie Liénard, qui préférèrent mourir plutôt que de se rendre. Ces braves vendirent chèrement leur vie; embusqués, tirant à coup sûr à petite distance, ils épuisèrent toutes leurs cartouches. Armés de carabines sans baïonnette, ils s'en

servaient comme de massues, assommant tous ceux qui s'aventuraient de trop près. Ils durent succomber sous le nombre, et lorsque le reste de la compagnie accourut à leur secours, un seul de ces braves n'était pas blessé. Le soir de ce combat, sur les 38 hommes, 14 étaient morts! Quant aux Allemands, ils comptaient 137 tués, dont un colonel, et un grand nombre de blessés. »

Le mouvement par voie ferrée de Salbris sur Blois des troupes du camp de Salbris donna lieu, ainsi qu'il fallait s'y attendre, à bien des mécomptes, malgré tous les calculs faits à Tours.

« Il y eut des retards considérables; les corps en arrivant se trouvèrent séparés de leurs bagages. Les agents du chemin de fer ne chargèrent pas le matériel sur les trains avec tout l'ordre désirable: des munitions de divers calibres, qui n'avaient pas suivi les batteries auxquelles elles étaient affectées, furent mélangées. On perdit un temps considérable à réparer ce désordre.

« L'artillerie aurait mis deux ou trois jours pour faire le trajet de Salbris à Blois par Romorantin; le voyage par chemin de fer l'obligea à employer cinq ou six jours pour se réorganiser avant d'être prête à entrer en ligne. » (Général d'Aurelle.)

Emplacements de l'armée française, le 30 *octobre.* — Le 30 octobre, l'armée de la Loire, à l'exception de la 1re division (Martin des Pallières) du 15e corps maintenue près d'Argent était répartie sur deux lignes :

La première ligne, dont la droite était appuyée à la Loire et dont la gauche était couverte par la forêt de Marchenoir, était marquée par les points de Baugency, Villorceau, Josnes, les Roches, Marchenoir, Viévy-le-Rayé, avec des avant-postes dont la ligne passait par Messas, Cravant, Beaumont, Poisly, Saint-Laurent des Bois, Autainville, la Colombe, Ecoman. La cavalerie éclairait jusqu'à Ouzouer-le-Marché.

La deuxième ligne, très dense, s'étendait entre Mer et Oucques, par Maves et Pontijoux.

Le général en chef utilisa ce repos forcé en continuant son œuvre d'organisation.

Le 2 novembre, le général Chanzy remplaçait le général Pourcet dans le commandement du 16e corps.

Nouvelle de la Capitulation de Metz. — La veille même l'armée avait entendu lecture d'une proclamation motivée par la capitulation de Metz. Dans cette proclamation adressée à de jeunes troupes, le ministre de la guerre, qui connaissait trop peu l'armée pour savoir quelles terribles conséquences pourraient avoir de pareilles accusations, opposait l'héroïsme des soldats à la trahison des chefs. Parler de « chefs indignes » n'était certes pas le moyen d'attirer la confiance sur les chefs nouveaux, même sur ceux qui devaient leur grade à l'élection; c'était semer la déconsidération, l'indiscipline, la révolte dans la nouvelle armée. Toutefois, le bon esprit, le patriotisme de l'immense majorité des officiers et de leur général en chef arrêtèrent, dès le début, un mouvement qui aurait pu s'étendre.

La capitulation de Metz provoqua en France une immense consternation : chacun avait conscience que, dans un temps rapproché, du 15 au 30 novembre, l'armée du prince Frédéric-Charles allait grossir le nombre des adversaires et arrêter dans son essor le développement de la jeune armée de la Loire. Cette fois encore, M. Gambetta ne désespéra pas : s'il ne réussit pas à faire partager sa généreuse confiance aux chefs militaires chez lesquels l'expérience laissait peu de place à l'illusion ; du moins, acceptant résolûment la situation nouvelle, élevèrent-ils leurs âmes à la hauteur du péril.

Au point de vue militaire, ce grand événement mettait tout d'abord dans l'obligation de précipiter l'offensive, afin de tâcher d'obtenir un résultat avant l'arrivée des troupes du prince Frédéric-Charles.

Reprise des opérations. Combat de Vallière, le 7 novem-

bre. — Le 7 novembre, le *Combat de Vallière*, livré en avant de la forêt de Marchenoir par des troupes du général Chanzy à une reconnaissance allemande que dirigeait le général de Stolberg, à la tête de 6 régiments de cavalerie, d'un bataillon et demi d'infanterie et de 4 batteries, affirmait l'existence de l'armée de la Loire et, malgré la disproportion des forces opposées à l'ennemi, donnait confiance aux troupes. Les Allemands durent se retirer après avoir perdu 157 hommes; la perte des Français n'avait pas dépassé 39 hommes, dont 4 morts.

Positions de l'armée de la Loire, le 8 *novembre au soir.* — Le lendemain, 8, l'armée commençait dans la direction d'Orléans le mouvement qui devait conduire à la bataille de Coulmiers. Le soir, elle était établie entre Messas et Ouzouer-le-Marché, par Cravant et le château du Coudray, le 15e corps tenant la droite. La cavalerie était à Prénouvellon et Séronville. Le quartier général était à Poisly. On n'avait pas rencontré l'ennemi.

Sorti d'Orléans, le Ier corps bavarois vint, dans la nuit du 8 au 9, prendre position à l'ouest de la ville, en avant des bois du Buisson et de Montpipeau, à cheval sur la route du Mans, entre Saint-Sigismond et Baccon par Coulmiers; pendant les jours précédents, il avait organisé défensivement les villages, les fermes et les châteaux.

Dans la soirée du 8, le général d'Aurelle donnait ses instructions pour la journée du lendemain. Le 15e corps, amoindri de la 1re division (Martin des Pallières), devait à l'aile droite marcher sur le Bardon, les Fontaines, Baccon et la Renardière, tout en se reliant par sa gauche au 16e corps. Celui-ci, chargé de débusquer l'ennemi de Charsonville, Epieds, Coulmiers, Saint-Sigismond, devait, soutenu par dix régiments de cavalerie et six batteries, placés sous les ordres du général Reyau [1] prononcer

1. Le 2 novembre, le général Michel, nommé au commandement de l'Armée de l'Est, avait été remplacé sur la Loire par le général Reyau.



sur la gauche un mouvement tournant, de façon à déborder la droite allemande, en occupant solidement à la fin du jour la route d'Orléans à Châteaudun, vers les Barres. Plus à gauche, le lieutenant-colonel Lipowski avait ordre d'appuyer sur la gauche le mouvement de la cavalerie avec les francs-tireurs de Paris.

Ni l'*Ordre de mouvement* donné, le 8 novembre 1870, à Poisly, ni les instructions du général Chanzy, qui en furent la conséquence, ne prêtaient à la moindre ambiguïté sur le rôle réservé à la cavalerie du général Reyau :

«... Le général commandant en chef le 16e corps a reçu des instructions pour faire un mouvement tournant vers la gauche, soutenu par 10 régiments de cavalerie et 6 batteries qui, avec quelques corps francs, doivent chercher à déborder la droite de l'ennemi.

« La droite du 16e corps sera à Coulmiers.

« Le général commandant le 16e corps donnera au général Reyau, commandant la cavalerie, les instructions nécessaires pour son mouvement de demain... »

(Extrait de l'*Ordre de mouvement* signé D'AURELLE.)

«... Le résultat à atteindre est de débusquer l'ennemi de Charsonville, Epieds, Coulmiers, Saint-Sigismond, et de prononcer sur la gauche un mouvement tournant, de façon à occuper solidement, à la fin de la journée, la route de Châteaudun à Orléans, en s'avançant le plus possible dans la direction des Barres, tout en tenant toutes les positions qui doivent nous rendre maîtres des bois en avant de Rozières.

« Le général Reyau, avec ses deux divisions de cavalerie, doit, pendant cette opération, couvrir l'aile gauche de l'armée en se portant dans la direction de Patay...» (Extrait des Instructions données au 16e corps, pour la journée du 9, par le général Chanzy, son chef.)

Remarquons dès maintenant que, bien que le général d'Aurelle disposât de plus de 100.000 hommes, 45.000 hommes environ employés à faire des diversions que l'on avait jugées nécessaires ne parurent pas sur le champ de

bataille où quatre divisions d'infanterie seulement furent engagées.

BATAILLE DE COULMIERS, LE 9 NOVEMBRE.

Le général von der Tann pensait que le principal effort de l'assaillant se produirait contre sa gauche par Rondonneau et Baccon ; en conséquence il s'était décidé à établir sur la Mauve sa gauche renforcée, puis à prendre l'offensive avec sa droite, de Coulmiers dans la direction du sud-ouest. C'était se faire une idée fausse de la situation, puisque les Français avaient tout intérêt, au contraire, à rejeter les Bavarois sur Orléans afin de les couper de leur ligne de communication. Quoi qu'il en soit : la 3e brigade d'infanterie (Rothe) occupait le château de Préfort, la 1er brigade d'infanterie (de Dietl) était chargée de défendre la Renardière, ayant en avant d'elle, à Baccon, un bataillon de chasseurs destiné à soutenir les 3e et 5e brigades de cavalerie prussienne ; la 4e brigade d'infanterie (von der Tann) occupait Coulmiers. Quant à la 2e brigade d'infanterie (de Orff), elle était établie, dans le principe, avec l'artillerie de corps, en position d'attente à l'est de Coulmiers.

La bataille s'engagea à neuf heures et demie du matin.

A l'extrême droite, la brigade Rebillard (2e division du 15e corps) marche avec deux batteries sur le Bardon et les Fontaines d'où elle se rabat, par le château de la Touane qu'elle occupe, sur le château de Préfort. Il est une heure lorsque le général von der Tann, s'apercevant de son erreur, appelle à la Renardière la 3e brigade qui s'y rend par Huisseau. De ce côté, la lutte cesse donc de bonne heure ; cependant la brigade française est immobilisée face au bois de Montpipeau, faisant ainsi double emploi avec la brigade de cavalerie Boërio, qui eut suffi pour surveiller le débouché d'Orléans.

A la droite, dès neuf heures et demie du matin, la division Peitavin (3e division du 15e corps) avait déployé ses tirailleurs devant Baccon. Sous les yeux du général en chef, l'artillerie du 15e corps vint s'établir d'abord à l'ouest de Baccon, à la ferme de Boynes, ensuite au nord, à la ferme, la Cour Saint-Christophe et canonne les positions allemandes. Baccon est enlevé ; la Rivière tombe à son tour. L'artillerie agit de nouveau, et, après une préparation suffisante, le général Peitavin dirige, avec six bataillons, dont trois appartenant au 16e de chasseurs de marche, au 16e de ligne et au 33e de marche, une attaque combinée de front et de flanc contre la Renardière qui est évacuée vers deux heures par l'ennemi. On marche ensuite sur le château de Montpipeau. Pendant ce temps, la brigade d'Aries (2e division du 15e corps), affectée pour réserve à la division Peitavin, s'établissait au château du Grand-Lus, que les Bavarois avaient commis la faute de ne point garder.

Vers trois heures, le 16e corps occupe donc la ligne Huisseau-Montpipeau-Grand-Lus. C'est auprès de Grand-Lus que l'artillerie du 15e corps s'est déployée pour coopérer à l'attaque de Coulmiers.

Au centre, la division Barry (2e du 16e corps) marchant par Champdry, Villorceau et Saintry sur Coulmiers où l'ennemi était fortement retranché faisait, vers deux heures, ses préparatifs d'attaque.

A la gauche, l'amiral Jauréguiberry, qui avait rejoint sa division (1re du 16e corps) depuis la veille, était arrivé, vers dix heures et demie, à Epieds que sa tête de colonne, la brigade Deplanque, dépassa dès que la division Barry atteignit elle-même Saintry. Arrêtée devant Cheminiers par les feux croisés d'artillerie venant de Gémigny, du parc de Coulmiers, de Rosières et de Saint-Sigismond, cette division recouvra sa liberté d'action vers une heure.

Entre une heure et deux heures du soir, Coulmiers, défendu par la 4e brigade bavaroise qui dispose de 7 batteries

est donc menacé par la gauche de la division Peitavin et par la division Barry. La lutte s'engage, mais l'ennemi tient solidement, alors même que les tirailleurs français sont parvenus à prendre pied dans quelques jardins situés en avant du village. Pendant que le général d'Aurelle fait avancer l'artillerie de réserve du 15e corps commandée par le colonel Chappe et la brigade d'Aries, le général Barry prépare contre le village un mouvement tournant. L'assaut est alors donné, à gauche et au centre par le général Barry, qui marche avec un bataillon du 22e régiment des mobiles de la Dordogne, à droite par la brigade d'Aries.

Voici dans quels termes le général d'Aurelle a relaté ce moment décisif dans lequel le succès de la journée fut assuré :

«... Mais les Allemands, s'abritant derrière chaque arbre et les pans de murailles écroulées, par de nouveaux efforts désespérés, avaient chassé nos soldats du village et étaient redevenus maîtres de la position.

« Le général Barry, mettant alors pied à terre, se place à la tête de ses troupes, les enlève aux cris de : *En avant ! vive la France !* et à son tour force l'ennemi à reculer. La lutte se prolonge dans le village en flammes.

« Le général en chef fait placer deux batteries de 8 derrière le parc du Grand-Lus, dans un endroit favorable masqué par des arbres. Elles balayent la route de Bucy — Saint-Liphard à Coulmiers, que suivent les Bavarois en retraite vers Patay et réduisent au silence les batteries ennemies.

« En même temps, le général d'Aurelle fait approcher la brigade d'Aries, qui avait formé la réserve du 15e corps pendant la journée ; il lance cette brigade sur le village. Ces troupes sont enlevées avec un irrésistible élan par leur vaillant général. Bientôt Coulmiers est emporté d'assaut par la division Barry et la brigade d'Aries, rivalisant de courage et d'ardeur... »

Lorsque, un peu après quatre heures du soir, les Français sont maîtres de Coulmiers, le général von der Tann

venait de donner l'ordre de battre en retraite sur Saint-Péravy-la-Colombe.

Maître de Cheminiers, l'amiral Jauréguiberry avait étendu vers Champs la brigade Deplanque dont la position était bientôt devenue critique sous le feu de plusieurs batteries ennemies. L'amiral, déployant toute son artillerie, avait appelé à lui la brigade Bourdillon ; puis, vers cinq heures, communiquant à tous sa vigueur[1], il réoccupait Champs, et enlevait Ormeteau aux arrière-gardes bavaroises qui soutenaient énergiquement la retraite. Les villages de Rosières et de Gémigny furent ensuite occupés.

A la nuit tombante, les Français étaient maîtres de toutes les positions et les Bavarois étaient en pleine retraite.

Malheureusement le général Reyau n'avait pas rempli la partie du programme qui le concernait spécialement : « couvrir le flanc gauche de l'armée française du côté de Chartres en se dirigeant sur Saint-Péravy et en même temps couper la retraite de l'ennemi sur la route de Paris » (général d'Aurelle).

Après s'être attardé inutilement à un combat d'artillerie contre les fermes qui avoisinent Champs et Saint-Sigismond, combat dans lequel il éprouva de fortes pertes, il s'était arrêté vers trois heures; plus tard, à cinq heures, sur les faux renseignements donnés par une reconnaissance mal faite, qui vit des troupes allemandes dans les francs-tireurs de Lipowski parvenus à Nids, il se repliait sur le point d'où il était parti le matin.

Il en résulta que l'armée de la Loire perdit une partie des avantages qu'elle pouvait recueillir du succès de cette journée. Le mouvement tournant ne fut pas complété et

1. « Arrivé de la veille, dit le général d'Aurelle, pour prendre le commandement d'une division d'infanterie, l'amiral Jauréguiberry, par son sang-froid et son adresse, étonna nos jeunes soldats. Electrisés par son exemple, ils s'étaient emparés à la baïonnette de Champs et d'Ormeteau... »

la cavalerie qui, « lancée sur les lignes de retraite de l'ennemi, aurait pu entamer la poursuite et donner de bons résultats, était retournée dans ses cantonnements à Prénouvellon » (général d'Aurelle).

Le résultat eut été bien autre encore si la 1re division du 15e corps, qui comptait plus de 30.000 hommes d'infanterie, 44 pièces de canon et 750 à 800 chevaux avait été mise à même de remplir le rôle qui, dès le principe, lui avait été assigné. Parti d'Argent le 7, après avoir été autorisé à penser que la bataille serait livrée le 11 et non le 9, le général Martin des Pallières avait pour mission de franchir la Loire et de se diriger par l'est au travers de la forêt d'Orléans, de manière à arriver au moment décisif sur les derrières de l'ennemi. Il passa la Loire à Sully le 8 et, le soir même, il atteignait Châteauneuf. Le 9, il passa le canal d'Orléans; il était arrivé à Trainon lorsque la canonnade de Coulmiers se fit entendre. Tout d'abord le général des Pallières avait songé à pousser jusqu'à Artenay; mais il se rabattit vers le nord-est d'Orléans sur Fleury, où, régulièrement, il ne devait être que le 10 : il y arrivait le soir, à six heures, après avoir fait parcourir onze lieues en quatorze heures à ses troupes qui ne purent prendre ni repos, ni nourriture.

C'est ainsi qu'on laissa échapper les bénéfices d'une combinaison qui aurait pu avoir pour conséquence, si les combinaisons de cette nature n'étaient le plus souvent exposées à échouer, la destruction des troupes du général von der Tann dont la conduite dans une circonstance aussi délicate est digne d'attention.

Menacé d'une attaque enveloppante, le général bavarois, au lieu de l'attendre passivement et de se laisser bloquer, se porte d'Orléans à Coulmiers. Il n'a pas assez de troupes pour prendre l'offensive contre le général d'Aurelle dont les colonnes s'avancent dans une union assez intime; il s'arrête donc et, après une erreur de début que nous avons signalée, il livre sur place, de

façon à couvrir sa ligne de retraite sur Chartres, une bataille défensive qu'il sait terminer à temps. En procédant ainsi, il avait habilement augmenté d'un jour de marche la distance qui le séparait de la division Martin des Pallières, cette division ne contribua pas au gain de la bataille de Coulmiers et le général d'Aurelle se trouva amoindri de plus de 30.000 hommes et de l'artillerie correspondante, auxquels il eût pu confier avantageusement le mouvement tournant que renonça à effectuer la cavalerie du général Reyau.

Si donc la faute commise de séparer la 1re armée de la Loire en deux portions dans le but de prendre l'ennemi entre deux feux n'entraîna point la perte de la bataille de Coulmiers, il faut reconnaître qu'elle diminua beaucoup les conséquences de cette victoire. Par suite de l'oubli complet d'un des principes les plus importants de l'art de la guerre, l'armée était séparée en deux parties qui, au début, étaient placées à 20 lieues de distance l'une de l'autre. L'une d'elles fut perdue pour la bataille; elle eut certainement couru un danger sérieux, si le général von der Tann avait été victorieux au lieu d'être battu, car il n'eut pas manqué de se rejeter sur le général Martin des Pallières et de le battre à son tour.

Quoi qu'il en soit, l'armée française avait pris l'offensive, pour la seconde fois depuis le commencement de la guerre, et le succès avait couronné ses efforts : les circonstances étaient relativement favorables, il est vrai, car il importe de ne rien exagérer; mais on s'en était rendu compte et on avait saisi le moment opportun, ce qui était d'un heureux augure pour l'avenir.

La *bataille de Coulmiers* que la *Relation prussienne* s'obstine, pour des raisons faciles à comprendre, à ranger au nombre des *combats* est particulièrement remarquable par l'emploi de l'artillerie préparant la voie à notre jeune infanterie et appuyant ses généreux efforts. L'artillerie du 15e corps notamment s'était distinguée :

elle était commandée par un homme expérimenté, le général de Blois, qui, malgré son âge avancé, ne cessa jusqu'à la fin de la guerre de donner un grand exemple.

Les troupes couchèrent sur leurs positions. La poursuite n'eut pas lieu[1], parce que, sous l'impression des renseignements inexacts fournis par la cavalerie du général Reyau, on s'attendait pour le lendemain, dit le général d'Aurelle, « à une attaque de front combinée avec une autre attaque sur le flanc gauche », constitué par l'aile refusée du général Chanzy. La fatigue des hommes était grande et le temps était devenu très mauvais; il ne fallait pas trop demander pour une première fois.

Le 10 novembre au matin, on apprit que les Bavarois, loin de songer à attaquer, avaient évacué Orléans : ils s'étaient dirigés à marche forcée d'abord sur Saint-Péravy, et pendant la nuit sur Artenay; de là, le 10 de grand matin, sans perdre de temps, ils continuèrent leur marche sur Toury où ils s'arrêtèrent.

Dans la matinée même du 10, un officier vigoureux et intelligent, le commandant de Lambilly, chef d'état-major de l'amiral Jauréguiberry, avait montré, en se jetant au point du jour à la tête d'une cinquantaine de cavaliers sur Saint-Péravy, ce qu'il eut été possible de faire la veille avec un peu d'audace.

« Apprenant au point du jour, dit le général d'Aurelle, que l'ennemi était en pleine retraite, et que sa dernière colonne de bagages et d'artillerie venait de traverser Saint-Péravy, il n'hésita pas à se jeter à la poursuite de l'ennemi avec ce qu'il avait sous la main, les pelotons d'escorte de l'amiral, comprenant environ 50 cavaliers des 6e dragons et 1er hussards; ils furent appuyés à distance par un bataillon d'infanterie. Ils rencontrent la colonne ennemie à sa sortie de Saint-

1. « La bataille n'avait fini qu'à la nuit: la cavalerie, qui, lancée sur les lignes de retraite de l'ennemi, aurait pu entamer la poursuite et donner de bons résultats, était retournée dans ses cantonnements... » (La première armée de la Loire.)

Péravy, gagnèrent au galop la tête du convoi sabrant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Ils ramenèrent deux canons, vingt-neuf voitures de munitions et une centaine de prisonniers, dont cinq officiers et 110 chevaux... »

L'armée de la Loire à peine organisée fit preuve, le 9 novembre, d'une vigueur et d'un entrain dignes des beaux jours. Bien que les suites n'aient pas répondu aux impatiences d'un patriotisme plus exigeant qu'éclairé, et tout en laissant de côté des exagérations bien naturelles si l'on se reporte à l'époque, Coulmiers n'en constitue pas moins un sérieux et brillant succès : c'est la seule victoire réellement incontestée de toute la guerre[1].

Les forces mises en ligne de chaque côté avaient été les suivantes :

Allemands, environ 22.000 hommes disposant de 112 bouches à feu; *Français*, environ 65.000 hommes disposant de 150 canons.

La supériorité numérique des Français était donc considérable, mais il n'est que juste de remarquer que leurs troupes, de nouvelle formation, eurent à s'avancer sous le feu *en terrain découvert* et à enlever, comme premier essai, des positions retranchées qui avaient été organisées à loisir.

Les pertes se chiffrèrent ainsi : *Français*, environ 1.500 tués au nombre desquels le colonel de *Foulonge* du 31e de marche ou blessés; *Allemands*, 783 hommes hors de combat, dont 94 tués, parmi lesquels 16 officiers, et plus de 2.000 prisonniers non blessés.

Après Coulmiers, le général d'Aurelle, seul bon juge

1. Le monument commémoratif de cette bataille se dresse à l'angle nord-ouest du parc de Coulmiers qui appartient, comme en 1870, à M. de Villebonne. Sur la pyramide, une seule date : elle surmonte la palme du martyre creusée dans la pierre. Une plaque de pierre contient les noms des généraux et des corps qui ont pris part à la lutte; cette liste est suivie de quelques mots : *Spes illorum immortalitate plena est.*

dans la matière, ne crut pas à la possibilité d'une marche *immédiate* sur Paris : son armée fortement ébranlée par la victoire même, ainsi qu'il arrivera toujours à de jeunes troupes, avait besoin de se refaire, Le premier moment passé, l'offensive n'eut plus été selon le général qu'une périlleuse témérité.

« Il fallait se contenter, a dit avec insistance le général d'Aurelle, du résultat obtenu; la victoire de Coulmiers avait mis la dernière main à l'œuvre entreprise par le général d'Aurelle; son armée, solide, disciplinée, avait après la bataille confiance en elle-même et en ses chefs.

« Coulmiers n'était dans la pensée du général en chef que le prélude des grands combats qui devaient suivre... »

«... Marcher sur Paris après Coulmiers, était une tentative insensée, téméraire, c'était exposer cette armée à une destruction certaine, c'était encourir devant le pays une responsabilité que ne pouvait accepter un général expérimenté, soucieux de sa réputation et des grands intérêts qui lui étaient confiés... »

Même encore aujourd'hui le doute est permis pour ceux qui estiment que la critique est facile après un événement qui dépassait cependant toutes les espérances.

Dès le 10, le général von der Tann recevait de Chartres l'appui de la 22e division d'infanterie et de la 4e division de cavalerie qui participèrent à la dernière partie de son mouvement rétrograde.

Ordres adressés du grand quartier général allemand, le 10 novembre. — Aussitôt que la nouvelle de la défaite de Coulmiers parvint à Versailles, le grand quartier général envoya des ordres au grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin et au prince Frédéric-Charles.

Le grand-duc reçut l'ordre de se porter avec la 17e division d'infanterie, les 2e et 6e divisions de cavalerie à Angerville où il devait être rallié par le général von der Tann, et de prendre le commandement de toutes les troupes.

Quant au commandant de la IIe armée, il fut immédiatement invité, par télégramme en date du 10, à hâter sa marche de telle sorte que le IXe corps atteignit Fontainebleau le 14 même. Aussitôt après la capitulation de Metz, la IIe armée s'était mise en marche vers le sud-ouest par la Haute-Seine.

Le général de Moltke avait assigné un rôle spécial à la IIe armée, en la chargeant de disperser les troupes de nouvelle formation réunies par les Français ; il estimait que l'occupation de Châlon-sur-Saône, de Nevers et de Bourges par un corps d'armée suffirait pour procurer ce résultat. A la date du 10 novembre, la IIe armée se trouvait en position sur la ligne Troyes-Chaumont. Elle dut renoncer à se porter sur Châlon-sur-Saône et sur Bourges et marcha sur Fontainebleau.

Emplacements occupés par l'armée de la Loire, le 11 novembre. Camp retranché d'Orléans. — Cependant le général d'Aurelle supposait que le succès de Coulmiers serait promptement suivi d'un retour offensif des Allemands ; dès le 10, il se prépara à le recevoir. En conséquence, il s'établit à cheval sur la route de Paris et transporta son quartier-général du Grand-Lus à Villeneuve-d'Ingré.

La veille même, M. de Cathelineau commandant des volontaires vendéens, qui avait remplacé sur la rive droite, la brigade Rebillard, était entré à Orléans.

La brigade d'Aries du 15e corps fut envoyée dans cette ville. Le reste de l'armée occupait, le 11 novembre, les emplacements suivants arrêtés d'un commun accord entre le général en chef et le général Chanzy :

La 1re division (des Pallières) du 15e corps fut portée en première ligne, à Neuville-aux-Bois et à Chevilly. La 2e brigade de la 2e division (Martineau des Chenez), à Gidy et à Cercottes. A sa gauche, le 16e corps s'étendait entre Boulay et Saint-Péravy.

Derrière le 16e corps et en seconde ligne, la 3e division (Peitavin) du 15e corps gardait les points de Bucy-Saint-Liphard, Rosières et Coulmiers.

[redacted]

Le flanc gauche de l'armée était couvert entre Saint-Péravy et Tournoisis par les deux divisions de cavalerie.

Le 12 novembre, le ministre de la guerre arrivait au quartier-général; il apportait des récompenses et des éloges dont l'expression devait cette fois trouver de l'écho dans tous les rangs de l'armée[1].

« *Soldats de l'armée de la Loire,*

« Votre courage et vos efforts nous ont enfin ramené la victoire, depuis trois mois déshabituée de nos drapeaux. La France en deuil vous doit sa première consolation, son premier rayon d'espérance.

« Je suis heureux de vous apporter, avec l'expression de la reconnaissance publique, les éloges et les récompenses que le gouvernement décerne à vos succès.

« Sous la main de chefs vigilants, fidèles, dignes de vous, vous avez retrouvé la discipline et la force. Vous nous avez rendu Orléans enlevé avec l'entrain de vieilles troupes depuis longtemps accoutumées à vaincre.

« A la dernière et cruelle injure de la mauvaise fortune, vous avez montré que la France, loin d'être abattue par tant de revers inouïs jusqu'à présent dans l'histoire, entendait répondre par une générale et vigoureuse offensive... »

C'est alors que l'établissement d'un *camp retranché*

1. Le 10, de son quartier-général du Grand-Luz, le général d'Aurelle avait remercié ses troupes dans des termes dont la modestie que l'on a pu trouver exagérée n'a pas du moins provoqué les sarcasmes de l'ennemi :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire,

« La journée d'hier a été heureuse pour nos armes ; toutes les positions attaquées ont été enlevées avec vigueur; l'ennemi est en retraite.

« Le gouvernement, informé par moi de votre conduite, me charge de vous adresser des remercîments; je le fais avec bonheur.

« Au milieu de nos malheurs, la France a les yeux sur vous; elle compte sur votre courage; faisons tous nos efforts pour que cet espoir ne soit pas trompé.

« Le général en chef de l'armée de la Loire,

« Signé : *d'Aurelle.* »

autour d'Orléans était décidé d'un commun accord, dans une conférence à laquelle assistèrent, entre autres, MM. Gambetta, de Freycinet, etc., les généraux d'Aurelle, Borel, des Pallières, etc. Le général en chef comptait profiter de cet arrêt pour donner aux soldats des vêtements, des chaussures et pour combler des lacunes importantes.

Le 14 novembre, le général d'Aurelle était nommé général en chef de l'armée de la Loire, et le général Martin des Pallières commandant du 15e corps d'armée.

Les travaux du camp retranché furent entamés d'après le plan suivant : à l'est de la route de Paris, la forêt d'Orléans devait être fortement occupée[1]; à l'ouest, on comptait construire une ligne de retranchements, de tranchées-abris et de batteries partant de Chevilly et rejoignant la Chapelle, par Gidy, Boulay, Ormes et le Bout-de-Coutes. 84 canons de la marine furent envoyés à Orléans et employés à armer des batteries qui furent servies par les artilleurs de la marine. Enfin on s'occupa de suite de mettre en état de défense une ligne de postes avancés à la Provenchère, Huêtre, Bricy, Coinces, Saint-Péravy, Coulimelle, Saint-Sigismond, Gémigny, Rosières et Coulmiers.

Il y eut bientôt lieu de modifier (Ordre du 16 novembre) les emplacements des 15e et 16e corps, en vue de l'arrivée prochaine de la 3e division (Morandy) du 16e corps qui, restée à Gien, rejoignit le général Chanzy, le 17.

Le général d'Aurelle fut prévenu qu'il serait renforcé avant peu par le 17e corps (général Durrieu) alors en formation à Mer et à Blois; on lui offrit également le commandement des éléments qui étaient épars dans l'ouest, mais il se récusa à cause de l'éloignement qui eut rendu toute surveillance illusoire.

1. M. Cathelineau fut spécialement chargé de cette mission; il prit position entre Chilleurs et Loury.

Projet du général d'Aurelle. — Le général commandant de la première armée de la Loire que l'on a accusé de n'avoir pas eu de plan savait cependant fort bien ce qu'il voulait faire; il entendait s'enfermer momentanément dans les lignes de défense d'Orléans, y concentrer les troupes, y attendre l'ennemi tout en activant l'organisation des corps déjà formés et des bandes qu'on lui annonçait; enfin recevoir le choc de l'ennemi dans de fortes positions et régler sa conduite postérieure sur l'issue de la lutte, issue dans laquelle il ne laissait pas que d'avoir une certaine confiance.

A Tours, on arrête en principe la marche sur Paris. — A partir du 20 novembre, le ministre de la guerre et son délégué changent le plan arrêté d'un commun accord dans la conférence de Villeneuve-d'Ingré et, prenant Paris pour suprême objectif[1], ils se décident à faire attaquer Pithiviers.

Inquiet de l'immobilité de ses adversaires, le grand duc de Mecklembourg s'attendait d'abord à être attaqué par Chartres; en conséquence il établit son armée à Rambouillet, Houdan, Dreux et Chartres. Rien ne paraissant, il se porta sur le Mans et s'avança par Nogent-le-Rotrou jusqu'à Connerré en refoulant devant lui les bandes du général Fiéreck, commandant supérieur régional de l'ouest. C'est alors qu'on crut Tours menacé.

Le 22 novembre, le grand-duc recevait de l'état-major de Versailles, enfin éclairé, l'ordre de rallier le prince Frédéric-Charles.

Depuis le 18 novembre, celui-ci avait concentré autour de Pithiviers et de Montargis les IIIe, IXe, X^e corps et 2 divisions de cavalerie, soit environ 60.000 soldats aguerris disposant de 276 bouches à feu; l'arrivée du grand-duc porta cette armée à plus de 100.000 hommes.

Il résulte des aveux mêmes des Allemands, que le prince Frédéric-Charles ne désirait rien tant que d'être

1. « Paris a faim et nous réclame. »



attaqué dans les terrains découverts de la Beauce; car l'enlèvement du camp retranché d'Orléans constituait à ses yeux une entreprise bien autrement difficile.

Le général d'Aurelle dut se résigner à accepter les exigences du ministère de Tours, où l'on commençait à se laisser entraîner à une regrettable immixtion dans les mouvements de troupes, en supprimant pour ainsi dire le commandant en chef. C'est ainsi qu'un simple *Avis* apprit au général d'Aurelle que le mouvement sur Pithiviers serait exécuté par le général des Pallières et le général Crouzat auquel venait d'être confié le commandement du 20e corps : ce corps, formé depuis peu avec les débris de l'armée de l'Est, était loin d'être organisé et manquait du nécessaire.

A cette époque, l'armée de la Loire se composait du 15e corps (Martin des Pallières), du 16e corps (Chanzy), du 17e corps (de Sonis, successeur du général Durrieu), du 18e corps (commandé provisoirement par le colonel d'état-major Billot, en attendant le général Bourbaki) et du 20e corps (Crouzat). Le 21e corps était aussi en formation sous les ordres du capitaine de vaisseau Jaurès, avec les débris des bandes du général Fiéreck.

Le général d'Aurelle commandait seulement les 15e et 16e corps; quant aux 17e, 18e et 20e corps, ils obéissaient à des ordres venus de Tours.

Le conflit qui s'ensuivit, et qui mit à une si rude épreuve le patriotisme du général d'Aurelle, eut pour résultat immédiat un éparpillement de forces dont le prince Frédéric-Charles ne pouvait manquer de profiter. On était déjà loin de la concentration que le général en chef voulait réaliser et on allait renoncer à la défensive expectante qu'il entendait conserver.

Mouvement en avant des 18e et 20e corps. — La droite de l'armée, formée par les 18e et 20e corps, se porta de Gien et de Nevers sur Beaune-la-Rolande, conformément aux ordres venus en dernier lieu de Tours. Le rôle du 15e corps se trouvait ainsi très amoindri.

Le 24 novembre, le prince Frédéric-Charles, qui se trouvait à Pithiviers, entre Paris et Orléans, avec deux corps et une nombreuse cavalerie, y était rallié par le général de Voigts-Rhetz (Xe corps : 11.000 fantassins, 1.000 chevaux, 72 canons) qui occupa et mit en état de défense Beaune-la-Rolande. Le même jour, le 18e corps était délogé de Ladon. Le prince Frédéric-Charles acquit alors la certitude qu'il avait devant lui les 18e et 20e corps.

Combat de Beaune-la-Rolande, le 28 novembre. — Le 28 novembre, après une perte de deux jours que l'ennemi utilisa à concentrer 75.000 hommes (trois corps), le 20e corps venait se heurter contre Beaune-la-Rolande, après avoir enlevé Saint-Loup, Nancray et Batilly. Mais le général Crouzat ne put se décider à déloger l'ennemi à coups de canon d'une ville française : il acceptait donc ainsi un insuccès et, malgré la très grande vigueur dont il fit preuve, il ne put parvenir à forcer de front des murailles bien garnies. Pendant ce combat, le 18e corps était retardé dans sa marche, à Maizières et Juranville dont il s'empara. Une dernière tentative faite en commun à la nuit resta infructueuse et il fallut battre en retraite, après avoir éprouvé une perte d'environ 3.000 hommes[1]. Le général Martin des Pallières, qui s'était mis en marche avec la plus forte division du 15e corps pour appuyer le mouvement en avant, fut immobilisé à Chilleurs-aux-Bois : non seulement il ne fut donc d'aucun secours; mais il laissa les troupes prussiennes qui occupaient Pithiviers se porter sur le lieu du combat.

Le délégué du ministre de la guerre, qui avait dirigé l'opération sur Beaune-la-Rolande, ordonna que les 18e et 20e corps se repliassent sur Bellegarde, à l'est de la forêt d'Orléans.

1. Le 3e régiment de zouaves de marche eut à lui seul 17 officiers tués ou blessés.

Les mouvements du grand-duc de Mecklembourg sur le Mans et Vendôme ne furent pas arrêtés par la démonstration sur Maizières, Juranville, Beaune-la-Rolande. Quelques jours après, il opérait sa jonction à Janville.

Retraite du 17e corps. — Le 25 novembre, le général de Sonis, ayant reçu directement l'ordre d'occuper Châteaudun avec le 17e corps, avait livré un heureux combat à Brou. L'évacuation de Châteaudun, qui eut lieu dans la nuit du 27 au 28, sur la foi de renseignements erronés, montra le peu de consistance de ce corps qui, malgré tous les efforts de son chef, se débanda. Le 29, les Allemands réoccupaient Châteaudun pour la deuxième fois.

La marche sur Fontainebleau par Pithiviers est résolue, 30 novembre. — L'arrivée tardive d'une dépêche de Paris en date du 18 novembre annonçant, le 30 novembre, que le général Ducrot devait tenter, le 29, une grande sortie vers le sud fit abandonner, définitivement cette fois, l'idée de défensive en avant d'Orléans. On arrêta donc une action commune sur Fontainebleau par Pithiviers. Cette décision fut prise en commun, le 30 novembre, dans la conférence de Saint-Jean de la Ruelle. Le général d'Aurelle accepta à contre-cœur, après avoir présenté ses observations, le plan qu'apportait M. de Freycinet. Ce plan consistait à changer de front vers la droite, le général Martin des Pallières, resté à Chilleurs, servant de pivot. Placé à l'extrémité opposée et sans soutien immédiat, le 16e corps allait se trouver bien exposé aux coups de l'ennemi.

Le 17e corps restait devant Orléans. Quant aux 18e et 20e corps, séparés du centre que constituait le 15e corps toujours morcelé, ils continuèrent à obéir aux ordres du délégué de la guerre : celui-ci devait leur faire rejoindre en temps opportun le gros de l'armée; le général en chef s'effaçait donc de nouveau.

Dissémination de l'armée, le 30 novembre. — L'armée

[redacted]

française composée de cinq corps d'armée, soit d'environ 170.000 hommes et 420 pièces, était éparpillée sur une ligne de près de 100 kilomètres de Ladon et Montargis jusqu'à Marchenoir par Artenay, Saint-Péravy, Ouzouer-le-Marché : 17e corps, près de Marchenoir; 16e corps, vers Saint-Péravy-la-Colombe ; 15e corps : les 2e et 3e divisions s'étendaient de Gidy à Saint-Lyé par Chevilly; la 1re division se trouvait à six lieues plus à l'est avec le général Martin des Pallières; 18e et 20e corps, à Bellegarde.

Combat de Villepion, le 1er décembre. — Le 1er décembre, le 16e corps commençait le mouvement. Il trouva les Allemands établis au nord de Patay.

Le 30 novembre au soir, les divers corps de l'armée du prince Frédéric-Charles réunie tout entière sur la ligne Orgères-Toury-Pithiviers, y occupaient les emplacements suivants. A droite de Toury, se trouvaient les troupes du grand-duc de Mecklembourg : le 1er corps bavarois à Orgères, la 17e division d'infanterie à Allaines, la 22e à Toury; la 4e division de cavalerie formait échelon en arrière de la droite; le front était couvert par la cavalerie bavaroise et par la 2e division de cavalerie. A la gauche de celle-ci, la 6e division de cavalerie reliait, vers Toury, les troupes du grand-duc à celles de la IIe armée, à gauche de Toury, la IIe armée avait le IXe corps entre Toury et Pithiviers, le IIIe à Boynes, le Xe à Beaune-la-Rolande et plus à gauche, vers le Loing, la 1re division de cavalerie. Le front total était donc d'environ 60 kilomètres.

En avant de la droite, une reconnaissance bavaroise se repliait sur la ligne Guillonville-Gommiers-Terminiers qu'occupait l'avant-garde (1re brigade bavaroise et cuirassiers), lorsqu'un peu avant deux heures du soir celle-ci fut abordée sur trois points à la fois.

La 1re division (Jauréguiberry) du 16e corps, secondée par la cavalerie Michel, enlève Gommiers, Guillonville et refoule les Bavarois sur la position Nonneville-Villepion,



que prolongeait Faverolles déjà occupé. Sans perdre de temps et avant que les réserves qui se rapprochent soient arrivées, l'amiral se jette sur le parc de Villepion, pendant qu'à sa gauche une partie de la brigade Deplanque marche sur Nonneville et qu'à sa droite un régiment de la brigade Bourdillon, renforcée plus à droite encore par une brigade de la division Michel, aborde Faverolles. La 1re brigade bavaroise (général Dietl) est repoussée sur Loigny avec d'assez fortes pertes, et les deux villages des ailes sont évacués. Vers cinq heures du soir, les Français étaient donc maîtres de Nonneville, Villepion et Faverolles : une fois de plus, l'offensive leur avait été favorable contre des troupes qui, cette fois, étaient supérieures en nombre.

Le même jour, le gouvernement de la province annonçait à la nation et à l'armée que la grande sortie du général Ducrot gagnait du terrain vers le sud et avait atteint Épinay, *au delà de Lonjumeau* [1]. La nouvelle étant déclarée *officielle*, il n'y avait plus à hésiter. Le général en chef lança de suite un ordre du jour et transporta son quartier-général à Chevilly.

Le général Chanzy, qui avait signalé l'impossibilité où il se trouvait d'appuyer à droite vers le gros de l'armée de la Loire, alors que l'ennemi était en force sur sa gauche, reçut l'assentiment du général d'Aurelle et l'assurance qu'il serait soutenu par les 15e et 17e corps. De son côté, le prince Frédéric-Charles ayant pris la résolution de renforcer sa droite en prévision d'une nouvelle attaque, ordonnait au grand-duc de Mecklembourg de se concentrer sur la ligne Tanon-Baigneaux; le IXe corps quitta Pithiviers, où il fut remplacé par le IIIe corps, et vint s'établir à Bazoches-les-Gallerandes.

1. C'eut été Épinay-sur-Orges; en réalité, il s'agissait d'Épinay près Saint-Denis, sur la route de Pontoise.

BATAILLE DE LOIGNY, LE 2 DÉCEMBRE.

Le 2 décembre au matin, au moment où le général Chanzy se préparait à continuer son mouvement offensif avec le 16e corps, sur un terrain qui n'avait pas été suffisamment éclairé, le Ier corps bavarois, qui avait évacué Loigny, était réparti de la façon suivante : sa 4e brigade occupait la ferme de Beauvilliers et le château de Goury; sa 3e brigade était établie entre ces deux points; la 1re division, la brigade de cuirassiers et l'artillerie disponible se trouvaient à Villeprévost; la 4e division de cavalerie chargée de couvrir l'aile droite était en position à Tanon. Lumeau était donc libre et il ne dépendait que des Français d'y devancer les Allemands.

Le 16e corps s'avança sur trois colonnes : à droite, la 3e division (Morandy), partie de la ligne Sougy-Terminiers, devait marcher sur Lumeau et de là sur Baigneaux; au centre, la 2e division (Barry) se portait de Terminiers et Muzelles sur Loigny; à 2 kilomètres en arrière de la 2e division et sur sa gauche, se trouvait la 1re division (Jauréguiberry) en marche de Villepion sur Loigny. Flanquant la gauche de la marche, la division de cavalerie Michel, soutenue par les francs-tireurs Lipowski et Foudras, se dirigeait par Nonneville sur Orgères et la Maladrerie.

A grande distance s'avançait le 17e corps, dont la brigade d'avant-garde seule avait atteint Patay la veille au soir.

Vers neuf heures du matin, la division Barry dépassait Loigny et, s'avançant sur un terrain complètement plat, dépourvu du plus petit abri, venait échouer contre la ferme Beauvilliers sans avoir fait, dit le général Chanzy, un emploi suffisant de son artillerie: vers dix heures, elle est déjà en pleine retraite sur Loigny. Pendant cette attaque, les deux brigades de la division Jauréguiberry marchaient : la brigade Bourdillon (1re) contre la ligne

Goury-Beauvilliers; la brigade Deplanque (2e) par la ferme de Morâle contre Villeprévost. La 2e division se trouve dégagée, les Bavarois doivent cesser leur poursuite et reculer à leur tour; mais les deux brigades Bourdillon et Deplanque ont à lutter contre des forces doubles, solidement établies et bien servies par leur artillerie et leur cavalerie. Les Bavarois parviennent à s'établir dans la ferme Morâle, dont la possession leur est vivement disputée mais qu'ils conservent, menaçant ainsi le flanc gauche de l'attaque de la 1re division.

Déjà la division de cavalerie Michel a rétrogradé de Guillonville sur Muzelles.

La brigade Bourdillon[1], qui se prodigua dans cette journée, touche presque au parc du château de Goury; réduite à ses propres forces, elle est repoussée une première fois, puis une deuxième fois, malgré d'énergiques efforts qui font le plus grand honneur à ses troupes et à leur chef. La brigade Deplanque a déjà reculé; finalement, un peu après deux heures, les Allemands occupent Fougeu et une partie de Loigny.

La division Morandy (3e) dont nous n'avons pas encore parlé s'était laissée prévenir dans Lumeau par la tête de la 17e division d'infanterie prussienne (de Treskow) venue de Santilly. Non seulement elle ne parvint point à l'en déloger, mais bien qu'ayant pris pied par sa droite pendant un certain temps dans Auneux, elle est définitivement repoussée, vers une heure : poursuivie au moment de l'entrée en ligne des premières troupes de la 22e division d'infanterie prussienne (de Wittich), elle s'écoule par Domainville et Neuvilliers sur Echelles et Terminiers. De ce côté, la préparation par l'artillerie a été presque nulle, ou du moins tout à fait inefficace.

L'aile droite française ainsi dégarnie fut couverte, sur

1. Elle était composée du 3e bataillons de chasseurs à pied, du 39e de marche et du 75e de mobiles qui, « la veille, par leur vaillante conduite à Villepion, avaient fait l'admiration de l'armée. » (*Général d'Aurelle.*)

l'ordre du général Chanzy, par des bataillons de la 2e division et par une batterie de l'artillerie de réserve, qui furent portés de Faverolles sur Terre-Noire.

A la gauche, la situation était restée un peu de temps stationnaire, jusqu'à ce que, vers deux heures et demie, le général von der Tann, ayant reçu du renfort, ordonna de reprendre l'offensive sous la protection de 80 pièces. Le 16e corps est attaqué de front par les 3e et 4e brigades bavaroises, à droite par la 17e division prussienne, à gauche par la 2e brigade bavaroise; enfin il est menacé d'être pris à revers par trois brigades de cavalerie bavaroise et prussienne, qui se dirigent vers la ferme de Chauvreux. On jette vers Gommiers, au devant de cette cavalerie qui tient en échec la cavalerie française, des troupes d'infanterie du 17e corps, de l'artillerie et on se cramponne à Villepion, centre de résistance que ne peuvent enlever les attaques répétées de l'ennemi. Ces efforts deviennent cependant tellement pressants que l'artillerie est en danger : alors, vers quatre heures, a lieu sur Loigny un énergique effort sous la direction du commandant du 17e corps.

Au moment du mouvement en arrière de la gauche française, deux bataillons d'un régiment de la brigade Deplanque, le 37e de marche, « qui n'était point prévenu de la retraite » (général Chanzy), étaient restés dans Loigny. Bientôt acculés par les Prussiens et par l'incendie, ils s'étaient définitivement réfugiés, vers trois heures, dans le cimetière où, bientôt bloqués, ils entamaient une résistance qu'ils devaient prolonger jusqu'à près de sept heures du soir. C'est le bruit de cette lutte qui détermina le général de Sonis à tenter une pointe hardie, avec l'espoir d'ailleurs déçu d'être soutenu à son tour. Il disposait seulement d'environ 800 hommes, dont 300 *Volontaires de l'ouest* connus peu de temps avant sous le nom de « *Zouaves pontificaux* » (colonel de Charette) : ils montrent le chemin de la gloire à un demi-bataillon des mobiles des Côtes-du-Nord et à deux compagnies

de francs-tireurs de Tours et de Blidah qui les encadrent.

D'un élan admirable, cette poignée d'hommes, qui marche contre une division victorieuse, se porte sur Loigny. Au passage, sans tirer un coup de fusil, à l'arme blanche, elle enlève la ferme de Villours[1] que défendent trois compagnies bientôt soutenues par quatre autres compagnies allemandes accourues de Loigny. De là, toujours sans tirer ainsi que l'ordre en a été donné, elle parcourt, sous un feu formidable les 1.200 mètres de terrain complètement nu qui s'étend jusqu'à Loigny. Un petit bois[2] situé à une faible distance du village, sur le bord du chemin, est enlevé et ceux que le feu a épargnés atteignent, non loin du cimetière, les maisons les plus voisines du village en flammes. Déjà les rangs se sont bien éclaircis et le général de Sonis vient d'être renversé, une cuisse broyée[3] ; mais l'étendard des zouaves, la bannière du « *Sacré Cœur* », est toujours en mains. Frappé à mort, le sergent de Verthamon l'a remis à Fernand de Bouillé ; lorsque celui-ci est tombé mort, il a été tour à tour remplacé par son fils, Jacques de Bouillé, qui est tué, par son gendre, de Cazenove de Pradines, qui est grièvement blessé, puis par M. de Traversay.

Mais les renforts allemands affluent et le général de

1. La ferme, qui était crénelée, fut abordée par l'est en utilisant un léger pli de terrain long d'environ 100 mètres, à la naissance duquel s'élève aujourd'hui une croix de style breton en granit élevée par une veuve, Madame F. de Ferron, à son mari sergent aux Volontaires de l'ouest.

Cette croix occupe le centre d'un petit enclos dans lequel reposent 34 Volontaires de l'ouest, 96 soldats d'autres corps et 4 Allemands.

2. Dans ce bois, dit « bois des zouaves » et dont on n'a conservé que la lisière, se dressent aujourd'hui plusieurs monuments élevés à la mémoire de MM. de Verthamon, de Bouillé, et du commandant de Trousseures.

3. Le général de Sonis passa la nuit sur le champ de bataille ; le lendemain il avait un pied gelé et subissait l'amputation de la cuisse.

Treskow engage jusqu'à « sa dernière réserve » (*Relation prussienne*). Le colonel de Charette doit ordonner la retraite; il tombe blessé près du bois : les Allemands arrêtent là leur poursuite et les survivants au carnage peuvent se retirer sur Villepion.

Dans le cimetière, le 37e de marche tenait toujours : le commandant Varlet avait été tué et le commandant de Fouchier fait prisonnier après avoir été blessé; le dernier coup de feu de la bataille de Loigny fut tiré là, vers sept heures du soir[1].

Grâce à leur énorme supériorité numérique, les Allemands restaient donc victorieux, mais le 16e corps avait vigoureusement résisté : la 1re division avait fait l'impossible; les deux épisodes de l'attaque de Loigny par le général de Sonis et de la défense du cimetière par le 37e de marche sont héroïques.

De part et d'autre les pertes avaient été considérables. Les *Allemands* n'avaient pas eu moins de 3.504 hommes hors de combat, dont 1.147 tués.

Quelques régiments français avaient été durement éprouvés : le 39e de marche de la brigade Bourdillon n'eut pas moins de 1.300 hommes, dont 22 officiers, hors de combat; au nombre des morts du 33e mobiles (Sarthe)[2] de la brigade Deplanque, figurait le jeune capitaine duc de Luynes. Quant à ceux qui avaient participé à l'attaque du général de Sonis : 198 volontaires de l'ouest, dont 18 officiers, étaient hors de combat, sur un effectif de 300; 110 mobiles des Côtes-du-Nord et 66 francs-tireurs

1. Le cimetière aura bientôt disparu : son état actuel permet encore cependant d'apprécier les conditions défavorables dans lesquelles se trouvaient les défenseurs : bien que protégés par l'église aujourd'hui détruite, qui occupait le centre du cimetière, ils étaient dominés de toutes parts et se trouvaient presque de plein pied avec les espaces adjacents.

2. Les mobiles de la Sarthe se sont tous particulièrement distingués le 1er décembre et ont mérité les éloges du général en chef qui déclare qu'ils se sont battus « avec l'aplomb de vieilles troupes. »

de Tours ou de Blidah étaient également tués ou blessés [1].

Combat de Poupry, le 2 décembre. — Pendant que le 16e corps livrait la bataille de Loigny, le 15e corps (2e et 3e divisions) livrait plus à l'est un combat *tout à fait indépendant* à la 22e division d'infanterie prussienne.

Conformément au plan général adopté, ce corps se dirigeait vers le nord pour occuper les points de Chilleurs et Neuville (1re division), Aschères et Ruan (2e division), Santilly (3e) division, lorsqu'un combat inopiné s'engage sur le flanc gauche de la 3e division, à hauteur de Poupry.

Prévenu de la marche d'une colonne française d'Artenay sur Allaines et Toury, le général de Wittich avait dirigé successivement les brigades de la 22e division prussienne d'Auneux par Milhouard sur Poupry et les bois voisins qui avaient été mis immédiatement en état de défense. Chargé par le général en chef lui-même de garder Poupry et Artenay, le 39e de ligne (2e division) en était parti sans que le général Peitavin, qui se croyait couvert, en fut informé. La 3e division (Peitavin), qui marchait en deux colonnes sur les routes d'Allaines et de Toury, la deuxième brigade (Martinez) tenant la gauche avait dépassé Poupry, lorsque la brigade la plus rapprochée est couverte de gros projectiles partis de ce point : c'est dans ces conditions défavorables que s'engage le combat. Le général Martinez lance le 27e de marche à l'assaut de Poupry, mais après une lutte acharnée ce régiment doit lâcher prise : 30 de ses officiers, dont 3 chefs de bataillon, sont hors de combat.

1. La nouvelle église élevée avec le produit d'une souscription est une véritable chapelle commémorative qui recouvre les ossements ramassés sur le champ de bataille.

Nous regrettons, comme nous l'avons fait à propos de la chapelle de Mars la-Tour, qu'on l'ait détournée de sa destination primitive en y inscrivant des noms étrangers à la bataille de Loigny, qui se résume si bien dans la charge chevaleresque de la fin de la journée.

Les Allemands vont marcher sur Artenay lorsque le général d'Aurelle arrive en ce point, vers midi, fait placer en avant d'Auteroches et dans la direction d'Auvilliers l'artillerie de réserve du 15e corps sous les ordres du colonel Chappe ; puis il mande en toute hâte la 2e division (Martineau) : cette division, parvenue alors à Ruan et Aschères, n'arriva sur le théâtre du combat qu'à la tombée du jour, c'est-à-dire trop tard pour être d'un secours sérieux. Vers trois heures et demie, les Prussiens prennent l'offensive ; toutefois, il sont tenus en échec : ils perdent même le village, mais le reprennent et le gardent. Le jour baissait, lorsque de Dambron débouche, sur le flanc gauche des Prussiens, la 1re brigade de la 2e division : les deux partis restent en présence ; à onze heures du soir, dit la *Relation prussienne*, la 22e division recule jusqu'à Auneux et Domainville. Ses pertes s'élevaient à 635 hommes hors de combat.

Dans la soirée du 2 décembre, les 15e et 16e corps se trouvaient séparés en deux groupes bien distincts. A l'exception de la 3e division qui avait reculé jusqu'à Huêtre, le 16e corps avait perdu peu de terrain : sa 1re division était encore maîtresse de Terminiers, de Faverolles et de Villepion ; sa 2e division occupait Gommiers ; en arrière, la cavalerie se trouvait toujours à Muzelles. Le 17e corps, dont le plus ancien des généraux de brigade (général Guépratte) avait pris provisoirement le commandement, était partagé entre Terminiers, Rouvray, Sainte-Croix et Patay. Le général Chanzy commandant les deux corps établit son quartier général à Terminiers. — Le 15e corps, avec lequel se tenait le général en chef, était groupé autour d'Artenay.

La retraite sur les positions en avant d'Orléans s'impose. — Journée du 3 décembre. — Les conséquences de la journée du 2 décembre furent l'abandon du plan adopté trois jours auparavant. Le 16e corps était hors d'état de reprendre immédiatement la lutte, de l'aveu même du général Chanzy. Privé de son chef énergique, le 17e corps

était dans de plus mauvaises conditions encore. Il fallut donc battre en retraite après avoir été écrasé en détail, puisque les 18ᵉ et 20ᵉ corps avaient été tenus à distance. Leur direction, ainsi que celle du 17ᵉ corps, furent, il est vrai, rendues le 2 décembre au général en chef, mais il était trop tard : le mal était fait.

La dépêche datée de Tours, quatre heures du soir (2 décembre), était ainsi conçue :

« Il demeure entendu qu'à partir de ce jour, et par suite des opérations en cours, vous donnerez directement vos instructions stratégiques aux 15ᵉ, 16ᵉ, 17ᵉ, 18ᵉ et 20ᵉ corps. J'avais dirigé jusqu'à hier les 18ᵉ et 20ᵉ, et par moments le 17ᵉ. Je vous laisse ce soin désormais... »

Quant au prince Frédéric-Charles qui avait reçu l'ordre de précipiter sa marche offensive sur Orléans, afin d'écraser de suite toute résistance nouvelle, voici ce qu'il ordonnait, le 3 décembre au soir, à la IIᵉ armée allemande pour le lendemain :

Pithiviers, le 2 décembre 1870, 10 heures du soir.

« La IIᵉ armée et la subdivision d'armée de S. A. le grand-duc de Mecklembourg devront exécuter demain, 3 décembre, une attaque concentrique contre Orléans.

« En conséquence, j'ordonne ce qui suit :

« 1° Le *IXᵉ corps d'armée* se dirigera demain sur Artenay, qu'il attaquera à neuf heures et demie du matin.

« Sur la chaussée romaine Bazoches — Saint-Lyé, marchera un détachement latéral du corps, composé de fractions de la 25ᵉ division. Ce détachement suivra à travers bois la grande route, en observant de conformer sa marche aux allures du combat; dans le bois même, il cherchera à prendre liaison à droite.

« Les trains du IXᵉ corps resteront au nord de Bazoches; ils y seront parqués et accompagnés d'une escorte.

« 2° Le *IIIᵉ corps d'armée* s'avancera sur plusieurs colonnes, et sur un front étendu, contre Chilleurs-aux-Bois; il attaquera cette localité à dix heures et demie, et s'en emparera, ainsi que de

la lisière du bois, en faisant donner vigoureusement son artillerie. Ceci fait, il poussera une forte avant-garde jusqu'au delà de Loury, que le gros du corps devra avoir atteint demain dans l'après-midi. A l'intérieur du bois, il faudra attacher des détachements de pionniers aux têtes des colonnes afin d'écarter les obstacles. — Le quartier général sera établi à Loury.

« Le IIIe corps parquera demain ses trains, sous escorte, au nord de Pithiviers, sur la route qui mène à Sermaises.

« 3° Le Xe *corps d'armée* (réserve).

« 4° La *division de cavalerie Hartmann*, renforcée d'une brigade d'infanterie, s'établira, selon les vues de son commandant, de façon à bien surveiller la région comprise entre l'Yonne et le Loing, ainsi que les routes qui longent cette dernière rivière.

« 5° La 6e *division de cavalerie* sera concentrée demain à huit heures et demie du matin, au sud de Châtillon-le-Roi.

« 6° La subdivision d'armée de S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg (qui est désignée pour coopérer à l'exécution de ces ordres) s'avancera demain à l'ouest de la route Artenay—Orléans, en se conformant à la disposition spéciale qui lui sera donnée par son chef pour prêter son concours à l'attaque projetée.

« 7° Je transporterai demain, après le combat, mon quartier général à Chilleurs-aux-Bois. »

« *Signé :* Le feld-maréchal, commandant en chef
prince Frédéric-Charles. »

Le grand-duc de Mecklembourg, qui suivait les 16e et 17e corps, fut chargé d'aborder Orléans par l'ouest ; le IXe corps fut lancé en deux colonnes sur Artenay ; le IIIe corps se dirigea vers l'est sur Chilleurs-aux-Bois ; le Xe corps fut conservé en réserve au nord de Chevilly.

Le 3 décembre, à trois heures quarante minutes du matin, le général d'Aurelle envoyait ses ordres pour la retraite.

Le général Chanzy reçut des instructions pour les 16e et 17e corps.

Le général Martin des Pallières (1re division du 15e corps) fut informé à Loury du mouvement de retraite

de l'armée et apprit qu'il était destiné à garnir l'enceinte d'Orléans.

Les généraux Martineau (2e division) et Peitavin (3e division) reçurent directement les ordres nécessaires pour l'exécution de leurs mouvements. La 2e division fut chargée de tenir l'arrière-garde.

De ce côté, au centre, les combats d'*Artenay* et de *Chevilly* eurent pour avantage de faciliter la retraite.

«. . Cette retraite en échiquier fut exécutée, dit le général d'Aurelle, avec une remarquable intelligence et un aplomb parfait par les généraux d'Aries et Rebillard, sous la direction du général de division Martineau des Chenez.

« La 3e division (Peitavin) qui avait beaucoup souffert la veille, après s'être ralliée, dut se diriger partie par Sougy, partie par Chevilly, sur ses anciennes positions de Gidy et de la Provenchère.

« Le convoi, les bagages étaient partis de bonne heure pour ne pas gêner la marche des troupes...

« Les brigades d'Aries et Rebillard soutinrent cette retraite avec une entente du métier et une bravoure qui leur ont mérité la reconnaissance de l'armée[1] et du pays, ainsi que les éloges de nos ennemis eux-mêmes... »

Le *combat d'Artenay* avait nécessité de la part des Allemands le déploiement de 90 bouches à feu. Celui de *Chevilly* dura jusqu'à la nuit. La 2e division du 15e corps défendit longtemps la ligne Moulin-d'Auvillers — ferme d'Arblay; elle s'arrêta ensuite à hauteur d'Andeglou (aujourd'hui en ruines) et enfin dans Chevilly que l'ennemi n'occupa que très tard dans la nuit.

D'abord très lente, la retraite se transforma malheureusement peu à peu, pour la masse de l'armée, en une déroute véritable, qui se propagea jusqu'à Cercottes, jusqu'à Orléans même.

1. Depuis que le général d'Aurelle écrivait ce passage, la *Relation prussienne* a paru; on y lit : La retraite des Français s'effectue « entement et en bon ordre. »

Le 3 décembre au soir, les 2e et 3e divisions du 15e corps occupaient Cercottes, Gidy et la Provenchère. Quant à la 1re division de ce corps, son chef ne reçut pas à temps, paraît-il, l'ordre qui la concernait. Attaqué à *Chilleurs-aux-Bois*, le général Martin des Pallières céda le terrain vers midi : par suite de malentendus, la retraite se fit partie sur Cercottes, partie sur Fay-aux-Loges dans d'assez mauvaises conditions. C'est ainsi que deux bataillons du 38e de ligne, qui avaient été mis en position avec une batterie de montagne à Courcy, furent oubliés. Le lieutenant colonel Courtot[1], qui les commandait, apprit vers cinq heures du soir, que Chilleurs était occupé par l'ennemi. Appréciant sainement la situation, il battit en retraite par la route de Pithiviers jusqu'à Fay-aux-Loges où il arrivait vers deux heures du matin; Loury étant occupé par l'ennemi, il repartait deux heures après et arrivait le 4, vers midi, à Orléans: Grâce à son esprit de décision, il avait sauvé ses troupes et aussi un bataillon des mobiles de la Nièvre[2] qu'il avait rencontré sur sa route.

L'aile gauche de l'armée se replia avec assez de régularité, non sans avoir tenté, dans la direction de l'Encornes et de Huêtre, une diversion qui fut utile au 15e corps alors engagé à Chevilly; le soir, les 16e et 17e corps occupaient la ligne Janvry — Saint-Péravy — Saint-Sigismond.

Le 3 décembre au soir, le prince Frédéric-Charles donnait un nouvel ordre dans lequel le mouvement concentrique ayant pour but l'enveloppement de l'ennemi est bien manifeste.

IIe ARMÉE ALLEMANDE

« Grand quartier général, Artenay, le 3 décembre, 9 h. du soir.

« La marche offensive sur Orléans continuera demain, 4 décembre.

1. Mort en 1880, colonel du 1er régiment de tirailleurs.
2. Journal des mobiles de la Nièvre, 12e mobiles.

« Le IXe corps d'armée partira de Chevilly à huit heures du matin et s'étendra dans la forêt, avec son infanterie, dans la direction de l'est, pour contribuer plus tard à envelopper Cercottes de ce côté.

« Le détachement de l'aile gauche du IXe corps poursuivra, dès sept heures du matin, le mouvement en avant qui lui a été prescrit de Saint Lyé sur la voie Romaine.

« Le IIIe corps d'armée s'avancera sur Orléans par la route Chilleurs-Loury. Il protégera son flanc gauche contre des corps ennemis venant de Bellegarde et fera agir surtout son artillerie contre Orléans. Il commencera son mouvement à sept heures du matin.

« Le Xe corps d'armée se portera en plusieurs colonnes sur Chevilly de manière que sa tête y arrive à une heure de l'après-midi, et se placera en réserve au nord du village. Ce corps d'armée aura avec lui son parc de munitions afin d'en fournir aux autres s'il est nécessaire.

« La 6e division de cavalerie sera rendue à huit heures du matin au sud d'Artenay et suivra l'aile droite du IXe corps.

« La fraction d'armée de son Altesse le grand-duc de Mecklembourg se mettra en mouvement à huit heures du matin pour coopérer, avec le IXe corps, à l'attaque de Gidy en enveloppant ce village du côté de l'ouest.

« Les nouvelles me seront envoyées à l'aile droite du IXe corps.

« *Signé :* prince FRÉDÉRIC-CHARLES,
feld maréchal commandant en chef. »

Conformément à cet ordre, l'armée allemande doit suivre trois directions générales : sur chacune d'elles marche un corps d'armée ; celui du centre est appuyé à courte distance par un autre corps formant réserve. Parvenus à hauteur de Chevilly, les 4 corps et les 2 divisions d'infanterie occupaient un front d'environ 25 kilomètres.

Journée du 4 décembre. — Combat de Cercottes. — Évacuation d'Orléans. — Dès quatre heures du matin, le 4 décembre, le général d'Aurelle faisait connaître au ministre de la guerre la nécessité où il se trouvait d'évacuer Orléans

et prenait d'excellentes dispositions pour que les approvisionnements renfermés dans cette ville ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi [1].

Pendant ce temps, la 2e division du 15e corps soutenait, contre le IXe corps, le *combat de Cercottes:* un heureux emploi d'épaulements pour les batteries et de tranchées-abris pour l'infanterie lui permit de soutenir cette lutte inégale jusqu'à près de une heure et demie du soir; elle se replia, à son tour, sur Orléans [1].

La journée du 4 décembre fut en grande partie remplie par des échanges de télégrammes entre Tours et Orléans. A quatre heures du soir, dans le but d'éviter une catastrophe que l'épuisement et la démoralisation des troupes n'autorisaient que trop à redouter, le général d'Aurelle se décidait, après avoir attendu le plus longtemps possible, à donner l'ordre définitif d'évacuer Orléans: cet ordre avait reçu, dès le principe, l'assentiment du ministre de la guerre.

Vers midi, les communications avec les 16e et 17e corps avaient cessé d'exister. La retraite s'effectua donc sur trois directions différentes, par suite de l'impossibilité où s'étaient trouvés aussi les 18e et 20e corps de regagner à temps Orléans: à l'aile gauche, les 16e et 17e corps placés provisoirement, depuis le 3, sous le commandement du général Chanzy, se dirigèrent sur Beaugency, après avoir soutenu les *combats de Patay* et de *Boulay;* à l'aile droite, les 18e et 20e corps remontèrent la rive droite de la Loire; au centre, pendant que les batteries de marine défendaient énergiquement, sous la direction du com-

1. A la sortie de Cercottes, vers Orléans, se dresse un petit monument entretenu avec soin, sur lequel on peut lire :

Ici reposent — 51 *soldats français tués en protégeant la retraite — de l'armée de la Loire — le* 4 *décembre* 1870.

« *C'est ainsi qu'ils ont quitté la vie, — laissant non seulement aux jeunes hommes, — mais à la nation tout entière — le souvenir de leur mort comme — un grand exemple de vertu et de courage.* »



mandant supérieur, le capitaine de vaisseau Ribourt, les abords d'Orléans[1], le 15e corps, à l'exception d'une division (3e) dirigée à tort sur Blois, franchit la Loire et se dirigea par la Ferté-Saint-Aubin sur Salbris qu'il atteignait le 6 décembre. Le soir même, le convoi composé d'environ trois mille voitures chargées de vivres y arrivait aussi.

Destitution du général d'Aurelle. — C'est à Salbris, le 6 décembre, que le général d'Aurelle fut informé que le commandement en chef de l'armée de la Loire était supprimé et qu'il y aurait à l'avenir deux armées de la Loire :

La *première*, composée des 15e, 18e et 20e corps, placée sous les ordres du général Bourbaki ;

La *deuxième* formée des 16e et 17e corps, que devait commander le général Chanzy.

Il apprit en même temps qu'il était « nommé au commandement des lignes stratégiques de Cherbourg. »

Le général d'Aurelle de Paladines rentra dans la retraite d'où l'amour de la patrie et le noble désir de la défendre l'avaient fait sortir. Quelque jugement que l'on porte sur la façon dont il a dirigé les opérations militaires après le 9 novembre il demeure acquis et la postérité, qui a déjà commencé pour le vieux général, ratifiera ce jugement :

Que dans la création de la première armée de la Loire façonnée en peu de temps à l'obéissance et à la discipline le général d'Aurelle s'est montré habile organisateur, instructeur énergique et a réellement bien mérité de la France ;

Que la glorieuse journée de Coulmiers, la seule victoire incontestée de toute la guerre, est son œuvre et qu'elle a été le résultat de marches bien ordonnées, de dispositions bien prises.

1. Les marins ne quittèrent Orléans vers onze heures du soir, qu'après avoir encloué leurs pièces et détruit les munitions.

Le 5 décembre, dès la première heure, les Allemands étaient dans Orléans. Ils avaient perdu environ 1.500 hommes pendant les deux journées des 3 et 4 décembre ; les pertes des Français s'élevaient au chiffre approximatif de 20.000 hommes, dont 18.000 prisonniers.

TABLEAU N° 5.

SITUATIONS,

A L'ÉPOQUE DE LEUR FORMATION, DES DIFFÉRENTS CORPS D'ARMÉE QUI ONT FIGURÉ DANS LES PREMIÈRE ET DEUXIÈME ARMÉES DE LA LOIRE.

15e CORPS D'ARMÉE [1]

Commandants : général de division d'**Aurelle de Paladines**, jusqu'au 14 novembre ; général de division **Martin des Pallières**, depuis le 14 novembre.

Chef d'état major : général de brigade **Borel**.

Commandant de l'artillerie : général de brigade **de Blois de la Calande**.

Commandant le génie : colonel **de Marsilly**.

1re Division d'infanterie :
général de division **Martin des Pallières**

Brigades : de Chabron, Bertrand.

1. Chacune des divisions comprenait jusqu'à 6 régiments et 1 ou 2 bataillons d'infanterie, 3 batteries et 1 section du génie. Dans ce corps d'armée figuraient 3 *vieux régiments*, le 16e (Bn. Poitavin), le 39e et la Légion étrangère (Bn. d'Arfes).

2e Division d'infanterie : général de division **Martineau des Chenez.**

Brigades : **d'Aries, Rebillard.**

3e Division d'infanterie : général de brigade **Peitavin.**

Brigades : **Peitavin, Martinez.**

Division de cavalerie : général de division **Reyau.**

Brigades : **Galouet de Longuerue, Brémond d'Ars, Michel, Dastugue** (colonel).

Réserve d'artillerie (8 batteries) : colonel **Chappe.**

Parc : colonel **Hugon.** — Réserve du génie.

Division mixte.

Brigades : d'infanterie, **Maurice**; de cavalerie, **Tripart.**

16e CORPS D'ARMÉE[1]

Commandants { général de division **Pourcet.** général de division **Chanzy,** vice-amiral **Jauréguiberry.**

Chef d'état-major général : général **Renault,** général **Lallemand,** colonel **Vuillemot.**

Commandant de l'artillerie : colonel **Robinot-Marcy,** lieutenant-colonel **Süter.**

Commandant le génie : colonel **Javain.**

1re Division d'infanterie : vice-amiral **Jauréguiberry.**

Brigades : **Morandy, Deplanque.**

2e Division d'infanterie : général de brigade **Barry.**

Brigades : **Desmaisons,** ***.

3e Division d'infanterie : général de division **Chanzy.**

Brigades : **Bourdillon,** ***.

Division de cavalerie : généraux de division **Ressayre, Michel.**

Brigades : **Tripart, Digard, Abdelal.**

Réserve d'artillerie (11 batteries) : lieutenant-colonel **Carré.**

Parc : lieutenant-colonel **Astruc.** — Réserve du génie.

17e CORPS D'ARMÉE[1]

Commandants { général de division **Durrieu.** général de division (provisoire) **de Sonis,** général de brigade **Guépratte** (intérimaire). général de division **de Colomb.**

Chef d'état-major général : colonel **Bouillé,** général de brigade (provisoire) **Forgemol.**

Commandant de l'artillerie : colonel **Barbary de Langlade.**

Commandant le génie : colonel **Charrier.**

1. Composition normale pour chaque division d'infanterie; trois batteries seulement.

1re Division d'infanterie :
général de division (auxiliaire) **de Roquebrune.**
Brigades : colonels (de l'armée auxiliaire) **Paris, Faussemagne.**

2e Division d'infanterie : général de brigade **Dubois de Jancigny,** général de brigade (auxiliaire) **Paris.**
Brigades : colonels (de l'armée auxiliaire) **Bonet, Hainglaise.**

3e Division d'infanterie : général de brigade **Deflandre.**
Brigades : colonels **de Jouffroy d'Abbans, Sautereau.**

Division de cavalerie : général de division **de Longuerue.**
Brigades : **de Landreville, Guépratte.**

Réserve d'artillerie (10 batteries) : lieutenant-colonel **Smet.**
Parc : chef d'escadron **Rabot.**

18e CORPS D'ARMÉE[1]

Commandants { général de division **Abdelal.** général de brigade **Billot.**

Divisions d'infanterie : général de brigade **Feillet-Pilatrie;** contre-amiral **Penhoat ;** général de brigade **Bonnet.**
Division de cavalerie : général de division **Brémond-d'Ars.**

19e CORPS D'ARMÉE

Commandant : général de division **Dargent.**
Divisions d'infanterie : général de brigade (provisoire) **Bardin;** général de division (provisoire) **Girard;** général de brigade **Saussier.**
Division de cavalerie : général de division **Abdelal.**

20e CORPS D'ARMÉE[1]

Commandant : général de brigade **Crouzat.**
Divisions d'infanterie : général (armée auxiliaire) **de Polignac;** général de brigade **Thornton;** lieutenant-colonel **Ségard,** général (armée auxiliaire).

21e CORPS D'ARMÉE

Commandant : capitaine de vaisseau **Jaurès,** général de division.
Divisions d'infanterie : général de brigade (provisoire) **Rousseau;**

1. Voir les situations de l'armée de l'Est.



général de brigade (auxiliaire) **Collin**; général de brigade (provisoire) **de Villeneuve**; capitaine de frégate **Gougeard**, général auxiliaire.

Division de cavalerie : général de brigade (provisoire) **Guillon**.

Réserve du corps d'armée : Brigade **Collet**, capitaine de frégate.

COLONNE MOBILE DE TOURS (au début de décembre 1870).

Commandant : général **Camô**.

7 bataillons d'infanterie, 5 régiments de cavalerie, 5 batteries.

DEUXIÈME ARMÉE DE LA LOIRE.

La réoccupation d'Orléans par les Allemands permettait de nouveau de croire que la guerre en province allait finir ; deux hommes énergiques furent d'un autre avis.

M. Gambetta ne désespéra pas.

« Au lieu de se laisser aller au découragement et d'abandonner l'entreprise avortée, il conçut la pensée audacieuse de changer la retraite en offensive et la défaite en victoire. Et quelque insensé que les généraux français aient jugé à l'unanimité [1] ce projet, il ne l'était cependant pas. » (Von der Goltz, *Gambetta et ses armées.*)

La vérité est que l'armée du prince Frédéric-Charles était dans une véritable crise ; le passage suivant est très net sur ce point :

« Les communications avec la patrie devenaient plus difficiles, et les hommes, les approvisionnements et les muni-

1. Le général Chanzy n'a jamais trouvé ce projet *insensé*.

27.

tions que l'on recevait en remplacement n'étaient pas suffisants. Le manque de munitions pour l'artillerie fit craindre pour l'issue des combats. L'habillement était complètement ruiné; la chaussure, notamment, était dans le plus triste état; beaucoup de soldats marchaient en sabots, d'autres allaient pieds nus. Les cadres fondaient de plus en plus, et le nombre des officiers, par rapport à la troupe, laissait de plus en plus à désirer. Partout des détachements restaient en arrière aux ambulances, aux transports, aux prisonniers, etc. Les corps d'armée ressemblaient à peine à des divisions encore au complet, et les divisions à de faibles brigades; les bataillons étaient tombés à 500, 400, 350 hommes. En outre, le train s'était accru, au lieu de diminuer, et sa sécurité exigeait des troupes plus nombreuses qu'auparavant. » (Von der Goltz)

Quant au général Chanzy, doué d'une foi robuste qui lui valut la confiance illimitée du chef de la Délégation, il prit en main la continuation de la résistance, bien résolu à la pousser à ses limites extrêmes. C'est cette lutte soutenue pied à pied, sans se lasser, que nous allons étudier.

La deuxième armée prend position entre la Loire et le Loir. — Accrue du 21ᵉ corps, fort de quatre divisions et de la *colonne de Tours* (général Camô), la *deuxième armée de la Loire* était à peine établie dans ses nouvelles positions qu'elle y fût attaquée. Elle couvrait l'espace compris entre la Loire et le Loir, de Beaugency à Morée.

Le général Chanzy lui-même, écrivant l'histoire de l'armée qu'il a commandée [1], a dit :

1. Quelque jugement que l'on porte sur cet ouvrage écrit à un moment où bien des points étaient encore en litige et où les documents allemands semi-officiels n'avaient pas vu le jour, il importe de remarquer que le simple fait de l'avoir publié le lendemain même des événements *avec ordres à l'appui* constitue, pour la guerre de 1870-71, une exception véritable : les grandes lignes de cette histoire sont d'ailleurs restées intactes, ainsi que les descriptions des théâtres d'opération.

Le chef d'état-major général de l'armée était le général Vuillemot.

« L'immense plaine entre le Loir et la Loire, qui comprend la Beauce, l'Orléanais et le Blaisois, à part les bois qui entourent Orléans et la forêt de Marchenoir, n'offre que très peu de positions défensives. La seule réellement sérieuse est celle que donne cette dernière forêt, qui s'étend de Morée jusqu'à Poisly, sur une longueur de 20 kilomètres.

« De Lorges à Beaugency, le terrain est plus accidenté que dans les autres parties de la plaine, les villages et les fermes y sont plus rapprochés; c'est la trouée par laquelle peut passer un ennemi venant de la direction d'Orléans et marchant sur Tours.

« En occupant fortement cet espace, qui n'est que de 11 kilomètres, et la forêt de Marchenoir, on tient ainsi tout le pays du Loir à la Loire et l'on couvre tout le cours inférieur de ce fleuve. » (*La deuxième armée de la Loire.*)

L'armée était répartie de la façon suivante :

Le 16e corps (amiral Jauréguiberry) et le 17e (général de Colomb) un peu mêlés à la droite et au centre ; le 21e corps (général Jaurès) réuni tout entier à la gauche de Morée à Marchenoir, par Ecoman et Saint-Laurent-des-Bois. La colonne mobile de Tours établie en avant de Beaugency s'étendait en profondeur jusqu'à Meung-sur-Loire.

C'est dans ces positions que le général Chanzy attendait l'ennemi.

« Le général Chanzy, dit le capitaine Von der Goltz, avait trouvé un système excellent pour ses jeunes troupes. Il avait renoncé à tout mouvement de vaste offensive, et il commença cette guerre de défensive opiniâtre, au moyen de laquelle il espérait, non sans raison, fatiguer l'ennemi avec le temps. La grande supériorité numérique de son armée, les fusils à longue portée de son infanterie et son artillerie nombreuse, et en partie très bonne, facilitaient son entreprise. »

Ordres donnés par le prince Fréderic-Charles. — Le jour même de la réoccupation d'Orléans, le prince Frédéric-Charles avait donné les ordres nécessaires pour s'opposer

à ce que les Français pussent prendre pied dans le voisinage de la Loire. Le IIIe corps fut envoyé vers Gien. La division de cavalerie fut chargée de battre la Sologne, pendant qu'une division du IXe corps prendrait pied sur la rive gauche. Le grand-duc de Mecklembourg reçut pour mission spéciale de poursuivre la fraction de l'armée française qui se repliait dans la division de Tours : il disposait du Ier corps bavarois, du XIIIe corps, de la 1re division de cavalerie ; une division du IXe corps et une brigade de cavalerie hessoise devaient marcher à sa hauteur sur la rive gauche de la Loire. Le prince ne conserva auprès de lui, à Orléans, que le Xe corps.

Le 6 décembre, les Allemands occupent Meung-sur-Loire défendu par le régiment de gendarmes à pied [1] qui doit reculer devant le nombre.

Bataille des quatre jours livrée en avant de Josnes, les 7, 8, 9 et 10 *décembre*. — Le 7 décembre commence une bataille de quatre jours composée de combats partiels, ou d'engagements plus importants dans lesquels l'armée fit preuve d'une opiniâtreté remarquable. Le 7, on se bat sur toute la ligne depuis Meung jusqu'à Saint-Laurent-des-Bois, à Langlochère, à Messas, à Villechaumont, à Cravant, à Vallière : l'ennemi a 332 hommes hors de combat.

Les journées des 8, 9 et 10 décembre sont désignées dans la *Relation prussienne* sous le seul nom de *Beaugency-Cravant*, qui rend imparfaitement la physionomie de la lutte. Quoi qu'il en soit, la *Relation* accuse pour ces tournées une perte de 3.391 hommes hors de combat : 578 tués, 780 disparus, 2.033 blessés.

Le 8 décembre se livre la *bataille de Villorceau* dans laquelle nos troupes résistent victorieusement : l'effort

1. Afin d'utiliser toutes les ressources, on s'était décidé à soustraire la gendarmerie à son rôle si utile de *prévôté;* en conséquence, on forma avec toutes les brigades de gendarmerie dont on put disposer deux vigoureux régiments, un à pied et un à cheval, qui, jusqu'à la fin, donnèrent l'exemple.



principal de l'ennemi s'était surtout porté contre notre centre, entre Villorceau et Villevert.

L'évacuation subite de Vernon, puis de Beaugency, mit le général Chanzy dans l'obligation de reculer en cédant peu de terrain d'ailleurs, puisque le nouveau point d'appui de droite fut le ravin de Tavers. Un ordre envoyé *directement* de Tours au général Camô par le télégraphe et qui lui fut réitéré sur le champ de bataille même « par un capitaine du génie envoyé de Tours[1] » peut seul expliquer l'abandon de positions restées intactes.

Le 9 décembre, on se bat à la Villette (au nord de Villermain), à Cernay, à Villejouan et à Tavers.

Le 10, la lutte qui commence par la reprise d'Origny, où deux cents prisonniers restent entre nos mains, continue à Villejouan et au château de Coudray.

Si l'on tient compte de la situation tout exceptionnelle que créait l'abaissement de la température, on doit reconnaître qu'il était difficile de demander davantage à des troupes improvisées ou de création récente soumises aux fatigues du bivouac, alors que leurs adversaires étaient cantonnés. Elles donnèrent en effet, à ce moment, dans ces combats multiples où la lutte se déplaçait chaque jour de quelques kilomètres à peine, le maximum de ce que l'on pouvait en attendre ; il en fut ainsi toutes les fois qu'on les maintînt sur la défensive, l'offensive étant en quelque sorte interdite à des troupes de cette nature. Mais sous de pareils chocs le fonds de résistance s'épuise et les causes de faiblesse vont grandissant au fur et à mesure que les épreuves se rapprochent et que les privations se multiplient.

Cette vérité apparut tout entière lorsqu'il fallut entreprendre, pour se soustraire à l'ennemi, de longues marches à travers un pays peu peuplé et sous des pluies presque incessantes.

Le 9 décembre, des troupes de la division Morandy li-

1. La deuxième armée de la Loire.

vraient le combat de Montlivaut et se laissaient surprendre et battre à Chambord.

La *surprise de Chambord*, qui coûta aux Français 250 prisonniers, dont 3 officiers supérieurs, et 5 pièces de canon, offre ceci de particulièrement regrettable que la brigade française, composée d'un régiment de marche et d'un régiment de mobiles, soit environ 3.000 (trois mille) hommes, qui occupait le parc de Chambord, y fut surprise par deux compagnies hessoises ; celles-ci pouvaient il est vrai, être soutenues peu de temps après par d'autres troupes, mais elles suffirent à la besogne. Or, dans son Rapport, le général français évaluait les forces ennemies à 15.000 hommes disposant de 18 bouches à feu.

La marche des Allemands sur la rive gauche de la Loire put donc s'étendre en toute liberté jusqu'à Blois, dont le pont avait été en partie détruit.

Le 10 au soir, le général Chanzy demandait avec insistance que l'agglomération de troupes qui avait conservé le nom de *première armée de la Loire* se portât de Bourges, où elle était alors, sur Blois. Le général Bourbaki ne pensa pas que ses troupes, au nombre de près de cent mille hommes, fussent encore assez solides pour entreprendre cette opération ; il était d'ailleurs à craindre que ce mouvement dont l'exécution devait demander plusieurs jours ne procurât qu'un secours tardif à la deuxième armée : cette tentative eut cependant constitué une bien utile diversion.

Retraite sur le Loir, le 11 décembre. — D'un autre côté, l'occupation de Blois par les Allemands, imminente d'un jour à l'autre, eût exposé le général Chanzy à se voir pris entre deux feux. Il se décida donc à prévenir à temps cette éventualité en effectuant un changement de front en arrière à droite de façon à établir l'armée sur la ligne du Loir, dont la rive droite présente dans cette partie de bonnes positions défensives.

Le mouvement commença le 11 décembre par un froid rigoureux auquel succéda bientôt la pluie ; il prit fin le



13. Le 10 au soir, l'armée qui dessinait déjà le changement de front occupait la ligne Poisly (pointe orientale de la forêt de Marchenoir)-Avarai-sur Loire, par Lorges, Briou, Concriers, Séris et Lussay.

Le 11 au matin, la retraite était sérieusement entamée ; les différents corps avaient reçu comme points de direction générale : le 21e corps, Fréteval ; le 17e corps, Oucques et Lisle ; le 16e corps, Pontijoux, Selommes et Vendôme.

Les troupes de Mer participèrent au mouvement de l'aile droite. Le général commandant les troupes à Blois avait reçu, dès le 11, l'ordre de tenir le plus longtemps possible sur la route de Mer à Ménars-le-Château et de n'évacuer Blois qu'à la dernière extrémité.

Le 12 au soir, l'armée s'étendait entre Pontijoux (16e corps) et Viévy-le-Rayé (21e) par Frouville (17e). Cette journée, la plus pénible de la retraite, ne fut marquée que par l'engagement de Maves.

Le matin du 12, contrairement aux intentions du général en chef, on avait évacué assez précipitamment Blois où les Prussiens n'entrèrent que le 13, pour en repartir presque aussitôt, après avoir frappé la ville d'une forte contribution.

Le 13 décembre au soir, une partie de l'armée s'arrêtait sur la rive gauche du Loir en avant de Vendôme. Le reste se couvrit par le Loir, qui fut franchi aux points de Saint-Hilaire, Fréteval, Pezou, Saint-Firmin et Meslay. A l'amiral Jauréguiberry échut l'honneur de garder les abords sud de Vendôme ; il garnit tout l'espace compris entre Sainte-Anne et Malignas, appuyant ainsi sa gauche au ravin de la Housée. Le grand quartier général était à Vendôme.

Cette retraite effectuée dans des conditions exceptionnellement dures avait donc pris fin et bien que l'ennemi eût ramassé dans la dernière journée, un très grand nombre de traînards, on n'avait qu'à se louer du résultat. Après avoir donné le change à l'ennemi pendant tout le

temps nécessaire pour gagner un peu d'avance, le général Chanzy était parvenu, grâce à la prévoyance de ses *Instructions*, grâce à la fermeté de sa direction, à imprimer à cette retraite un caractère de régularité qui, bien que relative, n'en était pas moins tout à fait inespérée.

Combat de Fréteval et de Morée, le 14 décembre. — Le 14 décembre, le 21e corps, placé à l'extrême gauche, eut à soutenir les *combats de Morée* et *de Fréteval*. Fréteval ayant été pris par les Allemands, le capitaine de frégate Collet, homme énergique, qui commandait une brigade formant la réserve du corps d'armée, fut tué dans un audacieux retour offensif entrepris avec des forces trop faibles.

Le 15 décembre au matin, le 21e corps réparait son échec de la veille en enlevant Fréteval, en rejetant les Allemands sur l'autre rive et en coupant le pont.

Combat de Vendôme, le 15 décembre. — Le même jour, vers une heure du soir, les Allemands venant de Villeromain, de Rocé, de Villetrun, étaient arrêtés dans leur marche concentrique sur Vendôme par les troupes de l'amiral dont le centre de défense se trouvait en avant du Temple. Le Xe corps Allemand fut soutenu dans cette attaque par le IIIe, par une partie du IXe corps et par deux divisions de cavalerie. Les Allemands furent tenus en échec jusqu'au soir en face de notre aile droite et battirent en retraite ; mais, au delà de la Housée, ils avaient enlevé la hauteur de Bel-Essort [1].

Retraite sur le Mans, du 16 au 19 décembre [1]. — Après avoir songé à continuer, le 16, une lutte que la perte de Bel-Essort eût rendue difficile, le général Chanzy ordonnait sur le Mans une retraite suffisamment motivée par l'état de démoralisation de la majorité des troupes. Lors-

1. Les 14, 15 et 16 décembre, les Allemands ont eu, dans les combats sur le Loir, 481 hommes hors de combat. Du 5 au 16 décembre, ils accusent une perte de 4,449 hommes.



que les Allemands se présentèrent de nouveau en forces devant le Temple, toute l'armée était en sûreté sur la rive droite et les ponts de Vendôme étaient détruits.

La retraite dura quatre jours. Elle s'effectua, comme la précédente, au milieu de souffrances véritables. La poursuite cette fois fut assez insignifiante. Cependant la division de Bretagne (général Gougeard), qui avait rallié l'armée depuis quelques jours, fut attaquée, le 17, à Droué ; elle parvint, après avoir été d'abord surprise, à repousser énergiquement l'ennemi.

Les directions générales données aux corps pour la retraite furent les suivantes. Le 21e corps dut se porter d'abord de la ligne Cloyes-Fréteval sur la ligne Vibraye-Saint-Calais. Le 17e corps marcha sur Saint-Calais. Le 16e corps se porta par Montoire sur Bessé.

Le 19 décembre, l'armée s'arrêtait à l'est du Mans. Deux jours après elle occupait ses emplacements définitifs.

Emplacements de l'armée autour du Mans, le 21 *décembre.* — Le 21e corps, établi entre l'Huisne et la Sarthe, s'étendait d'Yvré-l'Évêque aux châteaux du Grand-Montauban et de Chapeau, par Sargé, gardant ainsi la vallée de l'Huisne, les routes de Savigné-l'Évêque, de Ballon et la vallée de la Sarthe. Il était, en outre, chargé d'occuper et d'armer, sur la rive gauche de l'Huisne, l'important plateau d'Auvours.

Le 17e corps désigné pour garder, sur la rive droite de la Sarthe, les routes d'Alençon, de Conlie et de Laval, occupait une ligne passant par Saint-Saturnin, Chauffour, Preullé-le-Chétif et Allones.

Le 16e corps était posté au sud du Mans, entre la Sarthe et l'Huisne, de manière à surveiller les routes d'Angers par Arnage, de Tours par Ecommoy et de Grand-Lucé par Parigné. La droite appuyée à Arnage-sur-Sarthe, il garnissait le chemin aux Bœufs et rejoignait l'Huisne près d'Yvré-l'Évêque.

Le grand quartier général était au Mans. Les quartiers

généraux des différents corps se trouvaient : celui du 21e corps, à Sargé ; celui du 17e corps, au château de l'Épine ; celui du 16e corps à Pontlieu. La cavalerie éclairait au loin.

Le prince Frédéric-Charles a reporté sur Orléans, dès le 16 décembre, la masse de ses forces. — Si l'armée ne fut pas plus sérieusement poursuivie dans sa retraite de Vendôme sur le Mans, c'est qu'aussitôt après le combat du 15 décembre, le prince Frédéric-Charles, très inquiet sur les projets de la première armée de la Loire, qui présentait alors un effectif d'environ 120.000 hommes, se hâta de ramener une partie de ses troupes sur Orléans. Pendant un certain temps, en effet, il n'était resté à Orléans et à Gien que le Ier corps bavarois. Le 19 décembre, le prince Frédéric-Charles établissait de nouveau son quartier-général à Orléans, afin de se trouver à même de surveiller les mouvements du général Bourbaki.

Pendant huit jours les Allemands se reposèrent et c'est ainsi qu'eut lieu une sorte de trêve tacite interrompue seulement par quelques combats de peu d'importance, qui, du moins, offraient ce grand avantage de tenir en haleine les troupes et de donner des inquiétudes à l'ennemi. Les Allemands avaient d'ailleurs eux-mêmes besoin de se refaire : comme les Français, quoique à un degré bien moindre, puisqu'ils étaient cantonnés et que leur subsistance était assurée, ils étaient éprouvés par les maladies et attendaient avec impatience des renforts, des munitions et des effets de toute sorte.

L'expédition de l'Est est décidée en principe à Bordeaux. — En prévision du cas où le général Bourbaki marcherait sur Paris par Montargis, le général de Moltke fit appuyer le VIIe corps (Zastrow) de Châtillon-sur-Seine sur Auxerre. Mais déjà, depuis le 10 décembre, le gouvernement de Bordeaux [1] avait arrêté en principe que

1. La Délégation s'était transportée de Tours à Bordeaux, lorsque Tours fut découvert par la retraite sur Vendôme.



l'armée du général Bourbaki marcherait vers l'est pour secourir Belfort et pour se porter sur les communications de l'ennemi.

Nous aurons bientôt à examiner le rôle joué par l'armée de l'Est. En ce qui concerne la deuxième armée de la Loire, la destination nouvelle donnée à la première armée lui fut aussi funeste que possible. La présence du général Bourbaki à Bourges et à Nevers contraignait le prince Frédéric-Charles à maintenir de grandes forces à Orléans ; le mouvement vers l'est les rendit disponibles et il fut dès lors possible de les diriger contre l'armée de la Loire, dont l'arrêt fut, à dater de ce moment, irrévocablement fixé.

Le général Chanzy réorganise son armée; ses projets à la fin de 1870. Toute la fin du mois de décembre fut employée par le général Chanzy à refaire ses hommes, auxquels on distribua en grande quantité des effets d'hiver qui, jusqu'alors, leur avaient fait si cruellement défaut, à revoir tous les détails d'organisation. Pendant ce temps, trois colonnes mobiles commandées par les généraux Jouffroy, de Curten, Rousseau, livraient aux Prussiens un grand nombre de petits combats. La colonne de Curten agit vers Château-du-Loir ; la colonne Rousseau suivit la route de la Ferté-Bernard et de Nogent-le-Rotrou ; le général de Jouffroy surveilla le Loir et menaça Vendôme.

A la fin de l'année 1870, le commandant en chef de la deuxième armée de la Loire sollicitait une action concentrique sur Paris. Pour lui il se proposait, dès que l'œuvre de réorganisation à laquelle il donnait tous ses soins serait terminée, de marcher sur Paris en partant de la Sarthe, de s'avancer jusqu'à la ligne Chartres-Dreux ; puis, cette ligne une fois atteinte, de chercher à combiner avec le général Trochu sortant de Paris un vigoureux effort contre l'armée assiégeante. Il se plaignit à cette occasion que d'assez nombreuses troupes disséminées dans l'Ouest fussent perdues pour une action commune.

Le général Chanzy a su garder jusqu'à la fin, vis-à-vis du ministre de la guerre, une liberté de langage et d'allures qui contraste avec la dépendance étroite dans laquelle avait été tenu son prédécesseur. Aussi ses opérations, qui longtemps ne furent pas contrariées, présentent-elles un caractère de suite auquel on n'était point accoutumé depuis le commencement de la deuxième partie de la guerre.

Depuis quatre jours il avait vainement proposé au ministre de la guerre une marche combinée de son armée, de l'armée du général Bourbaki et de celle du général Faidherbe sur Paris, lorsqu'il apprit, le 6 janvier, la destination excentrique donnée à la première armée. Il signala tous les inconvénients de la décision qui avait été prise sans le consulter et s'efforça, en vain, de faire rapporter cette mesure.

« Les ordres du ministre étaient formels ; la première armée était engagée dans ses opérations dans l'Est, le général Faidherbe continuait son premier programme dans le Nord : le mouvement simultané sur Paris devenait dès lors inexécutable. » (*La deuxième armée de la Loire.*)

La deuxième armée se trouve donc de nouveau condamnée à la défensive.

Marche du prince Frédéric-Charles contre le Mans, janvier 1871. — Le 1er janvier 1871, le Roi faisait ordonner au prince Frédéric-Charles de marcher vers l'ouest contre le général Chanzy, afin d'empêcher sa jonction avec l'armée du général Bourbaki. A cet effet, la IIe armée fut grossie du XIIIe corps d'armée (17e et 22e divisions d'infanterie) et des 2e et 4e divisions de cavalerie. Le général de Moltke appuyait l'ordre d'agir de suite sur les considérations suivantes :

«... Il serait imprudent de laisser à ces deux armées, encore séparées actuellement par une grande distance, le temps de se rapprocher de plus près. Les circonstances semblent

[redacted]

commander au contraire de procéder par une offensive immédiate et en forces supérieures contre l'adversaire le moins éloigné, et de l'écraser avant que l'autre soit en mesure de faire sentir directement son action... »

Le prince Frédéric-Charles donna donc les ordres nécessaires pour faire avancer la II[e] armée sur le Mans. Le 6 janvier, elle suivait trois directions :

A l'aile droite, le XIII[e] corps, venu de Chartres et commandé par le grand-duc de Mecklembourg, marchait dans la vallée de l'Huisne, par Nogent-le-Rotrou, la Ferté-Bernard et Connerré ;

Au centre, le III[e] corps parti d'Orléans suivait la ligne Fréteval, Saint-Calais et Bouloire.

A l'aile gauche, le X[e] corps, venant de Tours, remontait sur le Mans par la Chartre-sur-le-Loir, le Grand-Lucé et Parigné-l'Evêque.

Le IX[e] corps marchait, comme réserve générale, en arrière du III[e] corps.

Le front et les ailes étaient couverts par quatre divisions de cavalerie.

Pendant leur marche concentrique sur le Mans, ces différentes colonnes se heurtèrent contre les troupes françaises et, de proche en proche, les refoulèrent sur le Mans à la suite de nombreux combats que nous nous bornerons à énumérer.

Combats antérieurs à la bataille du Mans. — Contraint le 7 janvier, à la suite des combats d'*Azay-Mazangé* et *des Roches* (6 janvier), de battre en retraite derrière la Braye, le général de Jouffroy eut ensuite à livrer successivement les *combats de Vancé* (8 janvier), de *Brives* (9 janvier) et d'*Ardenay* (9 janvier).

De même le général Barry, qui avait suivi le mouvement de retraite du général Jouffroy en se repliant derrière le Loir, soutint les engagements de *Ruillé* (8 janvier) et de *Chahaignes* (9 janvier).

Contraint également à la retraite le 8 janvier, après

avoir livré les *combats de Villethion* ou *de Saint-Amand* (6 janvier) et *de Villechauve* (7 janvier), le général de Curten, qui était le plus avancé vers le sud, se retira d'abord à Château-la-Vallière, ensuite derrière le Loir.

Enfin sur l'Huisne, le général Rousseau (1re division du 21e corps), qui avait déjà eu à livrer au-dessus de Nogent-le-Rotrou, les *combats de la Fourche* (6 janvier) et *de Nogent-le-Rotrou* (7 janvier), dut, après le *combat du Theil*, reculer par la Ferté-Bernard sur Connerré où il arrivait le 9 au matin, barrant ainsi la route de la vallée de l'Huisne.

Les deux autres divisions du 21e corps, qui avaient été portées en avant, étaient chargées de surveiller les routes de Bonnétable et de Ballon.

Dans l'après-midi du 9 janvier, la division Rousseau, attaquée de nouveau, était battue à *Thorigné* et à *Connerré* d'où elle se retira vers Pont-de-Gesnes.

Le 9 janvier au soir, la direction suivie par les différentes colonnes allemandes en marche sur le Mans, par la vallée de l'Huisne, par la route de Saint-Calais et par celle de Montoire au Grand-Lucé, ne laissait donc plus le moindre doute. Le général Chanzy donna l'ordre de prendre l'offensive dans ces différentes directions, affirmant sa ferme intention de ne laisser réoccuper qu'à la dernière extrémité les positions défensives voisines du Mans qui, dans le début, avaient été assignées aux différents corps.

Mais les épreuves des combats livrés les jours précédents, jointe aux fatigues des dures nuits de bivouac passées sur la neige, avaient déjà sérieusement ébranlé le moral des troupes ; d'ailleurs, celles qui avaient été jetées au devant des Allemands n'étaient pas assez nombreuses pour pouvoir les arrêter : l'offensive sérieusement soutenue fut donc l'exception.



BATAILLE DU MANS, LES 10, 11 ET 12 JANVIER 1871.

On est convenu de réunir sous la dénomination commune de *bataille du Mans* les combats livrés les 10, 11 et 12 janvier en avant du Mans : nous l'emploierons, malgré le décousu de ces engagements peu reliés entre eux et bien que la journée du 11 ait été seule décisive.

Les combats livrés en avant du Mans revêtent un caractère particulier dû à la nature même du théâtre de la lutte. Ce ne sont plus les vastes plaines qui avoisinent la Loire ; c'est un terrain ou boisé, ou divisé à l'infini par de nombreuses divisions de culture, haies, fossés, levées de terre surtout.

Dans un pareil pays, où les vues sont bornées, l'infanterie elle-même eut souvent de la peine à sortir des chemins ; la cavalerie et l'artillerie se trouvèrent reléguées au second plan. La cavalerie n'a été employée que par petites fractions et l'artillerie ne l'a été que dans des circonstances exceptionnellement favorables. C'est donc l'infanterie, à peu près seule, qui a soutenu le poids de la lutte ; elle s'est vue dans la nécessité de demander le succès surtout à des mouvements enveloppants tentés parfois à d'assez grandes distances.

Journée du 10 janvier. — La journée du 10 janvier fut surtout marquée par les *combats de Parigné-l'Evêque* et *de Changé.*

Ce double combat fut soutenu par la 1re division (Deplanque) du 16e corps et tourna à son désavantage. Il permettait du moins d'entrevoir, dès le 10, toute l'importance qu'attachaient les Allemands à attaquer le Mans en gagnant du terrain vers le rond-point de Pontlieue.

A l'aile gauche française, l'attaque ne présenta pas la même vigueur ; toutefois l'ennemi gagna aussi du terrain de ce côté. La 22e division, qui avait franchi l'Huisne à Sceaux, marcha vers la Chapelle Saint-Rémy et Lombron contre le général Rousseau qui se replia sur la division

Collin (21e corps). Pendant ce temps, la 17 division tenait tête aux divisions Villeneuve et Gougeard du 21e corps, sur la route de Connerré au Mans. A l'extrême gauche, la division Villeneuve, placée à cheval sur la route de Bonnétable, resta face à Chanteloup.

Au centre français, en avant d'Yvré-l'Évêque, la division de Bretagne, renforcée du 1er bataillon des Volontaires de l'ouest, prit l'offensive et repoussa l'ennemi au delà de la ferme de Saint-Hubert qu'elle conserva jusqu'au soir ; à la nuit, elle fut reportée sur Yvré-l'Évêque. Dans la soirée, le village de Champagné, situé au bas des pentes est du plateau d'Auvours, était enlevé par les Allemands ; il leur fut repris pendant la nuit.

Positions de l'armée française, le 11 janvier au matin. — Le 11 janvier au matin, l'armée française, dont la concentration n'était cependant pas encore tout à fait terminée, se trouvait répartie sur une longue ligne commençant à Arnage, se dirigeant par la Tuilerie et le Tertre-Rouge vers le plateau d'Auvours, ligne marquée à peu près par le chemin transversal dit *Chemin-aux-Bœufs*, située jusqu'à Montfort sur la rive gauche de l'Huisne et se prolongeant dans le secteur compris entre Huisne et Sarthe ; elle était garnie de la façon suivante :

1° — Au nord d'Arnage, entre la Sarthe et la route de Tours par Mulsanne, troupes de Bretagne (mobilisés)[1] ;

Entre les routes de Tours et de Parigné-l'Évêque, 1re division (Deplanque) du 16e corps ;

Entre la route de Parigné et la gare d'Yvré-l'Évêque, 1re (de Roquebrune) et 3e (de Jouffroy) divisions du 17e corps.

L'amiral Jauréguiberry était désigné pour commander toute cette portion de la ligne, dont la réserve générale devait être constituée par les 2e et 3e divisions du 16e corps

1. Ces mobilisés, au nombre de plusieurs milliers, mal armés, d'une instruction militaire presque nulle, venaient du camp de Conlie, où ils avaient eu à endurer des souffrances de toute sorte.



encore en marche et auxquelles avait été désigné l'emplacement de Pontlieue.

2° Entre la route de Saint-Calais et Saint-Mars-la-Bruyère, ou l'Huisne, 2e division (Pâris) du 17e corps et 4e division (Gougeard) du 21e corps : ce secteur était placé sous les ordres du général de Colomb.

3° Entre l'Huisne et la Sarthe, vers Montreuil, les trois premières divisions du 21e corps, chargées de parer aux attaques qui pourraient venir de Bonnétable ou de Ballon, occupaient Montfort, Lombron, un point intermédiaire à Sillé-le-Philippe et Savigné-l'Évêque, enfin la route de Ballon, à hauteur de Montreuil.

Déjà tous les *impedimenta* avaient été envoyés sur la rive droite de la Sarthe.

Le général Chanzy avait donné les ordres les plus formels, ses *Instructions* en font foi, les plus sévères même, pour que la résistance fut sérieuse, « à outrance » ; mais que font les menaces sur des hommes qui estiment que la vie est le bien le plus cher et que peuvent les recommandations dictées par une prévoyance qui ne laisse rien à désirer, lorsque, pour la masse, la limite de résistance est sur le point d'être atteinte ?

Ordres donnés par le prince Frédéric-Charles pour la journée du 11 janvier. — Le 10 janvier au soir, c'est-à-dire la veille de la journée décisive de la bataille du Mans, le commandant de la IIe armée allemande avait donné les ordres suivants pour la journée du lendemain.

IIe ARMÉE ALLEMANDE

Quartier-général, Bouloire, le 10 janvier 1871, 9 heures du soir.

« Le XIIIe corps d'armée, qui est passé aujourd'hui sur la rive droite de l'Huisne et qui marche sur Savigné-l'Évêque,

se dirigera demain, 11 janvier, de Savigné sur le Mans. Le XIII[e] corps est chargé de couper le chemin de fer du Mans à Alençon, et, s'il est possible, le chemin de fer du Mans à Laval.

« Le III[e] corps d'armée a réussi aujourd'hui à refouler partie des 17[e] et 21[e] corps ennemis de Changé et de Parigné-l'Évêque sur Champagné et de Lune d'Auvours vers le Mans. Ce corps d'armée s'avancera en reconnaissance demain sur le Mans.

« Le IX[e] corps d'armée s'avancera demain par la route Bouloire-Le Mans; à onze heures du matin, sa tête de colonne devra être arrivée à Saint-Hubert-les-Rochers, pour prendre part au combat si c'est nécessaire.

« La 2[e] division de cavalerie (comte Stolberg) entretiendra la liaison avec le XIII[e] corps, à cheval sur l'Huisne.

« Le X[e] corps d'armée, qui a atteint aujourd'hui Grand-Lucé, se transportera demain, tout en contiuant sa marche sur Le Mans, sur la route Château-du-Loir — Le Mans. Il laissera toutefois la brigade de cavalerie avec de l'artillerie et un détachement d'infanterie sur la route Grand-Lucé — Le Mans.

« Un détachement poussé sur la gauche fera une reconnaissance sur la Sarthe, en aval du Mans. Il est chargé de détruire, s'il le peut, le chemin de fer du Mans à Tours [1]. Il faudra ensuite chercher à couper celui du Mans à Angers.

« Les nouvelles me seront envoyées demain matin à onze heures à Saint-Hubert, sur la route de Bouloire au Mans. »

« Le feld-maréchal commandant en chef,
prince FRÉDÉRIC-CHARLES. »

Cet ordre qui donne en substance ce qu'il est essentiel de savoir sur la bataille du Mans contient, comme précédemment, trois directions générales : un corps d'armée se trouve à chaque aile, deux corps sont au centre, dont un

1. Pendant la nuit du 10 au 11, dit la *Relation prussienne*, un capitaine « chargé de détruire la communication par voie ferrée entre Tours et le Mans, partait de Saint-Vincent de Lorouer (au sud de Grand-Lucé), à la tête d'un petit détachement (30 chasseurs et 7 pionniers) et poussait une pointe de 20 kilomètres à travers les vastes bois de Bersay. Le chemin de fer était coupé au sud d'Ecommoy, et la petite troupe effectuait sa retraite dans la nuit même. »



formant réserve. Les quatre corps d'armée devaient occuper, à hauteur de Montfort, un front d'au moins 36 kilomètres.

L'écartement qui, le 6 janvier, était d'environ 25 lieues allait donc se trouver bien réduit; mais les communications entre les trois colonnes étant rendues très difficiles par la nature du terrain, il était encore possible de les attaquer et de les battre séparément. Est-il nécessaire d'insister sur ce point que du moment où le général en chef français, qui était le meilleur juge, se croyait, étant donnée la composition des troupes dont il disposait, dans l'impossibilité de prendre l'offensive, l'enveloppement prémédité pouvait réussir. Aucune tentative sérieuse ne le contraria, en effet.

Journée du 11 janvier. — Le 11 janvier, la lutte s'engageait, à des heures différentes, sur toute la ligne où elle présenta une intensité inégale.

A la gauche, le XIIIe corps d'abord tenu en échec par le 21e corps, dont les 1re et 2e divisions surtout eurent à souffrir, le contraignit finalement à se reporter plus à l'ouest : Pont-de-Gesnes fut maintenu comme point d'appui de droite, la gauche atteignait la Lande.

Au centre, malgré des succès relatifs remportés en avant d'Yvré-l'Évêque, le fait capital fut l'occupation par le IXe corps, vers trois heures, du plateau d'Auvours que la 2e division (Pâris) évacua dans le désordre le plus complet, en laissant sur le plateau 9 bouches à feu dont 3 pièces démontées. Maîtres de ces hauteurs, les Prussiens eussent enfoncé le centre français, et, en poussant jusqu'aux ponts de la Sarthe, coupé la retraite à toute l'aile gauche.

Sur l'ordre du général de Colomb, le général Gougeard forme en toute hâte une colonne d'attaque dans la composition de laquelle entrèrent : le 1er bataillon des volontaires de l'ouest, 2 compagnies du bataillon de mobiles des Côtes-du-Nord, 3 compagnies de mobiles du Gers, et au passage un fort détachement du 10e bataillon de chasseurs qui n'avait pas quitté les pentes sud du plateau. Le gé-

néral Gougeard prend la tête, et, à la suite d'une charge vigoureusement menée dans laquelle « les volontaires de l'ouest s'étaient montrés héroïques » (général Chanzy), le plateau est réoccupé et gardé dans toute la partie qu'il importait de conserver [1].

La *Relation prussienne*, si pleine de réticences à propos de ce combat, reconnaît cependant qu'il a coûté aux Allemands 293 hommes dont 18 officiers. Les Français avaient eux-mêmes subi de très fortes pertes [2].

Champagné fut, il est vrai, repris par les Allemands [3]; mais, au moment où la nuit arriva, les deux partis étaient en présence au centre, comme à la gauche, prêts à recommencer la lutte le lendemain.

Sur le front commandé par l'amiral Jauréguiberry, les choses s'étaient d'abord bien passées. Ralenti dans sa marche par le mauvais état des chemins, le X[e] corps qui était destiné à attaquer l'extrême droite française par les routes de Tours et de la Flèche arriva en retard; les généraux Barry et Lalande eurent donc tout le temps nécessaire de s'organiser sur leurs positions.

Du côté de Changé, le III[e] corps, qui se conforma rigoureusement aux ordres donnés, n'avait point tardé à progresser vers l'Huisne. C'est en dirigeant de ce côté la brigade Desmaisons et une partie de la division Roquebrune, que le sous-chef d'état-major du 16[e] corps, le

1. « Le général Gougeard avait eu son cheval percé de six balles; le général en chef le nomma, sur le champ de bataille, commandeur de la Légion d'honneur. » (*La Deuxième armée de la Loire.*)

2. A l'ouest du plateau, face à Yvré-l'Évêque un monument très simple rappelle aujourd'hui ce fait d'armes.

Les morts de la *charge d'Auvours*, exhumés des cimetières d'Yvré et de Champagné, ont maintenant une sépulture spéciale au Mans, dans le couvent des jésuites de Sainte-Croix.

3. Le colonel de mobilisés Bel (lieutenant démissionnaire) s'y fit tuer, justifiant ainsi la confiance dont l'avait honoré le général Gougeard : « Je donnai l'ordre écrit au colonel Bel de barricader les rues, de créneler les maisons et les murs du cimetière, de s'établir solidement et de s'y défendre jusqu'à la mort... »



lieutenant-colonel Lambilly, « un des officiers les plus vigoureux de l'armée » (général Chanzy), fut blessé mortellement : c'était une perte sérieuse. Les châteaux des Arches et des Noyers restèrent au pouvoir du III[e] corps comme avancés de Changé; mais longtemps il ne put aller au-delà, malgré ses efforts réitérés.

Vers trois heures, une tentative échouait contre le Tertre Rouge où était établie de l'artillerie ; à la nuit tombante elle fut renouvelée et cette fois réussit. La division Jouffroy se trouva ainsi refoulée sur l'anse que forme l'Huisne à hauteur de l'Épan : le fait était regrettable, mais il n'y avait pas là de quoi désespérer.

Malheureusement cet abandon était en partie la conséquence d'un incident bien autrement grave qui avait eu lieu plus à droite. Entre cinq heures et demie et six heures, les mobilisés de Bretagne auxquels il eut été préférable de ne point confier la garde du point très important de la Tuilerie situé au sud du rond-point de Pontlieue, sur la route du Château-du-Loir, l'avaient évacuée sans combat, devant la simple démonstration de trois bataillons allemands [1]. La brigade Isnard (division Deplanque), qui était placée à la gauche des mobilisés, se voyant exposée à être tournée, avait elle-même battu en retraite sur Pontlieue, et ce mouvement s'était propagé jusqu'au Tertre-Rouge : le départ de la division Jouffroy laissait la division Roquebrune en l'air.

Sur les ordres successifs de l'amiral Jauréguiberry et du général Chanzy, on fit, pour reprendre la Tuilerie, plu-

1. La position de *la Tuilerie*, déjà forte par elle-même, avait été encore renforcée par un dispositif de tranchées-abris procurant des feux étagés. Les Allemands ne se décidèrent à l'attaquer *de front* qu'après avoir appris *de paysans qu'elle avait pour défenseurs des mobilisés* : or, leur bataillon de tête n'eut pas à tirer ni à recevoir un coup de fusil; c'est ce qu'établissent les témoignages des deux partis. Une fois maîtres de la position, vers huit heures et demie du soir, ils s'y installèrent en forces et bravèrent tout retour offensif.

sieurs tentatives; elles restèrent infructueuses, parce qu'elles eurent lieu exclusivement de front, au lieu d'être combinées avec une attaque dirigée contre le flanc gauche des troupes du X[e] corps.

Pendant la nuit, le général Chanzy recevait de tous côtés les renseignements les plus navrants sur l'état moral des troupes; les généraux insistaient sur l'impossibilité où l'on était de continuer la lutte.

La retraite est décidée. Combats du 12 janvier. — Le 12 janvier au matin, le général en chef, qui comptait faire reprendre une offensive vigoureuse, devait se résigner à ordonner une retraite que l'amiral Jauréguiberry lui-même déclarait impérieusement commandée.

Vers deux heures et demie du soir, les Allemands entraient dans le Mans. La division Roquebrune avait lutté jusqu'à onze heures du matin sur le Chemin-aux-Bœufs.

Chargé de défendre les abords de Pontlieue [1] avec le régiment de gendarmes à pied et deux mitrailleuses, le général Bourdillon remplit jusqu'au bout sa mission. Les gendarmes furent admirables de dévouement; ils laissèrent sur le terrain 85 morts, dont 2 officiers.

Les 16[e] et 17[e] corps protégés par de fortes arrière-gardes purent effectuer assez tranquillement leur retraite : le 16[e] corps par la route de Laval, le 17[e] corps par la route de Sillé-le-Guillaume et d'Évron.

Il n'en fut pas de même du 21[e] corps, dont les 2[e] et 3[e] divisions établies très en avant du Mans eussent dû être coupées par les Allemands du gros de l'armée. La 2[e] division (Collin) eut à livrer très en avant du Mans qu'allaient occuper les Allemands le *Combat de Saint-Corneille*, puis à forcer le passage à Courcebœuf; la 3[e] division (Villeneuve) lutta jusqu'au soir du côté de Chanteloup et se re-

1. Sur le rond-point de Pontlieue se dresse aujourd'hui un monument portant cette inscription : *A la mémoire des soldats morts à la bataille du Mans, les* 10, 11 *et* 12 *janvier* 1871.

tira à la faveur de la nuit. La retraite s'effectua pour le 21e corps par Ballon et *Beaumont-sur-Sarthe*, où fut livré un nouveau combat (14 janvier).

En réalité, la *Deuxième armée de la Loire* avait échappé, malgré sa défaite, à l'étreinte de ses adversaires. Le mouvement enveloppant, quoique facilité par la direction convergente des routes qui aboutissent au Mans, était trop large pour que sa réussite ne fut pas problématique, même avec l'inertie relative de la défense. La façon dont il fut exécuté était d'ailleurs pleine de dangers. Le Xe corps était très en retard. Le XIIIe corps, qui semblait appelé à coopérer sérieusement à l'enveloppement de l'armée française, fut trop éparpillé et marcha avec lenteur, surtout à cause du mauvais état des chemins ; il n'arriva point à temps. Enfin le IXe corps est resté longtemps éloigné. On voit que la situation du IIIe corps s'est trouvée précaire pendant la journée du 10 et une partie de celle du 11, et que son flanc gauche surtout était très en l'air.

En somme, le manque d'unité d'action fit échouer le plan du prince Frédéric-Charles : il en sera de même toutes les fois que, pour un motif ou pour un autre, il y aura difficultés de communications entre les colonnes agissantes et trop grande extension du front.

Résultats de la bataille du Mans. — La perte de la bataille du Mans mettait toutefois pour longtemps la deuxième armée de la Loire dans l'impossibilité de lutter sérieusement de nouveau contre les Allemands. Diminuée de plus de 20.000 hommes, puisque ce chiffre est atteint si on ne tient compte que des prisonniers, elle était surtout ruinée moralement [1]. Forte, le 1er janvier 1871, de 58.097 hommes, 16.360 chevaux et 324 pièces, la IIe armée allemande n'avait eu les 10, 11 et 12 janvier que 2.162 hommes hors de combat, soit 692 tués, dont 42 officiers et 1.470 blessés dont 87 officiers [1].

1. Voir page 340, le *Tableau des pertes éprouvées, du 4 au 31 janvier* 1871, *par la IIe armée allemande.*

TABLEAU DES PERTES ÉPROUVÉES DU 4 AU 31 JANVIER 1871.

IIe Armée allemande.

DATES, NOMS DES COMBATS LIVRÉS, DÉSIGNATION DES CORPS D'ARMÉE, etc.	Tués ou morts des suites de leurs blessures.		BLESSÉS.		DISPARUS.		TOTAL.	
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.
4 et 5 janvier.	»	9	3	43	»	17	8	69
6 janvier. — Combat de la Fourche.	3	29	5	81	»	49	8	159
— — Combat d'Asay-Mazangé.	13	83	29	352	»	7	42	442
— — Combat de Saint-Amand.	1	9	»	36	»	3	1	48
7 janvier. — Combat d'Épuisay et de Sargé	»	16	1	38	»	1	1	55
7 et 8 janvier. — Rencontres diverses.	2	40	3	102	»	30	5	172
8 janvier. — Combat de Vancé.	1	1	»	3	»	1	1	5
9 janvier. — Combats de Connerré et de Thorigné, d'Ardenay, de Chahaignes et de Brives.	2	81	9	213	1	16	12	310
(4 au 10 janvier.) TOTAL.	22	268	50	868	1	124	73	1.260

10, 11 et 12 janvier. Bataille du Mans.	IIIe corps d'armée	24	268	54	763	»	42	78	1.073
	IXe —	7	106	11	182	»	»	18	288
	Xe —	1	50	9	142	2	62	12	254
	XIIIe —	7	94	13	294	1	27	21	415
	4e et 6e div. de cavalerie.	»	»	»	2	»	1	»	3
(10, 11 et 12 janvier) Total		39	518	87	1.383	3	132	129	2.033
14 janvier. — Combat de Chassillé		»	5	1	12	»	»	1	17
— — Combat de Beaumont-sur-Sarthe		2	3	»	4	»	»	2	7
15 janvier. — Combat de Saint-Jean-sur-Erve		»	12	»	24	1	»	1	36
— — Combat de Sillé-le-Guillaume		2	16	5	53	1	30	8	99
— — Combat d'Alençon		1	5	»	19	»	»	1	24
13 au 31 janvier. — Divers engagements		4	42	8	100	1	108	13	250
Total des pertes du 4 au 31 janvier 1871		70	869	151	2.463	7	394	228	3.726

L'occupation du Mans, qui livra aux Allemands un riche matériel de guerre, était, en outre, pour eux de la plus haute importance : elle engageait en quelque sorte les opérations à venir et paraissait devoir mettre un terme sérieux aux efforts tentés par leurs adversaires pour se rapprocher de Paris.

Retraite sur Laval. — Le 12 au soir, le grand quartier général français était établi à Domfront-en-Champagne, sur la route de Sillé-le-Guillaume. Le général Chanzy ne désespérait pas encore ; car, à ce moment même, il proposa de se porter vers le nord sur Alençon, pour tenter ensuite une marche hardie sur Paris.

Il écartait donc, de propos délibéré, la retraite vers l'ouest, celle qui venait naturellement à l'esprit, sur Laval et Mayenne : il estimait et l'événement lui a donné raison, puisque les Allemands n'ont point dépassé sérieusement le Mans, que s'il s'éloignait de Paris, il cesserait de porter ombrage à l'ennemi dont il ferait au contraire le jeu. Il voulait donc, acceptant la possibilité d'une nouvelle lutte avec le XIIIe corps, effectuer vers le nord une retraite latérale de façon à s'arrêter entre Alençon et Prez-en-Pail : il se serait porté au-devant du 19e corps et se serait rapproché de Paris, se réservant de tenter une marche hardie dans cette direction par Dreux et Évreux, dès que cela serait possible.

Cette retraite latérale avait été réglée ainsi qu'il suit :

«... En conséquence, l'armée devra aboutir entre Prez-en-Pail et Alençon, et s'établir : la gauche à la Sarthe appuyée au 19e corps qui doit arriver à Alençon, sa droite à Prez-en-Pail.

« La marche des différents corps d'armée s'effectuera de la façon suivante en quatre jours, avec une moyenne de 14 à 16 kilomètres par jour : le 21e corps, formant l'aile gauche, marchera le long de la Sarthe directement sur Alençon; le 17e corps formant le centre, de Domfront-en-Champagne par Segry, Fresnay, Assé-le-Boisne, Gesne-le-Gandelain, la Ferrière-Bouchard sur Saint-Den-sur-Sarthon.



« Le 16e corps, formant l'aile droite, se redressant à Chauffour pour passer par Neuvy-en-Champagne, Conlie, Crissé, Pont-le-Robert, Montreuil-le-Chétif, la Poôté, Prez-en-Pail... »

La Délégation de Bordeaux ne voulut pas s'exposer à aventurer l'armée principale de la Défense et ordonna de diriger la retraite sur la Mayenne.

En conséquence, les 16e, 17e et 21e corps se portèrent sur Mayenne et Laval. Cette retraite effectuée au milieu des rigueurs de l'hiver, par des troupes dont les chefs mêmes n'hésitaient point à affirmer la démoralisation, fut marquée cependant par un certain nombre de combats honorables dont le plus important est celui de *Sillé-le-Guillaume* soutenu, le 15 janvier, sur la route de Mayenne, par le 17e corps. Plus au sud, sur la route de Laval, le 16e corps livra les *combats de Chassillé* (14 janvier) et de *Saint-Jean-sur-Erve* (15 janvier). Le 15 janvier le grand-duc de Mecklembourg occupait Alençon, après un engagement contre les francs-tireurs de M. de Lipowski. Tous ces combats n'infligèrent d'ailleurs que des pertes bien minimes aux Allemands, si l'on admet les chiffres qui figurent dans le *tableau* de la page 340.

Le 17, l'armée tout entière était réunie derrière la Mayenne, entre Laval et Mayenne. Les Allemands avaient cessé la poursuite : il leur semblait que, de proche en proche, ils s'étaient suffisamment aventurés dans l'Ouest et leur état-major décida que l'on attendrait pour reprendre la marche dans cette direction que Paris, dont la chute était imminente, fut pris.

Nous terminerons l'historique de la deuxième armée de la Loire après nous être occupé des événements qui ont eu lieu sur les autres théâtres de guerre. Ajoutons, par anticipation, que, dans la période du 4 au 31 janvier 1871, la IIe armée allemande aurait seulement perdu 3.954 hommes, soit : 1.340 tués, dont 77 officiers, et 2.614 blessés, dont 51 officiers.

CHAPITRE III

LA GUERRE SOUS PARIS JUSQU'A LA CAPITULATION

SOURCES

D'Heylli (Georges). — *Journal du Siège de Paris. Décrets, Proclamations*, ouvrage publié en 1870.

D'Aurelle de Paladines (général). — *Première armée de la Loire*, ouvrage publié en 1871 (voir la note 2 relative au ravitaillement de Paris).

Un officier de marine [1]. — *Histoire critique du Siège de aris*, publiée en 1871.

Vinoy (général). — *Siége de Paris. Opérations du 13e corps et de la troisième armée*, ouvrage avec cartes publié en 1872.

La Roncière le Noury (amiral baron). — *La marine au Siège de Paris*, ouvrage publié avec un atlas en 1872.

Viollet-le-Duc. — *Mémoire sur la Défense de Paris, de septembre* 1870 *à janvier*, ouvrage publié en 1871.

De Geldern (capitaine comte). — *Les Sièges de Paris et de Belfort en* 1870-71, ouvrage publié en 1871 et 1872, traduit par le capitaine V. Grillon.

De Sarrepont [2] (major H.). — *Histoire de la Défense de Paris en* 1870-1871, ouvrage publié en 1872.

1. Lieutenant de vaisseau Garnier, tué depuis en Cochinchine.
2. Pseudonyme.

De Sarrepont (major H.). — *Le bombardement de Paris par les Prussiens en janvier* 1871, ouvrage publié en 1872.

***. — *Travaux d'investissement exécutés par les armées allemandes autour de Paris relevés par un ancien élève d'une école spéciale*, ouvrage resté incomplet; trois parties parues en 1873-1874.

Ducrot (général). — *La Défense de Paris*, 1870-1871, ouvrage publié avec cartes de 1875 à 1878.

Le siège de Paris est certainement l'un des événements les plus grandioses de la guerre franco-allemande. Une population portée à plus de deux millions d'hommes par le reflux des habitants des banlieues fournit, en grande partie, les éléments d'une armée avec laquelle on essaie de donner l'assaut à des troupes régulières, jusqu'alors victorieuses et occupant des positions fortifiées; les immenses ressources matérielles de la capitale sont momentanément détournées vers le but unique de la défense : l'insuccès couronne tous ces efforts et la grande ville, que les armées de province ont été impuissantes à secourir efficacement, tombe par famine devant un adversaire qui n'est sorti de son rôle passif que lorsqu'il y a été contraint.

Tel est le spectacle qui, contre toute prévision, se prolonge pendant plus de quatre mois, sans que la partie saine de cette population appelle de ses vœux la capitulation qui doit cependant mettre fin à des épreuves multiples.

Situation de Paris au milieu de septembre 1870. — La deuxième quinzaine du mois d'août avait été fructueusement employée à accumuler des approvisionnements dans Paris, en prévision d'un siège; mais les travaux destinés à compléter la ceinture des forts, ou à étendre leur rayon d'action, en occupant un certain nombre de points importants restés en dehors de leur périmètre avaient peu marché.

La capitulation de Sedan fit tomber les illusions de ceux qui ne regardaient pas Paris comme directement menacé, et communiqua aux préparatifs une activité fiévreuse; mais il y avait trop à faire pour un temps si court.

Au milieu de septembre, l'approvisionnement de la ville était assuré pour une durée qui dépassa tout ce que l'on pouvait espérer. Malheureusement les conditions d'infériorité de la fortification n'avaient pas été sérieusement modifiées, et l'habileté avec laquelle les Allemands investirent en peu de temps et d'une façon étroite cette immense place contribua encore à les augmenter.

Les trente années écoulées depuis que Paris avait été entouré d'une enceinte fortifiée d'environ 30 kilomètres de développement, se composant de 94 fronts bastionnés précédés par 16 forts détachés, avaient profondément modifié les conditions du début. En 1870, la faiblesse des fronts sud et nord n'avait pas été corrigée, bon nombre de positions tactiques étaient à la disposition de l'assaillant auquel l'artillerie à longue portée apportait une facilité de plus; la ville pouvait être bombardée.

Le Comité des fortifications s'était bien préoccupé de la nécessité de combler la lacune existante, en assurant la défense active de Paris. C'est dans ce but que, le 1er août, il avait approuvé la construction de forts ou redoutes à Gennevilliers, à Montretout, à Brimborion, à Meudon, à Châtillon et sur le plateau des Hautes-Bruyères. Mais une direction énergique, dictatoriale, manquait, et le temps fut gaspillé : on peut dire que ce n'est qu'à partir du 4 septembre que ces travaux ont été activement poussés; aussi tous ces ouvrages, auxquels il fallut en dernier lieu renoncer à donner le caractère permanent, étaient-ils, à part la redoute des Hautes-Bruyères, hors d'état de résister, lors de l'investissement.

Quant à l'armement, il était suffisant, du moins comme quantité.

De quelles forces disposait le général Trochu au moment où il acceptait les fonctions multiples de gouver-

neur de Paris, de chef de l'armée d'opération et de président du Gouvernement de la Défense nationale? Il avait beaucoup d'hommes, mais peu de soldats.

Formé de troupes régulières, le 13e corps (général Vinoy)[1] ne possédait cependant que deux régiments d'ancienne formation, les 35e et 42e de ligne venus de Rome.

Le 14e corps (général Renault)[1] était, comme le précédent, organisé à trois divisions d'infanterie, mais en réalité formé avec des éléments disparates et dépourvus d'homogénéité.

La marine avait fourni 13.900 marins ou fantassins auxquels revenait naturellement la défense des forts, mission dont ils s'acquittèrent avec une vigueur et un dévouement que l'on ne saurait trop louer.

Mobiles de la province ou de Paris, dont le chiffre s'élevait à environ 115.000 hommes, offraient des éléments d'inégale valeur ou dangereux; d'ailleurs ces bataillons n'étaient ni équipés, ni instruits, ni sérieusement armés. Quant à la garde nationale parisienne, grâce au décret du 16 septembre relatif à l'*élection des officiers*, elle en était encore, ainsi qu'on l'a dit, à s'organiser ou à se désorganiser.

En somme, on avait au maximum 60.000 hommes de troupes régulières. Tout le reste ne pouvait entrer en ligne de compte qu'au bout d'un mois ou deux.

Uni par le patriotisme, le nouveau gouvernement était divisé par la politique. Or, la politique a joué pendant tout le temps du siège un rôle malheureusement trop prépondérant. L'esprit de sédition a eu beau jeu et les défaillances ou l'excès des illusions d'une population que chaque revers exaspérait n'ont pas peu contribué à lui laisser le champ libre.

A une situation si exceptionnelle il eût fallu un homme exceptionnel; cet homme ne s'est pas trouvé. La foi la

1. Voir page 365 les *Tableaux de composition*.

plus complète dans la possibilité d'une défense prolongée; une énergie s'affirmant par des actes et non par des paroles; une volonté de fer s'exerçant aussi bien contre les ennemis du dedans que contre ceux du dehors : telles sont les qualités qu'aurait dû posséder le gouverneur de Paris.

Nous avons déjà montré la IIIe armée et l'armée de la Meuse procédant à l'investissement de Paris.

Le 17 septembre, une division (d'Exéa) du 13e corps français livrait le *Combat de Montmesly* au Ve corps prussien : la marche des colonnes allemandes et la direction qu'elles suivaient se trouvèrent ainsi fixées.

Nous avons dit aussi que le général Ducrot, nommé depuis le 16 au commandement en chef des 13e et 14e corps d'armée, avait insisté sur la nécessité de conserver les hauteurs de Châtillon, Meudon et Montretout. Autorisé par le Gouverneur, il prit l'offensive afin de conserver l'important plateau de Châtillon à la défense.

Combat de Châtillon, le 19 septembre. — Deux divisions[1] du 14e corps d'armée ont pris part à ce combat; quant à la division (de Maud'huy) du 13e corps qui leur avait été adjointe, elle fut maintenue à Villejuif, face à Thiais qu'occupa d'abord le Ve corps allemand.

Un rôle bien précis avait été assigné à chaque division. Tenant la droite, la 1re division (Caussade), qui était établie à Clamart, devait marcher sur Villacoublay, puis sur Velizy, en passant par les fermes de Dame-Rose et de Trivaux.

A gauche, la 2e division (d'Hugues) partirait de la redoute pour marcher d'abord sur Petit-Bicêtre et de là sur Verrières.

Les deux attaques devaient être reliées par une ligne de 68 bouches à feu ayant pour soutien 12 escadrons que commandait le général de Bernis.

1. La division de Maussion (3e) fut chargée de s'opposer à une tentative possible de l'ennemi par la vallée de la Bièvre.

L'affaire débuta mal. Le 4e zouaves de marche s'enfuit honteusement [1], après avoir essuyé quelques coups de fusil, jusque dans Paris où il ne fit d'ailleurs que devancer la 1re division à laquelle il avait été adjoint. Après la reculade de cette division, il était difficile de maintenir en l'air la division d'Hugues. Vers dix heures du matin, le 15e régiment de marche, commandé par le lieutenant-colonel Bonnet, occupait encore le Plessis-Piquet; mais les troupes restantes avaient été reportées à hauteur de la redoute et l'affaire se transformait en une longue canonnade.

Vers quatre heures du soir, le général Ducrot se décidait à regret à évacuer la redoute que le IIe bavarois occupa seulement dans la soirée. La tentative avait avorté, mais elle était honorable, et, à ce titre, méritait d'être tentée.

On doit reconnaître, d'ailleurs, que les chances de réussite eussent été bien plus grandes si, deux jours plus tôt, le 17 septembre, on s'était jeté sur le flanc droit des Allemands. Il eut fallu, pour cela, utiliser les nombreux escadrons qui ne jouèrent aucun rôle le 19, et s'éclairer avec le plus grand soin, de façon à attaquer la tête du Ve corps allemand au moment où il franchirait la Seine. Dans cette supposition, on fut parti de Villejuif et de Vitry, par exemple, pour marcher contre le pont de campagne établi à Villeneuve-Saint-Georges; il est vrai que le général Ducrot n'aurait pu, dans ce cas, diriger la lutte dont il fut l'instigateur.

Abandon des défenses extérieures. — A Paris, une véritable panique suivit l'insuccès de Châtillon: on alla même jusqu'à craindre sérieusement une attaque de vive force contre l'enceinte; les Allemands ne songèrent pas un seul moment à cette entreprise aventureuse.

Le général Trochu s'autorisa de cet essai infructueux

1. Les malheureux soldats qui se laissèrent ainsi entraîner par la peur, n'avaient du zouave que le nom et l'habit; peu de temps après, d'ailleurs, ils se réhabilitèrent au feu.

pour abandonner toutes les défenses extérieures. Les troupes se concentrèrent donc momentanément dans Paris et tous les ouvrages extérieurs commencés furent abandonnés. Le Mont-Valérien resta notre unique sentinelle extérieure [1] : comme on avait détruit les ponts de Billancourt, Sèvres, Saint-Cloud, Asnières, Clichy et de Saint-Ouen, ceux de Neuilly et du chemin de fer d'Asnières établirent seuls une communication entre les deux rives de la Seine.

Emplacements des troupes allemandes le 20 septembre. — Les deux armées allemandes présentaient un effectif de 122.000 fantassins, 25.000 cavaliers et disposaient de 622 bouches à feu.

L'armée de la Meuse occupe la rive droite de la Seine et de la Basse-Marne; les emplacements assignés dès le début à ses troupes resteront les mêmes jusqu'à la fin du siège : IVe corps, entre Chatou et Épinay, quartier général à Soisy; — Garde, au nord de Saint-Denis, entre Montmagny et le Blanc-Mesnil, quartier général à Gonesse; — XIIe corps (saxon), depuis Aulnay jusqu'à la rive droite de la Marne, occupant la forêt de Bondy, quartier général au Vert-Galant; — 5e division de cavalerie, entre Poissy et Neauphle, quartier général à Saint Nom-la-Bretèche; — 6e division de cavalerie entre Neauphle et Chevreuse, quartier général à Mesnil-Saint-Denis; — à Argenteuil, brigade des uhlans de la garde, qui se tenait en communication à Saint-Germain avec la 5e division de cavalerie.

Établi au Grand-Tremblai le 19 septembre, le quartier général du prince de Saxe fut transféré, le 12 octobre, à Margency.

IIIe Armée allemande. — Division wurtembergeoise sur la rive gauche de la Marne, entre Noisy-le-Grand et le

1. Le 20 septembre au matin, cette forteresse abandonnée par les Mobiles de la Seine, après qu'ils eurent destitué par l'élection la plupart de leurs officiers, demeura pendant quelques heures sans défenseurs.



chemin de fer de Lyon; — VIe corps, sur les deux rives de la Seine, observant la bouche de la Marne, la plaine d'Alfort et les hauteurs de Villejuif, jusqu'au chemin de fer de Sceaux; — IIe corps bavarois, sur les deux rives de la Seine et le plateau de Châtillon; — 21e division à Ville-d'Avray, Sèvres, Meudon, Clamart; — V^e corps, de Sèvres à Bougival.

Le quartier général du prince royal de Prusse était à Versailles, où se trouvait aussi le grand quartier général du Roi.

Un peu plus tard, le XIe corps vint renforcer le blocus, et le Ier corps bavarois, destiné à servir de réserve à la IIIe armée, prit position à Longjumeau.

Le 31 octobre, les Allemands comptaient devant Paris 168.687 fantassins, 12.980 cavaliers et 692 bouches à feu.

Une fois le blocus de Paris organisé, les 4 divisions de cavalerie rayonnèrent à l'extérieur du cercle d'investissement pour disperser les rassemblements, désarmer les habitants et pour assurer le ravitaillement de l'armée de siège : elles formèrent comme une immense et mobile ligne de circonvallation couvrant le blocus lui-même. Les principaux points de la vaste circonférence ainsi décrite excentriquement à la première étaient Chartres, Gisors, Beauvais, Clermont-sur-Oise, Senlis, Étampes.

Les riches plaines de la Beauce, du Beauvaisis et du Vexin furent sillonnées en tous sens et drainées par les fourrageurs allemands qui avaient pour mission de remplir, à l'aide d'impitoyables réquisitions, les magasins de Corbeil, de Saint-Cyr et de Chantilly.

Cette campagne de ravitaillement fut trop souvent marquée par des actes indignes qui entachent à jamais l'honneur d'une armée. Toute attaque faite par surprise contre les Allemands, par des troupes régulières ou non, avait pour conséquence l'incendie du lieu habité voisin. Cette responsabilité des communes pour tout acte d'hostilité commis sur leur territoire était une souveraine injustice, puisque les populations étaient punies par le meurtre,

le pillage et l'incendie, pour des faits de guerre qu'elles ne pouvaient ni moralement ni matériellement empêcher.

Organisation du réseau télégraphique autour de Paris par les Allemands. — Pendant que les troupes s'installaient, les télégraphiers prussiens, bavarois et wurtembergeois créaient le circuit télégraphique. Le 21 septembre, en trois jours, ils étaient parvenus, en utilisant les lignes françaises toutes les fois que cela était possible, à établir une communication le long de la ligne occupée par la IIIe armée, entre Lagny et Versailles. Les stations intermédiaires étaient Ferrières (station du roi de Prusse généralissime), Gretz, Yères, Villeneuve-Saint-Georges, Lonjumeau et Palaiseau. De ces différents points partaient des embranchements qui aboutissaient aux différents quartiers généraux : à La Lande (quartier général de la division wurtembergeoise), à Yères (voisin du quartier général du XIe corps), aux quartiers généraux du VIe corps prussien, du Ier bavarois, du Ve corps, à l'état-major de la IIIe armée, à Châtenay (quartier général du IIe corps bavarois), et à Corbeil (inspection générale des étapes).

Le 24 septembre, Versailles était relié télégraphiquement, par Bougival et le Vésinet, à Argenteuil où la ligne se soudait au circuit télégraphique de l'armée de la Meuse : ce circuit rejoignait Lagny par Saint-Brice, Roissy, Grand-Tremblay et le Vert-Galant.

La rapidité avec laquelle marcha cette installation atteste une organisation déjà perfectionnée qui contraste avec les tâtonnements auxquels nous étions encoré réduits en France. Avec le temps, le circuit télégraphique allemand autour de Paris reçut une extension considérable; il nous suffira d'avoir mentionné le point de départ.

Répartition des forces françaises. — Dès le 26 août, le comité de défense avait divisé l'enceinte fortifiée de Paris en neuf secteurs, soit six sur la rive droite (Bercy, Belleville, La Villette, Montmartre, les Ternes et Passy) et trois sur la rive gauche (Vaugirard, Montparnasse, les Gobelins), de la Seine.

Ces secteurs étaient commandés par des officiers généraux de la marine ou de l'armée. Bonne à l'époque où on avait à se préoccuper de parer à une surprise, cette division ne pouvait, une fois cette perspective écartée, que présenter des difficultés au double point de vue militaire et politique : c'est en effet ce qui arriva.

L'artillerie de Paris était tout entière sous les ordres du général de division Guiod. Le commandement supérieur du génie était exercé par le général de division de Chabaud La Tour, duquel il n'a pas dépendu que les redoutes destinées à compléter les lacunes du système défensif de Paris fussent prêtes en temps opportun.

Le 20 septembre, les troupes de la défense occupaient les emplacements suivants :

Le 13e corps, sauf la division d'Exéa (1re) chargée de la garde du plateau de Vincennes, occupait, sous les ordres du général Vinoy, tout le front sud, en s'appuyant aux forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, de Bicêtre et d'Ivry.

Le général Ducrot, établi à Neuilly, garnissait, avec le 14e corps et quelques bataillons de mobiles, toute la ligne Saint-Ouen, Billancourt; ses avant-postes passaient par Asnières, Courbevoie, Puteaux et Suresnes.

Français et Allemands poussèrent activement, de part et d'autre, les travaux de défense ou d'investissement. Dès le début, les Français livrèrent des combats de chicane destinés à aguerrir leurs jeunes troupes.

Combat de Villejuif, le 23 septembre. — Le 23 septembre, le général Vinoy reprend le plateau de Villejuif et, par l'occupation du Moulin-Saquet, de Villejuif et des Hautes-Bruyères, assure un solide point d'appui aux entreprises ultérieures.

Combat de Chevilly, le 30 septembre. — Le 30 septembre, le général Vinoy portait de nouveau le 13e corps en avant et débouchait avec trois brigades sur la ligne Thiais-Chevilly-l'Hay. Le but principal de cette attaque était la destruction du pont de bateaux que l'on supposait exister

à Choisy-le-Roi [1]; de proche en proche l'action s'étendit jusqu'à la Bièvre.

Vers six heures du matin la lutte s'engage après une préparation insignifiante par le canon des forts, puisqu'elle ne devait pas durer plus d'une demi-heure.

A gauche, le général Blaise marche avec 6 bataillons et 2 batteries sur Thiais et Choisy-le-Roi : vers neuf heures, malgré un premier succès, il a échoué.

Au centre, le général Guilhem, dont la brigade est solidement constituée, se porte sur Chevilly avec les 35e et 42e de ligne et une batterie : l'attaque est vigoureusement conduite et exécutée en certains endroits d'une façon brillante. La brigade prend pied dans Chevilly et s'y maintient longtemps. Lorsqu'elle dut se retirer, elle laissa entre les mains de l'ennemi son vaillant chef [2]. Le commandant Algan, du 35e de ligne, résista longuement, avec une centaine d'hommes, dans une ferme voisine du parc et ne fut fait prisonnier que quand il ne lui resta plus une cartouche.

A droite, la colonne Dumoulin, forte de 8 bataillons et d'une batterie, avait été lancée en formation trop compacte sur l'Hay : elle échoua parce que, réellement, elle avait à surmonter des obstacles trop considérables.

Vers dix heures du matin, le combat prolongé par le feu des forts avait pris fin. Dès neuf heures du matin, le général Vinoy avait donné l'ordre de la retraite, au moment où l'arrivée de renforts allait assurer un avantage très marqué aux Allemands. Cette retraite s'effectua sans trop de précipitation, surtout au centre, où les 35e et 42e de ligne montrèrent le calme de vieilles troupes; elle fut marquée par des pertes considérables en rapport avec le glacis découvert qu'il fallut remonter.

Pertes : Français, 2.120 hommes hors de combat, soit

1. Ce pont n'existait pas à Choisy-le-Roi; « en réalité, il s'y trouvait seulement une traille. » (*Relation prussienne.*)

2. Frappé de dix balles dans la poitrine, le général Guilhem fut transporté par les Allemands à Rungis, où il mourut à peine arrivé.



394 tués dont 20 officiers, et 1.726 blessés dont 50 officiers. Le 35e de ligne qui fut le régiment le plus éprouvé figure dans le chiffre total pour plus d'un tiers, soit 783 hommes dont 24 officiers hors de combat.

Allemands (IIe bavarois et VIe corps), 389 hommes hors de combat, dont 118 tués. La simple opposition des chiffres 2.120 et 389 comporte avec elle son enseignement ; sur certains points, cependant, on avait pu aborder directement l'ennemi.

Pendant la lutte des 2e et 3e divisions, le général d'Exéa, qui était chargé de faire une démonstration sur la rive droite de la Seine, livrait le *combat de Notre-Dame des Mèches ;* le village de Créteil fut momentanément occupé.

Plan de sortie par la Basse-Seine. — C'est le 7 octobre, pour suivre l'ordre chronologique, que le général Ducrot proposait au général Trochu un plan de sortie par la Basse-Seine. Il s'agissait de franchir la Seine à Bezons, en débouchant de la presqu'île de Gennevilliers, de se porter sur les hauteurs de Sannois et de Cormeil, et de gagner d'abord Pontoise par la Patte d'oie d'Herblay, pendant qu'une forte division, partie de Saint-Denis, prendrait à revers ces hauteurs ; on eut ensuite marché sur Rouen et le Havre. Ce plan, qui obtint en principe l'approbation du gouverneur de Paris, avait été très soigneusement élaboré : il était, quoiqu'on ait pu dire, très susceptible de réussite et habilement approprié au mode de répartition des troupes de l'attaque.

Travaux de contre-approche du général Tripier. — Cependant les Allemands avaient multiplié les travaux sur le plateau de Chevilly, de façon à rendre plus difficile encore une nouvelle attaque.

C'est ainsi qu'après avoir fait sauter la ferme de la Saussaye que les Français auraient pu utiliser pour attaquer Chevilly, ils relièrent par une tranchée les villages de Thiais, Chevilly et l'Hay, de façon à barrer tout l'espace compris entre la Seine et la Bièvre.

Le 7 octobre, sur la demande expresse du général

Tripier, le colonel La Mariouse occupait Cachan, et, le 10 octobre, le régiment des mobiles de la Côte-d'Or enlevait la maison Millaud, ou Plichon, située à l'intersection de la route de Sceaux et du chemin Cachan-Bagneux.

Ces deux points, une fois en notre possession, furent aussitôt reliés ensemble par une tranchée qui, venant des Hautes-Bruyères, remonta jusqu'à la Grange-Ory.

Dès lors, le général Tripier put donner suite à son projet d'ouvrages de contre-approche depuis Vitry jusqu'au fort de Montrouge; il se mit à l'œuvre avec un admirable dévouement : continués, ces travaux eussent permis de progresser sérieusement vers le sud.

Combat de Bagneux-Châtillon, le 13 octobre. — Le 13 octobre au soir, le général Vinoy recevait du général Trochu l'ordre de diriger le lendemain une grande reconnaissance sur Bagneux et Châtillon, dans le but de contraindre l'ennemi à montrer ses forces.

Cette opération fut sagement préparée et vigoureusement conduite, comme toutes celles d'ailleurs qui ont été confiées au général Vinoy. Les troupes montrèrent de l'élan et de la solidité. Les mobiles de la Côte-d'Or et de l'Aube, de formation récente, que commandait le lieutenant-colonel de Grancey, méritèrent d'être mentionnés spécialement par le commandant du 13e corps.

Commencé à neuf heures du matin, le combat auquel prirent part environ 25.000 hommes et 80 pièces de canon, cessait vers deux heures et demie du soir, après avoir été marqué par la prise de Bagneux (brigade La Mariouse), de Clamart et par des progrès sensibles dans Châtillon (brigade Susbielle). Les troupes se retirèrent dans le plus grand ordre lorsque, le but de l'opération étant rempli, le signal de la retraite leur fut donné. *Pertes* : *Français*, 400 hommes, dont 14 officiers hors de combat, au nombre desquels le commandant de Dampierre des mobiles de l'Aube, tué dans Bagneux même [1];

1. Sur la place de Bagneux se dresse aujourd'hui un monument qui rappelle cette mort.

Allemands, 424 hommes, dont 9 officiers hors de combat.

Du côté du 14e corps, on ne restait pas inactif; on gagnait même du terrain, tout en s'occupant de perfectionner l'instruction des troupes.

Les premiers jours d'octobre avaient été remplis par des reconnaissances lorsque, le 21 octobre, le général Ducrot, inquiet des progrès que faisait l'ennemi du côte de Rueil, vers la presqu'île de Gennevilliers, entreprit de le refouler.

Combat de la Malmaison, le 21 octobre. — Le 21 octobre, à midi et demi, la lutte s'engage sous la protection de 120 bouches à feu.

A droite, le général Berthaut, qui a sous ses ordres 3.400 hommes d'infanterie, un escadron de cavalerie et 20 canons, pénètre dans le parc de la Malmaison.

Au centre, le général Noël, qui dispose de 1.350 hommes d'infanterie et 10 canons, s'engage dans le ravin de Saint-Cucufa et procède à l'attaque des pentes de la Jonchère.

A gauche, le colonel Cholleton, dont la colonne est forte de 1.600 hommes d'infanterie, un escadron de cavalerie et 18 canons, enlève Buzenval et s'avance dans le parc.

L'entrée en ligne des renforts allemands change la face du combat; elle détermine d'abord un temps d'arrêt, puis le mouvement de retraite qui s'exécute vers la fin du jour. La lutte avait duré plus de cinq heures. De ce côté, nos jeunes soldats avaient montré un entrain incontestable et le roi Guillaume venu en spectateur sur les hauteurs de Marly en fut frappé. 10.000 Français environ, y compris une réserve de gauche forte de 2.600 hommes d'infanterie et 18 bouches à feu que commandait le général Martenot, avaient eu à lutter contre le Ve corps prussien tout entier (9e et 10e divisions) que soutinrent une division de Landwehr de la garde et l'artillerie du IVe corps allemand.

La journée du 21 octobre coûta : aux *Français*, 541

hommes mis hors de combat, dont 187 tués; aux *Allemands*, 414 hommes, dont 81 tués.

C'était donc une illusion de croire que le général Ducrot aurait dû, utilisant son succès du début, marcher sur Versailles : tel n'était point le but qu'il s'était proposé; il eut d'ailleurs fallu pour cela disposer de plus de monde et n'avoir pas à percer les trois lignes de défense établies dans cette direction par les Allemands.

La première de ces lignes, qui prenait appui sur la Seine, s'étendait de la maison Meurice à Sèvres, en passant par l'extrémité est de Bougival, la crête du plateau de la Jonchère, le mur crénelé du parc de Buzenval, le plateau de la Bergerie, Garches et le parc de Saint-Cloud.

La deuxième ligne s'étendait de Bougival à Ville-d'Avray et au delà par la Celle Saint-Cloud, le haras Lupin, Vaucresson, l'hospice Brezin, le château de la Marche et Marnes.

La troisième et dernière, comprise entre Louveciennes et la Butte de Picardie près Versailles, passait par le château de Beauregard, le Buttard et la ferme de Jardy.

Travaux d'investissement exécutés par les Allemands autour de Paris. — Dans l'organisation de la ligne d'investissement, les Allemands ont tiré un remarquable parti des avantages du terrain et dirigé leurs travaux de défense de façon à s'assurer la conservation de la position en sacrifiant le moins de monde possible.

Les lignes de défense étaient choisies de telle sorte que leurs abords défendables avec relativement peu de monde, fussent d'un accès difficile pour des troupes s'avançant en masse et sur un front étendu ; toutes étaient d'ailleurs commandées de l'arrière. Elles étaient généralement au nombre de trois en profondeur : la première n'était occupée que faiblement; la suivante, ou ligne de principale résistance, qu'occupait le gros de l'infanterie, était soutenue par des batteries ; la dernière était jalonnée par des batteries fortement établies.

Toutes les fois que le terrain ou la nature des obs-



tacles le permit, on organisa en points d'appui principaux, comme saillants ou réduits, les fermes, les villages, les bouquets de bois, les parcs, les villas ou châteaux si nombreux dans les environs de Paris, ou simplement des murs de parcs, de jardins, de façon à en faire de véritables forteresses ou des obstacles infranchissables.

Là où il fallut, à défaut d'obstacles, constituer ces points d'appui, on établit de solides redoutes destinées le plus souvent à recevoir une compagnie d'infanterie.

Généralement, les pièces de campagne, auxquelles on ménagea toujours un champ de tir étendu étaient placées, non pas dans les villages ni les redoutes, mais *sur les flancs et en arrière*, bien abritées et soigneusement dissimulées aux vues de l'assiégeant.

Les points principaux de ces lignes de défense étaient reliés entre eux par des tranchées-abris dont les abords, dans toute région boisée, étaient dégagés et, en même temps, protégés par plusieurs rangées d'abatis généralement inextricables.

Les communications furent assurées par de nombreux débouchés jalonnés.

Enfin, on installa, sur les points culminants, des observatoires pourvus de lunettes et occupés par des officiers.

Répartition des troupes de la défense sur le front nord. — Le front nord de Paris, dont nous n'avons pas encore parlé, était placé sous le commandement du général Carré de Bellemare qui, exerçant son autorité sur les forts de Saint-Denis, de l'Est, d'Aubervillers et les batteries de Saint-Ouen, avait sous ses ordres directs trois brigades.

A la droite du général de Bellemare se trouvait le contre-amiral Saisset qui tenait sous son commandement les forts de Rosny, Noisy, Romainville qu'occupaient les marins, les redoutes voisines et les troupes établies en avant de ces ouvrages.

Le général de Bellemare, voulant utiliser le corps des Francs-tireurs de la Presse, pensa pouvoir prendre sur lui d'attaquer, pour s'établir à leur place, les avant-postes

allemands du village Le Bourget que les batteries réparties sur les hauteurs situées au nord et à l'ouest tenaient sous leur feu.

Prise du Bourget, le 28 *octobre.* — Le 28 octobre, Le Bourget était enlevé et occupé. Pendant cet engagement, le contre-amiral Saisset faisait occuper aussi et mettre en état de défense le village de Drancy.

Le gouverneur manifesta son mécontentement lorsqu'il apprit cette opération; mais, retenu par la crainte d'indisposer la population parisienne, il ne crut pas devoir donner l'ordre formel d'évacuer un point que l'on n'avait cependant aucun intérêt à garder, puisqu'il était en dehors de la ligne de défense arrêtée. L'insuccès de la canonnade des Allemands dans l'après-midi du 28 octobre et le 29 octobre, l'échec éprouvé par deux compagnies allemandes dans la nuit du 28 au 29, contribuèrent à le maintenir dans cette voie fausse.

Reprise du Bourget par les Allemands, le 30 *octobre.* — Le 30 octobre, la 2e division de la garde prussienne, se portait en trois colonnes, de Dugny, de Pont-Iblon et de Blanc-Mesnil sur le Bourget qu'elle enlevait malgré l'énergique résistance du petit nombre de ses défenseurs. Vers onze heures du matin le général Hanrion, se conformant à l'ordre du général de Bellemare, se repliait sur Saint-Denis. On se décida alors à évacuer Drancy qui était fortement menacé.

Le deuxième combat du Bourget est particulièrement intéressant pour l'histoire de la tactique : ce jour-là, en effet, la garde prussienne, renonçant aux formations profondes qui lui avaient été si fatales lors de l'attaque de Saint-Privat, inaugura une nouvelle formation de combat. Voici en quels termes le duc Guillaume de Wurtemberg [1] expose la nouvelle méthode :

« ... L'attaque fut menée de trois côtés à la fois... Les deux

1. *Mode d'attaque de l'infanterie prussienne pendant la campagne de* 1870-1871.

colonnes de flanc envoyèrent en avant des pelotons de tirailleurs, qui gagnèrent du terrain à la course, puis se jetèrent à terre. Derrière suivaient, également au pas de course, les réserves et les soutiens divisés en petits groupes. Lorsque ceux-ci se furent cachés pour reprendre haleine, les tirailleurs se mirent de nouveau à courir, et, simultanément, appuyèrent vers les côtés extérieurs ; à bonne distance de tir, ils se recouchèrent et commencèrent alors le feu contre l'ennemi. Les vides formés par cette marche oblique furent remplis par des lignes de peloton ; les ailes s'allongeaient en même temps par l'arrivée en échelons de compagnies isolées, mais toujours en ordre déployé, de sorte que l'attaque concentrique, qui serait peut-être devenue plus profonde en se rapprochant, resta toujours en mesure de déborder la ligne ennemie. Les détachements dispersés se servaient de chaque abri qui se présentait pour se réunir et se reformer. C'est ainsi que, devant le flanc nord-est, une rangée de tas de fumier restés dans les champs servit de lieu de rassemblement à toute une compagnie, qui ouvrit de là un feu destructeur contre les sorties de l'ennemi. De l'autre côté, l'escarpement du ruisseau le Moleret offrit quelque abri, qu'occupèrent aussitôt plusieurs compagnies massées, pour s'opposer à une contre-attaque dirigée de Drancy.

« Le mécanisme de l'attaque consistait principalement dans le passage rapide de l'ordre déployé à l'ordre concentré, dès que l'abri même le plus insignifiant permettait un rassemblement du rang ou de la compagnie, du côté où étaient en mouvement, en terrain découvert, des lignes de peloton à grands intervalles ; celles-ci présentaient alors l'aspect agité d'une fourmilière.

« L'aile droite était restée en arrière, le centre ne s'était pas suffisamment déployé et s'assujétissait trop à la formation habituelle ; les pertes étaient énormes. Mais l'aile gauche, s'avançant en lignes d'attaque longues et minces, réussit à exécuter une charge en tirailleurs et à s'emparer du village.

« L'attaque en ordre déployé, soutenue par des tirailleurs, fut adoptée depuis comme seul mode d'offensive en terrain découvert, et l'on défendit sévèrement de présenter, à moins de deux mille pas (1.500^{m}), des divisons massées au feu de l'ennemi... »

La division prussienne avait eu, dans ce combat opiniâtre, 477 hommes hors de combat dont 33 officiers. Les pertes des Français s'élevèrent à 1.100 ou 1.200 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le commandant *E. Baroche*, des mobiles de la Seine, s'était fait bravement tuer plutôt que de se rendre.

Le 31 octobre dans Paris. — Cet insuccès, qui concordait avec l'arrivée de mauvaises nouvelles de province, eut de bien grosses conséquences.

Paris apprit en effet à la fois la capitulation de Metz, la poursuite d'un armistice dont le sens vrai échappait à la partie inintelligente ou malsaine de la population, enfin la perte du Bourget. Le 31 octobre, sous la pression de ces différents événements, une tentative criminelle était dirigée contre le gouvernement : comprimée tardivement, après des hésitations qui montrèrent le défaut de la cuirasse, cette émeute que ne suivit aucune répression, apprit qu'il faudrait, à l'avenir, s'attendre à compter avec l'ennemi du dedans.

A ce moment, M. Thiers se trouvait à Versailles, au retour d'un long voyage entrepris en pure perte pour plaider la cause de la France auprès des grandes puissances européennes ; il était en pourparlers avec M. de Bismarck pour obtenir son armistice.

La journée du 31 octobre, en rendant à la politique prussienne ses espérances et ses exigences, imprima un caractère nouveau à ces négociations : et le gouvernement, dans la personne du général Trochu, ne crut pouvoir accepter les conditions posées à Versailles ; la guerre suivit donc son cours.

Situation de la défense à la fin d'octobre. — A la fin d'octobre, les travaux de défense étaient en bonne voie et très avancés sur tout le périmètre de Paris ; le matériel s'était considérablement augmenté ; enfin les troupes étaient assez instruites, déjà, pour que l'on pût songer à aller au devant de cet ennemi qui attendait dans ses lignes que la famine lui livrât ceux qu'il n'osait attaquer.

On entrait donc dans une période nouvelle du siège ; il fallait agir offensivement.

Nouvelle répartition des forces de la défense, 8 novembre. —A cette époque, afin de faciliter les opérations, on groupa en trois armées toutes les forces enfermées dans Paris. La composition de ces armées devint définitive à la date du 8 novembre[1].

La *Première armée*, composée de 266 bataillons de marche de la garde nationale, était commandée par le général Clément Thomas :

La *Deuxième armée*, formée en trois corps d'armée (1er, général Blanchard; 2e, général Renault; 3e, général d'Exéa), était placée sous les ordres du général Ducrot : c'etait une force d'environ 100.000 hommes.

La *Troisième armée*, composée en grand partie de mobiles et forte de 6 divisions, présentait un effectif total de 70.000 hommes environ, dans lequel figuraient 2.000 hommes de garde républicaine à pied, 2.000 gendarmes, 4.000 douaniers et 5.000 hommes d'infanterie de marine; elle était commandée par le général Vinoy.

Enfin le *corps de Saint-Denis*, passé sous le commandement supérieur du vice-amiral La Roncière Le Noury. était fort d'environ 30.000 hommes, répartis en trois brigades dans la composition desquelles entraient de l'infanterie de ligne, des fusiliers-marins et des mobiles.

Le plan d'une sortie par le sud est substitué au précédent. — Au moment où le gouverneur, le général Schmitz, son chef d'état-major général, et le général Ducrot pressaient la réalisation du projet de sortie par la Basse-Seine, Paris apprit la victoire de Coulmiers.

Cette nouvelle arriva le 14 au soir, quelques heures après que le général Trochu venait de laisser entrevoir à tous, dans une chaleureuse proclamation, que l'heure d'un effort suprême approchait; le 18, elle était confirmée.

1. Voir les *Tableaux de situation*, page 365.

L'opinion publique demanda impérieusement que l'on allât au devant de l'armée de la Loire : le gouvernement de Paris céda. Dès lors, il fallut s'occuper de faire transporter de l'ouest à l'est l'immense matériel accumulé dans la presqu'île de Gennevilliers, ou à proximité. On prévint en même temps M. Gambetta qu'une grande sortie serait tentée le 29 novembre : nous savons quelles furent les conséquences de cette dépêche.

On arrêta que l'attaque aurait lieu par l'est, entre la Marne et la Seine, lui donnant ainsi la préférence sur celle qui se fût portée entre Seine et Bièvre.

Le général Ducrot, qui avait d'abord songé à marcher sur Villeneuve-Saint-Georges par Choisy-le-Roi, Boissy-Saint-Léger et Valenton, se décida, en dernier lieu, à faire franchir la Marne dans la presqu'île de Poulangis comprise entre Petit-Bry, Joinville-le-Pont et Champigny: Lagny était l'objectif de la première journée ; le deuxième jour, on comptait atteindre Bray et Nogent-sur-Seine.

Ce plan était inférieur, au point de vue des conséquences possibles, à celui de la Basse-Seine ; mais, du moment où la sortie par le sud était imposée, le choix était bon : on n'était point exposé à se heurter de front contre les lignes de défense successives accumulées entre Seine et Bièvre ; on attaquait une zone où l'ennemi serait en force bien inférieures, si on brusquait le mouvement.

TABLEAU N° 6

SITUATIONS

DES TROUPES DE LA DÉFENSE DE PARIS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DU SIÈGE

Tableau N° I. A. — Composition du 13e corps[1].

Commandant en chef : général de division **Vinoy**.
Chef d'état major général : général de brigade **de Valdan**.

1re Division d'infanterie : général **d'Exéa**.

Brigades : **Mattat, Daudel.**

2e Division d'infanterie : général **de Maud'huy**.

Brigades : **Guérin, Blaise.**

3e Division d'infanterie : général **Blanchard**.

Brigades : **de Susbielle, Guilhem** (35e et 42e régiments de ligne).

B. — Composition du 14e corps[2]

Commandant en chef : général de division **Renault**.
Chef d'état-major général : général de brigade **Appert**.

1re Division d'infanterie : général **Bechon de Caussade**.

Brigades : **Ladreit de la Charrière, Lecomte.**

2e Division d'infanterie : général **d'Hugues**.

Brigades : **Bocher, Paturel.**

3e Division d'infanterie : **de Maussion**.

Brigades : **Benoît, Courty.**

Tableau N° 2. — Situation de l'armée de Paris, à la date du 8 novembre 1870.

A. — PREMIÈRE ARMÉE.

Commandant en chef : général **Clément Thomas**.
Chef d'état-major général : Colonel **Montagut**.

1. Chaque division d'infanterie comprenait 4 régiments de marche, 2 compagnies de chasseurs à pied, 3 batteries et 1 compagnie du génie. Le corps d'armée possédait une réserve d'artillerie forte de 6 batteries, un parc.
2. Mêmes observations que pour le 13e corps.

266 bataillons de garde nationale sédentaire organisés à 500 hommes, soit 183.000 hommes environ.
Légion d'artillerie. — Légion de cavalerie.

B. — DEUXIÈME ARMÉE [1]

Commandant en chef : général **Ducrot.**
Chef d'état-major général : général **Appert.**
Commandant de l'artillerie : général **Frébault.**
Commandant du génie : général **Tripier.**
Intendant-général **Wolf.**

1er Corps d'armée. — général **Blanchard.**

Chef d'état-major : colonel **Filippi.**
Commandant de l'artillerie : général **Renault d'Ubexi.**
Commandant du génie : général **Duponey.**

1re Division d'infanterie : général **de Malroy.**

Brigades : **Martenot, Paturel.**

2e Division d'infanterie : général **de Maud'huy.**

Brigades : **Valentin, Blaise.**

3e Division d'infanterie : général **Faron.**

Brigades : **Comte de la Mariouse** (35e et 42e de ligne).

2e Corps d'armée. — Général **Renault.**

Chef d'état-major général : **Ferri-Pisani.**
Commandant de l'artillerie : général **Boissonnet.**
Commandant du génie : colonel **Corbin.**

1re Division d'infanterie : général **de Susbielle.**

Brigades : **de la Charrière, Lecomte.**

2e Division d'infanterie : général **Berthaut.**

Brigades : **Bocher, de Miribel.**

3e Division d'infanterie général **de Maussion,**

Brigades : **Courty, Avril de L'Enclos.**

3e Corps d'armée. — Général **d'Exéa.**

1re Division d'infanterie : général **de Bellemare.**

Brigades : **colonel Fournès, colonel Colonieu.**

1. Chaque division était forte de 4 régiments de marche, les régiments au delà du numéro 100 étant dénommés *de ligne*, bien qu'on ne puisse citer comme tels que les 35e et 42e régiments. Le corps d'armée comptait, en outre, plusieurs bataillons de mobiles.

2e Division d'infanterie : général **Mattat**.

Brigades : **Bonnet**, **Daudel**, colonel **Reille** (bataillons de mobiles).

Division de cavalerie : général **de Champeron**.

Brigades : **de Gerbrois**, **Cousin**.

Total général : 2.772 officiers, 95.177 hommes de troupes ; artillerie. Environ 100.000 hommes.

C. — TROISIÈME ARMÉE[2]

Commandant en chef : général **Vinoy**.

1re Division d'infanterie : général **Soumain**.

Brigades : **d'Argentolle** ; garde républicaine à pied, régiment de gendarmerie.
1 légion de gendarmerie, gendarmerie de l'est.
***. Forestiers, Douaniers, 2 dépôts.

2e Division d'infanterie : général **de Liniers**.

Brigades : colonel **Filhol de Camas**, colonel **de Chamberu**.

3e Division d'infanterie : général **de Beaufort-d'Hautpoul**.

Brigades : **Dumoulin**, capitaine de frégate **d'André**.

4e Division d'infanterie : général **Corréard**.

Brigades : lieutenant-colonel **Champion**, colonel **Porion**.

5e Division d'infanterie : général **d'Hugues**.

Brigades : capitaine de frégate **de Bray**, et ***.

6e Division d'infanterie : contre-amiral **Pothuau**.

Brigades : lieutenant-colonel **Lemaire** (un régiment de marche), **Salmon** (troupes de marine).

Cavalerie : général **Bertin de Vaulx**.

Brigades : général **de Bernis**, lieutenant colonel **Blondel**.

Total général : 1.698 officiers, 67.631 hommes de troupes.

D. — CORPS D'ARMÉE DE SAINT-DENIS

Commandant : vice-amiral **de la Roncière le Noury**.

Brigades : **Lavoignet**, **Hanrion**, capitaine de frégate **Lamothe-Tenet**.

1. Les 2e, 3e, 4e et 5e divisions étaient exclusivement composées de bataillons de mobiles.

2. Ce corps d'armée comprenait : des régiments de marche ; des bataillons de mobiles de la Seine ; 3 bataillons de marins fusiliers ; des régiments de Saône-et-Loire, de l'Hérault ; les francs-tireurs de la Gironde, de la Presse ; les éclaireurs de la République.

Artillerie : général **Ollivier**; Génie : chef de bataillon **Charon**.

Total général : 748 officiers, 34.239 hommes de troupes.

RÉCAPITULATION :

	hommes.
Première armée : garde nationale.	133.000
Deuxième armée : général **Ducrot**	105.000
Troisième armée : général **Vinoy**.	70.000
Corps d'armée de Saint-Denis : vice-amiral **La Roncière-le Noury**.	34.239
	342.239

Tableau N° 3. — Répartition des troupes de la Marine.

A. — *Division des marins détachés à Paris* (voir ci-dessus).

B. — *Subdivision des forts de l'Est* [1]

Commandant supérieur : contre-amiral **Saisset**, au fort de Noisy.

	hommes.
Fort de Romainville : capitaine de vaisseau **Zédé**	1.648
Fort de Noisy : **Massion**, puis **Trève**, capitaine de frégate.	1.658
Fort de Rosny : capitaine de vaisseau **Mallet**.	1.620

C. — *Subdivision des forts du Sud* [2].

Commandant supérieur : contre-amiral **Pothuau**, fort de Bicêtre.

	hommes.
Fort d'Ivry : capitaine de vaisseau **Krantz**.	1.560
Fort de Bicêtre : capitaine de frégate **Fournier**.	1.269
Fort de Montrouge : capitaine de vaisseau **Amet**.	1.323

Mesures préparatoires. — Cette résolution une fois prise, il était indispensable d'occuper le plateau d'Avron pour pouvoir préparer le passage par l'artillerie ; il fallait aussi rallier la deuxième armée et lui faire passer la Marne.

Tous les préparatifs nécessaires étaient terminés, les

1. La garnison de chacun de ces forts comprenait : plusieurs bataillons de marins et d'infanterie de marine, de l'artillerie et du génie.

2. La garnison de chacun de ces forts comprenait : plusieurs bataillons de marins, une ou deux compagnies d'infanterie de marine, de l'artillerie et du génie.



ouvrages construits en vue des combats de la Marne étaient achevés, et la concentration des trois corps de la deuxième armée s'était effectuée entre Vincennes et Rosny, lorsque, dans la nuit du 28 au 29 novembre, le contre-amiral Saisset occupa avec ses marins le plateau d'Avron, sur lequel le colonel Stoffel établit près de 60 pièces.

Il avait été décidé qu'en dehors de l'opération principale fixée au 29 novembre des diversions seraient dirigées : au sud, par le général Vinoy, contre Thiais et Choisy-le-Roi; au nord, par l'amiral La Roncière Le Noury, sur Epinay ; à l'ouest, par les généraux de Liniers et de Beaufort.

Journée du 29 novembre: combats de l'Hay et de la Gare-aux-Bœufs. — Par suite d'un fâcheux concours de circonstances, ces démonstrations remplirent seules la journée du 29 novembre. Le retard qu'apporta une crue subite de la Marne à l'établissement des ponts, par les soins de MM. les ingénieurs Krantz et Ducros, fut d'autant plus regrettable que le 29 novembre, entre Villiers et Villeneuve-Saint-Georges, il n'y avait que la division wurtembergeoise : la 1re brigade occupait Villiers, Cœuilly et Chennevières ; la 2e brigade se trouvait à Bonneuil-Ormesson et Sucy ; la 3e brigade était établie sur la ligne Montmesly — la Folie. Cette division avait à proximité d'elle, sur sa droite, une brigade de la 24e division d'infanterie saxonne placée à cheval sur la Marne.

Le lendemain, 30, le grand état-major allemand, auquel l'occupation du plateau d'Avron et l'accumulation de troupes dans le voisinage avaient donné l'éveil, faisait porter une division du XIIe corps à Chelles, une brigade du VIe corps à Villeneuve-Saint-Georges et ordonnait au IIe corps de se tenir prêt à soutenir la division wurtembergeoise.

Cependant il avait été décidé, au moment où la nécessité s'imposa de retarder d'un jour l'opération principale, que les démonstrations ne seraient point décom-

mandées. Le gouverneur revint ensuite, il est vrai, sur cette première décision, mais assez tard pour autoriser à croire que l'on s'était rendu coupable d'oubli.

Le général Vinoy fit attaquer l'Hay par une brigade (Valentin) de la division de Maud'huy, et la Gare-aux-Bœufs par le contre-amiral Pothuau : sur les deux points on réussit ; puis on se replia lorsque le général Vinoy en envoya l'ordre.

L'inutile combat de l'Hay coûta : aux *Allemands*, 142 hommes ; aux *Français*, 990 hommes hors de combat. Quant à la prise de la Gare-aux-Bœufs de Choisy-le-Roi, elle n'entraîna que des pertes insignifiantes.

Au nord et à l'ouest, où le contre-ordre parvint à temps, les démonstrations ne reçurent qu'un commencement d'exécution.

BATAILLE DE VILLIERS, LE 30 NOVEMBRE.

Les instructions données aux troupes de la *Deuxième armée*, pour la journée du 30 novembre, portaient sur les points suivants.

A droite, le 1er corps, qui ne comptait que deux divisions [1], devait franchir la Marne à Joinville, puis marcher d'abord sur Champigny.

Au centre, le 2e corps, affaibli de sa 1re division (Susbielle) chargée de diriger, entre la Seine et la Marne, une vigoureuse diversion sur Montmesly, passerait la Marne à hauteur de Nogent et se porterait sur Villiers.

Quant au 3e corps, auquel était réservé le rôle le plus important, il devait, après avoir franchi la Marne à Neuilly, marcher sur Noisy-le-Grand, s'en emparer et pousser alors une brigade jusqu'à Champs pour battre avec le canon le pont de Gournay, par lequel l'ennemi pouvait recevoir des renforts.

1. La division de Maud'huy (2e du 1er corps) avait été cédée à la 3e armée.

Le général Ducrot avait donc nettement formulé son plan : faire effort contre la gauche et le centre ennemis, que la nature des obstacles naturels et artificiels accumulés sur le front rendait très solides, accepter, en un mot, la fausse attaque de front que les circonstances imposaient; mais déraciner la droite ennemie, prise en flanc et à revers, par un mouvement tournant bien limité, excuté à temps, à la réussite duquel était attaché le succès de la journée.

L'idée était simple, éminemment pratique, et il est permis d'affirmer que si le général en chef se fût trouvé à la gauche, en vertu de considérations morales analogues à celles qui le retinrent au centre, la première journée des batailles sur la Marne se fût terminée par une victoire. Au contraire, la non-réussite du premier jour entraînait forcément celle des jours suivants, puisque les Allemands auraient le temps de grouper sur la Marne les forces nécessaires pour arrêter l'élan des Français.

Dès le 30 au matin, près de 300 canons ouvrent le feu et les différents corps s'ébranlent. En moins de deux heures, les quatre divisions des 1er et 2e corps franchissent la Marne.

Vers neuf heures du matin, le 1er corps enlève Champigny, d'ailleurs faiblement occupé; il s'apprête à se porter : à droite, par sa 3e division (Faron), vers la ligne Chennevières-Cœuilly; à gauche, par sa 1re division (de Malroy), sur l'intervalle qui sépare Cœuilly de Villiers.

Le 2e corps se conforme également à son programme. Il se dirige sur le bois du Plant, enlève sous la vive impulsion du général Ducrot, qui est au premier rang, la voûte barricadée du chemin de fer de Mulhouse, puis divise son attaque : à droite, la 2e division (Berthaut) marche entre la route de Villiers et le ruisseau de la Lande; à gauche et à sa hauteur, la 3e division (de Maussion) s'avance au nord de la route, droit sur le parc de Villiers.

Un peu après dix heures du matin, la situation est donc

la suivante : les deux divisions du 1er corps garnissent la ligne Champigny ; quant au 2e corps, la division de Maussion (3e) est au sud de Bry menaçant le mamelon de Villiers, la division Berthaut (2e) s'avance entre la route n° 45 et le ruisseau de la Lande. Un peu plus loin, nous nous occuperons du 3e corps.

La division de Maussion se porte vers onze heures, sous les yeux du général en chef, contre le parc de Villiers [1] : elle échoue, mais arrête net la poursuite des Saxons.

Sans nouvelles du 3e corps, ayant à souffrir du feu, ne pouvant plus attendre, le général Ducrot ordonne de reprendre l'attaque contre le mur occidental du parc, qu'il considère avec raison comme la clef du champ de bataille.

Ces efforts répétés, que contrarient sur notre flanc gauche plusieurs contre-attaques de la 48e brigade saxonne par les pentes de Bry et quelques tentatives d'offensive des Wurtembergeois, restent finalement infructueux : le général Ducrot qui, à un certain moment, vers midi, combat comme un soldat, communique à tous son ardeur et tous lui répondent avec un dévouement absolu ; mais on ne peut forcer de front une pareille position et le 3e corps ne débouche pas. En vain, le général Berthaut cherche à tourner le village vers le sud. Vers deux heures, la 3e division, très éprouvée, doit définitivement se reporter en arrière et l'artillerie, avec une admirable abnégation, continue seule la lutte. Un peu après midi, le doyen des divisionnaires, le brave général Renault, blessé mortellement, avait été remplacé dans le commandement du 2e corps par le général de Maussion, auquel le général Courty avait succédé.

1. Ce parc avait été mis en état de défense d'une façon remarquable surtout à l'ouest. Là où le mur faisait défaut, des retranchements avec banquettes pour infanterie, des épaulements pour plusieurs pièces d'artillerie avaient été construits ; le flanquement des murs nord et sud avait été soigneusement assuré : c'était une citadelle véritable aux abords entièrement découverts.

De son côté, le 1er corps avait été sérieusement engagé. Un peu après dix heures et demie, le général Faron (3e division) s'était décidé, devant l'immobilité de la 1re division, qui occupait toujours les fours à chaux, à lancer son infanterie, avant la préparation par l'artillerie, sur le plateau de Cœuilly. L'objectif donné à la 2e brigade (La Mariouse) était le château de Cœuilly, dont les abords, bien que précédés par un ravin, sont complètement découverts et dont le parc et le bois avaient été solidement mis en état de défense par l'ennemi. Une pareille position ne saurait être forcée par l'infanterie, lorsque l'artillerie ne lui a pas frayé la voie.

Le 114e régiment de marche et le régiment des mobiles de la Vendée, en tout quatre bataillons, tentent une une première attaque et échouent contre la grille et le mur du parc de Cœuilly. Deux batteries de réserve destinées à battre la ligne Cœuilly-Mon-Idée (Jœgerhof)-Chennevières, inabordable sans le secours de l'artillerie arrivent enfin; au bout de quelques instants, elles sont réduites à l'impuissance. Les Allemands utilisent alors ce moment pour tenter un mouvement offensif qui est repoussé. Les Français se portent en avant pour la deuxième fois; ils restent sur la pente de Cœuilly et ne peuvent aller au delà. Sur l'ordre du général Blanchard, on fait une troisième tentative : le 42e lui-même, après s'être avancé seulement jusqu'à 150 mètres au minimum du parc, doit battre en retraite très réduit de nombre.

Rien n'était encore cependant définitivement perdu de ce côté lorsque, entre deux heures et demie et trois heures du soir, un ordre inexplicable de retraite, donné à l'insu du général en chef par le commandant du 1er corps, ramène la 3e division en arrière de Champigny.

Averti trop tard de ce mouvement de retraite pour l'arrêter en temps opportun, le général Ducrot venait de faire reporter la division Faron sur ses positions précédentes lorsque, vers quatre heures du soir, le 3e corps, en retard de plus de trois heures, entre enfin en ligne.

[redacted]

Fixons les principales situations occupées jusqu'alors par ce corps d'armée. Un peu après dix heures du matin, la 1re division était dans Neuilly-sur-Marne et la Platrière, la 2e division se trouvait entre le rond-point de Plaisance et le parc de Perreux. Vers midi, la 2e division était à hauteur de Bry-sur-Marne, la division de Bellemare (1re), remplacée à Neuilly par la brigade Reille, faisait face aux ponts et commençait à franchir la Marne, lorsque le général d'Exéa, « péchant par excès de prudence » (général Ducrot), fait revenir ces troupes qui, devant les progrès momentanés de la brigade saxonne, lui paraissent aventurées. Plusieurs officiers lui sont successivement envoyés pour presser le mouvement du corps d'armée. Vers deux heures du soir [1], la tête de colonne du 3e corps tenue par la 1re division commence à franchir la Marne aux ponts de Neuilly; malheureusement, au lieu de se porter sur Noisy-le-Grand, elle tourne *à droite* sur Bry [2].

« ..... Grâce à ce mouvement, dit la *Relation prussienne*, le lieutenant général Nehrhoff de Holderberg, qui avait pris la direction du combat sur cette partie du champ de bataille, avait le temps de ramener l'aile droite saxonne, déjà menacée à revers, dans les tranchées et sur le cimetière au nord de Villiers et d'envoyer des renforts sérieux aux troupes de Noisy-le-Grand et à l'artillerie du plateau de Villiers... »

A trois heures et demie, la division de Bellemare a achevé de se masser sur la rive gauche de la Marne; elle est grossie d'une brigade (Daudel), de la division Mattat, dont la deuxième brigade a été laissée sur la rivière. Une nou-

1. « Mais toutes ces hésitations, tous ces retards ont compromis la journée : rien maintenant ne peut plus réparer les fautes commises! Toute la combinaison sur laquelle reposait le succès de l'opération est détruite..... Nos sanglants efforts, nos pertes si cruelles sont rendus stériles! » (général Ducrot).

2. «... Pourquoi et comment le mouvement s'est-il exécuté d'une autre façon? C'est ce qui n'a jamais été bien éclairci... » (général Ducrot).

velle attaque de front est dirigée, vers quatre heures, contre le parc de Villers.

Le 4e zouaves de marche (colonel Fournès) essaie d'abord en vain de déboucher et éprouve de fortes pertes. De nouveau il est porté en avant dans une attaque générale que dirige le général Ducrot et à laquelle prennent part toute la division de Bellemare et la brigade Daudel, soutenues par la brigade Courty : les batteries françaises se sont rapprochées du parc jusqu'à 400 mètres ; l'élan des colonnes françaises est brisé par un feu terrible de mitraille et de fusillade.

« Le général Ducrot, convaincu de l'impuissance d'une nouvelle tentative, les arrête et fait cesser tout mouvement offensif.

« N'ayant pas été prévenus en temps opportun du vigoureux effort de la division de Bellemare, les 2e et 1er corps n'avaient pu y coopérer... » (général Ducrot).

Le feu cessa donc à la nuit tombante et l'ordre fut donné d'organiser définitivement les positions conquises.

Dans le cours de cette journée, les diversions ordonnées avaient eu lieu.

Combat de Montmesly, le 30 novembre. — Le combat de Montmesly, livré par la division Susbielle (1re du 2e corps) fut d'abord marqué par la prise de l'ouvrage de Montmesly et par l'occupation du village. La retraite s'effectua vers une heure du soir ; elle fut facilitée par le général Vinoy qui, en faisant attaquer Thiais et Choisy-le-Roi de sa propre initiative, puisqu'il n'avait point été prévenu de l'attaque de Montmesly, dégagea la division compromise. La division de Susbielle ne comptait pas moins de 1.236 hommes hors de combat, dont 54 officiers, au nombre desquels figurait le général *Ladreit de la Charrière* frappé mortellement. Les pertes des Allemands n'avaient pas dépassé, paraît-il, le chiffre de 376 hommes, dont 14 officiers, hors de combat.

Prise d'Epinai, le 30 novembre. — Dans le nord, la

diversion que l'amiral La Roncière Le Noury devait diriger sur Epinai-lez-Saint-Denis avait fort bien réussi. Vers quatre heures du soir, après deux heures de lutte, le général Hanrion était maître d'Épinai. Au coucher du soleil, il se repliait pour se conformer aux ordres du gouverneur et rentrait dans Saint-Denis. Nos pertes s'élevaient à 308 hommes, dont 19 officiers.

Pertes de la bataille de Villiers. — La nature du terrain que les Français ont eu à parcourir et les obstacles contre lesquels ils se sont heurtés, le 30 novembre, suffisent pour expliquer la disproportion des pertes dans les deux camps. Elles s'élevèrent, en effet, pour les Français, au chiffre de 4.000 hommes hors de combat, tandis que celles des Allemands ne furent que d'environ 1.715.

Aux 92 bataillons et aux 288 bouches à feu de la 2e armée, soit 55.200 hommes, les Allemands avaient opposé seulement 45.600 hommes, soit 57 bataillons, 32 escadrons et 186 bouches à feu.

La journée du 30 novembre constitue, à proprement parler, la seule bataille véritable livrée pendant le siège de Paris; celle du 2 décembre mérite moins de détails.

Le général Ducrot lui-même tenait l'opération du 30 novembre pour manquée et il eût fait repasser dans la soirée la Marne à la 2e armée, s'il n'avait été retenu par la crainte de créer au gouverneur des embarras de la nature de ceux du 31 octobre. De toute façon, il ne jugea pas possible de recommencer la lutte le lendemain.

La nuit du 30 novembre au 1er décembre fut exceptionnellement dure pour tous, car les officiers et les soldats n'avaient ni tentes, ni couvertures.

Journée du 1er décembre. — Le 1er décembre fut employé par les Français à reformer les régiments, à se réapprovisionner en munitions et à créer des travaux de défense sur toute la ligne Bry-Champigny; par les Allemands à faire venir de nouvelles troupes, le XIe corps tout entier, le IIe corps et une brigade du VIe corps.

La nuit du 1er au 2 décembre fut aussi glaciale que la nuit précédente, car le thermomètre descendit à — 10° : c'était une bien mauvaise préparation à la lutte du lendemain, surtout si l'on considère que, depuis trois jours, les hommes s'alimentaient mal.

Bataille de Champigny, le 2 décembre. — Dès le 1er décembre au soir, le général de Fransecky, désigné pour commander en chef les troupes concentrées sur la ligne Villeneuve-Saint-Georges-Champs, entre Seine et Marne, avait arrêté, en principe, que la journée du 2 décembre serait consacrée à reprendre les positions perdues l'avant-veille.

Le 2 décembre, de grand matin, les Allemands prennent l'offensive sur toute la ligne.

A la gauche, le général Courty repousse énergiquement l'attaque. Face à Villiers, le général Berthaut l'arrête aussi. Mais au « Four à chaux », qu'occupe une brigade de mobiles, et devant Champigny, dont la tête est cependant tenue par la majeure partie des 42e et 35e de ligne, la surprise est complète et impardonnable. Une véritable panique éclate et, en un clin d'œil, une masse de fuyards appartenant surtout à la brigade Martenot (1re de la division Malroy) reflue jusqu'aux ponts de la Marne, où le mouvement est arrêté. En vain le colonel de Grancey a essayé de ramener les mobiles de la Côte-d'Or; il se porte au devant de l'ennemi et est tué.

A hauteur de Champigny, cependant, la résistance s'organise et, de proche en proche, on reprend le terrain perdu. La brigade Paturel (2e de la division Malroy) soutient énergiquement le choc. Peu à peu, la brigade de La Mariouse redevient maîtresse de Champigny. Plus à droite vers la Marne, la brigade Comte (1re de la division Faron) qui, s'étant retranchée, n'avait pas été entamée repoussait l'ennemi.

En un mot, avant midi, le combat était rétabli et les Allemands étaient arrêtés net.

La lutte d'infanterie continua jusqu'à trois heures du soir,

alimentée par l'entrée successive en ligne des divisions Susbielle et de Bellemare. Vers quatre heures, le feu prolongé par l'artillerie cessait.

La bataille se terminait à notre avantage, en ce sens que l'armée restait encore une fois maîtresse des positions qu'elle occupait le 30 novembre au soir. Mais, le but même de la sortie était manqué; en outre, cette armée, qui n'avait pas été battue à proprement parler, était désorganisée et mise, pour un certain temps, hors d'état de recommencer la lutte; en un mot, il n'y avait là qu'un succès stérile. Les Français avaient mis en ligne, le 2 décembre, 92 bataillons, soit 62.000 hommes et 276 bouches à feu; les Allemands leur avaient opposé 82 bataillons, ou 72.000 hommes, et 274 bouches à feu.

Retraite de la Deuxième armée, 3 décembre. Pertes totales éprouvées dans les batailles livrées sur la Marne. — On avait plus ou moins agité la question d'un nouvel effort à tenter le 3 décembre. Mais lorsque, dans la matinée, le général Ducrot eut constaté *de visu* l'état lamentable dans lequel se trouvaient ses troupes, il n'hésita pas et prit sur lui de ramener l'armée sur la rive droite de la Marne, prévenant ainsi un désastre peut-être irréparable. La retraite s'effectua en toute liberté; vers huit heures du soir, elle était terminée.

Les pertes totales de la *Deuxième armée*, pendant les journées des 30 novembre, 1er, 2 et 3 décembre 1870, furent de 9.842 hommes, dont 429 officiers, et de 12.085 en faisant entrer en compte les diversions du 29 novembre.

Au nombre des morts figuraient : le général de division *Renault*; les lieutenants-colonels *Dupuy de Podio*, *Sanguinetti*, *Prévault* (42e de ligne) et *de Grancey* (mobiles de la Côte-d'Or).

Parmi les corps français, le 1er avait été le plus éprouvé. Il avait eu 5.029 hommes hors de combat (42e de ligne 1.175 hommes hors de combat, dont 40 officiers). 2e corps, 2.478 hommes ; 3e corps, 1.844 hommes

(4e de zouaves de marche, 564 hommes, dont 23 officiers) [1].

Le total général pour les Allemands fut de 6.172 hommes, dont 259 officiers.

Plan de sortie par le nord-est, 4 *décembre*. — Dès le 4 décembre, un nouveau plan de sortie était arrêté : il consistait à prendre, le 6 décembre, comme front d'opérations, la ligne de Saint-Denis-Bondy et à se diriger vers Amiens ; on espérait que ce nouveau champ de bataille serait plus favorable à l'action de notre artillerie et de notre infanterie.

La *Deuxième armée*, dont on poursuivit aussitôt activement la réorganisation, ne compta plus que deux corps et une division de réserve.

1er corps, général de Maussion : division Susbielle (1er), Berthaut (2e), Courty (3e) ; — 2e corps, général d'Exéa : divisions de Bellemare (1re), Mattat (2e) ; — Division de réserve, général Faron : brigades Comte, de la Mariouse, Lespiau. — Division de cavalerie, général de Champeron.

La *Troisième armée* fut partagée en deux corps : 1er corps, dit de la rive gauche, divisions Corréard (1re), de Maud'huy (2e), amiral Pothuau (3e) ; corps, dit de la rive droite, divisions de Malroy (1er), de Liniers (2e), de Beaufort d'Hautpoul (3e), d'Hugues (4e).

Communication du général de Moltke, 5 *décembre*. *La sortie est retardée*. — Le 5 décembre, une lettre du général de Moltke apprenait au gouverneur la défaite de l'ar-

1. Le 2 décembre 1878 a eu lieu l'inauguration d'un monument, dont la crypte a reçu les corps de 3.000 officiers et soldats français tués dans les combats livrés sur la Marne et ceux de quelques soldats allemands. L'identité d'un seul des nôtres, le sergent Cuignet du 42e de ligne, a été reconnue. Situé à 150 mètres à l'est de Champigny, sur la gauche de la route de Provins, ce monument se compose d'une galerie demi-circulaire dont la façade porte une plaque sur laquelle sont inscrits ces mots : — *Monument — élevé par l'État — à la mémoire — des soldats — morts pendant le siège de Paris. — Bataille de Champigny.*

[redacted]

mée de la Loire et la reprise d'Orléans par les Allemands. Le général Ducrot croyait, non sans raison peut-être, à la possibilité de traiter honorablement, car la fatigue commençait à être grande chez l'ennemi: le général Trochu ne fut pas de cet avis, il ne voulut voir dans ces ouvertures apparentes qu'un piège et, après une réponse dont tous les termes avaient été soigneusement pesés, la lutte continua. Toutefois, la certitude que l'on venait d'acquérir de la retraite de la première armée de la Loire faisait un devoir de retarder l'action, jusqu'à ce que les préparatifs fussent plus avancés.

Affaire du Bourget, le 21 décembre. — Le 21 décembre, on attaquait de nouveau l'ennemi sur un point où on espérait le trouver moins solide; il n'en fut rien.

Depuis le 30 octobre, les Allemands avaient mis le temps à profit en faisant du Bourget une véritable forteresse. Ce village, qui est tout en longueur, n'eût opposé à l'attaque présumé des Français qu'un front très restreint: ils étendirent donc le front à l'aide de batteries qui, échelonnées sur trois lignes, se débordaient mutuellement. Suivant la profondeur, ils organisèrent, en combinant habilement les obstacles ou abris déjà existants, des tranchées de tirailleurs, des trous de loup, des abatis et des barricades, trois lignes successives de défense commandées par l'arrière et dont le champ de tir était soigneusement déblayé.

La division de la garde prussienne chargée de défendre le Bourget pouvait compter au besoin sur l'appui des IVe et XIIe corps. Ajoutons que les Prussiens très exactement prévenus de cette nouvelle tentative de sortie, l'attendaient de pied ferme.

Trois brigades françaises, les brigades Lavoignet, Lamothe-Tenet et Hanrion, cette dernière formant la réserve, furent employées le 21 décembre. Après une préparation trop courte par l'artillerie, l'action s'engageait à sept heures du matin. Vers neuf heures et demie, la colonne Lamothe-Tenet est maîtresse de la partie nord-



ouest du village; mais la colonne Lavoignet, après avoir pris au sud la gare du chemin de fer, se trouve arrêtée net devant le *mur blanc*, que l'on n'a pas battu en brèche. Vers dix heures, pendant que la brigade Hanrion se porte au secours de la brigade Lamothe-Tenet, on se décide enfin à ouvrir à coups de canon le *mur blanc* devant lequel s'entassent en pure perte les morts et les blessés. Rien ne peut vaincre l'énergique résistance des défenseurs de la partie est de la Grande Rue.

« Fusillés à bout portant par une terrible mousqueterie partant de la ligne des maisons de l'autre côté de la rue, assaillis par une pluie d'obus, obus prussiens, obus français trop courts tombant dans tous les sens, venant de toutes les directions, soldats et marins ne pouvaient pousser plus avant... Cependant, notre artillerie continuait à canonner énergiquement l'usine du *mur blanc ;* les wagons blindés étaient venus même joindre leur feu à celui des canons de 12; mais, sauf quelques obus ébréchant ce mur, la plupart de nos projectiles tombaient dans le Bourget et faisaient autant de mal aux marins de Lamothe-Tenet qu'aux Prussiens; le fort d'Aubervilliers, qui tirait sur les réserves ennemies, envoyait également ses coups trop courts au milieu du village... Vers onze heures, Lamothe-Tonet, décimé par notre canon autant que par celui de l'ennemi, ne se sentant plus soutenu et se voyant menacé d'être enlevé par les réserves allemandes, se décide à ordonner la retraite. » (Général Ducrot.)

La retraite fut protégée par la brigade Hanrion.

Les pertes communes au corps de Saint-Denis, qui avait eu le rôle prépondérant et à la Deuxième armée [1], étaient de 993 hommes, dont 794 du corps de l'amiral La Roncière Le Noury; celles des Allemands se chiffraient par 399 hommes, dont 158 tués.

1. Un monument élevé à la sortie du Bourget rappelle aujourd'hui les différents combats auxquels ce village a servi d'objectif : les murs de cette chapelle sont littéralement couverts et souillés de noms et d'inscriptions de toute nature.....

Le même jour le général Vinoy avait livré, à titre de diversion, le *combat de Ville-Evrard* qui se prolongea jusqu'au lendemain, 22, et dans lequel le général Blaise fut tué.

Le gouverneur de Paris, dont la popularité fut définitivement ébranlée à partir de ce nouvel insuccès, maintint l'armée jusqu'au 24 dans ses postes extérieurs : c'était trop lui demander, car la nuit du 21 au 22, pendant laquelle le thermomètre descendit à — 14°, amena 900 cas de congélation. Il fallut faire replier la plus grande partie des troupes dans des cantonnements; l'armée commençait à être à bout de forces. Dès ce moment, on peut regarder la fin comme prochaine.

Commencement du bombardement, 27 décembre. — Le 27 décembre, les Allemands entamaient le bombardement. L'arrivée de pièces de gros calibre, par cette longue voie ferrée de l'Est restée intacte, permettait enfin de satisfaire l'impatience de l'Allemagne, qui s'indignait de ce retard, d'ailleurs indépendant du bon vouloir du grand quartier général.

Paris supporta le bombardement avec une fermeté prodigieuse : cet acte inutile souleva de l'horreur, de la colère, provoqua des railleries, mais ne répandit pas la terreur; le but était manqué.

La faim qui grandissait était un bien plus sûr agent de l'ennemi : encore quelques jours et chaque habitant allait vivre de moins de 300 grammes de pain..... *le pain du siège* et de 30 grammes de viande de cheval.

A la fin de décembre, la mortalité hebdomadaire était de 3.600 décès.

Évacuation du plateau d'Avron, le 28-29 décembre. — A un moment où les esprits étaient tendus, un événement qui s'imposait cependant venait augmenter l'irritation. Entouré presque complètement par des coteaux d'altitude égale ou supérieure, le plateau d'Avron était tout désigné aux coups des Allemands dès qu'ils pourraient amener de grosses pièces sur les hauteurs.



Le 27 au matin, 13 batteries établies sur les plateaux du Raincy et de Montfermeil du côté de Gagny et sur les hauteurs de Noisy-le-Grand, à l'est ou au sud de ce village, ouvraient le feu de leurs 76 pièces à des distances variant entre 2.400 et 3.400 mètres; elles étaient placées de telle sorte que le mont Avron *se trouvât le centre de feux convergents* d'une violence et d'une intensité extrêmes. Le feu dura toute la journée. Les 74 pièces françaises du plateau répondirent de leur mieux, mais elles étaient « dans des conditions évidentes d'infériorité comme position, nombre, calibre et portée » (général Vinoy); plusieurs batteries étaient d'ailleurs « battues de front et d'écharpe » (colonel Stoffel). Le 28 décembre, la division d'Hugues renforcée soutint encore ce feu démoralisateur; l'artillerie française ne répondit pas, par ordre, aux batteries allemandes. Le gouverneur de Paris vint s'assurer lui-même, dans la journée, que le plateau n'était plus tenable, en vertu de ce principe que des feux d'artillerie divergents n'auront jamais raison des feux convergents.

L'évacuation du plateau d'Avron, dirigée avec habilité et énergie par le colonel Stoffel, s'effectua dans la nuit du 28 au 29 décembre; on ne laissa sur le plateau qu'un canon hors de service.

Le bombardement continue. — Le 5 janvier, le bombardement s'accentue : 275 pièces tirent sur le front sud (forts de Montrouge, Vanves, Issy). Dès lors, pendant 23 jours, il n'y a plus d'interruption; tous les quartiers de la rive gauche sont atteints, sans que la perte quotidienne moyenne dépasse 60 tués ou blessés, tant pour la population que pour la garnison. Le front nord fut également éprouvé.

Cependant, on insistait pour tenter un nouvel effort avant de se résigner à une capitulation dont l'imminence ne pouvait plus laisser de doute.

Le 17, après des hésitations bien naturelles, on se décidait, à l'exclusion du plateau de Châtillon, qu'indiquait

[redacted]

le général Trochu, à diriger le mouvement sur Montretout, Garches, Buzenval, en utilisant l'appui du Mont-Valérien et, sur la demande instante de M. Jules Favre, on adoptait la date du 19 janvier.

Le général Ducrot était complètement opposé à cette nouvelle tentative.

Bataille de Montretout-Buzenval, ou du Mont-Valérien, le 19 janvier. — Le 19 janvier, 90.000 hommes environ, dont 42.000 gardes nationaux, s'entassaient sur un front de 6 kilomètres à peine et attaquaient en trois colonnes les positions que gardaient le V[e] corps allemand. Le centre défensif des Allemands se trouvait au-dessus de Garches sur le plateau de la Bergerie et, plus spécialement, au haras, qui constituait une citadelle véritable : il commandait les débouchés de Saint-Cucufa, de Rocquancourt, de Garches et de la Celle-Saint-Cloud, qui était fortifiée. On ne pouvait donc espérer sérieusement percer, alors même qu'on parviendrait à prendre pied sur le plateau : c'était bien là une héroïque folie.

A gauche, le général Vinoy, qui disposait de 22.000 hommes, dont 8.000 gardes nationaux, devait partir de la Briqueterie, s'emparer de la redoute de Montretout et, de là, menacer Garches.

Au centre, le général de Bellemare, ayant sous ses ordres 34.500 hommes, dont 16.000 gardes nationaux, devait partir d'un point situé entre le Mont-Valérien et la Fouilleuse, chercher à enlever le parc de Buzenval, puis se porter sur la Bergerie.

A droite, le général Ducrot, dont la colonne était forte de 33.500 hommes, au nombre desquels figuraient 18.000 gardes nationaux, avait pour mission spéciale d'attaquer par sa gauche Buzenval et de chercher à tourner par sa droite la gauche ennemie, cette gauche dont on avait déjà éprouvé la solidité ; cette colonne devait partir de Rueil.

Comme il était de la plus haute importance d'assaillir à la fois les différents objectifs assignés, il fallait avant



tout que les troupes fussent exactement rendues, à l'heure dite, aux points de départ qui leur avaient été assignés ; or, les colonnes de droite, du centre et l'artillerie de la colonne de gauche avaient d'assez grandes distances à parcourir. Malheureusement, les commandants de colonnes n'ayant pas reçu d'ordre de marche traçant à chacun un itinéraire particulier, il s'ensuivit qu'aux points de croisement des grandes artères, sur ces voies elles-mêmes et aux étranglements (comme au pont de Neuilly) il y eut un terrible mélange et une confusion qui amenèrent d'énormes retards. Si l'on ajoute que le général Trochu, prévenu par le général Ducrot de la nécessité de surseoir l'attaque, ne put pour le même motif arriver à temps au Mont-Valérien pour faire retarder le signal, on comprend comment le décousu le plus complet exista dès le début.

A sept heures du matin le signal part du Mont-Valérien. Sauf l'infanterie du général Vinoy qui était toute rendue, aucune colonne n'est à son point de départ : les troupes du général de Bellemare ne peuvent arriver à la Fouilleuse qu'entre sept heures et demie et neuf heures du matin ; quant à la colonne du général Ducrot, dont les troupes ont eu le plus à souffrir de l'encombrement, les trois divisions qui la composent n'atteindront successivement Nanterre qu'à neuf heures, dix heures et demie, et onze heures et demie du matin.

Une bataille engagée de la sorte ne pouvait qu'être perdue. Et cependant, dans chacune des colonnes, pendant longtemps du moins, le dévouement absolu de l'exécution a répondu à la vigueur de la direction.

Jusqu'à dix heures et demie du matin, à gauche et au centre, on a progressé, sans être toutefois parvenu à occuper la première ligne de défense de l'ennemi. Le général Vinoy s'est emparé de la redoute de Montretout et a gagné du terrain dans Saint-Cloud. La division de Bellemare a enlevé le parc, le château de Buzenval, et a pris pied sur le bord du plateau de la Bergerie.

A partir de ce moment, l'ennemi auquel des renforts

arrivent de toutes parts, accentue progressivement sa véritable ligne de défense, marquée par la partie sud de Saint-Cloud, le haut de Montretout, Garches, la maison Craon, la Bergerie et le mur de Long-Boyau.

Cependant, la tête de colonne du général Ducrot est entrée en ligne sur la droite ; malgré un gros déploiement d'artillerie, malgré l'énergie du général et plus d'un acte de dévouement héroïque, les troupes se heurtent, jusqu'à la fin, contre des obstacles insurmontables dont ne peuvent triompher des assauts répétés.

Vers deux heures du soir, le général Vinoy se maintient à Montretout, mais son artillerie, qui n'est arrivée qu'entre dix et onze heures, n'y peut prendre part, ce qui le condamne à l'immobilité. Le général de Bellemare, que son artillerie ne peut seconder, non plus, renouvelle ses vigoureux efforts, mais ne peut forcer la ligne la Bergerie — maison Craon : par deux fois le capitaine du génie Coville essaie, à quelques pas des Allemands qui le fusillent et le manquent, de faire brèche avec de la dynamite à la Bergerie et à la maison de Craon, il échoue[1]. A la droite enfin, le mur de Long-Boyau[2], tient toujours en échec les troupes du général Ducrot.

Vers trois heures du soir, sur toute ligne, surtout au centre et à droite, les troupes françaises sont arrêtées devant des murs et la démoralisation s'accentue.

Les Allemands, qui s'en rendent compte, passent de la

1. Dans sa première tentative, le capitaine (aujourd'hui commandant) Coville était accompagné du sous-lieutenant Azibert et du sergent-major Lepage.

2. « Sous un feu d'enfer, dit le général Ducrot, le général Tripier jette contre le mur une brigade de 10 sapeurs et d'un sergent, commandée par le lieutenant Joseph Beau, pour faire sauter le mur de Long-Boyau avec la dynamite. Des 10 hommes et de l'officier, aucun ne survit; tous victimes de leur héroïsme, sont foudroyés avant d'arriver au pied de la muraille. Seul, le sergent, atteint de trois blessures mortelles, parvient à traîner son corps sanglant jusqu'à nous. »

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici le nom du sergent.

défensive à l'offensive ; mais, sur tous les points et par deux fois, vers trois heures trente minutes et cinq heures, ils sont repoussés.

A la nuit tombante, les deux partis étaient en présence, les Français conservant les positions conquises. C'est alors que, vers sept heures du soir, le général Trochu, témoin de la défaillance de quelques bataillons de la garde nationale, informé que l'épuisement se faisait sentir dans la masse et ne croyant pas, avec raison, à la possibilité du succès pour le lendemain, donnait l'ordre de la retraite.

Cette retraite qui, sur un trop grand nombre de points, se transforma en une véritable débandade, n'aurait cependant pas eu de conséquences graves si, à gauche, on n'avait oublié dans la maison Zimmermann, où il fut fait prisonnier le lendemain, le bataillon des mobiles de la Loire-Inférieure, commandé par M. de Lareinty.

Les pertes des *Français* étaient considérables. Elles se chiffraient par 4.062 hommes hors de combat, soit 1.272 tués dont 70 officiers et 2.790 blessés dont 116 officiers. Les pertes des différentes colonnes étaient inégales : colonne de gauche, 1.079 hommes, colonne du centre, 2.156 hommes ; colonne de droite, 827 hommes. Enfin, la garde nationale mobilisée entrait dans le chiffre de 4.062 pour 1.954 : parmi les morts, au nombre de 391, figuraient l'ingénieur *Gustave Lambert* et le peintre *Henri Regnault* tombés tous deux glorieusement face à l'ennemi.

Les pertes des *Allemands* n'auraient pas dépassé 570 hommes pour le Ve corps d'armée et pour les fractions des IVe et XIe corps qui lui vinrent en aide.

En traitant de la fin de la guerre, nous verrons quelles furent les conséquences de la bataille de 19 janvier.

La veille même, 18 janvier, le roi Guillaume avait été proclamé empereur d'Allemagne à Versailles, dans le château de Louis XIV.

CHAPITRE IV

OPÉRATIONS EN NORMANDIE ET DANS LE NORD

SOURCES

Faidherbe (général). — *Campagne de l'armée du Nord en* 1870-1871, ouvrage publié en 1871.

Hermann von Wartensleben (colonel). — *Opérations de la Ire armée sous le commandement du général de Manteuffel, depuis la capitulation de Metz jusqu'à la prise de Péronne*, ouvrage publié en 1872; traduit par le capitaine G. Niox.

Rolin (L.). — *Campagne de* 1870-1871. — *La Guerre dans l'Ouest*, ouvrage publié en 1872.

Von Schell (major). — *Les opérations de la* Ire *armée sous le général de Gœben*, relation publiée en 1873; traduite par MM. Pau et de Christen.

***. — *La campagne du Nord. Opérations de l'armée du Nord* (1870-1871), ouvrage publié en 1873.

Faidherbe (général). — *Réponse à la relation du général de Gœben, pour faire suite à la campagne de l'armée du Nord*, brochure publiée en 1873. — *Note supplémentaire adressée à la commission d'enquête du 4 septembre sur les opérations de l'armée du Nord*, publiée en 1873.

Louandre (Ch.). — *La guerre dans le Nord*, Revue des Deux-Mondes, juillet et août 1873.

Daussy (H.). — *La ligne de la Somme pendant la campagne de* 1870-1871, ouvrage publié en 1875.

L'*Armée du Nord*, qui disposait d'un effectif bien inférieur à celui des armées de la Loire et de l'Est, a cependant rendu des services signalés au pays dans cette grande œuvre de résistance. Elle a livré plusieurs batailles et de petits combats ; pendant près de trois mois, elle a forcé l'attention de l'ennemi, et immobilisé, en les détournant de Paris, des forces assez considérables sur le terrain compris entre Amiens, La Fère, Saint-Quentin et Bapaume.

Ses opérations ont eu comme prologue un grand nombre d'engagements partiels livrés dans la Basse-Picardie, en Normandie et qui seraient à peine connus si un ancien officier, M. L. Rolin, n'avait eu à cœur de les mettre en lumière et de rendre hommage à tous ces dévouements obscurs.

« Assurément, dit-il, les défenseurs de cette partie de la France, abandonnés à eux-mêmes et réduits à faire la petite guerre, ont eu un rôle des plus restreints et des plus modestes. N'ayant été reliés ni à l'armée de la Loire, ni à l'armée du Nord, ils ne se sont point illustrés sous les ordres des Chanzy et des Faidherbe ; mais ils n'en ont pas moins honorablement combattu pour la même cause dans plusieurs circonstances qu'il n'est peut être pas inutile de rappeler. »

Nous reviendrons donc un peu sur le passé, avant de nous occuper de l'armée du Nord proprement dite.

Opérations en Normandie. — Dans les premiers jours d'octobre, les Allemands étaient maîtres de la vallée basse de l'Oise ; ils avaient occupé successivement : Creil, le 23 septembre ; Chantilly et Senlis, le 26 ; Clermont, le 27 ; Beauvais, le 30 septembre.

Le comte de Lippe, chef de la division de cavalerie saxonne, garnissait avec un détachement mixte la ligne du Thérain ; le prince Albrecht (fils) gardait la ligne de l'Epte. Opérant de concert, ils pouvaient réunir à un moment donné 6 bataillons, 16 escadrons, soit 7.500 à 8.000 hommes et 30 canons.

Si l'on considère que le vieux général Gudin, qui commandait à Rouen, était sans artillerie, qu'il n'avait que fort peu de cavalerie, qu'aucun lien n'existait d'ailleurs entre les troupes chargées de couvrir la Seine-Inférieure et celles qui opéraient dans la Somme, on voit combien la tâche était facilitée aux envahisseurs.

Le 9 octobre, Gisors, défendu malgré la volonté du général Gudin, était occupé par les Allemands et le sang français coulait inutilement à Bazincourt.

Vainement le général, qui savait ce que vaut le temps en matière d'organisation, avait insisté auprès des autorités civiles, dont l'action contrecarrait la sienne d'une façon regrettable, sur la nécessité de ne point annihiler les forces en les dispersant; il ne fut point écouté.

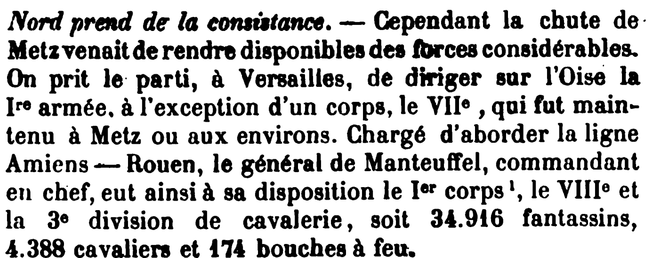
Dans la direction d'Amiens, Breteuil (*Combat de Breteuil*, 12 octobre) et Montdidier (17 octobre) étaient successivement visités par l'ennemi.

Le 17 octobre, le ministère de la guerre organisait la défense par régions; c'était consacrer le principe de la défense locale.

C'est ainsi que, dans le Nord, l'indépendance des troupes de la Seine-Inférieure et de l'Eure continua à subsister. A cette occasion aussi, le général Gudin envoyé dans le Midi, où sa haute expérience devait être mise au service de la formation des troupes de nouvelle levée, fut remplacé à Rouen par le général Briand.

Naissance de l'armée du Nord. — Le 22 octobre 1870, le général Bourbaki était investi du commandement supérieur de la région du Nord. Activement secondé par son chef d'état-major, le général Farre, il s'occupa de suite de grouper autour de Lille les éléments de toute provenance qui existaient dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme. Il pensait avec raison que l'on devait procéder en silence à cette formation, de façon à ne pas éveiller l'attention de l'ennemi et même à lui donner le change si cela était possible.

Destination donnée à la 1re armée allemande. L'armée du



Nord prend de la consistance. — Cependant la chute de Metz venait de rendre disponibles des forces considérables. On prit le parti, à Versailles, de diriger sur l'Oise la Ire armée, à l'exception d'un corps, le VIIe, qui fut maintenu à Metz ou aux environs. Chargé d'aborder la ligne Amiens — Rouen, le général de Manteuffel, commandant en chef, eut ainsi à sa disposition le Ier corps[1], le VIIIe et la 3e division de cavalerie, soit 34.916 fantassins, 4.388 cavaliers et 174 bouches à feu.

Dès le 6 novembre, le général Bourbaki avait arrêté la composition de la 1re division du futur 22e corps. Mais, dès le 18, il recevait une autre mission et était provisoirement remplacé par le général Farre, qui poursuivit, avec l'aide du général Lecointe, l'œuvre d'organisation à laquelle la haute expérience du général Bourbaki avait donné une vive impulsion.

Le 24 novembre, la 1re brigade de la 3e division était constituée, la 2e brigade était en voie de formation.

On avait donc marché avec une rapidité bien inespérée, grâce à la présence à Lille d'un assez grand nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats évadés de Sedan et de Metz, grâce au concours des hommes spéciaux de la direction d'artillerie de Douai, grâce au bon vouloir de tous. Il est à remarquer que, de toutes les armées improvisées, l'armée du Nord est peut-être celle à qui ces éléments spéciaux ont donné le plus de consistance. En outre, le réseau des places du Nord permettait une certaine sécurité.

Le général de Manteuffel atteint la ligne de l'Oise, 22 novembre. — Le 22 novembre, le général de Manteuffel atteignait Noyon et Compiègne : c'est de ces deux points qu'il se dirigea sur Amiens où la présence de forces d'une certaine importance lui avait été signalée ; le 25, il occupait la ligne Roye — Montdidier.

1. Le Ier corps ne fut pas au complet dès le début, deux brigades en ayant été momentanément distraites.

Cette marche de la Ire armée allemande de la ligne de l'Oise vers Amiens s'exécuta conformément à deux ordres en date des 23 et 26 novembre qui méritent d'être reproduits :

Compiègne, 23 novembre 1870.

ORDRE GÉNÉRAL.

« L'armée continuera sa marche de la façon suivante :

« Le VIIIe corps d'armée devra occuper demain, 24, le front Ressons-Leglantier, le 25, Montdidier et les environs avec le gros de ses forces. Un détachement, bien pourvu de cavalerie, devra être poussé vers la gauche de l'armée et dirigé par Saint-Just-en-Chaussée vers Breteuil. Ce détachement enverra des patrouilles plus à gauche encore sur Marseille-le-Petit, à l'ouest sur Clermont et Beauvais, pour se lier à l'armée de la Meuse ; au nord, vers Poix et Amiens, pour se lier à la 3e division de cavalerie.

« Le Ier corps d'armée s'échelonnera, le 25, avec ses troupes disponibles entre Noyon-sur-Oise et Roye. Cette dernière localité devra être occupée et masquera, d'une manière générale, l'aile droite du corps d'armée. Le commandant du corps prendra ses dispositions pour que ses troupes encore en arrière, le rejoignent par Noyon, en se liant à la brigade qui bloque la Fère.

« La 3e division de cavalerie (pourvue d'un bataillon de chasseurs) gardera jusqu'à nouvel ordre le point d'appui de Ham pour assurer le flanc droit de l'armée. De là, elle éclairera le terrain vers Saint-Quentin et Péronne. De plus, elle fera détruire immédiatement les chemins de fer partant d'Amiens ; celui d'Arras et, s'il est possible, celui d'Abbeville, seront ruinés de fond en comble, mais les autres ne le seront que dans la mesure nécessaire pour empêcher l'ennemi de s'en servir actuellement, en prévoyant que nous aurons à les utiliser plus tard pour notre service. Avec le gros de ses forces, la division de cavalerie se portera, le 25, sur Moreuil pour envoyer constamment des nouvelles sur l'ennemi, couvrir le front et le flanc droit de notre armée.

« Je laisse aux commandants de corps d'armée le soin de prescrire à quelle distance leurs gros équipages devront res-



ter en arrière ; toutefois, ceux du Ier corps, qui forme l'aile droite de l'armée, devront appuyer le plus possible derrière son aile gauche.

« Mon grand quartier général sera transféré, le 25, à Montdidier.

« Le commandant en chef de la Ire armée : *de Manteuffel.* »

Plessier, 26 novembre 1870, 5 heures du soir.

ORDRE GÉNÉRAL.

« Le VIIIe corps d'armée poursuivra sa marche sur notre objectif, Amiens, en occupant le terrain entre la Noye et la Celle. Ses avant-gardes devront occuper demain le front Hebecourt-Sains-Fouen-Camps. Il poussera des patrouilles, au nord sur Amiens, à l'ouest dans la direction de Poix et de Marseille-le-Petit.

« Le 1er corps d'armée se reliera au VIIIe. Le gros de ses forces se portera demain sur la Luce, à peu près sur le front Thézy-Demuin.

« La division de cavalerie, qui restera jusqu'à nouvel ordre sous les ordres du commandant du Ier corps d'armée, ira fouiller le terrain en avant, entre la Luce et la Somme. En particulier, elle devra reconnaître toute la ligne de la Somme pour y chercher des passages et recueillir des renseignements sur les positions qu'occupe l'ennemi en arrière.

« Enfin, les passages sur les cours d'eau de la Noye et de l'Avre, qui séparent les ailes des VIIIe et Ier corps d'armée. devront être étudiés avec soin ; le VIIIe corps étudiera ceux de la Noye ; le Ier corps ceux de l'Avre ; ils feront établir le nombre de passages nécessaires pour assurer leur liaison mutuelle.

« Le commandant en chef de la Ire armée : *de Manteuffel.* »

Bataille d'Amiens, ou de Villers-Bretonneux, le 27 novemlre. — Décidé à résister, le général Farre avait déjà concentré à l'est et au sud d'Amiens les troupes dont il

disposait ; il fut secondé dans cette opération délicate, par le général Lecointe, les colonels Derroja et du Bessol. Ce dernier, dirigeant une reconnaissance offensive, livrait, le 23, près de Mézières, un heureux et « brillant » combat qui necoûta que 25 hommes aux Allemands, mais qui contribua à fortifier le moral des troupes de la 3e brigade.

Le 27 novembre, au moment où s'engageait la *bataille d'Amiens, ou de Villers-Bretonneux*, les troupes françaises étaient disposées de manière à couvrir Amiens et le chemin de fer d'Arras.

Posté à Dury avec 8.000 gardes mobiles et 12 pièces de canon, le général Paulze d'Ivoy avait pour mission de défendre les abords sud d'Amiens. Longueau était occupé par la 2e brigade (Derroja), dont 6 bataillons étaient répartis entre Saint-Fuscien, Boves et Saint-Nicolas.

La 3e brigade (du Bessol) garnissait la ligne Gentelles—Cachy — Villers-Bretonneux, ce dernier village devant servir de centre de résistance.

Etablie entre les deux brigades d'aile, la 1re brigade (Lecointe) était surtout destinée à prendre part à la lutte, lorsque les intentions de l'ennemi deviendraient manifestes.

Aux 39.304 soldats aguerris et aux 174 pièces de canon du général de Manteuffel, le général Farre ne pouvait opposer, en comptant les troupes du général Paulze d'Ivoy, que 25.500 hommes et 60 canons ; encore était-il obligé, pour défendre efficacement Amiens et faire face à l'ennemi partout où il se présenterait, de livrer bataille avec la Somme à dos sur un front étendu outre mesure, qui ne se reliait pas aux retranchements d'Amiens.

La résistance, qui dura jusqu'au soir, fut des plus honorables, à Dury, à Gentelles, à Cachy, à Villers-Bretonneux, où le colonel du Bessol fut blessé. La chute de ce dernier point, dont la possession était capitale, mit le général Farre dans l'obligation d'ordonner la retraite ; depuis un peu de temps déjà Boves, dont la conservation était également très importante, était tombé au



pouvoir de l'ennemi. Cette retraite, assez décousue d'ailleurs, s'effectua partie sur Corbie, partie sur Longueau, sans être inquiétée.

Une fois de plus nous avons occasion de signaler qu'à l'issue de la bataille d'Amiens la cavalerie allemande, quoique victorieuse, ne fut pas en état de découvrir la direction suivie par les Français. Il est vrai que lorsque ses détachements se présentèrent aux différents points de passage de la Somme, ils trouvèrent les ponts plus ou moins complètement détruits.

Pertes : Francais, 1.383 tués ou blessés et environ un millier de disparus ; *Allemands*, 1.292 hommes hors de combat, soit 262 tués, dont 20 officiers, et 1.030 blessés.

Occupation d'Amiens, le 28 *novembre.* — La perte de la bataille du 27 entraînait l'occupation immédiate d'Amiens : les Allemands se trouvèrent ainsi maîtres de la plus grande partie de la ligne de la Somme et purent interrompre nos communications avec Rouen. Le 28 novembre, le général de Manteuffel entrait dans Amiens dont la citadelle capitulait le surlendemain.

Prise de la Fère, 27 *novembre.* — Le jour même de la bataille d'Amiens, la Fère avait capitulé, après un court bombardement. La chute de cette place dégageait les voies ferrées de Reims sur Creil et Paris, augmentait les facilités de transports sur Paris et rendait complètement libres les derrières de la Ire armée allemande.

Le général de Manteuffel se porte sur Rouen ; Instructions laissées lors de son départ. — Maître d'Amiens, le général de Manteuffel put revenir à Beauvais, d'où il ne tarda pas à se porter sur la Basse-Seine. En quittant Amiens, il laissait le commandement au général Grœben : celui-ci reçut de lui à cette occasion des *Instructions* qui sont intéressantes à plus d'un titre.

« Pendant que l'armée se portera sur Rouen, le général Grœben est chargé, avec les troupes laissées à sa disposition, de :

1° Couvrir le départ de l'armée ;

2° Occuper la position d'Amiens, et s'y maintenir contre les attaques de l'ennemi ;

3° Couvrir la voie ferrée d'Amiens à la Fère ;

4° Maintenir l'ennemi, qui s'est retiré après la bataille d'Amiens, dans l'incertitude sur la distribution de nos forces et de nos mouvements.

« Les mesures à prendre pour remplir ces différents objets sont, en général, d'une nature concordante. La ville d'Amiens exige, il est vrai, une garnison en permanence, mais le meilleur moyen d'assurer ce point consistera à pousser au loin des détachements en avant. J'entends donc, d'une façon formelle, que le général Grœben évite de laisser ses troupes immobiles, il faut qu'il les tienne en mouvement et ne les concentre que lorsque les opérations de l'ennemi y obligeront.

« L'ennemi, battu à Amiens, s'est retiré à la hâte et en désordre. Il aura besoin au moins d'un certain temps pour se refaire, avant d'être en état de rien entreprendre de sérieux. L'armée va profiter de ce répit pour faire une opération sur Rouen. Le général Grœben, de son côté, mettra ce temps à profit pour empêcher de toute manière de nouveaux rassemblements des forces ennemies derrière la Somme.

« En conséquence, le chemin de fer d'Amiens à Arras (où l'ennemi s'est retiré), celui de la Fère à Cambrai, et les télégraphes de ces lignes devront être détruits, au moins jusqu'à une distance de deux jours de marche de leur point de départ, par conséquent, au delà d'Albert et de Saint-Quentin. Ces deux dernières localités et d'autres aussi importantes seront occupées alternativement par des colonnes mobiles à différentes reprises. On procédera de la même manière à l'égard du chemin de fer d'Abbeville.

« On surveillera Péronne, et j'attends un rapport qui me fasse connaître comment nous pourrions nous rendre maîtres de cette forteresse, si c'est possible.

« La mission du général est donc d'une nature défensive dans son ensemble ; mais, pour la remplir, il faut déployer une grande dose d'activité et d'initiative. Il est très important pour les opérations de l'armée et j'exige qu'aucun chef de corps ne perde cette nécessité de vue, ne se laisse arrêter par des difficultés, car tous doivent s'efforcer de coopérer au but général. La possession de la citadelle d'Amiens, fournissant

un solide point d'appui, permettra d'employer au dehors la plus grande partie des troupes, car un détachement suffira à garder la ville en toutes circonstances. »

Perte de Rouen, le 5 décembre. — Lors de sa prise de commandement, le général Briand, maintenant les dispositions arrêtées par le général Gudin pour la défense de la Seine-Inférieure, avait laissé sur la ligne de l'Andelle les troupes chargées de couvrir Rouen dans les deux directions de Gisors contre le prince Albrecht (fils) et de Beauvais contre le comte de Lippe. A la date du 22 octobre, le *corps de l'Andelle* formé de deux groupes ayant le centre de leurs commandements à Fleury-sur-Andelle et à Forges comptait 14.000 hommes et 6 canons.

Le 28 octobre était livré, sur la route de Rouen-Amiens, le *combat de Formerie* dans lequel le général Senfft, à la tête d'environ 1.500 hommes et 6 canons, fut battu par des détachements accourus un peu de toutes parts et fournis par des troupes de l'Andelle et du Nord : ce petit succès montrait quels heureux résultats pouvait procurer une entente commune, mais on n'en tira pas parti puisqu'on resta sur place.

Des rencontres, des escarmouches remplirent seules dans cette région la plus grande partie du mois de novembre. Le 29 novembre au soir, le général Briand marchait en 3 colonnes sur Gisors avec 10.000 hommes et 10 canons. La colonne centrale surprenait, le 30 novembre, vers une heure et demie du matin, la garnison d'Étrépagny, forte d'un demi-bataillon d'infanterie, deux escadrons, une section d'artillerie, lui infligeait de fortes pertes que les Allemands évaluent à 150 hommes environ, à 80 chevaux et lui capturait une pièce. Le mouvement sur Gisors s'arrêta là, parce qu'on n'avait plus à espérer le bénéfice d'une surprise. Le *succès d'Étrépagny* fut suivi d'indignes représailles qu'il suffira de mentionner : dans l'après-midi du 30, les Saxons revenaient à Étrépagny pour brûler plus de 60 maisons ou fermes.

Cependant le général de Manteuffel approchait. Il s'avançait sur Rouen dans deux directions : à droite, le VIIIe corps par Poix, Formerie et Forges-les-Eaux ; à gauche, le Ier corps par Breteuil et Gournay ; le tout présentant plus de 40.000 hommes et 30 batteries.

Le général Briand disposait alors au maximum de 22.000 hommes, dont 11.000 soldats réguliers, et de 33 canons. L'armée du Nord avait été battue sous Amiens sans que les troupes de la Basse-Seine intervinssent : celles-ci allaient à leur tour être écrasées isolément par un ennemi supérieur de plus du double.

L'écrasement fut d'autant plus facile que la direction militaire paraît avoir fait défaut le 4 décembre du côté des Français : c'est dans cette journée cependant que se décida le sort de Rouen. Elle fut marquée par des escarmouches aux environs de Saint-Jean-de-Frenelle, de Lyons-la-Forêt et de Vascœuil, des combats d'avant-garde à Forgettes, Rocquemont et Bosc-le-Hard. Il était trop tard pour défendre efficacement la capitale de la Normandie : le 5 décembre au matin, le général Briand évacuait Rouen dont les Allemands prenaient possession le lendemain. La retraite du corps français, qui s'opéra par la rive gauche du fleuve, ne s'arrêta qu'à Honfleur d'où il fut transporté au Havre. Cette décision assez difficile à justifier laissait à découvert le corps de l'Eure qui se replia vers l'Ouest : les Allemands se trouvèrent donc du même coup maîtres de la presque totalité des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure que des colonnes mobiles parcoururent pour désarmer les habitants, rançonner les villages et dissiper les rassemblements de troupes.

Le Havre ne sera pas pris. — Au moment de l'évacuation de Rouen par les Français, le Havre, que les Allemands convoitaient fort, se trouvait, grâce à des travaux récents, à l'abri d'un coup de main : c'est ce dont put s'assurer le général de Gœben, qui dut se contenter de faire occuper Dieppe (9 décembre).

Bien des engagements d'importance diverse ont été livrés sur l'une et l'autre rives de la Basse-Seine jusqu'au moment de l'armistice ; nous ne saurions nous y arrêter. Contentons-nous de dire que le Havre, où se succédèrent les généraux Peletingeas et Loysel, restera libre ; il ne rentrait d'ailleurs pas dans le plan du grand quartier général allemand de s'engager devant ce port dans une entreprise de longue durée et de fait il ne fut pas sérieusement menacé.

Le général Faidherbe prend le commandement de l'armée du Nord. — Le général de Manteuffel fut bientôt obligé de revenir contre l'armée du Nord. Le 3 décembre, elle avait reçu un nouveau chef; le général de division Faidherbe qui conserva comme chef d'état-major le général Farre.

Le général Faidherbe porta le 22e corps à trois divisions (1re, général Lecointe ; 2e, général Paulze d'Ivoy ; 3e, contre-amiral Moulac) ; puis il fit accepter la formation d'un 23e corps, dans la composition duquel devaient surtout entrer des mobilisés. (Voir *Situations* p. 401.)

Reprise des opérations, 8 *décembre*. — Dès le 8 décembre, le général Faidherbe mettait ses troupes en mouvement, dans le but d'opérer une diversion qui fût utile au Havre. Il disposait de 60 canons et d'environ 30.000 hommes, d'ailleurs assez mal chaussés et habillés.

Reoccupation de Ham, 9-10 *décembre*. — Dans la nuit du 9 décembre, le général Lecointe reprenait Ham sur les Prussiens ; le lendemain, 10, il obtenait par intimidation la capitulation du château où il fit 210 prisonniers. La campagne débutait donc par un fait qui reste unique du côté français dans l'histoire de cette guerre.

Les 12 et 13, le général Faidherbe était devant la Fère. Le 14, il se mettait en marche sur Amiens. Déjà le général de Manteuffel avait reçu l'ordre de concentrer de nouveau son armée à Beauvais : il ne l'y arrêta pas et la porta de suite sur Amiens avec 22.662 fantassins, 2.314 chevaux et 108 canons.

Bataille de Pont-Noyelles ou *de l'Hallue, le 23 décembre.* — Le 23 décembre, le général Faidherbe, qui avait pris position au nord-est d'Amiens, sur les hauteurs de la rive gauche de l'Hallue, à cheval sur la route d'Amiens à Albert, sa droite (division Derroja) à Behencourt et sa gauche (division du Bessol) à Daours, était attaqué. La bataille fut très opiniâtre. En somme, le général Faidherbe repoussa toutes les attaques dirigées contre les hauteurs ; il reprit même dans la vallée, le soir, quelques-uns des villages qui avaient été perdus le matin ; puis, pour bien affirmer son succès, il maintint ses troupes toute la nuit sur leurs positions malgré un froid très rigoureux. Les Allemands, qui attendaient un renfort de 8.000 hommes, se couvrirent dans la nuit par des travaux de fortification.

Des deux côtés, les pertes avaient été à peu près les mêmes: *Français*, environ 1.000 hommes; — *Allemands*, 920 hommes environ.

Cependant le général Faidherbe savait bien que de pareils efforts ne se prolongent pas impunément avec de jeunes troupes; d'ailleurs le Havre, ainsi que nous l'avons vu, n'était plus menacé. Il reporta donc ses troupes derrière la Scarpe, entre Arras et Douai.

TABLEAU N° 7.

SITUATIONS

RELATIVES AUX OPÉRATIONS DANS LE NORD.

Tableau N° 1. — Situation de l'armée du Nord, le 27 novembre 1870, à la bataille d'Amiens.

Commandant en chef : général de brigade **Farre.**
Chef d'état-major : général de brigade **Farre.**
Commandant de l'artillerie : chef d'escadron **Charon.**
Commandant du génie : lieutenant-colonel du génie **Cosseron de Villenoisy.**

Brigades[1] : général **Lecointe** ; colonel **Derroja** ; colonel **Dufort du Bessol.**

Artillerie : 3 batteries de réserve. — Génie : 2 compagnies.
Cavalerie : 2 escadrons des dragons du Nord.

Garnison d'Amiens ou environs : général **Paulze d'Ivoy.**
6 bataillons de mobiles (Marne, Gard, Somme, et Nord).

Tableau N° 2 A. — Situation de l'armée du Nord, lors de la constitution des 22e et 23e corps, le 20 décembre 1870.

Commandant en chef : général de division **Faidherbe.**
Chef d'état-major général : général **Farre.**
Commandant de l'artillerie : lieutenant-colonel **Charon.**
Commandant du génie : colonel **Milliroux.**

Troupes du quartier général : Artillerie : 2 2/3 batteries, soit 16 pièces. — Génie : 2 compagnies du génie. — Parc du génie. — Cavalerie : 2 escadrons de gendarmerie, 2 escadrons de dragons.

1. Chacune de ces brigades comprenait : un bataillon de chasseurs à pied, un nombre variable de bataillons appartenant à des régiments de marche ou de mobiles et 2 batteries.

22e CORPS.

Commandant en chef : général **Lecointe.**

1re Division d'infanterie : colonel **Derroja.**

Brigades[1] : colonel **Derroja** (plus tard, lieutenant-colonel **Aynès**) ; lieute colonel **Pittié.**

2e Division d'infanterie : colonel **Dufort du Bessol.**

Brigades : lieutenant-colonel **Fœrster** ; colonel **de Gislain.**

23e CORPS.

Commandant : général **Paulze d'Ivoy.**

1re Division d'infanterie : amiral **Moulac.**

Brigades[1] : capitaine de vaisseau **Payen** ; capitaine de frégate **de Lagra**

2e Division, ou division de mobilisés du Nord : général **Rol**

Brigades : colonel **Brusley** ; colonel **Amos.**

B. — Effectif de l'armée du Nord, le 19 janvier 1871.

		Etat-major général et particuliers.	107	3.596
		Intendance et service de santé. . .	45	
		Administration	63	
		Artillerie, 15 batteries	2.171	
		Génie, 4 compagnies	462	
		Cavalerie, Dragons	224	
		Gendarmerie à cheval.	260	
		Train	264	
22e corps (Lecointe).	Divisions :	Derroja (Aynès, Pittié)	»	11.017
		Du Bessol (Fœrster, Gislain.).	»	
23e corps (Paulze d'Ivoy.)	Divisions :	Payen (Michelet, de Lagrange.).	6.277	10.797
		Robin (Brusley, Amos)	4.520	
Brigade du colonel Isnard.			»	2.800 (enviro
Brigade de mobilisés du Pas-de-Calais, général Pauly.			»	2.785 —
Ouvriers d'administration			»	102 —
TOTAL : 71 1/2 bataillons, 5 1/2 escadrons, 99 pièces, 2 compagnies du génie, soit environ.				31.097

1. Chaque brigade comprenait 6 ou 7 bataillons de marche, de mobile de l'artillerie.

Tableau N° 3 A. — Situation de la Ire armée allemande, le 15 novembre 1870.

Commandant en chef : général de cavalerie **de Manteuffel.**
Chef d'état-major : colonel **de Wartensleben.**

Ier CORPS. — Commandant : général d'infanterie **de Manteuffel** (jusqu'à la fin de novembre).
Divisions d'infanterie : **de Bentheim** (1re), **de Pritzelwitz** (2e).

VIIe CORPS. — Commandant : général d'infanterie **de Zastrow.**
Divisions d'infanterie : **de Bothmer** (13e), **de Kameke** (14e).

VIIIe CORPS. — Commandant : général d'infanterie **de Gœben.**
Divisions d'infanterie : **de Kummer** (15e), **de Barnekow** (16e).

3e Division de réserve.
Commandant : général-major **Schuler de Senden.**

3e Division de cavalerie.
Commandant : lieutenant-général **von der Grœben.**

B. — Effectif d'ensemble des forces.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	NOMBRE de pièces.	COMPAGNIES de pionniers.
Ier corps	25	8	14	84	3
VIIe corps.	25	8	14	84	3
VIIIe corps.	25	8	15	90	3
3e division de réserve.	6	8	3	18	»
3e — de cavalerie.	»	16	1	6	»
TOTAL. . . .	81	48	47	282	9

Commencement du siège de Péronne, le 27 décembre. — Le général de Manteuffel, après avoir fait suivre dans la

double direction d'Arras et de Cambrai l'armée française, se décidait, le 26 décembre au soir, à mettre le siège devant Péronne, cette clef de la Somme. Le VIIIe corps établi à cheval sur la route de Bapaume fut chargé de couvrir cette opération confiée au général Schuler de Senden qui avait sous ses ordres la 3e division de réserve et la 6e brigade de cavalerie. Dès le 29, le corps de siège de Péronne était augmenté d'une brigade.

Pendant ce temps, une colonne mixte chargée de battre le pays le long de la Somme, au nord-ouest d'Amiens, menaçait Abbeville : le lieutenant-colonel de Pestel qui la commandait s'acquitta de sa mission avec une modération et une humanité qu'il n'est pas inutile de signaler, tant elles contrastent avec les procédés inhérents à la *guerre de terreur* dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

L'aile droite allemande était couverte jusqu'à Saint-Quentin par le comte de Lippe avec la cavalerie saxonne.

Situation des deux partis, le 1er janvier 1871. — Au moment du renouvellement de l'année, le soir même du 1er janvier 1871, le général de Manteuffel, qui s'attendait à un double mouvement offensif des Français sur la Basse-Seine et sur la Somme, envoyait un régiment à Rouen par voie ferrée. La 1re armée, dont le quartier général était toujours à Amiens, appuyait sa droite à Saint-Quentin et s'étendait en avant de la ligne de la Somme jusqu'à Bienvillers-au-Bois, couvrant ainsi l'investissement de Péronne : le général de Barnekow avait remplacé le général Schuler de Senden dans le commandement du corps de siège qui se composait d'une brigade d'infanterie, de 6 batteries et de la 3e division de réserve. L'aile droite de la position allemande paraissant menacée directement par le gros des troupes françaises massées sur Cambrai, le général de Gœben avait prescrit de la renforcer, le 3 janvier, avec une brigade presque complète.

De son côté, le général Faidherbe, franchissant la Scarpe, se dirigeait en deux colonnes vers le sud pour

débloquer Péronne : à droite, le 22e corps marchait sur Bucquoy et Achiet-le-Grand ; à gauche, le 23e corps avait pour objectif Bapaume. Le contact fut bientôt pris.

Combats de Sapignies et d'Achiet-le-Grand, le 2 janvier 1871. — Le 2 janvier, vers dix heures et demie du matin, la division Derroja rencontre les avant-postes du général de Grœben (3e division de cavalerie) et les refoule de Bienvillers-au-Bois sur Puisieux. La division Payen se heurte, vers midi, à Behagnies, contre des forces inférieures ; elle s'avance jusqu'à Sapignies, mais elle est repoussée vers deux heures et s'arrête à Ervillers, après avoir laissé à Behagnies 250 hommes entre les mains de l'ennemi.

Dans l'après-midi, la division du Bessol avait occupé Achiet-le-Grand, dont la faible garnison s'était repliée sur Bapaume. Les deux combats de Sapignies et d'Achiet-le-Grand ont immédiatement précédé la bataille de Bapaume. Le 2 janvier au soir, la ligne des avant-postes français passait par les points de Achiet-le-Petit (Derroja), Bihucourt (du Bessol), Ervillers (Payen), Mory et Vaulx (Robin) ; les Allemands occupaient de la droite à la gauche Frémicourt, Beugnâtre, Favreuil, Biefvillers-lès-Bapaume et Grévillers : le général de Gœben acceptait la lutte.

Bataille de Bapaume, le 3 *janvier* 1871. — Le 3 janvier, vers neuf heures du matin, la *bataille de Bapaume* s'engage. Le général Faidherbe prend l'offensive.

A droite, la division Derroja a pour objectif Grévillers auquel s'appuie la 3e division de cavalerie renforcée d'un bataillon et d'une batterie. Au centre, la division du Bessol, déployée entre Achiet-le-Grand et Sapignies fait face à Biefvillers-lès-Bapaume, que défend la brigade Strubberg de la 15e division (von Kummer). A gauche, la division Payen est déployée à l'est de Sapignies, menaçant Favreuil qu'occupe la droite de la brigade Strubberg. Plus à gauche encore, formant échelon en arrière, la division de mobilisés, dont le rôle fut presque nul, est destinée à protéger le flanc gauche.

Le général Faidherbe possédait pour toute réserve 2 batteries de fort calibre et 4 escadrons. Les Allemands avaient au contraire à Bapaume le reste de la 15e division, un régiment de la 16e division (von Barnekow) et à Sailly-Saillisel 2 batteries et 3 bataillons mandés de Péronne.

« Le général de Gœben avait décidé de se maintenir à Bapaume, tandis que les troupes des ailes se porteraient en avant de manière à aborder l'adversaire, » dit la *Relation prussienne*.

Au centre, la brigade Fœrster, de la division du Bessol, s'empare de Biefvillers qu'elle garde malgré les retours offensifs de l'ennemi. Pendant ce temps, la division Derroja a pris définitivement pied dans Grévillers ; elle repousse l'ennemi sur Avesnes d'où elle le chasse encore : la route d'Albert est atteinte par les deux divisions. A la gauche française, la fermeté de la division Payen, qui se maintient dans Favreuil, fait contraste avec la faiblesse de la division Robin que l'on a grand'peine à ramener de Mory, point qu'elle a atteint avant midi dans sa marche rétrograde, pour la maintenir assez en arrière, à Vaulx et Beugnâtre.

Vers deux heures du soir, les tirailleurs de la division du Bessol arrivent jusque dans le faubourg d'Arras. On se dispose à attaquer la ville, que la 29e brigade allemande, soutenue au sud par la 30e brigade rassemblée sur la route de Péronne, doit défendre à outrance. Le général Faidherbe ordonne alors de s'arrêter et de demeurer en position d'attente : il ne peut se résigner à bombarder une ville française ; il espère d'ailleurs provoquer l'évacuation de Bapaume en accentuant son mouvement tournant contre l'aile gauche allemande.

Conformément aux intentions du général en chef, le général Lecointe porte la brigade du colonel Pittié sur Tilloy : elle enlève, un peu avant quatre heures, ce village qui débordait notre droite et y reste en présence de l'ennemi qui se maintient dans Ligny.

A la nuit tombante, après une canonnade soutenue, dans laquelle vint se fondre le combat, l'armée française, dont le quartier général était établi à Biefvillers, garnissait la ligne Tilloy — Avesnes — Favreuil — Beugnâtre — Vaulx ; ses avant-postes étaient vers Ligny, Bapaume.

Dans la nuit, les Prussiens évacuèrent Bapaume et Ligny pour se replier sur Roisel et Péronne (prince Albrecht), sur Combles et Bray (de Kummer), sur Albert (von der Grœben).

La victoire tactique n'est donc même pas contestable. Mais le général Faidherbe crut devoir reprendre, le 4 au matin, ses cantonnements autour Boisleux-au-Mont, première station du chemin de fer en Arras et Amiens ; les Allemands revenant alors sur leurs pas, rentrèrent dans Bapaume et s'attribuèrent la victoire.

Leur *récit officiel*, si savamment rédigé dans le but de masquer la défaite de Bapaume, contient toutefois un aveu qui, bien qu'adouci, est intéressant à enregistrer :

«... Mais, de leur côté, les Allemands non plus n'étaient rien moins que désireux de reprendre la lutte immédiatement. L'artillerie ne parvenait même pas à reconstituer un approvisionnement suffisant, car ses colonnes de munitions étaient presque complètement épuisées. Les soldats avaient un urgent besoin de repos. Afin de le leur ménager, la retraite en arrière de la Somme avait été décidée, et, dans la matinée du 4, le mouvement était déjà en voie d'exécution quand les avant-postes annonçaient que l'ennemi s'était retiré des villages au nord de Bapaume... » (*Relation prussienne.*)

Pertes : *Français*, 2.129 hommes hors de combat, soit : 183 tués dont 9 officiers, 1.136 blessés dont 41 officiers et 800 disparus dont 3 officiers. Les *Allemands* n'accusent que 623 hommes hors de combat dont 40 officiers, oubliant tout au moins de mentionner les prisonniers qui leur furent faits.

Le 4, pendant que l'armée française remontait de quel-

ques kilomètres vers Arras, le 20ᵉ bataillon de chasseurs de marche, qui formait l'arrière-garde de la division du Bessol, était attaqué par deux escadrons du 8ᵉ régiment de cuirassiers prussiens: accueillis avec fermeté par le commandant Hecquet, ces escadrons perdaient en un clin d'œil 31 hommes dont deux officiers et 73 chevaux ; le bataillon comptait un chasseur légèrement blessé.

Le général de Gœben remplace le général de Manteuffel, 7 janvier. — Le 7 janvier, la Iʳᵉ armée changea de chef: appelé au commandement de l'*armée du Sud*, le généra de Manteuffel fut remplacé par le général de Gœben.

Capitulation de Péronne, le 9 *janvier.* — La retraite de l'armée française et son immobilité qui dura quelques jours puisque, le 10 seulement, elle quittait la ligne Adinfer — Boyelles — Croisilles, pour venir se cantonner autour d'Ervillers, eurent pour conséquence indirecte la perte de Péronne ; le 9 janvier, la ville capitulait à la suite d'un bombardement assez vif, mais avant le terme sur lequel le général Faidherbe était en droit de compter. Les Allemands n'avaient perdu que 64 hommes dont 13 tués; par cette capitulation qui leur livra 3.000 hommes et 47 bouches à feu, ils se trouvaient définitivement maîtres de toute la ligne de la Somme et placés sur la route la plus directe conduisant à Paris. Le général Faidherbe n'avait plus dès lors d'autre alternative que de passer entre Amiens et Rouen, manœuvre dangereuse, ou de gagner et de suivre, en courant des risques non moins grands, la route Saint-Quentin — Ham — Compiègne.

Aux aguets derrière la ligne de la Somme, le général de Gœben attendait que son adversaire dévoilât ses projets.

Marche de l'armée française sur Saint-Quentin. — Après avoir échelonné l'armée française entre Albert et Bapaume, le général Faidherbe constatait, le 15, l'impossibilité de forcer de front l'ennemi ; comme d'autre part il reçut l'avis que Paris était sur le point de tenter un



nouvel effort, il résolut de le seconder coûte que coûte. Il voulait, en menaçant la ligne la Fère — Noyon — Compiègne, arriver à attirer sur lui des forces qui se trouveraient soustraites à l'action contre Paris. Pour cela, il fallait d'abord atteindre Saint-Quentin, en exécutant devant un ennemi attentif une délicate marche de flanc.

Le général Faidherbe espérait parvenir en deux jours d'Albert à l'Oise; c'était admettre qu'il atteindrait: le premier jour, la ligne Pœuilly — Vermand — Berthaucourt — Etricourt; le soir du deuxième jour, la ligne Moy — Berthenicourt — Mézières-sur-Oise — Séry-les-Mézières. En un mot, la réussite de l'opération était subordonnée au secret et à la rapidité de l'exécution.

De fortes reconnaissances furent dirigées vers l'Hallue dans le but de donner le change à l'ennemi et, le 16 janvier au matin, on entamait la marche vers l'est: le 22e corps, qui tenait la droite, se dirigeant sur Combles, le 23e sur Sailly-Saillisel, pendant que la brigade Pauly s'établissait à Bapaume. Cette journée fut tellement contrariée par le verglas, que, pour ne pas se séparer d'un gros convoi de vivres, on se vit dans l'obligation d'accepter un retard qui compromit la réussite de l'opération. Ce ne fut, en effet, que le lendemain qu'il fut possible d'atteindre les cantonnements désignés pour le premier jour. D'ailleurs, une attaque intempestive dirigée, le 17, du Catelet sur Saint-Quentin avait attiré l'attention des Allemands précisément vers l'est, alors qu'on avait tout intérêt à la détourner de ce côté. Le secret de la marche était divulgué; en outre, la vitesse avait été minime: il fallut s'arrêter pour recevoir le choc des Allemands.

Prévenu, dès le 16, du mouvement des Français, le général de Gœben fit multiplier des reconnaissances, jusqu'à ce qu'il fût bien certain de la direction qu'ils avaient prise. Le 17, au matin, tous les doutes étant levés, il donnait des ordres pour effectuer la concentration de son armée entre Ham et Péronne.

Le 17 janvier, la division Derroja occupait la ligne

Caulaincourt (brigade Pittié), Vermand (brigade Aynès) : la division du Bessol était à Pœuilly, Haucourt et Bernes; la division Payen avait atteint Vendelles ; la division Robin avait été arrêtée en arrière à Epéhy. Plus en arrière encore, la brigade Pauly occupait Bertincourt. La brigade Isnard était à Saint-Quentin.

Combats de Vermand ou de Tertry et de Beauvois ou de Pœuilly, le 18 janvier 1871. — Le 18 janvier, l'armée reprenait vers Saint-Quentin une marche qui ne tarda pas à être inquiétée, puisque la Ire armée avait le même objectif. Tout autant pour résister de front à l'armée française que pour l'attaquer de flanc, le général de Gœben s'était décidé à opérer par les deux rives de la Somme.

Le général de Kummer (15e division d'infanterie) et les troupes du général de Gœben devaient marcher par Etreillers et Vermand sur Saint-Quentin. A l'aile droite, la 16e division d'infanterie (de Barnekow) et la 3e division de réserve avaient ordre de s'arrêter l'une à Ham, l'autre à Jussy. Quant à la 12e division de cavalerie, elle devait atteindre, au sud de Saint-Quentin, les points de Moy et Vendeuil.

Dans le courant de la matinée, serrés de trop près par les avant-gardes des troupes de l'aile gauche allemande, les généraux du Bessol et Paulze d'Ivoy prenaient position entre Vermand et Beauvais, par Caulaincourt. Les deux *combats de Vermand* ou *de Tertry* (dénomination allemande), et *de Beauvois*, ou *de Pœuilly* (dénomination allemande), remplirent la journée ; ils coûtèrent aux Allemands 376 hommes hors de combat, dont 50 tués. La journée n'avait donc pas été mauvaise ; malheureusement elle avait été remplie par des marches et des contremarches dont les fatigues préparaient mal l'armée à la lutte du lendemain.

Le 18 au soir, l'aile gauche allemande garnissait la ligne Beauvois — Caulaincourt — Pœuilly — Hancourt. Vermand était resté au pouvoir des Français, qui avaient cependant perdu une pièce de canon.



Ordre donné par le général de Gœben pour la journée du 19 janvier. — Dans la soirée, le commandant en chef de la Ire armée donnait ses instructions pour continuer, le 19, la marche sur Saint-Quentin. Cette fois encore nous reproduirons l'ordre du général de Gœben en totalité, bien que l'*enveloppement* qu'il poursuivait n'ait pas été réalisé : cet ordre, en effet, montre de nouveau comment les Allemands entendent l'attaque enveloppante ; il fixe, en outre, en termes très nets, le caractère de toute lutte soutenue contre des forces régulières par des troupes improvisées.

Ire ARMÉE ALLEMANDE.

18 janvier 1871, 8 heures du soir.

« La 15e division d'infanterie et le corps mixte du général von der Grœben ont aujourd'hui, dans un engagement heureux, culbuté les forces ennemies, qui leur étaient opposées et pris une pièce de canon ; cependant ils n'ont pu les poursuivre suffisamment, ni atteindre les points qui leur avaient été assignés. Il faut donc que la victoire soit complétée demain.

« Le lieutenant général de Kummer, avec toutes les troupes placées sous ses ordres, y compris l'artillerie de corps[1], se mettra en mouvement, demain à huit heures du matin, et se portera résolûment sur Saint-Quentin par les deux routes de Vermand et d'Etreillers ; de ce côté, nos forces sont déjà suffisantes pour attaquer avec succès toute l'armée du Nord.

« La mission du général de Kummer est de culbuter tout ce qui voudra tenir en avant de Saint-Quentin en l'enveloppant et de l'enlever. A cet effet, le général comte von der Grœben, commandant la division de cavalerie formant l'extrême aile gauche avec quelques troupes d'infanterie[2], devra s'étendre vers la gauche jusqu'à la route de Cambrai (ligne de retraite de l'ennemi).

« Sur l'autre rive de la Somme, le lieutenant général de Barnekow se mettra également en mouvement à huit heures du

1. 20 bataillons, 18 escadrons, 96 pièces.
2. 8 bataillons, 14 escadrons, 30 pièces.

matin avec la 16e division d'infanterie et la division du prince Albrecht[1]. Il longera la voie ferrée de Tergnier à Saint-Quentin et la route d'Essigny-le-Grand.

« La division de cavalerie (saxonne) du comte de Lippe avec la 16e brigade d'infanterie, si celle-ci est arrivée demain à Tergnier de bonne heure, soutiendra le mouvement du général von Barnekow à droite, en marchant à même hauteur sur la route de La Fère et fera en sorte de déborder l'aile gauche ennemie.

« Avec les forces qui se trouvent maintenant réunies sous mon commandement et grâce à la supériorité de notre artillerie, il ne s'agit plus que de marcher résolûment pour renverser tout ce que l'ennemi nous présentera.

« La *réserve* de l'armée[2], sous les ordres du colonel de Bœcking, se mettra en mouvement, demain matin à neuf heures, de Ham sur Saint-Quentin.

« Je me tiendrai au début avec la réserve ; c'est là qu'on m'enverra les rapports. Plus tard, je me joindrai probablement au corps Kummer.

« Le bataillon de garde au grand quartier général sera mis directement par lui en marche à sept heures du matin sur Flavy.

« Si l'ennemi, au lieu de nous attendre de pied ferme, esquive le combat, il faudra le poursuivre avec la dernière énergie, en mettant en jeu toutes les forces du soldat, car l'expérience nous a montré que c'est moins la victoire sur des troupes aussi faiblement organisées que la poursuite sans trêve ni répit qui donne les plus grands résultats. »

« *Signé :* le commandant en chef de la Ire armée,
« DE GŒBEN. »

Le front est considérable, puisque les 3 divisions n'occupent pas moins de 27 kilomètres environ. En outre, ainsi que nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de le constater dans les ordres allemands, nous retrouvons ici trois directions générales et une réserve centrale.

1. Au total, 13 bataillons 1/2, 15 escadrons, 42 pièces.
2. 3 bataillons, 3 escadrons, 12 pièces.



BATAILLE DE SAINT-QUENTIN, LE 19 JANVIER 1871.

Le 19 janvier, au moment où le général Faidherbe se préparait à accepter la bataille autour de Saint-Quentin, il disposait de 71 bataillons 1/2, 5 escadrons 1/2 99 pièces, soit environ 31.097 hommes. (Voir *Situations*.)

Son adversaire comptait 32.580 hommes, dont 5.580 cavaliers, et 161 pièces. L'envoi du XIIIe corps d'armée d'Alençon sur la basse Seine avait permis d'appeler 3 bataillons et une batterie de Rouen à Amiens. On attendait en outre à Tergnier une brigade d'infanterie détachée de l'armée de la Meuse.

« Le général de Gœben, dit la *Relation prussienne*, était résolu à attaquer en adoptant le champ de bataille même comme point de concentration. »

La connaissance de l'ordre du 18 au soir nous a montré qu'il avait même des visées plus grandes : l'énergie de la résistance fit avorter ce projet que le mépris de l'ennemi avait fait naître, à défaut d'une supériorité numérique suffisante pour le justifier.

Le matin du 19 janvier, l'armée du général Faidherbe occupait les hauteurs situées au nord, à l'ouest et au sud de Saint-Quentin, à trois ou quatre kilomètres de la ville. La Somme et le canal du Crozat la séparaient en deux parties. Le 23e corps, renforcé de la brigade Isnard, était déployé entre la route de Cambrai que débordait sa droite et le moulin de Rocourt par Fayet : comprise entre Francilly et la route de Savy, la brigade Isnard séparait la 2e division (mobilisés Robin), qui formait la droite, de la 1re (Payen) placée à cheval sur la route de Paris à Lille, à hauteur d'Œstre et vers Dallon. Le 22e corps était établi sur la rive gauche, entre le canal et la route de Paris, face au sud : la 2e division (du Bessol), qui garnissait Contescourt, Castres, Giffécourt et Grugies, tenait la droite ; la 1re division (Derroja) s'étendait entre Gauchy et la route de la Fère, par la forte position de Moulin *à*

tout-vent, à l'est de laquelle la brigade Aynès, qui occupait la ferme de Raulieu sur la route de la Fère, se prolongeait jusqu'à la Neuville-Saint-Amand.

Les routes de Cambrai par le Catelet et du Cateau par Bohain, qui devaient être utilisées en cas de retraite, étaient gardées par la brigade Pauly des mobilisés du Pas-de-Calais : venue de Cambrai, elle avait été arrêtée près de Bellicourt.

La lutte s'engagea vers dix heures du matin, d'abord sur le front du 22e corps ; entre onze heures et midi, elle s'étendait de proche en proche sur toute la ligne.

Au sud de la Somme, la tête de la colonne Barnekow prend pied dès son arrivée sur les hauteurs d'Urvillers, d'Essigny-le-Grand et de Grand-Sérancourt dont un détachement jeté sur le flanc, garde le passage sur le canal : de ces différents points son artillerie, progressivement portée à 50 pièces, bat Contescourt, Castres et Grugies ; la division prince Albrecht (fils) de Prusse entre à son tour en ligne. Etablies sur la hauteur de Moulin *à tout-vent* 5 batteries françaises soutiennent avantageusement cette lutte d'artillerie. Déjà le général du Bessol a été grièvement blessé.

Vers onze heures du matin, le général de Barnekow fait attaquer les hauteurs situées au sud de Grugies, que garnit la brigade Fœrster. Il espère en prenant le village contraindre les Français à évacuer les positions qu'ils occupent sur la Somme. Mais il avait à parcourir un terrain entièrement découvert : « A quatre reprises, il renouvelle son effort ; chaque fois il échoue devant les feux croisés qui l'écrasent » (*Relation prussienne*) ; toutefois, après avoir reçu de nouveaux renforts, il parvient, à l'aide d'une attaque concentrique, à progresser vers la *Raffinerie*, établie à cheval au nord d'Essigny-le-Grand et à l'est de la voie ferrée.

Cependant, la brigade Gislain tenait toujours dans le voisinage du canal. Déjà dégarnie sur sa gauche, attaquée par la réserve du colonel de Bœking que le général



de Gœben a appelée, elle doit abandonner Castres et reculer jusqu'à hauteur de la brigade Fœrster. Il est deux heures et demie et l'ennemi, sous la protection d'une batterie de 30 pièces établie à l'est de Contescourt, prépare dans cette partie sud du champ de bataille un assaut général que de nombreux retours offensifs des Français ne parviennent pas à conjurer.

Vers trois heures du soir, une attaque concentrique dirigée par les Allemands des points d'Itoncourt, d'Urvillers, d'Essigny-le-Grand et du Grand-Sérancourt fait refluer les troupes sur Saint-Quentin ; c'est alors que le colonel Aynès, qui commandait la brigade de gauche, est tué. Le mouvement de recul est toutefois arrêté par un énergique retour offensif du 68e de marche : le commandant Tramond qui le dirige dégage la batterie, un moment compromise de Moulin *à tout-vent* ; la lutte continue. A Gauchy, la droite du 22e corps continuait à tenir énergiquement. Pendant tout ce temps, la cavalerie du comte de Lippe, après avoir vainement tâté le front, s'était établie à Mesnil-Saint-Laurent et cherchait à gagner du terrain vers Harly et Homblières. Après une énergique résistance, le 22e corps est dans l'obligation, vers quatre heures du soir, de se replier définitivement sur le faubourg d'Isle où la défense se prolonge derrière les barricades construites dans la matinée. Cette résistance et les hésitations du général de Barnekow donnent le temps au général Lecointe d'assurer la retraite de son artillerie et de ses troupes sur l'autre rive de la Somme.

A peu près à la même heure, le 23e corps était également contraint à céder le terrain. La matinée n'avait été remplie pour lui que par des combats partiels, dans les environs d'Holnon, de Sélency, de Francilly, et par un petit engagement de cavalerie, près de Savy. Solidement établie, à proximité de la route de Cambrai, au sud de Francilly, et sur les hauteurs qui dominent la route de Ham, par où débouchaient les renforts alle-

mands, l'artillerie rendit aussi sur ces différents points de réels services.

Vers deux heures du soir, la division de Kummer accentuait son mouvement, et la division de Grœben s'approchait par les routes de Francilly, de Sélency, de Fayet. Sélency et Fayet ayant été finalement enlevés aux divisions Payen et Robin, la route de Cambrai se trouva menacée. C'est alors que la 1re brigade (Michelet) de la division Payen, avec l'aide de la brigade Pauly, qui, de Bellicourt, avait marché au canon, parvint à reprendre Fayet, qu'elle garda jusqu'à la nuit.

Plus à gauche, les brigades Isnard et Lagrange avaient dû, à la suite d'une lutte opiniâtre sur la ligne Savy-Dallon, céder le terrain vers quatre heures du soir au général de Kummer. La prise de Francilly laissait en l'air la droite de la brigade Isnard. Les renforts envoyés sur l'ordre du général Faidherbe, par le général Paulze d'Ivoy, ne parvinrent pas à arrêter les progrès de l'ennemi; au moment où la nuit arriva, la lutte continuait le long du canal du Crouzat, près des moulins de Roncourt, et à l'entrée du faubourg Saint-Martin, sous la protection d'une barricade que défendit longtemps avec opiniâtreté le commandant du génie Richard. Les Allemands finirent cependant par triompher. Ils entrèrent dans Saint-Quentin, presque en même temps, par les faubourgs d'Isle [1] et de Saint-Martin. Après avoir longtemps hésité, le général Faidherbe, qui avait prolongé la résistance jusqu'à ses extrêmes limites, s'était décidé à donner l'ordre de la retraite. Elle s'opéra sans être immédiatement inquiétée : pour le 22e corps, par la route du Cateau; pour le 23e, par celle de Cambrai, que l'intervention de la brigade Pauly, vers Bellenglise, avait conservée, faisant ainsi échouer la fin du mouve-

1. Le 8 octobre 1881, a eu lieu l'inauguration du monument commémoratif de la défense à Saint-Quentin : sa face est tournée vers le pont de l'Isle.

ment tournant du général de Grœben. C'était, on peut le dire, un résultat presque inespéré.

Sur les deux rives de la Somme, de nombreux retours offensifs avaient été tentés et vigoureusement menés : la *Relation prussienne* en porte témoignage et parle de « victoire péniblement acquise ».

Des deux côtés, les pertes furent en effet considérables. Les *Allemands* avouent une perte de 2.400 hommes, dont 96 officiers, soit 522 morts et 1.878 blessés.

Les *Français* comptaient environ 3.000 hommes hors de combat, ils avaient perdu 6 pièces de canon; en outre, le nombre des prisonniers était considérable, car, en tenant compte des traînards et des écloppés que les Allemands ramassèrent le lendemain, il dépassa le chiffre de 6.000 [1].

Dans la nuit même du 19 au 20 janvier, à minuit, le général de Grœben prescrivit une poursuite générale pour le lendemain matin, dans un ordre dont voici un extrait :

«... Il nous reste maintenant à profiter de cette victoire; demain nous devrons marcher pour achever la défaite de l'ennemi. L'armée du Nord semble [2] s'être repliée partie sur Cambrai, partie sur Guise; il nous faut la rejoindre avant qu'elle ait atteint sa ligne de places fortes. Dans ce but, il est indispensable que toutes les troupes parcourent demain la distance de cinq milles (38 kilomètres); l'infanterie, autant qu'il sera possible, emportera ses sacs sur des voitures... »

1. Les Allemands affirment que le total des prisonniers faits par eux jusqu'au moment de leur entrée dans Saint-Quentin s'est élevé à 10.000 hommes. Dans la ville même, ils trouvèrent moyen de grossir ce chiffre à l'aide du... procédé suivant : leurs clairons sonnèrent l'appel *français*, dit « la générale »; à ces accents connus, un millier de traînards environ accourut et fut pris.

2. Cette fois encore la cavalerie allemande restée inactive, bien qu'elle fut placée aux deux ailes de façon à envelopper son adversaire et à menacer directement ses lignes de retraite, avait laissé le général de Gœben dans l'ignorance la plus complète de la direction suivie par les Français dans leur retraite.

Trois colonnes, composées de troupes de toutes armes, furent lancées sur chacune des trois routes divergentes qui partent de Saint-Quentin. Celle qui tenait la gauche reçut pour mission particulière d'interdire à l'ennemi la route de Cambrai, en combinant les mouvements de plusieurs colonnes de marche. Ainsi fractionnée, la I[re] armée devait dans son mouvement excentrique occuper un front assez considérable, soit de 25 kilomètres environ, pour un effectif de 20.000 hommes d'infanterie, 48 escadrons, 161 bouches à feu. En arrière d'elle et la suivant de près, se trouvait une réserve forte de 4 bataillons et de 4 batteries à cheval, que le général de Gœben avait eu le soin de reconstituer de suite.

Nous avons vu que, malgré ces mesures, l'armée du Nord se retira sans encombre. Après avoir été aussi rudement éprouvée, une armée ne peut qu'être désorganisée ; or, sa reconstitution fut rapide.

Détail des pertes éprouvées à Saint-Quentin, le 19 janvier 1871, par l'armée allemande.

DÉSIGNATION des CORPS D'ARMÉE	TUÉS OU MORTS des suites de leurs blessures		BLESSÉS		TOTAL	
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.
I[er] corps d'armée	3	135	18	523	21	658
VII[e] —	19	241	43	997	62	1.238
VIII[e] —	2	30	4	59	6	89
3[e] division de réserve....	3	83	4	222	7	305
3[e] division de cavalerie...	»	6	»	8	»	14
	27	495	69	1.809	96	2.304
TOTAUX.....	522		1.878		2.400	



CHAPITRE V

OPÉRATIONS DANS L'EST.

SOURCES

Poullet. — *L'Invasion dans l'Est. Le général Crémer. Ses opérations militaires en 1870-1871* : ouvrage publié en 1871.

D'Ussel (P.-H.). — *Campagne dans l'Est* (18e *corps d'armée*), voir le *Correspondant* de 1871.

Penhoat (amiral). — *Armée de l'Est. Journal des marches et combats de la 2e division du* 18e *corps*, publié en 1871.

Bordone. — *Garibaldi et l'armée des Vosges*, récit publié en 1871.

Hermann von Wartensleben (colonel). — *Histoire des opérations de l'armée du Sud pendant les mois de janvier et février* 1871, ouvrage publié en 1872, traduit par M. Alfred Dumaine.

J. Garnier. — *Les Volontaires du génie dans l'Est*, ouvrage publié en 1872.

De Coynart (lieutenant-colonel). — *La guerre à Dijon*, 1870-1871. *Relation militaire*, publiée en 1872.

Thiers (Ed.) et **de Laurencie** (capitaine). — *La Défense de Belfort, écrite sous le contrôle du colonel Denfert-Rochereau*, relation publiée en 1872.

Ch. Beauquier. — *Guerre de* 1870-1871. *La dernière campagne dans l'Est*, ouvrage publié en 1872.

Janin. — *Journal de la guerre de 1870-1871 autour de Dijon et dans la Côte-d'Or*, publié en 1872.

Jacqmin. — *Les chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*, ouvrage publié en 1872.

Rambaux (E.). — *Le pont de Fontenoy.* — *La guerre des Partisans en Lorraine* (1870-1871), relation autographiée publiée en 1873.

Ludwig Löhlein (hauptmann). — *Die Operationen des corps des generals von Werder, Feldzug* 1870-1871. Berlin, 1874.

Wolf (capitaine). — *Le siège de Belfort en* 1870-1871, traduit en 1878 par le capitaine belge G. Bodenhorst.

Poullet. — *La campagne de l'Est*, ouvrage publié en 1879.

*** *Le combat de Villersexel*, mai 1879, du jouanal des *Sciences militaires*.

D'abord confuses, caractérisées par des efforts partiels et décousus, les *opérations dans l'Est* n'ont pris une forme réelle que lorsque leur but est devenu précis; elles remplissent donc plusieurs périodes qu'il importe de fixer; nous nous trouvons ainsi amené à étudier successivement le rôle joué par les généraux Cambriels, Garibaldi, Crémer et Bourbaki.

1° COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL CAMBRIELS.

Après la chute de Strasbourg, le XIVe corps fut constitué avec la division badoise et diverses fractions de troupes prussiennes provenant du corps de siège : le général de Werder en reçut le commandement [1] et fut d'abord chargé de disperser les forces françaises qui tendaient à s'organiser dans les environs de Belfort et de Besançon; pendant ce temps, les places de Schlestadt, Neufbrisach et Belfort devaient être bloquées. Le 4 octobre, sa mission devenait plus précise : tandis que le général-major Schmeling était désigné pour occuper, avec

1. Au commencement d'octobre 1870, le XIVe corps comprenait : 23 bataillons, 20 escadrons, 72 pièces.



la 4e division de réserve [1], la partie sud de l'Alsace, le général recevait l'ordre de se porter le plus rapidement possible sur la ligne Troyes — Châtillon-sur-Seine, où lui parvinrent de nouveaux ordres.

Le général Cambriels est nommé commandant supérieur régional de l'Est. — Dès la fin de septembre, le général Cambriels avait été investi des fonctions de commandant supérieur de la région de l'Est.

Le 4 octobre, il arrivait à Épinal, venant de Belfort, dont on préparait activement la défense. Les troupes envoyées par le gouvernement pour couvrir le département de la Haute-Saône se composaient de 9 bataillons de gardes mobiles, soit 3 de la Haute-Garonne, 2 des Alpes-Maritimes, 1 des Hautes-Alpes et 3 de la Haute-Savoie. Ces troupes, dont l'armement était insuffisant et dont l'habillement et l'équipement étaient on ne peut plus défectueux, se trouvaient à tous égards hors d'état d'entrer immédiatement en ligne.

Dans les Vosges était un corps franc, formé récemment avec des volontaires venus d'Alsace et de Lorraine, et 5 bataillons de gardes mobiles, dont 3 des Vosges et 2 de Saône-et-Loire. Le 4 même, la brigade Dupré, composée du 32e de marche, du 34e de mobiles (Deux-Sèvres) et d'une batterie d'artillerie, débarquait à Épinal.

Combats livrés pendant le mois d'octobre. — Dès le 5, le général Cambriels parait au plus pressé en dirigeant sur Raon-l'Étape le général Dupré, à la tête d'une colonne formée par sa brigade, 3 bataillons de mobiles des Vosges, et un bataillon de mobiles de la Meurthe: cette colonne devait être grossie chemin faisant par quelques détachements de francs-tireurs. Le choc ne tarda pas à avoir lieu contre le général de Degenfeld; dès le 2 octobre, celui-ci s'était porté en avant, sur l'ordre du géné-

1. Au commencement d'octobre 1870, la 4e division de réserve comprenait : 15 bataillons, 8 escadrons, 36 pièces, 1 compagnie de pionniers.

ral de Werder, par Schirmeck et Senones, pour garnir avec 6 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries la ligne Raon-l'Étape — Saint-Dié.

Le 6 octobre, le général Dupré était battu à *la Bourgonce*. Cette journée, encore désignée sous les noms d'*Étival* et de *Nompatelize*, nous coûtait 836 hommes hors de combat, dont 65 tués et 242 blessés, au nombre desquels figuraient le général Dupré et 23 officiers; elle démontra, en outre, l'impossibilité de continuer l'offensive avec des troupes jeunes, sans expérience, dont quelques-unes s'étaient débandées dès le début de l'action.

Les Allemands avaient eux-mêmes éprouvé d'assez fortes pertes se chiffrant par 472 hommes, dont 21 officiers hors de combat; mais les débouchés des Vosges leur étaient acquis.

Le 7 octobre, le général Cambriels, qui avait reçu quelques renforts, assurait, avec le concours de son chef d'état-major, le colonel Varaigne, la première organisation du corps d'armée des Vosges; formé à 3 brigades, commandées par des généraux improvisés, ce corps était fort d'environ 10 à 12.000 hommes.

Le 8 octobre, les troupes qui le composaient garnissaient la rive gauche de la Vologne et s'étendaient vers les Vosges jusqu'au col du Bonhomme : cette ligne défensive, imposée par la nécessité, n'offrait pas moins de 70 kilomètres de longueur. La journée fut marquée seulement par des escarmouches dans la forêt de Mortagne.

Le 9, la garde nationale de Rambervillers était battue en essayant de défendre la ville.

Le 10, des escarmouches eurent lieu en avant du front français, dont on fortifiait à la hâte les points faibles.

Le 11, l'ennemi livrait un combat sanglant à *Brouvelieures* et à *Bruyères*, pendant que le gros de ses forces se massait à quelques kilomètres d'Épinal, entre Aydoiles, Girécourt et Viménil, de façon à déborder la

gauche française et même à menacer la ligne de retraite qui passait par Xertigny.

Devant cette éventualité, qu'il ne pouvait prévenir, le général Cambriels se décida à battre en retraite et à prendre provisoirement position entre Lure et Belfort, se réservant de reculer vers Besançon, si l'ennemi poursuivait sa marche offensive.

Le 12, le général de Werder était entré dans Épinal; le lendemain même il continuait sa marche sur Vesoul, qu'il devait atteindre le 18. Il apprit là que le général Cambriels concentrait ses troupes sous Besançon; il se décida aussitôt à marcher contre lui avant de prendre, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, la direction de Dijon.

De son côté, le général Cambriels, dont les troupes avaient doublé de nombre par suite d'adjonctions récentes, poursuivait, sans se laisser décourager, l'organisation de son corps d'armée. Le 15, il était arrivé à Besançon; le 16, on commençait autour de la ville les travaux d'un camp retranché, tout en s'occupant d'équiper, d'armer et d'instruire les troupes.

Le 18, le ministre de la guerre, venu à Besançon, approuvait complètement les mesures prises par le général Cambriels, et lui annonçait comme prochain l'envoi du matériel et des effets de toute nature dont il avait un pressant besoin.

Le général Cambriels forma alors deux divisions, dont le commandement fut confié aux généraux Crouzat et Thornton, une réserve sous les ordres du commandant Ségard et une colonne mobile destinée à opérer dans le massif du Thillot. C'est à cette époque aussi que le commandement de Belfort fut donné au colonel Denfert-Rochereau. Ces troupes prirent position en avant de Besançon : la 1[re] division entre Chalazeule et la route de Vezoul, la 2[e] entre cette route et Velotte. Des avant-postes furent établis à Châtillon-le-Duc et sur les principales hauteurs qui dominent le cours de l'Ognon. Les éléments d'une nouvelle division ne tardèrent pas à se

trouver réunis par l'arrivée à Besançon des gardes nationales mobilisées de la Haute-Saône; on les mit sous les ordres du capitaine de vaisseau Rolland.

Cependant l'ennemi approchait. Les combats livrés, le 22 octobre, sur l'Ognon, à *Voray*, à *Étuz*, à *Cussey*, et, en dernier lieu, à *Auxon*, se terminèrent à la nuit tombante par la retraite méthodique des Français. Les *Allemands* avaient perdu 131 hommes, dont 6 officiers, les *Français* environ 330 hommes, dont 200 prisonniers.

Le 23 octobre, le général Cambriels, solidement établi sur la ligne Châtillon-le-Duc—Valentin—École, repoussait les reconnaissances dirigées de l'Ognon vers le sud et le sud-ouest.

Le 24 octobre, le général de Werder ramenait ses troupes à Gray pour se porter ensuite sur Dijon. Le 29, pendant l'exécution du mouvement, il apprit que les 1re et 4e divisions de réserve passaient sous ses ordres et que, tout en couvrant l'Alsace et ses propres communications, il était également chargé d'assiéger Schlestadt, Neuf-Brisach et Belfort.

Le 30 octobre, le général de Beyer, chargé d'occuper avec deux brigades badoises Dijon, dont on avait annoncé l'évacuation, trouvait la ville défendue par des troupes d'un effectif d'environ 8.000 hommes.

Le *combat de Dijon* ou de *Saint-Apollinaire*, dans lequel le colonel Fauconnet, qui ne se faisait aucune illusion sur l'issue possible de la lutte, accomplit jusqu'à la mort son devoir de soldat, se terminait par l'évacuation définitive de la ville; les Allemands ne tardèrent d'ailleurs pas eux-mêmes à la quitter.

2° OPÉRATIONS DES GÉNÉRAUX GARIBALDI ET CRÉMER.

Le 28 octobre, le général Cambriels obligé, pour raison de santé [1], de quitter son commandement, laissait à

1. Le général avait été grièvement blessé le 1er septembre 1870.

son successeur environ 25.000 hommes groupés autour de Besançon et 7 batteries. Le général Michel ne fit d'ailleurs qu'une courte apparition dans l'Est et retourna presque immédiatement sur la Loire.

Son remplaçant, le général Crouzat, reçut bientôt l'ordre de laisser une forte garnison à Besançon et de se porter lui-même avec le reste de ses troupes à Chagny, pour couvrir Lyon. C'est à Chagny que fut formé, le 15 novembre, le 20e corps qui, quelques jours plus tard, était appelé sur la Loire.

L'Est, ainsi dégarni, n'avait plus pour le défendre que les bandes du général Garibaldi à Autun, et la division Crémer à Beaune.

Venu en France sur la demande des comités de Lyon et de Marseille, le général Garibaldi avait été appelé à contre-cœur à Tours par la Délégation qui, prise au dépourvu, lui donnait, le 9 octobre, le commandement de l'armée des Vosges. La nécessité de rapporter cette mesure étant devenue évidente presque de suite à Besançon, le général Garibaldi, dont on était fort embarrassé, fut dirigé sur Dôle, puis sur Autun. Là se groupèrent des bandes d'origine variée, souvent douteuse, dont la composition est à citer à titre de curiosité. (Voir page 427) Elles paraissent avoir atteint au maximum le chiffre de 18.000 hommes. Passons sous silence les actes indignes commis dès le début à Dôle, plus tard à Autun, et restons dans le domaine des faits militaires.

Ce qui est malheureusement hors de doute, c'est que le général Garibaldi ne réussit jamais à combiner ses opérations avec celles de la division Crémer; il agit à sa guise et fut une gêne constante, jusqu'au jour où il devint nuisible.

Le 21 novembre, il marche contre Dijon; il bat à Pasques (26 et 28 novembre) le général Degenfeld; repoussé à son tour devant Dijon, qu'il attaque sans attendre le général Crémer, il doit reculer jusqu'à Autun: là il s'arrête et bat (1er décembre) la brigade Keller qui,

[redacted]

cessant la poursuite, rétrograde sur Dijon par Châteauneuf.

Après s'être avancé jusqu'à Gevrey, le général Crémer revint sur Nuits, d'où il chassait, le 29 novembre, les Allemands dont il repoussait encore le lendemain le retour offensif. Le 3 décembre, il infligeait à la brigade Keller, lors de son passage à Châteauneuf, une perte de 161 hommes. Mais l'immobilité persistante du général Garibaldi à Autun laissait toute latitude au général de Werder pour marcher contre la division Crémer; il n'y manqua pas.

Combat de Nuits, le 18 décembre. — Le 18 décembre au matin, le général de Glümer se portait contre Nuits à la tête de la division badoise, de 7 escadrons et de 6 batteries. Ces troupes étaient réparties en plusieurs colonnes qui devaient respectivement traverser Épernay, Vougeot, Concœur et Villars-Fontaine. Établi à cheval sur la route de Dijon, le général Crémer occupait en outre solidement le plateau de Chaux. La lutte, pendant laquelle le bataillon des mobiles de la Gironde, commandé par M. de Carayon-Latour, se distingua tout particulièrement, fut excessivement vive; elle se terminait à la nuit par la retraite des Allemands, qui ne revinrent sur leurs pas qu'après que les Français eurent évacué Nuits pour occuper le plateau de Chaux. Les troupes dirigées sur Villars-Fontaine avaient été repoussées et n'avaient pu donner la main à la colonne en marche sur leur gauche.

Le général Crémer, qui avait été intelligemment secondé par le colonel Poullet, son chef d'état-major, comptait recommencer la lutte le lendemain; le manque de munitions fut, paraît-il, le principal motif qui le décida à reculer; sa retraite s'effectua, en toute tranquillité, par Magny et la Doix.

Le combat de Nuits, très honorable pour la division Crémer, coûta aux *Français* environ 1.700 hommes, dont 650 prisonniers; au nombre des morts figuraient les

deux commandants de brigades, le lieutenant-colonel *Graziani* et le colonel *Celler*. Les *Allemands* n'auraient perdu que 940 hommes, dont 247 tués; nous ne pouvons nous empêcher de constater que ce chiffre est démenti par les souvenirs très précis des gens du pays, et par les marques non équivoques de douleur que donnèrent les troupes allemandes en se repliant sur Dijon.

Le général Garibaldi ne crut pas devoir renoncer à son inaction et mettre à profit, pour reprendre l'offensive, le désarroi momentané de l'ennemi qui, dès le 19 au matin, rebroussait chemin sur Dijon.

TABLEAU N° 8.

SITUATION

APPROXIMATIVE DES TROUPES COMMANDÉES PAR LE GÉNÉRAL GARIBALDI, VERS LE 1er DÉCEMBRE 1870.

Commandant : général **Garibaldi.**
Chef d'état-major : colonel **Bordone.**

1re **Brigade** : général **Bosack-Hauke** (éclaireurs du Rhône; francs-tireurs du Rhône; chasseurs égyptiens; légion espagnole; éclaireurs de Gray; 1 bataillon de mobiles des Alpes-Maritimes; 42e régiment de mobiles): environ 4 bataillons et 4 compagnies.

2e **Brigade** : commandant **Delpech** (1er et 2e bataillons de l'Égalité de Marseille, guérilla d'Orient; guérilla de Marseille): environ 3 bataillons et 4 compagnies.

3e **Brigade** : colonel **Menotti Garibaldi** (corps franc-italien; compagnies de : Colmar, Oran, Alger et Vaucluse; francs-tireurs du Doubs, de Gênes et du Sud; garde nationale de Marseille; 2e bataillon de mobiles des Alpes-Maritimes; bataillon de mobiles des Basses-Alpes; bataillon de mobiles des Basses-Pyrénées): environ 4 bataillons et 4 compagnies.

4e **Brigade** : colonel **Ricciotti Garibaldi** (francs-tireurs savoisiens, francs-tireurs de : Dôle, de l'Isère et du Doubs; Alsaciens de Paris) : environ 1 bataillon et 13 compagnies.

Cavalerie : détachement du 7e régiment de chasseurs à cheval, 2 escadrons de guides, cavaliers volontaires de Châtillon.

Artillerie : 2 batteries de mobiles de la Charente-Inférieure, 1 batterie de montagne.

Totaux approximatifs : 13 bataillons et 34 compagnies d'infanterie, 200 hommes de cavalerie, 18 canons.

TOTAL GÉNÉRAL : 16.700 à 18.000 hommes.

TABLEAU N° 9.

SITUATION

DE LA DIVISION CRÉMER, LE 12 DÉCEMBRE 1870.

Commandant : général **Crémer.**
Chef d'état-major : colonel **Poullet.**
Commandant de l'artillerie : commandant **Camps.**
Commandant du génie : capitaine **Lemore.**

1re Brigade : lieutenant-colonel **Graziani** (bataillon des gardes mobiles de la Gironde, 32e et 57e régiments de marche).

2e Brigade : colonel **Celler** (1re et 2e légions de mobilisés du Rhône, chasseurs volontaires du Rhône).

TOTAL : 13 bataillons, 4 compagnies, 18 pièces ; soit environ 16 à 17.000 hommes.

3° ARMÉE DE L'EST.

La *première armée de la Loire*, placée sous les ordres du général Bourbaki, comptait au milieu de décembre environ 101.000 hommes, dont un tiers à peine en état de faire une campagne sérieuse, et 300 bouches à feu. Jusqu'alors en voie d'organisation, elle n'avait immobilisé devant elle que des forces insignifiantes et n'avait été d'aucun secours sérieux au général Chanzy.

L'expédition dans l'Est, vers Belfort, est décidée le 18 décembre. — Le 17 décembre, cette armée était encore destinée à marcher sur Fontainebleau. Le lendemain, le ministre de la guerre approuvait définitivement le projet de l'envoyer dans l'Est pour débloquer Belfort, reconquérir l'Alsace et interrompre d'une façon permanente les principales lignes de communication des Allemands. Les 15e, 18e, 20e et 24e corps, et la division Crémer étaient destinés à cette opération *divergente.*

Il est certain que la véritable ligne de communication



de l'ennemi était la ligne de Strasbourg-Paris, et que le point vulnérable de cette ligne était compris entre Nancy et la Meuse : c'est là qu'il semblait rationnel de porter un coup vigoureux, qui eut tout au moins ralenti le siège de Paris.

En se plaçant à un autre point de vue, le théâtre des opérations était mal choisi : comment, en effet, étant donnés une armée peu manœuvrière, et sans homogénéité, une région spéciale, dont les communications étaient rendues plus difficiles encore par la neige, enfin le voisinage de la frontière, pouvait-on sérieusement espérer qu'on éviterait un désastre ?

Tout en admettant que l'objectif principal assigné aux troupes réunies sous les ordres du général Bourbaki était Belfort, le général de Moltke avait envisagé aussi l'hypothèse d'une attaque contre la ligne de communication la plus directe de l'armée allemande. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet, le 6 janvier 1871, au général de Bonin, gouverneur général de Lorraine :

« ... Il n'est cependant pas impossible qu'avant que ces forces puissent agir efficacement, les Français ne gagnent temporairement du terrain dans la direction de notre principale ligne de communication. La tâche de votre Excellence consisterait dans ce cas à réunir toutes les troupes de son gouvernement dispersées dans les différents lieux d'étapes, etc., à faire observer exactement la marche de l'adversaire et à pourvoir Toul d'une garnison et d'un armement suffisants. L'organisation défectueuse des armées françaises, qui manquent presque complètement du train nécessaire au transport des vivres et des munitions, les force à lier constamment leurs opérations aux voies ferrées. Une destruction opportune de ces dernières aurait donc pour résultat, sinon l'arrêt complet, tout au moins un ralentissement notable de la marche en avant des troupes ennemies.

« Votre Excellence voudra donc bien prendre les dispositions qu'elle jugera convenable pour faire préparer sur quelques points la destruction des sections de chemin de fer Langres—Chaumont et Saint-Loup—Epinal. Les mesures doi-

vent être prises de telle sorte que le rétablissement des voies, si toutefois il est entrepris, demande au moins huit jours, au plus quinze jours... »

SIÈGE DE BELFORT.

Avant de retracer l'historique de l'armée de l'Est, disons quelques mots du siège de Belfort, qui a été la cause de ces opérations. Après la prise de Schléstadt (24 octobre) et de Neufbrisach (11 novembre), il fut possible aux Allemands de songer sérieusement au siège de Belfort. Chargé de ces opérations par le général de Werder, le général de Treskow parvint, le 3 novembre, à compléter avec 20.000 hommes environ l'investissement de la ville.

La place de Belfort se trouvait, aux débuts de la guerre, dans les mêmes conditions d'infériorité que toutes les autres places françaises; mais son commandant, homme actif qui connaissait déjà le pays, était bien décidé à faire son devoir jusqu'au bout[1]. Ajoutons que le colonel

1. A la première sommation de l'ennemi, le colonel Denfert répondit en ces termes :

« Général,

« J'ai lu avec toute l'attention qu'elle mérite la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant de commencer les hostilités. En pesant dans ma conscience les raisons que vous me développez, je ne puis m'empêcher de trouver que la retraite de l'armée prussienne est le seul moyen que conseillent à la fois l'honneur et l'humanité pour éviter à la population de Belfort les horreurs d'un siège.

« Nous savons tous quelle sanction vous donnerez à vos menaces, et nous nous attendons, Général, à toutes les violences que vous jugerez nécessaires pour arriver à votre but; mais nous connaissons aussi l'étendue de nos devoirs envers la France et envers la République et nous sommes décidés à les remplir.

« Veuillez agréer, Général, l'assurance de ma considération distinguée,

« Le colonel commandant supérieur,

« DENFERT-ROCHEREAU. »



du génie Denfert-Rochereau eut le bonheur d'être secondé par une population qui servit ses projets au lieu de les contrarier : cent-trois jours durant elle vécut dans les caves où elle s'était réfugiée et où l'attendaient des épreuves de toute nature.

Ce ne fut qu'à la fin de novembre que le général de Treskow put réellement entamer les opérations sur la rive droite de la Savoureuse, en procédant à l'attaque du fort de Bellevue. Le 3 décembre commençait un bombardement qui devait durer 76 jours. Le 8 janvier, la prise du village de Danjoutin, situé au sud de la ville et sur la rive gauche de la Savoureuse, permettait aux Allemands de diriger leurs attaques contre les ouvrages des Hautes et Basses Perches et le Château. Au moment où se livra la bataille d'Héricourt, les Prussiens s'apprêtaient à attaquer le village de Pérouse, qui est situé directement à l'est de Belfort.

TABLEAU N° 10.

SITUATION DE L'ARMÉE DE L'EST

Commandant en chef : général **Bourbaki** (jusqu'au 27 janvier 1871), général **Clinchant** (depuis le 27 janvier 1871).

Chef d'état-major général : général **Borel**.

1er aide de camp : colonel **Leperche**.

Commandant de l'artillerie : général **de Blois**.

Commandant du génie : général **de Rivière**.

Intendant : intendant **Friant**.

15e CORPS D'ARMÉE.

Commandant : général **Martineau des Chenez**.

1re Division d'infanterie : général **Dastugue**.

Brigades : **Minot; Questel.**

2e Division d'infanterie : général **Rebillard.**

Brigades : **Le Canus; Choppin-Merey.**

3e Division d'infanterie : général **Peitavin.**

Brigades : **Fornier de la Blanchetée; Martinez.**

Division de cavalerie : **de Longuerue.**

Brigades : **de Boërio; Tillon.**

18e CORPS D'ARMÉE.

Commandant : général **Billot.**
Chef d'état-major : colonel **Gallot.**
Commandant de l'artillerie : colonel **Charles.**
Commandant du génie : colonel **de la Berge.**

1re Division d'infanterie : général **Feillet-Pilatrie.**

Brigades : colonel **Leclaire; de Robert.**

2e Division d'infanterie : contre-amiral **Penhoat.**

Brigades : **Perrin; Perreaux.**

3e Division d'infanterie : général **Bonnet.**

Brigades : **Goury; Bremens.**

Division de cavalerie : **de Brémont d'Ars.**

Brigades : **Charlemagne; Guyon-Vernier.**

20e CORPS D'ARMÉE.

Commandant : général **Clinchant** (jusqu'au 27 janvier 1871).
Chef d'état-major : colonel **Varaigne.**
Commandant de l'artillerie : lieutenant-colonel **Dauvergne.**
Commandant du génie : colonel **Pioolet.**

1re Division d'infanterie : général **de Polignac.**

Brigades : **Godefroy; Brisac.**

2e Division d'infanterie : général **Thornton.**

Brigades : **de Bernard de Seigneurens; Vivenot.**

3e Division d'infanterie : général **Ségard.**

Brigades : **Durochat; Simonet.**

Brigade de cavalerie*.**



24e CORPS D'ARMÉE.

Commandant : général **Bressolles** (jusqu'au 28 janvier 1871), général **Comagny** (depuis le 28 janvier 1871).

1re Division d'infanterie : général **d'Aries.**

Brigades : ***; ***.

2e Division d'infanterie : général **Comagny.**

Brigades : **Irlande; Bramas.**

3e Division d'infanterie : général **Carré de Busserolle.**

Brigade : *** ; ***

Brigade de cavalerie ***,

RÉSERVE GÉNÉRALE.

Commandant : capitaine de frégate **Pallu de la Barrière.**

2 régiments d'infanterie dont le 38e de ligne, 2 régiments de cavalerie.

DIVISION CRÉMER.

Commandant : général **Crémer.**
Chef d'état-major : colonel **Poullet.**

Brigades : colonel **Millot**; général **Carol-Tevis**, puis lieutenant-colonel **Reboulet.**

Artillerie : 1 batterie Armstrong, 2 batteries montées, 2 batteries de montagne.
Génie : 1 compagnie. — Cavalerie : éclaireurs à cheval.

L'armée de l'Est se met en mouvement, **20** *décembre* — L'entreprise délicate confiée au général Bourbaki demandait le secret le plus absolu et une grande rapidité d'exécution; entamée dans une très mauvaise saison, elle eût exigé en outre des troupes déjà faites et endurcies aux fatigues : aucune de ces conditions, cependant indispensables, ne fut malheureusement remplie.

Le 29 décembre, les mouvements préparatoires commençaient, d'abord pour le 18e (général Billot) et le 20e corps (général Clinchant [1]), que le chemin de fer devait transporter : le premier de Bourges à Chagny, le

1. Appelé au commandement le 20 décembre.

deuxième de Saincaize à Châlon-sur-Saône. Le 24e corps (général Bressolles) avait à se rendre de Lyon à Besançon à la fin du mois ; le 15e corps (général Martineau des Chenez), remplacé par le 25e corps à Bourges où il avait jusqu'alors couvert le centre du mouvement, était dirigé sur Clerval par Besançon.

Le transport des 18e et 20e corps par voie ferrée s'exécuta avec une perte de temps bien préjudiciable et au milieu de souffrances qui furent plus grandes encore peut-être pour le 15e corps.

L'opération vers l'Est cesse d'être un secret dès le 24 décembre. — Dès le 24 décembre le général de Werder rendait compte à Versailles du mouvement du 24e corps, au moment même où l'état-major général était avisé par le prince Frédéric-Charles de la marche des 15e et 18e corps vers l'Est. Il fallait donc renoncer dorénavant aux bénéfices d'une surprise.

Le corps de Werder fut aussitôt renforcé : le VIIe corps (Zastrow) reçut l'ordre de se reporter à Châtillon-sur-Seine ; on tint le IIe corps prêt à marcher.

Emplacements de l'armée française, le 29 décembre. — Le 29 décembre, les corps français occupaient les points de Beaune (division Crémer), Chagny (18e corps), Chalon-sur-Saône (20e corps et division de réserve), Besançon (24e et bientôt 15e corps).

En acceptant le commandement de l'armée de l'Est et le rôle qui lui était réservé, le général Bourbaki avait demandé avec instance qu'on accumulât des approvisionnements en grande quantité à Besançon, et qu'on garantit sa gauche contre un mouvement tournant ; de Bordeaux, on s'y était engagé.

Le général Garibaldi est chargé de garder Dijon. — La division Crémer fut dirigée sur Dijon ; mais, pour le malheur de l'armée de l'Est, elle y fut bientôt remplacée par le général Garibaldi auquel incombait la mission d'honneur de couvrir les derrières de l'armée et de maintenir la liberté de ses communications.

L'armée, rétrécissant son front, occupa la ligne Dôle-Auxonne. De Dôle, le général Bourbaki se porta dans la vallée de l'Ognon qu'il atteignit à Pesmes. A partir de ce moment, l'ordre suivant est conservé : la droite est tenue par le 24e corps ; au centre se trouve le 20e corps ; la gauche est formée par le 18e corps ; le 15e corps qui compose la réserve générale, doit marcher en arrière.

Mouvements du général de Werder. — De son côté, le général de Werder n'avait évacué Dijon que le 27 décembre. Sa concentration une fois opérée à Vesoul et l'espace entre l'Ognon et le Doubs gardé aux points d'Héricourt et de Monbéliard, il attendit que les intentions de son adversaire se fussent dessinées. Pour lui, d'ailleurs, tout danger sérieux était déjà passé.

Le 7 janvier, il recevait de Versailles l'ordre de ne point interrompre le siège de Belfort et l'avis de la mise en route des IIe et VIIe corps destinés dans le principe à se porter sur le flanc gauche de l'armée française.

Il se décida alors à reculer jusqu'à la Lisaine et à s'y placer entre Belfort et l'armée de secours. Dans cette marche exécutée parallèlement à la direction que suivait l'armée française, il avait le plus long chemin à parcourir ; mais il comptait avec raison sur la solidité de ses troupes pour lui permettre de forcer la marche, et sur les retards que feraient éprouver fatalement aux troupes qui le poursuivaient la faiblesse de leur organisation, les difficultés d'assurer leur subsistance et les rigueurs de la saison.

Le 8 janvier au soir, le grand quartier général français était à Montbozon ; les quartiers généraux des différents corps se trouvaient établis : celui du 24e, à Cuse ; celui du 20e, à Rougemont ; celui du 18e, à Montbozon. Ce jour-là la division Crémer quittait Dijon. Le 15e corps n'avait pas encore achevé de débarquer à Clerval.

Les indécisions du général de Werder se trouvèrent fixées dans la nuit du 8 au 9 janvier, grâce aux reconnaissances qu'il avait multipliées autour de lui. La marche

de l'armée française sur Belfort lui sembla évidente; dès lors, pour la retarder, il se porte contre son flanc gauche.

Le 9 janvier, à trois heures du matin, le général de Werder donne l'ordre suivant :

« L'ennemi a occupé fortement Villersexel[1] et retiré ses avant-postes d'Echenoz-le-Sec.

« A gauche, le gros de la division badoise Glümer, avec l'artillerie de corps, marchera par Vy-lès-Lure sur Athesans.

« Au centre, la division Schmeling sur Villersexel, tenant son gros en arrière vers Aillevans.

« A droite, le général von Goltz, sa cavalerie sur les Monnins et Valleroy-le-Bois, le gros sur Noroy-le-Bourg.

« En réserve, une portion de la division badoise, brigade Keller, fournissant aussi un détachement d'arrière-garde à Vesoul, et un détachement pour aller au plus tôt renforcer le général von Treskow, vers Couthenans, par Lure et Beverne.

« Les rapports devront me parvenir à Noroy-le-Bourg, et de là, à la suite de la division Schmeling. »

Combat de Villersexel, le 9 janvier. — Dans la matinée du 9, la division Schmeling surprend et chasse de Villersexel et de Saint-Sulpice les deux bataillons de mobiles (Vosges et Corse), qui s'y trouvaient.

Au bout de peu de temps, vers onze heures quarante-cinq du matin, le combat est repris par l'avant-garde du 20e corps qui, venant de Rougemont, attaque Villersexel par le sud. Sur l'autre rive de l'Ognon, le 18e corps, en marche de Cognières sur Pont-sur-l'Ognon et Autray-le-Vay, s'établit à hauteur d'Autray-le-Vay.

Vers deux heures, le 20e corps attaque Villersexel par le sud et par l'est (Villers-la-Ville), pendant que le 18e corps s'empare de Marast, du bois des Brosses et cherche à s'étendre sur Moimay, dont les défenseurs sont

1. En réalité, il n'y avait dans Villersexel ou à Saint-Sulpice que deux bataillons de mobiles du 20e corps et un peu de cavalerie.

renforcés par un régiment qui occupait le château et le parc. Le 20e corps met à profit cette circonstance et s'empare du parc, en même temps que l'attaque partie de Villers réussit.

La nuit est venue lorsque le général Schmeling reporte ses troupes sur la ville pour protéger la retraite. La lutte est acharnée ; elle se prolonge au milieu des incendies jusqu'au matin du 10 janvier : pris, repris, le château en flammes reste définitivement en notre pouvoir et, vers trois heures du matin seulement, la ville est complètement évacuée par les Allemands qui ne sont pas poursuivis. La division Schmeling et le détachement badois, qui avaient soutenu le choc de 4 divisions françaises, se retirent par la rive gauche de l'Ognon sur Longevelle et, par Saint-Sulpice, sur Aillevans.

Pertes : *Français*, un millier d'hommes environ, dont 260 prisonniers ; *Allemands*, 654 hommes hors de combat, dont 27 officiers.

Le général de Werder, que la stérile victoire de Villersexel n'avait contribué qu'à rejeter sur Belfort au lieu de l'en couper, mit à profit les deux jours que lui laissa son adversaire qui reprit sa marche le 11 seulement. Ce jour même, la IVe division de réserve et la division badoise étaient établies entre les deux chemins de fer de Vesoul et de Besançon ; à leur gauche, entre Héricourt et Montbéliard, vinrent se placer les troupes destinées à couvrir le siège de Belfort.

Engagements des 13 *et* 14 *janvier* 1871. — Le 13 janvier, l'armée française repoussait dans son mouvement en avant les postes allemands d'Arcey, situés à 15 kilomètres de Montbéliard ; le 14, le colonel de Villisen devait aussi se replier de Lure sur Ronchamp.

Le 14 janvier au matin, le général de Werder était prêt à recevoir le combat ; dans la journée même partait du grand quartier général l'ordre formel de rester maître de la route de Lure sur Belfort : cet ordre ne lui parvint que le lendemain soir, c'est-à-dire après la première des jour-

nées que l'on réunit sous la dénomination commune de de *bataille d'Héricourt*.

BATAILLE D'HÉRICOURT, LES 15, 16 ET 17 JANVIER 1871.

Dès le matin du 14 janvier, les troupes du général de Werder — 50.000 hommes environ — étaient placées de la façon suivante.

A l'extrême droite, sur la route de Lure, le colonel de Willisen occupait Ronchamp avec 8 escadrons, 1 bataillon, 2 batteries.

A droite, le général Degenfeld était à Chenebier avec 3 bataillons, 1 escadron, 3 batteries. Chagey, Luze, le Mont-Vaudois et Echenans, les coteaux de Saint-Valbert étaient occupés par le général de Goltz avec 7 bataillons, 4 escadrons, 5 batteries.

Au centre, Héricourt, son avancée Tavey, et le bois du Mont-Dannin, étaient défendus par 7 bataillons, 2 escadrons et 4 batteries, sous les ordres du général Knappstädt de la division Schmeling.

A gauche, Bussurel, Béthoncourt, Mont-Chevis et Montbéliard étaient garnis par la brigade Zimmermann, de la division Schmeling, présentant un total de 8 bataillons, 2 escadrons et 3 batteries.

A l'extrême gauche, de Sochaux à Delle, par Beaucourt, se tenaient 8 bataillons, 2 escadrons, 2 batteries.

La réserve, partagée entre Héricourt, Brévilliers et Chatenois, était forte des brigades badoises Keller et Wechmar, soit de 12 bataillons, 7 escadrons et 6 batteries.

L'étendue du front était d'environ 20 kilomètres entre Chenebier et Monbéliard ; il faut presque doubler ce chiffre, si on prend les points extrêmes de Ronchamp et de Delle. Nous voyons que, dans le principe, le village de Frahier n'était point occupé.

34 pièces de siège avaient été réparties entre le château de Montbéliard (6), la hauteur de la Grange-Dame (5), la hauteur au nord-est d'Héricourt (7), enfin entre Sochaux et Delle(16).

En arrière du centre, les monts Vaudois et Dannin avaient été fortifiés ; les villages avaient été également mis en état de défense. Le quartier général était relié télégraphiquement avec les points les plus importants du champ de bataille. Enfin, pour compléter cet ensemble de dispositions marquées au sceau de la prévoyance, on avait indiqué une ligne de retraite par Chatenois, Vourvenans, Eschêne, Vellescot, Magny et Dannemarie.

Le 15 janvier au matin, vers neuf heures, par un froid excessif, l'armée française entamait la lutte. Conformément aux ordres donnés, le 15e corps, qui tenait la droite, devait attaquer Montbéliard ; au centre, les 24e et 20e corps avaient pour objectif l'un Bussurel, l'autre Héricourt ; à gauche, le 18e corps marcherait contre Chagey ; plus à gauche encore, la division Crémer venant de Lure, et placée sous les ordres du général Billot, avait à se porter sur Mandrevillars en traversant Lyoffans, Magny, Béverne, Etobon, et Chagey, qui était précisément l'objectif du 18e corps. On ne croyait donc pas alors que Chenebier fût occupé par l'ennemi : commettant la faute de ne pas voir le point d'attaque véritable où il était réellement, sur la route de Lure, on allait se trouver entraîné à une attaque de front contre des positions d'autant plus formidables que les troupes chargées de les enlever étaient moins solides.

La journée du 15, que marqua principalement l'occupation partielle et assez tardive de Montbéliard par le 15e corps, se transforma pour tout le reste de la ligne, notamment entre Luze et Héricourt, en une lutte d'artillerie. Au passage, la division Crémer s'était arrêtée à Etobon, face à Chenebier. Cette journée, à la fin de laquelle les Allemands restaient maîtres de tous les points importants, Chenebier, Luze, Chagey, etc., mit en évidence l'inanité d'une attaque de front et la nécessité de s'emparer tout au moins de Chenebier que menaçait notre gauche.

Le 16, la lutte d'infanterie fut entamée assez tard à

cause d'un brouillard épais. On échoua contre le château de Montbéliard, contre Béthoncourt et Héricourt. A gauche, Chenebier fut pris par les divisions Crémer et Penhoat, après une action très vive dans laquelle les troupes montrèrent un élan remarquable. Malheureusement, on ne dépassa pas Chenebier et on perdit l'occasion favorable d'occuper Frahier; quant au général Degenfeld, il se retira à Chalonvillars. Partout ailleurs, notamment devant Chagey, les deux partis restèrent en présence.

« Le moment décisif de la bataille pour les Allemands était arrivé. Si l'attaque heureuse des divisions Crémer et Penhoat avait entraîné le reste de l'aile gauche de l'armée française, l'aile droite allemande pouvait être écrasée rien que par le déploiement de l'artillerie supérieure de l'ennemi et le chemin de Belfort était libre. Le général de Werder [1] se décida aussitôt à engager sa faible réserve. Elle fut rassemblée de tous les points éloignés où elle se tenait déjà prête, et conduite par le général Keller à la droite de l'armée...» (Von der Goltz.)

Le général Degenfeld reçut donc comme renforts 8 bataillons, 4 escadrons, 4 batteries de campagne et 3 pièces de 24, qui furent amenées à force de bras, près de Chalonvillars, au moulin de Rougeot, où elles furent mises en position pendant la nuit, afin de pouvoir ouvrir le feu dès le matin. Dès lors la route de Lure fut gardée à Frahier. En outre, pendant la nuit, le général de Werder reconstituait à Brévilliers, en empruntant des troupes à la gauche et au centre, une nouvelle réserve de 5 bataillons et 2 batteries.

Le 17, vers cinq heures du matin, le général Keller attaquait sur deux colonnes Chenebier, confié seulement à la garde d'un bataillon de mobiles de la division Penhoat, l'y surprenait et occupait le village. Au jour, les

1. Le général de Werder avait suivi tous les détails de la lutte du Mont-Vaudois, d'où il était en communication télégraphique avec Versailles et avec le général de Manteuffel.

divisions Crémer et Penhoat reprenaient le village et repoussaient vigoureusement, vers onze heures, une nouvelle tentative du général Keller; après quoi le combat devint traînant sur ce point. Vers midi, le 18e corps dirigeait contre Chagey et Luze une attaque qui ne réussit pas; là encore les deux artilleries continuèrent la lutte. A Héricourt et contre le château de Montbéliard, on échoua de nouveau.

La retraite de l'armée française est jugée nécessaire, le 17 *janvier.* — Dans l'après-midi, vers trois heures, à la suite d'un conseil de guerre improvisé, le général Bourbaki se déterminait à battre en retraite sur Besançon et en donnait l'ordre. Les pertes des *Allemands* s'élevèrent pendant les 15, 16 et 17 janvier au chiffre de 2.158 hommes hors de combat dont 650 tués; celle des *Français* sont évaluées au chiffre approximatif de 4.000 hommes, dont le détail ne nous est pas connu.

La bataille d'Héricourt n'a été à proprement parler qu'un assaut aux formes variées, tenté de front contre de très solides positions dont les abords immédiats étaient découverts.

A la droite et au centre, on avait échoué devant les effets meurtriers des pièces de position de l'artillerie allemande; à l'aile gauche, on avait obtenu un succès partiel qu'il était possible de prolonger dans la direction de Belfort. Durant ces journées, aucune sortie sérieuse de la garnison de Belfort ne vint appuyer l'attaque.

En somme, le but de la campagne était manqué. De nouvelles épreuves n'allaient pas tarder à surgir; car, sur les derrières de l'armée, le général de Manteuffel s'avançait rapidement pour lui barrer le passage.

Marche du général de Manteuffel et retraite de l'armée française jusqu'à Besançon. — Dès les premiers jours de janvier, on avait décidé à Versailles, au grand quartier général, la formation d'une nouvelle armée dite *Armée du Sud*, composée des IIe, VIIe, XIVe corps, et dont le commandement serait exercé par le général de

Manteuffel. Cette armée, incomplète au début, était destinée à marcher au secours du général de Werder (XIVe corps) et à lui permettre de prendre l'offensive.

Le 12 janvier, le général de Manteuffel arrivait à Châtillon-sur-Seine muni des instructions verbales que lui avait données le général de Moltke : il faisait face à l'espace compris entre Langres, dont la garnison avait donné de temps à autre signe de vie sous les ordres du général Meyère, et Dijon, occupé par 40.000 Garibaldiens ou autres soldats. Les deux premiers corps, les IIe et VIIe , s'étaient concentrés entre l'Armaçon et la Seine, à Nuits-Sous-Ravière et Châtillon.

L'avis du général de Zastrow (VIIe corps) fut d'un grand poids dans la décision que prit le général de Manteuffel de ne se préoccuper ni de Langres ni de Dijon. On arrêta donc, en principe, qu'on marcherait directement sur Vesoul, en se contentant de faire surveiller momentanément Langres par une brigade du VIIe corps et d'amuser à Dijon le général Garibaldi avec un détachement sous les ordres du général-major de Kettler[1], qui restait chargée de couvrir l'armée, ses communications, ses magasins et la voie ferrée Châtillon-Nuits dans la direction du sud.

Le 13 janvier, à minuit, les IIe et VIIe corps quittaient sur trois colonnes la ligne Montbard — Saint-Marc — Leuglay — Aubepierre. Le IIe corps s'avança par Lucenay-le-Duc, — Chanceaux, — Moloy et Is-sur-Tille, sur Selongey où il devait arriver le 17. Le VIIe corps marcha sur deux directions : la 13e division, par Recey-sur-Ource et Auberives, sur Prauthoy; la 14e division, par Montigny-sur-Aube, Arc-en-Barrois et Chameroi, sur Longeau ; les deux points de Prauthoy et de Longeau devaient être atteints le 16. Cette marche s'exécuta par un temps très froid et sur des chemins d'un parcours difficile.

1. Ce détachement se composait de la 8e brigade d'infanterie, de deux batteries et de deux escadrons du 11e corps d'armée (6 bataillons, 2 escadrons, 12 pièces).

Le général de Manteuffel s'avança par Voulaines (14), Germaine (15). Le 16, il passait entre Langres et Dijon. Les 17 et 18, la traversée des montagnes s'accomplissait. Le II[e] corps était concentré, le 18, à Is-sur-Tille, Thil-Châtel et Selongey; le VII[e] corps se trouvait entre Frettes et Champlitte; le quartier général était à Prauthoy. Dès le 19, les avant-gardes avaient atteint la Saône de Dampierre à Gray. Les détachements sortis de Langres avaient été facilement rejetés sur la place.

Secours apporté par le général Garibaldi à l'armée de l'Est. — Le général Garibaldi, sur lequel le ministre de la guerre comptait pour opérer en rase campagne, pendant que les troupes du général Pélissier garderaient Dijon, ne se décida à sortir, momentanément d'ailleurs, de cette ville que le 19, comme les colonnes du général de Manteuffel atteignaient la Saône. Les positions situées au nord et à l'est de Dijon, déjà fortes par elles-mêmes, avaient été rendues plus fortes encore par des travaux défensifs exécutés à Talant, à Fontaine-lès-Dijon, dans les environs de Saint-Apollinaire et de Mirande.

Combats de Talant-Fontaine-lès-Dijon et de Messigny, le 21 janvier. — Le 21 janvier, le général de Kettler se portait de Saint-Seine (route de Châtillon-sur-Seine) sur Dijon, après avoir reçu l'ordre de s'en emparer. Les deux combats isolés de Talant-Fontaine et de Messigny obligèrent les Allemands à s'arrêter devant des positions dont ils avaient méconnu la force et leur coûtèrent 341 hommes hors de combat, dont 108 tués, parmi lesquels 6 officiers[1].

Pendant la journée du 22, les deux partis s'observèrent sans que le général Garibaldi, qui avait été à même d'apprécier l'infériorité numérique de son adversaire, crût pouvoir prendre l'offensive.

Combat de Pouilly, le 23 janvier. — Le 23 janvier le

1. Les troupes du général de Kettler avaient cependant fait plus de 400 prisonniers.

général de Kettler, soit qu'il fût plus soucieux de tenter de nouveau l'attaque de la région nord-ouest de Dijon, ou qu'il voulût seulement trouver dans la plaine plus de ressources, exécutait une marche de flanc presque sous les yeux du général Garibaldi ; celui-ci ne se décida pas encore à sortir de son inaction pendant que l'ennemi défilait devant lui d'Hauteville dans la direction de Ruffey par Aluy et la ferme de Valmy (route de Langres).

Vers une heure du soir, afin de savoir si, comme on le lui affirmait, les troupes du général Garibaldi évacuaient en partie Dijon pour se porter vers Auxonne, le général de Kettler poussait sur Pouilly où se livra un combat sanglant dans lequel ses troupes donnèrent tout ce qu'elle pouvaient donner. Elles s'emparèrent du village, mais elles échouèrent constamment contre la *fabrique* située entre Pouilly et Saint-Martin, que défendait la brigade Ricciotti Garibaldi. Lorsque le régiment allemand n° 61 dut se retirer il laissait son drapeau sur le champ de bataille, ainsi que le reconnait, non sans restriction, la *Relation Prussienne* : « En réalité, le seul drapeau [1] que l'armée allemande a perdu dans cette guerre a été retrouvé par des hommes de la brigade de Ricciotti Garibaldi, inondé de sang, déchiré par les balles et sur un monceau de cadavres. »

Le soir du combat, qui lui avait coûté 379 hommes hors de combat, dont 110 hommes tués, parmi lesquels 3 officiers, le général de Kettler, remontant à plus de 6 kilomètres vers le nord, prenait ses cantonnements derrière la ligne Vantoux-Asnières. Le 28 janvier, il était encore à Marsannay, sans qu'on eût songé à l'inquiéter.

Certes, les combats défensifs des 21 et 23 janvier sont très honorables pour les troupes qui les ont livrés, mais il importe de ne pas perdre de vue que l'inaction dans laquelle demeura imperturb[illegible]ent avant [illegible], le

1. Les rédacteurs oublien[illegible] 16e régi[illegible]en enlevé, les armes à la main, le [illegible]

chef de partisans prépara et assura la ruine de la malheureuse armée de l'Est ; la triste réalité ne tarda point à s'imposer à ceux qui, de parti pris, sans réfléchir ou mal renseignés, avaient exalté ces succès[1]. La vérité, la voici sans exagération cette fois :

« Avec 4.000 hommes d'infanterie, 260 chevaux et 12 pièces, le général de Kettler n'avait pu arracher Dijon, fortifié, des mains d'un adversaire bien supérieur en nombre. Mais ces attaques énergiques du 21 et du 23, ainsi que l'audace avec laquelle ce faible détachement se maintint ensuite tout à proximité du front du général Garilbadi, forcèrent celui-ci à admettre qu'il avait devant lui une partie considérable de l'armée du sud et qu'il devait se borner à défendre prudemment sa position. Elles eurent pour résultat de clouer à Dijon un corps français tout entier et d'assurer au général de Manteuffel la liberté de ses mouvements, sans avoir à craindre d'être inquiété de ce côté. » (*Relation prussienne.*)

Lorsque le général de Manteuffel apprit le 18, à Prauthoy, le résultat de la troisième journée des combats livrés sur la Lisaine, il n'hésita point à adopter le parti le plus hardi. Renonçant à opérer dans la direction de Rioz et Montbozon une jonction qui ne lui procurerait aucun résultat décisif, il se décida à se jeter avec les II[e] et VII[e] corps sur les communications de l'armée de l'Est, dans l'espoir de la rejeter vers la Suisse après lui avoir barré la vallée de la Saône en aval de Besançon[2].

En conséquence, il avertit le commandant du XIV[e] corps

1. Le 25 janvier, le délégué au ministère de la guerre nommait le général Garibaldi au commandement en chef des forces stationnées dans le département de la Côte-d'Or, et, sans doute pour lui laisser plus de liberté d'action, rappelait le général Pélissier.

2. Le général comte de Moltke exprimait alors son avis sur cette opération devant S. M. l'Empereur et Roi, de la façon suivante : « L'opération du général de Manteuffel est extrêmement hardie, mais elle peut amener les plus grands résultats. S'il subissait un échec, il ne faudrait pas le blâmer, car il faut bien risquer quelque chose pour obtenir de grands succès. » (*Relation prussienne.*)

du rôle qu'il lui réservait dans cette opération et, renonçant à se diriger sur Vesoul pour marcher droit au Doubs, il entama bientôt une marche de flanc qui devait d'abord le porter sur Dôle.

Nous reproduirons le télégramme adressé au général de Werder.

Général de Werder. — Brévilliers près Belfort.

« J'ai reçu votre télégramme du 18, 9 heures du matin.

« Je serai le 20 de ce mois avec le gros de mes forces à Gray et en avant de cette ville. Je me porterai sur le flanc de l'ennemi en retraite, ou, le cas échéant, je lui barrerai le passage. Afin d'obtenir des résultats décisifs, je prie Votre Excellence de prendre l'offensive avec toutes les forces dont elle pourra disposer en ne laissant en arrière que ce qui est nécessaire pour le siège de Belfort...... »

Prauthoy, le 18 janvier, 11 heures trois quarts du soir,

« *Signé* : DE MANTEUFFEL. »

Le lendemain, 19, également de Prauthoy, le général de Manteuffel s'adressant de nouveau au général de Werder, disait encore par télégraphe :

«.... J'ajoute seulement à ces instructions, que je prie Votre Excellence de chercher à arrêter l'adversaire dans sa marche en retraite et à le retenir le plus longtemps possible, afin de gagner le temps nécessaire pour ma marche de flanc.... »

Le 19 janvier, l'avant-garde du IIe corps occupait Gray; la division de tête du VIIe corps garnissait également la Saône de Savoyeux à Vereux, en avant de Dampierre-sur-Salon; le général de Manteuffel établissait son quartier général à Fontaine-Française : c'est là qu'il reçut du général de Werder l'assurance qu'il occuperait le 20 la ligne Noroy-le-Bourg — Villersexel — Onans.

Le 20 janvier, le IIe corps se concentrait à Gray, où se

trouvait le quartier général du commandant en chef; le VIIe corps, marchant vers l'Ognon dans la direction de Besançon, se plaçait à hauteur du IIe corps. Quant au XIVe corps, il s'étendait entre Villersexel et Onans, en avant de Montbéliard.

Commencée le 18, la retraite des Français s'était effectuée sans encombre par Champeix (18), Melcey (19), Rougemont (20), et Marchaux (21) sur Besançon où l'armée, qui avait employé cinq jours à parcourir environ 70 kilomètres, arrivait le 22 dans un déplorable état de démoralisation et d'indiscipline.

La veille, 21, l'avant-garde du VIIe corps ayant pour objectif Dampierre-sur-Doubs, avait eu à livrer quelques légers combats sur l'Ognon, à Marnay et à Etuz[1]; le IIe corps avait atteint par son avant-garde Dôle, qui n'était pas sérieusement occupé[2] et y avait capturé 230 wagons chargés de vivres de toute nature et d'objets d'équipement destinés à l'armée de l'Est.....

Ce même jour on était entré en communication avec le XIVe corps[3] dont les avant-postes garnissaient la ligne Cubrial, — Geney, — Onans, pendant que, sur son flanc droit, le colonel Willisen occupait Noroy-le-Bourg; le général de Werder menaçait donc Clerval et Baume-les-Dames.

La journée du 22, pendant laquelle le IIe corps resta stationnaire, fut employée par le VIIe à s'avancer jusqu'au Doubs et à l'occuper dans les environs de Dampierre ; à

1. Pertes des Allemands : 34 hommes hors de combat, dont 9 tués.

2. Le *combat de Dôle* n'a coûté aux Allemands que 34 hommes hors de combat, dont 7 tués.

3. Un escadron de dragons allemands, qui avait été chargé de rétablir la liaison entre le corps Werder et le général de Manteuffel, franchit, dans la région montagneuse comprise entre Belfort et Dijon, 103 (cent-trois) kilomètres en douze heures et demie, sans faire manger ses chevaux; il revint à son point de départ avec des dépêches destinées au général de Werder : en trente-six heures, il avait parcouru, d'une traite, plus de 200 kilomètres.

la fin de la journée; les deux corps étaient déployés sur le Doubs.

Le 23 janvier au soir, le VIIe corps était établi dans la forêt de Chaux et à Quingey où avait eu lieu un léger engagement; le II[e] corps s'étendait entre Villers-Farlay et Mont-sous-Vaudrey, prêt à se porter vers Arbois et Poligny.

Après une journée de repos, celle du 22, accordée à ses troupes, le général de Werder avait repris la poursuite le 23. Le 24, le 15[e] corps était rejeté de Baume-les-Dame sur Besançon; le 24[e] corps, que le général en chef avait formellement chargé de « garder le plateau de Blamont et les hauteurs de Lomont, de laisser un poste à Clerval pour empêcher le rétablissement des ponts et d'affecter une division avec les mobilisés à cette mission » (Rapport du général Bourbaki, 24 janvier, sept heures cinquante du soir), avait abandonné ses positions et s'était également replié dans la direction de Besançon.

TABLEAU N° 11.

SITUATION

DE L'ARMÉE DU SUD PENDANT LE COURS DES OPÉRATIONS.

Commandant en chef: général de cavalerie, baron **de Manteuffel.**
Chef d'état-major : colonel comte **de Wartensleben.**
Quartier-maître général : major baron **de Lewinsky, I.**
Commandant de l'artillerie : lieutenant général **de Decker.**

IIe CORPS D'ARMÉE.

(au 11 janvier 1871).

25 bataillons, 8 escadrons, 14 batteries (84 pièces).

Général commandant : général d'infanterie **de Fransecky.**

3e Division d'infanterie : général-major **de Hartmann.**
4e — — : lieutenant général **de Weyhern.**

VIIe CORPS D'ARMÉE

(au 11 janvier 1871).

31 bataillons, 12 escadrons, 14 batteries (84 pièces).

Général commandant : général d'infanterie **de Zastrow.**

13e Division d'infanterie : lieutenant général **de Bothmer.**
14e — — : lieutenant général **Schuler de Senden.**

XIVe CORPS D'ARMÉE

(au 19 janvier 1871).

24 bataillons, 20 escadrons, 13 batteries (78 pièces).

général commandant : général d'infanterie **de Werder.**

A. — DIVISION BADOISE.

Lieutenant général **de Glümer.**

Brigades : major-général **Keller** ; major-général **de Degenfeld** ; colonel **de Wechmar.**

Brigade de cavalerie : colonel **de Willisen.**

B. — DÉTACHEMENT GOLTZ.

Général-major baron **de Goltz.**

Brigade d'infanterie combinée, brigade de cavalerie combinée.

D. — 4e DIVISION DE RÉSERVE.

(au 19 janvier 1871).

15 bataillons, 8 escadrons, 13 batteries (78 pièces).

Général-major **de Schmeling.**

Deux brigades d'infanterie.

4e Brigade de cavalerie : général-major **de Treskow II.**

Artillerie de siège. — Pionniers de siège.

Le 21 janvier, l'armée du Sud comptait 95.830 fantassins, 7.593 cavaliers et 318 canons de campagne.

Les forces occupées devant Belfort s'élevant à 17.602 fantassins, 707 cavaliers et 30 canons de campagne, les forces de l'armée d'occupation descendent au chiffre de 78.228 fantassins, 6.886 cavaliers et 288 canons de campagne.

Le 24 janvier au matin, le commandant en chef de l'armée du Sud s'adressant de son quartier général de la Barre (près de Dampierre) aux généraux de Zastrow (VIIe corps), de Fransecky (IIe corps) et de Werder (XIVe corps), exposait les situations respectives des Allemands, des Français; puis il examinait un certain nombre d'éventualités et formulait pour chacune d'elles une solution. Ces *Directives* méritent d'être reproduites à cause de la prévoyance qu'elles attestent, de la vigueur qui a présidé à leur exécution, enfin de la grandeur du résultat obtenu.

« En supposant que le XIVe corps d'armée, partant de Baume-les-Dames demain 25, gagne, par une petite journée de marche, du terrain dans la direction de Besançon, il y aurait à examiner les hypothèses suivantes :

« 1. L'ennemi, ne pouvant plus passer par la route de Villers-Farlay, cherche à se faire jour au sud par les chemins entre Villers-Farlay et Pontarlier. Dans ce cas, les IIe et VIIe corps sont prêts à jeter leurs avant-gardes sur son flanc, ou à lui barrer le passage avec des colonnes mobiles.

« 2. L'ennemi cherche à percer par Quingey et Dampierre. Alors il trouve une division du VIIe corps sur chaque rive du Doubs comme premier obstacle, pendant que le IIe corps placé plus en arrière, peut, selon les circonstances, prendre part à l'action sur les deux rives du Doubs.

« Dans les deux cas, le XIVe corps, venant du nord, devra se jeter énergiquement sur les arrière-gardes ennemies.

« 3. L'ennemi essaie de déboucher de Besançon ou au-des-

sus de cette ville pour se porter sur Pesmes et sur Gray, par les routes d'Audeux, de Pin et d'Etuz, peut-être afin de donner la main au corps de Garilbadi vers Dijon. En ce cas, il aurait tout d'abord la 14e division et la brigade Knesebeck contre son flanc gauche, la division badoise contre son flanc droit. Elles arrêteraient ses colonnes de marche jusqu'à ce que les troupes plus éloignées arrivassent de droite et de gauche pour attaquer l'ennemi, ou le devançassent à droite et à gauche pour l'envelopper.

« 4. L'ennemi fait de nouveau front contre le XIVe corps ; dans ce cas, les IIe et VIIe corps entreront en action, venant du sud.

« 5. L'ennemi bat en retraite vers la frontière suisse. Les avant-gardes des trois corps suivront de suite ce mouvement, afin de pouvoir plus tard, avec toute l'armée si cela est nécessaire, forcer l'adversaire à accepter la bataille ou à passer la frontière.

« 6. L'ennemi se concentre près de Besançon et attend notre attaque.

« Il faudrait, dans ce cas, calculer la durée approximative des approvisionnements de l'armée française dans les circonstances actuelles et assurer les vivres de l'armée du sud autant qu'on peut le prévoir pour un laps de temps plus considérable. L'armée ne serait pas obligée de tenter une attaque contre de fortes positions, situées peut-être sous la protection de la place ; elle pourrait, au contraire, attendre l'attaque de l'ennemi.

« En raison de ces circonstances, dans lesquelles un rapprochement immédiat de trois corps ne serait pas facile, peut-être même pas à propos, je n'ai pas voulu manquer de porter par ce qui précède mon appréciation sur la situation à la connaissance de Votre Excellence, afin qu'elle puisse prendre ses dispositions dans ce sens avant d'avoir reçu mes ordres, si les événements nécessitaient une prompte décision. »

« *Signé* : baron DE MANTEUFFEL,
Commandant en chef. »

A cette date du 24 janvier, alors que des *Instructions* à la fois si larges et si précises étaient données à l'*armée du Sud*, on se doutait peu, à Bordeaux, du danger que cou-

rait l'armée française de l'Est. Ce même jour, en effet, partait de Bordeaux (1 h. 59 soir) un télégramme dans lequel, après avoir fortement engagé le général Bourbaki à s'éloigner de Besançon, pour « gagner le plus vite possible Nevers, ou mieux encore la région Auxerre, Joigny, Tonnerre », on témoignait le désir que ce mouvement « profitât à reprendre Dôle, protéger Dijon et débarrasser nos communications ferrées au-dessus de Besançon ».

Dans la soirée, à sept heures cinquante, le général Bourbaki se défendait du reproche de lenteur, et rendait compte que tous les commandants de corps d'armée étaient d'avis de prendre les routes de Pontarlier :

«... Demain, disait-il, je compte faire partir le plus vite possible trois divisions pour occuper les positions dont nous avons besoin et l'entrée de Pontarlier. Si ce plan ne vous convient pas, je ne sais vraiment que faire. Soyez sûr que c'est un martyre d'exercer un commandement en ce moment... »

Cette dépêche émouvante se terminait ainsi :

« Si vous croyez qu'un de mes commandants de corps d'armée puisse faire mieux que moi, n'hésitez pas, comme je vous l'ai déjà dit, à me remplacer, soit par Billot, soit par Clinchant ou Martineau... La tâche est au-dessus de mes forces. »

Le 25 janvier, le cercle ennemi se resserrait autour de Besançon : la rive gauche du Doubs était gardée par la plus grande partie du XIVe corps jusqu'à 24 kilomètres en amont ; en aval les deux rives, mais surtout la rive gauche, étaient gardées par le reste du XIVe corps et par le VIIe corps qui livra dans la journée le *Combat de Vorges* (à 15 kilomètres au sud-ouest de Besançon) dans lequel il perdit 72 hommes, dont 20 tués au nombre desquels un officier. Concentré de Villers-Farlay à Mouchard, le IIe corps avait lancé des détachements au sud

sur Arbois et sur Poligny, à l'est vers Salins que l'on avait trouvé décidé à se défendre.

Le 26 janvier, le IIe corps accentuant son mouvement vers Salins avait pu occuper la ville, mais il avait été arrêté à l'entrée du défilé par le feu des forts Saint-André et Belin et ce combat lui avait coûté 112 hommes hors de combat, dont 15 tués. Maintenant un détachement face à Salins, le général de Fransecky avait fait occuper Pont d'Héry, qui se trouve près de la croisée des routes de ontarlier et de Champagnole.

Dans cette journée, la réunion de l'armée du Sud était un fait accompli. Le XIVe corps se rapprochant de Besançon était, conformément à l'ordre du général de Manteuffel, établi en entier au nord de la ville, de manière à s'opposer à une tentative des Français dans la direction de Gray. Par sa droite, il se reliait directement avec le VIIe corps qui, faisant face à Besançon, s'étendait entre Quingey sur la Loue et Dampierre-sur-Doubs : un régiment de ce corps s'était avancé de Quingey sur Besançon et avait été arrêté à *Vorges* et *Busy*, où il avait eu 34 hommes hors de combat.

Dans la matinée du 26 janvier, les 15e et 20e corps français, dont chacun avait laissé une division pour garder Besançon, et la division Crémer avaient quitté Besançon et pris la direction d'Ornans. Le 18e corps avait été porté, entre Nancray et Bouclans pour appuyer une attaque que le 24e corps avait ordre de diriger contre les troupes allemandes qui s'étaient avancées au sud de Baume-les-Dames; mais déjà ce corps, battant en retraite pour son propre compte, se dirigeait sur Morteau d'où il marcha sur Pontarlier qu'il atteignit le 28.

Le général Clinchant remplace, le 27 janvier, le général Bourbaki. — Le 27 janvier au matin, l'armée de l'Est passait sous le commandement du général Clinchant.

Dans la soirée, le IIe corps, que son chef, le général de Fransecky, avait poussé en avant de sa propre initiative, afin de se rapprocher des routes conduisant de Pontarlier

[redacted]

vers le midi de la France, était établi à Arbois et à Pont d'Héry, menaçant sérieusement le point important de Champagnole, sur la route de Pontarlier à Lons-le-Saulnier. Le VII[e] corps était prêt à franchir la Loue ou à s'avancer sur Ornans. Quant au XIV[e] corps, tout en gardant la rive droite du Doubs, il surveillait l'espace compris entre le Doubs supérieur et la frontière suisse.

Le 28 janvier, le II[e] corps occupait Champagnole sans combat et envoyait des reconnaissances vers Lons-le-Saulnier, jusqu'à Nozeroy, dans la direction de Pontarlier, et surtout jusqu'aux Planches, de façon à menacer Foncine-le-Bas et Saint-Laurent, c'est-à-dire la route de Pontarlier à Morez par Mouthe, la Chaux-neuve, Saint-Laurent. Le VII[e] corps garnissait la ligne Amancey — Eternoz — Saisenay. Déjà le XIV[e] corps menaçait par le nord Pontarlier que l'armée de l'Est, concentrée de nouveau, atteignait dans un état déplorable.

Le général Clinchant prit de suite les dispositions nécessaires pour assurer la retraite de l'armée sur Lyon par Saint-Laurent et Saint-Claude. C'est dans ce but que le général Crémer fut dirigé le 28 même, avec de la cavalerie sur les Planches, Foncine-le-Bas, Saint-Laurent, Morez et que le 24[e] corps qui, dans la journée, avait reçu un nouveau chef, le général Comagny, était, le 29 au matin, dans la même direction.

Combats de Sombacourt et de Chaffois, le 29 *janvier. — La nouvelle d'un armistice est annoncée à l'armée de l'Est.* — Le reste de l'armée devait suivre le plus tôt possible la voie ainsi frayée. Dans la journée du 29, pour laquelle le général de Manteuffel avait ordonné aux VII[e] et II[e] corps [1] un mouvement général sur Pontarlier, le gros du 24[e] corps (1[re] et 2[e] division) et une brigade de la division Crémer se portaient par Mouthe sur Saint-Laurent ; l'avant-garde se heurta à Foncine-le-Bas contre un dé-

1. Le XIV[e] corps, destiné à servir de réserve générale, devait s'avancer jusqu'à Arc et Senans; la division badoise était chargée de surveiller Besançon.

tachement allemand qui avait repoussé des Planches la cavalerie du général Crémer: l'attaque qu'on allait diriger contre les Planches fut suspendue par suite de la nouvelle d'un armistice.

Dans la soirée même, deux combats étaient livrés au nord-ouest de Pontarlier. Sur une des routes d'Ornans, la 1re division du 15e corps, établie en première ligne, était attaquée à *Sombacourt*, après avoir été surprise par un bataillon appartenant à l'avant-garde de la 14e division allemande (VIIe corps) : ce bataillon, qui eut sept hommes hors de combat dont deux tués, capturait 50 officiers, dont deux généraux, 2.700 hommes, 10 canons, 7 mitrailleuses, 48 voitures, 319 chevaux et 3.500 fusils.

Sur la route de Salins, une partie de la 2e division (l'autre était à Bulle) du 20e corps avait à soutenir à *Chaffois* une autre attaque du VIIe corps. Pendant le combat même, vers sept heures du soir, le général Thornton recevait communication de la part du général Clinchant d'une dépêche datée de Bordeaux annonçant à celui-ci la conclusion en date du 27 janvier, d'un armistice de 21 jours [1].

Le feu fut aussitôt suspendu des deux côtés. Tout mouvement en arrière fut arrêté et on donna l'ordre de s'étendre le plus possible sur le pays afin de faciliter le ravitaillement et le cantonnement des troupes. Ces mesures de prévoyance tournèrent malheureusement contre l'armée de l'Est, pour laquelle l'armistice ne devait être

1. Voici le début de cette dépêche :

Circulaire de Bordeaux, le 29 *janvier* 1871, 3 *heures* 30 *soir.— Guerre à généraux commandant divisions et subdivisions.*

« Un armistice de vingt et un jours vient d'être conclu par le gouvernement de Paris. Veuillez, en conséquence, suspendre immédiatement les hostilités, en vous concertant avec le chef des forces ennemies, en présence desquelles vous pouvez vous trouver.

« Vous vous conformerez aux règles pratiques suivies en pareil cas.... »

qu'une douloureuse déception venant couronner des souffrances inouïes.

Destruction du pont de Fontenoy-sur Moselle, le 22 janvier. — Presque au moment où l'armée de l'Est disparaissait si malheureusement de la scène, un fait isolé, auquel l'imposition dont fut alors frappée la Lorraine donna seule du retentissement et que depuis on a trop oublié, montra quel eût été le meilleur moyen, aussitôt après nos premiers désastres, de causer de sérieux dommages à l'ennemi : inquiéter sans cesse ses communications de façon à ralentir, entraver son ravitaillement en vivres, en munitions ; couper la voie ferrée de Strasbourg — Paris, en s'attaquant de préférence aux œuvres d'art dont le rétablissement devait nécessiter plusieurs semaines.

La *Relation prussienne* cite le fait en question, mais elle n'en dit que quelques mots : le dédain, s'il existe, est toutefois plus apparent que réel ; c'est qu'il s'agit pour les Allemands d'un souvenir désagréable, ou qu'ils ont oublié leurs colères d'alors dont nous avons été témoin. Voici le passage :

« Sur le territoire du gouvernement général de Lorraine, un corps franc de plusieurs centaines d'hommes, parti de Lamarche, attaquait dans la matinée du 22 (janvier) les troupes d'occupation de la gare de Fontenoy qui ne pouvaient opposer qu'une faible résistance, et faisait sauter le pont de la Moselle. Un homme de la landwehr parvint à faire arrêter à temps le train-poste venant de Nancy.

« Des soldats qui voyageaient dans ce train furent réunis rapidement et portés sur Fontenoy, où ils ne rencontrèrent plus que quelques traînards. Des troupes envoyées de Toul et de Nancy constatèrent que l'ennemi s'était retiré en toute hâte dans la direction de Langres... »

Exposons le fait non pas avec tous les développements qu'il mériterait, mais avec ceux qui sont nécessaires pour le tirer de l'obscurité et le mettre en pleine lumière :



cette expédition se recommande à l'attention tout autant par le soin avec lequel elle a été préparée que par l'habileté et la vigueur de l'exécution.

Dans les premiers jours de décembre 1870, le *Comité militaire des Vosges*[1] avait commencé, au nord de Lamarche, à environ 50 kilomètres de Langres, l'installation d'un camp de refuge et d'instruction qui a porté les noms de *Camp de la Délivrance*, de *Boëne*, ou de *Lavacheresse*. Là un petit noyau de troupes régulières fut formé et organisé militairement par le capitaine Coumès qui, évadé de Metz étant blessé, venait de faire ses preuves comme chef de partisans autour de Langres : des militaires de l'armée active, la plupart évadés des mains ou des prisons de l'ennemi, des volontaires Alsaciens et Lorrains, des forestiers et des gardes nationaux entrèrent dans la composition de ce corps de partisans, qui fut désigné sous le nom de « *Avant-garde des Chasseurs des Vosges.* »

Lorsque ce corps réparti en plusieurs compagnies eut pris une certaine consistance, on put agiter sérieusement la réalisation d'un projet que l'on avait caressé dès la deuxième quinzaine d'octobre et repris en novembre : couper vers Toul la voie ferrée de l'Est.

Après quelques escarmouches heureuses avec les Allemands à *Vittel* et *Contrexeville* aux *Fourches* ou à *Lamarche*[2] (11 décembre), le comité adressa à l'autorité militaire de Langres une nouvelle demande de poudre qui ne fut pas plus heureuse que les deux précédentes ; il fallut

1. Institué par décret du 9 novembre 1870. Il est juste de rappeler les noms des président et vice-président MM. Victor Martin, sous-préfet de Neufchâteau et de Ponlevoy, patriotes actifs et dévoués.

2. Ce combat est tout particulièrement à mentionner, car il constitue un des plus beau épisodes de la défense des Vosges : pendant trois heures, une poignée de braves (300 à peine) sans artillerie, ni cavalerie, tinrent en échec un corps prussien de plus de 1,000 hommes et bien armé ; M. Rambaux, qui avait organisé les forestiers, s'y distingua particulièrement.

en référer à Tours. Pendant ce temps, le capitaine Coumès, revêtu d'habits bourgeois, faisait à pied du 28 décembre au 6 janvier, de Lamarche à Nancy, en passant par toutes les garnisons prussiennes, une périlleuse reconnaissance préliminaire du pays qu'on aurait à traverser et arrêtait sur place l'itinéraire.

L'autorisation arriva de Tours et le nouveau commandant supérieur de Langres, le général Meyère, auquel le capitaine Coumès avait remis à sa rentrée un rapport détaillé avec cartes et plans en lui répondant du succès, lui livra 600 kilogrammes de poudre.

Le 18 janvier 1871, la colonne, forte de 300 chasseurs des Vosges et d'un bataillon des mobiles du Gard, qui ne dépassa d'ailleurs pas la première étape, partait vers cinq heures du soir sous le commandement du capitaine Coumès : les hommes qui la composaient ignoraient complètement où on les conduisait. Le 19 au matin, après une marche très pénible effectuée par un froid de — 21°, la colonne, qui avait traversé ou côtoyé Saint-Ouën, Vandoncourt, Aulnois, Allainville, Châtenois, Courcelles et Attignéville, atteignait la ferme-école de Lahayevaux.

Réduite dès lors à 250 hommes environ, soit 200 combattants, la colonne ne put en repartir que le 20 janvier dans la soirée. Une nouvelle marche de nuit effectuée avec les plus grandes précautions la conduisit, par Tranqueville, Harmonville, Autreville et Saulxures, à la ferme de Saint-Fiacre.

Là seulement on put fixer définitivement l'objectif. Le capitaine Coumès fit écarter le souterrain de Foug, le pont-canal de Liverdun et, judicieusement, imposa le pont de Fontenoy-sur-Moselle, situé à 9 kilomètres environ à l'est de Toul.

Le 21 janvier à deux heures du soir, on quitte Saint-Fiacre et, en vue de Toul, on traverse les villages de Mont-le-Vignoble, Gye et Bicqueley. Dans la nuit, on traverse la Moselle à Pierre-la-Treiche, où, par un froid rigoureux, des mariniers se mettent à l'eau pour rétablir un bac, et,

le 22 janvier, vers cinq heures du matin, on atteint et on dépasse le village de Fontenoy-sur-Moselle.

Séance tenante, le poste de la gare est attaqué sous l'énergique impulsion du capitaine Coumès, massacré ou fait prisonnier. Pendant que quelques hommes coupent les fils télégraphiques, enlèvent les rails vers Nancy, d'autres s'efforcent de découvrir sur le pont, situé à un kilomètre de là, la chambre de mine dont les Allemands ignoraient l'existence [1]. On la trouve, après une longue et émouvante recherche dont M. Rambaux a reproduit tous les détails, on fait le chargement, on met le feu et on s'éloigne. La colonne *au grand complet* quittait Fontenoy où elle n'avait pas à livrer un combat emmenant avec elle 9 prisonniers lorsque, vers sept heures du matin, au moment où l'Angelus sonnait [2], le pont saute en l'air.

Le retour, dont la direction nominale fut confiée à un capitaine adjudant-major de garde nationale mobilisé, M. Bernard [3], qui a déployé aussi une certaine activité dans les Vosges, s'effectua sans encombre du 22 au 27 janvier, suivant un itinéraire différent [4] dont les principaux points furent : les Gineys [5], Viterne, Houdre-

1. Dès les premiers jours de décembre, M. Alexandre, chef de section du chemin de fer à Toul, avait révélé l'existence d'une chambre de mine pratiquée dans le pont de Fontenoy lors de sa construction, donné des indications très précises pour la trouver et fourni les mêmes renseignements pour Foug.

2. Les Allemands accusèrent de connivence et arrêtèrent l'abbé Briel, curé de Fontenoy et de Gondreville, qui a publié une relation intitulée : *Le pillage et l'incendie de Fontenoy-sur-Moselle.* Or, il est parfaitement établi que les habitants de ce malheureux village ne connaissaient pas les partisans et qu'aucun d'eux ne les a guidés ou secondés en quoi que ce soit.

3. M. Bernard commanda dès le principe, les francs-tireurs dit *Chasseurs de la Délivrance* formant une compagnie qui, la première, vint grossir le noyau de troupes régulières du capitaine Coumès.

4. Il a été fixé, après discussion, par le capitaine Coumès qui était toujours présent.

5. La Moselle avait été passée sur la glace, dans des conditions particulièrement pénibles; car si la glace s'était rompue dès le

ville, Vandeléville (23 janvier), Vicherey, Houécourt et Bulgnéville (26 janvier).

L'expédition avait pleinement réussi, au delà même de toute espérance; car les obstacles à vaincre étaient sérieux. Il s'agissait, en effet, d'exécuter par le froid et la neige une marche pénible à travers une région constamment sillonnée par des patrouilles ennemies et dont certains points étaient solidement occupés.

La destruction du pont, qui était très délicate, une fois opérée, il s'agissait de revenir le plus vite possible sans se laisser entamer. Préparée avec un soin minutieux, conduite avec ordre et mystère, cette expédition fait honneur à ceux qui, à divers titres, y ont participé. Si elle n'a pas procuré de résultats plus importants, la faute n'en est pas à ses promoteurs qui voulaient l'entreprendre au moins un mois plus tôt.

Ce succès démontra quel parti il eut été possible, à la condition de prévoir et d'organiser, de tirer de tous les éléments disparates que l'on a su utiliser dans la région des Vosges : là, en effet, on est parvenu à les discipliner et à faire converger leurs efforts vers un but commun. Un homme éclairé qui connaissait et aimait la chose militaire, le député Amédée Le Faure, a dit non sans raison : « L'histoire des francs-tireurs est encore à écrire aujourd'hui et il est profondément regrettable qu'un livre sincère et exact n'ait pas été publié sur cet important sujet. » Que serait devenu l'envahisseur, si sa grande ligne de communication avait été constamment menacée et coupée ? Ce rôle incombait évidemment à des corps francs *militarisés* et appelés à agir d'après un programme déterminé.

Les auteurs de la *Relation prussienne*, d'habitude si précis, ont oublié cette fois de donner la suite de l'affaire

début, la petite colonne était perdue : tous les ponts et autres passages, notamment celui de Pont-Saint-Vincent, étaient en effet gardés avec soin par l'ennemi.

de Fontenoy. Réparons cette omission. Un bataillon prussien fut dirigé sur le village qu'il pilla pendant une heure. On fit ensuite sortir les habitants de leurs maisons et, après avoir fait rentrer les bestiaux, on brûla le village au pétrole en deux fois, les 23 et 24 janvier.

Copions textuellement plusieurs pièces acquises à l'histoire : les deux premières sont relatives à Toul; elle ont été reproduites par la photographie.

AVIS.

« La plus revêche surveillance à la sûreté du chemin de fer et d'étape.

« Le pont de chemin de fer tout près de Fontenoy aux environs de Toul aujourd'hui la nuit fait sauter.

« Pour le punition, la village de Fontenoy fut brûlée de fond en comble.

« Le même sort tombera aux lieux, dans lesquels quelque chose arrive de semblable.

« Toul le 22 janvier,

« Le commandant d'étapes,

« Von Schmadel. »

ORDRE DE LA PLACE.

« Les villages situés dans un raiyon distant de 10 kilomètres de la ville de Toul sont sommés de ne plus sonner leurs cloches jusqu'à nouvel ordre.

« Toul, le 22 janvier 1871,

« Le commandant de place,

« Schnehen. »

A Nancy, le *Nouvelliste* apprit aux populations que des « *personnes mal intentionnées* » avaient fait sauter le pont de Fontenoy-sur-Moselle. Le gouverneur-général de la Lorraine les renseigna d'ailleurs plus exactement encore :

« S. M. le roi de Prusse, empereur d'Allemagne.

« En raison de la destruction du pont de Fontenoy, à l'est de Toul, ordonne :

« La circonscription ressortissante au gouvernement général de la Lorraine payera une contribution extraordinaire de dix millions de francs à titre d'amende.

« Ceci est porté à la connaissance du public en observant que le mode de répartition sera ultérieurement indiqué, et que le paiement de la dite somme sera perçu avec la plus grande sévérité.

« Le village de Fontenoy a été immédiatement incendié, à l'exception de quelques bâtiments conservés pour l'usage des troupes. »

« Nancy, le 22 janvier 1871

« Le gouverneur général de la Lorraine.

« Von Bonnin. »

Le même jour, le *Moniteur officiel* du gouvernement général de Lorraine reproduisait l'*Avis* suivant, signé du comte Renard, préfet prussien, d'origine française.

« Si demain mardi, 24 janvier, à midi, cinq cents ouvriers des chantiers de la ville ne se trouvent pas à la gare, les surveillants d'abord et un certain nombre d'ouvriers ensuite seront saisis et fusillés sur place. »

Cependant les ouvriers manquaient. Le comte Renard choisit, pour s'en procurer, le moment où de trop curieux habitants de Nancy s'étaient groupés autour d'une musique militaire : les uns et les autres furent indistinctement ramassés sans se préoccuper des professions, et embrigadés pendant un temps plus ou moins long pour travailler au pont de Fontenoy.

Les Prussiens ne mirent pas moins de 17 (dix-sept) jours à rétablir ce pont [1] et, pendant tout ce temps, les

1. Lire dans l'ouvrage de M. Jacqmin (Les chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871) les intéressants détails consacrés à cette reconstruction.



communications directes entre Strasbourg et Paris furent interrompues [1]. Quelles conséquences eût pu avoir cette destruction si, comme on le proposa, elle eût été effectuée seulement un mois plus tôt...

1. Il fallut diriger, par Metz et Reims, sur Epernay tous les trains des IIe et IIIe armées.

CHAPITRE VI

CAPITULATION DE PARIS. — FIN DE LA GUERRE.

Armistice du 28 janvier 1871; ses clauses principales. — L'insuccès de Buzenval fut immédiatement suivi de la démission du général Trochu : tout en demeurant Président du gouvernement, il se démit des fonctions de Gouverneur de Paris qui, d'ailleurs, furent supprimées, et il fut remplacé dans le commandement de l'armée par le général Vinoy.

Une nouvelle émeute immédiatement comprimée éclata le 22.

Le lendemain même, 23 janvier[1], commençaient à Versailles des négociations au service desquelles le général Trochu ne crut pas devoir mettre son expérience et qui aboutirent à *l'armistice du 28 janvier* 1871. D'une durée de 21 jours, cette Convention qui n'était applicable en province que trois jours plus tard, s'étendait à toute la France *excepté à l'armée de l'Est et à Belfort.*

Au point de vue français, cette Convention a été discutée et rédigée avec une prodigieuse légèreté, bien plus à l'avantage de Paris qu'en se préoccupant des armées de

1. Paris n'avait plus alors de pain que pour dix jours; 19.000 chevaux seulement restaient encore à abattre : or, la consommation quotidienne était de 3.000.

province, sur lesquelles les négociateurs ne savaient rien ou n'avaient naturellement que des notions confuses, incomplètes : ici encore on sent la dure main du général de Moltke. Il imposa ou plutôt fit accepter une ligne de démarcation telle que les Allemands gagnèrent d'un coup de plume deux arrondissements dans le Calvados, la moitié du département d'Indre-et-Loire, la moitié du département de l'Yonne, une partie du Morvan. Dans la Seine-Inférieure, le corps du général Loysel était relégué dans la presqu'île du Havre. Enfin on abandonnait aux Allemands toute la rive gauche de la Seine et le département de la Somme.

Chose à peine croyable, la Délégation qui, seule, était au courant de la situation en province, ne fut pas prévenue des clauses restrictives de l'armistice.

Quant à l'armée, prisonnière de guerre, elle fut désarmée et, malgré les observations très sensées des Allemands, maintenue dans Paris ; de même on ne crut pas devoir désarmer la garde nationale : cette double faute donna toute facilité à la *Commune* de s'organiser régulièrement.

Paris dont la situation était réglée par 13 articles, sur 15 composant la Convention, eut à payer une contribution de guerre de 200 millions de francs et fut ravitaillé. Le 29 janvier, les forts étaient remis aux Prussiens qui reçurent ainsi d'emblée 602 canons de campagne et 1.302 pièces de siège. L'armée de Paris comptait alors 131.000 hommes de ligne, 105.000 mobiles, 14.000 marins, 32.000 blessés et 8.000 malades.

Enfin il demeurait convenu que la France procéderait sans retard à l'élection d'une *Assemblée Nationale* qui agiterait à Bordeaux la question de savoir si la lutte serait reprise, ou si la paix serait signée et à quelles conditions.

Il nous reste à voir dans quelles conditions se trouvaient les armées en province au moment où l'armistice leur fut signifié.

[redacted]

Armée de la Loire. — La *deuxième armée de la Loire* réunie le 18 janvier derrière la ligne de la Mayenne et se prolongeant jusqu'à Caen par le 19e corps, se préparait à tenter un nouvel effort; le général Chanzy disposait d'environ 160.000 hommes.

Aux termes de la Convention du 28 janvier, cette armée dut se porter au nord de la Loire : on avait, en effet, abandonné aux Allemands les lignes du Cher, de l'Indre, de la Vienne et de ses affluents, sans paraître se douter que l'on plaçait ainsi d'avance l'armée, en cas de reprise des hostilités, dans des conditions aussi défavorables que possible.

Armée du Nord. — Dans la nuit du 19 au 20 janvier, qui suivit la bataille de Saint-Quentin, l'armée du Nord avait eu à parcourir près de 40 kilomètres. Le 20 janvier, une nouvelle marche lui permettait d'atteindre Cambrai où elle amenait intacts ses 15 batteries de campagne et son convoi. Elle fut cantonnée autour de Cambrai, Douai, Valenciennes, Arras et Lille.

La fatigue des troupes allemandes ne leur permit apparemment pas d'exécuter les instructions de leur commandant en chef en poussant à fond la poursuite. En vain elles se présentèrent devant Cambrai (22 janvier) et Landrecies (23 janvier); après avoir coupé voies ferrées et lignes télégraphiques, elles revenaient, du 25 au 27 janvier, derrière la Somme, ne laissant sur la rive droite que des détachements chargés de surveiller le pays.

« L'intention du général de Gœben étaient d'attendre dans ces positions que l'ennemi débouchât de nouveau de l'abri protecteur de ses places fortes. » (*Relation prussienne.*)

Quinze jours après la bataille de Saint-Quentin, l'armée française que l'on croyait anéantie avait repris corps et s'apprêtait à recommencer la lutte.

Le 29 janvier, le général Lecointe (22e corps) s'était reporté en avant de Cambrai, lorsqu'arriva la nouvelle de l'armistice conclu le 28 janvier.



En ce qui concerne l'armée du Nord, on avait oublié dans la *Convention* qu'Abbeville, étant situé dans le département de la Somme, appartenait toujours à la France : l'occupation de cette ville fut donc la conséquence d'une erreur contre laquelle les très justes réclamations du général en chef de l'armée du Nord demeurèrent infructueuses.

Du 18 au 23 février, le 22e corps d'armée fort de 18.000 hommes environ et de 10 batteries d'artillerie, fut transporté par mer de Dunkerque à Cherbourg. Quant au 23e corps, il fut maintenu dans le Nord et réparti entre les places fortes. Les préliminaires de la paix arrêtèrent tout mouvement postérieur.

ARMÉE DE L'EST.

L'*armée de l'Est* commençait à respirer librement sur la foi de l'armistice lorsque, le 30 janvier au matin, le IIe corps, venant de Champagnole, attaque les Français à Frasne et leur capture 1.500 hommes.

Alors seulement le général Clinchant apprit, d'une façon indubitable, par la voie de l'ennemi, que l'armistice ne s'appliquait ni aux trois départements du Doubs, du Jura et de la Côte-d'Or, ni à l'armée de l'Est, ni à Belfort[1].

1. Dans sa circulaire en date du 29 janvier, la délégation du gouvernement établie à Bordeaux n'avait pu que reproduire intégralement la dépêche donnant le résultat des négociations entamées à Versailles par le gouvernement de Paris ; or voici cette dépêche :

Versailles 28 janvier 1871, 11 heures 15 soir.

« Nous signons aujourd'hui un traité avec M. le comte de Bismarck. Un armistice de vingt-un jours est convenu, une assemblée est convoquée à Bordeaux pour le 15 février.

« Faites connaître cette nouvelle à toute la France. Faites exécuter l'armistice et convoquez les électeurs pour le 8 février. »

« Signé : *Jules Favre.* »

Le 29, à cinq heures du soir, le général de Manteuffel avait reçu de Versailles à Arbois la nouvelle de l'armistice ; mais, exactement renseigné par le général de Moltke, il avait annoncé cette nouvelle à son armée en ces termes :

« Soldats de l'armée du Sud ! Paris a capitulé ! un armistice est conclu entre la garnison de la ville et les première et deuxième armées. Seule, celle du Sud doit continuer ses opérations jusqu'à ce qu'elle ait obtenu un résultat définitif. *En avant* ! »

Les mouvements ordonnés vers l'ouest et le sud, notamment celui qui devait porter la réserve générale (XIVe corps) sur Villeneuve d'Amont, en passant par Pont d'Héry, avaient donc suivi leur cours; de notre côté, au contraire, il y avait eu un arrêt presque complet dans un moment où le temps était si précieux.

De part et d'autre on était de bonne foi. La double faute commise par le négociateur français, dans la rédaction de la Convention et dans sa transmission à la Délégation, ne devait pas tarder à porter ses fruits.

Dans la journée du 30, le général Clinchant demanda vainement au général de Manteuffel d'étendre l'armistice aux armées opérant dans la région de l'Est. Lorsqu'il eut ensuite à donner des ordres, la route principale de retraite vers le sud était fermée à l'armée française.

Situation respective des deux armées. — Au delà de Mouthe, à la Chaux Neuve, la route se bifurque suivant deux directions : à droite, conservant son importance, elle se dirige sur Gex par Foncine-le-Haut, Foncine-le-Bas, Saint-Laurent et Saint-Claude ; à gauche, jusqu'à Morez du moins, elle est réduite à un chemin qui conduit également à Gex, par la Chapelle-des-Bois, Morez, les Rousses et le col de la Faucille.

Or, nous savons que, depuis le 29 au soir, les Planches étaient occupés par l'ennemi, qui avait même poussé jusqu'à Foncine-le-Bas.

Il ne restait donc que le chemin le plus oriental : étroit, encombré de neige, il était d'un parcours lent, pénible et, par suite du temps perdu, ne pouvait guère être utilisé que par les troupes qui s'y trouvaient presque engagées le 29 au soir. Remarquons cependant que, malgré les affirmations des Allemands, ce chemin resta libre jusqu'au 9 février : si l'ennemi l'occupa, ce fut temporairement, à l'occasion d'une exploration qui ne fut pas poussée très avant et rétrograda.

C'est ce chemin que suivirent la division (Longuerue) de cavalerie du 15e corps, un régiment de cavalerie du 20e corps, quelques fractions de la division Crémer conduites par le colonel Poullet, une batterie de canons Armstrong et principalement la 1re division (d'Aries) du 24e corps avec ses bagages et une batterie de montagne.

Cette division, qui comptait encore plus de 2.500 hommes, avait successivement reçu, le 30, du général Bressoles et, le 31, de son successeur le général Comagny, la route de Gex comme direction générale. Partie le 30 au matin, à 8 heures, de ses cantonnements de Gellin, la Ville-Dieu et le Sarrageois, en arrière de Mouthe, elle atteignait le soir Morez où arriva bientôt de Saint-Laurent le général Crémer. Le 1er février, Saint-Laurent étant occupé par l'ennemi, le général d'Aries dirigea sa division de Morez sur la Faucille où elle passa la nuit : le 2 février elle était à Gex, après avoir enduré de sérieuses fatigues; pas un homme n'avait, en longeant la frontière, cédé à la tentation de passer en Suisse.

Toutes les troupes arrivées sur ce point y reçurent différentes destinations. La 1re division du 24e corps fut notamment dirigée sur Chambéry.

Le 31 au soir, il était trop tard pour faire suivre cette voie au gros de l'armée : déjà il était partiellement engagé sur la route de Verrières par la Cluse ; la dénonciation de l'armistice avait produit un effet déplorable ; enfin, les événements de la journée même créaient une impossibilité de plus.

[redacted]

Conformément aux ordres du général Manteuffel, les IIe et VIIe corps allemands avaient accentué leur marche sur Pontarlier. A gauche, le IIe corps, qui occupait tout l'espace compris entre les deux routes d'Ornans et de Salins, était spécialement chargé de surveiller la route de Morteau. A droite, le VIIe corps, établi à cheval sur la route de Champagnole, devait dépasser Frasne et s'emparer de la croisée des routes de Pontarlier à Mouthe et d'Andelot à Jougne[1] (par Bonnevaux, le défilé de Vaux et Saint-Antoine).

Pendant que l'avant-garde du IIe corps atteignait la ligne Bulle-Sainte-Colombe, une seule compagnie allemande surprenait et enlevait le village de la Planée où elle capturait plus de 500 hommes, dont 22 officiers. Sur la route de Bonnevaux, le *combat de Vaux*, qui faisait tomber entre les mains des Allemands près de 900 prisonniers, leur permettait, résultat bien autrement important, d'occuper les Granges Sainte-Marie. Enfin, pour surcroît de malheur, le général Clinchant apprenait qu'à la suite d'un malentendu, les troupes chargées de défendre le hameau les Frêtes, s'étaient repliées jusqu'aux Hôpitaux-Neufs, sur la route de Jongne : tout était donc fini.

L'armée de l'Est passe en Suisse ; combat de la Cluse et d'Oye, le 1er février. — Le 1er février, en exécution de négociations entamées par le général Clinchant avec le général Herzog, général en chef de l'armée de la Confédération suisse, 90.314 hommes de l'armée de l'Est, dont 2.467 officiers, échappaient à une capitulation en franchissant la frontière par les trois routes des Verrières de Joux, des Fourgs et des Hôpitaux. D'après la convention signée, l'armée française, en entrant sur le territoire neutre de la Suisse, où l'attendait une si sympathique et

1. Cette croisée des routes est exactement marquée par le hameau les Frêtes au nord-ouest duquel se trouvent les Granges Sainte-Marie.

généreuse hospitalité, eut à y déposer ses armes, équipements, son matériel d'artillerie et ses munitions qui devaient être restitués à la France après la paix.

La retraite s'exécuta sous la protection du 18e corps (général Billot) et de la réserve générale (général Pallu de la Barrière), auxquels était échu cet honneur.

Lorsque le 1er février, après avoir occupé Pontarlier, où ne se trouvaient plus que des retardataires, le général de Fransecky, commandant du IIe corps, déboucha sur la Cluse que commande le fort de Joux, il trouva des hommes décidés cette fois à se défendre. Le *combat de la Cluse* est un brillant combat d'infanterie qui ne coûta pas aux Allemands arrêtés net sur place moins de 384 hommes hors de combat.

Sans avoir la même importance eu égard aux chiffres correspondants des troupes engagées, le *combat d'Oye* se termina également au désavantage des Allemands qui eurent 39 hommes hors de combat.

Le 18e corps et la réserve générale se retirèrent sans être inquiétés, par les Verrières.

La lutte terminée, le général Pallu de la Barrière parvint à s'échapper par les montagnes avec une soixantaine d'hommes en armes et, à son tour, atteignit Gex.

Fin des opérations du général Garibaldi et de l'armée des Vosges. — Revenons au général Garibaldi. Après avoir été invité une première fois à marcher sur Dôle et sur Mouchard, il avait reçu de Bordeaux, le 27 janvier, l'ordre de ne laisser à Dijon qu'une dizaine de mille hommes et de se porter de suite avec le reste de ses troupes en avant de Dôle : au lieu de s'y conformer, il éparpilla deux de ses brigades à Saint-Jean de Losne et à Bourg. De là, lorsqu'il eut connaissance de l'armistice, il se replia sur Lyon où le rejoignirent les troupes qu'il avait chargées de défendre Dijon : le 1er février, la brigade de Ketteler occupait cette ville sans avoir eu à livrer de combat, car elle trouva la position de Saint-Appollinaire-Mirande inoccupée... L'armée du général Garibaldi avait aban-

donné à temps cette zone dangereuse de la Côte-d'Or qu'un négociateur trop pressé avait oublié de faire comprendre dans l'armistice.

Ce que devinrent les chasseurs des Vosges. — Il n'est pas sans intérêt, après avoir dit comment le général Garibaldi s'empressa d'évacuer le pays dont la défense lui avait été confiée, de parler des chasseurs des Vosges et de leur chef.

Le camp de Lavacheresse, ainsi qu'il fallait s'y attendre, n'avait pas été compris non plus dans l'armistice. Peu soucieux cependant de s'exposer à de fortes pertes en essayant de déloger les derniers défenseurs du pays Lorrain, les Allemands procédèrent par intimidation. Mais parlementaires, négociations, sommations et menaces d'exécution militaire vinrent échouer devant les refus répétés du capitaine Coumès : il tint bon et déclara accepter le combat. Bref, il ne céda la place que lorsqu'il fut relevé de sa mission par un ordre de M. Spuller, préfet de la Haute-Marne.

Le 10 février, la « *Légion des chasseurs des Vosges,* » munie d'un sauf-conduit pour traverser les lignes prussiennes, quittait Lamarche avec armes et bagages et évacuait la région vosgienne : son souvenir y est encore vivant et plusieurs de ses chefs [1] y ont laissé de sérieuses sympathies.

LES PLACES FORTES.

Chute de Belfort. — L'armée de l'Est une fois entrée en Suisse, il était évident que la place de Belfort ne tarderait point à succomber.

Le 21 janvier, le corps de siège allemand présentait un effectif de 17.602 fantassins, 1.166 pionniers de place, 4.699 artilleurs de place, 707 chevaux et 35 pièces de campagne.

1. M. Coumès est capitaine, comme en décembre 1870 ; il a été fait chevalier de la Légion d'honneur dans le courant de l'année 1880.

Dans la matinée du 21, les Allemands s'emparaient de Pérouse.

Dans la nuit du 21 au 22 janvier, ils établissaient la première parallèle contre les forts des Hautes et des Basses-Perches. Le général de Treskow crut pouvoir faire donner l'assaut à ces ouvrages dans la nuit du 26 au 27 janvier : les deux colonnes durent se replier après avoir subi de fortes pertes surtout en prisonniers ; il fallut donc se décider à faire une attaque régulière. Lorsque les Hautes et Basses-Perches furent devenues intenables, le colonel Denfert qui, dès le 3, avait fait commencer l'évacuation du matériel, rappelait leur garnison le 7 ; les Allemands furent libres d'occuper ces ouvrages que commande le château.

Alors commencèrent les opérations contre le château. Elles furent arrêtées le 13, lorsque le colonel Denfert eut reçu du gouvernement français l'autorisation de signer la reddition de la place qu'il avait su si bien défendre ; il n'avait plus alors que pour 4 ou 5 jours à peine de projectiles.

Les 17 et 18 février, en vertu d'une convention additionnelle signée le 15 février et appelée à compléter le traité du 28 janvier, la garnison de Belfort dont l'effectif était alors d'environ 12.000 hommes, sortait librement de la place avec les honneurs de la guerre : elle conserva ses armes, ses équipages, le matériel de guerre lui appartenant en propre et emporta les archives militaires ; le 9 mars elle atteignait Grenoble, où elle fut dissoute.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de la défense prolongée du colonel Denfert est qu'elle a seule rendu possible la revendication par M. Thiers du territoire de Belfort [1].

Du 19 janvier au 13 février 1871, les troupes alleman-

1. Cependant M. Thiers a été le premier à méconnaître les services rendus par le colonel Denfert, services restés sans récompense.

[redacted]

des faisant partie du corps du siège devant Belfort, avaient eu 1.046 hommes (dont 41 officiers) hors de combat, soit 439 tués (dont 14 officiers) et 608 blessés. Dans ce chiffre total figurent : *la prise du Haut-Taillis et l'assaut de Pérouse* (21 janvier), pour 186 hommes ; les *combats de Roches et de Glay* (23 janvier), pour 56 hommes ; *la tentative d'assaut sur les forts des Hautes et Basses-Perches* (26 janvier), pour 437 hommes.

Les pertes totales subies par les Allemands devant Belfort, pendant toute la durée du siège, du 2 novembre 1870 au 13 février 1871, se sont élevées à 2.137 hommes (dont 88 officiers) hors de combat, soit 689 tués et 1.448 blessés.

Au début du siège, la garnison de Belfort se composait de 17.694 hommes, dont 372 officiers. Lorsque la ville fut évacuée, on comptait 4.745 hommes, dont 32 officiers hors de combat.

Les décès, au nombre de 2.612, se décomposent ainsi : 50 habitants tués, 212 morts de maladie ; 1.795 militaires tués, 555 enlevés par les maladies, notamment par la variole et la fièvre typhoïde[1].

Matériellement, la ville avait été durement éprouvée : 34 maisons étaient détruites ; on pouvait compter celles qui n'étaient point endommagées.

A côté de la défense de Belfort, il convient de placer à un degré différent, s'il y a des degrés dans la façon d'accomplir jusqu'au bout son devoir, les défenses de Phalsbourg et de Bitche.

Phalsbourg. — Le 12 décembre, Phalsbourg était tombé après un investissement qui durait depuis le 10 août. La majeure partie de la garnison [2] était formée de gardes

1. Le *Lion* du sculpteur Bartoldi appelé à perpétuer le dévouement de la garnison et des habitants s'adosse aujourd'hui à la base de la façade du château, du côté de la ville.

2. Composition de la garnison de Phalsbourg, forte de 1.252 hommes : un bataillon du 63e de ligne, un bataillon de la garde nationale mobile de la Meurthe, 52 artilleurs, 28 hommes du 96e

nationaux mobiles de la Meurthe : mais le commandant Taillant fut admirablement secondé par la population, qui vit détruire par le bombardement un tiers de ses maisons, soutenu par son conseil de défense et il déploya une énergique fermeté.

Dans la nuit du 13 au 14 septembre, la garnison dirigeait une sortie contre Buchelberg. Le 24 novembre, la ville avait à subir nu nouveau bombardement.

Le 12 décembre, le commandant Taillant n'avait plus de pain.

« De l'avis du conseil et ne s'inpirant que de l'intérêt du pays, il détruisit son artillerie, ses munitions, tout, enfin, ce que l'ennemi pouvait utiliser dans la suite de la guerre ou présenter comme trophée ; puis, l'œuvre de destruction complètement terminée, il fit ouvrir les portes de la place et prévient l'ennemi [1] qu'il se rendait à discrétion. »

Tels sont les termes qu'employa, dans sa séance du 12 avril 1872, le conseil d'enquête appelé à juger la reddition de Phalsbourg ; les conclusions du rapport furent les suivantes :

« Le conseil,

« Considérant que, dans la défense de la place qui lui avait été confiée, le commandant Taillant a rempli tous les devoirs prescrits par le décret du 13 octobre 1863 ; que, par sa fermeté, son énergie, il a su maintenir la discipline dans la garnison ; que, par une bonne et judicieuse organisation, il a suppléé à l'insuffisance du personnel d'artillerie.

Est d'avis que le commandant Taillant et son conseil de défense méritent des éloges [2]. »

de ligne, environ 200 trainards et malades provenant des combattants de Frœschwiller.

1. Le commandant Taillant avait le droit de terminer ainsi cette lettre : «.... les portes de Phalsbourg sont ouvertes ; vous nous trouverez désarmés, mais non vaincus. »

2. Le défenseur de Phalsbourg a été fait lieutenant-colonel et nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Bitche — Bien qu'investie aussitôt après la défaite de Frœschwiller, la place de Bitche put, grâce à la force de sa position et à l'abondance des vivres dont elle disposait, résister jusqu'au 11 mars. Sa garnison était forte de 1.500 hommes provenant de deux bataillons du 54e, du 86e et d'isolés de toutes armes ; 53 pièces formaient son armement.

En septembre, la forteresse eut à subir un terrible bombardement de dix jours pendant lesquels plus de 20.000 obus réduisirent la ville en ruines. Un blocus étroit fut ensuite assuré ; interrompu par quelques sorties, il dura jusqu'au moment où le commandant Teyssier reçut l'ordre du gouvernement français de rendre la place.

Le 27 mars 1871, après une résistance de deux cent trente jours, les troupes d'infanterie, 360 artilleurs et 228 douaniers en sortaient avec armes et bagages.

Depuis deux mois déjà les préliminaires de la paix étaient signés.

Longwy. — Nous ne citerons que pour mémoire le siège de Longwy qui, malgré les ressources dont disposait le commandant de la place (près de 4.000 hommes, y compris les gardes nationaux, 131 pièces, des vivres en quantité suffisante) fut de courte durée.

De la fin d'août aux premiers jours de janvier, la garnison avait exécuté, parfois à une certaine distance de la place, plusieurs entreprises, dont quelques-unes avaient été couronnées de succès. Ces tentatives attirèrent l'attention des Allemands qui se décidèrent à s'occuper de la place ; le 17 janvier, 10 bataillons, 2 escadrons, des troupes d'artillerie et du génie, un parc de siège de 80 pièces l'investissaient complètement. Le 19, le bombardement était évacué pour ne cesser que le 23 au soir : la capitulation était alors conclue.

Les pertes éprouvées par les Allemands devant les trois petites places de Phalsbourg, de Longwy et de Bitche n'ont pas dépassé : pour Phalsbourg, 52 hommes dont 13 tués ;

pour Longwy, 60 hommes dont 27 tués, parmi lesquels un officier ; pour Bitche, 81 hommes dont 19 tués.

Fin de la guerre. — Traité de paix. — La première séance de l'*Assemblée nationale* eut lieu à Bordeaux le 12 février; le lendemain, elle recevait les pouvoirs du gouvernement de la Défense nationale.

Le 17 février, elle nommait chef du pouvoir exécutif de la République française, M. Thiers qui, assisté d'une commission de quinze membres, se rendit de suite à Versailles, où il accomplit jusqu'au bout le douloureux devoir de négocier la paix.

Le 26 février, les *préliminaires de la paix* étaient signés à Versailles.

En perdant l'Alsace, moins Belfort, et la Lorraine dite allemande (arrondissements de Metz, Thionville, Sarreguemines, Château-Salins, Sarrebourg, Schirmeck et Saales), la France se voyait enlever les deux grands boulevards de Strasbourg, de Metz et une population française, bien française, de 1.597.238 âmes.

Elle devait payer à l'empire d'Allemagne une indemnité de guerre de cinq milliards de francs et supporter jusqu'à paiement intégral l'occupation étrangère. Le rapatriement des prisonniers de guerre put commencer immédiatement.

L'armée française dut rester jusqu'à la signature du traité de paix définitif sur la rive gauche de la Loire ; exception fut faite pour les garnisons nécessaires aux places fortes et pour celle de Paris, dont le maximum fut fixé au chiffre de 40.000 hommes.

L'armistice fut prolongé jusqu'au 12 mars.

Le 1er mars, l'Assemblée nationale acceptait le traité, après lecture de M. Thiers, par 546 voix contre 107 et prononçait solennellement la déchéance de l'Empire.

Pendant que se déroulait la monstrueuse lutte de la *Commune*, les plénipotentiaires allemands et français entamaient à Bruxelles la discussion des clauses du traité de paix dont les bases avaient été posées à Versailles;

Tableau. N° 12 — Relevé sommaire des armées allemandes pendant la guerre 1870-1871.

MOIS		PRUSSE	SAXE	MECKLEMBOURG	BAVIÈRE	WURTEMBERG	BADE	HESSE	TOTAUX
Août 1870.	Armée mobile.	564.300	15.952	9.170	97.572	26.812	24.294	15.104	780.783
	Armée immobile. . . .	323.954	43.471	2.939	31.392	10.368	10.887	7.174	402.066
	Ensemble	888.254	59.423	12.109	128.964	37.180	35.181	22.278	1.183.389
Septembre 1870.	Armée mobile	592.458	42 709	8.988	99.772	27.339	26.569	15.445	813.280
	Armée immobile. . . .	270.076	15.116	3.195	31.150	7.654	9.154	5.893	350.238
	Ensemble	870.534	44.484	12.183	130 922	34.993	35.723	21.338	1.163.518
Octobre 1870.	Armée mobile.	611.960	19.453	8.265	106.607	28.678	25.911	14.952	840.857
	Armée immobile. . . .	281.867	»	3.317	40.528	8.387	9.800	6.447	369.799
	Ensemble	893.827	63.937	11.582	147.135	37.065	35.711	21.399	1.210.656
Novembre 1870.	Armée mobile.	611.763	43.389	8.412	95.071	28.253	24.904	14.879	827.271
	Armée immobile. . . .	294.736	19.879	3.151	46.667	9.360	10.187	6.400	390.380
	Ensemble	906.499	63.268	11.563	142.338	37.613	35.091	21.279	1.217.651

Décembre 1870.	Armée mobile	622.769	44.150	7.141	98.416	27.969	25.456	15.295	841.196
	Armée immobile. . . .	308.265	20.864	3.631	43.460	10.120	10.955	7.316	404.611
	Ensemble	931.034	65.014	10.772	141.876	38.089	36.411	22,611	1.245.807
Janvier 1871.	Armée mobile	688 660	42.502	7.297	105.413	28.781	25.918	15.396	913.967
	Armée immobile. . . .	299.347	20.600	4.005	45.610	10.737	10.998	7.529	398.826
	Ensemble	998.007	63.102	11.302	151.023	39.518	36.916	22.925	1.312.793
Février 1871.	Armée mobile	718.726	43.911	8.192	98.780	26.586	24.742	15,978	936.915
	Armée immobile. . . .	309.400	23.031	4.433	42.846	11.509	14.116	8.537	413.872
	Ensemble	1.028.126	66.942	12.625	141.626	38.095	38 858	24,515	1.350.787

Les officiers, les malades et les non-combattants sont compris dans les chiffres ci-dessus.

Le chiffre le plus élevé des chevaux correspond au mois de janvier 1871 ; il était de 232.689 pour l'armée mobile et de 31.619 pour l'armée immobile, en tout 264.308 chevaux.

(Extrait du *Militair-Wochenblatt.*)

Tableau. N° 12 — Relevé sommaire des armées allemandes pendant la guerre 1870-1871.

MOIS		PRUSSE	SAXE	MECKLEMBOURG	BAVIÈRE	WURTEMBERG	BADE	HESSE	TOTAUX
			15.952						
Août 1870.	Armée mobile.	564.300	43.471	0.170	97.572	26.812	24.294	15.104	780.783
	Armée immobile. . . .	323.954		2.939	31.392	10.368	10.887	7.174	402.066
	Ensemble	888.254	59.423	12.109	128.964	37.180	35.181	22.278	1.183.389
Septembre 1870.	Armée mobile	592.458	42 709	8.988	99.772	27.339	26.569	15.445	813.280
	Armée immobile. . . .	270.076	15.116	3.195	31.150	7.654	9.154	5.893	350.238
	Ensemble	870.534	44.484	12.183	130 922	34.993	35.723	21.338	1.163.518
Octobre 1870.	Armée mobile.	611.960	19.453	8.265	106.607	28.678	25.911	14.062	640.857
	Armée immobile. . . .	281.867	»	3.317	40.528	8.387	9.800	6.447	360.799
	Ensemble	893.827	63.937	11.582	147.135	37.065	35.711	21.399	1.210.656
Novembre 1870.	Armée mobile.	611.763	43.389	8.412	95.071	28.253	24.904	14.879	827.271
	Armée immobile. . . .	294.736	19.879	3.151	46.667	9.360	10.187	6.400	390.380
	Ensemble	906.499	63.268	11.563	142.338	37.613	35.091	21.279	1.217.651

Décembre 1870.	Armée mobile	622.769	44.150	7.141	98.416	27.969	25.456	15.295	841.196
	Armée immobile. . . .	308.265	20.864	3.631	43.460	10.120	10.955	7.316	404.611
	Ensemble	931.034	65.014	10.772	141.876	38.089	36.411	22.611	1.245.807
Janvier 1871.	Armée mobile	688 660	42.502	7.297	105.413	28.781	25.918	15.396	913.967
	Armée immobile. . . .	299.347	20.600	4.005	45.610	10.737	10.998	7.529	398.826
	Ensemble	998.007	63.102	11.302	151.023	39.518	36.916	22.923	1.312.793
Février 1871.	Armée mobile	718.726	43.911	8.192	98.780	26.586	24.742	15.978	936.915
	Armée immobile. . . .	309.400	23.031	4.433	42.846	11.509	14.116	8.537	413.872
	Ensemble	1.028.126	66.942	12.625	141.626	38.095	38 858	24.515	1.350.787

Les officiers, les malades et les non-combattants sont compris dans les chiffres ci-dessus.

Le chiffre le plus élevé des chevaux correspond au mois de janvier 1871 ; il était de 232.689 pour l'armée mobile et de 31.619 pour l'armée immobile, en tout 264.308 chevaux.

(Extrait du ***Militair-Wochenblatt***.)

Récapitulation des pertes éprouvées par les belligérants.

I. — Armée allemande.

	TUÉS	MORTS des suites de leurs blessures.	MORTS de maladies.	TOTAL des décès.	BLESSÉS
Officiers	1.108	647	200	1.955	127.867
Troupe.	21.664	10.869	12.101	44.634	
Total général. .	34.288		12.301	46.589	127.867

Le chiffre de 127.820 blessés, donné par un autre auteur, se décompose de la façon suivante, si on envisage les différentes armes.

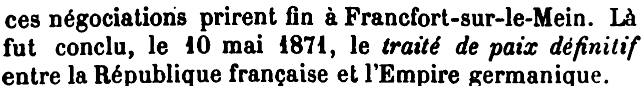
	OFFICIERS	TROUPE	HORS DE COMBAT.
Infanterie	4.458	112.029	17, 6 0/0
Cavalerie.	279	4.342	6, 3 0/0
Artillerie.	422	5.597	6, 5 0/0
Génie.	48	533	2, 8 0/0
Train.	7	105	0, 3 0/0
	5.214	126.606	
	127.820		

II. — Armée française.

	TUÉS ou disparus morts de blessures ou de maladies.	BLESSÉS par le feu de l'ennemi.	PLAIES de marche.	MALADIES et congelés.
Armée de terre. .	136.540 ?	131.100 ?	11.421	328.000
Marine.	2.331	6.526	»	»
Total général. .	138.871	137.626	11.421	328.000

Dans le chiffre de la mortalité figurent :

2.881	Officiers tués ou morts de blessures ou de maladies et 96 disparus.
17.240 ?	morts en captivité en Allemagne.
1.701	morts pendant l'internement en Suisse.
124	morts pendant l'internement en Belgique.
21.946.	



ces négociations prirent fin à Francfort-sur-le-Mein. Là fut conclu, le 10 mai 1871, le *traité de paix définitif* entre la République française et l'Empire germanique.

Par ce traité, le territoire autour de Belfort fut étendu en échange de 7.000 Français et de 10.000 hectares de terrain appartenant à la partie qui nous restait du département de la Moselle. Le règlement du paiement de l'indemnité fut arrêté.

Le restant du traité pourvut à des dispositions transitoires relatives aux territoires cédés, aux futures relations commerciales entre les deux pays.

Tous les détails secondaires furent réglés par une convention additionnelle en date du 11 décembre 1871 rédigée à la suite d'habiles négociations que dirigea M. Pouyer-Quertier.

Le 5 septembre 1875, la France avait payé à l'Allemagne 5 milliards 567 millions et tant de francs, y compris le principal, les intérêts, les frais, les contributions de guerre imposées à Paris et à d'autres villes [1].

La guerre de 1870-1871 si follement entamée par le gouvernement impérial nous a coûté en argent, en tenant compte des frais de la lutte contre la Commune qu'il convient d'y rattacher, *plus de dix milliards.*

Pertes des armées allemandes et françaises pendant la guerre de 1870-1871. — L'étude comparative des *pertes en hommes* éprouvées par les deux armées en 1870-1871, est un des côtés les plus douloureux de cette guerre, tant la disproportion est considérable et à l'avantage du vainqueur [2].

Tandis que les Allemands n'accusent que 46.589 décès

1. Le numéraire français donné à l'Allemagne s'est élevé seulement à la somme de 512.294.933 francs; le reste a été fourni en effets livrés par de grandes maisons de banques françaises, anglaises, belges, hollandaises et...... allemandes.

2. Il n'est pas sans intérêt à ce propos d'être fixé sur les variations qu'ont présentées pendant la guerre les armées allemandes *mobile* et *immobile :* elles figurent dans le tableau n° 8, page 478.

pour différentes causes, le docteur Chenu est arrivé pour l'armée française au chiffre énorme de 138.871 hommes tués, disparus, morts des suites de blessures ou de maladies[1] ! Encore ce chiffre, qui résonne comme un glas funèbre, doit-il être regardé, malgré la loyauté, la conscience et la durée des recherches, comme forcément au-dessous de la vérité.

Dans ce chiffre de 138.871 figurent 17.240 hommes morts en captivité en Allemagne...

Si nous examinons le détail des pertes de l'armée allemande, nous trouvons, pour la seconde fois, le chiffre des décès par suite de maladies inférieur à celui des morts causées par le feu. Les conditions hygiéniques spéciales dans lesquelles s'est trouvée cette armée surtout pendant la deuxième partie de la guerre, aussi bien que des causes inhérentes à l'organisation du service médical exercé par un nombreux personnel qui ne manquait de rien, enfin un état moral exceptionnel entretenu par le succès et par la liberté constante des communications avec la mère-patrie suffisent pour expliquer cette différence.

CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

Au moment de clore l'étude douloureuse que nous avons entreprise, avec le désir de mettre entre les mains de la génération qui grandit un exposé loyal qui lui permette de se rendre compte à la fois des fautes commises et des difficultés que recèle l'avenir, nous croyons nécessaire de revenir sur les grands enseignements que présente la guerre franco-allemande.

Nous le ferons, comme si nous étions au lendemain même des événements, sans tenir compte des progrès énormes réalisés pendant les dix dernières années.

1. Voir l'état récapitulatif, p. 480.

On a dit avec raison : « La nation française se résigne difficilement à s'avouer vaincue. Elle se met volontiers en dehors de ses défaites, qu'elle explique presque toujours par l'incapacité ou la trahison de ses chefs. Cette explication n'a pas manqué à la guerre de 1870...[1] »

Nous avons, à notre gré, suffisamment indiqué la part de responsabilité qui incombe aux hommes dans les malheurs de la patrie pour n'avoir point à y revenir.

Il nous semble plus profitable de parler des *choses*, car il faut surtout attribuer nos désastres aux imperfections capitales de notre organisation militaire de 1870, à notre infériorité numérique, et aussi à la décadence progressive de nos institutions militaires.

Dès l'origine de la guerre, l'importance de la *préparation* poussée à ses dernières limites s'affirme avec une brutalité jusqu'à ce jour sans précédents. Désormais, il n'y a plus à compter sur l'improvisation, quelque activité et quelque énergie que l'on déploie : aujourd'hui, on n'improvise plus ni les généraux, ni les armées, ni... la victoire.

Dès le temps de paix, à l'aide d'efforts patients, soutenus, obstinés, on s'efforcera donc d'obtenir les résultats matériels et moraux sans lesquels on n'a pas le droit de compter un seul moment sur le succès. Comment, en effet, oublier qu'en 1870-1871, ni la richesse, ni le développement industriel remarquable, ni le dévouement, l'héroïsme même de beaucoup, n'a permis à la France de contrebalancer sérieusement les avantages que l'envahisseur s'était ménagés de longue main.

C'est un à un, et avant l'heure du danger, que doivent être résolus, avec la plus grande rigueur possible, les problèmes relatifs à l'organisation, à la mobilisation et à la concentration.

L'*Organisation en vue de la guerre* comprend : le commandement, ses organes immédiats, les corps de troupes,

1. M. de Freycinet : *La guerre en province.*

les différents services administratifs et techniques, les troupes de deuxième aussi bien que de première ligne; elle comprend également la création du matériel, des approvisionnements de toute nature, leur mise en place d'après des prévisions raisonnées, enfin l'installation d'établissements destinés à en assurer le renouvellement.

La partie matérielle est relativement peu de chose: ce n'est à tout prendre, les bases une fois solidement établies, qu'une question de temps et d'argent. On ne saurait en dire autant de la partie morale et technique.

Plus qu'à aucune autre époque, il faut impérieusement que tous ceux qui ont charge de commandement, à tous les degrés, soient à la hauteur de leur rôle : si on n'opère pas impitoyablement les remplacements reconnus nécessaires, si on se laisse attendrir par des raisons de sentiment, même par le souvenir des services autrefois rendus, il n'y a plus pour garantir la capacité de chacun que la fiction hiérarchique, et la défaite est à courte échéance. Voilà ce qu'il faut répéter bien haut, afin de s'éviter pour l'avenir de nouvelles déceptions; point d'idoles aux pieds d'argile.

Il faut que l'armée puisse compter sur un chef d'état-major général, initié de longue date à ses délicates et multiples fonctions. Lui-même sera servi par des aides formés avec soin, chez lesquels la science, sans cesse accrue, sera alliée à une pratique incessante[1]; car les gros effectifs exigent impérieusement, à tous égards, qu'il s'agisse de marche, de stationnement, ou de ravitaillement, un ordre et une prévoyance dans la préparation, une ponctualité dans l'exécution dont on n'avait pas encore senti autant la nécessité.

1 « ... Si les officiers d'état-major ne se préparent pas en temps de paix au rôle qu'ils auront à remplir en temps de guerre, ils seront forcément insuffisants. Quelque intelligent qu'on soit, on ne fait bien que ce qu'on sait, et on ne sait que ce qu'on a appris. » *Principes de Stratégie*, par le général Berthaut.

Il faut enfin que, dans tout corps d'officiers, chacun se préparant à remplir les obligations du grade immédiatement supérieur à celui qu'il occupe, mène de front l'étude et la pratique : aujourd'hui, plus que jamais, l'union du savoir et de l'action fait seule les hommes de guerre complets.

Même alors, si l'armée régulière, permanente, nombreuse et instruite, n'a pas été formée au respect, l'instrument sera imparfait : le respect fait naître la discipline, l'amour du Devoir, le dévouement, l'esprit de sacrifice à la Patrie et par suite le mépris de la mort, sans lequel on ne produit rien de vraiment grand.

Pour que la *Mobilisation* s'opère régulièrement et rapidement, tout, jusqu'aux moindres détails, doit avoir été prévu et préparé d'avance : d'une façon générale, il faut que l'on soit en état de mobiliser au moins la majeure partie de ses forces avant que son propre territoire soit envahi, ou avant que le moment soit venu de pénétrer chez l'adversaire. Cette régularité et cette rapidité sont essentiellement subordonnées au partage du territoire en divisions correspondant à autant de corps d'armée.

La *Concentration* doit aussi être rapide et complète ; il n'en sera ainsi qu'à la condition expresse de développer le plus possible, dès le temps de paix, la puissance de transport des chemins de fer, et de tenir constamment à jour les tableaux de transport. La question est vitale, car « c'est à peine, si, dans tout le cours de la campagne, il est possible de réparer les fautes commises au moment de la concentration primitive... » (feld-maréchal de Moltke).

La guerre de 1870-1871 a confirmé les préceptes fondamentaux de la Stratégie. Du côté des Allemands, dans la conception (*Mémoire* du général de Moltke et *Ordres* émanés de lui), comme dans l'exécution, lorsqu'elle n'a pas été fautive, il est facile de retrouver les grands principes formulés et si brillamment appliqués par Napoléon Ier :

Se ménager, en temps opportun, la supériorité numérique sur le point décisif;

Menacer ou saisir les communications de l'adversaire, tout en maintenant libres les siennes;

Dans certains cas, se placer sur une ligne intérieure entre deux masses ennemies, de façon à pouvoir opérer contre l'une, ou contre l'autre, ou contre les deux à la fois.

Enfin, par dessus tout, se porter contre la masse principale de l'ennemi et l'attaquer; demander, en un mot, à la bataille, à l'épreuve sanglante, dans laquelle doit se résumer l'idée stratégique, le moyen de finir vite et bien la guerre.

Comme on n'innove point en Stratégie, la guerre franco-allemande ne contient, sous ce rapport, aucune révélation; mais elle prouve, une fois de plus, que les principes fondamentaux ci-dessus énumérés sont indépendants des gros effectifs, des inventions modernes et notamment de la nature des engins de destruction.

Les exceptions qui viennent à l'esprit ne sont qu'apparentes et plutôt imputables aux facilités laissées à l'envahisseur, auquel, à différentes reprises, ses fautes mêmes ont servi; au sans-gêne qu'autorise l'absence d'une résistance sérieuse; au mépris enfin qu'il conçut peu à peu pour un adversaire qui semblait voué à la défaite.

Les procédés de la *Bataille* ne présentent non plus rien de franchement nouveau et là, comme sur tant d'autres points, Napoléon Ier reste le modèle, le maître incontesté. Tout au plus y aurait-il à signaler, chez les Allemands, la préférence accordée à l'enveloppement tactique faisant suite à l'enveloppement stratégique : c'est une tendance et rien de plus, qui demande pour être suivie d'exécution une grosse supériorité numérique; même dans ce cas, la réussite est rare.

A aucun moment de la guerre, les Allemands n'ont su organiser la poursuite, à plus forte raison la mener à fond, ainsi que le faisait Napoléon Ier.

Les documents relatifs à la poursuite ne manquent pas il est vrai, mais l'exécution en a été défectueuse ; quant aux opérations de l'armée du Sud, elles offrent un caractère spécial qui doit les faire écarter comme exemple. En 1870-1871, non seulement la poursuite n'a pas été organisée, mais le contact même a été le plus souvent perdu après chaque bataille.

Dans le domaine de la Tactique de combat, la guerre de 1870-1871 a apporté un bouleversement véritable ; elle a fait, on peut le dire, table rase de tout ce qui existait. Pour la première fois, depuis que des progrès énormes avaient été réalisés dans l'armement, deux grandes armées se trouvaient face à face.

Les leçons s'affirmèrent, dès les premiers engagements, avec une telle énergie que, tout d'abord, l'influence de la tactique parut avoir grandi de façon à primer la stratégie et à faire croire, avant de douloureux démentis, que la puissance de celle-ci était moindre que par le passé.

Or, dans les deux camps, il n'y avait pas alors parité d'armement : si l'artillerie allemande l'emportait, comme qualité et comme quantité, sur l'artillerie française, par contre le fusil français était bien supérieur au fusil prussien.

On n'a donc eu, en 1870-1871, qu'une idée incomplète du mal que se feront à l'avenir deux infanteries adverses dont l'armement sera égal ; aussi est-on autorisé à dire que dans la prochaine guerre, toutes choses égales d'ailleurs, l'avantage appartiendra à l'infanterie qui saura tirer le meilleur parti de son fusil dans le tir individuel et surtout dans l'emploi des feux de salve aux grandes distances.

D'une façon générale, la guerre franco-allemande a mis en évidence :

La prépondérance du feu, soit d'artillerie, soit d'infanterie, et la nécessité de s'y soustraire à l'aide de formations appropriées ;

L'importance plus grande que jamais du terrain.

[redacted]

Reprenons maintenant ce qui concerne la tactique de chaque arme considérée isolément.

Cavalerie. — Avant le combat, la cavalerie allemande a été employée avec une grande habilité dans le service de sûreté, soit en station, soit pour masquer un mouvement important et surtout dans le service d'exploration : il n'y a là qu'à imiter. Au début du combat, nous avons montré la cavalerie divisionnaire prenant les devants, dès que le canon de l'avant-garde se faisait entendre, et escortant l'artillerie des divisions d'infanterie. Pendant le combat, elle a eu plusieurs rôles tout à fait distincts : ou elle a été maintenue sur le champ de bataille pour attendre un moment propice ; ou elle a été portée au loin, par fractions plus ou moins considérables, sur les ailes et sur les flancs, soit pour continuer le service d'exploration ou de sûreté, soit en vue d'une mission spéciale, comme la destruction d'une voie ferrée.

Toutes les fois que la cavalerie a été lancée contre l'infanterie, elle a invariablement échoué : ce fait demeure acquis, et toute discussion à ce sujet serait oiseuse. A l'avenir, un succès, s'il se présente, à la suite d'une surprise, ne saurait être que de courte durée et aurait comme conséquence presque fatale la destruction plus ou moins complète de la cavalerie employée, ou son annihilation pour le reste de la campagne. Toutefois, la cavalerie, employée en petite quantité de façon à rester maniable, a parfois procuré à ceux qui l'avaient appelée le moment de répit qui leur était nécessaire. Cavalerie contre cavalerie? La bataille de Rezonville offre seule un exemple de cet emploi ; il a été, en somme et tout en faisant certaines réserves, plus tumultueux qu'utile.

Décidément, la cavalerie tend à disparaître du champ de bataille devant les armes à longue portée et à tir rapide, surtout si le terrain n'offre pas d'abris, jusqu'à l'approche de la dernière phase.

Aussitôt après le combat, le rôle de la cavalerie reprend une importance considérable. A elle incombe le

soin d'abord d'entamer rapidement la poursuite, ensuite de garder le contact de l'adversaire. La cavalerie allemande, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, a été complètement au-dessous des exigences de la situation : nous avons montré que presque toujours elle a le contact ; en ce qui concerne la poursuite, la grande tradition de Blücher s'est perdue.

Artillerie. — Nous nous sommes attaché, surtout à propos des grandes batailles de la première partie de la guerre, à montrer l'accroissement du rôle de l'artillerie. Ce rôle grandit : l'artillerie est plus indépendante et tend de plus en plus à être le *régulateur* du combat.

Placée le plus près possible de la tête des colonnes en marche, l'artillerie divisionnaire part au premier signal et va étendre ses longues lignes formant *courtine* dans les intervalles contigus aux couverts, bois ou lieux habités que doit occuper l'infanterie ; peu à peu, ces lignes sont renforcées sans distinction par l'artillerie restante.

Les *masses* ainsi constituées préparent longtemps l'entrée en ligne de l'infanterie, puis lui fraient le chemin. A partir de ce moment, le rôle de l'artillerie redevient ce qu'il était autrefois.

Infanterie. — Si on s'était refusé à admettre, avant la guerre, que tout progrès sérieux dans l'armement de l'artillerie et de l'infanterie entraîne des réformes radicales correspondantes dans les formations tactiques de l'infanterie, une révolution ne tarda point à se produire dans les idées : dès les premiers combats surgirent des doutes ; au bout de peu de temps, le doute même n'était plus permis.

La nécessité d'adopter *l'ordre dispersé*, à l'exclusion des formations compactes, et de demander au terrain toute la protection qu'il procure à qui sait l'utiliser avec intelligence s'affirma coup sur coup. On eut alors conscience, bien que la puissance formidable que renferment les engins de destruction de l'artillerie et de l'infanterie ne fût pas

encore complètement révélée, que désormais *l'action des feux primera tout à la guerre.*

En résumé, la guerre de 1870-1871, qui avait ouvert de nouveaux horizons à la cavalerie, en même temps qu'elle lui opposait pour l'avenir certaines impossibilités absolues, destinées à grandir encore, qui avait tracé d'une façon indéniable la voie nouvelle à l'artillerie, devenue la base des opérations tactiques, léguait à résoudre un problème double: trouver le moyen d'accroître les effets des feux, ou de s'y soustraire.

Nous aurons terminé ce que nous avions à dire sur les enseignements qui se dégagent de la guerre franco-allemande, en signalant, à propos de *l'attaque et de la défense des places*, l'importance qu'a prise de nouveau pendant cette guerre le *bombardement* et la nécessité pour la défense de disposer d'une artillerie puissante et nombreuse qui soit bien abritée. D'une part, on reconnaissait, comme plusieurs l'admettaient déjà, qu'il faut entourer d'une enceinte de forts détachés toute place que l'on a intérêt à soustraire à ce radical et légitime procédé d'intimidation et de réduction. De l'autre, il fallait bien se rendre à cette vérité, depuis longtemps proclamée par le général de Blois, que la fortification est faite pour l'artillerie et non l'artillerie pour la fortification. Il y avait là, pour la France du moins, une révélation véritable entraînant le remaniement de son système défensif.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'étude de l'histoire militaire contemporaine, celle surtout des deux guerres de 1866 et de 1870-1871, met hors de doute que les travaux de la paix préparent seuls la victoire : une nation qui ne veut pas périr, qui prétend même conserver au dehors sa part légitime d'influence, doit donc travailler sans cesse à perfectionner son instrument de combat, l'armée; elle doit honorer *en tout temps*

ceux qui, l'heure venue, sont appelés à la défendre et à faire triompher ses intérêts menacés.

De cette étude se dégage encore une vérité qui domine toute l'histoire militaire contemporaine, comme celle des guerres antérieures.

L'offensive sous ses deux formes, l'offensive stratégique et l'offensive tactique, a toujours procuré le succès au parti qui a su l'employer judicieusement, non pas aveuglément, mais au moment même où, soit dès le début, soit dans le cours des opérations, elle est devenue possible. On est même autorisé à affirmer que l'offensive seule procure la victoire : en France, il en a toujours été ainsi, parce qu'elle est essentiellement dans notre caractère national ; aussi, tout en faisant la part des empêchements qui peuvent retarder son emploi, terminerons-nous par ce vieux cri vraiment français, qui se dégage de l'histoire de nos gloires comme de celle de nos désastres :

En avant !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.



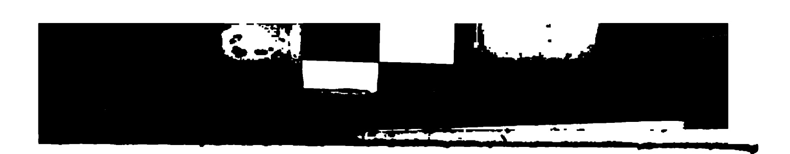
Pages.

LIVRE DEUXIÈME



Pages.

[redacted]



Pages.

Tableaux relatifs à la guerre de 1870-1871.

I. — SITUATIONS.

II. — PERTES DÉTAILLÉES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.



